

1364

LA REVUE DE PARIS

LA
REVUE DE PARIS

DOUZIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1905

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1905

UN GEOLIER AU XVIIe SIÈCLE[1]

Parmi les métiers qui se sont gâtés avec les révolutions, l'un des plus déchus est assurément celui de geôlier. Il fut un temps, et pas très loin de nous, où il menait à la fortune et aux honneurs. Au XVIIe siècle, un humble soldat, qui ne s'était jamais signalé à la guerre, devint noble et millionnaire pour avoir échangé le séjour des camps contre celui de diverses prisons, où il servait de ses mains le dîner des prisonniers. A la vérité, il s'en était trouvé plusieurs, parmi ces derniers, dont l'importance, ou la célébrité, rejaillissaient sur l'homme chargé de ne pas les laisser échapper. Bénigne d'Auvergne de Saint-Mars, que tous ses contemporains, le roi Louis XIV en tête, considérèrent comme le geôlier par excellence, incomparable, irremplaçable dans les cas délicats, avait eu la chance extraordinaire de garder, à la fois ou successivement, Foucquet, Lauzun, le Masque de fer, madame Guyon, mademoiselle Florence, du corps de ballet de l'Opéra, et plusieurs des pasteurs protestants qui résistèrent après la

1. Fr. et L. Ravaisson : *Archives de la Bastille,* 1866-1903, 18 vol. — J. Delort, *La Détention des philosophes* (1829, 3 vol.). — J. Lair, *Nicolas Foucquet* (1890, 2 vol.). — Th. Jung, *Le Masque de fer* (1873). — M. Fr. Funck-Brentano, *l'Homme au masque (Revue hist.,* nov. 1894). — Loiseleur, *Trois Énigmes historiques* (1882). — Douet, *Les Premiers Pasteurs du Désert* (1879, 2 vol.).

révocation de l'Édit de Nantes. Il y avait de quoi en devenir illustre, et ce n'était que justice, car chacun de ces personnages avait créé à Saint-Mars des difficultés particulières que ne soupçonnent même plus ses successeurs d'aujourd'hui, appuyés sur un règlement démocratique et égalitaire. On verra par la suite qu'il y avait aussi de quoi en devenir millionnaire, à cause de la manière dont le service était organisé, et des idées du temps sur ce qui était profit légitime ou volerie.

I

Bénigne d'Auvergne était né en 1626[1] aux environs de Montfort-l'Amaury, et avait perdu très jeune ses parents. A douze ans, un oncle le fit admettre dans les enfants de troupe d'une compagnie de mousquetaires. Il s'enrôla à quatorze ans et passa maréchal des logis à trente-huit. Il avait pris un nom de guerre au régiment, selon l'usage d'alors, et était devenu M. de Saint-Mars, très petit compagnon à ne considérer que ses états de service de mousquetaire, mais personnage considérable par ailleurs, et sachant son importance.

Sa fortune datait de l'arrestation de Foucquet, en 1661. Saint-Mars y avait joué son petit rôle sous la conduite du fameux d'Artagnan, le héros des *Trois Mousquetaires*. L'affaire lui valut ensuite plusieurs missions de confiance, dont il s'acquitta avec une exactitude méticuleuse et une discrétion à toute épreuve qui furent remarquées de son chef. Après la condamnation de Foucquet, quand Louvois et Colbert eurent besoin, pour aller le garder à Pignerol, d'un homme qui ne connût que sa consigne, d'Artagnan leur indiqua Saint-Mars. On l'expédia en avant avec une lettre de Louvois pour le « Commissaire des guerres » de la forteresse, le sieur Damorezan :

Paris, le 24 décembre 1664.

Monsieur, vous recevrez ces lignes des mains du sieur de Saint-Mars, qui doit être chargé de la garde, dans le donjon de Pignerol,

1. Cf. Bibliothèque nationale, cabinet des titres, série des *Pièces originales*, vol. 149, dossier 3 000.

de la personne de M. Foucquet, et pour cette fin avoir le commandement d'une compagnie d'infanterie qu'il a ordre de mettre sur pied... Vous n'aurez aucunes vivres à faire à la compagnie du sieur de Saint-Mars[1]...

Cette lettre laisse entrevoir les compensations qui attendaient le commandant du donjon, en échange de sa carrière militaire. Saint-Mars savait qu'il disait adieu à l'avancement, mais il allait être son maître. Une fois dans le donjon, il serait chez lui, entouré de soldats à lui, et payé directement par le Ministère de la Guerre. Il habiterait avec sa troupe le cœur même de la citadelle, et il n'aurait d'ordres à recevoir ni des autorités militaires, ni du « gouverneur général » de Pignerol et de son territoire; il ne dépendrait que de Louvois.

D'autre part, sa bourse allait s'arrondir. Pignerol était prison d'État, et il était certain, après la preuve de confiance donnée à Saint-Mars, qu'il ne chômerait jamais de pensionnaires. Or, chaque « merle » de plus, suivant son expression, représentait des profits, petits ou gros. Il n'y avait alors rien de fixe pour la nourriture et l'entretien des prisonniers. Le roi, ou ceux qui parlaient en son nom, allouaient plus ou moins pour chacun, selon son rang et la gravité de sa faute. Quel que fût le prix, il était admis que le geôlier en chef gagnât sur toutes les fournitures.

Pour entrée de jeu, Saint-Mars allait disposer d'un budget d'une certaine importance, en dehors des fonds destinés à sa compagnie et sur lesquels il avait aussi le droit de gratter. Le roi avait accordé cinq cents livres par mois pour la nourriture de Foucquet et de son valet, plus cinquante livres pour les gages du valet et cent livres, toujours par mois, pour le bois et la chandelle. A la vérité, sur les cent livres, il fallait aussi chauffer et éclairer les corps de garde. Vaille que vaille, comme disait Petitjean, on s'en tirait, et il y avait encore le chapitre des meubles, ustensiles, vêtements et objets quelconques nécessaires aux prisonniers. C'était l'un des plus

1. *Archives de la Bastille*, documents inédits publiés par François Ravaisson, vol. II, p. 391.

avantageux. Louvois examinait les comptes en ministre résigné à être volé, et qui veille seulement à ce que le voleur n'abuse pas. Il savait que les services d'un bon geôlier valaient très cher; le commandant du donjon le savait aussi : ils étaient faits pour s'entendre. Saint-Mars était un rapace. Il eut, dans la suite, des pensionnaires à tous les prix, depuis quinze sous par jour jusqu'à deux pistoles et davantage, et il trouva le moyen de gagner sur tous. Ses lettres au ministre sont remplies de quémandages. On lui accordait une augmentation, une gratification : il demandait encore, demandait toujours. Louvois ne lui en voulait pas de son avidité, étant certain qu'il ne ferait jamais d'économie impolitique. Saint-Mars savait son monde et nourrissait les gens d'après leur naissance et leur rang à la cour. Il observait l'étiquette; il n'aurait jamais servi dans de l'étain l'homme à qui sa condition donnait le droit de manger dans de la vaisselle d'argent. Ces choses-là ont de l'importance dans une monarchie, pour empêcher les familles de clabauder.

Jamais, non plus, il n'aurait manqué de respect à un homme de qualité. Ce n'était pas chez lui douceur naturelle : c'était sentiment du devoir. Personne n'était doux, au XVIIe siècle, à l'exception des saints, et encore! tous les saints n'étaient pas des Vincent de Paul. La pitié passait pour un sentiment de petites gens. « C'est, disait La Rochefoucauld, une passion... qu'on doit laisser au peuple. » Je ne sais vraiment pas si l'on peut dire que Saint-Mars était méchant, quoiqu'il nous paraisse souvent féroce : il était de son temps. S'il était toujours pressé de torturer ou de pendre un pauvre homme, les mœurs l'excusaient : la souffrance d'un manant ne comptait pas, et la vie humaine n'avait pas de valeur. S'il battait cruellement des malheureux sans défense, presque toujours il en avait reçu l'ordre de Louvois; leur correspondance est là pour le prouver. S'il espionnait, c'était encore obéissance; il ne se permettait pas de juger les ordres reçus, ni de les interpréter : « Je me tiendrai au pied de la lettre », répète-t-il au ministre.

Il était né pour être geôlier sous le régime de l'arbitraire. L'esprit de discipline qu'il apportait dans ses fonctions le sauvait de l'embarras des cas de conscience. Il ne s'étonnait

jamais de rien, n'était curieux qu'à propos, et savait distinguer entre les bons scrupules et les scrupules inutiles. Grand et robuste, beau soldat, il circulait un gourdin à la main et faisait très bien la révérence de cour. Il savait tourner une lettre et mettait mieux l'orthographe que la plupart des grandes dames de son temps. Pour un maréchal des logis, Saint-Mars était réellement « fort honnête homme », ainsi qu'on l'avait assuré à madame de Sévigné, grande amie de Foucquet.

II

Le nouveau commandant du donjon arriva à Pignerol le 10 janvier 1665, très pénétré de son importance. Il la fit un peu trop sentir aux autorités de la ville et de la citadelle; leurs relations en souffrirent. M. Damorezan, le commissaire des guerres, l'accueillit avec une cordialité affectée, parce qu'il était chargé par Louvois de l'espionner; les autres se tinrent sur la réserve. Ils ne furent pas longtemps dans l'incertitude. Un jour que Saint-Mars avait besoin de leur aide, le commandant de la citadelle se permit de manquer d'empressement envers ce sous-officier devenu porte-clefs. Saint-Mars se plaignit à Louvois, qui lui répondit (10 juillet 1665) : « Je lui adresse présentement une dépêche de Sa Majesté... Je m'assure qu'elle l'échauffera et le fera changer de conduite[1]. » Au même moment, et à propos de travaux réclamés par Saint-Mars, un architecte, habitué à l'économie de Colbert, croyait devoir mettre sa responsabilité à l'abri. *M. Levé à Colbert* (25 juillet) : « Monseigneur... le sieur de Saint-Mars me demande tous les jours quelque chose de nouveau ; je ne lui refuse rien ; comme vous ne m'avez rien prescrit touchant cela, je crois, monseigneur, que votre intention est que je fasse tout ce qu'il me demandera[2]. » L'architecte fut mis aux ordres de M. de Saint-Mars, comme l'avait été le commandant de la citadelle, et la situation fut claire pour tout Pignerol.

1. *Histoire de la Détention des philosophes*, vol. I, p. 101.

2. *Archives de la Bastille*, vol. II, p. 435.

Saint-Mars n'avait précédé Foucquet que de quelques jours. D'Artagnan le lui remit le 16 janvier. Les instructions envoyées par Louvois portaient de tenir le prisonnier étroitement resserré, sans « permettre que ledit Foucquet ait communication avec qui que ce soit, de vive voix ni par écrit, et qu'il soit visité de personne ni qu'il sorte de son appartement pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce puisse être, pas même pour se promener[1] ». La mise au secret était très ordinaire pour les prisonniers d'État. Elle allait de soi avec les humbles que l'on enfermait par simple mesure administrative, parce qu'ils avaient le malheur de savoir trop de choses; les anciens espions, par exemple, ou les anciens agents pour missions louches. A un échelon très supérieur, les mêmes raisons de sûreté publique la rendaient désirable aux yeux d'une foule d'honnêtes gens; parce que Foucquet savait les « secrets du gouvernement »[2], beaucoup trouvèrent naturel et sage, que Louis XIV eût *commué* son bannissement en prison perpétuelle.

Leur prudence satisfaite, ni le roi ni ses ministres ne cherchèrent à aggraver la peine de l'ancien surintendant, ainsi qu'ils le firent plus tard pour Lauzun. On lui donna pour prison deux grandes chambres avec dépendances, « le tout bien éclairé[3] », écrivait l'architecte Levé à Colbert. Il eut de prime abord un valet pour le servir, et ensuite deux, au secret comme leur maître, mais rompant néanmoins la solitude. On lui permit d'avoir des livres, moyennant qu'ils fussent visités avec soin à l'entrée et à la sortie, et que les titres en eussent été soumis à Louvois, qui les approuvait ou les rejetait, d'accord avec Louis XIV, selon qu'ils avaient paru dangereux ou non, pour le salut de Foucquet, à je ne sais quel oracle en théologie : « Vous pouvez lui faire acheter les œuvres de Clavius[4] et de saint Bonaventure, et le dictionnaire nouveau des rimes françaises, mais non pas les œuvres

1. L'original de ce document est conservé aux *Archives nationales*.

2. Lettre de l'abbé Boulliau à Rautenstein, conseiller du duc de Neubourg. *Archives de la Bastille*, vol. II, p. 393.

3. Lettre du 30 janvier 1665. *Archives de la Bastille*, II, p. 397.

4. Savant jésuite du XVIe siècle, auteur de l'*Explication du Calendrier grégorien*, et de *Commentaires sur Euclide*.

de saint Jérôme et de saint Augustin[1]. » Saint Augustin était suspect de jansénisme ; saint Jérôme s'est exprimé sur les vices du clergé avec une liberté de mauvais exemple.

Foucquet était adroit et ingénieux. Il s'inventa, pour tromper l'ennui, de petits travaux que Saint-Mars découvrait toujours et dénonçait à Paris ; mais Paris les encourageait. On aimait mieux le savoir occupé à fabriquer des boîtes, ou des sirops pour le rhume, qu'à nouer des intrigues avec le dehors ou à combiner une évasion. En somme, à part le secret, qui est, à la vérité, une peine fort dure, sa seule grande privation, dans les premiers temps, fut de ne pas avoir de quoi écrire. Il était défendu de lui donner « des plumes, de l'encre et du papier ». Pour diverses raisons, c'étaient précisément les objets dont Foucquet était résolu à ne point se passer. Il trouva toujours le moyen de s'en fabriquer[2] ; mais son geôlier ne s'en aperçut pas tout de suite, quoique fort soupçonneux ; il croyait ses mesures trop bien prises pour qu'on pût avoir l'idée de le tromper.

Autant que possible, lui seul entrait chez les prisonniers en « chambre ». Matin et soir, à l'heure des repas, Saint-Mars prenait son trousseau de clefs, et accompagnait le manger. Il ouvrait la porte du cachot, refermait derrière lui, trouvait une deuxième et une troisième porte, et rencontrait enfin son pensionnaire, ou le valet s'il y en avait un, qui lui remettait les assiettes sales du repas précédent. Saint-Mars allait les passer à l'un de ses sergents, recevait en échange de la vaisselle propre, et le dîner ou le souper, et se mettait en mesure de servir à table ; c'était l'un de ses meilleurs moments pour guetter et observer. Pendant qu'il offrait les mets et qu'il versait à boire, le sergent étalait les assiettes sales sur une table, dans le corridor, et l'un des lieutenants s'assurait qu'il n'y avait rien d'écrit dessus. Au dessert, Saint-Mars visitait l'appartement, regardait dans le lit et sous les meubles, vérifiait les grilles des fenêtres, et fouillait ceux des prisonniers avec lesquels il n'avait pas à se gêner. Les autres ne l'étaient

1. Le Tellier à Saint-Mars, le 23 octobre 1666. Delort, *Détention des philosophes*, I, p. 138.

2. Le papier était même excellent. On n'a jamais su comment Foucquet s'y prenait.

qu'aux occasions; mais Saint-Mars se rattrapait la nuit. Il entrait inopinément, prenait leurs habits, vidait les poches et tâtait les doublures.

Deux fois la semaine, on changeait le linge des prisonniers avec un cérémonial analogue. Un baquet plein d'eau était apporté devant leur porte. Le linge sale y était plongé pour effacer l'écriture, s'il s'en trouvait. Il était ensuite expédié à la rivière, rapporté tout mouillé, et gardé à vue par la troupe pendant le séchage.

Les livres étaient visités à l'entrée et à la sortie. On examinait les pages une à une, en les présentant au feu pour faire apparaître l'encre sympathique.

Saint-Mars assistait aux visites du médecin et soignait les malades dans leur cachot; il n'avait pas d'infirmerie. L'impossibilité d'accompagner le confesseur lui était une source de tourments. Comment savoir ce qui s'était dit? Louvois lui recommandait de le choisir « homme de bien », c'est-à-dire disposé à faire la part de la confession et celle de la simple conversation dans ce que lui disait son pénitent. Après quelques tâtonnements, on prit un ecclésiastique qui était précepteur des enfants de M. Damorezan. C'était bien ce qu'il fallait; il fit aussitôt ses preuves. *Louvois à M. Damorezan* (Paris, le 24 avril 1665): « Monsieur, j'ai reçu votre lettre, non signée[1], du 11 de ce mois, qui contient les propositions qui ont été faites par M. Foucquet à son confesseur; le témoignage que cet ecclésiastique donne de sa fidélité a été fort agréable au roi... Par la dernière lettre que j'ai reçue de M. de Saint-Mars, il me mande que le même ecclésiastique l'a averti de prendre garde aux livres qu'il emprunte pour M. Foucquet, sans l'éclaircir davantage; je vous prie de vous informer de lui de cette particularité, et de me le mander, et je vous promets que personne que moi n'aura connaissance de ce que vous me manderez, et qu'il ne vous en arrivera aucun inconvénient[2]. »

Sur ce double avertissement, Louvois enjoignit à Saint-Mars d'acheter des livres au lieu d'en emprunter, de limiter les

1. Il avait été convenu que Damorezan écrirait ses délations sur des feuilles à part, qui ne seraient point signées.

2. *Archives de la Bastille*, II, p. 410.

visites du confesseur à « toutes les quatre bonnes fêtes de l'année et le jour de la Notre-Dame d'août » et de promettre à ce digne prêtre que « Sa Majesté reconnaîtrait ses services ». Ce qui fut fait, et à plusieurs reprises. (4 juin 1666) : « Afin de le confirmer de plus en plus dans les bons sentiments où vous croyez qu'il est, Sa Majesté a eu bien agréable de lui accorder une gratification de trois cents livres...[1] » — (14 février 1667) : «... Sa Majesté a trouvé bon de faire donner douze cents livres de gratification au confesseur. » — (17 avril 1670) : « J'ai reçu, avec votre lettre du 4 de ce mois, celle qui y était jointe du confesseur de M. Foucquet. Je lui mande que je rendrai compte au roi de sa fidélité, et je le ferai effectivement, afin qu'elle le gratifie de quelque bénéfice... » Ainsi de suite. Pouah!

L'apparence de Foucquet ne justifiait pas cette abondance de précautions. Doux et poli comme au temps où il était à la cour, il s'occupait trop de sa santé au gré de son geôlier, lui en parlait trop et l'ennuyait : il ne lui paraissait pas dangereux. Saint-Mars était sans inquiétude, lorsqu'il éprouva la première humiliation de sa nouvelle carrière.

La prison de Pignerol était établie au-dessus d'une poudrière. Louvois avait donné des ordres et envoyé des fonds pour transporter la poudrière ailleurs ; mais, en ce temps-là, les choses n'allaient pas toujours tout droit dans l'administration française. L'argent s'était arrêté quelque part en route, et M. Levé, l'architecte, avait dû écrire à son ministre (30 janvier 1665) : « Ces messieurs ont touché les fonds pour (le) faire, mais je ne vois pas qu'ils se mettent en devoir de faire provision de matériaux[2]. » M. Levé ajoutait qu'il serait pourtant « bien nécessaire » de « sortir les poudres du donjon », et qu'il allait apporter à Paris « un petit état de toutes choses », afin de permettre d'agir.

Louvois passe pour avoir su se faire obéir. Il n'en est que plus instructif d'apprendre que, plus de quatre mois après cette lettre, les poudres étaient toujours à la même place, si bien qu'un jour d'orage, la foudre étant tombée sur le donjon,

1. Delort, I, p. 123; du 14 février 1667, p. 139; du 17 avril 1670, p. 169.
2. *Archives de la Bastille*, II, p. 397.

tout sauta : les prisons, la caserne, le personnel et la garnison. Sauf un seul bâtiment et un énorme pan de mur, il ne restait du robuste édifice qu'un monceau de décombres, de cadavres et de blessés. Saint-Mars se trouvait absent. Quant à son prisonnier, chacun le tenait pour mort, lorsqu'on l'aperçut avec son valet à la hauteur d'un deuxième étage, dans une des profondes embrasures de fenêtres du pan de mur resté debout. C'était tout ce qui restait de leur appartement. On réussit à les sauver, et nombre de personnes, en France, crièrent au miracle : Dieu prenait le parti d'un innocent contre ses persécuteurs.

Saint-Mars se hâta de pourvoir au plus pressé, après quoi il eut la curiosité de ramasser, parmi les ruines, des débris de meubles provenant de chez Foucquet ; une surprise désagréable l'attendait. L'écrasement des meubles avait mis au jour des cachettes ingénieuses, d'où il tira successivement deux plumes faites avec des « os de chapon », de l'encre fabriquée avec du vin et de la suie, et plusieurs paquets de feuillets d'écriture, dont l'un « était dans le dossier de la chaise »[1] du prisonnier. Saint-Mars avait été berné par cet homme de cour « qui répondait toujours des choses agréables », disait l'abbé de Choisy. Jusqu'où étaient allées les choses ? Il retrouva l'un des livres de Foucquet, le fit chauffer, et vit apparaître quatre lignes écrites à l'encre sympathique. Il y avait donc eu correspondance avec le dehors ? On s'en émut à Paris, où il avait envoyé honnêtement les plumes d'os et les papiers. Des ordres répétés lui arrivèrent d'empêcher à tout prix ces sortes de commerces.

Il jura qu'on ne l'y prendrait plus. La prison fut rebâtie sur ses indications, et plus hérissée que jamais de grilles et de verrous. Des ouvertures percées dans les plafonds et les murailles des cachots permirent de tout voir sans être vu. Les sentinelles furent multipliées, et Saint-Mars fureta le jour et la nuit, harcelant les valets des prisonniers de questions et de menaces.

1. Louvois à Saint-Mars, lettre du 26 juillet 1665 (Delort, I, p. 103). Au XVII[e] siècle, *chaise* ainsi que *chaire* désignait toutes sortes de sièges, entre autres un fauteuil. Dans le *Malade imaginaire*, acte III, scène XI, Toinette dit à Argan : « Mettez-vous, tout étendu, dans cette chaise, et contrefaites le mort ». Il s'agit donc, dans la lettre de Louvois, d'un dossier rembourré.

Peine perdue en ce qui concernait Foucquet. Chez lui, il y avait toujours de l'écriture sur tout; c'était comme un cauchemar. A l'encre ordinaire ou à l'encre sympathique, on en découvrait sur ses mouchoirs et dans ses livres, sur les rubans de ses habits et sur leurs doublures. « Faites-lui mettre des rubans noirs et des doublures noires », écrivait Louvois. « Il s'est fabriqué du papier avec ses serviettes », répondait Saint-Mars. « Comptez vos serviettes, répliquait Louvois, et prévenez-le que, s'il les emploie à faire du papier, vous ne lui en donnerez plus ». Tout était peine perdue, et Louvois reçut un beau jour (1669) une lettre où le geôlier modèle avouait avec sincérité qu'il était encore plus berné qu'il ne l'avait cru. Aidé par des amis du dehors, Foucquet avait réussi à communiquer avec les soldats et à en gagner plusieurs. Un plan d'évasion était arrêté quand le secret vint à s'ébruiter. Saint-Mars fut impitoyable, arrêta et pendit avec entrain. Il aimait les exécutions, non pas pour le plaisir, mais pour le bon exemple.

Il garda de cette mésaventure l'opinion que M. Foucquet était plus dangereux, avec « ses douceurs », que bien d'autres qui faisaient plus de bruit. Les bons prisonniers étaient fort rares; il s'en apercevait à mesure qu'il acquérait de l'expérience. La plupart d'entre eux s'étudiaient à lui créer des difficultés. Saint-Mars trouvait cela très mal ; on n'a pas le droit, parce qu'on s'est mis dans un mauvais cas, d'empêcher un honnête homme de faire son devoir. Il confiait ses peines à Louvois, qui lui répondait de bonnes paroles (18 juin 1665) : « Par la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 6 de ce mois, j'apprends que votre exactitude n'est pas agréable à M. Foucquet ; il faut faire son devoir, et laisser parler ceux qui y trouvent à redire[1] ». C'était ce que faisait Saint-Mars, mais il tournait à la misanthropie.

III

La place aurait été trop belle, sans ces épines. Grâce à Louvois, les petits profits faisaient la boule de neige. Ce ministre,

1. Delort, I, p. 92.

redoutable à certains prévaricateurs, n'avait rien à refuser à Saint-Mars. Il se contentait de l'avertir de ne pas aller trop vite, dans son propre intérêt et de peur d'attirer l'attention du roi sur ses friponneries (avril 1670) : « J'ai reçu avec votre lettre... le mémoire de la dépense de... *(suit une liste de prisonniers).* Ceux qui vous ont conseillé de dresser votre mémoire en la forme qu'il est n'ont pas bien fait, et il est si haut que je n'ai osé en parler au roi ; ce qui se fait à la Bastille n'est pas un exemple pour Pignerol ; je vous le renvoie afin que vous m'en adressiez un autre qui contienne à peu près la dépense que ces gens-là ont faite, et au même temps que je proposerai au roi votre remboursement, je m'emploierai auprès de Sa Majesté pour vous faire avoir par gratification quelque chose au delà[1]. » On aura remarqué la phrase : *ce qui se fait à la Bastille n'est pas un exemple pour Pignerol.* C'est exactement, sous une forme moins vive, le mot du personnage de Gogol : « Vous volez trop pour votre grade. » Saint-Mars n'y perdit rien; la « gratification » y pourvut.

Des sommes très rondes pleuvaient régulièrement dans son escarcelle sous cette forme décente. La première de toutes y était tombée après l'explosion : deux mille livres, soit dix mille francs d'à présent, en dédommagement de ses pertes en meubles ou vêtements. Pour l'installation et la garde-robe d'un maréchal des logis, c'était compter largement. Cependant, quelques mois plus tard, Louvois donnait encore trois mille livres pour le même objet. D'année en année, les chiffres grossissaient. *Saint-Mars à Louvois* (27 février 1672) : « Monseigneur... J'ai pris la liberté de vous mander que ce qui pouvait me faire vivre ici en santé était un peu d'honneur ; il y a si longtemps que je suis maréchal des logis que je suis le doyen de tous... Si vous n'avez la bonté, Monseigneur, de représenter à S. M. mon ancienneté, je mourrai ce que je suis[2]. » Louvois fit la sourde oreille, et Saint-Mars reçut, par retour du courrier, une gratification de six mille livres. Celle de 1677 atteignit, d'après M. Th. Jung[3], le chiffre fabuleux

1. *Archives de la Bastille*, III, p. 85.

2. Id., p. 121.

3. *Le Masque de fer* (Paris, 1873).

de trente mille livres. Celle de 1679 fut de quinze mille livres.

Ses appointements avaient marché du même pas. Il s'était fait nommer gouverneur *in partibus* des forts de Pérouse, en Savoie; de l'Écluse, en Bresse; du Campen, en Hollande et de la ville de Sens. D'autres faisaient les fonctions; Saint-Mars touchait les émoluments.

Ses cachots s'étaient peuplés et valaient des rentes. De simples malfaiteurs y voisinaient avec les pensionnaires auxquels Louvois faisait les honneurs de recommandations spéciales, d'où une variété de régimes, même dans les basses-fosses, qui compliquait les fonctions du geôlier en chef et accroissait son importance. Voici en quels termes le ministre avait annoncé la prochaine arrivée de cet Eustache Dauger dont il a été beaucoup parlé, un historien distingué[1] ayant cru pouvoir établir qu'il ne faisait qu'un avec le Masque de fer (19 juillet 1669) : « ... Il est de la dernière importance..., qu'il ne puisse donner de ses nouvelles... Je vous en donne avis par avance, afin que vous puissiez faire accommoder un cachot où vous le mettrez sûrement, observant... qu'il y ait assez de portes fermées, les unes sur les autres, pour que vos sentinelles ne puissent rien entendre. Il faudra que vous portiez vous-même à ce misérable, une fois le jour, de quoi vivre toute la journée, et que vous n'écoutiez jamais, sous quelque prétexte que ce puisse être, ce qu'il voudra vous dire, le menaçant toujours de le faire mourir s'il vous ouvre jamais la bouche pour vous parler d'autre chose que de ses nécessités. » Saint-Mars répond le 21 août : « Aussitôt que je l'eus mis dans un lieu fort sûr..., je lui dis... que, s'il me parlait à moi ou à quelque autre d'autre chose que de ses nécessités, je lui mettrais mon épée dans le ventre. » Le crime d'Eustache Dauger n'a jamais été tiré au clair.

Pas davantage celui d'un « moine jacobin » dont Louvois écrivait « qu'il ne saurait être assez malmené ni souffrir la peine qu'il avait méritée. » En revanche, il est fort clair que Saint-Mars ne se faisait pas prier pour mener toute cette

1. M. J. Lair, dans son excellent ouvrage sur *Nicolas Foucquet* (Paris, 1890, 2 vol. in-8°). On est presque d'accord aujourd'hui sur l'identité du Masque de fer. Il en sera question en son lieu.

canaille à coups de trique. Il ne lui vint jamais de scrupules que pour le moine jacobin, à cause de son froc, ce qui lui valut de Louvois une précieuse leçon de droit canonique (21 février 1677) : «... Pour répondre au surplus de ce que vous m'écrivez, je dois vous expliquer qu'il est vrai que ceux qui frappent les prêtres, au mépris de leur caractère, sont excommuniés ; mais il est loisible de frapper un prêtre quand il est méchant et que l'on est chargé de sa conduite[1] ». Le moine jacobin en devint fou.

Il est presque toujours difficile, et parfois impossible, de se renseigner sur les obscurs malheureux des cachots ordinaires de Pignerol, à cause du sans-gêne avec lequel, en ce temps-là, on vous faisait disparaître un homme comme par une trappe, sans qu'il en restât de trace. Le donjon possédait une porte secrète, donnant sur la campagne. C'était par là, et de nuit, qu'étaient introduits les prisonniers dont l'existence même devait rester inconnue, sauf de Saint-Mars et de ses affidés. A peine entré, l'homme s'évanouissait, pour ainsi dire, dans un cachot aveugle et sourd, et l'on n'entendait plus jamais parler de lui. Ces disparitions n'étaient pas remarquées dans un pays où la presse n'existait pas encore, et on ne les aurait peut-être jamais sues sans la correspondance de Louvois avec ses agents. On sent de quel prix devenait la discrétion d'un Saint-Mars sous un régime usant de pareils procédés. Un événement privé lui avait valu d'autre part une protection toute-puissante.

Le sieur Damorezan, qui l'espionnait pour le compte de Louvois, avait épousé la fille d'un apothicaire nommé Collot. Madame Damorezan avait deux sœurs, également bêtes, dit la tradition, mais inégalement belles. La plus ordinaire accepta Saint-Mars, qui l'avait vue à Paris. L'autre fut mariée à un commis du ministère de la Guerre, M. du Fresnoy, et fit la fortune de sa famille en devenant la Montespan de Louvois, une Montespan encore plus éblouissante que celle du roi, et tout aussi impérieuse : « C'est une nymphe, c'est une divinité », écrivait madame de Sévigné[2], qui l'invitait à

1. Delort, *Histoire*, etc., p. 254.

2. Lettre du 29 janvier 1672.

souper dans l'espoir qu'elle ferait avancer son fils. « Madame du Fresnoy, dit la Fare de son côté, fit voir bien du pays (à Louvois), le traita comme un petit garçon et lui fit faire bien des sottises[1]. » Louvois l'aimait « éperdument ». Elle avait dompté cette espèce de sanglier, et lui faisait des scènes, comme madame de Montespan à Louis XIV. Très peu d'hommes sont capables de résister aux femmes à scènes.

En toutes choses, et cela est amusant à observer, le faux ménage du ministre était une copie avouée du faux ménage du souverain. Louvois avait eu l'habileté de prendre son maître pour confident de ses amours. C'était un échange ; Louis XIV le mêlait souvent à sa vie galante. Une fois sur ce pied d'intimité, le ministre osa tout. Madame de Montespan était traitée en reine au petit pied : Louvois demanda au roi de créer pour sa maîtresse une charge de « dame du lit de la reine » (la vraie), qui lui donnerait « toutes les entrées et les prérogatives des dames de la première qualité[2] ». Louis XIV répondit d'abord : « Vous voulez donc qu'on se moque de vous et de moi ? » Puis il céda, madame du Fresnoy[3] eut aussitôt les plus grands à ses pieds, et Saint-Mars, son beau-frère, put en prendre plus à son aise que jamais avec l'argent de l'État. Il était devenu inattaquable tant que durerait la passion de son chef.

Il aurait dû être heureux ; il ne l'était pas, faute d'une joie qu'il implorait depuis des années, et dont le refus lui gâtait toutes les autres grâces. Le rêve de Saint-Mars était de passer sous-lieutenant. Il grisonnait. Tous ses camarades avaient avancé. Il ne pouvait se dissimuler que le roi, qui entrait dans tout le détail de ses régiments de mousquetaires, ne le trouvait plus digne d'y faire figure, et cette idée lui était extrêmement sensible : « Je vous demande en grâce, Monseigneur, écrivait-il à Louvois une fois de plus, aux approches de la cinquantaine, de me donner quelque honneur ou la permission de me faire casser la tête aux armées

1. Dans ses *Mémoires*. V. l'édition d'Émile Raunié (Paris 1884), p. 168.

2. *Mémoires* de la Fare, p. 169.

3. Elle fut nommée en 1673. Sa fille épousa en 1680 Jean d'Alègre, marquis de Beauvoir.

(18 décembre 1675)[1]. » Une fois de plus, Louvois lui envoya une gratification et parla d'autre chose.

Il en avait été tout autrement le jour où le même Saint-Mars, geôlier de Pignerol, avait eu la fantaisie d'être anobli. Ce fut à la fin de 1672 qu'il s'avisa de cette autre manière de se procurer « quelque honneur ». Louvois répondit par retour du courrier (10 janvier 1673) : « Monsieur, j'ai reçu votre lettre du 24 du mois passé. Le roi vous a volontiers accordé les lettres de noblesse que vous demandez; je les ferai expédier...[2] » Louis XIV n'avait pas éprouvé la moindre répugnance à admettre dans la noblesse de France l'homme qu'il jugeait trop compromis pour être officier dans ses mousquetaires. La différence n'étonnera aucun de ceux qui auront observé sa politique d'abaissement vis-à-vis de la noblesse; mais la comparaison n'en est pas moins intéressante.

IV

La confiance qu'il inspirait lui valut en 1671 le plus fructueux de tous ses pensionnaires. Le 6 décembre, un agent de Louvois était survenu brusquement à Pignerol. Il apportait une *Instruction pour la garde de Monsieur le Comte de Lauzun*, le fameux Lauzun, aimé de la Grande Mademoiselle, et auprès duquel un « monsieur Foucquet » n'était qu'un fétu, à tous les égards : « Il faut, disait l'*Instruction*[3], que (le sieur de Saint-Mars) soit beaucoup plus alerte pour la garde de ce prisonnier-cy, qu'il n'a été besoin qu'il le fût pour l'autre, parce qu'il est capable de tout autre chose pour se sauver, par force ou par adresse, ou pour corrompre quelqu'un, que monsieur Foucquet. » Suivaient de longs détails sur les précautions à prendre et l'installation à préparer : « Il lui fera faire le linge et les habits qui lui seront nécessaires, ainsi qu'il fait au dit sieur Foucquet, observant que les habits soient propres sans superfluités. »

1. *Archives de la Bastille*, III, p. 183.
2. Id., p. 141.
3. Delort, *Histoire*, etc., I, p. 176.

« Il prendra soin de faire meubler sa chambre d'un bon lit, de sièges, tables, chenets et ustensiles de feu, et d'une tapisserie de Bergame, propre et honnête », etc., etc.

Lauzun arriva le 19 décembre. Le 10 février suivant, Saint-Mars envoyait sa note à Louvois. J'y relève pour quatre cent soixante livres d'argenterie, vingt-quatre douzaines de serviettes et un trousseau complet :

« Deux paires de bas de soie, une écharpe de taffetas noir, deux bonnets de laine, souliers et mules de chambre, quatre paires de gants, soixante-seize livres ;

« Douze chemises de toile de Hollande, avec leurs manchettes de dentelles, deux cent cinquante-sept livres ;

« Douze caleçons, douze coiffes de nuit à dentelle et une douzaine de mouchoirs, cent quarante-deux livres ;

« Deux peignoirs, deux dessous de toilette, six cravates, le tout avec dentelles, et quatre camisoles de toile de Hollande, deux cent soixante-dix-neuf livres [1]. »

Le mémoire de « l'ameublement » et « menues dépenses » se montait, à lui seul, à quatre mille huit livres [2].

Louvois paya sans observation, et eut tort. Saint-Mars recommençait à « voler trop pour son grade », et il fallut lui donner un nouveau coup de caveçon. Ce fut à propos de perruques. Il en avait commandé deux à Paris, sur la demande de son prisonnier et avec l'autorisation de Louvois. Au reçu du mémoire, ce dernier lui écrivit sèchement (18 décembre 1673) : « Il sera bon, une autre fois, de vous abstenir de faire venir des perruques aussi chères à M. de Lauzun [3]. » Jamais, cependant, Louvois n'y regardait de près pour ce prisonnier-là. Sans la consolation des petits profits, personne, il le savait bien, n'aurait pu y tenir à garder Lauzun.

Depuis son arrivée, Saint-Mars rendait justice au pauvre Foucquet, très dangereux assurément, mais si doux et si poli (30 juillet 1672) : « Tant que je n'ai pas eu M. de Lauzun, je croyais que M. Foucquet était un des plus méchants prisonniers à garder qu'on pût trouver, mais à présent je dis qu'il

1. Th. Jung, *Le Masque de fer*, pp. 199 et 200.

2. Louvois à Saint-Mars, lettre du 9 février 1672. *Archives historiques de la guerre. Classement des minutes*, vol. 266, p. 74.

3. *Archives historiques de la guerre*. vol. 309, p. 338.

est un agneau auprès de l'autre[1]. » *L'autre* était le petit bout d'homme le plus rageur, le plus insolent et le plus malicieux que la terre eût jamais porté, le contraire d'un agneau, et son geôlier s'en apercevait de reste.

L'autre s'appliquait à lui rendre amères les heures passées par ordre dans sa « basse-voûte », à essayer de surprendre ses pensées secrètes, et il y réussissait à miracle. Chose plus grave, sa malice déjouait toutes les précautions, exposant ainsi son geôlier à devenir la risée publique et à perdre la confiance royale. Une nuit que Saint-Mars était venu fouiller les habits de Lauzun, il trouva dans sa poche un gros clou qui le conduisit, de fil en aiguille, à la découverte d'un complot. Il redoubla de vigilance, passa des nuits entières perché dans un arbre d'où l'on plongeait dans la basse-voûte, et ne s'aperçut point que Lauzun faisait un trou dans son mur : on le rattrapa dans la cour. Saint-Mars s'imposa de déplacer chaque soir tous les meubles, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas un autre trou en train : Lauzun passa par le tuyau de la cheminée et s'en fut causer avec Foucquet, qui logeait au-dessus de lui. Que faire? Comment le mater? Les ordres étaient formels. Louis XIV et Louvois, le premier par des raisons complexes et l'autre par jalousie, s'acharnaient contre Lauzun, qui faillit mourir de leurs rigueurs; ils n'admettaient toutefois ni l'un ni l'autre qu'un maréchal des logis manquât de respect à un homme ayant occupé une grande situation à la cour. Désarmé et impuissant, Saint-Mars enrageait dans son cœur.

Un autre pensionnaire lui donna plus de satisfaction. On lui amena en 1679 le futur Masque de fer. Le comte Antoine Hercule Mattioli, ministre d'État du duc de Mantoue et chargé d'une négociation délicate entre son maître et le roi de France, les avait trahis l'un et l'autre pour de l'argent. Notre ambassadeur à Turin, l'abbé de l'Estrades, l'attira, le 2 mai, dans un guet-apens, où il fut bâillonné et garrotté sans le moindre souci du droit des gens. Un pamphlet italien de l'époque ajoute que ses agresseurs « le masquèrent[2] » avant de prendre

1. *Archives de la Bastille*, III, p. 134.

2. *L'homme au masque de velours noir*, par Fr. Funck-Brentano (*Revue historique* de novembre-décembre 1894). Cf. *Le Masque de fer*, de Th. Jung; *Trois énigmes historiques*, de Loiseleur; *Nicolas Foucquet*, de Lair, etc.

avec lui le chemin de Pignerol. Le soir du même jour[1], Mattioli était introduit dans le donjon par la porte secrète et remis à Saint-Mars, dont les ordres portaient : « Il faudra que personne ne sache ce que cet homme sera devenu. » Mattioli s'appela Lestang pour le personnel de la prison. On répandit le bruit qu'il avait péri dans un accident de voyage. Sa femme entra au couvent, et le roi put se figurer que personne ne savait « ce que cet homme était devenu ».

L'abbé de l'Estrades avait recommandé de le traiter « honnêtement ». Louvois écrivit lettre sur lettre pour recommander le contraire (15 mai 1679) : « L'intention du roi n'est pas que le sieur de Lestang soit bien traité, et Sa Majesté ne veut pas que, hors les choses nécessaires à la vie, vous lui donniez quoi que ce soit de ce qui peut la lui faire passer agréablement[2] » — (20 Mai) : « Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai mandé de la dureté avec laquelle il faut traiter le nommé Lestang. » Mattioli fut menacé de la torture, et même de la mort, pour lui faire dire où l'on trouverait ses papiers. Il le dit, n'en fut guère plus avancé, et eut beau se réclamer de sa naissance et de son rang : « Monseigneur, écrivait Saint-Mars, le sieur de Lestang se plaint de ce qu'on ne le traite pas en homme de sa qualité et ministre d'un grand prince[3]. — J'admire votre patience, répliquait Louvois, et que vous attendiez un ordre pour traiter un fripon comme il le mérite quand il vous manque de respect[4]. »

Le comte croyait à un malentendu et se fâchait. Saint-Mars l'avait enfermé avec le jacobin fou. Ce fut une honte pour le soudard qui en avait eu l'idée, et pour le ministre qui l'avait permis. Le fou grimpait tout nu sur son lit et hurlait des insanités. Le comte, hors de lui, accablait de reproches et d'invectives Saint-Mars et ses lieutenants, qui se donnaient le plaisir de lui répondre grossièrement, puisque ce n'était pas défendu. *Saint-Mars à Louvois* (26 octobre 1680[5]) :

1. Pignerol est à trente-quatre kilomètres de Turin.

2. Cette lettre, et les suivantes, ont été publiées par M. Th. Jung dans *Le Masque de fer*.

3. Lettre du 24 février 1680.

4. Lettre du 10 juillet 1680.

5. M. Jung date ailleurs la même dépêche du 26 août. M. Funck-Brentano a adopté la date du 26 octobre.

« Mattioli a obligé Blainvilliers à lui faire des menaces d'une rude discipline, s'il n'était plus sage et plus modéré dans ses paroles. Lorsqu'on l'a mis... avec le jacobin, j'ai chargé Blainvilliers de lui dire, en lui faisant voir un gourdin, qu'avec cela l'on tenait les extravagants honnêtes, et que s'il ne le devenait, l'on saurait bien le mettre à la raison. » On lui répondait de Paris : « Montrez-lui le gourdin. » Ce ne fut qu'au bout de longtemps que Mattioli fut mis à un régime plus humain.

Il est juste d'ajouter que son propre maître n'aurait peut-être pas été moins dur. Le duc de Mantoue savait où il était et demandait qu'il y restât : *Louis XIV à l'abbé Morel, son ambassadeur à Madrid* : « Je vous ai déjà fait savoir que vous pouvez assurer le duc de Mantoue que Mattioli ne sortira point du lieu où il est sans le consentement de ce prince[1]. » *L'Abbé Morel au roi* : « M. le duc de Mantoue a appris avec beaucoup de joie et de sentiments d'une vive reconnaissance ce qu'il a plu à Votre Majesté m'ordonner au sujet de Mattioli[2]. » Ce dernier, très probablement, ne se croyait pas bien coupable; mais les princes devenaient sans pitié pour les politiques ou les généraux infidèles. Les idées changeaient beaucoup à cet égard.

On aura deviné par tout ce qui précède que Saint-Mars était au plus mal avec ses prisonniers. Son amour-propre en souffrait. Il n'avait pas la prétention d'être aimé d'eux ; il avait celle d'en être estimé (23 janvier 1672) : « Je crois, écrivait-il, que mes prisonniers ne me regarderont jamais de bon œil, mais je ne saurais qu'y faire. Je suis sûr qu'ils m'estimeront quand j'aurai l'honneur de bien fidèlement servir S. M. à votre mode[3]. » L'estime ne venait pas. On se défiait de lui. Quelque étrange que cela soit, il s'en étonnait. Onze jours après l'arrivée de Lauzun, il écrivit naïvement à Louvois : « Du depuis, Monseigneur, je me suis aperçu que mon nouveau prisonnier se défiait de moi[4]. »

1. Lettre du 30 décembre 1671.

2. Th. Jung.

3. *Archives de la Bastille*, III, p. 113.

4. Id., p. 107.

Tous se défiaient de lui. Ils savaient tous, aussi bien que s'ils avaient lu les lettres de Louvois, que leur geôlier était chargé de les faire jaser, et d'écrire à Paris « jusqu'aux moindres choses » de ce qu'on aurait eu l'imprudence de lui dire. Ce n'était pas difficile à deviner quand il venait s'imposer à eux, des heures entières, dans leurs cachots. Il les quittait n'en ayant rien tiré pour son rapport, et recevait une dépêche où Louvois le rappelait à ses devoirs d'espion, en particulier pour Lauzun : « Il est toujours dans une méfiance de moi extraordinaire », répondait le pauvre Saint-Mars. Pressé derechef, il ajoutait (18 décembre 1675) : « Messieurs mes prisonniers... ont (la pensée) que je vous donne avis de tout ce qu'ils font ou qu'ils disent[1]. » Il avait beau jurer le contraire, on ne le croyait pas, en quoi l'on avait raison, et on lui en voulait, ce qui était une injustice, puisqu'il exécutait les ordres de Paris.

Le roi n'avait pas voulu de lui parmi ses officiers, et des gens au cachot se trouvaient le droit de le mépriser. A part ces chagrins, qui lui donnèrent un air rébarbatif et un ton rude, sa prospérité était éclatante. En 1671, Louvois avait daigné être le parrain de son premier-né. En 1679, Louis XIV permit enfin de le faire sous-lieutenant. En 1681, le 25 avril, Saint-Mars fut nommé gouverneur de la citadelle de Pignerol et, presque aussitôt, commandant du fort d'Exiles, près de Suze. On n'avait plus besoin de lui à Pignerol; Foucquet était mort (23 mars 1680), Lauzun venait d'être mis en liberté. Louvois envoya son grand geôlier commander à Exiles, avec ordre d'emmener deux prisonniers « obscurs mais importants » qu'il ne se souciait pas de voir passer en d'autres mains. Mattioli n'en était pas ; il resta à Pignerol.

Les beaux jours du vieux donjon étaient finis. Plus d'histoires à faire frissonner. Plus de complots ni d'histoires romanesques, plus de grands noms ni de tables délicates, servies en vaisselle plate. Les chiffres des pensions furent réduits ; deux livres par jour au lieu de quatre pour « le sieur de Lestang », qui ne porte pas encore de masque et passe inaperçu. Même absence de vie et de mouvement à Exiles, où

1. *Archives de la Bastille,* III, p. 182.

Saint-Mars n'a que ses deux « merles » et s'ennuie à mourir. Par bonheur pour lui, la révocation de l'Édit de Nantes allait lui faire retrouver l'emploi de ses talents.

V

Le 13 janvier 1687, Saint-Mars reçut un nouvel avancement. Il fut nommé gouverneur des îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, en face de Cannes. A peine débarqué, il donna le coup d'œil du maître à la prison de l'endroit, et, l'ayant trouvée indigne de lui, il fit approuver le plan d'un bâtiment neuf, contenant douze cellules voûtées, avec triples portes et triples grilles aux fenêtres : « Je ne crois pas, disait-il avec orgueil, qu'il y en ait de plus fortes ni plus assurées dans l'Europe[1] ».

La première qui se trouva prête fut étrennée par l'un des prisonniers « obscurs mais importants » (l'autre était mort) qu'il avait traînés à sa suite en quittant Pignerol pour Exiles. Le survivant fit le voyage de Cannes dans une chaise à porteurs recouverte d'une housse en toile cirée. Il arriva plus qu'à moitié étouffé ; mais Saint-Mars put affirmer à Louvois que personne ne l'avait vu, et c'était l'important. A lire leur correspondance, tout aurait été perdu si n'importe qui avait entrevu ce pauvre diable, ancien valet puni pour quelque méfait mal connu. C'était un système, le fin du fin de l'art du gouvernement dans les idées du XVIIe siècle. Du temps où Lauzun était à Pignerol, on lui avait caché toutes les nouvelles, jusqu'aux plus insignifiantes, avec autant de soin et d'angoisse que si le salut de la France en avait dépendu. Il est impossible de comprendre quelle utilité on y trouvait.

Les cellules suivantes furent occupées par des pasteurs protestants qui s'entêtaient, en dépit de la révocation de l'Édit de Nantes, à faire leur devoir de pasteurs. Ils allaient, rele-

1. Lettre à Louvois, 8 janvier 1688. Th. Jung, *Le Masque de fer*. Le nombre des grilles et des portes a varié dans le cours des siècles ; d'où les contradictions des témoins oculaires.

vant les courages, consolant les cœurs, et on les pourchassait avec infiniment plus d'ardeur que des voleurs ou des assassins. Les instructions de Saint-Mars à leur sujet sont caractéristiques.

Avant tout, le mystère. Tous les ministres de Louis XIV étaient ici d'accord ; Seignelay recommandait le secret d'une manière aussi pressante que Louvois : « Que l'homme qui vous sera remis ne soit connu de qui que ce soit... Que personne ne sache ce qu'il est devenu... » Leurs lettres à tous ont de ces phrases, qui n'étaient pas des façons de parler ; le premier des pasteurs livrés à Saint-Mars, Paul Cardel, était mort depuis dix ans, que les siens le croyaient toujours en vie[1] et cherchaient encore où il était détenu.

Sur la façon de les traiter, il y avait deux écoles, celle de Louvois et de son fils Barbezieux, qui opinaient pour les coups de bâton, et l'école de Seignelay et de Pontchartrain, partisans d'une douceur relative. Saint-Mars se plaignait beaucoup des pasteurs protestants ; c'était la première fois de sa vie qu'il se heurtait à des idées, et il en était tout désorienté. « Vous pourrez le corriger », lui répondait Louvois[2] à propos de l'un d'entre eux, nommé Valsec. Saint-Mars profitait de la permission et recevait un blâme de Seignelay : « Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire qu'elle est fort étonnée que vous en ayez usé ainsi sans en avoir l'ordre, et elle ne veut pas que vous leur fassiez, à l'avenir, de pareilles duretés[3]. »

Saint-Mars à Barbezieux[4] (4 juin 1692) : « Le premier de ces ministres protestants qu'on a conduits ici chante nuit et jour, à haute voix, des psaumes, exprès pour se faire connaître tel qu'il est. Après lui avoir défendu par plusieurs fois de continuer, sous peine d'une grosse discipline que je lui ai donnée, ainsi qu'à son camarade M. Salves, qui a l'écriture en tête sur sa vaisselle et sur son linge, des pauvretés, pour faire entendre qu'on le retient injustement pour la pureté de

1. Douet, *Les Premiers Pasteurs du Désert* (Paris, 1879. 2 vol. in-8°).

2. Le 16 janvier 1690. (*Archives de la Bastille*, IX, p. 175.)

3. Lettre du 24 mai 1690. (*Id.*, *Id.*, p. 176.)

4. Louvois était mort l'année précédente. Son fils lui avait succédé. Les citations qui suivent sont empruntées à Th. Jung : *Le Masque de fer*.

la foi. » Barbezieux répond : « Le meilleur moyen de faire taire celui qui chante continuellement et écrit sur du linge est de lui faire donner souvent la discipline. » Autre lettre, du 29 juin : « Vous n'avez qu'à les fouailler malhonnêtement. » Mais Pontchartrain prend la plume, ce même jour, 29 juin : « S'ils chantent, dit-il à Saint-Mars, mettez-les dans un lieu écarté où on ne les entende pas. S'ils écrivent sur leur vaisselle, ne leur en donnez que de terre. Enfin ce sont des très opiniâtres qui sont à plaindre et qu'il faut traiter avec le plus d'humanité possible. » Entre ces deux tendances, c'était à Saint-Mars de choisir, et il choisissait celle de la famille Le Tellier : n'était-il pas leur « petite créature », ainsi qu'il le déclarait dans une lettre à Louvois?

Il reçut successivement six pasteurs. En 1693, l'un d'eux était mort et deux autres, au moins, étaient fous, car Pontchartrain écrivait le 10 novembre : « Il faut bien enfermer ceux qui sont aliénés d'esprit, et les traiter cependant avec charité. » Le 5 janvier 1695, il insiste encore pour qu'on leur donne « avec douceur et charité les choses nécessaires ». J'ajouterai seulement qu'ils moururent tous à la peine, fous ou pas fous, sauf un seul, Malzac, qui traîna jusqu'en 1725. Il avait réussi à donner de ses nouvelles et la Hollande le réclamait[1], mais il fut impossible, malgré le changement de règne, d'obtenir son élargissement. Il mourut à Sainte-Marguerite.

Des pensionnaires de diverses provenances s'étaient ajoutés aux pasteurs. Saint-Mars retrouva parmi eux une vieille connaissance de Pignerol. La guerre contre la ligue d'Augsbourg avait contraint Barbezieux à vider le donjon. Il n'y restait que trois prisonniers ; on les conduisit au grand geôlier (1694). L'un d'eux était Mattioli, qui ne fit pas plus de bruit à Sainte-Marguerite qu'à Pignerol : la légende du Masque de fer n'était pas encore née. Elle n'en avait pas eu l'occasion : ni Mattioli ni aucun autre prisonnier des Iles ne portait de masque. Pas un document digne de foi n'en fait mention et, au surplus, à quoi cela aurait-il servi dans les bons cachots de Saint-Mars, où ne pénétraient que lui et ses

1. Douet, *Les Premiers Pasteurs du Désert*.

lieutenants, et où il était impossible d'être aperçu du dehors? On ne trouve pas trace non plus d'égards particuliers pour l'un quelconque de ses pensionnaires des Iles. La vérité est que Versailles s'était adouci, avec les années, à l'égard de Mattioli, et que son geôlier, toujours alerte à prendre le vent, commençait à le ménager. Le reste n'est que « contes jaunes », suivant une expression de Saint-Mars.

Les années passaient. Le beau mousquetaire était devenu un vilain vieillard qui se ratatinait et s'appuyait sur un bâton. Sa fortune était faite et solidement établie ; il avait acheté de grandes terres et le château de Palteau, situé à trois ou quatre lieues de la ville de Sens, dont il était gouverneur. D'autre part, son fils aîné avait été tué à Nerwinde (1693) ; il ne lui restait qu'un autre garçon et sa femme était morte. Il avait le droit de se reposer. Aussi distingue-t-on chez lui quelque hésitation à la première nouvelle qu'il pourrait être nommé gouverneur de la Bastille. C'était pourtant le bâton de maréchal de sa carrière. L'année 1697 finissait; il avait soixante et onze ans.

Comme il ne se décidait pas, et que l'on avait besoin de lui à Paris, Barbezieux mit en avant les arguments sonnants et trébuchants : 15 168 livres de fixe, 6 000 livres à tirer « des boutiques qui sont autour de la Bastille... et des bateaux du passage », plus « le profit... considérable » sur les sommes allouées pour l'entretien des prisonniers. « Le roi, ajoutait le ministre, ne vous force point à l'accepter s'il ne vous convient pas. » Cependant, Barbezieux lui conseillait, en ami, d'accepter. Du 15 juin : « Sa Majesté a vu avec plaisir que vous soyez déterminé à venir à la Bastille pour en être gouverneur. » Suivait l'ordre d'amener avec lui son « ancien prisonnier », c'est-à-dire Mattioli.

La légende allait naître de cette dépêche. « L'ancien prisonnier » mit un masque pour le voyage, qui se fit partie en bateau, partie en litière, et devint célèbre du coup. Un masque en velours, bien entendu; l'autre n'a jamais existé, bien qu'on l'ait retrouvé en 1855 dans un lot de vieilles ferrailles[1]. Mais ce fut assez pour frapper l'imagination de tous ceux qui

1. A Langres. Le masque portait une inscription latine attestant son origine. *Revue historique*, loc. cit.

l'aperçurent, entre Cannes et Paris. Saint-Mars avait profité de l'occasion pour visiter en passant son château de Palteau. Soixante ans après, on parlait encore dans le pays de l'homme au masque, et un petit-neveu de Saint-Mars[1] écrivait à ce sujet : « M. de Saint-Mars mangea avec son prisonnier, qui avait le dos opposé aux croisées de la salle à manger qui donnent sur la cour ; les paysans que j'ai interrogés ne purent voir s'il mangeait avec son masque, mais ils observèrent très bien que M. de Saint-Mars, qui était à table vis-à-vis de lui, avait deux pistolets à côté de son assiette... Lorsque le prisonnier traversait la cour, il avait toujours son masque noir sur le visage. »

Même à la Bastille[2], où l'on voyait tant de choses, le masque intrigua le personnel. Mattioli, moins resserré à présent, le mettait pour aller à la messe ou pour se promener dans le jardin. On aurait voulu attirer l'attention sur lui que l'on n'aurait pas procédé autrement. Il en résulta la floraison d'histoires en l'air que chacun sait.

Cependant Saint-Mars avait un nouvel apprentissage à faire. C'était la première fois qu'il avait des dames à garder.

VI

La Bastille contenait toujours un certain nombre de femmes. Les unes, délinquantes vulgaires, y faisaient antichambre avant d'être enfermées, souvent sans formes de procès, dans une prison de province. Les autres étaient là en pénitence plutôt qu'en prison. C'étaient des intrigantes, des femmes galantes, des étrangères interlopes, soupçonnées d'espionnage, des personnes qui se servaient de leurs relations à la cour pour lancer des affaires louches, des protestantes qui refusaient de se convertir ou des catholiques suspectées d'hérésie. Saint-Mars y trouva la célèbre madame

1. M. Formanoir de Palteau, à qui appartenait alors le château. Sa lettre, adressée à Fréron, est citée par Th. Jung : *Le Masque de fer*.

2. Saint-Mars y arriva avec son prisonnier le 18 septembre 1698. Le Masque de fer y mourut le 19 novembre 1703.

Guyon, l'amie de Fénelon. Elle mit bientôt sa sagacité à l'épreuve.

Le gouverneur de la Bastille devait prendre les ordres de l'archevêque de Paris pour tout ce qui regardait madame Guyon : « J'ai donné une femme de chambre à madame Guyon par l'approbation de M. l'archevêque de Paris[1]. » *Pontchartrain à Saint-Mars* (23 septembre 1699) : « Quant à madame Guyon, ne lui donnez pour confesseur que celui que M. l'Archevêque vous dira[2]. » Du même, le 12 avril 1700, lettre permettant aux prisonniers de la Bastille de faire leurs pâques avec le chapelain de la maison : « J'en excepte pourtant madame Guyon, que vous conduirez à l'ordinaire par les ordres de M. l'Archevêque[3]. » Impossible d'être plus net.

Il y avait cependant des riens pour lesquels il n'aurait pas été bienséant de déranger un archevêque. Et il y avait d'autres riens qui n'étaient pas de vrais riens, et avec lesquels une grande prudence était nécessaire, de peur de favoriser sans le savoir les doctrines quiétistes. Le cas se présenta l'année qui suivit la nomination de Saint-Mars à la Bastille. Madame Guyon lui avait demandé un prie-Dieu, mais pas un prie-Dieu comme tous les autres. Il fallait le faire faire sur commande. Saint-Mars flaira un piège et consulta Pontchartrain, qui lui répondit (3 août 1699) : « A l'égard du prie-Dieu que madame Guyon veut faire faire, parlez-en à M. l'Archevêque, et s'il le trouve à propos, on le fera[4]. » L'instinct de Saint-Mars l'avait bien servi : un prie-Dieu pouvait être hérétique. La réponse de l'archevêque ne nous a pas été conservée.

Saint-Mars était accoutumé de longue date à avoir charge d'âmes. Il ne l'était point du tout à de certaines corvées qui résultaient pour lui de la présence des femmes. Il eut à s'occuper, dès son entrée en fonctions, d'une dame irlandaise qui se trouvait enceinte. Quand le roi refusait de relâcher les prisonnières dans cette situation, c'était au gouverneur à acheter la layette, à se pourvoir d'un accoucheur ou d'une

1. *Journal* de Dujunca, « lieutenant de roi » à la Bastille. (*Arch. de la Bast.*, IX, p. 67.)
2. *Archives de la Bastille*, IX, p. 91.
3. Id., IX, p. 93.
4. Id., IX, p. 90.

sage-femme, et à payer les mois de nourrice. Saint-Mars eut ainsi sur les bras, la dernière année de sa vie, l'une des maternités de mademoiselle Florence, étoile de la danse à l'Opéra, et mise jadis dans ses meubles par le duc de Chartres, le futur Régent. Mademoiselle Florence était fort jolie, très bonne fille, et n'avait point d'esprit, ce qui n'est pas toujours pour déplaire aux hommes. L'un de ses amants, le prince de Léon, fils du duc de Rohan, l'aima si follement, que l'on crut qu'il allait l'épouser. Elle fut enfermée à la Bastille sur les instances de la famille, et ses couches devinrent une véritable affaire d'État. Il existe toute une correspondance officielle au sujet de sa détention.

On y voit le lieutenant de police d'Argenson, qui avait été chargé de la faire arrêter, la défendre contre les médisances du monde. Il ne lui trouvait aucun tort et était touché de ses bons sentiments. *A Pontchartrain*, le 14 décembre 1707 : « Elle assure très précisément qu'elle n'est point mariée et que le prince de Léon ne lui a donné ni promesse de mariage, ni engagement dont sa famille doive être alarmée en aucune manière, et je pense qu'elle a dit vrai[1]. » Elle est si éloignée de chercher à se faire épouser, qu'il n'a pas dépendu d'elle que son amant ne se mariât selon le gré de ses parents, et qu'elle « lui demande comme une grâce cette dernière marque de considération et de sa tendresse ». Il est également faux qu'elle ne soit plus jolie : « Elle est grosse de trois mois... Sa taille se soutient toujours, son teint est un peu grossi par le rouge, mais ses yeux ont conservé toute leur vivacité. Elle a la bouche agréable, les dents blanches et bien rangées, la gorge fort belle, et un assez grand air de beauté, qu'elle orne de beaucoup de mines. » D'Argenson l'a recommandée à Saint-Mars : « J'ai donné ordre qu'on eût un soin particulier de sa nourriture et de sa santé, qu'on ne la laissât manquer ni d'excellent vin ni du meilleur chocolat, qu'elle aime beaucoup. »

Pontchartrain approuva ces bons procédés, et les Rohan eux-mêmes crurent devoir se mettre en frais pour adoucir sa captivité. *Pontchartrain à d'Argenson* (4 janvier 1708) :

1. Toutes les lettres relatives à mademoiselle Florence se trouvent dans les *Archives de la Bastille*, XI, pp. 387 et suiv.

« M. de Saint-Mars traitera sans doute Florence avec douceur et honnêteté ; M. le duc de Rohan, qui a offert de lui fournir toutes les choses nécessaires, peut ajouter à cela tout ce qu'il voudra et qu'il a dit au roi, soit en meubles ou en rafraîchissements plus exquis que la bonne nourriture ordinaire qui lui sera donnée à la Bastille. » On s'occupait aussi de la distraire; Saint-Mars y avait pensé de lui-même et se proposait de la laisser voisiner avec une comtesse allemande soupçonnée d'espionnage. L'accoucheur était choisi : c'était le fameux Clément, l'accoucheur de la duchesse de Bourgogne et de tout ce qu'il y avait de plus huppé à la cour, qui ne se dérangeait pas à moins de cinquante louis d'or.

Le moment venu, mademoiselle Florence fut installée chez Clément. Elle y mit au monde une fille, et tout alla bien jusqu'au jour où elle annonça à son médecin qu'elle allait être libre. Clément n'avait pas été payé. Il écrivit au lieutenant de police : « Le paiement... devrait être fait, et... il me serait désagréable de vous aller fatiguer pour me le faire faire. Cette demoiselle m'a ajouté que vous lui aviez dit qu'il me serait donné cinq cents livres et deux cents livres pour la garde ; vous savez que je vous ai demandé cinquante louis d'or et un écu par jour pour la garde. Il me paraît que cette demande n'a rien que de raisonnable... Ayez la bonté de me faire savoir... si vous aurez celle de me faire donner ledit paiement avant que cette demoiselle sorte de chez moi. » Louis XIV fit renvoyer Clément au duc de Rohan, qui refusa d'en entendre parler. Il ne craignait plus rien ; son fils était marié. « C'est à ceux qui les font, répliqua-t-il à Pontchartrain, à les nourrir, s'ils veulent, ou à les mettre aux Enfants Trouvés... j'ai assez de mes propres enfants..., et je n'ai jamais vu qu'on obligeât un père de nourrir les bâtards de son fils... cela serait de très mauvais exemple pour tous les enfants de famille..., et la perte de toutes les maisons du royaume. » On s'entêta des deux côtés, après quoi M. de Rohan dut céder, et Clément aussi : on lui imposa un rabais. Saint-Mars fut plus heureux, ou plus habile : il fut payé sans marchander pour les petites douceurs qu'il avait procurées à mademoiselle Florence et dans lesquelles « le roi ne voulait point entrer ».

Il avait toujours du bonheur en affaires. La Bastille était une vraie mine d'or pour un homme entendu, et ses coffres regorgeaient. A la vérité, il n'avait plus personne à qui laisser ses millions ; la guerre lui avait enlevé son second fils ; mais rien ne se remplace aussi aisément que les héritiers. Saint-Mars avait des neveux, et il avait madame Desgranges, la femme du maître des cérémonies de la cour, dont il avait fait sa maîtresse à un âge où il ne pouvait raisonnablement prétendre à être aimé pour lui-même. L'un de ses pensionnaires de la Bastille, Constantin de Renneville, protestant, qui avait eu beaucoup moins à se louer de lui que mademoiselle Florence, a tracé le portrait suivant[1] de Saint-Mars, très âgé et tout à fait ratatiné : « Saint-Mars était un petit homme, très laid, qui paraissait âgé de quatre-vingts ans, quand je l'ai vu pour la première fois en 1702, tout courbé et tremblant, et d'un emportement terrible, jurant et blasphémant continuellement, et paraissant toujours en colère, dur, inexorable et cruel au dernier point. »

Si Renneville exagérait, ce qui est probable, du moins n'était-ce pas de beaucoup. Le Saint-Mars de la Bastille nous apparaît dans les documents officiels toujours prêt à se servir de son bâton, toujours ingénieux à « faire souffrir » le prisonnier qui manquait de « souplesse ». Il contribua pour sa bonne part à la naissance des sombres légendes qui conduisirent le peuple à l'assaut de la forteresse, alors que les choses avaient beaucoup changé. On tombe de nos jours dans l'excès contraire ; la mode est à présent de représenter la Bastille comme une prison pour rire, où l'on mangeait la meilleure cuisine de Paris. Il faudrait pourtant distinguer entre les prisonniers des « appartements » et ceux des vrais cachots. Rien ne se ressemblait moins que leur régime. Les premiers étaient invités à dîner chez Saint-Mars, qui les « régalait parfaitement bien », dit encore Renneville. Les autres n'avaient à manger que ce qu'on pouvait leur donner pour « un sou par jour » ; le gouverneur gardait le reste. Entre ces deux extrêmes s'étageaient les menus des diverses « chambres », suivant le prix que le roi voulait bien y mettre,

1. *L'Inquisition française ou l'Histoire de la Bastille*, Amsterdam, 1715-1719. Cet ouvrage eut un succès immense dans toute l'Europe.

et les égards étaient assortis à la chère. Pour un sou, on en avait très peu.

La faveur de Saint-Mars avait survécu à la mort de Louvois. Tels étaient ses talents d'administrateur, qu'il avait beau mettre dans sa poche, le roi y gagnait encore, et lui en savait gré. On lit dans les *Mémoires* du marquis de Sourches pour le mois de juin 1699 : « Le 14, on sut que le roi avait donné cinq mille livres de pension au vieux Saint-Mars, gouverneur de la Bastille, pour le dédommager de ce qu'il faisait nourrir les prisonniers à meilleur marché que n'avaient fait ses prédécesseurs. »

Sa dextérité professionnelle était aussi pour plaire à un prince et à des ministres entichés de mystère. Saint-Mars avait trouvé le moyen de conduire un homme à la Bastille et de l'y mettre sous clef sans que cet homme pût comprendre ce qui lui arrivait ni deviner où il était. Un certain Elie, coupable d'avoir affiché dans Paris des placards séditieux, disparut de la sorte au mois d'avril 1699. On lit dans une lettre de Pontchartrain à Le Pelletier[1] :

Versailles, 2 mai 1699.

M. de Saint-Mars m'écrit qu'Élie, qui est à la Bastille sous le nom de Dubois, y est fort soigneusement et fort secrètement gardé, qu'il a offert cinquante louis d'or à un de ses officiers s'il voulait lui dire en quel lieu il est, car il ne sait pas qu'il est à la Bastille. M. de Saint-Mars se fait fort de lui faire faire ce qu'on voudra avec secret.

Aux époques d'arbitraire, les services de ce genre sont précieux. Ils assuraient au fidèle Saint-Mars l'indulgence du roi et de tout son conseil lorsqu'il se produisait à la Bastille quelque accident fâcheux.

Pontchartrain à Saint-Mars :

Versailles, 18 septembre 1701.

J'ai lu au roi la lettre que vous m'avez écrite; vous ne devez pas prendre si fort à cœur l'évasion du sieur Boselli; c'est un malheur, mais ce n'est pas la première fois que pareille chose est arrivée à la

1. Il y avait plusieurs Le Pelletier. D'après un passage de la lettre, il doit s'agir de Michel Le Pelletier de Souzy, directeur général des fortifications. (*Archives de la Bastille*, V, p. 240.)

Bastille; Sa Majesté est trop persuadée de votre fidélité et de votre zèle pour croire que cet accident soit l'effet de votre négligence, puisque tout autre y aurait pu être pris comme vous; ainsi il faut vous tranquilliser et vous pouvez venir voir le roi quand il vous plaira, il vous recevra avec sa bonté ordinaire[1].

J'ai cité cette lettre dans son entier. Mieux que tous les commentaires, elle précise la situation de Saint-Mars sur ses vieux jours : le roi Louis XIV, peu sentimental de sa nature, prenait la peine de le consoler.

Sa mort, survenue à quatre-vingt-deux ans le 26 septembre 1708, fut un petit événement à la cour et à la ville. Dangeau la mentionna dans son *Journal*, le marquis de Sourches dans le sien. Saint-Simon lui a consacré trois lignes dans ses *Mémoires*.

Ceux que cela intéressait apprirent à cette occasion combien un geôlier ayant réussi dans sa carrière pouvait mettre de côté sans perdre l'estime de ses chefs et la considération générale. Saint-Mars avait laissé un testament par lequel il partageait sa fortune entre ses neveux et le mari de sa maîtresse, M. Desgranges, maître des cérémonies. Ses neveux, les Formanoir, eurent les terres de Dimon, de Palteau et d'Érimont, « propriétés seigneuriales qui valaient, rapporte un historien[2], plus de deux millions de livres ». L'heureux Desgranges héritait « d'une vaisselle d'argent fort belle, de meubles somptueux, d'armes et de bijoux de grande valeur », et des coffres dans lesquels le défunt serrait son or. Desgranges y trouva « plus de six cent mille francs ». Ces chiffres font mesurer la décadence du métier de geôlier. On aurait peine à en citer un qui se soit autant gâté.

ARVÈDE BARINE

1. *Archives de la Bastille*, X, p. 199.
2. Th. Jung, *Le Masque de fer*.

LE BEL AVENIR

XI

Lorsque madame Dieulafait d'Oudart arriva à Paris, elle consulta pour la dixième fois une lettre de madame Chef-Boutonne indiquant la rue, le numéro et le plan de l'appartement meublé retenu « pour sa chère amie ». Elle monta avec Alex, à la gare d'Orléans, dans un fiacre à galerie et, citant le texte de madame Chef-Boutonne, dit au cocher :

— 3, rue Férou. C'est une vieille petite rue qui va de la place Saint-Sulpice...

— Connu! — fit le cocher.

Au numéro 3 de la rue Férou était une grille ouvrant sur la cour: la cour était pavée, à l'ancienne mode, agrémentée d'une fontaine, et à plusieurs fenêtres étaient accrochées des cages à serins; le concierge, savetier, travaillait dans une échoppe, comme si cela se fût passé sous la monarchie de Juillet; il était chauve et rose, il avait des yeux d'enfant timide et mordait, d'une bouche féroce, un brûle-gueule. Il paraissait innocent et ne parlait point; sa femme se montra quand madame Dieulafait d'Oudart eut réglé avec le cocher, et elle lui raconta, avant d'avoir gravi seulement trois marches de l'escalier, qu'elle avait le malheur de sortir de l'hôpital,

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

où ces messieurs chirurgiens ne lui avaient fait rien moins que de lui couper un sein.

— A mon âge, — disait-elle, — le dommage n'est pas grand; mais, plus jeune, madame me comprendra, j'en aurais été aux regrets... Et monsieur votre fils..., est-ce qu'il fait sa médecine?... C'est un beau garçon que vous avez là, madame... Ah! j'oubliais de dire à madame que cette dame qui a loué attend madame dans l'appartement...

En effet, madame Chef-Boutonne avait poussé la complaisance jusqu'à venir de Meudon, où elle passait l'été, attendre son amie rue Férou. On s'embrassa, on se fit mille tendresses, on ne tarit pas d'éloges sur l'appartement. Il était composé de quatre pièces fort ordinaires et d'une cuisine grande comme la main. La chambre destinée à Alex avait sa sortie particulière. Madame Chef-Boutonne dit :

— Votre fils a sa clef, et, par là, il est chez lui.

— Oh! — dit madame d'Oudart, — mais mon fils n'est pas un coureur!

Madame Chef-Boutonne sourit finement et dit :

— Rapportez-vous-en, ma belle, à mon expérience.

— Je parierais — fit la concierge — que madame a aussi, elle, un beau jeune homme!

Et elle contemplait Alex avec admiration.

La mère du jeune Paul pinça les lèvres et dit :

— J'en ai un qui est travailleur,

Madame Chef-Boutonne emmena dîner les nouveaux venus à Meudon. Paul était absent; on n'était qu'à la mi-septembre : Paul voyageait en Allemagne.

— En Allemagne!... et tout seul?...

— Tout seul. Oh! c'est un homme!

Sans que ni l'une ni l'autre le voulût, le moindre mot des mères se faisait fléchette, et frappait.

XII

L'installation rue Férou exténua la pauvre madame d'Oudart. Ah! que l'on avait bien fait de s'y prendre de bonne heure! On n'avait pu tout prévoir; quantité de choses man-

quaient, qu'on dut acheter précipitamment ou extraire encore de Nouaillé mis à sac. Les meubles étaient insuffisants, mal distribués, disproportionnés, dépaysés, inutiles; la bonne, Noémie, hier habile en Poitou, aujourd'hui obtuse à Paris; la concierge, intermédiaire implacable entre locataires et fournisseurs, une bavarde inextinguible... Mais une pensée soutenait madame Dieulafait d'Oudart en ces revers de la première heure : tout sera au mieux si Alex est bientôt en état de travailler.

En vue d'obtenir ce résultat, tout fut coordonné. La maman n'avait pas fini d'ouvrir ses propres malles, que la chambre d'Alex était parachevée en ses détails les plus futiles; madame d'Oudart suspendait des étagères destinées à contenir les livres de droit, pendant que son fils se martelait les pouces en fixant de part et d'autre de la cheminée des photographies d'actrices et de femmes jolies, dont le réconfort, affirmait-il, lui était indispensable absolument.

Et quand cette chambre fut vraiment gentille, ils se regardèrent. Ils souriaient; elle attendait qu'il lui sautât au cou et la remerciât, mais il dit, simplement :

— Ce sont les « types », par exemple, qui vont être épatés!

— Qui ça?

— Houziaux, Fleury, et compagnie...

La maman fut flattée et dit :

— Invite-les à déjeuner.

— Demain?

— Va pour demain! Je vais secouer un peu Noémie.

Houziaux et Fleury déjeunèrent. Madame d'Oudart les trouva moins bien qu'elle ne l'avait espéré d'amis intimes de son fils, mais bons garçons, en somme; enfin, c'étaient des amis d'Alex. Ils fumaient comme des Suisses: madame d'Oudart marchait en agitant devant son visage un éventail, et Noémie en fermant les yeux. L'appartement fut empesté; un nuage se répandit dans la cour; une vieille dame, voisine, maugréa; une jeune femme parut, entre deux persiennes; puis des têtes de toutes les sortes se penchèrent, d'en haut, d'en bas, attirées soit par l'odeur du tabac, soit par les éclatants vocables que proféraient les trois jeunes gens.

Jusque vers quatre heures de l'après-midi, ces messieurs

fumèrent, tant dans la chambre d'Alex que dans la salle à manger que Noémie, à plusieurs reprises, dut approvisionner de bière. De temps en temps, avec des façons, madame d'Oudart entr'ouvrait la porte et disait :

— Tu penses à ton travail, Alex ?

Mais, craignant de froisser ses hôtes, elle ajoutait :

— Je vous demande pardon, messieurs... C'est à moi de rappeler votre ami au devoir !...

Enfin Houziaux et Fleury jugèrent le moment venu de se retirer. Et Alex descendit avec eux prendre l'air, jusqu'au dîner, dans le jardin du Luxembourg.

XIII

Alex avait une petite maîtresse, employée aux Postes et Télégraphes. Elle sortait du ministère, le soir, à six heures, une serviette assez bien garnie sous le bras, vêtue décemment, non sans un soupçon de coquetterie qui, par un miracle féminin, devenait de l'élégance à mesure que l'on s'éloignait du bâtiment de l'État. Quelle métamorphose s'opérait en la toilette de mademoiselle Louise, dans le court trajet qui sépare la rue du Bac de la rue de Rennes ? Les messieurs les plus attentifs qui, maintes fois, suivirent sa torsade blonde, rue de Grenelle, eussent été bien en peine de le dire. Et cependant, arrivée à la place Saint-Sulpice, mademoiselle Louise avait changé du tout au tout : — ce n'était pas à son désavantage ! Une certaine méthode de maintien inventée, adoptée par elle, et observée jusqu'en ses subtilités, lui valait, sous l'œil des chefs, l'aspect d'une travailleuse harassée, et, dans Paris, l'air d'une jeune femme très comme il faut, donnant tout au plus des leçons de chant ou de piano dans le Faubourg.

Elle était d'une famille honorable habitant le quartier des Gobelins, et elle regagnait le domicile paternel à sept heures et demie très précises, sauf les soirs où elle allait au théâtre, ou bien était censée y aller.

Du temps qu'Alex logeait à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*,

elle prenait la rue Monsieur-le-Prince au carrefour de l'Odéon, puis la rue Casimir-Delavigne, et faisait halte devant la bibliothèque en plein vent d'un bouquiniste, où elle scrutait le dos des volumes, les lèvres en sifflet comme un vieux bibliophile, feuilletant même un ouvrage parfois, sans regarder à droite ni à gauche, insensible à la galanterie, niant l'existence du monde extérieur, jusqu'à ce qu'un jeune homme passât qui s'écriait à deux pas : « Oh ! bonjour, mademoiselle, comment vous portez-vous ? » C'était Alex. Alors elle riait d'une large bouche qui offrait au ciel et à la terre l'éclat de dents admirables ; et Alex riait aussi, et le bouquiniste, et même des jeunes gens demeurés alentour et qu'elle avait éconduits.

On entrait au café Voltaire où un garçon nommé Pierre, qui avait pour eux des attentions paternelles, se piquait de servir spontanément le « turin » de monsieur et la grenadine de madame, tandis que, dans la salle voisine, le vieux M. Laffitte, professeur au Collège de France, assénait à tout venant la philosophie d'Auguste Comte.

Buvant turin et grenadine, ce jeune couple n'était ni de ceux qui menacent de pâmer d'amour, ni de ces malappris du Quartier latin dont la main ose traduire ce que la langue est inhabile à tourner proprement ; ils disaient de folles choses avec la plus belle gaieté ou s'amusaient à ouvrir la grave serviette qui en imposait tant dans la rue, et qui contenait la demi-bouteille vide, le chiffon de pain et le petit pot de confitures, restes du déjeuner de l'employée de l'État ! Et il arrivait que d'austères auditeurs de M. Laffitte, s'étant retournés pour voir qui riait, demeurassent un instant, les yeux pris au piège de la grande bouche ouverte de Louise.

Ou bien on allait au Jardin du Luxembourg, jusqu'à sept heures et quart tapant ; et Louise quittait son ami et courait aux Gobelins, allongeant le pas, voûtant le dos, vraie petite magicienne lorsqu'il s'agissait d'effacer, dans le quartier de ses parents, comme dans celui de ses chefs, grâces de la gorge et splendeur de la torsade blonde.

Les jours où Louise déclarait à sa famille qu'elle avait reçu de mademoiselle Une Telle des billets de faveur pour l'Odéon, on passait de bien bonnes soirées à l'*Hôtel Condé*

et de Bretagne, jusqu'à minuit et demi, — à moins que, par hasard, on n'allât pour de bon au théâtre; mais cela était rare.

XIV

Dès les premiers temps du séjour de madame Dieulafait d'Oudart à Paris, madame Chef-Boutonne la prit à part et lui dit :

— Ma chère amie, écoutez-moi bien. Vous voulez que votre fils arrive, n'est-il pas vrai?... Bon!... Eh bien! il faut me croire: faites de lui un homme du monde.

— Mais...

— Oh! oh! ce n'est pas si simple!... Vous me direz: « Mais il est bien élevé! » — J'en conviens. — « Mais il a dans l'esprit une légèreté qui plaît! » — C'est exact. — « Mais partout où je le mène, il est fort bien vu! » — Je ne vous dis pas le contraire... D'abord, sait-il danser?

— Peuh!

— Paul, ma chère, danse depuis l'âge de six ans. A douze, il a conduit le cotillon chez M. le doyen de la Faculté de droit, circonstance qui ne l'a pas desservi dans la suite, veuillez m'en croire... Il n'a pas son rival au boston...

— Devrais-je donc faire donner des leçons à Alex?

— Écoutez, il y a, à deux pas de chez vous, rue de l'Ancienne-Comédie, une salle où, pour des prix dérisoires, Alex aura un professeur excellent et sa femme. C'est là que Paul a appris: je ne puis mieux vous dire.

— Je suis effrayée de cette obligation nouvelle: le pauvre garçon a tant de peine à trouver le temps de travailler!

— Voulez-vous, oui ou non, que je le fasse inviter cet hiver dans quelques salons? Eh bien!... Mais, ma bonne amie, que diriez-vous de Paul qui fait des armes une heure par jour!...

— Commençons par la danse, — conclut madame Dieulafait d'Oudart.

Rue de l'Ancienne-Comédie, Alex s'engagea dans un noir boyau plus étroit que l'entrée de l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, qui tout au bout s'élargissait en une antichambre ornée

de lithographies romantiques et d'une page de calligraphie consacrée aux louanges de Terpsichore. Un écriteau voisin, et plus vulgaire, portait : *Le professeur et madame Denis donnent également des leçons de maintien et d'écriture.*

De ce lieu éclairé à peine, on entendait un talon frapper rythmiquement le parquet, et des glissements, et une voix monotone qui prononçait, en les scandant, les six premiers nombres : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six », cependant que quelque chose de léger semblait tourbillonner en ventilant la salle de danse. Alex pénétra dans cette salle. Un monsieur, d'allure militaire, en redingote boutonnée, et qui tenait à bras le corps un malheureux tout ruisselant de sueur, se détacha de celui-ci et salua ; c'était « le professeur ». Déjà madame d'Oudart avait traité avec lui; il dit à Alex :

— Ah ! c'est vous le jeune homme ! Parfait. Votre tour viendra, n'ayez crainte.

Alex s'assit sur une banquette de moleskine exténuée, crachant le crin, et dont les pareilles se soutenaient bout à bout à grand'peine, le long des murs nus d'une pièce au plafond bas; deux tristes lampes munies d'un réflecteur métallique vous aveuglaient sans fournir de lumière. Et il se plut à regarder la robe de madame Denis qui, toute raidie par la force centrifuge, autour d'un vivant pivot, lui rappelait certains vases d'argile qu'il avait vus, dans son pays, tourner avec une rapidité vertigineuse et se transformer miraculeusement entre les doigts du potier. Lorsque madame Denis échappa à l'étreinte du valseur, Alex s'aperçut qu'elle était laide et vieille, et il admira que Terpsichore, louangée à bon droit dans l'antichambre, pût en effet transfigurer, un moment du moins, des formes ingrates.

Le professeur s'empara de lui, le jugea tout de suite assoupli de membres et d'intelligence, et l'invita d'emblée à venir, hors les leçons particulières, à de petites soirées « mixtes » qu'il donnait, deux fois la semaine, et où l'élève, sans augmentation de prix, avait l'avantage de se familiariser avec les « véritables soirées mondaines ».

Alex n'y manqua point. Il trouva dans la même salle, mais transpercée de feux par la multiplication des réflecteurs, un public peu nombreux encore, — car la saison s'ouvrait, — au

milieu duquel il alla tout droit à une grande fille brune, assez jolie, ample de hanches et de poitrine, qui, après la première mazurka, lui fit l'honneur de le présenter à sa mère. Celle-ci était une dame âgée, au parler commun, qui jugea le jeune homme d'une « distinction » achevée et le lui dit... Elle lui dit encore :

— Monsieur, voulez-vous que je vous répète ce que m'a confié mon petit doigt? C'est que ma fille serait aux anges si vous lui accordiez la faveur de l'engager pour le quadrille des lanciers.

— Mais c'est que je ne connais pas les figures!...

— Oh! qu'à cela ne tienne : elle vous les apprendra.

— Mais, maman!... — s'écria mademoiselle Raymonde, toute confuse. — Oh! excusez maman, monsieur, elle est d'un sans-gêne!...

Alex protesta et dansa tant bien que mal les lanciers, côte à côte avec mademoiselle Raymonde. D'un doigt, dans l'espace, elle lui dessinait les figures : il comprenait à ravir. Il se trompait parfois, mais avec grâce; le jeu était très amusant... Il n'était pas amusant pour tout le monde, à ce qu'il paraissait, car plusieurs personnes grommelaient à la cantonade; entre autres, un jeune homme rougeaud, une jeune fille, et, sur quatre mètres de banquettes, des mères rangées comme cailles à la broche.

— Ne faites pas attention, — dit mademoiselle Raymonde à Alex, — il y en a plus d'une jalouse ici parce que vous m'avez choisie.

Et Alex sut que le jeune homme rougeaud courtisait mademoiselle Raymonde, qu'il l'avait quasi demandée en mariage, et qu'elle l'avait en horreur.

— C'est drôle, — fit Alex.

— Vous trouvez! — fit Raymonde avec mélancolie. — Puis elle dit :

—Oh! vous verrez, monsieur, c'est mêlé, ici.

Durant le quadrille, plusieurs dames s'étaient jointes à la mère de mademoiselle Raymonde et formaient avec elle un groupe de taille à se mesurer avec le camp opposé. Et tout ce qui entourait la mère de Raymonde contemplait, les yeux attendris, le couple que faisait cette belle jeune fille avec le

nouveau venu, et l'on s'organisait un triomphe, du fait de posséder ce jeune homme, le plus « distingué » sans conteste de tous les élèves présents et passés du professeur et de madame Denis.

Alex revint régulièrement, deux fois la semaine, rue de l'Ancienne-Comédie. Comme il consacrait deux soirées à ses amis, une à Louise, — à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, — une autre aux Chef-Boutonne, il lui restait tout juste un soir désormais pour ouvrir, sous la lampe maternelle, quelque livre de droit.

Ce soir-là lui manqua bientôt, parce qu'il fut invité à une petite sauterie hebdomadaire chez la mère de mademoiselle Raymonde, madame veuve Proupa.

XV

Madame Proupa était la veuve d'un appariteur à la Faculté des lettres. La fonction exercée par feu son mari, qui consiste essentiellement à veiller à la propreté relative de l'amphithéâtre et à préparer la carafe d'eau du conférencier, ne laissait pas, quoique modeste, d'enorgueillir encore madame Proupa, — d'ailleurs sensée en sa fierté : car, dans le siècle de la science, tout ce qui touche au haut enseignement, fût-ce du balai, ennoblit en quelque mesure. Le revers est que tout ce qui touche à l'enseignement, haut ou bas, n'enrichit point. Madame Proupa confectionnait jour et nuit de petits ouvrages de main dont « ces dames des professeurs » lui assuraient le débit, et mademoiselle Raymonde avait un emploi dans une maison d'éditions classiques.

Ces pauvres femmes habitaient deux pièces au quatrième étage d'une vieille maison de la rue Clovis, d'où l'on entendait les roulements de tambour du lycée Henri IV et de l'École polytechnique.

Elles n'avaient, à elles deux, qu'une chambre ; la salle à manger était le salon, et, pour danser, on démontait la table et laissait tout honneur au piano. — Le moyen de ne pas donner à danser quand on a une jeune fille à marier?...

Alex rencontra là le groupe de la salle Denis favorable aux Proupa. Il était composé de jeunes filles insignifiantes et

de mères veuves, de qui l'aspect, la tenue, le langage, rappelaient à s'y méprendre la mère de mademoiselle Raymonde. Deux messieurs seulement, avec Alex, étaient invités : un parent, nommé M. Milius, d'une cinquantaine d'années, le boute-en-train de la compagnie, et un élève de la salle de danse, employé à la direction du contentieux, au ministère des affaires étrangères, s'il vous plaît, et nommé M. de Bérébère, mais chauve comme César et le visage rasé, sans âge apparent, de fort bonnes façons, appréciateur évident, doux et patient, de la beauté de Raymonde. Deux couples péniblement pouvaient se mouvoir à la fois.

Ce n'était pas pour rire que l'on accomplissait ce rite sacré de la danse, prélude de l'union des sexes. Et le mal que l'on se donnait, l'exiguïté de l'endroit, peu propice aux plaisirs, le sérieux de l'assistance, la présence de ce triste amoureux, M. de Bérébère, la présence même de ce Milius, élément comique indispensable à tout drame, et jusqu'à la beauté réelle du couple d'Alex et de Raymonde enlacés, — banale ou ridicule, inconsciente assurément, cette réunion projetait sur la muraille une ombre plus tragique que burlesque.

Cependant Alex, emporté par une ardeur bien naturelle, entraînant sa danseuse dans la chambre à coucher, un moment déserte, lui écrasait la bouche d'un baiser fou. Raymonde dit :

— Oh ! c'est mal !

Mais il recommença, et la jeune fille, suffoquée, allait bel et bien s'évanouir.

On s'empressa autour d'elle : en un clin d'œil, trois femmes furent là. La scène eût été préparée, qu'on n'eût point vu de mouvement plus prompt. Raymonde, trop avertie de la science interprétative de ces dames, à demi pâmée qu'elle était, maudissait sa faiblesse. Déjà l'on chuchotait, et quelques-unes de ces dames s'indignaient comme si, en vérité, elles n'étaient venues là pour assurer elles-mêmes et solenniser par leur présence le résultat obtenu.

Madame Proupa ne commenta point du tout l'incident, d'ailleurs équivoque, et, quand elle eut frotté les tempes de sa fille à l'eau de Cologne, elle dit :

— Allons ! allons ! il y a eu plus de peur que de mal... Et que la fête batte son plein !

Elle confia à Alex :

— Elle a une santé de fer, mais les nerfs, mon cher monsieur, c'est de son âge... Avec ça, une sensibilité !...

Et elle ne modifia rien aux chatteries dont elle comblait Alex tant chez elle que chez le professeur et madame Denis. Mais Alex s'aperçut qu'on lui parlait à l'excès de feu M. Proupa, de sa grande honorabilité, des « illustrations » qui avaient suivi son convoi, et de toute la famille Proupa, et des qualités morales et ménagères de Raymonde, enfin de l'avantage qu'il y avait, ici-bas, pour un jeune homme, à faire un mariage désintéressé. Tant y eut qu'Alex se crut obligé, en honnête garçon, de confesser à Raymonde, tout en valsant, et la poitrine appliquée contre sa gorge magnifique, qu'il éprouvait pour elle un irrésistible attrait, mais qu'il ne saurait prétendre d'ici de longues années à devenir l'époux d'aucune femme.

— Je ne l'ai jamais pensé, — dit Raymonde; — allez ! ce n'est pas moi qui me monte le coup... Mais je vous remercie de votre franchise.

Alex ne savait qu'ajouter, car il était ému du sort de cette belle fille pauvre qui lui parlait, elle aussi, avec une grande franchise. Ce fut elle qui dit :

— Cela ne fait rien, monsieur Alex, pourvu que je continue à vous voir.

— J'y tiens autant que vous, — dit Alex.

— Non, — dit Raymonde, — pas tant que moi !

XVI

Aux environs de la Toussaint, l'installation étant faite depuis bientôt six semaines, rue Férou, madame Dieulafait d'Oudart dit à son fils :

— Mais enfin, mon pauvre enfant, tu n'es donc pas bien ici, puisque tu ne peux rester à travailler une demi-heure dans ta chambre ?... J'ai remarqué que ton bureau n'est pas placé convenablement pour écrire ; ta main fait ombre sur la plume... ne t'en es-tu pas aperçu ?... Est-ce que le bruit

te gêne? On entend bien souvent les cloches de Saint-Sulpice... Moi-même, les premiers jours, j'en ai été incommodée... Tu sais que, s'il le fallait, j'aimerais encore mieux changer d'appartement que de te voir oisif.

— N'aie pas peur, maman! nous avons encore trois semaines avant l'examen... Et puis Thémistocle va arriver.

— Qui ça, Seigneur Dieu! Thémistocle?

— Tu verras.

Madame d'Oudart vit en effet arriver, un matin, Thémistocle. C'était un Grec aux cheveux aile de corbeau, au teint de cire; une sombre moustache lui coupait si crûment le visage que l'impression, en était douloureuse. Alex s'était lié avec lui, l'année précédente, au hasard, comme avec tous ses amis: rencontres de cafés, de restaurant, voisinage de banc au cours ou au jardin du Luxembourg. Mais Thémistocle, déjà licencié, bientôt docteur, était fort en droit. Il l'eût été plus encore en chicane: il aimait les détours captieux d'un raisonnement; les plus menues subtilités étaient son affaire; des examens, notamment, il connaissait tous les trucs.

Il parlait un français correct, d'une voix doucereuse et tout à coup aiguë, et en faisant de la main de vifs petits gestes nouveaux et surprenants pour des Français. Il étonna beaucoup madame d'Oudart; il l'amusa, un moment, puis lui donna envie de dormir par sa manie procédurière. Mais lorsqu'il parlait de Smyrne, l'endroit où il était né, tous avaient le goût de figues à la bouche, et il plaisait à cause de cela, comme une femme qui répand une odeur agréable. En outre, madame d'Oudart comprit qu'il était utile à Alex, et il l'éclaira d'un mot sur une particularité de l'esprit de son fils, qu'elle ignorait :

— Il comprend tout ce qu'on lui dit, rapidement, et le retient bien; mais il n'aime pas les livres.

— Venez déjeuner avec nous quand il vous plaira, monsieur Thémistocle.

Le Grec sourit et dit que Thémistocle était son petit nom et qu'il s'appelait Constantinargyropoulo.

— Ah bien! moi, je ne suis pas comme mon fils, vous savez, monsieur Thémistocle, je ne retiens guère ce qu'on me dit... Et je vous appellerai, si vous voulez bien, par votre petit nom.

Ensuite arriva d'une petite ville du centre un nommé Givre. Il tenait plusieurs journaux à la main, regardait au travers d'un binocle en portant la tête en arrière, d'un air inquiet, et ses épaules déjà se voûtaient, comme sous le poids d'un fardeau invisible. Il suivait de près la politique, intérieure et extérieure, sans être initié aucunement à ses dessous, et sans être apte à en saisir le sens général; élevé dans un milieu de bourgeoisie pessimiste, il interprétait toutes choses défavorablement, et aux quatre points de l'horizon, levant son nez crédule et écarquillant ses yeux de myope, il découvrait des sujets d'alarme.

Pas plus que le Grec Thémistocle, pas plus qu'Houziaux et que Fleury, ce Givre n'avait avec Alex la moindre affinité de caractère et de goûts; mais ces jeunes gens étaient ses amis. Ils ne lui avaient été imposés par personne : c'est pourquoi il croyait les avoir choisis lui-même et librement; et, de gaieté de cœur, il acceptait cette fraternité.

Madame Dieulafait d'Oudart commençait d'avoir des déjeuners bien agités et la pauvre Noémie y suffisait à peine; les réceptions du soir, bi-hebdomadaires, se prolongeaient tard dans la nuit, consommaient de la bière par tonneaux, et Alex, à une heure du matin, sortait pour reconduire ses amis, ce qui, le lendemain, nécessitait une grasse matinée réparatrice. L'après-midi filait subrepticement, comme un voleur.

Enfin, la veille même de l'ouverture des cours, arriva Hilaire Lepoiroux.

Hilaire annonça qu'il était descendu à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*.

— C'est idiot! — s'écria Alex.

— Pourquoi? — demanda madame d'Oudart, — ce garçon n'en connaissait pas d'autre!

Alex ne sut pas dire pourquoi il trouvait idiot qu'Hilaire descendît à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*...

Le malheureux Hilaire était vêtu d'une manière dérisoire: il portait une sorte de lévite, et la casquette du collège des Pères.

— Mon pauvre garçon, — dit madame d'Oudart, — tu ne vas pas pouvoir rester dans cet état-là. Viens voir si tu peux mettre une jaquette d'Alex.

Les jaquettes d'Alex étaient trop longues. Les manches couvraient la main entière : Noémie reçut ordre de les raccourcir. Mais la taille tombait quatre doigts trop bas, et le buste d'Hilaire semblait posé sur de toutes petites jambes de « clown ».

Houziaux et Fleury entrèrent sur ces entrefaites. Alex présenta :

— Lepoiroux.

Les deux jeunes gens pouffèrent. Madame d'Oudart se hâta de dire :

— Allons ! allons ! messieurs, vous allez me faire le plaisir d'accompagner un peu ce garçon-là en ville et de lui choisir un chapeau convenable.

Ils sortirent avec Hilaire Lepoiroux; mais ils le laissèrent aller devant eux, tout seul, et ils jouèrent de lui cruellement, comme des enfants, jusqu'à ce qu'ils lui eussent calé sur le chef un melon à bords exigus, du plus pur style anglais, sous lequel Lepoiroux était plus grotesque encore.

Alex, non moins dur que ses camarades envers le disgracieux Hilaire, fut, aussitôt séparé d'eux, gentil, serviable et doux avec lui.

XVII

Vers la mi-novembre, une huitaine avant l'examen d'Alex, madame Chef-Boutonne dit à madame Dieulafait d'Oudart :

— Voyons, ma chère amie, voulez-vous être raisonnable ?

— De quoi s'agit-il ?

— De votre fils, cela va sans dire. Vous savez l'intérêt que je porte à ce cher enfant. Voulez-vous, oui ou non, qu'il soit reçu ?... Bon !... Voulez-vous être raisonnable ? Venez avec moi faire un brin de cour à monsieur le doyen... un ami à nous...

Ce n'était pas sans raison qu'elle prenait des précautions oratoires pour aborder la question d'une visite au doyen. Solliciter une faveur humiliait madame Dieulafait d'Oudart ; reconnaître qu'elle avait besoin de solliciter la blessait. Par une contradic-

tion singulière, elle confessait que la protection des Chef-Boutonne, puissants par leurs relations, serait indispensable à son fils : — c'était une manière de providence, préétablie, dont le secours vous est dû, pour ainsi dire, en vertu d'un contrat dont on ne cherche pas l'origine; — mais mettre en branle sa providence, l'assister par un acte utile, à son avis, c'était déchoir.

— Écoutez, ma chère, non! — dit-elle, — je n'aimerais pas, je l'avoue, mendier l'indulgence d'un jury d'examen pour mon fils, qui, tout compte fait, n'en a peut-être pas absolument besoin... Ce pauvre Alex a été ajourné en juillet!... Eh! mon Dieu! c'est un accident qui peut arriver à tous les candidats. N'oublions pas qu'il était à l'hôtel, seul, dans les conditions les plus fâcheuses pour le travail. Dorénavant...

Madame Chef-Boutonne l'interrompit :

— C'est parfait, ma chère amie, c'est parfait! Je n'insisterai pas, comme bien vous pensez, pour vous entraîner à commettre la petite infamie que j'ai eu l'imprudence de vous proposer...

— Ma bonne! ma bonne! qui vous parle d'infamie? Voyons! je vous dis simplement : « J'aime autant ne point recourir à ce procédé, parce qu'il n'est pas prouvé qu'il soit indispensable... » Après un second échec, nous verrons...

— Eh bien! nous verrons après un second échec!... Prenez acte, toutefois, de ceci, ma chère, que je vous ai offert le « procédé », — puisque procédé il y a, — qui était en mon pouvoir.

L'influente amie était piquée! Par bonheur, madame d'Oudart comprit qu'une telle femme, interrompue en son bel élan tutélaire, ferait une chute mortelle si, bon gré mal gré, l'on ne secondait sur l'heure l'envie qu'elle avait de faire valoir ses moyens. Hilaire Lepoiroux, pour une fois, fut utile aux Dieulafait d'Oudart: qu'il est donc aisé de solliciter pour qui ne porte pas votre nom!...

— Vous concevrez, — dit-elle, — que je ne veuille user de votre crédit qu'avec une certaine discrétion, car j'aurai trop d'occasions d'y recourir...

Ces paroles convenaient à madame Chef-Boutonne.

— Il est naturel — dit madame d'Oudart — de s'occuper

de ceux qui ont des besoins plus pressants que les nôtres... J'avais à vous parler, ma chère amie, de mon jeune protégé, Hilaire Lepoiroux...

Elle exposa le cas d'Hilaire. Obtenir une bourse pour l'infortuné et intelligent étudiant serait une bonne action.

— Mais, — dit madame Chef-Boutonne, — les bourses s'obtiennent au concours!

— Sans doute!... Mais vous ne me ferez pas croire que si vous juriez d'y mettre la main...

— Oh mais! oh mais!... ce n'est pas si aisé!

— A la Faculté des lettres, qui donc de ces messieurs n'est pas de vos amis?

— A la Faculté des lettres, ces messieurs sont justes, comme ailleurs.

— Insensibles à l'éloquence?

— Savez-vous bien, ma belle, que vous me demandez beaucoup!

— On n'importune que les riches!

— Eh bien! eh bien!... — fit madame Chef-Boutonne en souriant, — il faudra me donner les nom et prénoms de ce jeune homme... très exactement!...

— Ah! ma bonne amie, quelle gratitude vous aura la pauvre veuve Lepoiroux!...

Elles se quittèrent en fort bons termes.

XVIII

Dans le moment qu'Alex allait subir son examen, et alors que sa mère plantait chaque matin un cierge allumé sur le plateau à dents pointues d'une petite chapelle de l'église Saint-Sulpice, dédiée à saint Alphonse de Liguori, Alex, lui, était perplexe et tracassé. Et ce n'était point la préparation à l'examen qui l'agitait de la sorte, mais bien une question à résoudre : s'abandonnerait-il ou non à l'« irrésistible attrait » qu'il éprouvait pour Raymonde?

Certes il avait décidé que non. En effet, d'abord il aimait

beaucoup Louise qui était une petite amie charmante, ensuite Raymonde était une jeune fille digne de faire un mariage convenable, et destinée sans aucun doute à le faire, puisque déjà il n'eût tenu qu'à elle de devenir madame de Bérébère, ou bien la femme du jeune homme rougeaud qui apprenait à danser chez le professeur et madame Denis.

Mais, d'autre part, Raymonde, qui avait bien la tête de plus que Louise, était aussi brune que Louise était blonde; elle devait avoir une gorge et des jambes de déesse; — elle était dépourvue de l'esprit espiègle de Louise, et l'on se fût ennuyé peut-être une journée entière avec elle, mais elle paraissait affamée de tendresse; mais son humeur, plus sombre, avait un charme aussi; mais il y avait quelque péril à devenir son amant... Il en faut moins pour qu'un jeune homme prenne un parti déraisonnable!...

Alex allait au cours de danse avec une régularité dont le louait sa mère et qu'applaudissait madame Chef-Boutonne.

— Il n'est guère mondain, pourtant! — disait madame d'Oudart.

— Il le devient, vous le voyez! — disait son amie.

— Oh! que cela m'étonne!

En peu de temps, Alex était passé « le meilleur élève » chez monsieur et madame Denis, et, bien que, en adoptant le groupe de madame Proupa, il se fût aliéné le groupe ennemi, il fréquentait l'un et l'autre, obliquement regardé des mères, mais agréable aux filles, à deux ou trois jeunes femmes d'état incertain, qui venaient là, aux messieurs mêmes, à cause de son caractère sympathique, et enfin à madame Denis, pour l'ornement que sa personne apportait au cours de danse.

Madame Proupa, tout avertie qu'elle fût qu'Alex ne serait point son gendre, ne le boudait pas et, devant le monde, tirait vanité de l'amitié du jeune homme, bien que l'on clabaudât fort.

Les langues étaient menées par une dame Coincœur, mère d'une fillette de quatorze ans, et qui se couvrait les yeux lorsqu'Alex valsait trop près de la belle gorge de Raymonde. Elle prétendait que la danse était parfois d'une immoralité dégoûtante et que, si sa fille n'eût été encore une enfant, elle ne l'eût point amenée deux fois là; mais, par bonheur, Myrtille, à son âge, n'avait pas l'idée du mal, « le cher petit

ange »!... Lancée par l'exemple de sa mère dans la veine des mauvais propos, le cher petit ange ne tarda pas à renchérir, de sa voix aigrelette, sur les calomnies que madame Coincœur répandait, et cette pomme verte s'en allait, buttant de droite et de gauche, et suintant des acidités à vous allonger les dents. On riait; on répétait, et quelque chose en demeurait, qui rongeait les esprits.

Ainsi Raymonde, dont l'emploi à la maison d'éditions classiques faisait vivre sa mère, s'étant vantée récemment d'une augmentation d'appointements, — de cinq francs par mois, — on affirma qu'elle s'était donnée au secrétaire général, un vieux laid rendu hideux par une grosse loupe à la tempe, et qu'un élève du cours de danse avait surnommé « Riquet-à-la-Loupe ». Le nom de « Riquet-à-la-Loupe » courait comme « le furet du bois, mesdames! » le long des banquettes de la salle Denis. Raymonde sut que l'on appelait ainsi le secrétaire général et fut des premières à en rire. On la trouva « très forte »; on dit qu' « elle ne perdait pas la carte ». Puis elle fit observer naïvement que, si l'on venait à apprendre que monsieur le secrétaire général était tourné en dérision autour d'elle, cela pourrait lui être, à elle, très préjudiciable. On jugea qu'elle avait du toupet; quelqu'un dit que c'était tout bonnement du cynisme. Et Myrtille allait de l'un à l'autre demandant : « Et vous, est-ce que vous embrasseriez une loupe?... » L'innocence d'une telle question désopilait la rate de madame Coincœur.

A Alex seul Myrtille ne parlait jamais. Quant à lui, il la négligeait, comme trop jeune, et ne dansait point avec elle. Madame Denis lui confia qu'elle aimait que ces messieurs ne fissent point de jalouses : Alex invita mademoiselle Coincœur. Mais la fillette, surprise, tout à coup pâlit, balbutia, ne répondit rien; et ses yeux chaviraient, quand, par un effort d'une volonté de petit diable, elle se fit au bras un pinçon: la douleur la ranima, et elle dit :

— Le pas de quatre? Oui, monsieur.

Alex s'assit à côté de madame Coincœur, qui le pria d'excuser la timidité de sa fillette :

— Elle n'a pas l'habitude du monde, — disait-elle, — et, à son âge, elle a l'innocence du jour de sa première communion... Je suis d'avis, monsieur, d'élever les jeunes filles très

sévèrement... Pour le piano et le chant, par exemple, elle en remontrerait à toutes les demoiselles qui sont ici... Ceci soit dit sans intention d'offenser personne!... Mademoiselle Proupa, cela va sans dire, doit être d'une belle force en tout...

— Mademoiselle Proupa n'est pas musicienne.

— Ah!... Eh bien! voyez, je n'en savais rien... Quand on voit une jeune fille jolie et développée, on se figure toujours qu'elle a toutes les qualités. Mon Dieu! la musique et les arts ne sont pas nécessaires pour faire son chemin dans la vie; mais tant qu'à séduire l'homme, comme m'a dit cent fois mon pauvre mari, — puisque c'est le rôle de la femme, n'est-ce pas vrai, monsieur? — mieux vaut encore les moyens de la bonne société...

Alex n'y entendait aucunement malice; il dit :

— Par la musique on se rend agréable à tout le monde.

Et il offrit le bras à la jeune Myrtille pour danser le « pas de quatre ». Myrtille semblait butée à ne point lui parler; il tint à honneur de lui tirer quelques mots, tout en levant la jambe avec elle, en cadence, par un des gestes les plus niais que l'humanité désœuvrée puisse inventer. Il lui dit, plaisantant à demi, qu'il avait lieu de n'être pas flatté, car il avait bien remarqué qu'avec d'autres elle n'avait point la langue dans sa poche.

— Ah! — dit Myrtille, — on n'aurait pas cru que vous ayez jamais fait attention à moi!

Il protesta, il dit qu'elle avait, tel jour, une robe rouge, et qu'un soir elle était venue sans natte, ce qui lui allait beaucoup mieux... C'était une petite rouée, mais un compliment sur sa personne physique lui faisait perdre tous ses moyens. On la regardait danser avec Alex : elle se troubla et, tout d'un coup, se monta la tête. Elle dit :

— N'est-ce pas? le catogan me va cent fois mieux?

— Cent fois mieux, — dit Alex.

— Adieu la tresse! — fit-elle.

— Vous l'abandonnez? — demanda Alex, indifférent.

— Plutôt que de reparaître avec mon cordon de sonnette, j'aimerais mieux me faire couper les cheveux ras!

Alex, sans penser à rien, levant la jambe en cadence·

— Ce serait bien dommage, mademoiselle!

Mais sur la fillette tous les mots portaient :

— J'aurais cru, — dit-elle, — que vous n'aimiez que les cheveux noirs.

— Pourquoi? — dit Alex.

— Oh!... pourquoi!... ne me le demandez pas.

Alex commença à comprendre; du moins, il découvrit que la gamine était coquette. Mais, comme elle ne l'intéressait guère, et pour s'épargner le soin de mesurer ses paroles, il se taisait.

Ce fut Myrtille qui reprit :

— Ah bien! si on m'avait dit que je lui ferais ce soir mes adieux!...

— A qui?

— A ma natte, donc!

— Ah!... — dit-il,en riant; — vous y joindrez les miens.

Mais la petite était sérieuse; elle répliqua :

— Ne riez pas! ça va être la guerre, à la maison. Plus de natte dans le dos, c'est maman vieillie de dix ans!... C'est elle qui tient à ce que j'aie l'air d'une gosse.

— Oh! — dit Alex; — mais, mademoiselle, il ne faut pas faire du chagrin à votre maman!

Elle le regarda, avec la gravité prématurée d'une amante, en levant les yeux très haut; ils faisaient un pas de polka et sa tête d'enfant touchait la poitrine du jeune homme. Elle dit :

— Vous vous en fichez, que je sois en catogan ou en natte.

— Comment! comment!...

Alex bégayait, la polka s'achevait; Myrtille, par dépit, calcul secret ou simple habitude de médisance, glissa à son cavalier ces mots, d'allure sibylline :

— Méfiez-vous des cheveux noirs : ils ne sont pas propres!...

Alex fut laissé sur ce louche avertissement, qui avait la concision et le tour des formules de tireuses de cartes. Il haïssait, d'instinct, le mystère et les ragots, mais fut frappé par la phrase augurale de mademoiselle Coincœur.

Comme tous les jeunes gens, il tenait ses amis fidèlement au courant de ses aventures amoureuses. Fleury, Houziaux,

Givre et le Grec Thémistocle connaissaient par ouï-dire Raymonde, le groupe Proupa, Riquet-à-la-Loupe et les perplexités d'Alex. Il leur rapporta l'avertissement de Myrtille, qui lui semblait de nature à lever ses scrupules touchant la conquête définitive de la belle aux « cheveux noirs ». Tous, à l'exception de Fleury, qui était un sentimental, méprisaient les femmes, sauf leur mère, leurs sœurs et l'être angélique, indéterminé, la jeune fille « bien élevée », qui serait un jour leur fiancée, leur femme, la mère de leurs enfants. Éperdument crédules à la plus médiocre démonstration amoureuse faite à leur profit particulier, ils taxaient, *a priori,* de pure hypocrisie, ou de calculs machiavéliques, toute entreprise galante, en général, d'où qu'elle vînt, fût-ce d'une Raymonde, qui avait des apparences d'honnêteté, et à quelque personnage qu'elle s'adressât, fût-ce à Alex qui, notoirement, possédait la faveur des femmes.

Un conseil fut tenu, un mercredi soir, chez Alex, qui décida à l'unanimité — Fleury lui-même ayant opiné dans ce sens, mais pour des raisons différentes — que la seule attitude digne était la charge à fond de train.

Thémistocle, toutefois, qui avait la prudence d'Ulysse, crut devoir avertir don Juan des « conséquences judiciaires » de son acte, et, par là, cette assemblée nocturne d'étudiants, traitant l'amour à la française, se termina par la discussion d'un point de droit, qui, du moins, fut profitable à Alex.

XIX

La prochaine réunion chez le professeur et madame Denis tombant la veille de l'examen, madame d'Oudart supplia son fils d'y manquer et de consacrer cette soirée à récapituler ses matières. Il y consentit, à la condition qu'on invitât le Grec, qui lui « pousserait des colles » et l'empêcherait de s'endormir sur ses bouquins. Le Grec vint, « poussa » les « colles » et se retira fort tard, en disant avec son doux zézaiement et la connaissance qu'il avait des familiarités du français :

— Le diable m'emporte, madame ! il est *fiçu* de passer !

Madame d'Oudart, qui acceptait toutes les libertés de lan-

gage, sourit, sans grande foi, mais eut, à cause de cette parole, la nuit meilleure.

Elle était sortie, le lendemain matin, pour entendre la messe à l'intention d'attirer les faveurs célestes sur l'épreuve que devait subir son fils, lorsque celui-ci, rue Férou, en subit une assez inattendue.

Avant huit heures la bonne entra précipitamment dans la chambre d'Alex et dit :

— Monsieur, sautez vite : c'est une dame qui veut vous parler, à vous, pas à madame !

— Une dame ? — fit Alex, somnolent encore.

— Une belle dame, — dit Noémie, en dessinant des courbes devant sa poitrine.

Il s'habilla nonchalamment, et pénétra dans le salon. Il y reconnut Raymonde, et fut stupéfait.

— Pardon ! pardon ! — dit la jeune fille, — il ne faut pas interpréter ma démarche, monsieur Alex... Au point où j'en suis, on ne calcule plus... J'en ai fini avec la vie, telle que vous me voyez ; j'ai seulement voulu que vous sachiez que je ne suis pas celle que l'on vous a dit...

— Que l'on m'a dit ?...

— Oh ! ne faites pas l'ignorant ! Vous savez tout... La preuve en est que vous n'êtes pas venu hier soir au cours de danse : vous ne voulez plus me voir, j'en ai la certitude... Après ce qu'on vous a dit de moi, je ne vous en veux pas, allez !... Mais ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !... C'est abominable ce qu'on a dit de moi !... Oh ! est-il possible qu'il y ait des gens si méchants !...

Un sanglot l'étouffa, puis les larmes jaillirent : elle ne se maîtrisait plus.

Alex pensait tout haut :

— Mon Dieu ! mon Dieu !... si ma mère rentrait !...

Raymonde dit, entre des hoquets :

— Tant pis, monsieur Alex !... Votre mère ne peut pas être inhumaine : elle comprendra... Je sais bien que je risque de la rencontrer, mais au point où j'en suis !... Je vais me tuer, monsieur Alex...

— Raymonde !...

Son nom sur la bouche d'Alex, son nom tout seul, non

précédé de « mademoiselle », elle l'entendait !... Elle en écouta la musique ; et elle ne dit plus rien. Elle regardait le jeune homme, et, de ses yeux, les pleurs coulaient comme des rivières.

Elle dit :

— Oh !... oh !... laissez-moi pleurer !

Alex craignait de voir arriver sa mère. Et il se souvenait que l'avant-veille, dans cette même pièce, on avait traité cavalièrement des femmes en général et de cette belle fille en particulier.

Il se jugea garanti, par le masque tragique que présentait la figure de Raymonde, contre tout danger d'abuser chez lui de la présence d'une jeune fille : tant de larmes, d'ailleurs, ne portent guère à la volupté. Il s'inclina vers Raymonde, lui prit la main et lui dit :

— Venez, je crains d'être obligé de donner des explications à ma mère... Elle comprendrait, je ne dis pas non, mais aujourd'hui elle est préoccupée parce que je passe mon examen.

— Votre examen !... mais vous ne nous en avez pas parlé !...

— Cela n'avait guère d'importance.

Elle fut frappée :

— Votre examen !... — dit-elle, — mais c'est pour cela que vous n'êtes pas venu hier soir ?

— C'est pour cela.

— Et vous ne le disiez pas !... Pourquoi ne m'en avez-vous pas avertie tout de suite ?... Vrai ? bien vrai ? c'est pour cela, monsieur Alex, oh ! répétez-le !

Il le répéta. Il s'étonnait qu'on fît de son absence une affaire. Sa jeunesse insouciante admirait qu'un pas fait par lui en avant, ou bien fait en arrière, pût au loin mettre une âme à la torture. Il aurait pu ajouter : « On m'a obligé à rester là, hier soir », mais il n'avait pas encore atteint la maturité qui vous inspire le mot qui convient à consoler un être souffrant ; à peine concevait-il qu'on souffre.

Il dit seulement :

— Parlons bas !

Inquiet, décidément, il entraîna Raymonde.

Elle n'accordait aucune attention aux lieux ni aux objets

extérieurs. Une idée la tenait, à savoir qu'Alex était sensible aux calomnies répandues contre elle.

Alex la considérait. Il pensait : « Elle est bien jolie ; mais pourquoi se faire tant de peine ?... » Il regardait sa belle gorge que moulait le « jersey », comme un linge humide, la longue régate de satin noir tombant d'un faux col d'homme, — et où deux raies de lumière, parallèles, vacillaient au gré des soupirs, — une épingle de camelote, la ceinture de cuir, un peu défraîchie, — mais qui sanglait une si mince taille entre tant d'ampleurs. — Et il eût aimé à se trouver, ainsi, avec elle, en tout autre endroit...

Elle disait :

— Si vous croyez que je ne vous ai pas vu, l'autre soir, quand vous avez eu fini de danser avec la gosse !... Vous n'étiez plus le même... Oh ! oh ! je la connais, votre figure !... Vous n'étiez plus le même : vous aviez l'air mauvais. Qu'est-ce qu'elle a bien pu vous insinuer, la petite vermine ? Oh ! il n'y a pas que moi qui m'en suis aperçue ; maman m'a dit en montant l'escalier, à la maison : « Brosse-toi, ma fille, on t'a encore traînée dans la boue... » Et l'autre, donc, le rasé, vous savez, qui voit tout, qui entend tout !... et quand on m'a maltraitée, je m'en aperçois : il est plus tendre avec moi, et plus hardi. On dirait que ça lui profite !...

L'âme légère d'Alex n'échappait pas complètement au pouvoir de ces paroles douloureuses livrant le secret de la vie d'une jeune fille pauvre ; mais, à mesure que la compassion le gagnait, il en était incommodé, parce que ce sentiment ne s'accordait pas avec celui qu'il éprouvait pour Raymonde : il la désirait d'autant moins qu'il était plus touché par sa condition déplorable.

Il disait, pour la tranquilliser :

— Vous imaginez-vous que je crois tout ce qu'il plaît à ces pies borgnes de raconter ?

— Il suffit qu'on vous le raconte !... A d'autres, passe encore ! On n'en meurt pas, et le monde est si méchant qu'il faut bien s'y faire ; mais, à vous, je ne peux pas souffrir qu'on dise de moi des horreurs. Je ne le peux pas ; j'aime mieux mourir... Tout ce qu'on a pu vous dire est faux, monsieur Alex, faux, faux ! Je vous le jure !...

En criant : « Je vous le jure », elle leva la main comme pour prêter serment, et atteignit son chapeau, qui pivota autour de l'unique épingle fixée en arrière, dans son lourd chignon.

Alex sourit, en la voyant un peu décoiffée, et il regarda ses beaux cheveux d'un noir de jais et ses yeux bruns, humides. Et, tout à coup, il la baisa à pleines lèvres. En même temps, d'un geste habituel, il tirait l'épingle du chapeau : épingle et chapeau tombèrent. Et il affolait de baisers cette belle fille amoureuse, tout en s'affolant lui-même à seulement toucher de la main ce jersey plein et tendu à rompre par les derniers soulèvements des sanglots.

Elle n'éprouva aucune honte et eut la rare vertu de ne pas feindre d'en éprouver. Elle était venue sans préméditer, assurément, une telle conclusion à son entretien, mais non pas sans savoir qu'elle s'y exposait. Se donner à l'être charmant qu'avaient choisi son cœur et ses désirs ne lui paraissait pas un indigne parti; tout au contraire, quelle beauté que cela, quelle suavité et quelle pureté ! Les baisers d'Alex, ah ! quel torrent d'eau limpide, et qui lui lavait le visage ! Qu'elle était loin, maintenant, la peur des dégoûtants contacts dont la malice de femmes ennemies l'avait voulu souiller !... Par-dessus tout, Alex savait qu'elle n'avait appartenu à nul homme. Et elle se sentait radieuse, fière, prête à crier partout son amour triomphant. Elle oubliait tout ce qui n'était pas de cet heureux matin : la méchanceté humaine, et la mort même qu'elle avait souhaitée. Une seule chose demeurait pour elle : quelques minutes de poésie dont sa vie serait à jamais parée.

Et pour celui qui versait tant de poésie une seule chose aussi demeurait : le souci d'éviter que sa mère surprît la présence de Raymonde. Deux pensées, mais bien légères, alternaient avec le souci; l'une était sceptique : « Les femmes sont faciles », et l'autre chagrine : « Le jour, pour en profiter, est vraiment mal choisi ! ... ».

Mais tout se termina à souhait : Raymonde put s'évader avant que madame d'Oudart fût revenue de la messe; et Alex, étonné que des choses si imprévues et si tumultueuses eussent pu se passer en un temps si court, s'étendit et fit un somme... Il était convoqué à l'École de droit pour l'après-midi.

XX

Il fut reçu.

Ce résultat surprit tout le monde : — le candidat tout le premier ; — sa pauvre maman, malgré la messe matinale et bien qu'elle eût brûlé beaucoup de cire au pied des autels ; — le Grec Thémistocle, quoiqu'il eût quasi annoncé le fait ; — enfin madame Chef-Boutonne, dont on avait dédaigné l'appui.

Il n'était pas reçu brillamment, certes, mais il était reçu. Nul ne l'avait jamais vu travailler, et il était reçu. Nul favoritisme n'était intervenu, et il était reçu. Cet infiniment petit désordre social dérangea les esprits.

Madame Chef-Boutonne, pour aboutir à une fin identique, — à quelques mois près, — se donnait autant de mal que son fils ; elle voyait vingt personnes influentes, elle payait trente-six heures de fiacre ; elle était sur les charbons ardents, une année entière. Madame d'Oudart conclut de l'événement que son séjour à Paris était profitable à Alex, et qu'Alex possédait en lui des ressources que l'on s'était trop empressé de nier pour un pauvre petit échec, au mois de juillet. Quant à Alex, il pensait : « C'est épatant !... »

L'un de ses amis, lui dit :

— Toi, mon vieux, tu es un type à avoir touché une mascotte !

Alex répondit, sans sourire :

— C'est épatant !

Avec cela, Alex n'allait pas se trouver trop en retard sur Paul Chef-Boutonne : on était à la fin de novembre ; les cours commençaient à peine ; les deux jeunes gens gagneraient ensemble, l'été prochain, leur diplôme de bachelier en droit. Quel doute avoir sur l'issue de cette seconde année, puisqu'en si peu de temps, à Paris, près de sa mère, Alex avait rattrapé une année gâchée à l'*Hôtel Condé et de Bretagne* ? Allons ! la méthode était bonne. Madame d'Oudart releva la tête, un peu haut, comme toutes les fois qu'on la relève, et elle se dit : « Ah çà, voyons ! Paul Chef-Boutonne suit, en même temps que les cours de droit, ceux des Sciences

politiques, où il se prépare au concours de l'auditorat au Conseil d'État : pourquoi Alex, avec les facilités qu'il a, n'en ferait-il pas autant? Le travail est un jeu pour lui : qu'il assiste aux cours ; qu'il écoute ; qu'il cause avec M. Thémistocle, et nous verrons de quoi il retourne! »

C'est pourquoi Alex fut inscrit à la docte École de la rue Saint-Guillaume, moyennant un versement de trois cents francs, renouvelable par année, et une visite au directeur, — qui sourit finement, imperceptiblement, quand on lui dit qu'Alex était tout frais reçu à ses examens de droit, « en novembre », mais qui fut jugé un homme tout à fait supérieur.

En le quittant, et après avoir visité une maison si bien tenue en ses vestiaires, ses lavabos, ses salles où le drap vert abonde, et située, avec tant de tact, à la frontière du quartier le plus aristocratique et du quartier le plus savant, madame d'Oudart se sentait rehaussée et déjà savourait la joie orgueilleuse d'avoir un fils participant à tant de science et de correction.

Alex s'en aperçut bien, et lui dit :

— Ne t'emballe pas, maman.

Mais elle ne put se retenir :

— Enfin! ils ne nous la corneront plus aux oreilles, leur École de la rue Saint-Guillaume. Nous aussi, nous en sommes!

Alex dit :

— Paul y aura toujours une année d'avance sur moi.

— Mais, — répliqua madame d'Oudart, — comme il ne s'agit pas là de passer de vulgaires examens, mais d'être des cinq ou six premiers au concours, il échouera au premier concours, avant que tu t'y sois présenté : voilà son avantage!

Alex regardait sa maman, tout en revenant par le boulevard Saint-Germain, et cela l'amusait de la voir guillerette et optimiste. Il voulut lui offrir un baba chez un pâtissier, « sur ses économies ».

— Sur tes économies! — dit-elle, — parlons-en!

Ils entrèrent chez le pâtissier. Elle avait les yeux plus humides que le baba qu'elle mangea. Elle admirait son fils, comme un homme aimé; et quand les femmes avaient le regard accroché, un instant, par sa moustache et retenu par

sa jolie figure, le bonheur maternel lui soulevait la poitrine; elle y portait la main.

Elle manifestait son contentement comme elle pouvait; elle dit à son fils :

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Il haussa les épaules, gentiment, et dit :

— T'es bête !...

Elle ne voulut pas qu'il payât. Elle lui mit dans la main un louis. Il lui rendait la monnaie :

— Non, non, garde ! — dit-elle.

Elle ajouta :

— Écoute ! si tu voulais être gentil, par exemple, là-dessus, tu paierais le prix d'un télégramme au grand-père Lhommeau; comme cela, simplement : « Inscrit Sciences politiques ».

Alex trouvait cela fou. Il fit observer en riant :

— C'est bien laconique. Si nous ajoutions : « moyennant trois cents francs » ?

Mais elle ne saisit pas l'ironie; elle dit :

— Mets-en aussi long que tu voudras, grand panier percé ! Les heureux moments !...

XXI

Madame d'Oudart, ayant quitté son fils, gagna la rue de Grenelle et alla sonner chez madame Chef-Boutonne, à qui elle raconta, tout chaud, ce qu'elle avait fait. Madame Chef-Boutonne dit sèchement:

— C'est très bien.

A quoi madame d'Oudart reconnut qu'une heure avant de se présenter chez M. le directeur de l'École, il eût peut-être été temps encore d'informer son amie de ce qu'elle se proposait de faire, mais que lui venir narrer la chose accomplie était une faute.

— Je n'osais point parler de ce projet, — dit-elle, — tant qu'Alex n'en avait pas fini avec ses épreuves de droit, et, d'autre part, le temps presse, puisque les cours...

Madame Chef-Boutonne interrompit et répéta :

— C'est très bien.

Cette pauvre madame d'Oudart s'affaissa tout à plat. Madame Chef-Boutonne avait précisément à annoncer à son amie qu'elle s'était « mise en quatre » pour le jeune Lepoiroux et que ses démarches aboutissaient à l'issue la plus heureuse. Qui donc avait-elle été voir ? Mais, monsieur le vice-recteur, tout bonnement, de qui l'obligeance, en l'occasion, s'était montrée vraiment exquise : le jeune Lepoiroux pouvait être assuré d'obtenir de l'État la faveur demandée.

— Voilà ! — dit-elle, ayant rendu compte de sa mission.

Elle parut magnanime. Le « service » tombait de si haut que madame d'Oudart se demanda si elle n'eût pas préféré payer de sa poche les études complètes d'Hilaire. Cependant elle se confondit en actions de grâces, se leva et embrassa son amie.

— Je vais écrire cette bonne nouvelle à Nathalie Lepoiroux, — dit-elle ; — elle ne saura comment vous remercier !

XXII

Madame Lepoiroux sut parfaitement comment remercier madame Chef-Boutonne. Elle prit la peine de lui écrire, en même temps qu'à madame d'Oudart, une lettre identique, à quelques termes près, et de ce ton impersonnel, lointain, propre aux œuvres dictées à une personne étrangère et mises au point ou embellies par celle-ci, ce qui excusait la version unique, et aussi, en quelque sorte, l'audace de certaines périodes. Madame Lepoiroux affectait d'être illettrée et se refusait à adresser à ses protectrices un spécimen de son écriture défectueuse. Quelqu'un « prenait la plume » en son nom, et, après quelques termes de la plus humble gratitude pour l'obtention de la bourse à la Faculté des lettres, laissait entendre qu' « un allégement aussi inattendu » aux dépenses dont madame d'Oudart avait « accepté la charge », pourrait, — « n'est-il pas vrai, madame ? » — permettre à une si généreuse personne » de faire les frais de l'inscription d'Hilaire à

l'École de droit, par exemple... Le jeune Lepoiroux, affirmait-on, promettait de cumuler les deux études, et de « rapporter triomphant à sa ville natale les diplômes superposés ». Ici, une objection était prévue : la « ville natale » eût pu, en effet, contribuer à ce supplément d'études d'un sujet si éminemment propre à lui faire honneur ; mais fallait-il « répéter à la bienfaitrice qui, en plaçant jadis le jeune Hilaire dans un établissement congréganiste, s'était si héroïquement engagée à en supporter toutes les conséquences », fallait-il lui rappeler que « la tristesse des temps » ne laisse pas l'espoir de trouver en province « la haute impartialité » dont l'État avait fait preuve en Sorbonne? — « si toutefois nous ne devons pas en attribuer le mérite entier, madame, à votre toute-puissante intervention ».

Madame d'Oudart jugea le procédé cavalier. L'insatiable appétit de la veuve Lepoiroux était franchement sans pudeur.

— Prétendre — s'écriait madame d'Oudart — que j'ai « accepté la charge » des frais d'études de ce morveux, ah! ceci, c'est de l'outrecuidance!... Et quand donc me suis-je engagée?... quand donc?... que l'on me le dise!... Et puis, voyons, sérieusement, une École, est-ce que ce n'est pas assez?... Mais non! aujourd'hui, il en faut deux; il en faut trois!...

— Rappelle-toi — lui disait Alex — les histoires, au collège, à propos du chocolat de la Compagnie coloniale : Hilaire en voulait manger parce que j'en mangeais...

Madame Chef-Boutonne communiqua sa lettre à madame d'Oudart; madame d'Oudart lui tendit la sienne. Madame Chef-Boutonne ne fut pas flattée que l'on confondît le rôle qu'elle avait joué avec celui de madame d'Oudart : la « toute-puissante intervention », notamment, appliquée à l'une comme à l'autre protectrice, avait du comique!... Madame d'Oudart fut froissée de ce que, pour une visite au vice-recteur, madame Chef-Boutonne se fût attiré le titre de « protectrice » des Lepoiroux, qui, à elle, lui coûtait si cher.

Peu s'en fallut que la lettre commune n'aliénât à la veuve Lepoiroux ses deux destinaires.

— Eh bien! ma belle, — dit madame Chef-Boutonne, — voilà, ou je ne m'y connais pas, un attentat, en plein jour, à la propriété ; c'est à votre bourse qu'on en a!...

— J'y suis faite, — dit madame d'Oudart, — voilà vingt ans que cela dure...

— Vingt ans !...

— Je ne m'en vante point, mais...

Madame d'Oudart crut à propos d'édifier son amie par une chronique complète, depuis les origines, de la famille Lepoiroux, dont elle ne tirait, à vrai dire, nulle vanité, en temps ordinaire. Elle dit, sans rien farder, le rôle providentiel des Lhommeau et Dieulafait d'Oudart. Et, puisque c'était bien une rivalité de providences que la lettre commune établissait aujourd'hui en faveur des Lepoiroux, ce récit juchait madame Dieulafait d'Oudart au degré justement dû — que diable ! — à la constance de ses sacrifices.

— Bravo, ma bonne ! dit à madame d'Oudart son amie. Je vois bien que la cause de l'infortunée Lepoiroux est gagnée : ce n'est pas en si beau chemin que vous refuserez une nouvelle aumône !...

Et madame d'Oudart pensait que si, par hasard, elle refusait son aumône, madame Chef-Boutonne était femme à offrir la sienne.

Peu s'en fallut que la lettre commune ne gagnât aux Lepoiroux un peu plus qu'ils ne demandaient !

RENÉ BOYLESVE

(A suivre,)

LES

FRONTIÈRES DES SCIENCES

On parle beaucoup de *la science*, aujourd'hui : philosophes, sociologues, hommes d'État, se préoccupent de ses progrès et de son rôle, et tout le monde est convaincu que la science existe en effet, qu'elle forme un ensemble dont toutes les parties s'enchaînent et s'expliquent naturellement. Pour un peu, on montrerait même les lieux où elle habite, ces palais de nos modernes universités, dont le fronton porte gravé le mot « Scientia », et qui attestent la haute situation sociale de la science moderne. C'est là, sans doute, qu'il faut aller pour trouver cette reine du monde. Entrons.

Des inscriptions, de place en place, marquent la place réservée aux diverses sciences : ici, la botanique, plus loin, les mathématiques, ailleurs la chimie ; partout on trouve *les sciences*, mais *la science* nulle part. Chaque service vit d'une vie strictement indépendante ; il n'a de rapports avec les autres que pour leur disputer l'espace et les crédits. Peu d'allées et venues entre les divers laboratoires ; de l'un sur l'autre point de baies largement ouvertes, encore moins d'échanges d'idées. Tout montre que l'unité créée par l'architecte est de façade, et qu'en fait, chaque science a ses principes, ses méthodes, ses conclusions, dont les autres sciences se soucient fort peu.

Il y a pourtant, dans l'Université, un point où tous les services viennent aboutir et qui semble leur trait d'union : c'est la bibliothèque. Là, toutes les sciences vivent côte à côte, au gré de la classification adoptée par le bibliothécaire ; mais ce mélange n'est pas l'union, encore moins l'unité. Les sciences, qui voisinent de si près dans ces livres juxtaposés, ne fusionnent jamais ; chacune se développe comme si les autres n'existaient pas ; même dans ces encyclopédies, qui prétendent synthétiser le savoir moderne, elles se touchent sans se pénétrer.

La spécialisation, poussée à ses dernières limites, est la loi inexorable du progrès. Elle seule permet cette sorte d'hypertrophie qui caractérise la haute culture scientifique. Dès la prime jeunesse, le futur savant, à peine en possession des grades qui témoignent d'un embryon de culture générale, entre dans un laboratoire : il n'en sortira plus ; toute sa vie, il va respirer le même air, s'imprégner des mêmes doctrines et faire travailler son cerveau sur les concepts de ses prédécesseurs, trop heureux s'il a l'esprit assez libre et assez personnel pour ajouter quelques idées neuves aux idées acquises. Quant à ce qui se passe de l'autre côté de la cloison, dans le service voisin, il n'a ni le temps, ni peut-être le goût de s'en préoccuper.

Cette spécialisation du personnel de l'enseignement supérieur est poussée si loin, qu'elle se trahit (disons-le tout bas) jusque dans les examens du baccalauréat. Un professeur de mathématiques hésitera à interroger nos futurs bacheliers sur les rudiments des sciences naturelles ; un naturaliste sera mal à l'aise quand les hasards de l'examen l'amèneront à poser au candidat des questions de mathématiques ou de physique. Les choses vont parfois plus loin encore : il y a des naturalistes qui, toute leur vie, ne se sont occupés que des algues, ou d'une classe d'insectes, des physiciens qui n'ont jamais touché un instrument d'optique, des chimistes qui ont vécu cantonnés dans l'étude d'un métal ou d'une classe de sels. On voudrait qu'à côté de ces spécialistes, ouvriers nécessaires du progrès scientifique, il se rencontrât de temps en temps un génie assez universel pour embrasser l'étendue des connaissances humaines, et, par un effort de synthèse, constituer la science,

avec les sciences isolées. L'humanité a connu jadis des Newton et des Leibnitz; on n'en rencontre plus aujourd'hui, ou, s'il en existe, ils ne se sont point révélés; c'est que l'arbre de la science a grandi démesurément; ses branches, en croissant, divergent et s'éloignent, et si quelques-uns de leurs rameaux se rencontrent par hasard, on dirait, à les voir, qu'ils ne proviennent pas du même tronc.

Il serait intéressant de montrer comment les sciences se sont constituées, comment chaque nouvelle vérité acquise est venue se grouper autour de centres d'attraction, qui se sont ainsi accrus progressivement comme les cristaux grandissent au sein de l'eau-mère. Une semblable étude dépasserait de beaucoup l'étendue d'un article, mais il est indispensable de noter au passage deux caractères de cette évolution des sciences.

Le premier est l'impuissance de la raison et de la logique à constituer de toutes pièces une classification des sciences. Les plus grands génies de tous les siècles, depuis Aristote et Bacon jusqu'à Auguste Comte et Spencer, s'y sont efforcés; il est visible que leurs tentatives ont suivi la constitution des sciences, au lieu de la précéder; ils ont tenté de donner une forme logique à ce qui était; mais ils ont montré en même temps leur impuissance absolue à créer des cadres pour les vérités futures. C'est qu'une science ne commence jamais par définir son objet, par arpenter et jalonner son domaine; les faits viennent d'abord, puis les observations plus générales, et ce n'est que plus tard, quand les acquisitions s'accumulent, que le besoin se fait sentir d'y mettre de l'ordre. Les classifications d'Aristote ont eu ce caractère d'opportunité, et le développement des connaissances humaines en a fait depuis longtemps éclater les cadres. D'autres classificateurs, avec plus d'ambition, ont rêvé d'établir la nomenclature générale des sciences présentes et futures; l'insuccès lamentable de leurs efforts en montre l'inanité.

De toutes ces tentatives, la plus curieuse peut-être est celle de l'illustre physicien Ampère. Je voudrais reproduire ici, pour l'édification du lecteur, le tableau synoptique où cet homme de génie assigne leurs places à toutes les connaissances humaines, les divise en deux règnes, chacun d'eux se

divisant lui-même en deux sous-règnes, et ainsi de suite, si bien que, par bipartitions successives, on aboutit à trente-deux sciences du premier ordre, qui donnent soixante-quatre sciences du second, lesquelles enfin se subdivisent en cent vingt-huit sciences du troisième ordre. Sur ces cent vingt-huit sciences, il en est, j'en ai peur, qui n'auront pas place de sitôt dans notre enseignement : telles la « Phrénégiétique », la « Cratiographie » et la « Threpsiologie ». En revanche, je n'y vois ni la physico-chimie, ni la microbiologie.

Ainsi, les frontières des sciences, comme celles des peuples, n'ont pas été tracées par la logique, mais se sont constituées peu à peu. De même, — et c'est un second point que de nombreux travaux ont mis aujourd'hui hors de doute, — le contenu de chaque science s'est concrétionné autour de recettes empiriques ayant un but utilitaire ou religieux. Les mathématiques elles-mêmes, dont la majestueuse harmonie apparaît comme le triomphe de la raison humaine, ont eu cette humble origine : les lois des nombres, prélude de l'arithmétique et de l'algèbre, furent trouvées par tâtonnement et par la même méthode d'induction et de généralisation qui aujourd'hui est en usage dans les sciences expérimentales. L'astronomie eut son origine dans les observations des bergers et des navigateurs. La géométrie est sortie de l'arpentage en Égypte, où les inondations du Nil effaçaient chaque année les limites des champs ; les règles pratiques des Harpédonaptes, « ceux qui attachent le cordeau », sont devenues peu à peu les théorèmes classés par Euclide. La physique et la chimie ont vu le jour dans les ateliers des artisans. La zoologie est peut-être née dans une étable ou un abattoir.

Petit à petit, la somme des connaissances humaines s'est accrue ; les faits se sont condensés en des lois de plus en plus générales. L'ensemble s'est organisé d'après les idées que les hommes se formaient à chaque époque de la dépendance des parties, et ces idées ont souvent varié au cours des siècles : ainsi, la production de la chaleur animale, considérée longtemps comme une manifestation de la vie, n'a été classée parmi les phénomènes chimiques que depuis les travaux de Lavoisier ; la dissolution du sucre dans l'eau et celle des métaux dans les acides ont été longtemps placées dans le même

chapitre, et, aujourd'hui encore, on étudie en acoustique les intervalles musicaux, qui relèvent du domaine des sensations et n'ont par suite aucun rapport avec l'objet de la physique, tel que nous le concevons actuellement.

Ainsi ce n'est que peu à peu, par additions et éliminations successives, que chaque science arrive à se constituer, à définir l'objet de ses études et le but de ses recherches.

Mais cette classification des sciences, que chaque siècle a eu le tort de croire fondée sur la logique et pour l'éternité, le siècle suivant l'a modifiée. N'importe, c'est d'après cette logique du moment qu'il faut organiser la vie scientifique d'un peuple, fixer les programmes des divers enseignements, déterminer le nombre et les attributions des laboratoires. C'est ainsi qu'en France, nous vivons actuellement sur la classification officielle que chacun sait et dont le tableau ci-joint représente à peu près l'allure générale, telle qu'elle résulte de la répartition des enseignements dans les lycées et les facultés[1].

Sciences mathématiques.	Sciences des grandeurs numériques (arithmétique, algèbre, trigonométrie). Sciences de l'espace (géométrie pure, analytique, descriptive). Sciences du mouvement (mécanique). Astronomie.
Sciences physiques. . .	Physique. Chimie. Cristallographie.
Sciences naturelles. . .	Zoologie. Botanique. Minéralogie. Géologie. Physiologie animale et végétale.

Si incomplet qu'il soit, ce tableau donne une idée approximative de la place des cloisons qui séparent les divers ensei-

1. On voit que nous prenons ici le mot Science dans son acception la plus restreinte, laissant en dehors de notre étude la sociologie, la géographie et tant d'autres branches de nos connaissances que les classifications officielles rejettent, sans raisons valables, hors du cénacle des sciences officielles.

gnements, et, dès le premier aspect, on voit combien il règne là dedans d'illogisme et d'arbitraire. Par quelle aberration, notamment, a-t-on pu placer l'astronomie au nombre des sciences mathématiques, alors que l'objet concret de ses études la rapproche des sciences expérimentales ? Il en va de même de la mécanique, dont les habitudes de notre enseignement ont fait une science abstraite, raisonnant sur des points mathématiques et des forces hypothétiques, et dédaigneuse de la mécanique appliquée, qu'on abandonne négligemment à quelques écoles spéciales. Quant à la division des sciences naturelles d'après les trois règnes de la nature, elle repose sur l'idée d'une démarcation nette qui a depuis longtemps disparu de la science[1] et elle présente le double inconvénient de prolonger des notions inexactes, et d'obscurcir certaines analogies qui sont parmi les plus profondes et les plus vraies de la nature.

Sans nous attarder à ce point de vue, nous savons qu'aucune classification ne saurait être irréprochable. Le fait est que les cloisons existent, bien ou mal placées ; voyons quel rôle elles jouent.

***

Les sciences sont en perpétuelle évolution ; leur objet d'hier n'est plus celui d'aujourd'hui. A chaque instant il faut refondre les programmes, remanier les enseignements, rompre avec les habitudes acquises. Cela n'est rien, ou plutôt cela est la condition même du progrès de la vie. Mais il y a autre chose encore sur quoi nous devons attirer l'attention : comme les cellules vivantes se modifient par bipartition, les sciences se renouvellent et s'accroissent par la création des *sciences mixtes*.

Voici d'abord l'*astronomie physique*. A la suite des immortels travaux de Képler, de Newton et de Laplace, l'astronomie s'est élevée à une perfection plus achevée qu'aucune autre des sciences fondées sur l'observation ; les lois qui régissent notre système solaire sont connues avec une sûreté manifestée, aux yeux de tous, par ces prédictions astronomiques qui fixent, à

1. Voir dans le numéro du 15 août 1904 de cette *Revue* l'article de M. Noël Bernard : *La Matière et la Vie*.

une fraction de seconde près et des siècles à l'avance, la marche des différents astres. Aussi a-t-on pu, sans trop d'ambition, prononcer le nom de mécanique céleste et l'appliquer à une science dont tout l'exposé peut se faire par voie déductive. Mais l'astronomie n'est pas là tout entière ; il y a aussi une physique, une chimie célestes. Quelle est la nature de ces astres que l'ancienne astronomie ne considérait que comme des masses en mouvement ? De quelle pâte le soleil, les planètes, les étoiles, les nébuleuses, les comètes sont-ils pétris ?

Autant de problèmes dont l'intérêt n'échappe à personne, et que les lois de Képler sont impuissantes à résoudre. Nous ne recevons de nos compagnons de voyage à travers l'immensité qu'une seule chose ; des radiations ; mais aussi quelle richesse de gamme ! Des radiations chimiques, lumineuses, calorifiques, sans doute aussi des ondes électro-magnétiques analogues à celles de la télégraphie sans fil, d'autres peut-être, encore mal connues ou insoupçonnées. Il va s'agir d'interroger ces radiations, de leur demander des nouvelles du pays lointain d'où elles arrivent, d'organiser une investigation méthodique en accommodant les méthodes de la physique aux conditions nouvelles. Mais combien de découvertes, faites ou espérées ! On commence à connaître la nature de la couche extérieure du soleil et son mouvement de rotation ; on a des données sur la température des différents astres, sur leur constitution chimique et leur état physique ; on a des procédés d'une sensibilité extrême pour déterminer leurs dimensions et leur déplacement par rapport à nous. L'étude des éclipses ne se fait plus seulement avec la lunette ou le télescope ; tous les instruments des physiciens sont braqués sur l'astre à la minute de son occultation. Et ce n'est pas tout ; l'astronomie physique ne s'intéresse pas qu'aux astres lointains ; tout ce qui est en dehors de notre atteinte directe relève de ses investigations ; à ce titre, l'étude des hautes régions de l'atmosphère et des météores qui s'y produisent, comme les aurores boréales, la lumière zodiacale, sont de son domaine. On trouvera, je pense, dans cette rapide énumération, de quoi justifier les droits à l'existence d'une science nouvelle, tenant de l'astronomie et de la physique par le lieu

et les moyens de ses investigations, mais ayant sa personnalité propre et un objectif nettement défini. Autre science toute nouvelle, car elle n'a pas plus d'un demi-siècle d'existence : la *physico-chimie*. Née en France des travaux de Sainte-Claire-Deville et de Berthelot, elle s'est surtout développée en Hollande et en Allemagne, et se présente aujourd'hui avec un but précis, de nombreux résultats acquis, un domaine immense à défricher. « L'objet de la chimie, a dit Chevreul, est de distinguer la matière en types appelés espèces chimiques, caractérisées chacune par un ensemble défini de propriétés physiques, chimiques et organoleptiques. » Cette définition sépare nettement la chimie de la physique, qui étudie une à une les différentes propriétés de la matière, et dont le but est par suite abstrait, tandis que la chimie s'applique à un objet concret. Ainsi, s'occupant spécialement de la description, la chimie n'avait considéré la réaction que comme la période troublée qui sépare deux états d'équilibre, et se contentait, pour la définir, d'hypothèses vagues sur les affinités; les traités classiques, où figurent côte à côte les portraits du chlore, de l'hydrogène, de l'oxygène et de leurs composés, ressemblent un peu à ces traités d'histoire du vieux temps, consacrés à la description du caractère de nos rois et à leurs augustes alliances, tandis que les périodes troublées dénommées révoltes ou révolutions, suivant leur importance ou leur durée, sont consignées d'un mot, comme peu dignes de passer à la postérité.

On a fini pourtant par regarder de plus près les révolutions moléculaires. Les travaux sur la formation des éthers, sur la dissociation, montrèrent bientôt que la réaction chimique obéit à des lois, comme les autres phénomènes. Un peu plus tard, Berthelot tentait de résoudre, par l'étude des chaleurs dégagées, le problème de la mécanique chimique; mais ce problème était trop complexe pour que la solution en fût accessible aux efforts d'un seul homme; on a aujourd'hui tout un programme d'action, on sait ce qu'il faut chercher, et tout l'arsenal de la physique a été braqué sur ces luttes d'atomes et de molécules. Une science est ainsi en voie de constitution; elle a ses lois, sa technique; elle a déjà assez grandi pour engendrer à son tour une science nouvelle, l'*électro-*

chimie, qui a fait passablement de bruit dans le monde. Mais c'est surtout à l'étranger, et plus spécialement en Allemagne, que la physico-chimie s'est développée; elle y possède ses laboratoires, ses revues spéciales, et toute une génération de spécialistes s'attache à la faire progresser. En France, tout ce qu'a pu faire la science officielle, c'est de lui concéder deux laboratoires, l'un à la Sorbonne, l'autre à la Faculté de Nancy. C'est peu pour la patrie de Berthelot et de Deville : il en faut prendre notre parti; la physico-chimie sera une science allemande.

D'un autre côté, la physiologie, qui est la partie la plus vivante des sciences naturelles, manifeste cette vitalité en donnant le jour à de nouvelles sciences. La plus importante et la mieux connue du public est la *microbiologie*, à laquelle est associé à jamais le nom de Pasteur. Tout a été dit sur cette science nouvelle, qui s'est signalée par tant de bienfaits; elle fournit le meilleur exemple de l'incapacité radicale de l'esprit humain à définir une science *a priori*. Depuis l'origine de l'humanité, on connaissait de nombreux exemples de fermentation; personne ne songeait qu'il pût y avoir intérêt à en faire l'étude systématique. Tout à coup, un homme de génie met l'œil à son microscope, et aussitôt c'est un monde nouveau qui se révèle. La microbiologie s'est trouvée tout de suite si profitable à l'humanité qu'elle n'a pas attendu longtemps l'argent, les laboratoires et les spécialistes qu'il faut à toute science pour se développer normalement; elle n'a point connu cette grande difficulté à vivre des sciences jeunes, traitées partout en étrangères, sevrées de place et de crédit.

Il n'en va pas de même pour d'autres études qui attestent une évolution radicale de la physiologie, orientée nettement vers l'étude des lois physiques et chimiques de la vie; elle rencontre dans cette direction nombre de problèmes intéressants. On peut considérer l'être vivant comme un transformateur d'énergie, et chercher à établir le bilan de cette transformation. On peut encore appliquer aux phénomènes biologiques cette notion féconde de la pression osmotique qui, née des travaux des botanistes hollandais, a pris une netteté plus grande entre les mains des physiciens, et qui retourne maintenant aux sciences naturelles pour y éclairer

des questions importantes : mouvements de la sève dans les végétaux, conditions de la germination et de la fécondation. D'autres sujets, encore, appellent l'attention : l'action des diastases, si curieusement analogue à celle de certains métaux en poussière impalpable, qu'on nomme colloïdaux; les curieuses analogies entre les microorganismes et certains cristaux; enfin, l'étude des colloïdes, que les physiciens commencent à aborder, et qui promet à la physiologie de précieuses acquisitions, puisque la matière vivante fondamentale, le protoplasma, appartient au groupe des colloïdes.

Ainsi se constitue, tant bien que mal et morceau par morceau, une *physique cellulaire* ; c'est encore, si l'on veut, de la physiologie, mais avec des méthodes, une technique empruntées aux sciences de la matière inerte : il lui faut des laboratoires doublement outillés, et, ce qui est plus difficile à réaliser avec la spécialisation actuelle, des hommes aussi familiarisés avec les problèmes biologiques qu'avec les méthodes et les appareils de la chimie et de la physique.

Ainsi voilà, en dehors de la microbiologie, qui a su se faire sa place par elle-même, bien des sciences en voie de formation. Et maintenant, nous avons le droit de nous demander : combien de laboratoires, en France, sont outillés pour étudier ces sciences ? Combien d'hommes sont capables de s'y intéresser ? Et la réponse, en vérité, est trop aisée : de par la spécialisation à outrance des savants et des laboratoires, il n'y a pas de place dans la science officielle pour ces hybrides.

***

Voilà pour le côté pratique des choses; mais le problème présente une autre face. Les sciences se développent, en fixant chaque jour plus nettement leur personnalité; d'autres sciences sortent de l'ombre et s'organisent à leur tour; ainsi se multiplient les points de vue sous lesquels nous voyons la nature. On peut se demander si toutes ces visions du monde resteront éternellement distinctes, comme si elles se rapportaient à des objets différents, ou si elles sont desti-

nées à se fondre et à s'harmoniser dans une vaste synthèse. Or notre esprit se refuse à admettre que la science n'existe pas, et que les multiples facettes sous lesquelles les sciences nous montrent la nature ne soient les aspects différents d'une même réalité.

Dès lors, le problème de l'avenir consisterait à réaliser cette conciliation des sciences que Taine a entrevue. « Le progrès de la science, dit-il, consiste à expliquer un ensemble de faits par un fait supérieur qui les engendre. Ainsi se condensent les différentes sciences en autant de définitions d'où peuvent se déduire toutes les vérités dont elles se composent. Puis, le moment vient où nous osons davantage : nous découvrons l'unité de l'univers, et nous comprenons ce qui la produit. Elle ne vient pas d'une chose extérieure au monde, ni d'une chose mystérieuse cachée dans le monde ; elle vient d'un fait général, semblable aux autres, loi génératrice d'où les autres se déduisent, de même que de la loi de l'attraction dérivent tous les phénomènes de la pesanteur, de même que de la loi des ondulations dérivent tous les phénomènes de la lumière. L'objet final de la science est cette loi suprême, et celui qui, d'un élan, pourrait se précipiter dans son sein, y verrait, comme d'une source, se dérouler par des canaux distincts et ramifiés le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses. »

Si la fusion des sciences doit un jour se réaliser, telle que l'a rêvée Taine ou de toute autre manière, cela ne sera possible que par la communion incessante de tous ceux qui travaillent dans tous les laboratoires. A ce point de vue encore, il est utile de multiplier entre les sciences les points de contact, au lieu de renforcer les cloisons qui les séparent. Il serait chimérique de chercher à réaliser l'unité par des moyens factices ; ni les décrets, ni même les congrès n'y serviraient de rien ; mais la soudure des sciences se fera d'elle-même, peu à peu, par l'échange des idées et la libre discussion. C'est de cette manière, uniquement, qu'on fera pénétrer dans toutes les cellules de la ruche un même esprit, l'*esprit scientifique*.

Il me semble qu'il résulterait de là de multiples avantages ; on verrait se généraliser la conviction que les faits isolés

n'ont pas d'intérêt scientifique, et qu'il ne faut les étudier que pour chercher les lois : la météorologie aurait peut-être quelque intérêt à s'inspirer de cette vérité. J'imagine ensuite qu'on arriverait à se mettre d'accord sur ce point que l'observation et l'expérience sont les seules voies de la connaissance, conviction qui nous eût épargné de longs mémoires de physique mathématique. Mais surtout j'espère qu'on arriverait à proscrire rigoureusement de tous les raisonnements cette espèce de finalisme scientifique qui n'est qu'une survivance de l'esprit théologique. On ne saurait croire combien de faux raisonnements traînent encore dans la science, et nous permettent de nous extasier à bon compte sur les harmonies de la nature. Il y a peut-être encore des gens qui pensent que, si l'eau augmente de volume en se congelant, c'est pour empêcher les océans de se prendre en masse et les poissons d'être détruits ; il est vrai que ce même phénomène brise en hiver les vaisseaux des plantes et nuit au règne végétal. En fait, il est inconcevable que ce finalisme béat, qui est la négation de l'esprit scientifique, envahisse les sciences naturelles à tel point que le professeur Metchnikoff ait paru très osé de rompre une lance contre lui, dans son *Essai de Philosophie optimiste.*

***

Ainsi, bien des choses iraient mieux si on parvenait à réaliser la symbiose de ces sciences que tout, aujourd'hui, concourt à séparer. Il est malaisé de remonter un courant établi depuis plus d'un siècle ; cherchons cependant quels efforts peuvent être tentés. Et n'oublions pas, d'abord, que le problème à résoudre est surtout d'ordre pédagogique. Il ne s'agit pas de décréter l'unification des méthodes, la revision des principes et la refonte des hypothèses. Il n'est au pouvoir de personne de réaliser d'autorité l'unité de la science ; mais il faut éviter par tous les moyens que la science soit faite et enseignée par des cerveaux unicellulaires, produits d'une spécialisation poussée à outrance. J'avoue ne voir, pour atteindre ce résultat, qu'un moyen pratique : la création d'une agrégation d'enseignement supérieur, concours commun à tout le

personnel enseignant des facultés des sciences, ainsi qu'aux professeurs de philosophie de nos Universités[1]. Je m'imagine aisément le scepticisme ironique que soulèvera cette proposition : « Eh quoi! dira-t-on, vous avez la naïveté d'imaginer qu'il suffit d'ajouter un bouton de plus au chapeau de vos mandarins pour changer la marche des sciences et pour transformer leur conflit en une douce harmonie! » Mes prétentions ne vont pas si loin; je voudrais seulement qu'on n'ajoutât pas, de gaieté de cœur, des difficultés nouvelles aux difficultés inévitables. Et c'est précisément ce qu'on a fait en plaçant à l'entrée de l'enseignement supérieur un doctorat qui n'est, en fin de compte, qu'une épreuve de compétence technique. Le docteur ès sciences peut ignorer toute la science, moins un chapitre; l'administration, se fondant sur cette épreuve, ne lui concédera pas moins la double fonction de savant et de professeur.

On dira, il est vrai, que l'agrégation des lycées permet d'élargir le champ d'épreuves, beaucoup trop restreint, des divers doctorats; cela n'est exact qu'en partie. Cette agrégation n'est pas toujours exigée du professeur, en particulier pour la chimie et les sciences naturelles; et si, d'autre part, elle est devenue, surtout dans ces dernières années, une excellente épreuve pédagogique, elle ne reste pas moins limitée au cadre étroit d'un groupe de sciences voisines; les trois agrégations des sciences mathématiques, physiques et naturelles partagent les cerveaux de nos professeurs en trois catégories, dont chacune ignore les deux autres. C'est donc une autre épreuve qu'il faudrait placer à l'entrée de l'enseignement supérieur, une épreuve d'ordre plus philosophique et plus général. Je voudrais que le futur professeur de nos Facultés des sciences eût pris une idée d'ensemble de toutes les sciences et que, sans entrer dans le détail des faits, il connût leurs idées directrices et leurs méthodes de raisonnement et d'expérimentation, et cette connaissance donnerait également une base très solide aux études philosophiques. La philosophie peut de moins en

1. L'agrégation instituée par le Statut de 1874 pour les Facultés des Sciences, des Lettres, de Médecine et de Droit n'a eu, pour les deux premières, qu'une existence éphémère. C'était d'ailleurs une épreuve nettement spécialisée, et qui faisait double emploi avec l'agrégation des lycées.

moins s'isoler des autres sciences ; elle tend chaque jour davantage à s'en imprégner, soit pour analyser leurs méthodes, soit pour synthétiser leurs résultats.

Ainsi, muni de cette agrégation d'ordre général, notre futur savant entrerait dans les Facultés, soit comme chef des travaux, soit comme maître de conférences ; c'est seulement à cette heure que commencerait sa spécialisation. C'est après s'être initié pendant plusieurs années à la technique du laboratoire choisi par lui, c'est après s'être fait la main par des travaux de faible étendue, c'est une fois le terrain sondé avant de s'engager à fond, qu'il se mettrait à l'élaboration de cette thèse de doctorat qui viendrait consolider sa situation personnelle en lui apportant la titularisation. Ainsi la thèse, au lieu d'être un travail de jeunesse, insuffisamment mûri, effectué le plus souvent sous l'œil et sous la direction du maître, serait une œuvre personnelle et la conclusion d'un effort accompli sans hâte, à l'âge de la pleine maturité. Nos thèses y gagneraient sans doute. Les choses se passent ainsi, déjà, dans les observatoires, et il ne paraît pas que l'astronomie s'en soit mal trouvée.

Alors, ayant reculé l'époque de la spécialisation inévitable, nous aurons donné aux maîtres de l'enseignement supérieur une vision plus complète des relations qui existent entre les diverses sciences ; ils seront plus capables d'appliquer à chacune d'elles les méthodes en usage dans les autres ; ils auront le goût et les moyens de s'intéresser à ce qui se passe dans les autres laboratoires ; ils songeront que la nature nous pose bien des questions qui ne peuvent être résolues que par le concours de plusieurs sciences ; ainsi deviendra possible une fructueuse collaboration.

Je vois encore un autre avantage à la modification proposée : ceux qui travaillent uniquement pour la science, sans aucune arrière-pensée d'intérêt personnel, sont peu nombreux. Or il n'est pas niable que les autres ne trouvent dans le souci de leur avenir de puissantes raisons de se garder des sentiers de traverse et de rester sur les grandes voies des sciences officielles. Les chaires de nos Universités ont des dénominations bien déterminées et correspondent, pour la plupart, à des services et à des enseignements qu'il est impossible de modi-

fier. Vise-t-on, par exemple, une chaire de chimie? C'est une thèse de chimie qu'on devra, avant toute chose, soutenir; un travail tout aussi important, mais consacré soit à la physico-chimie, soit à l'étude chimique d'un phénomène biologique, serait loin d'être considéré comme équivalent. Il arrive ainsi que des considérations bien étrangères à la science imposent des directions fixes à l'activité scientifique. Il en serait tout autrement, si la titularisation était la conséquence d'une thèse, quel que fût le sujet de cette thèse. Les chefs des différents laboratoires seraient ensuite choisis par l'État dans le collège des titulaires. Cette modification aurait donc l'avantage de permettre à chacun de travailler suivant ses aptitudes personnelles, sans risquer d'attendre vainement la situation assurée qui constitue la juste récompense du labeur scientifique.



Au fond, le véritable remède à la situation dont souffrent les sciences consisterait dans l'emploi systématique de la collaboration scientifique.

La rareté désespérante de cette collaboration entre savants cultivant des sciences différentes est un des symptômes les plus nets de la situation que nous signalons; on voit encore, assez fréquemment, deux physiciens, deux naturalistes associer leurs efforts vers un but commun. Cette association donne, en général, les meilleurs résultats, tandis que le travailleur isolé se butte souvent à une idée préconçue, se heurte à une difficulté expérimentale qui cédera à des efforts combinés où deux intelligences différentes, tendues vers un même objet, s'excitent et se contrôlent mutuellement.

D'autre part, la grande industrie nous montre couramment que certains problèmes complexes (et presque tous le sont) ne peuvent être résolus que par une organisation méthodique du travail : dans les usines métallurgiques, un même acier est étudié concurremment aux points de vue physique, micrographique et chimique. Les grandes sociétés de constructions électriques possèdent des séries d'ingénieurs spécialisés, qui s'attachent en même temps à résoudre les différents termes d'un même problème. L'Allemagne, plus qu'aucun autre

pays, nous présente l'exemple de ce labeur méthodique. Le grand institut de Berlin, le *Reichsanstalt*, étudie méthodiquement les propriétés des corps aux différents points de vue physique, mécanique et chimique. C'est encore une série d'études concourantes, appliquées aux verres et aux cristaux, qui a permis à la grande verrerie d'Iéna de créer des types de verres et de cristaux répondant à tous les desiderata de la science et de l'industrie.

Pourquoi donc ce qui est la règle ailleurs devient-il l'exception dans nos Universités? Pourquoi voit-on si rarement le physiologiste travailler avec le physicien, ou le géologue avec le chimiste? Ce n'est pas qu'ils n'aient rien à se dire; c'est, hélas! qu'ils ne savent plus se comprendre et qu'ils sont devenus profondément étrangers l'un à l'autre; et c'est aussi parce qu'ils savent qu'un tel travail ne profiterait ni à l'un ni à l'autre, par suite de l'état d'esprit qui règne dans nos milieux scientifiques.

C'est pourquoi je voudrais que ceux qui ont le droit de distribuer les éloges et les récompenses fissent tous leurs efforts pour encourager la collaboration scientifique. La chose, sans doute, est difficile; j'aperçois pourtant un moyen de réaliser cet effort commun, sans lequel tant de problèmes resteront inaccessibles. Il appartient à notre Académie des Sciences, qui réunit dans son sein les compétences les plus indiscutées, d'indiquer à intervalles réguliers, par exemple tous les trois ans, les problèmes dont l'étude est mûre. Un programme, dressé en collaboration par les académiciens compétents, viendrait fournir aux laborieux, qui abondent dans nos laboratoires, ce qu'ils cherchent souvent au hasard : un moyen utile d'employer leur activité. Je m'imagine qu'une telle communication aurait pour effet d'orienter bien des efforts, auparavant dispersés, et de les faire converger vers un but commun. Dès lors, l'Académie, centralisant les travaux accomplis, pourrait en faire la synthèse, les contrôler les uns par les autres, constater l'état nouveau de la question, les progrès accomplis, les lacunes qui restent encore à combler.

Elle prendrait ainsi le rôle directeur qui lui revient justement, et, sans aller jusqu'à créer une science officielle qui serait pleine de périls, elle pourrait, dans une certaine mesure,

réaliser cette organisation du travail scientifique, cette convergence des sciences que nous sentons aussi nécessaire que difficile à réaliser.

Ainsi, nous avons constaté que le cloisonnement des sciences et la spécialisation des savants sont les graves défauts de notre organisation scientifique actuelle. A ces défauts, il y a un palliatif et un remède : le palliatif consiste dans une extension de l'instruction scientifique générale; mais le véritable remède consisterait dans une organisation méthodique de la collaboration scientifique. Le premier est applicable immédiatement; mais le second exigerait un remaniement profond de notre organisation scientifique, remaniement qu'il n'y a pas lieu d'espérer avant longtemps. J'espère pourtant avoir montré ce qui, pour l'instant, est pratique et réalisable, mais je m'estimerais heureux si seulement j'avais pu convaincre le lecteur de l'existence d'un mal soigneusement caché jusqu'ici par l'optimisme officiel et les déclamations pompeuses sur « l'unité de la science ».

L. HOULLEVIGUE

LES ORIGINES ET LA JEUNESSE

D'ALFRED DE VIGNY[1]

III

LES PARENTS D'ALFRED DE VIGNY ET SON ÉDUCATION

Au mois d'avril 1790, Léon-Pierre de Vigny, peut-être par l'entremise de sa sœur, madame de Thienne, obtint la main de mademoiselle Amélie de Baraudin, fille cadette du chef d'escadre[2]. Le marié avait cinquante-trois ans; la mariée était de vingt années plus jeune. Elle était fort belle, d'une réelle distinction d'esprit. M. de Vigny avait contre lui son air de fatigue et ses infirmités ; mais son mérite, sa carrière honorable, sa conversation vive et d'une étrange séduction, peut-être des espérances de fortune, — qui se trouvèrent anéanties par les événements, — pouvaient atténuer l'effet de la différence des âges. La dot de mademoiselle de Baraudin fut de vingt mille livres. C'est un oncle de la jeune femme, l'abbé de Baraudin, fixé à Loches, et chanoine-doyen de la collégiale de Saint-Ours, qui bénit le mariage[3].

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

2. Fille cadette, et non pas fille aînée, comme on l'a dit. — Marie-Élizabeth-Sophie, la chanoinesse, est née à Rochefort, le 25 novembre 1755, et Jeanne-Marie-Amélie, la mère d'Alfred de Vigny, est née au Ché, le 28 septembre 1757. Leur mère, Jeanne-Perrotte de Nogerée de la Fillière, était originaire de Rochefort; elle y était née en 1736.

3. « Le contrat de mariage est passé au château de Loches, en la maison décanale de M. l'abbé de Baraudin », écrit M. Archambault. La chambre où fut signé le contrat est le cabinet de travail du curé actuel de Saint-Ours de Loches.

Les premières années de cette union furent troublées et assombries de plus d'une manière. Tour à tour M. de Vigny et M. de Baraudin[1] furent inquiétés pour défaut de civisme et retenus sous les verrous. Ils sortirent de leur prison, la vie sauve. Mais, d'octobre 1791 à octobre 1797, monsieur et madame de Vigny perdirent trois enfants, Léon, Adolphe, Emmanuel. M. de Baraudin mourut lui-même dans le courant de 1797. Un peu auparavant, le 7 germinal de l'an V (27 mars 1797), madame de Vigny était accouchée d'un quatrième fils qui reçut les prénoms d'Alfred-Victor, et qui devint le grand poète.

Persuadés que « l'ombre du château de Loches » avait été fatale aux trois berceaux, le père et la mère d'Alfred de Vigny prirent leur parti de quitter cette ville où aucun de leurs fils, sauf le dernier, n'avait pu vivre. Le poète aura donc quelque raison de dire qu'il « ne vit jamais » le lieu de sa naissance. De sa vie, en effet, il ne retourna dans la ville de Loches, et il s'en était éloigné à l'âge de dix-huit mois. C'est à Paris qu'on l'apporta. Il y fut élevé, entre son père et sa mère, « avec un amour sans pareil ».

Voici comment Alfred de Vigny a parlé de son père :

Journal d'un Poète :

Mon bon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter.

Mémoires inédits :

Il m'asseyait sur ses genoux, le soir, au coin du feu, près de ma mère, et me racontait sa vie et les guerres et les grandes chasses au cerf et au loup.

Ces récits, chaque jour redemandés, repris, comblaient d'aise l'enfant et s'imprimaient dans sa mémoire.

1. M. de Baraudin et sa fille sont arrêtés ensemble. C'est Boucher-Sauveur, député de Paris, qui les fait mettre en liberté. Il écrit, le 16 décembre 1794, à l'agent national de la commune de Tours que « la volonté du Comité de sûreté générale » a été de mettre en liberté le citoyen Baraudin, « quelque part où il soit », et que son grand âge « mérite bien des égards ». — M. Archambault, qui nous fournit ce document, a démontré, pièces en main, que M. de Vigny, malgré le certificat de civisme qu'on lui avait délivré, subit une longue captivité. « Il dut recouvrer la liberté, lui aussi, grâce à Boucher-Sauveur. »

Noblesse des aïeux, richesse des aïeux, tout s'exagérait dans la bouche du père ; tout, pour le fils, était parole d'évangile, et s'érigeait, en article de foi. A l'âge de cinquante ans, Alfred de Vigny écrira sans hésitation :

Je voyais, plus haut, parmi mes parents, le maréchal de Castelnau et les Rochechouart[1] ...

ou encore :

Je trouvai dans mes paperasses une lettre du roi d'Angleterre Charles II, qui remerciait un de mes pères, gouverneur de Brest, d'avoir reçu et protégé ses fidèles sujets, etc.[2]

Je n'ai pas retrouvé chez les Vigny de la Beauce la trace de ces alliances et jamais un d'entre eux ne fut gouverneur de la ville de Brest. Cette facilité, cette ténacité d'illusion, chez Alfred de Vigny, ont pour raison et pour excuse le profond effet de tous ces contes du foyer dont son enfance fut nourrie.

Madame de Vigny était d'une beauté dont, faute de mieux, le profil ferme et fin de son fils nous offre un témoignage[3]. Il admirait sa mère sans réserve, et il l'aima passionnément. Il ne connut la chanoinesse, sœur de sa mère, qu'à l'époque de son premier voyage en Angoumois, lorsqu'il croyait partir pour l'expédition d'Espagne. Près de quarante ans plus tard, dans ses *Mémoires*[4], il évoque avec un respect mêlé, par moments, d'émotion amoureuse le souvenir de cette parente, qu'il n'avait approchée que fort tard, mais dont un portrait au pastel, peint à l'heure de la jeunesse, l'avait comme enivré de son charme délicieux. Quant à l'esprit, quant au langage de madame de Vigny, pour ce fils idolâtre aucune femme, assurément, n'en égala jamais la finesse et la distinction.

Le père, âgé et indulgent comme un grand-père, l'eût élevé trop maternellement. La mère se fit donc grave et sévère à

1. *Journal d'um Poète.*

2. *Ibidem.*

3. Le portrait de madame de Vigny publié par M. Léon Séché dans son ouvrage est loin de présenter tous les caractères de l'authenticité.

4. La rédaction des *Mémoires* est des derniers temps de la vie du poète.

plaisir. Elle le restera avec son fils devenu homme. Dans une note du *Journal d'un Poète*, Louis Ratisbonne nous fournit une indication qui est révélatrice. Il a connu un exemplaire des *Poèmes*, de l'édition princeps (1822), où madame de Vigny avait annoté de sa main la composition épique intitulée *Helena*. Le commentaire était peu indulgent ; toutes les faiblesses du poème étaient soulignées. En deux lignes de son écriture, Alfred de Vigny, à son tour, appréciait ainsi ces gloses :

> Ma mère, vous aviez bien raison. C'est fort mauvais et j'ai supprimé le poème entier.

Cette attitude déférente de l'écrivain et son absolue soumission en disent aussi long que bien des développements sur le pli imprimé à l'esprit de l'enfant par la volonté maternelle.

Le père et la mère s'accordèrent pour cultiver, pour exalter, chacun à sa façon, dans un cœur naturellement porté à la fierté, la superstition du privilège de la race. A certain jour, M. de Vigny père, qui se souvenait de ses lectures, citait, il est vrai, la chanson de M. de Coulanges à madame de Sévigné :

> Nous fûmes tous laboureurs, — nous avons tous conduit notre charrue. — L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée. — Voilà toute la différence[1].

Mais il montrait bien mieux le fond de sa pensée, lorsque, croisant ses jambes fatiguées et mettant sa main sur la tête blonde et bouclée du petit Alfred, il disait à la mère, du même ton que s'il se fût agi ou du dauphin ou d'un infant d'Espagne :

> Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste,
> Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste[2].

Cette attitude de roi déchu, dont il est bien permis d'apercevoir l'innocente puérilité, inspirait au bambin un respect presque religieux pour tous ses ascendants et pour lui-même.

Des parents moins aveuglés auraient prévu, appréhendé pour leur fils les premiers pas hors du logis et les mécomptes

1. *Journal d'un Poète.*
2. *Mémoires* inédits.

du collège. Et, en effet, les jeunes roturiers, ses compagnons d'études et de jeux, traiteront assez rudement cette précoce gravité, cette naïveté d'orgueil :

Les enfants du collège, dans notre détestable éducation qu'on nomme l'instruction publique, me disaient : « Est-il vrai que tu es noble ? » Je disais : « Oui, je le suis. » Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine. L'un d'eux essaya de me renverser. Je lui donnai un soufflet si violent qu'il tomba à la renverse [1].

Par une étrange aberration, à soixante ans passés, le souvenir de ce premier contact avec le monde extérieur irritait le poète, comme si véritablement il se fût heurté et meurtri contre l'iniquité sociale :

Je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au delà [2].

Cette infatuation du nom, cette prétention à la race élue, au sang bleu, peuvent choquer des plébéiens restés fidèles à l'esprit de la Révolution. Elles furent ici, il faut en convenir, ou l'origine ou la rançon de rares qualités, — la dignité des expressions, la fierté du silence, l'obstination dans la fidélité, le mépris des bas intérêts, l'inaptitude aux artifices de conduite. Il y eut, pour l'enfant, au foyer des Vigny, une culture de l'honneur ou, si l'on veut, du point d'honneur, et cet enseignement lui fut moins donné par préceptes que par exemples :

Mon père et ma mère vivaient dans le sublime comme dans leur atmosphère naturelle. Il m'a été fatal d'entendre ainsi des sentiments héréditaires si élevés. Car le reste des hommes me parut trop bas et indigne d'estime [3].

Dans le modeste appartement de « l'Élysée-Bourbon » ou dans celui du « marché d'Aguesseau », Alfred de Vigny enfant ne vit guère, avec ses parents, que quelques nobles, sauvés de la tourmente révolutionnaire, revenus de l'émigration, demeurés en dehors du régime établi, des mœurs du jour, de tout ce

1. *Mémoires* inédits.
2. *Ibidem.*
3. *Ibidem.*

qui marquait l'ère nouvelle. Un tel milieu le formait tout naturellement aux manières du « meilleur monde[1] ». Plus tard, sa politesse un peu surannée et charmante fera sourire ou émerveillera, selon leur tour d'esprit, les gens admis à pénétrer dans son intimité. Théodore de Banville, dans ses *Souvenirs*, nous a montré le poète de *la Mort du loup* gardant la grâce sérieuse d'un marquis de l'ancienne cour ou du grand répertoire et ne manquant jamais de mener par la main madame de Vigny lorsqu'elle entrait dans le salon ou qu'elle se levait pour en sortir. Mais sa courtoisie n'était pas moindre avec toute autre femme, cette femme fût-elle une enfant. Une personne d'infiniment d'esprit, dont la conversation évocatrice fait revivre Vigny au point qu'en l'entendant on s'imaginerait avoir connu soi-même le poète, donnait, en ma présence, ces détails :

« Toute petite, on me conduisait déjà chez M. de Vigny, qui était parrain de mon frère. Nous y allions, lui et moi, conduits par Marceline, notre vieille servante du Limousin. M. de Vigny la saluait, la priait de s'asseoir, lui parlait avec cette douceur et cette sorte d'attention qu'ont pour les serviteurs les personnes de bonne race. Il gratifiait ensuite son filleul d'un *shake-hand*, à l'anglaise. A mon tour, il me prenait la main, s'inclinait très profondément (je ne me décidai qu'assez tard à grandir) et baisait mes doigts de fillette avec un air respectueux qui cachait, à n'en pas douter, un sentiment d'affection. Du plus loin que je me souvienne, c'est-à-dire environ dès l'âge de trois ans, je ne me suis jamais trouvée en présence de M. de Vigny, soit dans sa maison, soit dans celle de mes parents, qu'il ne m'ait saluée avec cette cérémonie... »

Dans les conversations du salon des Vigny, c'est le passé qui revenait et qui semblait renaître. Les anecdotes piquantes, expressives, y foisonnaient. Les « histoires de l'Œil de bœuf », dit le *Journal d'un Poète*, se réveillaient, à tout propos, dans la mémoire de ces survivants du règne de Louis XV et se déroulaient devant le garçonnet extasié. Devenu homme, le poète ouvrira tel recueil peu lu aujourd'hui, *Paris*, *Versailles et*

1. *Journal d'un Poète*.

les Provinces : il y retrouvera ces traces d'un siècle disparu, fixées sur les feuillets, comme des fleurs d'herbier reconnaissables, mais pâlies.

Pour tous ces émigrés, ces ci-devant qui n'avaient rien oublié, rien appris, l'idéal était en arrière. La Révolution avait eu d'autres torts que de proscrire le bon ton, et le bon goût, et les fêtes galantes : elle avait aboli leurs privilèges, elle les avait dépouillés de leurs biens. Beaucoup d'entre eux n'avaient plus qu'un débris, ou un reflet, ou moins encore, un souvenir de la splendeur héréditaire : ils ne s'en accommodaient point. Ce qui régnait, dans ce milieu de déclassés tout pétris d'élégances, c'était la haine des temps nouveaux. On y donnait du contrat social cette définition que l'enfant n'oubliera jamais : « Deux sortes d'hommes seulement, ceux qui ont et ceux qui gagnent ». Eux, qui étaient nés pour « avoir », l'iniquité du sort les condamnait à végéter dans une pauvreté oisive ou à s'évertuer comme des gens de rien. N'était-ce pas cruel ? Parents, amis, ressassaient cette plainte. « Leurs chagrins me serraient le cœur[1]. » Cette morose comédie des Mécontents, qui s'est jouée tant de fois, sous les yeux d'Alfred de Vigny, pendant ses plus tendres années, l'a prévenu contre la vie avant même qu'il eût vécu. Elle le préparait à souffrir, plus qu'un autre, de sa condition ; elle le formait, pour ainsi dire, à la révolte contre la destinée. Et cette éducation du sentiment que les siens lui donnaient avec tant de zèle, qu'il recevait avant tant de piété, faisait déjà de lui — nous devons bien en croire ses aveux[2] — le vase d'élection du pessimisme.

IV

LE COLLÈGE. — LE RÉGIMENT

Pour ce qui est de l'instruction, c'est la mère qui s'en occupa. Avant la période du collège, elle choisit avec discernement les premiers maîtres ; elle les dirigea avec autorité.

1. *Journal d'un Poète.*

2. *Journal d'un Poète*, p. 255 : « L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce. »

Alfred de Vigny s'est étendu un peu ingénument sur la facilité avec laquelle il saisissait les notions de tout ordre, et sur le privilège singulier qui fixait pour jamais dans son cerveau ce qu'il avait vu, entendu, ne fût-ce qu'une fois. Ses progrès d'écolier, nous dit-il, furent trop rapides : la supériorité de ses moyens ne lui valut que des misères. Les camarades, jaloux jusqu'à l'indignation, de se voir devancés en tout par ce petit écolier qui paraissait plutôt une fille, lui dérobaient d'abord son déjeuner, et consentaient ensuite à lui en rendre une partie, mais à cette condition qu'il fît « le devoir, le thème ou l'amplification, de quelque grand ». Refusait-il, on le frappait brutalement. Il souffrait, à tel point, de cette tyrannique oppression, qu'il prit tout à coup le parti de faire sa besogne de travers. Il n'ambitionna plus que les punitions et il obtint ainsi, de ses parents, d'être retiré du collège.

Cette geôle de sa jeunesse, qui s'appelait la pension de M. Hix, lui inspirait un dégoût, une horreur dont on aura l'idée par quelques détails empruntés aux *Mémoires*. Après un grand demi-siècle, son cœur se soulevait encore au souvenir du verre d'eau de Seine que « la sordide avarice de ce maître réputé » imposait aux enfants, comme boisson, à l'heure du goûter : les infusoires et les « vers » grouillaient dans cette eau corrompue.

Bien des grossièretés de langage ou de mœurs choquaient aussi, blessaient au vif cette nature délicate, et c'est avec des sentiments de forçat délivré que, la journée finie, il s'évadait :

> Pour satisfaire à la fois ma détestation du collège et la joie de ma délivrance, je réclamais, chaque soir, des gens qui me venaient chercher, le privilège de refermer avec force la porte cochère de la prison que j'aurais voulu briser[1].

Pour toutes ces raisons, l'éducation du collégien fut manquée. Après deux ans de paresse et d'ennui en seconde et en rhétorique, l'adolescent resta à la maison et il y fit ses vraies études. Il lut avec avidité. Il traduisit Homère en anglais, sous la direction de l'un de « ses instituteurs », l'abbé Gaillard. Il se jeta avec ardeur dans les mathématiques.

1. *Mémoires* inédits.

Comme Victor Hugo, le prestige de l'École polytechnique l'attirait. Mais la démangeaison d'écrire le détourna d'examens qu'il se croyait fort bien « en état de passer ». Il essaya sa plume, ébaucha des romans, improvisa des plans de tragédie. Il rêvait de « produire quelque chose de grand et d'être grand par ses œuvres ». Après beaucoup d'efforts infructueux pour donner une forme à ses pensées, il sentit tout à coup « la nécessité d'entrer dans l'action ». S'en allant d'un élan irraisonné, irrésistible, à l'opposé de ses premières ambitions, il pressa son vieux père de faire, sans perdre un seul jour, les démarches indispensables pour le mettre en état de porter l'épée : il serait ce qu'avaient été, presque sans exception, les garçons de sa race. Il allait se présenter à l'École polytechnique pour devenir officier d'artillerie. La rentrée des Bourbons le dispensa de cette épreuve. Ses parents obtinrent pour lui, non sans de gros sacrifices d'argent, l'accès des Compagnies rouges. Il y entra le 6 juillet 1814, âgé de dix-sept ans, en qualité de gendarme du roi : c'était l'équivalent du grade de lieutenant de cavalerie.

En se séparant de ce fils choyé et couvé avec tant de tendresse, le père et la mère lui firent leur présent d'adieu. Le père lui offrit une planche gravée, pour cartes de visite, aux armes des Vigny, avec la couronne de comte. La mère lui donna une *Imitation de Jésus-Christ* portant ces mots : « A Alfred, son unique amie ». Elle y joignit, très peu de temps après, un petit cahier d'instructions écrites de sa main. C'est le 23 février 1815, au moment du deuxième départ de son fils pour Versailles, que madame de Vigny lui confia le bréviaire moral qu'elle avait rédigé pour lui.

Elle lui rappelait ce qu'elle avait déjà fait pour qu'il fût homme de bien, homme d'honneur. Jusqu'à huit ans, il n'avait eu qu'elle pour éducatrice. Quand il fallut l'envoyer au collège, elle avait tenu à ce qu'il n'y allât « qu'à la demi-pension », de peur de l'abandonner sans défense aux influences du dehors. Il échappait à sa tutelle : qu'il n'oubliât jamais ses pressantes recommandations.

Il devait, avant tout, être persuadé que vivre sans principes, c'était se condamner à devenir le jouet des passions. Les deux principes auxquels il devait s'attacher étaient l'existence de

Dieu et l'immortalité de l'âme. Toutes les religions méritaient le respect; mais, de toutes, la plus belle était celle dans laquelle il avait le bonheur d'être né : qu'il restât, s'il le pouvait, catholique fervent. Qu'il priât Dieu de lui laisser la foi, mais, croyant ou non, qu'il s'attachât, de tout son cœur, à la morale chrétienne. Cette morale était d'accord avec la raison: quoi de plus raisonnable que de s'y conformer?

Dans son effort pour expliquer cette morale, madame de Vigny la réduisait d'ailleurs à la maxime plus païenne qu'évangélique : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Dans l'application de cette maxime au plan de conduite de l'officier, elle se bornait un peu trop à le mettre en garde contre les fautes ordinaires des jeunes gens de sa condition : elle lui représentait, sous des traits assez forts, avec des expressions plutôt viriles, les périls de la fréquentation des filles; elle essayait de le détourner des comédiennes, aussi dangereuses pour la santé, affirmait-elle, et seulement plus coûteuses; elle l'adjurait de ne jamais se laisser entraîner au jeu, que son peu de fortune lui interdisait. Elle lui conseillait l'étude et l'engageait à faire plus de fond sur son mérite que sur les protections. A l'égard des femmes du monde, elle lui faisait une loi du respect, de la discrétion. Et c'est à une sorte de code d'honneur, proscrivant la calomnie, la médisance, le commérage, prescrivant l'équité, la mesure, la réserve, la courtoisie, les bienséances de tout ordre dans les rapports de société, qu'aboutissaient, en fin de compte, ces commandements maternels.

Le jeune gendarme du roi resta dans sa compagnie de la Maison rouge, du commencement de juillet 1814 à la fin de mars 1815. Pendant ces neuf mois, le seul événement marquant fut une chute de cheval, « à la manœuvre ». Suites de l'accident : jambe cassée.

Alfred de Vigny, mal remis et boitant encore, fut de l'escorte du roi dans la fuite de Paris à Gand. En écrivant le préambule du récit intitulé *Laurette ou le Cachet rouge*, il s'est peint lui-même, tout jeune, chevauchant seul, à l'arrière des gens du roi, et devançant de peu les lanciers de l'usurpateur, mais, sous la pluie qui tombait à verse « depuis quatre jours et quatre nuits », si heureux et si fier d'avoir un

bon cheval, des épaulettes d'or, une bourse assez bien garnie dans sa ceinture, un grand sabre dont le fourreau de fer sonnait sur l'étrier, qu'il « chantait, nous dit-il, *Joconde* à pleine voix ». Jolis détails d'autobiographie dont une lettre de Vigny, publiée, il y a peu d'années, nous garantit l'exactitude[1].

Alfred de Vigny suivit ainsi le roi jusqu'à Béthune, où il fut congédié le 27 mars 1815. Après avoir été interné à Amiens pendant la période des Cent Jours, il rejoignit, le 8 juillet 1815, sa compagnie rassemblée de nouveau ; elle fut licenciée définitivement, le 1er janvier 1816, en exécution de l'ordonnance du 1er septembre 1815. A la date du 21 janvier 1816, date deux fois cruelle, le gendarme du roi dut quitter cet uniforme rouge qui avait fait son orgueil. On le nommait lieutenant à la légion de Seine-et-Oise. Malgré sa déclaration de principes, madame de Vigny intervint. Elle adressa au ministre de la guerre la lettre suivante, restée au dossier de son fils :

Monseigneur,

Je viens de recevoir la lettre d'admission de mon fils à la légion de Seine-et-Oise, et je rends grâce à vos bontés, mais vous ne trouverez pas mauvais si je vous supplie de les lui continuer par une sous-lieutenance dans le 5e régiment de la Garde Royale, pour laquelle M. le colonel de Courson a bien voulu vous le présenter.

Nous avons élevé cet enfant pour le Roi ; il n'a jamais servi aucun autre et toute sa conduite, depuis qu'il a été admis dans les gendarmes de la Garde, a prouvé qu'il était digne de cet honneur. Son zèle de service est tel que c'est volontairement qu'il s'est occupé depuis trois semaines à l'organisation de la légion de Versailles.

Son père, ancien chevalier de Saint-Louis, très âgé et accablé d'infirmités, suites de ses honorables campagnes, espère que Votre Excellence voudra bien, en lui envoyant cette nomination tant désirée, lui donner la consolation d'être témoin des premiers pas de son fils dans la carrière qu'il a parcourue si longtemps.

J'ai l'honneur, etc.

DE BARAUDIN, COMTESSE LÉON DE VIGNY,

Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 68.
1er mars 1816.

1. « Il faut que vous sachiez, vous, Louise, que toutes les fois que dans ce livre de *Servitude et Grandeur militaires*, il y a : *je*, c'est la vérité. » (*Histoire d'une âme*, par Georges Lachaud, ch. VI, p. 118.)

Le 22 mars, le ministre de la guerre répondait brièvement à madame de Vigny en lui faisant connaître qu'il soumettait au Roi une proposition en faveur de son fils. Et, le 4 avril 1816, Alfred de Vigny passait comme sous-lieutenant au 5e régiment d'infanterie de la garde royale.

C'est alors que commença pour lui cette vie de caserne et de garnison dont il sentit assez vite la lassitude et qu'il aurait peut-être quittée plus tôt si, au sortir de tant d'années de guerre, on eût pu croire « au calme durable de la paix ». Mais, dit-il, « nous n'osions quitter l'épée, dans la crainte que le jour de la démission ne devînt la veille d'une campagne. Nous traînâmes et perdîmes ainsi des années précieuses, rêvant le champ de bataille dans le Champ de Mars et épuisant dans des exercices de parade et dans des querelles particulières une puissante et inutile énergie ».

Pour tromper cette attente et pour combler tant d'heures vides ou pour trouver une compensation aux journées mal remplies, le jeune officier eut recours à l'étude. Il insiste, dans les *Mémoires*, sur cette seconde éducation qu'il ne dut qu'à lui-même, « l'éducation volontaire, la vraie, la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive ». Ce fut un bienfait pour lui que la réclusion forcée des régiments dans leurs « forteresses » pendant les premières années de la Restauration : à Vincennes, à Courbevoie, à Rouen, à Strasbourg, à Orthez, à Oloron, il mena la vie retirée, studieuse, d'un « lévite », d'un « bénédictin[1] ». En écrivant son admirable introduction de *Grandeur et Servitude militaires*, il laissera percer un sentiment de grave enthousiasme au souvenir des nuits de veille et de labeur où il agrandit, en silence, le peu de savoir qu'il avait « reçu de ses études tumultueuses et publiques ». C'est là que sa pensée devint adulte et que son talent se fortifia ; c'est là qu'il conçut, qu'il porta, qu'il mit au monde les *Poèmes*.

Cette vie de soldat, longtemps contemplative, fut sur le point de tourner à l'action. Alfred de Vigny, sous-lieutenant au 5e régiment de la garde royale en 1816, devint lieutenant titulaire, à l'ancienneté, le 12 juillet 1822, et il

1. *Mémoires* inédits. Cf. — *Journal d'un Poète* et *Grandeur et Servitude militaires*, — *passim*.

obtint d'être versé, en qualité de capitaine[1], au 55e régiment d'infanterie de ligne, par décision royale du 19 mars 1823. Il reçut l'ordre de rejoindre à Strasbourg son régiment qui devait, aussitôt au complet, gagner le Sud-Ouest et faire la guerre en Espagne. « Je mérite vraiment toutes vos félicitations, — écrivait l'officier poète à son ami M. de Saint-Valry, — puisque je me vois certain de faire cette guerre à la Du Guesclin et d'appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles[2]. » Le régiment se mit en route pour Bordeaux, mais il n'alla pas en Espagne. Il fut retenu à la frontière; il s'y distribua entre les garnisons de Dax, de Bayonne et d'Orthez.

Arrivé à Orthez, Alfred de Vigny fut détaché avec sa compagnie à Oloron. Il y passa quelques mois de l'année 1823; il y revint en 1824. Ramené à Orthez, il quitta cette ville, le 14 juin 1824, avec le régiment, qu'on appelait à Pau. Le 55e d'infanterie, très vendéen d'opinion, affectant «l'esprit de la garde», fut fort mal accueilli dans la capitale du Béarn, où le peuple était rallié aux idées libérales.

A cette époque, Alfred de Vigny était royaliste ultra. On en a bien des preuves. J'en ai trouvé une de plus et je la donne ici, non seulement parce qu'elle est inédite, mais aussi et surtout parce qu'elle me semble expressive. En septembre 1824, les journaux royalistes sont remplis du projet de monument pour les victimes de Quiberon. « Quelque autre Simonide — dit Charles Nodier, — pourra y écrire comme aux Thermopyles : « Passant, va dire à nos neveux que nous sommes morts ici en défendant nos saintes lois. » Or, un mois plus tard, le 28 octobre, madame de Vigny adresse cette lettre au ministre de la marine :

Monseigneur,

Je prie Votre Excellence de vouloir me faire expédier un certificat constatant que M. de Baraudin, mon frère, est du nombre des officiers de la marine qui ont péri à l'affaire de Quiberon. Je suis avec respect de Votre Excellence la très humble servante,

VIGNY, NÉE DE BARAUDIN.

Rue fg-Saint-Honoré, 76.

1. Ce n'était pas un avancement : le grade de lieutenant dans la garde équivalait à celui de capitaine d'infanterie de ligne.

2. Cité par Edmond Biré : *Victor Hugo avant 1830.*

La signature seule est de la main de madame de Vigny; la lettre entière est de l'écriture du fils. Alfred de Vigny faisait plus que de souscrire au monument; il s'empressait d'y apporter sa pierre, c'est-à-dire le souvenir ou plutôt le constat du martyre de l'un des siens.

Avec de pareils sentiments, il ne pouvait guère éprouver que de l'aversion pour cette plèbe béarnaise, frondeuse, turbulente, sans grand respect pour les Bourbons. A l'issue des bagarres entre civils et soldats, il envoyait à son ami Soulié, rédacteur en chef de la *Quotidienne*, des comptes rendus indignés.

Mais, à défaut des gens, la nature l'enchanta. Le séjour à Oloron, sur le flanc de cette belle colline, au confluent des deux gaves d'Aspe et d'Ossau, à l'entrée des gorges de la vallée d'Aspe, à peu d'heures du fort d'Urdos, non loin de ce passage du Somport par où passèrent les Arabes, exalta vivement son imagination. Il y prit la couleur, non pas l'idée, de quelques-uns de ses poèmes, *Dolorida*, *le Déluge*, *le Cor*; il y esquissa une partie des paysages de *Cinq-Mars*.

Le séjour à Pau eut d'autres conséquences. Alfred de Vigny rencontra là deux jeunes Anglaises, Lydia et Alicia Bunbury, filles d'un M. Hughes-Mill Bunbury, qui s'était enrichi aux colonies. L'aînée des deux sœurs, Lydia-Jane, née à Demerary, en Guyane, avait deux ans de moins qu'Alfred de Vigny. Elle s'éprit du gentilhomme. Il se sentit flatté et demanda sa main. Le père ne donna son agrément qu'après force difficultés. Il n'entrait pas tout naturellement dans l'esprit d'un Anglais, si peu d'années après Waterloo, de marier sa fille à un Français, et à un officier. Mais miss Lydia Bunbury était Anglaise, elle aussi, et majeure : elle eut raison des résistances paternelles. Alfred de Vigny n'eut pas de peine à décider sa mère. Elle vit dans cette alliance le riche mariage qu'elle avait rêvé pour son fils et qui devait redorer le blason.

Le 12 janvier 1825, M. de Fontanges, colonel du 55e, écrivit donc au général commandant la 11e division à Bayonne :

Mon général,

Tous les arrangements de fortune ayant été définitivement réglés entre les deux familles, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien

solliciter l'autorisation de Son Excellence le Ministre de la Guerre pour que M. de Vigny, capitaine de mon régiment, puisse contracter mariage avec mademoiselle Jane-Lydia Bunbury. Le certificat ci-joint de M. le maire de Pau atteste la bonne conduite et la position honorable de cette jeune personne. La fortune, à la mort du père, âgé de soixante-dix ans, s'élèvera à plus de six cent mille francs, et elle jouira, du jour de son mariage, de huit à dix mille francs.

J'ose espérer, mon général, qu'après avoir bien voulu autoriser M. de Vigny à séjourner à Pau pour conclure une affaire aussi importante, vous aurez encore l'extrême bonté de solliciter sans délai l'autorisation.

J'ai l'honneur, etc[1].

Le général commandant la 11e division transmit la demande d'autorisation le lendemain, 13 janvier, en l'appuyant.

Le certificat du maire, signé Perpigna, dit que miss Lydia Bunbury jouit d'une très bonne réputation, qu'elle appartient à une famille distinguée, qu'elle est fille aînée de M. Hugues Mill Bunbury et de madame Lydia Cox, qu'elle aura en mariage « une dot considérable », — et cela « résulte », affirme le maire, « de l'acte qui nous a été représenté ».

Toutefois le contrat, que le mot « acte » semble désigner ne mentionne aucun apport d'une part ni de l'autre. Seules, les conditions du mariage sont indiquées : « régime de la communauté, gain de survie de la totalité des biens en quelques lieux qu'ils soient situés, sauf la réduction légale en cas d'enfants ». Cette analyse du contrat nous est fournie, avec plus d'un détail intéressant, par M. Paul Lafond, auteur d'une étude qui a pour titre *Alfred de Vigny en Béarn*. M. Paul Lafond fait une remarque opportune au sujet des témoins dont il a relevé les noms : il n'y a pas un officier français ; par contre, plusieurs officiers anglais signent sur le registre de mariage. La signature du colonel de Fontanges a été cependant apposée au contrat.

Le mariage religieux ne paraît pas avoir été célébré à l'église

1. Cette lettre se trouve au dossier d'officier d'Alfred de Vigny (Archives du ministère de la guerre). Le certificat du maire de Pau accompagne la lettre. La plupart des renseignements qui suivent sont puisés à la même source. — Je saisis ici l'occasion de remercier de son obligeance éclairée mon ami M. le général Lasserre, qui a bien voulu m'aider à interpréter ces documents, restés jusqu'à ce jour inédits.

catholique. Il y eut une cérémonie protestante, à Pau, le 8 février. Le pasteur d'Orthez, vint bénir les époux.

Ce mariage mit fin à la carrière de soldat d'Alfred de Vigny. Sa pension de réforme ne fut liquidée, il est vrai, que le 5 septembre 1827, mais, en réalité, depuis le 1[er] avril 1825, le capitaine du 55[e] ne servait plus à son régiment.

Si l'on fait le compte des congés accordés à l'auteur de *Grandeur et Servitude militaires* pendant les treize années de sa vie d'officier, son temps de présence à l'armée se trouvera sensiblement réduit :

En juin 1822, au 5[e] régiment d'infanterie de la garde, M. de Vigny, lieutenant quelques jours après, obtient un congé de deux mois pour affaires de famille.

Le 3 février 1824, au 55[e] régiment d'infanterie de ligne, le capitaine de Vigny obtient un congé de trois mois, et ce congé est étendu, de mois en mois, sans solde, jusqu'au 6 juin de la même année.

Le 10 décembre 1824, nouveau congé, avec demi-solde, allant jusqu'au 1[er] avril 1825. Ce congé se renouvelle, sans solde, par prolongations successives, et ces prolongations ont pour motif ou les « affaires de famille » ou « l'état de santé ». La dernière prolongation reportait le congé jusqu'au 1[er] avril 1827. Mais, dès le 13 mars, Alfred de Vigny s'était décidé à demander au ministre de la guerre sa mise en réforme, par la lettre suivante :

Monseigneur,

Ma santé, très affaiblie en ce moment, et surtout des raisons de famille me forcent de renoncer à servir Sa Majesté activement. En conséquence, je prie Votre Excellence de vouloir bien m'accorder mon admission au traitement de réforme.

ALFRED DE VIGNY,
Capitaine au 55[e] d'infanterie de ligne,
rue de la Ville-l'Évêque, n° 41.

Cette demande est appuyée par le colonel de Fontanges.

Le 30 mars 1827, le capitaine de Vigny passe à Paris la visite réglementaire : on reconnaît « qu'il est atteint de pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente, suite de la maladie primitive ».

Le certificat de la contre-visite réglementaire déclare le capitaine de Vigny « atteint de phlegmasie chronique du poumon, maladie grave qui paraît incurable ». Il est donc déclaré « impropre au service militaire ». La réforme est prononcée par décision royale du 22 avril 1827. La pension de réforme est liquidée à six cents francs par an avec jouissance pendant une durée de six années commençant le 14 mars 1827 et finissant le 13 mai 1833. C'est dans la séance du 5 septembre 1827 que le conseil d'État approuve la liquidation de la pension de réforme.

Les raisons de santé qu'Alfred de Vigny invoqua pour quitter le service n'avaient rien d'imaginaire. Dans une lettre de confidences à Brizeux sur sa vie militaire, il s'exprime ainsi :

Mon pauvre corps, si délicatement conformé, aurait succombé à de plus longs services.

Et il ajoute :

Après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux [1].

Fatigues et souffrances, il avait tout bravé d'abord, avec l'humeur la plus vaillante et avec un parti pris de n'y point prêter attention. L'endurance physique lui fut moins facile, du jour où l'exaltation morale eut cessé. L'ivresse de l'adolescent, si heureux et si fier de son épaulette toute neuve, s'était dissipée peu à peu. Le rêve de gloire du jeune homme avait eu la durée et l'inconsistance d'un rêve : tout cet espoir d'effort viril, d'illustration par les combats, avait abouti à la déconvenue.

S'il avait eu de la fortune, Alfred de Vigny se serait peut-être adonné à ces sports onéreux dont les officiers riches égaient la vie de garnison :

J'aimais les chevaux : je ne pouvais pas en acheter [2].

Il ne lui restait qu'une ressource, l'étude. Il ne fit pas,

1. Lettre citée par M. Maurice Paléologue. *Alfred de Vigny*, p. 33.

2. *Mémoires* inédits.

nous l'avons vu, d'autre usage de ses loisirs. Mais ces loisirs mêmes ne tardèrent pas à lui paraître, par moments, un peu trop enveloppés d'ombre. Quand il avait, dans sa cellule de moine-soldat, pensé, composé, écrit pendant tout un hiver, la nostalgie de ce Paris, où s'élaboraient les renommées littéraires, s'emparait tout à coup de lui. Il fallait lire au cénacle ou imprimer quelque poème, *le Trappiste*, *Dolorida*, *Éloa ou la Sœur des Anges* ; il fallait assembler les documents de *Cinq-Mars*, puis écrire d'une haleine le roman longtemps médité, finalement le livrer au public ; et ce que l'officier avait de relations, de protections, d'influence secrète, il l'employait à réclamer une interruption de service ou à la faire prolonger.

Il était le cousin du colonel comte de Clérambault et il avait, par lui, un lien de parenté avec le général de Coëtlosquet, directeur général du personnel au ministère de la guerre. C'est ce dernier qui accordait si aisément ces congés, ces prolongations de congé, et M. de Vigny se dispensait de suivre la voie hiérarchique : l'intermédiaire du général commandant la 1re division était supprimé. On en a la preuve dans une note adressée au bureau de l'infanterie par le colonel Allouin, chef d'état-major de cette division. Voici la note, qui n'est plus d'un chef complaisant :

1re DIVISION D'INFANTERIE. ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

M. de Vigny, capitaine au 55e régiment de ligne, est inscrit à la division, le 28 mars 1825, porteur d'un congé ministériel jusqu'au 1er août, même année. La demeure de cet officier n'a jamais été connue à l'état-major.

Le 20 août 1825, décision ministérielle qui accorde à M. le comte de Vigny une prolongation de congé jusqu'au 1er octobre suivant ; le 27, nouvelle prolongation jusqu'au 1er janvier 1826. Depuis lors, on n'avait plus entendu parler de cet officier.

Le 21 novembre, décision ministérielle accordant une nouvelle prolongation jusqu'au 13 avril 1827. L'état-major général ignore encore sa demeure et par quelle voie il a obtenu ces prolongations. On prie le bureau de l'infanterie de vouloir bien donner des renseignements au sujet de cette voie.

29 septembre 1826.

Le colonel : ALLOUIN.

Les explications demandées durent sembler suffisantes : car

il n'y a pas de suite à cette note de l'état-major. Mais peut-être cette résistance du colonel Allouin fut-elle pour quelque chose dans la détermination, prise par le capitaine de Vigny, de ne pas solliciter une nouvelle prolongation et de se faire mettre en réforme ?...

Peut-être aussi la lenteur de l'avancement avait-elle fini par lui paraître insupportable... Il touche un mot de ce point délicat dans la lettre à Brizeux, déjà citée :

Avec une indifférence cruelle, le gouvernement à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, lorsqu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus.

Il y a, je crois, dans cette dernière réflexion, quelque illusion d'amour-propre. Certainement, M. de Vigny n'a jamais été homme d'intrigue; mais, qu'il l'ait souhaité ou non, ses amis ne se sont pas abstenus, autant qu'il le croit, de le recommander. Lorsqu'il s'agit pour lui de passer capitaine, son parent, le comte de Clérambault, a soin d'écrire au chef de bureau de l'infanterie, M. Pouget, pour hâter la nomination « de son cousin », qui est aussi, dit-il, « celui du général de Coëtlosquet ». L'affaire ne réussit pas du premier coup : second billet du colonel de Clérambault à M. Pouget, afin de l'avertir que « son beau-père » ne laissera pas échapper la prochaine « occasion de présenter M. de Vigny pour passer capitaine dans le 55e »; cet avis est suivi d'une vive recommandation. Trois ans plus tard, en 1825, M. de Vigny veut quitter le 55e et rentrer dans la garde à pied avec son grade de capitaine : le marquis de Rougé et le duc de Mortemart s'emploient aussitôt pour appuyer sa requête. Elle n'aboutit pas. Est-ce en souvenir de cet échec que le comte de Vigny insérera plus tard, dans ses *Mémoires* inédits, ces paroles amères ?

Je vis les Bourbons tels qu'ils étaient, froids, illettrés, ingrats de cœur et même par principe, car ils se faisaient une sorte de théorie d'ingratitude, un dogme de demi-dieux, que j'entendis plusieurs fois

enseigner et prêcher par leurs intimes, par des ducs revenus avec eux d'émigration.

Si Alfred de Vigny avait reçu cette nomination de capitaine dans la garde, et qu'il eût ainsi pu servir à Paris, peut-être n'eût-il pas demandé, deux ans plus tard, d'être mis en réforme. C'eût été, il est vrai, un officier de mérite de plus, mais un officier moins capable que beaucoup d'autres de cette obscure vertu qui se retrouve, comme il dit, « au fond d'un vrai cœur de soldat », l'abnégation. Le capitaine de Vigny restant au régiment, on ne saurait assurer que l'armée y eût gagné beaucoup, on peut facilement évaluer ce qu'y auraient perdu et le théâtre et le roman et la poésie philosophique.

ERNEST DUPUY

CEUX DE VILLARÉ

I

Pour fixer l'âge exact du moulin à tan, il eût fallu la curiosité d'oisifs, comme il en est à la ville, qui s'intéressent aux restes d'autrefois, — mais de la ville on ne vient pas à Villaré, sinon pour affaires, — ou la science du curé Nanot, fort versé dans les antiquailles et toutes les questions du passé, — mais les recherches de l'abbé ne dépassaient point une époque restreinte et, comme il disait spéciale; et, si vieux qu'il fût, le moulin ne rentrait pas dans la spécialité.

On ne se soucie pas des choses familières : s'il eût flambé, quelque nuit, ou croulé, comme pouvaient le faire craindre ses murs gercés et ses lézardes, il eût manqué à tous les yeux. Debout, accoutumé dans le paysage avec sa rivière — verte avant, noire après — et son éternelle odeur de tan sur le voisinage, les gens n'y prenaient pas garde : ils le connaissaient pareil depuis la plus petite enfance des anciens du pays, et leur lenteur d'esprit n'allait pas au delà.

Des viornes et des lierres providentiels retenaient la bâtisse entre leurs ceps gros comme des cordes : la rouge poussière d'écorces, depuis des ans — des siècles, disaient les vieilles, qui sont portées à tout exagérer — couvrait les bardeaux du toit, gauchis sous le faix, les murs et leur verdure, les vitres encrassées des fenêtres ; ce qu'on voyait de solives était bruni

par l'usure, et les portes aux gonds relâchés laissaient fuir une odeur de ménage mal fait, de vieux meubles et de hardes humides.

Chaque soir, il en sortait un haquet antique, plein de sacs, et le valet Jean-Pierre. Derrière eux, Coquelourde fermait les vantaux d'un portail branlant, roux et vétuste comme le reste, dont les ais disjoints livraient passage à des poules poursuivies par un chien. Jean-Pierre, à pied, poussait un « hue! » L'attelage partait, tout rapiécé, les harnais raccommodés de ficelles; le chien aboyait comme grince une poulie rouillée. Coquelourde, au seuil, s'asseyait sur un banc de pierre et leur criait: « Ha! ha! » en manière d'adieu; signal qui faisait autour de lui s'attrouper bientôt les voisins, — car sa présence annonçait sans faute l'heure de la veillée, — et une réunion, là devant, commençait qui durait tard dans la nuit noire...

Il n'était pas sûr que le moulin gagnât de quoi nourrir son homme : il marchait sans qu'on sût bien qui fournissait les écorces ou achetait le tan. Ainsi marche sans repos, mais sans profit, le Juif errant. Coquelourde portait le même tablier de cuir, le même chapeau de cuir roussi et les mêmes galoches qui, usés à l'extrême, ne pouvaient s'user davantage. Il semblait être du monde seulement pour compléter son moulin, occuper par ses histoires — « ha! ha! » — les soirées du voisinage et marquer aux gens le couvre-feu. Il avait un fils, un gars « estruit », parti en ville pour être médecin; une femme, séparée de lui, qui demeurait seule dans le haut du village et qu'il appelait aigrement « mâme Coquelourde », quand d'aventure il en parlait. Mais il préférait n'en rien dire.

Son moulin était un peu le moulin de tout le monde : on allait au puits tirer de l'eau, on entrait cueillir de l'oseille dans les plates-bandes, et Jean-Pierre, toute la journée, s'essoufflait à donner la chasse aux gamins qui ébranlaient les chambres de leurs galopades, se culbutaient dans la resserre au foin, même avaient l'audace de traîner hors de l'écurie la pauvre jument pour s'installer dessus quatre, cinq, — autant qu'en pouvait tenir son échine. — Elle pliait sous la charge, touchait presque terre du ventre, hennissait plaintivement, n'avançait pas d'un pouce, et le fouet du bonhomme termi-

nait la séance sans corriger personne. On empruntait la grange pour les noces : Coquelourde voulait toujours bien, priant seulement qu'on ne dansât pas trop fort : « Les vieilles maisons sont femmes... Faut les traiter avec précaution... ha ! ha ! »

Tous y passaient, retrouvant la jument poussive, Jean-Pierre autant voûté (c'était bien impossible qu'il le devînt plus), les poussières tranquilles accrues dans les encoignures, les pièces délabrées ; et Coquelourde, qui ricanait sur le passage des « noceux », s'enfuyait comme un ours manger seul son quotidien bout de lard sur du pain, et, ces soirs-là, enfermé, grognait plus que de coutume.

Il aurait pu tenir registre des mariages, aussi bien que le curé : il les aurait tous vus chez lui, depuis celui de Maingard, le conseiller général d'à présent, jusqu'à celui de Baptiste Bayard, — si ce dernier se mariait, à la fin !

On en parlait dans le bourg depuis des semaines. Coquelourde n'y crut pas d'abord : « La mé Bayard voudra jamais... » Sa mère l'avait couvé comme un poussin, celui-là, gardé toujours contre ses jupes : épouser le fils, ce serait s'empêtrer d'elle, et aucune de Villaré n'en montrait la moindre envie. Il est vrai qu'ailleurs aussi on trouve des femmes... pires quelquefois : Coquelourde songeait à la sienne, qu'il était allé chercher en ville... Mais ce fut la vieille qui vint elle-même lui confirmer la chose et emprunter la grange :

— Oui, fallait ben !... I' se tourmentait les sangs dé d'puis qu'il est libéré. J'y ai dit : « Prends femme, pisqu'i' t'en faut ; je la choisirai. »

— Ha ! ha ! — ricana le meunier.

Et toute une couvée de poules qui s'ébrouait en caquetant semblait rire avec lui ; et tout le moulin, au rythme des grandes meules, tremblotait, pris de rire aussi...

Portant si joyeuse nouvelle, la vieille avait la mine de mener le diable en terre.

— C'est comme la fois que le pé Bernard s'en fut querir femme au Morvan..., — commença Coquelourde.

Il la servait à tous ceux qui venaient pour pareille circonstance, car il en avait de tous genres et appropriées à toutes cérémonies, comme le curé des prônes. Mais la « mé » n'était pas d'humeur à l'écouter :

— Oui, oui, — coupa-t-elle; — connaissons. J'm'en vas!

Il en resta tout éberlué, si vexé d'être interrompu dans une de ses meilleures qu'en sa bonne âme il souhaita mille maux à la commère. Au reste, nul besoin d'en souhaiter : ils allaient lui pleuvoir tout seuls sur le dos, avec le mariage, — comme à lui, comme à tous les autres venus à leur tour dans sa grange, donnant le bras à leur misère future ou conduisant quelqu'un des leurs... Elle le sentait bien, qui s'éloignait courbée...

La noce était à l'église, tout tranquille, et les curieux, d'avance, formaient la haie pour assister à la sortie, quand un bruit formidable éclata chez Coquelourde, d'où une fumée s'évasait vers le ciel.

— Cré bon Dié! j' crais ben que v'là le moulin qui croule.

Pas le moulin, sa grange seulement; mais, pour les noceux, le désastre était pire. Comme si elle avait assez vu de ces farces, elle avait cédé, pourrie jusqu'au cœur des chevrons, sous le poids des poussières de tan, — pareille à ces vieillards, verts, la veille, et qui meurent d'un coup, sans prévenir, — écrasant tous les apprêts du repas, pilant verres, assiettes et les tartes. La mé était muette de saisissement, tandis que Coquelourde, accouru bric-broc dans ses galoches, une fois rassuré :

— Y a personne dessous? — ricanait-il à mi-voix, — ha! ha! ha! — malgré son faux air contristé, si bien qu'elle lui eût arraché les yeux.

Elle aurait bien voulu lui mettre à dos la dépense; mais elle le savait rétif à payer, processif plus qu'elle et mulet pour l'entêtement. Et c'était de mauvais présage, recourir aux hommes de loi un jour de noces. Déjà ce coup du sort lui fauchait les jambes, pour l'annonce qu'elle y sentait de chagrins à venir.

On dîna tant bien que mal à l'auberge Saint-André : — une fête improvisée qui n'aurait pas été moins joyeuse, si ce corbeau de malheur n'était venu au dessert, chargé de vieilles bouteilles afin de se faire pardonner l'accident du matin, leur déclarer d'un ton plaisant qui donna à tous la chair de poule :

— Ça m'est arrivé trois fois, chaque fois pour des ennuis... Un coup, l'étable, quand j'ons épousé mâme Coquelourde : beau marché, ben sûr!... Un coup, le puits, quand al' a eu son fi... Et l'aut' fois, quand on a f... l'empereur par terre.

Et, clignant de l'œil vers le marié :

— La maison est fée, a' sent le sort à l'avance... Méfie-toi, mon gars !

Baptiste haussa les épaules, affecté tout de même; et la mariée, — elle était de Butiaux, où les femmes sont réputées pour avoir langue plus affilée qu'ailleurs, — secoua le bonhomme rudement :

— Eh! taisez-vous, marchand de coliques!... C'est-i' le jour à parler de malheur?... C'est ben fait pour vot' empereur : n'avait qu'à rester tranquille... Feriez mieux de vous mett' assis et de boire... Quoi qu' c'est qu'un acrobate comme ça !

Il se tint coi, hochant la figure vers Baptiste : « Ben, mon fieu ! ben, mon fieu!... A'va te la mener dure, cell'-là » ; — mais cela, il se contenta de le penser, le dos rond, en lampant son vin vieux.

« L'empereur »!... Au bout de la table, une vieille tête se dressa, coiffée d'un bonnet phrygien plus crasseux peut-être que le feutre de Coquelourde :

— Qui qu'a dit ça, que c'était bien fait pour l'empereur? J'y fends la gueule...

Mais on calma cette colère de fanatique. Et les rires et les chants repartirent, qui duraient encore à minuit. Le marié virait des yeux fiévreux vers sa femme, surveillé par les jeunes gens qui les épiaient pour les faire un peu « endêver », suivant l'usage.

— Où qu' i' vont coucher, tu dis?

— Chez leurs cousins Mazeilles, je crois... mais faut guetter...

La mariée blanche s'éclipsa sans qu'on parût la remarquer. Lorsque Baptiste voulut filer à son tour, — sous un prétexte, — il se fit autour de lui une chaîne de bras robustes et de jambes écartées pour le maintenir dans un coin, et l'empêcher d'aller la rejoindre. La poitrine enflée, riant d'abord, puis irrité à mesure que se prolongeait la plaisanterie, il fonça dans le tas, mais sans faire céder la haie humaine rieuse. Les

vieux, dans le fond, contaient des histoires où l'on entendait l'appel du clairon de Coquelourde : « Ha ! ha ! » et la mé Bayard intervenait seule, à grands coups furieux de parapluie, que les gars recevaient sans cesser leur jeu. Cette charge fit diversion, tout de même : comme ils paraient ces coups, détournant la tête vers la vieille, Baptiste put inaperçu ouvrir une croisée, s'élancer et retomber de l'autre côté, faisant « plouf » des deux pieds, lourdement.

Eux, sans retard, — au moins les plus enragés, — se mirent à sa poursuite pendant que le tonnerre de la musique commençait à battre les vitres ; mais il avait de l'avance et, tandis qu'ils hésitaient, filait droit, sachant où il allait.

La trace perdue, un long temps dépensé à essayer de la relever, ils retournaient danser, mécontents et se rejetant le tort les uns aux autres, quand, au seuil de l'auberge, un hurlement les retint attentifs, vrillé dans leurs oreilles adroites à distinguer les bruits lointains :

— Hou !... hou !... hou !...

Plus rien ne troua le grand silence.

— Un chien malade...

— Ben sûr, un chien !... Un chrétien, oui, eune voix d'homme... dé d'là les Carrieuses... Y va qui voudra ; moi, j'aime point entreprendre les esprits.

Les autres, pas plus que celui-là, n'étaient partisans d'affronter les mystères nocturnes des Carrieuses, étangs isolés où l'on racontait qu'apparaissaient des flammes inquiétantes, signes de mal à qui les apercevait... Si peu sûrs qu'ils fussent de l'endroit d'où venaient les cris, ils rentrèrent vite dans la salle chaude, avec un petit frisson aux omoplates, appréciant mieux la joie d'être en société et à la lumière.

Ils ne songeaient plus qu'à danser, lorsque surgit la mé Bayard, son parapluie au bout du bras. Ce qu'elle dit arrêta net l'évolution des quadrilles :

— Mon fi ! mon fi !... S'a cassé les jambes dans la cave à Merluet !

Chez Merluet, c'était chez l'épicier Merluet... Ah ! bon Dieu !... Mais ce n'était plus l'heure des farces. Ils partirent quatre, au trot derrière la vieille ; d'autres suivirent, pour aider, si nécessaire.

Baptiste, en chemise, claquait des dents au bas de l'escalier, — un escalier « traître », au ras du sol. — Il était sorti pour fermer du dehors les volets, n'avait plus pensé, dans son trouble, aux degrés rapides, et plouf ! s'était trouvé les fers en l'air pour pousser ce beuglement entendu par la jeunesse et s'évanouir. Sa femme le réconfortait ; pas assez forte pour l'enlever seule, elle lui avait passé une couverture sous les reins, et, comme il geignait depuis qu'il était revenu à lui, elle restait bouche bée, les mains jointes sur son corsage blanc où la branche d'oranger pendait, un peu froissée.

— Eune drôle de nuit d'noces, pour sûr !

Les gars chargèrent sur leurs bras le camarade et s'informèrent :

— Où qu'on l'emmène ?

— Cheux nous ! — commanda la vieille. — Je l'soignerai.

Et le cortège déjà s'ébranlait, quand Stéphanie, avec la douceur proverbiale des femmes de Butiaux, intervint :

— Vous l'soignerez ?... Ben, et mouè ?... C'est mon homme, à la fin !...

Toutes deux avaient les nerfs vibrants et se devinaient d'instinct ennemies. Le parapluie de la vieille oscilla de façon inquiétante. Devant Baptiste, objet du litige et qui s'en souciait peu, réclamant « un lit, f... ! et la paix », il y eut d'abord une lutte de becs, puis d'ongles, — si furieuse que les gars, lâchant leur blessé pour séparer les combattantes, reçurent force horions et griffures, et ne rétablirent l'ordre que lorsque la mère, plus vite lasse, commença de lâcher pied sous les bourrades de l'autre. Elle tremblait des mains et de la tête, voulant son « fi » ; la bru lui répliquait sourdement par des injures et grognait :

— De quouè qu'a' se mêle ?

Et cela continua tout le temps du trajet.

Quand on repassa devant l'auberge où, malgré tout, les plus acharnés dansaient encore, Coquelourde apostropha le cortège :

— Hein ? j'y avais dit : si ça y était arrivé hier, ça y économisait la bêtise d'aujourd'hui... En faudrait autant à tous la veille des noces, ha ! ha !

La mé, en serre-file derrière le groupe, le laissait dire et

laissait dire sa bru, dodelinant de la tête et grimaçant dans l'ombre un sourire dont on n'aurait su dire s'il était triste ou joyeux.

II

— Pardi ! — fit Pétrus.

Il cracha loin devant lui avec assurance, « guetta » le vent en étendant la main, et partit pour les terres, laissant derrière lui la demeure « en pagaille » et tous qui jacassaient ensemble, — le docteur, la mé, la femme et mâme Coquelourde, — au chevet de Baptiste,

C'était toujours sur lui que ça retombait : encore une chance !... Baptiste allait à la ville vendre une vache, Baptiste se mariait, Baptiste se cassait une patte : Pétrus toujours en pâtissait. On envoyait Lise lui dire, avec ses yeux câlins : « Hé ! Pétrus, faudra vous grouiller : v'là l'patron qui fait ceci ou qui a cela... » Et Pétrus restait avec le vieux Bayard — « qu'avait du cœur à l'ouvrage, ben sûr ! Mais pus les reins » — à mettre en état des carrés de champs où l'on n'aurait pas été trop de six. Ces jours-ci, c'était la moisson : à quatre, — lui, Bayard et la vieille, plus Baptiste (mais Baptiste ne comptait guère), — on avait déjà du mal...

— Bon sang de bon Dieu ! — jura-t-il, — empoignant sa faucille à pleines paumes.

Tous les autres étaient à la besogne : jusqu'à la colline de la Télégraphe qui fermait l'horizon, des chapeaux de paille avaient poussé comme des fleurs au milieu des blés, et bien des pièces avaient déjà leurs javelles par terre. Des Belges partout : une engeance !... Pétrus les sentait de loin, à leur odeur de schnick et de sueur. Ils venaient « manger le pain des gens d'ici », comme disait Merluet. Et lui, Pétrus, qu'on louait autrefois le premier de tous aux Saint-Jean, maintenant ne trouvait plus d'ouvrage que chez les Bayard ; bien heureux d'y rester.

— Enfin, c'est la dernière année, bon Dieu ! A la moisson prochaine, le gôvernement nous fournira du pain cuit...

Il pensait au tirage au sort et faisait un peu la grimace.

Plusieurs fois il interrompit son travail et porta sa main en visière au-dessus des yeux :

— Viendra pas, va, c'vieux! Doit flemmasser là-bas autour!...

Et, dans sa rage d'être seul, il s'en prit aux gerbes, qu'il envoyait en paquets derrière lui...

Lise vint à midi lui porter le « manger ».

— Ben, comment qu'il est? — dit-il.

— Il est pareil, quoi! Mossieur Molance a dit comm'ça qu'il en tient pour deux mois... C'est la Stéphanie qui rogne!

— Ben sûr!... Alors, moi, à c'compte, j'vas tout faire? C'est ben régalant... Dites voir au vieux qu'i s'presse un peu de venir. Y en a pour moi, et pour lui aussi : faut pas qu'il s'en prive.

La fille riait, connaissant ses colères.

— On y dira, Pétrus, on y dira... Restez voir tranquille, hé!

Elle rabattit, d'une claque, la main entreprenante, sans cesser de rire, ce qui lui faisait sur la face mille fossettes fines, comme les plissures d'une eau fraîche que frôle une brise. Sous des yeux sains et remueurs, elle avait un cerne léger à cause de la fatigue du bal, la veille; hors ce bistre, pas une tare: une peau souple et tendue, baisée de hâle. Il la regarda longtemps s'en aller. Il la trouvait plus « mignonne » chaque fois qu'il la voyait, et douce malgré ses rires et ses moqueries. Il était fier d'elle: car elle faisait honneur à leur patrie commune, Boësses-en-Gâtinais, riche autrefois et qui nourrissait tous ses fils, forcés d'émigrer depuis le phylloxéra.

Ici aussi, pardi, c'était de la plaine : pas la leur! — de la vigne, mais dont le vin n'était bon qu'à « donner aux cochons » ; —du blé, des orges, tout, quoi! comme là-bas, sauf les façons des gens, « ch'tits » — ici, tandis que ceux de Boësses, au bon temps, vous faisaient entrer dans leur cave et boire à même jusqu'à ne plus pouvoir remonter, point ménagers de rien aux garçons de ferme et aux hôtes. — Lise, venue après lui, avait eu bien du mal à s'habituer, et reparler de chez eux leur était une douceur qui fortifiait leur amitié.

Derrière lui, le bourg où venaient se briser des rayons de soleil était doré comme une miche blonde, et le clocher, — ce fameux clocher qu'on voyait de deux lieues à la ronde —

perdait son sommet indécis dans l'exaspération du ciel blanc et bleu : le vieux ne venait encore pas.

Pétrus reprit la faucille, sans trêve, sinon pour torcher son front en sueur, d'un revers de manche. Quel ouvrier! Les gerbes croulaient en files égales, et il ne s'arrêta qu'à la brune venue, les autres champs pour la plupart vides, alors que sous le ciel sonore de menus bruits s'enflaient et se prolongeaient : roulements de chariots, pas alourdis, appels filés dans l'air...

Les soupes qui, d'ordinaire, fumaient en rang sur la table, ce soir-là n'étaient pas prêtes, à son retour. La vieille pleurait dans un coin.

Le garçon s'emporta :

— En v'là-t-i' eune affaire!... Ben! il en reviendra, vot' gars... Qu'est-ce que j'vas manger, moi?... F... boutique, où il n'y en a que pour le fi! Faudrait penser un peu à ceux qui travaillent, des fois!

Elle tira de la maie des restes de jambon garnis de lard, un quignon d'une livre et du « râpé » au fond d'un litre; il avala le tout en grognant. Au lieu du bel ordre accoutumé, toute la maison était sens dessus dessous : les casseroles en l'air, rien de balayé, des fioles de médicaments plein le rebord de la cheminée; et, quand il voulut allumer sa pipe, la patronne le poussa par les épaules retrouver dehors « pé Bayard », tassé sur son banc de pierre et plus recroquevillé que de coutume.

« Il a dû être saboulé, — pensa Pétrus. — Ça va être drôle ici, tout le temps que l'gars sera au lit!... »

Le vieux s'immobilisait devant l'horizon, rigide autant que sa pierre, avec une passivité d'arbre dont les pores s'ouvrent à la vie du crépuscule; Pétrus, harassé, se taisait aussi : — il était peu causeur, — et rien ne troublait le silence, sinon, par intervalles, les plaintes de Baptiste ou les pas de sa mère tournant autour du lit...

Sur les neuf heures, une ombre traversa la cour devant eux; et, tout de suite, il y eut un colloque à voix basse : ps... ps...

— Est-ce que vous lui avez donné de la tisane?... La feuille de laurier, c'est très bon... Au fils Cloutier, on en avait fait prendre... Est-ce que?... ps... ps...

Ça durait depuis un moment; un bruit de sabots, ensuite approcha, martela l'aire battue, et Coquelourde, entré, claironnait :

— Ha! ha!

Cependant ses yeux, habiles dans l'obscurité comme ceux d'un chat, reconnurent la visiteuse. Il s'arrêta court, fit demi-tour en ronchonnant :

— Pardine! où qu'y a du malheur, faut toujours qu'alle y fourne son bec, même Coquelourde.

Et, un peu confus de la rencontre, il sortit se joindre aux deux hommes, tapant sur les cuisses du vieux, offrant une prise au jeune, animé d'une soudaine rage de rire haut et de s'amuser. Tandis que continuaient les chuchotements, il commença, à propos d'une remarque que fit Pétrus au passage de Berthe Colignon :

— Ha! ha!... C'est comme la poule à défunt Branchu qui voulait du coq, p'is n'en voulait point...

Une longue histoire qui mit en joie Bayard, pendant que la mijaurée s'éloignait, trottant menu, d'un air sainte-nitouche de vierge étriquée et pieuse, et que les oraisons de l'intérieur se précipitaient comme la fin d'une messe basse. Pétrus ne riait que du bout des lèvres et par déférence : cette pimbêche lui donnait mal au cœur, qui boudait à l'homme et faisait sa renchérie. Même son confesseur, le vieux curé Nanot, la trouvait exagérée. Le fils Maingard la priait pour femme depuis des éternités : beau gars, avec du bien, des façons de monsieur. Un jour, c'était oui, puis, le lendemain, au retour de la sainte communion, « le bon Dieu ne voulait pas! »

Les jeunes gens disaient :

— Je la lâcherais, moi, à sa place...

Pétrus secouait la tête :

— On ne lâche pas comme on veut, pour ces machines-là...

Coquelourde contait sans entrain, gêné par l'*autre*, qu'il sentait derrière son dos. Bayard s'assoupissait; le garçon pensait à des choses d'amour, à Lise, à vingt idylles pareilles à la sienne, qui s'agitaient autour de lui; à la Berthe, cette fille redoutable, née pour faire souffrir au lieu de donner du bonheur simplement. Ils finirent tous trois par se taire, plus à l'aise dans ce silence de campagnards recrus et plus eux-

mêmes, la face dans le frais; montés de la rivière, des coassements de reinettes résonnaient, réguliers comme les pulsations de l'horloge, mais plus espacés.

Le meunier s'en allait vers des années lointaines, à leur musique. Comme son moulin, elles étaient ensevelies sous des poussières informes, et, d'habitude, il s'en détournait. Ce soir, la voix surette chuchotant dans la cuisine, cette voix de jadis qui le remettait en colère, ranimait tous les souvenirs et remuait leur amertume. Perçant le mensonge du vieux Coquelourde et de son rire, elle atteignait sous lui l'autre, celui qui avait été brutal, orgueilleux et tendre, et mal marié, — et triste en secret. Vingt ans n'avaient rien épuisé ni amoindri : tout revivait, frais et irritant comme une jeune blessure. Et plus qu'à *elle*, c'était à lui-même qu'il en voulait de tout, et d'être si sensible à de si vieilles histoires... Mais une querelle s'éleva :

— Si !

— Non !

— Vieille poison !...

Bayard, dès que ces cris éclatèrent, se défila prudemment vers la grange où il couchait tout l'été; distrait de lui-même, le meunier tendit les oreilles, à l'affût.

Aussitôt mâme Coquelourde sortie, les femmes repartaient en guerre, et la jeune n'avait pas la plus forte voix. Toujours même chose : Stéphanie, pour avoir son homme à elle, saoule des remontrances et de l'air jaloux de la vieille, parlait de faire maison à part; la mère prétendait garder son fils, — commander, tout régir, comme avant. — Des coups s'entendirent dans le noir, dont ricana silencieusement l'écouteur. Mais Baptiste, mal endormi, avait geint : elles firent trêve, toutes deux penchées sur lui, quêtant son regard comme une sentence. Par habitude, il se tourna vers la vieille :

— Mammâ !...

Ce mot d'enfant la rendit toute glorieuse; Stéphanie, vaincue, la laissa seule s'occuper de lui, et ne souffla plus mot.

Coquelourde, en Titus heureux de n'avoir pas perdu sa journée, passa ses mains sous son tablier de cuir, et se raconta (Pétrus était allé dormir) :

— C'est comme la fois que Pierre, des Caillerets, voulut prendre femme, et fut pris pour sot...

Il s'interrompit pour hurler :

— Attends, maraud ! Attends vouèr !...

Un galopin batifolait, au bord de l'eau, et lançait des cailloux dans les aubes pourries de sa grande roue.

L'enfant se sauva ; et Coquelourde, un instant après, l'entendit crier, fessé d'importance pour s'être attardé. Lui dévala sous la fraîcheur violette des saulaies, voûté et revenu aux pensées de tout à l'heure...

Son gîte était noir, puant le vieux linge et la pouacrerie d'une tanière. Sans même allumer, butant contre un chat qu'il écarta du pied, il quitta ses loques et se coucha, avec un : « ha ! ha ! » cette fois sans joie, sans ironie et presque plaintif. Le chat se rassurait, traînant quelque os bruyant.

Plus une lumière ne persistait ; le bourg était, dans la plaine, un accident d'ombre, parmi d'autres, — sauf le clocher qui sonnait les heures : « Une... Une, deux... Une, deux, trois », d'un timbre tremblant et dont les sons s'envolaient dans la brise.

III

Dans les tufs de la Télégraphe, — la colline au sommet de laquelle se dressaient, tout démantibulés, les vieux appareils de Chappe, — dans ces tufs que les gens éventraient pour se fournir de pierres et qui montraient à vif leurs couches superposées, on était sûr, les après-midi, et même fort tard, de rencontrer l'abbé Nanot, la soutane relevée jusqu'aux reins, flanqué d'une ou plusieurs mauvaises gales d'enfants de chœur, ses élèves de latin généralement, mais à qui il enseignait mieux les antiquités que le rudiment. Rudiment ou antiquités, du reste, entraient dans la cervelle des moutards au petit bonheur, et sans qu'il y eût de leur part bonne volonté aucune : tous à jouer, à se battre, — avec les silex précieux de l'abbé, au besoin ; — et Coquelourde avait éprouvé depuis longtemps que, de tous les méchants gamins

du bourg, les pires étaient ceux du curé. Celui-ci les prenait doux, si timides qu'ils n'en avaient pas de langue, anges qui se muaient vite en effrontés diables. Il claquait l'un, bottait l'autre, quand leurs piailleries troublaient par trop ses fouilles; fort irascible, avec un grand nez droit qui vibrait lorsqu'il se fâchait, mais si absorbé par sa science qu'il les laissait d'ordinaire « couiner », hurler et faire, au dam des propriétaires voisins, de bonnes farces dont il avait souvent à payer les frais.

Pétrus, en nouant ses gerbes, vit approcher la bande et se mit sur ses gardes, crainte de dégâts...

— Bulbe de percussion, retouches aux arêtes... Parfaitement ! — disait l'abbé, caressant du doigt les angles d'un caillou préhistorique ; — je le crois authentique.

Le jeune Merluet, qui tenait de son père tous les mauvais instincts, — sans compter les vices de la mère, suivant Coquelourde ! — avisant au bout du champ des Bayard la charrette, brancards en l'air, courut s'y hisser, en appelant les autres, tel un moineau qui découvre une aubaine et la signale à sa tribu : trois sauts, trois bonds, et toute la horde le rejoignit... Sournois, Pétrus alla querir son fouet, rangé avec la gourde et la mangeaille de son « quatre heures », et il tapa dans le tas à tour de bras, malgré les cris. Il avait saisi par les oreilles Merluet, trop haut perché pour fuir, et il l'amenait vers le curé pour une semonce.

— V'là vot' élève, môssieu l'abbé ! Je vous l'ai un brin corrigé... pas sans besoin !

— Ils sont insupportables...

Merluet fils, à peine lâché, faisait de loin des grimaces à tous les deux.

— Comment va ton jeune maître ?

— Heu !... couci-couça... Les jours bien, les nuits mal... Nous, tout ce temps, on se décarcasse... Serait à souâter qu'i' se remette vite.

— Oui... Et tu crois que je pourrais aller chez lui sans... sans rien avoir à redouter pour le prestige de mon habit ?

— Ben !... la mé est toujours dans ses idées, vous savez. Y a ben la bru, mais on peut pas dire qu'alle gouverne... Ça n'y ferait point de mal, en tout cas.

— Oui, — dit l'abbé pensif.

Il n'aimait point ces devoirs supplémentaires, acceptant les autres, obligatoires, — messes, enterrements, confessions, — comme une nécessité de sa vie, un sacrifice qui rachetait ce qu'il pouvait y avoir de trop profane en ses recherches. Encore voulait-il, ensuite, avoir quelque temps libre, mais il n'osait plus trop rien négliger de son ministère : cette « exagérée » de Berthe Colignon, qu'il avait rabrouée parce qu'elle venait, tous les jours du bon Dieu, se confesser, discuter des cas de conscience, et le retenir, chaque fois, des heures pour des niaiseries, lui avait valu l'hostilité des sœurs d'abord, à qui la demoiselle s'était plainte, et, par leur canal, une réprimande de l'évêché. Déjà on l'y jugeait tiède, sentant un peu le fagot avec ses manies géologiques ; et on le laissait moisir dans cette cure médiocre, malgré son intelligence. Il ne réclamait pas, heureux de rester à sa mine non-pareille de la Télégraphe, fuyant comme peste bonnes sœurs, « Enfants de Marie » et la séquelle des pénitentes obstinées. Le bourg lui savait gré de ne point se prodiguer : salué, saluant, souffrant d'une âme égale les railleries — plus lourdes que les pains de sucre — de l'épicier Merluet, chef du parti rouge, — et si peu rancuneux qu'il avait pris avec lui le fils de cet adversaire, sur le désir de la maman. Les gens l'aimaient comme une habitude.

Il finit par dire :

— J'irai le voir, en ami... Avertis-le... Ne serait-ce que pour l'aider à se soigner : je m'entends un peu en médecine, tu sais?

— Oh! monsieur l' curé, pour ce qui est d'être savant!...

L'abbé rappela sa marmaille égaillée sur les champs voisins, et tous disparurent dans les roches de la colline...

Le garçon annonça, le soir :

— Y a l' curé qui vous viendra voir, quéque jour... voir quement qu' vous allez. I'm'a dit comme ça de vous avertir.

Baptiste grogna dans ses couvertures :

— Bon!

Stéphanie ne dit rien, et la mé ne s'interrompit pas d'étancher ses yeux : car, — ô surprise! — elle pleurait... Pétrus s'ébahit de son silence, alors qu'il lui parlait du curé. Mais il

préféra garder pour lui son étonnement : Bayard n'était pas là, signe de récent orage ; pas la peine d' « avoir des mots ».

Le vieux, sans doute, avait fui, craignant le terrible coup de sabot par lequel sa femme le matait : elle se déchaussait, calculait rapidement où l'atteindre et d'un « han ! » lui envoyait le projectile à tour de bras. Lui n'avait qu'une tactique : il esquivait le coup en se jetant par terre à plat ventre, puis décampait.

Pétrus riait, se représentant la scène; Lise, qui venait de traire à l'étable, lui souffla :

— Y a du nouveau !

— Et quoi ? — fit l'amoureux.

— Berthe Colignon veut bien, c'te fois, du fils Maingard...

— Ben ! j' la connais !

— Mais sûr, sûr !...

Oui, sûr, sûr !... Il haussa le sépaules, et tout bas, montrant du doigt les femmes :

— Et all's ont encore évu des raisons ?

— Peuh ! — répondit Lise ; — à cause que la Stéphanie veut se faire bâtir une maison, pour elle et son homme...

Elle entendait ça toute la sainte journée et n'y faisait plus attention. Le mariage de Berthe l'intéressait autrement : un bal en perspective, — pour le repas, elle serait sans doute de cuisine, et, d'ailleurs, le manger lui était égal, — toute une nuit de gaieté, de danses, de beaux habits et de pensées de fête; quitte à se passer de sommeil et à trimer ferme le lendemain.

Pétrus la contemplait avec admiration, et ses grands cils donnèrent à son regard net de jeune homme la candeur d'un regard d'enfant. Il alluma sa pipe, rejoignit Bayard, et, comme tous les soirs, ils restèrent en face du crépuscule, sans plus parler que bornes au coin d'un champ.

Du côté du moulin, dominant le bruit de l'eau sur la roue, montait par intervalles un immense rire qui s'enflait soudain, se propageait et n'en finissait plus :

— Sacré Coquelourde !...

Tellement qu'à peine si l'on entendit l'*Angelus*...

A la fin, Pétrus, laissant le vieux sommeiller, eut envie d'aller retrouver l'assemblée joyeuse. La barrière à pousser, quelques enjambées dans la grand'rue, et l'on y était.

Pas de lumière; dans l'obscurité, c'était seulement un groupe d'obscurité plus compacte, des gens assis, appuyés ou allongés. Le chien, derrière tous, quelquefois lançait son aboiement de poulie rouillée aux chausses d'un lointain passant.

Coquelourde tenait un thème inépuisable : les farces de lui et sa génération, — « d'autres gars que ces maigriots-là, pour sûr! » — au temps de leur jeunesse. Les approbations et les rires l'entouraient glorieusement, échauffaient son âme, et, excité, il enfilait une histoire au bout d'une autre : — le cochon de Matras, à l'engrais dans une étable étroite, si étroite, que la queue sortait par la chatière, pour son dam! car ils la lui scièrent; — et le même Matras, fou d'épouvante à garder six mois le lit (Dieu sait pourtant s'il fallait une male fièvre pour le faire dévêtir et s'aliter), depuis que la même bande avait toute une nuit promené sous sa fenêtre une caisse vide qu'il prit pour un cercueil; — et le lard au défunt curé, volé, découpé, mis en chasubles et en manipules à tous les saints de bois de l'église... Coquelourde avait mené ces drilles à toutes les folies, aux batailles avec les gars des villages d'alentour (il en conservait plus d'une trace, car on s'y cognait dur), fêté, heureux, leur chef. Quelle joie — « ha! ha! » — de redire ce temps de force et ces beaux jours!

Étaient là Merluet, Colignon, — replié sur lui-même, à son ordinaire, et redoutant toujours d'occuper trop de place, — Jean-Pierre, — qui ne cessait de tousser que pour témoigner : « C'est vrai, j'y étions! » — et, au second rang, des jeunes, leurs bras aux tailles des filles, qui riaient de tout cœur, même quand ils comprenaient mal ou pas du tout.

Pétrus, là dedans s'insinuait des coudes et des épaules, et avançait doucement, quand, au plus bel endroit de l'histoire (lorsque le curé, à la messe de six heures, découvrit la parure de ses statues), subits et simultanés, il y eut un soufflet qui retentit et un cri : « Malhonnête! » aigrement jeté. Tout le monde se retourna : le soufflet, Pétrus, étonné plus que tout le monde, l'avait reçu, sans mériter l'épithète.

— Ben! — dit-il à Berthe, — vous avez la main bonne, vous, encore!

« Oh ! si c'est Berthe !.,. » pensa-t-on.

C'était Berthe, incongrûment pincée par un facétieux, et dont la pudeur s'était ainsi rebiffée. Colignon, honteux de l'esclandre, emmena sa « toquée » sans l'oser réprimander, car il la voyait toute en nerfs ; et Pétrus, gardant sa gifle, plus quantité de quolibets, s'en fut coucher, sa bonne humeur évanouie.

Coquelourde mêla toutes les femmes en sa réprobation, et, ce soir-là, n'alla pas plus avant... Toujours elles pénétraient dans la vie des hommes pour du désordre. — « La peste des carnes ! » avait-il dit fort bien : Lise, qui sut l'algarade, ne s'avisa-t-elle pas de jouer la jalousie et de bouder le gars !

Plus de sourires, plus de frôlements ni de chatteries lorsqu'elle servait à table ; Baptiste, trop bien soigné pour être pressé de guérir ; et ces deux enragées, toujours à se disputer devant son lit : — Pétrus devint, pour un temps, misanthrope... Ajoutez que le fils Maingard, instruit de la gifle, à son tour (n'y a-t-il pas un mauvais génie pour avertir sans retard les gens des choses qui vous peuvent brouiller avec eux ?), lui en fit des reproches, et dès lors lui battit froid.

Tout le temps des moissons fut attristé par ces querelles ; à la maison, le même air de bataille, l'odeur des pharmacies, et toujours quelque orage en route. Les gens prenaient parti, dans le duel des combattantes : — même Coquelourde avec la mé ; Merluet, les maçons qui bâtissaient la maison de Baptiste, et toute la jeunesse, avec la jeune. — Ils envenimaient les rapports, augmentaient tout de ragots et d'inimitiés personnelles. Pétrus seul restait neutre, et, comme de raison, se les mettait tous à dos en les envoyant promener indifféremment. Ces bonnes âmes s'employèrent à détacher Lise de lui.

Un beau merle, ma foi, sous ses airs innocents ; un sournois qui devait courir les filles en cachette ! Elle aurait du bonheur en ménage avec lui, — et des cornes haut comme le clocher !... Quand une chose a été redite mille fois, affirmée par tous ceux qui n'ont rien vu ; quand, par surcroît, elle sert à des passions et nourrit les commérages, il ne faut plus penser la nier. Le gars Caminat le tenta en vain, ennuyé qu'on chantât pouilles à cette brave pâte de Pétrus. Un dimanche, à la partie de boules dans le pré communal, où les

pompiers faisaient la manœuvre et les autres leur promenade, ils étaient une troupe à gloser sur l'incident; le jeune homme finit par leur crier très haut, et d'un ton irrité, qu'ils étaient des ânes, tous, de méchants ânes rouges, et que c'était lui, lui, lui! qui avait pincé la Berthe. « Ça n'était pas la peine d'en faire tant d'histoires!... » Il le jura par tous les jurons de son répertoire de charretier... « Une manigance entre les deux marauds », dit-on; et personne ne crut à cet aveu...

A la fête d'été, Lise refusa de danser avec Pétrus, qui s'en alla sous l'affront, trop triste pour chercher une autre cavalière. Elle-même était mal à l'aise après cette exécution: avec d'autres, — tous ceux qui s'offrirent, — elle essaya, sans réussir, de s'amuser. Tant que dura la musique, elle tint bon contre elle-même, fortifiée par la bruyante joie qui régnait; mais à l'aube, quand on eut fermé la tente, dégrisée par la fraîcheur et la solitude, elle rôda dans la maison, inquiète de son amoureux. Elle ne le trouva pas : il était allé s'étendre, proche la rivière qui le berçait de son glouglou triste, sur une meule de blé.

— Ah! c'est comme ça! — dit-elle.

A midi, quand elle lui porta le manger au champ des Carabines, ils détournèrent tous deux les yeux et ils n'échangèrent pas un mot.

IV

L'abbé Nanot, ayant longtemps atermoyé, vint enfin voir son paroissien, d'un train pressé d'homme qui a plus loin affaire urgente,

Baptiste allait mieux. On le levait pour l'étendre au soleil dans un fauteuil de paille; il recommençait devant sa mère, attendrie et prompte aux larmes, à manger comme quatre, à fumer sa pipe. Et Stéphanie, épouse jusque-là peu favorisée, chantonnait, pressentant des jours plus tendres.

La soutane fit de l'ombre devant la porte ouverte sur le soleil; tout le monde s'inclina et le curé dit :

— Mon pauvre ami!... Voilà longtemps que je projetais

de te venir voir ; mais, tu sais, dans mon état on n'a pas tout son temps. J'ai demandé souvent des nouvelles à Pétrus et au docteur... Je pense que te voilà bientôt rétabli, hé? Donne ton pouls... Bon, cela... Tes blessures? Fermées? Oh! oh! tu es hors de risques... Allons, je suis bien content... Et je suis sûr que tu n'as pas récité un *Je vous salue*, de toute ta maladie. Vous êtes tous les mêmes, païens!... Il n'y a que la mort pour vous rendre sérieux...

La vieille, déjà, grognait sourdement.

— Mais je ne suis pas venu pour te taquiner... Voyons un peu les remèdes...

Il pencha son long nez sur toutes les fioles.

— Et cela, en prends-tu bien régulièrement, au moins?... Il faut écouter le docteur, si tu n'écoutes pas le prêtre... L'un pour l'âme, l'autre pour le corps, devraient être religieusement obéis. Vous n'en faites rien, et Dieu vous punit...

Il soupira, invita Stéphanie à s'approcher quelquefois du tribunal de la pénitence, — tout n'en irait que mieux dans son ménage, — sourit, de loin, à la mé Bayard, — que cette déférence ne fit point se départir de sa roideur, — entama une longue histoire de maladie, le cas de la mère Mazeilles, — tombée « comme votre jeune homme », avec cette différence que l'âge aggravait le mal, — et, soudain, regardant sa montre, il s'interrompit, coupant au court :

— Elle est guérie, ce qui vous prouve qu'il ne faut jamais désespérer!

Là-dessus, il fit un grand salut circulaire et partit comme un fou.

Baptiste, malicieux, regardait sa mère ; elle avait ses petits yeux vifs des moments de colère, contractés, semblait-il, et dont le bleu se fonçait.

— Pouvait ben rester où qu'il était! — dit-elle enfin, — C'te rage de venir embarbouiller le monde!...

Stéphanie, rien que pour la contredire, repartit du tac au tac :

— Pourquoi qu'vous voulez point qu' i' vienne, c't homme?... C'est son métier, donc... J'dis qu'il a ben agi et j'irai y porter mes remerciements, au premier jour.

— Vous n'irez point.

— Si-dâ !

Baptiste fit mine de regarder attentivement vers la cour et le « bruit de becs » recommença. Tout ça l'assommait, au bout du compte, lui : il ne s'était pas marié à fin de disputes. Stéphanie était fraîche, rose et grasse : la mé pouvait donc pas la laisser tranquille !

— Mé, — dit-il, — finissez, à c'te heure ! J'veux point que vous la chicaniez.

Elles se calmèrent aussitôt et chacune, en son coin, s'occupa : la bru à la soupe, la mère à la réfection de hardes, — les culottes du vieux, copieusement pourvues de reprises déjà et qui en avaient toujours besoin.

— C't homme-là use p'us qu'un jeune, ben sûr. C'est-i' pas malheureux ?

Et toujours les fonds, à force d'aimer à rester assis : quel feignant, Dieu de Dieu !... Elles en rirent à l'unisson, malgré leur dissentiment.

— Et pour sûr qu'i' n'est point propre, ni ménager de rien, le sagouillat !

Merluet, qui passait, gouailla, à travers la fenêtre :

— Hé ! les fumelles, on s'chipote donc plus, à c'te heure ?

A quoi, par jeu, elles répliquèrent à coups de gueule, le poursuivant d'injures jusqu'à ce qu'il eut tourné l'angle, roide dans sa blouse grise, et dominant tout, à la ronde, de ses regards insolents.

— En v'là encore un bouffi !... De quoi qu'i' se mêle ? Goin, goin, goin !... la séparrration de l'Église et de l'État !...

Car la séparation de l'Eglise et de l'État, c'était le programme politique et social de Merluet. Au petit jour, quand il avait ouvert le comptoir annexé à sa boutique d'épicerie, pour les gens qui voulaient deux sous de « blanche » avant d'aller aux champs, il tonnait sans relâche : « L'Église et l'État, l'Église et l'État... » On l'entendait du moulin.

Près de disparaître, il leur montra le poing, fâché tout rouge.

Lui et la mé, les deux plus fieffés païens du village, se rencontraient sur le chapitre de l'incrédulité. Hors cela, vieux ennemis, ayant eu des histoires judiciaires de mitoyenneté : un puits qui, de la ferme, donnait sur le jardin de l'épicier... On avait plaidé des années, — renvoyés finale-

ment dos à dos, avec le droit pour chacun de tirer de l'eau et de payer sa quote-part de réparations. Au travers de la margelle, on s'était longtemps envoyé des mots aigres. Mais la querelle, à la longue, avait perdu de son âpreté. Bayard et Baptiste allaient avec les autres boire leur blanche et, la vieille absente, ne se faisaient pas faute de passer au voisin, par-dessus le puits, une bolée de vin doux, une tasse de leur nouveau marc... Même, une fois, surpris dans cette contrebande, le pé avait été châtié par le coup de sabot traditionnel; depuis, il se méfiait un peu plus et continuait, secrètement heureux de faire opposition au « gouvernement », gloussant d'un rire silencieux. On ne faisait plus que cordialement se taquiner, à l'occasion...

Le reste du jour, les femmes s'égayèrent du voisin, en bonnes âmes qu'assemble et réconcilie la douceur de médire d'autrui. Pétrus les trouva s'esclaffant de concert: cette gaieté le choqua, dans sa position.

— Feriez mieux de cuire le manger des gens, au lieu de rigoler comme ça pendant que les autres s'échinent...

Elles lui répliquèrent d'une seule voix :

« Gn'y avait que lui qui travaillait, p't'-êt' ben?... Et les autres donc, qui soignaient le malade?... »

— P'is, si vous n'êtes pas content, la porte est ouverte! — prononça la rude Stéphanie.

Ainsi rembarré, le valet ne dit plus mot et partit, après la soupe, rêver sur son banc, mal content de tous et le cœur serré de se sentir seul contre l'hostilité générale.

Le vieux, assis déjà, ne bougea point. Une indifférence singulière rendait ses yeux vides et morts : le gars soupirait en vain, espérant un réconfort, la douceur d'une parole d'amitié.

— Je crains de l'orage à-nuit, — dit-il simplement.

Mais Coquelourde arrivait, qui regardait d'abord avec soin dans la maison :

— All' n'y est point, bon!

Cependant *elle* occupait son cerveau, car il se mit à parler de son mariage:

— ...Eun' sale affaire, fieu!

— Sûr! — approuva Bayard.

Alors, devant Pétrus et le meunier qui ne soufflaient mot, en

proie à des songeries diverses, le pé conta des souvenirs de ce mariage, et ce qu'il en savait, par les on-dit... Il y avait eu, parmi de moins intéressantes péripéties, une nuit de noces passée à se poursuivre du haut en bas du moulin; d'autres nuits, pleines de cris et de disputes, — à croire que les chats du pays rassemblés donnaient concert chez le meunier : — tout le monde en avait parlé, à l'époque, et le vieux en riait encore. Pétrus rit comme lui, en toute franchise.

— Oui... oui... oui, — disait Coquelourde, ennuyé.

Il chassait tout cela de sa tête : mouches folles dont le bourdonnement l'agaçait...

Puis, sans rien ajouter, il s'éloigna.

— I' n'aime point qu'on y en reparle ! — fit observer Pétrus. — Tout d'même, i' devait pas y avoir moyen de s'languir, avec lui, dans le temps... Mais les femmes, c'est si drôle !... Où que va Lise ?...

— Vite, vite ! — leur dit-elle. — Arrivez, vous autres...

Et, sans plus les regarder, elle s'élançait hors de la cour, et trottait, loin déjà,

Baptiste avait la fièvre et battait la campagne : ça avait commencé par des cris de colère, — et, comme il n'était pas patient, les femmes n'y avaient pas pris garde. — Puis il s'était mis debout sur le lit, hurlant que c'était bête de lui enfermer comme ça ses bras dans ses bottes, que le curé s'entendait avec sa mère pour le mener à confesse, mais qu'on sèmerait du verre sur la route pour les empêcher de passer...

Lise revint, essoufflée, mi-rieuse des imaginations du malade, mi-affolée, le docteur sur ses talons.

— La femme du meunier... heu ! heu ! j'en peux plus... a' va venir aussi...

Un éclat de rire lui échappa : la vieille, féroce, levait la main pour le réprimer.

— Laissez ! — dit le docteur Molance ; — c'est nerveux !

Il empoigna le patient à bras le corps :

— Voyons, faut te taire. Vas-tu m'obéir ?...

Et, quand il l'eut, par persuasion et par force (Pétrus l'aidait), recouché tout grelottant, il l'ausculta, visita les plaies, dont l'aspect lui parut satisfaisant, et tâta lentement la fracture.

— Eh bien ! c'est la guérison, voilà tout. Ne vous faites pas de mauvais sang. Ce sont les cicatrices qui achèvent de se fermer et qui le travaillent... Vous allez me lui donner, toutes les heures... (Il griffonna au crayon quelque lignes sur un calepin...) une cuillerée à soupe de la potion que Lise va venir chercher chez moi.

A son métier d'officier de santé il avait joint une apothicairerie, dont il ne dédaignait pas les bénéfices.

A pas sourds, mâme Coquelourde entrait. Elle avait son tablier relevé sur toute une pharmacie de bonne femme. Elle intervint, demanda si « une infusion de tilleul ne ferait pas de bien... ou des sinapismes... », avec l'air renseigné de quelqu'un qui est un peu de la partie. Le docteur lui répondait : « Oui », « Non », tout sec, enragé de la trouver au chevet de tous ses clients, avec des drogues et des sirops qui faisaient concurrence aux siens.

« Je la ferai poursuivre, — grondait-il, — je la ferai poursuivre pour exercice illégal... » Mais elle ne lui donnait pas prise. Et il craignait le fils, derrière elle, — docteur en titre, celui-là, médecin de faculté, quelque part, dans une grande ville, et qui venait chaque année en vacances, élégant et net, avec des yeux intelligents, lui enlever ses malades, — d'autant mieux qu'il les soignait, le plus souvent, gratis, « pour faire plaisir à maman ».

« Paraît qu'il aime beaucoup *maman* ! » disait Coquelourde.

Elle préparait pour lui le terrain, chez les Bayard, et ce seraient encore des clients de perdus, si Molance ne se hâtait pas de remettre Baptiste sur pattes.

— Je reviendrai demain matin, — dit-il.

Il pensait qu'il se rouillait un peu : il aurait dû prévoir cette fièvre, vieille bête !... Et il résolut de rouvrir les tomes poudreux de sa bibliothèque, dont il oubliait trop les conseils, dans le piquet familial de tous les soirs.

Il se retira, toisant avec fureur mâme Coquelourde. Pétrus aussi la dévisageait... La mé, mains croisées sur le ventre, gardait le chevet de son fils, déçue plutôt que réjouie ; mais ses yeux baissés cachaient sa pensée.

V

Baptiste, au jour, se réveilla fatigué, « comme si qu'on lui aurait f... des coups de trique toute la nuit », mais lucide, avec des cernes au-dessous des paupières et du sang neuf délicieusement paresseux dans ses membres. Il lui vint une bouffée de tendresse : il appela Stéphanie pour l'embrasser goulûment sur la bouche, et, comme il la penchait contre lui, elle mi-pâmée, se laissant faire, la voix de la vieille éclata, les déprit, cingla d'injures et de menaces leur silence d'enfants trouvés en défaut.

Elle était si indignée que les mains lui tremblaient : elle criait de toute sa force, comme on crie pour écarter un danger imminent. « Elle ne voulait pas !... Mariés ! Et après ?... Elle voulait pas !... » Elle le répéta plusieurs fois avec fureur ; et ils ne pensaient plus à mal, ni l'un ni l'autre, qu'elle se remettait encore à gronder...

Dès qu'elle eut le dos tourné, le malade envoya potions et tasses par la fenêtre et demanda à manger : deux œufs, du jambon maigre, un doigt de vin y passèrent. Après quoi, alourdi, et le sang lui montant aux points malades en picotements, il fit un : « Brrrooum ! » de contentement, et dormit jusqu'au soir.

Rentrée, la mé, à voix basse à cause de son sommeil, continua ses remontrances à la bru : « A'voulait donc lui tuer son fî, à c'te heure !... Hé là, Dieu ! le goût du plaisir aurait ben le temps d'y venir et de la quitter... » Stéphanie, nerveuse, rouge, et ses lourdes mains frémissantes, souriait sans mot dire, et pensait qu'elle avait eu bien raison de faire bâtir une maison à part. Mais la vieille la pressait, exigeait des promesses :

— I' n'est point solide encore, faudra le ménager... faudra...

La bru, par-dessus elle, regardait en l'air, s'intéressait aux mouches qui cheminaient sur la cloison, ne voulait rien répondre aux paroles de l'autre, peu à peu suppliante, et en dedans savourait son triomphe.

Bayard franchissait la porte « pour ce qu'il s'était senti souef » : intimidé par leur air grave, il fit demi-tour, abandonna bêche et tout sous le hangar, et, trouvant la cave cadenassée, il fila guérir sa pépie chez Merluet.

Quelques-uns y étaient à causer politique... L'épicier parlait d'un « fief » à enlever aux ratapoils : — il ne devait pas savoir le mot depuis longtemps, ni bien en connaître le sens, car il en émaillait au hasard ses phrases. — Les élections étaient proches ; et son frère, d'autre envergure que lui, qui l'avait établi là, — brasseur d'affaires et forte tête de l'arrondissement, — venait de lui écrire :

... Il faut déboulonner Maillard, qui a raison partout avec son écharpe à trois couleurs et me vole mes commandes. Nous allons voir qui planter à sa place... En attendant, cadet, je compte sur toi pour travailler ceux de Villaré. Je vais bien et je compte que la présente..., etc.

« Sale besogne ! » s'était dit le cadet. — Mais il avait de la reconnaissance pour son « grand », et il attaquait le travail tout de suite. Cette conversation était le début...

Le vieil « Emma », qui dodelinait de son bonnet phrygien, — sourd, du reste, — ne savait pas bien de quoi il s'agissait, mais les mots : « progrès, république », suffisaient à le rendre approbatif. Les autres restaient sur leur quant-à-soi, un sourire épars aux lèvres ; et Merluet n'arrivait pas à les animer. Cerveaux impénétrables, il pensait d'eux : « Tas de villageois !... »

Ruraux, culs-terreux, bêtes à glèbe qu'il méprisait; malgré son bagou, la façon qu'il avait de leur expliquer les choses, ses bons soins et ce lever à l'aube pour leur verser à boire, qui lui coûtait tant, il ne les décidait point à le suivre...

— Not'député, eun autre, ça sera pareil ed' même pour le cultivateur... Quoué qu'vous en dites, vous, vieux ?

Bayard posa la main sur son cœur et proclama :

— Mouè, j'vas vous dire eun'bonne chose... Faudrait des lois qu'on bride les femmes... En Angleterre, à c'qui paraît qu'on les vend, quand a' sont rétives... Pareil à des mules, quouè !... Faudrait ça... Et si y en a d'aucun qui l'met su' son papier, cré bon Dieu, j'vote pour lui !...

Il résumait toute l'amertume de sa vie dans sa déclaration : quarante ans d'esclavage sous la « fumelle... » Toute la société se prit à rire, délivrée par lui du souci de parler sérieusement.

Maseilles rappela les batteries de Coquelourde avec la sienne : voilà comment qu'il fallait les dresser ! — Le meunier, malgré les coups, n'avait pas réussi, à vrai dire... Le vieil Emma, croyant qu'il était question de batailles, approuva de la tête, solennellement.

Merluet les inspectait, maussade... Avec lui, rien que la racaille, tous les gens « ch'tits » ; et les « gros » du pays avaient beau jeu pour reprocher au parti de se recruter dans les meurt-de-faim et les « vouyous ». Ceux-là, propriétaires, fermiers cossus, se seraient fait crime de voter comme des tâcherons. Et il était sûr qu'à part eux ils le méprisaient : « J'les vaux cent fois, bon Dieu ! pourtant !... » — commerçant patenté, dépositaire du *Petit Journal*, représentant, autant dire, la civilisation.

« N'y a qu'Emma... Et je sais ce qu'i' me coûte !... »

Il fallait l'arroser gratis, ce glorieux débris, et, tout décrépit qu'il fut, il levait son verre mieux qu'un autre... On admirait son âge et qu'il pût encore fumer par jour ses quatre sous de tabac. Il avait vu Coquelourde et Bayard à la mamelle ; les autres étaient trop jeunes, ou nés pendant qu'il faisait la guerre : il les ignorait, vivait au milieu d'eux comme un étranger, et sa surdité l'isolait encore.

Il connaissait mieux les petits, — Merluet fils, surtout, — vermine qui désolait son existence.

L'enfant de chœur, arrivé de la Télégraphe, ne manqua pas de se livrer aux taquineries habituelles : il louvoya lentement, s'approcha sournoisement de sa victime, parut ne pas s'en occuper et, derrière elle, lui tira le bras chaque fois qu'elle voulait boire, s'accroupissant sous la table dès qu'elle se retournait. Tous deux mettaient un sérieux profond, l'enfant à surveiller le geste qu'il devait dévier, le vieux à tâcher d'amener son verre à ses lèvres, roulant des yeux courroucés à chaque tentative inutile.

Mais l'épicier surprit le manège : il corrigea son fils de deux calottes, qui firent sortir de sa cuisine madame Merluet.

— Pourquoi qu' tu le frappes, Ferdinand ?

— Parce qu' i' le mérite... Je ne frappe que lorsqu'on le mérite.

Elle était épouse soumise et respectueuse, accoutumée à révérer son mari : elle n'en demanda pas davantage et emmena l'enfant, qui hurlait.

Coquelourde, entrant, s'écria :

— Si je te tenais, maraud, tu saurais bien pourquoi qu' tu cries !...

Il était soucieux. Merluet voulut le tâter pour la « chose des élections » :

— ... On était là, justement, en train de dire...

— F...-moi don' la paix, Ferdinand ! J'ons ben aut' chose à penser.

— Et quoi donc ?

— T'es trop curieux... V'là encore Bayard qu'a été saboulé, je pense, ha ! ha !... peste des fumelles !... All's étaient là-bas qui s' querellaient, quand j'ons passé...

Il cracha, pour marquer son dégoût.

Mais il ne maudissait pas le sexe avec sa verve ordinaire. Merluet, qui l'observait, lui vit aux tempes deux plis profonds.

« Hé ! hé !... J'avais toujours dit que ce moulin userait son homme. Doit y avoir d' la disette... Pas faute pourtant d'y avoir conseillé les méthodes nouvelles !... »

L'heure du souper dispersa la bande... Le meunier restait. Comme il hésitait, cherchant un biais pour exposer quelque chose qu'il n'osait pas raconter tout net, Merluet, par curiosité, vint à son aide :

— Ça va donc pas comme vous voulez ?

— Heu ! oui... non... Quoi ! j' suis embêté... J' vas te dire... Ça va mal...

— La santé ?

— Eh ! non.

— Ah ! bon... Alors, ça ?

Merluet faisait le geste de compter des sous.

Coquelourde le regarda, un moment, avec détresse ; puis, baissant les paupières, il avoua, avec un soupir : des ennuis d'argent, des créanciers qui criaient, le tan qui ne se vendait plus guère... Il conclut :

— Si *l'autre* savait ça !... Tu ne pourrais pas, des fois ?...

— Combien ?... Aïe ! — reprit-il, quand le meunier eut dit son chiffre ; — aïe ! aïe ! ça fait beaucoup... Faudrait que j'en cause à mon frère...

Après un long silence honteux, Coquelourde hasarda :

— Y a l'moulin, pour répondre !

— Oui, j'y écrirai tout ça... Tenez, buvez toujours une fine, en attendant : ça va vous remonter.

— Et dis rien ! Dis rien, bon Dieu !... L'autre serait trop contente, des fois qu'elle saurait.

— Ayez pas peur !... On me couperait la main droite avant que j'y confie rien de rien, à celle-là...

Seul, Merluet rêva quelque peu et pensa :

« Tout de même, je l'avais dit... Quand je dis quelque chose !... »

Il avait bien envie de se glorifier, une fois de plus, auprès de sa femme, de sa perspicacité ; mais la bourgeoise n'aurait pu garder pour elle son admiration, ni la confidence. Il avait promis le secret : il tint parole honnêtement.

JEAN ERIEZ

(A suivre.)

UNE FÊTE MUSICALE

EN

ALSACE-LORRAINE

Du 20 au 22 mai dernier, a eu lieu à Strasbourg le premier *Musikfest* d'Alsace-Lorraine. C'est là un grand fait artistique. Il s'agissait de mettre en présence l'une de l'autre, dans des « fêtes musicales » alsaciennes, les deux civilisations qui, depuis des siècles, se heurtent sur ce sol, plutôt avec la pensée de se combattre que de se comprendre.

Le programme officiel des fêtes marquait bien cette intention des organisateurs :

La musique accomplit la plus haute des missions : elle veut être un lien entre des nations, des races, des États, étrangers en tant de choses les uns aux autres ; elle veut unir ce qui est séparé, pacifier ce qui est ennemi... Nul pays ne convient mieux à cette tâche que l'Alsace-Lorraine, cette vieille rue des peuples où, de temps immémorial, s'échangent les biens matériels et moraux du Nord et du Sud, et surtout que Strasbourg, la ville bâtie par les Romains, restée jusqu'à nos jours un foyer de vie spirituelle... Tous les grands courants intellectuels ont laissé leurs traces dans le peuple d'Alsace-Lorraine. Ainsi il a été prédestiné au rôle d'intermédiaire entre les temps et entre les peuples... L'Orient et l'Occident, le passé et le présent se rejoignent ici et se donnent la main. Il ne s'agit pas, dans de pareilles fêtes, de poursuivre la victoire de telle ou telle tendance esthétique. Il s'agit de rassembler tout ce qu'il y a de grand, d'au-

guste et d'éternel dans l'art des différentes époques et des différentes nations[1].

C'est une noble ambition pour l'Alsace, champ de bataille éternel, de vouloir inaugurer ces jeux olympiques de l'Europe. En fait, ce concours institué entre les nations se réduit à la lutte, sur le terrain musical, de deux civilisations, de deux arts : l'art français et l'art allemand. Aussi bien, ces deux arts représentent-ils en ce moment tout ce qu'il y a de vraiment vivant dans la musique européenne.

De telles joutes sont passionnantes. Elles pourraient être aussi utiles à l'un qu'à l'autre des deux rivaux. Malheureusement, la France n'y prend pas garde. Ce serait le devoir de nos musiciens et de nos critiques, de suivre attentivement ces rencontres internationales, de veiller à ce que les conditions du combat y soient loyales, — je veux dire : à ce que notre art soit représenté comme il doit l'être, — et de tirer du résultat des enseignements pour nous. Mais ils n'en font rien; ils restent enfermés dans leurs concerts parisiens, où tous se connaissent trop pour pouvoir, pour oser se juger librement : ainsi, notre art s'étiole dans une atmosphère de cénacles, au lieu de chercher le grand air et les luttes fécondes avec l'art étranger, que la plupart de nos critiques musicaux aiment mieux nier que connaître. Jamais je n'ai tant regretté cette indifférence que dans les fêtes de Strasbourg, où, malgré les conditions défavorables où se présentait l'art français par le fait de notre incurie, j'ai senti quelle serait sa force, s'il voulait ne pas se désintéresser du combat.

***

Un parfait éclectisme avait présidé au choix du programme. On y trouvait mêlés les noms de Mozart et de Beethoven, de Wagner et de Brahms, de César Franck et de Gustave Charpentier, de Richard Strauss et de Mahler[2]. Des chanteurs

1. *Programmbuch*, rédigé par le docteur Max Bendiner, de Strasbourg.

2. Voici quel était exactement le programme des trois journées :

1° Samedi 20 mai :

WEBER : Ouverture d'*Oberon* (dirigée par Richard Strauss) ; — CÉSAR FRANCK : *Les Béatitudes* (dirigées par Camille Chevillard) ; — GUSTAVE CHARPENTIER :

français, — Cazeneuve et Daraux, — des virtuoses français ou italiens, — Henri Marteau et Ferruccio Busoni, — prenaient part aux concerts, à côté d'artistes allemands, autrichiens et scandinaves. L'orchestre *(Strassbürger Städtische Orchester)* et les chœurs, formés de la réunion de divers *Chorvereine* strasbourgeois, étaient dirigés par Richard Strauss, Gustav Mahler et Camille Chevillard. Mais les noms de ces illustres *Kapellmeister* ne doivent pas faire oublier celui de l'homme qui fut vraiment l'âme de ces concerts : le professeur Ernst Münch, de Strasbourg, un Alsacien, qui dirigea toutes les répétitions, qui eut toute la peine, et qui, au dernier moment, s'effaça devant les chefs d'orchestre étrangers, leur laissant tout l'honneur. Le professeur Münch, organiste à Saint-Guillaume, est un des hommes qui ont fait le plus pour la musique à Strasbourg, où il a formé des chœurs excellents (les « Chœurs de Saint-Guillaume »), tels que nous n'avons jamais le bonheur d'en entendre à Paris, et où il organise de grandes auditions de Bach, avec l'aide de son ami Albert Schweitzer, un autre Alsacien dont le nom est bien connu des historiens de la musique. — Albert Schweitzer, qui est à la fois pasteur, directeur du séminaire Saint-Thomas *(Thomasstift)*, organiste, professeur à l'Université de Strasbourg, auteur d'intéressants ouvrages de philosophie et de théologie, a fait paraître, il y a quelques mois, un livre sur *Jean-Sébastien Bach*, qui est doublement remarquable pour nous : d'abord, parce que cet ouvrage, publié à Leipzig, par un professeur à l'Université de Strasbourg, est écrit en français;

Impressions d'Italie (dirigées par Chevillard); — Trois mélodies et ballades de JEAN SIBELIUS, HUGO WOLF et ARMAS JARNEFELT (chantées par madame Järnefelt); — RICHARD WAGNER : Scène finale des *Meistersinger* (dirigée par Richard Strauss).

2° Dimanche 21 mai :

GUSTAV MAHLER : *Cinquième Symphonie* (dirigée par Gustav Mahler); — — JOHANNES BRAHMS : *Rhapsodie*, pour contralto, chœur et orchestre (dirigée par Ernst Münch); — MOZART : *Concerto strasbourgeois*, pour violon, en *sol* majeur (exécuté par Henri Marteau, sous la direction de Richard Strauss); — RICHARD STRAUSS : *Sinfonia domestica* (sous la direction de Richard Strauss).

3° Lundi 22 mai :

Concert BEETHOVEN (sous la direction de Gustav Mahler) : Ouverture de *Coriolan* ; — *Concerto* pour piano, en *sol* majeur (exécuté par Ferruccio Busoni); — *Lieder : A la Bien-aimée absente* (chanté par Ludwig Hess) ; — *Symphonie avec chœurs.*

et ensuite, parce qu'il est le produit d'un mélange harmonieux de l'esprit français et de l'esprit allemand, qui renouvelle l'étude de Bach et de l'ancien art classique. Ce n'a pas été pour moi le moindre intérêt des fêtes musicales de Strasbourg que d'apprendre à connaître de telles personnalités, nées du sol d'Alsace, et qui représentent de la façon la plus noble la haute culture alsacienne, bénéficiant à la fois de tout ce qu'il y a de meilleur dans les deux civilisations.



M. Chevillard, seul, représentait les musiciens français. Et, certes, on ne pouvait mieux choisir, comme directeur d'orchestre ; mais l'Allemagne avait délégué ses deux plus grands compositeurs, Strauss et Mahler, qui venaient diriger eux-mêmes leurs dernières œuvres : il n'eût pas été de trop d'opposer à la gloire dont ils jouissent chez eux celle d'un de nos principaux compositeurs.

De plus, on avait chargé M. Chevillard de diriger, non pas une œuvre d'un de nos maîtres récents, comme Debussy ou Dukas, dont il excelle à rendre le style, mais *les Béatitudes* de Franck, dont il est loin, à mon sens, de comprendre l'esprit. Qu'il ne m'en veuille pas, si je lui dis que la tendresse mystique de Franck lui échappe ; il met surtout en lumière ce que l'œuvre a de dramatique. Aussi cette exécution des *Béatitudes*, d'ailleurs fort belle, grâce surtout au concours des admirables chœurs et de nos excellents chanteurs, Cazeneuve et Daraux, a laissé une idée inexacte du génie de Franck.

Mais ce qui était inconcevable, et ce qui a justement indigné M. Chevillard, c'est qu'on lui donnât à diriger, non pas *les Béatitudes*, mais une sélection des *Béatitudes*. Et, à ce propos, je me permettrai de recommander, pour l'avenir, aux artistes français qui seront conviés à de semblables fêtes, de ne jamais accepter un programme les yeux fermés, mais de l'imposer eux-mêmes, ou de refuser leur concours. Si l'on veut faire une place aux musiciens français dans les *Musikfeste* allemands, il faut que ce soient les Français qui choisissent les œuvres qui doivent les représenter. Il faut surtout qu'un chef d'orchestre français, que l'on fait venir de Paris pour diriger

une œuvre, ne se trouve pas, à son arrivée, en présence d'une partition tronquée, où l'on a fait un choix arbitraire de quelques fragments, dont on n'a même pas respecté l'intégrité[1]. Cela est un manque de respect pour l'art : il faut donner les œuvres comme elles sont, ou point du tout.

Enfin, il eût été convenable que dans ce festival de trois jours, où l'on avait eu la galanterie de consacrer le premier jour à la musique française, cet unique concert lui fût entièrement réservé. Mais, pour pallier sans doute l'effet produit par l'accueil enthousiaste qui devait être fait — et qui fut fait — à cette musique française par une partie du public alsacien, en présence du Statthalter d'Alsace-Lorraine, on avait eu soin d'encadrer les œuvres françaises entre deux œuvres allemandes ; et, en vertu d'un choix que je ne croirai jamais — que personne n'a cru, à Strasbourg, — dicté par des raisons musicales, celle de ces œuvres allemandes qui terminait la soirée était la scène finale des *Meistersinger*, avec son retentissant couplet de Hans Sachs contre « le mensonge welche et la frivolité welche » (*Wälschen Dunst mit wälschen Tand*). Cette faute de courtoisie — qui est d'ailleurs un non-sens, lorsqu'on vient de démontrer par ce concert même qu'on ne peut se passer de l'art « welche » — ne mériterait pas d'être relevée, si elle ne me servait encore à prouver aux artistes français qui prennent part à ces fêtes combien regrettable est leur indifférence : jamais cette faute n'eût été commise, s'ils avaient pris soin à l'avance de se faire communiquer le programme, et s'ils y avaient mis leur veto.

Même en laissant de côté ce petit incident, — que je signale pour me faire l'interprète des auditeurs alsaciens qui m'en ont exprimé leur peine, — nos artistes français n'auraient pas dû consentir à laisser représenter uniquement notre musique par une partition mutilée des *Béatitudes* et par les *Impressions d'Italie*, de Charpentier, œuvre habile et brillante, mais de second ordre, trop aisément écrasée par le voisinage immédiat d'une des scènes les plus monumentales de Wagner. Si l'on veut instituer une joute entre les deux arts allemand et français, qu'elle soit équitable, je le répète, et qu'on oppose

1. On jouait cinq *Béatitudes* sur huit ; et l'on avait fait des coupures dans la troisième et la huitième.

Berlioz à Wagner, ou Debussy à Strauss, et Dukas ou Magnard à Mahler.

***

Telles étaient donc les conditions du combat : elles étaient, qu'on l'eût voulu ou non, défavorables à la France. Et pourtant, le résultat, aux yeux d'un observateur impartial, était plein d'encouragements et d'espérances pour nous.

Je tiens à bien établir, avant de poursuivre, que je n'ai jamais été préoccupé, en art, des questions de nationalité. Je n'ai même jamais caché mes préférences pour la musique allemande ; tout récemment, je les montrais ici, à propos de Hugo Wolf ; et je considère, encore aujourd'hui, Richard Strauss comme la première personnalité musicale de l'Europe. J'en suis plus libre pour dire l'impression singulière que j'ai eue, au *Musikfest* de Strasbourg, du revirement complet qui s'opère dans la musique, et par le fait duquel l'art français, silencieusement, est en train de prendre la place de l'art allemand.

« ...*Wälschen Dunst und wälschen Tand*... » Combien cette parole injurieuse semblait déplacée, tandis qu'on écoutait la loyale pensée de César Franck ! Il n'y a dans *les Béatitudes* rien, ou presque rien pour l'art. C'est l'âme qui parle à l'âme. Comme Beethoven l'écrivait à la fin de sa *Messe en ré* : « *Vom Herzen... zu Herzen !* » (« Venue du cœur, qu'elle aille au cœur ! ») Et en vérité, je ne connais que Beethoven qui ait eu, depuis un siècle, à un tel degré, cette vertu d'être vrai, de ne dire rien que de vrai, de ne parler que pour soi, sans penser au public. Jamais la foi ne s'est exprimée avec cette sincérité. Franck est le seul musicien, avec Bach, qui ait réellement *vu* le Christ, et qui le fasse voir. J'oserai même dire que son Christ est plus simple que celui de Bach, où la grandeur de la pensée est parfois entraînée, par la richesse de la forme et par une sorte d'habitude d'écriture, à des répétitions et à des artifices de virtuosité qui l'affaiblissent. Chez Franck, c'est la parole toute pure du Christ, sans ornement extérieur, dans sa force vivante, et l'accord est merveilleux de la musique et de cette auguste parole,

où résonne la conscience du monde. Madame Wagner disait, une fois, qu'il y avait dans certaines phrases de *Parsifal*, en particulier dans le chœur : *Durch Mitleid wissend*, une vertu proprement religieuse, la force d'une révélation. Je trouve cette force plus efficace, et cette vertu plus évangélique, dans *les Béatitudes*.

Contraste surprenant ! A ces fêtes musicales d'Allemagne, c'était un Français qui représentait, non seulement la musique sévère, nourrie de la moelle des classiques, mais l'esprit religieux, l'esprit évangélique ! Les rôles sont renversés. Les Allemands ont tant changé qu'ils ont peine à sentir aujourd'hui ce sérieux et cette foi. J'observais les auditeurs : ils écoutaient poliment, étonnés, ennuyés : qu'était-ce que ce Français, qui se mêlait d'avoir une âme profonde et pieuse ?

— Il n'y a point de doute, — me disait Henri Lichtenberger, mon voisin de concert ; — nous commençons à représenter en Allemagne la musique ennuyeuse...

C'était jadis la musique allemande, qui avait ce privilège en France.

Aussi, pour faire passer l'austère grandeur des *Béatitudes*, les avait-on fait suivre immédiatement des *Impressions d'Italie*, de Gustave Charpentier. Il fallait voir la détente du public, dès le premier morceau. Enfin, c'était là de la musique française, comme l'entendent les Allemands ! Charpentier est, de tous nos musiciens vivants, le plus aimé, le seul vraiment aimé en Allemagne. Il a pour lui le grand public et les artistes. Dirai-je que le plaisir sincère que leur cause l'orchestration et la vie amusante de ses œuvres ne va pas sans un peu de dédain pour la frivolité française, — *wälschen Tand*?

— Écoutez cela, — me disait Richard Strauss, au troisième morceau des *Impressions d'Italie*, — C'est de la musique de Montmartre, de grandes phrases : « Liberté !... Amour !... » qu'on crie sans y croire...

Il trouvait cela charmant, d'ailleurs ; et sans doute, au fond de lui-même, approuvait-il ce Français d'être franchement un Français, selon la formule qui a seul cours en Allemagne. Strauss aime beaucoup Charpentier, il s'est constitué son patron à Berlin. J'ai le souvenir d'une des premières

représentations de *Louise*, à Paris, où il manifestait un plaisir enfantin.

Mais Strauss, et la plupart des Allemands, se donnent en vain le change, quand ils tâchent de se persuader que cette frivolité française, qui les amuse, continue, comme autrefois, d'être la propriété exclusive de la France. Ils ne l'aiment tant que parce qu'elle est devenue allemande, — et ils ne s'en doutent pas. — Les artistes allemands d'autrefois n'y trouvaient pas plaisir. Qu'il m'eût été facile de la montrer à Strauss dans ses propres ouvrages ! Les Allemands d'aujourd'hui n'ont presque plus rien de commun avec ceux de jadis.

Je ne parle pas seulement du gros public. Le public d'aujourd'hui est « brahmiste »-wagnérien, si l'on peut dire : il n'a pas d'opinion, et tout lui est bon ; il acclame Wagner, et il bisse Brahms ; il est frivole, au fond, à la fois sentimental et brutal. Le trait le plus frappant chez lui, depuis Wagner, c'est le culte de la force. En écoutant la fin des *Meistersinger*, je sentais combien cette musique orgueilleuse, cette marche impériale, reflétait ce peuple militaire et bourgeois, lourd de santé et de gloire.

Mais ce qui est plus remarquable, c'est combien les artistes allemands perdent, de jour en jour, l'intelligence de leurs grands classiques, en particulier de Beethoven. Strauss, très fin, et qui sait exactement ses limites, ne se risque pas volontiers sur ce domaine, quoiqu'il sente Beethoven d'une façon bien plus vivante que tous les autres *Kapellmeister* allemands : il s'est contenté, au festival de Strasbourg, de diriger, avec sa propre symphonie, l'ouverture d'*Oberon*, et un concerto de Mozart. Ces exécutions furent d'ailleurs intéressantes : une personnalité comme la sienne est trop curieuse pour qu'il ne soit pas amusant de la retrouver dans les œuvres qu'il dirige. Mais comme le charmant Mozart avait pris une physionomie brusque et trépidante ! Quelle accentuation des rythmes, aux dépens de la grâce mélodique ! — Du moins, il s'agissait là d'un concerto, où une certaine liberté d'interprétation est permise au virtuose de l'orchestre. Mais Mahler, moins prudent, s'aventura à diriger tout le « concert Beethoven ». Et que dire de cette soirée ? Je ne parlerai pas du *Concerto pour piano, en sol majeur*, joué par Busoni, avec sa virtuosité

brillante et superficielle, qui ne laissa rien subsister de la grandeur de l'œuvre : il me suffit de noter que cette interprétation enthousiasma le public. Mais les artistes allemands n'en sont pas responsables. Il en est autrement de l'admirable cycle de *Lieder* : *A la bien-aimée absente*, hurlé à pleine gorge par un ténor de Berlin, et de la *Symphonie avec chœurs*, qui a été pour moi un spectacle inouï. Jamais je n'eusse imaginé qu'un orchestre allemand, dirigé par le premier *Kapellmeister* d'Autriche, eût été capable d'un tel méfait. Des mouvements incroyables. Un *scherzo* sans élan. Un *adagio* courant la poste, sans s'attarder à un moment de rêve. Des pauses dans le *finale*, coupant tout le développement des arrêts de la pensée. Les diverses parties d'orchestre tombant les unes sur les autres. Une incertitude et un déséquilibre perpétuels. J'ai autrefois critiqué la raideur néo-classique de Weingartner. Combien j'ai apprécié son robuste équilibre et son effort d'exactitude, en entendant ce Beethoven neurasthénique ! — Non, ce n'est plus Beethoven, ou Mozart, que nous pouvons entendre en Allemagne, aujourd'hui : c'est Mahler, ou Strauss.

Soit! Prenons-en notre parti. Le passé est passé. Laissons Beethoven et Mozart, et parlons de Mahler et de Strauss.

***

Gustav Mahler a quarante-six ans. Il a le type légendaire d'un de ces musiciens allemands, à la Schubert, qui tiennent du maître d'école et du pasteur : une longue figure rasée, des cheveux ébouriffés, le front dégarni, les yeux clignotant derrière des lunettes, le nez fort, la bouche grande aux lèvres minces, les joues creusées, l'air ascétique et ravagé. Il est d'une nervosité excessive, et des caricatures, en ombres chinoises, ont popularisé en Allemagne sa mimique extraordinaire de chat convulsé, au pupitre de chef d'orchestre. Aux concerts de Strasbourg, il fait effort pour rester impassible. Sa figure se contracte; il garde sa bouche fermée, au pli amer et déçu, et une expression de souffrance silencieuse, que tempère un faible sourire des yeux graves. Il est très aimé des musiciens de l'orchestre, dont il se fait des amis. Il est sympathique à tous; et ce que j'ai entendu raconter de la dignité

de sa vie, de son indépendance, de son indifférence au succès, de sa répulsion pour toute réclame, m'a inspiré pour lui de l'estime et du respect. Né à Kalischt, en Bohême, élève d'Anton Bruckner, à Vienne, il est *Hofoperndirektor* (directeur de l'Opéra) de Vienne. Je compte, quelque jour, étudier plus en détail l'œuvre de cet artiste, le premier compositeur d'Allemagne après Strauss, et le principal représentant de la musique de l'Allemagne du Sud.

La partie la plus importante de cet œuvre est la suite de ses *Symphonies*, dont il dirigeait la cinquième au festival de Strasbourg. La première, intitulée *Titan*, date de 1894. Ce sont des constructions énormes, massives, cyclopéennes ; les mélodies sur lesquelles ces œuvres sont bâties, sont des blocs mal dégrossis, de qualité médiocre, banale, imposants seulement par l'épaisseur de leurs assises, et par la répétition obstinée des dessins rythmiques, maintenus avec la ténacité d'idées fixes. Ces amoncellements de musiques, savants et barbares, avec des harmonies à la fois grossières et raffinées, valent surtout par la masse. L'orchestration est lourde et forte : les cuivres y dominent, ajoutant leurs dorures crues aux couleurs opaques de l'édifice sonore. La pensée, au fond, est néo-classique, un peu molle et diffuse. La structure harmonique est composite ; le style de Bach, de Schubert, de Mendelssohn, s'y rencontrent avec celui de Wagner et de Bruckner ; par un goût marqué pour la forme du canon, elle rappelle souvent l'écriture de Franck, que je serais bien surpris que Mahler ne connût point. Le trait le plus caractéristique de ces symphonies est, en général, l'emploi des chœurs avec l'orchestre.

— Quand je conçois une grande peinture musicale *(ein grosses musikalisches Gemälde)*, — dit Mahler, — il vient toujours un moment où le mot *(das Wort)* s'impose nécessairement à moi, comme support de mon idée musicale.

De ce procédé, que Mahler a été bien inspiré d'emprunter à Beethoven et à Liszt, et dont il est incroyable que la musique du XIXe siècle ait si peu fait usage, il a tiré des effets saisissants, qui sont peut-être autant poétiques que musicaux.

Dans sa *Seconde Symphonie, en ut mineur*, après les trois

premières parties, purement instrumentales, s'élève une voix de contralto, qui chante des paroles d'un sentiment triste et naïf :

Der Mensch liegt in grösster Noth!
Der Mensch liegt in grösster Pein!
Je lieber möcht' ich im Himmel sein[1]*!*

L'âme s'élance vers Dieu, avec un cri passionné :

Ich bin von Gott und will wieder zu Gott[2]*!*

Et c'est ensuite un finale apocalyptique qui — après un épisode symphonique : *Der Rufer in der Wüste (Celui qui crie dans le désert)*, aux accents rudes et angoissés — chante par les voix du chœur la belle ode de Klopstock, la promesse de la Résurrection :

Aufersteh'n, ja, aufersteh'n wirst du, mein Staub, nach kurzer Ruh'[3]*!*

La loi est proclamée :

Was entstanden ist, das muss vergehen,
Was vergangen, auferstehen[4]*!*

Et tout l'orchestre, les chœurs et l'orgue chantent l'hymne de la Vie Éternelle.

Dans la *Troisième symphonie*, connue sous le nom de : *Un Songe d'une matinée d'été (Ein Sommer morgentraum)*, les premières et la dernière partie sont pour l'orchestre seul; la quatrième partie est un admirable chant (la plus belle page de Mahler, à mon avis), sur des paroles de Nietzsche :

O Mensch! o Mensch! Gib Acht! gib Acht!
Was spricht die tiefe Mitternacht[5]*?*

La cinquième partie est un chœur souriant et ému sur une légende populaire.

1. L'homme gît dans la plus grande détresse !
L'homme gît dans la plus grande peine !
J'aimerais mieux être au ciel !

2. Je viens de Dieu, et je veux retourner à Dieu !

3. Tu ressusciteras, oui, tu ressusciteras, ma poussière, après un court repos !

4. Ce qui est né, doit disparaître.
Ce qui est passé, doit renaître !

5. O homme ! ô homme ! Prends garde ! prends garde !
Que dit le profond minuit ?

Enfin, dans la *Quatrième Symphonie, en sol majeur*, la dernière partie seule est chantée, et a un caractère humoristique : c'est une sorte de description enfantine des joies du Paradis.

En dépit de l'apparence, Mahler se refuse à rattacher ces symphonies avec chœurs à la musique à programme. Et, sans doute, il a raison, s'il veut dire par là que sa musique a une valeur propre, en dehors de tout programme ; mais il n'est pas douteux qu'elle ne soit toujours l'expression d'une *Stimmung* précise, d'un état d'âme conscient; et c'est, qu'il le veuille ou non, cette *Stimmung* qui fait l'intérêt de sa musique, beaucoup plus que sa musique même. Sa personnalité me semble plus intéressante que son art.

C'est souvent le cas en Allemagne : Hugo Wolf en était un exemple. Le cas de Mahler est vraiment curieux. En étudiant ses œuvres, on se convainc qu'il est dans l'Allemagne d'aujourd'hui un des types les plus rares d'une âme concentrée en elle-même, qui sent avec sincérité; cependant, cette émotion et cette pensée ne parviennent pas à s'exprimer d'une façon vraiment sincère et personnelle : elles nous arrivent au travers d'un voile de réminiscences, d'une atmosphère classique. La cause en est, je crois, dans le métier que fait Mahler de directeur de l'Opéra, et dans la saturation de musique à laquelle il est condamné par ce métier. Rien de mortel pour l'esprit créateur comme le trop de lectures, surtout quand il ne les choisit pas, et qu'il est forcé d'absorber une nourriture excessive, dont la plus grande partie est inassimilable pour lui. En vain Mahler défend sa solitude intérieure : elle est violée par ces pensées étrangères, qui l'assiègent de toutes parts, et qu'au lieu d'écarter, sa conscience de directeur d'orchestre l'oblige à accueillir et même à épouser. D'une activité fébrile, et chargé de lourdes tâches, il travaille sans relâche, et n'a pas le temps de rêver. Mahler ne sera Mahler tout à fait que du jour où il lui sera possible de laisser toutes ses charges administratives, de fermer ses partitions, de se renfermer en soi et d'attendre sans hâte qu'il soit redevenu seul avec lui-même. Alors il pourra être vraiment le grand artiste qu'il est au fond, mais que nous ne pouvons jusqu'ici qu'entrevoir.

Sa *Cinquième Symphonie*, qu'il dirigeait à Strasbourg, m'a,

plus que toute autre de ses œuvres, persuadé qu'il y aurait urgence pour lui à recourir à ce parti. Mahler s'est privé, dans cette composition, de l'emploi des chœurs, qui étaient un des principaux attraits de ses précédentes symphonies. Il a voulu prouver qu'il était capable d'écrire de la musique pure; et, pour mieux l'affirmer, il s'est refusé, comme les autres compositeurs qui prenaient part aux fêtes, à laisser publier dans le programme du concert une explication de son œuvre : il a donc voulu qu'on la jugeât d'un point de vue strictement musical. L'épreuve était dangereuse pour lui.

Malgré tout le désir d'admirer que j'apporte à l'audition d'une œuvre nouvelle, dont j'estime l'auteur, il m'est impossible de trouver que cette épreuve lui ait été favorable. La *Cinquième Symphonie* est d'une longueur excessive, — elle dure une heure et un quart, — sans qu'aucune nécessité intérieure justifie ces dimensions : elle vise au colossal et, le plus souvent, elle est vide. Les motifs sont archiconnus. Après une marche funèbre, d'un caractère poncif et d'un mouvement tempêtueux, où Beethoven semble assagi par Mendelssohn, vient un *scherzo*, ou plutôt une valse viennoise, où Chabrier donne la main au vieux Bach. L'*adagietto* a une sentimentalité douceâtre. Le *rondo* de la fin s'annonce comme une idée de Franck : c'est le meilleur morceau ; il est emporté dans une ivresse tourbillonnante, où un choral s'élève au milieu d'éclats de joie; mais il se perd dans des répétitions qui l'alourdissent et qui l'étouffent. Il y a dans toute l'œuvre un mélange de rigueur pédante et d'incohérence : du décousu, des arrêts brusques qui coupent le développement, des idées parasites qui l'interrompent sans raison musicale, des interruptions de vie.

Surtout, je crains que Mahler ne subisse fâcheusement l'hypnotisme de la force, qui affole aujourd'hui tous les artistes allemands. Il me paraît une âme tendre, triste, faible, une âme de musicien viennois, qui s'évertue au grandiose wagnérien. Nul ne sent comme lui la grâce des *Laendler* et des valses délicates, des élégiaques rêveries. Nul ne pourrait mieux retrouver peut-être le secret de la mélancolie touchante et voluptueuse de Schubert, qu'il me rappelle parfois, aussi bien par ses qualités que par ses défauts. Mais c'est Beethoven qu'il

veut être, ou Wagner. Il a tort : il lui manque leur équilibre et leur force herculéenne. On ne l'a vu que trop, quand il a dirigé la *Symphonie avec chœurs*.

Quoi qu'il en soit, et quelque déception qu'il m'ait causée aux fêtes de Strasbourg, je ne me permettrai pas de parler d'une façon légère ou irrévérencieuse d'un homme comme lui. Je lui ferai toujours crédit, sûr qu'un musicien de cette haute conscience créera un jour l'œuvre à laquelle il a droit.

***

Richard Strauss a quarante et un ans. Il fait avec Mahler un contraste parfait. Je ne crois pas utile de décrire sa physionomie. Elle est bien connue maintenant du public parisien. Il a toujours cet air de grand enfant distrait, à la bouche boudeuse. Grand, svelte, assez élégant et hautain, il semble d'une race plus fine que les autres artistes allemands au milieu desquels il se trouve. Méprisant, blasé sur le succès, fort exigeant, il est loin d'avoir avec les autres musiciens les rapports conciliants et modestes de Mahler. Il n'est pas moins nerveux que lui et il se livre, pendant qu'il conduit l'orchestre, à une danse frénétique qui suit les moindres détails de sa musique frémissante comme une eau limpide où vient de tomber une pierre. Mais il a un grand avantage sur Mahler : il sait se reposer. Excitable et somnolent, il se sauve de sa nervosité par sa force d'inertie ; il y a en lui un fond de mollesse bavaroise. Je suis sûr qu'au sortir de ses heures de vie intense, où son énergie se dépense d'une façon excessive, il a des heures de quasi-néant. On l'aperçoit, alors, les yeux vagues et dormant à demi. Ainsi le vieux Rameau se promenait pendant des heures, sans voir, comme un automate, et ne pensait à rien.

Strauss dirigeait à Strasbourg sa *Sinfonia Domestica*, dont le programme est un des plus audacieux défis qu'il ait encore lancés au goût et au sens commun. C'est lui-même qu'il dépeint, dans sa propre maison, entre « sa chère femme et son garçon ». (« *Meiner lieben Frau und unserm Jungen gewidmet.* ») — « Je ne vois pas — disait Strauss — pourquoi

je ne ferais pas une symphonie sur moi-même. Je me trouve aussi intéressant que Napoléon ou Alexandre. » — Certains lui ont répondu que ce n'était pas une raison pour que les autres partageassent son intérêt. Mais je n'userai pas de cet argument : je comprends qu'un artiste de sa valeur nous entretienne de lui. Ce qui me choque davantage, c'est la façon dont il en parle. La disproportion est trop forte entre le sujet et les moyens d'expression. Surtout, je n'aime pas cet étalage de ce qu'on a de plus secret en soi. Il y a un manque d'intimité dans cette *Sinfonia Domestica*. Le foyer, la chambre, l'alcôve, sont ouverts à tout venant. Est-ce là le sentiment de la famille dans l'Allemagne d'aujourd'hui? J'avoue que la première fois que j'entendis cette œuvre, elle me blessa, pour ces raisons purement morales, malgré toute l'affection que j'ai pour son auteur. Mais je suis bien revenu ensuite de ce premier jugement, en faveur de la musique, qui est admirable.

Voici d'abord le programme, en deux mots :

La première partie met en scène les trois personnages : l'homme, la femme et l'enfant. L'homme est caractérisé par trois thèmes : un motif plein d'entrain et d'humour, un motif rêveur, et un motif d'action enthousiaste et passionnée. La femme n'a que deux thèmes : un thème capricieux, et un thème amoureux et tendre. L'enfant a un seul motif, paisible, innocent, pas très caractérisé, qui ne prendra toute sa valeur que dans le développement du thème... A qui ressemble-t-il des deux parents? La famille est assemblée autour de lui, et discute. Les tantes disent : « C'est tout à fait le papa! *(Ganz der Papa!)* Les oncles : « Tout à fait la maman! » *(Ganz die Mama!)* — La seconde partie de la symphonie est un *scherzo*, qui représente les jeux de l'enfant : jeux terriblement bruyants, jeux d'Hercule en gaieté; et toute la maison retentit des conversations de ses parents. Combien nous sommes loin des petits enfants sages de Schumann, et de leur famille candide!... — Enfin, on couche l'enfant; on le berce; la cloche sonne sept heures du soir. La nuit vient. Rêves et soucis. Scène d'amour... La cloche sonne sept heures du matin. — Réveil. Joyeuse dispute. Double fugue, où le thème de l'homme et le thème de la femme se contredisent avec un

entêtement exaspéré et bouffon : c'est l'homme qui a le dernier mot. Apothéose de l'enfant et de la vie de famille.

Je ne conseillerai pas beaucoup à Strauss, quand il fera jouer sa symphonie à Paris, d'en publier le programme. En vain il nous avertit qu'il n'a pas voulu faire un tableau comique de la vie conjugale, mais célébrer la sainteté du mariage et de la paternité : il y a en lui un tel humoriste que le comique l'emporte, malgré lui. Il n'a vraiment quelque chose de grave et de religieux que quand il parle de l'enfant : alors, la joviale brutalité de l'homme s'attendrit, et la coquetterie agaçante de la femme a des délicatesses exquises. Partout ailleurs, son ironie et sa bouffonnerie reprennent le dessus.

Il faut oublier le programme indiscret, qui frise le mauvais goût, et parfois un peu plus. Quand on y réussit, on se trouve en présence d'une symphonie régulière en quatre parties, — *Allegro*, *Scherzo*, *Adagio* et *Finale* fugué, — qui est une des plus belles œuvres de la musique contemporaine. Elle n'a pas la fougueuse exubérance de la symphonie précédente de Strauss, *Heldenleben (Vie d'un Héros)*, mais elle lui est supérieure comme construction artistique; et l'on peut même dire que c'est l'œuvre la plus parfaite de Strauss, depuis *Tod und Verklärung (Mort et Transfiguration)*, avec une opulence de coloris et une virtuosité, que *Tod und Verklärung* n'avait point. On est ébloui par la beauté de cet orchestre si léger, si souple et si nuancé, surtout après la masse compacte de l'orchestre de Mahler, ce lourd pain sans levain : ici, tout est nerfs, tout est vie; rien d'inutile... Sans doute, la première exposition des thèmes a un caractère trop schématique et trop voulu; le vocabulaire mélodique de Strauss est d'ailleurs extrêmement restreint, et pas très relevé; mais il est bien personnel : impossible de séparer de lui ces thèmes nerveux et brûlant d'une ardeur juvénile, qui fendent l'air comme des flèches, et se tordent en arabesques capricieuses. Dans l'*adagio* de la nuit, il y a, avec du très mauvais goût, de la gravité, du rêve, quelque chose d'attendri et d'émouvant. Et la fugue de la fin est d'une étonnante allégresse. C'est un mélange de bouffonnerie colossale et de pastorale héroïque digne de Beethoven, dont elle rappelle le style dans son large développement.

L'apothéose finale a une joie qui dilate le cœur. Les plus extravagantes combinaisons d'harmonies, les duretés les plus implacables s'effacent et se fondent, grâce à la combinaison merveilleuse des timbres. C'est l'œuvre d'un artiste sensuel et fort, du vrai héritier du Wagner des *Meistersinger*.



En résumé, ces œuvres font voir qu'en dépit de leurs audaces apparentes Strauss et Mahler sont en voie de faire retraite subrepticement de leurs positions avancées, et de déserter la symphonie à programme. L'œuvre de Strauss aurait tout à gagner à s'appeler simplement *Sinfonia Domestica*, sans aucune autre indication : c'est une symphonie régulière; et il en est de même de celle de Mahler. Strauss et Mahler se rangent: ils reviennent au plan de la symphonie classique.

Mais il y a des conclusions plus importantes à tirer d'auditions de ce genre. La première, c'est que le talent de Strauss est de plus en plus exceptionnel dans la musique de son pays; avec tous ses défauts, qui sont énormes. Strauss est unique pour sa verve puissante, sa spontanéité indestructible, le privilège de rester jeune, au milieu de l'art allemand qui vieillit; et sa science et son art grandissent chaque jour. Dans l'ensemble, la musique allemande présente de graves symptômes. Je ne parlerai pas de sa névrose : je crois qu'elle traverse une crise, et qu'elle s'assagira; je crains du reste qu'une torpeur ne succède à cette surexcitation. — Ce qui est plus inquiétant, c'est que, malgré tout le talent qui y abonde encore, elle a perdu certaines de ses qualités essentielles. Elle n'a presque plus aucun intérêt mélodique. On pourrait chercher dans Strauss, dans Mahler, dans Hugo Wolf, sans trouver une mélodie, qui eût une valeur propre et vraiment originale, en dehors de son application à un texte ou à une idée littéraire et de son développement harmonique. — Mais, surtout, la musique allemande perd, de jour en jour, son intimité : il y en a encore chez Wolf, grâce à l'exceptionnelle infortune de sa vie; il y en a très peu chez

Mahler, malgré tous ses efforts pour se concentrer en lui-même; il n'y en a presque aucune chez Strauss, bien qu'il soit le plus intéressant des trois. Ils n'ont plus aucune profondeur.

J'ai dit que j'attribuais ce fait à la détestable influence du théâtre, auquel presque tous ces artistes sont attachés, comme *Kapellmeister*, directeurs d'opéra, etc. Ils lui doivent le caractère si souvent mélodramatique, ou du moins tout extérieur, de leur musique, — musique de parade, qui vise constamment à l'effet.

Plus funeste encore que l'influence du théâtre est l'influence du succès. Ces musiciens ont maintenant trop de facilités à se faire jouer. Une œuvre est exécutée, à peine écrite. Plus d'isolement, de longs silences, d'années vécues avec l'œuvre. Ajoutez que, quelle qu'elle soit, elle est aussitôt soutenue de la formidable réclame organisée autour des principaux artistes allemands par leurs *Musikfeste*, par leurs critiques, leur presse, leurs « guides musicaux » *(Musikführer)*, — ces explications apologétiques de leurs œuvres, répandues par milliers, et qui donnent le ton au public moutonnier. — D'où la facilité pour le musicien à se contenter lui-même. La première idée venue est acceptée par lui. Quelle différence avec Beethoven, forgeant toute sa vie les mêmes thèmes, remettant vingt fois sur l'enclume ses mélodies, avant qu'elles parvinssent à la forme définitive! C'est bien là ce qui manque à un Mahler. Ses thèmes ont l'aspect un peu vulgaire de tant d'idées de Beethoven, dans ses premières esquisses. Mais il en reste là.

Enfin je veux dire le plus grand danger qui menace la musique en Allemagne : — *il y a trop de musique en Allemagne.* — Ce n'est pas un paradoxe. Je ne crois pas qu'il y ait un pire malheur pour l'art que la surabondance déréglée de l'art .La musique noie les musiciens. Les fêtes succèdent aux fêtes : au lendemain de ces fêtes strasbourgeoises, commençaient les fêtes de Bach, à Eisenach; puis, à la fin de la semaine, les fêtes de Beethoven, à Bonn. Les concerts, les théâtres, les sociétés de chant choral, les sociétés de musique de chambre absorbent toute la vie du musicien. Quand aura-t-il le temps d'être seul, et d'écouter sa musique intérieure? Ces torrents de musique indiscrète pénètrent dans les der-

nières retraites de l'âme, diluent sa force, détruisent la sainte solitude et le trésor des secrètes pensées.

Il ne faut pas croire que cet excès de musique soit très ancien en Allemagne. Au temps des grands classiques, cette même Allemagne avait à peine quelques institutions régulières de concerts; et les exécutions chorales n'y existaient pour ainsi dire pas. La Vienne de Mozart et de Beethoven n'avait qu'une seule entreprise de concerts, et point de *Chorvereine*, — pas plus que les autres villes d'Allemagne. — La diffusion prodigieuse de la culture musicale en Allemagne, depuis un siècle, est-elle en rapport avec la création artistique? Je ne le crois pas; et le contraste se fait sentir, de jour en jour, davantage. On connaît *l'Apprenti sorcier*, la ballade de Gœthe, mise en musique avec une verve vigoureuse par M. Dukas : en l'absence du maître, l'apprenti a déchaîné les puissances magiques; les écluses sont ouvertes; personne ne peut plus les refermer; la maison est submergée.

Il en est ainsi de la musique allemande. L'Allemagne musicale est en train de se noyer sous l'inondation de la musique.

ROMAIN ROLLAND

SOUS LOUIS LE BIEN-AIMÉ[1]

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***.

Au camp de Rethem, le 26 août 1757.

C'est par la même raison qui m'a fait vous écrire le 26 juillet que je vous dis aujourd'hui que nous ne nous battrons pas de la campagne ; il y a quelques jours qu'on marchait à l'ennemi en gens qui voulaient le joindre et se battre, et certainement bien des personnes auront cru qu'on était à la veille de le faire : tranquillisez-vous ; tout est fini certainement et même je crois qu'on ne tardera pas à entrer en quartier d'hiver.

Nous sommes partis d'Hanovre le 21 et le 22, nous avons marché sans gros équipages et sans nous arrêter jusqu'au 25 pour arriver sur le duc de Cumberland retranché à Sordem et ayant en avant à Rethem un corps de huit mille hommes. Étant prêts d'arriver, on apprit que tout était décampé ; nous comptions bien nous reposer des fatigues de notre marche; mais à cinq heures et demie, il nous fallut combattre les éléments. A peine le camp était-il tendu, beaucoup de soldats étant en arrière sur la marche, toute la cavalerie étant allée fourrager très loin, les soldats et les valets éparpillés à la paille, au bois et à l'eau, qu'il survint une nuée affreuse : le

1. Voir la *Revue* du 15 juin.

vent, la grêle, le feu ont fait des ravages épouvantables, en un instant toutes les tentes furent brisées et emportées; les éclats volaient de toutes parts et ont blessé beaucoup de monde ; des cavaliers, hommes, cheval, troupe, ont été emportés dans la rivière, d'autres ont été tués par la foudre; les chevaux, les lits, les équipages sont épars de tous côtés; les armes sont brisées. Tous les soldats pénétrés de la pluie et meurtris de la grêle ont passé la nuit dans l'eau et sans vivres; les officiers se sont sauvés dans les maisons voisines du camp; celles des princes leur ont été singulièrement d'une grande ressource. Enfin l'armée est dans un délabrement pitoyable; tout est encore dans une si grande confusion qu'on ne peut dire au juste sa perte. Pour moi, ma chère amie, j'ai été assez heureux pour sauver mes chevaux, que j'ai fait entrer dans la chambre où, de fortune, j'étais logé ; mais j'ai été tout prêt de payer cher cette espèce de bonne fortune : le feu du camp volait dans les toits couverts de paille, et le vent ébranlait si fort la maison que les moins intrépides se sauvèrent.

Vos deux dernières lettres m'ont fait un plaisir bien vif; je souhaiterais vous écrire de façon à vous rendre le pareil, mais en vérité je n'en ai pas le temps. Adieu, bonne amie; aussitôt que je le pourrai, je volerai dans vos bras.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 28 août 1757.

L'effet qu'a produit la disgrâce du maréchal d'Estrées est surprenant, tout le monde le plaint et tout le monde est contre le maréchal de Richelieu ; on a gravé une estampe où l'on voit le premier poursuivant les Anglais, une branche de laurier à la main ; M. de Richelieu le suit et ramasse les feuilles qui tombent de la branche. Depuis huit jours, on dit que quinze mille Anglais sont tantôt à Boulogne, tantôt devant Saint-Malo et à Dunkerque. On assure aussi que l'on entrera de bonne heure en quartiers ; je voudrais qu'on y fût déjà, je

vois avec le plus grand plaisir arriver la mauvaise saison : elle sera la plus belle pour moi, puisque j'aurai le plaisir de vous voir et de vous embrasser de toute mon âme.

M. de Boulogne[1] prêtera serment à la Chambre des comptes lundi prochain ; je le plains d'entrer en place dans un temps si difficile. On est aux abois pour trouver de l'argent ; la dernière loterie n'est d'aucune ressource, personne ne portant son argent. On parle de créer quarante fermiers généraux qui donneront au roi chacun un million ; pour lors ils seraient cent, ce qui affligerait furieusement les soixante actuels. Je n'en crois rien ; mais il est très possible qu'on répande ce bruit afin de les inquiéter et de les engager à donner d'eux-mêmes quelques millions pour parer ce coup. La marquise[2] fait afficher la terre de Crécy et quelques autres ainsi que l'hôtel d'Évreux. Cette vente excite beaucoup à parler : les uns disent qu'elle ne le fait que pour acheter la souveraineté de Neufchâtel ; d'autres prétendent que, prévoyant par le mauvais état des affaires, qu'il peut arriver une révolution dans laquelle elle pourrait ressentir les effets de la haine publique, elle médite une retraite et veut avant se défaire des biens-fonds qu'elle a en France et en placer l'argent dans les pays étrangers, où avec des richesses immenses elle ne manquera pas d'asile[3].

Paris, le 30 août 1757.

Le public a été agréablement surpris par la réponse du roi à messieurs de la Grand'Chambre ; elle n'est pas bien claire, mais enfin c'est un acheminement. Aujourd'hui M. le Chancelier rend les démissions sans aucune exception ; les *démis*[4] auraient selon moi grand tort, s'ils insistaient actuellement sur le rappel des exilés. Indépendamment qu'il convient d'ac-

1. Le nouveau contrôleur général des finances.

2. Madame de Pompadour.

3. L'opinion publique avait depuis longtemps commencé à accuser madame de Pompadour de placer des sommes énormes à l'étranger. En réalité, ses embarras d'argent tenaient surtout à « sa furie de bâtisses et d'acquisitions de tout genre. » On sait pourtant qu'à sa mort on ne trouva que trente-sept louis d'or dans sa table à écrire.

4. Il s'agit des membres du parlement qui avaient donné leur démission à la suite du lit de justice du 13 décembre 1756, relatif aux querelles jansénistes.

corder quelque chose à l'autorité souveraine, c'est que le public serait très mécontent, s'il voyait ses intérêts sacrifiés à seize personnes. Dans cette occasion, la conduite de la Cour est adroite, en ce qu'elle met les *démis* dans le cas d'encourir l'indignation publique s'ils n'acceptent pas les conditions qu'on leur propose : au surplus, ils doivent être contents d'eux-mêmes puisque leur fermeté a obligé le roi à leur accorder une partie de leurs demandes. Le clergé commence à fulminer et je ne doute pas que cet accommodement ne leur fasse faire quelque étourderie éclatante, qui sera peut-être favorable aux parlements.

Il y a donc de jolies femmes et des filles à Hanovre. Je vous connais trop pour redouter les dernières; elles pourraient au plus vous amuser pendant une heure, et certainement elles ne me feraient aucun tort. Il n'en est pas de même des premières; les Français aiment les entreprises difficiles, parce qu'ils y acquièrent plus de gloire. Celle de rendre une Hanovrienne aimable me paraît de ce nombre, peut-être est-ce un préjugé de nation. En tout cas, ne vous mêlez point de cette besogne : si vous réussissiez, votre gloire serait flétrie par les remords d'avoir commis un crime énorme contre l'amour le plus tendre; si vous ne réussissiez pas, vous auriez regret d'avoir employé votre temps inutilement. Ainsi vous ne pouvez rien faire de mieux que de vous conserver pour une maîtresse qui n'est plus jolie, mais qui est encore belle et qui vous aime plus que toutes les beautés de Hanovre ne pourraient le faire; soyez bien certain que vous ne pouvez goûter de véritables plaisirs que ceux qu'elle vous réserve, plaisirs d'autant plus vifs que l'amour et la philosophie lui serviront d'aiguillon.

Le séjour que les Français feront à Hanovre cet hiver pourra bien changer le caractère des habitants; je ne doute pas que dans vingt ans cette nation ne soit à moitié française; peut-être alors deviendrons-nous amis, car que ne peut pas la force du sang? On devrait user de cet expédient pour détruire l'antipathie des Anglais contre nous : une descente dans leur pays, suivie d'un séjour de nos galants officiers, seulement pendant six mois, franciserait bien cette nation.

Adieu, cher ami ; j'attends la lettre que vous me promettez,

car il y a longtemps que vous parlez à mon esprit sans rien dire à mon cœur.

Paris, 7 septembre 1757.

Malgré la mauvaise volonté des brouillons dont Paris est rempli, voilà pourtant cette grande affaire du Parlement terminée; la joie est d'autant plus vive que les esprits étaient dans l'incertitude si les *démis* prendraient le parti de la soumission ou celui de la révolte; la conduite qu'ils ont tenue a augmenté l'estime qu'on avait pour eux; trop de raideur aurait fait l'effet contraire. Le clergé seul est mécontent et l'on craint qu'il n'emploie toutes les ruses qui lui sont familières pour engager le parlement dans de fausses démarches. L'abbé de Bernis a tout l'honneur de cet accommodement; il a, dit-on, eu, en présence du roi, des scènes très vives avec M. de Belle-Isle, toujours ennemi de la paix, et lui a dit entre autres choses qu'un corps de magistrats ne se menait pas comme une compagnie de soldats. Le ministre piqué lui demanda s'il le prenait pour un sergent. L'abbé répliqua qu'il était plus propre à ce métier qu'à celui qu'il avait entrepris de vouloir réformer la magistrature. Le roi imposa silence aux deux parties.

L'évêque de Troyes[1], sous prétexte que l'air de l'abbaye où il est en exil est contraire à sa santé, a demandé la permission d'aller aux Camaldules; elle lui a été accordée, mais au lieu de faire ce voyage, il s'est rendu chez plusieurs de ses confrères, pour les exciter ou les confirmer à la révolte; l'archevêque de Paris n'a pas été des derniers à recevoir sa visite; le roi, instruit qu'il était à Conflans, a donné ordre de l'arrêter et de le conduire à la Bastille. Le bruit court que la reine de Hongrie a fait saisir un libellé diffamatoire contre le roi, qu'on imprimait dans ses États et qu'elle a envoyé l'original, signé de l'archevêque de Paris et de quinze évêques au roi.

Il est arrivé ce matin une bagarre furieuse à la Halle. Elle avait tout l'air d'une révolte. Le fils d'une femme du marché Saint-Jean, soldat aux gardes, avec un autre des petits corps[2],

1. Mathias Poncet de la Rivière fut évêque de Troyes de 1742 à 1758.

2. On désignait ainsi les diverses compagnies, autres que les Gardes françaises, faisant partie de la Maison du roi.

conduisit sa mère à la Halle pour y acheter sa provision. Ils entrèrent chez un limonadier boire de l'eau-de-vie; une escouade du guet y était à boire; un de ses archers eut l'imprudence de reprocher au soldat aux gardes que son frère avait été pendu. Le fait était vrai : ce malheureux était un des trois qui furent pendus lors de la révolte pour les prétendus enleveurs d'enfants. On commença à se battre à coups de poing; mais, les soldats ayant été prendre leurs épées, la batterie devint plus dangereuse; des gens qu'on ne connaît point se sont joints aux battants; le guet frappait indifféremment sur tout le monde et le blâme tombe sur lui; il y en a plusieurs d'arrêtés. C'est à M. de Biron à empêcher actuellement que sa troupe ne tire vengeance du prétendu affront fait à leur corps dans la personne du frère du pendu, qui n'est pas mort, mais qui n'en vaut guère mieux; au reste tout est calme à présent.

Vous avez vu par ma dernière lettre ce qu'a fait le parlement : le Roi en a été si satisfait que les députés ont été reçus et caressés on ne peut davantage. La conduite du Roi lui rend l'amour de ses peuples; on y reconnaît sa bonté naturelle; sa réponse du 3 a fait verser des larmes de joie et d'attendrissement non seulement à la moitié de ses sujets, mais même à plusieurs membres du parlement. Les *démis* se font immortaliser en accordant la soumission due aux ordres du souverain avec la fermeté qu'exige le maintien des lois. Le clergé est au désespoir, mais il n'ose rien faire paraître; le peuple est si persuadé qu'il est l'auteur de tous les maux qu'il traiterait mal le premier qui ferait connaître ses sentiments.

M. de Belle-Isle a eu une attaque de goutte furieuse; le chancelier ne s'est prêté à cet arrangement qu'avec un regret qui, dit-on, lui perce le cœur. Quatre jésuites travaillent à le consoler, dans l'espérance qu'ils ne perdent pas de réussir encore à troubler la bonne intelligence qui règne entre le monarque et le parlement.

Adieu, cher ami. Quelle nuit vais-je passer! Je me mets au lit remplie de votre idée et avec la certitude de posséder votre cœur : peut-être un songe favorable me fera voir en perspective cet instant que j'attends avec tant d'impatience.

Paris, le 15 septembre 1757.

On dit que le Roi a fait proposer à l'archevêque de se dédire par un mandement de toutes les sottises qu'il a débitées. Ce prélat ayant répondu que sa conscience ne le lui permettait pas, le Roi l'a fait avertir qu'il prît garde à ce qu'il ferait, attendu qu'il laisserait un libre cours aux lois de son royaume et qu'il abandonnait à ses parlements le soin de les faire observer. On assure que cette menace a fait plus d'effet que le reste et que l'archevêque a envoyé des ordres pour qu'il ne soit fait aucun refus de sacrements et qu'il ne soit plus question de billets de confession ; on regarde son retour comme très prochain ; la politique engagera peut-être le clergé à différer l'exécution de son projet en attendant un temps plus favorable : tout ce qu'on craint, c'est qu'il n'avance ce moment par quelque événement sinistre.

Actuellement la moindre querelle devient bagarre furieuse. Lundi on voulut arrêter pour dettes un chevalier de Saint-Louis ; il se sauva dans le Palais-Royal; deux quidams se moquèrent des alguazils, en tuèrent un, en blessèrent d'autres et se sauvèrent dans une maison. L'affaire paraissait apaisée lorsque les archers reparurent accompagnés du guet; en un instant, la mêlée fut composée de mousquetaires, de gendarmes et du guet; on se battit depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir; il y a dix-sept personnes tuées ou blessées, parmi lesquelles il se trouve des mousquetaires; les deux jeunes gens qui ont pris le parti de celui qu'on voulait arrêter, sont pris. On est si peu tranquille que tout paraît un commencement de révolte.

Paris, le 24 septembre 1757.

Vous n'avez plus d'ennemis à combattre; mais on envoie, dit-on, un détachement renforcer l'armée de M. de Soubise. N'en serez-vous pas? Tout m'inquiète, tout m'alarme. Serai-je forcée de prendre intérêt à une armée à laquelle je n'ai point pensé jusqu'à présent? Que je hais le roi de Prusse, que ne puis-je me venger sur lui de tous les maux que je

souffre! Heureusement que la nouvelle qu'il a été battu se confirme.

Nous sommes fort heureux que le parlement soit rentré; sans un arrêt qu'il a rendu hier, Paris serait peut-être en combustion. Voici le fait. Les boulangers de Paris ont fait revivre un ancien règlement qui est attaqué depuis vingt ans par les boulangers forains. On afficha samedi une ordonnance qui défendait aux boulangers [forains], qui se rendent dans les marchés, d'y rester passé midi, de faire porter le pain par des porteuses et d'en vendre. Les forains crièrent; les porteuses, privées du moyen de gagner leur vie, se lamentèrent; mais on ne fut pas plus loin. Mercredi, cela devint plus sérieux : le pain manqua une heure dans les marchés publics et on fut prêt à se révolter; les murmures annonçaient de tristes événements. Pour aujourd'hui, on ne parlait pas moins que de brûler les boulangers de Paris après les avoir pillés, et peut-être ne s'en serait-on pas tenu là. Le parlement a prévenu tous ces désordres en rendant hier un arrêt provisoire qui, en attendant que le fond de l'affaire soit jugé, remet les choses sur l'ancien pied. Le Palais était rempli de gens qui attendaient l'issue de cette affaire; sitôt qu'on entendit prononcer l'arrêt, l'applaudissement universel fit connaître aux magistrats de quelle importance il était. Une heure après, il fut imprimé et publié et l'on a passé la nuit à l'afficher à tous les coins de rues; les boulangers forains ont apporté la quantité de pain nécessaire; les porteuses ont garni leurs hottes de fleurs et de rubans; chaque marché paraissait une foire; jamais remède n'a été appliqué plus à propos. Le pain, qu'on ne paie que 2 sols 6 deniers dans les marchés, coûte 3 sols chez les boulangers, et le malheureux qui n'aurait pu avoir de l'argent avant midi aurait été forcé de supporter cette augmentation.

Je crains bien que cet événement n'ait une source différente de celle qui se présente d'abord à l'esprit; depuis six mois on a essayé en différentes manières de porter le peuple à la révolte; par un bonheur inconcevable, aucun n'a réussi; il est à craindre que ceux qui ont intérêt à tout brouiller ne se tiennent pas à cet essai. Les refus de sacrements recommencent; avant-hier, on en dénonça un, fait à Auxerre; le

parlement a sursis jusqu'à ce qu'il fût instruit de l'effet des procédures du présidial; il y en a aussi un à Paris, mais, comme le roi y a mis ordre, l'affaire a été étouffée.

Adieu, cher ami; de vos nouvelles, ou je crois que vous ne m'aimez plus.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Rothembourg, le 9 septembre 1757.

La politique, plus encore que les armes, vient de terminer notre campagne; un ministre, envoyé de Danemark, est venu réclamer pour les duchés de Brême, Werden et Stade, qui ont été autrefois cédés ou vendus à l'Électeur d'Hanovre sous condition de garantie; le duc de Cumberland passe l'Elbe et nous nous retirons dans l'électorat d'Hanovre. On cesse dès à présent de monter les gardes et nous sommes comme en pleine paix; nous étions déjà à Harbourg; nous nous enfoncions vers Stade, mais nous allions nous embourber, et nous commencions à manquer totalement de vivres.

Au camp d'Hornebourg, à trois heures de Wolfenbuttel,
le 26 septembre 1757.

Il y a bien longtemps, chère amie, que je ne vous ai écrit, parce que j'ai continuellement été détaché, soit avec le corps, soit avec commission particulière, dans des lieux où l'on ne pouvait faire partir des lettres ni en recevoir; en passant le 22 à Wolfenbuttel, on m'en a remis plusieurs de vous que j'ai lues tout à cheval, qui, par votre faute, faillit quelquefois à me casser le cou.

Je devais partir d'Harbourg aussitôt le fameux traité de Stade [1] signé avec le duc de Cumberland, comptant bien que la campagne était finie, et enchanté des arrangements que je prenais pour arriver quelques heures plus tôt auprès de vous. J'étais déjà à Werden, lorsque l'armée reçut subitement ordre de se rendre à Wolfenbuttel; le 22, j'étais campé à Wolfenbuttel;

1. Traité connu sous le nom de convention de Closter-Seven.

cela s'appelle courir. J'eus ordre de m'attacher au général de la première division, pour y faire les fonctions d'aide de camp, maréchal des logis, major général, entrepreneur des fourrages, commissaire des guerres; j'étais le factotum de ses vingt mille hommes, et malgré l'occupation de tous mes emplois, je cherchais les moments et les moyens de vous écrire, sans les avoir pu trouver. J'étais cependant dans la crainte que le bruit ne se répandît à Paris qu'on était vers le 8 et le 10 à la veille de se battre contre le duc de Cumberland, j'aurais aussi voulu vous faire avoir tout de suite copie du traité entre M. de Cumberland et M. de Richelieu.

Permettez-moi de raisonner un petit moment sur les manœuvres de ces hommes que nous appelons grands. Le maréchal de Richelieu, sans précaution et sans en avoir le projet, s'enfonce dans les marais de Rothembourg, vers Stade à la suite du duc de Cumberland. Quelques jours de pluie y faisaient périr son armée, quelques jours de retard la faisaient mourir de faim; il est heureux : point de pluie; le pain, dont il manqua pendant deux jours, arrive pour vivre cinq, et dans cet intervalle de temps, tout se soumet, et le duc de Cumberland fait le traité si humiliant. Ce n'est pas encore là tout le bonheur du maréchal; si ce traité avait tardé de huit ou dix jours, ou si le duc de Cumberland nous avait amusé ou arrêté pendant ce temps, ce qui était facile, le roi de Prusse, qui semblait marcher sur M. de Soubise, et qui avait réellement son projet sur notre armée, tombait à Wolfenbuttel, entrait dans l'électorat d'Hanovre, où nous n'avions personne et où nous ne pouvions arriver à temps, venait sur nous dans les marais et les bruyères où nous étions enfoncés, nous mettait entre le duc de Cumberland et lui sans aucune subsistance, et ce qui pouvait nous arriver de plus favorable était de nous jeter comme nous aurions pu de l'autre côté du Weser, de perdre une partie de notre armée et toutes les conquêtes de cette campagne.

Ne soyez pas inquiète si je suis du temps sans vous écrire, car il est très possible que je me trouve encore dans des lieux où il n'y aura pas de postes, peut-être même que mon silence sera une preuve que notre armée entre en cantonnement et que je me mettrai en chemin pour retourner à Paris; je

compte réellement que ce moment que je désire arrivera incessamment. Aimez-moi, écrivez-moi, croyez que je vous adore, désirez de me voir, ayez soin de votre santé. Adieu, ma bonne amie, je vous aime de toute mon âme.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT.

Paris, le 9 octobre 1757.

Les fatigues que vous essuyez depuis six mois me font trembler; vous êtes fort content de vous-même parce que vous faites plus que vous ne devez, et moi je suis très mécontente; je vous gronderais même si je ne craignais de vous fâcher en contrariant le goût trop vif que vous avez pour votre métier; je réserve ma morale, puisée dans la plus saine philosophie, pour le temps où nous serons ensemble au coin du feu; l'amour dont elle sera accompagnée la rendra peut-être plus persuasive.

Les Anglais viennent d'échouer à La Rochelle. Le gouverneur se doutait qu'on tirerait à boulets rouges; il avait fait garnir le haut des maisons de foin mouillé. Les Anglais, trompés par la fumée, ont cru que le feu était à la ville, et se sont avancés pour faire la descente; le canon du port a coulé à fond deux de leurs vaisseaux et toute la flotte s'est retirée, sans qu'on sache où elle est allée. Cette retraite empêche le départ de la Maison du Roi; les officiers sont fort contents d'en être quittes pour beaucoup d'argent dépensé inutilement et pour s'être rendus en diligence à Paris; les gardes françaises reviennent d'Orléans qu'elles n'ont point passé, et où elles devaient s'embarquer sur des bateaux qui étaient tout prêts.

Il est de hardis voleurs, puisque le dernier jour du mois passé, la montre du roi fut volée dans sa chambre; on l'a mis dans les petites affiches, et généreusement, on promet quatre louis à celui qui la rapportera; je connais un fermier général qui en donnait dix pour une tabatière qui n'en valait pas vingt.

Paris, le 12 octobre 1757.

Depuis que j'ai reçu votre lettre, je suis presque raisonnable. Je n'ai que les inquiétudes et les agitations d'un amour aussi violent que le mien; vous m'avez marqué dans votre lettre de Chalais qu'un amour borné ne vous rendrait pas heureux; votre bonheur est grand, s'il dépend de l'excès du mien; il n'y en aura jamais de plus vif; j'ignore si l'on peut prescrire des bornes à l'amour, mais je sais que celui que j'ai pour vous les franchirait toutes, s'il y en avait. Vous m'aimez, je n'en doute point; cependant, quelle différence de votre amour au mien! je vous défie de rassembler dans votre cœur tous les sentiments qui remplissent le mien; je fais cet aveu avec plaisir, parce que je me flatte que cette différence ne vient que de l'impossibilité que jamais qui que ce soit puisse aimer autant que je vous aime.

On dit la flotte anglaise rentrée dans ses ports, fort piquée de nous avoir trouvés sur nos gardes. On assure que cette entreprise n'a été faite que pour contenter la nation, qui assurait qu'une descente sur nos côtes était très facile. Je ne puis me lasser d'admirer la constance avec laquelle la fortune nous a favorisés; en bonne citoyenne, je souhaite qu'elle continue, mais en philosophe je ne puis m'empêcher de craindre les revers. L'intérieur paraît tranquille; le bruit court que l'archevêque donne sa démission, et va à Rome recevoir un chapeau de cardinal; je crois que ces bruits n'ont point d'autre fondement que le désir de voir l'archevêché de Paris en d'autres mains.

Paris, le 20 octobre 1757.

Je suis de très mauvaise humeur, cher ami, de ce que vous faites le siège de Magdebourg au lieu de finir une campagne si fatigante; on veut donc vous excéder et me désespérer? On me fait trembler quand on dit que cette place peut aisément tenir deux mois. Ce n'est pas là encore toute mon inquiétude : je crains que, toujours disposé à faire plus que vous ne devez, vous n'ayez demandé de servir à ce siège en qualité d'ingénieur; je ne vous le pardonnerais pas facilement.

On est actuellement dans une tranquillité qui approche un peu de la léthargie; il ne se passe rien qui puisse fournir aux nouvellistes de quoi exercer leurs talents. La Chambre des vacations s'occupe à vider les prisons; on pend et on roue deux ou trois fois la semaine. L'archevêque fait les préparatifs pour l'exaltation d'une croix, qui doit être plantée le 28 de ce mois, au faubourg Saint-Antoine, pour clôture d'une célèbre mission faite sur la paroisse Sainte-Marguerite. Les missionnaires, selon leur coutume, ont fait beaucoup de conversions et ont si bien instruit les jeunes filles que ceux qui les épouseront n'auront plus rien à leur apprendre; je sais des détails de confession fort intéressants et encore plus indécents. On a fait de belles processions; les missionnaires et les prêtres de la paroisse se sont battus plusieurs fois, et je ne doute pas que les fruits de cette mission n'augmentent le casuel de la cure. L'archevêque a interdit quatre prêtres de Saint-Eustache et un vicaire de Saint-Roch; on ignore le sujet de cet acte de mauvaise humeur: ce prélat s'ennuie de voir régner la paix; il cherche à recommencer la guerre et à faire renaître les troubles dont nous sommes à peine sortis.

Paris, le 30 octobre 1757.

Je crois qu'on pense vraiment à la paix; je la désire plus sincèrement que vous; on assure que la sœur du roi de Prusse est ici pour la négocier[1]; je n'en crois pas un mot. Quelle apparence que ce Frédéric, si ennemi de notre sexe, ait choisi une femme pour une affaire si importante? D'ailleurs, il n'a jamais vécu avec cette sœur de manière à faire penser qu'elle ait sa confiance, ni qu'elle soit fort instruite des affaires de son royaume. Le plus grand acheminement à la paix sera, je crois, le trouble et le désordre qui règnent en Angleterre; les ports et les portes de Londres ont été fermés pendant plusieurs jours; le peuple est furieux; l'amiral qui a fait la belle

1. La margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric II, était en effet intervenue auprès du maréchal de Belle-Isle par l'entremise du chevalier de Folard, mais ses desseins avaient été aussitôt dénoncés à la cour de Vienne par l'abbé de Bernis. (R. Waddington, *La Guerre de Sept Ans, Les Débuts.*)

descente à La Rochelle est cité pour rendre compte de sa conduite, et on craint qu'il n'éprouve le même sort que l'amiral Byng[1].

Ma santé se rétablit; je vais me mettre au lit en pensant à vous, et en murmurant de ne pouvoir réaliser tout ce que mon imagination me suggérera. Donnez-moi de vos nouvelles.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Hanovre, le 29 octobre 1757.

Enfin, ma bonne amie, me voilà parti d'Halberstadt du 26, et je suis, aujourd'hui 29, à Hanovre, en assez bonne santé. Le 9, M..., à qui j'ai rendu service dans le courant de la campagne, lorsqu'il a commandé des troupes détachées, m'en rend par reconnaissance un fort grand; il m'emmène avec lui dans son carrosse jusqu'à Versailles. Il marche avec tout son équipage; un maître d'hôtel très attentif est en avant avec un excellent cuisinier, qui vont sur la route nous préparer de bons logements et de bons repas; je suis on ne peut pas mieux, et dans ma situation, c'est une fortune. Nous marchons à très petites journées; j'aurai le chagrin de vous voir quelques jours plus tard, mais vous aurez le plaisir de me voir en meilleure santé: je n'arriverai à Paris que du 25 au 4 ou 5 décembre, cela est bien long; je n'ai pas le temps de vous écrire autre chose, je réserve tout pour l'heureux moment où je serai auprès de vous, ma chère amie; adieu, que je vous aime!

Versailles, le 10 décembre 1757.

Je ne sais si je me flatte de croire que vous êtes fâchée de mon séjour ici; je voudrais l'abréger; mais il n'y a pas moyen; je suis de très mauvaise humeur de vous demander

1. L'amiral Hawke avait menacé les côtes de Saintonge, dans les derniers jours de septembre, mais avait dû se retirer sans avoir rien fait.

encore quatre ou cinq jours. Mon arrivée ici a fait un bruit bien singulier, et l'accueil qu'on m'y a fait a eu un éclat qui n'est pas croyable. Toutes les femmes courent après moi, je ne sais à laquelle entendre. Cela est peu de chose : depuis ce qu'il y a de plus grand jusqu'à mon laquais ont su que M. le Dauphin m'a fait publiquement des caresses étonnantes; passe pour cela, mais le père a imité le fils et a fait encore davantage; je vous détaillerai tous ces beaux riens, qui ont cependant pensé me faire tourner la tête.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 11 décembre 1757.

Ma mauvaise humeur est plus réelle que la vôtre, cher ami; tout se réunit pour vous occuper entièrement; l'ambition étouffe l'amour; la fumée des distinctions monte à la tête et intercepte tellement toutes les facultés qu'à peine se rappelle-t-on les objets qui n'affectent que le cœur. Je n'ai pas la même ressource, rien ne peut me dédommager du plaisir de vous voir; je ne suis née que pour vous aimer, je ne connais d'autre gloire que celle que je puis acquérir par les sentiments du cœur, et chez moi tout se réunit au point fixe de mon amour.

Je suis enchantée des distinctions que vous recevez : vous les méritez; mais il est si rare de les voir accorder au seul mérite que vous devez en être très flatté; si je n'étais que votre amie, j'en serais peut-être plus flattée; mais je suis votre amante et, en cette qualité, je les crains plus que je ne les aime, parce que l'empire qu'elles prennent sur vous affaiblit trop le pouvoir de l'amour.

M. de Mopinot passe à Paris et à Versailles les trois mois de décembre 1757, janvier et février 1758 et repart au commencement de mars 1758.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Valenciennes, le 13 mars 1758.

Je suis parti le samedi de Versailles, et je suis passé environ à midi dans Paris sans vous voir, mais aussi sans y mettre pied à terre. Voilà les tours que l'on joue quand on croit être aimé, et que l'on craint d'affliger ce que l'on aime. Que ma conduite n'aille pas vous faire croire que je sacrifie mon amour à l'ambition; ceci est un devoir, et l'amour anime mon ambition; j'aspire à rendre mon état meilleur, parce que le vôtre sera toujours lié au mien.

Nous avons arraché le comte de Valbelle[1], en passant à Paris, des bras de la Clairon. Cette fille, charmante sur le théâtre, est adorable en amour; elle fait pour cet amant les choses les plus singulières; elle va jusqu'à la folie de faire dire pour lui quarante francs de messes par mois pour intéresser le ciel pour lui; ce qu'il nous raconte d'elle est singulièrement amusant. Nous voyageons, comme vous voyez, fort doucement, puisque nous ne sommes encore qu'à Valenciennes, et agréablement, puisque nous avons M. de Valbelle qui est un des plus aimables fous qu'il y ait.

Wésel, le 19 mars 1758.

Nous sommes aujourd'hui à Wésel, comme voyageurs, où nous ne pouvons cependant encore avoir de nouvelles certaines de notre armée; il paraît seulement certain qu'elle est actuellement à Paderborn, et l'on dit qu'un détachement aux ordres de M. du Moutier, brigadier de cavalerie, a été bien battu, qu'il n'en est revenu qu'un seul homme de l'infanterie qu'il avait à ses ordres, qui consistait en quatre compagnies de grenadiers, qu'il a perdu beaucoup de dragons, et qu'il a seulement sauvé la cavalerie. On dit que Minden est pris avec cinq ou six mille hommes qui étaient dedans, qu'on a enlevé

1. Le comte de Valbelle, gentilhomme provençal, quitta plus tard la carrière des armes pour la littérature. Il mourut en 1778.

beaucoup d'équipages, que nos propres soldats en ont pillé grand nombre, que les régiments d'infanterie et de cavalerie sont dans le plus grand délabrement et très faibles, que la discipline ne se remet point, malgré les soins de M. le comte de Clermont, que l'armée sera à Wésel dans les premiers jours du mois prochain. Toutes ces mauvaises nouvelles sont sans doute exagérées.

M. Milin de Grandmaison, l'un des chefs pour les fourrages de l'armée, s'est sauvé ; on croit qu'il n'a pas fait banqueroute et que c'est la frayeur qui a occasionné sa fuite. Cette frayeur est fondée sur la punition d'un de ses premiers commis, que M. le comte de Clermont voulait faire pendre, et qui est seulement attaché au carcan pendant plusieurs heures chaque jour, en attendant que ses friponneries soient plus éclairées.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 18 mars 1758.

Vous m'avez trompée, cher ami, en me privant du plaisir de vous embrasser encore une fois avant votre départ ; je le soupçonnais, vous avez pu vous en apercevoir : je ne doute pas de votre bonne intention. Vous ne m'avez cependant rien épargné ; je sais combien cet adieu m'aurait coûté ; le plaisir de vous serrer tendrement dans mes bras aurait au moins pour un instant adouci ma peine ; je l'ai ressentie et je m'en nourris sans aucune consolation. Je ne ferai plus que languir dans les tourments de l'inquiétude ; au lieu de cette volupté dont m'enivrait votre présence, je ne connaîtrai que les alarmes; votre seul retour vous fera connaître mes plaisirs et me procurera une nouvelle existence ; quel effrayant intervalle entre cet instant et le moment actuel !

Je ne suis point injuste ; je ne vous accuse point de sacrifier l'amour à l'ambition ; votre départ était indispensable ; je murmure contre le devoir, et je serais au désespoir si vous en négligiez les moindres obligations. Je connais votre façon de penser ; plus elle est belle, plus elle est rare, et plus je me

félicite de posséder un cœur comme le vôtre. C'est à ce cœur que je dois la lettre que vous m'avez écrite de Valenciennes; c'est sur lui que je compte pour la durée de votre amour; je le prie de me présenter souvent à votre mémoire, surtout dans les instants où l'ambition et l'amour de la gloire vous font braver les périls; j'aime à croire que ce souvenir vous engagera à ne pas prodiguer une vie dont la mienne dépend.

Pardonnez-moi, cher ami, mais j'ai senti un mouvement de dépit en lisant l'article de la Clairon; vous l'admirez trop, séduit par les emportements d'une femme accoutumée dès l'enfance à chercher les moyens de satisfaire les goûts différents, que la multiplicité des amants lui a fait connaître, à faire naître, multiplier et varier les plaisirs; vous prenez les effets du tempérament pour de l'amour. Une femme plus tendre que passionnée paraît froide et insensible en comparaison de ces salamandres qui cherchent moins à éteindre leurs feux qu'à leur fournir de nouveaux aliments. Sérieusement, je vous veux un peu de mal de l'impression que les récits de M. de Valbelle ont faite sur vous; vous rirez sans doute de cette jalousie; plaignez-moi plutôt, puisque j'ai besoin, pour me rassurer, de me dire qu'exempt des faiblesses ordinaires aux hommes, vous préférerez la délicatesse des sentiments du cœur à la vivacité des plaisirs des sens. Après tout, votre compagnon de voyage peut dire après Voltaire :

> On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
> D'être cocu cinq ou six fois par jour.

Toutes les messes qu'il pourrait faire dire ne le sauveront pas de ce danger. Je ne vous en promets pas; il me paraît même tout à fait plaisant de faire entrer un mystère dans des affaires de cette nature: c'est dire : « Mon Dieu, conservez les jours à mon amant, afin que je passe des nuits agréables, et que de concert nous puissions offrir de fréquents sacrifices à l'amour, pour qui nous sentons beaucoup plus de ferveur que de dévotion pour vous. » Comme on peint Dieu jaloux, je craindrais qu'il ne fît précisément le contraire de ce que je lui demanderais. Je me contenterai donc de vous aimer aussi tendrement absent que présent; toutes mes pensées et toutes

mes actions seront pour vous ; je ne m'occuperai que des moyens d'entretenir et même d'augmenter votre amour ; je n'offrirai des sacrifices qu'à votre intention ; cela vaut mieux assurément que des messes ; ce que je trouve de plaisant, c'est que cette Clairon, si dévote et si remplie de foi pour cette cérémonie, n'ait jamais été baptisée ; c'est un fait dont je suis certaine.

Adieu, aimez-moi autant que je vous aime.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 27 mars 1758.

L'armée est aujourd'hui à Nuymen, à seize lieues de Wésel ; j'en suis à dix-huit, à l'arrière-garde ; peut-être allons-nous voir bientôt la fin de nos maux, puisqu'on prend le parti de se passer de voitures pour évacuer les hôpitaux ; on en met les malades dehors, et ils vont à pied expirer où ils peuvent ; on vient aujourd'hui d'abandonner dix pièces de canon de vingt-quatre ; les chemins vers Wésel sont remplis de soldats et d'officiers, qui se précipitent à ce lieu de sûreté et ils sont jonchés d'hommes et de chevaux morts et expirants ; la Bohême et la Bavière seront oubliées par cette retraite de la Westphalie. Nous marchons sans gros ni menus équipages ; nous couchons dans les champs, accablés de froid, de pluie, et manquant de subsistances : une partie des équipages a été la proie de l'ennemi, une autre partie a été brûlée pour rendre notre fuite plus légère, mon équipage a subi ce sort, et une autre a été pillée par nos propres soldats. Ajoutez à mes équipages brûlés mon palefrenier et mes chevaux morts ; mais je me porte bien. Nos soldats se laissent prendre de tous côtés sans se défendre ; on dit un corps de dix mille ennemis à Munster ; ils peuvent être sur Wésel avant nous et prolonger nos maux et augmenter notre honte. Si j'avais le temps et la commodité, je vous ferais plus de détails ; mais c'est en vérité beaucoup d'écrire quelques lignes dans la situation où je suis.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 28 mars 1758.

Vous devez être arrivés à Wésel. Y avez-vous trouvé l'armée? C'est, cher ami, ce que j'espère savoir dans peu de jours. Suivant les nouvelles de Paris, nous sommes prêts à [re] passer le Rhin, et quoique notre retraite se fasse, dit-on, assez heureusement, nous ne nous en trouvons pas plus à notre aise. J'ai appris qu'un homme de ma connaissance veut sûrement à lui seul plus de mal aux ennemis que toute la nation ensemble; je parle de Grandmaison; tout le monde veut ici qu'il ait été pendu en effigie; je plains ses enfants; pour lui, il mérite son sort: c'est un fripon. Ses airs importants et l'oubli de son premier état me le faisaient mépriser; celui où ses friponneries l'ont conduit n'excite point du tout ma pitié.

Je m'ennuie prodigieusement; j'appréhende de voir arriver la fin du jour; j'ai beau penser à vous écrire, je ne puis remplir le vide qui m'environne, tout me manque puisque je ne vous vois plus; je me rappelle les moments délicieux que nous avons passés ensemble, et ce souvenir, loin de me calmer, ne fait que redoubler mes agitations.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Wésel, le 2 avril 1758.

L'armée est arrivée sous cette ville et est campée à la rive droite du Rhin depuis le 30 mars; l'ennemi, depuis Nuymen, n'a point poursuivi et n'a paru dans aucun endroit; cependant notre marche a été fort précipitée, et on a continué à abandonner les munitions, les pontons et tout ce qui pouvait la ralentir. L'armée n'a plus qu'environ trente à quarante mille hommes de cent quarante-deux mille; mais on en retrouvera au moins vingt-cinq mille qui se sont sauvés au delà du Rhin; des troupes passent le Rhin continuellement, et toute

l'armée ne tardera pas à être en cantonnement sur la rive gauche de ce fleuve, laissant dix ou douze mille hommes dans Wésel. M. le comte de Clermont[1] a été saigné deux fois du pied, pour une attaque d'apoplexie. Des troupes retournent en France, d'autres marchent pour former le corps de vingt-quatre mille hommes destinés pour la Bohême sous les ordres de M. de Soubise.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 4 avril 1758.

Je cesse d'être citoyenne pour être amante. Un officier, au moment de partir, apprend que son régiment est prisonnier, et il reste jusqu'à nouvel ordre. J'ai désiré sincèrement que cet accident fût arrivé au vôtre avant votre départ ; vous blâmerez ce souhait, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

La Cour est un peu embarrassée du grand nombre de démissions qu'elle reçoit tous les jours ; il est si rare de voir des Français penser à quitter le service aux approches d'une campagne, que ces démissions annoncent un découragement et un mécontentement bien capables d'effrayer. Paris s'est livré à la joie sur le bruit qui a couru tout un jour que la marquise de Pompadour était disgraciée ; il n'en est pas un mot, et on a ce double chagrin, celui de la voir plus puissante que jamais, et celui d'avoir été joyeux mal à propos.

Paris, le 8 avril 1758.

L'apoplexie s'empare de bonne heure de M. le comte de Clermont ; l'exercice et l'agitation ne sont donc pas des préservatifs contre cette maladie ; je le plains de tout mon cœur ; le rôle qu'il joue depuis qu'il a le commandement de l'armée est horrible pour quelqu'un qui a des sentiments. L'honneur de commander aux Français ne sera plus envié. Voilà donc cette nation française qui, renonçant à l'honneur, fuit lâche-

1. Le comte de Clermont qui venait de succéder au maréchal de Richelieu dans le commandement de Westphalie, était arrivé à Hanovre à la fin de février.

ment, ou se laisse prendre sans se défendre. La conduite des troupes est une énigme pour tout le monde; les ennemis ne doivent pas s'enorgueillir de cette victoire; il n'est pas difficile de chasser un troupeau de lièvres que le mouvement des feuilles effraie. La Cour est désolée, le Roi a été malade, et personne ne parle de cette retraite si humiliante qu'en gémissant de voir que la nation dégénère si prodigieusement. Quelle foule de réflexions ne produit pas cet événement!

Autre inquiétude, car je crois que tout se réunit pour m'accabler : votré régiment n'ira-t-il point en Bohême? J'en ai une frayeur horrible. Aller dans ce vilain et funeste pays, et sous les ordres de M. de Soubise, quelle affreuse perspective!

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Wésel, le 12 avril 1758

Tout le monde tombe ici malade et bien des gens meurent; j'ai subi le sort commun; j'ai eu une fluxion et quelque accès de fièvre; mais tout cela est passé, et je vis pour vous, bien réellement, puisque même en vous écrivant, je sens pour la première fois mon être. Rendez-moi un peu compte, madame, de la vie que vous menez; en passez-vous quelques heures à travailler pour votre bon ami? votre silence me fait craindre votre paresse.

Les tristes restes de l'armée sont cantonnés entre le Rhin et la Meuse dans un délabrement affreux, et dans la honte d'une retraite bien déshonorante. Les hussards viennent jouir de notre humiliation jusqu'aux portes de la ville, et ils ont le plaisir de voir que la frayeur arme nos bras de pelles et de pioches; on travaille à des batteries, on arrange le chemin couvert, on augmente les fortifications, on ferme les portes; tout marque enfin la crainte d'un siège qu'il est impossible que l'ennemi fasse et qu'il ne songe certainement pas à faire. A toutes ces précautions inutiles, et qui ne sont que les mouvements de la terreur, on ajoute l'ignorance et l'imprudence sur des points essentiels. Notre pont sur le Rhin est on ne peut plus mal protégé et nous n'y en avons qu'un. Toute la rive

droite du Rhin et toutes les rivières qui se jettent dans ce fleuve sont abandonnées à l'ennemi, avec tous les bateaux qui s'y sont trouvés, de sorte qu'incessamment nos convois ne pourront plus venir par le Rhin, que notre pont et nos magasins pourront être brûlés, qu'il y aura des alertes dans nos quartiers, et que peut-être ils nous forceront à nous rassembler plus tôt qu'on ne devrait.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 18 avril 1758.

Vous êtes adorable, lorsque vous vous mettez à mes genoux et me suppliez si tendrement que je ressens une satisfaction du retard de mes lettres, car voici la sixième que je vous écris depuis votre départ ; oui, j'aime à vous voir dans cette posture, non pas parce qu'elle est humble, mais parce qu'elle exprime beaucoup d'amour. A dire vrai, ce n'est point du tout un acte d'humilité ; la supériorité que cette posture semble nous donner n'est qu'imaginaire ; c'est l'esclave qui ordonne à son maître ; lorsque, dans ces instants, l'amant paraît supplier, il commande réellement au cœur, et il est toujours obéi. Jamais un amant aimé n'est plus despotique que lorsqu'il est aux genoux de sa maîtresse ; c'est là qu'il est souverain ; c'est là qu'il est sûr d'obtenir tout ce qu'il désire ; c'est là qu'il s'enivre à loisir du plaisir de connaître que son amour n'a point de bornes, que ses désirs sont des lois, et que, pour s'y soumettre, on n'attend que leur naissance.

Oui, monsieur, on vous rendra compte de la vie qu'on mène. Je me lève un peu plus matin que cet hiver ; la matinée se passe en toilette et en misères de ménage assez peu intéressantes ; je dîne prestement ; après mon café, je lis pendant une heure ; ensuite, j'écris jusqu'à six heures si je suis seule ; si j'ai du monde, je travaille ou je joue au trictrac ; je reprends l'écriture jusqu'à minuit ; ma table une fois fermée, tous les instants qui s'écoulent jusqu'à celui de mon sommeil sont pour vous ; le souvenir du passé me fait plaisir, le présent me chagrine, j'espère dans l'avenir.

N'allez pas vous imaginer que je ne pense à vous que dans ces moments ; il n'en est aucun où vous ne soyez présent à mon cœur et à mon esprit, pas même ceux où j'entends bourdonner à mes oreilles un langage qu'on veut me persuader être celui de l'amour ; mais que je le trouve différent de celui que vous me parlez ! N'en soyez pas jaloux : loin de vous nuire, il ne fera jamais que m'ennuyer et augmenter ma tendresse par la comparaison de votre langage au leur. Combien l'amour est souvent dissemblable de lui-même !

Paris, le 24 avril 1758.

Avez-vous enfin reçu toutes mes lettres, cher ami ? N'êtes-vous plus en colère contre moi, et me rendez-vous la justice qui m'est due en ne me soupçonnant pas de paresse ? Vous connaissez trop mon amour pour croire que je puisse l'être avec vous ; j'espère que votre santé est rétablie ; ménagez-la pendant que vous avez un peu de repos ; faites-en provision pour le temps que nous serons ensemble, je me charge alors d'en recueillir les fruits ; j'entends un peu le jardinage, vous savez que mon grand plaisir est de faire éclore les fleurs. J'en cultive actuellement de différentes espèces ; mais celle que je chéris le plus n'éclôt pas pour moi dans cette saison ; il faut que j'attende l'hiver, dont j'enrage de bon cœur. S'il s'en épanouit dans le pays où vous êtes, pensez à moi en les caressant.

Comme on ne veut plus parler guerre, on parle de paix, on dit que nous négocions vivement avec l'Angleterre et que les deux partis la désirent sincèrement ; ainsi, elle ne sera pas difficile à arranger. Les articles du traité entre la reine de Hongrie et le roi de Prusse sont arrêtés, et je compte que nos nouvellistes les donneront bientôt au public ; ces nouvelles seraient trop agréables à mon cœur pour que j'ose y ajouter foi. J'avoue cependant que l'espèce d'inaction des armées me surprend. Nous sommes à la fin d'avril ; les troupes sont toutes parties, et on ne fait rien ; l'activité du roi de Prusse serait-elle ralentie ? Cela me paraîtrait étonnant. Mais, cher bon ami, si ce roi de Prusse faisait la paix dans les circonstances actuelles, ne serait-ce pas un homme admirable ? S'il

la faisait dans de telles circonstances, on ne pourrait assurément voir en lui que le grand homme et un roi qui, quoique guerrier, préfère le bonheur et la tranquillité dont ses peuples jouiront pendant la paix à la gloire qu'il pourrait acquérir au prix de leur sang. Pour moi, qui le déteste de toute la plénitude de mon âme, s'il faisait la paix dans ce moment, non seulement je l'admirerais, mais je l'estimerais, et peut-être même l'aimerais-je assez pour en faire mon héros. Vous n'en seriez pas jaloux, cher ami, parce que vous penseriez comme moi, nous serions bientôt réunis, et je serais délivrée des inquiétudes que me donne votre état.

En attendant cette paix, le roi fait un emprunt de quarante millions sur la ville, à 8 p. 100; on en prendra moitié argent comptant et moitié en contrats sur la ville; cet emprunt sera remboursé en plusieurs années par une espèce de loterie. Adieu, cher ami, je vais me coucher et penser à vous.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Sonsbeck, le 13 mai 1758.

Soyez tranquille sur nos quartiers, nous y sommes dans une paix profonde; on s'y occupe à réparer les troupes, et M. de Clermont travaille de toutes ses forces à y établir la discipline; il s'y prendra bien, et je crois qu'il réussira. M. de Grandmaison, fugitif de notre armée, est à Paris; son camarade, qui s'est laissé prendre, est attaché au carcan pendant quelques jours de chaque semaine, et sa honte pourra bien être terminée par le gibet; d'autres fripons d'importance se sont sauvés. M. de Clermont fut, il y a peu de jours, visiter l'hôpital de Wésel lorsqu'on s'y attendait le moins. Il n'y avait point de bouillon pour les malades; le directeur fit furtivement mettre de l'eau dans les marmites, espérant qu'un prince du sang ne s'abaisserait pas à vouloir le goûter; il se trompa : le prince voulut prendre un bouillon lui-même

dans la marmite et il ne trouva que de l'eau. Le directeur et le commissaire des guerres ont été sur-le-champ arrêtés pour être conduits en prison ; le commissaire a prouvé son innocence et a eu sa grâce ; pour le directeur, il boit de son bouillon dans la prison. On réforme les équipages : point d'argenterie, le nombre des valets restreint, les cuisiniers renvoyés; le roi avait déjà ordonné tout cela inutilement, c'était une plaisanterie, mais aujourd'hui il paraît qu'on ne badine point.

L'ennemi ne paraît point, excepté quelques hussards aux environs des glacis de Wésel; on leur tire de temps en temps quelques coups de canon, mais jusqu'à présent, nous n'avons tué qu'une femme qui était sur sa porte, donnant à boire à son enfant, dont le canon a emporté la tête. Nos exploits sont beaux, comme vous le voyez; mais notre général leur donne quelque éclat : il a donné pour cet orphelin vingt-cinq louis de sa bourse, et il en aura peut-être deux cents dans une quête qu'on a faite aux officiers qui viennent dîner chez le prince. Seize bataillons et quelques régiments de cavalerie sont retournés en France, mais on nous renvoie vingt-cinq bataillons de milice, sans compter ce qu'on a destiné de ce corps pour recruter l'armée. Cette réforme, cette discipline, cet envoi de troupes me font juger que nous ferons quelque chose : nous pourrions bien marcher en Saxe.

Je suis logé dans un couvent de religieuses; il y en a vingt, cinq depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, huit depuis trente jusqu'à cinquante, le reste roule sur quatre-vingts ou cent. Les cinq jeunes sont très laides, et on soupçonne que les autres ont été passables. Une seule parle français; elle a quatre-vingts ans et a eu beaucoup de soin de moi dans ma maladie. Je suis logé très agréablement dans une cellule qui donne sur le jardin et sur la campagne; les rossignols me donnent des concerts pendant la nuit; les moineaux viennent se caresser sur ma fenêtre pendant le jour; je commence à goûter les plaisirs de la santé et du printemps ; qu'il est joli, le mois de mai! Mais pourquoi suis-je ici, chère amante? Qu'on serait bien plus heureux si on écoutait plutôt la nature et son cœur que l'ambition !

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 18 mai 1758.

La jolie situation que celle de se trouver avec une vingtaine de religieuses vieilles, laides et n'entendant pas un mot de français ! Cette compagnie est fort capable d'avancer les vrais signes de convalescence ; je vous défends cependant de rien donner à la reconnaissance. Que cette vieille, que j'aime pourtant parce qu'elle a eu soin de vous, ne s'imagine pas avoir le droit de recueillir des fruits qui m'appartiennent ! Je suis sur cet article d'une avarice extrême, et semblable au chien du jardinier ; quoique je sois dans l'impossibilité de les cueillir, je ne veux cependant pas qu'on y touche. Le chant du rossignol est très propre à tirer l'âme de la langueur où elle se trouve au sortir d'une maladie ; je serais enchantée de partager ce plaisir avec vous. Je ne vous conseille pas de fixer votre attention sur le manège des moineaux ; il serait peut-être cause de méditations tumultueuses ; il ne faut, dans l'état où vous êtes, que des sensations douces et tranquilles ; si la certitude d'être aimé peut vous en procurer de cette espèce, jouissez-en, cher ami, et continuez à m'aimer avec toute l'ardeur que mérite ma tendresse.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Sonsbeck, entre Clèves et Wésel, le 26 mai 1758.

Nous nous ennuyons assez agréablement ici ; nous y menons exactement la vie des gentilshommes habitant leurs nobles chaumières ; nous nous visitons perpétuellement et nous nous ruinons réciproquement ; notre général est impénétrable ; il fait des lois très dures, et paraît vouloir être sévère pour les maintenir ; on le voit très rarement, et lorsqu'on le voit, c'est un automate qui marche, mange, sourit, mais qui ne parle pas. Il y a bien de l'apparence qu'il continuera

à n'être pas aimé, quoique le militaire lui doive l'amélioration de son état, et que la confiance dans ses talents ne fera pas de progrès; le Français est une espèce bien singulière qu'il est difficile de conduire.

Nous vivons dans nos cantonnements au jour le jour, et toujours dans l'appréhension prochaine de manquer. Cela est étonnant dans la position où nous sommes, entre le Rhin et la Meuse. Cependant, le défaut de subsistance nous fera vraisemblablement remuer plus tôt que nous ne le devrions, car l'armée n'est pas encore réparée, et les ennemis ne nous invitent point à marcher; ils sont tranquilles, ainsi que nous.

Je reçois des nouvelles qui sont fort importantes : il reparaît un second Mandrin aux environs de Lyon; les Anglais reparaissent à l'île d'Aix[1] et ils entreprennent sur la Martinique[2] et Louisbourg[3], et d'un autre côté, M. de P...me marque qu'on ne paye plus, au Trésor royal, que les pensions sont arrêtées, et que même les gardes du Roi cessent d'être payés. En vérité, je suis trop Français pour n'être pas sensible et alarmé, d'autant plus que je vois sous mes yeux que l'augmentation de pain et de paye accordée aux troupes l'a été si maladroitement qu'elle ne paraît pas avoir produit le moindre bon effet. Cherchez à avoir des nouvelles et marquez-les-moi, je ne vous écris pas une plus longue lettre parce que je pars pour aller dîner à quelques lieues, et que j'ai voulu vous répondre aussitôt votre lettre reçue. Adieu, bonne amie, soyez-la toujours; le bonheur de ma vie est de vous aimer.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 30 mai 1758.

J'ai vu un temps où les places de ministres étaient enviées et rarement abandonnées; aujourd'hui, les ministres deman-

1. L'île d'Aix, à l'embouchure de la Charente. Les Anglais n'y restèrent que dix jours.

2. La Martinique ne fut attaquée que l'année suivante.

3. La prise de Louisbourg, dans la Nouvelle-France, fut le principal événement de la première partie de la campagne. La place, investie le 8 juin, se rendit le 26 juillet.

dent leur retraite avec autant d'ardeur que jadis ils briguaient ces places. M. de Moras prélère le rôle de particulier libre de se livrer au plaisir au gênant honneur d'être ministre de la marine[1]. Sa place est distribuée à trois ou quatre personnages dont on n'attend pas de merveilles, quoiqu'ils aient toujours été employés dans la marine.

Quoique le roi laisse agir le parlement contre le curé de Saint-Nicolas, et que ce cerveau brûlé ait été sonné à son de trompe dans tous les marchés, un prêtre de cette paroisse a encore fait un refus de sacrement et sur-le-champ a pris la fuite. L'obstination du clergé rend le triomphe du parlement complet; on craint toujours qu'il ne réussisse à faire renaître les troubles. Depuis la mort du pape, Dieu entend une variété de prières qui doit lui paraître plaisante : les fanatiques demandent que le Saint-Esprit descende sur un homme capable de soutenir les droits de l'Église, les Jansénistes, que ce soit sur un ennemi des Jésuites, et les gens de bien, qui par malheur forment le plus petit nombre, pour que le nouveau pape soit aussi honnête homme et aussi pacifique que celui que nous venons de perdre.

Paris, le 5 juin 1758.

Je reconnais la force du génie de votre général; il ne suffit cependant pas, pour réussir, de savoir commander, il faut encore se faire aimer; aussi je vous assure qu'on compte peu sur les succès de cette campagne. A Paris, le nombre des « Prussiens » est plus grand que celui des Français, c'est un mal qui gagne tous les États, aussi laisse-t-on toute liberté de s'expliquer sur cet article. Frédéric est un phénix, heureux les peuples qui vivent sous sa domination! Il mérite d'être maître de l'univers. Enfin ses louanges, les souhaits pour le voir réussir et les paris pour ses heureux succès sont l'entretien des inutiles nouvellistes, dans les cafés et les promenades; il faut une extrême patience pour entendre tranquillement tous les propos indécents qui se tiennent publiquement à ce sujet.

1. M. de Moras était ministre depuis le 1er février 1757. Il fut remplacé par M. de Massiac.

Le public est assez indifférent, parce que, dit-on, les choses ne peuvent demeurer longtemps dans l'état où elles sont; loin de craindre les révolutions, on les désire, les uns hautement, les autres dans le fond du cœur. En effet, les choses sont dans un état déplorable; la misère est au dernier période; le pain est à très bon compte, et personne ne peut vivre, parce qu'il n'y a que cela à bon marché, que les ouvriers ne travaillent point, ou, s'ils travaillent, ne sont pas payés; les propriétaires de maisons sont aux abois ; non content de leur faire payer deux vingtièmes, on leur fait encore essuyer un remboursement de boues et lanternes qui fait un objet considérable, et dont la charge est très pesante, quoiqu'on le paye en trois ans et par quartiers. Il n'y a plus de fonds au Trésor royal : on accable les fermiers généraux, qui vont donner encore trente millions au roi. La tête leur tourne, ils cherchent à se dédommager en diminuant les frais de régie. Le premier de ce mois, ils ont fait une réforme dans les bas-employés au tabac, au papier, etc., qui réduit deux mille personnes au moins à mendier ou à voler; ces malheureux pourraient bien aller joindre le nouveau Mandrin. On attend encore quelque nouveauté en fait d'impôts, parce qu'il est certain qu'on n'a pas de fonds pour fournir à la dépense d'un mois. Le fort de la haine tombe sur la marquise[1]; elle est en horreur par toute la France et menacée par bien des endroits.

Paris, le 10 juin 1758.

Les Anglais sont près de Dunkerque avec vingt-deux vaisseaux, on a dépavé la ville, et on prépare tout pour une vigoureuse défense ; ils ont une flotte plus nombreuse au cap de Bonne-Espérance et à la Martinique ; on craint pour La Rochelle, Marseille et autres endroits. Jamais la France n'a été plus cruellement menacée d'une perte prochaine ; mais le plus grand malheur, selon moi, c'est l'espèce d'indifférence dans laquelle tout le monde est plongé ; l'État est dans une si grande détresse, que les citoyens n'imaginent pas que leur

1. Madame de Pompadour.

sort puisse empirer; jusqu'où de tels sentiments ne peuvent-ils pas conduire?

Les nouveaux Mandrins sont, dit-on, au nombre de cinq cents, et suivent en tout la conduite que leur a tracée Mandrin. J'ai appris une particularité qui m'a fait faire des réflexions, et qui vous en fera faire aussi. Mandrin étant à Genève, une personne, qui me le raconta hier, lui dit que tout ce qu'il faisait était bien hardi, et qu'il fallait beaucoup de fermeté et d'habileté pour se tirer du pas où il était, et continuer un métier si dangereux. « Ce que je fais n'est rien, répondit Mandrin; souvenez-vous de ce que je vous dis; dans quelque temps, vous verrez paraître un homme bien plus habile que moi; je connais toute sa supériorité, et j'avoue que, relativement à la science et aux projets, je ne suis pas digne de lui déboucler ses souliers. » Mandrin devait se connaître en hommes; et un homme tel qu'il l'annonce serait un dangereux chef de parti, surtout dans les circonstances actuelles; agit-il dans ce moment, ou se contente-t-il de faire sonder le terrain par quelques enfants perdus?

Pour faire diversion, on parle d'une grande fête pour le peuple; il est question de poser la statue du roi sur son piédestal dans la nouvelle place[1], il y aura, dit-on, pendant trois jours et trois nuits, grande musique, nombre de tonneaux de vin qui couleront toujours, et une si grande quantité de victuailles qu'on aura lieu d'admirer l'abondance qui règne à Paris. C'est trois jours pendant lesquels le peuple n'aura pas le temps de penser à sa misère. Quelque triste événement pourra bien retarder cette fête. Les boulevards sont plus brillants que jamais. Comme les chaleurs sont grandes, on y passe les nuits. C'est un tintamarre original: on y entend des vielles, des musettes, des flûtes, des trompettes, des violons, des bassons, des hautbois, des tambourins, des voix qui chantent, crient et parlent, des Gilles qui font des parades extravagantes, des chiens qui aboient, des chevaux qui hennissent; tout cela confondu fait un effet si singulier, que ceux qui n'ont pas un goût décidé pour cette sorte de divertissement croient être dans un hôpital d'insensés dont tous les

1. La place Louis XV, aujourd'hui place de la Concorde.

fous sont lâchés. Tels sont les plaisirs actuels de ce qu'on appelle à Paris la bonne compagnie.

Adieu, cher ami, aimez-moi autant que je vous aime, et conservez-vous pour jouir du plaisir d'être adoré.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Au camp de Meers, le 13 juin 1758.

Vous êtes la seule à qui j'écris dans ces moments tumultueux, et à qui je doive écrire ; je me porte bien ; nous ne nous battrons pas, soyez tranquille ; quand même il arriverait, par aventure, qu'il y aurait quelques combats, j'ai fait tous mes tours de service, et je n'ai eu à fournir que quinze jours. Au corps d'armée, depuis le 9, c'est une fusillade continuelle ; hier surtout, à minuit, il y a eu une alerte : j'étais de piquet ; je montai à cheval, je fatiguai beaucoup, mais sans péril ; à sept heures, il y avait une demi-heure que j'étais tout botté sur mon lit, lorsqu'on battit la générale. On marcha subitement au prince Ferdinand : toute son armée et la nôtre étaient en présence à portée du canon. Toute la journée se passa à se pousser les postes, à se fusiller, à se canonner, mais modérément ; je pensais à chaque instant qu'une affaire générale allait être engagée imprudemment ou par l'un ou par l'autre. Il n'en fut rien : il y eut à trois heures un ordre que j'ai lu, par lequel il était dit que, les ennemis marchant par leur droite, on ferait tel et tel mouvement par la gauche marchant aux ennemis. Nous avons fait ces mouvements ordonnés avec la plus grande précaution et tant de singularité et de lenteur que nous nous trouvons aujourd'hui, six heures du matin, à Meers, et que le prince Ferdinand, au lieu d'avoir marché par sa droite, comme le comte de Clermont s'est expliqué dans l'ordre à son armée, a marché par sa gauche et bloqué Wésel, sans que nous soyons en état de nous opposer à ce qu'il voudra faire, tant sa position est forte. Je vous écris, prêt à passer ma troisième nuit sans dormir, en plein champ, la pluie sur le corps, et prêt à monter encore à cheval ; je ne sais trop ce que je vous dis, mais ces événements sont fort singuliers ; je vous les détaillerai lorsque

je serai dans une autre situation et moins accablé de sommeil et de fatigue.

Cette lettre, telle qu'elle est, était restée dans ma poche, sans qu'il m'ait été possible, jusqu'à présent, de la cacheter et de la faire partir. A peine étions-nous campés à Meers qu'il nous fallut lever le camp et changer de position. Quand je dis camper, je parle des soldats, car les officiers étaient sans nulle espèce d'équipage, à l'abri de la pluie sous des buissons. Nous changeâmes donc de buissons; à la fin du jour, nos équipages, qu'on avait réfugiés je ne sais où, reparurent, et je me couchai dans mon lit à minuit; c'était la quatrième nuit que j'étais sans me déshabiller.

Dans toute cette retraite, que nous faisons précipitamment, on abandonne les magasins; on vient même, en partant de Meers, de se défaire d'une partie des ustensiles de l'hôpital ambulant, parce qu'on n'a pas de voiture pour leur transport. Je ne conçois rien à nos opérations; je crois qu'elles sont dirigées par une politique fort secrète. Notre marche, toujours sur le Rhin, me fait croire que nous voulons tout à fait abandonner ce pays-ci pour passer en Saxe; cette même marche me fait croire aussi que nous voulons retirer cette armée en France par l'Alsace sans risquer une bataille, ce corps étant fort nécessaire au royaume, dont les côtes sont menacées par les Anglais. Cependant, d'un autre côté, nos gros équipages, qui sont à Liège et qu'on dit depuis quelques jours aller à Sedan, les lettres qu'on m'écrit de Liège, par lesquelles on me marque qu'on y prépare des subsistances pour notre armée, me font penser que nous allons incessamment rentrer en France par le plus court chemin.

MADAME DE*** A M. DE MOPINOT

Paris, le 14 juin 1758.

J'admire toujours la sécurité de notre armée; quoi! le prince Ferdinand est deux jours à passer le Rhin, et on le sait quand il est au milieu de nos quartiers; on n'a donc point d'espions; on ne s'inquiète donc pas des mouvements des ennemis? En vérité, je crois que l'esprit de vertige s'est

emparé de tous les Français pour les faire concourir unanimement à leur perte. Mon sang bouillonne, quand je pense à toutes les sottises que nous faisons. Si vous n'aviez pas embrassé un état si périlleux et où l'on n'a affaire qu'à des ingrats, je serais bien plus tranquille ; la philosophie me rend les hommes assez indifférents. Les événements ne peuvent apporter aucun changement à mon sort ; aussi je les verrais arriver sans sortir de ma tranquillité, quels qu'ils fussent. Mais la philosophie échoue contre l'amour : je ne vois que mon amant et les périls qui l'environnent, et je ne connais plus la tranquillité.

Paris, le 20 juin 1758.

Les Anglais brûlent tous les vaisseaux qui sont dans le port de Saint-Malo[1]. Ces circonstances ont rompu le voyage du Roi à Compiègne. Ce parti est prudent, mais il a fait le plus mauvais effet du monde. Le Roi, en sortant de la messe, annonce le jour du départ : arrive un courrier ; une demi-heure après, le Roi déclare qu'il n'y aura pas de voyage ; les timides crurent tout perdu, et les autres firent de tristes réflexions sur le peu de prudence qui accompagne les démarches de la Cour. On a mis différents placards aux guichets du Louvre, les uns en style énigmatique, les autres d'une énergie qui annonce une grande fermentation dans les esprits.

Il y a quelques jours que les fraters se battirent à Saint-Côme ; l'objet de la querelle fut le roi de Prusse, dont le plus grand nombre était partisan outré ; j'ignore par quel hasard ces messieurs avaient des épées, mais je sais certainement qu'il y en avait beaucoup et qu'il y a plusieurs blessés. Je ne doute pas qu'on ne prenne des précautions pour éviter à l'avenir les querelles de cette nature ; mais je suis toujours étonnée que la police n'impose pas silence aux « Prussiens » dont les cafés et autres lieux publics sont remplis. Je sais des gens assez bons Français pour ne pouvoir soutenir les propos indécents qui s'y tiennent, et qui ont cessé d'y aller, afin d'éviter les affaires qu'ils pouvaient s'attirer par leur patriotisme.

1. La descente des Anglais à Saint-Malo eut lieu le 5 juin, mais ils furent promptement repoussés.

Le prince Xavier, frère de madame la Dauphine, est à Paris, logé aux Tuileries[1]; comme nous ne sommes guère en état de recevoir de tels hôtes, on murmure hautement sur les dépenses extraordinaires que le séjour de ce prince occasionne. Les huissiers-priseurs sont obligés de donner au roi douze cent mille livres; en dédommagement, on leur accorde vingt sols d'augmentation par vacation, neuf deniers par rôle, et trois deniers pour livre pour la vente de la vaisselle portée à la Monnaie. Ainsi est-ce le public, et non les huissiers, qui paye cette imposition. On attend encore quelque nouvelle taxe, qui vraisemblablement tombera sur les charges des notaires, trésoriers de France, secrétaires du roi, etc.

J'ai quelquefois peine à me résoudre à vous écrire, attendu que voulant vous mander ce qui se passe, mes lettres deviennent des répétitions continuelles de misères et de mécontentement; je ne force ma répugnance que parce que je sais que vous désirez d'être instruit de tout, et que je jouis en même temps du plaisir de vous dire combien je vous aime.

Paris, le 28 juin 1758.

J'entreprendrais vainement de vous peindre mon état, cher ami; hier, de très grand matin, un homme que je détesterais, si je n'avais égard à l'intention, vient m'apprendre que nous avons perdu une bataille qui nous coûte au moins douze mille hommes. Un froid mortel me saisit, il me fut impossible de lui répondre; étonné de l'effet que produisait sur moi cette nouvelle, il se repentit de me l'avoir apprise et attribua ma sensibilité au patriotisme. C'était mal me connaître; mais il ne sait pas que j'aime, et que l'objet de mon amour est un de ceux qui se sont sacrifiés pour la patrie que je hais bien fort pour ce moment. Je vais chez deux amis qui augmentent mes inquiétudes par leurs désolations; je reviens chez moi, je me livre à toute ma douleur; je reçois une lettre de vous, je suis au comble de la joie; le plaisir de voir des preuves de votre amour me fait illusion; elle cesse bientôt: la lettre est

1. Le prince Xavier de Saxe, comte de Lusace, prit une part active à la guerre de Sept ans. MM. Vernier et le duc de Broglie ont commencé récemment la publication de sa correspondance avec le maréchal de Broglie.

du 22, la bataille s'est donnée le 23. Enfin, le soir, on m'apporte un extrait de lettre qui dit qu'une très petite partie de notre armée a donné, que les carabiniers sont écrasés, que le comte de Gisors[1] est blessé mortellement; il n'est point question de cavalerie; je flotte entre l'espérance et la crainte mortelle que me donne le seul mot de bataille. J'ai passé la nuit dans ce cruel état, et j'y serai jusqu'au moment où je recevrai de vos nouvelles.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Sous Neuss, le 24 juin, huit heures du matin.

Nous nous sommes battus hier sous Crefeld; nous avons beaucoup souffert; mais je me porte bien. M. de Gisors est blessé d'un coup de feu, M. le chevalier de Muy de plusieurs coups de sabre. Je ne puis vous en dire plus. Nous sommes encore en marche, dans l'accablement et le trouble. Adieu, chère amie! que j'ai pensé souvent à vous pendant sept heures que j'ai été exposé à un feu de canon horrible! Mon laquais a eu son chapeau emporté d'un boulet à côté de moi; il est fort brave. Adieu, bonne amie, adieu, je vous aime, je vous adore.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 30 juin 1758.

Laissez-moi me livrer à toute ma joie, cher amour; surtout, ne trouvez pas que je vous écris trop souvent; songez que je passe de l'état le plus cruel au moment le plus délicieux: vous venez d'échapper aux périls d'une bataille malheureuse, et vous m'aimez toujours avec la même ardeur. Il faut être transporté d'un amour aussi vif que celui qui m'anime pour juger ce qui se passe dans mon cœur et dans mon âme; je vous vois pendant sept heures exposé au plus affreux danger; cependant, l'amour vous occupe pendant ces

1. Le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, commandait les carabiniers à Crefeld.

instants, parce que vous savez que ma vie est attachée à la vôtre. J'ai affaibli autant qu'il m'a été possible dans ma dernière lettre la peinture de ma situation ; aujourd'hui, je ne trouve point de termes assez forts pour exprimer ma joie. Que l'amour soit mon interprète : lui seul est capable de rendre au vrai tout ce qu'il inspire; pourquoi ne puis-je, vous serrant dans mes bras, vous faire sentir avec quelle vivacité mon cœur se porte vers vous comme à son unique point, que je vous aime, que je vous adore, cher plaisir de ma vie! Chaque jour mon amour augmente, parce que chaque jour me fait faire de nouvelles découvertes qui me prouvent qu'avoir fixé votre cœur est au-dessus de tout ce que je puis désirer.

L'amour procure à un cœur tendre et délicat des plaisirs inconnus à la plupart des hommes. Deux heures après avoir reçu votre lettre, j'ai été chez madame Le C... ; la certitude de trouver des gens qui vous aiment, et qui vous sont attachés par les liens de la reconnaissance, m'a fait faire cette démarche. Je les ai comblés de joie; ces bonnes gens n'imaginaient pas que les témoignages qu'ils m'en donnaient augmentaient la mienne; je parlais de vous, j'exaltais vos bonnes qualités; j'étais écoutée avec plaisir; on cherchait à renchérir sur ce que je disais; quel délicieux moment pour une amante telle que moi; qu'il est doux de parler de ce qu'on aime! Je ne puis encore répondre à votre lettre du 22, je ne puis m'occuper d'autre chose que de mon amour; j'ai passé la nuit à penser à vous, à désirer la paix; j'ai offert les vœux les plus ardents à l'amour pour qu'il nous réunisse, et je vous jure que je n'ai rien omis de ce qui peut nous rendre ce dieu favorable.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Sous Cologne, le 2 juillet 1758.

Je vous embrasse, ma bonne amie, de tout mon cœur, je vous ai écrit quatre mots en arrivant à Neuss, le 24 ; j'ai remis ma lettre au courrier du prince de Condé, j'appréhende que vous ne l'ayez pas reçue et que vous ne soyez restée dans

l'inquiétude. Je n'ai pu vous écrire depuis ce temps. Votre amant, chère amante, a couru de grands dangers; mais il a fait son devoir, il a fait même plus que son devoir; il s'est distingué, et il est plus digne de votre amour, et plus amoureux que jamais.

Loin d'ici ces espèces de gens qui disent que l'amour est contraire au métier que je fais; ils n'avaient sans doute connu que des femmes inférieures à vous. Au milieu du feu, environné de la mort qui me menaçait à chaque pas, j'ai pensé plus de mille fois à vous pendant les huit heures que le péril a duré; je me suis rappelé autant de fois deux de vos lettres dans lesquelles, tout en me parlant le langage de l'amour le plus tendre et le plus vif, vous me faites sentir que le retour que vous désirez de moi ne doit pas m'empêcher de m'exposer à périr lorsque mon devoir l'exige, et que l'estime est nécessaire pour entretenir l'amour. Oui, chère amie, j'ai pensé à vous mille et mille fois, et vous étiez un aiguillon qui entretenait mon courage, ma patience, et réveillait quelquefois mon zèle; je vous jure que je vous dis la vérité.

(A suivre.)

EN NORVÈGE

Durant les séjours que j'avais faits en Suède, j'avais entendu tant de récits enthousiastes sur la Norvège, qu'un ardent désir me vint de connaître ce pays, dont mes jeunes amies suédoises ne parlaient qu'avec des yeux d'extase. Je voulais autant que possible éviter les bateaux de touristes, les Hôtels Bellevue et les Splendide Palaces que les Anglais ont organisés partout sur les côtes ; je fus donc très heureuse de trouver une compagne norvégienne ; avec elle, je pourrais pénétrer jusqu'à l'intérieur des terres, là où il n'y a ni hôtels ni interprètes et où une étrangère serait incapable de se débrouiller seule.

Mademoiselle Bera Lagrup me prévint qu'il faudrait, dans ces excursions loin des côtes, renoncer au confortable, et souvent au nécessaire ; manger et dormir à toute heure, au hasard des gîtes. Nos dispositions prises en conséquence, n'ayant juste de bagage que ce qu'il nous était possible de porter à la main, nous quittions Stockholm au commencement de juillet, par l'express du Nord, qui ne met pas moins de trente-huit heures pour traverser la Suède et rejoindre Trondhjem, la plus septentrionale des grandes villes de l'Europe. De là, nous pensions aller par mer jusqu'au cercle polaire, visiter les îles Lofoten, puis, redescendre à Chris-

tiania par les glaciers intérieurs et la belle vallée du Gudbrandsdal.

3 juillet.

En wagon, nous avons déjà fait plus de six cents kilomètres et c'est toujours le même désert de sapins; d'abord légèrement ondulé de collines arrondies, le terrain s'accentue à mesure qu'on avance : les vallées sont plus profondes, les cimes plus à pic; mais toujours les hampes raides des sapins se dressent, serrées les unes contre les autres, jusqu'aux glaciers qui bornent l'horizon. Nous n'avons passé qu'une dizaine de petites stations, villages de quelques centaines d'habitants perdus dans l'immensité des bois. Mademoiselle Bera Lagrup somnole; ce décor lui est trop familier, tandis que mes yeux avides ne peuvent se lasser de le contempler. Je savoure la joie intense de partir à l'aventure, d'aller vers des pays lointains saisir des pensées nouvelles, respirer la senteur des terres ignorées. Surexcitée par le changement, la vie intérieure s'accélère, l'esprit devient plus impressionnable, toutes les connaissances acquises se réveillent pour l'aider à mieux saisir le monde nouveau qu'il va explorer; la pensée s'agite; le moindre souffle qui passe l'émeut et la grise.

Aux environs de Storlien, dernière station suédoise, à six cents mètres d'altitude, le paysage devient d'une sauvage grandeur : les sapins d'abord tordus et rabougris, ont entièrement disparu, quelques bouleaux nains se traînent au ras du sol; le train monte péniblement entre des montagnes d'un noir luisant sans la moindre végétation, et des lacs dont les eaux lourdes miroitent, semblables à de vastes réservoirs de plomb fondu; bientôt il atteint la région des neiges et d'autres lacs houleux, blancs de l'écume des torrents, et des avalanches. Un vent glacial souffle et balaie un fin brouillard qui se reforme sans cesse.

A Storlien, il faut abandonner le confortable wagon suédois, avec sa petite table si commode, le miroir en médaillon qui l'orne coquettement, la carafe dont l'eau est régulièrement changée matin et soir, le bon sofa qui se transforme

chaque nuit en un lit parfait dans tous les compartiments, même ceux de seconde classe, et pour un prix très minime. Plutôt mal que bien, nous nous installons dans un grand wagon de bois norvégien, aux dures banquettes, aux portes mal jointes, qui mettra huit heures pour nous conduire à Trondhjem. De suite la différence entre les deux pays se fait sentir : adieu la méticuleuse propreté suédoise.

Maintenant la route descend rapidement, le train disparaît sous de longs tunnels en bois qui se succèdent pendant plusieurs kilomètres et protègent la voie contre les avalanches. Les glaciers se perdent dans les nuages. Le versant des montagnes se pare de quelques bouleaux aux bourgeons naissants. L'air s'adoucit : on entre dans la magnifique vallée du Merakjer où pousse une herbe si fine qu'on croirait la terre drapée de velours.

15 juillet.

Nous nous trouvons au matin sur la rive du Stjördalsfjord, couvert de bois flottant qui s'en va doucement, striant la surface calme de géométriques figures. Au loin, les sinuosités de l'eau se mêlent aux remous des nuages qui se groupent et s'effacent, incohérents et tumultueux. Nous arrivons enfin à Trondhjem.

Ainsi que la plupart des villes de Norvège qui abandonnent peu à peu les constructions de bois trop facilement incendiées, Trondhjem a perdu une grande partie de son originalité ; seuls, les vieux quartiers qui entourent le port, sont intéressants : leurs maisons bâties sur de hauts pilotis ressemblent avec leurs grands toits évasés à des navires la quille en l'air. Autour de la cathédrale, la seule cathédrale de la Norvège, demi-romane, demi-gothique, d'aspect lourd et sans harmonie, s'étend un jardin, qui est en même temps la promenade publique et le cimetière.

Sur de vertes pelouses, de grandes plantes grêles, poussées trop vite, balancent de petites fleurs simples que la continuité du jour colore violemment ; dans un bassin, des cygnes évoluent sans bruit autour d'un jet d'eau qui clapote ; des enfants jouent ; de vieux messieurs lisent le journal, et, sous les

arbres séculaires, les morts reposent dans de petits jardinets bien entretenus, enclos de balustrades fleuries ou argentées. Partout des bancs, des tables, des chaises : chaque samedi, une foule pieuse vient orner les tombes de verdures fraîches et, quand le temps le permet, on dîne en famille avec les morts.

Le soir, nous soupons chez M. Odd Asbjörn avec une dizaine de convives qu'il a réunis pour nous fêter. A peine sommes-nous à table, que la politique anime la conversation ; quelques partisans irréductibles de la séparation de la Suède et de la Norvège entament la discussion ; une jeune Suédoise défend son pays avec ardeur ; pour un peu chacun deviendrait agressif ; me souvenant des calmes repas suédois, de l'exquise affabilité suédoise, je suis frappée de la profonde différence des deux races si voisines. Le Suédois est grand, très blond, un peu lent et d'aspect distingué, son œil s'anime rarement, et sa physionomie garde même dans la discussion une expression de candeur et de naïveté. Le Norvégien est souvent brun et trapu, quelquefois rouge carotte et d'aspect commun, il est très intelligent, très débrouillard, il s'assimile facilement les idées nouvelles, il aime le progrès, sa dépendance lui pèse et, se croyant assez fort, il peut vivre pour lui seul, oubliant qu'il doit en grande partie à la Suède sa prospérité d'aujourd'hui. Il y a un vieux proverbe qui dit : « En Scandinavie, les Suédois sont les seigneurs, les Danois les bourgeois, et les Norvégiens les paysans. » Mais ces paysans sont des esprits entreprenants, des caractères énergiques.

Ne pouvant prendre part à la conversation, je ne suis guère satisfaite de la nourriture : une soupe d'élan où les pruneaux, constellés de girofle, voguent avec des oignons, dans un jus noir qui sent le romarin ; des boulettes de morue assaisonnées aux bourgeons de sapin, du veau farci d'abricots, et du macaroni aux confitures se succèdent sans m'apporter aucun plaisir ; le pain fait avec de la farine d'orge mélangée d'une espèce d'oseille est plus mince qu'une feuille de papier et croquant ; par contre, les vins sont des meilleurs crus de France, à chaque service les verres sont changés ; M. Odd Asbjörn prend le mien et celui de mademoiselle Bera Lagrup et les jette par-dessus son épaule, selon une vieille coutume

norvégienne qui veut que par respect pour l'hôte étranger, le verre dont il s'est servi soit brisé.

Le lendemain, nous allons visiter le quartier des Argentiers, qui cisèlent des objets de toutes sortes, lourds et surchargés d'ornements, selon le vieux style viking ou « style dragon ». Ce ne sont en effet que monstres et chimères entortillés; on retrouve les mêmes têtes menaçantes, en bois découpé et peintes en rouge vif, qui dardent leurs langues fourchues aux angles des toits, auxquelles elles donnent un faux air de pagodes. Et nous nous embarquons sur un bateau marchand qui part pour Hammerfest et fait escale dans toutes les petites villes de la côte. Le vent est glacial, le ciel sombre, lourd, chargé de neige ; à peine avons-nous fait quelques kilomètres que la tristesse des horizons est infinie.

Pour les côtes de Suède, la mer fut bienveillante et douce ; coquette elle s'insinua parmi les vastes plaines, apportant le charme de son eau mouvante, créant partout une terre de fraîcheur paisible. Mais, pour la Norvège, on dirait qu'elle fut un monstre furieux, pénétrant jusqu'au cœur, ouvrant ces fjords bizarres comme de tortueuses blessures, brisant, déchiquetant la barrière insuffisante des montagnes, l'émiettant au hasard des vents, dans un chaos indescriptible de roches, de gouffres de vallées silencieuses et de glaces éternelles.

A mesure que l'on avance vers le nord, la désolation apparaît si complète qu'on ne peut qu'à grand'peine imaginer les conditions de la vie humaine sur ce sol bouleversé et stérile. Çà et là, quelques cabanes de pêcheurs grossièrement faites de troncs de sapins, que le vent et la neige ont tant battues, tant usées qu'elles se fondent dans le gris indécis de la terre. C'est un pays étrange aux hivers sans soleil, aux étés sans nuits, un pays où l'homme ne rit jamais et semble prisonnier d'un pouvoir invisible, une terre violente et splendide dont on garde la nostalgie longtemps après l'avoir quittée.

7 juillet.

Nous entrons dans le Foldensjö : la navigation devient tout à fait difficile, le vent du nord souffle sans arrêt ; la mer se bat les flancs comme une lionne en cage et par moments dé-

couvre des quantités d'écueils qu'elle recouvre aussitôt. De longs mâts rouges, surmontés de fagots et de lanternes, des phares multicolores, qui brillent et s'éteignent régulièrement. signalent les passages dangereux; de grosses cloches attachées à des bouées flottantes tintent sans arrêt, balancées par les vagues. Dans la multitude des îles, dont quelques-unes font rêver de gigantesques palais écroulés, dans ce dédale de pièges invisibles, le navire avance lentement comme une grosse bête, attentive et prudente, qui de tous les côtés entend le même avertissement: « Défie-toi! défie-toi! »

Nous faisons escale à Namsos, petit village abrité au fond d'un fjord paisible, et, pour la première fois, je vois les fameux *nordlandsjægters*, gros navires presque ronds, dont la haute étrave se termine par la même tête de dragon qui grimace sur les toits de Trondhjem. Ces bateaux n'ont qu'une grande voile carrée, avec une petite au-dessus en forme de trapèze; ils viennent des Lofoten ou de Finmarken, remplis jusque par-dessus bord de poissons séchés. Il ne fait que 3 degrés au-dessus de zéro. J'achète un bonnet de Lapon, en drap rouge, que l'on enfonce jusqu'aux oreilles, des bottes fourrées qui montent jusqu'aux genoux. Et nous partons excursionner aux environs. Par des sentiers presque impraticables, à peine tracés dans les éboulis de pierres, dans des prés marécageux couverts de petites fleurs blanches, qui ressemblent à des glands de soie, nous arrivons sur des roches chauves et glissantes, où des milliers de morues sèchent, étalées bien en rang, à perte de vue. De nombreuses femmes s'agitent, vêtues de vestes courtes en drap gris, doublé d'une peau de mouton qui déborde tout autour en un gros bourrelet blanc; un mouchoir noué sous le menton, avec un large chapeau par-dessus, les mains dans de gros gants fourrés, elles sont occupées à ramasser les poissons séchés; elles en font de gros tas très réguliers, qu'elles recouvrent d'une sorte de parapluie en bois rouge. L'odeur de ces poissons infecte l'air.

Nous repartons. Il est plus de minuit lorsque nous quittons Namsos : des nuées de mouettes voraces et de goélands criards entourent notre bateau; une belle lumière jaune soufre inonde le ciel, si douce, si uniforme, qu'on dirait un immense

velum tendu sur le monde. On voudrait dormir; impossible : les yeux sont rivés sur ce ciel qui pâlit, s'éteint et s'embrume légèrement. Mais, à peine a-t-on senti le passage de cette ombre indécise, que déjà l'aurore jaillit dans sa beauté triomphante. Au large, se profile cette étrange île de Lekö, amoncellement de roches pourpres, aux pieds desquelles, éternellement drapée dans son manteau de basalte, se dresse une femme géante qui semble garder le rivage. Vers la côte, les Hojholmstinder ressemblent à un troupeau d'éléphants monstrueux; plus loin, les Syv-Söstre (les Sept Sœurs) dressent leurs sept pics éclatants couverts de glaces irisées par le soleil levant.

8 juillet.

Nous abandonnons notre bateau à l'entrée du Ranenfjord ; un petit vapeur nous mènera jusqu'à Mo, vers l'extrémité du fjord qui s'enfonce pendant plus de quarante kilomètres entre les montagnes dénudées et les glaciers couleur d'absinthe, d'où s'échappent des multitudes de cascades. De là nous gagnerons en voiture la vallée du Dunderlandsdal, puis les hauteurs qui l'entourent, où campent chaque été quelques tribus de Lapons.

A mi-chemin, nous déjeunons, à Hemnæs, chez Mildrid Nielsen, mercière et logeuse. C'est une vieille demoiselle, prétentieuse et lente, avec plusieurs mètres de tresses blondes enroulées sur sa tête. Tout en se lamentant de la mauvaise saison qui fait fuir les touristes, elle allume un bon feu et couvre la table d'une multitude de petits plats que je ne connais déjà que trop : élan, saumon, anchois, morue, salés, fumés, séchés. Une servante nous sert, aussi revêche que sa maîtresse ; du moins, elle est jolie ; sa jupe de drap rouge lui vient à la cheville ; sa blouse de toile blanche aux grosses manches bouffantes, très décolletée, est garnie de jolies plaques d'argent cousues sur des bretelles de velours noir ; elle porte crânement sur sa tête une espèce de mitre en drap noir, placée un peu en arrière sur deux énormes tresses qui tombent plus bas que la taille. Sans cesse, elle nous passe quelque plat, en murmurant d'une figure placide la même phrase : *Vær saa god* (ayez la bonté). Lorsque nous

partons, elle nous donne une forte poignée de main et sourit, et j'aperçois deux belles incisives fausses avec les crochets d'or bien en évidence. Les paysannes norvégiennes adorent les fausses dents : c'est, à leurs yeux, un grand luxe et elles n'hésitent pas à se faire arracher deux ou trois bonnes dents pour s'en faire remettre de fausses. Une visite à l'église, entourée de toutes petites maisons de bois, où les fidèles qui arrivent de loin dès le samedi peuvent passer la nuit, et nous repartons.

En approchant de Mo, l'eau du fjord s'irise, devient verte, laiteuse comme l'absinthe; par cascades et torrents, elle bondit du brillant Svartisen, qui domine le pays; c'est un immense champ de neige de plus de cent kilomètres de long, à 1 200 mètres d'altitude, sur lequel il n'y a que quelques petits mamelons; de tous côtés, des glaciers en descendent vers le fjord. A Mo, nous logeons chez Ingrid et Ouline Jörgen, encore deux vieilles filles revêches.

9 juillet.

Toute la matinée se passe à la recherche d'une kariol. C'est une sorte de sabot entre deux roues, avec une petite planchette derrière, pour le cocher; c'est fort peu confortable, mais c'est à peu près la seule voiture qui puisse aisément rouler sur les affreux chemins de ce pays. A midi, nous avons enfin kariol et cocher, un gamin de douze ans; mais il nous est impossible de trouver un cheval. Nous téléphonons à toutes les fermes voisines : leurs bêtes sont ou louées depuis la veille ou trop loin dans les hauts pâturages; partout nous sentons la même nonchalance, ou plutôt le même mauvais vouloir. Enfin, vers le soir, quand il nous est impossible de partir, on nous amène un petit cheval râblé, tout en poils d'un jaune sale, la queue et la crinière traînant jusqu'à terre et bien régulièrement rayées de noir; les balsanes et les épaules sont également rayées : c'est un zèbre plutôt qu'un cheval. Il ne nous inspire pas grande confiance. Et nous comprenons que tous ces refus sont convenus d'avance avec les astucieuses vieilles filles pour retenir chez elles les voyageurs jusqu'au lendemain.

La lenteur et l'entêtement du paysan norvégien sont impossibles à imaginer, quand on n'en a pas été victime. Il faut des heures pour qu'il se décide, qu'il réfléchisse en se grattant la tête; si par malheur on se fâche, c'est fini; on n'en tirera plus rien : prières, argent, menaces, tout sera inutile; il ne bougera plus, ne se donnera même plus la peine de répondre.

Dans les régions très fréquentées par les touristes, le service des kariols est mieux organisé et dépend de chaque commune. Il ne saurait être question de voies ferrées au milieu de ces torrents, de ces éboulis de roches que l'on rencontre partout; il faut souvent voyager pendant quatre ou cinq jours pour se rendre d'un point à un autre dans des contrées absolument désertes et la voiture seule est pratique. Le prix en est modeste, c'est environ un franc cinquante centimes par personne et par dix kilomètres, les relais sont espacés de vingt-cinq kilomètres et servent en même temps d'auberges. Ce ne sont la plupart du temps que petits chalets en bois, avec quelques chambres de quatre ou cinq lits chacune, et une seule toilette par chambre; une grande salle pour les repas avec des bancs tout autour, sur lesquels, quand il y a beaucoup de voyageurs, les derniers arrivés passent la nuit. Les hôteliers qui ne vivent que des touristes et gagnent en deux mois de quoi vivre le reste de l'année, n'ont aucune prévenance; il n'y a pas de pays où l'on soit plus mal logé et plus mal nourri, si l'on s'écarte des grands hôtels anglais, où tout est horriblement cher.

10 juillet.

Vers huit heures, après avoir déjeuné d'une soupe de morue et de quelques tranches d'élan fumé, nous nous installons dans notre kariol; nous avons chacune un pied en dehors dans de solides étriers en fer; nos valises sous nos genoux nous remontent au menton; derrière, sur un siège pas plus large qu'une assiette, Timms notre cocher, avec une botte de foin et un sac d'orge.

Nous partons dans la fraîcheur mordante d'un clair matin du nord; la vue s'étend au loin sur toute la vallée fertile, couverte de champs d'orge verte, qu'argente le soleil; à mi-côte

les bois de bouleaux frémissent légèrement; de nombreux torrents descendent en bouillonnant des glaciers, s'apaisent au contact de la terre, et se perdent dans les herbages en petits ruisseaux assagis.

Il est impossible de décrire une route norvégienne qui n'est pas communale : ce n'est même pas un chemin, c'est un jeu de montagnes russes, sur lequel notre petit cheval galope, tous crins au vent, à peine dirigé par les longues guides en corde, qui passent entre nous deux et nous attrapent sans cesse les oreilles. Aux rares endroits plats, il se met au pas, broute un peu d'herbe, boit aux ruisseaux ou dans les auges en bois qui sont entretenues pour eux partout où il y a une source; puis il repart quand la fantaisie lui prend; une ornière nous verse à gauche, un tronc d'arbre nous rejette à droite et, ainsi balancées et cahotées, ayant risqué dix fois de nous rompre le cou, nous nous arrêtons à la ferme de Storfoshei, après une étape de trente kilomètres.

Sur un banc, près de la porte, une femme file au rouet, un homme fume une longue pipe; ils nous regardent avec tranquillité sans bouger. Nous entrons dans la salle où deux servantes tissent une jolie toile damassée. Mademoiselle Bera Lagrup leur demande si nous pouvons déjeuner, et cette simple question paraît les bouleverser : « Ce n'est pas du tout le moment où l'on peut déjeuner! » Il nous faut attendre une grande heure pour avoir des œufs et du lait.

Les bâtiments de cette vieille ferme datent d'une époque fort reculée, alors que l'on construisait selon l'ancien style viking : ils n'ont qu'un étage, élevé de deux mètres au-dessus du sol sur de gros troncs de sapins; au-dessous, on range les instruments de labour; le grand toit pointu, beaucoup plus large que la base, est couvert d'une épaisse couche de tourbe sur laquelle la mousse, l'herbe et quelques pâquerettes ont poussé sitôt les neiges fondues; la façade principale est percée de deux toutes petites fenêtres, garnies d'une vessie de porc en guise de vitre; d'énormes têtes d'élan, dont il ne reste plus que l'ossature blanchie et les bois magnifiques, ornent le haut de la porte et achèvent de donner à ces maisons un aspect barbare.

La salle où l'on nous sert est tendue de toile blanche,

grossièrement peinte par quelque artiste de vive imagination; d'une main inhabile, il a voulu représenter des valkyries échevelées, qui galopent sur des chevaux fantastiques vers un ciel sanglant. La vaste cheminée s'avance comme un foyer de forgeron et deux grandes branches de sapin l'encadrent de chaque côté. Le plafond est traversé par une grande perche où quelques centaines de pains noirs et plats comme des assiettes sont embrochés; dans un coin, près des vikings farouches de la tapisserie, aussi dépaysés l'un que l'autre, un appareil téléphonique et une petite horloge en vernis Martin qui joue une gavotte de Rameau! Il me fut impossible de savoir d'où était venu ce délicieux objet d'art. Le Scandinave, nullement curieux par sa part, n'aime pas qu'on l'interroge; il répond bien quelques monosyllabes, mais si on insiste il hausse les épaules, et se tait.

Lorsqu'il fut temps de repartir, l'homme qui fumait si tranquillement sa pipe à notre arrivée (il se dit de descendance royale) annonça qu'il n'y avait pas de cheval de relais, cela nous fit penser que l'histoire de la veille allait recommencer, et nous lui déclarâmes tranquillement que nous pouvions continuer avec celui qui nous avait amenées; alors Timms devint introuvable; perdant patience, j'attelai moi-même la kariol et nous partîmes au grand ébahissement des servantes accourues. Nous n'avions pas fait cent mètres que Timms sautait sur sa planchette sans vouloir nous donner d'explication.

Nous poursuivons notre route dans le même paysage vert et frais; les hautes montagnes et les éboulis de roches qui arrivent jusque dans les champs ôtent à la route toute gaieté et toute sécurité. L'immense Svartisen est toujours là, dominant la contrée de sa splendeur glacée que nul été ne peut atteindre. Le chemin était meilleur : notre cheval s'en allait broutant et trottinant; nous, un peu lasses, demi-songeuses, demi-dormantes, nous nous taisions, quand tout à coup un bruissement léger nous réveilla : il semblait venir de partout à la fois, augmentait, devenait un ouragan, le bruit d'une canonnade lointaine, un roulement de tonnerre. Autour de nous, pas une feuille ne bougeait; le temps était serein; nous nous regardions stupéfaites. Timms, très effrayé, avait lâché les guides et se bouchait les oreilles : « C'est le trou du vent,

nous dit-il, où habitent les Trolls! » A quelques mètres plus loin, un torrent bondissait d'une caverne et c'était le bruit de son trajet souterrain que nous entendions par un curieux phénomène d'acoustique.

Nous étions à Bjældnes tout au soir, presque aussi rompues que notre pauvre petit cheval qui avait fait bravement ses quinze lieues.

11 juillet.

Dès six heures du matin, nous nous mettons en route, pour aller visiter le camp des Lapons, installé sur les hauteurs du Durandsdal; il n'est qu'à huit cents mètres d'altitude; mais le chemin est tellement difficile qu'il faut plus de trois heures pour l'atteindre. J'ai pris un cheval de selle habitué aux ascensions; mademoiselle Bera Lagrup préfère marcher avec Maths Torleif, notre guide. Nous suivons d'abord le lit d'un torrent; à moitié comblé par les roches, où nous voyons une cinquantaine de « marmites de géants », énormes trous ronds, larges de plusieurs mètres, résultats de l'action érosive d'anciens tourbillons.

Le sentier devient si étroit, que les parois de la montagne nous touchent presque les épaules. Puis nous voici sur un plateau entièrement couvert d'un brouillard épais, à fleur de terre; on croirait une couche de neige. Ce brouillard recouvre une tourbière dans laquelle notre guide s'égare. Nous pataugeons près d'une heure avant de retrouver le lit du torrent. Une nouvelle côte presque à pic se dresse entre les rochers tout suintants d'eau, nous montons un escalier dont chaque marche a quelques centaines de mètres; je suis dans l'admiration de mon cheval et de son adresse merveilleuse; il va seul, choisissant son chemin derrière le guide, tâtant deux ou trois fois chaque pierre, grimpant comme une chèvre des escarpements qui me donnent le vertige. Encore un plateau avec un joli lac aux eaux vertes et si tranquilles que les roches de bronze qui l'entourent s'y reflètent comme dans un miroir. Puis c'est dans le torrent même qu'il nous faut marcher : mon cheval a de l'eau jusqu'au poitrail et je dois croiser les jambes sur son cou pour ne pas être trempée; l'écume me saute au

visage; à nos oreilles, bourdonne le bruit inquiétant de cette force indomptée, qui nous emporterait comme un fêtu de paille au moindre faux-pas. La dernière étape est la plus dure; il faut la faire à pied, ou plutôt à genoux, se hisser de roc en roc à la force du poignet.

Nous arrivons enfin à la plaine toute couverte de tentes de toile ou de peaux tendues sur des piquets de bouleau qu'ornent des ramures de rennes enchevêtrées. Une foule de petits individus sales, aux yeux bridés et rusés dans de larges faces plates et jaunes, nous entourent aussitôt. Il est difficile de distinguer les hommes des femmes; tous sont vêtus de la même tunique bleu foncé avec des grands cols verts ou jaunes, culottes grises ou vertes attachées aux mollets par des flots de lanières de drap de toutes les couleurs. L'hiver ils portent sous cette tunique une peau de renne, les poils sur la peau; en guise de bas, ils s'entourent les jambes d'une espèce d'herbe tressée; tous les ornements sont à la ceinture, large bande de cuir ornée de petits glands, de colifichets d'argent et d'étain, de verroterie et de pendeloques, les hommes y joignent un grand couteau. Près des tentes, les femmes préparent des habits de fourrures, qu'elles cousent avec des tendons séchés. Selon une ancienne tradition religieuse, elles ne doivent point s'occuper du feu, ni de la cuisine; elles laissent ce soin aux hommes; mais elles traient les rennes, et ce n'est pas un petit travail, car les femelles sauvages ne veulent pas se laisser approcher; il faut les prendre au lasso, puis les maintenir avec des cordes, et éviter leurs ramures et leurs sabots; aussi ne le fait-on que deux ou trois fois par semaine; le lait jaune, épais comme des œufs brouillés, est d'un goût détestable; on en fait des fromages, dont on coupe de petits morceaux dans le café que les Lapons boivent en abondance.

Ces femmes sont affreusement laides; leurs visages, couleur de pain d'épices; les cheveux noirs, qui ne blanchissent que bien rarement, volent à tous les vents, et leur bouche s'agrémente d'une courte pipe qu'elles fument sans répit. Quelques-unes ont, pendu à leur bras gauche, un petit enfant qui, ficelé jusqu'au cou dans une peau brune et luisante, ressemble à une énorme chrysalide avec deux petits yeux noirs,

ronds et brillants, comme deux boutons de bottines. A l'intérieur des tentes, le feu est sans cesse entretenu sous une marmite de café. De chaque côté de ce foyer primitif, femmes et hommes, maîtres et serviteurs, y compris les chiens, dorment sur des branches de bouleaux ou des peaux de rennes. L'air n'entre que par le trou qui laisse échapper la fumée ; c'est une lutte perpétuelle, dans cette atmosphère empestée d'huile rance et d'ordures ; les mêmes petits enfants ficelés sont pendus à un des piquets ; quand ils crient trop, on donne un fort mouvement de rotation à la courroie, et le petit paquet tourne et retourne jusqu'à ce qu'étourdi le bébé s'endorme.

Durant toute notre promenade, j'avais remarqué une femme qui m'accompagnait partout et ne quittait pas des yeux la broche que j'avais au cou ; elle se décida enfin à m'approcher et me dit : « Voilà un couteau que j'ai fait pour toi ; tu me le paieras bien deux couronnes et tu me donneras ta broche qui brille ». D'autres nous entourèrent, nous demandant instamment du tabac, nous offrant des objets de corne ou de bois, ou de petits fouets dont l'extrémité se termine par une dizaine de grelots passés dans un anneau...

Pendant le retour, le brouillard envahit les plateaux ; le soleil s'efface derrière un ciel lourd et gris qui enveloppe le monde d'une tristesse écrasante. Le moindre frisson de vie ne se fait plus sentir ; — ce plein midi est plus silencieux que le repos de la nuit.

12 juillet.

Le vent de nord-ouest souffle en tempête ; des châteaux de nuages s'écroulent des montagnes, se bousculent jusqu'à terre, nous enveloppent, nous glacent, et se fondent en une fine pluie : tout est sombre et mélancolique ; l'eau des rivières est devenue livide, comme gâtée ; le vent s'engouffre dans la vallée, apportant la neige des hautes cimes, fouettant les cascades qui se tordent comme des écharpes de gaze ; nous retournons vers Storfoshei, n'ayant pour nous abriter qu'un grand tablier de peau qui nous monte jusqu'au menton ; parfois notre cheval s'arrête et tourne la tête à l'encontre du vent, sa longue crinière emmêlée tourbillonne autour de lui :

« Héjö ! lui crie alors Timms coiffé du sac d'orge pour se garantir, Héjö ! petite rose en sucre ! »

Nous arrivons enfin à la ferme, ruisselantes, mortes de faim et de froid ; mais, c'est dimanche ; il n'y a pas d'église dans le voisinage, et le fermier est en train de prêcher pour sa famille et les serviteurs réunis. Debout au milieu de la salle, le visage dur et la voix tonnante, il a choisi ce verset d'Isaïe : « Je ferai crouler les cieux, et la terre sera ébranlée aux jours de l'ardeur de mon courroux ! et chacun sera comme un chevreuil qui est chassé, comme une brebis qui n'a pas d'étable ! » Les femmes, très impressionnées par la tempête qui fait craquer les bois, baissent les yeux : prenant le texte à la lettre, elles se voient chassées de leurs maisons, errant parmi les éléments déchaînés, et elles examinent leur conscience pour y trouver quelque motif d'être épargnées ; les hommes écoutent, hochant la tête en signe d'approbation aux endroits les plus pathétiques.

Quand le sermon fut achevé, on voulut bien s'occuper de nous.

13 juillet.

A Vikholmen où nous avions abandonné notre premier bateau pour entrer dans le fjord, un grand paquebot de touristes est sur le point de partir pour le cap Nord. Nous le prenons jusqu'à Bodö, heureuses de trouver un peu de confortable et une nourriture dont la morue ne fera pas tous les frais. Avec nos peaux de mouton, nos bottes fourrées et nos bonnets de Lapons, nous faisons irruption au milieu d'une élégante société d'Anglais et d'Américains. Le temps froid a fait déserter le pont ; les messieurs en *smoking* jouent au bridge ; les dames en *evening dress* dansent, excitées par un piano mécanique, lisent des romans, se balancent dans les *rocking*, créant autour d'elles cette atmosphère des oisifs facilement ennuyés. Vers onze heures du soir, trois bombes inoffensives éclatent bruyamment lorsque nous passons le cercle polaire. L'air est pur et calme, un peu de la jeunesse du matin se retrouve dans ce lumineux crépuscule du soir. A droite le brillant Svartissen est toujours là, avec ses glaciers

bleus et verts, qui croulent par toutes les fentes et de toutes les gorges.

Nous glissons sur la mer indifférente et sombre. Au large, de grands voiliers souples et silencieux s'agitent en tous sens: les uns, aux toiles gonflées d'espoir, semblent partir vers un pays joyeux où tout est facile; d'autres reviennent comme las, des lambeaux déchirés et salis pendent misérablement. Ils passent, glissent et disparaissent comme de grands oiseaux; leurs silhouettes se détachent sur un ciel vert, infiniment doux; l'horizon se recule à des lointains inconnus le jour, et le soleil, à demi plongé dans les eaux, semble un diadème de rayons couronnant l'univers.

16 juillet,

Après un jour d'arrêt à Bodö, — petite ville bizarre, où l'on voit pêle-mêle de belles constructions modernes, et des huttes aux toits couverts de tourbe fleurie, — nous partons pour les îles Lofoten. Elles émergent des vagues comme une gigantesque épine dorsale, dont les vertèbres rouges, violettes, ou d'un noir luisant, quelques-unes tapissées d'une mousse verte phosphorescente, d'autres entièrement lisses et chauves, sont couronnées de glaciers qui s'écroulent et se reforment sans cesse.

Il est près de minuit quand nous approchons des côtes, immenses murailles abruptes de plusieurs milliers de pieds, auprès desquelles les plus gros navires semblent des coques de noix. Dans chaque crevasse, dans chaque gorge, les glaciers déversent leurs prismes d'opale, d'où jaillissent et se brisent de mouvants arcs-en-ciel. Des phoques, de jeunes baleines, jouent à la surface de l'eau, culbutent, plongent, reparaissent, petites outres noires et gonflées, sans forme précise, jouissant de l'allégresse du soir. Des bandes d'oiseaux s'élèvent en croassant, et remplissent l'air d'un tourbillon neigeux. La lumière s'apaise. Une ombre violette estompe les contours. Lentement, le soleil se penche; son grand disque rouge, fatigué de briller, hésite, dirait-on, à continuer sa course, tandis que la lune s'aventure pour lui prendre son royaume. Quelques instants, les deux astres, presque côte à côte, se

défient. Et sur l'étendue mystérieuse, sur ces montagnes extravagantes, entre ces deux astres hostiles, on sent planer la majesté des grands silences d'avant l'humanité.

17 juillet.

Nous abordons dans l'île de Svolvær à l'hôtel Kararö, qui est vraiment assez confortable. Le pays est plein d'activité, du va-et-vient des touristes et des pêcheurs de morue, qui ont fini leur première campagne et se disposent à partir pour Finmarken. De tous côtés, étalés sur des roches, enfilés sur de longues perches, pendus aux toits des cabanes, ce ne sont que poissons qui sèchent. Il se prend jusqu'à trente millions de morues, dont les têtes réservées aux fabriques de guano font de vraies collines de pourriture qui infectent l'air. Les pêcheurs flânent, raccommodent leurs filets, ou aiguisent les longs couteaux qu'ils portent à la ceinture et auxquels ils doivent souvent la vie. Quand la tempête renverse leurs frêles doris, ils plantent leur couteau dans la quille, et s'y cramponnent jusqu'au secours ou jusqu'à la mort.

JANE MICHAUX

(A suivre.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

POLITIQUE FRANÇAISE

Depuis le traité de Francfort, la politique française a traversé trois périodes successives : nationale jusqu'au Congrès de Berlin, coloniale jusqu'en 1894, elle est devenue mondiale en ces dix années dernières (1894-1905).

Jusqu'en 1878, jusqu'au Congrès de Berlin, elle fut proprement et uniquement nationale. Méditer et mettre à profit la cruelle leçon de 1870 ; rétablir les forces de la nation; relever son armée et ses forteresses ; remplir ses magasins et ses arsenaux; repeupler ses casernes et ses ateliers ; l'outiller surtout de sciences et de méthodes nouvelles, lui inculquer le maniement des unes et le respect des autres ; bref au moral et au physique refaire un peuple fort de ce peuple vaincu et l'amener quelque jour peut-être à réparer dans sa frontière de l'est la brèche qui rend l'étranger maître de notre sol : tous les Français étaient d'accord sur ce programme essentiel, et Gambetta, qui voulait y penser toujours sans en parler jamais, ne faisait que formuler le devoir national, tel qu'il apparaissait à tous les esprits.

Du Congrès de Berlin, la diplomatie française rapporta l'ambition coloniale, avec la concession tunisienne que nous désirions, que nous avions demandée et que l'habileté de

Bismarck nous fit accorder dans les dépouilles de l'islam. Détourner des Vosges sur le monde l'attention de notre peuple et la fougue de notre armée; susciter contre nous la haine de l'Italien, qui déjà se pensait maître et seigneur à Tunis, de l'Espagnol, qui par l'exemple tunisien pouvait augurer de nos futures ambitions marocaines, et de l'Anglais qui jamais ne supporta volontiers d'autre colonisation que la sienne; créer surtout cette brouille franco-anglaise qui, durant vingt années, allait devenir le pivot de la politique allemande; enfin nous lancer de nouveau aux prises avec l'islam africain que l'on jugeait alors bien plus vivace et bien plus formidable qu'à l'expérience il ne se révéla : Bismarck avait escompté tous les bénéfices que devait tirer l'Allemagne de son apparente générosité. Ce n'était pour lui qu'un autre moyen d'opérer sur nous la saignée affaiblissante que, dès 1875, il avait jugée indispensable à la sécurité de l'empire allemand. En 1875, devant les oppositions coalisées de la Russie et de l'Angleterre, il n'avait pas pu renouveler l'opération de 1870. En 1878, il nous tendait galamment l'instrument colonial et nous allions de nos propres mains, pour la gloire et la tranquillité du roi de Prusse, gaspiller à travers le monde un sang et des efforts que l'on aurait dû ne demander à notre peuple que pour le salut ou la libération de la patrie.

« Si nos cœurs battent, disait encore Gambetta en 1880, ce n'est pas pour un idéal de sanglantes aventures, c'est pour que ce qui reste de la France reste entier et pour que nous puissions compter sur l'avenir, pour voir s'il y a dans les choses une justice immanente qui vient à son jour et à son heure. »

Dès 1881, certains de nos politiques, s'en remettant à la générosité allemande pour laisser « entier ce qui reste de la France », nous engageaient dans l'affaire tunisienne. Encore cette première entreprise pouvait-elle se réclamer d'incontestables intérêts nationaux. Car il faut en ces affaires coloniales, qui toutes, je crois, nous furent de quelque dommage ou d'un médiocre profit, distinguer celles qui du moins ont ou auraient pu ne nous causer aucun désastre — les colonies méditerranéennes — et celles qui, dispersant nos efforts à travers le

monde, risquent de grever de guerre lointaines ou de lourdes angoisses l'avenir de la métropole.

On peut regretter — et je regrette — que la France ait jamais pris pied sur les décevantes terres africaines et, peu à peu, cédé aux menteurs attraits du mirage désertique. Il est de bons Français qui aiment assez la « petite France » de la Révolution pour ne jamais songer à la « grande France » d'outre-mer : je vois trop nettement le beau, le noble, le profitable rôle de notre démocratie dans le monde civilisé pour rien vouloir galvauder ou compromettre de l'énergie française dans le monde barbare.

Mais après soixante-dix années de conquête et de colonisation, l'Afrique barbaresque est devenue un morceau de France ; ce n'est pas sur la carte seulement qu'Alger, Oran et Constantine sont des préfectures au même titre que Nice ou Chambéry ; Biskra est aujourd'hui plus voisine de Paris que ne l'était Bayonne en 1815 ; demain, les communications plus rapides encore feront de cette France d'outre-mer une partie intégrante de la métropole. Et la sécurité algérienne exigeait en 1880 que Tunis ne devînt pas italienne, comme elle exige aujourd'hui que Fez ne tombe pas en des mains étrangères. L'affaire tunisienne donc était encore une affaire nationale : par malheur, ce fut le premier doigt dans l'engrenage colonial, et bientôt les deux bras y passèrent.

Le dommage peut-être n'eût pas été aussi grand si, du moins, les ambitions égyptiennes de Gambetta eussent séduit notre Parlement. Après le protectorat de Tunis, le condominium de l'Égypte eût limité notre manie d'expansion aux eaux méditerranéennes ; l'Égypte nous eût forcément tournés vers la Syrie, vers la « France du Levant » que les Allemands n'avaient pas encore entamée : sans sortir de la Méditerranée, sans créer peut-être cette brouille franco-anglaise, qui durant vingt ans (1882-1902) allait peser sur notre vie, nous aurions eu de quoi passer un peu notre grande faim de prestige et de campagnes exotiques. Mais l'abandon de l'Égypte créa chez nous un besoin de revanche contre l'Angleterre, auquel cédèrent nos démocrates les plus convaincus, pour ne pas laisser à la République l'opprobre de cette reculade égyptienne.



Il nous fallut un grand empire : la petite Méditerranée ne pouvait plus nous contenir. La même folie mégalomane entraînait alors tous les peuples de l'Europe; mais nous, Français, nous n'aurions pas dû oublier que cette petite mer avait toujours été le centre de la civilisation blanche et, si les événements d'alors, l'éveil des Amériques et de l'Océanie, la pénétration de l'Asie et de l'Afrique, donnaient momentanément un rang presque égal à d'autres mers, il nous eût fallu prévoir que, tôt ou tard, la Méditerranée reprendrait son monopole ou, du moins, son premier rôle. Car ce n'est pas le caprice des hommes, ce sont les forces de la nature, c'est la structure même de notre globe terrestre, qui font de cette mer tout à la fois un paradis humain, — étalé sous le plus sain, le plus vivifiant des climats, bordé de terres assagies, peuplé d'îles accueillantes, frangé de golfes pénétrants, abreuvé de fleuves constants et dociles, ombragé de montagnes pluvieuses, — et le passage inévitable, le canal direct entre tous les océans : en perçant aujourd'hui Suez et Panama, les hommes ne font que rétablir ou parachever la ceinture continue qui cercle notre hémisphère septentrional et lui attache comme à mi-corps, à mi-chemin entre l'équateur et le pôle, cette brillante enfilade de mers et de détroits, dont la Méditerranée est la plaque centrale, le joyau et la fermeture...

Il nous fallut des terres lointaines : dans toutes les mers et sur tous les continents, chez les jaunes et chez les noirs, nous fîmes une collection de colonies, comme les enfants font une collection de timbres-poste ou de papillons. Nos croisières coloniales nous donnaient en outre le plaisir de « punir » la perfide Albion : nous savions bien que brousses du Soudan, sables du Niger, monts du Laos, forêts du Congo, déserts du Sahara, toutes ces annexions africaines et asiatiques, continentales et insulaires, ne nous étaient ni nécessaires, ni même profitables; mais nous sentions que toutes étaient désagréables ou dommageables à l'Angleterre, et nos satisfactions de vanité étaient doublées, triplées, par les explosions de la mauvaise humeur britannique.

Aussi les prévisions de Bismarck furent bientôt dépassées : l'Angleterre et ses amies méditerranéennes, Espagne et Italie, devinrent nos ennemies déclarées ou secrètes. L'Italie surtout, affectant des craintes patriotiques contre les rêves de nos catholiques et contre notre intimité vaticane, se fit dès 1883 la servante de Berlin, en sacrifiant à la gallophobie de M. Crispi et des gens du Sud tous les ressentiments du Nord contre le *Tedesco*, toutes les revendications irrédentistes contre l'Autrichien.

Une Triple Alliance, formidable pour notre sécurité nationale, mit au service de Bismarck, avec l'Autriche, que Berlin avait dépouillée et veut dépouiller encore, cette Italie que nous avions délivrée. Mieux encore : dans l'isolement où nous reléguait le machiavélisme prussien, dans le concert de réclamations hostiles que suscitaient nos entreprises coloniales chez tous nos anciens amis, certains de nos hommes d'État prirent l'illusion que, seule, l'Allemagne nous pouvait être un voisin indifférent, sans bienveillance, mais sans perfidie, et ils négocièrent en conséquence.

C'est que Bismarck, plein de bonnes paroles pour notre ambition coloniale, multipliait les tentations, semblait prévenir nos caprices et prendre en mains nos intérêts : la Conférence de Berlin (1884-1885) achevait l'œuvre du Congrès de Berlin. En cette conférence, Bismarck, sous couleur d'appuyer nos revendications congolaises et nigériennes, installait son arbitrage entre les impérialistes de Londres et les coloniaux de Paris, et notre Parlement ratifiait l'Acte de Berlin sans critiquer cette étrange politique qui faisait de nos ennemis d'outre-Rhin les surveillants, les maîtres de nos relations avec nos voisins d'outre-Manche.

La nation pourtant sentait confusément le risque vital, où pareilles illusions de ses gouvernants pouvaient la conduire : les difficultés malgaches, les discussions chinoises et la panique de Langson (mars 1885) avaient semé quelques épines sur notre chemin. Si le général Boulanger exploitait ce sentiment confus de la nation pour couvrir ses ambitions personnelles et prendre le peuple à ses parades nationalistes, un patriote, M. Goblet, essayant de ramener les parlementaires au véritable souci des destinées nationales, ne cachait

pas son désir, son ardent désir d'une transaction honnête, d'une réconciliation sincère et profitable avec nos voisins et clients de Londres, nos partenaires en commerce et en libéralisme... L'incident Schnœbelé éclata (avril 1887).

***

Aujourd'hui est-il besoin de souligner la ressemblance entre cette crise franco-allemande de 1887 et celle que nous traversons? En 1887, le gouvernement de M. Goblet voulait régler avec Londres les plus criants de nos désaccords, dissiper les malentendus, amalgamer Nouvelles-Hébrides et Égypte et trouver quelque combinaison honorable; M. Delcassé, avec plus d'ampleur et plus de succès, n'a pas fait autre chose par ses accords du mois d'avril 1904. L'incident Schnœbelé tomba en pleines négociations franco-anglaises : le discours de Tanger n'est venu qu'après, un an après les accords franco-anglais. C'est qu'en 1905, Guillaume II est engagé en mille combinaisons turques, africaines et chinoises qui sont d'un grand embarras pour la complète liberté des gestes impériaux : il a dû patienter tant que la défaite russe ne lui donnait pas toutes les chances de nous intimider et, peut-être, cet accord franco-anglais ne l'eût-il point tiré de sa prudente réserve, si les intérêts matériels de l'Allemagne n'eussent point été blessés par notre politique au Levant.

En 1887, la France eut l'inestimable bonheur d'avoir à la tête de son gouvernement, non seulement un patriote, — le patriotisme, quoi qu'on dise, est commun à presque tous nos hommes d'Etat, — mais un homme de haute vertu, M. Goblet, à qui toute une vie de désintéressement et de droiture, sans laides compromissions, sans fréquentations démoralisantes, avait donné l'intrépidité de cœur et d'esprit, l'indestructible confiance en la justice :

Si nous avons besoin de la paix, si personne ne doute de notre volonté de la conserver, personne ne peut douter non plus que nous ayons la ferme résolution de ne lui sacrifier ni nos droits ni notre honneur. La France, relevée de ses désastres, a pris confiance en elle-même; bien loin de menacer aucun peuple, elle est prête à

accueillir avec joie et réciprocité toutes les sympathies ; elle ne serait pas moins prête, s'il le fallait, à faire face à d'injustes agressions.

Ainsi parlait M. Goblet au Havre le 7 mai 1887, et il disait à tout venant : « Voilà quinze ans que chaque année nous demandons à ce pays un milliard pour son armée et sa flotte, et nous irions maintenant lui dire que, s'il reçoit un soufflet sur une joue, nous ne pouvons que lui conseiller de tendre l'autre ! »

L'entente franco-anglaise fut écartée, moins par la France, il est vrai, que par l'Angleterre elle-même, et ce fut entre Berlin et Londres que d'intimes négociations s'ouvrirent. La chute de Bismarck, qui survint, ne fit qu'achever son œuvre, car un engouement anglais de Guillaume II amena l'échange de nombreux papiers, dont quelques-uns seulement furent publiés. La cession d'Héligoland et les arrangements africains prouvèrent, du moins, au monde que Berlin pouvait toujours escompter l'hostilité de Londres contre nous : « Nous avons voulu, *avant tout*, assurer notre entente avec l'Angleterre », répondait le nouveau chancelier de Guillaume II à ceux qui lui reprochaient d'avoir fait la part trop belle aux ambitions africaines de Londres (1890).

Mais cet incident Schnœbelé finit de réveiller les inquiétudes françaises, en nous montrant le prix dont nous risquions de payer la gloire coloniale. Puis l'indiscrétion allemande, en la personne de l'impératrice Frédéric, vint raviver (février 1891) les susceptibilités populaires : la présence d'une impératrice allemande dans la Galerie des Glaces et sur les ruines de Saint-Cloud évoquait un trop cruel passé ; Guillaume II, avec quelque étonnement et un grand dépit, put constater la puissance de ces souvenirs sur la nation tout entière.

En ce mois de février 1891, la France eut de nouveau la chance d'avoir au quai d'Orsay un homme de sens et de cœur, M. Ribot, et un président du Conseil, M. de Freycinet, qui faisait passer l'intérêt public avant son succès ou son intérêt personnels. Ils mesurèrent au juste la portée des fureurs impériales : sans méconnaître le danger, ils ne se firent pas une politique de l'exagérer, et il ne leur vint pas à l'esprit

qu'un appel à la lâcheté publique pût être un moyen de gouvernement. Mais, sans forfanterie et sans faiblesse, ils préparèrent ou résolurent tout ce qui pouvait, en France et au dehors, nous permettre d'envisager les décisions suprêmes : « C'est au lendemain de la visite à Paris de l'impératrice Frédéric — disait M. Ribot à la Chambre, dans son discours du 23 janvier 1903 — que l'empereur Alexandre III nous a fait les offres que nous avons acceptées. »

Dès 1875, la possibilité d'une entente franco-russe était apparue ; en 1878, les mécomptes de la Russie au Congrès de Berlin avaient pour toujours fêlé l'accord russo-allemand ; au début de 1887, durant la tension entre Paris et Berlin qui précéda l'affaire Schnœbelé, le *Nord*, de Bruxelles, journal officieux du gouvernement russe, imprimait :

La Russie n'a pas plus le droit de spéculer sur la situation menacée de la France, en achetant aux dépens de celle-ci l'appui de l'Allemagne en Orient, qu'elle n'a d'intérêt à se lancer dans une aventure contre cette dernière puissance au profit de la France... Ce que la Russie désire actuellement, c'est, d'une part, le maintien de la paix et, d'autre part, le maintien de l'équilibre européen : elle doit éviter tout motif de conflit, comme le serait une alliance française, mais sauvegarder l'équilibre, s'il était mis en question, s'il était menacé par l'explosion quand même d'un conflit franco-allemand, et ce n'est certes pas en se rapprochant de Berlin qu'elle y parviendrait.

En 1891, la France accepta les offres russes afin de maintenir la paix désirée de tous, mais non « comme une provocation qui précipiterait des complications internationales faciles à prévoir » — ainsi parlait encore un journaliste officieux de Pétersbourg. De 1891 à 1894 ni Paris ni Pétersbourg ne firent le moindre geste qui pût prêter à défiance : Cronstadt (juillet 1891) et Toulon (octobre 1893) furent des manifestations pacifiques et, si M. Ribot pouvait en son discours de Bapaume (28 septembre 1891) célébrer « cette politique de paix, de prudence et de sang-froid qui a attiré l'estime des peuples et contribué à rendre à notre pays le rang qu'il doit occuper dans le monde », M. de Freycinet, en son discours de Vandœuvre (16 septembre 1891) avait plus nettement encore défini l'usage que nous voulions faire alors de l'entente franco-russe :

Personne ne doute aujourd'hui que nous ne soyons forts : nous prouverons que nous sommes sages. Nous saurons garder, dans une situation nouvelle, le calme, la dignité et la mesure qui, aux mauvais jours, ont préparé notre relèvement.

Et du côté russe, le *Nord* exprimait les mêmes ambitions pacifiques :

Autant la France, dans son légitime orgueil de grande nation, pouvait être tentée de regimber devant une paix imposée et, pour ainsi dire, coercitive, autant elle souscrit avec une libre et joyeuse spontanéité, maintenant qu'elle ne se sent plus seule, au maintien de la stabilité générale qui va lui permettre de développer sa prospérité sans alarmes et sans amertumes.

« Le calme, la dignité et la mesure », « le maintien de la stabilité générale », « le développement de notre prospérité sans alarmes et sans amertumes » furent en effet les caractères et les buts de notre politique durant ces trois années 1891-1894. Ni contre Berlin ni contre Londres, notre entente avec Pétersbourg ne prenait le ton d'une guerre ni même d'une alliance déclarées. Au retour de Cronstadt, notre flotte était allée à Portsmouth : notre invasion du Siam, la remontée de nos bateaux jusqu'à Bangkok (1893) ne troublait pas nos bonnes relations avec l'Angleterre ; notre campagne du Dahomey (1892) et nos autres règlements africains, aussi bien au Soudan qu'en Éthiopie, n'entraînaient aucune difficulté avec Londres ni avec Rome.

***

Mais, dès 1894, M. Hanotaux commençait une nouvelle politique, qui devait atteindre son apogée sous la présidence de M. Félix Faure (janvier 1895-février 1899). On « proclama » l'alliance et, comme il faut bien faire usage de son arme quand une fois on l'a dégainée, on voulut montrer au peuple quelque beau, quelque grand résultat obtenu par ce magique instrument. La manie coloniale battait toujours son plein ; l'échec du boulangisme avait discrédité les revendications nationalistes : c'est donc vers les colonies, et non sur les

Vosges, contre l'Angleterre, et non contre l'Allemagne, que l'on chercha. Mais les petites affaires congolaises ou nigériennes, siamoises ou malgaches d'autrefois ne pouvaient plus suffire : on instaura une politique mondiale. Et Berlin retrouva durant dix années toute tranquillité intérieure pour le développement de son industrie, toute liberté d'action extérieure pour ses expériences de commerce et de navigation.

Dès 1894, M. Hanotaux, qui voulait abaisser l'Angleterre, projetait la reprise de l'Égypte et la prise de l'Afrique équatoriale. Susciter les réclamations du Sultan, propriétaire légal de l'Égypte ; appuyer de Paris et de Pétersbourg ces réclamations turques ; insister à Constantinople et à Londres sans craindre d'en arriver aux menaces et même à l'exécution ; préparer, puis opérer une double et triple marche militaire, qui, du Caucase et de l'Asie-Mineure, à travers la Syrie et la Palestine, amènerait Russes et Turcs aux rives du Canal, qui de Tunis, à travers la Tripolitaine, conduirait nos troupes d'Algérie aux portes du Caire et qui, du Congo, à travers les forêts équatoriales, les marais du haut Nil et les monts d'Abyssinie, percerait de part en part le continent africain et couperait la ligne du Cap au Caire déjà rêvée par l'impérialisme britannique : plan grandiose assurément ! Mais on voit la place nécessaire, éminente, que devait y tenir l'Allemagne. Patron d'Abd-ul-Hamid, l'Empereur seul pourrait décider la Turquie aux réclamations d'abord, puis aux menaces, à l'exécution enfin. Arbitre entre Londres et la Double Alliance, l'Empereur pourrait ensuite pencher pour celle-ci ou pour celle-là. On comprend qu'avant de se mettre en branle vers Fachoda, la Double Alliance ait envoyé ses bateaux à Kiel (juin 1895).

Vainement, par la bouche de M. Millerand (discours à la Chambre des députés du 10 juin 1895) nos socialistes eux-mêmes exprimaient leurs inquiétudes : il fallut Fachoda pour convaincre nos parlementaires, et il fallut le patriotique courage de M. Delcassé pour nous tirer avec honneur du coupe-gorge où l'amitié de Guillaume II nous avait poussés : « Je voudrais ne pas sortir d'ici, — me disait M. Delcassé à l'une de nos premières rencontres, *au début de novembre 1898*, — je voudrais ne pas quitter ce fauteuil, sans avoir rétabli la bonne entente avec l'Angleterre. » Au lendemain de Fachoda,

une telle parole me sembla vraiment patriotique et courageuse.

Six ans d'efforts continus, patients, traversés de mille intrigues allemandes, devaient amener M. Delcassé au but, et cette entente avec Londres devait en 1904 entraîner ses conséquences inévitables : les amies de l'Angleterre, Espagne et Italie, redevenaient forcément nos amies. Dans le réquisitoire allemand qu'un ami de l'Empereur, M. Henckel de Donnersmark, a communiqué au journal *le Gaulois*, figure le grief à M. Delcassé d'avoir débauché Rome et, pour isoler l'Allemagne, d'avoir pris à Guillaume II *son* Italie. Il fut touchant, mais un peu étrange, de trouver à Paris tant d'âmes compatissantes pour s'écrier : « Voilà une fort vilaine et criminelle opération ! enlever l'Italie à son ami de cœur ! » et pour plaindre l'isolement où nous reléguions Guillaume II, — le pauvre ! Et notre bon peuple fut tout prêt à dire qu'en effet on aurait dû laisser Rome à la Triple-Alliance.

Le public ne connaît qu'une Triple-Alliance, celle que Berlin noua contre nous sur le continent; celle-là a fait tant de bruit et de cris qu'il est impossible de l'ignorer. Dans le secret, une autre Triple-Alliance s'était formée, dont nos diplomates soupçonnaient, dont notre public ignore toujours l'existence, mais qui, sans vaines démonstrations, attendait l'occasion d'opérer contre nous dans les eaux méditerranéennes : cette Triple-Alliance maritime attachait à Londres l'Espagne et l'Italie.

Rome appartenait donc à Londres autant qu'à Berlin, — et si Berlin attachait tant de prix à l'amitié italienne, c'était moins pour l'Italie peut-être que pour les communications mieux assurées et plus complètes avec Londres, — ou plutôt Rome n'appartenait qu'à ses préférences et à ses intérêts. Des préférences passagères, un coup de tête et de rancune l'avaient rapprochée de Berlin; mais c'est à Londres que l'attachent ses intérêts permanents, ses besoins vitaux... L'Italie ne pouvait pas rester notre ennemie, quand nous redevenions les amis de l'Angleterre.

L'entente cordiale entre Londres et Paris ruina le système que, depuis le Congrès de Berlin, l'Allemagne jugeait indispensable à sa sécurité ou à ses projets contre nous.

Durant les six années que demanda ce grand ouvrage,

M. Delcassé eut-il soin de ménager dans le fond et dans la forme les susceptibilités de Guillaume II? Non; mais il faudrait ne pas oublier que M. Delcassé avait quelque raison de ne risquer à Berlin aucune démarche dont l'habileté allemande pût tirer le moindre parti contre nos négociations à Londres. Aujourd'hui, l'entente cordiale est faite et, quelques mois après leur signature, ces accords franco-anglais nous paraissent tellement correspondre à toutes les nécessités des deux partenaires que nous serions disposés à méconnaître l'habileté de leurs auteurs et d'en attribuer le succès à la force des choses. Nous oublions qu'en ces matières les habiletés humaines restent toujours le premier facteur et qu'une maladresse de Paris ou une adresse de Berlin eût en 1904, comme en 1887, ajourné encore, indéfiniment ajourné la réconciliation.

Sachant exactement — il avait en mains les pièces que nous n'avons pas — où la route de Kiel avait conduit son prédécesseur, M. Delcassé évita, mais trop ostensiblement peut-être, tous les chemins allemands. Son prédécesseur avait un peu perdu « le calme et la dignité », dont les fondateurs de l'alliance russe auraient voulu faire les deux qualités premières de notre diplomatie; M. Delcassé conserva-t-il constamment la troisième, la « mesure »? En ses dépêches, surtout en ses confidences, garda-t-il la parfaite maîtrise de ses paroles et de ses espoirs, l'intime secret de ses patriotiques ambitions? Sut-il ne pas jouir trop haut de sa réussite?... Ces petits travers de l'homme ne devinrent une cause de faiblesse, que le jour où éclatèrent toutes les conséquences d'une faute commise par le ministre. Car ce ministre, que Fachoda avait à tout jamais prémuni contre les flatteries ou contre les excitations allemandes, n'en sut pas prévenir et défendre nos alliés.

*
* *

L'œuvre allemande, dans les défaites de la Russie, apparaît nettement aujourd'hui : par une ironie des choses, ce sont des paquebots allemands qui vont chercher au Japon les prisonniers et les éclopés russes que les incitations allemandes y

jetèrent. La force moscovite écartée de la frontière polonaise, où depuis dix ans une mobilisation systématiquement poursuivie accumulait régiments, batteries et munitions; l'attention et la sympathie du peuple russe détournées de ces provinces prussiennes, d'où montent les cris du slavisme persécuté; toute menace et toute intrigue panslavistes bannies de l'Autriche mourante, où les Slaves feraient la loi si Berlin n'y maintenait la tyrannie austro-hongroise; toute révolution et toute émancipation chrétiennes comprimées dans l'empire turc, où les intérêts de l'industrie allemande et de l'empereur allemand sont liés au maintien du *statu quo*, au régime hamidien des mangeries et des massacres : triple et quadruple bénéfice que Berlin tirerait du grand projet russe sur la Chine!

Dès 1881, il semble que ce ne fut pas la faute du ministre allemand à Pékin si le Turkestan chinois, après les affaires de Kouldcha, ne devint pas une Mandchourie avant la lettre, une Tunisie russe, qui eût jeté les Russes contre l'islam asiatique juste au moment où notre Tunisie nous jetait contre l'islam africain. En 1895, après la guerre sino-japonaise, Berlin seconda les réclamations russes contre l'annexion de Port-Arthur que Tokio avait arrachée à Pékin; juste au moment où les bateaux de la Double Alliance partaient pour Kiel, ses diplomates se joignaient aux diplomates allemands pour faire reviser le traité de Simonoseki : Port-Arthur redevenait libre. Puis, occupant eux-mêmes Kiao-tchéou, les Allemands (mars 1898) décidaient les Russes à entrer dans la souricière. Berlin crut avoir double raison de se féliciter : autour de Kiao-tchéou, le Chantoung devenait la « sphère d'exploitation » réclamée par l'industrie et le commerce allemands et vainement cherchée en Afrique, en Amérique et en Océanie; autour de Port-Arthur, Mandchourie et Corée devenaient la « folie » lointaine, où Pétersbourg gaspillerait son argent et son énergie; par-dessus le marché, Berlin, grâce à Kiao-tchéou, serait l'arbitre ou l'entremetteur entre les Russes, qui désormais tiendraient à leur Mandchourie, et les Anglais, qui craindraient pour leur Yang-tsé. En Orient comme en Occident, l'Allemagne dominait toutes les relations de la Double Alliance avec l'Angleterre.

Quand M. Delcassé prit les affaires, il trouva cette situation établie; mais une occasion décisive allait lui permettre d'agir à son gré et de faire délibérément son choix. De 1898 à 1902, l'Angleterre en Orient supporta l'entremetteur allemand et le paya : c'est le temps où, le Transvaal accaparant les forces anglaises, Londres était obligée de délaisser un peu son *estate* chinois; il lui semblait que Guillaume II était disposé et tout désigné à en prendre la garde, et l'intégrité de la Chine fut l'objet d'engagements solennels avec Berlin. Mais, quand vint l'heure de tenir contre la Russie cette promesse, d'avance récompensée, Berlin sut faire une distinction entre la Chine, les Dix-Huit Provinces, dont l'Allemagne avait garanti à Londres l'intégrité, et l'Empire chinois, les annexes de Mandchourie, Mongolie et Tibet, qu'elle voulait abandonner à la pénétration moscovite. Londres se vit jouée : terminant brusquement l'aventure sud-africaine, elle reporta vers la Chine toute son attention ; en place de l'Allemagne, elle chercha et trouva un allié qui fût de parole ; l'alliance anglo-japonaise fut conclue et publiée.

Cette publication était un solennel avertissement à la Russie; mais rien dans la forme ou le fond ne pouvait blesser son honneur ni ses intérêts. Si M. Delcassé eût alors bien compris notre vrai devoir d'amis et alliés, il eût discrètement fait sentir à Pétersbourg le grand risque où les flatteries de Berlin continuaient de pousser le tsar. Ce n'était pas chose facile : Berlin déployait alors toutes ses grâces et toutes ses offres au devant des caprices russes ; Berlin proposait son argent pour continuer la pénétration chinoise, si la France refusait de nouveaux emprunts ; Berlin proposait son amitié, son alliance peut-être, pour intimider ou mâter l'Angleterre, si la France refusait de marcher. Mais de notre part, c'eût été chose honnête, par suite grandement habile, de ne pas rivaliser avec Berlin en flatteries ou en condescendances aux faiblesses de nos alliés.

La note franco-russe, qui répondit à la note anglo-japonaise, et qui sembla engager la Double Alliance dans les affaires mandchouriennes, fut une lourde faute. Si la guerre actuelle n'en sortit directement pas, il est possible néanmoins qu'elle en ait découlé ; car il est possible, il est probable, que le tsar

et son gouvernement eussent été obligés d'arrêter à temps les tripotages coréens des Alexeief et des Bézobrasof, si la note franco-russe ne leur eût pas permis d'entretenir dans leur nation cette menteuse illusion que la Double Alliance avait fait de la Mandchourie son affaire, et que la menace d'une diversion française empêcherait toujours les Anglais de déclencher une guerre nipponne.

La faute commise, l'inévitable châtiment est venu ; il est venu lentement, trois ans après : les Anciens savaient déjà que la justice des choses est aussi boiteuse que celle des hommes. Il serait venu plus tôt, je crois, et plus grand, si de 1902 à 1904 notre diplomatie n'eut point tâché de réparer son erreur, en offrant ses bons offices entre Londres et Pétersbourg, en rétablissant dans les échanges d'idées entre Russie et Angleterre un ton de courtoisie, de déférence aux intérêts réciproques et presque de cordialité, dont nous avons pu sentir les effets au cours même de la guerre actuelle. Si un conflit général fût évité, si Japon et Russie restèrent seuls en face, c'est assurément aux bons offices de nos diplomates entre Londres et Pétersbourg qu'on le doit. Si même le Japon n'eût pas voulu cette guerre à tout prix, il est probable que les efforts combinés de Londres et de Paris l'eussent conjurée : l'attaque de Port-Arthur ne fût pas une moindre surprise pour le gouvernement anglais que pour le nôtre.



En voulant cette guerre à tout prix et en la conduisant avec une telle maîtrise, les Japonais semblent avoir travaillé autant pour l'Allemagne que pour eux-mêmes : il est certain que Port-Arthur, Moukden et Tsou-shima rendent à Berlin une arrogance que, depuis 1891, la diplomatie allemande avait perdue. Il ne faudrait pas croire cependant que l'Allemagne ait toujours à s'en applaudir ni que, déjà, elle ne pressente de grosses difficultés. En ses affaires chinoises, elle constatera bientôt que la défaite russe a été trop complète pour que le Japon tolère longtemps dans Kiao-tchéou et dans le Chantoung un Port-Arthur et une Mandchourie germaniques.

En ses affaires européennes, il dépend de notre sang-froid et de notre habileté de prouver plus rapidement encore à Berlin que les succès de la force ou de la perfidie sont éphémères.

Ce n'est pas qu'il faille nous endormir béatement en des rêves optimistes, jouer avec les grands mots de droit, de paix et de fraternité, méconnaître le rôle actuel de la force et compter qu'un miracle perpétuel nous sauvera malgré nous-mêmes. La force n'est point notre idéal ; la guerre n'est point notre désir. Mais croire que la paix ne dépend que de nos désirs, que demain matin la justice établira son arbitrage entre les nations assagies : qui n'hésiterait aujourd'hui à prêcher cette foi débonnaire? « Tenir notre poudre sèche » doit être la première leçon que nous rapporterons de cette rencontre avec Guillaume II.

Mais, si notre puissance militaire et navale est la première condition de notre sécurité, il ne faut pas oublier que notre diplomatie peut facilement nous trouver des appuis et des aides. On ne dupe pas tour à tour, — comme depuis trente ans a fait Berlin, — Français, Anglais, Russes, Italiens, Yankees, Boers, Marocains, etc., sans coaliser contre soi toutes les dupes ou victimes. L'Allemagne, d'ailleurs, se trouve en conflit d'intérêts économiques avec toutes les puissances civilisées : son industrie et son commerce ne vivent, ne peuvent se maintenir ou se développer — Guillaume II lui-même le proclame — qu'aux dépens de l'Angleterre et de l'Amérique; son agriculture la met en concurrence mortelle avec la Russie et l'Autriche. Nos intérêts, au contraire, sont solidaires de tous les intérêts de l'humanité : il n'est pas un peuple dont le bonheur et le progrès économiques ne fassent nos affaires.

Une entente cordiale nous assure déjà le bon vouloir de l'Angleterre, de ses amies méditerranéennes et de sa parente transatlantique : il ne faudrait pas grand'chose, peut-être, pour transformer en alliance ce sympathique groupement de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Espagne et des États-Unis. Et si les défaites présentes ont diminué la valeur effective de l'alliance franco-russe, elles n'ont point altéré les sentiments qui l'ont fait naître: non seulement notre devoir et notre honneur, mais tous nos intérêts et tous nos souve-

nirs doivent nous rendre plus chère, en ces jours de malheur russe, cette alliance qui nous vint en des jours d'angoisses françaises.

Celui-là aura bien mérité de la France et de l'humanité qui, reprenant à rebours le rôle de Guillaume II entre les nations européennes, essayant de combiner, non pas pour la guerre, mais pour la paix, les relations de Londres et de Pétersbourg, continuera et achèvera la politique de M. Delcassé par cette alliance anglo-franco-russe, où vont tous les désirs de la France et tous les véritables intérêts de la Russie et de l'Angleterre...

De la paix russo-japonaise, sortiront peut-être des choses inattendues. Aussi clairement que nous l'avons pu voir après Fachoda, les Russes aujourd'hui aperçoivent où ont aidé à les pousser les flatteries de Berlin. Entre Japon et Russie, la conclusion de ce corps-à-corps héroïque devrait être une cordiale réconciliation, et, si Pétersbourg était liée tout à la fois avec Paris et avec Tokio, pourrait-elle rester longtemps brouillée avec Londres?

Sachons donc exactement ce que nous pouvons espérer : nous voulons la paix; nous ne mettons nos espoirs que dans le droit; mais d'autres veulent la guerre ou font mine de la vouloir. Ne fermons pas les yeux sur les dangers qui guettent, qui toujours depuis trente-cinq ans ont guetté notre vie nationale : sachons bien que, tant que les Vosges seront ouvertes, nous serons sous la menace d'une colère allemande; mais sachons aussi que, plus nous semblerons la redouter, plus s'en multiplieront les explosions simulées ou réelles.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

ORIGINES EXACTES

DE

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

La guerre russo-japonaise n'a pas été pour tout le monde le coup de foudre éclatant dans un ciel serein. Pour ceux qui « savaient », ç'a été, tout au contraire, l'aboutissant logique et nécessaire de toute une série de faits plus ou moins mal connus, sinon même tout à fait ignorés et sur lesquels l'heure est venue de faire la lumière. Tel est l'objet de l'exposé qu'on va lire; il a pour intention unique d'apporter des raisons nouvelles à l'appui des bonnes volontés qui, dans le monde entier, se préoccupent avec tant de raison de mettre fin à une guerre, laquelle est absurde à un point insoupçonné.



La politique traditionnelle — et rationnelle — de la Russie en Extrême-Orient a toujours été la bonne entente avec la Chine. C'est par milliers que la Russie compte les kilomètres de sa frontière chinoise. Pour le Chinois, le Russe n'est pas un étranger, comme l'Anglais ou l'Allemand, c'est un voisin,

presque un parent. Cette tradition, la Russie ne faisait que la continuer quand, il y a onze ans, elle intervenait en faveur de la Chine écrasée par le Japon. C'est elle qui a posé alors et fait accepter par l'Europe, le principe de l'intégrité de l'Empire chinois. C'est grâce à sa garantie que la Chine a pu emprunter pour payer au Japon l'indemnité de guerre dont celui-ci avait été réduit à se contenter. Un an après cet emprunt chinois garanti par la Russie, un traité formel d'alliance défensive entre la Russie et la Chine, le traité de Moscou, en date du 22 mai 1896, venait mettre la dernière main à l'œuvre.

Ce traité, dont on ne connaît guère que l'article relatif au Transsibérien, dit bien autre chose. Il dit, par exemple, qu'en cas d'agression dirigée par le Japon, soit contre la Russie, soit contre la Chine *ou la Corée*, la Russie et la Chine *se soutiendraient mutuellement* par toutes les forces de terre et de mer dont elles pourraient alors disposer, qu'aucun des alliés ne traiterait sans l'autre, etc., etc.

Au lieu d'être l'objet même du traité, l'autorisation de rejoindre Vladivostok, en faisant passer le Transsibérien par le territoire chinois n'y intervient que comme conséquence et comme moyen de faciliter aux troupes russes l'accès et le ravitaillement des points qui pouvaient être menacés par le Japon.

Voilà où en étaient les choses en 1896. Principe de l'intégrité de la Chine, non seulement posé par la Russie, mais encore affirmé par un traité d'alliance formel, spécialement dirigé contre celui que l'on considérait comme l'ennemi né de cette intégrité, le Japon.

A ce document, comparons un autre que le Japon a gardé secret jusqu'ici, mais qu'il est temps de mettre au jour et dont le texte, mieux que toutes les considérations, montrera de quelle logique singulière s'est inspirée la politique russe.

Ce document, c'est le projet de convention présenté en juillet 1903 au Gouvernement russe par le Gouvernement du Mikado, et que voici :

1° Engagement mutuel de respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine et de la Corée et d'y maintenir le principe d' « equal opportunity » *(sic)* du commerce et de l'industrie de toutes les nations;

2° Reconnaissance réciproque : des intérêts du Japon en Corée; des intérêts spéciaux de la Russie pour les entreprises de chemins de fer en Mandchourie; et du droit du Japon et de la Russie de prendre, le premier en Corée et la dernière en Mandchourie, de telles mesures que pourrait nécessiter la protection de leurs intérêts respectifs ci-haut mentionnés, conformément à la clause de l'article 1er du présent arrangement;

3° Engagement réciproque de la part du Japon et de la Russie de ne pas entraver le développement des activités commerciales, du Japon en Corée et de la Russie en Mandchourie, qui ne seront pas incompatibles avec la stipulation de l'article 1er du présent arrangement.

Engagement additionnel de la part de la Russie de ne pas entraver l'extension éventuelle du chemin de fer coréen jusqu'à la Mandchourie méridionale, de façon à se joindre aux lignes du chemin de fer de l'Est-Chinois et de celui de Shanhaikwan-Nioutchang;

4° Engagement réciproque que, dans le cas où le Japon et la Russie trouveront nécessaire d'envoyer des troupes, le premier en Corée, et la seconde en Mandchourie, dans le but soit de protéger les intérêts mentionnés dans le présent arrangement, soit de réprimer des insurrections ou désordres de nature à susciter des complications internationales, elles (ces troupes) ne devront en aucun cas dépasser le nombre strictement nécessaire et elles devront être rappelées aussitôt que leur mission sera accomplie;

5° Reconnaissance de la part de la Russie du droit exclusif des Japonais de donner conseil et assistance dans l'intérêt des réformes et du bon gouvernement en Corée, y compris une assistance militaire nécessaire;

6° Le présent arrangement remplacera tous ceux qui ont été précédemment conclus entre le Japon et la Russie au sujet de la Corée.

Entre le document de 1896 et celui de 1903, il y a donc non seulement contradiction flagrante, mais même interversion des rôles. En 1896, c'était la Russie qui se constituait le champion de l'intégrité de l'Empire contre le Japon; en 1903, c'est le Japon qui devient le défenseur de la Chine contre la Russie. En 1896, c'était l'alliance de la Russie et la Chine contre le Japon; en 1903, c'est, ou à peu près, le Japon et la Chine contre la Russie. Jamais chassé-croisé ne fut plus complet.

C'est qu'entre les deux dates, en effet, la politique russe s'était retournée bout pour bout; c'est que le défenseur de l'in-

tégrité chinoise s'était transformé en agresseur; c'est que la Russie avait mis la main sur Port-Arthur — sur Port-Arthur arraché aux Japonais vainqueurs comme appartenant légitimement à l'Empire chinois; — c'est que la Russie refusait d'évacuer la Mandchourie occupée par elle, au moment de l'insurrection des Boxers.

Pareille évolution — révolution plutôt — de la politique russe ne pouvait manquer d'éveiller les curiosités et de susciter les commentaires. De toutes les explications qui ont été mises en avant, il n'en est pourtant aucune qui soit exacte, et cela pour la raison qu'on s'est évertué à les chercher dans un plan raisonné, alors que la vérité est que cette évolution ne se rattache à aucun dessein prémédité et voulu, mais qu'elle s'est opérée inconsciemment, sous l'impulsion des circonstances.



C'est l'occupation de Port-Arthur qui a été le point de départ de cette évolution. Cela, on le sait. Ce qu'on ne sait pas, c'est la cause de cette première atteinte portée à la politique séculaire de la Russie, en même temps qu'à l'esprit, sinon à la lettre, du traité du 22 mai 1896. Cette cause, la voici :

Un peu plus d'un an après la signature du traité de 1896, l'empereur d'Allemagne alla faire un voyage en Russie. Une revue donnée en son honneur venait de finir, et les deux Empereurs rentraient au Palais, seuls dans la même voiture, quand, au moment d'arriver, l'empereur Guillaume, avec sa brusquerie habituelle, dit à brûle-pourpoint à son hôte qu'il espérait bien que celui-ci ne verrait aucun inconvénient à ce qu'une escadre allemande allât à Kiao-Tchéou venger les injures faites à des missionnaires allemands. A quoi il ajouta, sans désemparer, que, de son côté, il verrait très volontiers la Russie s'installer à Port-Arthur, où elle trouverait le port toujours ouvert qui lui manquait dans le Pacifique.

Surpris par cette attaque imprévue, l'empereur Nicolas fit à son hôte une réponse courtoise, qui, sans être une adhésion

formelle, s'en rapprochait pourtant plus que d'une fin de non recevoir. L'arrivée au Palais interrompit cet entretien qui ne fut plus repris. A peine de retour à Berlin, l'empereur Guillaume envoyait l'ordre à l'escadre allemande d'aller à Kiao-Tchéou.

En présence d'un fait accompli sous le couvert de son approbation, la Russie avait deux partis à prendre : ou bien, arguer d'un malentendu et envoyer elle aussi son escadre à Kiao-Tchéou, et l'y laisser jusqu'au départ de l'escadre allemande; ou bien accepter les quelques paroles échangées entre les deux Empereurs comme constituant contrat et prendre la part que lui faisait ce contrat.

C'est le premier parti qu'on eût pris quelques mois plus tôt, du vivant du comte Lobanof, que venait de remplacer le comte Mouravief; c'est malheureusement le second qui fut adopté, à la suite d'un Conseil des ministres tenu au commencement de novembre 1897, et dont voici le résumé sommaire mais fidèle :

Quatre ministres seulement, les ministres intéressés, assistaient à ce Conseil, sous la présidence de l'Empereur : le comte Mouravief, ministre des Affaires étrangères; le général Vannofsky, ministre de la Guerre; l'amiral Tyrtof, ministre de la Marine, et M. de Witte, ministre des Finances.

Ce fut le ministre des Affaires étrangères qui ouvrit le débat sur la question de savoir si la Russie avait besoin d'un port en eau libre pour servir de base à son escadre du Pacifique. Je ne suis pas compétent, dit-il, pour apprécier si, au point de vue maritime, ce port est indispensable ou non; mais je suis d'avis que, du moment où les Allemands se sont emparés de Kiao-Tchéou, nous avons tout droit d'en faire autant en ce qui concerne Talien-Wan et Port-Arthur.

A la question posée avec cette netteté, M. de Witte répondit en invoquant le traité tout récemment conclu entre la Russie et la Chine, et il rappela que c'était pour faciliter l'exécution de ce traité que la Chine avait autorisé le passage du chemin de fer de Vladivostok par la Mandchourie.

« Quand on a signé un pareil traité, dit-il, je considère comme impossible de prendre quoi que ce soit à la Chine; je me demande ce que la Russie pourrait bien objecter au

Japon, si celui-ci venait à s'autoriser de notre exemple et s'approprier à son tour un morceau du territoire chinois. Et surtout, que pourrions-nous bien répondre à la Chine, que nous avons pris l'engagement de défendre contre tout morcellement? Non seulement la Russie ne doit pas imiter l'Allemagne s'emparant de Kiao-Tchéou, mais elle doit faire au contraire tout son possible pour amener l'évacuation de ce port. Que si l'Allemagne a eu tort de s'approprier Kiao-Tchéou, il n'est pas logique de faire payer ce tort par la Chine.

» En tout état de cause, dit-il encore, je pense que l'occupation de Port-Arthur nous ferait courir un risque immense, que nous y perdrions notre influence amicale sur la Chine et tout un prestige asiatique appuyé sur des relations séculaires de bon voisinage avec la Chine. Ce serait un changement radical de politique, transformant la Russie d'amie en ennemie de la Chine et, pour être impossible à prévoir exactement, les conséquences d'un changement de front ouvrant la porte à tant d'éventualités seraient fatalement désastreuses. »

Le général Vannofsky, ministre de la Guerre, déclina sa compétence à apprécier la question au point de vue politique, mais il ajouta, que du moment où le ministre des Affaires étrangères était d'avis qu'il fallait occuper Port-Arthur, il appuyait sa proposition.

L'amiral Tyrtof, enfin, ministre de la Marine, se prononça au point de vue technique contre l'occupation de Port-Arthur, qui est un mauvais port. Il préférait Mazampoo.

Le conseil fut levé après un dernier effort de M. de Witte, pour empêcher de commettre la faute de « transformer une politique économique et amicale en politique agressive et usurpatrice ».

Ce fut l'avis du comte Mouravief qui l'emporta. A la suite de ce fatal conseil des ministres qui orientait inconsidérément la politique de la Russie dans la direction diamétralement opposée à celle de la veille — de toujours — une escadre fut envoyée à Port-Arthur, sous prétexte d'apporter à la Chine une protection que celle-ci, non seulement ne demandait pas, mais qu'elle déclinait de son mieux. Pendant plus de trois mois, en effet, on vit se traîner des négociations infruc-

tueuses entre la Chine s'efforçant de se soustraire à cette protection et la Russie s'évertuant à la lui faire accepter, jusqu'à ce que vînt y mettre brutalement fin, au commencement de 1898, un *Ego nominor leo*, qui se traduisit par l'envoi, de Vladivostok à Port-Arthur, de toute une escadrille de transports avec des troupes de débarquement. Un traité qui, dû au sens politique et à la haute raison de Li-Hung-Chang, revenant par Pétersbourg des fêtes du cinquantenaire de la reine Victoria, fut conclu le 15 mars 1898, et régularisa le fait accompli mais le fit d'autant moins oublier à la Chine que d'autres puissances, s'autorisant de l'exemple donné par le gardien de l'intégrité du territoire chinois, s'empressèrent de s'en approprier leur morceau, sous le couvert, elles aussi, d'un bail à longue échéance.

Que si la Chine garda sur le cœur le coup de force qui venait d'installer la Russie à Port-Arthur, on peut aisément se figurer quel fut l'effet produit sur le Japon. Ce pays, après s'être vu arracher sa conquête de 1894, au nom de l'intégrité de l'Empire chinois, se trouvait finalement dépouillé au profit du champion de cette intégrité, la Russie, qui faisait volte-face et reniait le principe posé par elle-même.



Si grave que fût le fait de la main-mise sur Port-Arthur, plus grave encore peut-être devait être la première conséquence qui allait nécessairement en découler, et qu'on s'étonne de ne pas trouver formulée dans les prévisions de M. de Witte au Conseil des Ministres de novembre 1897.

Une fois Port-Arthur aux mains de la Russie, la construction s'imposait d'un chemin de fer reliant ce port au Transsibérien. Un tronçon de ce chemin traversait déjà la Mandchourie. Mais c'était une bien autre affaire que de construire cette seconde ligne russe en plein territoire chinois !

La traversée par la première ligne, du nord de la Mandchourie, suivant une corde dont le fleuve Amour est l'arc, traversée justifiée par un raccourcissement considérable et une économie d'argent et de temps, n'avait eu aucun incon-

vénient, cette corde devant passer par un véritable désert et n'ayant pour ainsi dire aucun contact avec les populations chinoises. Et cependant, pour que la Chine y consentît, il avait fallu que ce passage fût légitimé par une alliance défensive avec la Russie et qu'il fût indispensable aux fins de cette alliance. Et de plus, la Chine avait eu la précaution de soumettre ce tronçon de Transsibérien à un régime spécial : en dehors du temps de guerre, où la Russie aurait sans réserve le libre usage du chemin de fer pour le transport et l'approvisionnement de ses troupes, aucun arrêt ne pourrait avoir lieu qui ne fût absolument justifié par les nécessités du service de transport.

Or, pour aller de Kharbine à Port-Arthur, il fallait tout au contraire traverser un pays fertile, habité par des populations denses. Alors que le tronçon de Vladivostok, ligne d'effleurement, si l'on peut dire, avait pu se faire sans que les populations mandchouriennes s'en aperçussent, et à plus forte raison les populations chinoises, l'établissement et le fonctionnement d'une ligne de Kharbine à Port-Arthur par Moukden, la ville sacrée des tombeaux de la dynastie impériale, était à la fois un fait matériel, visible à toute la Mandchourie, et un événement qui devait avoir sa répercussion dans tout l'Empire chinois.

N'importe ! En 1899, on commençait cette ligne, et l'on poussait vivement des travaux exécutés à « l'américaine ». Or, c'est l'année d'après que se produisait le soulèvement populaire dit des *Boxers*. Entre les deux faits, il est bien permis de voir autre chose qu'un rapport fortuit de succession ; car si le mouvement de révolte contre l'envahissement étranger a été causé par tout un ensemble de faits qui ont froissé et surexcité le sentiment national, il est plus que probable que cette pénétration par le Transsibérien, qui donnait la sensation vive et cuisante de la présence réelle et définitive de l'étranger; a joué ici un rôle particulièrement actif.

Le mouvement *boxer* terminé, il fut fait une affirmation nouvelle, qui n'allait pas cette fois sans quelque ironie, du principe de l'intégrité de l'Empire chinois ; puis les troupes étrangères

évacuèrent le territoire chinois. Les troupes russes, elles-mêmes, se retirèrent du Pé-Tchi-Li, mais restèrent en Mandchourie. C'était la seconde conséquence de l'occupation de Port-Arthur, celle qui devait être le motif immédiat de la guerre actuelle. On avait pris Port-Arthur; il n'avait pas été possible de ne pas le raccorder au Transsibérien par une ligne ferrée, et cette ligne une fois construite, on ne pouvait l'abandonner sans défense dans un pays en effervescence. Mais cette raison pour ne pas évacuer la Mandchourie ne satisfit personne, surtout pas le Japon. Le gouvernement japonais ne manqua pas de retourner contre la Russie, qui l'avait posé, le principe de l'intégrité de l'Empire chinois et d'en appeler à l'Europe qui avait ratifié ce principe.

Pendant un an et demi s'éternisèrent des pourparlers entre la Russie et la Chine, celle-ci réclamant l'évacuation d'un territoire qui lui appartient, celle-là répliquant que la sécurité du chemin de fer exigeait encore la présence de ses troupes. La vérité — et il se trouvait quelques bons esprits pour le dire à Saint-Pétersbourg — était que l'agitation des populations mandchouriennes se trouvait entretenue précisément par la présence des troupes étrangères. On aurait pu au moins essayer de voir ce qu'il en était, en évacuant la Mandchourie, quitte à réexpédier, de Kharbine, des troupes, s'il était démontré que l'évacuation avait amené des troubles et que la sécurité de la ligne était compromise.

L'argument russe était si peu défendable qu'il fallut finir par l'abandonner, et par aboutir, en 1902, à un traité d'évacuation par échelons, jusqu'à la date ultime du 27 septembre 1903. Mais ce traité n'était pas pour être exécuté; à peine était-il signé qu'il était fait un nouveau pas en avant dans la funeste voie au bout de laquelle on devait fatalement rencontrer la guerre. Comme si la persistance à occuper la Mandchourie ne suffisait pas, on allait menacer la Corée.

***

Aussitôt après l'occupation de Port-Arthur, avait surgi dans l'entourage de l'Empereur l'idée de la création d'une grande

compagnie à charte, pour la mise en valeur et l'exploitation des nouveaux territoires que cette occupation mettait sous l'influence russe. Une société avait même été constituée, sous les auspices du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et du comte Woronzoff-Dachkoff, société dont les statuts avaient été approuvés par l'Empereur et publiés au *Bulletin des Lois*. Un ancien lieutenant aux chevaliers-gardes, M. Besobrazof, avait été recommandé à l'Empereur comme l'homme le plus apte à mener cette affaire; il prit tout de suite une grande influence sur l'esprit du souverain. L'entreprise avait débuté modestement avec quelques concessions de forêts, dans la région du Yalou, concessions obtenues de la Corée et non de la Chine; mais cette première entreprise n'avait pas eu de lendemain; le mouvement *boxer* avait tout arrêté.

Sitôt la tranquillité rétablie, l'idée revint sur l'eau et, au mois de mai 1903, on voit se constituer, sans intervention du grand-duc ni du comte Woronzof-Dachkof cette fois, non plus une Société par actions, mais une sorte d'association que la législation russe appelle camaraderie — *Tovarichestvo*. — Il en faut nommer les principaux fondateurs de cette société, car ce sont leurs noms qui précisent l'origine, le caractère et la portée de l'entreprise. Dans la liste de ces fondateurs, qu'on peut trouver et vérifier à l'étude de M. Artchbucher, notaire à Saint-Pétersbourg, on relève les noms : de l'adjudant-général Hesse, gouverneur des Palais impériaux et grand-maître des cérémonies; de M. Abasa, secrétaire de l'Empereur pour les affaires d'Extrême-Orient; du comte Ignatief, membre du Conseil de l'Empire, ancien commandant des Chevaliers-Gardes; du comte Hendrikof, grand-écuyer de l'Impératrice, ancien officier aux Chevaliers-Gardes, comme le prince Youssoupof et le colonel von Larske, dont les noms s'inscrivent à côté du sien. Les directeurs désignés sont MM. Abasa et Larske. Dans cette liste, on ne voit pas figurer le nom de M. Besobrazof en compagnie de ses parents ou amis, Abasa, Ignatief et Larske; mais on le trouve jouant le rôle de cheville ouvrière et, cette fois, avec le titre de secrétaire d'État attaché à la personne de l'Empereur. Après avoir passé à Genève deux ans et demi, quand le mouvement boxer avait obligé à remettre l'affaire à des temps

meilleurs, M. Besobrazof était allé en Extrême-Orient négocier des concessions embrassant les deux rives du Yalou et par conséquent la frontière des deux pays.

Personne ne pouvait se méprendre sur le caractère et les conséquence de cette entreprise. Ils se manifestèrent à tous les gens, tout de suite, par une explosion de désordres qui nécessitèrent l'envoi de troupes et vinrent trop à point nommé pour que l'origine n'en fût pas suspecte.

A la Chine, envers laquelle on avait dû prendre l'engagement d'évacuer la Mandchourie, on donnait une singulière preuve de sa bonne foi, en s'installant sur la frontière sud de cette province, sous le couvert d'une entreprise privée, mais appuyée par un patronage dont la signification ne pouvait tromper personne. Du côté du Japon, la situation était pire encore. Ne semblait-il pas, en effet, qu'en touchant à la Corée, l'objectif séculaire des ambitions japonaises, on prît à tâche d'exaspérer et de pousser à bout un peuple fier, auquel on avait déjà enlevé Port-Arthur, conquis en 1894 au prix de son sang?

Aussi, l'amiral Alexeief, qui n'avait encore à ce moment que le titre de gouverneur de ce qu'on pourrait appeler la province de Port-Arthur (Liao-Toung et Quan-Toung) commença-t-il par hésiter à s'engager dans cette aventure. Mais pouvait-il éternellement résister à des personnes qui disposaient si visiblement de la faveur impériale, et fermer l'oreille à des sollicitations d'hommes qui faisaient miroiter à ses yeux une vice-royauté, laquelle devait être, en effet, la récompense de la capitulation de l'amiral devant la toute-puissance officieuse, mais réelle, de la Compagnie du Yalou?

Si l'amiral Alexeief ne se méprenait pas sur le véritable caractère de cette compagnie « privée », le Japon, qui a toujours su ce qu'il avait intérêt à savoir, ne pouvait se méprendre davantage. Il avait le droit de penser qu'il se trouvait en présence de tout un plan savamment combiné pour lui fermer le continent et le confiner dans ses îles. Le décret impérial élevant l'amiral Alexeief à la vice-royauté — un document officiel étourdiment publié par le *Journal Officiel* du nouveau vice-roi — ne disait-il pas expressément que cette nomination avait pour objet d'assurer la prépondérance russe dans l'océan Pacifique?



C'est alors que les Japonais, qui s'étaient bornés jusque-là à appuyer diplomatiquement les réclamations chinoises, se résolurent à l'intervention directe et que fut envoyée la note dont le texte intégral a été reproduit ci-dessus. Or c'était en juillet 1903, presque à la date même de cette nomination de l'amiral Alexeief, qui soulignait le triomphe de la Société du Yalou. Si la décision japonaise avait besoin d'une raison complémentaire, la trahison d'un officier russe venait, après un mois à peine, en août 1903, lui fournir la preuve que la Russie se préparait en sous-main à renforcer considérablement — à quadrupler, en réalité — ses effectifs d'Extrême-Orient. L'officier d'intendance Ivkof n'avait pu livrer que ce dont il disposait, un plan d'expédition et de répartition de fourrages ; mais cela suffisait pour indiquer qu'il ne s'agissait de rien de moins que de l'envoi de trois cent mille hommes.

Cependant, l'ouverture des hostilités ne s'est produite que six mois après. Le Japon avait-il besoin de ce délai pour achever ses préparatifs, ou bien n'était-il pas encore complètement fixé sur les intentions de la Russie? En tout cas, la méthode de négocier de celle-ci n'a pas été de nature à lui donner des illusions, La conduite de ces négociations, tout d'abord, était enlevée au ministre des Affaires étrangères pour être remise au vice-roi, qui devait son élévation à cette Compagnie du Yalou, chargée de la pénétration « pacifique » de la Corée. Ensuite, les négociations furent conduites du côté russe avec une lenteur, qui pouvait se justifier peut-être par la distance entre le négociateur officiel et le cabinet de l'Empereur, mais qui s'explique beaucoup mieux encore par le besoin de gagner le temps nécessaire au renforcement des troupes russes d'Extrême Orient. Ce ne fut, par exemple, qu'au bout d'un mois que le Japon reçut une première réponse. Sa réplique à lui ne se fit attendre que trois jours, mais elle ne reçut de réponse qu'au bout d'un autre mois... et ainsi de suite. Et, pendant ce temps-là, on envoyait toujours des troupes, pas assez peut-être pour une guerre, mais beaucoup trop pour une démonstration, ce qui caractérisait

admirablement l'état d'esprit qui régnait à Saint-Pétersbourg.

Entre temps, le Japon, qui, je le répète, a toujours trouvé le moyen d'être informé de ce qui l'intéressait, avait vu miner progressivement l'influence de l'homme politique qui représentait à Saint-Pétersbourg les idées de modération et de paix. Après une série de conflits entre le ministre des Finances, M. de Witte, et le président du Comité des Finances, le grand-duc Alexandre, l'Empereur donnait raison à ce dernier, et commençait à son profit le démembrement du ministère des Finances. Puis, coïncidant presque avec l'élévation à la vice-royauté de l'amiral Alexeief, l'homme qui était à la fois le protecteur et le protégé de la Société du Yalou, le Japon avait vu le renvoi de M. de Witte, relégué dans le poste purement honorifique de président du Comité des Ministres. Après la défaite et la disgrâce du seul homme qui fût de taille à tenir tête aux brouillons et à défendre la paix contre les casse-cou, le Japon n'avait-il pas quelque raison de penser, comme les Boers, que son intérêt lui commandait de ne pas laisser préparer une agression certaine et qu'il fallait porter le premier coup?

On sait le reste.

***

Le lecteur peut apprécier maintenant jusqu'à quel point il était exact de dire qu'elle était d'une absurdité insoupçonnée, cette guerre dans laquelle la Russie s'est trouvée engagée un beau matin, sans l'avoir voulue et, surtout, sans l'avoir prévue.

Dans cette suite de faits, simplement classés par ordre chronologique, où trouver trace en effet d'un dessein prémédité et d'un plan méthodique? Au point de départ, on trouve une suggestion étrangère et une surprise qui sont le fait de l'empereur Guillaume. Voilà le doigt dans l'engrenage, et fatalement suivent la main, le bras et tout le corps. Port-Arthur occupé, il fallait bien le relier au Transsibérien et, la ligne de raccordement construite, on était nécessairement amené à vouloir la protéger à tout prix. Mais l'entreprise du Yalou ne se présente plus avec le caractère d'une consé-

quence naturelle de l'occupation de Port-Arthur. C'est une affaire à côté, à l'origine de laquelle on trouve, non pas un dessein politique, mais tout simplement des intérêts particuliers par lesquels la bonne foi du souverain a été surprise.

Quelle raison y aurait-il donc de persévérer dans une voie où l'on est entré sans raison aucune, sans même savoir ce qu'on voulait et où l'on allait?

Serait-ce l'intérêt national? C'est quand on a tourné le dos à la politique séculaire de la Russie qu'on a porté atteinte à cet intérêt. Ce que demande, ce qu'exige l'intérêt national, c'est tout au contraire que l'on sorte au plus tôt d'une voie dans laquelle on n'aurait jamais dû entrer.

Serait-ce l'honneur national? Cet honneur, il n'a pu qu'être rehaussé par la vaillance des troupes russes qui, dans les terribles épreuves et désastres de cette guerre, s'est mise au-dessus de la discussion et même au-dessus de l'éloge.

En faveur de la prolongation d'une guerre contraire à l'intérêt national de la Russie et déchaînée pour de misérables motifs, il est impossible d'invoquer autre chose que le misérable argument tiré de mesquines considérations d'amour-propre.

Il faut faire la paix.

XXX

LE BEL AVENIR

XXIII

Madame Chef-Boutonne voulut connaître Hilaire Lepoiroux. Hilaire l'alla voir, à la sortie d'un cours, portant à la main ses livres et cahiers sanglés par une lanière, comme un bambin qui revient de l'école.

Le pauvre garçon ne payait pas de mine. Lamentable d'habit et de visage, il n'était toutefois pas timide; c'était un être à répondre avec l'aplomb d'un tribun devant le plus solennel appareil d'examen, mais à vous prendre, en bonne compagnie, l'air d'un crétin de montagnes. Il souriait; il vous regardait, de cette manière qu'ont en commun le chien qui va bondir et le fort en thème attendant la « colle ». Point de colle, et votre Hilaire s'affaissait, désappointé, déçu, grincheux et rancunier comme si l'on s'était permis à son égard une mauvaise plaisanterie.

Madame Chef-Boutonne n'eut pas à se louer de l'entrevue; mais, comme elle avait, dès auparavant, décrété qu'Hilaire était digne du plus vif intérêt, elle le trouva « original », dit que c'était « quelqu'un », et afin que son fils aussi le connût, invita Hilaire au dîner de baptême du bébé Beaubrun.

Madame d'Oudart dut conduire Hilaire à la *Belle-Jardinière*, et le pourvoir d'un habit, d'un plastron rigide, d'une

1. Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

cravate blanche. Elle maugréait bien un peu, au cours de ses achats elle le tarabustait, lui disait :

— Mais, mon pauvre garçon, tâche donc d'avoir l'air moins emprunté!...

Et puis, tout à coup, l'excessive disgrâce d'Hilaire l'apitoyait; et elle lui achetait, par surcroît, une parure de boutons en nacre à fils d'or, des souliers vernis, un « chapeau claque ».

— Mon garçon, — lui dit-elle, — tu monteras dans un fiacre, en sortant de chez toi, pour que tu n'aies pas de la boue jusqu'aux genoux, et tu viendras nous prendre à la maison.

Hilaire vint en fiacre, en effet, mais avec ses souliers crottés, parce qu'il les portait depuis le matin, ainsi que le plastron empesé; la cravate blanche exhibait au-dessus du col d'habit son élastique et son agrafe de métal. Alex riait. Hilaire n'était nullement incommodé. Il semblait absorbé : il dit qu'il préparait mentalement une leçon sur Boileau.

— Mon garçon, — dit madame d'Oudart, — il faut être avec les gens qui vous font l'honneur de vous adresser la parole.

Il avait assisté, dès son inscription, aux cours de droit : il demanda à Alex, qui avait fait, l'an passé, les mêmes études, quelques renseignements sur les professeurs.

— Ah bien! mon vieux, — dit Alex, — si tu crois qu'on te mène en sapin pour que tu nous parles de ces bonzes-là!...

— Dans le monde, mon garçon, — dit madame d'Oudart, il faut s'efforcer d'être homme du monde : on ne vit pas pour savoir par leur numéro les articles du Code, et il y a d'autres gens, Dieu merci! que ceux qui vous enseignent ces choses arides.

Hilaire souriait : il avait acquis le dédain le plus absolu de tout ce qui n'était pas matière d'examen.

Il se tint assez proprement à table, ayant appris chez les Pères une certaine décence de gestes; mais il avait coutume de lire en mangeant, et, faute d'un Boileau, il s'exténuait à déchiffrer l'analyse des eaux sur une bouteille de la source Cachat. Et quand il eut achevé sa lecture, il la recommença; puis il guigna de l'œil quelque bouteille d'une autre source, afin d'avoir quelque chose à lire. Il fallait qu'il lût. Il n'écou-

tait point ce qu'on disait autour de lui. Seul, un professeur, dans sa chaire, valait d'être entendu. Il avait, d'ailleurs, le mépris des femmes. Il trouvait le temps long, et d'autant plus qu'il avalait tout d'une goulée, comme un dogue; après quoi, il s'ennuyait. Il bâilla même, mais crut l'honneur sauf, du moment qu'il posait la main devant sa bouche; ensuite il s'essuya les yeux.

Après le dîner, pour offrir à son hôte une occasion de revanche, la maîtresse de maison dit à Hilaire :

— Oh! oh! jeune savant, je vais vous confronter à forte partie... Où donc est mon fils?... Paul, — dit-elle, — fais-moi donc le plaisir de tenir tête à M. Lepoiroux!

Paul, stylé, condescendant et d'une politesse exquise, s'inclina légèrement, sourit et dit, du ton dont il eût demandé à une jeune fille si elle était musicienne :

— Alors, vous cumulez les lettres avec le droit, monsieur?

Hilaire assujettit son lorgnon, toisa son homme et, à brûle-pourpoint :

— Si vous voulez, je vais vous poser une de ces colles!...

Paul ne riait qu'à certaines phrases, questions ou reparties auxquelles il est admis que l'on rit. A la proposition d'Hilaire, formulée au milieu des dames qui offraient le café, il ne connaissait point de précédent : son savoir-vivre lui manquait, et il demeura interdit.

Sans plus temporiser, Hilaire « lui posait la colle ».

Des messieurs s'étaient approchés, la tasse à la main, curieux, autour d'Hilaire qui avait eu le verbe un peu haut. Il y avait là M. Beaubrun, le gendre, auditeur de première classe à la Cour des Comptes, M. du Périer, membre du Cercle nautique, juge au tribunal civil, M. Chef-Boutonne lui-même, qui gara son petit verre sur la cheminée, mit les pouces aux goussets et dit : « Ah! ah! » quand la question fut nettement établie.

Paul hésita d'abord, partit d'un pied, puis de l'autre, s'arrêta, puis fonça sur l'obstacle, dit :

— Je la tiens, votre colle!...

Et il bafouilla.

Il s'agissait d'un point de droit romain, épineux, des matières de première année, et que l'avisé Hilaire, à peine inscrit,

avait résolu. Paul, comme Hilaire, apprenait pour fournir à des questions insidieuses telle ou telle réponse dont la sanction est une boule blanche, ou une rouge, ou une noire redoutable, mais son génie était moindre et sa mémoire pauvre; outre cela, la matière était de l'an passé, c'est-à-dire close et scellée par la vertu d'un examen heureux, et jetée pour jamais dans le gouffre sans fond des vanités pédagogiques.

Hilaire dit gravement :

— Passons à une autre.

Car il en possédait plusieurs.

Les dames se joignirent aux hommes; on formait cercle, Paul était dans ses petits souliers.

Le pire était pour lui qu'il ne voulait pas consentir à ne point savoir: il disait des mots, des mots; il mettait bout à bout les bribes de sa connaissance, et, par un étalage disparate, manifestait, même aux profanes, qu'il n'avait de vraies clartés sur rien.

M. Beaubrun engainait son monocle dans l'ourlet de l'arcade sourcilière, en avivant son regard malin; puis, soudainement, le laissant choir, semblait, avec cette lentille, avoir perdu toute intelligence; M. du Périer flattait les basques de son habit; le maître de la maison répétait son « ah! ah! » sur un mode varié, commençant d'ailleurs à trouver la farce de mauvais goût. Ces messieurs prenaient au spectacle l'intérêt qu'inspire un farouche combat, et il n'y manquait pas la crainte qu'un des lutteurs ne se retournât inopinément contre l'assistance!... Ah mais! c'est que cet animal d'Hilaire les eût « collés » tout comme il faisait, pour la seconde fois, le fameux Paul Chef-Boutonne.

Alex, indifférent à la joute, causait, en un coin du salon, avec madame Beaubrun, qui se plaisait en sa compagnie. Madame Chef-Boutonne, relevant son face-à-main, dit très haut :

— Monsieur Dieulafait d'Oudart, vous vous dérobez! Vous, qui venez de subir tout fraîchement vos examens, voyons un peu si vous allez confondre le terrible monsieur Lepoiroux!

— Oh! madame, — dit Alex, — si Paul n'y suffit pas, c'est moi qui serais confondu!

Les mots n'étaient rien: Alex ne cherchait point à s'échapper par une réponse mémorable; mais son air détaché de tout

pédantisme donna de l'aise au cercle qui se cristallisait autour des deux champions. On bougea et l'on rit. Et madame Chef-Boutonne jugea qu'il convenait d'être satisfaite de l'attitude d'Alex, modeste, généreuse pour Paul, et qui sauvait celui-ci et Hilaire même, et d'autres peut-être, du ridicule qu'un plus long interrogatoire eût rendu éclatant. Alex ne mettait pas son amour-propre à « confondre » ou à ne confondre pas Lepoiroux, et, en se retournant vers sa voisine pour reprendre la conversation interrompue, ne donnait-il pas le meilleur exemple ?

La famille Chef-Boutonne ne manquait pas d'apprécier l'incivilité du jeune Lepoiroux, ni d'être humiliée de la publique insuffisance de Paul ; mais, tel était, dans la maison, le prestige du rat de bibliothèque que l'on pardonnait à Hilaire le grotesque incident, et que l'image du jeune Lepoiroux, quoique barbare, devait demeurer environnée de cette gloire spéciale qu'on pourrait nommer l'auréole universitaire.

XXIV

Madame Dieulafait d'Oudart était assez satisfaite de son fils. Les études d'Alex se poursuivaient, aux yeux du monde, comme celles de tout élève de seconde année. On ne le voyait point se surmener, il est vrai, plus qu'il ne l'avait fait pour réparer son premier échec ; mais s'en fallait-il donc alarmer ? Non, puisque par cette douce méthode il avait réparé l'échec. Aussi sa mère laissait-elle au jeune homme la liberté la plus large. Et si l'on venait l'interroger à propos de lui, elle disait, répétant une expression familière aux Chef-Boutonne :

— Mon fils ? mais il « cumule » les études de droit et celles de l'École des Sciences politiques !...

Comme Paul et comme Hilaire, Alex « cumulait » les études.

Il « cumulait » non moins les relations amoureuses avec Raymonde et avec Louise.

Pauvre petite et gaie Louise !... son amant était bien coupable envers elle. Elle ne s'en doutait point, car, malgré sa

Raymonde, Alex était pour Louise toujours charmant, et la retrouvait avec le même plaisir... Il n'avait que plaisir avec elle! Elle était sans cesse d'égale humeur; elle voulait tout ce qu'il voulait; elle était heureuse pourvu qu'il fût exact; et s'il manquait un rendez-vous, elle ne lui témoignait pas, au prochain, qu'elle en avait souffert. Elle ne lui demandait rien, ne désirait rien, ne pouvait rien accepter de lui, que la grenadine au Café Voltaire, et, de temps en temps, dans la rue, un bouquet de violettes de deux sous.

Mais au jour de l'an, ah! par exemple, au jour de l'an, Louise souffrait qu'on la bourrât de marrons glacés.

Pour se procurer ces marrons glacés, un des derniers jours de décembre, à six heures, on passait l'eau. En certaines rues, on osait se donner le bras; en telles autres, déterminées, on adoptait chacun son trottoir : c'était selon le risque que courait Louise de rencontrer quelqu'un du Ministère ou des Gobelins. Des alertes! et des rires! des cris! et des silences!... et des façons de s'ignorer l'un l'autre comme chien et chat, et puis de se blottir l'un contre l'autre lorsqu'on se retrouvait coude à coude! Louise avait un penchant à n'aller que par les rues étroites, à demi sombres et désertes, où l'on se croit tranquilles comme des gens mariés, et où l'ami peut être tenté de vous donner un baiser qu'on refuse; mais elle était également attirée par la lumière et l'agrément des étalages, — et elle était talonnée par l'heure rapide qui marche toujours plus vite que les petites employées riches d'une heure de liberté. Alex disait: « Pour revenir, nous prendrons une voiture!... » Prendre une voiture semblait à Louise un luxe, une dilapidation, et elle jouissait de la seule possibilité de commettre pareille folie, avec une crainte délicieuse.

Charme des rues de Paris, l'hiver, pour les gens simples à qui tous les plaisirs sont mesurés! Pieds dans la boue, jupes retroussées que soi-même l'on décrottera demain, avant l'aube; parapluie ouvert et refermé; bourrasque, éclaircie soudaines; menaces d'être éborgnée; bousculade de rustre; compliment lapidaire du petit voyou; regards de convoitise et regards d'extase dont on sourit, mais qu'on inscrit dans sa biographie intime; traversée de la rue : attente, en paquets, du moment favorable; coup d'œil expérimenté sur les naseaux

fumants des plus proches « canassons » : en avant ! haut les jupes ! On dirait un passage du gué. On s'est perdu, on se cherche; on ose s'appeler: « Chéri ! — Chérie ! » Figure du bien-aimé aperçue toute rayée par la pluie scintillante, reperdue un long moment derrière un écran d'inconnus, réapparue tout à coup dans l'éclat violent des lumières, — comme une barque précieuse dont l'on suit du rivage les mouvements sur la mer ! — Charme des rues de Paris !...

Et on achetait les marrons glacés, non pas, hélas ! là où l'on avait décidé de les acheter, car le temps manquait toujours ! On achetait vite : à peine le loisir de faire son choix !... Alex achetait trop de marrons glacés, vraiment trop !... Louise pinçait son ami à la manche en lui faisant les gros yeux. Elle était sincère ; mais qu'on la violentât, voilà qui lui faisait savourer tout le péché de gourmandise !... Et l'on montait en fiacre : le plaisir était à son comble !... Marrons glacés et baisers dans le fiacre ! Alarmes : peur de verser, peur du retard probable, peur des yeux indiscrets !... Intermèdes : baisers et marrons glacés !...

XXV

Un soir qu'Alex et Louise étaient censés, chacun en sa famille, devoir aller à l'Odéon, ils croisèrent quelqu'un en montant l'escalier de l'*Hôtel Condé et de Bretagne* ; et, ce quelqu'un aussitôt passé, Louise pouffa et dit :

— Un singe !

C'était Hilaire Lepoiroux.

Mais, une autre fois, au même lieu et en semblable occasion, ce ne fut pas « un singe » qu'on rencontra, ce fut une grande et jolie fille, qui, en les voyant, fit « ah ! » porta la main à sa poitrine bombée et s'adossa au mur pour ne point tomber. Et Alex glissa aussitôt à l'oreille de Louise :

— C'est quelqu'un que je connais, file vite !

Louise « fila », et Alex secourut Raymonde.

Alex et Raymonde avaient un rendez-vous, ce soir-là, à l'*Hôtel Condé et de Bretagne* ; et Alex l'avait oublié.

Il avait oublié Raymonde, et cependant c'était Louise qui «filait». Pourquoi? Parce qu'étant plus ancien ami de Louise il se gênait moins avec elle? Ou parce qu'il observait inconsciemment une certaine hiérarchie sociale? Il avait connu Louise trottinant dans la rue de Grenelle; à peine savait-il son nom de famille. Il avait connu Raymonde dans une salle de danse et flanquée de madame sa mère; du moins ne pouvait-il oublier qu'il avait été reçu chez madame Proupa.

Il ne fut pas aisé de secourir Raymonde. Contre son mur d'escalier, voilà qu'elle se mettait à ouvrir des yeux hagards, et sa bouche, si belle, se contractait en un pli tragique. Elle voulut parler, mais elle étouffa. La patronne de l'hôtel, qui était la discrétion même, attendant un signe pour intervenir, chiffonnait le rideau d'andrinople. Et, de la main, Alex fit, tant à la patronne qu'au garçon dont on voyait d'en bas pendre la tête et la serviette : « Laissez-nous! laissez-nous!... » Enfin, d'un bras ferme, il enlaça la taille de Raymonde et la traîna jusqu'à sa chambre.

Là, elle l'avait attendu cinq quarts d'heure. Et ce devait être leur troisième rencontre amoureuse!... Lorsqu'elle put parler, elle répéta :

— Cinq quarts d'heure! cinq quarts d'heure!...

Il répondait :

— Mais, puisqu'il y a malentendu, vous auriez aussi bien attendu vingt-quatre heures!...

Elle ne comprenait rien, sinon qu'elle avait attendu cinq quarts d'heure, et, en son désarroi, la douleur éprouvée durant une si longue attente surpassait la cruelle surprise d'avoir enfin vu apparaître, dans l'escalier, celui qu'elle avait tant attendu, mais avec une femme!

Alex était humilié. Pour souffrir moins du reproche de Raymonde, ou dans l'espoir qu'elle-même en dût être soulagée, il mentit, et renia Louise :

— Vous pensez bien — dit-il — que cette petite n'est pas à moi!

Raymonde était sans finesse, et puis elle avait tant besoin de croire ce qu'il disait qu'elle s'apaisa. Mais, apaisée, voilà les larmes!... Et Alex, qui n'était, dans ses rapports avec les femmes, accoutumé qu'au plaisir, pensait : « Ah bien! sapristi,

je verrai donc celle-ci toujours pleurer!... » Et cela contribuait à lui faire regretter de mener une double aventure. Mais déjà cette belle fille amoureuse avait appris à dérider le visage renfrogné d'un amant, et, suffoquant tout à coup, elle dégrafait son corsage...

Pendant ce temps-là, Louise, la gaie Louise, « filait » dans la direction des Gobelins. Elle était sourde à tout bruit, muette à toute provocation, elle se faisait un corps d'automate; elle prenait une sorte de pas de parade: et ses yeux étaient fixés à quinze pas en avant. A la hauteur de l'École des Mines, elle dut s'arrêter un moment, parce que sa vue se brouillait. Plus loin, elle arracha brusquement sa voilette qui lui collait aux joues. Et, au moment de tourner à gauche par le boulevard de Port-Royal, elle songea que, ce soir, « elle était au théâtre » et qu'à neuf heures à peine elle ne pouvait, vraisemblablement, chez elle, prétendre que le spectacle fût fini. Elle continua donc tout droit, devant elle, au hasard, et marcha, trois heures, dans de noirs quartiers endormis, sourde, muette, automatique, petit fantôme douloureux.

Après cette course, elle put dormir, et, le lendemain, au Café Voltaire, présenter un visage paisible, en écoutant le mensonge qu'il fallut bien qu'Alex lui contât.

XXVI

Alex avait cessé de fréquenter le cours de danse. Il se donnait pour prétexte qu'il lui était pénible de se retrouver en présence de madame Proupa, et il essayait de le faire entendre, à mots couverts à Raymonde. Mais Raymonde disait à Alex :

— Si vous m'aimiez, vous n'écouteriez que le plaisir de me voir. Viendrez-vous?

— Non, — répondait Alex.

— Alors, c'est que vous ne m'aimez pas!

— Si! — répliquait Alex.

« Elle est bien jolie, — pensait-il, — mais, Dieu de Dieu! qu'elle est ennuyeuse!... » Il n'allait pas au cours de danse; mais, pour que sa mère ne fût pas tentée de lui dire : « Eh bien! mon enfant, profite de ces deux soirées par semaine

pour travailler un peu à côté de moi, sous la lampe», il n'informait point sa mère qu'il négligeait le cours de danse, et il allait trouver ses amis réunis au Café Vachette.

Ses instants de joie la plus pure et la plus légère étaient ceux où il volait de la rue Férou au Café Vachette. Pourquoi? Que faisait-il donc au Café Vachette? Rien du tout. Il lui était très indifférent de prendre ou de ne pas prendre un « mazagran » médiocre; il ne jouait ni aux échecs ni aux dames, ni aux dominos ni à la manille. Ses amis? ne les recevait-il pas chez lui? Mais c'était au café qu'il était le plus franchement heureux de les voir. Comment cela? Parce que le café est le lieu le plus libre du monde.

On y entre, on en sort, à son heure, à sa guise; on y amène qui bon vous semble; on y évite un fâcheux, sans vergogne; si l'on sait qui l'on y va voir, on ne saurait dire qui l'on n'y verra point; et si l'on sait de quoi l'on y parlera, quel sujet ne pourrait donc pas y être abordé?... De la conversation d'un salon, d'un fumoir, d'un cénacle, on peut prévoir les limites extrêmes, non de la conversation de café. Nul n'y a autorité pour contenir l'audace ou la fantaisie des propos, si ce n'est le patron aidé d'agents en cas de bruit excessif ou de dégâts matériels, mais l'outrance des idées pures n'atteint pas l'oreille de cette puissance. Un bachelier d'hier y coudoie des docteurs; l'avocat s'y frotte à l'interne des hôpitaux; l'historien, à l'entomologiste; le pauvre petit garçon pâle qui rêve d'un sonnet imprimé y est assis en face d'un directeur de revue ou d'un membre de l'Institut; des héros de la vie militaire ou civile vous y sont désignés à voix basse, et du même ton l'on vous signale un farceur sinistre, une actrice de l'Odéon, un bienfaiteur de l'humanité, un criminel élargi, une femme malsaine, un grand poète. C'est le tohu-bohu, c'est la foire, c'est la chimérique égalité réalisée pour une heure, — à trente-cinq centimes et le pourboire, — autour de petites tables de marbre malpropres, et sur des banquettes éventrées, dans une atmosphère souillée par l'odeur du tabac, des alcools et de l'amère chicorée, au-dessus d'un sol immonde composé de sciure de bois, de crachats et de la cendre infecte qu'on extrait du foyer des pipes refroidies.

Là, Alex était sûr de retrouver Houziaux, Fleury, Givre,

Thémistocle et d'autres encore. Il fallait une pièce de théâtre bien retentissante, une invitation à dîner inévitable, ou bien l'avantage d'aller chez un ami faire l'économie du tabac et des consommations, pour que ces messieurs sacrifiassent une heure de réunion aussi chère; et parfois Alex, qui en était privé depuis sa nouvelle vie bourgeoise, même en compagnie de ses maîtresses, tout à coup pensait : « En ce moment, *ils* sont au café... »

Givre était des premiers arrivés, impatient de lire les nouvelles dans les graves journaux du soir, ayant acheté, dès avant son dîner, quelque alarmant canard à cinq centimes. Il dévorait *le Temps*, *les Débats*, *la Liberté*. On le trouvait là, congestionné, le front creusé, l'anxiété, dans son regard, alternant avec une expression goguenarde et provocante : le ministère chancelait; une rumeur courait les chancelleries; un homme ivre avait franchi la frontière allemande, ou les Balkans étaient en feu. Il disait : « De plus fort en plus fort !... » ou bien : « Certes je l'ai prédit... » ou encore, et avec l'âpre joie de l'ironie, ce simple mot qui, à lui seul, exprimait tout le tressaillement du citoyen averti, mais impuissant : « Parfait !... » Et son pouls s'accélérait. Par l'indifférence de ses amis, Givre, ordinairement, était poussé à bout.

Houziaux s'asseyait à côté de lui, aussi étranger que possible à sa fièvre. C'était un sanguin, lourdaud, à barbe blonde, et qui n'avait qu'un souci, celui d'éviter que Nini, sa maîtresse, favorisât quelqu'un de son regard de velours. Il redoutait cependant de la faire asseoir le dos tourné à la salle, car les glaces aux murailles eussent pu servir d'instrument de trahison, et il hésitait s'il se placerait lui-même à côté de Nini pour surveiller les yeux d'un chacun, ou bien en face, pour intercepter les œillades de Nini.

Fleury, lui, était dans les nuages : à tout propos, il concevait l'idéal. La politique lui semblait grossière, les hommes étant nés pour s'aimer, et les difficultés internationales n'évoquaient en son âme rêveuse que l'idée de la paix universelle. Et il parlait de Victor Hugo, de Tolstoï; il citait de beaux vers, de nobles paroles. Givre haussait les épaules; et, le vers appelant le vers, Houziaux déclamait une strophe de Musset. « A la bonne heure ! » s'écriait Nini, car elle ne com-

prenait que les vers d'amour. Fleury aimait une dame aperçue, l'automne précédent, au jardin du Luxembourg, de qui il n'était pas certain d'avoir été remarqué et à qui il n'avait ni parlé ni écrit. Il la haussait dans son esprit, lui rendait un culte ; et, en comparaison de son amour, tout ce qu'il voyait lui semblait vulgaire.

Quant à Thémistocle, il était volage. Il aimait à papillonner et à rire, et croyait cultiver la plaisanterie parisienne en s'exerçant sans cesse à des jeux de mots qui n'égayaient que dans la mesure qu'ils étaient ratés. Il visitait au « Vachette » ses compatriotes, plus fortunés que lui, et joueurs, sans se mêler complètement à eux, faute de crédit ; il connaissait aussi les Roumains, et en dégrossissait quelques-uns pour le français. Il agaçait Houziaux lorsqu'il adressait à Nini des compliments ailés, fleuris, imagés à la manière de l'Orient, en fermant les yeux et zézayant d'une douce petite voix comique. En politique, il chevauchait l'Europe plus vite que Givre, mais accordait une importance démesurée au Turc, sa bête noire. Il parlait du Bosphore et de la Corne-d'Or avec une familiarité qui lui valait un certain prestige. Une seule chose, selon lui, méritait la pleine considération d'un homme sensé : la procédure.

Ces amis se ressemblaient donc peu. Quel petit nombre d'idées pouvaient-ils mettre en commun ? Leur amitié, c'était le café et l'habitude d'occuper une table en nombre suffisant pour l'interdire aux intrus.

Alex apportait parmi eux sa bonne grâce et son esprit facile ; Houziaux redoutait un peu sa séduction pour Nini, mais, outre qu'il le savait abondamment pourvu d'intrigues, il lui en prêtait et répandait le bruit qu'Alex était l'amant d'une femme du monde : en effet, Alex devenait discret.

Un jeune homme « de l'autre côté de l'eau » venait se joindre à eux le jeudi, jour de bal à Bullier. C'était Schnaps. Schnaps écrivait quelque part, disait-il, et sans qu'on sût où. A première vue, Schnaps se distinguait d'eux par le fait qu'il n'habitait pas la rive gauche, ce qui comporte non pas une tenue nécessairement de meilleur goût, mais une tenue qui sue le mépris arrogant de ce qui n'est pas cette tenue. Et Schnaps les méprisait tous.

Plus largement, Schnaps méprisait tout le « Vachette ; » plus largement encore, Schnaps méprisait tout le quartier dit « latin » ; enfin, toute cette rive infortunée de la Seine. Schnaps en jugeait la population antédiluvienne : les commerçants, des provinciaux ; les étudiants, d'ineptes fils de bourgeois adonnés à des études périmées et impropres à procurer la fortune ; les professeurs, d' « insanes benêts » prêchant la science qui mène à tout et se contentant de rien, ignorants du véritable « levier du monde moderne », — l'industrie, qui soulève les millions, bouleverse les continents et se moque des philosophies et des littératures ; — le boulevard Saint-Germain, allée de troglodytes ; l'Institut, repaire de fossiles... Schnaps vouait aux arts une haine particulière ; plus exactement, il ricanait de ce que des jobards s'obstinassent à les traiter comme une religion, alors que, bien compris et adroitement exploités, ils contribuaient, comme le pétrole ou le blé, à d'importants mouvements de la fortune publique, témoin *l'Angelus* de Millet. Schnaps méprisait les poètes, à moins qu'ils ne fussent dramatiques ; les romanciers, s'ils ne tiraient de leur copie matière à enrichir une maison d'édition. Schnaps se garait de tout préjugé ; il prétendait mettre toutes choses au point : trop longtemps l'esprit des Français avait « donné dans les panneaux ! » — « De la raison, que diable !... » réclamait Schaps.

Par ses excès, Schnaps faisait bondir et caracoler ses amis du « Vachette ». De Givre il tirait une éloquence de tribun ; il obligeait Houziaux à oublier Nini et à se montrer presque intelligent ; Alex, d'ordinaire plaisant, ne s'échauffait que contre Schnaps : et la phrase pressée de Thémistocle sonnait le grec autant que le français, Eh bien, c'était avec le doux, sentimental et idéaliste Fleury, que ce Schnaps insolent finissait par s'entendre : ils s'accordaient sur la paix universelle, sur l'amour de l'humanité, sur la bonté, car Schnaps, qui méprisait tout, — hormis les milliardaires et les intrigants, — terminait volontiers ses couplets par un hymne à la bonté, à l'amour, à la paix, et il adhérait aux doctrines sociales qui portent, disait-il, avec elles tout l'idéal humain !

— Mais, nom d'un petit bonhomme ! — objectait Fleury, — pourquoi, puisque vous finissez par une si généreuse profes-

sion de foi, vous acharnez-vous contre la vie simple, paisible, sans ostentation, sans avidité, et toute morale, pour ainsi dire, de notre rive gauche? La plupart de nos savants, de nos professeurs, donnent l'exemple d'un grand désintéressement; leur labeur est considérable; ils n'ont à peu près ni repos ni plaisir; ils vivent — et beaucoup élèvent une famille — avec un traitement dont ne se contenterait pas le maître d'hôtel des hommes que vous admirez!... L'idéal, la fleur de la pensée humaine?... mais ils l'enseignent, c'est leur pain quotidien!...

— Mon cher, — interrompait Schnaps, — je flétris les traînards!... La marche ascensionnelle de la démocratie...

— Allons à Bullier! — s'écriait Alex.

Ils se levaient et allaient à Bullier.

Ce Schnaps, qui les contrariait tous, même Fleury; ce Schnaps, qui les outrageait et qu'ils injuriaient, leur était un coup de fouet hebdomadaire très apprécié. Ils disaient de lui tout le mal possible et l'attendaient impatiemment le jeudi. Un bal Bullier sans lui eût été insipide, car aucun d'eux ne s'amusait à Bullier; mais, lorsqu'ils avaient fait trois tours au milieu de cet Alhambra de pacotille où toute la bassesse du vocabulaire ordurier alternait avec toute la vulgarité du répertoire musical, le besoin de s'asseoir autour d'une table les ressaisissait, et les discussions recommençaient comme au « Vachette ».

Alors c'était aux femmes qu'on s'en prenait. Comme la « vie rance » et comme les « traînards », Schnaps les « flétrissait » toutes indistinctement, courtisanes et mondaines, sans en excepter les mères, les sœurs et les fiancées, que respectaient ses auditeurs. Il n'exceptait que Nini, ici présente, qui, tenant l'hommage pour sérieux, avait M. Schnaps en haute considération. D'ailleurs elle était d'avis que l'avenir d'une femme est de passer sur la rive droite, et elle disait à son ami :

— Vous êtes tous des cornichons, c'est Schnaps qui est le malin.

Pour ne point quitter Schnaps si tôt, et ne se point quitter les uns les autres, l'agrément de Bullier épuisé, les amis continuaient la soirée dans quelque taverne jusqu'à ce qu'on en fermât les portes. Après quoi, Alex, ayant joui copieuse-

ment de ce qu'on est convenu d'appeler la liberté, réintégrait le domicile maternel.

XXVII

Dans le courant du mois de janvier, pour les étrennes de son vieux père, madame d'Oudart l'alla voir en Poitou. Elle y alla sans Alex, par crainte de nuire à ses études. Et, là-bas, elle montra à tous une figure rayonnante. « Alex ? mais il se portait bien ; il cumulait les études de droit et celles des sciences politiques ; tout comme le brillant Hilaire, les lettres et le droit ! » Les amis de Poitiers admiraient cette avidité insatiable de science qui caractérise les jeunes gens d'aujourd'hui : ils n'hésitent pas à embrasser les études les plus diverses.

— De mon temps, — faisait M. Lhommeau, — on embrassait moins d'études !... — et, se tournant vers un vieux collègue retraité, il ajoutait : — Et plus de grisettes ! je parie.

Durant le même temps, Alex, « ayant sacrifié ses vacances de janvier », — selon l'expression qui fut usitée alors en Poitou, — eut à Paris une petite difficulté : Louise refusa carrément de remettre jamais les pieds à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*.

Louise était très capable de pousser l'abnégation fort loin : elle la poussa, en effet, jusqu'à ne tenir nulle rigueur à Alex de l'incident survenu dans l'escalier de l'hôtel, et elle lui présenta, au lendemain d'une si pénible épreuve, le visage égal et riant qu'elle avait tous les jours ; elle laissa son amant s'empêtrer dans un conte à dormir debout, et parut croire tout ce qu'il voulut bien. Mais lorsqu'il s'agit de gravir cet escalier de nouveau, bernique ! Louison, pour la première fois, regimbait.

Par là, Alex comprit l'inutilité du conte qu'il avait fait, d'une dame connaissant sa famille, et dont la présence dans l'escalier de l'*Hôtel Condé et de Bretagne* exigeait que Louise « filât ». Il comprit aussi le mérite secret du silence et du visage égal de Louise ; il comprit la légitimité de la répugnance très nette et très résolue qu'elle témoignait. Enfin il

comprit qu'il n'y avait pas deux moyens de sortir de cette impasse : louer en tout autre hôtel que celui de *Condé et de Bretagne* était impraticable, étant donné ses modestes ressources, — il ne payait point, comme il va de soi, l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, où il avait déjà vécu un an, où l'on avait vu sa mère, où son crédit était illimité, mais à la condition qu'il en usât. — L'unique moyen, quel était-il donc? Un moyen audacieux à la vérité : amener sa maîtresse dans l'appartement maternel, par l'entrée particulière.

Louise ne consentit à entrer rue Férou que provisoirement, et sur l'assurance que madame d'Oudart était absente.

Ce que la concierge n'eût souffert de nul autre locataire était loisible à Alex en l'honneur de qui, chaque jour, elle posait son balai pour le plaisir de regarder passer dans la cour ou s'éloigner dans la rue « un si beau jeune homme »! Il fallait craindre Noémie qui, pour s'être montrée une première fois discrète, lors de la visite matinale de mademoiselle Proupa, en avait éprouvé une émotion durable et qui la minait... Somme toute, Alex, dans sa chambre, était chez lui; et pourquoi donc madame Chef-Boutonne, en louant l'appartement, avait-elle pris soin qu'il eût son entrée particulière?... Allons! les convenances étaient sauves.

On usa de précautions, et l'on eut tant à se louer du succès que l'on s'enhardit bientôt même jusqu'à la témérité.

Un soir, Alex commanda à Noémie un dîner plus substantiel et plus fin qu'à l'ordinaire, et le mangea dans sa chambre, avec Louise, faisant lui-même le transport des couverts, assiettes, mets et bouteilles, à la grande joie de son amie, et à l'effroi de la bonne qui, sans avoir seulement aperçu « la personne », était rouge exactement comme si elle eût servi le diable.

Presque autant que du plaisir de Louise, Alex s'égayait de la terreur de la bonne. Il affectait de lui dire :

— Ma pauvre fille, il ne reste rien de votre poulet...

Ou bien :

— Vous ne voyez donc pas que j'ai ce soir l'appétit d'un ogre!...

Il répétait ses paroles à Louise en lui décrivant la figure que Noémie avait faite. Louise était folle de joie, folle! Elle

avait bien aussi un peu peur; mais elle aimait tant cela! Tout ravissait Louise : la vue des bibelots d'Alex, son armoire, le linge bien rangé, les fleurettes du papier de tenture, le bureau où l'on croyait qu'il travaillait... Mais elle ne voulait pas avoir l'air de s'intéresser aux photographies de femmes qu'il avait, quoiqu'elle en fût inquiète. Ce fut lui, qui la devinait bien, qui les lui nomma toutes; et il qualifiait ces dames d'« actrices », d'« artistes lyriques », etc. Louise demandait :

— Où ça, actrice ?...

Elle ne reconnaissait pas la grande belle fille qu'elle avait vue s'aplatir contre le mur dans l'escalier de l'*Hôtel Condé et de Bretagne*. A celle-là elle pensait souvent, sans qu'Alex le pût croire.

Le son des cloches de Saint-Sulpice, tout à coup, la rendit songeuse. Elle dit :

— Elles ne sonneront pas pour mon mariage, mais pour mon enterrement... comme pour tout le monde!...

Jamais Alex n'eût cru Louise capable de mélancolie.

Et elle vous avait un air comme il faut, soit qu'elle entrât rue Férou, soit qu'elle en sortît, avec sa serviette sous le bras!... Et la concierge, qui se moquait de Noémie, disait à la servante timorée :

— Ma fille, rapportez-vous-en à mon coup d'œil, c'est des répétitions qu'elle donne à votre jeune maître!

Louise revint rue Férou, même après le retour de madame d'Oudart; on ne se gênait guère davantage; on ne se privait que de la dînette. Madame d'Oudart, elle, se donnait plus de mal pour éviter qu'Alex s'aperçût qu'elle connaissait ses fredaines.

Et il fallait bien qu'Alex continuât à user de son crédit à l'*Hôtel Condé et de Bretagne,* sous peine de solder l'arriéré : il en usait en faveur de la belle Raymonde.

XXVIII

Afin de mettre Paul en valeur, madame Chef-Boutonne agitait l'atmosphère de son salon avec plus d'impétuosité

qu'elle n'en avait eu même lorsqu'il s'était agi de marier sa fille; et les dîners se multipliaient, et les soirées avec saynètes, où Paul était auteur et acteur, comme Molière, où il paraissait en compagnie de jeunes filles de la rive gauche, munies de tous leurs diplômes, et de jolies cruchettes de l'autre rive, élégantes, ignorantes, et bien en chair. Paul s'asseyait aussi parfois à une petite table, où il s'exerçait, en cravate blanche, à boire la goutte d'eau en récitant une conférence « dans le genre de M. Hugues Le Roux ». Il n'avait pas encore les palmes.

Et ces demoiselles — de l'une et l'autre rive — étaient unanimes à dire à Alex :

— Oh ! pourquoi, monsieur, n'acceptez-vous pas un rôle avec nous ?

L'une ajoutait :

— Les répétitions sont si amusantes !...

Et une autre :

— Sans compter que nous manquons totalement de jeune premier !...

— Comment ! — faisait Alex, — mais Paul ?...

— Oh ! M. Paul, sans doute, a un joli talent...

Alex leur disait :

— Ne voudriez-vous pas aussi que je vous fisse une conférence ?

Et toutes de rire. Pourquoi riaient-elles ? L'image d'Alex, substituée soudain à celle de Paul, et voilà Paul ridicule.

Les messieurs sérieux trouvaient Paul futile, et ceux qui étaient futiles le jugeaient assommant. Néanmoins une formule se créait qui courait aisément sur les lèvres : « M. Paul a un joli talent... » La patience des Parisiens à écouter poliment des inepties est sans égale. Mais la présence d'Alex indolent, élégant sans recherche et sans raideur, et qui ne voulait surtout pas être pris au sérieux, obligeait les esprits à la comparaison. On disait de lui :

— Ah ! celui-là, par exemple !...

Quelqu'un répliquait :

— Mais c'est qu'il n'est point sot du tout, savez-vous ?

Une femme affirmait :

— Il est charmant !

Madame Beaubrun se plaisait avec lui. Elle était railleuse et lui gai. Elle l'entraînait dans les coins; et, autour d'eux, ceux que n'enthousiasmait pas le « joli talent » de Paul Chef-Boutonne, petit à petit, se groupaient.

Madame Chef-Boutonne en prit ombrage.

On remarqua, rue Férou, dès avant le carême, que l'on était moins souvent invités rue de Varenne : les soirées se raréfiaient chez la bonne amie.

Par contre, madame Beaubrun venait volontiers faire visite à madame d'Oudart. Elle disait :

— Maman sera empêchée de vous faire ses amitiés aujourd'hui : je me suis offerte à la remplacer.

— Comme c'est gentil à vous !

— Nous ne vous voyons plus !...

— Moins souvent... en effet !

— Ah çà ! — demandait madame d'Oudart, — votre mère n'est pas fâchée avec nous ?...

— Fâchée avec vous !...

Mais madame Beaubrun parlait des Saint-Évertèbre, que, par un singulier hasard, les Dieulafait d'Oudart n'avaient jamais rencontrés rue de Varenne : les Chef-Boutonne voyaient les Saint-Évertèbre; ils les avaient maintes fois à leur table ; ils les cachaient à leurs amis de la rue Férou. Mieux que cela, les Saint-Évertèbre introduisaient leur clientèle, et madame Beaubrun n'avait à la bouche que le nom d'une certaine petite veuve nommée madame Soulice, qui avait « beaucoup de piquant » et qu'on eût soupçonnée d'être du dernier bien avec M. de Saint-Évertèbre, si l'on n'eût su qu'une particularité garantissait la pauvre femme contre toute entreprise galante : un odieux correspondant anonyme la suivait ou la faisait suivre en tout lieu, et, à la plus innocente ébauche de liaison, fût-ce dans la maison la plus honorable, bombardait maison et alentours de lettres calomnieuses, mais retraçant avec une précision de détails microscopique les circonstances, jusqu'aux plus minutieuses, de la liaison débutante. De la sorte, on était averti que l'on n'approchait madame Soulice que sous l'implacable regard d'un œil mystérieux.

— Eh bien ! — disait madame Dieulafait d'Oudart, — voilà une petite dame à qui je ne donnerais pas le bon Dieu sans confession !

— Pourquoi?... C'est une persécutée, une malheureuse... Et comment faillirait-elle, surveillée comme elle l'est?...

— Je ne m'y fie pas... Et, tenez! gageons que votre mère n'est pas fière de nous la montrer...

— Oh! croyez-vous?...

— Dame! mon enfant, écoutez : pourquoi, à la fin, nous tient-elle à l'écart?

Madame Beaubrun se leva soudain, et tout en riant :

— Ma mère?... elle est jalouse!...

— Jalouse?... de qui?... de quoi?...

Madame Beaubrun se pencha à l'oreille de la mère d'Alex :

— De votre fils!... Il plaît aux jeunes filles!...

XXIX

Madame d'Oudart eut une pointe, une toute petite pointe de malignité. L'idée lui vint dans une de ces minutes orgueilleuses durant lesquelles elle regardait son fils avec des pleurs de joie...

A la première entrevue qu'elle eut avec madame Chef-Boutonne, elle lui dit :

— Ah çà! ma chère, vous nous cachez les Saint-Évertèbre!...

— Allons donc!

— Comment expliquer que nous n'ayons, en six mois, jamais vu le bout de leur nez?

— Est-ce possible?... C'est qu'ils sont rarement à Paris... leur château, la chasse... le Midi... que sais-je?... Le hasard de mes dîners a fait...

— Bon! bon! cela suffit... Ils vont bien?

— Ils vont bien...

Madame Dieulafait d'Oudart et son fils furent invités à un dîner rue de Varenne, avec les Saint-Évertèbre.

On n'est pas plus coquet que n'était M. de Saint-Évertèbre. C'était un petit hobereau, cinquième garçon d'une famille excellente, sinon de noblesse fameuse, et bel homme, qui avait, quoique sur le tard, fait un riche mariage, par amour.

Il avait, à soixante-cinq ans, la taille d'un godelureau, le jarret fin et alerte, des cheveux blancs, ondulés, soyeux, couchés de part et d'autre d'une allée large et rose; il portait monocle, col haut, des plastrons de tendres nuances, de beaux gilets, et trop de bagues, mais pour complaire à sa femme, un peu goulue quant à la parure.

La parure et l'amour semblaient avoir, de tout temps, absorbé madame de Saint-Évertèbre. Elle n'était plus toute jeune, mais ne s'y résignait pas, et disputait pied à pied aux années sa réputation de jolie femme. Fille d'un banquier tourangeau, on l'eût cru née plutôt en Andalousie, tant le jais de sa chevelure avait d'audace, tant sa toilette avait de puéril éclat et tant son œil était expert à mesurer l'effet de son poil et de ses couleurs.

Que ces gens-là étaient donc parfumés! L'atmosphère des Chef-Boutonne, volontiers académique, était traversée par un courant profane dont chaque cervelle se grisait.

Madame Dieulafait d'Oudart jaugea d'un coup les Saint-Évertèbre.

La fille était une superbe gaillarde de dix-huit ans, non pas si grande que riche de hanches, plantée fermement, la taille pleine et dure d'un jeune chêne vigoureux. Décolletée comme une femme, les plus splendides bras nus, casquée d'une toison fauve, et plus riche en parfum par elle-même que par les essences qu'elle s'ajoutait, mademoiselle de Saint-Évertèbre produisait au jeune Paul Chef-Boutonne l'effet d'une courtisane immodérément voluptueuse et qu'on lui eût permis de voir chez lui en présence de son papa et de sa maman, sous réserve de n'y pas toucher, provisoirement, mais avec promesse de la posséder, dans un laps de temps raisonnable, et s'il s'en rendait digne par le succès de ses travaux. Il en était tout ébaubi, tremblant presque, un peu pâle; et, au voisinage de cette chair, il perdait quelques-uns de ses moyens. Aussi refusait-il de jouer les saynètes en présence des Saint-Évertèbre.

— Il est troublé! — disait sa mère.

M. et madame de Saint-Évertèbre voulaient bien que Paul Chef-Boutonne fût troublé par leur fille. La fille elle-même paraissait consentir aux effets futurs de sa séduction. C'était

une luronne qui eût sans vergogne épousé un sot pourvu qu'il fût en bonne position dans le monde, et trottât devant elle.

De leur nature, ces dames étaient bavardes, et, par une pente naturelle, elles inclinaient à des sujets plus capiteux que les propos coutumiers à la table des Chef-Boutonne. Une grande réserve, une chasteté absolue d'expression, une tournure d'esprit pédantesque, mais morale, étaient le propre de la conversation chez les Chef-Boutonne. Ni madame de Saint-Évertèbre ni sa fille ne faisaient la petite bouche pour parler des jambes de mademoiselle Otero ou du tatouage d'un admirable Anglais aperçu à la dernière saison d'Aix, se baignant dans le lac du Bourget :

— Un combat de coqs, madame, sur un torse complètement épilé !

— Nous avons, — dit la jeune fille, — acheté sa photographie : vous la verrez.

M. Chef-Boutonne n'était pas fâché que l'on parlât, même chez lui, d'autre chose que de la psychologie de l'enfant, des revendications sociales ou de la religion de l'avenir. Sa fille, madame Beaubrun, riait sous cape. M. Beaubrun était persuadé que c'était là « le ton de demain » et avait à cette croyance converti sa belle-mère. Elle et son gendre, sans être le moins du monde aptes à marcher à l'avant-garde, vivaient dans l'effroi de passer pour retardataires.

Le goût et la pratique des sports amenaient une préoccupation du physique des sexes, et une liberté dans le langage, contre quoi de vieilles consciences chrétiennes se rebellaient encore et qu'elles taxaient de « mauvais ton ».

Ce soir-là, chez les Chef-Boutonne, on ne parla guère que toilette, que dessous, qu'évolution du corset à travers les âges, et que valeur relative de la pudeur, qui consiste à montrer ou à ne montrer pas le pied, la jambe ou les seins. Le dîner, selon l'expression de la maîtresse de maison elle-même, fut « très gai ».

La femme la plus réservée était précisément cette petite dame Soulice de qui madame Dieulafait d'Oudart n'avait auguré rien de bon.

C'était pitié de voir madame Chef-Boutonne encourager

d'un condescendant sourire des conversations qui la choquaient, certes, mais elle croyait, par là, sa maison garantie de paraître réactionnaire. De ses amis universitaires, elle avait appris la souplesse, l'accommodation aux conditions neuves de la vie et cette malléabilité de cire qui convient aux sociétés qui vivent, disait Beaubrun, « à un tournant de l'histoire ». — « Et que le snobisme y aille, — eût pu ajouter le gendre, — si la franchise n'y peut aller ! »

Dans le jeu, à la mode, qui consiste à s'élancer avec grâce au devant des nouveautés de demain, qu'il est malaisé de s'arrêter à temps, et qu'il est gauche de revenir sur ses pas ! Témoin les Saint-Évertèbre qui, ayant, eux, donné avec entrain dans ce sport, jusqu'au point d'émouvoir quelques plages et villes d'eaux, jugeaient urgent de faire de l'arrière jusqu'à s'allier, sur la rive gauche, à une famille où paraissaient des membres de l'Institut, et où le gendre et le fils étaient destinés à unir les graves institutions de la Cour des Comptes et du Conseil d'État.

Le gai repas terminé, ces messieurs passèrent au fumoir, sauf Paul, qui était sans défaut. Et il allait profiter du répit pour faire sa cour. Mademoiselle de Saint-Évertèbre lui tendit un doigt. Il n'osait le prendre. Elle lui dit :

— Prenez-le.

Il le prit.

— Maintenant, — dit-elle, — conduisez-moi.

— Où ?

— A la tabagie.

Paul crut devoir louer d'un madrigal ce caprice.

— Mais marchez donc ! — dit la jeune fille.

Il alla ainsi devant, tenant mademoiselle de Saint-Évertèbre par un doigt, et il s'effaça à l'entrée du fumoir, où la jeune fille apparut à ces messieurs comme une déesse sur les nuées.

— Je vous gêne ? — dit-elle.

On protestait en chœur. Paul courait aux tabacs d'Orient ; elle dit simplement :

— Caporal.

— Ah ?... voici.

Et, au salon, parmi les mères, madame Chef-Boutonne incomplètement initiée, malgré tout, à ces mœurs, souhai-

tait intimement d'être bientôt rassurée quant à leurs limites extrêmes, Madame Dieulafait d'Oudart pensait que cette jeune fille allait tout à l'heure se compromettre avec quelqu'un; que ce fût avec Alex, voilà qui ne l'étonnerait guère!... Si elle n'osait espérer que le choc eût lieu, du moins se plaisait-elle à en accepter l'occurrence : péché d'amour maternel, cruel et doux! — Voilà la pointe de malignité qu'avait eue la mère du séduisant Alex en se faisant inviter chez son amie en même temps que les Saint-Évertèbre.

Mais la plus calme était madame de Saint-Évertèbre, familiarisée avec l'usage de la liberté, et qui savait que sa fille n'était pas de ces petites niaises qui s'abandonnent à un élan du cœur ou des sens, et qu'elle en avait connu, des jeunes gens, de beaux, de laids, et de toutes les parties du monde, et que si elle se compromettait jamais, ce ne serait qu'à bon escient. De toutes les jeunes filles qui fréquentaient la maison. mademoiselle de Saint-Évertèbre était peut-être la plus assurée de ne pas perdre la tête.

Alex s'en aperçut bien, lui pour qui, d'ordinaire, jeunes filles et femmes se relâchaient si aisément, et il dit à sa mère, en revenant rue Férou, que la demoiselle, caquetant et coquetant avec tous, n'avait laissé entendre à personne qu'elle fût en goût de flirter. Par quoi madame d'Oudart connut que sa pointe était demeurée inoffensive.

Mais on comprit, rue Férou, pourquoi les Chef-Boutonne avaient montré peu d'empressement à présenter leur future famille : c'est que madame Dieulafait d'Oudart n'était point de celles qui en dussent être éblouies. En fait, on évita, après comme avant le dîner, de parler des Saint-Évertèbre. Madame d'Oudart s'en prévalut.

Elle conservait, elle, pour son fils, l'avantage de l'espérance imprécise, illimitée. N'était-ce point elle qui triomphait?

L'hiver s'acheva pour madame d'Oudart dans les conditions les meilleures. Le printemps ne lui fut pas moins propice; puis vint l'été.

XXX

Alors on vit, dans le Jardin du Luxembourg, une dame d'un certain âge, assise au pied du socle de Berthe ou Bertrade, reine de France. Elle brodait un ouvrage insignifiant tendu sur un petit tambour. Non loin d'elle, des enfants fouettaient le « sabot », fouettaient leurs jambes nues, fouettaient les chevilles des passants ; et le lourd gravier mêlé de poussière frappait à mitraille tous leurs environs, sous l'œil placide et indulgent des familles. La dame assise au pied du socle de Berthe souffrait volontiers cet inconvénient ; elle abritait ses bottines sous ses jupes, elle ramenait ses jupes sous sa chaise et souriait parfois à la marmaille et aux jeunes femmes, de l'air entendu, un peu supérieur, de qui a établi depuis longtemps la balance des peines et des joies d'être mère.

Lorsqu'elle relevait les yeux vers la terrasse, elle discernait souvent du premier coup son fils Alex, à moins qu'un nègre ne se trouvât dans les groupes, ce qui arrivait quatre fois sur dix, car alors c'était le nègre qu'elle voyait d'abord : et elle en voulait à cause de cela à ces faces noires.

Elle donnait une pichenette à l'étoffe tendue sur le tambour, et considérait attentivement son ouvrage, au jour, à contre-jour, de biais, de trois quarts par-ci, de trois quarts par-là, à l'endroit, à l'envers : pur jeu, innocente pantomime ! Elle ne pensait nullement à son ouvrage ; elle pensait à son fils Alex.

C'était une de ses manières de penser plus vivement à Alex que de donner des pichenettes à l'insignifiant ouvrage tendu sur le petit tambour... Pitch ! Alex était le plus beau garçon qui passât sur cette terrasse !... Pitch ! il cumulait les études de droit et celles des Sciences politiques !... Pitch ! quelque part, dans le monde, grandissait en ce moment-ci une jeune fille parfaitement gracieuse et bien élevée, que la Providence destinait à Alex... Tout beau ! rien ne pressait, en vérité ; d'ici là, Alex avait le temps de faire quelques malheureuses !... Pitch !... Voici madame Chef-Boutonne, la pauvre femme !...

Madame Chef-Boutonne ne concevait pas que madame Dieulafait d'Oudart s'installât au pied du socle de Berthe ou Bertrade, reine de France, à proximité des étudiants et des filles du Quartier qui passent sous les quinconces en tenant des conversations à faire frémir, dans le voisinage de l'établissement des gaufres d'où émane l'odeur des graisses et de la pâte mal cuite, et du caboulot en plein vent où des rapins aisés et des rastaquouères dégustent l'absinthe ou les apéritifs canailles. Mais le socle de la reine Berthe rappelait à madame Dieulafait d'Oudart l'abri d'un certain pavillon d'angle, à Nouaillé, où elle se garantissait, au printemps, des traîtres vents de l'est et du nord, et elle ne s'était pas encore pénétrée de la nécessité, où sont les familles comme il faut, de se ranger, au Luxembourg, contre la balustrade semi-circulaire, à l'ombre incertaine des aubépines et des vases où papillonnent les fleurs des géraniums et des pétunias grimpants.

Madame Chef-Boutonne était suivie de sa fille madame Beaubrun, — qui habitait près du Jardin, — et d'une nourrice haute et large, énorme animal humain, à la figure bestiale, aux grands pieds de roulier, au teint de cuir naturel, et vêtue, comme à plaisir, du traditionnel costume de la profession, en percale légère, enrubanné du haut en bas, et du rose le plus tendre : elle portait le petit Beaubrun, marmot d'une huitaine de mois. Ces dames échangèrent avec madame d'Oudart quelques phrases exclamatives, puis l'entraînèrent à l'autre bord de la terrasse, avec son petit tambour et ses soies.

L'heure de la sortie des cours versait des flots d'étudiants. Ils se répandaient sous les quinconces, tournaient autour du kiosque, allaient s'asseoir dans la partie voisine de l'École des Mines, aux environs du petit *Marchand de masques*. Quelques femmes jeunes, non pas laides, mais uniformément vêtues comme des souillons, s'y trouvaient déjà. On les abordait sans galanterie, avec un dédain affiché et un honteux attrait; on affectait de les négliger et l'on était ramené vers elles; on semblait craindre également qu'elles ne vous honorassent publiquement d'une marque de faveur et qu'elles n'en honorassent un autre que vous; qu'un parent, un professeur, un ami quadragénaire vous surprît en leur compa-

gnie et qu'un petit camarade ne vous y trouvât point. On semblait craindre aussi d'être obligé de payer leur chaise.

Et quand madame Chef-Boutonne avait aperçu Alex au Luxembourg, elle pinçait les lèvres et un sourire dérisoire avivait son regard : ce n'est pas Paul qu'on aurait vu flâner ici!... Paul ne flânait jamais. « Flâner » était le terme dont elle censurait la conduite d'un homme qui se transporte d'un lieu à un autre où ses travaux l'appellent, par tout chemin qui n'est pas la ligne droite. Et lorsque Alex quittait, un instant, ses amis, pour venir saluer ces dames, madame Chef-Boutonne l'accueillait, ici, avec une ironie moins dissimulée que partout ailleurs, et qui, parfois, blessait, non pas Alex, à la vérité, mais sa mère.

Madame Chef-Boutonne n'employait plus son fils Paul comme étalon du travailleur exemplaire; elle se servait beaucoup plus utilement d'Hilaire Lepoiroux :

— Et M. Lepoiroux, comment va-t-il? Ne le verrons-nous pas faire la belle jambe au Luxembourg?

— C'est peu probable; il n'y vient guère.

— Sans doute parce qu'il est occupé.

Par contre, madame Beaubrun disait :

— Un homme qui n'a pas le temps de prendre l'air... p..p..p..u..uh!...

— Quoi? quoi? — disait madame Chef-Boutonne, — « un homme qui n'a pas le temps de prendre l'air »?... Mais il y en a beaucoup dans ce cas-là!... Crois-tu que nos savants...

— Ils sentent le rat... p..p..p..u..uh!...

— En vérité, ma fille, tu perds de jour en jour le sens commun! Ton frère Paul...

Chacune des trois femmes suivait des yeux, à sa manière, Alex passant et repassant au milieu d'une rangée de jeunes gens pour la plupart sans grâce, mis avec négligence ou avec une recherche ridicule, coiffés de hauts chapeaux de soie éraflés et sans lustre; habillés comme des dandys, mais d'il y a cinq ans; affectant de n'être pas vêtus comme on l'est en province, mais ignorant comme on l'est à Paris; tous jeunes, éclatants d'illusions et d'espérances. Alex prenait à l'école de la rue Saint-Guillaume un certain ton dans la tenue, qui l'eût différencié de la plupart de ses camarades de la rive gauche si sa physio-

nomie n'y eût suffi. Il était mieux, toujours mieux que ceux qui l'entouraient. Parmi les femmes de toutes catégories qui croisaient ces messieurs, il en était peu dont le regard rapide et juste n'allât à lui. Il passait là des petites actrices de l'Odéon, gracieuses et mal vêtues; des élèves du Conservatoire, toutes en traits, et les yeux blottis dans des cavernes obscures; des demoiselles aux cheveux indomptés, portant de lourds cartons et faisant profession de peindre l'homme nu; des jeunes filles allant à la Sorbonne ou revenant du cours, fiévreuses, éprises en commun, à perdre le sommeil, du professeur ou du maître de conférences; des étudiantes russes, pauvres et fanatiques; des Suédoises informes avec des yeux d'azur; une Parisienne fourvoyée là, par hasard, accompagnée d'un monsieur qui lui décrivait le paysage, les statues, les bassins, le palais, comme s'ils voyageaient à l'étranger; des filles de brasseries, leur aumonière à la ceinture, et timides devant les familles, ou bien subitement cyniques.

Ce fut une de celles-ci, un jour, qui, croisant Alex, presque vis-à-vis de sa mère et de ces dames, lui jeta à brûle-pourpoint l'aveu qu'elle l'aimerait, s'il le voulait bien, la nuit prochaine, pour sa belle figure.

Madame d'Oudart en eut un soubresaut; madame Beaubrun rougit; la nourrice sourit simplement; madame Chef-Boutonne devint verte.

Madame Beaubrun rompit le silence la première :

— Dame ! après tout, — dit-elle, — c'est parler comme on pense !

Sa mère ayant jugé une telle réflexion déplacée au premier chef :

— Ah bien ! — reprit madame Beaubrun, — quand Bébé sera un jeune homme, si une belle fille lui en dit autant devant moi, je ne me boucherai pas les oreilles !...

Madame Chef-Boutonne était jalouse.

Tout le monde, autour d'elle, aimait Alex : son mari, sa fille, son gendre même, son fils Paul, ma foi !... Les jeunes filles, les femmes, les mères le louaient à l'envi; à tous les hommes il était sympathique. Il était un étudiant de deuxième année accompli, ayant de l'homme du monde, somme toute,

ce qu'on est en droit d'exiger. Et madame Chef-Boutonne discernait, depuis peu, la qualité des éloges que l'on voulait bien adresser à son fils et la qualité de ceux que l'on accordait spontanément à Alex.

Madame d'Oudart supportait les sarcasmes, tantôt rampant, grisâtres, tantôt limpides et jaillissants comme le jet d'eau du grand bassin. Elle les supportait gaillardement, car elle était heureuse. Tout au plus osait-elle s'en plaindre lorsque la musique militaire, particulièrement celle de la garde républicaine exécutait sous le kiosque quelqu'un de ces morceaux, si suavement harmonieux, où elle eût tant aimé à savourer les douceurs de la flûte que lui gâtait, hélas! l'organe aigri de madame Chef-Boutonne.

Une de ses joies était, quand la foule — et les Chef-Boutonne — avaient vidé les terrasses, à l'heure voisine du dîner, de prier son fils de lui donner le bras, et de faire, tous les deux, un long tour au jardin, comme à Nouaillé, amoureusement, avec leurs espoirs et leurs rêves. Par discrétion, elle ne lui demandait point cela tous les jours, mais Alex lui accordait volontiers et gentiment cela.

Alors la maman et son grand fils bien-aimé parcouraient le Jardin du Luxembourg.

Madame d'Oudart se faisait nommer les reines de France dont les statues ornent la terrasse; mais elle ne les reconnaissait jamais, sauf Geneviève, à cause de ses tresses extraordinaires, de son air réservé et de son vêtement trop collant. Elle aimait à faire le tour du petit *Marchand de masques*, parce qu'il lui rappelait Alex, à dix ans, en costume de bain; et elle se faisait redire les noms des personnages dont ce joli bambin offre les effigies : Hugo, Dumas, Augier, Gounod, etc.

Elle ne trouvait pas ces hommes célèbres « bien jolis » :

— La renommée, — disait-elle, — ne fait pas la beauté!

Et elle regardait complaisamment son fils.

A cette heure, et vue de dos, la statue de bronze, brandissant le masque d'Hugo, poudroyait contre un fond lointain de marronniers aux cimes incendiées par le soleil couchant. Une poussière d'or tombée de ces feuillages illuminait un vase de marbre, la nuque d'un dieu, des perles d'eau chassées hors du bassin par le vent du soir, et la surface dense,

arrondie, rougeoyante des grenadiers en caisse. L'embrasement s'éteignait d'un coup; et l'on voyait surgir les touffes roses des pivoines et les tons clairs des roses trémières.

Le public se faisait rare. Sous un hangar voisin, une jeune femme, seule, jouait à la balle, non loin de deux prêtres assis, et d'un fantassin; des messieurs passaient portant de lourdes serviettes; puis l'on voyait un garçon idiot réunir les chaises en les emboîtant deux à deux; la bande garance, au pantalon du gardien, paraissait entre les troncs d'arbres... Un ou deux hommes demeuraient encore, accoudés à la balustrade, pauvrement mis, les cheveux longs, immobiles comme les marbres : c'étaient des peintres ou des poètes... Et, dans les instants de silence, on commençait à discerner de loin, venant du parterre, le grésillement attirant de l'eau d'arrosage.

Alex et sa mère descendaient au parterre. Un long serpent de toile humide, étendu sur les pelouses, crachait au large une eau scintillante et légère; les gazons buvaient, et les fleurs touchées, agitant leurs petites têtes de luxe, semblaient mimer leur plaisir; un parfum s'élevait du bain de la terre et des plantes : ah! que l'on fût demeuré longtemps là!...

Le charme du soir tranquille évoque toujours nos espérances. Dans le Jardin du Luxembourg, comme en son verger de Nouaillé, madame Dieulafait d'Oudart sentait, à ces heures d'invitation irrésistible au bonheur, tous ses glorieux désirs s'amonceler dans son cœur. Et, sans rien dire, le bras au bras de son fils chéri, dans tout ce qu'il y avait d'heureux et de beau par ce crépuscule et en ces allées embaumées, c'était lui, son fils, son fils seul qu'elle voyait : c'était lui qu'elle voyait dans ce petit *David* juché sur sa haute colonne; lui qu'elle voyait dans l'*Hercule* trapu; lui encore, dans le superbe *Discobole*; — elle le voyait fêté, aimé, beau, fort et plein d'honneur...

Mais, à la fin de ce radieux été, Alex fut ajourné, tant pour ses examens de droit, que pour les épreuves de fin d'année à l'École des Sciences politiques.

RENÉ BOYLESVE

(A suivre.)

LA MARINE ALLEMANDE

Edifier une puissante marine en quarante ans (au combat d'Helgoland contre les Danois, en 1864, les Prussiens ne mettaient encore en ligne que trois chétives canonnières à côté des deux frégates de Tegetthof), c'est presque un tour de force et qui ne pouvait réussir qu'avec infiniment de méthode, de persévérance, d'esprit de suite, — qualités bien allemandes, il est vrai, — et aussi avec beaucoup d'argent.

L'argent... on en avait vers 1872-1873, celui de la France; mais qu'est-ce que les quelques centaines de millions prélevés pour la flotte naissante, et surtout pour la défense des côtes, sur la rançon de « l'ennemi héréditaire » à côté des milliards dépensés depuis, non seulement pour cette flotte, mais aussi pour ses arsenaux, ses magasins, ses chantiers et ses ateliers, non seulement pour la défense des ports, mais aussi pour le savant aménagement militaire du littoral et encore pour le développement des industries maritimes? Il n'y a d'ailleurs de ressources solides et durables que celles que fournit un budget annuel bien administré. C'est donc au budget seulement que la marine allemande doit sa dotation. Mais pour obtenir que le Reichstag votât des crédits toujours croissants, pour obtenir, surtout, l'effort financier considérable qui correspond aux deux programmes de 1898 et de 1900, il a fallu faire jouer tous les ressorts de l'intrigue politique, marchan-

der avec les partis, exercer sur le Parlement et sur les États confédérés la double pression de la Couronne et de l'opinion publique, énergiquement travaillée par la *Ligue maritime*.

Cette Ligue maritime, création personnelle de Guillaume II, est en peu d'années devenue populaire, même dans l'Allemagne du Sud qui lui fournit une grande partie de ses 650 000 adhérents. Serait-ce que ce qu'il y a de lointain et d'imprécis dans le rôle extérieur d'une grande marine, en même temps que d'idéal et de prestigieux, oserai-je dire, parle à l'imagination rêveuse des bonnes gens de Munich, d'Augsbourg et de Carlsruhe[1] ? Il se peut. Mais c'est, en tout cas, que cette marine impériale, et justement parce qu'impériale, est une marine *allemande* et non plus comme il y a quarante ans une marine prussienne, ou, comme il y a trente-cinq ans encore, une marine de l'Allemagne du Nord. Le « Schwab » se sent chez lui sur le *Bayern*, le *Wettin* ou le *Wittelsbach;* et il s'y trouve l'égal de l'orgueilleux Prussien...



Le budget de la marine allemande en est à 234 millions de marks, soit 292 millions de francs, en chiffres ronds ; l'an dernier, les crédits ne s'élevaient qu'à 270 millions. Pour 1906-1907, l'amirauté compte en demander 300, et elle les obtiendra, surtout si elle consent à remplacer dans son programme de constructions les croiseurs cuirassés par des cuirassés d'escadre. Le Reichstag manifeste toujours une préférence marquée pour ceux-ci ; il croit que leur grandeur les attachera à la rive allemande. Le vol plus hardi, plus lointain des croiseurs cuirassés l'effarouche ; il les juge instruments d'une politique aventureuse et offensive. Je ne sais guère en Europe que le Parlement de Westminster qui ait des instincts moins timides et ne sacrifie pas à la superstition de la défensive : c'est que l'Anglais est un stratégiste ; il sait depuis

1. Tout récemment la section badoise de la Ligue maritime, du *Flotten Verein*, réunie à Carlsruhe, gourmandait le Reichstag et le gouvernement impérial sur leur timidité à l'endroit du développement de la flotte allemande. Ces « terriens » échauffés veulent absolument quarante-huit cuirassés. Que n'en est-il de même des nôtres !... L'Empereur, tout de même, vient de les blâmer d'un zèle qu'il juge exagéré.

longtemps que *faire la guerre*, — la bien faire, du moins, — *c'est attaquer*.

Le budget de la marine allemande est présenté *par services* et non par *nature de dépenses* comme le nôtre, et la méthode de nos voisins a cet avantage que le Reichstag voit clairement les tendances comme les résultats de la gestion. Nos législateurs n'en sont pas là ; ils préfèrent savoir que cette année-ci on dépensera cinquante mille francs de plus ou de moins que l'an dernier pour les « combustibles des ateliers des arsenaux ». C'est leur affaire. Peu de chapitres, 21, dans le budget allemand ; nous en avons, nous, 63, et le nombre s'en accroît chaque année : fâcheux système pour les comptes d'un département où l'imprévu joue un rôle si important ! Tandis qu'à chaque instant se trouvent démenties les prévisions de dépenses établies, dix-huit mois à l'avance, sous des rubriques trop précises, les chefs de services voient leur champ d'action légitime se rétrécir de jour en jour, au grand détriment de la judicieuse utilisation des deniers publics, puisqu'il leur devient de plus en plus difficile — les virements restant interdits de chapitre à chapitre — de modifier au gré des besoins nouveaux la répartition primitive des crédits.

Sur les 292 millions du budget allemand, 127 sont employés en constructions neuves, conformément, ou à peu près, à un programme fixé, en 1898 d'abord, puis en 1900, à la suite de long et émouvants débats[1].

Trente-huit cuirassés d'escadre, quatorze croiseurs cuirassés, trente-quatre éclaireurs et quatre-vingt-seize « destroyers » ou torpilleurs de haute mer, voilà quel doit être, en 1917, « l'ordre de bataille » de cette flotte. J'entends par là, comme l'entendent les Allemands, la flotte active, la flotte réellement et immédiatement utilisable pour le combat.

Les cuirassés d'escadre — qui ne devront pas avoir plus de vingt-cinq ans — partiront sans doute à cette époque du type *Kaiser*, de 11 000 tonnes environ, pour arriver... qui sait ?... peut-être à ce type formidable de 18 à 19 000 tonnes

1. L'expédition internationale de Chine était venue fort à point fournir le prétexte d'une augmentation très sensible — presque du simple au double — du programme de constructions proposé en 1898. L'amiral Von Tirpitz soutint avec une intelligente ténacité les vues de son souverain, et emporta de haute lutte le vote d'un crédit global, et d'ailleurs approximatif, de 600 millions.

que nous promettent déjà les Anglais, les Japonais et les Américains, tous marins qui voient grand. Les Allemands, en fait de bateaux du moins, voient moyen : leurs cinq *Braunschweig* et leur tout nouveau *Deutschland* ne dépassent guère 13 000 tonnes, tandis que nos cinq cuirassés en chantiers *Justice, Vérité*, etc., approchent de 15 000 tonnes, et que le *Lord Nelson*, le *Kansas* et le *Kashima* atteignent 16 500 tonneaux.

Quatorze croiseurs cuirassés seulement pour trente-huit cuirassés d'escadre, ce serait déjà peu, à notre goût. Or le Reichstag ne se laissera toucher que si l'on remplace par des unités de ligne les sept navires de cette classe qu'il reste à construire et pour lesquels on va lui demander des crédits. La proportion des croiseurs cuirassés va donc devenir très faible dans la flotte allemande, ou plutôt, non : puisque le Reichstag veut des cuirassés, il en aura ; mais ce seront des cuirassés rapides, des cuirassés bien pourvus de charbon, où l'armement défensif cédera quelques « centièmes » à l'armement offensif. Ces cuirassés-là, s'ils ne sont pas des croiseurs cuirassés, seront des cuirassés-croiseurs. Les honnêtes députés allemands seront-ils satisfaits? Peut-être; mais le seront du moins — pour le principe — ceux qui, en France, ont depuis longtemps prévu que les deux catégories de cuirassés se confondraient fatalement un jour, au grand avantage des facultés de l'unité de combat, au grand avantage aussi de l'homogénéité des escadres. Seulement, ces avantages, il vaudrait mieux qu'ils fussent acquis à notre flotte avant de l'être à l'Allemagne...

Quoi qu'il en soit, les unités rapides que l'on essaie ou que l'on achève aujourd'hui chez nos voisins, le *Prinz Adalbert*, le *Roon*, le *Yorck*[1], etc., sont des navires de facultés moyennes dans leur classe : ils vont de 8 000 à 10 000 tonnes environ, ne dépassent guère 20 nœuds ou 20 nœuds 5 de vitesse, s'entourent d'une armure qui n'atteint, et à la maîtresse partie seulement, que 10 centimètres d'épaisseur, prennent dans leurs soutes de 700 à 950 tonnes de charbon, pas plus, mais, en revanche, sont fort bien armés, mieux armés assurément que la plupart des nôtres, avec leurs deux canons de 24 centi-

1. Nom du général qui commandait, sous Macdonald, le corps auxiliaire prussien, en 1812 et qui, spontanément, sans ordre de son roi, se déclara contre nous au moment de nos revers.

mètres (ou quatre de 21 centimètres) de teugue et de dunette, leurs douze 15 centimètres de batterie et leurs dix pièces de 88 millimètres, qu'il faut compter dans les canons moyens, en raison de leur sérieuse puissance balistique ; le tout sans parler d'un bon nombre de Hotchkiss ou de mitrailleuses de 37 millimètres.

Ce ne serait pas assez non plus de trente-quatre éclaireurs pour trente-huit cuirassés — d'autant que, dans cette rubrique, sont compris une douzaine de croiseurs pour les stations lointaines — si les quatre-vingt-seize « destroyers » ne devaient être, grandissant toujours en tonnage, d'excellentes estafettes, de sorte que l'éclaireur qui emmènera avec lui trois ou quatre de ces agiles coureurs ne sera pas obligé d'abandonner une piste intéressante pour aller porter lui-même au commandant en chef des renseignements incomplets. Les éclaireurs du nouveau type *München*, *Berlin*, etc., seront des navires de 3 000 tonnes au moins, très convenablement armés (dix 102 millimètres, dix 37 millimètres, quatre mitrailleuses), protégés autant qu'on peut l'être sans revêtement extérieur et à qui on demandera une vitesse de 23 nœuds.

Quand aux « destroyers » c'étaient d'abord de simples torpilleurs de 80 tonnes, ou 90 au plus, fort bons à la vérité et très marins, presque tous fournis par la célèbre maison Schichau, d'Elbing et de Danzig. On les groupait par six autour d'un aviso-torpilleur de 250 à 300 tonnes, qu'on appelait le *divisionnaire*, le *D*, et ces escadrilles, encore qu'elles fussent, en principe, destinées à la défense du littoral, étaient fréquemment rattachées aux escadres d'opérations. L'expérience ne tarda pas à montrer l'insuffisance du déplacement des torpilleurs, sinon de leurs divisionnaires ; après quelques tâtonnements, on les poussa timidement jusqu'à 100, 120 tonnes, puis on les porta brusquement, hardiment à 350 et 420. Y resteront-ils ?... C'est une question, et pas seulement pour la marine allemande.

Ces destroyers, du reste, sont bien pourvus de tubes et de torpilles, mais médiocrement, jusqu'ici, d'artillerie légère. Maintenant que le golfe du Pé-tchi-li a vu des tournois de torpilleurs de haute mer et d'acharnés combats d'escadrilles,

on a senti à Berlin le besoin de mieux doter les petites unités. Leurs faibles canons de 37 millimètres seront remplacés par des 47 ou 57. Peut-être même y aura-t-il, à l'avant, un 88 millimètres.

Ce n'est pas, au reste, le seul enseignement que les chefs de la marine allemande aient déjà tiré de la guerre russo-japonaise. Les catastrophes de l'*Yénisséï*, du *Petropavlosk*, du *Yashima* et de tant d'autres leur ont rappelé, sinon révélé, la redoutable efficacité des mines sous-marines, au moins dans la guerre de côtes, par où commence souvent et finit toujours la guerre du large. Il a donc fallu, cette année-ci, ajouter au programme de 1900 un transport-mouilleur de mines, de ces mines électro-automatiques qui existaient depuis longtemps dans les arsenaux de la mer du Nord et de la Baltique, sous le nom de *streu-minen*, « mines semées », mais que l'on veut perfectionner et rendre plus puissantes.

Enfin on va s'occuper sérieusement des sous-marins ! 1 150 000 marks sont affectés à ce qu'on appelle discrètement des « études » et seront employés pour une grande part à la construction d'un sous-marin... ou d'un submersible. Il ne faudrait pas croire que des militaires aussi consciencieux, aussi avisés que les marins allemands eussent attendu vingt ans pour « étudier » les sous-marins. En 1888, déjà, il en était question à Kiel, mais l'attention se portait, dit-on, de préférence sur un « immersible », c'est-à-dire sur un torpilleur susceptible de s'enfoncer à peu près jusqu'au ras de l'eau pour mieux échapper aux vues, et qui, dans cette situation, marchait avec de la vapeur emmagasinée, afin d'éviter la production de fumée et de flammèches. L'idée, point neuve, même à cette époque, n'était pas sans valeur : c'était une solution approchée, mais acceptable. On n'y persista pas, toutefois, soit qu'on eût rencontré de trop sérieuses difficultés pratiques, ou qu'on se laissât rebuter par la grande diminution de vitesse, soit plutôt parce que l'on espérait bien s'approprier en temps utile les découvertes de ces bons Français, qui ont assez l'habitude de travailler pour autrui, en effet. De quelque façon qu'on y soit arrivé — il n'y a guère plus de secret aujourd'hui dans cette affaire, mais nous avons et garderons longtemps l'avantage d'un personnel bien entraîné

— on s'estime « au point » et l'on marchera désormais aussi vite que possible.

Examinons maintenant avec quelques détails la principale unité de combat, le cuirassé d'escadre de type nouveau, le *Deutschland*, par exemple; non que je sois un admirateur convaincu de ces lourdes machines de guerre, mais parce que le cuirassé d'escadre est un commode musée d'armes, défensives et offensives, d'engins de toute sorte, de dispositifs intéressants pour la navigation et le combat. Nous y trouverons donc l'occasion de parler canons, blindages, torpilles, chaudières, blockhaus, moyens de communication, etc...

Quelques constatations, d'abord, qui ont pour nous un intérêt actuel : le cuirassé allemand de 13 000 tonnes environ est construit en quatre ans, et l'excellente utilisation des salaires plus que le bas prix relatif des matières premières ou des matières ouvrées au premier degré, fait que le prix de revient ne dépasse guère 2 230 francs la tonne. Pour nos unités similaires, il faut au moins six ans de chantier ou d'achèvement à flot et la tonne nous coûte 2 440 francs environ[1]. A égalité de sacrifices consentis par le contribuable, la force navale allemande doit donc être, forcément, à tel moment donné, supérieure à la force navale française — je ne parle ici que du matériel, bien entendu. Or le contribuable allemand donne, nous l'avons vu, 127 millions par an pour la création de cette force navale, tandis que le contribuable français n'en donne que 115. La conclusion s'impose, fort peu rassurante pour nous.

Mais revenons au *Deutschland*. Cette belle unité de combat, au type de laquelle se rattachent quatre autres bâtiments qui ne sont encore désignés que sous les lettres O, P, Q, R, ne diffère en somme du *Braunschweig* et de ses quatre frères, *Elsass*,

1. 2 700 francs pour les unités construites par l'industrie. Qu'on n'en conclue pas à l'infériorité de l'industrie : quand l'État cote la *Vérité* à 36 millions de francs (qu'on me pardonne une rencontre de mots dont je ne suis pas responsable), tandis qu'il paie la *Patrie* 41 millions aux chantiers de la Seyne, c'est qu'il ne fait pas supporter au prix de revient indiqué pour le premier de ces bâtiments la part qui lui incombe dans les *frais généraux* (personnel constructeur et administrateur, chantiers, ateliers, etc...) Ces frais généraux figurent dans des chapitres budgétaires spéciaux.

Lothringen, *Hessen* et *Preussen*, que par certains détails, assez importants, il est vrai, de l'armement offensif et défensif. Ainsi la cuirasse de flanc, toujours en acier cémenté de Krupp, est un peu plus épaisse à la flottaison du *Deutschland* qu'à celle du *Braunschweig* — 27 centimètres au lieu de 23. Elle l'est surtout au-dessus de la virure de flottaison, dans la partie qui couvre le pied des casemates d'artillerie moyenne, que l'on s'est décidé à revêtir de plaques de 20 centimètres, au lieu de plaques de 15. Les tourelles des grosses pièces gardent leurs 25 centimètres et le pont principal ses 75 millimètres dans les parties déclives. D'autre part, si le *Deutschland*, comme le *Braunschweig*, a les quatre classiques canons de gros calibre (28 centimètres) et les quatorze pièces moyennes (17 centimètres) que l'on retrouve à peu près partout, l'amirauté allemande lui donne vingt-deux canons de 88 millimètres, au lieu des douze seulement de son frère aîné. Il est vrai qu'il n'a plus que quatre Hotchkiss de 37, au lieu de dix, mais ces pièces légères n'importent guère, tandis que dix canons de 88 millimètres renforcent singulièrement l'artillerie moyenne.

N'aurait-il pas mieux valu la renforcer, cette artillerie moyenne, en augmentant le calibre plutôt que le nombre des bouches à feu, en mettant, par exemple, aux quatre coins de la superstructure, quatre canons de 21 centimètres, à la place de quatre de 17 centimètres, comme on le fait maintenant sur presque tous les cuirassés modernes[1]? Je n'en déciderai pas.

Les Allemands pensent probablement qu'on ne se battra pas toujours d'aussi loin qu'entre Japonais et Chinois ou qu'entre Japonais et Russes; or pour le combat aux distances moyennes, les qualités balistiques de leur 17 centimètres leur paraissent suffisantes. A ces mêmes distances, d'ailleurs, de 1 500 à 2 500 mètres, les 88 millimètres sont encore efficaces contre les blindages légers, et ces bouches à feu, très maniables et qui tirent vite, sont précieuses contre les « destroyers ».

Enfin nos voisins sont sensibles, avec raison, à l'incon-

1. C'est ce que l'on vient de faire chez nous pour deux des cuirassés de 14 800 tonnes en construction, où l'on remplace du 164.7 par un poids équivalent du 196.

vénient de multiplier les calibres à bord du même bâtiment. Quatre calibres, cela leur paraît déjà beaucoup; sur certaines de nos unités en service, à nous, il y en a jusqu'à six !

L'artillerie de la marine impériale est, on le sait, fournie par la maison Krupp. Les marins allemands disent quels canons ils veulent avoir et l'usine d'Essen les leur fournit. C'est bien commode, et l'on ne voit pas que leurs bateaux en soient moins bien armés. Quand pourra-t-il en être de même en France, où nous avons sur nos vaisseaux les canons qu'il plaît à des artilleurs de terre que nous y ayons[1] ?...

Mais les bouches à feu sont-elles meilleures, plus solides, plus justes sur le *Braunschweig* que sur le *Suffren*? A cette question, les Allemands souriraient de pitié : la supériorité de l'artillerie Krupp est un dogme intangible. Nos artilleurs, de leur côté, hausseraient les épaules : qui ne sait que l'artillerie française est la première de l'Europe ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que les canons de bord allemands font moins parler d'eux que ceux des Anglais, à qui le système des « Wire-guns » (canons à fils d'acier) assemblés et achevés à Woolwich ne réussit pas merveilleusement[2]. Les Allemands en sont restés, comme nous, au frettage et s'en trouvent bien. Ils gardent aussi leur fermeture à coin, tandis que nous nous en tenons à la fermeture à vis : les deux se valent.

Les traits les plus caractéristiques de l'artillerie navale allemande sont : la faiblesse relative du calibre des grosses pièces, en même temps que la lourdeur des projectiles, la rapidité du tir, en même temps que l'abondance de l'approvisionnement, l'heureuse disposition des pièces, qui favorise l'effet d'écrasement au début du combat, en même temps que la recherche de toutes les précautions de nature à faciliter la conduite du feu, au cours de l'engagement.

1. Lire, à ce sujet, le très intéressant rapport de M. Charles Bos sur le budget de la marine.

2. Peut-être aussi a-t-on fait dernièrement en Angleterre, avec une arrière-pensée de réclame en faveur d'une grande maison de construction d'artillerie, beaucoup trop de bruit au sujet de l'usure de quelques tubes de canons de 305. Dans le système des « Wire-guns », le remplacement assez fréquent des tubes intérieurs est chose parfaitement prévue, d'autant que la *cordite* les affouille rapidement.

Voyons tout cela. Au lieu des 305 qui arment presque partout les deux tourelles des cuirassés d'escadre, les Allemands se contentent de pièces de 280 millimètres; encore ne sont-ils arrivés à ce calibre que sur les bâtiments du type *Braunschweig*; le type précédent, *Wittelsbach*[1], n'admettait que des 240. Seulement, disons-le tout de suite, ces 240 lancent le même projectile (215 kilos) que nos 274; et les 280 du *Braunschweig* et du *Deutschland*, à peu près le même que nos 305. On est donc, là-bas, en avance d'un calibre.

Mais, objectera-t-on, la vitesse initiale de ces projectiles lourds est plus faible que celle de nos projectiles légers, de sorte que l'équilibre n'est pas en réalité rompu.

Aux petites distances, oui, l'équilibre subsiste; vers 2 500, 2 800 mètres environ, distances moyennes aujourd'hui, l'obus lourd prend l'avantage sur l'obus léger, et cet avantage s'accentue de plus en plus. Pour garder le bénéfice de force vive que nous donne, au-dessous de 2 500 mètres, la supériorité de nos vitesses initiales, il faudrait que nous pussions imposer à nos adversaires les distances de combat inférieures à cette limite; il faudrait que tous nos cuirassés, j'entends tous ceux de la même escadre, eussent un avantage de vitesse très marqué. Tel n'est pas le cas, il s'en faut bien, et, si l'on s'en tenait aux comptes rendus officiels d'essais, la majeure partie des unités de combat allemandes marcheraient plus vite que le plus grand nombre des nôtres.

On me dira encore que nos vitesses initiales supérieures nous assurent des trajectoires très tendues et partant une remarquable justesse. Soit. Mais après tout, si, dans notre plus récent modèle d'artillerie, celui de 1902, nous atteignons 950 mètres de vitesse initiale, Krupp en donne 800 à ses nouvelles pièces. Or, c'est justement la vitesse de nos bouches à feu du modèle 1896, dont nos artilleurs célébraient déjà, et avec raison, la justesse. D'ailleurs, la tension de la trajectoire n'est pas l'unique facteur de l'efficacité du coup : sensiblement plus long que le nôtre, le projectile allemand a une meilleure tenue sur sa trajec-

1. Nom patronymique de la dynastie de Bavière. La même série de bâtiments comprend le *Zæhringen* et le *Wettin*, qui portent les noms des familles de Bade et de Saxe.

toire; dans sa rapide traversée des couches d'air, où il navigue comme un sous-marin dans l'eau, ce projectile « embarde » moins que son rival français. Remarquez aussi que, toujours parce que plus long, l'obus de Krupp a une plus grande capacité intérieure et qu'il porte un poids d'explosif plus considérable, de sorte que s'il était vrai — et j'en doute — qu'il arrivât moins souvent à son but, il y ferait du moins, une fois arrivé, beaucoup plus de dégât.

Enfin on dit merveille de la rapidité de tir des canons allemands. Leur 240 tirerait cinq coups en deux minutes, leur 150 six coups en une minute et leur 88 dix coups. Le nouveau 280 ira jusqu'à dix coups en 90 ou 95 secondes, affirme-t-on... Nous sommes assez loin de ces résultats, avouons-le[1], nos artilleurs s'étant longtemps assoupis, sinon endormis sur cette question, comme sur celle du poids des projectiles : des deux côtés ils cherchent en ce moment à regagner du chemin ; espérons qu'ils en auront le temps !

Espérons aussi que nos ingénieurs maritimes nous donneront dorénavant des soutes d'une capacité correspondante à la dépense qu'entraîne l'emploi du tir rapide, ainsi que des monte-charges d'un débit suffisant. Il y a quelques années déjà, M. White, le grand constructeur anglais, disait à ce propos : « On prétend que les canons français sont meilleurs que les nôtres, mais du moins je puis garantir que nous tirerons plus vite et surtout plus longtemps... Mes dispositions sont prises pour cela. » Il semble que le constructeur allemand s'inspire des mêmes préoccupations. Toutes les bouches à feu de ses bâtiments sont largement dotées en munitions.

Avoir la faculté de tirer vite sans trop se préoccuper de la dépense en projectiles et en cartouches, c'est précieux, évidemment, mais encore faut-il, au combat, se hâter de profiter d'un avantage que l'adversaire balancerait peut-être, si on lui laissait le temps de se reconnaître. L'artillerie des cuirassés allemands est groupée de telle sorte que, dès le début de l'engagement, alors que les deux escadres ennemies se dirigent

1. Sauf pour quelques bouches à feu et, chose assez curieuse, des plus grosses, auxquelles on a appliqué le système de chargement rapide, si ingénieux, de M. le commandement Guye, chef d'escadron d'artillerie en retraite. Au reste, on nous promet beaucoup du nouveau modèle de bouches à feu, le modèle 1902. Malheureusement il y a fort peu de canons de ce type en service.

l'une vers l'autre, l'Allemand puisse déjà faire converger sur l'adversaire les feux les plus redoutables : « La meilleure protection, a-t-on dit depuis longtemps, c'est un feu intense et juste. »... Ajoutons seulement : un feu commencé *le plus tôt possible*, dès que l'on s'estime à la distance favorable. Et c'est le fond de la tactique des Japonais...

Ceci, au demeurant, suppose l'emploi de bonnes méthodes pour mesurer les distances, et surtout de judicieux dispositifs pour la transmission des indications de l'officier de tir, aussi bien que des ordres du commandant. Les Allemands y ont mis tous leurs soins et, sans entrer dans des détails qui feraient longueur, je me bornerai à noter les précautions qu'ils ont prises pour que les tuyaux des porte-voix et les fils des organes électriques de communication soient, autant que faire se peut, à l'abri des coups de l'adversaire : ils ne se sont pas, en effet, contentés de faire passer ces tuyaux et ces fils sous le pont cuirassé; ils les enveloppent encore d'un tube en acier durci d'une épaisseur suffisante pour résister au choc des éclats de projectiles ou plutôt des gros fragments de métal détachés de la face interne du pont cuirassé par l'éclatement des obus.

L'importance que nos voisins attachent au maintien des communications entre le blockhaus de commandement et les divers postes d'artillerie les a poussés à remplacer, sur le *Deutschland*, par des casemates blindées, les tourelles qui, sur le *Braunschweig*, abritent les quatre canons de 170 de la superstructure. Il est vrai qu'ils invoquent aussi d'autres motifs : l'économie de poids, ce qui peut surprendre, et l'avantage d'avoir, sur le plafond de chacune de ces casemates, un poste tout trouvé pour un de ces canons de 88 millimètres dont le nombre, on se le rappelle, a été porté de 12 à 22. Et, là encore, je fais mes réserves : nous avons des raisons, chez nous, de croire aux inconvénients pratiques de la superposition des bouches à feu.

Quoi qu'il en soit, et si j'ajoute que le *Deutschland* a, comme presque tous les cuirassés de son rang, six tubes lance-torpilles, dont cinq sous-marins, cette unité de combat m'apparaît formidable et, je n'hésite pas à le dire, aussi forte dans l'en-

semble de ses facultés défensives et offensives que nos cuirassés encore inachevés du type *Patrie*. Or ceux-ci pèseront 14 850 tonnes et coûteront 36 millions, tandis que l'allemand ne pèse que 13 000 tonnes — chiffre rond — et ne coûte que 29 millions (exactement 28 937 500 francs).

Nos artilleurs estimeront supérieurs l'armement de la *Patrie* : quatre canons de 305 millimètres, dix-huit de 164,7 et vingt-deux de 47[1]. Nos ingénieurs, ou du moins quelques-uns d'entre eux, montreront que l'unité de combat française est mieux défendue à la flottaison, où elle oppose 30 centimètres d'acier aux 24 de sa rivale allemande... Hélas ! oui, nous avons toujours d'énormes épaisseurs de métal appliquées à cette étroite ceinture que les projectiles n'atteignent que bien rarement, qu'ils ne percent guère quand ils l'atteignent — parce qu'on ne tire pas souvent d'obus de rupture — et derrière laquelle, quand par hasard ils la percent, ils trouvent les obstacles accumulés de la tranche cellulaire, où leur énergie s'emploie sans efficacité sérieuse. Voilà pourquoi, sans parler du reste, nos bâtiments sont plutôt des bâtiments « défensifs » que des bâtiments « offensifs ». Et c'est tant pis pour nous. J'écrivais ici même, il y a quelques années, à propos du combat du Yalou et des deux cuirassés chinois restés, si l'on veut, maîtres du champ de bataille et flottant toujours, grâce à leurs gros blindages, mais ruinés, brûlés, pantelants, carcasses inertes qui ne purent désormais rendre aucun service : « S'il ne s'agit que d'empêcher un désastre, la cuirasse y suffira peut-être, mais le canon seul vous donnera la victoire. »

Or, que nous apprend M. Ch. Bos, l'ingénieux chercheur, dans son très suggestif rapport sur le budget de la marine ?

Que les Allemands, pour 19 cuirassés seulement, ont : quatre-vingt-seize pièces lourdes et trois cent quatre-vingt-dix pièces moyennes, tandis que les Français, pour vingt-deux cuirassés, présentent : quatre-vingt-neuf pièces lourdes et deux cent quatre-vingt-six moyennes.

1. Je rappelle que le *Deutschland* a quatre 280 millimètres à peu près équivalents à nos 305, quatorze. 170 millimètres, un peu plus forts que nos 164 7 et vingt-deux. 88 millimètres, auxquels les quarante-sept ne sauraient être comparés, même de loin. Pour être juste, il faut ajouter que notre direction de l'artillerie commence à reconnaître la criante insuffisance de ces petites pièces contre les torpilleurs et destroyers. On nous promet de les remplacer par des 65 millimètres.

Le *Deutschland*, je crois l'avoir dit, doit donner 18 nœuds au moins, comme les quinze cuirassés des trois types précédents, *Braunschweig*, *Wittelsbach* et *Kaiser*[1]. Rien à dire de bien particulier sur l'appareil moteur. Quant aux chaudières, qui seront au nombre de quatorze, il y en aura huit du type *Thornycroft-Schulz*, bouilleurs assez nouveaux, à petits tubes disposés verticalement, et six de l'ancien type, dit cylindrique. Il y a là une combinaison chère à l'amirauté allemande et qu'on ne retrouve guère ailleurs que sur ses vaisseaux : on veut avoir pour le courant du service des appareils solides, éprouvés, parfaitement connus, aisés à conduire et à nettoyer, tandis que l'on admet pour les coups de force du temps de guerre, pour les circonstances où il devient nécessaire de produire rapidement une grande quantité de vapeur, les appareils aquatubulaires des modèles les plus récents. J'imagine que ce dualisme, en pratique, ne doit pas aller sans quelques inconvénients. Au reste, je crois savoir que, pour les deux cuirassés en chantiers O et P, on n'adoptera qu'un seul type d'appareil évaporatoire ; et ce seront, bien entendu, des chaudières aquatubulaires : mais lesquelles? Des *Thornycroft-Schulz*, à petits tubes, ou des *Dürr*, à gros tubes?...

Ce ne seront, en tout cas, ni des *Belleville*, ni des *Niclausse*, que les Allemands nous avaient, un temps, empruntées comme tant d'autres choses, et dont on assure que leurs constructeurs spéciaux, Dürr, entre autres, ont largement tiré parti. Avec la chaudière de ce dernier et celle que Schulz a plus ou moins copiée sur la Thornycroft anglaise[2], l'amirauté allemande s'estime suffisamment pourvue d'appareils « nationaux ».

Obtiendra-t-elle, en tout cas, sur le *Deutschland*, les 18 nœuds

1. *Kaiser Friedrich III, Kaiser Wilhelm der Grosse, Kaiser Wilhelm II, Kaiser Barbarossa, Kaiser Karl der Grosse.* Que de Kaisers!... Dans les pays monarchiques, on a du moins l'avantage de n'être pas acculé, pour les noms des navires de guerre, à la délicate et quelquefois pénible recherche des illustrations politiques de tout repos.

2. Thornycroft s'était lui-même « inspiré » de la chaudière du commandant Du Temple à un point tel que l'on a parlé de plagiat. N'admettons que quelques souvenirs d'une visite faite, à certaine époque, à la petite usine du Val de Saire, près de Cherbourg, où le vieux marin devenu ingénieur, construisait ses appareils, d'un type alors tout nouveau. Quoi qu'il en soit, les chaudières modernes sont bien françaises.

attendus? Cela n'est guère douteux, cette unité de combat ayant les mêmes lignes d'eau que les *Braunschweig*, qui vont presque à 18 nœuds 5. Notons cependant, puisque nous parlons de la carène plongée, que, s'il faut s'en rapporter aux schémas donnés par lord Brassey dans son dernier *Naval Annual*, le *Deutschland* aurait un profil d'étrave plus accusé que le *Braunschweig*. L'éperon reprendrait donc faveur, et je n'en suis pas surpris : cette arme décisive, encore que d'un maniement bien aléatoire, n'a pas dit son dernier mot : sur les cuirassés allemands, un tube sous-marin, protégé justement par la saillie de l'étrave, la complète heureusement : le coup d'éperon manqué, la torpille, du moins, fera son œuvre.

On embarquera sur le *Deutschland*, 700 tonnes de charbon et 200 tonnes de combustible liquide, pétrole lampant ou mazout, pour les chauffes intensives : 700 tonnes de charbon, ce serait peu pour un cuirassé moderne que l'empereur Guillaume pourrait fort bien envoyer en Chine, comme il le fit, en 1900, pour quelques-uns de ses aînés. Mais ce n'est là que l'approvisionnement normal, celui des soutes alimentaires : la tranche cellulaire fournira — et ceci n'est pas indifférent pour la protection — des soutes de réserve capables d'élever le stock total jusqu'à 1 800 tonnes. Et 1 800 tonnes, cette fois, c'est beaucoup. Avec une telle surcharge, le bâtiment, au début de chacune de ses traversées, mettrait dans l'eau un large ruban de sa ceinture de flottaison, au grand détriment de sa protection.

*
* *

Tel est donc le plus puissant, le plus récent « schlacht-schiff » de la flotte allemande. Je crois en avoir donné une suffisante idée aux lecteurs ; et de dire que son équipage s'élèvera à 736 hommes, ce ne sera qu'une transition pour en arriver à l'intéressante question du personnel.

Le temps n'est plus où les Allemands appelaient ironiquement leurs marins « les soldats de M. de Stosch » ; et il est vrai que M. de Stosch était un général — excellent organisateur, ce qui justifie le choix dont il fut l'objet, — et que les braves gens qu'il appelait à servir sur les vaisseaux gar-

daient, sous la vareuse et le col bleu, des allures de grenadiers poméraniens. Mais tout cela est bien changé. Nos voisins ont leurs loups de mer, aujourd'hui, avec des sous-officiers solides, bien instruits, suffisamment marins, et des officiers qui ne le cèdent probablement à personne, s'il s'agit de l'ensemble des facultés techniques, militaires et professionnelles.

Ces « loups de mer », tout de même, ne valent pas ceux qui se forment sur les mers tourmentées et sur l'âpre littoral des deux Bretagnes, la grande, l'anglaise, et la petite, la nôtre. L'empereur actuel, si bien au courant des choses de la marine, le reconnaît lui-même : à Bergen, passant en revue l'équipage d'un de nos avisos garde-pêche, il disait au commandant : « Ah ! les pêcheurs bretons ! voilà ce que je voudrais avoir !... » Il les aura, ce souverain avisé et tenace, car si l'Allemagne a encore peu de pêcheurs, relativement, son gouvernement fait tout au monde pour développer, en même temps qu'une industrie si productive, une population si utile à la formation des équipages de la marine militaire[1]. En attendant, le service général du recrutement (il n'y a pas en Allemagne d'inscription maritime) a le soin d'affecter à la marine, avec les marins du long cours et du grand cabotage, qui sont déjà nombreux, les pêcheurs des eaux intérieures et particulièrement des grandes lagunes salées de la Baltique, les bateliers des fleuves et des canaux, où la navigation est très active, enfin les ouvriers — ceux des ports en premier lieu — de toutes les professions qui ont quelque rapport avec la marine. De ceux-ci, naturellement, les mécaniciens sont en tête, ainsi que les chauffeurs, et on n'en manque pas ; on en a plus que de vrais marins. Voilà, avec un certain nombre de volontaires dont on fait, tant bien que mal, des officiers de réserve, le fonds du personnel de la marine allemande. Rapidement amalgamés dans les *divisions de matelots* et *divisions d'ouvriers* de chacun des grands ports de guerre, Wilhelmshafen et Kiel, soumis à une discipline inflexible et à un entraînement parfaitement méthodique dans des écoles

1. Ceci serait peut-être contesté, non pas en Allemagne, ni en Angleterre, ni en Italie, certes, mais en France, où certains affectent de faire fi des marins de profession. Que ces malavisés veuillent bien considérer la figure que font dans les batailles sur l'eau les petits pêcheurs japonais et les laboureurs russes.

spéciales, ces éléments forment des équipages de belle mine et de sérieuse valeur, en tout cas très aptes à la guerre d'escadre dans les eaux européennes.

Les sous-officiers valent-ils ceux des Anglais et ceux que nous fournit notre remarquable corps de la maistrance? Il n'est pas aisé de le savoir, et, dans le doute, mieux vaut pencher pour l'affirmative. Cependant, là encore, disent certains observateurs, il semble que l'on reconnaisse la prédominance des qualités acquises, de l'ordre militaire et de l'ordre technique, sur l'instinct marin. Quant au corps des officiers de marine, la question devient fort délicate, d'autant que la réponse suppose fatalement des comparaisons. Je dirai pourtant ce que j'en pense avec une entière franchise.

Les accidents — échouages, collisions et autres — que l'on peut attribuer à ce qu'on appelle une fausse manœuvre et qui mettent en jeu la responsabilité des commandants, sont très fréquents dans la marine allemande, d'une fréquence dont les « séries noires » qu'il nous arrive de subir, chez nous ne sauraient donner une idée. Un observateur superficiel, ou peu bienveillant, se croirait donc autorisé à penser que les facultés professionnelles du corps d'officiers de cette marine ne sont pas à la hauteur des qualités militaires et techniques dont on reconnaît unanimement la haute valeur. Une appréciation de ce genre pourrait même paraître d'autant plus justifiée que, dans l'ensemble, les officiers allemands sont jeunes, comme il arrive toujours dans une marine qui se développe rapidement, et que ce qui résulte d'imprudence de cet heureux défaut n'est peut-être pas suffisamment compensé par la fréquence des embarquements et des commandements, la longueur et la difficulté des campagnes.

Et pourtant, ce jugement me paraît trop sévère; en tout cas, il ne me semble pas que les adversaires éventuels de l'Allemagne puissent en tirer grand avantage pour leurs spéculations. Pourquoi? Parce que je vois quelque chose de voulu, de systématique, non pas certes dans ces accidents, mais dans l'audace, la témérité, si l'on veut, qui en font plus souvent les causes, que l'inexpérience et le défaut de sens marin. Au début de son règne, l'empereur Guillaume II,

à propos justement d'un accident de mer, disait nettement à ses officiers :

— Je serai toujours indulgent pour une faute de manœuvre, pour une erreur de coup d'œil; le meilleur marin peut en commettre... Je ne le serai pas pour le défaut d'initiative, de décision, d'élan. Ne craignez donc pas d'être audacieux; c'est le moyen de vous entraîner à cet *esprit d'offensive* qui doit animer tous les militaires.

Fortes et justes paroles d'un souverain qui n'oublie pas qu'une marine de guerre est faite pour la guerre!... On comprend le retentissement d'une telle doctrine chez des officiers dont la première et bien naturelle ambition est de prouver que la flotte de l'Allemagne peut cueillir un jour les mêmes lauriers que sa glorieuse armée. On comprend aussi quelle répercussion cette doctrine a pu avoir sur leur manière d'envisager les responsabilités et d'aborder ces problèmes professionnels qu'il faut résoudre aussitôt qu'ils se posent, dans l'espace d'un coup d'œil...

Et je sens bien, certes, toutes les objections qui se présentent : que d'abord, pour se bien battre sur mer, il faut commencer par être marin. Évidemment — encore qu'au XVIIIe siècle on ait quelquefois fort bien fait, dans notre marine, avec des officiers de cavalerie; mais on avait alors des idées assez particulières sur le commandement[1]. Qu'au demeurant, si, en temps de guerre, une escadre allemande passant de la Baltique dans la mer du Nord laisse deux cuirassés accrochés au banc de la « Vengeance », dans le Grand Belt, elle sera, du coup, en fâcheuse posture vis-à-vis de l'adversaire. Évidemment encore — seulement cette escadre

1. Il est bien entendu, en effet, qu'il ne s'agit ici que des officiers, et particulièrement des officiers commandant. En somme, la thèse — thèse que je ne défends pas, mais qui est, en soi, soutenable — est celle-ci : au combat, fin dernière de tout bâtiment de guerre, il vaudrait mieux un commandant peu marin, mais ayant très vif et très juste le sens militaire, avec du caractère, de l'autorité, des connaissances techniques, etc., qu'un commandant très marin, mais faible sur les autres points. C'est à la suite des malheurs de la guerre de Sept Ans et notamment de la désastreuse bataille de la Vilaine, la « bataille de M. de Conflans », en 1759, qu'on en était venu chez nous à favoriser le passage d'officiers de l'armée dans la marine (Bougainville, d'Estaing et autres...). On dit que les Russes s'y étaient résolus dernièrement; mais c'était, je pense, pour combler les vides des états-majors de la malheureuse flotte de la Baltique.

passera par le canal Guillaume et non par le Grand Belt... Bref, il est certain qu'il n'y a rien d'absolu dans tout cela, et, finalement, qu'on ne saurait tout avoir.

Or, les officiers allemands ont assurément un bagage scientifique, technique et militaire des plus complets, beaucoup plus complet que celui des officiers anglais qui, en revanche, naviguant et commandant beaucoup — parce que l'Angleterre arme beaucoup de bâtiments, — sont incontestablement de très bons marins[1]. Les cadets allemands bénéficient d'une instruction secondaire beaucoup plus solide que celle que l'on donne en Angleterre, et par conséquent d'une culture générale que l'on ne rencontre guère chez les « boys » anglais, plus préoccupés de leurs sports que de leurs études, pris trop jeunes, du reste aussi, par leur école navale de Dartmouth. Ces cadets sont soumis, à l'académie de Kiel et sur leurs « kadetten Schuleschiffe », à un entraînement aussi compliqué que méthodique et où se combinent savamment les connaissances théoriques très variées avec d'immédiates applications pratiques. Devenus officiers, après un long stage, ils reviennent à la « Marine Akademie » de Kiel et y suivent les cours, d'une portée très élevée[2], de l'école supérieure. Avant comme après cette dernière consécration de leurs études, les jeunes officiers allemands embarquent successivement sur les navires de l'escadre permanente, sur les bâtiments-écoles des canonniers et des torpilleurs, sur les avisos chargés du service hydrographique dans les deux mers allemandes; ou bien encore ils sont rattachés à certains services à terre importants : on les met « à la suite », par exemple, des compagnies de « Matrosen Artilleristen », de marins canonniers affectés aux ouvrages de défense de la Jade, de la Weser, de l'Elbe et du fjord de Kiel.

1. Ce n'est pas qu'il ne leur arrive aussi bon nombre de mésaventures : la statistique des accidents de mer subies en 1903 par la marine de guerre britannique porte : vingt-cinq collisions, quinze échouages, huit abordages, etc... Le nombre des navires avariés s'est élevé à soixante-douze, dont cinq cuirassés, quinze croiseurs, trente et un « destroyers », etc., etc. Le maniement des bâtiments modernes devient de plus en plus difficile.

2. On y enseignait il y a quelques années la philosophie... et c'est aller peut-être un peu loin, même pour de jeunes Allemands, dans l'éclectisme des connaissances applicables au métier de la mer.

On les fortifie ainsi dans tous les ordres de connaissances techniques, non sans observer leurs aptitudes particulières, dont on a soin de tenir compte, plus tard, dans l'intérêt du service aussi bien que de leur avancement.

En Allemagne, on n'avance, *en principe*, qu'à l'ancienneté. Mais, d'une part, cet avancement même n'est pas assuré : l'empereur reste le maître de nommer ou de ne pas nommer, le tour venu ; et si, deux, trois fois, votre tour est passé, vous savez ce que ça veut dire et qu'il convient de vous retirer sans attendre la fatale « blau Brief », où le chef suprême de l'armée et de la marine vous fait connaître *qu'il n'a plus besoin de vos services*. D'autre part, si vous avez eu l'occasion de vous distinguer, l'empereur vous fait *gagner des rangs* sur la liste des officiers de votre grade, ce qui, en somme, équivaut à notre avancement au choix ; ou bien encore il vous nomme à des fonctions qui reviennent normalement au grade supérieur au vôtre. En Allemagne, d'ailleurs, on goûte vite les satisfactions — satisfactions qui ne sont jamais sans mélange — que donne le commandement des fortes unités. Un capitaine de corvette de moins de quarante ans peut commander un petit cuirassé du type *Heimdall*, et un capitaine de frégate (grade assez nouvellement créé) un cuirassé d'escadre, tout comme un capitaine de vaisseau.

La crainte, l'espoir, l'émulation sont partout de puissants ressorts ; l'orgueil patriotique s'y ajoute, je le disais tout à l'heure, pour les officiers de la marine allemande, avec une force dont nous n'avons peut-être plus l'idée aujourd'hui, mais qu'ont bien connue nos pères, au temps des gloires françaises. Il nous reste du moins la haute et sereine idée du devoir, l'habitude de l'abnégation et du dévouement désintéressé, le culte pieux de la patrie mutilée... Il y a beaucoup de facteurs, et de très différents, de la force morale ! Soyons assurés en tout cas que celle des officiers allemands vaudra la nôtre.

***

Un mot maintenant sur les bases d'opérations de la flotte allemande, sujet qui, à lui seul, vaudrait une assez longue étude.

Une base d'opérations n'est pas, comme on se l'imagine souvent, *une* place forte, *un* port défendu ; ce n'est pas, en d'autres termes, *un point*: c'est *une ligne*. Quand cette ligne se réduit à un point, il devient facile à une flotte assaillante de couper les communications de la flotte de défense et, si celle-ci est en état marqué d'infériorité, de lui infliger un désastre. C'est ce qu'ont bien vu les Allemands, qui ne se sont pas contentés d'avoir Wilhelmshafen dans la mer du Nord, Kiel dans la Baltique, et qui ont organisé, dans chacun de ces bassins maritimes, deux autres points d'appui pour leurs escadres, à la vérité moins forts que les deux premiers, moins bien pourvus aussi, mais suffisants toutefois pour rendre leur vigueur et leurs moyens d'action aux vaisseaux fatigués. Ces points d'appui sont *Bremerhafen* et *Cuxhaven* pour la mer du Nord, *Swinemünde* et *Danzig* pour la Baltique.

Bremerhafen, à l'embouchure de la Weser, est, son nom l'indique, le port extérieur, le port en eau profonde de Brême; il y a là bassins à flot, bassins de radoub, ateliers[1], magasins, parc à charbon, etc..., le tout sous la protection de ces ouvrages cuirassés en fonte dure qui firent beaucoup parler d'eux il y a un quart de siècle et donnèrent de la vogue aux produits de l'usine Gruson. Je disais tout à l'heure que le corps spécial des « Matrosen Artilleristen » (où il y a, paraît-il, beaucoup d'Alsaciens-Lorrains) était chargé d'armer les fortifications des trois estuaires qui convergent vers Helgoland en même temps que le fjord de Kiel et Helgoland même. Une « division » de ce corps tient garnison en permanence à Bremerhafen et y assurerait, en temps de guerre, le service des défenses sous-marines aussi bien que celui des canons de côte. En Allemagne, ces deux moyens de défense sont considérés comme étroitement solidaires.

Cuxhaven est le Bremerhafen de Hambourg, beaucoup moins puissant jusqu'à ces dernières années comme facultés de ravitaillement et de réparations, mais qui prend un développement considérable, d'abord parce que l'embouchure de l'Elbe est le vestibule du canal Guillaume et que Cuxhaven

1. Sans parler de ceux de *Vegesack*, un peu au-dessus, entre Brême et Bremerhafen. Il y a là un puissant chantier privé qui porte le nom de « Bremer Vulkan Schiffbau und Maschinenfabrik ».

s'y trouve à peu près juste en face de Brunsbüttel, où débouche la nouvelle voie maritime, ensuite parce que la grande cité hanséatique, gênée, comme Brême, par l'insuffisance des fonds de son fleuve, y a créé le port spécial — le Saint-Nazaire, le Pauillac — de ses énormes transatlantiques[1]. Cuxhaven, parfaitement défendu par des batteries bétonnées (on en construit une nouvelle cette année) et par des lignes de torpilles fixes automatiques, a de véritables établissements militaires desservis par une division de Matrosen Artilleristen et bientôt par une forte compagnie de « mineurs sous-marins » que l'on crée en ce moment même.

La ligne — base d'opérations Wilhelmshafen — Bremerhafen — Cuxhaven possède un poste avancé précieux, dans l'îlot[2] fortifié d'Helgoland, acquis de l'Angleterre vers 1890. Il y a là, sans parler d'un port très sûr pour les escadrilles de torpilleurs, une rade suffisamment abritée des vents du sud-ouest au nord-ouest, les vents « régnants », les seuls à craindre à peu près dans ces parages, rade qui rendit de grands services, dans l'automne de 1870, à l'escadre de l'amiral Fourichon. A cette époque déjà lointaine, on était beaucoup plus coulant qu'aujourd'hui sur la question du séjour des escadres belligérantes dans les eaux neutres. Helgoland pouvait presque être considéré comme notre point d'appui de blocus. Pour qu'il le redevînt, il faudrait aujourd'hui une bataille navale, un bombardement et une audacieuse escalade. En attendant, c'est le pivot de manœuvre de la flotte de défense, et qui joue toujours dans les grandes manœuvres annuelles un rôle des plus importants.

1. Et aussi de ces puissants remorqueurs de haute mer qui vont chercher les bâtiments jusqu'à Terschelling ou même jusqu'à l'ouvert du Pas-de-Calais. Ce système de cueillette — j'allais dire de raccolage — est un de ceux qui contribuent le plus à la prospérité des ports allemands. Les nôtres sont, à l'égard du remorquage, d'une désolante infériorité. J'ai vu dans un grand port du nord des armateurs obligés de faire venir des remorqueurs hollandais, pour les mouvements de leurs grands voiliers.

2. On pourrait dire le *rocher*, tant cet îlot est petit. Mais justement, Helgoland n'est pas un bloc de rocher, c'est un bloc d'argile rouge assez dure; pas assez pourtant pour résister au choc des lames du côté de l'ouest et du nord. Là, peu à peu, la falaise s'effrite, se désagrège et laisse tomber à la mer des pans de sa haute muraille. Dès maintenant on songe aux moyens d'empêcher cette destruction relativement rapide et fort préoccupante.

Swinemünde commande la bouche principale de l'Oder, le canal profond de la Swine. On y amènerait bien vite toutes les ressources mobiles du grand port de Stettin, les ouvriers, le matériel, l'outillage des chantiers de « Vulkan » qui s'étalent, immenses, imposants, au pied de la belle colline de Bredow, un peu au-dessous de la capitale de la Poméranie. A Swinemünde même, on trouve en abondance charbon, eau douce, provisions, appontements, moyens de levage, allèges, chalands et remorqueurs, le tout à l'abri de deux forts battant bien la rade et qui seraient, le cas échéant, doublés d'ouvrages de circonstance. Seulement, ici, ce ne sont plus les Matrosen Artilleristen, mais les artilleurs de forteresse qui desservent batteries et mines sous-marines. Les Allemands se sont judicieusement avisés que pour organiser la défense des côtes, ce n'étaient pas des *questions de principes* qu'il fallait résoudre, mais des *questions d'espèces*. Où il leur parut que des marins seraient bien à leur place, ils les ont mis. C'est ainsi qu'ils leur ont confié le littoral qu'ils jugeaient le plus exposé et d'ailleurs le plus difficile au point de vue de la pose des mines sous-marines, en raison des marées, de l'instabilité des fonds, de l'agitation fréquente des flots; c'est ainsi qu'ils leur ont donné Helgoland et Kiel, — Kiel surtout, — estimant naturel que la marine défendît elle-même son principal arsenal, son domaine propre. Et ils le lui ont livré d'une manière si complète, si exclusive — afin d'assurer l'unité de commandement, de méthode, et l'homogénéité du personnel — que même les ouvrages qui n'ont de vues que sur la terre sont desservis par les Matrosen Artilleristen. Mais où, par contre, il leur sembla que les artilleurs de forteresse pouvaient suffire, ils les laissèrent, leur attribuant du reste, sans hésiter, les mines sous-marines, d'un maniement aisé dans la Baltique, en même temps que les ouvrages et les canons.

A Danzig il en est de même, ainsi qu'à Pillau, qui le complète en défendant la bouche du Frische-Haff, comme l'ancienne et florissante ville libre garde celle que la Vistule ouvre directement sur la mer. Cependant, il se peut bien qu'en ce moment les ouvrages de Neufahrwasser, c'est-à-dire les batteries de côte qui couvrent Danzig du côté du large, soient desservies par les Matrosen ; du moins était-il fort

question de les leur confier, il y a quelque temps. C'est que Danzig n'est plus seulement un point d'appui, doublé du petit et modeste arsenal de l'ancienne marine prussienne, c'est le troisième port de guerre de la marine allemande, un port qui grandit tous les jours; qu'on développe d'autant plus volontiers qu'il faut bien balancer Libau, si proche et si bien outillé déjà. Et puis, tout près de l'arsenal militaire, en aval de la grande cité prusso-polonaise, il y a le nouveau chantier de Schichau qui, trop loin de la mer à Elbing, est venu dresser ses cales — où l'on construit aujourd'hui de grandes unités — à quelques centaines de mètres de la vieille citadelle de Weichselmünde.

J'ai gardé pour la fin Wilhelmshafen et Kiel. Mais, pour tout ce qui touche à l'organisation intérieure des arsenaux allemands, si remarquable par l'exacte et méthodique appropriation des moyens au but, je suis obligé de renvoyer le lecteur au beau livre de M. Lockroy[1], ne pouvant guère retenir ici que quelques points essentiels.

Le premier de ces points, c'est que chacun de ces arsenaux a un directeur général, *Oberwerft-direktor*, et que ce directeur général est un officier de marine, contre-amiral ou capitaine de vaisseau. L'*Oberwerft-direktor* est indépendant du vice-amiral gouverneur de la place forte, qui commande en chef l'arrondissement maritime et les bâtiments armés autres que ceux de l'escadre permanente. Comme les Anglais, les Allemands ont pensé que celui-ci, trop absorbé par ses fonctions extérieures et d'ailleurs trop gros personnage, ne saurait entrer dans l'infini détail des chantiers, des ateliers, des magasins. Ils sont, d'autre part, pénétrés de la nécessité d'une direction effective, *immédiate*, assurée par un organe centralisateur d'une autorité incontestée et d'une vigilance toujours en éveil. Il leur a semblé enfin que c'était l'officier de marine, représentant naturel de l'intérêt général, de l'intérêt de la « force navale », qui était le mieux qualifié pour exercer cette

1. *Du Weser à la Vistule*, ouvrage paru en 1901, mais encore précieux par ses renseignements sur des matières où les changements ne sauraient se produire d'une année à l'autre; œuvre d'une haute portée morale, au surplus, et qui fait réfléchir.

direction d'ensemble et obtenir des divers services la convergence des efforts, si nécessaire à la bonne utilisation du travail.

La question s'est posée chez nous, il y a quelques années et fut résolue de la manière la plus surprenante. On comprit bien que les Allemands et les Anglais avaient raison ; aussi décida-t-on qu'*en temps de guerre*, il y aurait en effet dans chacun de nos arsenaux un directeur général et que ce directeur serait un contre-amiral. Mais pour le temps de paix, on ne put s'y résoudre, de peur de froisser de puissants intérêts particuliers, et on laissa les arsenaux sous la direction nominale, lointaine, des vice-amiraux commandants en chef, préfets maritimes. Encore, peu de temps après, l'organisation de « l'autonomie des directions de travaux » venait-elle, indirectement mais très réellement, réduire les moyens d'action de ces officiers généraux. En tout cas on ne fait bien, surtout en temps de guerre, que ce que l'on a l'habitude de faire. Que fera donc ce nouveau directeur général, nommé au moment de la mobilisation et qui sera obligé d'improviser tout dans son service dans les circonstances les plus difficiles? On se le demande avec inquiétude.

Deuxième point : les ouvriers des arsenaux allemands n'ont point d'histoire. On n'entend pas dire qu'ils maltraitent leurs surveillants, qu'ils insultent les officiers sous prétexte de 1er mai, ni qu'ils « conspuent » le vice-amiral commandant en chef. Chez nos voisins, de telles gentillesses ne seraient point de mise. Quant aux « corps auxiliaires », commis, comptables, dessinateurs et autres, dont l'attitude sournoisement hostile au commandement encourage en d'autres pays les violences anarchiques des ouvriers, on ne les voit pas, en Allemagne, fatiguer de leurs éternelles « revendications » les pouvoirs publics et l'opinion. Serait-ce que leur sort soit particulièrement enviable? Nullement. Mais il y a encore, au delà des Vosges, quelque esprit de patience, de résignation aux inégalités sociales : il y a encore un profond sentiment de la hiérarchie. Et que cela soit bon ou mauvais en soi, je ne le discuterai pas ici. Il serait plus intéressant de savoir ce que « ça » durera et si le Teuton, avant que « ça » ne change, aura le temps d'écraser encore une fois le Gallo-romain.

Troisième point : j'ai dit que la Marine était exclusivement chargée de l'organisation et du service des moyens de défense des deux grands ports de guerre. Il en résulte, entre autres avantages, que mieux balancés, mieux combinés, ces moyens sont beaucoup moins coûteux. On ne voit point aux abords de Kiel et de Wilhemshafen cette étonnante profusion de batteries et de bouches à feu qui frappe les yeux les moins exercés quand on entre dans le goulet de Brest, par exemple, ou dans la grande rade de Toulon. C'est que, là-bas, on sait depuis longtemps ce que valent des mines sous-marines bien disposées et des escadrilles de torpilleurs bien entraînées. Ici, les artilleurs de terre ne connaissant que leurs canons, n'ont confiance que dans leurs canons. Ils en ont mis partout, les uns tirant quelquefois sur les autres ; et il est admirable que le bon contribuable, à qui l'on a bien soin de répéter qu'un cuirassé vaut trente-cinq millions, ne songe pas à demander ce que vaut, non pas telle batterie, ce ne serait encore que peu de chose, relativement, mais tel groupe de batteries, avec tout ce que ce genre d'organisme entraîne de coûteux accessoires.

*
* *

Un littoral presque en ligne droite, abordable partout[1] et semé de points d'appui fortifiés, judicieusement distribués, serait pour la flotte allemande un inappréciable avantage stratégique s'il n'y avait pas, pour couper malencontreusement en deux cette belle base d'opérations maritimes, la fâcheuse saillie de la péninsule cimbrique, aggravée des défilés dangereux que forment sur son flanc les îles danoises. On sentit bien vite, dès qu'on voulut être quelque chose sur la mer, et d'abord sur les deux mers allemandes, qu'il fallait supprimer l'obstacle en créant une ligne de communication artificielle dont la possession et l'usage exclusifs resteraient toujours assurés à la Marine impériale. Cette ligne de communication c'est le canal Guillaume. J'ai dit, ici même, en 1896, ce

1. On a exagéré les difficultés des atterrissages dans la mer du Nord. En tout cas, ces difficultés n'existeraient pas pour les bâtiments allemands. Les quatre estuaires sont admirablement éclairés, repérés, balisés. Il y aurait, bien entendu, en temps de guerre, des chenaux spéciaux pour la circulation des navires de combat ou celle des navires de commerce pilotés.

que j'en pensais de bien et ce bien s'est réalisé. Non seulement les escadres allemandes s'en servent couramment et la durée du transit diminue d'une manière constante, par suite des améliorations successives, apportées au tracé, à la tenue des berges, aux opérations d'éclusage à Brunsbüttel, mais encore le nombre des navires marchands qui empruntent ce commode passage, peu soucieux d'affronter les tempêtes du Skager-Rak, s'accroît régulièrement. Cette œuvre militaire se double d'une fructueuse opération commerciale. Les canaux maritimes finiront toujours par être rémunérateurs, du moins ceux dont les travaux auront été menés avec science et conscience.

Une question pourrait se poser en ce moment à propos de la destination militaire, du canal Guillaume : l'affaiblissement, — la destruction à peu près complète, pour mieux dire, — de la flotte russe n'enlève-t-elle pas à cette ligne de communication intérieure entre les deux bassins allemands sa principale raison d'être et son intérêt essentiel ? Momentanément, peut-être ; car il est certain que ce qu'on voulait surtout, il y a une quinzaine d'années, c'était de pouvoir opposer un jeu de navettes stratégiques aux efforts simultanés des flottes russe et française. Encore ne serait-il pas difficile d'imaginer telle combinaison nouvelle de forces navales européennes qui obligerait l'Allemagne à envisager l'éventualité de l'attaque ou du blocus étroit de ses deux cordons littoraux. En tout cas, l'éclipse de la puissance navale russe ne saurait être que passagère. Déjà le gouvernement impérial, appuyé à cet égard sur l'opinion publique, a pris les mesures nécessaires pour créer à bref délai un nouveau et formidable matériel flottant. Il sera sans doute plus difficile, plus long du moins, de procurer à ces vaisseaux perfectionnés un personnel exercé, sérieusement amariné, capable enfin de tirer tout le parti possible des armes qu'on mettra entre ses mains. La Russie y arrivera cependant si elle le veut résolument et si les malheurs qu'elle subit aujourd'hui lui ouvrent les yeux sur les vices comme sur les lacunes de son établissement naval. En somme, les Allemands sont gens trop avisés, trop prévoyants, pour ne pas considérer encore le canal Guillaume comme une des plus précieuses et des plus sûres garanties de l'efficacité de leur force navale dans les conflits de l'avenir.



Dans les fâcheuses spéculations de ce genre qui, dans ces derniers temps se sont forcément présentées à l'esprit de beaucoup de Français, on a parlé de ce que serait la flotte allemande en 1917, le programme de 1900 ayant reçu sa complète exécution; et l'on a manifesté quelques inquiétudes en constatant qu'il nous faudrait faire pendant onze ans un bien gros effort pour être assurés d'opposer aux trente-huit cuirassés modernes de nos voisins un égal nombre d'unités de combat suffisamment récentes. Ces inquiétudes sont justifiées, mais l'objet en est un peu lointain pour une nation qui ne se pique pas de prévoyance, qui n'a d'ailleurs pas l'habitude de s'occuper elle-même de ses affaires extérieures et de qui — je ne parle bien entendu que de la masse — la marine est assurément le moindre souci.

Peut-être eût-on frappé d'une manière plus sensible un plus grand nombre d'esprits si l'on eût dit, si l'on eût osé dire que, déjà en 1906, la partie serait pour nous singulièrement dangereuse. Que nous montre, en effet, la comparaison des « ordres de bataille » des deux flottes? Du côté français, vingt et un cuirassés de 1re classe (10 000 tonnes au moins), dont un tiers de très anciens et qui ont déjà subi une refonte plus ou moins heureuse, neuf cuirassés de 2e classe (6 000-8 000 tonnes) et dix-huit croiseurs cuirassés de types et de puissances fort variés, mais dont quatre ou cinq, en tout cas, trop lents et trop faibles, ne sauraient être utilisés dans des opérations actives de quelque étendue. Du côté allemand, vingt cuirassés de 1re classe[1] — vingt-deux peut-

1. 5 *Braunschweig* et 1 *Deutschland*, 5 *Wittelsbach*, 5 *Kaiser*, 4 *Brandenburg*. Ces derniers, les plus anciens, datent de 1890-92. Les plus anciens des nôtres remontent à 1880 : *Courbet*, *Dévastation*, etc. M. Bos ne les compte plus, ni cinq autres un peu plus récents, au nombre de nos unités de combat réellement susceptibles de figurer en première ligne. On voit que je suis plutôt optimiste.

A noter le chiffre 5, qui caractérise les *séries* successives des types allemands. La *division* — unité tactique — est, en Allemagne, de 4 cuirassés. L'*escadre* se compose de 2 divisions, donc de 8 cuirassés; l'*armée* de 2 escadres, donc de 16 cuirassés. Mais, d'une part, on admet que pour avoir toujours une division *homogène* de 4 cuirassés, il faut en construire 5; de l'autre, on estime nécessaire de donner au chef d'une armée navale, et, éventuellement, au chef d'une escadre, un cuirassé non endivisionné qui portera son pavillon.

être, si les unités O. et P étaient vigoureusement poussées — qui, pris dans l'ensemble, sont beaucoup plus jeunes que les nôtres, treize cuirassés de 2e classe et sept croiseurs cuirassés, tous très modernes.

D'avantage marqué je n'en vois guère, et, si j'en voyais, ce serait plutôt du côté allemand, car, là, les cuirassés d'escadre — à n'en prendre que vingt — balancent au moins les nôtres et les cuirassés de seconde ligne sont plus nombreux. A la vérité, nous comptons plus de croiseurs cuirassés; mais, sur quatorze utilisables, nous en aurons trois en Extrême-Orient et les onze autres sont, pour la plupart, beaucoup moins bien armés que leurs rivaux allemands.

Soit! dira-t-on. Puisque les forces s'équilibrent à peu près, il n'est que de rester sur la défensive, ce qui, sans flatter notre amour-propre, certainement, nous préservera du moins des pires fortunes...

Qui sait, pourtant? N'est-ce pas méconnaître justement cet esprit d'initiative hardie dont je parlais tout à l'heure et qui anime la flotte allemande, comme il inspirera, d'ailleurs, le moment venu, la politique de l'empereur Guillaume et la stratégie de son grand état-major, que de l'imaginer, cette flotte, gardant elle aussi une prudente réserve et renonçant à profiter non seulement de la supériorité de force morale qui résulte d'une offensive vigoureusement conduite contre un adversaire surpris et incertain, mais encore du bénéfice considérable que lui assurerait, au début des hostilités, l'inévitable division de nos escadres? Qui sait quels coups pourrait nous porter, dans ces circonstances critiques, une puissante armée navale, concentrée en temps utile, parfaitement organisée et pourvue, comme le sera celle-ci; et qui peut douter, après ce que nous venons de voir, de l'influence des premières opérations sur l'issue de la lutte?...

***

UNE

VISITE AU FORT DE HAM

— 1851 —

I

Nos amis, les généraux Lamoricière et Bedeau, ayant été conduits et enfermés dans le fort de Ham, à la suite des événements du 2 décembre 1851, nous formâmes le projet, M. Dufaure et moi, d'aller leur rendre visite, si, comme MM. de Tocqueville et de Beaumont qui venaient de pénétrer jusqu'à eux, nous pouvions en obtenir la permission. M. de ***, chef de division au ministère de l'Intérieur, voulut bien se charger, sans que nous eussions à faire aucune démarche, de nous procurer cette permission. A trois heures du matin, — moment où M. de Morny, de retour des réunions mondaines, donnait quelques signatures, — M. de ***, lui demanda celles qui nous intéressaient : « Il est temps que ces pèlerinages politiques finissent! » dit avec impatience M. de Morny. Il signa pourtant, et le lendemain nous recevions le précieux papier qui devait, pour un instant, nous rendre à nos amis.

Les bruits les plus sinistres avaient couru, depuis le 2 décembre, sur les projets de Bonaparte à l'égard des généraux arrêtés : on avait parlé d'embarquement forcé, de déportation ou de voyage prolongé dans les contrées les plus lointaines. Les mesures officielles pouvaient se combiner avec des crimes clandestins. Tout était possible sous un régime de violence et

de terreur, inauguré par le parjure, baptisé dans le sang, pour lequel la présence, l'existence même de ces hommes courageux, restés fidèles aux lois et entourés du respect et de la considération du pays, était comme un reproche vivant et une menace permanente. Chaque jour pouvait amener quelque résolution nouvelle. Nous convînmes de partir sur-le-champ.

Au chemin de fer, nous trouvâmes M. de Dampierre, un des représentants qui avaient joué le rôle le plus digne dans les deux dernières Assemblées, un de ceux qui, au 2 décembre, avaient été arrêtés à la mairie du Xe arrondissement. M. de Dampierre se rendait aussi à Ham pour y voir le général Bedeau. Il prit avec nous, à Noyon, la voiture qui devait nous conduire au but de notre voyage. Nous y arrivions le 30 décembre dans l'après-midi.

Faire viser nos permissions par le commissaire de police, était la première formalité à remplir. Dans une chambre froide, où l'on arrivait en traversant la boutique d'un marchand de papiers, nous trouvâmes ce fonctionnaire qui, à la lecture de nos noms, afficha envers nous les manières empressées et obséquieuses, lesquelles, chez ses agents, s'allient souvent avec la dureté des formes et l'esprit le plus tracassier. Son cachet était à la mairie, il courut le chercher et, ayant accompli ce qui était de son ministère, nous offrit de nous conduire lui-même au château. La lecture du visa nous expliqua ce zèle. Le commissaire s'appelait Dufaure et mon compagnon de voyage, qui n'avait avec lui aucun autre rapport que celui de l'homonymie, se rappela qu'étant ministre de l'Intérieur, il l'avait relevé d'une disgrâce encourue, non sans motifs, mais sans proportion à la faute commise. Ce personnage si poli, si souple, si complaisant et saluant si bas, nous apprîmes bientôt qu'il obsédait la population de Ham par ses intrigues, ses exigences importunes et son espionnage inquiet. Mais le lieu même où il exerçait ses fonctions et les prisonniers qu'il surveillait de loin, l'avertissaient des étranges et subtils retours de la politique en France et il s'était dit, sans doute, qu'il pourrait un jour dépendre encore de la signature de l'ancien ministre, qui venait de lui demander la sienne.

En quelques pas, nous étions au château de Ham. Devant ses tours et ses fossés, une pénible impression nous saisissait.

A la pensée des généreux citoyens, des amis éprouvés que nous allions revoir, se mêlait celle des crimes publics qui leur ravissaient la liberté. Le premier Bonaparte, foulant aux pieds les conquêtes politiques de 1789, faisait de Ham une prison d'État. Après sa chute, lorsque que le gouvernement constitutionnel eut rendu aux citoyens leurs droits, des arrêts de la justice ouvrirent seuls les portes de cette forteresse. Si Moncey, pour avoir refusé de déshonorer ses cheveux blancs par le jugement du maréchal Ney, y passait quelques jours en 1815, les lois de la discipline militaire autorisaient cette mesure que la politique seule condamnait. C'étaient des arrêts de la Cour des pairs qui avaient envoyé à Ham les signataires des ordonnances de Juillet et l'auteur des folles équipées de Boulogne et de Strasbourg. Pour la première fois depuis trente-six ans, sans le concours de la justice, sans formes judiciaires, par un acte de bon plaisir, des citoyens entraient dans cette prison. Et ces citoyens, quels étaient-ils? Des généraux dont le sang avait coulé pour la France; des représentants sacrés par le suffrage populaire. On n'avait respecté en eux ni la gloire militaire ni les services éclatants ni la majesté de la représentation nationale; celui qui avait commandé ces attentats était l'homme même qui, dix-huit mois auparavant, s'était, avec une hypocrite emphase, accusé comme d'un crime d'avoir attaqué les lois de son pays, et qui, élevé à la première magistrature, dépositaire de toutes les forces de la République, les avait tournées contre la République elle-même : il ne s'était pas trouvé un agent qui refusât son concours, pas un magistrat qui revendiquât l'autorité des lois.

Des sentinelles se promenant de tous côtés, une foule de soldats encombrant les guichets des portes et les cours, témoignaient des précautions extraordinaires prodiguées autour des prisonniers. Pendant que l'on examinait nos permissions à l'entrée, nous nous vîmes observés avec curiosité, nous et ceux qui nous recevaient. Il était évident que, pour prévenir toute surprise, on avait organisé des contrôles doubles sur les surveillants eux-mêmes. On nous conduisit au commandant du château, vieil officier affectant la bonhomie et qui nous reçut avec une bienveillance officielle. Il voulut nous pré-

senter lui-même à nos amis et se rendre ainsi le témoin, peu discret sans doute, de notre première entrevue.

Les détenus occupaient une petite maison de briques, construite dans l'enceinte du fort et dans laquelle avaient été logés les ministres de Charles X et le conspirateur de Boulogne. Comme nous approchions, les impressions douloureuses dont nous ne pouvions pas nous défendre furent interrompues par de vives clameurs qui partaient du premier étage où une fenêtre s'était bruyamment ouverte : « Voilà les amis, les voilà, bravo, les amis ! » C'était le brave général Bedeau qui nous avait aperçus de sa chambre et ne pouvait contenir sa joie. Notre première visite fut pour lui. Chaque palier de l'escalier, je pourrais presque dire chaque marche, était gardée par des hommes armés, d'une tournure étrange et qui n'avaient du militaire que l'uniforme. Nous sûmes plus tard que ces hommes n'étaient pas des soldats. Ils sortaient de la prison de Poissy, où ils remplissaient l'office de geôliers. On avait fait à l'armée l'honneur de croire qu'on ne pouvait pas, avec sécurité, lui confier la garde immédiate de ses généraux.

Le général Bedeau, dans sa chambre de prisonnier, conservait les manières élégantes et aisées qui dissimulent l'homme de guerre sous l'homme du monde. Une redingote brune serrait sa taille bien prise, sa physionomie bienveillante, ses yeux limpides et bleus n'avaient rien perdu de leur douceur. Les paroles se pressaient sur ses lèvres comme si, longtemps renfermées, elles eussent besoin de faire explosion, et ses questions se succédaient si rapidement que nous avions à peine le temps d'y répondre.

— C'est ici — nous dit-il, en nous montrant les murs de sa prison, — c'est ici que j'ai passé treize jours au secret, sans livres, sans papiers, dans l'ignorance la plus absolue des événements du dehors, sans aucune des distractions qu'on accorde au dernier des criminels. Cependant la Providence a permis que je n'y fusse pas absolument seul. Le premier jour, j'avais entendu que la chambre contiguë à la mienne était occupée, je frappai légèrement pour établir des intelligences. On ne me répondit point; présumant que le voisin pouvait être un officier ou quelqu'un de nos gardiens, je

n'insistai pas. Cependant, celui qui était logé dans cette chambre n'en sortait point, recevait les mêmes visites que moi et était l'objet des mêmes précautions. Elle renfermait donc aussi un prisonnier. Après deux jours d'attente, je me hasardai à renouveler ma tentative et cette fois j'eus le bonheur d'obtenir une réponse. C'était Charras qui, craignant un piège de prison, avait, le premier jour, fait la sourde oreille. Nous parvînmes, avec l'adresse que suggère la captivité, à échanger quelques communications à la dérobée.

» Il faut avoir été en prison et au secret pour comprendre le plaisir que nous faisaient ces communications, bien que sans cesse interrompues par la crainte de les voir découvrir. De son côté, Changarnier a trouvé un soldat, autrefois sous ses ordres, qui s'est mis à la disposition de son domestique, pour tous les services dont il aurait besoin. Lamoricière, logé au rez-de-chaussée, a rencontré parmi les troupes qui occupaient la cour des regards amis et dévoués. Une pipe déposée sur sa fenêtre et dans laquelle il insérait de petits papiers exprimant ses désirs et ses besoins, était prise par un soldat qui la portait à ses lèvres, comme pour fumer, il lisait le contenu du billet et s'empressait de faire tout ce qu'avait demandé le général. C'est ainsi que nous avons déjoué la sévérité des mesures prises contre nous.

Nous passâmes quelque temps avec le général Bedeau. Il était toujours tel que nous l'avions connu : cœur droit, esprit généreux, caractère chevaleresque, dévoué à la règle, religieux observateur des lois qu'il respectait avec le culte du soldat pour la discipline et plus indigné des attentats dirigés contre elles que de ses propres injures. A travers sa gaieté et l'animation de son langage perçait un sentiment de tristesse contenue et de secrète mélancolie.

Un de ses parents était auprès de lui : nous crûmes devoir les laisser ensemble et aller voir le général de Lamoricière. Il occupait, au rez-de-chaussée, la chambre où avait été autrefois M. de Chantelauze. Nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, les jambes entourées de couvertures et étendues sur une chaise. A peine pût-il se soulever pour nous embrasser. Il était tourmenté par un accès de goutte qui s'était porté sur les genoux.

— Je les ai prévenus, nous disait-il, quand ils m'ont jeté dans cette chambre humide, que le froid, le défaut d'exercice, une atmosphère malsaine me rendraient les maux dont j'ai contracté le germe en Afrique; ils n'ont rien écouté et mes pressentiments ne se sont que trop réalisés.

Cet homme encore jeune, signalé par tant d'actions d'éclat, dont l'épée avait servi la France en Afrique pour l'agrandissement de la conquête, à Paris pour la défense des lois, dont la parole avait honoré la tribune, expiait ainsi ses services et sa popularité.

Auprès de lui était sa jeune et charmante femme, absente de Paris le 2 décembre, accourue à la première nouvelle des événements et dont on lui avait pendant de longs jours refusé la compagnie. Cette femme destinée au monde où elle brillait, fière du nom qu'elle portait et semblait avoir reçu pour unir la grâce à la force, avait déjà été éprouvée par les angoisses d'une longue anxiété pendant les journées de Juin; elle avait aussi perdu un enfant bien aimé. Terrifiée par les nouvelles du 2 décembre, elle l'était encore par le mystère sinistre qui planait sur le sort réservé à son mari.

Le général conservait cette gaieté pleine de bon sens, de verve et de piquants propos, qui fait de lui un des plus fidèles spécimens, si je puis m'exprimer ainsi, du soldat français. Il n'avait rien perdu de ce regard animé, de ce visage expressif qui complète si bien son langage coloré. Malgré les atteintes de la goutte, son œil brillait du même feu et sa conversation pétillait des mêmes étincelles. Nous nous informâmes d'abord des circonstances qui avaient marquée la translation à Ham. Mille bruits avaient couru et nous désirions connaître la vérité.

— Cela est bien simple, nous dit le général, on nous a jetés dans une voiture cellulaire et, pour ajouter à la délicatesse du procédé, il se trouvait que c'était une voiture destinée aux femmes et dont les dimensions étroites nous livraient au supplice de Procuste, comme nous disions au collège. Je ne leur en veux point. Il est clair que, pour arrêter les honnêtes gens, les voitures destinées aux coquins n'étaient pas en nombre suffisant. On ne nous dit point où nous allions et nos gardiens, qui probablement l'ignoraient aussi, avaient ordre de ne pas

répondre à nos questions. On nous avait enlevés au milieu de la nuit et je sentais seulement que nous étions sur un chemin de fer. Au point du jour, je reconnus que c'était celui du Nord. Je présumais bien qu'on nous menait à Ham. A Noyon, nous quittâmes le chemin de fer. Une escorte armée entourait notre voiture et comme on avait encore eu l'attention de la composer d'infanterie, il fallait marcher au pas. Nous étions transis de froid : les souffrances d'une nuit dans les montagnes de l'Atlas, moins le mouvement, l'air et l'espace. Bref, on nous tint treize heures consécutives dans ces prisons roulantes, tandis que pour les forçats, le maximum du temps qu'ils y passent sans s'arrêter est fixé à six heures. Chacun de nous avait été séparément placé dans son alvéole et ne savait quels étaient ses compagnons de voyage. Je ne doutais pourtant pas que l'on eût choisi pour être prisonniers avec moi, ceux avec qui j'avais déjà partagé les fatigues de la guerre, les luttes de la tribune et la fidélité à la loi.

— Je puis, dis-je au général, compléter votre récit par un petit épisode que M. Thiers m'a raconté. Il était à Mazas avec vous. Votre voix, dont vous ne tempériez pas les éclats, arriva jusqu'à lui. Le même gardien vous servait tous les deux et il avait été soldat sous vos ordres. Le matin de votre enlèvement, il se fit beaucoup de bruit. M. Thiers devait être du voyage et ses paquets étaient déjà faits. Un contre-ordre le retint à Paris. Après votre départ, dont il avait entendu le mouvement, il vit reparaître le gardien dans sa cellule.

» — Eh bien ! lui dit-il, vous venez de mettre ces messieurs en voiture ; le général de Lamoricière en était?

» — Oui, monsieur, mon pauvre général, qui m'aurait dit...

» — Son départ vous fait de la peine?

» — Oh, ce n'est pas seulement cela...

» Il mettait la main sur son cœur.

» — J'ai là, continua-t-il, quelque chose qui me fait mal.

» Figurez-vous, monsieur, qu'il avait son cigare à la bouche : vous savez qu'il ne peut pas s'en passer. On m'a ordonné de le lui retirer. Je ne savais comment m'y prendre ; mais il avait tout entendu, et, prenant le cigare, il me l'a remis sans rien dire.

— En effet, je me rappelle, dit le général. Ils auront beau

faire, nous avons dans l'armée des amis qu'ils ne nous enlèveront pas. Si les généraux délaissent leurs compagnons, les soldats n'oublient pas leurs chefs.

— Mais comment vous traite-t-on ici? demanda M. Dufaure.

— Matériellement, nous ne sommes pas mal. On nous donne, pour notre argent, une bonne nourriture et nous n'avons pas à nous plaindre à cet égard; mais vous ne pouvez vous faire une idée des tracasseries que leur suggère la peur de nous voir sortir de leurs griffes. Des sœurs de charité se sont offertes pour me soigner; un ecclésiastique a demandé la permission de me visiter: sœurs et prêtre ont été repoussés. Pour nettoyer nos chambres, on a fait venir des condamnés, si bien condamnés que, la besogne achevée, on les réintègre en prison; des faces patibulaires, vrai gibier de potence, le crime et la bassesse tout ensemble. Je voudrais vous les montrer pour la curiosité du fait. Ils nous espionnent, écoutent aux portes, boivent le vin du général Leflô qui, par raison de santé, en a quelques bouteilles dans sa chambre. Pendant les premiers jours, ils entraient à la cuisine, tournaient autour des fourneaux, voulaient nous apporter les plats, enfin, ils avaient des allures extraordinaires à l'endroit de nos aliments. J'ai fait venir le commandant et je lui ai dit: « Vous nous tenez en prison contre toutes les lois, mais vous avez des ordres et ce n'est pas de vous que nous nous plaignons. Si un de ces matins vous recevez une sentence de quelque commission militaire qui nous condamne à mort, vous nous ferez fusiller, cela va tout seul; mais ne nous laissez pas empoisonner : ce dénouement n'aurait pas bonne mine et ne ferait pas honneur à vos cheveux gris. » Il s'est tenu pour averti. Les condamnés rentrent en prison quand nos chambres sont faites et nos domestiques nous servent à table. Je ne sais ce que mes soupçons pouvaient avoir de fondé, mais je connais assez ceux à qui j'ai affaire, à commencer par le chef de la bande, pour les croire capables de tout. Mais, reprit-il, c'est assez parler de moi, occupons-nous à présent des affaires publiques.

Il se mit alors à tracer le tableau de la situation que le 2 décembre avait créée; à l'intérieur, la République détruite, la

toute puissance de la force brutale, une volonté unique régnant sur des complices asservis, les partis aux abois, la France partagée entre les appétits égoïstes des hommes de Bourse, empressés à dévorer le régal d'un moment, et les passions grossières des chefs populaires, si arrogants il y a peu de jours, fuyant à présent devant quelques compagnies de gendarmes ; toutes les bases de l'ordre social renversées, la loi sans autorité, le pouvoir sans vertu, le triomphe du parjure, le plus détestable des exemples donné au peuple, celui de l'immoralité sur le pavois et le pouvoir ayant pour fondement tout ce qui peut le rendre fragile et méprisable. A l'extérieur, l'Europe attentive, saluant de ses acclamations le fait qui renversait un régime dont elle abhorrait l'origine et redoutait la contagion, approuvant Bonaparte, comme on fait du bourreau dont on se sert en le couvrant de mépris, mais pleine de méfiance envers l'héritier d'un nom qui lui rappelait ses plus humiliantes défaites et n'échappant à la peur de l'anarchie que pour éprouver l'effroi de la guerre, peut-être même de la conquête ; concertée pour tendre une main amie et faire des préparatifs de défense, exprimant l'adhésion dans ses dépêches publiques, organisant la résistance dans ses dépêches secrètes ; en proie à de perpétuelles alarmes devant cette France toujours menaçante, soit que, agitée par ses factions intérieures, elle fît jaillir au dehors les rayons de sa liberté turbulente, soit que, entre les mains d'un chef audacieux, elle voulût épancher sur le continent son ardeur fiévreuse et irrésistible.

Il parlait avec chaleur ; on eût dit que ses douleurs lui accordaient une trêve. Son œil était ardent, sa parole brève et accentuée, son geste animé. Une sorte de découragement, qu'il ne pouvait dissimuler, ne l'empêchait point de rencontrer ces mots piquants qui font image, donnent du relief à la pensée et la gravent profondément dans l'esprit de l'auditeur. Il était facile de voir que les longues heures de la solitude et du secret, il les avait passées, non à gémir sur sa propre position, sur les violences indignes dont il était la victime, mais à sonder les conséquences, à approfondir le caractère des derniers événements. Nous l'écoutions avec le plus vif intérêt. M. Dufaure l'interrompait quelquefois pour appuyer

ou redresser ses opinions par quelque réflexion sensée, où se montrait la justesse de son esprit et que le général n'acceptait pas toujours sans contradiction.

Pendant cette conversation, on frappa à la porte et nous vîmes entrer le général Changarnier, qui occupait aussi une chambre au rez-de-chaussée et venait se joindre à notre entretien. Nous le retrouvâmes avec plaisir, toujours remarquable par cette tenue militaire qui n'exclut pas un soin assez jaloux de sa personne. On ne pouvait se défendre d'un profond intérêt, en rencontrant sous les verrous de Bonaparte ce général qui avait un instant balancé sa puissance, que l'Assemblée avait longtemps considéré comme son plus sûr gardien, qui l'invitait un jour à délibérer en paix, sous la foi du respect de l'armée pour la loi, et après avoir été si longtemps l'appui, le défenseur et, pour ainsi dire, la caution du président de la République, était aujourd'hui son prisonnier. Je me rappelais que, quelques jours avant celui où devait être proclamé le résultat du scrutin du 10 décembre 1848, nous avions invité le général Changarnier, partisan de la candidature de Bonaparte et alors commandant des forces de Paris, à se rendre au Conseil des ministres, et que, le général Cavaignac lui ayant demandé s'il répondait que Bonaparte n'irait pas, au lieu de se rendre à l'Élysée, prendre possession des Tuileries, il nous avait dit : « Nous avons nommé un Président et non un Empereur. Moi vivant, il n'entrera pas aux Tuileries ! » Et je me disais qu'en dépit des soupçons répandus par les partis toujours ombrageux, sa présence à cette heure dans le lieu où je le revoyais était comme le sceau de sincérité de cet ancien engagement.

On quitta bientôt les dissertations générales pour faire le récit des derniers événements et en raconter les incidents : dans le silence de la presse bâillonnée et après le long secret infligé aux prisonniers de Ham, ces récits avaient pour eux tout l'intérêt de la nouveauté. Nous nous plaisions à énumérer les actes d'indépendance, d'abnégation, de désintéressement, d'opposition ou de résistance qui prouvaient que les nobles cœurs n'avaient cessé de battre pour l'honneur et la liberté : la conduite énergique et courageuse des représentants qui avaient tenté de s'introduire dans la salle des

séances de l'Assemblée et de ceux qui s'étaient réunis à la mairie du Xe arrondissement, la déchéance prononcée, les poursuites commencées par les membres de la Haute-Cour, la majorité des anciens ministres de Bonaparte protestant contre son usurpation; tous les hommes vraiment considérables, tous ceux que le pays aimait et honorait, s'éloignant d'un pouvoir néfaste; les chefs les plus accrédités des divers partis politiques confondant, sans s'être concertés, leur antipathie ou leur hostilité. Le général Changarnier s'occupait de l'attitude prise par les autres chefs de l'armée et nous les nommait tour à tour. On eût dit un de ces appels qui se font à la suite d'une grande bataille; mais, après un sanglant combat, la gloire est pour ceux qui y ont trouvé la mort, et les larmes qu'arrache leur perte portent avec elles une douce consolation. Ce n'était pas la mort qu'avaient rencontrée ceux qui avaient défailli dans la dernière lutte, c'était la honte. Cependant, devant un résultat qui n'était pas encore définitif, quelques généraux hésitaient encore. Soit l'illusion qui fait croire à ce que l'on désire, soit la difficulté de douter de la loyauté d'autrui, nous aimions, M. Dufaure et moi, à en citer plusieurs qui avaient, disait-on, refusé leur concours.

— Que vous me faites de bien! s'écria Changarnier. Quel bonheur de pouvoir encore estimer quelqu'un!

Hélas! ce n'était qu'une fausse joie. Ces vertus, qui n'étaient pas très farouches, se sont toutes apprivoisées, et parmi ces légions de généraux, cortège obligé d'une armée permanente, à peine deux ou trois ont-ils conservé intact l'honneur du drapeau.

L'heure du dîner était arrivée. Nous y étions invités par tous les prisonniers qui avaient la permission de s'y réunir en commun; mais le général de Lamoricière, retenu par ses souffrances, ne pouvait s'y rendre, et nous le laissâmes seul avec sa femme.

Nous trouvâmes dans la salle où le couvert était mis, au premier étage, les trois autres hôtes de la prison de Ham, le général Leflô, le colonel Charras et M. Baze. N'ayant pas fait partie de l'Assemblée législative, je ne les avais pas vus depuis longtemps, et aucune liaison personnelle ne nous avait rapprochés; mais l'intimité naissait des circonstances, et, de

part et d'autre, l'accueil fut aussi affectueux que sympathique.

Par le choix de ses questeurs, l'Assemblée législative avait clairement manifesté sa résolution de résister aux tentatives de Bonaparte; aussi, au 2 décembre, furent-ils naturellement désignés à sa colère. L'un d'eux, M. de Panat, qui n'était ni moins sincère, ni moins décidé que ses collègues, dut, sans doute, à son grand âge d'échapper à la prison et s'en affligea comme d'une injure. Les deux autres payaient de leur liberté la confiance de l'Assemblée. Le général Leflô est la bravoure et la loyauté mêmes. L'armée d'Afrique l'a connu soldat intrépide et amoureux du devoir. La Bretagne, son berceau, lui a inoculé cette obstination qui, bien dirigée, fait faire de si grandes choses. Son caractère se lit sur son visage. Le front chauve, le teint pâle, les lèvres minces, l'œil brillant et plein d'intelligence, sa physionomie offre un mélange de douceur et d'audace qui lui prête un attrait singulier. Son air de résolution n'exclut pas la finesse, et le sourire qui erre de temps en temps sur sa bouche anime sa figure, que sa santé délicate a vieilli avant l'âge.

Son ancien collègue, M. Baze, n'est pas un soldat, mais son ardeur n'en est pas moins militante. A l'Assemblée, il excellait dans les escarmouches parlementaires, non moins que dans les discussions juridiques. Jurisconsulte, homme de droit, ce qui le blesse le plus vivement dans sa captivité, c'est la violation du droit. Il me rappelle M. Cousin qui, arrêté en Prusse sous la Restauration, ne reprochait qu'une chose au ministre qui l'avait jeté en prison, c'était d'avoir méconnu les règles de la logique. Petit de taille, mais plein de force, M. Baze appartient à ces races du Midi, remarquables par la vigueur, l'intelligence et l'esprit d'à-propos. A une autre époque, il se serait laissé égorger sur son siège comme le président Duranty, mais peut-être son tempérament l'eût-il appelé plutôt à la tête des ligueurs et quel qu'eût été son parti, il s'y fût distingué par sa décision et son courage.

Le troisième des nouveaux hôtes qui nous ont conviés est le colonel Charras. Sa barbe longue et touffue, ses sourcils noirs et épais donnent à son visage un aspect dur et sévère, mais pour qui le voit de près, son regard perçant brille des

éclairs de l'esprit, et son visage a une expression de bonté. Après les journées de Juin, lorsque quelques députés parmi lesquels je me trouvais, furent chargés par leurs collègues de se rendre auprès du chef du pouvoir exécutif pour s'entendre avec lui sur l'organisation du nouveau gouvernement, le général Cavaignac insistait pour conserver le colonel Charras, au moins comme sous-secrétaire d'État à la guerre, et exaltait ses brillantes qualités : « Il n'a contre lui, disait-il, que sa grande diablesse de barbe, mais je tâcherai d'obtenir qu'il la coupe. »

A l'Assemblée, le colonel Charras devait à ce sombre ornement, ainsi qu'à ses interruptions violentes, les antipathies de la majorité ; mais la gauche comptait dans ses rangs peu d'esprits plus politiques et de cœurs plus généreux. Ce sont ses titres à la persécution.

M. de Dampierre et le parent du général Bedeau sont aussi parmi les invités. On se met à table, la conversation s'anime, et n'était le sentiment d'indignation qui couve au fond des cœurs, en écoutant les propos qui s'échangent, les souvenirs de nos anciennes relations, les anecdotes parlementaires, les mille récits tantôt plaisants, tantôt tragiques qui s'entrecroisent, la vivacité des saillies, le choc des réparties, nul ne pourrait croire que cette table est dressée dans une prison et que la plupart des convives sont séparés de tout ce qui leur est cher, ont vu se briser leur avenir, leur carrière, s'évanouir les rêves de leurs ambitions les plus légitimes et ne savent pas quel sort leur réserve le vainqueur.

Les derniers événements font presque seuls les frais de la conversation. Chacun fournit son écot et apporte sa nouvelle. Les invités, venus de Paris, sont les mieux informés; mais les prisonniers eux-mêmes, dans les visites qu'ils ont reçues, dans les lettres qui leur sont parvenues, ont recueilli de nombreux détails qui leur permettent de ne pas se borner au rôle d'auditeurs.

Celui-ci raconte comment les barricades ont été élevées à Paris, le 4 décembre, sous les yeux et avec le concours de la police. Maupas les avaient annoncées par une lettre où se trouvaient ces mots : « A ce jour, les barricades. » Des sergents de ville y ont été employés. La bourgeoisie n'adhérait

pas au coup d'État : il fallait l'effrayer et la contraindre à opter entre la dictature et l'insurrection. Sans doute, pour protester jusqu'au bout, pour ne pas se rendre sans combat, quelques républicains ont fait aussi des barricades et tiré des coups de fusil; mais ils étaient en petit nombre et le peuple de Paris, les masses qui font les révolutions, sont restées étrangères à la lutte.

On rit des sottes terreurs du Préfet de police. A l'aide du télégraphe qui le met en rapport avec l'Intérieur, il avise M. de Morny : « On me dit que le prince de Joinville est à quarante lieues de Paris, à la tête d'un régiment. Je n'y crois pas. — Ni moi non plus ! » répond le ministre. Deux heures après, nouvelle dépêche : « La préfecture va être envahie. Le peuple marche sur elle. Je n'ai que cinq cents hommes! — Servez-vous-en ! » répond le narquois télégraphe.

Un mot du fils de M. de Rémusat paraît fort piquant. Il se présente à la préfecture : « Je veux voir M. de Rémusat, mon père. » Après quelques difficultés, l'agent lui demande : « Comment vous appelez-vous? — Monsieur, reprend le jeune homme du ton le plus sérieux, dans ma famille, ce n'est pas comme dans le gouvernement, on porte le nom de son père. Je m'appelle Rémusat. »

M. Bureau de Pusy, moins plaisant, n'a pas été moins ferme. Il s'était rendu à Mazas : « Que voulez-vous? lui dit un officier. — Je viens voir mes parents, M. G. de Beaumont, ancien ambassadeur à Londres, M. de Rémusat, ancien ministre de l'Intérieur; mon ami, M. de Tocqueville, ancien ministre des Affaires étrangères. Comme les coquins sont dans les hôtels du gouvernement, j'ai pensé que les honnêtes gens qui ont disparu de chez eux étaient en prison. »

On raconte que M. Odilon Barrot, rencontrant M. B... un de ses amis, rallié au coup d'État, traverse la rue pour l'éviter; l'autre le suit et lui dit d'un ton suppliant : « Ne me tenez pas rigueur, ce que j'ai fait c'est pour mon fils, il l'a exigé. — Vous l'avez donc bien mal élevé », répond M. Barrot avec un accent sévère, et il passe.

On parle avec bonheur de l'attitude énergique gardée par les femmes. C'est madame de Tocqueville qui, allant réclamer son mari à la caserne du quai d'Orsay et repoussée bru-

talement par les soldats, s'écrie : « Après avoir arrêté vos généraux, il ne vous restait plus qu'à maltraiter les femmes. Anglaise, j'ai épousé un de vos représentants ; j'étais fière de la nouvelle patrie qu'il m'avait donnée; vous me faites regretter celle que j'ai perdue. »

C'est madame Jules de Lasteyrie résistant avec courage aux agents qui envahissent son domicile. Madame de G... elle-même stigmatise les héros du jour par un mot qui peut se répéter entre hommes : « Passe encore pour des femmes entretenues, mais des hommes! »

La conduite de l'armée excite autant de douleur que de honte. Cependant, plus d'un officier a rougi du rôle qu'il se croyait imposé par la discipline. M. de Corcelles, détenu dans un fort, en un mouvement de colère bien légitime, laisse échapper ces paroles : « Mieux vaut encore avoir affaire à la police qu'à l'armée. » Un officier l'entend, lui jette un regard plein d'amertume et lui dit : « Vous n'êtes pas généreux, monsieur. »

C'est d'en haut que sont partis tous les ordres. Saint-Arnaud, tour à tour garde du corps, maître de danse à Londres, comédien à l'Ambigu sous le nom de Florival, geôlier sous-ordre de la duchesse de Berri, et Magnan, qui avait déjà mis la main dans la conspiration de Boulogne, voilà les deux principaux complices de Bonaparte qui leur donnera pour salaire le bâton de maréchal et en attendant les gorge d'or. Ils n'ont trouvé qu'une trop facile obéissance auprès des autres généraux, choisis, rassemblés, promus en vue du coup d'État.

Les chasseurs de Vincennes qui entouraient la Chambre étaient ivres. On demandait à un d'eux : « Es-tu content ? — Je le crois bien, répondit-il, toujours saoul et le caporal ne dit rien. » Il s'en est fallu de peu qu'une horrible boucherie des représentants de la nation ne surpassât les plus cruelles scènes de la Révolution.

Les pensées se reportent douloureusement sur les représentants qui ont été arrêtés et dont beaucoup sont encore détenus. A la caserne du quai d'Orsay, où l'on avait conduit ceux qui s'étaient réunis à la mairie du Xe arrondissement, on était embarrassé de cette proie inattendue. La liberté était offerte

à qui voudrait. Tous refusèrent. Un noble vieillard plus qu'octogénaire, un digne Breton qui n'en était pas à faire ses preuves de courage, M. de Kératry, voulut demeurer dans la cour de la caserne, exposé au brouillard glacial d'une nuit de décembre. M. le duc de Broglie, surpris par un accès de goutte, ne se retira que le matin, vaincu par la douleur. M. Dufaure, dont la femme venait d'accoucher, demanda seulement la permission d'aller passer une heure auprès d'elle et revint se constituer prisonnier. Plusieurs représentants, qui ne s'étaient pas trouvés à la mairie du X[e] arrondissement, sollicitèrent comme une grâce la faveur d'être arrêtés, généreuse satisfaction qui fut refusée à plusieurs. L'un d'eux, ancien militaire, brave et résolu, qui, au 15 mai, avait interpellé à haute voix les violateurs de la représentation nationale, M. d'Adelswald, entre dans un bureau de tabac du faubourg Saint-Honoré, près de l'Élysée, il y aperçoit un officier : « Capitaine, lui dit-il, savez-vous comment on appelle ceux qui font le métier que vous faites? — Que voulez-vous dire, monsieur? — On les appelle des brigands : qu'est-ce qu'un brigand, sinon celui qui se met en dehors de toutes les lois? — Monsieur, je vous arrête. — Je suis prêt à vous suivre. » On arrive bientôt au corps de garde voisin. M. d'Adelswald donne ses noms et sa qualité de représentant : « J'en ai donc arrêté un, s'écrie l'officier, je m'en félicite. — Vous faites d'autant mieux, reprend le prisonnier, en lui saisissant la boutonnière, que je n'aperçois là aucune décoration et que ce haut fait pourra vous la faire obtenir; si vous vous croyez offensé, voici ma carte. »

Dans une conjoncture où la prison est sollicitée comme un honneur, les vainqueurs et leurs adhérents rougissent parfois de leur triomphe et subissent mille avanies. On leur refuse le salut, on les évite, on établit autour d'eux une sorte de quarantaine et les plus anciennes liaisons sont rompues. M. de Flahaut, vieil ami du duc de Broglie, se présente chez lui. A sa vue, madame d'Haussonville, assise auprès du lit de son père, se lève et se retire brusquement : « Comment vas-tu? dit le général au duc. — Comme vous voyez, répond sèchement celui-ci. La goutte m'a cloué dans mon lit. Il n'y a que cette raison qui puisse, en ce moment, dispenser un hon-

nête homme d'être en prison. » Le général Rulhière, mis à la retraite, ainsi que le général Oudinot, écrit à Saint-Arnaud : « En 1830, le général Rulhière, inspecteur général, en tournée en Afrique, a sauvé au capitaine Saint-Arnaud son honneur et son épée. Il était naturel que le capitaine Saint-Arnaud, devenu général et ministre de la Guerre, ne pouvant toucher à l'honneur du général Rulhière, lui brisât son épée. »

L'entretien se reporte à l'arrestation des représentants. On les a transférés aussi dans des voitures cellulaires. Quelques-uns, en raison de leur grande taille ou de leur corpulence, ne pouvaient s'y placer. Ils y ont été introduits de force. Un d'eux, à qui une grave indisposition faisait vomir le sang, excitait la pitié des autres : « Il sera aussi bien là dedans », dit un des agents en le poussant rudement. On avait ordonné la veille de vider la prison de Mazas, et, pour y parvenir, on a mis en liberté plus d'un prisonnier. Les forts qui entouraient Paris ont fourni les prisons qui manquaient. MM. de Dampierre et Dufaure étaient au Mont-Valérien. Ils y ont laissé les généraux Oudinot et Lauriston. MM. Antony Thouret, Piscatory et quelques autres n'en sont sortis que par force ou, pour parler plus exactement, par surprise. Aucun d'eux ne voulant dire son nom, ni obtenir séparément sa liberté, on a fait venir Duponceau, le chef des huissiers de la Chambre, et sur sa désignation on a mis à part ceux qu'on était pressé d'élargir. Ils ont cru qu'il s'agissait de passer dans une autre prison ; on les a entassés dans un omnibus qui les a déposés sur la place de la Concorde. Le duc de Luynes, qui était monté comme les autres dans les voitures cellulaires et qui avait insisté pour être traité comme ses collègues, était dans le fort du Mont-Valérien. Au moment où l'on offrait de mettre en liberté ceux qui en feraient la demande, il s'était groupé avec quelques autres pour se concerter, non sur la conduite à suivre, — on était d'accord à cet égard, — mais sur le langage à tenir ; un commissaire de police s'approche, comme pour se mêler à la conversation. M. de Luynes se redresse de toute sa grande taille et avec un geste superbe de hauteur aristocratique, lui fait signe de s'éloigner disant ces seuls mots : « Monsieur, nous discutons une question d'honneur et de délicatesse. »

Les traitements infligés aux représentants ne révoltent qu'en raison du caractère public de ceux qui les ont subis. Pour se faire une idée du degré auquel toutes les lois de l'humanité ont été violées, il faut savoir ce qui s'est passé dans les lieux où l'on a entassé les hommes du peuple qui ont été arrêtés par milliers. On les a réunis pêle-mêle à Bicêtre et dans les casemates des forts de Vanves et d'Ivry. Ils étaient dans d'horribles cloaques où la boue, les immondices, infectaient l'air et couvraient le sol d'une couche épaisse et pestilentielle. On les y a laissés pendant de longs jours et de longues nuits. Les arrestations ont été faites en masse, sans mandat, même du pouvoir administratif. On cernait un café, une maison suspecte et tous ceux qui s'y trouvaient étaient saisis, emmenés et précipités à Bicêtre ou dans les forts : on disposait de ces malheureux comme d'un vil bétail.

— Quels détestables crimes, se prit à dire M. Dufaure, avec l'accent d'une profonde indignation. Que de dénonciations, que de vengeances privées ont dû s'exercer dans l'ombre ! Comme nous le disait un jour le général Cavaignac, dans les troubles civils, au sein d'une grande ville, il n'y a pas de rue qui n'ait son Marius et son Sylla. Ils ne voient donc pas quelle voie ils ouvrent pour l'avenir, quels prétextes ils donnent aux plus terribles représailles ? En 1848, la révolution s'est faite sans effusion de sang. Plus de trente années de respect pour les lois, pour les règles de l'humanité, pour la dignité sacrée de la vie humaine avaient inculqué dans les esprits des habitudes de douceur, de clémence et de modération. Cette barrière est détruite. Elle l'a été sous le prétexte menteur du rétablissement de l'ordre et, je suis affligé de le dire, avec l'assentiment tacite des classes moyennes effrayées. Qu'opposer désormais aux classes populaires, si jamais, dans ce pays de révolutions et de renversements politiques, la force et le pouvoir leur reviennent ? Comment espérer que l'esprit de liberté, si prompt à s'égarer, à s'imprégner de passions vives et ardentes, saura respecter des limites devant lesquelles ne s'est pas arrêté l'esprit de conservation, modéré par nature et circonspect par intérêt ?... Mais je vous demande pardon de cette digression que je n'ai pu retenir ; revenons aux récits que j'ai eu le tort d'interrompre.

On raconta alors comment, pendant les scènes qui viennent d'être retracées, les triomphateurs cherchaient à organiser un gouvernement qui trompât le public. Une Commission consultative était formée pour remplacer provisoirement le corps politique qui venait de disparaître et qu'on devait parodier plus tard. Des noms hostiles au coup d'État, ceux même de représentants encore arrêtés furent inscrits parmi les membres de cette commission. Les réclamations affluèrent immédiatement, beaucoup se tenant pour déshonorés de figurer sur cette liste. Défense fut faite aux journaux d'accueillir les protestations. Quelques-uns des mécontents parvinrent jusqu'au ministre de l'Intérieur. « Nous avons pris vos noms, leur répondit-il, parce que nous en avions besoin et nous les gardons. Dans la bataille qui vient de se livrer, nous jouions nos têtes. Nous avons obtenu la victoire et nous en usons. Si nous avions été vaincus, nous ne demanderions grâce à personne. » Les plus indignés se sont efforcés de déjouer cette fraude qui, disposant de ce qui avait toujours paru hors des atteintes du pouvoir, leur vole leur honneur. M. Léon Faucher écrit au Président une lettre impérieuse et est réduit à la faire copier et distribuer à la main. M. J. Perrier parcourt les rues où ont été placardés les noms des membres de la commission consultative et efface le sien avec le bout de sa canne, prenant les passants à témoin. M. Beugnot envoie sa carte à tous ceux qui le connaissent, avec cette addition manuscrite : « Qui n'est pas membre de la Commission consultative. » M. de Coislin menace M. de Morny de lui donner des soufflets et n'obtient pas satisfaction.

Le préfet de police, en même temps qu'il incarcère les patriotes, cherche à intimider les gens du monde qui ne peuvent contenir leurs paroles de réprobation. Des agents de police sont chargés d'effrayer ceux dont les salons sont devenus le dernier asile de la pensée libre. La duchesse de Gontaut est l'objet d'une perquisition sous le prétexte d'armes cachées, deux jours après avoir prié M. ***, rallié au Gouvernement, d'avoir à ne plus venir chez elle. On menace la duchesse d'Osmond : elle déclare qu'elle va quitter Paris où elle dépense cent mille francs chaque hiver. La police exige des invitations pour un bal annoncé dans le faubourg Saint-Germain.

On les refuse ; la liste des invités doit être communiquée ; et après en avoir pris connaissance, l'agent déclare renoncer aux billets : le bal est contremandé sur la certitude qu'il devait y avoir des espions sur la liste. Les mots dits chez M. Odilon Barrot sont aussitôt rapportés à l'Élysée, par qui? on ne le sait, mais la preuve en a été faite.

— Cette « révolution », dit le général Bedeau, se distingue par un caractère tout particulier. On a vu conspirer par amour du bruit, par galanterie, comme sous la Fronde, par soif du pouvoir, par ambition, ce qui est le cas le plus ordinaire ; ici, le mouvement n'a été déterminé que par des besoins d'argent. Quand on voudra donner son vrai nom au coup de main du 2 Décembre, il faudra l'appeler la conspiration des débiteurs insolvables.

Tels sont les faits que l'on se contait, sans ordre, selon le hasard des souvenirs, comme je les rapporte ici. Telles étaient les pensées qui obsédaient l'esprit des convives et que chacun exprimait à sa manière. M. Dufaure mêlait à ses récits les réflexions simples et profondes qui se présentent d'elles-mêmes à son esprit sérieux et réfléchi ; le général Changarnier se bornait à laisser échapper quelques mots pleins d'une vive amertume ; on découvrait au fond des paroles du général Leflô et du colonel Charras comme un besoin de vengeance, plus personnel chez le premier, plus politique chez le second ; M. Baze ne perdait pas une occasion de faire appel aux lois et au sentiment de justice ; le langage du général Bedeau trahissait une sorte de lutte entre la colère et la résignation, et l'on sentait qu'il avait besoin de se réfugier dans son âme pieuse et douce pour résister à une indignation toujours prête à déborder.

Cependant M. Dufaure, dont la gravité n'exclut pas une piquante malice et qui sait au besoin mêler le sarcasme au raisonnement, voulut terminer la conversation par un trait qui dissipât un peu la tristesse à laquelle nous étions prêts à céder. Il demanda la parole pour proposer un toast, tira un papier de sa poche, se leva et lut ce qui suit : « Monsieur le maire, je suis profondément ému de la réception affectueuse que je reçois de vos concitoyens, mais, croyez-le, si je suis venu à Ham, ce n'est pas par orgueil, c'est par reconnais-

sance. J'avais à cœur de remercier les habitants de cette ville et des environs des marques de sympathie qu'ils n'ont cessé de me donner pendant mes malheurs. Aujourd'hui qu'élu par la France entière, je suis devenu le chef légitime de cette grande nation, je ne saurais me glorifier d'une captivité qui avait pour cause l'attaque contre un gouvernement régulier; quand on a vu combien les révolutions les plus justes entraînent de maux après elles, on comprend à peine l'audace d'avoir voulu assumer sur soi la responsabilité d'un changement. Je ne me plains donc pas d'avoir expié ici, par un emprisonnement de six années, ma témérité contre les lois de ma patrie et c'est avec bonheur que, dans les lieux mêmes où j'ai souffert, je vous propose un toast en l'honneur des hommes qui sont déterminés, malgré leurs convictions, à respecter les institutions de leur pays.

Aucun des convives n'avait d'abord compris ce toast, mais aussitôt qu'on eut saisi l'à-propos, chacun se prit à rire et l'allocution de Bonaparte n'eut pas un plus brillant succès le jour où il la prononça lui-même, qu'à la table de ses prisonniers lue par son ancien ministre. On se sépara alors et nous nous rendîmes chez le général de Lamoricière.

A.-F. VIVIEN

(La fin prochainement.)

LE MONASTÈRE DU RILO

Vigdam véka na dölboka véra,
Vigdam Rila vö gori neprokhodimi
I tam pred pechtera tömna stara
Na molitva postrikat Gospodne...

« Voici la Foi, victorieuse des Siècles !
Le Rilo — ses montagnes infranchissables,
Et dans l'obscure Caverne,
L'oraison du Solitaire qui monte toujours à Dieu ! »

I. VASOV, *Poésies.*

Au cœur de la péninsule balkanique, à égale distance du Danube et de la mer Égée, le monastère du Rilo est le plus considérable et le plus fameux des monastères bulgares. Seul, dans cette région, la sainte montagne de l'Athos rivalise avec lui. Mais alors que des considérations étrangères à la vie monastique conservent un intérêt actuel à la Sainte-Montagne, enrichie d'un long passé de gloire, c'est uniquement ce passé qu'il faut venir évoquer au Rilo. Malgré leur éloignement des itinéraires de touristes, les couvents de l'Athos reçoivent de nombreuses visites, et les pèlerins contribuent à y entretenir une vie florissante. Aux jours de grandes fêtes religieuses, d'humbles fidèles, dont le nombre diminue chaque année, parviennent seuls au Rilo, exténués, par des routes interminables, que fréquentaient surtout, en ces derniers hivers, les réfugiés macédoniens auxquels les moines donnaient asile, et qu'ils renvoyaient guéris et réconfortés après un séjour peu rémunérateur pour le couvent.

La cour de Sofia a fait, il est vrai, quelques séjours d'été au monastère : le prince Ferdinand y venait autrefois avec la princesse Marie-Louise, qui avait une prédilection pour les sites de ces montagnes ; son âme charmante se plaisait au

mystère de ces forêts, aux aspects toujours nouveaux de ce coin privilégié. Mais, depuis la disparition de l'inoubliable souveraine, le prince n'a plus guère repris le chemin du Rilo. Et nous n'y avons trouvé — voyageurs de hasard — ni fêtes, ni trésors magnifiques, mais, dans l'exquise paix d'une adorable solitude, de très vieilles et vénérables pierres qui gardent, au murmure des fontaines, le souvenir de temps glorieux.

***

Le massif imposant du Rilo, dans l'une des vallées duquel est caché le monastère, dresse ses sommets hauts de trois mille mètres dans la partie la plus accidentée, la plus sauvage des Rhodopes. La seule route qui y conduise en toute saison part de Rilo-Sélo et suit jusqu'au couvent le cours tumultueux de la Rila ; mais les avalanches de neige la rendent dangereuse en hiver. Deux ou trois sentiers abrupts, uniquement praticables durant la bonne saison, constituent les autres moyens d'accès. L'un d'eux se dirige vers Mehonia, en longeant le cours de l'Ilina ; l'autre suit la vallée de la Rila jusqu'au col de Prekarik, où s'embranche une route un peu meilleure qui vient d'être tracée sur la crête de la montagne, et qui descend par Samocov vers la plaine de l'Isker.

Pour atteindre Rilo-Sélo, à l'entrée de la gorge au fond de laquelle est bâti le couvent, plusieurs itinéraires s'offrent au voyageur venu de Sofia : le plus court, par Radomir et Doubnitza ; un autre plus long, en trois étapes, rejoint Rilo-Sélo en traversant Koniavo, Kustendil, Doubnitza et Koutcherinovo. C'est ce détour que nous adoptâmes. Il faut, pour prolonger de la sorte un voyage dans ces régions peu fréquentées des *globe-trotters*, s'être blasé à la trépidation moelleuse des express. Mais de combien de plaisir ne rachète-t-on pas l'absence du confortable ! Rouler dans sa propre voiture, attelée à la russe de quatre excellents chevaux, conduits par Yvan, le *phaétondji* farouche et silencieux, qui ne distrait pas vos pensées de renseignements inexacts ou d'observations saugrenues ; s'arrêter à sa guise devant tel ou tel aspect du paysage ; se griser de grand air et, mouillé, rôti, mangeant mal et dormant peu, se sentir, pour un temps, loin des

soucis de la vie quotidienne, maître de l'heure, en pleine liberté ! Les auberges bulgares sont primitives ; on n'y découvre parfois qu'une seule cuvette pour tous les hôtes ; bien des commensaux ou parasites qu'on n'y voudrait pas rencontrer s'y trouvent souvent à profusion ; mais on y peut avoir de l'eau claire, du café excellent, du vin presque buvable et des chambres fermant mal, mais assez spacieuses pour y dresser son lit de camp.

A Radomir, où nous jette, en trois heures, le train de Sofia, nous trouvons prête la voiture qui nous mènera en fin de la journée à Kustendil, notre première halte. La route est plate et sans surprise, sauf à l'entrée de Koniavo. Nous croisons des chariots encombrés de foin, ou de bois mort que traînent, accouplés, de grands buffles noirs. Un paysan les conduit, vêtu de la peau de bête qui ne le quitte en aucune saison, non plus que son bonnet de fourrure. Il marche devant l'attelage de la même allure que lui, la tête basse sur la poitrine découverte...

Un pope, cheveux au vent, passe au petit trot de son cheval. Parfois une troupe de paysannes, parées de la chemise blanche aux broderies éclatantes, ornée de lourds bijoux de cuivre, la tête empanachée, à la mode du pays, de mille riens, fils dorés, menues pièces de monnaie, boules de cristal, etc... Elles marchent à grands pas, saines, hâlées, jolies souvent, coquettes. De place en place, des enfants ou des vieillards assis devant des pyramides de raisin ou de pastèques, les offrent aux paysans altérés qui rentrent aux villages. De beaux arbres par endroits, des champs de blé moissonnés de la veille, du maïs, des vergers sauvages où les pruniers abondent : on en tirera la provision de slivovitza, l'eau-de-vie bulgare si réconfortante et savoureuse... Un grand pont de bois jeté sur la Strouma, et Kustendil nous apparaît, à la tombée du jour, encadrant la grand'route de maisons et de mosquées. La ville turque aux kiosques entourés de jardins, aux ruelles tortueuses, voisine avec les rues plus larges, les places déblayées de la moderne préfecture. De grandes constructions y jettent la note un peu crue de leurs plâtres récents. Églises, casernes, écoles, hôtel de ville, produits hâtifs de la juvénile activité bulgare, parmi lesquels deux

ou trois minarets effrités et vénérables dressent encore leur aiguille blanche sur l'horizon doré du soir.

Il faut ensuite une bonne demi-journée de voyage pour atteindre Doubnitza, la seconde étape. La route n'offre guère plus de surprises. A trois heures de Kustendil, elle enjambe la Strouma au pont, célèbre en Bulgarie, de Kadine-most. C'est un pont turc très ancien, pavé de larges dalles, d'une hardiesse toute primitive en ses trois grandes arches de pierre. La construction remonte, à en croire l'inscription d'un petit monument élevé à son entrée, à la seconde moitié du XVIe siècle. Une légende raconte qu'alors les pierres de la montagne se mirent d'elles-mêmes en marche, arrivant l'une après l'autre au chantier. Malgré ce miraculeux secours et bien que l'on eût chargé de l'ouvrage trois frères qui passaient pour les plus renommés d'entre les maîtres-maçons, les travaux, inexplicablement, n'avançaient pas. On apprit que le Sultan s'en était inquiété. On redoubla d'efforts ; rien n'y fit; et le pont, ensorcelé, en restait toujours au même point. Il fallut tenir conseil. Un vieux paysan, dont les avis étaient respectés, déclara que le charme serait rompu seulement au prix d'un sacrifice humain. Et les trois frères convinrent que celle de leurs femmes qui, le lendemain, arriverait la première au chantier portant le dîner des travailleurs, serait la victime désignée par le sort : on la murerait dans une arche du pont. Les deux aînés, traîtres à leur promesse, avertirent en secret leur femme et, tenant dans ses bras un enfant qu'elle allaitait encore, la *kadine* (femme) du plus jeune fut ainsi la première au rendez-vous. Malgré ses supplications et ses larmes, l'infortunée subit l'abominable torture. Par grâce, elle demanda qu'on l'enmurât seulement jusqu'à la poitrine, afin qu'elle pût continuer de nourrir son petit et le voir grandir assez, jusqu'au jour où il n'aurait plus besoin d'elle. On fut inflexible, et le sacrifice s'accomplit sans restriction.

Le pont s'acheva dès lors rapidement. Les pierres, qui n'avaient pas cessé de venir des carrières environnantes, s'arrêtèrent toutes seules, et l'on en montre aujourd'hui plusieurs qui sont restées couchées dans un champ près du village de Bagrentzi. L'histoire ne dit pas si les deux frères reçurent le châtiment de leur mauvaise action ; mais elle prétend que, par

lès nuits d'orage on entend encore les plaintes de la malheureuse *kadine*, mêlées à celles de l'ouragan. Le pont s'appela dès lors Kadine-most (pont de la femme). Les paysannes qui viennent d'être mères s'y réunissent à certaines fêtes. Elles brisent sur lui des morceaux des pierres de Bagrentzi, en font bouillir la poussière et composent un breuvage excellent, disent-elles, pour augmenter le lait.

Cette idée de la rançon du progrès et qu'il faut payer d'une existence les ouvrages des hommes, si l'on veut qu'ils soient durables, est très ancienne et trouve encore crédit auprès des paysans bulgares. On n'achevait jadis un monument qu'après y avoir muré une créature humaine ; nous retrouverons au Rilo même un reste de cette tradition. Le temps en a toutefois adouci la rigueur. On s'est contenté d'un bœuf, d'un cheval, puis d'un mouton, d'une poule ; mais on a longtemps gardé la conviction que rien, malgré tout, ne valait un sacrifice humain ou celui, du moins, d'une *ombre* humaine. Et il y eut des maçons-sorciers — je ne suis pas certain qu'il n'y en ait pas encore — s'entendant à merveille à subtiliser, pour la murer ensuite, l'ombre des *Peter Schlemil* bulgares, qui, moins heureux que le héros de Chamisso, meurent bientôt victimes de ce véritable *envoûtement*...

A partir de Kadine-most, la route suit encore quelque temps la Strouma, s'engage avec elle dans une vallée rocheuse et, traversant le col de Retchin, redescend vers le village de Doubnitza, couché au pied de la masse énorme du Rilo. On aperçoit de très loin Doubnitza, bâti, comme presque tous les villages en ce pays, sur chacun des côtés de la route qui en forme ainsi l'unique et longue artère. La rangée crayeuse des maisons souligne de deux traits blancs parallèles la base même de la montagne prochaine. Des champs de tabac, principale culture de la contrée, s'étendent à perte de vue. Nous traversons, à la nuit, le petit pont qui marque l'entrée du village. Tout près, une mosquée noire, décapitée de son minaret, en est l'unique monument. Des maisons basses, de pauvres échopes où s'éteint une chandelle fumeuse, se succèdent jusqu'à l'auberge qu'un trop aimable euphémisme baptisa du nom d'hôtel. Le lendemain, arrivée à Koutcherinovo, qui garde la frontière de Macédoine, éloignée à peine

de trois kilomètres. Les feuilles de tabac vert séchant au soleil, dont s'enguirlandent les maisons, parent ce village pimpant d'un air de fête pacifique, quelque peu démenti par l'apparition d'une troupe de petits soldats bulgares. Ils poursuivent leur route, alertes quand même, après une nuit de veille à la frontière, résignés, chantant à pleine voix le refrain en mineur d'un de ces *horos* nationaux, empreints d'une si particulière tristesse... Nous repartons après une courte halte; du tabac toujours, sur un espace de huit kilomètres, borde la route jusqu'à Rilo-Sélo qui apparaît, enfin.

A l'entrée même de la vallée de la Rila, dont les eaux déjà bruyantes coulent partout à travers ses rues tortueuses, le village, vraiment pittoresque et joli, répand la clarté de ses toits rouges dans un véritable verger sauvage. Nous apercevons, en traversant la place du Marché, quelques-unes de ces *calougueritzas*, moinesses dépendantes du monastère du Rilo, bonnes vieilles vêtues de bure et coiffées d'un large capuchon noir. Elles nous saluent au passage d'un sourire édenté et honnête, et nous restons sceptiques à l'égard de leur réputation, probablement usurpée, de moralité facile.

***

Voici atteinte enfin la plus belle partie de notre route, l'admirable gorge de la Rila, qui nous ménage jusqu'au monastère les plus surprenants paysages alpestres qui se puissent rêver. Semblable à quelque énorme fissure taillée par des géants, la gorge s'ouvre, abrupte, dans un défilé de rochers sauvages, pareils à de monumentales colonnes. Au bas, la Rila se précipite dans un entrechoquement ininterrompu d'échos répercutés, un mugissement de cascades bouillonnantes. Durant les trois heures que dure ce trajet de montagne, le tourbillon de la rivière nous accompagne de son fracas sonore. Et la vallée, la crevasse, faudrait-il dire plutôt, au bord de laquelle péniblement s'est tracée la route, s'incurve en des montées et des descentes capricieuses, dans un paysage désolé qui rappelle parfois le *désert* de notre Grande-Chartreuse. A partir du village de Pastra, le panorama dépasse nos prévisions les plus enthousiastes. En un dévalement

incroyable, les célèbres forêts du Rilo surgissent tout à coup sur les flancs des montagnes. Elles descendent des sommets, dont elles protègent le silence inaccessible, à neuf mille pieds de hauteur. Passant du vert très foncé au vert le plus frais, le plus smaragdin du monde, des sapins et des sapins encore — patriarches moussus dont l'aigrette noirâtre surplombe les alentours, arbres de trente mètres au feuillage moins sombre, rejetons centenaires de cette antédiluvienne forêt, d'autres aussi tout jeunes, à la fourrure plus tendre — s'enchevêtrent, s'escaladent, remplissant les précipices, tapissant les rochers, arrondissant les crêtes.

Nous dépassons le *tchiflik*[1] du couvent, vaste assemblage de constructions, entouré de vergers, de pâtures, de champs de blé que l'on s'étonne de rencontrer à pareille hauteur, et nous voici sous le dôme de la forêt. Par moments, le bourdonnement aigu d'une scierie invisible, actionnée par le torrent, nous parvient encore, puis c'est le silence, le grand silence des bois que trouble à peine — tous autres bruits s'étant tus peu à peu — le murmure atténué de la rivière échevelée dans le précipice plus profond... Enfin, au travers d'une éclaircie soudaine, au creux même de la vallée et sur un fond de montagnes dont les parois touffues, immenses, se superposent en une gradation féerique du violet sombre au gris-perle jusqu'à disparaître noyées dans les lointaines embrumées de l'horizon, le monastère apparaît comme un véritable château-fort. Les carrés de granit qui le bastionnent aux encoignures, la haute façade percée de meurtrières, les cheminées innombrables, grises, serrées l'une près de l'autre, qui lui font une couronne de créneaux, tout prête à l'illusion. Et pour y ajouter encore, c'est un *pandour* farouche, la ceinture hérissée d'armes, qui pousse devant nous la porte bardée de fer de la voûte basse. Seulement, en pénétrant dans la cour, le sourire paisible du moine portier et l'église qui tout de suite s'y dresse annoncent un couvent dans cette citadelle. Le contraste est inattendu, soudain, de la vaste cour irrégulière, entourée de trois étages d'arceaux superposés : des balcons ouvragés, des *loggie* s'avancent partout en un éblouis-

1. Ferme.

sant désordre ; c'est un assemblage bariolé de coupoles et de croix, de cloches et de balustrades, d'escaliers à jour, de fresques éclatantes, de cette profusion de bigarrures où dominent les couleurs claires ; on demeure impuissant à redire le saisissement étrange où plonge la beauté d'une pareille vision ! Une incomparable fraîcheur émane des fontaines qui sourdent en vingt endroits, des larges dalles entre lesquelles l'herbe a poussé ; un jardin, tout embaumé de la floraison brève et diaprée des montagnes, met dans un coin sa note souriante. Au centre, l'église carrée, un peu basse et près d'elle, isolée, la grosse tour de Krael qui domine les constructions du monastère, jettent sur le pavé l'allongement de leurs grandes ombres. Un moine, assis dans l'un des balcons, égrène son chapelet, les yeux perdus de rêverie ; l'ensorcelant murmure de la rivière arrive encore, assourdi par l'éloignement, et du ciel qui découpe, là-haut, dans l'immobile sérénité des montagnes, un grand triangle pâle, la paix infinie descend avec le crépuscule...

Trois cents cellules de moines, des salles décorées de fresques naïves où s'entassaient les fidèles aux jours de grands pèlerinages, deux curieuses chapelles, la bibliothèque, le réfectoire, l'arsenal, les ateliers, bordent la cour d'un parallélogramme irrégulier où s'écoula jadis l'existence laborieuse et guerrière des moines. C'est en 1833, après un incendie qui ne laissa debout que l'ancienne basilique et la tour Kraelia, que le couvent fut définitivement rebâti dans sa forme actuelle, sur l'emplacement où ses constructions s'élèvent depuis le x[e] siècle. Car voici mille années qu'il est à cette place, le monastère du Rilo. Sa vie se confond avec celle même du peuple bulgare. Il a connu ce peuple florissant, redouté, formant le grand empire dont Charlemagne ne dédaigna pas l'alliance, puis décimé par les guerres des *Basileus*, sombrant enfin dans le courant formidable qui poussa les Turcs jusqu'aux portes de Vienne, dévasté par les massacres des *Bulgaroctones* grecs ou musulmans, ses décombres éparpillés à travers les âges, au point que rien n'apparaissait plus en lui des signes extérieurs d'une nation : ni gouvernement, ni littérature, ni coutumes..., puis, renaissant peu à peu de ses cendres, reprenant conscience de lui-même et

retrouvant sa place dans l'histoire, vivace et confiant en l'avenir !

Si les pierres tant de fois centenaires de la tour de Krael pouvaient raconter leur histoire, si ses arceaux avaient gardé l'écho des siècles dont la vie résonna sous leurs voûtes sonores, si les hommes disparus qui passèrent là, ermites désenchantés et puissants dans leur solitude, pèlerins, rois, empereurs, sultans ivres de sang et de massacre, guerriers illustres, moines studieux et formidables, qui firent plus encore avec le livre, avec la croix qu'avec l'épée ; si tous pouvaient reparaître en quelque nuit de Walpurgis, quel spectacle surgirait à nos regards, quel bruit feraient à nos oreilles parmi les chocs d'armes, les plaintes des mourants, le cri de guerre de Byzance et celui des Osmanlis, les chants profonds de la vieille liturgie slave, le fameux *Za Viera*[1] bulgare, qui ralliait inlassablement les défenseurs de la foi nationale, précurseurs du réveil définitif de la patrie !



Au moment où l'ermite de Scrino, qui devait être saint Yvan-Rilsky, se retirait du monde et, comme il l'a dit, « tournait ses yeux vers les montagnes », vers l'an 900 de notre ère, l'empire bulgare, sous le tsar Siméon, rayonnait de gloire. Ses États s'étendaient de Constantinople au Danube et du Danube à l'Adriatique. Depuis un demi-siècle, la conversion du roi Boris avait fait de la Bulgarie une nation chrétienne. Saint Cyrille et saint Méthode de Macédoine, en allant porter en Moravie le premier alphabet de la langue slavonne, avaient traversé l'empire bulgare et jeté la semence du christianisme dans les âmes du peuple et de son souverain. Les disciples des deux moines poursuivaient leur œuvre, évangélisant le pays, contribuant à y répandre leur alphabet, utilisé bientôt pour la langue sacrée dans laquelle tant de millions de chrétiens prient depuis dix siècles.

Saint Yvan se joignit à cet apostolat. Il y consacra toute son ardeur de néophyte, avec Pchinsky, Lesnovsky et Osso-

1. Pour la religion.

gorsky. Comme saint Yvan-Rilsky, chacun de ces trois grands ascètes présida à la fondation de monastères qui ont subsisté, sans atteindre pourtant la fortune de celui du Rilo. Ce qu'était la vie de ces ermites-apôtres est malaisé à reconstituer, car la légende n'a pas manqué d'auréoler ces premiers temps du christianisme bulgare. Quoi qu'il en soit, le petit Yvan, qui menait paître ses moutons sur les flancs alors touffus du Vitoch, résolut dès son enfance de revêtir l'habit monacal et de se consacrer à l'évangélisation de sa patrie. Et l'on peut assez exactement l'imaginer, je pense, — car en cet Orient immuable, rien ne diffère beaucoup d'autrefois, — tout pareil à ces petits bergers des environs de Sofia, que l'on rencontre si gravement silencieux, les yeux noyés en un grand rêve d'ambition mystique, au milieu de leur troupeau tranquille, dans la plaine triste.

Saint Yvan se retira donc au monastère. Il s'y instruisit, s'y perfectionna dans l'entraînement puissant et mystérieux de la Vie Intérieure. Puis, désireux d'un plus complet isolement, il partit habiter les forêts du Vitoch et enfin le Rilo. Dix ans, un simple tronc d'arbre lui servit de refuge ; il buvait l'eau des sources et se nourrissait d'herbes que « Dieu, favorable aux desseins de son serviteur, faisait pousser auprès de lui ». Dans le cadre sublime de ces montagnes, près de la région des lacs sacrés où la tradition veut qu'Orphée soit descendu jadis aux Lieux inférieurs, délivré des soucis du monde et plus rapproché du ciel, il sentit naître en lui le « nouvel homme », et jugea le moment venu de révéler et de manifester. Alors commencèrent les miracles. Et ce sont les aveugles auxquels il rend la vue, les muets qui recouvrent la voix, les sourds qui entendent, les malades de toute sorte qui guérissent. Saint Yvan les renvoyait sauvés, instruits des vérités du christianisme, et la foi naissante pénétrait jusque dans les contrées les plus reculées de l'Empire, où les miraculés d'Yvan-Rilsky proclamaient partout sa sainteté et répandaient ses enseignements.

Le tsar bulgare Siméon était mort, laissant le trône à Pierre Ier son fils. La tradition raconte qu'instruit des miracles du célèbre ermite, l'Empereur le fit mander à la Cour lui proposant dignités et richesses. Saint Yvan vieilli, esti-

mant sa mission terminée, s'était retiré dans une solitude plus profonde encore et qu'il voulait désormais inaccessible à tous. Entouré de quelques disciples, parmi lesquels saint Lucas, son cousin, il avait résolu de leur léguer la tâche. Aussi repoussa-t-il les offres du tsar Pierre, dans une lettre célèbre dont les archives du monastère possèdent encore le texte. L'Empereur insista cependant, fit savoir à l'ascète que, puisque « la montagne ne voulait pas venir à lui, il irait à la montagne » et ses émissaires, un jour, — non sans de pénibles recherches — découvrirent la retraite de saint Yvan et le prévinrent que le tsar, campé sur une des hauteurs environnantes, viendrait le lendemain. Saint Yvan refusa à nouveau de le voir. Il alluma un grand feu sur les rochers et fit supplier l'Empereur d'y reconnaître son désir de n'être aperçu que de loin... L'Empereur alors finit par se rendre à ses prières, puis ayant ordonné de faire un feu sur la montagne pour répondre à l'ermite, il repartit sans l'avoir vu. C'est depuis ce temps que l'un des sommets qui dominent au sud le monastère porte le nom de Tsarev-Verkh (mont du Tsar).

Peu de temps après, saint Yvan mourut. Fidèles à la promesse qu'ils avaient faite, ses disciples, après l'avoir enseveli, vinrent dans un endroit tout voisin du couvent actuel, où se voient encore une petite chapelle consacrée à saint Lucas et une très ancienne tour, fonder un monastère, où ils ne tardèrent pas à se trouver à l'étroit. Une construction plus vaste fut dès lors commencée et c'est sur son emplacement, après des vicissitudes sans nombre, que s'élève toujours le monastère du Rilo.

Le corps de saint Yvan subit d'étonnantes pérégrinations. Déposé d'abord à Sofia, il en fut enlevé par le roi hongrois Bela III, qui, après le sac de la ville, le transporta dans Esztergom en 1082. Il le renvoya treize ans plus tard en Bulgarie et le tsar Assen, qui fit de Trnovo la capitale du royaume, voulut y conserver la sainte relique à laquelle il donna pour gardiens le patriarche de la ville et trois cents hommes d'armes. Quelques années après la prise de Trnovo par les Turcs et la chute de l'empire bulgare, les moines du Rilo, grâce à l'intervention de Kaloumaria, femme chrétienne du sultan Mourad, obtinrent en 1470 que le corps de saint Yvan fût

ramené au monastère où il retrouva sa place après un long exil. C'est là qu'il est encore, dans l'église, devant l'Iconostase, en un sarcophage de bois épais, orné de fines peintures.

Les premières années du couvent avaient été très prospères. Grâce aux libéralités des tsars et des fidèles, parmi lesquels l'empereur Yvan-Alexandre en 1347 et le fameux voïevode serbe de Melnik, Krael, qui se fit d'ailleurs moine au Rilo sous le nom de Hariton, le monastère s'enrichit et s'augmenta de constructions importantes. C'est à Krael qu'il doit la Tour carrée qui s'élève encore près de l'église, au centre de la cour. Une inscription que le temps n'a pas effacée nous apprend qu'elle fut élevée « à grand'peine et grands frais en l'an 6843 » de la création du monde (1335). La primitive église, qui survécut à l'incendie de 1833 et que les moines abattirent pour la remplacer par l'église actuelle, devait aussi son existence à la générosité du pieux voïevode. Peuplé de trois à quatre cents moines, propriétaire de tout le pays d'alentour à vingt lieues à la ronde, le monastère du Rilo connut à ce moment la période la plus florissante de son existence.

Le successeur d'Yvan-Alexandre, le célèbre tsar Schichman, confirma au couvent ses privilèges et lui reconnut la possession des terres arrosées par la Rila et la Strouma, Djermen, la région de Djoumaïa et toute celle de Raslog, par une bulle du 21 septembre 1378. Ce diplôme, conservé de nos jours dans la bibliothèque du monastère, est le *seul* document qui subsiste des anciens souverains de la Grande Bulgarie. Il a traversé les siècles en une miraculeuse préservation et l'on conçoit le respect attendri que provoque dans tous les cœurs bulgares ce vénérable témoignage de l'ancienne splendeur de leur pays. L'étroite et longue bande de parchemin, dans son cadre doré, se termine par ces hautaines paroles au bas desquelles l'Empereur apposa son paraphe et pendit le lourd cachet d'or frappé à son effigie : « Je désire que la volonté de Mon Altesse Impériale, lorsqu'il aura plu à Dieu, l'Empereur Éternel, de Me rappeler à Lui, soit respectée par Mon Fils, ou celui de Mes Frères ou Parents qui Me succédera sur le trône bulgare. » Ironique et cruel destin des fiers projets des hommes : le trône bulgare devait s'écrouler peu après sous

l'effort suprême de l'Islam, et le vieux Schichman, survivant à ses ambitions mortes, à son empire éteint, vit disparaître coup sur coup son fils, ses frères, ses parents, et resplendir à leur place la fortune de Bayazid le Victorieux !

Comme un linceul immense, la domination musulmane s'étendit sur ce peuple où palpitaient tant d'énergies vivaces et que commençait même à pénétrer la merveilleuse résurrection spirituelle qui marquait ailleurs l'aurore de la Renaissance. Poursuivis, emprisonnés, massacrés, l'aristocratie et le haut clergé bulgares disparaissent. La nation semble étouffer lentement dans une léthargie qui prend toutes les apparences de la mort. Les éléments de son activité, de son intelligence, se ralentissent et s'atrophient. Son cœur lui-même paraît cesser de battre ; dévasté en 1395 par un effroyable incendie, le monastère du Rilo n'est plus qu'une ruine caduque. Les murs noircis de la Tour de Krael, l'église pillée, déserte, subsistent seuls, témoins prêts à périr d'un passé lui-même écroulé. Partout, dans les villages où s'étendait la juridiction du monastère, les mosquées et les minarets s'élèvent et le chant des *muezzins* trouble à présent les échos de la vallée de saint Yvan-Rilsky.

L'œuvre de destruction une fois consommée, les Turcs repris, dans la torpeur qui suit la victoire, par leur mépris insouciant de la foi des Infidèles, ne songèrent plus à en poursuivre l'anéantissement définitif. N'avaient-ils pas, d'ailleurs, besoin des prêtres et des moines pour achever la soumission des provinces et assurer la rentrée du tribut ? Cependant les épaves du passé avaient été jalousement recueillies. Dans les monastères, dans les églises restés debout comme de vivantes oasis, ces restes débiles devenaient l'objet d'un culte sauveur. Le Rilo, sous l'indifférence des oppresseurs, renaît peu à peu de ses cendres. Trois frères, originaires d'une famille de *boyards* du village de Granitza, emploient leurs ressources à rebâtir le couvent. Grâce à l'empressement de leur charité, la tour et l'église du Rilo s'entourèrent à nouveau des constructions détruites. Une communauté s'y réunit dans laquelle prirent place les trois frères dont l'histoire a pieusement conservé le souvenir sous les noms des caloyers Joseph, David et Théophane.

Quelques années plus tard, en 1470, par l'entremise de Kaloumaria, fille du despote serbe George Brancovitch et femme du sultan Mourad Ier, les moines obtinrent, nous l'avons vu, que les reliques de saint Yvan-Rilsky fussent rapportées au monastère. Celui-ci connut dès lors une fortune nouvelle. Avec une ardeur persévérante, les religieux se mirent à parcourir le pays, ranimant dans les mémoires la fierté des origines, évoquant, sous les décombres amassés par l'Islam, le souvenir des morts illustres. Sofia, Widin, Kasanlik et Philippopolis, Tatar-Bazardjik et Salonique envoyaient au Rilo des pèlerins fidèles. Boyards, paysans, patriarches ou simples popes, leur foule accourait au monastère entendre la langue, les traditions, les récits d'autrefois, qui leur rappelaient qu'ils étaient frères de race et de religion, qu'ils avaient été libres et grands, qu'ils pourraient le redevenir... Ce n'étaient là pourtant que des notions toujours plus imprécises dont, malgré les efforts de quelques-uns, la domination ottomane finissait par venir à bout. Les pèlerins avaient trop à redouter d'elle, pour que, rentrés dans leurs villes ou leurs villages, ils n'y fussent pas repris bientôt par le découragement. Certains allèrent jusqu'à renier leur religion, et devinrent sectateurs de l'Islam. Ce furent les *Pomaks*, dont les descendants peuplent encore aujourd'hui plusieurs districts de Bulgarie et de Macédoine.

Mais, sans se laisser abattre jamais par ces mécomptes douloureux, le Rilo poursuivait la lutte. Son histoire durant les cinq cents années du « Pod Igoto »[1] n'est qu'une suite ininterrompue de crises, de catastrophes toujours imminentes. Attaques, pillages, incendies, rien ne lui fut épargné. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, chaque été ramène Arnautes et bachibouzouks devant les murailles du monastère qui se hérissent alors de fusils et dont les moines s'improvisent les défenseurs.

Entre ces incursions, les caloyers repartent prêcher la bonne parole, s'interrompant parfois pour attendre le résultat de quelqu'une de ces révoltes, tôt réprimées faute d'organisation suffisante, au premier rang desquelles on les voit combattre.

1. *Sous le Joug turc*, titre d'un célèbre ouvrage de l'écrivain bulgare contemporain, Vasov — que des critiques, au premier rang desquels M. Louis Léger, n'ont pas craint de mettre en parallèle avec *Guerre et Paix*.

Ce sont les célèbres *Za Viera* « Pour la Foi » : soulèvements sans lendemain, car le cri religieux se perdait en deçà des frontières, féconds pourtant, puisqu'ils entretenaient dans le cœur de tous la haine du vainqueur et l'espoir de le chasser un jour.

La religion devait encore susciter aux Bulgares un nouvel ennemi : le clergé phanariote, prêt à profiter de leurs défaillances et de leurs erreurs, et qu'ils avaient à combattre désormais en même temps que le Turc. Les sultans en effet, au lendemain de la conquête, avaient confié aux Grecs l'autorité spirituelle et même une partie de l'autorité temporelle sur tous les chrétiens de l'empire. Voulant exploiter les avantages de cette situation au profit de l'hellénisme, le patriarcat entreprit, par tous les moyens, *l'hellénisation* de la Bulgarie, y répandant sa langue, détruisant les manuscrits, poursuivant la pensée slave, s'acharnant à en étouffer les manifestations quelles qu'elles fussent, partout où les musulmans n'avaient pu l'atteindre. Cette œuvre des Grecs explique la disparition de presque tous les monuments littéraires de l'ancienne civilisation bulgare. Et c'est ainsi que la bibliothèque du Rilo, autrefois si riche, ne renferme que quelques rares manuscrits religieux et poétiques. La communauté de saint Yvan, à la tête des monastères qui s'étaient voués comme elle à la renaissance de la Bulgarie, combattait toujours, s'attirant du clergé phanariote l'appellation de « nid de serpents », qu'au dire d'un historien le patriarcat fut contraint de lui décerner, car « les loups dévorants jamais ne l'approchèrent ».

Tant d'efforts semblaient pourtant près d'échouer : vers la fin du XVIIIe siècle, les velléités d'indépendance, les rares symptômes de vitalité bulgare que l'histoire enregistre encore ne semblent plus que les soubresauts languissants d'une agonie irrémédiable. C'est à ce moment suprême qu'apparaissent successivement le moine Païssi et le célèbre Néophyte Rilsky, auxquels revient la gloire d'avoir enfin réveillé la Bulgarie.

Païssi, auquel certains auteurs font habiter le Rilo durant les premières années de sa vie monastique, s'était retiré au mont Athos, à Chilendar, qui était, avec Zograf, la plus importante des communautés bulgares de la Sainte-Montagne. Elles dépendaient l'une et l'autre du Rilo et l'on conserve dans ce

couvent une charte du XVIe siècle, qui les rend solidaires de son existence. Le mouvement philosophique qui prépara chez nous la Révolution s'était répandu partout au delà de nos frontières. « Un rayon du soleil de France avait pénétré dans ce coin reculé de la péninsule des Balkans[1] ». Et le jour même où l'*Émile* de Jean-Jacques était brûlé à Paris, en place de Grève, Païssi donnait sa modeste « Histoire de la Bulgarie slave » qui rappelait aux opprimés leurs origines, leurs traditions, le nom de leurs héros, sous la forme d'un livre, accueilli bientôt dans toutes les écoles, lu dans toutes les églises, dans tous les foyers, et que les mères faisaient épeler à leurs enfants.

Le savant bulgare, M. Schichmanoff, a reconstitué dans plusieurs de ses ouvrages l'histoire peu connue de cette époque. Il a montré notamment de quelle façon l'œuvre de Païssi éclaire la double route que suivirent les « Pionniers de la Résurrection ». Deux courants se formèrent, en effet, l'un révolutionnaire et politique, l'autre pacifique et littéraire : le premier s'attaque au clergé grec, préparant ainsi l'autonomie religieuse de la Bulgarie, fondement de son indépendance ; l'autre, perfectionnant l'éducation populaire, ranime le sentiment patriotique et lui permet, après avoir secoué le joug turc, de reconstituer la nation.

Le Père Néophyte fut, en ce sens, l'opiniâtre continuateur de Païssi. La Bulgarie honore en lui l'ouvrier le plus actif de sa libération, et le Rilo, qu'il habita presque toute sa vie, le compte à bon droit comme le plus illustre de ses hygoumènes. Il naquit à Banska, près de Raslog, en 1793. Son goût précoce pour la peinture décida le maître Dimitri de Banska à l'amener avec lui au monastère où les moines l'avaient chargé de décorer une chapelle. Le jeune Néophyte se sentit attiré par la vocation religieuse et, dès 1808, — malgré le chagrin qu'une pareille décision causait à ses parents — il revêtit le froc. S'instruire n'était pas facile à cette époque ; Néophyte eut vite fait d'épuiser le peu de science dont disposaient les moines et partit, au bout d'un an, achever son éducation en Roumanie. De retour en 1837, il ouvrit une école, rompant, dans l'en-

1. Docteur I. Schichmanoff. Rapport à S. A. R. le Prince Ferdinand sur l'organisation scolaire de la Principauté. Juin 1903.

seignement qu'il y donnait, avec les méthodes médiévales demeurées partout en vigueur dans le pays. Le système *Bell-Lancaster* fut introduit par lui dans les écoles bulgares où il a été le seul pratiqué jusqu'en ces toutes dernières années. Les élèves de Néophyte Rilsky, devenus professeurs à leur tour, restaient en relations avec leur maître et propageaient son système et ses idées. En même temps, Néophyte composait une grammaire et un dictionnaire slaves qui contribuèrent à réapprendre aux Bulgares leur ancienne langue presque oubliée[1].

Le patriarcat grec s'inquiéta de la popularité du subversif *daskal*[2]. Il essaya de poursuivre ses ouvrages et, n'y parvenant pas, entreprit de gagner leur auteur, lui offrant le trône de métropolite. Mais Rilsky refusa ces offres dangereuses, préférant continuer sa tâche dans une indépendante obscurité. Le monastère du Rilo, dont il était l'hygoumène, s'employait d'autre part à l'œuvre patriotique. Il attirait à lui les Bulgares qui, mettant à profit l'immunité dont jouissaient les moines, y venaient cacher, sous la robe du caloyer, le fusil du *comitadji*. Les armées russes, en 1877 et 1878, trouvèrent en eux des auxiliaires admirables. Le « courage fou », qu'au dire du général Gourko, les soldats bulgares déployèrent à Eski-Zagora, à Chipka et dans tant d'autres combats encore, justifia hautement l'autonomie enfin accordée à ce pays qui avait donné tant de gages de son droit à la vie nationale. Le Père Néophyte, qui n'est mort qu'en 1881, eut la consolation de voir réalisées les idées dont il avait toute sa vie poursuivi le triomphe, et la frontière turque, reculée vers le nord de la Macédoine, s'arrêter pourtant en un suprême hommage, aux pieds du monastère du Rilo. Le rôle du monastère est à présent achevé[3].

JULES MANCINI

1. Dans son *Voyage aux pays balkaniques*, Moltke, en 1866, raconte que, dans certaines villes purement bulgares comme Trnovo ou Philippopolis, « les gens de bon ton » rougissaient de parler une autre langue que le grec, tant avait été profonde l'influence du Phanar.

2. Maître d'école.

3. A l'Assemblée des Notables de Trnovo, chargée d'élaborer le statut organique et la loi, préliminaires de l'élection du Prince, le 22 février 1879, le monastère du Rilo envoya un représentant. Ce fut sa dernière manifestation politique.

CEUX DE VILLARÉ[1]

VI

Le docteur Molance redoutait pour son convalescent la chaleur, mère des gangrènes. Comme exprès, le vent du nord se leva, amenant un temps gris d'octobre, presque frais ; mais pas de pluie.

Tout alors s'associait mieux : les toits bis, les vieilles murailles, — car, pour des maisons nouvelles, voilà longtemps qu'on n'en bâtissait plus, sauf celle à présent achevée des jeunes Bayard, — les champs baignés de lumière pâle. Même le décor, pour un philosophe, aurait paru plus convenable aux vies médiocres qui s'y agitaient et aux parlotes banales.

Petrus trouva que ce ciel sombre faisait sa peine plus amère ; avant, il avait trouvé que le beau temps lui était une dérision. Il y eut réconciliation, sans préambule, un soir que lui et Lise avaient aidé à traîner dehors, lourd comme un plomb, Baptiste dans son fauteuil.

La fille, lorsqu'ils eurent un peu soufflé, le voyant prêt à causer, commença, agressive :

— Ben ! vous devez être content, à c'te heure, d' m' avoir fait endêver... Quoi qu'je vous avions dit, mouè, pour bouder?

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

Pour le coup, les bras en tombèrent au garçon :

— Moi, — baya-t-il, moi ! — Qui qu'c'est des deux qu'a fait endêver l'autre, mauvaise ?

Mais sa voix grelottait, tout émue. Il était à quia, pas fort pour un sou sur la réplique : elle s'en rendit compte, et, sans lui laisser le temps de se reprendre, elle le tança de la belle façon, lui fit honte, se plaignit d'avoir souffert pour lui, qui ne méritait pas qu'on se fît tant de souci, et l'obligea à demander pardon; après quoi, elle voulut bien se laisser embrasser, heureuse de le ravoir, plus heureuse qu'il fût maté, et sûre de le mener désormais à sa guise...

Berthe ne se mariait plus avec son prétendu : le bon Dieu était encore intervenu pour gâter les choses, et le père Maingard, las, cette fois, des comédies de la pécore, se mettait en quête d'une autre femme pour son « grand bêta ». Ça ne traîna guère : il dénicha à Villiers une héritière cossue, « point beaucoup belle », dirent ceux qui l'avaient vue, mais habituée à l'ouvrage et ménagère adroite; et en un mois, le temps des publications, le fils se trouva fiancé presque sans savoir comment. Berthe fut la dernière à l'apprendre, comme de juste ; l'avant-veille on l'invita au mariage, et elle cacha mal une soudaine pâleur.

— N'y va point ! — lui dit sa mère.

Mais elle voulut y aller, à toute force. Au bal, elle erra, toute « maupiteuse », car elle n'avait de sa vie su danser. Pétrus, bonne âme, s'offrit vainement comme cavalier, sur l'ordre de Lise. Elle lui répondit non, de la tête ; et, d'un coin où elle s'était mussée pour éviter les huées et les rires méchants, elle se fit mal aux yeux à regarder la mariée.

Mon Dieu ! qu'elle était commune et massive, avec de gros doigts en boudins, et sa peau de la couleur du tablier de Coquelourde ! Ces imperfections étaient pour la délaissée de petites joies amères, et elle ne s'apercevait pas qu'elle se déchirait les lèvres, avec ses dents serrées... Puis la chaleur augmenta, par bouffées qui arrivaient sur elle, épaisses et troubles. Elle avait toujours eu le cœur délicat, et l'odeur des cigares et des liqueurs, le tapage des invités et leur agitation lui donnaient des nausées. Comme Baptiste se présentait, calé par deux béquilles et suivi, tel un roi de gardes du

corps, par sa femme et sa mère, un mouvement se fit vers lui. Elle en profita pour pencher la tête en arrière : un cri lui monta à la gorge, que par pudeur elle étouffa, et elle s'évanouit.

Pétrus, qui l'observait, remarqua entre haut et bas :

— C'est bien fait !

Mais Lise lui envoya un grand coup de coude; et tous deux, pendant que le tumulte était déchaîné, — musique des valses, cliquetis des verres et clameurs, — tirèrent Berthe de sa retraite, et l'emmenèrent chez elle où la mé Colignon les accueillit, toute en larmes:

— Ma pauv' chérie ! ma pauv' poulette !... Il était ben pressé d'épouser, c'galoura !... Alle a voulu y aller... Puis... Quement qu'ça y est venu ?

Ils le lui expliquèrent, pendant que Berthe, le corset délacé, pleurait : « Maman ! » et disait qu'elle se ferait religieuse. Les amoureux, enfin, s'esquivèrent et coururent vers les lumières du bal.

Lise leva le doigt :

— Ça, c'est pour faire vouèr qu'i' ne faut point faire de misère aux femmes !

Pétrus, sans perdre son temps à lui répondre, lui passa le bras sous la taille, et l'entraîna vivement.

Ils se heurtèrent à la mé Bayard, et, tout de suite, leur étreinte se dénoua. La vieille saisit Pétrus par la manche :

— Où qu'i' sont ?... Vô le savez, vous, où qu'i' sont.

— Qui ça ?

— Oui, « qui ça » !... Baptiste et sa carne, où qu'i' se sont sauvés ?

« Ben !... » Le valet l'ignorait, par exemple !... « Même il s'en f... un peu : ils étaient ben assez grands pour se mener tout seuls !... »

Elle menaça. Sa voix sifflait; puis, n'obtenant rien, elle changea de ton : elle parla d'augmenter les gages du gars, s'il lui disait leur cachette.

— Pisque j'en sais rien, f... !... Bé si, voyons, j'suis-t'i' bête !... A leur maison, donc, vu qu'alle est finie... Voilà où qu'i' sont.

Lise, tout bas, fit cette réflexion :

— Aurait mieux valu pas y dire, Pétrus !...

La vieille les quitta brusquement : elle courut vers la maison neuve, en parlant seule. Près de la porte, elle s'arrêta, reprit haleine et, doucement, essaya d'ouvrir : on avait fermé à clef. Alors elle se rua, cognant, cognant encore ; et, comme rien ne bougeait, hurlante, — chienne à qui l'on vient de voler son petit, — elle appela Baptiste de noms tendres, puis d'injures, d'une voix toujours plus haute, et, après lui, Stéphanie :

— Mon fî, carne, j'veux mon fî !... J'partirai point. Mon fî... Baptiste, mon grand !...

Des gens passaient, indifférents ; la porte demeurait close, et la maison sourde. Elle en fit le tour, tâtant les volets barrés, griffant les briques neuves... Elle s'assit sur des gravats, et resta longtemps devant la masse sombre des murs, à attendre... Aucune lumière, rien... Après un cri aigu, le dernier, elle disparut dans la nuit, en lançant des gestes de folle.

VII

Baptiste, béquillant encore un peu, allait à la ferme, par le chemin des Safrans, — le plus long ; mais il avait tout le temps et aucun désir d'arriver vite. — Il mâchait en vainqueur une tige de maïs, et jouissait béatement du soleil qui fêtait sa guérison. Stéphanie paressait au lit : dame !... Mais, à mesure qu'il approchait, il lui poussait une appréhension :

— Aurait p't-êt' mieux valu point venir, comme a dit Stéphanie... Alle est de bon conseil... — Bah ! tant pis ! c'est ma mère, après tout !...

Sur le seuil, Pétrus, la main au-dessus des yeux, hélait le pé Bayard, perdu dans le lointain des champs :

— Sacrrr !... Pour la soupe, c'est comme pour la besogne, i' vous arrive toujours le dernier, c'carcan-là... Hé, hep ! hé !... hé !...

Comme il secouait les épaules avec humeur, il aperçut le convalescent :

— Ben ! vous v'là, vous !... Ben !... ben !... c'est la patronne qu'était pas contente, c'te nuit... Ben !...

Il haussait et baissait la tête.

« Aïe ! » pensa Baptiste.

Il demanda :

— Alle est là ?

— J'crois qu'oui. Mais a' mène pas grand train, d'hasard... Bougez pas, j'vas l'appeler.

— Non, f... ! y dites rien... Ah ! bon sang !...

« Hein ?... En voilà des manières ! » pensa Pétrus.

Il entra et cria très haut :

— Hé ! mé Bayard, v'là vout' gars !

Au fond, un tas accroupi de linge oscilla, se mut, et la vieille montra sa face ravagée, où les yeux étaient entourés de deux zones rouges, ardentes au milieu de la chair grise. Ses jupes étaient souillées de la crotte prise aux chemins, pendant sa recherche nocturne. Elle avança péniblement, et, posant les bras sur les épaules de Baptiste qui reculait :

— J'sis point contente... Dieu non ! j'sis point contente. T'as pas agi en bon fî...

Baptiste se rassura tout à fait. L'algarade redoutée fondait en eau de larmes : voilà que la vieille pleurait comme une fontaine. Il branla la tête :

— Faut pas vous chagriner comme ça, mé. Un jour ou l'aut', fallait ben que j'vienne avec ma femme, bon sang !... Quand on s'marie, c'est toujours ben qu'on quitte sa famille... Faut s'faire une raison, bon sang de bon sang !... Couinez pas comme ça, vô m'faites mal...

Mais elle ne cessait pas de pleurer et de remuer les lèvres en le regardant, et ça aurait pu durer longtemps ; mais Stéphanie surgit, sabotante, un peu pâle, essoufflée. Les larmes aussitôt s'arrêtèrent ; même la vieille, raidie, tâcha de sourire : on s'embrassa. Bayard, qui rentrait enfin, laissa sa bru s'égratigner les joues à son poil rude, et Lise n'eut qu'à servir. La réserve de la maie y passa, tous mangeant très fort, sans beaucoup parler :

— Oui, mé...

— Non, ma mé...

— C'est fête, faut qu'on s'régale...

Elle commanda à la servante de faire du café.

La noce de Maingard, au même moment, entrait pour une visite, enrubannée, les habits fripés par les godailles de la

veille. On allongea le café pour eux, on l'épiça de marc, et l'on trinqua ferme. Dans la cour, où les poules rasaient éperdument les angles des murs, des jeunesses tiraient en l'air des coups de fusil ; et, de sa poche, le père de la mariée, un gros homme gai, sortait pêle-mêle des cigarettes pour les gars et des dragées pour les dames. La femme à Maingard et Stéphanie se faisaient dans un coin des confidences, moquées par les garçons ; et la vieille, mains jointes entre ses genoux, ouvrait et refermait sur toute cette joie des yeux égarés, et, ahurie par le tumulte, souriait pour être comme tout le monde.

Bayard se taillait des parts énormes de jambon, tout ce temps. Et lorsque les noceux furent partis, Lise s'étonnant très haut qu'on eût tant mangé et qu'il ne restât plus de viande, le vieux, prudemment, prit la porte.

Stéphanie réclama les « affaires » de son homme.

— A' sont donc pas bien, ici ?

— A' seront mieux chez nous.

La vieille eut bien envie de répliquer ; mais tout était fini, tout était perdu : pourquoi batailler ? elle était si lasse ! Elle ne résista que faiblement, ouvrit l'armoire et les placards, décrocha des nippes, vida des boîtes pleines de menus objets : — « Ça..., ça aussi ! » indiquait la bru ; même le certificat d'études du gars, encadré, qu'elle mit sous son bras. On fit deux paquets, un qu'elle empoigna, l'autre qu'elle colla sur le dos de Pétrus en lui promettant qu'il aurait la goutte à la maison. Baptiste les suivit, les mains libres, chassant des cailloux avec ses béquilles, et il se plaignait parce qu'ils marchaient trop vite.

Dans l'embrasure, accotée, la vieille les regardait s'en aller... Coquelourde passa, qui dit :

— Ha ! ha !... Le v'là qui s'en va, à' c'coup... C'es comme le marché de Mirouet qui changea sa mule borgne pour une aveugle, ha ! ha !...

Et il chevrota :

— Voilà comment font les garçons
Quand i 's ont été polissons ;
I' s'en vont à la guerre, au service du roi,
Laissant mère et maîtresse, ici, dans l'embarras — as...

Il fit d'une pierre deux coups : la mé rentra, et Berthe, qui montrait une figure pâle derrière sa vitre, disparut aussi.

Cette « heurgne » d'« Emma » cria, du zinc à Merluet, avec une voix enrouée de vautour répondant à une voix rauque de corbeau :

— Y a pus de rois... Vive la république !

VIII

Elles étaient une « assemblée », — vieilles ou jeunes, surtout vieilles, — qui causaient en cousant, à l'air, dans un pan d'ombre.

— Je ne sais pas, — dit mâme Coquelourde en pinçant les lèvres; — mais le facteur y va bien souvent depuis quelques jours...

Et elle hocha la tête.

La mère Mazeilles et les autres s'efforçaient de lire sur son visage quelle réponse il convenait de faire. Plus neuve, Berthe dit sans réfléchir l'idée qui lui vint :

— Ça ne peut être que pour des affaires de justice...

Mâme Coquelourde répliqua lentement, et, d'une voix hésitante, — la voix de quelqu'un qui doute, cherche, et voudrait être convaincu :

— Tu crois, petite?...

Du seuil, où elles se tenaient, elles voyaient en contre-bas les toits poudreux du moulin et le haut des murs que dépassaient des verdures d'arbres. Toujours mâme Coquelourde louchait par là, — devant la porte et tricotant « pour les pauvres », l'été, — l'hiver, épiant derrière sa vitre les gestes et les âmes de ceux du bourg, leurs secrets qu'elle discernait dans leurs attitudes. Elle ne *le* perdait pas de vue, si désintéressée de lui qu'elle voulût paraître ; ce soir, une préoccupation plus forte lui mettait un peu de rose aux joues, et, après les paroles de Berthe, elle tomba dans une silencieuse rêverie.

Les commères se répandaient en propos divers. Un remue-ménage de sentiments contraires, longtemps contenus, si violents qu'ils en étaient douloureux, l'agitait: elle était tout près du rire et tout près des larmes, à la fois. Il lui coûta beau-

coup de montrer un visage calme et de cacher son émotion sous un air d'indifférence....

Merluet l'avait bien prévu, que la « bigote » exulterait cruellement de la débâcle du vieux. Il avait écrit à son frère, cette providence. Mais le grand électeur d'Ingrannes ne prêtait pas ainsi, pour le plaisir; et il gardait rancune à Villaré de rester le « fief » de Maillard, dont la candidature était partout ailleurs battue en brêche. Il répondit au cadet :

« ... *Ils vont encore lui donner la majorité... Ils me dégoûtent, tes culs-terreux, tous, en général. Quant à celui que tu me dis, il n'est pas assez zélé pour mériter des sacrifices. Autrement, si c'est une charité...* »

— J' veux pas d'aumône ! — protesta Coquelourde, interrompant la lecture.

« ... *si c'est une charité, la somme est trop grosse. Je n'ai pas d'argent à laisser dormir, même avec les garanties qu'il offre...* »

Le meunier baissa le nez :

— J'suis f..., donc ?

Alors le facteur apporta pli sur pli, — il fallait signer à chaque fois, — et les soirs devinrent plus moroses.

Dans la cour, c'étaient des promenades solitaires : on l'entendait médire à voix haute des femmes, et des « sans cœur » pour qui l'on se ruine, afin qu'ils deviennent des messieurs.

Il ne désespérait pas toutefois, se creusait la tête, cherchant un biais. — Vendre, conseillait Merluet... Et quoi vendre ? Les terres des Carrieuses étaient grevées de trois hypothèques ; les autres, mal placées, n'étaient d'aucun rapport : — pas d'eau, du sable et de la friche ; — on n'en tirerait pas les frais... Autrefois Coquelourde eût trouvé des amis pour répondre ; à présent !... Et pourtant, *elle* avait des économies, la chouette, là-haut, qu'il devinait riant férocement de son malheur ; et « môssieu son fî » gagnait de l'argent gros comme le bras, avec la science qui avait coûté à son père toutes ces dettes.

— Ça ne serait que juste qu'i' paient leur part... oui... juste, juste !

Il y avait le nom, enfin, à garer du déshonneur... Ils ne venaient pas au secours ; ils ne viendraient pas. Ils laisse-

raient se resserrer autour de lui la ronde des gens de loi, sans remuer le bout du petit doigt.

Merluet lui dit :

— Faut pas être fier, quand on a besoin... Moi, je serais que vous, j'irais vouèr votre ancienne. A' grille de vous aider. Seulement, faut que vous la priiez, j'vois ben ça.

Le meunier se dressa :

— Écoute vouèr! Si jamais tu me vouès faire ça, le moulin croulera tout seul... Mais si j'y envoyais l'huissier, pour la forcer?... ha! ha!

— Pisque vous êtes séparés de biens!

— Mais, bon Dieu! c'est de son temps, les dettes... C'est pour son fi que j'ai dépensé... C'est pas juste, à la fin!... Y a donc pas d'justice?

— Si, y en a ben eune. Mais a' sert qu'à faire de la misère aux gens... Voilà pourquoi qu'i' vaudrait mieux aller trouver la vieille, en douceur, et tâcher d'arranger tout ça...

Coquelourde haussa les épaules, sans répondre.

La rivière coulait, monotone. Monotones comme elles revenaient les pensées coutumières, cent fois remâchées : « Tant et tant, et des huppées, vrai Dieu! et des cossues, qui me couraient après, à l'époque... Et que j'aye si mal choisi!... » Avec une autre, peut-être, c'eût été la vie tranquille, des fils qui vous aiment, la vieillesse heureuse; et le bien des Coquelourde gardé intact, au lieu de péricliter. Car, enfin, c'était une malchance: ces meuniers d'autrefois, dont le pauvre patrimoine allait sans doute partir aux quatre vents des enchères, trouvaient des femmes douces, habiles, et qui les aidaient à prospérer. De cette espèce, il devait bien s'en rencontrer quelques-unes encore, malgré toutes celles qu'il voyait autour de lui menteuses, trompeuses et méchantes. Il n'aurait fallu que la dénicher... « C'est comme la fois de Pierre, des Caillerets, qui voulut prendre femme et fut pris pour sot... »

Jean-Pierre, cependant, demandait à s'absenter deux jours.

— Quoi faire?

— Vouèr cheux nous si des fouès on m'redevrait point queuqu' sous pour... dont... enfin, ça serait pour boucher la gueule à ces brigands de gens de justice... vôs savez bien...

— Si tu quittes d'ici, je te défends d'y revenir.

Alors le valet, avec des gestes maladroits et tremblants, tira d'une poche secrète sur sa poitrine, entre le gilet et la chemise, un vieux livret noir en loques, et l'offrit.

— Quoi qu'c'est qu'ça ?

— C'est... c'est un peu d'argent que j'avions de côté... Des fouès, si... Oh ! pardon !

Il s'arrêta devant la figure terrible du maître, n'osant plus, épouvanté de sa démarche, et resta à sourire, la main tendue et plus courbé que de coutume.

Coquelourde fit mine de se lever.

— Où qu'vous allez ? — demanda timidement le valet.

— J'vas chez l'*autre*... A tant faire que de d'voir à queuqu'un...

— Oh ! oh ! oh ! — toussa Jean-Pierre. — Vous ferez pas ça... Vous pouvez pas faire ça...

Coquelourde n'en avait nulle envie et il se rassit tout de suite.

Jean-Pierre réintégra son livret dans ses doublures, et ne hasarda plus une parole, craintif, — comme les bêtes, au pâtis, pressentant l'orage, renflent l'échine et soufflent peureusement, si le gardien ne veut pas qu'on s'en aille vers un abri.

IX

La femme à Maingard tout de suite fut grosse ; Stéphanie suivit. On aurait dit que c'était l'année : rien que dans la grand'rue, de l'ancienne poste aux chevaux à la mare communale, les bonnes femmes en comptaient cinq qui préparaient des layettes. C'étaient beaucoup de rires pour la clientèle à Merluet.

Mais la femme à Maingard fut bientôt très mal : les jambes enflèrent; la fraîcheur des traits se fana vite, gâchée sous un masque violâtre. Chaque jour lui prenait un peu de jeunesse, — et Paul se dégoûta d'elle et se remit à penser à Berthe...

Drôle de ménage ! Lui ne rentrait que pour pleurer, les trois quarts du temps ; elle, rendue mauvaise par son état, lui cherchait des querelles, lui reprochait de l'avoir ainsi

abîmée. Sans mot dire, il la couchait paternellement, et, à ses côtés, ne dormait guère, jugeant sa vie perdue, et qu'il ne ferait jamais rien de bon, pour s'être laissé marier contre son cœur.

Il s'isola ; même il se mit, pour tuer son ennui, à lire dans ses livres du petit séminaire, en tas sur une commode, et à qui, depuis qu'il avait fini ses classes, il avait toujours tourné le dos avec humeur. Ça lui rappelait trop l'internat, la discipline, un ramassis d'histoires compliquées dont on l'avait abruti sept ans sans les lui faire comprendre. Les gens disaient de lui : « Paul ? hé ! hé ! un savant », — à tort, car latin, grec et le reste avaient glissé sans laisser de traces sur son écorce épaisse de brave garçon-balourd.

Quelquefois l'abbé Nanot, qu'on invitait chez le pé Maingard aux fêtes carillonnées, essayait bien de quelques citations, ou vantait la volupté de relire Horace, le soir, au frais sous une tonnelle : le jeune homme faisait la grimace.

Voilà pourtant qu'Horace, Catulle *(ad usum Delphini)*, Virgile (« Oh ! Virgile ! » disait un maigriot de là-bas, aux yeux extatiques, dont l'enthousiasme l'avait souvent fait rire) et tous les autres empoussiérés, qui avaient entre leurs lignes des notes au crayon pour aider à les traduire, lui devenaient amis peu à peu.

Il s'y intéressait. Il ne comprenait pas tout, ou comprenait mal ; ce qu'il déchiffrait était tout pareil à ce qu'il se sentait dans l'âme, augmentait son sentiment, et, à des moments, il ne savait plus bien s'il regrettait Berthe ou s'il compatissait aux douleurs amoureuses que disait le poète.

Les jours baissaient ; les soirées commençaient plus tôt, et l'odeur des fruits de septembre, — pommes de reinette, poires, pêches et noix, — s'échappait des greniers dans les rues. Il faut toujours qu'on fasse envie à quelqu'un : Pétrus, devant la fenêtre éclairée du rez-de-chaussée de Paul, regardait avec amertume la table et les livres, le meuble cossu, la lampe douce dont les rayons s'émiettaient aux angles et pailletaient les rideaux, et il pensait que celui-là avait son pain cuit, son nid fait, et sa femme bien à lui... A côté, sur le mur de la maison, il y avait dans un cadre l'affiche blanche du recrutement, aux phrases alignées comme des escouades

de « bleus » à l'exercice, et il se rappelait les avis, rudes déjà comme des ordres, qu'elle lui donnait.

Comment n'eût-il pas jalousé le jeune marié? Dans les groupes, aux veillées, Maingard le père promenait sa robuste bedaine :

— Ça va bien... J'ons ben fait de le marier. C'est un peu jeune, mais le v'là tranquille... Ça va très bien...

A quoi Coquelourde — mais son opinion ne trouvait pas d'écho — ripostait :

— Savoir !... on ne n'sait pas... Faut s'méfier, ha ! ha !

Un soir, — des nuées lourdes tenant un quart du ciel, chargées de fièvres, et là-dessous les champs inertes comme en pâmoison, — Paul, plus tourmenté que de coutume par sa femme plus nerveuse, ferma ses livres et s'enfuit, au hasard, jusque derrière le moulin, à un endroit où Berthe, par bonté grande, s'était une fois laissée embrasser. Sente d'amoureux, vide : la rivière coulait, déchevelant les racines des saules, traversée de frrrts de reptiles surpris, et sous l'ombre des arbres en voûte il faisait presque nuit.

Il se rappela, s'amusa à revivre ce souvenir que l'heure rendait délicieusement triste ; puis, se secouant :

— Qu'est-ce que je f... là, bon Dieu !

Soudain, dans le fond de l'allée, tendu d'or par le couchant et vivement éclairé encore, une silhouette précise apparut et il la reconnut en tremblant. Elle ne le voyait pas, dans ce noir ; elle avançait... Il comprit le vers du poète :

Vera incessu patuit ...

Elle avait bien ses défauts, — on ne pouvait le nier ; — mais quelle grâce fine !... et ces frisons que le soleil dorait autour de ses tempes !... Peut-être venait-elle aussi rêver à leurs anciennes rencontres... Il voulut lui dire : « Je suis là ; allez-vous-en ».

Elle l'aperçut et jeta un petit cri.

Il ordonna :

— Tais-toi !

Elle le reconnut à son tour, prise à pleins bras ; elle lui dit, avec horreur, en le repoussant :

— Laissez-moi, vous !... Laissez-moi !...

Puis :

— Oh ! j'ai mal...

Et, sans plus, elle lui tomba sur l'épaule, les yeux béants.

Il tremblait de nouveau en la posant, tel un corps de sainte, sur le talus d'herbe ; il restait tout interdit à tenir dans les siennes ses mains qui frémirent un peu, à la fin. Et, comme elle se mettait à pleurer, il ne sut pour la consoler que lui baiser longtemps, longtemps la bouche, pleurant aussi :

— Pardon !... pardon !

Inlassablement, comme un refrain.

Dévotion passionnée, brouilles et querelles, et les réalités qui les séparaient à jamais, rien n'exista : tout à coup ses lèvres à elle, mortes, vécurent sous le baiser, et ce fut fini : ils se retrouvèrent, se reprirent, dans une étreinte furieuse et désespérée...

Ensuite ils restèrent silencieux, confus et tristes ; et, comme il voulait l'embrasser encore, elle recula. Il ne fit plus de tentatives ; ils revinrent côte à côte, les bras pendants ; elle sanglotait, et murmurait :

— Oh ! toi ... oh ! toi !...

Ainsi râle une mourante.

Et ce cri entrait en lui, l'affolait, lui faisait mal et le ravissait.

La nuit tombait, rapidement...

X

Il ne faut pas dire aux gens ses affaires ; si l'on peut, en outre, connaître les leurs, tout est parfait. Cette règle de vie avait conduit mâme Coquelourde jusqu'à une vieillesse honorable et réputée. Elle entendait bien s'y conformer encore dans la difficile entreprise qu'elle sentait près d'aboutir : victorieuse, elle voulait vaincre avec justice, avoir pour elle le droit, le bon renom, et les murmures approbateurs dont la foule accompagne la vertu vengée et l'inconduite punie.

Si adroitement prit-elle ses précautions que personne ne sut ses voyages à la ville et toute la correspondance qu'elle entretint quelque temps. Elle acheta leurs créances aux créanciers du moulin et obtint un gros rabais, sans trop de peine,

par la façon dont elle leur parla de l'honneur de la famille et grâce à son attitude de victime douloureuse et digne. Elle insista pour que le secret lui fût gardé « sur tout cela » : chevaleresques maintenant qu'ils étaient désintéressés, ils lui donnèrent leur parole, déférant à cette pudeur qui veut qu'on ignore ses sacrifices...

Son mari seulement ressentit sans tarder les effets de son intervention : les gens de loi l'accablèrent d'avis comminatoires, en réponse aux honnêtes suppliques qu'il faisait écrire, en grand mystère, par le gamin à Merluet. Il y répétait qu'il avait bonne envie de payer et assez de bien encore pour qu'on pût patienter sans risques; ces messieurs, ayant reçu de nouveaux ordres, ne voulaient rien entendre : le paiement tout de suite ou la saisie.

Les premières fois qu'il décacheta ces grimoires, il tressaillit un peu. Puis, à voir cet acharnement :

— Au diable ! — cria-t-il. — Qu'i viennent saisi', donc !... Après, j'aurai p' t-êt' la paix...

Il vida son tan par les fenêtres, supprima les voyages de la carriole et de Jean-Pierre, et envoya, d'un grand coup de pied, la jument prendre l'air dans ses luzernes. Il maigrissait cependant; il pliait en même temps l'échine et racontait mal ses histoires, dont il embrouillait les péripéties.

On ne vint pas le saisir tout de suite, comme il y comptait. Les premières semaines, d'abord, il n'y eut rien; et quand il se détendit, se remit à souffler, — n'y pensant presque plus et s'endormant dans une fausse sécurité, — soudain les traites tombèrent, une par une, que le porteur renvoya en tas à l'huissier :

« Ça y est, à c' coup ! » pensa-t-il.

Point ! L'huissier tarda huit jours, pendant qu'il s'exaspérait; puis, les protêts dressés, il partit et ne reparut pas. Ce fut une nouvelle accalmie, suivie, à l'improviste, d'une nouvelle échéance et de nouveaux papiers timbrés.

Coquelourde passait ainsi du repos aux soucis, par de brutales secousses qui le démontaient et dont il redoutait le retour, incertain, comme un rhumatisant guetté par des crises : on avait imaginé un lent supplice pour le tenir éveillé et en suspens... Mais, à la fin, il avait usé tout son tourment : il en était au point où la torture ne tire plus une douleur des nerfs

insensibilisés et où le sommeil arrive comme une mort ou une délivrance.

Le curé Nanot, passant, l'entendit un soir qui chantonnait et, sûrement, il chantonnait pour lui-même, sans arrière-pensée de narguer qui que ce fût :

— S'en sont allés tous trois, quittant leurs jeun'épouses,
Sais pas s'i's ont eu tort, ou si firent très bien...

— Elle est du XVI[e] siècle, — dit l'abbé. — Une époque de désordres, comme la nôtre et qui médisait du mariage!... J'en ai entendu, de-ci de-là, quelques fragments.

— Alle est vieille, en tout cas. J'étions point haut, l' premier coup que je l'ai chantée... Dé d'puis, on l'a chantée ben des fouès où qu'on était pus content qu'à c'te heure... Cré Dieu, oui!

Sur son banc, il balançait mollement les jambes, repassant les « fouès où qu'on l'avait chantée ». L'abbé rêvait, sur l'air vieillot :

— ... Quitté leurs femmes... pour courir le monde et conquêter... La femme, c'est vrai, retient comme un poids; elle empêche qu'on puisse gravir les sommets. Les purs sont les forts, les Écritures le disent... Elle est délicieuse, cette romance... Et vos affaires?

Le meunier haussa les épaules; sa figure s'effilait et ses yeux, rapetissés, devenaient inquiets. Le curé dit avec onction :

— Prenez tout cela en patience, mon pauvre ami. Les chagrins s'en vont à mesure qu'on vieillit... Malheureusement, vous avez l'âme trop jeune, vous, vous sentez trop vivement tout, et vous ne voulez rien oublier... J'ai été de même, allez! Je sais ce que c'est : ma jeunesse aussi m'a bien fait souffrir.

— Hé! hé! — fit Coquelourde, égrillard.

Le reste avait glissé; mais il retenait cette phrase. L'abbé fit la moue :

— Pour *ça*, oui, et pour d'autres choses. Je m'en suis guéri, à la longue... Il faut vieillir, le prêtre surtout; le prêtre, chez les premiers chrétiens, c'était un vieillard, *presbyter*... Je vous ennuie?

— Point, point... Moi, je voudrais ravoir vingt ans. J' sais des bêtises qui seraient point refaites...

— Il vaudrait mieux ne pas regretter, et n'y pas penser... Il faut se résigner aux épreuves que le bon Dieu nous envoie. Il y en a pour tous les âges, comme des travaux pour toutes les saisons...

— Vous prêchez bien, tout d' même, m'sieu le curé!...

— Riez! riez! Je vous attends à mon confessionnal, au bout de tout ça.

Il partit là-dessus. Coquelourde se tendait comme un lutteur :

— Comptes-y, curé!... L'*aut'* en crèverait de contentement, j'sais ben!...

Il était de taille à se battre tout seul contre le mauvais destin, et, vaincu, à supporter tout seul sa défaite, soutenu par cette jeunesse d'âme que disait l'abbé, — haine, orgueil, et l'amer philtre des chagrins ravalés...

Le garde champêtre traînaillait ses galoches devant le portail. Maître Jacques de la loi, c'était lui, — tambour, — afficheur, — agent de police, — gardien de la mairie, — qui portait encore les contraintes. Mais — « pas possib'! » — il n'entrait pas :

— Rien, donc?

— Ren!

— Ha! ha!... Arrive bouère un coup!

Un dernier rais de soleil mit en fête la cour et les murs, moira l'eau de la rivière, et leva des danses de poussières dans tous les coins.

XI

Jeune ménage dans leur maison neuve, les Bayard passaient les jours en fête et filaient le parfait amour : la mé ne donnait plus signe de vie. Fermés chez eux, ils n'y pensaient guère... Aux champs, elle espéra d'abord les rencontrer; mais là, pas plus de Baptiste qu'au caboulot Merluet. Dès lors, une paresse lui vint au cœur et aux membres, pour tout, et, chambrée au logis, elle attendit, elle ne savait quoi, con-

fusément. Rien qu'à voir Pétrus, elle était renseignée ; il enrageait :

— Cré bon sang de bon sang de bon Dieu ! vont donc pas finir de roucouler, ces pigeons-là !... Et la terre, tout ce temps ?

La terre, on le laissait s'escrimer dessus, tout seul. Merluet disait, judicieusement :

— Chacun sa part, mon gars. Des uns ont la besogne, et des autres le plaisir... Bé, quoi ! quand tu te marieras, tu feras comme lui...

Madame Merluet faisait sortir les enfants, lorsque la conversation prenait ce tour-là.

Au fond, l'épicier était surpris — il disait : « épastrouillé », un mot qu'il avait retenu d'un commis-voyageur — et fâché autant que le garçon : derrière son puits, la vieille faisait la morte, et ce manquement dérangeait une chère habitude. Même il ne l'entendait plus, les soirs, quereller son homme : — « épastrouillant ! épastrouillant !... »

Lise fredonnait *les Rubans de l'Alsacienne* ou *les Sentiers roses*. Pas d'autre bruit.

— Je pense — déclara une fois Merluet d'un air sagace — qu'i' se cuisine quelque chose... Écoutez bien ce que j' vous dis...

Mais ses clients n'écoutaient pas. Ils étaient tous tournés vers « Emma », fier de concentrer leur attention, et qu'ils s'étaient mis en tête de saouler : la prophétie se perdit dans leurs rires. D'ailleurs Coquelourde arrivait, et il n'y en eut plus que pour lui : le chapeau de travers, il siffla deux verres de blanche sans reprendre haleine, et entra dans la causerie comme il entrait, la main haute, dans les rondes de galopins.

— ... République... république, — bafouillait « Emma ».

— F...-nous la paix, eh ! vieil emplâtre ! Alle est prop', vot' république... Bon Dieu ! qu'un honnête homme de meunier soit jeté aux huissiers par sa femme... faut ce gouvernement pour voir ça !

Du coup, tout le groupe eut le bec cloué :

— Pas possib' !...

— Oui, par ma femme !... C'est ma femme qui fait agir pour qu'on vende... La v'là, la république !... Et son galapiat de fi qui laisse faire !...

Il l'apprenait à l'instant : il avait reçu, d'un créancier, un

billet l'avisant que, les traites ayant été passées à un tiers, il devait désormais s'adresser ailleurs pour obtenir des délais. Surpris, il avait couru chez l'huissier; celui-ci, pressé de questions : — « Qui qui fait poursuivre, enfin? » — avait lâché le secret.

— La mâme Coquelourde encore, va ben! c'est ben d'elle... Mais le fî!... Mon fî, cré bon Dieu!...

« Emma » restait bouche ouverte, n'ayant rien compris à ce bredouillis précipité. Merluet prononça quelques formules sur l'ingratitude des enfants et la méchanceté des femmes. Et, l'enfant de chœur passant à sa portée, il les appuya d'un coup de pied à celui-là : — à-compte d'avance, en cas qu'il lui jouât même tour plus tard!

Mais il fut bien plus « épastrouillé », et la salle devint plus attentive, quand on sut l'autre nouvelle : Berthe Colignon se préparait à prendre le voile.

Colignon lui-même l'annonçait, de son air résigné de pauvre diable, parmi tous ces ricaneurs :

— Oui, fallait ben. A' se mourrait cheux nous. Mossieu Molance a dit comme ça qu'i' fallait point la contrarier...

— On y a monté le coup! — cria l'épicier. — J' vous dis qu'on y a monté le coup. Coquelourde que v'là pourrait même dire qui...

« Eh! on savait bien quelles bigotes sa Berthe fréquentait... »

Il s'irritait à mesure qu'il parlait, malgré qu'il tâchât seulement de remonter le moral du malheureux père :

— Esquintez-vous à élever des enfants, hé!... Alle est pas majeure : j'y refuserais mon consentement... Voilà comme c'est : y a le curé, ces coquines de sœurs après, pis les vieilles... Ah! bon Dieu! quand c'est qu'on secouera les superstitions?

— Bé oui! bé oui! — disait tristement le bonhomme.

Paul Maingard, que cette animation, comme il traversait la rue, avait fait entrer, jura :

— Bon sang!...

Mais il s'arrêta, craignant d'en trop dire.

Colignon le regardait avec un muet reproche, une douceur plaintive de chien battu. S'il avait eu quelque ambition pour sa fille, il la payait bien cher; il se détourna du grand gars cossu qu'un temps il avait osé rêver pour gendre :

— Vous êtes de bon conseil, vous ! — finit-il par dire à Merluet.

Ses petits yeux rouges se plissaient : des pleurs montaient et lui piquaient les paupières. Il s'en alla chez lui cacher son chagrin comme une bête blessée.

Cette petite !... que de soucis !... De sa naissance à quinze ans toujours malade et pâlotte... Si intelligente et fine !... qui les appelait : « Mes chéris ! » pour se faire pardonner les médicaments et les veilles qu'elle leur coûtait... Il revoyait la première communion ; le jour du certificat d'études, quand elle avait été reçue la première de toutes, et que l'inspecteur l'avait embrassée en la félicitant... Ses « vieux chéris » ne pesaient plus lourd pour elle, maintenant. Oh ! comme tout avait passé vite !... « Je veux partir ! je veux partir !... » L'empêcher !... ils étaient bons, les autres... Il se disait à voix basse, comme on prie : « Berthe... Berthe... » Ces syllabes lui caressaient la bouche, et il souffrait autant que si on lui eût arraché le cœur tout vif.

XII

Pétrus regrettait de plus en plus Boësses, où le bon vin faisait aux gens le rire facile et les larmes vite séchées. Ici, rien que des figures d'ennui.

— Bon sang d'sort ! C'est le pays de la coule-de-l'œil, ce port de mer-là... La vieille, le meunier, Colignon... pire que le rû, quouè !... Et Paul Maingard qui retourne le bec comme si qu'i' serait dans une poêle à frire...

La comparaison le fit rire en lui-même. L'abbé Nanot, planté au sommet de la Télégraphe, était en arrêt devant un caillou. Pétrus, décidément, se lassait de causer tout seul.

Montrant sa gourde, il fit :

— Hep !

L'abbé, du geste, répondit : « Oui ». Il rangea sa trouvaille dans un havresac, piqua son gourdin de-ci de-là dans le tuf, attentif aux blocailles qui dégringolaient, et il arriva.

— D'abord je vas vous gronder, mossieu le curé, — déclara le garçon. — Vos pierres, je dis pas, ça a d'la valeur pour un

homme estruit comme v'là vous. (Il le savait bien, ayant eu l'occasion de lui en vendre quelques-unes jusqu'à quarante sous...) Mais faudrait pas faire dégouliner tout c'cailloutis dans l'champ. Pensez qu'ça tord le fil aux outils, et que l'patron sera pas content, quand i' viendra vouèr par ici... Ça s'rait mon bien, y aurait qu'moitié mal, mais quand on est chez les autres...

— Oui, oui, — répondit le prêtre, distraitement.

Il pensait :

« L'abbé Bourgeois est d'avis que la pierre taillée est du pliocène; d'autre part, Cuvier nie l'homme tertiaire... Je suis en présence d'un grès thenaisien caractérisé, présentant tous les stigmates d'un travail authentique; je... »

— C'est-i' vrai que la Berthe Colignon s'met religieuse? Le monde le dit...

— Mais oui, mon gars, c'est la vérité. Les chagrins l'ont menée à Dieu... Il y a bien assez de païens ici pour que quelques âmes pieuses se dévouent à leur salut!

— Et ça fait ben plaisir à ses parents, aussi, qu'on raconte? riposta Pétrus, agressif.

— Les séparations sont toujours pénibles, tu sais; et je suis sûr qu'elle en souffre autant qu'eux, mais elle a plus de courage.. Où as-tu mis ta gourde?

— Là, au frais, sous mon gilet... Attention, bon sang! y a ma montre...

— Et le portrait de ta bonne amie, je parie, hein?... Tous les mêmes, ces chenapans-là!

— Fait rien, buvez toujours... Vôs m'ferez la morale après... C'est-i' drôle, les curés, qu'i' faut toujours que ça chamaille le monde!...

Aussi rieurs l'un que l'autre, en camarades de même caste, et qui fraternisent. Et ils étaient bien pareils d'encolure et de râble, de mains larges et d'âme puérile et franche, malgré la différence de l' « estruction », qui rendait Pétrus respectueux.

L'abbé but à la régalade et passa la gourde au garçon, qui la vida.

— Ça ne t'ennuie pas, d'aller au régiment?

— J'dirais non que j'mentirais, pour sûr!

— Oui, on s'attache... Mais tu reviendras, ton temps fait?

— Ça, je voudrais ben. Mais on peut pas savoir. I' vous arrive des choses... On sait jamais !

— Si, si !... En Gâtinais, on ne peut plus gagner sa vie. J'ai mon frère, là-bas, à Barville, à deux pas de chez toi : ils joignent juste les deux bouts, en s'échinant... Eux qui étaient les plus à l'aise du pays, au bon temps !

L'abbé éprouvait quelque orgueil à le redire.

— Comme à la maison, quoi !... Et, à c'te heure, nous v'là tous forcés de nous placer chez des étrangers...

— Enfin, mon ami, tu es bien plus heureux que tes maîtres, toi, si tu veux le comprendre. Tu n'as pas les soucis d'argent; tu travailles, tu manges, tu dors... Au lieu que le patron...

— Baptiste ?... En v'là un qu'a évu eune chance !...

— Heu ! heu ! Sa femme d'un côté, sa mère de l'autre... Ça fait bien des femmes, et une seule suffit pour rendre un homme malheureux... Jeunes et vieux, est-ce qu'ils s'accordent à peu près ?

— Bé ! par force..., pisque les jeunes viv' à part !... La mé pleure dans son coin tant qu'a' veut. Oh ! pour ça, i' viennent pas l'empêcher.

— Voilà pourtant les parents ! Le bon Dieu leur donne des enfants pour qu'ils les élevent et en fassent des chrétiens. Mais ils les veulent à eux comme leurs terres : c'est amour égoïste et répréhensible... Le bon Dieu pourtant ne donne de la famille que pour l'ôter ensuite. Que ne disent-ils comme Job...

— Enfin, vôs direz c' que vôs voudrez. Mais quand on vouèt une fille comme v'là la Berthe, qui s'en va au couvent, vingt dieux ! c'est-i' régalant ? Mouè, j'serais l'père, je crois que j'la tuerais d'abord...

L'abbé rit doucement :

— En attendant, tu devrais bien dire à la mé Bayard... comme ça... de venir me voir. Le Seigneur, vois-tu, c'est encore le vrai refuge de ceux qui pleurent.

— Non ?...

— Si !... Sans en avoir l'air... C'est une bonne action qui te serait comptée...

Pétrus se grattait l'oreille.

— Penses-y. Je te remercie du coup de vin : me voilà rafraîchi. Je retourne à la cure... Au revoir, mon ami.

— A revouèr, mossieu le curé.

« Plus souvent!... » songeait Pétrus. Pour la commission, il avait bien des chances de recevoir le terrible coup de sabot, si redouté du pé Bayard.

Il ne dit donc rien à la vieille, estimant qu'elle pouvait bien chercher toute seule des consolations : « Y avait le bon Dieu, — si a' voulait, — mâme Coquelourde, la mé Colignon... A son choix!... »

Elle larmoyait moins, tout de même, et reprenait pied. Bayard fut le premier à s'en apercevoir : elle recommença à le molester, — mais négligemment, comme préoccupée d'autre chose.

« Quouè qu'a' mitonne, bon sang? » se demandait Pétrus, à qui revenait la prophétie de Merluet.

Stéphanie s'endormait dans sa victoire, relâchait les surveillances des premiers jours autour de son homme, et, peu à peu, espaçait les petits soins et les gâteries dont il était friand. Certain soir, Baptiste s'étant attardé à humer le piot, — un hasard : chez Merluet, on s'était trouvé une bande à causer politique, — elle voulut prévenir à jamais les rechutes : pas de soupe, et porte de la chambre à coucher close. Il n'avait plus de béquilles, mais à leur place une canne dont il cogna comme un sourd sur la cloison, doucement, puis fort, puis furieusement, jusqu'à ce qu'éreinté il renonça. — « Les femmes, disait Coquelourde, c'est pus ostiné cent fois qu'un mulot aux épis! » — et s'allongea pour la nuit sur la table de la cuisine, avec des hoquets de colère et d'ivresse.

Au matin, quand elle ouvrit, souriante et le pensant maté, personne!... Réveillé tôt par une courbature, Baptiste avait pris le large, dessoulé, mais irrité du manque d'égards : — un homme à peine guéri, qui pouvait attraper des rhumatismes à la fraîche!...

Il erra un peu à l'aventure, et tomba sur Jean-Pierre qui passait maintenant ses journées à pêcher dans le rû, — « pour faire queuqu' chose », disait-il avec une grimace douloureuse; les gens expliquaient : « pour nourrir lui et son maître ». — Le vieux domestique n'avait jamais été grand

causeur ; depuis que les affaires du moulin allaient mal, c'était pis. Baptiste en tira divers grognements, le quitta, et, ne sachant à quoi employer son temps, il songea qu'il vexerait fort sa femme en allant voir la mé Bayard.

Il y courut, comme un gamin va pleurer dans les jupes de sa mère et réclamer vengeance.

Quel accueil ! Lise d'abord se détourna pour lui jeter, à l'entrée :

— Ah ! vous v'là, vous !... Quand c'est-i' qu'vous allez un peu travailler les champs ?

Et elle le laissa s'asseoir, geindre d'un air las, et chercher des yeux la vieille — absente.

— Où qu'alle est ?

— Dame ! à la besogne... pas comme vous !...

Il n'en obtint rien de plus. Il commençait à regretter d'être venu, quand il entendit les sabots de la mé : un faix d'herbes pour les lapins la couvrait toute, lui faisant baisser le visage vers terre.

Elle essuya ses pieds au seuil. Lise lui annonça, sans se déranger de fourbir une casserole :

— Y a vout' gars, là...

Elle répondit simplement :

— Ah !

Il ne put deviner de la joie ou de la surprise dans l'intonation.

Avant tout, elle alla distribuer la provende à ses bêtes. Puis elle revint, approcha ses joues des joues de Baptiste et lui souhaita la bienvenue avec gravité :

— Bonjour, fi. Ça va comme tu veux ?

On la lui avait changée, alors ? Il en resta, une minute, stupide.

« Ça allait bien, oui !... sa patte y faisait encore grand mal, des moments... »

Elle le guettait, avec des yeux froids dont il ne comprenait pas la pensée :

— T'es toujours douillet, donc... Tu viens pas querir encore des *affaires*, je pense ?...

« C'était donc ça !... »

— J'voudrais point, ben sûr !... J'me languissais de vôs

vouèr; pisque vôs venez pas, j'ai profité que j'allais mieux. Mais j'sens que j'sis point fort encore... Avec ça que Stéphanie me sait pas soigner comme vous, ben non!...

Elle fit un geste d'insouciance... Ça, c'était affaire à lui et à sa femme. Elle n'en voulait rien savoir.

Alors il se sentit tout seul : il baissa le nez, et lâcha avec une amertume non feinte ses derniers arguments.

— All' n'est point douce, allez... ni gentille. J' sis point de ces plus heureux...

Et il parvint à se tirer quelques larmes.

C'était de la comédie, elle en était sûre; elle s'y attendait. Elle ne croyait rien de ses plaintes, ni de ses pleurs... et pourtant, au premier qu'elle vit poindre, toute sa dureté fondit, elle perdit la tête, gâchant sa victoire inachevée. Elle se pencha vers lui, l'embrassa, et, d'une voix si tendre qu'il la sentit reconquise, elle s'écria :

— Pleure point, mon gars... Pleure point, dis!... Quoi qu'a' t'a fait? Dis vouèr...

— Non, ren... Pas la peine que j'vous conte... Des altercas, comme tous les ménages...

Il insinua que Stéphanie ne le laissait point manger, surtout boire son compte, verrouillait la maie... En plus, elle prétendait commander à la maison...

— Porter culottes, la poison! — cria la mère indignée.

Elle voulait régner, l'étrangère; mener son Baptiste comme elle-même avait mené cette « heurgne » de Bayard!

Toute la vieille haine jalouse peu à peu rompait ses digues, enflammait la figure maternelle. « Porter culottes! » cela, plus que le reste, était intolérable. Elle grondait :

— J'y ferai baisser son orgueil, va, mon pauv' grand!...

Les regards dans le vide, elle s'absorbait, méditant une revanche. Pour l'exciter encore, Baptiste renchérit : « Alle était sournoise et mauvaise... Ah! la la!... » Tous deux, se montant, alternèrent, détaillant les vices, les tares et les défauts de Stéphanie... Un étrange feu animait les regards de la vieille, ajoutait de l'ironie méprisante à son rire.

Elle l'accompagna, lorsqu'il partit, d'un hochement de tête et de ce rire qui continuait, machinal. — Il n'avait point d'âme, ni de cœur, ni rien : comme elle le connaissait!...

L'autre allait le reprendre, tout de suite, avec deux mots tendres et une caresse... Elle n'en aurait pas pour grand argent! Il était mou, il était lâche : c'était bien facile à cette carne de le régenter... Il avait juré de la secouer : ah bien, oui!... Et pourtant la mère s'attachait à cette promesse joyeuse qu'il reviendrait!

« Tu reviendras... aie pas peur... de bon ou maugré!... On verra des choses... »

Lui était armé d'un courage batailleur qui s'éventa en route.

En rentrant, il s'abstint de proférer les paroles qu'il avait préparées. Il fit bien, car la jeune femme avait nus jusqu'aux coudes ses bras lourds, prêts à cogner sur lui comme sur le linge qu'elle « éclaircissait ».

Le soir, lorsqu'il la voulut étreindre, — en manière de réconciliation, — elle lui tourna le dos.

XIII

Enfin, enfin, enfin!... le jour d'après, Pétrus vit arriver, la bêche à l'épaule, son « feignant » de Baptiste, la mine claire, et gras comme porc à Noël. Le gaillard déclara que, s'embêtant à la maison, il venait travailler « un bon coup ».

— Ben! i' n'est qu' temps!

Ce champ-là était indivis entre lui et les vieux. Ils prirent le carré chacun par un bout et se mirent à retourner les mottes.

Baptiste « savait » son ouvrage : ses gestes égaux entamaient profondément le sol, et le valet n'avait pas d'avance sur lui. Mais la belle ardeur s'épuisa vite, et l'autre jugea bien qu'il lui faudrait seul achever la besogne... Juste! môssieu Bayard, tout à coup, planta sa bêche, si dru que le manche en vibra :

— J' sis las; je m'assois une minute...

Ce disant, il s' « évenla » dans la glèbe à plein ventre, les pattes battantes, et resta là jusqu'au coup de midi.

Stéphanie, qui vint pour son manger, n'eut point le don de l'émouvoir. Il allongea simplement le bras vers le panier,

amenant à lui viande, fromage et la seille de « râpé », se fit bourrer une pipe par elle qui gouaillait :

— Ta carne de mère a fait un beau prop' à ren!

Et bientôt il s'endormit, sous la bonté du ciel pommelé qui lui tamisait la lumière et le rafraîchissait de brises.

Sa femme le considérait avec indulgence, comme un enfant vicieux dont les vices, admis, semblent drôles; en partant, si chargée que son échine s'arquait sous le poids, elle haussa les épaules vers Pétrus et rit franchement.

Pétrus se répétait la phrase de Merluet : « Écoutez c'que j'vous dis : i' s'cuisine quèqu' chose... » Il avait toujours vu chacun payé suivant son mérite, et la destinée sévère aux paresseux. Cette douceur et ce calme autour de celui-là n'étaient pas naturels, mais ne déconcertaient pas l'idée nette et simple qu'il avait sur l'ordre des choses : un orage couvait, sans doute, qui serait plus terrible pour s'être fait davantage attendre.

Non, non... Mieux vaut être dans une peau d'honnête garçon que le chéri des femmes avec les mains trop blanches : « Dors, mon cochon, j'vas faire l'ouvrage. Mais si y a un bon Dieu queuqu' part, i' te r'vaudra ça... v'là mon opignon!... »

Tous y allaient de leur coup de reins, d'un bout à l'autre du plat pays, sur la terre meuble qu'ils défonçaient; même le vieux Maingard, — un pourtant qui avait « de ça », et plus besoin de travailler pour vivre, — dont on voyait, vers la rivière, le buste court se ployer et se raidir tour à tour... Provisoirement, le dieu invoqué par Pétrus n'intervenait pas : car la fraîcheur, l'ombre des nuages étaient dispensés sans préférence à eux qui travaillaient, ni moins ni plus qu'à Baptiste endormi. Les terres, de même, recevaient les malédictions ou les bénédictions du ciel, au petit bonheur : ici du sol rouge, fécond et gras, là-bas des craies molles et du sable, qui scindaient en deux zones le pays. Ceux de la « Terre blanche », vignerons, avaient prospéré jadis, avant le phylloxéra; depuis, il avait fallu arracher des arpents de ceps malades, et semer des légumes, qui venaient mal. A peine persistaient quelques lignes maigres de vignes, chaulées et blindées de pharmacies... Pétrus se rappelait Boësses, dont la décadence avait commencé de la sorte; et il piquait son fer avec énergie,

néanmoins, parce qu'il faut travailler, que le sort soit bon ou contraire.

Baptiste se réveilla. Il avait, dit-il, les jambes fauchées. Pour se remettre, il vint jusqu'à la haie prochaine cueillir des mûres qu'il mangeait à mesure; mais cela même le fatiguait, et, à la fin, il prit le parti de s'asseoir sous les branches, à un endroit où le fruit était plus abondant, et alors il n'eut plus qu'à étendre la main.

« Ben, mon vieux !... » admirait Pétrus. Il lui demanda, par raillerie :

— Quement que vôs faisiez donc, pour tenir coup, quand vôs étiez soldat?

« Comment qu'il faisait? Comme les autres : c'est là qu'on en apprend, des trucs !... Des fois il était malade, ou donc il se faisait renvoyer chez lui en congé pour la moisson ou les foins... Mais il avait pâti des marches et des exercices, parce que c'était beaucoup de fatigue pour ren de bon... Vingt dieux ! ces souèfs qu'on endurait !... Heureusement que la mé lui coulait assez de pièces cent sous pour se payer des douceurs... »

Bref, il n'avait point trop souffert de son temps de caserne et ces détails rassérénaient le garçon : si « c'feignant-là » en était revenu sans accroc, lui, dur à la besogne, en souffrirait moins encore... « Gn'y a que Lise... », songea-t-il tristement.

Et ses yeux clairs s'élargirent, reflétant, sans les voir, les ors lointains du couchant. Vivre éloigné de sa bonne amie; et la laisser, toute seule, aux entreprises des voisins ! Ça n'avait pas dû tourmenter beaucoup Baptiste, les idées d'amour : — « pour ça, qu'il avait été tranquille !... » Lui sentait par avance son cœur se fondre, et monter la foule des chagrins et des craintes. Un mur allait couper en deux sa vie; et, de l'autre côté, il y avait du noir, un inconnu redoutable. On ne pouvait le fuir ou l'éviter : chaque jour rapprochait l'échéance... Rêvant ainsi à l'avenir, Pétrus demeurait inerte, un peu courbé sur son manche de bêche, avec cette douce figure timorée des Jacques, toujours chargés, toujours taillés, et toujours accueillants à la misère qui leur vient.

Du bas-fond des Carrieuses, où le rû écoule son trop-plein dans la mare, des brumes s'élevèrent et, peu à peu massées,

assombrirent l'ouest jusqu'à la route d'Ingrannes. Les terres se mirent à fumer autour d'eux : ils revinrent et se quittèrent au village; Baptiste tira vers son nouveau chez lui, Pétrus vers la ferme, par les derrières, où il n'y avait que des murs de cours coiffés d'iris.

L'autre, aussitôt qu'ils se furent séparés, rencontra Stéphanie : il pensa qu'elle arrivait l'attendre, en amoureuse, et il fut flatté de la prévenance.

Mais elle pleurait.

— Hé! là! — fit-il. — T'es plus rouge qu'un coq... Quoi qu'y a?...

— Quoi qu'y a?... Y a qu' la vieille est venue, à ce souèr... Paraît que ton cousin des douanes va vous aller vouèr. A' venait t'inviter; moi, pas... Faut croire que j'sis trop maupiteuse, et qu' j'y fais honte... J'sais point te soigner, d'abord. A' m'en a dit, a' m'en a dit! Le cœur m'en tremble, quiens...

Voilà! toute sa belle journée de flemme était gâtée... Lui qui rentrait si tranquille!... Il voulut calmer cette désolée, excusant la vieille :

— Alle est pus vive que méchante.

Mais Stéphanie s'en prit à lui :

— Quoi qu'c'est qu'un homme comme ça?... Les aut' défendent leurs femmes... touè, ah! ben oui!... On m'pourrait ben tout reprocher par-devant touè, que t'oserais ren y r'dire... J'ai fait un beau coup, l'jour que j't'ai pris, oui-da, j'peux dire!...

Ses larmes redoublaient; ce qui ne l'empêcha pas, tout le long du chemin, et à la maison, jusqu'au lit, de se plaindre de sa malchance : — «femme d'un homme pareil, prop' à ren, gourmand, et qui n'était pas même bon à la protéger!... »

Baptiste, à la fin, dut maudire avec elle la vieille, proférer des exécrations et jurer qu'à l'avenir, « cré bon sang de bon Dieu! alle aurait affaire à lui ».

Elle accueillit ce serment d'un sourire, lui lança ce dernier trait :

— Ben oui!... t'es trop mollasse!...

Et elle s'endormit tranquillement, laissant sa petite phrase travailler la cervelle de son homme et s'y ficher avec le tremblement d'un dard venimeux qui s'assure dans la plaie.

XIV

Berthe passa, sans plus de bruit qu'une ombre ; on aurait dit qu'elle glissait, blanche et fluette, et elle avait des yeux trop grands qui erraient sans se poser. Coquelourde, en train de jouir d'un rayon de soleil sur son banc, ne la remarqua même pas, et continua à regarder fixement le nez de ses galoches. C'était à des méditations pareilles qu'il employait maintenant ses journées, marmottant des monologues, enveloppé de quadrilles de mouches qu'attirait le remugle de son tablier. Le moulin tournait à vide... Jean-Pierre, dans la maison, pourchassait les chats du voisinage, à défaut des gamins qui n'y venaient plus, depuis les malheurs...

— Le pauvre homme est toujours de même, — dit Berthe, arrivée dans la pièce étroite et nette, au carreau ciré, où mâme Coquelourde l'encourageait à donner sa jeunesse à Dieu, « dont l'amour est le seul qui ne trompe pas ».

Tout était propre à miracle, et luisant. Au mur, un rosaire dessinait un cœur gigantesque. Il y avait en quantité des images saintes, et une odeur religieuse de cire, qui faisaient qu'on ne parlait qu'à mi-voix, comme dans un oratoire.

— Je crois qu'il radote un peu... De même ce moulin qui marche toujours sans rien moudre...

La femme du meunier exprima cette opinion : il aurait fallu enfermer les deux vieux fous — car le valet radotait autant que le maître ! — dans un asile comme le « gôvernement » en a établi. Ainsi laissées à l'abandon, les mécaniques se détraquaient.

— Et, enfin, c'est l'héritage de M. Gaston qu'ils déprofitent ! — appuya Berthe, sûre que l'argument porterait.

Car elle n'aimait pas Coquelourde, ni son rire, ni ses moqueries, — bien que le bonhomme ne moquât plus guère.

— Tu as raison, petite...

Les voisines, durant toute une quinzaine, l'entendirent parler de son devoir, du pénible devoir de veiller aux intérêts de Gaston. Merluet — toujours « au niveau du progrès » —

s'était acheté un tricycle pour livrer à domicile les produits aux clients. Il passait par là, emplissant orgueilleusement la rue du bruit de son grelot; il remarqua l'entrain des bavardes : la « grande bigote », surtout, avait du rouge aux joues, et un air d'exaltation !...

Dédaignant les quolibets dont on le lardait : « Hé ! Ferdinand !... T'as l'air d'eune aragne su' sa toile... », il les surveilla, chaque jour, ralentit l'allure pour mieux écouter, avec son air innocent de gros rieur, et fut vite au fait.

— Gare, vieux ! — cria-t-il au meunier dès qu'il le rencontra.

Coquelourde fit : « Pftt ! » cracha par terre avec mépris, et répondit :

— Laiss' don' dire, laiss' don' faire... Pus tôt qu' ça sera fini, pus tôt qu' je serai tranquille... Mais ça chauffe... Écout' vouèr quéqu's jours, tu verras !...

— Sacré bon sang de vieille cagote !

Il le savait bien, le vieux, qu'elle possédait toutes les créances : — de partout les renseignements lui tombaient, « à c't' heure » ; — elle les tenait au-dessus de lui pour l'effrayer et le forcer à rester coi. Elle ne le connaissait guère, en vérité : caner, lui ! et faire le mort comme un chien savant?... Il l'attendait, la vente, il la réclamait.

— J'veux point qu'a' m'ménage, d'abord !...

Il tenait à voir jusqu'où irait sa haine... Et il songeait, machiavéliquement, que, si elle faisait vendre, elle se mettrait bonne part du village à dos, révélerait son âme de méchante harpie doucereuse, détruirait de ses propres mains la légende qu'elle avait su s'édifier d'épouse victime.

— Alle osera pas ! — dit Merluet.

— Faudra ben qu'alle ose !...

Les soirs d'autrefois recommencèrent, avec une gaieté forcenée. Jamais le meunier n'avait conté ses histoires avec cette diablerie, ni médit autant des curés et des nonnes. C'était un emportement d'homme qui n'a plus rien à perdre, et qui nargue, fait la nique, blesse d'insultes ceux qui l'ont ruiné. Tout le voisinage en était éclaboussé et ne dormait plus ; l'écho en montait jusqu'à la maison froide où même Coquelourde et Berthe récitaient le chapelet : les rires déferlaient,

troublaient la paix des prières, harcelaient et irritaient, déchaînés, toute la nuit.

Ainsi l'Indien pantelant, lié au poteau du supplice, tâche d'exaspérer l'ennemi pour que, par colère, il l'achève d'un coup. La « bigote » enfin fut à bout de patience : un soir que le branle était plus infernal que de coutume, elle dit à Berthe :

— Va le trouver, et, de ma part, dis-lui que je suis lasse de tout ça. Si ça ne finit pas... Mais ça suffit ! il comprendra.

Berthe fit à contre-cœur la commission. Le meunier écouta avec un grand sérieux; il parut réfléchir, pris entre son orgueil et son intérêt, mais il dut croire qu'il était trop tard pour reculer, car, avec un geste qui acceptait tout :

— Je t'en veux point, à touè. Tu n'es point la cause... T'as qu'un mot à y répondre pour mouè : qu'a' fasse ce qu'a' voudra, je m'en f... !

La jeune fille se sauva.

Le lendemain, Coquelourde arriva au caboulot, le chapeau en bataille et la face allumée :

— Ça y est, à c'coup !

— Allons donc !

— Tenez...

Plan, plan, ran-plan... Devant les fenêtres, des femmes, des vieux, une foisonnante population de moutards s'agglo-méraient autour du tambour-afficheur Pichard, qui, ayant préludé par quelques roulements, lut à voix haute ceci :

— « Faisons assavoir... mm, mm... à la requête de dame Arnauld, née Comberive, et par ministère du sieur Bollert, huissier en cette ville, il sera procédé, le lundi prochain onze courant, à la vente de terres, prés et vignes, sis, tant au lieu dit Terres-Blanches qu'aux Carrieuses, plus du mobilier du moulin à tan sur le rû, appartenant au sieur Arnauld, dit Coquelourde... mm, mm... ce jusqu'à concurrence de la somme de trois mille deux cents francs... Vente publique et sur enchères, au comptant, dix pour cent en sus pour les frais... » Rrrran, plan !...

De l'intérieur, on ne comprenait bien que les finales, hurlées très haut; le reste, mêlé au bruit de la rue, était comme une lointaine psalmodie, si impressionnante qu'ils se taisaient tous.

Pichard, sa besogne faite, entra se rafraîchir, reculant dès qu'il aperçut Coquelourde :

— Oh ! pardon...

— T'as bien causé, tambour !... Donnes-y un verre à mon compte, Ferdinand. Y a encore là quéqu'sous que « la dame Arnauld » aura point, ha ! ha !

Il fit sauter son escarcelle, et — mais sa voix était tout autre — partit vaillamment sur une histoire :

— C'est comme la fois que Michaud partagea de son vivant la Michaudière entre son fi Pierre et sa fille Pierrette... Faut jamais s'devêti' avant que d'se coucher, vous allez vouèr... Avint donc...

Un à un, les autres se défilaient. « Emma » regardait devant lui dans le vide, poursuivant les souvenirs de cent ans brouillés dans sa cervelle ; Merluet seul, les mains croisées sur le ventre, écoutait avec ennui... Et le pauvre homme sentit qu'il avait fini d'amuser : il s'arrêta brusquement, à l'endroit où Pierre et Pierrette coupent la chemise du vieux par le « mitan », pour faire chacun une layette à leur « enfantelet », — paya, tenta un « ha ! ha ! » qui sortit mal, et s'en alla.

Il suivit la grand'rue tout au long, malade des curiosités qu'il devinait sur lui. A la maison, où il retrouva Jean-Pierre, ils restèrent à se regarder face à face, le valet soupirant entre ses quintes, le maître s'interrompant de priser du tabac pour rire haut avec amertume...

Dès le matin du lundi, des gens entrèrent, comme chez eux : — des ménagères qui furetaient, ouvraient tout, palpaient les meubles ; leurs maris qui, entre eux, s'étonnaient tout haut de la saisie et qu'une si bonne maison fût, « quasiment d'un coup », venue à rien, — et, un peu plus tard, pour imposer le calme à tout le monde, les officiants de la cérémonie, pas étonnés ceux-là, ni émus, lestes corbeaux qui opèrent avec promptitude.

On vendit la jument vingt francs ; le haquet, cinquante ; des douves, des futailles, des sacs, des cordages, des bouteilles vides : — on en avait tant bu pendant les vacarmes des derniers jours ! — tout un matériel sorti des caves et des chambres, et dont la poussière avait l'air de rechigner au plein

soleil de la cour; des lots de terre; et, après un champ au bas de la Télégraphe, que Baptiste prit pour arrondir le sien, on cessa la somme atteinte.

Les gens en noir partirent presque aussitôt. La foule partit à son tour, plus lente; et, à mesure qu'elle s'écoulait, abandonnait au silence la cour dévastée, des rumeurs aussi expiraient dans l'âme du meunier, — cris de l'orgueil, de la colère, — et toute sa force le quittait. L'agitation tombait : tout devenait vide, sans bruit, et comme mort en lui, autant que dans le moulin nu...

Irrité par ce va-et-vient, le chien à l'attache criait de façon lamentable; et ses abois, le cliquetis de la chaîne qu'il froissait dans ses bonds, formaient un bruit unique de ferraille rouillée, continuel et déchirant.

A un moment, il jappa plus furieusement, se lança en sauts plus désordonnés : Coquelourde leva les yeux et vit une ombre devant le portail ouvert.

Elle regardait en souriant. Il la reconnut, baissa la tête, se détourna, et s'affaissa de nouveau dans sa torpeur indifférente, pendant qu'elle examinait tout à son aise...

— Je crois qu'il est maté, — dit-elle à Berthe en rentrant. — Je n'ai pas été méchante : je lui ai laissé son moulin, quand je pouvais le faire jeter dehors. Après cette leçon, il ne m'y forcera pas, j'espère... Tu es triste, petite ?

— Oh! non.

Elle était triste : le couvent faisait des difficultés pour la recevoir parce qu'elle était sans dot. Il fallait attendre, et elle avait peur que l'attente n'ébranlât ses résolutions...

Pendant le chapelet :

— « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... », — disait avec ferveur mâme Coquelourde.

Berthe regardait, au travers des vitres, le crépuscule s'appesantir sur la campagne, tout devenir violet, et des lumières joyeuses naître dans les maisons, — les maisons où de jeunes ménages s'aimaient, légitimement.

JEAN ERIEZ

(La fin au prochain numéro.)

EN NORVÈGE[1]

20 juillet.

Trois jours se passèrent en excursions sur les glaciers, les névés, dans des vallées étroites comme des couloirs ; et ce furent des midis sans chaleur où tout est bleu et rose comme aux jours ingénus de l'enfance ; des nuits sans repos avec des ciels jaunes, lumineux et glacés ; des ciels violets, lourds de désespoirs. L'heure de l'amour, l'heure où tout palpite, où la route elle-même est joyeuse, l'heure violente et chaude de la création ne sonne jamais dans ces pays morts.

Après ces trois jours, tout disparut dans un brouillard jaune et gluant qui persiste souvent pendant plusieurs semaines. Heureusement, un bateau chargé de poissons séchés et de fourrures descend vers Bergen. Nous le prenons jusqu'à Christiansund malgré qu'il ne soit pas installé pour les voyageurs : tout nous semble préférable à cette prison glacée des îles. Le voyage est long, monotone, dans cette brume épaisse qui ensevelit jusqu'à l'étrave du bateau ; le jour et la nuit se succèdent sans que rien ne change autour de nous ; les sirènes lancent à chaque minute leurs gémissements aigus, les cloches des bouées sonnent des glas lamentables : le capitaine est inquiet. Parfois le nuage se déchire, un grand

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

monstre noir apparaît, siffle, souffle, glisse et disparaît aussitôt, et le capitaine ne nous cache pas sa crainte de rencontrer « le Hollandais volant », celui qui cause tant de naufrages, celui qu'on ne peut jamais retrouver, le vaisseau fantôme dont tous les marins ont peur.

Subitement, comme après un long tunnel, nous entrons dans la limpidité joyeuse de l'air. Le capitaine dit adieu au brouillard, en riant d'un air goguenard : « Je t'ai donc échappé encore une fois ! » puis il boit un peu d'eau-de-vie et devient loquace. Nous approchons du Foldenfjord qui s'ouvre un chemin mystérieux entre les montagnes enchevêtrées, un chemin sans cesse barré par les glaces qui croulent des pics ensoleillés, les roches que les siècles ont amassées, et le flot s'élance parmi les obstacles multiples, il passe en bouillonnant, se hâte à la conquête d'on ne sait quel royaume.

23 juillet.

La mer s'ébat joyeusement en petites vagues câlines et légères sous un ciel de cristal bleu, l'air est tout imprégné de cette odeur fraîche des premières heures du matin et frémissant de cette palpitation visible de la nature à l'approche du soleil. A cet heureux instant du réveil, l'humanité est oubliée, qui toujours souffre et lutte; l'œil caresse l'univers d'un long regard reconnaissant. Cependant, une forme noire se balance au loin et, subitement, le bateau vire de bord, se dirigeant vers l'épave dont les signaux sont aperçus du capitaine. C'est une barque de pêcheurs, ancrée en pleine mer depuis plusieurs jours ; sur douze hommes d'équipage, onze avaient la fièvre typhoïde; le seul qui restât valide, ne pouvant continuer la route, s'était arrêté là, espérant quelque prompt secours. Mais le brouillard était venu et les nuits et les jours s'étaient écoulés, les vivres aussi : deux hommes atteints de folie avaient tout jeté à la mer; l'homme pensait que son tour arriverait bientôt de mourir. Le capitaine amarra à notre paquebot la barque noire qui n'avait plus ni mât, ni voile, et tout le restant de notre voyage, dans la splendeur des

midis, par la douceur des soirs, ce grand cercueil dansa dans notre sillon.

26 juillet.

Il est quatre heures du matin quand nous arrivons à Christiansund, le port est désert, et nous voilà débarquées avec nos valises, sans savoir où nous diriger. Une tristesse profonde enveloppe cette petite ville endormie. Sur les montagnes lépreuses qui l'entourent, d'épais nuages de brouillards se frôlent, s'effilochent, se fondent en une pluie fine et serrée qui couvre le sol d'un fin verglas; un vent glacial nous fouette le visage et les jupes : c'est l'été!

Christiansund est en partie bâtie sur le versant d'une falaise presque à pic; pour atteindre les maisons entassées les unes sur les autres, il nous faut gravir un mauvais escalier taillé dans le roc. Nous partons à l'escalade, traînant couvertures et valises, espérant trouver l'hôtel Mölrup, qui nous est recommandé. Nous errons plus d'une heure dans des ruelles qui se mordent la queue, entre des maisons sans cesse brûlées et rebâties dont on n'a pas changé les numéros; le 12, le 56, le 84 voisinent. Enfin, nous prenons le parti de nous asseoir sur une borne, en attendant le réveil de quelque habitant, tandis que le vent et la pluie redoublent de rage.

Un homme passe enfin; nous lui demandons notre chemin et, maussade, sans même nous offrir de porter nos colis, il part, monte, descend, s'insinue en des ruelles en zig-zag, disparaît entre des maisons peintes comme des roulottes de bohémiens; tous les cent pas, nous trouvons une lampe électrique dans une grosse lanterne rouge : ce sont les avertisseurs d'incendies, qui achèvent de donner un air sinistre à ce village désert.

Grand Hôtel Mölrup! cette affiche écrase un tout petit chalet qui a l'air d'une boîte à musique; deux ours en bois sourient aux visiteurs. A notre coup de sonnette, peut-être trop bruyant dans cette ville endormie, une servante soupçonneuse paraît à la lucarne, et cinq longues minutes s'écoulent avant que l'on daigne nous ouvrir. Tout auréolée de bigoudis, sa large poitrine flottant dans une camisole rouge,

« madame la directrice » apparaît. Dans ce pays soi-disant égalitaire, qui a aboli toutes les distinctions de noblesse, chacun revendique son titre, si petit soit-il, avec une gloriole amusante. Donc « madame la directrice » nous reçoit en tenue négligée et ne laisse pas de nous en marquer son mécontentement. Il n'y a rien de prêt à cette heure matinale, et il ne faut nous en prendre qu'à nous; elle nous conduit à notre chambre, en nous priant d'attendre patiemment le lunch, qui ne sera servi qu'à neuf heures. Il en était à peine six !

Quatre petits lits, une cuvette et un poêle. Et quels lits ! Point de matelas : des sommiers avec des chevets en forme de pupitre qui font penser aux tables d'opération, recouverts d'un petit drap calandré, luisant, glissant, ne dépassant pas d'un pouce, un drap sur lequel il ne viendra jamais à l'idée de se coucher, et, par-dessus, un gros édredon blanc. Je poussai l'audace jusqu'à demander une seconde cuvette pour mademoiselle Bera Lagrup, et un miroir, si par hasard il y en avait un dans l'hôtel ! La servante en fut toute bouleversée, il se fit un grand remue-ménage et on m'apporta quelque chose d'invraisemblable, qui n'était ni convexe ni concave, un miroir qui avait plus de cent ans et dans lequel je ne pus jamais trouver mon nez.

A grand fracas de gong, le lunch fut annoncé à l'heure dite.

Monsieur le juriste était déjà assis à côté de monsieur le directeur des téléphones : ils prennent pension au Grand-Hôtel pendant que « leurs dames » voyagent sur le continent. Madame l'apothicaire et quelques commis voyageurs composaient la compagnie. Madame la directrice nous glisse à l'oreille que l'an passé à la même époque, elle avait plus de trente touristes. La table était entièrement couverte de petits plats, de petites boîtes, de petits pots, entourés de radis taillés en forme de roses, et de roses en papier ; il y avait une profusion d'autres radis dans des corbeilles, dans des vases, et d'autres roses aux flambeaux, autour de la lampe et jusque sur un pauvre palmier étique. Il y avait tant de décors, et si peu à manger ; tout était si minutieusement dressé qu'il ne me venait point à l'idée de détruire la symétrie de ce repas

de poupée. Je rêvais de quelque bon beefsteack, de quelque grasse poularde, que l'éternelle morue au romarin dut remplacer !

Monsieur le juriste veut nous conduire au « musée ». Il nous mène un peu en dehors de la ville, dans un hangar en bois où gisent un squelette de baleine et quelques harpons. Nous traversons le jardin public, où les morts sommeillent près du kiosque de la musique. Au loin, on aperçoit les roches de Scorpen, sur lesquelles luisent, miroitent et sèchent des morues et encore des morues.

27 juillet.

Un soleil radieux caressait une végétation luxuriante ; après tant de roches, de glaciers, de neige éparse, la petite ville de Molde apparut comme une jeune princesse dans un jardin enchanté. Des hêtres pourpres, des bouleaux frémissants, des tilleuls, des cerisiers ombrageaient les buissons étagés sur les collines ; des roses ivres de lumière et de chaleur penchaient leurs corolles savoureuses ; des chèvrefeuilles indiscrets grimpaient jusqu'aux girouettes des petites maisons de bois, peintes en blanc, en rose ou en jaune. Avec leurs larges toits à balustrades ajourées et leurs petites fenêtres en losanges, ces maisons ressemblaient à des joujoux légers qu'on eût roulés aisément en les traînant au bout d'une ficelle.

De placides figures à bandeaux jaunes et plats s'apercevaient derrière les vitrages et regardaient sans curiosité le flot mouvant des Anglaises, des Américaines, robes courtes, blouses légères, coiffées du large béret de laine, escortées de jolis garçons aux regards candides et volontaires.

Pendant la saison d'été, Molde regorge de touristes ; c'est un centre d'excursions merveilleusement situé. Du sommet du Tusten, la « montagne nue », la vue s'étend sur un panorama illimité : à l'est, les eaux vertes du Moldefjord, du Romsdalsfjord, entourées de hautes montagnes serrées, pressées les unes contre les autres, dressant leurs aiguilles brillantes de glace et de neige, et vers l'ouest, indéfiniment, le vaste horizon bleu de la mer.

30 juillet.

Un des grands inconvénients de ce pays vraiment grandiose est souvent la longueur des trajets monotones : des vallées durent quatre ou cinq jours, dans le même décor de montagnes pelées ; on a quitté ces montagnes le soir, elles sont là le lendemain, on les retrouve deux jours après ; on les avait à droite, on les a à gauche : il semble qu'on ait trotté sur place.

Pour faire les quatre-vingt-deux kilomètres qui séparent Molde du lac d'Eiksdal, il nous fallut voyager deux jours en kariol par un chemin ennuyeux et monotone; cependant nous étions amplement payés de nos fatigues en arrivant devant cette nappe d'eau si étrange, noire et tranquille comme un marbre poli. C'est une fissure de dix-huit kilomètres de long entre des montagnes couvertes de neige, qui tombent verticalement et doivent s'enfoncer longtemps encore, on ne sait jusqu'à quelle effrayante profondeur.

Par d'étroits couloirs, des avalanches bondissent et s'écroulent, ridant un instant la surface de l'eau qui reprend de suite son immobilité. Des centaines de cascades bouillonnent de tous côtés; la Maladalsfos sort brusquement d'une vallée qui s'arrête à huit cents mètres au-dessus du lac et d'un seul jet magnifique s'élance dans le vide.

Nous traversons dans une petite barque cette solitude noire, dont aucune habitation humaine ne trouble le silence. Les siècles ont passé sur cette eau sans altérer son indifférence, et les géants qui la gardent ignorent sa destinée. Par un sentier escarpé, nous montons à la ferme de Retjan, sur un plateau plus ensoleillé : là, c'est un peu du monde vivant; des troupeaux paissent, on laboure. Les bœufs, malgré leur haute taille, avancent péniblement; ils ont, pendu à l'oreille gauche, le bouquet de sorbier qui doit les préserver des mauvais sorts; l'homme qui tient la charrue semble exténué.

La terre déchirée n'a point la savoureuse odeur des champs fertiles ; le sillon s'y creuse tristement parmi les pierres, les rocailles, débris pulvérisés des antiques avalan-

ches. Vienne une de ces nuits glacées, aux environs d'août, quand l'épi d'orge ou de seigle gonflé de lait n'attend que la chaleur, une de ces « nuits de fer », comme on les appelle, et le fruit de tant de peines est anéanti. Aussi le paysan déserte de plus en plus ce pays qui n'entretient que sa misère. Il émigre en Amérique, et, quand il a gagné quelque argent, il revient en Norvège et se fixe dans une ville. La moitié de la campagne est inculte; des maisons vides pourrissent, s'effondrent et, de loin, avec leurs larges toits couverts de mousse et de fleurs, elles ressemblent à de grandes tombes abandonnées.

Le chemin que nous voulons prendre pour rejoindre la vallée du Romsdal, de l'autre côté de la montagne, n'est plus praticable qu'à pied; on nous prévient que, la neige n'ayant pas encore cessé de tomber, il est plutôt dangereux. Il nous faut parlementer longtemps avant d'obtenir qu'un garçon de la ferme nous serve de guide et qu'on veuille bien nous louer deux chevaux, un pour moi, l'autre pour les bagages, mademoiselle Bera Lagrup préférant toujours voyager à pied. Il est convenu que nous partirons le lendemain matin à six heures, car il faut bien compter dix heures de marche, si tout se passe sans accident.

On nous loge dans la chambre haute, réservée aux rares voyageurs qui entreprennent cette excursion. Les gros troncs de sapins, qui servent à toutes les constructions norvégiennes, en font le seul ornement; quatre petites caisses en bois avec de gros édredons et une table composent le mobilier.

Bien que le soleil éclaire toute la nuit, il fait si froid qu'on ne peut demeurer dehors passé huit heures; dans notre grenier, dont on peut toucher le plafond avec la main, l'unique petite fenêtre ne laisse pas entrer assez de lumière; nous demandons quelque bougie; la servante nous apporte une espèce de résine brune entourant une énorme mèche de coton, le tout planté dans une bouteille. A peine avions-nous éteint ce fumeron inutile qu'une armée de puces effrontées et voraces, sortit de tous les coins.

31 juillet.

A l'heure convenue la veille, nous descendions, espérant trouver les préparatifs en train, et ce sont les doléances qui recommencent : il a neigé toute la nuit sur la montagne, la route est impraticable pour un seul homme et deux chevaux ; il faut chercher un autre guide. Le temps passe, il est plus de huit heures quand nous sommes enfin prêts à partir.

On charge les valises sur un pauvre petit poulain de deux ans à peine ; la fermière a donné quelques provisions pour sa fille qui garde les troupeaux plus haut ; c'est avec quarante kilogrammes sur le dos que le poulain essaie de gambader auprès de sa mère, sur laquelle je m'installe dans une selle à dossier, tirée du grenier et marquée aux aigles impériales. Deux vieux pistolets, couverts de rouille, étaient encore dans les arçons décorés des initiales de l'Empereur !

Un épais brouillard tombait des hautes cimes, il nous fallait grimper à mille neuf cents mètres d'altitude, et les guides, qui n'auguraient rien de bon de cette équipée, étaient partis en maugréant. Nous allions lentement, parmi les nuages qui passaient en rafales, nous enveloppaient d'une houle glacée, laissant voir de temps à autre un peu de l'horizon, pour se reformer bien vite, plus opaques et plus étouffants.

Nous montions par des sentiers impraticables, au milieu de pauvres petits bouleaux rampants, de racines dévastées par les ouragans et les avalanches, de grosses pierres rondes et polies qui dévalaient d'une course folle. Et ce furent plus haut des torrents impétueux, qui roulaient des glaçons et des roches dans un bruit effroyable, des lacs mystérieux et noirs qui semblaient pétrifiés, des tourbières noyées d'eau, dont on ne pouvait sortir qu'après mille efforts.

Le pauvre poulain ne gambadait plus ; éreinté de la lourde charge qui lui ballottait sur le dos, il s'arrêtait tout fumant, ses flancs battaient, et il hennissait tristement vers sa mère.

Mademoiselle Bera Lagrup marchait allègrement. Vers deux heures nous arrivions dans un « setter », grand pâturage que chaque ferme possède depuis des temps immémoriaux dans les montagnes ; dès qu'un peu de verdure commence à pous-

ser, on y envoie les troupeaux sous la garde d'une ou deux jeunes filles, qui demeurent là pendant les trois mois d'été dans l'isolement le plus complet. Une ou deux fois par mois, on vient leur apporter leur nourriture et chercher le beurre et le fromage qu'elles fabriquent; le reste du temps, c'est la solitude absolue, parmi les tempêtes et les eaux mugissantes.

Le brouillard avait disparu : dans la sérénité de l'air vibraient des centaines de clochettes; des moutons bondissaient, semblables aux pierres grises et aux mousses qu'ils broutaient; de petites vaches sans cornes, au museau effilé, nous regardaient en beuglant; de jeunes chevaux galopaient effrayés, et, dominant ce tumulte des bêtes insouciantes, un chant grave, lourd, un chant de désespoir infini !... Au pied d'un arbre une enfant filait, les yeux vagues, perdue dans son chagrin :

Est-ce que je ne sortirai jamais, jamais,
Hors de ces hautes et noires montagnes ?
Ici l'œil ne rencontre que la neige,
Mais plus loin sont des pays verts.
Quand est-ce qu'on osera le voyage?
Est-ce que ce mur renfermera toujours mes pensées,
Dans cette neige et cette peur glacée,
Qui m'étreignent nuit et jour?
Ah! Ce sera bien ma tombe!...

Cette fillette de seize ans venait pour la première fois au pâturage; sa sœur aînée était maintenant en Amérique; elle irait la rejoindre « sitôt qu'elle aurait son âge », car la vie était trop dure ici, « ça ne valait même pas la peine de s'éveiller le matin ! »

Nous pensions accorder une heure de repos à nos chevaux, mais la neige se met à tomber et les guides affirment qu'il faut se hâter de traverser la montagne. En quelques minutes, la terre est entièrement blanche; la montée est si pénible que nos chevaux harassés butent à chaque pas et, finalement, refusent d'avancer. Je dois descendre; on décharge le poulain de la moitié de son bagage que l'on met sur la mère; le guide s'aperçoit qu'il s'est trompé de chemin et s'en va chercher un meilleur passage pour les chevaux, tandis que, sur les pieds, les genoux et les mains, nous arrivons enfin au sommet de ce pic glacé.

La descente sur l'autre versant nous parut effrayante, presque verticale, et c'eût été pure folie que de s'y hasarder debout; il faut se laisser glisser jusqu'au bas pendant deux ou trois cents mètres; la neige exposée au vent du nord était tout à fait dure et glacée. Je m'assis donc derrière mademoiselle Bera Lagrup, j'entourai sa taille de mes bras, et, à peine avions-nous pris notre élan, que nous étions rendues, un peu étourdies seulement par la vitesse de la descente.

Deux cris perçants nous accueillirent, en même temps que deux dames épouvantées prenaient la fuite : c'étaient deux pauvres Anglaises, qui, ayant eu l'imprudence de s'engager sans guide, croyant la saison des neiges passées, étaient égarées depuis trois heures et tout à fait désespérées. Elles venaient du Romsdal où nous nous rendions, le temps y était magnifique, et une fille de fermiers s'y mariait en grande pompe au hameau de Næs.

La descente ne fut qu'un long tour de force dont les chevaux se tirèrent par miracle. Il nous fallut, pendant près de deux heures, marcher souvent à reculons pour éviter le vertige, nous tenir de branche en branche, glisser de pierre en pierre ; après cette entreprise qui nous évitait quatre jours de voyage sur une route monotone, et dont les guides ne nous avaient vraiment pas exagéré les dangers, nous étions à Grövdal, dans une verte vallée entourée de montagnes noires et de champ de névés. Ce pauvre village, avec ses petites maisons aux toits fleuris, ressemblait à un cimetière entouré de silence.

1er août.

Après une course matinale de vingt kilomètres, nous arrivions à Næs. Nous avions oublié de prévenir; il n'y avait pas une seule kariol disponible pour continuer notre voyage ; il fallait attendre au lendemain ; un guide s'offrit pour nous mener à la ferme où l'on était au troisième jour des fêtes et festins de noces ; les formalités les plus importantes étaient accomplies, auxquelles un étranger ne peut jamais assister.

Le guide nous fit entrer dans une salle encombrée où il faisait une chaleur étouffante ; soixante personnes étaient assises

autour d'une table couverte de laitages, de beurre et de gros gâteaux de semoule. On causait, on riait assez fort, mais à notre arrivée on se tut subitement; les servants restèrent figés sur place, leurs plats en l'air, d'où s'échappait une forte odeur de bouc; les gens nous regardaient bouches bées, et les morceaux restaient à la pointe du couteau. Le guide alla dire quelques mots au marié qui s'approcha de nous avec empressement et nous offrit le « finkel » de bienvenue, dans une grande coupe de métal ornée de grelots et de pendeloques : il nous fallut absolument boire de ce « finkel » qui n'était que de l'alcool horriblement fort et mauvais. Puis ce fut le cuisinier qui s'avança, nous offrant de la bière : « Entrez, nobles étrangères, asseyez-vous parmi nous, vous serez aussi bien reçues dans la maison du mariage que Joseph à la cour de Pharaon. » Il fallut boire encore avec les proches parents, après quoi on se serra un peu plus pour nous faire place. Mais c'en était fini de la gaieté et de l'appétit; toute la curiosité allait vers moi, qui étais vraiment l'étrangère, et les questions pleuvaient. Le guide répondait pour moi. Ils ne comprenaient pas la raison d'un si long voyage : « Ah! ciel! venir de si loin pour ne voir que tristesse et misère! »

Quand leur curiosité fut épuisée, ils restèrent à me regarder comme une énigme troublante; le cuisinier bredouilla les grâces, tant il était intimidé; la société distraite y répondit tout de travers. On passa dans une autre salle pour danser, en attendant la mariée. Il y avait si peu de place qu'un seul couple pouvait se mouvoir, et encore fallait-il que le danseur écartât les coudes et refoulât les gens le long des murs.

Il faisait deux ou trois tours en marchant lourdement, la danseuse trottinait derrière lui à petits pas menus, puis le garçon se retournait brusquement, joignait les mains autour de sa taille, et ils se mettaient à tourner, à tourner furieusement tant qu'ils avaient de souffle; après quoi le garçon enlevait la fille en l'air, d'autant plus haut qu'il était plus fort, et surtout qu'il l'aimait davantage, et la laissait vivement tomber à terre où ses jupes devaient se tenir ballonnées.

Lorsque deux ou trois couples eurent dansé, la plus belle fille fut chargée de faire la quête pour le violoneux, qui répondit galamment en recevant la modeste somme :

— Que ne puis-je prendre la main avec !

Au même moment un homme entra comme une furie, renversa quelques personnes, enleva une jeune fille jusqu'au plafond en chantant :

Voilà, voilà Olav Glomstuen,
Ah ! chère Karin, fais l'andouille bien grosse,
Car demain, Olav Glomstuen va se marier !

La poussière obscurcit l'air surchauffé et puant l'étable ; nous quittions la salle à demi étouffées. Justement la mariée arrivait, ronde comme une meule de foin, avec une douzaine de gros jupons les uns par-dessus les autres. Elle avait sur la tête un échafaudage de perles, de rubans, de galons dorés, de grelots, de médailles et de verroterie, qui branlait et tintinnabulait à chaque pas. Selon l'usage, elle avançait lentement, sans remuer la tête, les mains croisées, les yeux baissés, raide comme une automate, ne répondant que *oui* et *non* aux questions qu'on lui posait. Elle s'arrêta sur la pelouse, devant la maison, et tous vinrent danser autour d'elle, tandis que nous nous asseyions un peu à l'écart.

Tout à coup le grand Olav passa par-dessus nos têtes en faisant le saut périlleux, et, se retournant, il nous dit :

— Maintenant, tu peux aller dire à Christiania que tu as vu le grand aigle de Tindal voler au-dessus de ta tête.

— Fais donc voir un peu si tu sais remuer les ailes, — cria quelqu'un de l'assemblée, — et danse-nous « Halling » !

« Halling » est une danse assez baroque, qui n'est point à l'usage des dames ; elle se compose de sauts et d'acrobaties, il faut faire la roue et toucher le plafond avec les pieds à chaque tour (les maisons de paysans sont en général basses d'étage). Nous étions en plein air :

— Le plafond est un peu haut, répliqua le grand Olav, mais on peut toujours essayer.

Malheureusement, il avait un peu trop bu ; au premier essai, il retomba si lourdement que le sol trembla. On s'empressait autour de lui, on le croyait mort ; il restait étendu sur le dos, sans bouger ; on se lamentait déjà, lorsque, redressant un peu les jambes et croisant les bras sur sa poitrine, d'un seul coup de reins il se remit debout, au milieu des applaudissements.

— Jouons aux rimes, proposèrent les jeunes filles, pressées de s'entendre louer par leurs galants.

Là encore, le grand Olav était de première force, et les rimes coulaient de sa bouche comme les pois d'un sac. Il célébra la beauté ou la force de toutes les filles, souvent en termes fort crus qui faisaient pouffer de rire l'assistance. Il prit une grosse blonde et la faisant tourner, il lui dit :

— Un jour de mai, je t'emmènerai, ma bien-aimée,

Fleur de rose à la parure de lis.
Ce jour, la forêt aura de la verdure au chapeau,
Et la prairie des fleurs au corsage,
Et le soleil dansera tant, qu'on aura trop chaud,
Et la lune sera pleine toute la nuit.

Un autre garçon, au poil roux, au visage tout reluisant, se jeta dans les bras d'une fille en lui criant :

— Je n'ai jamais été bien haut dans ce monde, je n'ai jamais dormi dans les bras d'une belle fille, mais je veux essayer un soir de samedi.

D'un vigoureux coup de poing, la fille furieuse l'envoya rouler en lui répondant :

— Les beaux morceaux ne sont pas pour les sales têtes.

Cela devenait fastidieux ; le guide alla prévenir le marié que nous désirions partir. Il vint lui-même nous chercher pour nous offrir du café et de la bouillie, en nous disant d'y mettre beaucoup de beurre. Sa vieille mère nous pria de boire un peu de bière avec elle, et de déposer dans nos coupes quelques pièces de monnaie pour le premier-né, qui porterait mon nom, si je voulais bien lui faire l'honneur de l'écrire sur le livre des souvenirs.

Après quoi on nous laissa partir. Mis en gaieté par le « finkel », notre guide se décida à bavarder, ce qui n'arrive guère à ces gens du Nord, quand ils sont à jeun. Entre autres histoires, il nous conta que dans beaucoup de petits villages de montagnes, les garçons avaient coutume d'aller passer la nuit du samedi avec les filles qu'ils courtisaient. Ils devaient se coucher avec leurs habits, et il eût été aussi honteux pour une fille de rester seule cette nuit-là que d'en sortir déshonorée.

5 août.

Quelles que soient les beautés de la nature, cent quatre-vingts kilomètres en kariol sur les routes de la Norvège ne se font pas sans fatigue et un peu d'ennui à la longue. Nous étions partis de Næs le 2 août au matin, après avoir trouvé avec peine un cocher qui voulût bien nous conduire à Otta en trois jours. C'était un vieil homme que je baptisai de suite « le vieux poisson » à cause de sa figure; il s'engagea pour cinquante couronnes (environ soixante-cinq francs); mais notre confiance fut bien ébranlée quand il arriva avec un petit poney aux oreilles rabattues, à demi somnolent, qui avait déjà servi la veille pour une longue excursion; nous ne pouvions penser que cet animal fût capable de faire chaque jour soixante kilomètres avec trois personnes et quarante kilogrammes de bagages. Cependant nous arrivions à Otta le 4 août, à huit heures du soir, ainsi qu'il avait été convenu.

La première journée fut magnifique : nous suivions le cours tumultueux de la Rauma, parmi les éboulis entassés, dans des défilés sinistres et des gouffres grondants, près des montagnes aux parois sombres et lisses comme des coulées de bronze. Par endroits, c'était un chaos indescriptible, un encombrement gigantesque de roches prêtes à s'écrouler de nouveau. Et la Rauma écumante, descendue des glaciers, bondissait d'obstacles en obstacles, s'épanouissait en cascades, d'où jaillissaient des gerbes en arc-en-ciel. Le soleil se jouait entre les pics dentelés donnant à chaque heure une coloration nouvelle; vers le soir, les ombres se penchèrent grotesques ou terribles, enveloppant le ciel d'un linceul violet; la fête était aux nues qu'enflammait le couchant, et c'était un ravissement d'aller parmi ce monde de nuances et de formes.

Le second jour nous apporta moins d'enthousiasme. La montagne apaisée laissait tranquillement la vallée s'élargir, des prairies étendaient indéfiniment la monotonie de leur verdure naissante, des fermes s'étageaient sur les coteaux, et cette présence de l'homme enlevait à la nature une partie de sa grandeur et de sa majesté. La dernière étape fut lamentable : la route serpentait au flanc d'une montagne, en surplombant un

ravin profond ; le « vieux poisson » dormait, et nous aussi sans doute, lorsque le pauvre cheval qui butait à chaque pas, s'abattit, à bout de forces. Mademoiselle Bera Lagrup fit un plongeon dans la poussière épaisse de plusieurs pieds, je tombai heureusement sur l'animal pendant que les valises dégringolaient dans le ravin ; un tour de roue de plus et nous y étions tous de compagnie. Le « vieux poisson » s'excusa en tremblant :

— Je dormais, c'est ma faute, et c'est aussi que la route porte malheur : il y a deux ans, une vache fut tuée, et la semaine dernière, ce gros quartier de roche que tu vois là, en bas, a écrasé deux touristes qui passaient. C'est ainsi dans la vie, vois-tu, on ne peut répondre de rien.

Il fallut plus d'une heure pour remonter les bagages, remettre tout en ordre. Nous fîmes le reste de la route à pied.

7 août.

Depuis deux jours, nous nous reposons à Otta, au milieu du va-et-vient des touristes. C'est le point de jonction des grandes routes qui conduisent aux excursions les plus renommées, et le *terminus* du chemin de fer de Christiania. Cependant l'unique hôtel est très sommairement organisé.

De tous côtés les voyageurs arrivent, à pied, à bicyclette, en kariol, en diligences, couverts de la poussière blanche des routes de Norvège. C'est un bruit incessant de trompes, de fouets, de grelots, une cacophonie de toutes les langues.

11 août.

Le 8 au matin, avec notre « vieux poisson » et son petit cheval remis de ses fatigues, nous partions pour le Jotunheim (montagne des géants), la partie la plus élevée et la plus grandiose de la Norvège, à quatre-vingt-cinq kilomètres d'Otta.

La route est sans intérêt, du moins dans la première moitié ; elle suit un lac étroit et large de trente-six kilomètres, et des cultures d'orge et de seigle que des paysans arrosent à la pelle, avec l'eau qui descend des glaciers, canalisée dans des rigoles. Des cascades s'échappent de toutes les fissures, re-

joignent un torrent de boue jaunâtre, et forme la Bövra qui coule presque au ras de la route. Plus loin, sur une ancienne moraine, dans un site désolé de roches et de pierres, se dresse la curieuse église de Lorn, une des vingt-quatre églises de Norvège, entièrement bâtie en bois, et datant du XIIe siècle. Les portiques sont décorés de caractères runiques, l'intérieur repose sur douze énormes sapins avec des chapiteaux sculptés dans le style roman.

Quand les portes sont fermées, il fait tout à fait noir dans la nef, le jour n'arrive que par de petites ouvertures pratiquées dans le haut. Les toits, qui s'étagent les uns sur les autres en se rétrécissant, sont faits de lamelles de sapin, et les angles décorés encore de ces têtes de dragons grimaçants qui ornaient les navires et tous les objets de luxe à l'époque des Vikings.

En approchant de Röjshjem, le pays change subitement, les parois des montagnes se rapprochent et forment un étroit défilé qu'une seule voiture peut traverser, d'énormes blocs de pierre se détachent, roulent et rendent ce passage des plus dangereux; une petite sonnette annonce à chaque extrémité qu'une voiture est engagée. Un froid glacial tombe de ces roches ruisselantes de neige fondue. Au sortir de ce sombre couloir, on reste presque anéanti d'émotion devant un océan de prismes radieux, entassés les uns sur les autres, au-dessus des champs de neige éclatants, d'où s'échappe une souple frange de cascades.

Nous restons longtemps à contempler la féerie du soir : des coupoles roses s'érigeaient et croulaient à l'instant; des vallées violettes qu'un rayon dessinait, une ombre les effaçait; des gueules béantes engouffraient des nuages pressées; il passait comme un souffle violent de destruction. Puis avec la clarté d'argent des belles nuits du Nord, la paix s'étendit sur ce monde chimérique, les contours se figèrent dans l'immobilité glacée, semblables à des remparts merveilleux d'un palais enchanté.

Un froid piquant nous pénétrait jusqu'aux os. Ce fut avec plaisir que nous trouvâmes à Röjshjem un joyeux feu de sapin pétillant, autour duquel une vingtaine d'Anglais et de Norvégiens étaient assis.

12 août.

A dix heures, nous entreprenions avec toute une caravane l'ascension du Galdopig; le temps était magnifique, et le guide espérait arriver vers cinq heures à la Juvashytte, où nous devions passer la nuit, à moitié route.

Cette partie de l'excursion n'offre aucun danger, mais elle est extrêmement fatigante. Presque toutes les montagnes de Norvège ressemblent à de gigantesques escaliers. Des montées presque verticales, au milieu des pierres éboulées, conduisent à des champs de neige, sur lesquels le soleil darde ses rayons d'août qui brûlent les yeux sans nous chauffer; tantôt on enfonce jusqu'aux genoux, tantôt on glisse et l'on tombe à chaque pas. Quelques Norvégiennes avaient apporté des skis et filaient sans fatigue. Puis vinrent les terribles « ur», vastes plaines de pierres grises et luisantes, sur lesquelles on ne pourrait trouver le moindre brin de mousse. Un silence éternel enveloppe l'immense désolation de ce désert où l'on chercherait en vain le plus petit souffle de vie. La Juvashytte est une cabane de bois que le guide Knud Vole a construite lui-même, en montant sur son dos tous les matériaux. Vingt personnes peuvent y passer la nuit, sur des bancs, dans des sacs en peau de mouton.

Pendant la nuit, le temps changea brusquement; la neige se mit à tomber; le vent soufflait avec rage, et la cabane le laissait entrer par maintes petites fentes : 15° de froid.

13 août.

Un brouillard compact avait tout enseveli, il ne fallait pas songer à continuer l'excursion. La plupart des touristes retournèrent à Röjshjem. Knud, pour faire passer le temps aux intrépides qui restaient, apporta un ariston criard, un flacon de Porto et nous pria d'écrire sur le livre des souvenirs tout le bien que nous pensions de son hospitalité.

La journée ne fut pas trop triste : on chanta, on dansa, on écrivit des vers sur le livre de Knud; le soir, le vent se dégagea heureusement. On aperçut d'abord le Glittertind

ou Pinacle brillant, sur lequel le vent du nord accumule quelquefois jusqu'à cent mètres de neige ; puis le noir Kjeldelen, paroi de roche en hémicycle qui fait un contraste violent avec les blancheurs environnantes.

14 août.

D'une aurore brumeuse et violette, un soleil radieux se dégage subitement, et nous partons à l'escalade du Galdopig, le sommet le plus élevé de cet important massif du Jotunheim. Pour traverser le Stjygbræ, « le glacier mauvais », Knud nous attache à sa remorque, et, pendant une heure, nous grimpons des pentes de neige unies, glissantes ; les bâtons ferrés ne sont pas à la mode en Norvège : nous sautons des crevasses profondes aux parois vertes et bleues, vastes tombes béantes qu'on ne saurait rêver plus froides ni plus belles. Nous faisons halte toutes les dix minutes, et cependant la fatigue commence à se faire sentir. Après le Stjygbræ, vient le Pigbræ, « glacier pointu » qui se dresse comme un tranchant aigu.

Nous marchons depuis cinq heures, nous sommes à 2560 mètres d'altitude ; quelques personnes souffrent du mal des montagnes et s'évanouissent. Knud, pour ranimer les énergies, déclare qu'il n'y a plus que sept minutes de marche, et, sur les pieds, sur les mains, tiré par le guide, poussé par le voisin, on arrive enfin ! Jamais, dans les rêves les plus extravagants, l'imagination ne saurait inventer un décor pareil à ce panorama immense. Après le glacier, des roches noires, luisantes et pointues surgissent parmi la blancheur des neiges ; derrière cette barrière hérissée, s'étend à perte de vue, dans son incomparable splendeur, tout le massif glacé du Jotunheim.

Devant cette multitude de sommets noirs ou brillants, on rêve d'un camp de géants endormis dans leurs tentes silencieuses et closes. Après une heure de repos, il fallut continuer sur l'autre versant, reprendre les glissades vertigineuses, éviter les crevasses perfides, traverser les « ur » que le brouillard du soir environnait d'ennui, dégringoler des pentes de gazon humides et boueuses, retrouver d'autres « ur » qui nous

semblaient d'autant plus longs et d'autant plus tristes, que nous étions plus fatiguées. Les lueurs roses du soir se jouaient autour des nuages, une belle ombre violette envahissait la vie, mais nous allions machinalement, abattus et buttant, courbaturés jusqu'aux yeux, indifférents et mornes.

A sept heures, nous entrions au chalet de Spitersulen, dans un état lamentable, les bottes couvertes de boue, les jupes trempées de neige fondue. On nous attendait avec des grogs chauds ; une mauvaise chandelle dans une bouteille éclairait la salle où il n'y avait qu'une table et quelques bancs.

Le propriétaire de ce « Splendide-Hôtel » se mit en devoir de nous faire quelques tartines : sortant avec son pouce un morceau de beurre d'un pot de grès, il l'étalait de son mieux et fignolait son ouvrage en y passant la langue. On le pria instamment de nous laisser faire nous-mêmes, ce qui parut le vexer, surtout quand il vit que nous dédaignions les premières tartines qu'il avait si soigneusement arrangées.

Ah ! qu'un bon lit eût été doux ! Sur ces bancs et ces sacs en peau de mouton, tout le monde dormit à merveille.

15 août.

Dès six heures, mademoiselle Bera Lagrup et moi sommes debout, prêtes à partir. Knud est retourné à Röjshjem ; un autre guide doit nous conduire ; il commence par se moquer de nos fatigues de la veille et nous déclare que cette dernière partie de notre voyage sera plus dure. Nous prenons un cheval pour les bagages et un autre pour moi ; ma compagne n'est ni fatiguée ni effrayée des vingt-cinq kilomètres qu'il nous reste à faire.

A cette heure matinale, le ciel est comme une vaste coupole rose, poudrée de givre étincelant ; au loin, le brouillard s'évapore lentement et monte des sommets en légère fumée vers une idole inconnue des hommes.

Nous descendons des pentes gazonnées, coupées de tourbières, de torrents et d'éboulis, où quelques maigres arbrisseaux essaient de vivre, et ne peuvent que ramper, se tordre, couverts de mousses et de lichens gluants. Une tristesse infinie suinte de partout, la tristesse froide et stérile des terres qui

n'ont pas d'histoire. Et pourtant ce n'est rien, rien à côté de l'horreur sinistre de la vallée d'Ulla ! Subitement, sans transition, toute végétation a disparu, jusqu'au plus léger soupçon de mousse, et ce ne sont que des pierres, des pierres uniformément grises, uniformément lisses. Il y en a des rondes comme des meules de foin, des carrées, des pointues qui se dressent comme des équerres gigantesques, il y en a des monceaux qui recouvrent d'autres monceaux : c'est un désert qui s'étend, ondule et s'allonge dans une indescriptibie brutalité. Par moments la vallée, large de deux ou trois kilomètres, se resserre, s'assombrit encore, les pierres s'entassent en rond autour d'un petit lac tout blanc de neige, ou d'un lac noir et vitreux plein d'eau morte.

La vallée d'Ulla a environ douze kilomètres de longueur; la promenade est fatigante. Mademoiselle Bera Lagrup convient enfin qu'elle ressent quelque lassitude. Voilà plus de six heures qu'elle ne fait qu'enjamber et sauter d'une pierre sur l'autre, grimper et dégringoler. Pour moi qui suis à cheval, c'est une difficulté incessante de me tenir en équilibre sur un animal qui a toujours la tête ou la croupe en l'air, et bondit comme une chèvre.

Enfin vers trois heures, nous arrivons au chalet de Gjendeboden. La nature y est moins aride; des bouleaux croissent élégants et légers ; des fermes surgissent dans la verdeur des prés ; l'air est plus bleu, plus vibrant, plus hospitalier. Après deux heures de repos, nous repartons en barque sur les eaux opalines du lac Gjendin.

Puis il faut grimper le Veslefjeld qui n'est pas très haut, mais presqu'à pic et bien fatigant. De cette petite montagne s'élance une crête noire et unie, comme une vague monstrueuse que le froid aurait figée subitement dans sa volute naissante.

Le sommet en est tellement étroit en bien des endroits que pour le traverser nous sommes obligées de nous mettre à califourchon; solidement attachées au guide, nous nous avançons avec les mains et les genoux, le cœur chaviré de vertige, car d'un côté, à deux mille pieds de profondeur, c'est Bessevand aux eaux bleues et, de l'autre, les remous verts de Gjendin. Le trajet dure une demi-heure, et c'est

tout à fait épuisées que nous arrivons chez le vieux guide Frandhus.

Le gîte est propre, nous avons des lits, et c'est fini avec les aventures. Finies aussi les belles nuits lumineuses de juillet. A la clarté mourante du soir, ce vieux guide de quatre-vingts ans nous conte avec enthousiasme les légendes de son pays qu'il aime d'un amour profond.

— Vois-tu, là-bas, plus loin que le Stikkesdal dont les eaux bleues reluisent, c'est Iledalen. Au temps de la peste, tous les habitants périrent jusqu'au dernier, les forêts gagnèrent les champs incultes, ensevelirent les maisons abandonnées, le silence s'étendit et pendant des siècles la vallée fut oubliée !

Puis se tournant vers les dernières cimes glacées du Jotunheim, il dit encore :

— Là aussi des géants ont vécu dont tout est oublié, et de nos jours il n'y a que Peer Gynt qui pourrait traverser sur son bouc le Besseggen au galop :

Le Besseggen long d'un demi-mille,
Aigu comme un rasoir,
En venant des glaciers et des urs déserts.

JANE MICHAUX

SOUS LOUIS LE BIEN-AIMÉ[1]

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Sous Cologne, le 2 juillet 1758

Je crois vous faire plaisir en vous donnant un détail de cette bataille honorable pour les troupes françaises et malheureuse pour la nation.

Dès le 22 au soir, on voyait des troupes armées se mouvoir dans la petite plaine de Saint-Thönis. Le 23, à huit heures du matin, le corps de M. de Voyer se replia, poussé par un corps ennemi qui avançait en face sur lui. A dix heures, le corps ennemi avait sa gauche à Crefeld, la droite à un bois ; il paraissait être de huit à dix mille hommes, et il semblait qu'il couvrait d'autres troupes qui se remuaient derrière lui; on devait du moins le juger par son audace et par les nuées de poussière qui s'élevaient. A la même heure, la cavalerie de la seconde ligne reçut ordre d'aller au fourrage et l'on posa sa chaîne pour le protéger. A onze heures, plusieurs officiers rentrèrent dans l'armée, et dirent qu'ils venaient de voir une colonne ennemie qui avait déjà dépassé la gauche du camp, et on l'entendit, peu après, qui canonnait des troupes détachées qui étaient dans cette partie. A midi, la légion royale, qui était à Anrath, était repliée sur le camp; les carabiniers et dragons, voyant l'ennemi en force si près d'eux, s'étaient mis sans ordre en bataille et avaient détendu leur camp. La seconde ligne de cavalerie eut ordre de marcher

1 Voir la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

à midi et demi à poil pour fourrager. Enfin, à midi trois quarts, les piquets eurent ordre de se mettre en bataille à la tête de leur camp ; à une heure, on fit rentrer les fourrageurs, on battit la générale, les généraux arrivèrent à leurs divisions et, à une heure un quart, l'armée était en bataille,

L'amour qu'on a naturellement pour ses équipages détermina chacun à faire détendre sa tente, à faire charger ses ballots, et à faire tout filer vers Richelen où était le quartier général, seul endroit où l'on n'entendait point le feu. Les troupes prirent ce parti sans ordre et elles firent bien ; car, dans le temps même qu'on chargeait encore les équipages, les boulets roulaient déjà dans plusieurs parties du camp ; un peu plus tard, tous les valets fuyaient, tous les chevaux de charge étaient abandonnés, le camp restait embarrassé de toutes les tentes, ballots et voitures, ce qui aurait rompu toutes les manœuvres, et mis un désordre très dangereux, car on se battit dans le terrain même du camp.

M. le comte de Clermont fit donner l'ordre aux carabiniers et aux brigades d'Aquitaine et de Royal-Roussillon de charger. Cette charge de cavalerie eut le plus grand succès, elle poussa l'infanterie ennemie jusque dans le bois ; mais comme elle n'était soutenue ni de droite ni de gauche, ni par une seconde ligne ni par aucun corps d'infanterie, et qu'elle ne pouvait pénétrer dans le bois ni rester sous le feu qui en sortait, elle fut contrainte de se replier ; moitié de cette excellente cavalerie périt dans cette charge et cette retraite, et le comte de Gisors, qui, pour la première fois, combattait à la tête des carabiniers, y reçut un coup de feu dont il est mort le 26 ; M. de Muy, lieutenant général, quatre coups de sabre. Alors l'ennemi déboucha en plus grand nombre dans la plaine, où il gagna beaucoup de terrain. Dans cette extrémité, M. le comte de Clermont ordonna la retraite. Des ennemis devant, derrière, de tous côtés, la rendaient difficile ; quel moment ! La droite de l'armée la fit moins difficilement, parce qu'elle était fort près du seul débouché par où il fallait passer vers Richelen et qu'elle n'avait l'ennemi que sur une face. Pour la gauche, au premier coup d'œil, sa retraite paraissait d'une difficulté et d'un péril extrêmes. Il était six heures du soir ; toutes les troupes de cette partie étaient déjà

fort maltraitées d'un feu d'artillerie terrible qu'elle essuyait depuis deux heures après midi.

La cavalerie tint ferme dans la plaine contre l'ennemi victorieux. Cette cavalerie se replia successivement au petit pas, se reformant de temps en temps en bataille, et arrêtant l'ennemi par sa contenance, quoiqu'elle fût foudroyée par le canon tiré de si près que celui à cartouche l'atteignait. Les douze escadrons formant les deux dernières brigades de cette retraite, Dauphin et le Commissaire, se trouvèrent dans une position.

Ces brigades restèrent seules dans une plaine très rétrécie, marchant et prêtant le flanc droit à la distance de deux cent cinquante pas de l'ennemi formé en bataille, leur cavalerie mêlée d'infanterie et de plusieurs batteries de canon. Cette plaine avait un quart de lieue de long et, pour en sortir, il fallait que tout passât par un défilé à passer quatre hommes. Cette cavalerie eut la fermeté de faire cette retraite marchant au petit pas, s'arrêtant lorsqu'il le fallait, se formant en bataille et se mouvant pour charger l'ennemi aussitôt qu'elle apercevait qu'il faisait le moindre pas pour venir à elle : on ne manœuvre pas plus froidement et on ne marche pas mieux dans les exercices de paix que fit cette cavalerie qui était accablée du canon et qui pouvait, d'un instant à l'autre, être chargée par l'ennemi qu'elle avait à son flanc. Au débouché même, où elle ne pouvait passer que quatre, sur lequel plusieurs batteries de canon étaient braquées et où le canon à cartouche portait, il n'y eut point de confusion. Enfin, il est certain qu'on doit à la cavalerie de la gauche le salut d'une partie de l'armée, de son artillerie, ses équipages, ses vivres, son hôpital[1]. Le soleil se couchait dans le temps que je passais le débouché dont je viens de parler.

J'étais encore à six cents pas des ennemis à trois heures et demie du matin; j'ai été fort employé par les généraux pendant toute l'action; j'ai été partout, j'ai été utile : bien des généraux et mon régiment sont contents de moi; je le suis aussi de moi-même, et je n'ai eu aucun accident, ni mon

1. Les pertes de la cavalerie française se montèrent à douze cent quatre-vingt-six officiers et soldats tués, blessés et disparus. (R. Waddington, *la Guerre de Sept ans*, vol. 2. Crefeld et Zorndorf, p. 112.)

cheval; cela me semble prodigieux. Les troupes françaises ont été d'une bravoure extrême; nous avons, je crois, perdu au moins quatre mille hommes; nous sommes actuellement sous Cologne; le prince Ferdinand passe la Meuse; on parle beaucoup d'une suspension d'armes. Je reçois dans le moment votre lettre du 25; adieu, ma chère amie, j'ai fait mon devoir avec honneur; la paix que je désire me trouvera également bon citoyen et me rendra amant plus heureux.

Sous Cologne, le 8 juillet 1758.

Dusseldorf s'est rendu hier au prince Ferdinand; le voilà enfin maître d'une place sur le Rhin; c'est pour lui un avantage très grand que nous devions bien l'empêcher d'avoir; je crois qu'il y avait possibilité, mais que faire de bon avec une armée dont les soldats sont excellents et dont les généraux sont plus aux cabales, aux intrigues, qu'à leurs devoirs militaires?

M. de Villemeur est parti il y a plusieurs jours, rappelé par la Cour sur le ton de la disgrâce. Il a ordre de se tenir dans ses terres. M. le duc de Randan vient d'être rappelé, mais beaucoup plus honnêtement; il est supplié de se rendre dans son gouvernement de Franche-Comté, où sa présence est nécessaire au service du roi, pour apaiser les troubles du parlement, qui paraissent réels et sérieux. A l'égard du comte de Lorges, son frère, il est encore ici; je viens de dîner avec les deux frères: le duc partira demain, le comte demande son rappel, parce qu'il ne croit pas devoir honorablement rester à l'armée, après l'injustice que l'on fait à son aîné. M. le marquis d'Armentières est menacé du même traitement. M. le comte de Clermont vient de déclarer, aujourd'hui, onze heures du matin, qu'il quitte le commandement de l'armée; on lui aura l'obligation d'y avoir rétabli la discipline; pourquoi n'a-t-il pas également réussi à en bannir l'esprit de cabale qui est entre les généraux et qui coûte tant de sang, de honte et d'argent à la France? C'est M. de Contades qui commande en attendant mieux; les troupes paraissent fort mortifiées d'être sous ce général. M. de Saint-Germain

demande son rappel aussi; l'armée perdrait et aurait raison de le regretter.

Nous sommes ici fort tranquilles, nous nous amusons à faire des ponts sur le Rhin; je ne sais à quel usage ils serviront.

Je vous écris souvent, ma chère amie, mais en vérité je n'ai point de plus grand plaisir; je n'en ai même pas d'autres. Vous êtes toute ma consolation dans la pétaudière d'armée où je suis et où il est si désagréable d'être; les talents, la bravoure, les bons services n'y sont nullement considérés; le zèle y est ridicule, le patriotisme absurde; j'y suis on ne peut pas plus déplacé, car tous ces sentiments sont encore en moi, et ils y restent, quoique je veuille quelquefois les chasser. Désennuyez-moi, consolez-moi, occupez-moi, je vous en supplie, en m'écrivant, s'il se peut, tous les jours; je n'ai rien de plus cher que vous au monde, et je ne vous vois pas : adoucissez cette cruelle privation.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 17 juillet 1758.

Vous avez raison, cher ami : dans ce siècle, les sentiments ne sont point de saison; de quoi vous avisez-vous de vouloir être patriote et citoyen au milieu d'une foule de gens qui ne font usage des talents et de l'esprit qu'ils ont que pour la ruine de leur patrie? Les plus grands ennemis de la France sont dans son sein; ses propres enfants la détruiront; l'esprit de vertige s'est emparé de toutes les têtes; je plains sérieusement ceux qui sont incapables de manquer à ce que l'honneur exige. La disgrâce est aujourd'hui la récompense des bons services, et on ne fait pas punir ceux qui sacrifient tout à leurs intérêts personnels. Je voudrais que l'armée fût en France, que la paix fût faite, et que vous fussiez assez raisonnable pour laisser courir le torrent, sans vouloir l'arrêter par une vertu gothique. Ne pratiquez cette vertu qu'avec votre maîtresse; elle vous aime comme on aimait au bon vieux

temps ; elle connaît le prix des sentiments, et elle vous aura gré de tout ce que vous ferez pour elle.

Depuis quinze jours, il pleut continuellement : les grains périssent au moment de la récolte, le pain augmente, la misère est extrême, et tout annonce un avenir encore plus cruel ; on parle de nouveaux impôts, nommément sur le tabac.

Adieu, cher ami ; aimez-moi plus que vous n'avez encore fait, car mon amour augmente chaque jour.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Sous Cologne, le 19 juillet 1758.

Le 13, j'avais une forte fièvre qui avait commencé le 12 avec un très grand mal de gorge ; je suivis cependant l'armée dans le carrosse de M. de ***, parce que je savais qu'on allait aux ennemis. Elle alla camper du camp de Cologne à Glessen. Le 14, elle se porta vers Grevenbroich sur six colonnes, les campements à la tête de chacune et les équipages à la queue, parce qu'on pouvait rencontrer l'ennemi dans la marche, puisqu'on savait qu'il marchait aussi sur nous ; j'avais encore la fièvre, j'étais dans mon carrosse. A une heure et demie, les colonnes les plus avancées rencontrèrent l'armée du prince Ferdinand, qui ne tarda pas à être formée en bataille ; mais pour nous, nous ne pouvions pas y être de plus d'une heure, à cause que notre marche était mal combinée et que les six colonnes ne marchèrent pas à même hauteur. Si le prince Ferdinand eût marché sur-le-champ sur nos troupes les plus avancées, il eût gagné les hauteurs qui étaient à peu de distance en avant de lui, et on voyait la deuxième édition de Rosbach. Il ne le fit point, et il n'osa, parce qu'il n'avait pas encore avec lui son artillerie qui était restée derrière. Ce retard donna tout le temps à notre armée d'arriver, de se former en bataille sur la hauteur, et elle eut, dès ce moment, tout l'avantage sur le prince Ferdinand. Ce général habile osa rester en bataille devant nous à la portée

du canon; sa droite, par la forme et la nature du terrain, était inattaquable, son centre paraissait l'être aussi et avait cependant des points faibles, et la gauche pouvait être aisément attaquée par la plaine. On passa toute la journée à faire, de part et d'autre, des dispositions qui semblaient annoncer une résolution réciproque de se battre le lendemain 15. Voyant qu'on ne se battrait point le 14, je me retirai avec la fièvre trois lieues en arrière, où je me mis dans mon lit. Sur les nouvelles que je reçus à dix heures du soir, que les armées rangées en bataille se touchaient et qu'on se battrait au jour, je partis à cheval; je ne trouvai plus que notre armée en bataille. Le prince Ferdinand avait escamoté la sienne pendant la nuit; mon régiment partait pour la poursuite avec les carabiniers et les grenadiers de France et royaux. Je suivis; nous nous fîmes tuer trois ou quatre hommes; nous n'en tuâmes point; nous ramassâmes une pièce de canon embourbée, et fîmes une vingtaine de prisonniers et rien de plus. Il est inouï qu'une armée se retire ainsi, sans perte. Il est aussi singulier qu'une armée battue fasse sauver la victorieuse.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 3 août 1758.

Vous me taxez peut-être de négligence, cher ami; cependant je ne suis pas coupable, mais accablée d'embarras; on me donne de très mauvais papiers en place d'argent et j'ai des maçons qui abattent la moitié de ma maison; tout est sens dessus dessous, je suis dans un désordre horrible, et sans le plaisir de vous aimer et d'être aimée, je crois que je succomberais.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Dusseldorf, le 13 août 1758.

Je suis dans une situation bien cruelle, chère amie: depuis huit ou dix jours, je ne peux absolument avoir de vos nou-

velles, et peut-être serai-je encore longtemps dans cette privation, et j'ai de plus l'inquiétude de n'avoir pu vous écrire depuis plusieurs jours. Voilà ma situation et mes aventures.

Le 3, je fus détaché à neuf heures du soir, perdu par un guide qui me mena presque à l'ennemi, qui me fit faire douze lieues, n'en devant faire que quatre ; j'attendais le prince de Condé que je devais escorter jusqu'à Cologne. Je m'acquittai avec agrément de cette commission ; le prince me dit beaucoup de choses agréables, me fit faire bonne chère, et me remit quinze louis d'or pour être distribués à mes cavaliers. Voilà les roses.

Je laissais reposer ma troupe à Cologne, lorsque, le 6 au soir, j'eus ordre de passer le Rhin, de joindre avec mes cent maîtres un détachement de mille quatre cents hommes d'infanterie aux ordres de M. de Castellane, et de marcher le long de la rive droite du Rhin, pour protéger un convoi partant de Cologne sur le Rhin. Le détachement prit poste le 9 entre Hamm et Dusseldorf à la pointe du jour, sous le canon de cette place, pour arrêter ce que cette garnison pouvait entreprendre contre le convoi. M. de Castellane rangea son infanterie en bataille fort près des haies du village de Hamm, à peu près hors de la portée du canon de cette place, et m'ordonna de me porter avec ma cavalerie plus près de la ville pour observer ce qui s'y passerait, me laissant le maître de manœuvrer d'ailleurs comme bon me semblerait[1].

Je ne vous détaillerai pas beaucoup ce que je fis, parce que je vous ennuierais; mais j'eus si bien l'air de vouloir reconnaître les endroits accessibles de la place, je fis paraître tant de différentes têtes de troupes de cavalerie de toutes parts, qu'on prétend que j'ai contribué plus que personne à ce qui est arrivé. Je me suis fait tirer du canon pendant toute la journée ; à neuf heures du soir, dans l'obscurité, on m'en tirait encore. Continuellement mes petites troupes, que j'avais disposées en plusieurs endroits, furent aux prises et à se fusiller jusqu'à la nuit avec les sorties de hussards et de dragons de la place.

1. Dusseldorf avait été occupé par les troupes du prince Ferdinand à la suite de la bataille de Crefeld. Une première tentative infructueuse pour reprendre cette place avait été faite par M. de Chevert, lieutenant général, dans les premiers jours du mois d'août.

Cette apparition de troupes sur les glacis de Dusseldorf et singulièrement, à ce qu'on prétend, les manœuvres de ma cavalerie firent croire à la garnison qu'elle allait être investie, et cependant, ce n'était nullement notre dessein : nous n'avions que mille six cents hommes et point de canons, et, notre convoi passé, nous nous retirâmes à deux lieues et demie de la place dans la nuit.

J'avais vu des mouvements, j'avais causé avec des habitants du faubourg, et sur cela, j'avais proposé à M. de Castellane de me permettre d'aller, avec mon trompette, sommer la place de se rendre ; il ne le voulut point, et il eut grand tort : je sais à présent, et M. de Castellane ne l'ignore pas, qu'elle capitulait et se rendait prisonnière de guerre. Cette garnison, effrayée des troupes qui avaient circulé autour d'elle, fit ses arrangements dans la nuit, jeta ce qu'elle put dans le Rhin, et sortit le 10 à huit heures du matin, après avoir bien reconnu s'il n'y avait point de troupes aux environs. Je sus cette nouvelle le premier, par un courrier que je vis galopant sur le grand chemin de Dusseldorf à Manheim, que j'envoyai arrêter par mes cavaliers ; sur son rapport, je détachai mon maréchal des logis avec huit cavaliers et huit hussards, pour aller reconnaître si la nouvelle était vraie ; ils trouvèrent quelques dragons de Caraman qui avaient passé le Rhin et qui se présentaient à la porte pour le même objet ; mon maréchal des logis m'envoya un courrier qui m'apprit qu'il était entré dans la ville, que les ennemis en étaient sortis à huit heures et demie, fort effrayés, très chargés d'équipages, et qu'il tombait une pluie affreuse et continuelle. Tout m'annonçait qu'il était possible de joindre cette garnison et de la détruire ; mais M. de Castellane, commandant trop prudent, craintif et formaliste à l'excès, ne voulut rien faire qu'il n'eût reçu des ordres qu'il fallait envoyer demander à Cologne, distant de six lieues.

Son détachement ne partit qu'à huit heures du soir pour aller s'emparer de Dusseldorf ; il s'égara en chemin ; nous passâmes toute la nuit avec une pluie continuelle, et nous n'entrâmes dans cette place qu'à cinq heures du matin. M. de Caraman, plus fin que M. de Castellane, aux ordres de qui j'avais le malheur d'être, prit sur lui d'envoyer cent dragons

à la poursuite de cette garnison fugitive; ils sont rentrés le soir avec quarante-cinq prisonniers, vingt-deux chevaux, huit voitures chargées de malles, porte-manteaux, etc., et vingt mille francs d'argent; ils ont laissé derrière eux le chemin jonché d'équipages abandonnés et de troupes dispersées. Tout le monde convient que si l'on m'avait laissé marcher avec mes cent chevaux, comme je le voulais absolument, toute cette garnison et ses équipages étaient pris; l'expédition était d'autant plus facile que la pluie, qui ne cessait pas de tomber, empêchait les fusils de partir, car les dragons n'ont pas perdu un seul homme ; on les a couchés en joue sans réussir à tirer, et tout ce qu'ils joignaient se rendait sans difficulté. Voilà ce que c'est que d'être en sous-ordre, et d'avoir un chef ignorant et entêté. Quoi qu'il en ait été, cette expédition me fait beaucoup d'honneur; toute l'infanterie, qui m'a vu manœuvrer, qui a entendu les conseils que je donnais, parle de moi sur un ton qui a bien droit de me flatter, et M. de Castellane, même, sent très vivement que je le faisais être maréchal de camp, s'il eût bien voulu m'écouter.

Il est agréable de dire ces choses à sa maîtresse, mais l'on doit les laisser passer au public par les témoins des faits.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 21 août 1758.

J'étais fort inquiète, cher bon ami : votre lettre m'a un peu tranquillisée, mais je suis furieuse contre M. de Castellane. Courir beaucoup de dangers, manœuvrer de façon à faire un coup très important et le voir échouer par l'entêtement d'un ignorant, c'est, selon moi, l'événement le plus désagréable pour un homme qui pense comme vous. Si je ne partageais pas le dépit qui doit vous animer, je vous gronderais sérieusement. Dire que vous me rendez assez peu de justice pour croire que les détails de ce que vous faites pourraient m'ennuyer! Toutes vos démarches, vos pensées, vos actions, sont des objets intéressants pour le cœur de votre tendre amante; songez que mon esprit et mon cœur sont toujours avec vous;

ils vous accompagnent partout ; ils ressentent vos peines et vos périls beaucoup plus vivement que vous ; l'amour pour votre métier, le désir d'acquérir de la gloire, l'ambition concourent à vous faire illusion, en vous faisant trouver tout agréable, tandis qu'ils se réunissent pour augmenter mes craintes.

Quoique vous soyez mal à l'aise à Dusseldorf, puisque vous manquez de tout, je voudrais que vous y eussiez fait quelque séjour, afin de vous reposer. La campagne finira-t-elle de bonne heure cette année? Nous sommes près de la fin d'août, et je voudrais bien être à la Toussaint. Quelle impatience j'ai de vous embrasser! Je vous plains, cher ami : je vous contrarierai plus d'une fois ; vous aurez beau vouloir vous livrer à l'étude, l'amour n'y consentira qu'après qu'il aura joui de ses droits. Un livre que je lisais hier m'apprit que tout homme qui veut travailler avec facilité doit commencer par se rendre l'Amour favorable en lui offrant un sacrifice, et que ce dieu, par reconnaissance, ne manque jamais de débarrasser l'esprit de ces matières épaisses qui ne servent qu'à l'engourdir. Comme ma folie est de me convaincre, je meurs de désirs d'en faire l'expérience; venez donc vite me donner cette conviction.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Au camp près Wésel, le 21 août 1758.

J'arrive enfin à l'armée, dont j'étais détaché depuis le 3 ; ce détachement m'a coûté près de quatre cents francs et des fatigues extrêmes, et quelque péril. Quelques personnes équitables m'attribuent la gloire d'avoir déterminé les Hanovriens à évacuer Dusseldorf; mais les hommes, qui sont encore plus courtisans que militaires et qui ont un grade et un nom au-dessus du mien, l'emporteront et recueilleront aux yeux du public la gloire et le profit de cette expédition.

Pardonnez-moi si je ne vous écris pas plus amplement; mais l'armée où je ne fais que d'arriver part demain à cinq heures, et je me couche, accablé de fatigue; je n'ai trouvé ici

que deux de vos lettres, chère amie ; ce n'est pas assez. Écrivez-moi donc plus souvent ; adieu, ma chère amante, je vous aime dans tous les instants de ma vie. Cependant, je vous fais la confidence que, pendant mon séjour à Dussseldorf, une personne de vingt ans, des premières de la ville et jolie, a fait la folie de m'aimer jusqu'à pleurer à mon départ ; j'en ai ri, j'en ai été touché, étonné, et je l'ai plainte. Un autre jour, je vous dirai cette espèce de bonne fortune singulière.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 27 août 1758.

On débite beaucoup de mauvaises nouvelles ; je les écoute avec avidité, quoiqu'elles me désolent. Vous connaissez toute la force de mon amour ; ainsi vous pouvez juger combien je suis inquiète de vous savoir au milieu d'une troupe de traîtres qui se disputent la gloire de contribuer à la ruine de leur patrie. Le roi est bon, je suis fâchée de voir qu'on abuse de sa bonté. L'esprit de cabale, surtout à l'armée, devrait être puni avec la dernière rigueur ; c'est un crime de lèse-patrie, aussi grand que celui de lèse-majesté, puisque tout le royaume peut devenir la victime de l'ambition d'une douzaine d'étourdis qui sacrifient tout à leurs intérêts particuliers. Il passe pour constant que M. de Raymond, gouverneur de Cherbourg, a facilité la descente des Anglais[1] ; on ajoute même qu'il s'est embarqué avec eux ; actuellement, ils rôdent autour de Dieppe, de Saint-Valery et de Granville et, chemin faisant, ils brûlent tous les vaisseaux qu'ils rencontrent.

Un nommé Moriceau, lequel exerce une charge au Châtelet, soupant, il y a quelques jours, dans une auberge à table d'hôte, se répandit en propos indécents contre le gouvernement et les ministres. Un des convives fut le lendemain rendre compte de cette conversation au lieutenant de police ; ordre sur-le-champ d'arrêter ledit Moriceau, et de poser les scellés sur ses papiers, parmi lesquels on a trouvé les originaux des

1. Les Anglais opérèrent une descente près de Cherbourg le 7 août, s'emparèrent de la ville et ne se retirèrent qu'après l'avoir mise au pillage.

infâmes placards qui furent affichés lors de l'attentat de Damiens et depuis, avec plusieurs modèles de lettres anonymes toutes dans le même goût. On travaille à son procès, il sera jugé mardi et, selon toutes les apparences, pendu.

Paris, le 3 septembre 1758.

Il est vrai, cher bon ami, que depuis six semaines, je ne vous ai pas écrit aussi souvent que je l'aurais désiré. Le cœur me dictait assez de choses, mais les embarras de l'esprit ne me laissaient pas la liberté de les exprimer; je suis pourtant quitte des maçons; ma maison est presque neuve, du moins elle en a l'apparence; quel dommage que je ne sois pas susceptible d'une semblable réparation !

Le roi emprunte vingt millions de tous les titulaires de charges, excepté les conseillers et procureurs au parlement; pour cette somme, on leur paiera une augmentation de gages sur le pied de vingt pour cent. Cet emprunt n'est onéreux en apparence que pour l'État, puisque le particulier retire l'intérêt de son argent au denier ordinaire; mais le temps pourra bien le rendre onéreux pour les prêteurs, parce qu'il est fort à craindre que dans quelques années on réduise cette augmentation à rien. L'augmentation du tabac est passée : elle commencera au 1er octobre prochain. Le parlement s'assemble extraordinairement tous les jours pour de nouveaux édits portant création d'impôts qu'on leur ordonne d'enregistrer; il y en a sur le vin, sur les portes cochères, sur les laquais et sur d'autres objets, qui alarment tout le monde. Quelques gens mal intentionnés ont répandu dans le public le bruit que le système de Law allait se renouveler sous une nouvelle forme; ces bruits causaient une grande fermentation dans les esprits et qui pouvait devenir dangereuse; le ministère a fait arrêter les fabricateurs de cette nouvelle; il y en a sept en prison, qui vraisemblablement auront le temps de méditer l'excellence et les avantages de la discrétion.

Je suis très reconnaissante de la confiance qui vous porte à me faire confidence de vos nouvelles amours; je ne plains pas autant que vous cette tendre, jeune et jolie personne; le plaisir de vous aimer la dédommage assez des larmes que votre

départ lui a fait verser ; je désire de tout mon cœur que la paix se fasse sans que vous retourniez dans cette ville, afin de lui épargner la douleur de vous perdre encore une fois.

On m'a dit aujourd'hui que le secrétaire du major de votre armée est arrêté pour avoir entretenu une correspondance avec le prince de Brunswick, qui, par ce moyen, était instruit de toutes nos démarches[1]. Les ennemis n'ont point de traîtres parmi eux : d'où naît cette différence? serait-ce un vice national? Je ne le crois pas. C'est plutôt une suite d'un gouvernement trop indulgent pour ces sortes de crimes.

Paris, le 8 septembre 1758.

Chaque jour fait éclore un impôt nouveau. Lundi, un octroi sur toutes les villes et bourgs du royaume : Paris est taxé à douze cent mille livres. Hier, quatre sous par livre sur le tabac, ce qui fait dix francs par livre, et ce ne sera pas le dernier. On ne paye plus au Trésor royal ; à la ville, on laisse des moitiés de rente en arrière ; le peuple crie très haut, parce que l'argent devient de plus en plus rare, et qu'il envisage un avenir encore plus triste. Suivant les apparences, on sera forcé de doubler le guet cet hiver pour prévenir les vols, et on ne sera pas trop en sûreté dans les maisons. On commence à voler le fer des seuils des portes : rien ne prouve mieux l'extrême misère que des vols si peu considérables ; il faut assurément des besoins bien pressants pour risquer sa vie pour si peu de chose.

La mort de la reine d'Espagne fera, dit-on, marier une de nos princesses : madame Adélaïde est choisie par le public pour remplir la place vacante[2]. Ce n'est pas un bonheur pour elle ; nouveau Tantale, elle ne trouvera point de quoi apaiser sa soif, puisque, suivant le bruit commun, la reine douairière a détourné le cours des eaux destinées à la désaltérer. D'un autre côté, quoique la cour d'Espagne soit un peu francisée

1. Le prince Ferdinand de Brunswick avait succédé en 1758 au duc de Cumberland dans le commandement des troupes anglaises sur le continent.

1 Ce mariage n'eut pas lieu. Madame Marie-Adélaïde de France, fille aînée de Louis XV et de Marie Leczinska, née à Versailles le 3 mai 1732, quitta Paris avec sa sœur Madame Victoire en 1791, et mourut à Trieste en 1800.

depuis le règne des Bourbons, l'étiquette est bien plus dure qu'en France, surtout pour les reines qui y vivent dans une gêne très rigoureuse. Le frivole plaisir de régner vaut-il le sacrifice de sa liberté, sans espérance d'avoir au moins les seuls adoucissements que la nature a mis au joug du mariage?

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Au camp des Saxons à Unna, le 12 septembre 1758.

Je suis, depuis le 5 du mois dernier, campé à Unna, avec les dix mille Saxons commandés par M. le prince Xavier. C'est ici où mes sentiments d'attachement et d'amour pour ma patrie et pour mon roi se renouvellent à la vue de ces guerriers qui donnent à l'Europe des preuves si belles du pouvoir qu'a, sur le cœur des sujets, l'amour pour le souverain[1]. J'ai un plaisir singulier à vivre avec ce peuple généreux, qui n'est animé que du seul attachement pour ses princes. J'ai embrassé ce sujet célèbre, M. Kinabe, sergent dans le bataillon du prince Xavier. C'est celui qui, sans être intimidé des officiers prussiens qui occupaient tous les emplois supérieurs dans cette troupe, osa affronter toute la rigueur prussienne; il détermina ce bataillon à marcher drapeaux déployés et tambours battants vers son souverain légitime; il ameuta tous les soldats saxons; il sortit de la place où on les tenait, malgré les officiers prussiens qui s'y opposaient; il s'arrêta à quelque distance de la place pour recueillir les Saxons qui n'avaient pu sortir avec lui; il sortit de la Lusace, détermina en chemin deux autres bataillons saxons à le suivre, surmonta tous les obstacles, affronta tous les périls, traversa la Silésie, se rendit sur les frontières de la Pologne, et le voilà sur les

1. L'électeur de Saxe, Auguste III, ayant dès le début de la guerre abandonné l'alliance britannique pour se rapprocher de la France et de l'Autriche, la Saxe avait été envahie par Frédéric II en 1756. Une partie des troupes saxonnes avait réussi à s'échapper et était entrée à la solde de la France sous les ordres du prince Xavier, frère de la dauphine. A la fin de l'année 1758, ces troupes comprenaient 8 934 hommes formant douze régiments de grenadiers et fusiliers.

bords de la Lippe, plus satisfait de se trouver en situation de servir son souverain que du grade de capitaine dont il est récompensé.

Ne croyez pas que M. Kinabe soit le seul Saxon à citer; quantité d'autres ont donné des preuves aussi fortes de leur fidélité, et de tous les officiers et même de tous les soldats saxons qui sont ici, il n'y en a point qui n'aient méprisé des propositions avantageuses, et qui n'aient affronté des périls pour venir verser leur sang au service de leur patrie et de leur souverain; des débris de régiments de cavalerie échappés à la tyrannie prussienne sont rassemblés et font le service à pied sous le titre de grenadiers; chaque Saxon, sans considérer ni la peine, ni la paie, ni le grade, est ici réuni, enrégimenté et content de son sort. Plusieurs ont avec eux leurs femmes; quelques-uns ont leurs sœurs, fugitives de leur patrie en proie à la tyrannie et à la licence. Grand nombre étaient sans argent, la plupart en touchent peu, et tous ont leur fortune et leurs parents entre les mains du roi de Prusse qu'ils ont irrité. L'amour pour leur souverain leur fait tout endurer et tout risquer.

Les deux brigades de cavalerie, Royal-Piémont et Dauphin, seules troupes françaises qui soient ici, se comportent admirablement bien avec les Saxons. Tous les officiers français montrent la plus grande sensibilité à l'infortune et à la conduite des Saxons, et le désir sincère de les remettre dans leur patrie; ils les préviennent et les caressent, ils ne font pas un repas qu'ils n'en aient plusieurs à leur table. Les Saxons ont paru embarrassés et ont semblé être humiliés de se trouver, par le défaut de fortune, hors d'état de répondre, suivant l'usage, à cette espèce de politesse coûteuse des repas; mais les officiers français n'ont pas tardé à les mettre pour cela absolument à l'aise. L'amitié et l'union s'établit si rapidement et sur des principes si bons entre les officiers de ces deux nations, que je suis persuadé que la bourse des Français va devenir commune aux Saxons. Les six régiments français qui sont à cette armée font réellement les honneurs de la nation; elle doit leur savoir gré, et je suis fort satisfait de me trouver dans le régiment de M. le Dauphin, qui veut et croit devoir l'emporter sur les autres.

Le prince Xavier paraît réellement avoir des qualités excellentes; il serait même, en particulier, aimable; il me donne de grandes marques de bonté, me fait dîner à sa table à côté de lui, et il me fait l'honneur de causer souvent avec moi. Dans plusieurs conversations, j'ai cru découvrir qu'il désire, tant pour lui que pour les Saxons, l'estime et l'amitié des Français, et qu'il est fort flatté de l'accueil qu'il en reçoit; c'est lui-même qui m'a fait connaître M. Kinabe.

Quoique je sois avec les Saxons, ne craignez pas que j'aille en Saxe, ni à l'armée de Soubise : j'ai des espèces de certitude que cela ne sera pas; j'ai quelque certitude aussi de partir des premiers de l'armée, car madame de ... est grosse au moins de six mois, et M. le Dauphin promet que nous serons à Versailles pour ses couches. Dites-moi donc, tendre amie, toutes vos peines, vos chagrins, vos occupations, vos plaisirs : je veux tout partager avec vous; devenez laide, si la nature le veut, sans vous chagriner, car je crois que vous ne voulez pas avoir d'autre amant que moi, et je suis bien certain de vous aimer, tel changement qui arrive dans votre figure. Tâchez cependant de rester belle.

Que c'est un mauvais lieu qu'un camp pour parler à sa maîtresse ; on y sent l'amour tout aussi fort et plus, je crois, qu'ailleurs ; mais on n'y saurait trouver le bouton pour dire à sa maîtresse : « Je vous aime ». On la caresserait très bien, mais en comte de Saxe, en héros. Le séjour de Paris, qui fait peut-être perdre du côté des gros plaisirs, dédommage infiniment par les petits détails dont il accompagne, dont il anime le peu qu'on y fait. En vérité, je me crois ici un comte de Saxe : mes désirs sont pour le moins aussi vifs ; mais vous n'y êtes pas, et je souffre. Pour me faire enrager, ces Saxons ont avec eux une quantité de femmes, de sœurs, malheureuses et belles ; pour la première fois de ma vie, j'ai soupé dans un camp de guerre, sous une tente, avec de tels objets, et assurément, cela réveille plus vivement que le bruit de tous les tambours et du canon. Quelle situation d'être homme, de le sentir continuellement, et d'être obligé... ! Si je reporte cette vivacité de camp à Paris, je vous ferai bien enrager. A propos, M. de ... où j'étais à Dusseldorf, vient de m'écrire, et il y a quelques mots de sa jolie petite belle-

sœur. C'est une lettre française en tournure allemande qui est singulière. Songez à me la demander pour vous en amuser à mon retour.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 13 septembre 1758.

Voulez-vous que je vous fasse un aveu sincère : cette jeune, jolie et tendre Allemande m'alarme sérieusement. Je crains que cet objet n'ait fait une trop sensible impression sur votre cœur, qu'elle refroidisse votre amour pour moi ; oui, j'appréhende le plus grand malheur qui puisse m'arriver. Je lui cède les deux avantages de la jeunesse et de la beauté ; je n'ai plus de prétentions sur ces deux articles. Il n'en est pas de même des sentiments du cœur : je les disputerai à toutes les femmes et je l'emporterai toujours. Non, mon cher ami, j'ose vous l'assurer, vous ne trouverez jamais un cœur plus rempli d'amour que le mien ; le plaisir de posséder un cœur, tout occupé de l'amour qu'il ressent pour vous, n'est-il pas préférable à cette vivacité que le tempérament, plus que le sentiment, donne à la jeunesse ? Nos deux cœurs sont faits l'un pour l'autre : mêmes inclinations, mêmes goûts, même délicatesse. Que de détours vous trouverez dans les autres ; le cœur des femmes est un labyrinthe ; ne vous exposez pas à vous y égarer ; cher bon ami, vous connaissez le mien, vous le possédez sans aucune restriction ; pourquoi ne pas me donner le même empire sur le vôtre ? Je ne puis être heureuse qu'en le possédant entièrement ; j'en suis jalouse à la fureur, et je consentirais plutôt à perdre la vie qu'à le partager.

Moriceau de la Mothe, huissier, dont je vous ai parlé, fut pendu lundi dernier, après avoir fait amende honorable ; il a persisté dans ses sentiments, et lorsque le lieutenant criminel lui a dit : « Vous étiez donc ivre, quand vous avez dit qu'on devait gémir de ce que Damiens avait manqué son coup », il se récria sur l'injustice de le soupçonner d'être un ivrogne et déclara qu'il avait tenu ces propos de sang-froid et qu'il était prêt à les répéter. La vue de la potence l'a cependant fait pleurer amèrement ; il voulait haranguer le peuple ; on ne le

souffrit pas ; il répéta plusieurs fois qu'il était honnête homme, et se recommanda aux prières. J'ai été bien contente du peuple dans cette circonstance : il a vu avec une sorte de plaisir le supplice de ce séditieux ; il disait unanimement qu'il méritait bien la mort. Cet exemple n'a cependant pas empêché que, le lendemain, on n'ait mis des placards infâmes à la porte des théâtres. On m'a assuré qu'on a caché au roi ce dernier événement ; cette prudence serait louable ; mais je doute qu'on l'ait eue.

Paris le 18 septembre 1758.

Je suis désespérée, cher bon ami, il y a plus de trois semaines que je n'ai reçu de vos nouvelles. Êtes-vous malade ? Êtes-vous en détachement ? L'un et l'autre m'alarment également : au nom de notre amour, tranquillisez-moi ; quelle horrible situation de toujours craindre pour ce qu'on aime ! Il est des moments où je suis prête à succomber ; ne verrai-je pas finir une guerre qui me fait périr à petit feu ? la paix est-elle encore éloignée ? Je la désire comme amante, comme citoyenne et comme Française sincèrement attachée à mon roi ; puissent les heureux succès du duc d'Aiguillon et des Russes nous la procurer ! [1] La discrétion m'empêche de vous dire combien elle devient nécessaire : ce n'est qu'avec répugnance que je vais vous tracer l'esquisse de la situation actuelle des esprits.

Depuis l'exécution de Moriceau, les placards les plus infâmes se renouvellent chaque nuit, aux portes des églises, aux lieux où l'on rend la justice, au Louvre, au Palais-Royal. On évoque l'ombre de Damiens : le meilleur des rois est qualifié de titres odieux ; on reproche aux Français leur lâcheté ; de semblables écrits hâtèrent la mort de César. Malheureusement les esprits séditieux n'ont que trop sujet de plaindre le sort des peuples. Le nombre d'impôts, qui se succèdent, aliène beaucoup les esprits ; le nouvel octroi mis sur les villes réduit les provinces à la mendicité : la fermentation se répand dans

1. Le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, venait de battre à Saint-Cast, le 11 septembre, les Anglais, qui avaient opéré une descente près de Saint-Brieuc. Quant aux Russes, leur sanglante rencontre avec les troupes prussiennes à Zorndorf, le 25 août, avait été indécise, et chacune des deux parties s'attribua la victoire.

tous les esprits ; le pain augmente chaque jour de marché ; on s'attend à une augmentation sur le vin, le bois, le sel, la chandelle ; on se demande mutuellement ce qu'on deviendra cet hiver ; on se persuade qu'il n'y aura aucune sûreté, ni dans les maisons ni dans les rues ; on envie le sort de ceux qui, pour me servir de l'expression des bonnes gens, sont morts à la grâce de Dieu. De l'abattement, on tombe dans le désespoir, et, du désespoir à la fureur, il n'y a qu'un pas ; il est certain que la léthargie dans laquelle le peuple est heureusement plongé est le salut de l'État. Mais il y a tant de gens qui ont intérêt de l'en tirer, qu'il est à craindre qu'il ne s'éveille au moment qu'on y pensera le moins. La paix est désirée par tout le monde : le peuple espère qu'elle diminuerait ses charges, et les troupes, n'étant plus employées contre les ennemis extérieurs, retiendraient peut-être le grand nombre d'ennemis que l'État renferme dans son sein et qui ne cherchent qu'à le déchirer.

Paris, le 24 septembre 1758.

J'ai enfin reçu de vos nouvelles, cher bon ami, et j'ai fait de votre lettre l'usage que vous désirez ; je présume favorablement du mérite du prince Xavier : puisqu'il a de l'amitié pour vous, c'est une preuve qu'il se connaît en hommes ; la voie que vous prenez pour lui faire votre cour ne peut que vous faire honneur ; il est permis et même indispensable de faire une espèce de violence à la fortune ; vous êtes incapable de vous égarer dans cette poursuite, et je vous exhorte à profiter de toutes les idées qui vous viennent, pour essayer d'arriver au but.

Vous comptez, dites-vous, être le maître de loger au... ; ce sera sans doute un avantage pour vous ; je serai toujours disposée à tout sacrifier pour contribuer à votre satisfaction ; il serait pourtant bien dur, cher ami, de mettre tant de distance entre nous pour la courte durée des quartiers d'hiver. Ce serait fournir des prétextes aux moments d'humeur et à la paresse qui vous empêcheraient de venir me chercher si loin, et je ne suis pas disposée à consentir de vous voir rarement. Ces obstacles ne m'effraient point. Si les circonstances ne me forçaient pas à rester où je suis, je vous suivrais partout

comme le principe de mon existence; mes plaisirs sont déjà assez contrariés par vos fréquents voyages. Vous voyez que je dis librement ce que je pense; c'est ainsi que le véritable amour doit agir; au surplus, vous me connaissez assez pour savoir que vous plaire est ma seule ambition.

Il est bien constant que je ne veux pas avoir d'autre amant que vous. Si j'ai de l'inquiétude sur les changements que le temps peut apporter dans ma figure, ce n'est pas par la crainte de cesser de plaire, mais par celle que les agréments extérieurs, que vous trouverez dans mille femmes, ne vous séduisent assez pour vous faire apercevoir que je ne les ai plus, et cette crainte est très pardonnable. Je ne vous confonds pas, assurément, avec les hommes ordinaires; mais je ne vous crois pas non plus tout à fait exempt de leurs faiblesses; la beauté fait de trop vives impressions sur vous; votre séjour avec les belles Saxonnes m'alarme sérieusement et, puisque vous me donnez la permission de deviner qui, d'elles, de la jolie personne de Dusseldorf ou moi, a préparé l'encens du sacrifice que vous avez offert à l'amour, je devine que ce n'est pas moi, et j'en enrage de bon cœur. Pour me venger, j'ai voulu vous imiter; mais la vengeance ne m'a pas aussi bien servi que votre imagination. Le cœur et l'esprit, remplis d'un seul objet, ne m'ont présenté que lui; vous seul m'avez occupé; l'ivresse a même été assez forte pour me faire oublier que j'ai des rivales redoutables qui me disputent la possession de votre cœur. Par malheur, les instants de délire sont courts et ceux de la réflexion très longs.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Du champ de bataille de Lutzelberg, le 10 octobre,
à dix heures du soir.

Dans le moment de notre jonction à l'armée de Soubise, le 8, nous avons joint l'ennemi, et nous venons de le battre le 10. La victoire a été complète. C'est le corps de M. de Chevert qui a tout l'honneur de cette célèbre journée, et, de ce corps, c'est la cavalerie qui a tout fait. Cette cavalerie était dans les

bois; l'infanterie, ébranlée par l'ennemi, se rompait; elle a rétabli le combat, a fait jusqu'à seize charges sur de l'infanterie, des dragons, de la cavalerie; elle a tout culbuté, le carnage a été affreux, presque tous y ont péri, je suis du nombre des heureux et le comte de *** avec moi. Je me porte bien, quoique mourant de froid, de chaud, de soif et de faim.

Le 12.

A onze heures du soir, jour de la bataille, j'ai été détaché pendant le reste de la nuit, et il m'a été impossible de faire partir ma lettre par M. de Rochefort-Rohan; à mon premier moment de repos, je vous écris, bonne amie, pour vous dire toute ma joie d'avoir fait mon devoir et d'être existant pour vous aimer.

La victoire est bien complète, mais l'armée ennemie aurait dû être prise ou détruite. Voilà la plus belle action que la cavalerie ait jamais faite, et la brigade du Dauphin a été la plus brillante. Moitié de mes camarades sont tués ou blessés à mort; une bonne partie de nos braves cavaliers ont péri. Pour ma part, j'ai combattu pour la cause commune et pour ma vie; j'ai eu jusqu'à six cavaliers acharnés à ma poursuite, j'ai soutenu six ou sept combats, j'ai bien sabré, on m'a tiré force coups de pistolet. La bonté de mon cheval, l'amitié de quelques braves cavaliers qui m'ont secouru à propos, la fortune m'ont sauvé; je n'ai pas une égratignure, seulement quelques coups de sabre mal donnés qui ne me font point de mal. On a pris vingt pièces de canon, je ne sais combien de prisonniers, des étendards, des drapeaux. Il n'y a pas beaucoup de sang répandu; on est encore incertain de la perte des ennemis; au reste, l'armée française était le double plus forte que celle des ennemis; mais il n'y a que les dix-huit mille hommes de M. de Chevert qui aient combattu.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 17 octobre 1758.

Vous ne m'avez pas écrit depuis un mois, et, au moins, trois ou quatre de mes lettres vous ont fait connaître mes

inquiétudes. Il a été un temps où vous cherchiez à me les éviter; autre temps, autres soins ; les présents font tort aux absents. Je ne m'en aperçois que trop. Vous passez agréablement le temps avec quelque belle Saxonne, tandis que je languis dans les plus cruelles alarmes; j'attends tous les jours l'heure de l'arrivée des lettres, et je tremble en même temps d'en recevoir une qui confirme tous mes soupçons. Il faut que vous soyez furieusement occupé, puisque vous négligez ce qui était un plaisir singulier pour vous.

Paris, le 19 octobre 1758.

Le nommé R..., ancien sergent dans le régiment de Normandie, qui a obtenu les Invalides pour récompense d'une blessure reçue au siège de Berg-op-Zoom, est venu plusieurs fois depuis un mois pour avoir de vos nouvelles et de celles de M. de ***[1]. L'impossibilité de lui en donner m'a portée à lui conseiller d'aller à Versailles faire sa cour à madame de ***, qui le satisferait. Il est de retour et m'apprend que votre régiment a beaucoup souffert au dernier combat de M. de Chevert, mais que vous et M. de Périgord avez échappé au péril. Je m'en réjouis sincèrement, parce que celui qui, il y a un mois, était l'objet de mon amour ne peut m'être indifférent aujourd'hui ; il n'appartient qu'à vous de faire succéder des sentiments si opposés. Mon idée ne vous ayant pas occupé pendant le combat, vous avez oublié que, m'intéressant à vous, je devais être dans de vives alarmes. Vous m'y laissez ; je me garderai bien de troubler vos plaisirs par l'ennuyeux récit de tout ce que je souffre d'un changement que je ne craignais pas, parce que je croyais mieux connaître votre cœur. Je m'aperçois trop tard pour mon repos que tous les hommes sont les mêmes et que les plus belles apparences ne sont que des illusions. Je vous souhaite la possession d'un cœur tel que vous le méritez.

1. Avant de passer au régiment de Dauphin-Cavalerie, M. de Mopinot avait d'abord été capitaine au régiment de Normandie et avait pris part, en cette qualité, au siège de Berg-op-Zoom.

Paris, le 20 octobre 1758.

L'amour a fait mon crime ; il doit me justifier, cher ami. Je vous ai écrit deux lettres dictées par la jalousie et le désespoir ; j'ai peine à me pardonner d'avoir soupçonné votre cœur d'inconstance ; mais de quoi n'est-on pas capable, quand on est tourmenté par la jalousie ? Je vous ai cru semblable à tous les hommes, je conviens de mes torts, je m'avoue coupable, je vous demande pardon ; ordonnez ce que je dois faire pour expier ma faute ; je me soumets à tout, pourvu que vous conveniez de bonne foi que je ne pouvais en moins faire, puisque je craignais d'avoir perdu votre cœur ; votre séjour avec les belles Saxonnes, le long temps que vous avez été sans m'écrire, réunis avec mes inquiétudes, m'avaient renversé la cervelle ; mon imagination est industrieuse à me rendre folle. Dès que votre lettre m'a eu prouvé que je possède votre cœur, le bon sens est revenu ; je vous aime plus que jamais. Que dis-je ? Je vous adore. Tout mon sang se glace quand je pense aux périls qui vous environnent ; je ne serai tranquille qu'au moment où nous serons ensemble au coin de mon feu et que je vous verrai occupé à me punir, ou à me récompenser de l'amour excessif que j'ai pour vous.

Cette lettre n'est que pour chasser la mauvaise humeur que les deux dernières vous ont peut-être donnée ; je vous écrirai sous peu de jours plus amplement. Adieu, cher ami, je vous embrasse universellement ; aimez-moi autant que je vous aime, ou privez-moi de la vie.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Dans les bois près d'Aremberg, le 20 octobre 1758.

Depuis notre bataille du 10, pas un moment de repos. Malgré tout le chaos où se trouve notre armée, j'entrevois que la campagne va finir, peut-être pour tous les régiments, mais certainement pour le mien qui a tout perdu ; je doute même qu'il soit en état de faire la campagne prochaine.

Que j'aurai de plaisir, chère bonne amie, de me revoir auprès de vous ! Que vous serez tendre et aimable lorsque je

vous dirai que, dans cette terrible bataille, j'ai couru plus de dangers que dans toutes les guerres que j'ai faites ; que je me suis trouvé plusieurs fois seul, attaqué par plusieurs, que j'ai été obligé, pour la première fois depuis que je sers, d'abandonner le commandement pour tuer ceux qui s'étaient acharnés sur moi. Que l'homme est cruel et méchant! Tout ce qui s'est passé dans cette bataille est horrible ; quel spectacle de voir autour de soi quinze escadrons couverts de sang s'applaudir de leur cruauté! Je ne vous donne pas de détail de cette bataille : je suis près de vous revoir ; il vaudra mieux vous en entretenir, mais quelle consolation! pardonnez-moi, chère amante ; les idées de la vraie félicité ne sont jamais justes dans un camp ; vous rappellerez mon âme à l'humanité ; c'est auprès de vous que je goûterai les vrais biens, et je les connaîtrai. Écrivez-moi donc plus souvent; vous le pouvez, et moi j'ai le malheur d'être souvent dans l'impossibilité de le faire.

Soyez sûre de mon amour, soyez tranquille ; je suis à vous plus sincèrement et plus entièrement que vous ne pensez ; je crois que vous m'aimez, je suis persuadé que vous ne me trompez pas ; quoique éloigné de vous de deux cents lieues, ma confiance est entière, puis-je me tromper? Je n'ai point de soupçons et vous en avez, cependant ; j'ai certainement plus d'amour que vous.

Au camp de Verle, le 29 octobre 1758.

Je suis furieux d'être forcé de vous dire que je vous aime et de vous envoyer des chansons, après les deux affreuses lettres que vous avez eu la barbarie de m'écrire. Si je vous avais tenue sous ma main, je ne sais trop ce que je vous aurais dit, ni même ce que je vous aurais fait. Méchante, me traiter sans rime ni raison avec une telle indifférence! Je vous excuserais, si vous étiez de ces imbéciles habitantes de Paris, qui s'imaginent qu'on est à l'armée toujours libre de disposer de son temps, qu'on a toujours de l'encre, du papier, une plume, que les courriers sont toujours sous la main, partent et arrivent régulièrement ; mais vous qui avez vu tous les états, qui les connaissez presque tous parfaitement et qui avez

des idées aussi justes du militaire, vous êtes impardonnable. Imagine-t-on des choses aussi noires, quand on ne connaît pas les noirceurs ? Vous n'en serez pas quitte pour des excuses : j'ai été trop fâché, trop furieux, pour ne pas l'être bien longtemps.

Quoi ! dans le moment même où, par rapport à vous seule, je me félicitais d'être échappé aux plus éminents périls, que j'étais enchanté de vivre pour vous, que je m'en applaudissais, que je me réjouissais de vous avoir évité les craintes d'une bataille où je savais que j'allais, dans ce moment d'une satisfaction dont je jouissais voluptueusement, vous venez m'arracher tous mes plaisirs ! Sans votre troisième lettre, que je trouve on ne peut pas plus courte, vous n'auriez pas un mot de moi du reste de la campagne, dût-elle durer encore un grand mois ; ne croyez pas que je joue le fâché ; je le suis bien réellement ; si vous m'écrivez tous les jours d'ici à mon arrivée à Paris, vous me trouverez peut-être un peu apaisé ; mais je ne jure pas de l'être tout à fait.

Après des fatigues énormes dans les montagnes, les bois, les glaces, les brouillards et les neiges dans ces pays que la nature barbare a encore laissés dans le chaos, vers les sources du Roer, où nous manquions de gîte, de pain et de guides, et où nous craignions un ennemi supérieur qui nous environnait, nous cherchait et avait à se venger, nous voilà enfin arrivés à Verle dans un délabrement bien triste. Nous respirons, et il y a toute apparence que nous ne tarderons pas à entrer dans des quartiers. Je le désire d'autant plus que je voudrais arriver bien vite auprès de vous, tout fâché encore de vos procédés, et de vous voir très repentante de vos crimes. Adieu, méchante maîtresse, adieu ; je vous embrasserai de bon cœur, mais en grondant ; adieu.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 5 novembre 1758.

Vous prétendez avoir plus d'amour que moi, je suis pourtant certaine que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

Nous apportons les deux contraires pour preuve, vous la tranquillité, moi des soupçons ; il est difficile d'être moins d'accord, et cependant je crois que nous avons tous deux raison. Vous n'avez aucun sujet que j'en aime un autre, et il est très possible que, trouvant dans une autre femme les agréments que je n'ai plus, vous lui donniez la préférence ; je suis donc aussi bien fondée à avoir des soupçons que vous à être tranquille. Restons comme nous sommes ; soyez toujours convaincu que vous occupez seul mon cœur, que je ne puis être heureuse qu'en vous aimant parce que vous avez toutes les qualités capables de fixer mon cœur ; je donne sur cela entière liberté à votre amour-propre. En revanche, laissez-moi quelquefois m'avouer, quoique ce soit en enrageant, que mille femmes peuvent faire goûter des plaisirs plus piquants, et que je redoute le penchant que les hommes ont pour la nouveauté. D'ailleurs, je m'apaise si facilement qu'il est aisé de connaître que mon amour, craintif parce qu'il est extrême, ne cherche qu'à être rassuré, peut-être même que l'espoir prend trop précipitamment la place de la crainte.

Je ne vous embrasserai donc pas encore aujourd'hui. Faudra-t-il attendre ce bonheur encore longtemps ? Que nous aurons de choses à nous dire ! Les premiers instants seront pour l'amour, les seconds pour la volupté, la philosophie jouira du reste. Nous parlerons guerre ; il y a mille détails que je suis envieuse de savoir, et dont qui que ce soit ne peut m'instruire que vous. Vous lirez mes extraits, mes réflexions, vous les critiquerez si elles le méritent ; si vous les approuvez ; j'en serai enchantée, parce que je désire vous plaire dans tout ce que je fais. Adieu, cher ami, je désire que cette lettre arrive après votre départ ; ménagez votre santé, vous le devez à l'amour et à moi.

Paris, le 10 novembre 1758.

Savez-vous que je m'impatiente, cher bon ami ? je vous attends tous les jours, je me consume en désirs, et vous n'arrivez point. Votre dernière lettre, sans me fixer de jour, m'annonce un prompt départ ; je calcule la distance et le temps nécessaire pour la franchir, j'en trouve suffisamment pour

faire quatre fois le chemin; car je compte que M. de *** prendra la poste pour arriver plus vite, que vous reviendrez avec lui. Si tous mes calculs ne se réalisent pas et que vous tardiez quelque temps, vous trouverez votre amante aux abois et peut-être folle.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Souest, le 12 novembre 1758.

Je reçois dans le moment une de vos lettres du 5; je ne répondrai pas beaucoup à tout votre bavardage; j'ai des choses plus importantes à vous écrire. Nos gros et menus équipages viennent de partir, pour être plus en état de dire adieu demain aux troupes du prince Ferdinand, qui peut-être nous harcelleront un peu dans notre retraite. Cette marche m'ennuiera; mais à cela près, je suis dans la plus grande joie de la faire : elle me rapprochera chaque jour de vous. Comptez les jours, suivez-moi, et embrassez-moi au moins à chaque gîte; je vous rendrai tout en monnaie plus réelle, au dernier gîte, à Paris...

Je voulais ce matin, pour la singularité, faire co.. un ministre fameux de la religion luthérienne. Cette fantaisie me trotte encore dans la tête. Faire co.. un hérétique est, ce me semble, une pieuse et bonne action, surtout un chef, et nous autres, méchants soldats, nous faisons tant de mal tous les jours de notre vie, qu'il faut bien, de temps à autre, faire à la passade quelque acte de religion. Car enfin, nous avons aussi bien que vous autres, Parisiens, des places [à gagner] en paradis; mais, comme vous, il faut bien s'écarter du grand chemin pour s'y glisser. Vous serez donc co.., monsieur le ministre luthérien. Je loge chez vous, votre femme me lorgne, vous allez prêcher dans un moment dans votre temple, votre femme n'y va point, rien n'est plus commode: cela vaut fait.

Si fâchée que vous puissiez être, ma belle dame, de ces petites folies, il faut absolument vous mettre en belle humeur et m'écrire une lettre bien serrée, bien menue, bien remplie, que vous adresserez à Liège. A mon passage, le 28, j'irai la

chercher à la poste, je la lirai lorsque l'ennui me prendra et que je projetterai de m'endormir, je ne vous y ferai point de réponse ; elle m'apprendra si je dois coucher ou chez... ou chez... ou chez vous, ou dans la rue ; voilà le point intéressant.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 21 novembre 1758.

Je suis en vérité très en colère ; quoi, cher ami, après une campagne si fatigante, il faut encore faire une route d'un mois ! cela est du dernier ridicule. Me voilà bien chanceuse : il faut que j'attende le 8, 9 ou 10 pour être ce que je voudrais être ce soir, ce que j'espère vainement être tous les soirs depuis trois semaines, ce que j'enrage de ne pas être depuis huit mois. Mais après tout, pourquoi attendre ? j'ai autant d'envie que vous d'aller en paradis ; s'il ne faut qu'une bonne œuvre, telle que celle que vous méditez avec la femme d'un luthérien, pour m'y donner entrée, j'y serai bientôt : je connais des hérétiques de différentes sortes ; le choix seul m'embarrasse, car je vous jure que l'intention est parfaite ; eh ! pourquoi perdre le temps à choisir ? ne vaut-il pas mieux l'employer à jouir ? mon zèle en paraîtra plus grand. Faites co.. le ministre luthérien, tandis que j'essaierai avec le moliniste, le janséniste, le calviniste, le chrétien, le musulman qui ne sera pas le pire de tous, si je n'ai point oublié les moyens de goûter sur terre les délices du paradis.

Quoi, vous parlez encore de Düsseldorf ! Eh bon Dieu ! cher ami, qu'y feriez-vous ? L'œuvre ne serait pas si méritoire, car l'intérêt du ciel n'y entrerait pour rien. D'ailleurs, vous avez contracté l'habitude de boire, de manger avec les femmes, de leur dire quelques mots, de vous ennuyer et de les planter là. Qu'est-il besoin de vous détourner pour faire si peu de choses ? Vous m'écririez laconiquement pour me faire enrager ; ce n'est pas la peine, mon cher ; le moment où je jouirai du plaisir de la vengeance est trop près pour que je m'occupe d'autre chose. Cette vengeance ne sera pas telle que

vous l'imaginez; vous croyez peut-être que je chercherai à vous guérir de cette mauvaise habitude qui, dites-vous, ne se perd pas aisément? point du tout; j'aurai tant dit de choses avant votre arrivée, j'aurai si bien traité de toutes les matières, que j'aurai pour le moins autant besoin de repos que vous. Que nous aurons de plaisir de boire, de manger, de causer, avec cette tranquillité que procure la satiété! nous bâillerons; lorsque l'ennui nous gagnera, un « Il est tard » dit à propos fera songer à la retraite. Que j'entrevois de volupté dans cette manière de vivre! Si l'uniformité nous devient trop à charge, nous nous entretiendrons de pompons, de rouge, de mouches, de toilette, d'ajustement, que sais-je? d'une infinité de jolies choses qui nous divertiront fort agréablement. Surtout, nous bannirons toutes ces lectures et ces réflexions qui tirent l'esprit de cette sage indolence qui l'empêche de s'appliquer à rien. Vous occuperez un fauteuil au coin de ma cheminée, moi ma bergère au côté opposé, ma table entre nous. Il ne vous sera pas permis de vous asseoir dans cette bergère, afin que l'envie de l'occuper seule ne fasse point naître de querelle. L'alcôve sera bien exactement fermée, il sera défendu de jeter les yeux dessus, comme il l'était jadis de regarder l'arche sacrée. N'êtes-vous pas enchanté de ce projet? Arrivez promptement pour le mettre en pratique. J'en meurs d'impatience.

Suis-je de bonne humeur? Me trouvez-vous assez folle? Ce débat est-il assez charmant et propre à vous endormir? Répondez-moi donc. Je vous adore : croyez-moi, rien n'est plus vrai ; je me consume en désirs ; l'image des plaisirs supplée à la réalité ; quelle différence! Venez donc effectuer tout ce que vous me promettez: je vous avertis qu'il n'y a point de grâce à espérer; il faut me dédommager de tout ce que j'ai souffert depuis huit mois, et j'ai beaucoup souffert ; mais je dis « beaucoup »; j'en tiens une note très exacte, je vous la donnerai dès le moment de votre arrivée, afin que vous commenciez à vous acquitter. N'attendez pas de remise ; je suis créancière inexorable. Cependant, pour m'assurer du paiement, je vous donnerai du temps ; il faut relâcher de ses droits à propos pour ne pas rendre le débiteur insolvable. Que n'ai-je un secret pour me renfermer dans cette lettre et me rendre à

Liège ? ce serait, à la vérité, me réduire à un bien petit volume ; mais n'importe, je reprendrais ma forme ordinaire dans vos bras ; nous nous embrasserions, nos âmes se confondraient, nous n'existerions que pour nous abandonner entièrement à l'amour ; quelle volupté, cher ami ! qu'il est cruel de la connaître, de la désirer, et de n'en pas jouir !

Je suis un peu esprit de contradiction : vous seriez bien aise d'être chez R... et moi je vous campe chez V... Le premier est un homme à projets très utiles pour l'État ; il vous amuserait quelquefois en vous faisant lire les productions de son génie ; c'est ce que je ne veux pas. Le second a une jeune femme qui vous agacera peut-être ; vous en enragerez, parce que vous détestez les femmes, et moi je serai enchantée d'avoir exactement fait le contraire de ce que vous désirez. Votre appartement sera prêt pour le 1er du mois, car je ne veux pas être exposée à recevoir dans mon lit un homme fatigué et qui ne ferait que dormir. Le sommeil n'a la permission de s'y établir que pour moi.

Vous croyez que je vous embrasserai à chaque gîte ; il n'en sera rien, je suis fâchée. Vous dites que je bavarde, et vous ne répondez pas à mon prétendu bavardage, mais c'est que vous n'avez rien à opposer à ce que je dis. Si vous me promettez seulement de payer, non seulement le principal, mais encore les intérêts, je pourrai peut-être me résoudre à vous embrasser tous les soirs. Mais à propos, j'ai commencé dès hier, et cela de bon cœur : continuons donc. Adieu, cher ami, j'espère que cette lettre vous plaira par son extravagance, et qu'elle vous prouvera que je suis volontiers tout ce que mon amant veut que je sois.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Lentz, ville de Palatinat, le 18 novembre 1758.

Je vous écris, ma belle amie, exactement parce que je m'ennuie à périr, car je n'ai rien à vous dire et je suis fort peu échauffé. Il y a plus de trois heures que je ne sais ni que faire ni que dire ; il n'est encore que cinq heures et je ne

peux encore dormir. Si j'avais des livres, je ne vous écrirais pas; mais nos équipages sont restés brisés dans les montagnes, et ils n'arriveront peut-être que demain. Si j'avais pu obtenir quelques conversations avec certaines religieuses dont je vois d'ici la maison, je ne vous écrirais pas; mais elles m'ont renvoyé de leur maison, en me laissant seul dans un parloir où j'avais été me fourrer. Si j'avais des cartes, je ne vous écrirais pas, je jouerais; mais il n'y a rien dans ce sauvage pays. Si j'avais certaines hôtesses, je causerais avec elles, et je ne vous écrirais pas; mais je suis chez un vieux luthérien qui me damnerait peut-être s'il parlait français. Si je savais boire et si je savais fumer, je ne vous écrirais pas: je boirais, je fumerais avec mon vieux luthérien qui ne demande pas mieux, au risque d'aller au diable. Si j'étais fort avide de chercher quelques galantes aventures de passage, je ne vous écrirais pas, j'irais fureter de maison en maison; mais je suis fatigué et fort indifférent. Enfin, s'il m'était possible de savoir en quoi m'occuper, ou m'amuser bien ou mal, je ne vous écrirais pas.

Je vous écris donc malgré moi, et précisément parce qu'il ne m'est pas possible de faire autre chose; je finirais ici ma lettre s'il me venait quelque moyen de m'occuper, il ne m'en vient point, il faut continuer, mais que vous dire? Que les hussards nous ont poursuivis, qu'ils se sont amusés à nous piller quelques équipages, à couper quelques têtes, quelques bras à nos soldats, cela n'est pas fort plaisant à raconter; que nous marchons d'une lenteur tuante dans des chemins où les chèvres n'oseraient passer, qu'il gèle, qu'il neige, que les vivres nous manquent, que nous pillons les pauvres villages qui ont la sottise d'être plantés sur notre passage, c'est assez triste à dire; que je vous ai écrit en partant de Souest pour nous rendre dans nos quartiers, mais que le porteur des lettres, ayant été poursuivi par des hussards, s'est perdu pendant trois jours dans les bois, qu'il dit avoir remis les lettres à un courrier français qu'il a rencontré sur son chemin, et que je soupçonne beaucoup que les lettres sont perdues, cela est assez désagréable à penser; que j'arriverai le 28 à Liège, que j'y resterai le moins que je pourrai, que je serai à Paris dans les huit premiers jours du mois de décem-

bre, tout cela est trop indifférent pour en parler; que dire donc? Je ne sais, je commence à m'ennuyer même d'écrire; le sommeil vient, je vais en profiter; il n'est cependant que six heures; qu'importe? Couchons-nous; il faut se coucher quand on est aussi maussade que je le suis aujourd'hui. Adieu. Cependant, ma bonne amie, peut-être me réveillerez-vous dans quelques heures.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 25 novembre 1758.

Que je vous plains, que votre état est triste, quel horrible anéantissement, cher bon ami! Quoi, s'entretenir une heure avec son amante et ne pas sentir qu'on aime? Si l'idée vous en était venue, vous auriez trouvé mille jolies choses à dire, l'amour vous aurait inspiré, mais vous êtes un maussade, vous ne connaissez que l'indifférence. Eh bien, conservez ce joli sentiment pendant toute la route; mais gardez-vous bien de l'amener chez moi. Bon Dieu, que deviendrais-je, si vous n'aviez rien de plus à me dire lorsque vous serez au coin de mon feu? J'en mourrais... J'ai une réplétion de tendresse, de douceurs, de..., enfin, de mille jolies choses qui m'étouffent, et qui certainement me suffoqueront, si vous ne travaillez à m'en débarrasser; pour y parvenir, j'ai besoin d'aide, je ne le puis seule; non, je ne le puis; il y a assez longtemps que j'essaie en vain pour être convaincue de l'inutilité de mes efforts.

N'allez pas vous imaginer que je vous aime: non, je ne vous aime point, je ne vous écris même que pour vous le déclarer, car je n'écris point pour ne rien dire. Ce n'est pas que je sois anéantie comme vous; je sens certainement que j'existe, car je suis piquée contre ces bégueules de religieuses qui vous ont laissé seul, contre votre vieux luthérien qui n'a pas seulement une femme ou une fille vive et gentille: vous vous seriez un peu réchauffé et, comme les feux de l'esprit sont les plus durables, il en serait peut-être venu quelques étincelles jusqu'à moi; que sait-on même? l'illusion aurait

peut-être été assez forte pour vous engager à me dire des douceurs, même des tendresses, car une fois en train, cela va tout de suite. Convenez donc que je joue de malheur. Je suis sûre que je n'ai pas été assez méchante pour vous réveiller. Oh non! je ne trouble pas le sommeil d'un homme qui chérit autant que vous la tranquillité; si, par hasard, j'ai réveillé votre compagnon de voyage, c'est que je l'aime, c'est qu'il n'est point indifférent pour moi, c'est qu'il prévient toujours mes désirs; si par hasard il joue l'indifférent, hélas! je n'ai qu'à vouloir et faire reconnaître ma volonté par le moindre geste, aussitôt il devient vif, sémillant, adorable; que je l'aime! qu'il arrive! il est sûr d'une bonne réception, je le caresserai tant que vous en serez jaloux; tant mieux; vous enragerez, vous bouderez; votre compagnon et moi irons toujours notre train.

Je doute fort que cette lettre arrive à temps à Liège. Cependant, je le désire fort, afin que vous sachiez que je ne vous aime plus; tout coup vaille, si vous ne l'apprenez pas par elle, j'aurai le plaisir de vous le dire aussitôt que je vous verrai.

Adieu, monsieur l'ennuyé, l'indifférent, le maussade, le déplaisant; arrivez donc, afin que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur; je ne vous aime point; en vérité, j'ai tant de plaisir à le dire que je ne me lasse pas de répéter ces douces paroles. Je vais me coucher, ne me réveillez pas, au moins; j'en serais si piquée que je me vengerais sur-le-champ. Adieu, beau dormeur, dormez bien tandis que vous en avez le loisir; vous ne l'aurez pas toujours, je saurai bien vous réveiller à propos.

Paris, le 29 avril 1761[1].

Je suis fort inquiète, cher bon ami, et de quoi, direz-vous? Belle question! de votre santé. Vous êtes parti fort échauffé et encore plus fatigué des courses qui ont précédé votre départ, et courir la poste jour et nuit, quoique dans une bonne voi-

1. Le régiment de Dauphin-Cavalerie ayant été très éprouvé à la bataille de Lutzelberg et n'ayant pas pris part aux campagnes de 1759 et 1760, M. de Mopinot passa ces deux années à Paris et à Versailles.

ture, ne me paraît pas un métier fort rafraîchissant. Ce sera bien autre chose quand vous aurez commencé la campagne. Les deux dernières ne m'ont pas beaucoup intéressée, parce que vous étiez tranquille à la cour ou chez moi; je vais rentrer dans les alarmes. Tout le monde dit qu'il faut la paix à quelque prix que ce soit, et personne n'ose espérer qu'elle soit prochaine. On commence même à s'ennuyer de l'inaction de M. de Broglie. Les petits avantages qu'il a remportés persuadent à nos inutiles qu'il doit donner une bataille par semaine, et moi, je ne hais rien autant que le mot bataille; j'ai peu de confiance dans les talents de nos généraux, et il faut que la fortune se mette dans de si grands frais pour que nous réussissions, que je crains son avarice. A entendre tout le monde, il semblerait que, comme moi, chacun a son meilleur ami dans l'armée de Soubise, car tous s'accordent à désirer qu'elle revienne sans avoir tiré un coup de fusil.

En vous disant adieu, je vous ai donné des avis, qui, je crois, ne seront pas suivis fort exactement, car vous ne vous piquez pas de raison sur l'article en question; je n'ai qu'un mot à y ajouter. Vous savez combien j'ai de raisons pour être ennuyée de la vie : une seule les efface toutes et me donne un courage que je n'aurais certainement pas sans son secours; je veux dire que le plaisir de vous aimer et d'être aimée de vous me fait tout supporter. Conservez-vous donc, pour l'amour de moi, et ne cessez jamais de m'aimer. Si les agréments diminuent, ils seront remplacés par un redoublement d'amour; quoique femme, je sais me rendre justice, et je n'hésiterais pas à convenir qu'un amour qui se soutiendrait, quoique ce qui l'ait fait naître n'existât plus, mériterait une reconnaissance particulière.

Adieu, cher bon ami, je vous aime bien tendrement, et plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Paris, le 6 mai 1761.

Sur le bruit qui se répandit jeudi et vendredi que Belle-Isle était pris et que nous avions perdu beaucoup de monde à la défense[1], la fermentation des esprits fut très forte, et les plaintes

1. Belle-Isle ne fut pris que le 7 juin, après une attaque infructueuse le 8 avril.

contre le gouvernement ne furent ni épargnées, ni mesurées. Cette nouvelle s'est trouvée précoce, car on ne se flatte pas de pouvoir conserver cette île, puisque malgré le peu de secret de l'armement des Anglais et des desseins qu'ils avaient sur cette place, on n'a pas eu la précaution de la munir d'hommes et de vivres. Pour faire diversion, tous les chanteurs de Paris se promènent dans les rues et célèbrent par des sons aigus les victoires de M. de Broglie et la défaite du prince Ferdinand.

Les Jésuites se donnent de grands mouvements pour intéresser le public dans leur affaire[1]; ils vont de maison en maison porter de petits mémoires et voient avec inquiétude que le vent du bureau ne leur est pas favorable : quoiqu'ils refusent constamment de fournir certaine édition de leurs Constitutions; celles qui sont entre les mains du parlement sont, à ce qu'on assure, plus que suffisantes pour prouver qu'ils sont solidaires. Si le parlement était secondé, cette affaire aurait des périls pour cet ordre ; mais la protection de la Cour les tirera d'affaire, au grand regret du public.

Paris, le 9 mai 1761.

Les Jésuites ont perdu hier leur procès. M. de Saint-Fargeau, l'un des avocats généraux, parla pendant quatre heures avec toute l'éloquence et toute la solidité possibles. Comme dans ces sortes de plaidoyers le pour et le contre sont balancés, dans les moments où il parlait contre les Jésuites, la satisfaction du public se manifestait en battements de mains qu'on réitéra plusieurs fois; enfin, il conclut à ce que toutes les maisons de France fussent solidaires pour le paiement, et dit qu'il laissait à la prudence de la Cour de dire qu'ils seraient condamnés aux dépens, dommages et intérêts, comme le sujet semblait l'exiger, parce que plusieurs vaisseaux appartenant à la Société ayant été pris par les Anglais, on leur en

1. On sait quelle fut cette affaire qui devait avoir des conséquences si considérables. Le Père de La Valette, supérieur général des Jésuites aux Antilles, ayant fait banqueroute, les Jésuites avaient été condamnés au paiement de ses dettes par les consuls de Marseille. Ils refusèrent de s'incliner devant cette sentence et ils en appelèrent au Parlement qui saisit cette occasion pour examiner les doctrines de la Compagnie.

ferait peut-être grâce pour les dédommager de leurs pertes. Les applaudissements recommencèrent, et l'on fit sortir tout le monde pour aller aux opinions. Au bout de deux heures, on rouvrit les portes, et la Cour rendit arrêt par lequel toutes les maisons [des Jésuites] de France sont condamnées solidairement à payer les lettres de change dans le cours d'une année, ordonne qu'au défaut de paiement au bout de ladite année, les intérêts courront, non à compter du jour de la demande, comme c'est l'usage, mais à commencer du jour de la date desdites lettres de change; permission aux créanciers de saisir tous les revenus et mobiliers des susdites maisons à l'exception des collèges et séminaires; condamne les Jésuites à trente mille livres de dommages-intérêts, et leur fait de très expresses défenses de ne plus commercer à l'avenir.

La joie publique n'aurait pas été plus vive ni plus marquée si cet arrêt eût été une abolition générale des impôts. M. de Saint-Fargeau a été reconduit avec des marques d'approbation et des applaudissements qui tenaient du triomphe; ce mémorable arrêt va être imprimé, et les colporteurs gagneront certainement beaucoup par le grand débit qu'ils en auront. Bien des gens pensaient que l'affaire serait appointée[1] et que le parlement n'oserait jamais juger à la rigueur; aussi a-t-on été agréablement surpris.

Le parlement a fait précéder de deux jours ce jugement par celui des Convulsionnaires[2]. Les femmes furent condamnées à trois ans d'hôpital, quelques hommes bannis pour neuf années, les autres à Bicêtre; vraisemblablement, la politique est entrée pour quelque chose dans la réunion de ces deux jugements : le parlement a voulu prouver qu'il n'écoutait que la justice en condamnant successivement les deux partis; je doute fort que la rigueur des peines prononcées contre les Convulsionnaires adoucisse le chagrin des Jésuites. Cette affaire est d'autant plus cruelle qu'ils ne peuvent plus douter

1. Renvoyée à une date ultérieure.

2. On sait que l'on désignait sous ce nom une secte de Jansénistes fanatiques qui se réunissaient au cimetière de l'église Saint-Médard, à Paris, où était enterré le diacre François Pâris, mort le 1er mai 1727, et s'y livraient à toutes sortes d'extravagances. Des mesures de rigueur durent être prises contre eux à plusieurs reprises par la police et le parlement.

de la façon de penser du public et qu'elle a donné naissance à l'examen de leurs Constitutions. M. de Saint-Fargeau dit positivement qu'il ne s'étendait pas sur les Constitutions de ces Pères, parce qu'avant qu'il fût peu, il en serait parlé plus amplement : ce sera après la rentrée, qui tombe aux premiers jours de juin.

Me saurez-vous quelque gré de mon exactitude à vous mander cet événement, et des soins que j'ai pris pour être exactement informée des principales circonstances pour vous en rendre compte? Vous le devez en vérité, car vous savez qu'aujourd'hui ce n'est pas ces sortes d'affaires qui m'intéressent le plus; la paix est le seul objet de mes désirs, mais il n'est pas si facile de la faire que de condamner les Jésuites. On a peu d'espérance de sauver Belle-Isle, mais on arme en diligence à Brest quatorze vaisseaux pour voler à son secours lorsque les Anglais s'en seront rendus les maîtres. Cet armement tranquillise la Cour, où l'on dit que tout ira bien, parce que M. de Sainte-Croix a envoyé un officier de sa garnison au roi pour lui dire qu'il n'est pas encore dans une grande détresse. Aussi les parties de chasse vont-elles toujours leur train.

Ma santé est à peu près telle que vous l'avez laissée; je me promène quelquefois: je joue tous les jours au trictrac; je fais des réflexions tant bonnes que mauvaises; ce qui pourrait cependant les rendre un peu plus supportables, c'est que je n'en fais pas une seule sans penser à vous; à votre retour, vous serez maître de les critiquer. Malgré toutes ces occupations, je m'ennuie exactement au moins la moitié du jour; devinez la raison si vous pouvez. Bonsoir, mon ami; je dors; à peine me reste-t-il assez de connaissance pour vous embrasser de tout mon cœur; il y a aujourd'hui quinze jours que je ne vous ai vu.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Liège, le 17 mai 1761.

Nous sommes ici fort tranquilles, et il y a apparence que nous y restions encore dix ou douze jours, parce que toute

la cavalerie qui est répandue dans ce pays ne peut aller plus avant et camper que la saison ne soit plus avancée, à cause des fourrages. L'infanterie va camper : un camp vers Cologne, un à Düsseldorf, un à Wésel, et un autre vers Clèves. Si la paix ne se fait pas, on fera le siège de Lippstadt et on poussera dans le pays d'Hanovre.

L'armée de M. de Soubise est de cent quatre mille hommes, et celle de M. de Broglie de soixante-six. Il faut bien mal augurer de nos généraux et de nos troupes, pour en faire un si prodigieux amas pour envahir un pays défendu par si peu de monde. Quoi qu'il en soit et qu'il en arrive, M. de Soubise vient de se signaler par une ordonnance qui est un chef-d'œuvre, tant comme général que comme homme d'esprit. Il y avait précédemment dans nos armées quantité de gens qu'on ne connaissait pas au premier coup d'œil, et qu'on ne pouvait connaître qu'en les questionnant, ce qui était militairement d'une très grande importance. M. de Soubise, par un effort de génie qui justifie bien le choix qu'on a fait de lui pour conduire les meilleures troupes et la plus haute noblesse de France, a trouvé un moyen facile et très ingénieux de connaître infailliblement tout le monde. Par cette célèbre ordonnance, les vivandiers, boulangers et marchands suivant l'armée porteront sur leurs habits une plaque de fer-blanc, où sera écrit vivandier, ou boulanger, ou marchand suivant l'armée de France. Tous les laquais ou domestiques porteront la livrée de leurs maîtres, ou au moins une aiguillette des couleurs de la livrée. Voici où l'esprit brille : les gens employés dans les fourrages porteront une cocarde verte ; ceux employés dans les boucheries, une cocarde rouge ; ceux employés dans les vivres une cocarde jaune ; ceux employés dans les hôpitaux, une cocarde noire ; les secrétaires, valets de chambre et officiers de maison, une cocarde bleue. Une pareille ordonnance et une suite de soixante-dix aides de camp, voilà assurément de quoi intimider les ennemis ; aussi préparez-vous à chanter des *Te Deum* pour nos victoires ou pour la paix.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 22 mai 1761.

Mon amitié fait votre bonheur, et vous ressentez un vrai plaisir à me le dire; ce sentiment vous suffirait-il? J'en serais au désespoir. Quoique je connaisse tout le prix de l'amitié, je ne serais pas heureuse si vous ne ressentiez pas quelque chose de plus vif; ce sentiment est froid en comparaison de celui qui m'anime, et je n'appréhende que trop d'être obligée de m'en contenter un jour. Éloignons cette idée. Je vous aime trop pour ne vous pas connaître parfaitement; je ne me trompe point sur les sentiments de votre âme; il n'en est pas de même de ceux du cœur, j'en doute quelquefois, et c'est toujours avec une vive inquiétude.

Vous me donnez le conseil de vous contrarier. Je n'aime point à voir bouder, cela me donne de l'humeur, et je suis trop méchante quand j'en ai : ainsi je ferai peu d'usage de cette recette, mais quelquefois je prendrai la liberté d'être d'un sentiment opposé au vôtre, quand vous aurez le caprice de déraisonner. Puisque je suis sur le chapitre des caprices, je vais vous dire ce que je pense de celui qui vous rend plus amoureux étant absent que lorsque vous êtes près de moi. Vous êtes homme, mon cher ami, et sur cet article, beaucoup plus homme que je ne le voudrais. Sûr d'être aimé avec la plus vive tendresse, ce sentiment n'a plus rien de piquant, parce que vous ne désirez qu'un moment avant de jouir. Quand l'absence fait naître des obstacles insurmontables, les désirs n'étant pas satisfaits acquièrent de nouvelles forces, et ce renouvellement des désirs vous fait croire que vous êtes plus amoureux. Voulez-vous que je vous dise le vrai mot de l'énigme? Les hommes ne sont que de vrais novices en amour; ils n'ont qu'une seule façon de le prouver, et les femmes en ont mille. Leur amour ressemble à la fièvre; il a ces accès qui conduisent au délire, et qui sont terminés par un assoupissement léthargique. Celui des femmes a toujours la même activité; ce qui chez vous sert à l'éteindre, l'aug-

mente et le fortifie en elles. Plus un homme reçoit de faveurs et moins il aime, et celles que les femmes accordent sont autant de liens qui resserrent leur amour; une femme n'aime jamais son amant avec plus d'ardeur que dans le moment qu'elle vient de le rendre heureux. Je ne vous aime pas plus que quand vous étiez à Paris, parce que mon amour ne peut plus augmenter. Convenez donc que les femmes aiment mieux que les hommes. Continuez cependant à être amoureux jusqu'à la folie; vous en prendrez peut-être l'habitude et je ferai tous mes efforts pour que vous la conserviez auprès de moi.

(A suivre.)

LES ÉTAPES

DE

LA NATION BELGE

On connaît le jugement de Metternich dans ses *Mémoires* : « L'existence du royaume belge est le produit de circonstances fortuites, non celui des conditions naturelles, soit géographiques, soit historiques, conditions sur lesquelles repose la force véritable des États. » Les différences ethniques et les oppositions d'intérêts entre Flamands et Wallons, l'orientation des uns vers leurs frères Germains, des autres vers la France, leur grande sœur de culture et de langue, les rancunes tenaces qui les séparent encore plus profondément que n'importe quel obstacle physique, tout cela est de notoriété scientifique, aussi bien que d'observation quotidienne[1]. Mais pas plus que ces antinomies n'ont été prépondérantes dans le passé, elles ne menacent le présent. Est-ce que la France n'a

1. On consultera utilement, pour le moyen âge, les deux premiers volumes de l'*Histoire deBelgique* de M. Henri Pirenne (Bruxelles, Lamertin); pour le XVIe siècle, plusieurs mémoires de M. Ernest Gossart, et particulièrement ses *Notes pour servir à l'Histoire du règne de Charles-Quint* (Académie de Belgique, Mémoires in-8°, 1897); pour les XVIIe-XVIIIe siècles, un travail considérable de M. René Dollot, *les Origines de la neutralité de la Belgique et le système de la Barrière*, avec préface de M. Emile Bourgeois (Paris, Alcan, 1902). Les événements de 1830 ont été analysés et commentés par M. Albert de Broglie dans son livre, *le Dernier Bienfait de la Monarchie*; M. Raymond Guyot en contrôle certaines données avec finesse dans des articles de la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* (tomes II et III). M. Descamps a écrit l'histoire diplomatique de la révolution de 1830 dans son livre, *la Neutralité de la Belgique* (Paris, Pedone 1902).

pas, dans la variété de ses climats, de ses races et de leurs mœurs, des contrastes qui inquiètent le témoin superficiel de sa vie politique, intellectuelle et sociale? Cette variété constitue pourtant une des meilleures garanties de sa stabilité; elle a été, dans le passé, un des plus sûrs agents de son développement harmonique; dans les arts et les lettres, elle assure un réveil alterné, et comme une renaissance constante de forces indépendantes et diverses, chaque province ayant mieux réussi à conserver sa physionomie morale que son individualité politique.

En Belgique, malgré les conditions défavorables dans lesquelles s'est faite la fusion ethnique, on ne peut méconnaître que l'unité était dans les nécessités historiques. Déjà la conformation des principaux États, qui se divisaient le sol belge, conquis sur l'Océan à l'ouest, à l'est sur les frondaisons montagneuses, était, au moyen âge, un premier indice de leurs futures destinées communes. Bilingue est la Flandre, avec Bruges, Gand et Ypres d'une part, de l'autre avec Arras, Douai et Lille; bilingue, le Brabant, dont les ducs attirèrent à leur Cour nos trouvères de langue d'oïl au même titre qu'ils favorisèrent les lourds et sentencieux poètes *thiois*; bilingue enfin, la principauté de Liège, qui comptait autant de « bonnes villes » françaises que de bonnes villes flamandes et qui, si elle vit naître le chantre d'épopée Veldeke et les frères Van Eyck, accueillit avec empressement les civilisateurs clunisiens, venus de la Bourgogne et de la Champagne, sans parler d'un Jean Le Bel et d'autres chroniqueurs de langue française, nés sur son sol.

Les autres États belges étaient de moindre envergure. Plus ou moins tôt entraînés dans l'orbite de la France, du Brabant et, comme on disait, du Liège, ils ne furent pas étrangers non plus au travail de concentration, qui devait aboutir un jour à la constitution d'une nation. De bonne heure, le Limbourg fut rattaché au Brabant; le Hainaut fut impliqué dans les destinées politiques de la Flandre. De plus vieille date, le Liège englobait une large portion du territoire actuel de la province de Namur. Seul le Luxembourg resta un fief allemand.

Ainsi apparaît à l'œil de l'historien la Belgique vers la fin du XIIIe siècle. En 1299, l'une des deux maisons rivales (qui, comme le feraient aujourd'hui de grands partis politiques, se

partageaient alternativement le pouvoir en Flandre), les d'Avesnes, en la personne de Jean II, avaient étendu leur autorité sur le comté de Hollande; en même temps, ce prince gouvernait, à titre propre, le comté de Hainaut. Près de la moitié de la Belgique actuelle se trouvait réunie dans les mêmes mains. Le 3 décembre 1339, un traité d'alliance offensive et défensive est conclu entre la Flandre et le Brabant. Les deux États se promettent de « s'aider mutuellement en cas d'attaque, de garantir la liberté des relations commerciales, de frapper une monnaie commune et d'établir un conseil d'arbitrage, chargé de terminer pacifiquement toutes les contestations qui pourraient surgir entre les contractants. » Le Hainaut ne tarde pas à adhérer à cette convention, qui peut être envisagée comme la première affirmation d'une conscience nationale en Belgique.

Sans doute, il ne s'agit là que d'une entente fondée sur la communauté d'intérêts commerciaux, et d'autres accords du même genre avaient précédé celui-ci. Mais c'est la première fois que les contractants représentent une aussi large portion de territoires, et, d'un autre côté, jamais auparavant les villes n'avaient pris une part aussi considérable et décisive à un acte qui rapprochait les États. Alors, comme maintenant, on peut dire que le sentiment de quelques cités devint le signal de toute une évolution politique. Ce sentiment trouve son expression et sa consécration solennelle dans ces « joyeuses entrées » des princes, qui survivent, à titre de simulacre aimable, dans les mœurs belges de notre temps, mais qui revêtaient alors une haute signification. Elles étaient, en effet, la reconnaissance du nouveau maître que les villes s'étaient volontairement donné; elles le mettaient en contact immédiat avec ses sujets, et, par le serment prêté sur la charte, donnaient un caractère plus pressant et plus vigoureux à l'engagement que prenait chaque prince de respecter les privilèges, coutumes et usages du lieu. Cette charte, conquise sur le despotisme féodal, sera invoquée dans les mouvements révolutionnaires; elle servira à les légitimer et à les entretenir; elle inspirera comme un réveil des énergies, et, dans les détresses civiques, entretiendra un suprême espoir de revanche.

En outre — et ce trait commun ne sera pas sans effet pour

unir Wallons et Flamands — la charte consacre la suprématie des villes, qui est restée, jusqu'à ces dernières années, la caractéristique la plus curieuse de la vie politique belge. Les bourgeois seront seuls admis à constituer le tiers ordre; en Brabant, au XVe siècle, ils prendront le dessus sur le clergé et la noblesse; à Liège, c'était chose déjà faite cent ans plus tôt. L'histoire de la Flandre, dans ses longs démêlés avec les rois de France, n'est guère que l'histoire de Bruges, de Gand et d'Ypres, des partis qui s'y disputent le pouvoir, des exploits de leurs redoutables milices, de leur prospérité commerciale et industrielle, des arts qui en sont le merveilleux ornement.

***

Le XVe siècle verra s'accomplir, enfin, l'unité territoriale, prélude d'une unité plus complète et plus intime. Guillaume IV de Bavière meurt le 31 mai 1417. Le 10 mars suivant, sa fille Jacqueline épouse Jean IV de Brabant, le neveu du duc de Bourgogne, Jean sans Peur. Elle lui apporte en dot le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise. Le duc les joint à son fief brabançon. Il meurt en 1427, son frère lui succède et, trois ans après, son magnifique héritage passe entre les mains du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui est déjà comte de Flandre, de par son père et son aïeul paternel. Philippe le Bon met à son service les influences religieuses; deux de ses bâtards deviennent évêques de Cambrai (1440) et de Thérouanne (1451); le chef de son Conseil occupe bientôt le siège de Tournai; puis il assied deux de ses créatures sur les sièges de Liège et d'Utrecht. De la Meuse à la mer, il exerce ainsi, par une délégation d'autant plus forte qu'elle est spirituelle, une autorité qui va s'affirmer non moins nettement sur le terrain administratif.

Comparons la Cour des ducs de Bourgogne à celle des anciens ducs et comtes, souverains des Pays-Bas. Ce n'est pas seulement l'éclat plus vif, l'empressement plus considérable des vassaux et des subordonnés de tout grade, l'affluence intéressée des écrivains et des artistes qu'il convient d'y noter. C'est surtout l'entente remarquable de la souveraineté, organisée suivant un plan plus moderne. Les ducs, au lieu de la

chancellerie embryonnaire de leurs prédécesseurs, ont des bureaux où s'instruisent, comme au Palais de Laeken maintenant, toutes les affaires dans lesquelles le pouvoir central est intéressé. Le Conseil princier du temps jadis est devenu « un collège politique, délibérant avec le prince sur toutes ses affaires, associé d'une manière permanente à toutes les manifestations de son activité ». Des étrangers de marque y coudoient les représentants des vieilles familles du pays, et de ce contact résulte une notion nouvelle des rapports interprovinciaux, le sentiment d'une monarchie, qui était inconnu jusque-là aux seigneurs flamands ou brabançons. Les chroniqueurs attitrés du duc, Chastellain, Commines, etc., préparent, en leurs écrits, la glorification d'un régime que les juristes définissent et commentent en leur latin pédantesque, tandis que les diplomates et, au besoin, les chefs d'une armée devenue permanente, travaillent à le constituer normalement, à lui donner tous les organes vitaux. Il ne manque même pas le chancelier, emprunté à la France et devenu rapidement l'incarnation détestée des ambitions du maître. Sous lui se pressent les secrétaires et les autres titulaires d'emplois qui, à Paris, correspondaient depuis longtemps au train administratif d'une monarchie. A côté du chancelier, on trouve le Grand Conseil, associé au gouvernement, et le Parlement de Malines, dont le successeur de Philippe-le-Bon, Charles le Téméraire, fit, dit le plus récent historien de ce prince, « un instrument modèle d'administration judiciaire ».

D'autres innovations du Téméraire indiquent des fins bien arrêtées de gouvernement personnel. Mais déjà ses prédécesseurs avaient compris que ce n'était pas assez du groupement politique des États belges en un seul faisceau, pour ancrer solidement leur pouvoir. Un à un, tous les organes politiques, où circulait la vie locale des anciens Pays-Bas, seront amputés au profit d'organes nouveaux, conformes à des nécessités plus générales et attestant, en somme, un sérieux progrès sur le fédéralisme intermittent des XIIIe-XIVe siècles.

Un Conseil est créé à Lille, dont la compétence judiciaire s'étendra à toutes les possessions ducales : ce Conseil est permanent — nouveauté significative — et groupe des fonctionnaires choisis par le prince et munis de pleins pouvoirs, au

lieu des délégués d'antan, dispersés après de courtes sessions, où ils n'expédiaient que les affaires urgentes du ressort. Le conseil de Lille se dédouble plus tard, ses attributions fiscales étant réservées à une Chambre particulière, la Chambre des comptes. Mais ce n'est pas tout. Dans le ressort étendu de ces hautes juridictions, on institue ou on réforme autant de Conseils de justice qu'il y a de provinces, et peu à peu le droit et la coutume s'unifient en dépit des différences locales, que favorisent pourtant d'antiques préjugés. Des légistes étrangers hâtent une évolution si favorable aux idées monarchiques; la loi appliquée et ceux qui l'appliquent contribuent également à dépayser les sujets du duc de Bourgogne.

Reste l'impôt, qui doit procurer les ressources dont ne peut se passer cette administration vaste et compliquée. Les *aides*, qui étaient occasionnelles avant la nouvelle domination, prennent une périodicité et des proportions croissantes, qui attestent une ère nouvelle dans les rapports entre maître et sujets. La création d'une armée permanente exige, d'ailleurs, avec les nouveautés bureaucratiques, un budget annuel. Le luxe d'avoir un prince s'achète fort cher; les Pays-Bas l'apprennent dans la seconde moitié du XV[e] siècle, à leurs dépens.

Que manquera-t-il désormais aux provinces belges pour constituer un État, ayant ses institutions et sa vie propre? Si on fait abstraction de leur union éphémère avec les provinces septentrionales, il manque, en vérité, peu de choses. Qu'on leur donne un souverain particulier, que le Grand Conseil de Malines soit érigé en Parlement, et voilà un royaume de plus inscrit sur la carte politique de l'Europe.

En 1527, Charles-Quint aura ce projet séparatiste. Il chargera un de ses ministres, Louis de Praet, de préparer toutes les voies. Mais une tempête rejette sur la côte d'Espagne le vaisseau qui porte le négociateur, et d'autres soucis vont détourner le monarque espagnol. Ce dessein, il l'avait conçu, semble-t-il, après une expérience déjà longue des affaires; son génie l'avait averti des difficultés quasi insurmontables auxquelles se heurterait une administration éloignée, qui serait exposée à la méfiance et aux trahisons de sujets turbulents, unis de fraîche date sous un sceptre étranger et sollicités par de puissants voisins.

C'est pourquoi il revint à la charge en 1539, en proposant à François Ier de donner pour épouse à son second fils l'infante d'Espagne; celle-ci aurait pour dot les Pays-Bas avec les comtés de Bourgogne et de Charolais; le royaume que l'on constituerait à l'aide de ces divers États « seroit un des meilleurs de la chrétienté ». Mais il fallait que, d'autre part, François Ier roi de France renonçât définitivement à ses prétentions sur le Milanais, et le roi de France ne put s'y résoudre. En 1544, nouvelle tentative, et, cette fois, c'est la Franche-Comté qu'il est question de joindre au don des provinces belges. Le traité de Crespy laisse ouverte l'alternative entre deux mariages, dont l'un aurait pour conséquence de détacher ces provinces du domaine impérial. Mais le frère de Charles-Quint qui, en sa qualité de roi des Romains, doit lui succéder en Allemagne, a un avis à émettre en cas de cession de territoires qui forment un cercle de l'Empire. Et il s'oppose à leur destination nouvelle, en quoi il est d'accord avec les principaux seigneurs du pays. Ceux-ci se souviennent que l'empereur est un Gantois, et ils réclament impérieusement qu'au lieu de rompre de vieilles attaches dynastiques, il vienne résider parmi eux. De la sorte, il connaîtra plus directement leurs désirs et leurs besoins.

En Espagne, l'opposition que rencontre le projet de Charles-Quint est plus énergique encore. A entendre les conseillers du monarque, stylés par son fils, l'aliénation de ces provinces serait une faute grave, les États de Flandre constituant « une citadelle d'acier pour la maison d'Autriche, un bouclier qui lui permettrait de recevoir les coups de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France, loin de la tête de la monarchie ». Charles-Quint ne se décourage point. La cession à un prince français n'a eu l'heur de plaire à personne, ni aux habitants des Pays-Bas, qui se souviennent du passé et redoutent un suzerain si proche d'eux, ni aux Autrichiens, qui se sentent cruellement amoindris si on disjoint ces dix-sept provinces du domaine impérial, ni aux Espagnols, qui voient en ce fief riche et populeux une des meilleures pièces de l'échiquier politique. Qu'à cela ne tienne! L'empereur jettera les yeux d'un autre côté. Le 25 novembre 1553, il soumet à une assemblée de seigneurs, tenue à Bruxelles, le projet de mariage de Philippe II son fils avec Marie Tudor et il y joint un plan de

cession des Pays-Bas à l'Angleterre, pour le cas où il naîtrait des enfants de cette union, le fils du premier lit (don Carlos) devant hériter des territoires méridionaux. Combinaison excellente, car ce « seroit l'asseurance de tous deux pays » et on pourrait, en excluant les Français « de la mer Océane », les tenir perpétuellement « en frain ».

Mais Marie Tudor meurt sans laisser de postérité, et voilà le sort des Pays-Bas soumis à des fluctuations nouvelles. Il semble que ce soient les dernières. Philippe II a succédé à son père, et l'on sait le piètre accueil qu'il avait fait jadis à toute idée de démembrement de son vaste héritage. Pourtant, en 1549, la Pragmatique-Sanction avait quelque peu changé la face des choses aux Pays-Bas. Charles-Quint, en la faisant voter par les États généraux des dix-sept provinces, proclamait indestructible le lien qui les unissait; il reconnaissait l'indivisibilité de cet aggrégat d'intérêts, qui, pendant de longs siècles, avaient été distincts, sinon contradictoires. Dans sa pensée, il n'est guère douteux que les dix-sept provinces étaient mûres pour l'unité monarchique. Mais les circonstances s'opposaient à une innovation, qui devait plaire à ce Gantois de race et de cœur. Sous son triste successeur, il ne pouvait s'agir que de renforcer l'autorité royale, et si un dessein d'érection des Pays-Bas en royaume surgit encore, aux environs de 1570, c'est pour des fins de despotisme, parce que « l'obéissance de toutes les provinces sera uniforme », parce que le service administratif et judiciaire sera rendu plus ferme et plus vigoureux, et, comme s'exprime une délibération du Conseil de Madrid, parce que l'on sera mieux en état « d'accommoder à ladite forme générale... par bons moyens » le régime fiscal imposé aux Pays-Bas.

Il semblait qu'en projetant de resserrer encore les liens de son autorité, Philippe II eût prévu toutes les éventualités de la politique. L'avenir se chargea de démontrer qu'il n'avait pas envisagé la seule qui dût se réaliser bientôt, c'est-à-dire le démembrement. Ce sera la dernière étape vers la constitution d'une Belgique indépendante. Elle s'accomplira lentement et péniblement, avec des retours en arrière, et au milieu de toutes les incertitudes d'une marche dans la nuit.

*
* *

Tout d'abord, les dix-sept provinces se révoltent contre la tyrannie politique et religieuse du duc d'Albe. Elles trouvent que c'est assez de taxes arbitraires, de Saint-Office, de bourreaux et de bûchers comme cela. La Pacification de Gand (1576) dresse contre l'Espagne une ligue des provinces décidées à l'insurrection. Catholiques et calvinistes y joignent les mains dans une pensée de haine commune, qui est déjà une façon de patriotisme. Mais bientôt Nord et Midi, catholiques et calvinistes vont se séparer.

Dès 1578, la paix de religion proclamée par le prince d'Orange, Guillaume le Taciturne, rencontrait des résistances insurmontables. Un an plus tard, l'Union d'Arras rangeait les villes françaises de la Belgique occidentale sous une bannière que repoussèrent leurs sœurs de langue néerlandaise. L'Union d'Utrecht, à laquelle celles-ci adhérèrent, fut une œuvre à la fois politique et religieuse; elle rapprocha les villes calvinistes flamandes et brabançonnes des États septentrionaux, où la foi nouvelle s'unissait à un désir très net d'émancipation politique. Ils voulaient n'être ni à Rome, ni à l'Espagne, mais avoir une existence propre, appuyée sur la force des armes, le commerce et l'Océan.

Le 26 juillet 1581, les provinces du nord dénoncent l'obéissance au roi d'Espagne, et la République dite des Provinces-Unies — le futur royaume de Hollande — est fondée. Désormais les intérêts des Néerlandais septentrionaux et méridionaux, les uns indépendants, et les autres demeurés sujets de l'Espagne, apparaissent nettement distincts. Bientôt leur antagonisme éclate aux yeux. La séparation deviendra un divorce qu'un essai de vie commune, au début du XIXe siècle, de 1815 à 1830, n'aura pour effet que de rendre définitif. Et les événements politiques se chargeront d'accentuer des oppositions que les différences religieuses avaient déjà marquées d'un trait net. Plus flegmatique et plus souple d'esprit tout ensemble, le Hollandais puisera, dans les principes de la religion réformée, des règles de vie et une méthode de pensée dont ne s'accommodera point le Flamand, terrien lourd et

lent, discipliné par des siècles de solidarité corporative et resté étranger par tradition à un mouvement intellectuel dont sa vieille ennemie, la France, donnait le signal. Cependant, l'Espagne gardait Anvers, tandis que les Hollandais, marins par nécessité et par hérédité, multipliaient les ports sur la mer du Nord, Rotterdam, Amsterdam, Flessingue. De là une rivalité qui croîtra de génération en génération.

Mais au début du XVIIe siècle, il n'était pas encore question de rivalités politiques ou économiques entre Hollandais et Belges. Tout ce que les habitants des provinces méridionales pouvaient entrevoir, c'était le développement d'une force indépendante au nord tandis qu'eux-mêmes fléchissaient de plus en plus sous la domination étrangère. Les impôts toujours plus oppressifs étaient perçus avec peine en Belgique, et, en écartant les seigneurs du pays de toute participation aux affaires, on les prédisposait à une attitude insurrectionnelle.

Le moment parut favorable à Richelieu, vers 1630, pour entrer en négociations avec des mécontents, qui pouvaient devenir des mutins. Entrevit-il, dès cet instant, toutes les suites d'une politique qui allait le conduire à un projet de neutralisation des Pays-Bas belges? C'est ce qu'il n'est pas aisé d'établir. Les Mémoires du cardinal-ministre le mettent en belle posture après le fait accompli. N'eût-il obéi, d'ailleurs, qu'à des préoccupations plus mesquines, il n'en mériterait pas moins notre admiration. Un ministre casse-cou eût jeté, à l'appel des conjurés de 1630, une armée en Flandre. Richelieu jugea qu'il était de meilleure politique de recourir à la diplomatie, et, sans repousser ni même décourager les ouvertures qu'on lui faisait, de chercher à amadouer les Hollandais et à endormir les défiances espagnoles. Il trouva l'instrument dont il avait besoin pour cette négociation délicate dans Hercule de Charnacé, qui s'était déjà distingué en des missions difficiles. Les pourparlers furent longs; le flegme néerlandais s'y opposait à la finesse française. Enfin, le 8 février 1635, fut signé un traité d'alliance entre le roi de France et la République hollandaise. La neutralisation de la Belgique et son érection en un État républicain y étaient prévues formellement. On y stipulait « qu'il fallait faire une déclaration publique en forme de manifeste qui assurerait la religion catho-

lique et la liberté de ces peuples en la meilleure forme qu'ils la pouvaient désirer, afin de donner lieu aux grands, aux villes et aux communautés de se soulever plus hardiment. »

Ce n'est pas tout. Richelieu se déclarait nettement l'adversaire d'un démembrement des Pays-Bas espagnols, réfutant d'avance une doctrine qui fut celle de Mazarin et de Louis XIV : « Quand même, lit-on dans le mémoire accompagnant le traité, quand même on en viendrait à bout avec beaucoup de temps, de peine et de dépense, la conservation de ce qu'on aurait acquis ne se pourrait faire qu'avec de très grosses garnisons, qui nous rendraient incontinent odieux au peuple et nous exposeraient par ce moyen à de grandes révoltes et à de perpétuelles guerres. Et quand même la France serait si heureuse que de conserver les provinces qui lui seraient tombées en partage, en une dépendance volontaire de sa domination, il pourrait arriver bientôt après que, n'y ayant plus de barre entre nous et les Hollandais, nous entrions dans la même guerre en laquelle eux et les Espagnols sont maintenant, au lieu que présentement nous sommes en bonne intelligence, tant à cause de la séparation qui est entre nos États, qu'à cause que nous avons un ennemi commun qui nous tient occupés en tant que nous sommes également intéressés à son abaissement[1]. »

L'ennemi commun, c'est-à-dire l'Espagne, devait disparaître un jour et, comme l'avait prévu Richelieu, un contact fatal devait se produire entre la France et la République hollandaise. C'est ce contact que le grand ministre voulait éviter à tout prix. D'autre part, en maintenant à la fois « la religion catholique et la liberté », Richelieu montrait une rare clairvoyance. Il formulait déjà l'essentiel du programme des constituants de 1830 : les croyances religieuses et les libertés. Les libertés, dans l'espèce, c'étaient les franchises locales et provinciales, qui n'ont cessé d'intéresser davantage l'orgueil wallon et flamand que la véritable liberté démocratique. Celle-ci est restée un produit d'importation étrangère, dont l'estampille rappelle aux cœurs belges des souvenirs de conquête militaire, de batailles perdues, d'une domination qui parut lourde. Et quant aux croyances religieuses, elles étaient

1. Mignet, *Introduction à la guerre de la succession d'Espagne*. I, 174, cité par M. Dollot, p. 56.

entées sur des habitudes séculaires, favorisées à l'est par un esprit théocratique, à l'ouest par un vieux levain de fanatisme, inhérent à la race et que le régime espagnol avait aigri. Au reste, le fanatisme flamand n'est pas essentiellement l'outrance de la foi catholique. Au XVIe siècle, des milliers de conversions au protestantisme attestèrent qu'il pouvait orienter les consciences vers une autre façon d'adorer Dieu. L'Inquisition triompha de ces velléités énergiques. Mais des faits religieux récents permettent de conjecturer que le *Los van Rom* n'est pas plus complètement irréalisable au sud de Moerdyck qu'au nord. On a vu, dans un accès de mécontentement puéril contre un desservant, des villageois du Limbourg et de la région gantoise appeler un pasteur et troquer leur culte contre un autre. De même, les terriens de là-bas, conservateurs obtus la veille, deviennent sans trop d'efforts de farouches socialistes le lendemain, et les conquêtes de la démocratie chrétienne, en Flandre, ne sont peut-être que le prélude d'une moisson rouge.

Pourquoi le rêve de Richelieu ne fut-il qu'un beau rêve ? A Amsterdam comme à Paris, on voulait aboutir. En 1647, une délibération des États généraux de Hollande nous prouve que la neutralisation des Pays-Bas espagnols restait inscrite dans le programme des alliés de Richelieu. Mais, à cette date, des événements plus généraux absorbent l'attention des diplomates. On va signer le traité de Munster, qui donnera à la Hollande des satisfactions territoriales et une prépondérance commerciale, et elle n'obtient cette prépondérance qu'aux dépens des provinces belges. L'article XIV du traité fermait les cours d'eau tributaires de l'Escaut à tout autre trafic qu'à celui de la Hollande. C'était sacrifier Anvers. L'article XV frappait à l'entrée et à la sortie les denrées de Flandre des mêmes droits que ceux exigés sur l'Escaut, ses affluents et ses canaux. C'était paralyser l'activité commerciale de la côte belge pour longtemps, sinon pour toujours. Deux autres articles prohibitifs concernaient la route des Indes occidentales et orientales, dont l'accès était interdit aux traficants belges. Il n'y avait plus, pour la Belgique, de rivalité possible avec les Hollandais, dont la suprématie était consacrée sur mer.

Mais, à amoindrir le futur État-tampon, entre France et

Hollande, ne risquait-on pas de décourager en lui les éléments actifs, sans lesquels il était malaisé d'entreprendre quoi que ce fût contre la puissance espagnole? On le vit bien, en 1648, lorsque Mazarin, reprenant pour son compte les plans de Richelieu, négocia une nouvelle entente avec les Provinces-Unies. Les instructions du ministre prescrivaient de susciter et d'entretenir au sud des Pays-Bas une agitation qui faciliterait l'entrée des troupes françaises en Belgique et donnerait à leur intervention une apparence de légitimité. Après quoi, la République y serait proclamée, et on conclurait avec le nouvel État un traité d'alliance défensive. La France et la Hollande garantiraient l'exécution du traité.

La situation, à cette date, était peu différente de celle que créèrent les événements de 1830, avec cette différence que les Hollandais boudèrent, de 1830 à 1839, contre le nouveau régime, tandis qu'ils semblaient, au XVIIe siècle, s'être accommodés de la naissance d'une république puînée à côté de la leur. Il y avait une autre différence, plus grave. En 1658, on chercherait en vain, dans les Pays-Bas méridionaux, trace d'une opinion publique acquise à cette solution. Pour qu'une entreprise aussi considérable eût chance de réussite, n'était-ce pas le moins qu'elle fût sanctionnée par le *vox populi*? Or elle ne l'était pas.

Les négociateurs étaient mus par des préoccupations également égoïstes. En Hollande, particulièrement, on n'envisageait que les avantages politiques et économiques. Le grand pensionnaire de Witt, correspondant avec les diplomates français, ne voit dans la neutralisation de la Belgique qu'un moyen d'agrandissement pour sa patrie, en même temps qu'il assure l'infériorité (il dit *l'impuissance*) du nouvel État, emprisonné entre des voisins mieux outillés et plus forts. En France, les mobiles diplomatiques n'étaient guère plus élevés; c'est un intérêt de sauvegarde qui déterminait surtout les gouvernants. Aussi Louis XIV, le jour où il crut pouvoir s'emparer des provinces belges, reprit nettement sa liberté et déclara ne pas vouloir « creuser *lui-même* des fossés qui l'empêchassent d'aller droit et facilement selon les conjonctures où Sa Majesté verra sa gloire, son avantage et le grand bien de son État ».

C'était parler franc. L'action suivit bientôt; la Belgique fut envahie. La France y fit quelques conquêtes au Sud, mais l'Espagne garda Bruxelles, Gand, Anvers, et les principales villes. Après que beaucoup de sang eut été versé, le régime de la Barrière fut imposé aux provinces du sud des Pays-Bas. Ce régime consistait en l'installation de garnisons hollandaises dans une série de places s'étendant de Nieuport à Liège et même, en vertu d'un article secret, à la ville de Bonn, sur le Rhin, « afin que la barrière soit bien serrée d'un bout à l'autre et que la communication en soit bien liée ensemble ». Ainsi était supprimé tout contact entre les provinces restées espagnoles, et la France, dont les Anglais et les Hollandais redoutaient également l'ambition. Bientôt après, les provinces belges passèrent de l'Espagne à l'Autriche. Le régime de la Barrière fut maintenu; il devait durer près d'un siècle.



Après 1714, sous la Régence du duc d'Orléans, les provinces belges espérèrent qu'elles touchaient au terme de leurs infortunes. Revenant à la politique adroitement généreuse de Richelieu, le duc entrait en négociations avec le grand pensionnaire Heinsius et lui proposait une neutralisation des Pays-Bas, qui « assurerait à la République de Hollande les barrières dont elle est convenue avec l'empereur et ôterait tout sujet de défiance entre Sa Majesté et les États Généraux ». C'était déjà, en très grande partie, le régime qui prévalut en 1830 : il ne rencontra que défiance à La Haye et à Londres. On vécut ainsi pendant trois quarts de siècle, la Hollande usant et abusant des avantages que lui conféraient les traités de la Barrière pour affermir sa suprématie commerciale et pour rendre définitive la vassalité des provinces-sœurs. Cette politique de courte-vue lui aliéna à jamais les sympathies des Belges. Quand on recherche les causes lointaines du malentendu qui, en 1815-1830, empêcha la reconstitution durable d'un seul État belge-hollandais, on oublie trop quels souvenirs vexants ou douloureux laissa l'occupation du XVIIIe siècle. Les Hollandais étaient devenus pour les Belges d'attentifs geôliers. L'Escaut prisonnier de leurs douanes, et les villes wallonnes et fla-

mandes surveillées par des milices calvinistes, voilà plus qu'il n'en fallait pour créer un désaccord foncier entre des populations que tant de raisons historiques et économiques auraient dû rapprocher. Et pourtant, la Barrière fut pour les Hollandais aussi inutile qu'onéreuse. Il n'était pas besoin des campagnes de 1744 et de 1792 pour les convaincre qu'elle ne saurait les protéger contre l'humeur ambitieuse de leurs voisins du sud. De la sorte, l'apparent protectorat, que les Belges payaient si cher, ne devait aboutir en somme, qu'à les asservir en temps de paix et, en temps de guerre, à les exposer à d'injustes représailles.

En 1780, la Barrière tombait sans grand tapage; c'est l'Autriche qui jugeait inutile de se garder contre la France et qui communiquait son désir au cabinet de La Haye. Après de brèves tergiversations, celui-ci s'exécutait. La libération de l'Escaut devait s'ensuivre dans la pensée de l'empereur Joseph II. Ce projet mit en branle l'opinion publique, non seulement en Hollande où l'on organisa la résistance comme s'il s'agissait de défendre le sol natal, mais aussi en France, où le roi Louis XVI, personnellement favorable à la politique de son beau-frère, dut céder devant la raison d'État que lui opposait Vergennes. Mirabeau, dans un curieux mémoire, se prononça pour le *statu quo*; toutefois il n'engagea pas l'avenir. C'est qu'il entrevoyait la possibilité d'assurer un jour une existence indépendante aux provinces belges et de les constituer en république : ce jour-là, concluait-il avec une remarquable clairvoyance, l'Escaut sera libre de fait comme de droit.

En 1792, les événements devaient, d'ailleurs, parler plus haut que la diplomatie. La victoire de Jemmapes tranchait les difficultés. Elle inaugurait une conquête que Napoléon allait consolider et qui assurait à la France vingt-trois ans de domination aux Pays-Bas. De neutralité ou d'émancipation, il ne sera plus question jusqu'en 1815, c'est-à-dire jusqu'au jour où les puissances entendront reconstituer, au profit de la dynastie des Orange, les anciens Pays-Bas espagnols.

Essai malheureux s'il en fut, condamné à l'avance par les termes outrageants dans lesquels il était annoncé aux popu-

lations de la Belgique! On les annexait à la Hollande, donc à un voisin fort d'une indépendance de plus de deux cents ans, qui professait une autre foi religieuse et qui jouissait d'une prospérité commerciale acquise en partie aux dépens de la Belgique. Les rancunes, que le système de la Barrière avait greffées sur des désaccords antérieurs, devaient inévitablement l'emporter sur le sentiment des intérêts solidaires, lent à se dégager. On ne se reconnaissait plus pour des frères; on se souvenait, au midi, des Hollandais comme de maîtres intolérants et de rivaux impitoyables.

Le manque d'esprit politique de Guillaume Ier acheva la brouille qui aboutit aux journées révolutionnaires de septembre 1830. C'est à ce moment que Talleyrand, ambassadeur de Louis-Philippe à Londres, reparaît sur la scène politique. Il suit d'un œil intéressé les événements belges, la retraite des troupes hollandaises et la proclamation du nouvel État par une Constituante qui en fait une monarchie, et se préoccupe sans délai d'asseoir une dynastie sur ce trône improvisé. Le nouveau roi sera-t-il le prince de Leuchtenberg? Ou bien le duc de Nemours? Ou bien Léopold de Saxe-Cobourg? Grave sujet, qui agite les chancelleries. Mais, tout d'abord, que vont décider les Puissances? Reconnaîtront-elles le fait accompli, ou répondront-elles à l'appel énergique de Guillaume Ier, qui les invite à une intervention armée?

Talleyrand reprend alors ses plans de 1792. Qu'il ait obéi à des visées patriotiques et agi en bon Français, qu'il ait été mû par une pensée de générosité politique, ou, au contraire, qu'il ait simplement voulu gagner une partie difficile, Talleyrand n'en a pas moins droit à la gratitude des Belges. Ce fut lui qui, contre vents et marées, défendit la vieille thèse de Richelieu, celle de l'État-tampon, dont dépendait la tranquillité de l'Europe occidentale; ce furent ses adroites manœuvres qui triomphèrent de l'hostilité des Puissances à Londres et des défiances du cabinet de Saint-James; ce fut lui, enfin, qui trouva la précieuse formule à laquelle se rallièrent les uns et les autres, formule consacrant l'indépendance de la Belgique, confirmant le choix dynastique d'un Cobourg, et, après bien des tâtonnements, délimitant le territoire du nouveau royaume.



L'unité belge est faite depuis bientôt soixante-quinze ans. La diplomatie l'avait dès longtemps pressentie et préparée, et certaines communautés d'intérêts, de race et de langue furent l'acheminement vers sa lente réalisation. Les provinces de jadis, séparées ou même hostiles dans leurs rapports politiques, constituent maintenant un État indépendant et neutre avec sept millions d'habitants, une industrie prospère, des extensions coloniales et la sagesse un peu pesante de sa vie publique.

A les parcourir aujourd'hui de la Meuse à la mer, des îles hollandaises aux dernières pentes des Ardennes, on s'aperçoit vite qu'elles se complètent utilement et que leur rapprochement, pour laborieux qu'il ait été, n'est pas œuvre factice ; ce n'est pas un simple caprice de la diplomatie qui a créé le lien. Là où affleure, pour ainsi dire, le minerai, une population industrielle trouve dans sa vigueur plus nerveuse, dans ses cours d'eau plus rapides, et surtout dans la proximité de trois nations voisines, le moyen d'écouler les produits d'une activité qui diffère totalement de celle des tisserands de la Belgique occidentale. Ceux-ci, déjà fameux au siècle d'Artevelde, ont perfectionné sans cesse un labeur qui occupe plus d'un tiers des habitants de la Flandre. Les deux autres tiers y sont voués à l'agriculture et ont fait de leur sol le jardin de l'Angleterre. Anvers, d'autre part, garde son rang dans le transit mondial ; à côté de ce grand port, Bruges, Heyst, s'outillent peu à peu, pour seconder un trafic, dont la prospérité industrielle de tout le pays se ressent. En un mot, il y a une Belgique économique au regard du monde, aussi sûrement qu'il y a une Belgique politique, inscrite sur la carte européenne.

Y a-t-il une Belgique intellectuelle ?

On ne saurait répondre en quelques mots à cette question, qui demanderait une étude à part et qui est fort intéressante. Si l'on arrivait à cette conclusion que la Belgique, patrie de tant de grands artistes, n'a pas à proprement parler, de litté-

rature nationale, il resterait à démontrer que l'unité morale d'un peuple est menacée par le manque d'originalité littéraire. Les États-Unis n'ont pu conquérir cette originalité jusqu'ici, et pourtant ce ramassis de toutes les nations a l'orgueil justifié d'être une grande patrie. Petite patrie par le territoire, la Belgique est grande par des souvenirs de vaillance communale, de mercantilisme heureux et de beauté artistique. C'est bien une nation.

M. WILMOTTE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

ESQUISSES VÉNITIENNES

I

L'ILLUSION

J'ai dormi, cette première nuit, dans un tel silence qu'il me semble que je ne me réveillerai jamais tout à fait. Cependant l'air matinal rafraîchit mes yeux, mais les choses qu'ils voient contribuent à me maintenir dans un demi-rêve : ces eaux muettes, ces pierres taciturnes, ce ciel lumineux, — tout le décor de la ville enchantée où la noire gondole qui me mène paraît signifier, par sa forme funéraire, qu'on est mort au reste du monde.

N'est-ce pas, en effet, ici un lieu étrange par sa singulière beauté? Son nom seul provoque l'esprit à des idées de volupté et de mélancolie. Dites : « Venise », et vous croirez entendre comme du verre qui se brise sous le silence de la lune... « Venise », et c'est comme une étoffe de soie qui se déchire dans un rayon de soleil... « Venise », et toutes les couleurs se confondent en une changeante transparence... N'est-ce pas un lieu de sortilège, de magie et d'illusion?

Ce ne sont pourtant ni des ombres, ni des fantômes qui l'habitent, mais des hommes, et des hommes qui naissent et meurent, qui vivent et qui mangent, car ma gondole croise des barques chargées de légumes et de fruits, et l'eau roule des feuilles et des écorces. Sur les marches de ce petit quai, on entasse

des paniers de poissons et de coquillages. Des gens marchandent ces nourritures. Ils n'ont l'air ni étonnés ni anxieux d'être là. Je voudrais leur parler et leur avouer mon angoisse.

Ah! qu'ils m'apaisent et me rassurent, qu'ils me convainquent que tu n'es pas un rêve fragile et vain, ô Ville enchantée, que tu ne vas pas, comme une vision de sommeil, te dissoudre et t'évaporer; que tu n'es pas seulement un mirage passager de ta lagune, un peu de lumière et de couleur entre le ciel et les eaux, — car j'ai peur, j'ai peur, si je fermais un instant les yeux, de ne plus, en les rouvrant, retrouver à ta place, ô Ville marine, que l'étendue des ondes désertes au-dessus desquelles planerait le vol de bronze, Venise, de ton Lion ailé!

II

LE JARDIN BIZARRE

Ce n'est pas seulement une ville de marbre et d'eau. Elle a ses jardins, dont la verdure enclose prend je ne sais quoi de plus rare et de plus inattendu qu'ailleurs. Ils sont discrets et mystérieux, à l'abri des murs qui les protègent et n'en laissent dépasser que la cime d'un arbre ou la pointe d'un cyprès. Je ne les connais pas tous, ces jardins de Venise, mais j'en sais quelques-uns de délicieux. Il y a celui des Incurables, sur les *Zattere*, avec son long mur rouge égayé d'Amours joufflus, dont l'un a une couronne et une barbe de glycines. Il y a le jardin Vendramin, qui regarde le Grand Canal à travers sa porte grillée. Il y a celui du palais Venier, qui s'avance sur l'eau par sa double terrasse à balustres et qui est orné de deux figures rustiques et de ces corbeilles tressées où sont sculptés des fruits de pierre.

Certains se cachent et se dissimulent plus sournoisement. Il faut les chercher à l'écart, parmi les détours de la ville inextricable, dans ses quartiers éloignés. Je me souviens d'un de ceux-là, dont je ne sais plus le nom, du côté de *San*

Sebastiano, habité de vieilles statues décrépites qui furent des héros et des dieux. Je crois, si je ferme les yeux, te revoir encore, toi, petit jardin à l'abandon du palais Gradenigo, et vous, cher jardin du palais Cappello !... J'y ai passé la fin d'une belle journée. Il est long et étroit et aboutit à une sorte de portique à colonnes palladiennes. De maigres fleurs parfumaient les plates-bandes et, dans l'une d'elles, un grenadier gonflait ses grenades, éclatées et mûres, et je m'y suis promené si lentement qu'il me semble y avoir vécu des années et des années...

C'est le jardin de Venise que j'aimerais peut-être le mieux, si je ne lui préférais encore celui du palais Dario, qui est exactement carré et que des allées partagent avec régularité. Des femmes engainées y supportent une treille : elles ont des figures grasses et joyeuses, de gros seins, des ventres lárges dont le nombril est bien marqué dans le bois où elles sont sculptées. Fièrement, elles soutiennent les ceps, les feuilles, les pampres, les grappes. Là-bas, une fontaine coule dans une cuve de marbre, et son bruit surcharge et semble faire déborder le silence auquel il s'ajoute, goutte à goutte.

Il y a bien d'autres jardins encore à Venise. Je n'oublierai jamais celui que dans la *Giudecca* on aperçoit, de la lagune, avec ses bosquets et ses cyprès. J'y ai pénétré une fois. Il est très grand et très silencieux et l'on y peut marcher longtemps. On y respire le vent de la mer. On a envie d'y penser tout haut et l'on y chanterait presque à voix basse, tandis que, devant celui dont je vais vous parler, on se tait pour mieux en sentir la surprise, — car en est-il de plus étrange, de plus bizarre et peut-être de plus mélancolique en sa vaste petitesse ?... Sa singularité égale sa complication. Il se compose de parterres symétriques, d'allées qui les divisent, de balustres qui les bordent, de portiques qui les terminent et d'innombrables petits vases d'où jaillissent des fleurs minuscules. Il est enfantin et éternel et il n'a point de saisons, parce qu'il est tout entier fait en verre, en verre de toutes les couleurs, — selon qu'il imite un gazon, une colonne, une rose ou une fontaine, — et c'est des yeux que l'on se promène dans sa ridi-

cule et charmante merveille qui amuse maintenant les visiteurs du Musée, comme jadis, sur la table patricienne où il servait de surtout, il distrayait les regards des nobles dames de Venise par son artifice délicat, fragile et saugrenu.

III

LES *ZATTERE*

Je vous aime, ô *Zattere*, pour toute votre longueur lumineuse ou nocturne, de la pointe de la *Dogana*, où vous commencez, à la *calle del Vento* où finit votre quai de pierre, bordé de façades diverses! Je vous aime dans toute votre étendue parce que, sur votre dalle, il fait bon marcher vite ou doucement ou s'arrêter, selon l'heure ou la saison, à l'ombre ou au soleil, ô *Zattere* !

Souvent, je viens à vous par le *rio San Trovaso*. Oh! la maison qui est au coin avec ses arcades et sa glycine, — jaunissante, cette année, quand je la revis! Pourtant un clair soleil de novembre brillait au ciel de Venise. L'air était frais et limpide, et quel plaisir de le respirer à pleine bouche sur votre promenoir, ô *Zattere*, devant le canal large, en face de la *Giudecca* aux trois églises et aux jardins de sauge et de cyprès!

Me voilà donc. Tournerai-je à droite ou à gauche? Je ne sais, car je vous aime toutes, ô *Zattere*, de la pointe de la *Dogana* à la *calle del Vento*! Je vous aime aux *Incurabili* comme aux *Gesuati* et au *Ponte Longo* et à cet endroit où il y a un vieux palais dont le marteau de porte est un Neptune de bronze qui dompte des chevaux marins. C'est là, je crois bien, que j'irai m'adosser pour fumer un de ces âcres et minces cigares que l'on coupe de l'ongle par le milieu avant d'en allumer une moitié.

Oui, car il fait doux, ce matin, et le ciel est pur. Les bateaux que l'on décharge sur le quai gémissent sourdement

à leurs amarres. Partout ailleurs qu'ici la vue d'un port et de ses navires donne des pensées de départ et de voyage. Mais qui songe à quitter Venise? En vain, les coques enflent leurs flancs et les mâts balancent leurs cordages. Où pourrait-on être mieux que le dos à ce marteau de bronze et les semelles à votre sol, ô *Zattere* ?

J'ai entendu le canon de midi. Les cloches sonnent. J'ai reconnu celles des *Gesuati*, de *San Trovaso* et de la *Salute*. Celles du *Redentore*, de *Santa Eufemia* et des *Zitelle* s'y joignent, d'au delà du canal. L'air vibre. Le temps de ma promenade est passé. Demain je ne resterai pas là, en paresseux, et je vous parcourrai tout entières, ô *Zattere*, de la pointe de la *Dogana* à la *calle del Vento*, tout entières, ô *Zattere* !

IV

LA BELLE DAME

Elle n'a plus ni serviteurs empressés à lui présenter, quand elle sort, l'éventail, le masque et les gants, ni gondole noire et dorée où l'on s'allonge aux coussins du *felze*, en regardant, à travers la vitre en biseau, le spectacle du Grand Canal aux façades magnifiques et diverses. Elle n'a plus sa villa sur la Brenta, ni à Venise son palais, un de ces palais où l'on aborde à des marches de marbre et où les plafonds de stuc sont peints de fresques fraîches.

Maintenant, hélas ! elle habite chez l'antiquaire, dans un réduit bas, au fond d'une cour humide où il y a une treille et un puits sculpté, au bord duquel vient parfois se poser un pigeon. De toutes ses splendeurs d'autrefois, elle n'a conservé que le costume où on l'a peinte, sur cette toile qu'entoure un cadre dédoré. Approchons-nous : les vieux portraits aiment qu'on leur parle et ils ont parfois des sourires que l'on n'oublie plus.

Elle était belle, et riche, sans doute, car sa robe est d'une

très somptueuse étoffe. Ses cheveux sont peignés avec art et arrangés en une coiffure compliquée. A son cou, qui est blanc, rond et un peu gras, s'agrafe un collier de jaseron. Le fermoir en est un pendentif où le joaillier a fait d'une grosse perle baroque le ventre bossué d'un scorpion d'émail. Elle a le visage doux et clair, la bouche petite et rouge, mais ses yeux sont mélancoliques.

Oui, et son regard ne va pas à ce qui l'environne. Il est indifférent aux meubles vermoulus, aux porcelaines ébréchées et même aux toiles d'araignées qui pendent dans les recoins obscurs de la boutique. La dame contemple ses mains qu'elle a posées sur ses genoux, ses mains sans bagues, mais dont les doigts délicats tiennent un petit médaillon ovale où l'on distingue un portrait en miniature.

L'artiste qui a peint la patricienne et ses atours, d'une brosse large et un peu hâtive, a réservé sa patience pour ce détail du tableau. Là, son pinceau s'est fait minutieux et subtil, pour traiter à la loupe ce personnage minuscule. C'est un jeune homme en bel habit, au visage agréable et souriant. Ah! comme elle le considère avec tendresse, avec amour!...

De tout le passé, n'est-ce pas lui seul qu'elle regrette? Si elle pense quelquefois à son palais de marbre et à sa villa, c'est qu'il se plaisait à l'y venir visiter; si elle songe à sa gondole, c'est qu'ils s'y étendaient côte à côte et qu'à l'abri du *felze* clos ils échangeaient de douces paroles et des caresses aussi longues que leur souffle. Ah! si seulement elle pouvait remuer ses mains inertes et porter jusqu'à ses lèvres cette miniature où sourit son amant! Si elle pouvait sentir à sa bouche son baiser imperceptible!...

J'ai toujours aimé les vieux portraits, mais les antiquaires en demandent bien cher. J'aime les vieux portraits romanesques et qui disent des histoires d'amour, de serments et de regrets...

— Allons donc, monsieur Carlozzi, cent *lire*, cette croûte! vous vous moquez!...

— Ah! *signor*, *signor*, pouvez-vous croire!...

Et M. Carlozzi me suit en levant les bras, tandis que j'arrache à la treille une feuille jaunie et que sur le puits de la petite cour humide un pigeon roucoule langoureusement, comme pour m'attendrir en faveur de l'abandonnée.

V

LE STRATAGÈME

C'est une grande chambre carrée. Une natte couvre le pavage. Le lit de fer peint s'abrite sous une moustiquaire de tulle. La table ronde est ornée d'un tapis en velours usé pareil à celui qui tend les sièges et les dossiers des fauteuils. Sur la muraille de papier, des gravures médiocres en des baguettes d'un or terni. Aux deux fenêtres pendent des rideaux de mousseline.

Lorsque l'on marche, le sol suspendu gémit bizarrement. Le pas communique aux meubles des vibrations sournoises. Cependant, quand je suis là, j'ai peine à me tenir en repos. Est-ce la faute de la dureté des fauteuils, où le corps se fatigue au lieu de se reposer? je me lève fréquemment. Le silence craque de bruits distincts : je m'arrête. Puis, comme attiré par une force secrète, je vais à l'une ou l'autre des fenêtres.

Ah! chères fenêtres, avec quelle joie j'écarte votre humble mousseline molle et fripée! avec quelle force je tourne votre crémone difficile et qui résiste à la main, soit que je vous ouvre brusquement, soit que j'appuie mon front à vos vitres! Ah! chères fenêtres, d'où l'on a une vue toujours la même et que je connais bien, mais qui, chaque fois, charme mes yeux et me fait battre le cœur!...

Je regarde. Voici l'étroit et double quai qui borde un petit canal d'eau muette. Quelques gondoles attachées et oisives y séjournent. Elles n'ont ni leurs coussins de cuir qu'enjolive une chenille de soie, ni leurs tapis de fond et de poupe, ni

leur *felze*. Elles sont dépouillées de leurs atours marins. Elles attendent, nues et indolentes, de tout leur noir corps engourdi et où ne semble vivre que leur fer de proue qui rit de toutes ses dents de métal.

Il rit, parce qu'il passe beaucoup de monde sur le quai. Les dalles en sont sonores de pas divers : — enfants qui trottinent ou courent; femmes qui se hâtent ou s'attardent en traînant leurs socques, le châle aux reins, la tête chargée de chignons qui gonflent; agent de police aux lourdes semelles qui fait sa ronde, le manteau aux épaules, coiffé d'un tricorne de sbire de comédie, et qui remet dans le bon chemin un groupe d'étrangers... Le «baedeker» sous le bras, ils vont de l'Académie à la *Salute* ou se dirigent vers les *Gesuati*, à moins qu'ils ne cherchent, à travers les *calli* enchevêtrées, le *traghetto San Gregorio*.

Car c'est en ce coin de Venise, dont le triangle, fermé par le *rio San Trovaso*, porte à sa pointe la *Dogana di Mare* et sa Fortune d'or qui vire au vent, entre les *Zattere* et le Grand Canal, c'est en ce quartier, si mélancolique et solitaire, où la *Badia* cache son cloître humide et charmant, où la pauvre église de *Santa Agnese* montre à découvert dans son petit campanile sa grosse cloche qui s'agite, c'est là, entre le *campiello Barbaro* et le *campo San Vio*, sur les *fondamenta Venier*, qu'est la maison où j'habite, — où j'habite, plus heureux qu'un doge.

Je l'aime, cette maison. J'aime sa façade jaune, ses deux étages, ses volets peints en ocre, sa porte où luit la sonnette de cuivre, son étroit vestibule pavé de mosaïque domestique, son escalier aux marches propres, au bas desquelles je trouve souvent, oublié là par la servante, un panier de légumes ou de poissons; je l'aime avec son palier où brûle contre le mur, accrochée au fond d'une coquille de pierre sculptée, une lampe qui sent fort; je l'aime avec sa grande chambre dont les fenêtres donnent sur un peu de cette Venise que, de leurs carrés de vitre, elles semblent déjà encadrer précieusement et mettre sous verre dans le souvenir.

Devant moi, entre les maisons qui ont l'air de reculer pour lui faire place, s'étend un petit *campo*. J'y aperçois, à travers l'arcade d'un portique blasonné, un puits et un coin de jardin, où des linges sèchent à des ficelles. Au delà, je vois des maisons avec leurs hautes cheminées à la vénitienne, enturbannées, ou dont les hottes font penser à des boîtes à surprises. On dirait que dans chacune d'elles doit être enfermé un personnage de comédie ou de carnaval!

Que j'eusse donc aimé à revêtir un de ces costumes de farce et de joie, à m'envelopper tout entier de l'ample domino et de la *bauta* de satin, à porter sur mon visage un de ces masques de carton blanc dont la grimace immobile semble être descendue de la lune! Mais pour cela il m'eût fallu vivre au temps où la cité posait avec ses palais et ses passants, en ses habits de fête, pour le pinceau des Guardi, des Canaletto et des Longhi; où elle confiait ses galants secrets à la plume d'un Gozzi, d'un Goldoni ou d'un Casanova. C'est dans leurs tableaux et dans leurs livres qu'il faut chercher ses atours et ses mascarades, à moins que chez l'antiquaire vous ne rencontriez par hasard quelqu'une de ces défroques de jadis, pendue à un clou, et dont l'étoffe vide sent la poussière, l'ambre, et le pipi de rat...

Il y a beaucoup d'antiquaires ici. Certains même occupent tous les étages d'un palais et l'encombrent de mille choses curieuses et vieilles, car Venise ne se donne pas seulement aux étrangers en sa lumière et en sa couleur, en la beauté de ses journées et de ses nuits, en ses eaux éternelles et en ses pierres qui s'usent, elle se vend à eux en ses peintures et en ses marbres, en ses dentelles et ses verreries, en ses ingéniosités délicates et somptueuses ; elle disperse sa grâce et son luxe d'autrefois par les innombrables mains qui trafiquent de ses dépouilles.

J'ai, justement, pour voisin un brocanteur; mais celui-là n'a pas de vastes galeries, ni de magasins regorgeants ; il ne possède qu'une pauvre boutique, basse et sordide, au rez-de-chaussée d'une des maisons délabrées de mon petit quai, un taudis sombre où il abrite tant bien que mal du vent et de la

pluie son bric-à-brac misérable : tableaux écaillés où l'on ne distingue plus rien, poteries ébréchées, meubles boiteux, nippes décolorées, loques, débris, brimborions éclopés, qu'il défend des indiscrets par une barre de bois placée en travers de la porte, toujours ouverte...

Le drôle d'homme ! Si je connais, un par un, les objets de rebut en quoi consiste son commerce, lui, je ne l'ai jamais vu. A quelque heure que je passe devant son échoppe, il n'est jamais là. Au rebours des autres marchands, il ne guette pas l'acheteur, il ne sollicite pas le client, il n'attend pas la pratique. Le matin, il se contente d'enlever son volet, puis il dispose dans sa porte la barre transversale et protectrice, et il décampe! Où va-t-il? à quelle mystérieuse occupation? vers quelle trouvaille ou quel encan?

Mais, un jour, malgré la barre et l'odeur de moisissure qui se dégage de son antre, j'en franchirai le seuil et j'entrerai chez lui. J'ai remarqué, tout en haut, sur un rayon obscur, un pot de faïence qui me plaît, un de ces pots à onguent, comme on les fabriquait à Udine, et qui présente en guise d'anses deux petites figures de vieillards barbus et narquois. Je grimperai jusque-là, à l'aide de quelque chaise boiteuse, et j'emporterai la chose, sans payer; mais, comme j'aurai été aperçu par les enfants qui jouent sur le quai ou par le gondolier qui nettoie sa gondole, il faudra bien que mon volé vienne réclamer à son larron le prix du larcin.

On sonnera à ma porte. J'entendrai gravir l'escalier. Il y aura sous ma fenêtre un groupe de femmes gesticulantes. Leur agitation donnera de beaux plis à leurs châles. Leurs voix rauques et zézayantes viendront jusqu'à moi. Le vendeur de poulpes, qui trimbale dans une bassine de cuivre sa rose denrée marine, s'arrêtera pour savoir ce dont il s'agit. On grattera à ma serrure, et mon bonhomme entrera dans ma chambre...

Il entre, accompagné par l'agent de police au manteau de carnaval et au tricorne de comédie, qu'on dirait sorti d'une des hautes cheminées et qui rappelle les sbires du temps de

la Sérénissime République, du temps où l'on enfermait les gens sous les Plombs ou dans les Puits. Ils me saluent tous deux poliment, et, après de longues explications où nous ne nous comprenons guère, je remets au mystérieux brocanteur, que j'ai bien forcé à se montrer, une belle pièce d'or, en échange du pot volé dont les deux petites figures barbues et sales doivent ressembler à la sienne; — mais, s'il n'est pas beau, mon vieux voisin, tel qu'il est, je l'aime, comme j'aime ce quartier où il habite, entre les *Zattere* et le Grand Canal, non loin de l'Académie et de la *Salute*, à cette pointe de Venise qui porte à son extrémité, docile à tous les vents du ciel, la statue tournante de la Fortune.

VI

LE NAIN

C'est un nain qui est bossu. Son corps chétif et contourné supporte mal une grosse tête au visage souffreteux, et sa main, au bout d'un bras tordu, offre aux promeneurs des boîtes d'allumettes et des cartes postales. Je le connais bien. Je connais sa démarche à la fois sautillante et grave, car sa personne falote a je ne sais quoi d'important qui convient aux lieux qu'il fréquente et qui sont les plus beaux du monde.

Bien souvent, quand je débarque aux marches de marbre de la *Piazzetta*, je l'aperçois debout entre la colonne du Saint et la colonne du Lion. Comme elles dominent de leurs hauts fûts de porphyre sa petitesse d'avorton ! D'autres fois, il rôde sur les dalles de la place Saint-Marc. Il lui faut plus d'une enjambée pour passer de l'une à l'autre, et son ombre au soleil y dessine à plat la caricature de sa difformité.

Elle ne l'empêche pas pourtant d'être agile, car il n'est guère d'endroits de la cité où je ne l'aie rencontré, des *Frari* à *Santa Maria Formosa*, de *San Giobbe* à l'Arsenal, de la *Salute* à la *Madonna dell'Orto*. Je l'ai vu devant *San Zanipolo*, assis auprès du piédestal de Colleone. Je l'ai vu à *San Gior-*

gio degli Schiavoni ; je l'ai vu aux *Miracoli*, où l'on vient admirer, sculptés dans un marbre blanc comme le sel, des petits dieux marins et des sirènes écailleuses...

Partout, il me reconnaît. Il ne tend plus la main, mais il me salue et attend mon aumône habituelle. Il redresse son pauvre petit corps, et ses yeux semblent me dire...

Il me disent, ses yeux : « Merci, seigneur étranger, de ne pas penser comme les autres que, si je mendie ainsi, c'est pour soutenir ma chair infirme. D'ailleurs ne suffit-il pas de bien peu pour me nourrir ? Les poulpes et la *polenta* ne sont pas chers à Venise. Vous, vous avez deviné pourquoi je guette avidement le sou qu'on me donne. Ajouté à son pareil, il devient pièce d'argent. Elle-même se change en or, et c'est avec cet or que je recouvrerai quelque jour ma dignité perdue. »

Son regard brille : « Ah ! ces loques sordides où je m'enveloppe aujourd'hui, puissé-je, enfin, les abandonner à jamais ! Je sais un tailleur, au *Rialto*, qui me coudra, à ma mesure, un de ces doux habits de couleur et une de ces culottes à boucle, comme on les portait autrefois, avec le tricorne à galons sur une courte perruque ronde, et alors je n'aurai plus honte de mes jambes cagneuses et de mon dos gibbeux. »

Il s'est planté devant moi, fièrement : « Non !... Je redeviendrai pareil à ces anciennes figures grotesques, comme vous en avez pu voir en visitant les villas de la Brenta. On les aperçoit en allant de Fusine à Dolo, à Strà ou à Mestre. Elles gardent les jardins qu'elles amusent de leurs grâces naines. On les plaçait de chaque côté du portail pour divertir les yeux des visiteurs. Elles achèvent là, en la pierre où elles s'effritent, leurs vies accoutrées et contrefaites. Je suis l'une d'elles, et nous sommes parentes de ces pygmées d'Afrique, au teint basané sous leurs vifs turbans à aigrettes, qui mêlent aux festins de Véronèse leurs souquenilles éclatantes et barbares et qui, dans la fresque de Tiepolo, au palais Labbia, soutiennent de leur poing nègre la queue en satin d'argent de la belle reine Cléopâtre. »

VII

LE PEINTRE

Je sonne une dernière fois, et je lâche le cordon qui pend le long de la porte. J'écoute le carillon de la clochette qui retentit dans le vestibule sonore et dans tout l'appartement vide. Maintenant je suis certain qu'il ne viendra pas m'ouvrir, comme il le fait d'ordinaire, le pouce au trou de sa palette qui ressemble à une mosaïque fondue, tandis que, de l'autre main, il boutonne son gilet. Je n'ai plus qu'à descendre l'escalier sans même demander au concierge où est son locataire, car il me répondrait que « monsieur est en voyage ».

Il a, sans doute, établi son chevalet au coin de quelque *calle* ou sur les marches de quelque pont, à moins que dans sa gondole presque immobile, à l'ombre d'un mur de palais, il n'en dessine le reflet dans l'eau. Parfois d'autres gondoles frôlent la sienne et la balancent doucement. De grosses péottes pansues passent, chargées de légumes, de fruits, de planches, de plâtre... Un homme rame seul debout dans un *sandolo* et tourne la tête pour regarder cet original qui écrase sur le papier son fusain, — qui grésille comme un moustique.

Personne, mieux que lui, n'a peint Venise. Ne lui en demandez pas les aspects célèbres : il ne vous montrera ni le Palais ducal, ni les Procuraties, ni Saint-Marc, ni la *Salute*, ni le *Rialto*, mais il saura choisir pour vous émouvoir l'angle d'un petit *campo* désert, un vieux mur qui découvre à marée basse des coquilles marines incrustées parmi de fines algues, une cour avec un puits où des guenilles sèchent à des ficelles, la Venise secrète et singulière dont le charme fétide et délicieux ne s'oublie plus quand on l'a, une fois, ressenti.

C'est celle-là qu'il a peinte, mais dont il ne parle jamais.

Les mois et les mois qu'il y a passés ont-ils donc disparu de son souvenir? Jamais il ne prononce le nom de la ville quand nous sommes ensemble, quoique nous pensions l'un et l'autre à elle. Nulle part elle n'est plus présente que dans cet atelier. Elle est dans ces toiles retournées et que j'imagine à ma guise, tout en regardant dans une vitrine quelqu'une de ces fioles transparentes rapportées de là-bas et qui semblent toujours contenir de l'eau de la lagune, tandis que, sur le parquet, se roule un chat qui porte au cou un de ces colliers en boules de verre coloré qu'on fabrique à Murano, — un chat trapu, rond et baroque, qui a l'air de ces animaux un peu diaboliques dont Carpaccio animait ses compositions et dont il ornait ses terrains semés de fleurettes délicates, sous les pas de ses San Giorgio et de ses Santa Orsala.

VIII

CONVALESCENCE

C'est de la plus haute chambre de l'un de ses plus anciens palais, durant des journées de convalescence, que j'ai senti le plus singulièrement le charme de Venise. Dans mon lit, que je ne quittais guère, j'éprouvais un étrange plaisir à penser qu'au-dessous de moi s'étageait la vieille demeure et sa façade reflétée dans l'eau du Grand Canal, qui, aux jours de forte marée, monte les marches du seuil marin et envahit le vestibule dallé. J'étais heureux de songer qu'alentour s'étendait la Ville merveilleuse dont, pourtant, je ne voyais de mon oreiller, par la fenêtre ouverte, qu'un haut mur rouge contre lequel se dressait un cyprès.

Que d'heures j'ai passées à le regarder, ce cyprès, tout droit dans la lumière et le silence que n'interrompait que le bruit des cloches ! Il y en avait de voisines et de lointaines. Elles se mêlaient sans se confondre et je les distinguais exactement les unes des autres. De toutes, on eût dit que leur métal contenait un imperceptible alliage de verre. L'air apportait certains de leurs sons si clairs et si fragiles qu'ils sem-

blaient se briser à l'oreille. Et, quand elles s'étaient tues, on conservait dans sa mémoire tout un bouquet cueilli de fleurs sonores.

Lorsque les cloches cessaient de me visiter, je ne restais pas seul. S'il m'arrivait de fermer les yeux, de fatigue ou d'indolence, je trouvais sous mes paupières closes le souvenir de la ville magique. Il se précisait en mille images continuellement renouvelées. Venise m'offrait ses aspects les plus délicats et les plus splendides. C'est alors que je l'ai connue vraiment et qu'elle m'a favorisé, si je puis dire, de sa plus mystérieuse présence.

Aussi, désormais, est-elle un peu pour moi comme ce portrait qui orne une des galeries du vieux palais et devant lequel je m'arrête, chaque fois que je rentre après une des longues promenades où je reprends des forces peu à peu. Elle est comme ce portrait qui représente une Vénitienne de jadis. Sa robe est d'une fraîche couleur, sa figure s'abrite derrière un petit masque rond, de velours noir, si petit qu'il ne cache du visage que de quoi laisser le plaisir de croire deviner ce qu'on n'en voit pas. Comme aux autres, elle fait semblant de me proposer son énigme, mais je sais bien que ce n'est qu'un jeu, — car plus d'une fois elle souleva pour moi l'étoffe légère qui la défigure à dessein, quand, dans ma chambre haute, elle venait pencher sur mon lit la grâce entière de son visage, tandis que le cyprès dessinait une ombre mortelle sur le mur rouge et que les cloches répandaient dans le ciel, au-dessus de Venise, leur bruit aérien de verre et de métal.

HENRI DE RÉGNIER

LE BEL AVENIR[1]

XXXI

Alex « cumula » l'ajournement à l'École de Droit et l'ajournement à l'École des Sciences politiques. Paul Chef-Boutonne était reçu de part et d'autre; Hilaire Lepoiroux, licencié ès lettres, avait satisfait à son premier examen de droit, au point de mériter les éloges de la Faculté.

L'échec de son fils abîma madame Dieulafait d'Oudart, comme l'avait exaltée le petit succès de l'année précédente. Un bon examen : et Alex était doué de toutes les capacités, pouvait entreprendre les études les plus arides et s'élever jusqu'aux cimes! Un échec : et l'avenir était brisé! La pauvre maman ne connaissait point de mesure.

Sa santé même se trouva du coup altérée. On partit pour Nouaillé, précipitamment, sur ordonnance du médecin; et il n'y eut ni air de la campagne ni sagesse du papa Lhommeau qui pussent contribuer à replacer en équilibre ce cerveau balancé entre les extrêmes. Que l'on songe qu'à Nouaillé il fallut entendre les condoléances de madame Lepoiroux!

Elle ne fit pas attendre sa visite, cette fois-ci, madame Lepoiroux. Elle vint à Nouaillé, triomphante, dès le lende-

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

main de l'arrivée des vaincus, et elle traita madame d'Oudart avec une compassion si funèbre que celle-ci dut se redresser et lancer à sa protégée :

— Mais, ma chère Nathalie, je n'ai perdu aucun membre de ma famille !

Et cet imbécile d'Hilaire, au lieu de parler à Alex de la pluie et du beau temps, s'acharnait à lui faire dire quelles « colles » on lui avait posé !... Alex ne se le rappelait même pas ; il disait à Hilaire :

— Et puis, flûte !...

Madame Lepoiroux ne concevait pas que des allusions à une disgrâce pussent contribuer à en aviver la douleur. Loin de là, elle comparait volontiers ses propres paroles à un baume ; et ses condoléances obséquieuses, petit à petit, mettaient la protégée au-dessus de la protectrice. Un jour même, il fut évident que madame Lepoiroux allait oublier son vasselage ; elle osa risquer :

— Hilaire a des loisirs, pendant ces trois grands mois, vous pensez bien : pourquoi est-ce qu'il n'en profiterait pas pour donner des petites répétitions à monsieur Alex ?

— Des répétitions ? — répéta madame d'Oudart, stupéfaite.

— *Gratis pro Deo*, bien entendu, ma chère dame : nous n'en sommes pas à ça près, eu égard à toutes vos bontés pour nous !

La veuve Lepoiroux put voir que la tête de madame Dieulafait d'Oudart vacillait, et de droite et de gauche, comme celle d'un chien de quatre jours, aveugle, qui cherche la mamelle ou la lumière. Hilaire Lepoiroux, un gamin qu'elle avait vu morveux quand Alex apprenait déjà le latin ; un dadais qui était sorti du collège deux ans après Alex ; un blanc-bec qui venait d'achever seulement sa première année de droit, s'avisait de se poser en professeur vis-à-vis d'Alex ?...

— Mais, mais ! — dit-elle, essayant de se ressaisir, car elle croyait rêver, — mais !... comptons un peu !... Il s'agit pour Alex des épreuves de seconde année, de seconde, vous entendez bien ?...

— J'entends bien, madame d'Oudart ; mais mon garçon connaît les matières de seconde année, n'ayez crainte !... Il a

les livres; voilà quinze jours qu'il est dessus : il boit ça comme du lait.

— Nous verrons, nous verrons. Mon fils travaille seul, pour le moment : il n'a besoin de personne.

— C'était pour vous obliger, ma chère dame... Mais il n'en sera fait qu'à votre idée, comme de juste... Si, des fois, à la réflexion, ma proposition avait plus de grâce..., un mot à la poste, et en avant, marche! le répétiteur... Il donne déjà des leçons de latin et de grec aux deux petits garçons de madame Mafremoy, la femme du censeur des études au lycée...

En Poitou, madame d'Oudart eût peut-être oublié les succès de Paul Chef-Boutonne. Mais Poitiers, maintenant, savait le remarquable succès d'Hilaire Lepoiroux :

— N'est-il pas — se demandait-on — le compagnon d'études du jeune Dieulafait d'Oudart ?...

— Oh! oh!... le jeune Dieulafait d'Oudart!...

C'est que madame Lepoiroux haussait encore de quelques degrés son fils, en le confrontant au jeune Dieulafait d'Oudart. Et « ces messieurs » aussi, qui poussaient à Poitiers le fils de la veuve infortunée, le poussaient « contre » le fils de l'autre veuve, à qui la fortune trop propice avait permis non seulement d'élever son fils dans les douceurs, mais d'élever même, et en outre, le jeune Lepoiroux.

XXXII

A propos de la fortune de madame Dieulafait d'Oudart, précisément, Thurageau vint à Nouaillé à plusieurs reprises : et de ces conciliabules la mère d'Alex sortait atterrée. Un désaccord existait entre elle et son vieux notaire : celui-ci voulait qu'Alex fût instruit de la situation, exactement; elle prétendait qu'apprendre à son fils qu'il était moins riche qu'il ne l'imaginait serait le démoraliser, alors qu'il eût fallu lui fouetter l'amour-propre, au contraire.

— L'amour-propre — disait Thurageau — consiste à triompher d'une difficulté par ses efforts personnels.

Sa cliente ne l'entendait pas ainsi : pour elle, elle plaçait

l'amour-propre à demeurer dans l'état avantageux où le monde a coutume de nous envisager. Il était au-dessus de ses forces d'avouer à son fils, plus qu'à personne, la décadence de leur maison.

— Si c'est le seul moyen d'étayer la maison ! — disait le notaire.

— Si c'est l'abattre d'un coup ? — disait madame d'Oudart.

Thurageau, un jour, quittant Nouaillé, dans son cabriolet, croisa Alex qui rentrait à cheval, sous la châtaigneraie, et lui dit :

— Puisque vous voilà, tant pis !... j'enfreins la volonté de madame votre mère, mais j'ai quelque chose à vous dire, monsieur Dieulafait d'Oudart...

Alex sourit, croyant à une plaisanterie. Il flattait de sa main gantée son cheval, en le tenant écarté de la roue du cabriolet.

— C'est grave, — dit Thurageau. — J'ai des chiffres, là... Dans deux, trois ans, tout au plus, il faudra gagner la vie de votre maman, mon garçon !

— La vie ? — dit Alex.

— La vie ! — dit le notaire. — Pensez à cela, je ne vous en dis pas plus. D'ailleurs, c'est tout.

Alex huma l'air parfumé de l'été, sous les beaux arbres. Les chiens, l'ayant reconnu de loin, bondissaient. Il voyait le parterre et la maison au fin bout de l'allée. La voiture de Thurageau, Thurageau lui-même, c'étaient encore des images familières, constantes, immuables presque ; rien n'était changé autour de lui. Quand toutes les choses accoutumées sont là, identiques à ce qu'elles furent toujours, on a peine à concevoir que quelque chose d'essentiel soit rompu. Et, ayant peur soit de ne pas comprendre, soit de comprendre précisément ce que lui révélait le notaire, il dit :

— Eh bien ! au revoir, monsieur Thurageau !

On l'avait toujours un peu traité en enfant gâté.

Et peut-être l'heureuse insouciance de la jeunesse, force conservatrice du bonheur, eût-elle encore absorbé le souvenir d'une parole inquiétante, si, en arrivant à la maison, Alex n'eût surpris sa mère en larmes. Elle s'enfuit, se cacha ; mais il l'avait vue.

Alors il réfléchit, au moins durant cinq minutes, en marchant de long en large devant la maison, et poussant du pied un marron d'Inde dont la jolie surface d'acajou verni se poudrait de sable et s'écorchait à chaque heurt de la semelle. Un coup de pied plus violent ayant lancé le marron à vingt pas, un chien le happa et le rapporta à son maître, avec de bons yeux qui disaient : « On va jouer?... » Mais Alex ne joua pas : il venait de prendre une belle résolution.

Et il eut envie d'aller se jeter dans les bras de sa maman, qu'il avait vue pleurer, et de lui dire : « Je suis un autre homme », puis de lui demander pardon d'avoir été jusque-là si jeune, si étourdi, si fou. La réalité dégarnit nos desseins des trois quarts de leur panache : en rencontrant sa mère, Alex lui adressa, et dans la langue qu'un jeune homme se croirait disqualifié de n'employer pas, ces raccourcis modestes :

— Compris... La dèche... Fini de rire... Turbin...

Et il s'aplatit contre la table, les coudes en pattes de grenouille, la paume des mains bouchant les oreilles, à la façon d'Hilaire Lepoiroux, et il faisait signe qu'il avalait, gloutonnement, à franches lippées, avalait des matières d'examen jusqu'à ce qu'elles montassent au faux col : il indiqua du doigt à sa mère ce niveau de science prochain... Il la fit sourire ; elle l'embrassa et lui dit :

— Oui, travaille, mon enfant!

Il travailla, ce jour-là même : il renonça à sortir, l'après-midi, malgré l'avis du grand-papa, amateur d'école buissonnière, qui, lui, conseillait de faire un tour en voiture ; il s'enferma dans la bibliothèque, solennellement, bruyamment, avec des livres de droit en belle pile et les cahiers de notes de l'École des Sciences politiques, large ouverts ; et il défendit qu'on le dérangeât, sous quelque prétexte que ce fût...

Lorsque, vers cinq heures, madame d'Oudart, à pas de loup, s'approcha de la fenêtre, montée sur le tertre d'un massif de rosiers, et accrochant sa robe aux épines, pour le plaisir de contempler son cher fils converti et de lui dire : « Tout de même, ne te fatigue pas, Alex! » elle le vit, une joue posée sur ses bouquins, la tempe moite, comme un enfant dans son lit, le matin : depuis deux heures, pour le moins, il s'était endormi.

XXXIII

On fit donner à Alex des répétitions par un professeur de la Faculté de Poitiers, non pas par Hilaire Lepoiroux, non ! Ce fut un tort peut-être, car Hilaire allait droit aux « colles », et ce professeur, éminent, prenait sa science de très haut, et il parla, de longues heures, juché sur les cimes de la philosophie du droit, à un malheureux candidat black-boulé.

Madame d'Oudart employait ces heures d'étude en négociations discrètes tendant à l'aliénation d'une métairie. Elle s'efforçait de dissimuler ses démarches à son père, par respect humain, et à son fils, pour ne le point troubler. Mais « le pays », forcément, les connut, puis la ville, et, du moment qu'on en jasa, madame d'Oudart n'eut plus de cesse qu'elle ne fût retournée se terrer à Paris...

Elle reçut, rue Férou, les propositions d'un acquéreur, M. Babouin, propriétaire de tanneries, un voisin de campagne, mais qu'on ne « voyait » pas. Elles étaient fort raisonnables, inespérées même. On en fut humilié davantage : vendre pour vendre, on aurait eu un âpre plaisir à se sentir diminué impitoyablement.

Alex travaillait autant qu'il pouvait. Par malchance, le Grec Thémistocle, qui préparait sa thèse, était avare de temps. Il venait, du moins, prendre ses repas rue Férou, et l'on causait droit romain à table. Alex se prêtait sans trop rechigner à cette mesure extrême : sa mère et Thémistocle l'admiraient, et se congratulaient à la dérobée, comme les parents d'un enfant chétif qui consent à manger. Et lorsque le Grec était parti, madame d'Oudart, le soir surtout, ouvrait le gros livre de *Leçons sur le Code civil* et les lisait à haute voix à son fils, répétant jusqu'à trois fois, avec une angélique patience, les paragraphes imprimés en caractères gras. Elle usait d'artifices ingénus afin de soutenir une attention qui fléchissait trop vite ; elle variait le ton de sa voix, elle s'efforçait de comprendre elle-même ce qu'elle lisait, et poussait ses admirables soins jusqu'à discuter avec Alex sur certains points de

droit. Quand la fatigue l'emportait sur la bonne volonté de l'étudiant, afin de le ranimer par le sourire, madame d'Oudart imitait le zézaiement et la douce voix de Thémistocle.

Parfois Alex condescendait à trouver sa « maternelle » « épatante ». Mais il avait aussi des mouvements d'humeur incoercibles, parce qu'il n'était pas du tout accoutumé à ce genre de vie, à ces soucis, et parce que sa jeunesse, pour la première fois offensée, regimbait et se cabrait.

La session de novembre approcha. Toute la Chef-Boutonnerie foulait le sol du Forum et du Palatin, comme il convient, en cette saison, à des familles satisfaites : on échappa par cette absence à la tentation de solliciter l'indulgence des examinateurs.

Alex soutint d'abord l'examen de droit. Il fut reçu, comme l'an passé, à la limite. On s'en contentait bien. On allait même chanter victoire. Mais il échoua piteusement à l'École de la rue Saint-Guillaume, et le directeur fit prier madame d'Oudart de passer à son cabinet.

Elle s'y rendit, tremblante, émue. Le directeur lui conseilla, avec loyauté, de ne point se faire d'illusion sur l'issue du futur concours au Conseil d'État. Monsieur son fils s'imposait, rue Saint-Guillaume, des travaux qui ne sauraient aboutir, et des frais qui eussent pu, ailleurs, être plus efficaces. Elle pleura, tout à coup, silencieusement et sans plainte, devant l'homme aimable et correct qui voyait les intérêts d'Alex incompatibles avec la fréquentation de l'École des Sciences politiques. Mais, le directeur ayant fait glisser légèrement sa chaise, madame Dieulafait d'Oudart se leva. Elle n'était pas habituée à ce qu'on ne lui adressât pas au moins un petit compliment sur les qualités que son fils avait, quelles que fussent celles qui lui manquaient ; et elle ne pouvait pas non plus se résoudre à se séparer ainsi d'un homme « si bien », et de qui, un an durant, le prestige avait un peu rejailli sur elle et sur son fils. Alors elle dit, en se retirant :

— Ah ! quel dommage, monsieur, que je n'aie pas fait de lui un militaire... comme son père !

Qu'espérait-elle donc ? Que le directeur de l'École des Sciences politiques lui dît que son fils serait fort beau en uniforme ? Le directeur soupira, simplement, et dit :

— Ah !

Ce fut tout.

Alex fut vexé. Il s'était pourtant moqué un peu de sa mère, l'année précédente, à pareille date, lorsqu'elle avait tiré gloire de son inscription rue Saint-Guillaume ; mais il avait subi l'empreinte de cette imposante maison ; il n'était pas insensible aux relations avec les jeunes gens graves qui, à la sortie du cours, l'accompagnaient dans la rue de Grenelle, en causant de « l'assiette de l'impôt » comme des membres de la commission du budget, ou du « congrès de Vérone », comme des ministres plénipotentiaires. Qu'il fût indigne de représenter cette docte École au concours du Conseil d'État ou de la Cour des comptes, il n'en doutait pas ; mais qu'on le lui fît entendre afin de lui épargner des frais, cela le blessait profondément.

Ce fut sa mère qui lui conseilla la modestie. Elle lui dit :

— Mon enfant, puisqu'on m'affirme que tu n'arriveras pas de ce côté-là, mieux vaut aiguiller sur une autre voie et au plus vite. Nous n'avons plus de temps à perdre...

Et c'était lui qui objectait :

— Et tes Chef-Boutonne, hein ? vont-ils se payer nos têtes !

XXXIV

Alex, cependant, résolut d'entrer dans l'étude d'un avoué, sans interrompre son droit, et de s'y préparer à la pratique des affaires. Thémistocle, consulté, approuva fermement et promit de s'employer à favoriser le projet. On railla, tout un repas, ces situations dites « brillantes », qui fascinent les jeunes gens et leurs familles et ne rapportent pas, en espèces sonnantes, un maravédis : le Conseil d'État, la Cour des comptes, admirable ! mais à la condition de posséder une solide fortune ou de se condamner au décevant épilogue du mariage riche. Alex et sa mère commençaient à entrevoir tous les avantages d'une situation sérieuse et sans éclat.

Et ils disaient, à présent :

— Il s'agit de gagner son pain.

Mais, ce faisant, ni l'un ni l'autre ne s'avouait qu'ils pensaient à l'effet que produirait l'expression aux oreilles de madame Chef-Boutonne. Et c'est à elle qu'ils pensaient, plus encore qu'à leur intérêt, plus qu'au pain de leurs jours à venir. Que souhaitaient-ils, au juste? Prendre le contre-pied du système Chef-Boutonne! Les Chef-Boutonne tenaient pour l'ostentation : bon! Eh bien, eux, ils choisissaient la simplicité, l'obscurité : ils s'effaceraient désormais; ils mèneraient une vie d'anachorètes... Ils feraient tout cela, oui, oui, — ostensiblement!

Lorsque Thémistocle eut négocié l'admission du jeune bachelier en droit chez maître Enguerrand de la Villataulaie, l'un des excellents avoués de Paris, Alex dit à sa mère :

— Et puis, tu sais, avec les Chef-Boutonne, pas d'embarras!... A propos de l'École de la rue Saint-Guillaume, un sourire : « A quoi cela l'eût-il mené?... » Ajoute, si tu veux : « Bon pour des millionnaires... » Tiens! voilà une phrase : « Quant à nous, nous courons au pratique : il est entré chez maître Enguerrand de la Villataulaie... »

Madame Chef-Boutonne ne fut jamais plus aimable que lors de la première entrevue qu'elle eut avec son amie. Le voyage d'Italie l'avait-il tant changée, elle si pointue l'an passé? Elle avait lu, à Rome, dans un journal de Paris, le « succès » — elle appuyait sur le terme — du cher Alex à l'École de Droit. De l'École des Sciences politiques, pas un mot, comme d'un mort au souvenir délicat. Elle était fort informée des événements, mais ne laissa pas à madame d'Oudart la médiocre satisfaction de citer la phrase d'Alex : « Nous courons au pratique, etc... » Ce qu'aurait pu dire madame Dieulafait d'Oudart fut noyé dans ce torrent de paroles descriptives que vomit toute personne arrivant d'Italie, avec cet air de frétillante ivresse qu'ont les dauphins de fontaines publiques, à la queue retroussée...

Et l'on tirait Alex à bas du lit quand sonnait à Saint-Sulpice l'*Angelus* du matin. Madame d'Oudart frappait à sa porte lorsqu'il en était, de sa toilette, à la barbe, pour lui tenir la lampe, car à peine faisait-il jour, et le jeune « clerc » grommelait, ne s'étant jamais levé si tôt. Elle le plaignait et l'admirait, en son cœur ; elle le considérait déjà comme le

soutien de la famille ; elle était déjà plus fière de ce qu'il fût, dès huit heures du matin, en état de prendre l'omnibus, pour aller rue Gaillon, qu'elle ne l'était naguère de sa qualité d'élève de l'École des Sciences politiques ; et elle dédaignait ces petits messieurs, savants peut-être mais fats à coup sûr, qui ignoraient le souci de vivre :

— Alex ? Oh ! oh ! il ne perd pas son temps : il travaille chez un avoué.

Alex, il est vrai, était assidu à l'étude, où il accomplissait une besogne machinale, et où d'autres jeunes gens, devenus promptement des camarades, lui faisaient une société quotidienne, non déplaisante, en somme. Il avait obtenu de son « patron » l'autorisation de suivre certains cours de l'École, indispensables à la licence qu'il préparait. A ces heures de cours, il quittait ponctuellement la rue Gaillon ; mais le temps qu'il aurait dû passer aux cours, il ne pouvait absolument pas s'empêcher de le consacrer à la flânerie dans Paris, repos qu'il jugeait bien gagné...

Et c'était avec de nouvelles ardeurs qu'à la fin d'une journée commencée avant l'aube, il se retrouvait en compagnie de l'une ou de l'autre de ses maîtresses. Il savourait les heures libres, comme le font les esclaves d'une besogne régulière, quand un congé leur est donné. Dès les débuts de son assiduité chez Me Enguerrand de la Villataulaie, pour se dédommager de trois mortelles heures de procédure, il avait même fait une nouvelle connaissance.

XXXV

C'était une femme du monde. Il l'avait rencontrée aux Magasins du Louvre, au rayon des abat-jour, où le geste tout gracieux de ramasser un gant tombé à terre l'avait mis en présence de qui ? de cette petite madame Soulice, l'intéressante victime d'une persécution anonyme, avec qui il avait dîné, une fois, rue de Varenne, en même temps qu'avec les Saint-Évertèbre. Elle reconnut fort bien Alex, lui parla, ne fit point la prude, et, parmi cent brimborions d'idées, lui confia

le goût qu'elle avait pour le Jardin des Tuileries. Ce fut donc là qu'il la salua, dans la suite, les jours de soleil.

Cependant plusieurs considérations ralentissaient le développement normal de l'aventure. Et d'abord, madame Soulice, jugeant Alex à sa tenue, le prenait pour un jeune homme ayant un cercle, « faisant de l'épée », montant au Bois le matin, enfin pourvu de cet appartement de garçon qu'une femme se plaît à imaginer si merveilleusement agencé pour l'amour. De brèves allusions à ces attributs du parfait amant avaient flatté Alex, et puis l'avaient rendu timide à confesser qu'il n'était que de la rive gauche, qu'il possédait à peine de quoi louer une chambre, pour une heure, dans quelque hôtel un peu propre, et qu'il habitait, quant à lui, avec sa maman, rue Férou. En second lieu, une lettre anonyme, parvenue à son adresse, rue Férou, lui décrivait pas à pas, avec une exactitude implacable, et dans un style de policier, la marche de son idylle : rencontre au Louvre, claires après-midi des Tuileries, jusqu'à la date précise de tel serrement de mains, de tel échange de regards plus tendres !... Un œil les épiait... Il en confia l'ennui à sa récente amie. Elle en parut contrite et dit qu'un homme qu'elle avait éconduit nourrissait néanmoins pour elle une passion violente et, comme un démon invisible, la harcelait d'odieuses taquineries.

Enfin Alex était retenu par la pensée qu'il ne se sentait pas parfaitement épris. En vérité, qu'était une telle liaison pour lui, sinon une heure de réaction par jour contre la procédure ?

Une après-midi, ils quittèrent les Tuileries, pour dépister l'ennemi caché, passèrent l'eau, se faufilèrent dans l'ombre qui cerne l'Institut : rues tortueuses, couloirs voûtés, noirs passages... La jeune femme disait :

— Qu'il fait bon par ici, qu'on est bien, que l'on se sent protégée par ces murs vénérables !...

Étant remontés jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince, Alex dit :

— J'ai habité là : entrons !

— Quelle fantaisie ! — dit la jeune femme.

Il l'entraîna dans l'étroit corridor, et elle gloussait :

— Oh ! que c'est drôle ! Ah ! voilà de l'inattendu, par exemple !... Il faut que je sois une petite folle !...

XXXVI

Mais, le lendemain, madame Dieulafait d'Oudart recevait, rue Férou, une lettre anonyme l'informant que son fils menait « une vie de bâton de chaise » à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, dans la chambre 19, dont le loyer n'avait pas été payé depuis dix-huit mois !

Son premier mouvement fut de brûler ce dégoûtant papier; puis elle pensa le soumettre à Alex, — qu'elle savait bien capable de faire quelque sottise en cachette, non de la nier si elle lui demandait une explication loyale. — Mais elle eut peur de lui causer de la peine. Elle-même courut à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*. Elle vit madame Taupier, à qui elle avait parlé un jour, et, dans le petit bureau infect, derrière le rideau d'andrinople, la mère d'Alex, armée de son mieux contre une nouvelle désastreuse, interrogea.

— Mais, madame, il n'y a nulle presse! Il ne fallait pas vous déranger pour cela, madame!

Telles furent les premières paroles de madame Taupier.

— Ainsi, — dit madame d'Oudart, — mon fils a donc conservé une chambre dans cet hôtel?

— Ça ne vaut seulement pas la peine d'en parler, madame! Voyez donc, la note n'est pas faite : je vais être obligée de feuilleter mes livres... Ah! ce n'est pas l'inquiétude qui me rend malade, je vous en donne ma parole! et, dans dix ans d'ici, M. Alex aurait aussi bien pu, en passant, entrer là et me dire : « Madame Taupier, voilà la petite somme. »

— Cette somme s'élève à?...

— Attendez donc, madame, que je revoie un peu mes livres... C'est la même chambre qu'autrefois, pardi! c'est bien simple... Les prix n'ont pas changé... Votre jeune homme a préféré la garder au mois...

Madame d'Oudart avait hâte de savoir un chiffre :

— Ne m'a-t-on pas parlé d'un retard de dix-huit mois?...

— Ah! dans ce cas-là, je vois que c'est bien de votre part, madame, qu'il est venu hier, ce monsieur!... Et moi qui me repentais de lui avoir parlé!... C'est plus fort : vous

me croirez si vous voulez, madame, je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit. A quoi donc ça sert-il, l'expérience?... et dans un hôtel meublé où il en passe, des échantillons de l'homme, vous pouvez vous en rapporter à moi!... Eh bien, tenez, madame, c'est Joseph, le garçon, qui a gagné son pari; c'est lui qui m'a dit : « Si, si, madame Taupier, c'est un monsieur comme il faut; j'ai vu de ces figures-là en province... » C'est Joseph qui a gagné!... eh bien! foi d'honnête femme, j'en suis bien aise... Entendez-moi, ma chère dame, je ne prétends pas dire que ce monsieur ne m'avait pas eu l'air très catholique, — surtout s'il est votre parent, comme il l'a dit! — mais, voyez-vous, madame, une femme, et sensible, se laisse impressionner.

Madame d'Oudart la laissait dire.

— Mon Dieu! madame, — continua madame Taupier, — je m'aperçois que vous me faites parler, vous aussi, mais tant pis! On a tant de soulagement à causer à cœur ouvert avec quelqu'un dont on sait le nom!...

Madame d'Oudart s'efforça de rire. Elle dit à la patronne :

— Et cette somme, voyons?

— Puisque vous y tenez absolument, madame, c'est douze cent soixante et quatorze francs, avec les étrennes du garçon, la bougie et le petit feu de bois... Maintenant la petite note de M. Lepoiroux élèverait donc le total à...

— Mais! je n'ai pas à payer la note de M. Lepoiroux, j'imagine!...

— En ce cas, je vous fais mille excuses, madame : c'est donc une erreur de ma part...

XXXVII

Madame d'Oudart dit simplement à son fils :

— Mon enfant, j'ai à payer une grosse note... C'est celle de l'*Hôtel Condé et de Bretagne*.

Alex rougit, puis pensa : « Aïe, aïe!... la scène!... » Et, plus intimement, il était tenté de demander gentiment pardon à sa mère. Mais il dit :

— Quel est le b... de mouchard qui a vendu la mèche?

Madame d'Oudart ne lui cacha rien. Il jura, piaffa, s'emporta, ne sut retenir qu'il recevait lui-même de pareilles lettres, et il les montra à sa mère. On s'indigna, on rit, on s'échauffa là-dessus, et l'intrigue et le mystère vous captivent à ce point que l'aventure couvrit le deuil des douze cent soixante-quatorze francs.

Madame d'Oudart, en fin de compte, ne prenait-elle pas contre son fils même la défense de la petite « femme du monde » persécutée !

Ce ne fut qu'en dernier lieu qu'elle soupira :

— Ma malheureuse bourse, Alex!... il faut avoir pitié d'elle.

Alex, en s'endormant, jura de ne plus franchir le seuil de l'*Hôtel Condé et de Bretagne*. — Et Raymonde?... Eh! tant pis pour Raymonde!...

Mais, le lendemain matin, il recevait une lettre de Raymonde. Et quelle lettre! N'avait-elle pas été avertie que son amant la trompait, à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, dans le propre nid de leurs amours? Elle se lamentait au long de huit pages, renonçait à l'amour, à la vie. Elle avait décidé de mourir. Elle conjurait Alex de la voir, une fois « suprême », et ce soir, avant l'heure du dîner. Après, écrivait-elle, il serait « *trop tard* »; et ce « trop tard », mystérieux, inquiétant, était souligné trois fois!

XXXVIII

En lisant cette lettre, Alex fit la découverte que, des diverses maîtresses que la tourmente menaçait de lui ravir, une seule lui tenait au cœur. Ce n'était ni madame Soulice, en vérité, avec son cortège d'argousins, ni Raymonde, avec ses pleurs et sa mort perpétuelle, mais Louise. La découverte lui plut : de savoir qu'il aimait Louise seule, il aima Louise davantage. Il se rappela maints épisodes de sa liaison avec la petite employée au ministère des Postes et Télégraphes. Et tout ce qui remontait à sa mémoire était délicieux et charmant : point de scènes, jamais de larmes; un amour vrai, gai,

rieur et constant, un amour protégé du dieu de la jeunesse ; grâces du corps ; agrément de l'esprit ; plaisir, plaisir !... Il n'aimait que Louise !

Il admit qu'il irait le soir au rendez-vous fixé par Raymonde. Il payerait de sa poche, en sortant, son court séjour à l'*Hôtel Condé et de Bretagne* : bonsoir Raymonde et bonsoir madame Taupier !... Voilà !...

Mais, auparavant, il irait voir Louise...

L'hiver, il l'attendait au Café Voltaire, où Pierre, le garçon, à peine son client assis, allait donner un coup de serviette à la buée des vitres, afin que, du dehors, « madame » vît « monsieur ». « Madame » n'eût jamais poussé la porte avant d'être assurée que « monsieur » fût là. Au bout de peu de temps, par le trou dans la buée, où clignotait un bec de gaz, et que traversaient les lanternes des fiacres, comme des phalènes dans la nuit, Alex voyait deux beaux yeux sombres toucher les glaces, de leurs longs cils, sous un toquet d'astrakan. C'étaient des yeux d'oiseau nocturne, sévères et indifférents, ou stupéfaits par les lumières ; soudain, la grande bouche s'ouvrait : les dents semblaient communiquer leur éclat aux yeux, puis à tout ce visage, qui, au milieu de la buée, n'était qu'explosion de jeunesse et de joie.

Ce jour-là, comme à l'ordinaire, la grande bouche s'ouvrit. Louise entra, s'assit, déposa la serviette trempée par le brouillard, et dit à Alex :

— Tu ne sais pas ?

— Quoi ?

— Je suis libre, ce soir !

Pan !... Et le « suprême » rendez-vous de Raymonde ?

Alex dit :

— Pas possible ?...

Louise expliqua comment il était possible qu'elle fût libre ce soir. Il n'entendait point ; il répéta :

— Pas possible ?...

Louise s'étonnait qu'il n'accueillît pas avec plus d'empressement la nouvelle. Elle lui demanda si, par hasard, il ne dînait pas en ville.

— Oui, — dit-il, — en effet !

— Où ça ?

— Rue Férou.

— Chez qui?

— Chez madame veuve Dieulafait d'Oudart.

— Oh! le blagueur!... Et moi qui l'écoute!...

— Il conviendrait, — dit-il, — que je fisse prévenir cette dame que je ne dîne pas chez elle.

— Courons-y tous les deux! — dit Louise.

Cependant il tergiversa; le temps s'écoula. Raymonde attendait Alex à l'hôtel : Alex ne parvenait point à l'oublier. Le pire était qu'il tâchait d' « arranger les choses ».

Pour satisfaire Louise d'abord, il courut avec elle rue Férou.

Louise devait l'attendre dans la rue pendant qu'il irait prendre congé de « madame veuve Dieulafait d'Oudart ». Mais, tout à coup, il se ravise et introduit Louise par l'entrée particulière, sous le prétexte de se donner le temps de prendre congé dans les formes.

— Un petit quart d'heure!... enferme-toi au verrou!...

« Quinze minutes, mettons-en vingt, — pense Alex, — j'ai le temps, à l'aide d'un rapide sapin, d'aller rue Monsieur-le-Prince, administrer Raymonde!... »

XXXIX

Raymonde était depuis trois quarts d'heure à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*.

C'était une fille candide, qui adoptait les usages de l'amour libre avec la docilité innocente qu'elle eût apporté dans une légitime et bourgeoise union. Son jeune amant était son maître, comme un mari eût pu l'être, et la plus futile des paroles prononcées par lui était en sa cervelle d'amoureuse le germe d'ingénieux et subtils tracas : mille inventions en résultaient, d'une sublime naïveté, et destinées à lui plaire. C'est ainsi que, l'ayant entendu vanter, par boutade, les courtisanes, cette fille qui gagnait six francs quatre-vingt-dix pour un travail de onze heures par jour, et là-dessus faisait vivre sa mère, s'exténuait à imiter, autant que faire se pouvait, les façons et la tenue des femmes renommées pour

charmer les hommes; et elle avait acheté, sur ses économies, du linge à ébranler la vertu des saints et un peignoir du dernier galant!

Alex, arrivant la plupart du temps en retard au rendez-vous, la trouvait en ces déshabillés dont son sang de vingt ans n'appréciait ni le ridicule ni le soin superflu, mais toutefois fêtait la commodité par un bond si soudain que la travestie s'en leurrait comme d'un irrécusable témoignage d'amour.

Et aujourd'hui, en plein hiver, dans cette chambre glaciale, Raymonde grelottait en attendant Alex. C'est ici qu'il l'avait trahie : la lettre anonyme donnait trop de détails accessoires exacts pour que du fait il fût permis de douter. Elle n'était plus ici chez elle : elle n'osait ni allumer le feu, pourtant tout préparé, ni se dévêtir comme à l'ordinaire. Elle pensait que la seule chose qu'elle désirât encore était qu'elle entendît le pas d'Alex dans l'escalier, était qu'il entrât là, étourdiment, le gentil cruel! et qu'elle le vît, qu'elle le vît une fois encore!... Il allait venir!... Ne venait-il pas?... Alors elle éprouvait le besoin de s'agenouiller, d'être étalée à terre comme une natte de jonc; et de là elle eût tressailli de volupté, à faire monter vers son amant des paroles de piété, par exemple : « Mon seigneur! vous êtes beau, vous êtes magnifique, vous êtes le maître!... Je ne suis rien que votre créature et je vous baise les pieds!... » Mais de telles expressions faisaient rire le jeune dieu : elle en avait essayé, mais y avait renoncé vite. En définitive, elle lui parlait peu, son langage étant réduit aux caresses et, hélas! aussi aux larmes.

Aujourd'hui, cependant, elle avait élaboré toute une phraséologie qu'elle jugeait d'un irrésistible effet, — à moins qu'Alex ne manquât donc tout à fait de cœur. — « Alex! — lui disait-elle, — je vous ai donné ma jeunesse, mon avenir, ma vie... etc... », ou bien : « Et qu'avez-vous à me reprocher? Ne suis-je pas fidèle, tendre, zélée, aimante éperdument?... » Elle dirait encore peut-être, mais seulement si cela paraissait indispensable : « Vous l'avouerai-je? de la façon que je vous aime, et qui dépasse les bornes de la pudeur, je rougis, par moments, Alex! devant mes chefs et devant ma mère!... »

Mais, à mesure qu'elle respirait ces petites fleurs de rhétorique, écloses en ses nuits d'insomnie, le parfum lui en semblait fade pour l'odorat d'Alex, et, d'ailleurs, son trouble était tel qu'elle confondait les unes avec les autres ses strophes apprises, et elle pressentait qu'elle n'en userait pas. Alors, que faire pour reconquérir Alex, à tout prix?

L'instinct, notre sauveur, vient au secours de l'intelligence en détresse. Sans préméditation, sans rouerie, sans arrière-pensée, cette pauvre belle fille aux abois fit tout à coup ce qu'elle avait coutume de faire en attendant son amant. Elle alluma le feu. Et quand la flamme jaillit et réchauffa ses membres, elle se dévêtit, comme si ce jour était semblable à tous les jours : car l'idée qu'il pût n'être pas suivi d'autres jours d'attente de son bien-aimé venait de lui paraître aussi folle, aussi intolérable que celle d'une halte subite du soleil dans le ciel...

Et quand elle fut complètement dévêtue, elle alla au placard où se trouvait son linge d'amour, et, l'ouvrant, elle hésita : une autre femme avait pu mettre la main là !... Elle s'hallucinait et voyait son beau linge touché par une rivale; elle demeurait, debout et nue, devant ce placard béant qui contenait les vestiges de son amour profané, lacéré, mourant, peut-être... Et, par sa beauté et son attitude, elle aurait pu rappeler l'une de ces figures de marbre qu'un sculpteur de génie pose, un instant tragique, infinitésimal, devant la porte ouverte du tombeau...

Alex montait l'escalier si vite qu'à peine son pas entendu il était là. Il n'avait, lui, nullement préparé son discours : il allait rompre, net.

Il vit Raymonde au placard.

Alors il lui sembla qu'une puissance obscure lui plaquait une main géante sur le front, lui comprimait les tempes en éteignant mémoire, conscience et volonté, et, d'autre part, lui cinglait les reins d'un coup de fouet.

Il n'y eut ni explication, ni même un mot échangé. Un homme étreignit une femme, furieusement. L'un et l'autre avaient-ils un nom, un passé, se connaissaient-ils?...

Et Raymonde, de balbutier, en sa candeur d'agneau :

— Tu m'aimes donc? Tu m'aimes donc?...

Alex entr'ouvrait des yeux stupides. Elle l'enjôla une heure. Soudain il s'enfuit.

Au bureau de l'hôtel, il voulut, à toute force, payer la chambre, et mit un louis dans la main de madame Taupier. Mais le procédé causa tant de chagrin à celle-ci qu'Alex en fut gêné. Il insista cependant. Madame Taupier manquait de monnaie pour lui rendre. De monnaie, sapristi ! il avait précisément besoin pour son fiacre. On héla le garçon de l'hôtel, qui se trouva porteur de deux francs cinquante centimes, tout juste : Alex consentit à les accepter.

Il était réengagé avec Raymonde et avec l'*Hôtel Condé et de Bretagne* !

Il se sentit honteux et irrité, comme un homme victime d'une attaque nocturne.

Le cocher, goguenard, lui dit, rue Férou :

— Le temps n'est pas long pour les amoureux !...

XL

Il est aussi des amoureux à qui le temps paraît long : témoin Louise enfermée pour « un petit quart d'heure » et qui, en ayant compté quatre, était partie.

— Elle est partie, la pauvre petite dame, — dit la concierge ; — oh ! ne voilà pas bien longtemps, non, monsieur, peut-être le temps d'aller jusqu'au Sénat !...

Et Alex court à la recherche de Louise. Au vol, il atteint le Sénat ; puis il monte la rue de Médicis ; de crainte d'avoir été trop vite, il la redescend ; il fait le tour des galeries de l'Odéon, qui abaissent à grand fracas leurs clôtures ; il s'élance au boulevard Saint-Michel ; il gagne les Gobelins : point de Louise !...

Où habite-t-elle exactement ? Afin qu'il ne soit pas tenté de lui écrire chez ses parents, Louise a toujours refusé de lui donner son adresse. Mais comme elle parle souvent de la rue de la Reine-Blanche, c'est dans la rue de la Reine-Blanche qu'il erre, attend, guette longtemps, et vainement. S'il discerne une silhouette de femme, il se précipite ; s'il n'en voit point,

il s'agite, va, vient, souffle, transpire, et revient sur ses pas. Il se retourne pour un bruit de persienne, pour une jalousie qu'on abat; et son cœur palpite parce qu'il a aperçu une lumière au travers d'un rideau! Qui sait? Louise est là, peut-être, à deux pas, séparée de lui par une cloison de verre!

Si elle le voyait, venu si loin, pour l'amour d'elle, elle lui serait peut-être indulgente!... Une idée : appeler Louise par son petit nom?... ou bien se mettre à chanter, dans cette rue déserte!... Est-ce qu'elle ne reconnaîtrait pas sa voix?... Ah mais! c'est qu'il l'aime tout de bon!... Enfin une réflexion sensée : à supposer qu'elle le voie là, à pareille heure, ayant fait une si longue course inusitée, soi-disant pour l'amour d'elle, ne soupçonnera-t-elle point, la fine mouche, qu'il en a gros à se faire pardonner?... Il quitte la rue de la Reine-Blanche, et revient, rôdant toutefois sur le boulevard de Port-Royal, dévisageant les femmes, et maudissant l'éclat aveuglant des bocaux pharmaceutiques.

Il redescend jusqu'à l'Odéon, remonte et redescend encore. Tout est triste, tout est affreux, tout est méchant. Paris est vide et laid. La vie est imbécile. L'amour, lui, est abject : quoi de plus répugnant qu'une folie qui vous oblige à accomplir le contraire de ce que vous voulez, vous asservit à la femme que vous n'aimez pas, et vous fait perdre peut-être à jamais Louise?...

Avec quelle impatience, le lendemain, Alex attendit l'heure où sortaient ces demoiselles du ministère des Postes et Télégraphes! Il s'échappa, même trop tôt, de chez son avoué et attendit rue de Grenelle, en face du porche, dans la boue, sous la pluie. Un flot, tout à coup, engorge un couloir étroit; une hésitation, un murmure, et la porte crache, de droite, de gauche, un peuple de femmes pressées qui s'écoule avec la rapidité de l'eau sur un sol incliné. Des parapluies, des jupes retroussées, des jambes, c'est tout ce qu'Alex discerne en ce tohu-bohu. Il s'inquiète, il s'énerve : il ne voit nulle part sa Louise. Des femmes rient : il croit qu'on le nargue. Il s'affirme à lui-même qu'il a entendu la voix de Louise : il court en avant; il revient... Point de Louise!... Il va jusqu'au Café Voltaire. Le garçon, avec sa serviette, a dessiné

un hublot dans la buée, et regarde au dehors. Alex l'interroge de l'œil : « Non », fait le garçon. Point de Louise !

Oh ! de quelle désolation est cette place de l'Odéon, sous la pluie, sans Louise ! L'affreux temps a fait fermer boutique au bouquiniste. A qui demander : « Avez-vous vu passer Louise ?... » Quels corridors lugubres que ces galeries où des courants d'air agitent la flamme du gaz, soulèvent les brochures éparses, soufflettent avec leur cache-nez les employés de la librairie Flammarion, mais ne déplacent pas un liseur ! Ils sont là, par tous les temps, les liseurs : pilotis fichés dans le sol, et contre quoi la lame brise sans les ébranler ; non que le plaisir de lire soit la cause d'une fermeté si robuste, mais le plaisir de lire sans payer... Ils lisent, ils lisent : croient-ils donc que le plus beau de la vie est de lire ? « Quelle sotte engeance ! — se dit Alex ; — ils sont à battre ! » Et volontiers il leur crierait : « Mais si vous vous étiez retournés, nigauds ! vous auriez vu passer peut-être une jeune femme, dont les cheveux, les yeux et la grande bouche délicieuse valent vraiment qu'un homme soit éventé et mouillé ! Vous n'avez pas bougé... Vous ne l'avez pas vue ?... Crétins !... » Et il vit Hilaire Lepoiroux, près du guichet de la caissière, qui retenait par le bout de son nez des pages encombrées de tableaux synoptiques, où des accolades de tailles diverses, et la gueule ouverte, semblaient s'avaler les unes les autres avec leur contenu : le lecteur les absorbait toutes en dévorant la plus grasse.

Alex, inquiet et agité jusqu'à perdre le sens de son désir dans le moment même qu'il suivait si attentivement la piste de Louise, toucha l'épaule du jeune Lepoiroux, et dit :

— C'est toi, mon vieux ?...

L'autre, s'arrachant à ses tableaux synoptiques avec la lenteur du serpent qui digère :

— Tiens !... c'est toi, Alex !...

Et ils demeurèrent, l'un vis-à-vis de l'autre, muets et ennuyés, — l'un n'ayant à dire qu'un mot : « J'aime », et l'autre ruminant le lourd texte de ses manuels, l'un pour l'autre professant un égal mépris. Alors tous les deux se serrèrent la main, disant :

— Porte-toi bien. Bonsoir !...

Et voici Alex de nouveau en quête de Louise. Quatre jours, il la chercha encore; nulle part il ne pouvait correspondre avec Louise: il était totalement dépourvu de ses nouvelles. Ah! qu'il expiait ses torts envers sa maîtresse! Était-ce ce qu'elle voulait ?...

Un beau soir, il rencontra Louise, rue Casimir-Delavigne, le nez au vent, à la bibliothèque du bouquiniste.

Elle éclata de rire, comme si de rien n'était. « Que s'était-il passé? — Mais rien! — Où s'était-elle cachée, ces quatre jours? — Mais chez elle! — En congé, donc? — Mais, oui! »

— Tu n'aurais pas pu m'avertir? — dit Alex.

— Mais, mon chéri, j'ignorais si tu étais rentré chez toi!

D'un mot piquant, mais d'un mot seul, Louise savait se venger.

XLI

Et Paul Chef-Boutonne n'obtenait toujours point les palmes!

En vain avait-il, en veston de prolétaire, enseigné l'économie politique au peuple de Grenelle, au fur et à mesure qu'il l'apprenait lui-même; en vain sa mère avait-elle exécuté les mille et une démarches que comporte une telle candidature! Depuis quinze mois, Paul avait terminé son ingrate besogne de conférencier: le ministère était capable d'oublier le mérite du jeune Chef-Boutonne, et la France d'oublier le ministère témoin de ce mérite! Et l'impétueuse mère se multipliait, sortait l'hiver, malgré la grippe, pestait en fiacre et faisait antichambre. Son gendre était par elle fort houspillé; son mari, plus gravement atteint : ne faillit-on pas l'obliger à quitter son cercle, parce que celui-ci était notoirement réactionnaire?... Les Saint-Évertèbre, alliés à quelques bonnes familles, ne nuisaient-ils pas à Paul près du gouvernement, par hasard? La chose eût été plaisante, car c'était principalement pour imposer aux Saint-Évertèbre que madame Chef-Boutonne convoitait les palmes académiques.

Elles tombèrent, au mois de janvier, comme la pluie, le

grésil et la neige : quatorze cents personnes en furent touchées ; Chef-Boutonne (Paul) était du nombre. Et aussitôt sa maman connut l'inanité des longs désirs enfin contentés. Ce petit bout de ruban serait mesquin sur la poitrine de son cher fils : elle l'y avait attaché, en pensée, depuis trop longtemps. Et puis, ne voilà-t-il pas que Paul lui-même agitait la question : « Le porterai-je, ou bien pas ? » Un dilemme aussi se posait : convenait-il de s'en enorgueillir, au risque d'être moqué par certains ? convenait-il de ne point paraître prendre garde qu'on l'avait, au risque que beaucoup l'ignorassent ?

« Eh quoi ! pensait amèrement madame Chef-Boutonne, me serai-je donné tant de peine pour un résultat qu'on ose avouer tout juste ?... »

Beaubrun, le gendre, opina qu'il serait « très bien » que Paul ne portât point, du moins avant quelques semaines, le ruban. Il dit à son beau-frère :

— Évitez l'empressement d'un instituteur !

— Ou d'une sauteuse de *music-hall* ! — ajouta sa femme.

Une de ces dames, en effet, venait d'être pareillement honorée.

Ces hésitations, ces plaisanteries, faisaient mal, non pas à Paul, mais à sa mère. Nonobstant le parti de la discrétion définitivement adopté, madame Chef-Boutonne ne put s'empêcher, au prochain dîner qu'elle donna, de glisser dans la corbeille de fleurs un mètre cinquante centimètres de ruban violet qu'elle avait acheté, de vieille date, furtivement, sous les galeries du Palais-Royal, dans l'intention d'en décorer, dès la première communication officielle, toute la garde-robe de son fils. Ce ruban long, maigre et sournois, serpentait à la dérobée sous le muguet et les iris. Il était possible qu'on ne l'aperçût point. On pouvait aussi l'apercevoir et n'en pas saisir le caractère allégorique. En fait, quelqu'un l'aperçut ; quelque autre en saisit le sens, et des allusions maigres, sournoises et longues comme le ruban, serpentèrent parmi les convives, puis se gonflèrent en compliments qui furent lourds à porter !

Or, en quittant la table au bras de M. Chef-Boutonne, madame de Saint-Évertèbre, cette luronne, belle encore, empoigna au passage le revers d'habit de Paul et dit :

— A votre âge, jeune homme! ce n'est pas au ministre qu'on arrache un bout de ruban...

Et Paul, naïf:

— A qui donc, madame?

On vit, au geste et à la façon de rire de madame de Saint-Évertèbre, qu'elle confiait quelque gaillardise à l'oreille du papa. Elle se retourna vers le fils, et, comme s'il l'avait entendue ou devinée :

—Et on le met,—dit-elle,—tout parfumé, sur son cœur!...

Déjà de timides bruits avaient couru, d'après lesquels les Saint-Évertèbre jugeaient Paul fort gentil, mais, saprelotte! un peu novice; et s'ils semblaient l'accepter pour gendre, du moins désiraient-ils que l'homme destiné à leur fille, appelé à tâter d'une pâte de cette qualité, précédemment, au moins, connût un peu la matière!

Et c'était le plus secret des mille supplices qu'une mère endure, dans l'âme de madame Chef-Boutonne, que ce souci déjà ancien : si accompli que fût Paul, son brillant jamais n'avait ébloui une femme. Certes il plaisait beaucoup à toutes mais il ne plairait donc point à l'une d'elles? Le pire était que, sur ce chapitre, Paul lui-même, le plus intéressé, semblait totalement désintéressé. Loin de madame Chef-Boutonne le vœu de voir mettre à mal aucune personne fréquentant sa maison!... Mais, à s'interroger bien intimement là-dessus, elle confessait que le déplaisir qu'un tel accident entraîne n'est pas sans quelques avantages... Hélas! nul accident, non, pas le moindre, n'embarrassait la voie régulière, directe, sans aspérités ni courbures, sur laquelle Paul, une bonne fois lancé, roulait, immaculé, vers son avenir.

Beaubrun qui souvent accompagnait Paul, au théâtre, en soirée, voire à des bals de ministères, sondé par sa belle-mère, engainait son monocle, allumait un œil scrutant tout le passé et toutes les circonstances, laissait choir le monocle, mourir son œil, et faisait :

— Rien!

Et, depuis lors, madame Beaubrun, la sœur taquine, à propos de bottes, regardait Paul, puis son mari, ou sa mère, et faisait :

— Rien!

A Paul qui, cela va sans dire, ne comprenait point, elle demandait :

— Qu'en dis-tu, Paul?

Et Paul, innocemment, répondait :

— Moi?... Rien.

« Rien » tournait au jeu de famille. — C'était un jeu que la maman n'aimait guère.

Madame Chef-Boutonne n'avait-elle pas été jusqu'à dire à son gendre :

— Croyez-vous que je donne assez d'argent à Paul?...

— Donnez-lui en davantage! — avait riposté Beaubrun.

Mais Paul, ayant plus d'argent, achetait des titres de rente, et s'en vantait, le pendard!...

Enfin il y eut un fait; on tint quelque chose!

Monsieur et madame Chef-Boutonne reçurent une lettre anonyme : leur fils, « un blondin, officier d'académie », avait fait route, tel jour, à telle heure et à pied, de l'avenue d'Iéna, numéro tant, jusque chez le pâtissier Ladurée, rue Royale, en compagnie d'une jeune femme portant une toilette de chez Z... Et, quoique ce parcours d'un chemin assez long eût été fait à pied, et quoique le texte ne fît pas mention que le « blondin » eût pénétré seulement chez Ladurée, pâtissier, il se terminait par ces mots infailliblement alarmants pour un couple de bourgeois : « Gare la bourse!... »

Pour une fois, dans la bourgeoisie, ce « Gare la bourse!... » eut un effet contraire à celui que l'alarmiste en pouvait augurer. Les Chef-Boutonne exultèrent : enfin Paul allait vendre les titres de rente!... M. Chef-Boutonne, toutefois, modéra sa femme :

— Tout beau! — dit-il, — le garnement n'est pas entré chez le pâtissier...

Il y entra; il entra même ailleurs : les informations furent précises, circonstanciées, pleines d'intérêt, angoissantes même, car elles contenaient menaces aux parents s'ils ne mettaient point le holà à la consommation de l'intrigue, et menaces au consommateur!...

Qui saura dire les tempêtes intérieures des mères? leurs désirs contradictoires, leurs hésitations, leurs résolutions, leurs manèges, et leur honte qui se mélange à leur fierté?

Secrètement, la mère, superbe en son dévouement obscur,

sinon excusable en son acte, sortit par un crépuscule d'hiver, et se rendit aux environs du lieu où son fils s'initiait au mystère de l'amour. Plus farouche que le limier sournois qui épiait les amants et la pouvait elle-même compromettre en ses rapports, elle bravait tout, prête à bondir comme un dogue sur le monstre, quel qu'il fût, qui oserait bousculer le rendez-vous de son Paul. L'endroit était un rez-de-chaussée, au fond d'une cour, rue de l'Arcade. Elle ne vit rien, ne couvrit de son corps personne, ne fut utile à quoi que ce fût.

Mais son inquiétude augmentait chaque jour. Paul fréquentait une femme du monde : n'allait-il pas être provoqué par un rival ?... Paul, évidemment, était rentré hier sans blessure ; n'était-ce pas aujourd'hui qu'on allait le rapporter pantelant, à la suite d'une rencontre ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! fallait-il avoir élevé un fils si parfaitement, l'avoir amené si calme et si pur jusqu'aux portes mêmes de l'amour que les lois protègent, et devoir cependant payer aux préjugés d'une vieille race galante ce périlleux tribut que réclame la Vénus impudique ?... Mais tous autour d'elle, le père, la sœur, elle-même enfin, le désiraient, ce baptême païen, l'imploraient, l'exigeaient presque !

Ainsi tourmentée, et en même temps heureuse d'une cruelle formalité accomplie, madame Chef-Boutonne s'en fut trouver madame Dieulafait d'Oudart.

Elle conta l'histoire par le menu, disant :

— Ces gamins, ces vauriens, croyez-vous ?... Et une femme du monde, s'il vous plaît ! alors qu'il y en a tant d'autres de relations si faciles et sans conséquences... Ah ! les petits brigands !... Ah ! l'amour !...

Puis elle narra l'effroi de ce courrier mystérieux, odieux, cynique, quasi obscène, qui heurtait matin et soir sa pudeur maternelle en lui infligeant la double vision de Paul enlacé par les bras de quelque « Didon », d'où l'on ne s'échappe que meurtri, — si l'on s'en échappe ! — et de ce témoin étranger, haineux, sadique peut-être !...

Sa complaisance à propager l'aventure était mal retenue, mais son appréhension de quelque catastrophe était sincère. Ces deux sentiments se mêlaient parfois, se chevauchaient l'un l'autre, en sorte qu'à un certain moment madame d'Ou-

dart, agacée par une trop sotte fatuité, se crut autorisée à dire :

— Mais, somme toute, chère amie, le procédé odieux ne vous a appris jusqu'ici qu'une bonne nouvelle...

Et, trois minutes plus tard, touchée par les larmes que son amie répandait, elle se levait, et se décidait à lui fournir des motifs de se tranquilliser.

Elle se levait et allait doucement à un chiffonnier, tournait une clef, ouvrait un tiroir et y prenait trois enveloppes rayées d'une banale écriture.

— Ne vous mettez donc point martel en tête!... Connaissez-vous cette écriture?

Madame Chef-Boutonne frémit, palpita.

— Eh bien! — continua madame d'Oudart, — tout porte à croire que votre « Didon » a été auparavant la nôtre : et mon fils ne s'en porte pas plus mal!

Madame Chef-Boutonne voulait bien être rassurée pour son fils; mais non pas que, dans une si tardive aventure, et si difficilement obtenue, — dont elle avait eu l'imprudence de se flatter un peu vite, — son Paul fît bombance avec quoi?... avec les restes d'Alex!

Nier l'évidence était cependant impossible. Ayant reconnu l'écriture, le style de son correspondant anonyme, et un identique signalement de la femme qui tombait d'Alex en Paul, madame Chef-Boutonne hasarda :

— Mais si ces lettres infâmes n'étaient que calomnies!...

— Pour cela, non! — dit madame Dieulafait d'Oudart, en soulignant du doigt tel paragraphe d'une des lettres, — la petite note arriérée à l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, dont il est fait mention ici, je l'ai bel et bien payée : l'information était bonne.

Madame Chef-Boutonne s'affaissait.

— Eh! mon Dieu! — dit-elle, — pourvu que nos jeunes gens n'aillent point se quereller!... Par le fait, ils sont rivaux!

Madame d'Oudart sourit :

— Alex est un papillon, — dit-elle, — il a fait cette platebande; il butine ailleurs...

Et le comble du dépit était, pour madame Chef-Boutonne, que Paul eût choisi comme intrigue, non seulement celle qui

pouvait avoir le moins de lustre aux yeux des Dieulafait d'Oudart, mais celle dont on ne saurait absolument pas se prévaloir chez les Saint-Évertèbre : car, enfin, séduire une amie, et quasiment au nez de leur fille, si la prouesse était d'un gaillard et si madame de Saint-Évertèbre, par ses « propos de corps de garde », l'avait, ma foi, méritée, du moins fallait-il convenir que la prouesse était téméraire...

Mais bientôt la correspondonce anonyme cessa. Paul rentrait à la maison sans retard, quoique le teint plus jaunet que les jours même où il rentrait en retard. L'idylle était-elle donc déjà finie? Quel mystère à l'autre mystère succédait?

Les Saint-Évertèbre éclairèrent la question dès qu'on les vit : car il fut évident qu'on se riait de Paul. Le jeu eût pu échapper à madame Chef-Boutonne, si elle n'eût été précisément sur le qui-vive; mais des allusions persistantes à tel pâtissier de la rue Royale ou à tel « coquet rez-de-chaussée » ne pouvaient plus, pour elle, être équivoques. De complicité ou non avec ses amis, la coquine Soulice s'était prêtée à un manège de galanterie, — d'un goût douteux, — dans lequel Paul et le mouchard anonyme avaient donné, tête baissée, et de compagnie. En son « coquet rez-de-chaussée », par un beau crépuscule d'hiver, alors que son héroïque maman montait la garde, on avait, pour employer une expression qui ne faisait point peur aux Saint-Évertèbre, « posé» à Paul « un lapin »!...

XLII

L'appartement de la rue Férou était devenu l'asile des amis d'Alex. Non contents des soirées nombreuses qu'ils passaient là, non contents des dîners, assez fréquents, que madame d'Oudart leur offrait, ils y venaient, sur la fin du mois, à l'heure des repas, quêter une invitation supplémentaire, d'un air si emprunté, si gauche, avec des feintes si naïves, que la maîtresse de maison, tout en riant, leur disait, sans plus de mots:

— Allons! messieurs, à table!

Thémistocle avait contracté, lui, la facile habitude de déjeuner, rue Férou, chaque jour, sous le prétexte de causer pro-

cédure. Un matin, il fut saisi si inopinément d'une mauvaise grippe qu'on le coucha, dans le salon, sur un lit improvisé, où il passa la nuit, puis la semaine. Il était si gentil, si complètement isolé dans le vaste monde, cet Oriental orphelin, sa voix était si plaintive et si douce, que madame d'Oudart n'eut pas le cœur de le renvoyer à son hôtel. Durant sa maladie, aussi bien, parmi les termes arides du droit, qu'il n'abandonnait guère, il mêlait des noms sonores et exquis, tels que Péra, Stamboul, la Corne d'Or, les îles des Princes et Scutari, — évoquant des choses lointaines, ensoleillées et féeriques, — qui vous payaient de votre peine.

Et de la nostalgie du Grec malade naissaient des désirs de voyage, surtout le soir : Alex et sa mère partaient, sur un mot enchanteur, pour la Méditerranée, l'Archipel, Athènes et le Bosphore... Madame d'Oudart disait :

— Oh! quand Alex aura une situation, nous irons, au premier congé, vous faire une visite là-bas, monsieur Thémistocle.

Ou bien :

— Il ira, pour son voyage de noces, vous présenter sa jeune femme...

Et elle faisait, quant à elle, le sacrifice de cette croisière de songe.

Cependant Alex tombait malade, à son tour; Noémie, la bonne, elle aussi, fut atteinte. La concierge recommanda une femme de journée, qui se trouva être voleuse comme une pie; puis une autre, infortunée, qui se mourait de la poitrine : on dut les renvoyer. Ce fut la pauvre maman qui devint la servante de tous.

Dans cette infirmerie, un matin, se présenta, affairée, suffoquant, madame Taupier, la patronne de l'*Hôtel Condé et de Bretagne*. Madame d'Oudart, lui ouvrant, augura mal de cette visite. Madame Taupier souffla, une demi-minute, et annonça que son pensionnaire, M. Lepoiroux, était au lit, pas bien.

— C'est comme ici, — dit madame d'Oudart ; — mais qu'a-t-il?

Madame Taupier fit l'historique de la maladie d'Hilaire, et, finalement, dit qu'un de ces messieurs étudiants en médecine, qui occupait une chambre au second, s'employait à le faire entrer à l'hôpital, car il craignait une vilaine fièvre.

— En ce cas, en effet, — dit madame d'Oudart, — mieux vaut une maison spéciale que l'hôtel.

Fort bien ! Mais l'inconvénient était que madame Taupier répugnait à laisser sortir un pensionnaire affligé d'une lourde note impayée.

— N'avez-vous pas prévenu la mère ? — demanda madame d'Oudart.

Certes on avait prévenu la mère. Ce matin même, madame Lepoiroux répondait de Poitiers par un cri de détresse, et suppliait madame Taupier de s'adresser, au nom de l'humanité, à madame Chef-Boutonne, numéro tant, rue de Varenne.

— Comment ! — s'écria madame d'Oudart, — « de vous adresser à madame Chef-Boutonne » !...

— Je viens de chez cette dame, — dit madame Taupier, — c'est la raison pourquoi vous me voyez si essoufflée. Cette dame m'a dit : « C'est très bien ; mais avez-vous vu madame Dieulafait d'Oudart ? — Non, je n'avais point vu madame Dieulafait d'Oudart. — Voyez-la ! m'a dit madame Chef-Boutonne. — Mais, madame... — Voyez-la ! m'a répété cette dame ; je ne saurais rien faire à ce propos sans elle : le jeune Lepoiroux est son protégé. — Mais, madame... » Enfin il a bien fallu que je confie à cette dame, et je vais en faire autant à vous, madame, puisque le sort m'y oblige : madame Lepoiroux m'avait bien recommandé de ne m'adresser à vous qu'en second.

— Ah ! ah ! — fit madame Dieulafait d'Oudart, — en second !... à moi, en second !...

— Oh ! mon Dieu, madame, — dit simplement madame Taupier, — vous auriez bien tort de vous en offenser : l'avantage de passer ici en premier n'est pas grand...

— C'est parfait ! Vous vous êtes acquittée de la commission en suivant la voie hiérarchique établie par madame Lepoiroux : eh bien ! nous nous concerterons, madame Chef-Boutonne... et moi, « en second »... sur ce qu'il y a à faire... A tant de protecteurs, ce n'est pas vous qui sauriez y perdre, madame Taupier !

Puis conduisant sur le palier la patronne de l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, madame d'Oudart lui mit un louis dans la

main, afin que le jeune Lepoiroux fût transporté à l'hôpital dans les meilleures conditions possibles.

Et, au milieu de ses malades, dans le désordre de son appartement, sous le poids de soucis divers, et de soucis d'argent en particulier, madame Dieulafait d'Oudart demeura surtout peinée que la veuve Lepoiroux, dans le plus pressant besoin, recourût à une autre avant de recourir à elle. Cependant n'avait-elle pas dit, quelques mois précédemment, à la patronne de l'hôtel : « Mais je n'ai pas à payer la note de M. Lepoiroux, j'imagine!... » Elle l'avait dit; mais il n'était pas question, alors, de voir madame Chef-Boutonne la payer.

Madame Chef-Boutonne vint aussitôt rue Férou. On dut la recevoir dans la salle à manger, un coude appuyé sur la table; on se lamenta sur les maladies régnantes, et les deux femmes dirent, en même temps :

— A propos!... le jeune Lepoiroux...

Alors se disputa l'honneur de protéger le jeune Lepoiroux.

L'action était délicate. Madame Chef-Boutonne ne tenait pas à payer la note; payer la note excédait les moyens de madame Dieulafait d'Oudart. Décliner la mesure généreuse que l'on sollicitait de son crédit, de sa renommée, serait-ce de la part de madame Chef-Boutonne un geste bien élégant? refuser tout court sa contribution, était-ce possible à madame Dieulafait d'Oudart?... Les deux femmes s'exposèrent l'une l'autre témérairement, parèrent de molles attaques, ripostèrent gauchement, et puis soudain se dérobèrent : tout était à recommencer. Enfin, lors d'une reprise, l'une d'elles ayant, à tout hasard, avancé un : « Coupons en deux la poire! » l'autre mit bas les armes, enjolivant du moins le pis-aller d'un mot :

— C'est plutôt, — dit-elle, — une orange amère!

Elles se quittèrent presque souriantes.

Après coup seulement, madame Dieulafait d'Oudart s'aperçut que la moitié de la note à payer était encore un trop lourd fardeau pour elle; et, faute de payer la note entière, elle manquait à sauver les Lepoiroux. Au contraire, pour une petite somme autant que pour une grosse, contribuant une première fois, et dans une heure de péril, au sauvetage, madame Chef-

Boutonne sauvait les Lepoiroux. Pour la moitié du prix coûtant, on pouvait le dire, madame Chef-Boutonne achetait la charge honorifique de nourrir et d'offrir à son pays, à la science, ce remarquable sujet d'Hilaire; ou, plus exactement, elle enlevait cette charge à madame Dieulafait d'Oudart incapable...

Sur ces entrefaites, madame Lepoiroux, en personne, apparut. La lettre d'alarme de madame Taupier l'avait happée à Paris, sans sursis. Elle avait imaginé son garçon couché sur un lit d'hôpital : elle était accourue... Elle dit cela d'un seul souffle, en entrant. Et madame d'Oudart, qui en voulait fort à la veuve Lepoiroux, fut désarmée par la vérité de cette angoisse maternelle. Elle avait préparé une parole amère, et elle dit affectueusement :

— Ma pauvre Nathalie !...

Elle s'attendait à ce que Nathalie parlât abondamment de son fils malade ; mais, en venant chez madame d'Oudart, l'humble rue, l'escalier pauvre, ce qu'elle découvrait du médiocre appartement, avaient frappé une femme qui avait coutume de contempler avec une déférente admiration le parc, les avenues, et ce qu'elle appelait « le château » de Nouaillé...

Le contraste la stupéfiait.

Elle eut un long silence, pendant lequel elle remuait ses yeux de tortue et les obligeait à accepter l'image de la décadence des Dieulafait d'Oudart. Elle pensait à la métairie vendue, aux bruits qui couraient le pays... Elle se félicitait d'avoir été assez avisée pour ne s'adresser à madame d'Oudart qu' « en second ».

Tout à coup elle se lança en des phrases compatissantes et obscures, mais que madame d'Oudart comprit bien.

Madame d'Oudart l'interrompit :

— Mais votre fils ? — dit-elle ; — j'espère que son indisposition...

— Son indisposition, ne m'en parlez pas !... — fit madame Lepoiroux; — j'ai un soupçon que la patronne de l'hôtel a voulu nous mettre la puce à l'oreille, rapport à la note. Telle que vous me voyez, je viens de causer avec le médecin : Hilaire n'est pas si mal ; il a la grippe. Il marchera sur ses deux pieds pas plus tard que demain !

— Ah!... — fit madame Dieulafait d'Oudart. — Allons, estimons-nous heureux que votre fils soit hors de danger!...

— Et chez vous, ma chère dame?... M. Alex va toujours bien, j'espère?

Madame d'Oudart poussa une porte, et l'on vit, réunis dans le salon, les deux lits des jeunes gens malades. Thémistocle aux noires narines velues, à la barbe de huit jours, drue comme une brosse à cirage, à la moustache de palikare, lisait à haute voix, en zézayant et de l'accent le plus comique, *Manon Lescaut*; et Alex bénissait le ciel de lui avoir donné un ami malade en même temps que lui.

Madame Lepoiroux fit force amabilités; mais elle se retira jalouse de ce qu'un étranger, un Grec, fût l'ami malade hospitalisé aux frais de madame d'Oudart, malgré ses déboires, et non pas Hilaire. Elle dit encore quelques-unes de ces paroles ambiguës qu'affectionnent les gens du peuple :

— Bien sûr que les jeunes gens sont libres de choisir leurs amis!...

Madame d'Oudart lui demanda :

— Où couchez-vous, Nathalie?

— Oh! ne vous tourmentez pas! Je ne suis pas grosse : je m'arrangerai avec Hilaire; il n'a pas quitté son hôtel... A présent, ma chère dame, ce serait-il l'heure, dites-moi, où je pourrais avoir un moment d'entretien avec votre grande amie madame Chef-Boutonne?... Ne faut-il pas qu'il y ait une Providence, pour que j'aie rencontré sur mon chemin une personne aussi puissante et généreuse?...

Madame d'Oudart dut chanter avec la veuve Lepoiroux les louanges de madame Chef-Boutonne.

XLIII

Madame Lepoiroux eut donc avec madame Chef-Boutonne le petit entretien désiré. A Paris, la Poitevine rappelait un peu ces personnes vêtues avec modestie, au pas de velours, à l'œil averti, à la main tendue, qui font payer les deux sous de la chaise dans les églises : le domestique, rue de Grenelle,

crut qu'elle venait « de la paroisse ». Madame Chef-Boutonne se piqua de l'accueillir avec chaleur, mais tout à fait en grande dame, négligeant les informations personnelles, prenant de haut les choses, et laissant de là tomber son obole, assurée qu'elle fera du bruit. Elle parla de l'Université comme elle eût parlé d'une amie, d'une tendre sœur habitant là, à quatre pas, que l'on voit quotidiennement, avec qui l'on dîne, — et d'Hilaire, comme d'un prodige.

Elle voulait qu'Hilaire fût prodigieux : elle croyait déjà en avoir acheté le droit ; elle était fort résolue à en imposer la conviction à tout le monde, et, pour son début, enivrait la mère du héros. Moins crédule qu'une bourgeoise qui se leurre aisément de mots, madame Lepoiroux avait confiance en son Hilaire, avait confiance en « ces messieurs » de Poitiers, qui le poussaient, mais n'eût pas, de soi-même, été s'imaginer, par exemple, que son fils, parti de si bas, fût capable de s'élever plus haut que... « mettons que monsieur le censeur des études, au lycée », dont la « dame » était sa cliente.

A l'humble image du censeur des études au lycée de Poitiers, madame Chef-Boutonne sourit. Son fils, Paul, entrait ; elle le présenta à la Poitevine et dit :

— Regardez celui-ci : à l'âge qu'il a, il est officier d'académie, vous le voyez à sa boutonnière ; élève diplômé de l'École des Sciences politiques ; il sera demain licencié en droit ; dans deux ans, docteur, et nous en ferons, je l'espère, un gentil auditeur au Conseil d'État !...

Madame Lepoiroux écoutait, bouche bée, ces titres ronflants, auxquels d'ailleurs elle ne comprenait goutte. Madame Chef-Boutonne reprit :

— Je ne vous dis pas toutes les qualités qu'a mon fils ; mais écoutez-moi bien, madame Lepoiroux : pour peu qu'on le compare au vôtre, Paul, que voici, n'est qu'un ignorant... N'est-ce pas vrai, Paul ?

Paul s'inclina, puis disparut. Madame Lepoiroux était inoculée du venin de l'ambition insatiable.

Après quoi, madame Chef-Boutonne se dédommagea de n'avoir pas dit du premier coup « toutes les qualités qu'avait son fils ». Devant cette femme arrivant de province, et destinée à y retourner demain, elle s'offrit le régal de parler de son

Paul sans mesure, sans sincérité même et sans prudence : moment d'oubli, de folie, véritable débauche maternelle, comparable à la faute de ces femmes vertueuses qui, un jour, en voyage, s'abandonnent furtivement à un étranger qu'elles ne reverront jamais plus... Et puis l'on reparla d'Hilaire, sur le mode dithyrambique, puis du jeune Dieulafait d'Oudart, en manière de badinage, puis d'Hilaire encore, sur lequel l'Université — l'amie, la voisine qui ne vous cache rien — fondait les plus hautes espérances...

Madame Lepoiroux titubait sur le trottoir de la rue de Varenne en quittant sa nouvelle protectrice; elle s'égara plusieurs fois avant de regagner l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, et bavarda une heure avec madame Taupier, qui, pourtant, lui inspirait peu de confiance. Mais madame Taupier fut séduite par la magnificence de l'avenir promis à son pensionnaire, et elle y ajouta foi :

— ... *primo*, — dit-elle, — parce que cette dame de la rue de Varenne est très comme il faut; *secundo*, parce que votre jeune homme est sans vices : il ne voit pas de femmes!

C'est par là qu'aux yeux de madame Taupier le fils de madame Lepoiroux était un prodige. Elle ne put s'empêcher de soupirer, en levant ses prunelles au plafond :

— Ce n'est pas comme celui de madame Dieulafait d'Oudart!...

Et madame Lepoiroux fut informée des déportements d'Alex.

Une soudaine intimité s'établit entre madame Lepoiroux et madame Taupier. Celle-ci même, comme la mère d'Hilaire s'apprêtait à passer la nuit sur une chaise, lui offrit une chambre :

— Ne vous gênez donc point: il y en a de vacantes... Vous n'en paierez, pardi, pas plus cher!...

La grippe, qui cependant fut tenace, avait quitté la rue Férou comme l'*Hôtel Condé et de Bretagne*, lorsque madame Lepoiroux jugea convenable d'aller faire une visite à madame Dieulafait d'Oudart.

— Comment! — fit celle-ci, — vous, encore à Paris?...

— Comme vous voyez, ma chère dame; et j'ai voulu vous montrer que je ne vous oublie point.

Cette phrase était naïve ; elle contenait une amère vérité qui pénétra douloureusement dans le cœur de madame d'Oudart : c'est qu'en effet ce n'était pas trop de fournir quelque preuve qu'on ne l'oubliait pas...

XLIV

Le bruit se répandit en Poitou que madame Dieulafait d'Oudart nourrissait et couchait chez elle, à Paris, « des amis » de son fils, et dilapidait sa fortune, d'une manière débonnaire, au profit d'étrangers, « compagnons de débauche d'Alex », tandis qu'elle laissait son vieux père « se mourir tout seul, dans le désert ».

Madame d'Oudart, en venant, avec Alex, la semaine de Pâques, à Nouaillé, embrasser M. Lhommeau qui ne « se mourait » point du tout, tomba au beau milieu de ces commérages. Elle était trop sensée pour en rendre madame Lepoiroux responsable, sachant que d'un mot exact que Nathalie avait pu dire, les langues avaient vraisemblablement tiré une de ces matières fabuleuses qui acquièrent très vite la fixité des légendes.

La pauvre femme, qui espérait se reposer une quinzaine de jours, dans sa terre, entreprit, aussitôt arrivée, une tournée de visites à Poitiers, avec l'espoir de redresser l'opinion. Mais l'opinion est pareille à la tige flexible du châtaignier, que le pouce d'un enfant ploie et dirige pour en former la carcasse des paniers rustiques, et qui n'est pas plutôt présentée au four que la force de l'homme échouerait à la courber d'une ligne. Elle contait, bonnement, ses tracas maternels, les départs matinaux d'Alex, la bougie, la barbe, le son des cloches de Saint-Sulpice, maître Enguerrand de la Villataulaie, les déjeuners de procédure, puis la grippe de la triste saison, le grabat improvisé de cet infortuné M. Thémistocle, et la voix zézayante du malade, et les noms de l'Orient enchanteur qui s'échappaient de sa longue moustache bleue, le soir... On l'écoutait d'une oreille distraite; on affectait de ne la pas entendre; ou bien quelqu'un de spirituel lui demandait si elle

avait lu *la Vie de Bohème*. L'opinion de ces gens-là était faite ; la tige de châtaignier avait passé par le feu.

Libérée en une certaine mesure des mœurs de la ville par un immense amour maternel, presque semblable à une passion, madame Dieulafait d'Oudart ne s'élevait pas, toutefois, au-dessus de l'opinion. Elle fut attaquée par le démon de l'incertitude ; elle se demanda si Poitiers n'avait pas, par hasard, raison contre elle : n'était-ce point une « vie de bohème » qu'elle menait? Ses complaisances pour son fils n'étaient-elles point excessives? Ne dilapidait-elle point son patrimoine? Enfin son père ne se mourait-il point, — chacun meurt un peu chaque jour, — dans « le désert » de Nouaillé?

Thurageau, homme de sens, parlait comme Poitiers. En présence du notaire, madame d'Oudart eut des nerfs :

— Je quitterai ce pays définitivement! — dit-elle. — J'emmènerai mon père avec moi.

Le notaire, — qui ne prenait acte que de ce qui intéressait la fortune, — entendant ces paroles qui, comme tant d'autres, allaient tantôt s'évaporer, laissa tomber sa large main, à grand bruit, sur son bureau ; et par ce geste il mêlait aux paroles quelque chose de concret : il les retenait, les vagabondes, et il allait leur donner une consistance qu'elles n'avaient point.

— Si vous vous résolviez à ce parti, — dit-il, — j'aurais une proposition à vous soumettre.

Et déjà il feuilletait un dossier. Madame d'Oudart allait s'écrier : « Attendez ! attendez ! je n'ai pas tant voulu dire !... » Il la prévint et la médusa en lui jetant au nez que quelqu'un donnerait trois mille francs de Nouaillé, « maison et parc, droit de chasse seulement sur les fermes... »

— Sur *la* ferme ! corrigea-t-elle, d'elle-même.

— Sur *la* ferme, hélas ! — dit le notaire.

Louer Nouaillé !... Elle n'en voulut pas entendre davantage. Son notaire se moquait-il d'elle?...

Mais elle revint, de son plein gré, quelques jours après, à l'étude, et dit :

— Ce n'était pas sérieux, Thurageau, j'espère?

Le notaire cita le nom, lut la lettre de la personne qui offrait de louer la terre de Nouaillé.

Elle dit :

— Trois mille francs, c'est ridicule : Nouaillé ne vaut pas cela.

— Nouaillé vaut ce qu'on en offre.

— D'ailleurs, — dit-elle, — vous pensez bien que je ne consentirai jamais.

Thurageau s'inclina, et il ajouta :

— J'ai une autre proposition.

Madame d'Oudart parut complètement indifférente.

— Aimez-vous mieux marier monsieur votre fils?

— Marier!... — fit-elle, — et avec qui?

— Avec une jeune fille fort bien, quoique...

— Arrêtez!... il suffit... du moment qu'il y a un « quoique... »

— Je m'arrête. Autre chose : préférez-vous vendre Nouaillé... maison, parc et la ferme restant?... Babouin achèterait.

— Encore Babouin!...

— Il vous a déjà pris deux fermes : c'est vous maintenant qui formez enclave en son domaine!...

— On gagne donc tant dans la tannerie?

— Oui, quand on fabrique aussi du papier à Angoulême.

— Ah? du papier!... bravo! la matière est déjà plus noble... Écoutez, Thurageau, vous allez me trouver curieuse, mais je suis femme... et mère... Quelle est la jeune fille dont vous avez voulu me parler?

— Il y a un « quoique »!...

— Enfin quel est ce « quoique »?...

— La tannerie, justement, le papier!...

— Il s'agit de la petite Babouin?... La fille d'un marchand de peaux de bêtes qui empestent une lieue de pays!... Mais, ah çà! Thurageau, y pensez-vous?... Jamais de la vie! jamais de la vie!...

Quatre jours plus tard, un grand break de louage faisait halte à la grille de Nouaillé, au bout du parc. On entendit, de la maison, tinter la vieille cloche fêlée... Qui était-ce? Les habitués ouvraient, à l'ordinaire, tout simplement la grille... Jeannot, portant ses sabots à la main, s'élança, les pieds nus, par la châtaigneraie. Il parlementa longuement, puis remonta la châtaigneraie, toujours courant et l'air effaré. A bout de souffle, il bégaya à la cuisine :

— Ça, c'est plus fort que de jouer au bouchon!... des par-

ticuliers qui arrivent de Paris tout droit pour visiter le château! C'est quelque attrape, bien sûr : le château est-il à louer, à cette heure?... Allez prévenir madame.

Madame pâlit, s'assit, réfléchit, se dompta, — cruel moment, — puis dit :

— Il y a malentendu, évidemment, mais je ne veux pas qu'on laisse ainsi ces personnes à la porte : faites entrer !

Jeannot courut de nouveau; on entendit le grincement de la grille : le break parut sous la châtaigneraie. Il contenait un monsieur d'une soixantaine d'années, un de trente, une jeune femme, une jeune fille. La mère Agathe, la vieille bonne, les introduisit au salon et dit à Jeannot :

— Vous n'êtes qu'une bête : il y a là dedans une demoiselle qui irait à M. Alex comme un gant...

Tout ce monde-là attendit encore au salon, madame Dieulafait d'Oudart ayant voulu faire toilette. Enfin elle les reçut, non sans cérémonie, comme une visite, les embarrassa même à force de façons; ils croyaient s'être trompés d'endroit : était-ce bien là la propriété que leur avait désignée le notaire? Madame d'Oudart leur dit :

— Mais je n'ai jamais autorisé aucun notaire à indiquer ma propriété aux amateurs ! Thurageau est un vieil ami qui pousse le zèle à la manie; c'est un homme qui ne saurait voir un arpent de terrain improductif : je lui en veux, je le trouve indiscret, en vérité...

Ces messieurs allaient la trouver mauvaise. Madame d'Oudart parla encore :

— Thurageau se sera dit qu'en fait nous abandonnons Nouaillé; voici deux ans, en effet, que j'ai dû me fixer à Paris pour suivre les études de mon fils, un grand garçon maintenant...

— C'est monsieur votre fils, peut-être, — dit la jeune femme, — que nous avons croisé à cheval dans l'amour de petit chemin...

— Lui-même, madame.

— Oh ! qu'il monte bien !... Ces messieurs l'ont remarqué.

Ces messieurs acquiescèrent de la tête.

La flatterie ravigota le cœur de madame d'Oudart. Des personnes qui avaient remarqué son fils lui devenaient presque

sympathiques. Elle eut plus de force pour consommer son sacrifice, — quoiqu'elle ne pût y parvenir sans détour.

— Mon vieux père, ancien conseiller à la Cour, habitait encore ici, — reprit-elle ; — il s'y plaisait, bien que seul ; il y avait ses habitudes ; mais j'ai résolu de ne plus me séparer de lui... Par le fait, ma propriété va se trouver fort délaissée...

Les deux messieurs échangèrent un regard rapide. Pardieu, la situation se débrouillait !

— Dans l'intérêt de la propriété, de la maison même... — osèrent-ils dire.

— Oui, — fit-elle, — vous avez raison... Je sais... Une maison inoccupée...

— ... vieillit de dix ans par saison !

— Je n'ai jamais loué, je n'y pensais certes pas...

Il y eut un silence. Elle eut le courage de sourire, et elle lâcha enfin ce demi-aveu de défaite :

— La personne du locataire peut influer beaucoup sur une décision aussi grave.

La jeune femme dit :

— Vous habitez, madame, un endroit si charmant !... les chemins, la grille ancienne, l'admirable allée sous les châtaigniers...

— La maison d'habitation, hasarda l'un de ces messieurs, semble assez vaste...

Madame Dieulafait d'Oudart se leva :

— Si vous désirez jeter un coup d'œil ?...

Son cœur palpitait, les jambes lui manquaient. Elle fit visiter sa maison.

On trouva, dans la bibliothèque, le grand-père Lhommeau qui sommeillait et s'éveilla. Il ne savait point de quoi il s'agissait, croyait voir des Parisiens amis de sa fille, faisait force salutations. Madame d'Oudart dut le présenter :

— Monsieur Lhommeau, mon père, ancien conseiller à la Cour...

Mais elle ne savait — et à peu près — que le nom de l'un des visiteurs, de qui le notaire lui avait lu la lettre ; — encore ignorait-elle auquel d'entre eux il s'appliquait : — elle le bredouilla... C'était le nom du sexagénaire ; à son tour, celui-ci présenta : son fils, sa belle-fille, et la sœur de celle-ci,

— une jeune fille orpheline de père et de mère. — Monsieur Lhommeau était fort étonné ; la scène était pénible : on l'écourta en passant vite.

Madame Dieulafait d'Oudart montra la chambre de son fils, montra sa propre chambre contenant la photographie agrandie de feu le commandant son mari, avec sa croix, son épée, et cent objets familiers. De petits coins aménagés par elle elle vantait la commodité ; elle vantait la vue qu'on avait des fenêtres sur les rochers du Poitou, sur la campagne ; elle s'oubliait à dire :

— C'est ici que j'ai eu mon fils...

Ce n'étaient pas des goujats que les gens qui visitaient Nouaillé, et ils éprouvaient, de l'émoi de cette femme, une certaine gêne : ils faillirent négliger un autre étage. Les deux sœurs s'étant concertées gentiment, se refusèrent à visiter la cuisine, l'office, à cause des domestiques, et madame d'Oudart, interprétant autrement l'abstention, ne se prenait-elle pas maintenant à craindre que leur projet de location n'aboutît pas?...

Elle les mena au jardin. Les arbres à fruits étaient en fleur : pêchers, poiriers, pommiers, amandiers charmaient la vue par la débordante profusion du blanc et du rose ; blanc et rose était le parc, blanche et rose la campagne au delà des murs. Les lilas tiraient de fines langues d'un vert tendre, comme pour goûter, en délicats, la saveur du printemps. Sous un soleil déjà chaud, la terre, comme un animal, exhalait une haleine vivante. Tout germait, bourgeonnait, éclatait ; tout sentait bon ; et les abeilles, presque invisibles, innombrables, vautrées dans les corolles, laissaient croire que la nature elle-même, enivrée, chantait.

On alla jusqu'au potager, où, maintes fois, quand le soir tombait, le long du cordon de pommiers nains, la mère d'Alex avait souhaité de le voir se promener là un jour, au bras d'une jeune femme exquise, riche s'il se pouvait, et de bonne famille. Par la porte à claire-voie donnant sur la campagne, les filles du métayer, grandies, sauvages toujours, et immobiles comme des idoles, étaient là, encore, accourues pour contempler, non pas M. Alex, aujourd'hui, mais les messieurs et dames descendus du grand break de louage...

(La fin au prochain numéro.) RENÉ BOYLESVE

LE SOLEIL

Pour la plupart des hommes, le soleil est encore un « globe de feu ». Les savants les mieux informés n'en savent guère davantage ; pourtant, notre ignorance nous paraît moindre, quand nous nous rappelons celle des âges antérieurs : Anaxagore attribuait au soleil la grandeur du Péloponèse, tandis qu'Anaximandre en faisait un cercle vingt-huit fois plus grand que la terre et percé en son centre d'une ouverture par laquelle passaient ses rayons ; Xénophane croyait le soleil formé par des nuages embrasés, alors que Parménide pensait qu'il s'alimente par les vapeurs sèches de la voie lactée et que Cléanthe le supposait nourri par les exhalaisons qui s'élèvent de la terre. Pour tous, d'ailleurs, la lumière et la chaleur du soleil et des astres étaient incorruptibles, c'est-à-dire d'une essence bien supérieure à celle des chaleurs et des lumières que nous produisons sur la terre. Nous pouvons, aujourd'hui, sourire de ces chimères, mais il est plus utile d'apprendre comment la science a permis de les écarter en établissant un certain nombre de faits précis ; et cela nous sera d'autant plus facile que nos connaissances touchant la nature du soleil nous sont venues par un petit nombre de voies : par l'astronomie de position, par la mesure

du rayonnement solaire, par l'étude directe dans les lunettes et télescopes, par la spectroscopie, et enfin par l'observation des éclipses de soleil.

***

L'astronomie de position a pour but essentiel de déterminer la carte du ciel et les mouvements des astres. Elle nous montre le soleil comme une sphère, dont le volume est 1 300 000 fois plus grand que celui de la terre; autour du soleil, notre globe et les autres planètes tournent suivant les lois trouvées par Képler et ramenées par Newton à l'admirable synthèse de la gravitation universelle. Ces résultats, qui résument un nombre infini d'observations et de mesures, ont permis d'en obtenir d'autres, fort importants pour notre objet; en effet, la trajectoire elliptique des planètes peut être considérée comme due à une chute de ces astres, causée par l'attraction solaire, de même que l'orbe d'un projectile lancé par un canon résulte de l'attraction terrestre; ainsi, la connaissance des lois de Képler nous permet de calculer la vitesse et l'accélération de cette chute, et d'en déduire la force qui la produit. Cette force, l'attraction solaire, dépend des deux masses qui s'attirent et permettra, si l'une d'elles est connue, de calculer l'autre. Or nous connaissons actuellement la masse de la terre, grâce à une expérience du physicien anglais Cavendish, reprise et perfectionnée par de nombreux expérimentateurs; la masse du soleil pourra s'en déduire.

Voici donc que nous savons peser les astres ou, pour mieux dire, comparer leurs masses à celle de notre kilogramme. Je ne reproduirai pas les nombres formidables qu'on obtient par cette suite d'opérations, car ce qui nous importe, c'est moins leur valeur absolue que leur rapport au volume de l'astre, c'est-à-dire la densité. On trouve ainsi que, la densité de la terre étant 5,5 environ, — c'est-à-dire quintuple de celle de l'eau, — celle du soleil est voisine de 1,45, c'est-à-dire presque quatre fois moindre. Il ne s'agit, bien entendu, que de moyennes; pour la terre, par exemple, les corps les plus légers constituent la croûte superficielle, tandis que, dans les couches profondes, la densité peut atteindre 7, à peu près

celle du fer, et il est vraisemblable que pour le soleil, les choses se passent d'une manière analogue.

Cette faible densité moyenne du soleil est déjà de nature à nous faire réfléchir, car elle rend peu probable que la masse de cet astre soit à l'état liquide, moins encore à l'état solide; au contraire, d'après les calculs de Schuster, si l'on portait un gaz à la température élevée que nous supposons régner dans la masse solaire, il acquerrait, par suite des pressions qui règnent dans l'intérieur, une densité voisine de celle que l'expérience nous indique. Certes, nous ne pouvons guère nous faire illusion sur le caractère très aléatoire de cette hypothèse[1]; elle est seulement vraisemblable, et les savants ont éprouvé par expérience que la vraisemblance est un médiocre critérium; pourtant, mettons en réserve cette première idée, que la masse solaire est probablement constituée par des gaz ou des vapeurs portés à une haute température et soumis à une énorme compression.

***

La connaissance de la densité moyenne du soleil est, à très peu de chose près, la seule notion expérimentale que nous possédions sur sa nature interne. Faut-il nous en étonner, alors que nous ignorons tout de l'intérieur de la terre que nous habitons? Désormais, tout ce que nous allons apprendre du soleil ne se rapportera qu'à sa surface, la seule partie qui nous envoie des radiations; ces radiations forment actuellement le seul intermédiaire connu entre nous et les espaces planétaires. Par bonheur, nous savons les interroger de bien des façons.

Un premier procédé consiste à déterminer ce qu'on appelle la *constante solaire*, c'est-à-dire la quantité totale d'énergie rayonnée par le soleil à la surface de la terre. On y parvient assez aisément en exposant au soleil des *actinomètres*, c'est-à-dire des thermomètres dont la boule, recouverte de noir de fumée, absorbe tous les rayons qui tombent à sa surface; l'élévation de température indiquée par ces appareils, nous

1. Un physicien éminent, lord Kelvin, considérait encore en 1887 le soleil comme à l'état liquide.

permet de mesurer la quantité de chaleur rayonnée par le soleil; c'est en procédant de la sorte que Pouillet, Crova et Violle nous ont appris que l'énergie solaire tombant annuellement sur notre globe serait capable de fondre une couche de glace qui en recouvrirait la surface sur une épaisseur de quarante mètres. Partant de là, rien de plus simple que de calculer la chaleur totale rayonnée par le soleil dans tout l'espace, mais le nombre colossal qu'on trouve en effectuant les calculs n'a pas grand intérêt par lui-même. Il pose seulement une question à laquelle rien, jusqu'ici, n'a permis de répondre : par quels moyens le soleil subvient-il, depuis tant de siècles, à cette dépense d'énergie? Son éclat, à peu près constant depuis bien des siècles, ne permet pas de l'imaginer uniquement comme un corps chaud qui se refroidirait peu à peu : à ce régime, trois mille ans suffiraient pour l'éteindre. On a cherché l'appoint qui maintient la constance de sa température, soit dans une chute incessante de météorites à sa surface, soit dans les réactions chimiques entre les éléments qui le constituent, soit dans une compression progressive de son noyau. De ces hypothèses, la dernière est la seule qui ne se heurte pas à des difficultés insurmontables, mais elle reste suspendue dans l'espace, sans que rien la contredise formellement, mais aussi sans qu'aucune constatation expérimentale vienne lui donner son appui.

Ce qui nous importerait surtout, ce n'est pas tant de connaître le rayonnement total du soleil que de savoir déterminer sa température, élément essentiel pour nous fixer sur l'état des matières qui le constituent. Les physiciens résolvent couramment le problème de déterminer la température d'un corps d'après la grandeur et la nature de son rayonnement, mais il se présente, pour le soleil, des conditions qui rendent la solution très incertaine; il est dangereux d'appliquer les lois de nos médiocres et ternes foyers à cette puissante et radieuse fournaise; de plus, il est nécessaire, et bien difficile, de tenir compte de l'absorption exercée sur les rayons par les deux atmosphères qui entourent le soleil, d'une part, et notre globe, de l'autre. C'est pour cette double raison que les évaluations de la température solaire oscillent entre les limites les plus surprenantes : Waterston proposait le nombre de dix

millions de degrés centigrades, et le père Secchi, en 1875, se croyait raisonnable en s'arrêtant à la moitié de ce chiffre, tandis que Pouillet et, en 1875, Violle, concluaient à une température de quinze cents degrés. Pourtant, depuis, l'accord s'est fait entre les observateurs; les recherches du physicien américain Langley ont ouvert la voie à des déterminations plus certaines; en prenant pour base, non plus la quantité, mais la qualité et la répartition des radiations diverses qu'émettent les corps d'après leurs températures, on arrive à admettre, pour le soleil, une température voisine de sept mille degrés.

Qu'on se rappelle que la température d'une coulée d'acier Bessemer est voisine de dix-huit cents degrés et que celle de la partie la plus chaude de l'arc électrique atteint quatre mille degrés; on comprendra que la température probable du soleil, bien que supérieure à toutes celles que nous pouvons réaliser dans nos laboratoires, n'en est pas tellement éloignée que nous ne puissions nous faire une idée des propriétés de la matière portée à cette température; si la température solaire était telle que l'annonçaient Waterston et Secchi, nous n'aurions qu'à nous taire, et à désespérer de jamais rien comprendre à la nature du soleil. Toutefois, il ne faut pas oublier que nous ne savons rien sur la température des régions intérieures de l'astre; l'évaluation de Langley porte uniquement sur la couche lumineuse qui, seule, rayonne jusqu'à nous; on peut seulement présumer que la chaleur du globe solaire diminue, en général, du centre à la périphérie.



Les plus grands progrès qu'on ait atteints dans la connaissance du soleil sont dus à l'étude directe de sa surface, faite à la lunette et au télescope. Tant qu'on se contente de regarder l'astre à l'œil nu ou protégé par un verre coloré, son disque paraît doué d'un éclat uniforme, à peine moins vif sur les bords qu'au centre; quelquefois, mais rarement, on y peut distinguer une tache de grandeur exceptionnelle; la lunette et le télescope permettent seuls de pousser plus loin les investigations. C'est de Galilée que date cet immense progrès dans

la connaissance des espaces célestes : par la juxtaposition de deux lentilles, Galilée trouva, ou retrouva après les opticiens hollandais, la lunette terrestre et la lunette astronomique; par l'emploi de ces instruments, encore bien imparfaits et d'un grossissement médiocre, il rénova les études de physique solaire qui devaient lui coûter la vue.

Une seconde étape fut franchie par l'invention du télescope, où l'une des lentilles est remplacée par un miroir concave, invention que perfectionnèrent successivement Gregory, Newton et surtout William Herschell. Nul n'a mieux connu et plus minutieusement décrit les chemins du ciel que le célèbre astronome de Slough; nul n'a disposé de moyens plus puissants; Herschell trouva en Angleterre un appui qui lui permit de construire des appareils dont le grossissement n'a jamais été dépassé, tel le fameux télescope, long de douze mètres et large de un mètre cinquante centimètres, qui fut achevé en 1789. Herschell avait, d'ailleurs, éprouvé avec cet instrument que les télescopes les plus puissants ne sont pas ceux qui permettent les meilleures observations : leur masse énorme rend leur maniement très délicat et impose au miroir des flexions qui déforment les images ; le courant d'air qui se produit dans le tube, l'agitation incessante et inévitable de l'atmosphère, les dilatations produites par la chaleur solaire, viennent troubler la marche normale des rayons. Aussi les observateurs modernes ont-ils recours à des appareils d'apparence plus modeste, mais qui, pourtant, donnent d'aussi bons résultats. Parmi ceux qui nous ont fait connaître la face du soleil, il faut citer, au tout premier rang, le père Secchi, directeur de l'observatoire du Collège Romain, dont les observations, dirigées inlassablement vers le même objet, se sont condensées en un livre admirable[1].

Il faut ajouter que la photographie est venue, depuis trente ans, apporter une aide considérable aux observateurs : en leur permettant de fixer les détails les plus passagers des phénomènes, elle leur a donné le moyen de les étudier à loisir et de procéder à de fructueuses comparaisons.

Voyons maintenant quels faits a pu révéler l'étude de la

1. *Le Soleil*, Gauthier-Villars, éditeur, 1875.

surface solaire. On constate tout d'abord que cette surface, loin d'être uniforme, paraît au contraire irrégulière et ondulée : observée à un fort grossissement, elle semble couverte d'une multitude de petits grains brillants, analogues à des grains de riz, que sépare un réseau sombre ; par endroits, on rencontre des masses lumineuses plus étendues, auxquelles on a réservé le nom de *facules* ; les grains peuvent avoir deux à trois cents kilomètres de longueur, et les facules dix fois plus environ. Mais ce qui frappe le plus dans le disque solaire, ce sont les *taches* ; elles forment vraiment, dans la monotonie éclatante de la surface, l'élément caractéristique ; si elles n'existaient pas, ou si nous ne pouvions les étudier, nos idées sur la nature du soleil seraient bien incertaines.

Rien de plus irrégulier que les taches ; elles ont toutes les dimensions, toutes les positions, toutes les formes. Il en est qui, aux plus forts grossissements, apparaissent comme de simples points noirs qu'on appelle *pores* ; d'autres, visibles à l'œil nu, ont une surface grande plusieurs fois comme celle de la terre. Leur formation et leurs changements sont, tantôt lents, tantôt d'une rapidité déconcertante :

Le 28 juillet 1865, raconte Secchi, on n'apercevait rien d'extraordinaire, ni pores, ni facules ; le 29, il y avait simplement trois points noirs ; le 30, à dix heures trente minutes, nous fûmes bien surpris de trouver une tache énorme, correspondant à peu près au centre du disque. Le diamètre moyen de la partie troublée était quatre fois et demie environ le diamètre de la terre. Au centre, nous apercevions une masse de matière lumineuse qui semblait tourbillonner et autour de laquelle s'étaient produites de nombreuses déchirures. Au milieu de ce chaos, on pouvait distinguer quatre centres principaux de mouvement. A gauche, se présentait une vaste ouverture ; autour d'elle, des langues de feu tournoyaient en différents sens, et au milieu de ces langues on distinguait nettement des voiles à moitié lumineux qui environnaient une cavité plus noire. Au-dessus se trouvait un second centre, plus petit que le premier ; à droite, une large fente présentait grossièrement la forme d'un S. Enfin, à la partie inférieure, on voyait une autre fente allongée et recourbée, offrant à l'œil un désordre qui défie toute description. Entre ces quatre cavités, il y avait un amas de facules et de matière lumineuse présentant l'aspect d'une masse en ébullition.

Tout cet ensemble était animé de mouvements tumultueux et extrêmement rapides. Le lendemain, l'aspect était entièrement changé ;

la longueur avait presque doublé. Les jours suivants, la masse qui séparait les quatre ouvertures se transforma peu à peu en une pénombre sur laquelle étaient dispersés des grains lumineux. Puis, les centres s'isolèrent et se prononcèrent de plus en plus. Le 27 août, la grande ouverture en forme d'S subsistait encore; le 17 septembre, on voyait simplement des pores et des facules ; enfin, en octobre, il ne restait plus de traces de cette immense perturbation qui avait agité l'atmosphère du soleil.

Toutes les taches ont une histoire analogue; pourtant, à travers cette infinie variété de formes et d'évolutions, certains éléments demeurent constants. En premier lieu, on peut constater que toutes les taches sont constituées par une partie centrale presque complètement obscure, nommée *noyau*, entourée d'une zone grise, la *pénombre*, qui, vue à un fort grossissement, se décompose en une série d'éléments allongés, alternativement obscurs et brillants, laissant l'impression d'un talus raviné, au centre duquel s'ouvre un trou béant et noir.

Un autre fait d'une haute importance est la révolution des taches autour du soleil. Certaines taches, surtout celles dont la forme est régulière et sensiblement ronde, évoluent très lentement et peuvent être observées pendant plusieurs mois; mais elles ne gardent pas toujours la même place; on les voit traverser le disque solaire, du bord oriental au bord occidental. Cette demi-révolution dure quatorze jours en moyenne, puis la perturbation passe sur la face invisible du soleil, réapparaît quatorze jours après sur le bord oriental, pour faire une seconde, parfois même une troisième et une quatrième révolution avant de se dissoudre dans le néant.

Ces apparences avaient été attribuées par les premiers observateurs à des planètes passant sur le soleil, mais on sait depuis Galilée que cette hypothèse est inacceptable, car on voit fréquemment plusieurs taches simultanées, qui décrivent dans le même temps sur le soleil des trajectoires parallèles; et, d'autre part, les facules elles-mêmes semblent entraînées par le même mouvement de rotation. Enfin tous les détails de ce mouvement ne peuvent admettre qu'une seule explication : c'est que la surface lumineuse du soleil, à laquelle appartiennent ces taches, est animée d'une rotation d'ensemble autour d'un axe, qui est la ligne des pôles du

soleil, rotation dont la période est voisine de vingt-cinq jours et demi[1].

Du reste, cette rotation de la surface solaire s'est trouvée confirmée par des expériences procédant d'un principe entièrement différent, et qu'une comparaison va rendre compréhensible : lorsque deux trains se déplacent en sens contraire et se croisent, le voyageur emporté par l'un deux constate que le son rendu par le sifflet de l'autre est plus aigu quand les deux trains se rapprochent, et plus grave quand ils s'éloignent. La raison de ce fait d'expérience a été donnée par Doppler en 1842 : tant que l'observateur va à la rencontre des ondes vibrantes émanées du sifflet, il en reçoit un plus grand nombre par seconde que s'il restait immobile ; il en reçoit moins quand, au contraire, il fuit ces ondes sonores en s'éloignant de leur source. Cette proposition s'applique tout aussi bien aux vibrations lumineuses : quand un corps lumineux, donnant une radiation simple, se rapproche ou s'éloigne de l'observateur avec une grande vitesse, cette lumière paraît correspondre, dans le premier cas à des vibrations plus rapides, à des vibrations plus lentes dans le second ; or, comme chaque radiation est définie par sa position dans le spectre, qui s'étend du rouge pour les vibrations lentes au violet pour les vibrations plus rapides, on verra cette position se déplacer vers le violet, si la source se rapproche, et vers le rouge si elle s'éloigne.

Qu'on vise, dès lors, successivement le bord oriental, puis le bord occidental du soleil, en notant la place qu'occupe dans le spectre une radiation déterminée émise par ces deux bords : on trouvera entre ces deux places un léger, mais sensible écart, dont la mesure permettra de connaître la vitesse avec laquelle le bord oriental du soleil se rapproche de nous, tandis que l'autre bord s'en éloigne par suite de la rotation de l'astre sur lui-même. Les résultats trouvés par cette voie concordent avec celui qu'on peut déduire du déplacement des taches.

Cette connaissance de la rotation solaire, pour intéres-

1. Et non pas vingt-huit jours, comme on pourrait le conclure, de la durée du déplacement apparent d'un bord à l'autre du soleil, parce qu'il faut tenir compte de la translation de la terre pendant le même temps.

sante qu'elle soit par elle-même, n'aurait pas arrêté notre attention si longtemps, si nous ne devions, par elle, acquérir une notion du plus haut intérêt : les astronomes ont observé des milliers de taches ; ils ont toujours constaté que les taches équatoriales tournaient plus vite que les taches voisines de l'un ou l'autre pôle ; la durée de rotation atteint 24 jours, 9 à l'équateur, 25 jours, 7 à la latitude de 20 degrés, et 26 jours, 7 à la latitude de 35 degrés. Ainsi la surface du soleil ne tourne pas d'un seul bloc, comme il arriverait si cette surface formait une croûte solide ; et nous devons rapprocher de ce résultat, acquis avec une pleine certitude, un autre fait qui en complétera la portée. En discutant les variations de l'aiguille aimantée à la surface de la terre, on y a constaté une périodicité, dont la durée est très voisine de la durée de rotation de la zone équatoriale solaire ; il est vraisemblable que cette coïncidence n'est pas fortuite et que le soleil modifie le magnétisme terrestre.

Ainsi, nous avons acquis, par l'observation attentive des taches, la certitude que la surface extérieure, brillante, du soleil est fluide, et des raisons nouvelles de penser qu'il en est de même des régions centrales ; ces résultats sont en parfait accord avec ce que nous avions présumé d'après la densité moyenne et la température.

Mais nous avons encore beaucoup à apprendre en étudiant attentivement les taches ; nous ne connaissons encore ni leur nature ni leur origine, et la question est restée longtemps indécise, car Galilée les prenait pour des nuages flottant dans l'atmosphère solaire, et de Lalande pour des montagnes dont les flancs plus ou moins escarpés produisaient le phénomène de la pénombre ; Derham y voyait des fumées sorties des cratères volcaniques du soleil, et beaucoup de savants les considéraient comme des scories flottant sur un océan embrasé. Mais depuis les observations de Wilson, qui datent de 1774, corroborées par William Herschell, le doute n'est plus permis sur leur véritable forme : les taches sont des cavités à pans inclinés, percées à travers la zone lumineuse extérieure, et s'ouvrant sur une région intérieure obscure. En effet, lorsqu'on suit dans son déplacement une tache régulière, arrondie et à variation lente, on la voit, à mesure qu'elle se

rapproche du bord, prendre une forme ovale, puis se rétrécir au point de devenir linéaire, et la suite des apparences observées concorde absolument avec les effets de projection donnés par un trou observé d'abord normalement, puis sous des obliquités croissantes; cette observation, contrôlée à mainte reprise par divers astronomes, nous force à rejeter toute autre explication que celle de Wilson.



Jusqu'ici nous avons examiné, en bloc, la lumière émise par les différents points du soleil; nous allons maintenant analyser les radiations complexes qui émanent de l'astre. On sait que l'emploi du prisme permet d'effectuer ce classement; Kirchhoff et Bunsen, les véritables créateurs de l'analyse spectrale, ont créé un appareil, le spectroscope, fondé sur cette propriété et dont l'emploi a permis de caractériser les différentes sources lumineuses par la nature de leurs radiations. Il ne sera pas inutile de résumer brièvement les vérités acquises dans les laboratoires, avant d'en faire l'application aux recherches astronomiques.

Rappelons d'abord que les corps solides ou liquides incandescents, examinés au spectroscope, donnent un spectre continu, formé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, étalées du rouge jusqu'au violet; telle sera la lumière émise par les charbons de l'arc électrique ou par une coulée d'acier au sortir du creuset; mais nous retrouvons le même spectre continu dans la flamme d'une bougie, d'une lampe ou du gaz d'éclairage. Il importe de ne pas perdre de vue que ce qui, dans ces flammes, nous éclaire et nous donne ce spectre est encore un solide, constitué par des parcelles de carbone en suspension dans la masse gazeuse et échauffées par elle. Au contraire, les corps qui sont vraiment à l'état de gaz ou de vapeurs, sans inclusion d'éléments plus condensés, se caractérisent par la pauvreté de leur émission lumineuse ; leur spectre, lorsqu'ils sont portés à haute température, est constitué par un certain nombre de raies très fines, caractéristiques de leur nature chimique; ces raies, séparées par des intervalles obscurs, occupent dans le champ de vision du

spectroscope des places bien déterminées. Cette propriété, particulièrement nette pour l'hydrogène et les vapeurs des métaux, a permis de reconnaître et de caractériser chaque corps simple par les raies qu'il fournit à haute température ; le sodium en vapeur, par exemple, donne deux raies jaunes très rapprochées ; l'hydrogène émet quatre radiations principales : une rouge très brillante, une bleue et deux autres violettes ; la vapeur de fer fournit un spectre admirable formé par plusieurs centaines de raies.

Ce n'est pas tout : on peut caractériser les corps, non seulement par la lumière qu'ils émettent, mais aussi par celle qu'ils arrêtent, qu'ils absorbent ; un verre rouge nous paraît tel parce qu'il est opaque pour toutes les lumières, la rouge exceptée ; si on le place entre une source de lumière blanche et le spectroscope, le spectre continu donné par la source paraîtra traversé par une série de larges bandes sombres ou de fines raies noires, suivant le cas ; bandes et raies représentent les radiations manquantes, absorbées par le corps interposé, et la nature de ce corps se trouvera révélée par elles, comme tout à l'heure les vapeurs métalliques incandescentes l'étaient par leur spectre d'émission ; ainsi les gaz de l'atmosphère, principalement l'oxygène et la vapeur d'eau, pris sous une grande épaisseur, se caractérisent chacun par de nombreuses raies noires.

Pendant longtemps, on n'a soupçonné aucune relation entre les spectres d'émission et d'absorption ; leur étude formait deux chapitres séparés de la spectroscopie, lorsque les travaux de Foucault et de Kirchhoff établirent entre eux la relation suivante : les radiations émises par une vapeur incandescente sont absorbées par la même vapeur moins chaude. Il nous est impossible d'examiner les problèmes que soulève cette propriété ; nous nous contenterons d'en fixer le sens en rappelant l'expérience caractéristique par laquelle on l'établit d'ordinaire : si l'on examine au spectroscope la lumière jaune très brillante obtenue en volatilisant un grain de sodium dans la flamme très chaude d'une lampe d'émailleur, elle paraît constituée, comme nous l'avons déjà dit, par deux raies jaunes très voisines. Interposons maintenant entre cette flamme et le spectroscope une flamme d'alcool, moins chaude que la précédente

et contenant également du sodium vaporisé; nous verrons, aux deux raies brillantes de tout à l'heure, se substituer, place pour place, deux raies sombres découpées dans le champ faiblement éclairé du spectroscope : tel est le phénomène du *renversement des raies*.

***

Toutes ces propriétés vont nous servir dans notre étude du spectre solaire. Pour procéder à cette étude, on forme, à l'aide d'une combinaison appropriée de lentilles, une image du soleil, ayant vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre et on en examine au spectroscope les différentes régions. Dans la majeure partie des cas, c'est-à-dire tant qu'on ne pointe ni sur une tache, ni sur le bord extrême de l'astre, on observe le spectre bien connu du soleil, celui qui constitue la majeure partie de sa radiation ; il comprend toute la gamme des couleurs étalées du rouge au violet, sans compter les prolongements invisibles, le spectre calorifique ou infra-rouge et le spectre chimique ou ultra-violet. C'est, à n'en point douter, le spectre d'émission commun à tous les corps solides ou liquides portés à une haute température. Nous sommes donc amenés à cette conclusion que la surface extérieure brillante de l'astre, à laquelle on donne le nom de *photosphère*, contient des solides ou des liquides; comme, d'autre part, nous savons de façon non moins certaine, qu'elle ne forme pas un tout cohérent, nous ne pouvons la concevoir que formée de particules fort ténues, en suspension dans une masse gazeuse, où elles jouent le même rôle que le carbone en poussière dans la flamme d'une bougie.

Quelle est l'épaisseur de la photosphère, et qu'y a-t-il à son intérieur? La seule manière de s'en faire une idée consiste à regarder à travers ces fenêtres ouvertes vers l'intérieur de l'astre qui constituent les taches; or les mesures effectuées par Wilson et Secchi indiquent que la profondeur moyenne des taches est d'environ deux à trois mille kilomètres, grandeur insignifiante par rapport aux dimensions du soleil; nous sommes donc portés à conclure que la photosphère n'est qu'une pellicule à la surface de l'astre. Quant aux couches

profondes, il paraît indiqué, pour en déterminer la nature, de diriger le spectroscope vers le centre des taches, mais les résultats obtenus jusqu'ici sont d'une complexité qui défie l'analyse et qui ne laisse place qu'à de bien faibles probabilités. La médiocre intensité du spectre continu donné par ces taches, la présence de plusieurs raies brillantes, sont d'accord avec l'hypothèse, déjà émise, d'après laquelle le noyau solaire serait à l'état gazeux ; on est obligé, jusqu'à présent, de s'en tenir à ces vagues suppositions.

Nous pouvons, en portant notre attention sur un autre point, acquérir des connaissances mieux assurées. Nous avons dit que le soleil est moins lumineux sur les bords qu'en son centre ; c'est là un fait qui peut échapper à l'observation courante parce que l'éclat incomparable de l'astre fait perdre à notre rétine toute sensibilité, mais il est manifesté, soit par la photographie, soit par des comparaisons photométriques faites sur l'image, suffisamment agrandie, du soleil. On trouve ainsi que le centre du disque solaire est environ cinq fois plus lumineux que sa périphérie ; d'autre part, le contour de l'astre a une couleur nettement rougeâtre ; de semblables particularités seraient inexplicables si le soleil était limité à sa photosphère ; elles ne peuvent s'expliquer que par l'existence d'une atmosphère absorbante qui diminue les rayons émanés obliquement du contour de l'astre plus que ceux qui proviennent des régions centrales ; au contraire, la lune, qui est dépourvue d'atmosphère, nous apparaît comme une surface à peu près plane, c'est-à-dire également éclairée sur toute sa surface.

Nous voici donc prévenus en faveur de l'existence d'une atmosphère gazeuse extérieure à la photosphère, et nous sommes en état de comprendre et d'interpréter la propriété caractéristique du spectre solaire. Ce spectre brillant n'est pas rigoureusement continu ; il est traversé par une multitude de raies noires qui y occupent des positions fixes ; les physiciens ont repéré des milliers de ces raies, qui proviennent évidemment de l'absorption exercée par les milieux gazeux placés entre nous et la photosphère. Il est d'abord un de ces milieux dont les propriétés nous sont bien connues, c'est l'atmosphère terrestre ; de fait, nous retrouvons dans le spectre solaire

toutes les raies d'absorption de l'oxygène et de la vapeur d'eau, avec les caractères qui nous en garantissent l'origine : elles sont plus marquées quand le soleil est près de l'horizon, parce qu'alors sa lumière traverse notre atmosphère sous une épaisseur plus grande ; et d'autre part, toutes les raies spéciales à la vapeur d'eau disparaissent lors des grands froids, c'est-à-dire quand notre atmosphère est parfaitement privée d'eau en vapeur.

Mais, en dehors de ces raies, dites raies *telluriques*, qui ne peuvent rien nous apprendre de bien original, il en est beaucoup d'autres, peut-être les deux tiers du nombre total, qui ont nécessairement une origine toute différente. Or les premiers spectroscopistes, entre autres Kirchhoff, n'avaient pas tardé à reconnaître que presque toutes ces autres raies noires occupent, dans le champ du spectroscope, la même place qu'y tiendraient les raies brillantes d'émission de l'hydrogène et d'un certain nombre de vapeurs métalliques : ainsi, quatre cent quatre-vingt-dix raies du fer ont pu être identifiées avec autant de raies noires du spectre solaire. Un pareil nombre de coïncidences ne saurait être fortuit et nous amène à conclure qu'autour de la photosphère se trouve une couche gazeuse absorbante moins chaude et contenant, outre l'hydrogène, des vapeurs de nombreux corps simples : sodium, baryum, calcium, magnésium, fer, manganèse, chrome, cobalt, nickel, zinc, cuivre, titane, strontium, etc. C'est une grande partie des matériaux avec lesquels est pétrie notre terre. Voici donc, établie sans contestation, l'existence d'une couche gazeuse extérieure à la photosphère, couche à laquelle les astronomes ont donné le nom de *chromosphère*.

Nous verrons, dans un prochain article, comment l'observation des éclipses totales du soleil a permis d'observer à l'œil nu l'atmosphère solaire; mais ce moyen exceptionnel n'est pas le seul qui nous permettra d'en faire l'étude. En 1868, M. Janssen et Sir Norman Lockyer trouvèrent simultanément la méthode qui a permis l'observation quotidienne de la chromosphère : elle consiste à former une image agrandie du disque solaire, contre le bord de laquelle on place la fente du spectroscope, c'est-à-dire l'ouverture rectiligne très étroite par laquelle entre dans l'instrument la lumière qu'il analyse.

L'expérience est délicate, car la zone à observer forme une couche très mince autour de la photosphère. Tant qu'on vise le disque lui-même, on obtient le spectre brillant accoutumé, traversé de raies noires, mais au moment précis où l'on a dépassé la photosphère, l'aspect change du tout au tout; le champ du spectroscope devient obscur, à l'exception de quelques raies brillantes, qui caractérisent une masse gazeuse portée à haute température. Nous voilà donc assurés, par une expérience directe et décisive, de l'existence de la chromosphère; il s'agit maintenant de savoir quels éléments la constituent, quelles sont sa forme et ses dimensions.

*
* *

Le spectroscope répond immédiatement à la première question; il suffit de déterminer la position des raies brillantes émises par la chromosphère, et de chercher à les identifier avec les raies des corps connus. Or, on reconnaît sans hésitation les raies caractéristiques de l'hydrogène; leur éclat et leur présence constante nous prouvent que l'hydrogène est l'élément fondamental de la chromosphère; c'est à lui que cette couche gazeuse doit la coloration rouge qui lui a valu son nom, et dont nous constatons l'effet par la teinte rougeâtre des bords du soleil; mais cet effet se fait sentir sur la surface entière de l'astre; la chromosphère est comme un voile rouge étendu sur son disque; si nous pouvions l'arracher et mettre la photosphère à nu, celle-ci nous paraîtrait bleue[1].

Outre l'hydrogène, la chromosphère est injectée, mais d'une façon plus irrégulière, de nombreuses vapeurs métalliques de magnésium, sodium, calcium, fer, chrome, etc. Elle renferme un autre élément encore : parmi les raies brillantes de la chromosphère, une raie jaune s'est longtemps refusée à toute identification avec celles des corps terrestres connus; les astronomes, en désespoir de cause et après avoir rejeté

1. Nous avons vu dans un article antérieur (*L'Éclairage par incandescence*), que la couleur des solides incandescents vire du rouge au blanc, puis au bleu à mesure que leur température s'élève : c'est ainsi que l'arc électrique, à 4 000 degrés, est déjà nettement bleuâtre. Cette couleur bleue doit être encore plus accentuée pour la photosphère, portée à 7 000 degrés.

toutes les autres hypothèses, l'attribuèrent à un corps inconnu, sans doute analogue à l'hydrogène, et qu'ils appelèrent l'*hélium*. Mais on a constaté, depuis, que l'hélium existe sur notre planète; sa présence a été reconnue dans un minéral du Groenland nommé la clévéite, dans certaines eaux minérales et même dans notre atmosphère; l'ensemble de ses propriétés le rapproche de l'hydrogène : exemple vraiment admirable de la certitude des méthodes spectroscopiques !

La chromosphère n'est pas une couche uniforme; il est intéressant de déterminer sa répartition. Le spectroscope, qui ne paraissait nullement destiné à cet objet, a fourni cependant la solution la plus élégante du problème, solution indiquée d'abord par Huggins, et employée depuis par tous les astronomes. Il suffit, en effet, de placer la fente, suffisamment élargie, du spectroscope tangentiellement au bord de l'image du soleil pour apercevoir dans le champ de l'appareil une image de la partie visée de la chromosphère; cette image se forme à l'endroit où fut apparue, avec une fente étroite, la raie rouge caractéristique de l'hydrogène. La chromosphère nous était normalement invisible parce que son éclat très restreint, sauf pour cette radiation rouge, était noyé dans la lumière aveuglante de la photosphère; mais le spectroscope, en remettant chaque radiation à sa place, permet l'observation de la chromosphère à la lumière qui lui est le plus favorable.

Le procédé d'observation découvert par Huggins a permis une exploration méthodique de la chromosphère; nous connaissons maintenant en détail cette couche du soleil; nous savons que son épaisseur moyenne est très restreinte, voisine de huit mille kilomètres; elle n'augmente donc que d'un cent soixante-quinzième le diamètre du soleil. Moulée d'un côté sur la photosphère, elle présente sur sa face extérieure les formes les plus irrégulières et les plus variables : tantôt plane comme la surface d'une mer, plus souvent garnie de filaments lumineux semblables à des poils brillants tous inclinés dans le même sens, du moins au même instant et dans une même région; parfois enfin, elle se soulève au-dessus de son niveau général en amas monstrueux, auxquels on a donné le nom de *protubérances*.

Les protubérances prennent les formes les plus variables, dont on a essayé de distinguer les principaux types par les noms d'*amas*, de *jets* et de *panaches*; mais ce qui frappe le plus l'observateur, c'est l'agitation incessante qui brasse toute cette masse gazeuse et la soulève, aux instants de violentes éruptions, à plusieurs centaines de mille kilomètres, avec des vitesses qui peuvent atteindre et dépasser deux cents kilomètres par seconde. Donnons en exemple une observation de Secchi :

Le 16 octobre 1871, à neuf heures dix, la partie occidentale du soleil ne présentait rien de remarquable ; à neuf heures trente, il se manifesta une flamme conique très vive, située à l'ouest, à 85 degrés du pôle ; près de là, à une distance de 5 degrés environ, il y avait un cumulus large et diffus ; à neuf heures trente six, la flamme avait doublé en hauteur et en largeur, elle semblait avoir absorbé le cumulus dont nous venons de parler. A neuf heures quarante-trois, tout est changé : la flamme a pris la forme d'un éventail formé de jets très vifs, terminés à leur sommet par des langues de feu. A neuf heures quarante-neuf, il se produit une dilatation très considérable en largeur et hauteur ; c'est une véritable gerbe de feu d'artifice ; on voit, à gauche, une masse énorme de rayons paraboliques retombant sur le soleil ; quelques masses brillantes sont suspendues et complètement isolées de la chromosphère, elles ressemblent à des fusées qui viennent d'éclater. A neuf heures cinquante-six, les masses continuent à s'élever, mais la lumière devient plus rare ; on distingue trois jets principaux. Plusieurs langues de feu, formées par des filets interrompus, restent isolées dans les régions supérieures ; la plus grande hauteur du jet vertical est de dix fois environ le diamètre de la terre. A dix heures douze, tout était fini ; il ne restait plus que deux petites flammes, et il ne se produisit rien de nouveau pendant le reste de la journée.

Ainsi, ces éruptions trahissent l'activité de la chromosphère, tandis que celle de la photosphère se manifeste par les variations des taches et des facules, et la question se pose immédiatement de savoir si ces deux phénomènes n'ont pas une commune origine. On a remarqué, depuis longtemps, qu'ils se produisent l'un et l'autre de préférence dans la zone équatoriale du soleil, et que les périodes où il y a le plus de taches sont aussi celles où la chromosphère paraît le plus agitée. En général, il est difficile de comparer les taches, visibles dans

l'intérieur du disque, et les protubérances, observables seulement sur son contour. Cependant on est assuré aujourd'hui qu'elles sont, en général, les effets d'une même perturbation : quand on observe une violente éruption en un point du bord oriental du soleil, on est à peu près assuré de voir, le lendemain, une tache à l'endroit où ce point a été transporté, à l'intérieur du disque, par la rotation solaire ; inversement, une tache de forme variable et tourmentée, en abordant le contour occidental de l'astre, se trahit par le soulèvement de la chromosphère. On remarque aussi que les facules, qui semblent être des régions en relief de la photosphère, paraissent en général accompagner les mouvements ascendants d'hydrogène à peu près pur, tandis que les éruptions qui recouvrent les taches paraissent, d'après leur examen spectroscopique, formées d'hydrogène injecté de nombreuses vapeurs métalliques.

***

Nos connaissances ne se seraient peut-être pas étendues au delà de la chromosphère et des protubérances, si les éclipses totales de soleil n'avaient réalisé devant nous une gigantesque expérience. En faisant passer, de temps en temps, l'écran de la lune devant le disque du soleil, la nature nous protège, pour un instant, contre l'éclat de la photosphère et nous permet d'observer les zones qui l'entourent. Alors apparaissent, visibles à l'œil nu, les protubérances de la chromosphère. Mais, par delà cette couche, la lumière ne cesse pas brusquement ; une lueur continue et dégradée s'étend autour du soleil, sur une épaisseur supérieure au diamètre de la photosphère, et constitue ce qu'on appelle la *couronne*. Cette lueur n'est pas exactement concentrique à l'astre ; elle est plus étroite dans les régions polaires et beaucoup plus large en face des protubérances ; observée au spectroscope, elle donne un double spectre, formé, d'une part, d'une lumière continue allant du rouge au bleu, et d'autre part, de raies brillantes et séparées. Ces raies prouvent que la couronne est lumineuse par elle-même; leur examen manifeste la présence de différents corps, dont le principal est encore l'hydrogène.

Quant au spectre continu, il prouve l'existence d'une poussière solide, peu dense, nous envoyant de la lumière, soit par émission directe, soit par diffusion de la lumière reçue de la photosphère.

L'étude de la couronne constitue une des principales occupations des physiciens et des astronomes, lors des éclipses totales ; à ce titre, nous aurons l'occasion de l'étudier plus en détail dans un prochain article. Nous en avons assez dit, cependant, pour qu'on puisse prendre, maintenant, une idée sommaire de la constitution générale du soleil. Nous nous représentons cet astre comme une masse fluide, vraisemblablement gazeuse dans son ensemble, animée d'un mouvement de rotation qui va en diminuant des régions centrales vers les zones périphériques, et portée à une température très élevée, qui varie, en général, dans le même sens. Peut-être les matières dont la densité de vapeur est la plus grande, comme l'or, le platine, occupent-elles le centre de l'astre, tandis que les plus légères, l'hydrogène, le sodium, s'étagent vers la périphérie ; ainsi s'expliquerait l'absence des raies caractéristiques des métaux lourds, que constatent les observations spectroscopiques de la zone superficielle. La température du noyau central est assez élevée pour que la matière n'y puisse exister qu'à l'état de corps simples isolés ; mais les variations de la température, jointes sans doute à d'autres actions, déterminent sans cesse un brassage vertical qui amène la matière de l'intérieur dans une zone relativement plus froide, la zone des réactions chimiques ou photosphère : c'est là, sans doute, que se forment à l'état de poussière impalpable la chaux, la magnésie, le carbone ; c'est là aussi peut-être que les métaux réfractaires se condensent pour un instant en fines gouttelettes incandescentes ; puis tout retombe dans l'abîme surchauffé des régions intérieures pour s'y gazéifier derechef, en attendant qu'un nouveau tourbillon le ramène dans la photosphère.

Par endroits, les éruptions de la matière centrale atteignent assez d'ampleur et de violence pour percer la photosphère et, à travers la masse brûlante des gaz projetés, nous apercevons la profondeur obscure du noyau ; souvent, des mouvements tourbillonnaires assurent à la tache ainsi formée une perma-

nence et une régularité plus grandes ; d'autres fois le trou se referme après l'éruption et la photosphère reprend sa continuité. Mais, même en dehors des taches, la surface n'est jamais tranquille ; les granulations de cette surface montrent son irrégularité, et les facules constituent des boursouflures plus étendues et assez hautes, parfois, pour traverser entièrement la couche chromosphérique. Celle-ci, dont la température est inférieure d'un ou deux milliers de degrés à celle de la photosphère, est constamment ébranlée par l'agitation des couches sous-jacentes ; sa masse hydrogénée s'injecte à chaque instant de vapeurs métalliques, échappées par tous les pores de la photosphère. Elle se prolonge à son tour par la couronne, mélange d'hydrogène, de gaz et de poussières incandescents, dont la température et la densité diminuent peu à peu, à mesure qu'on s'avance dans le vide interplanétaire.

***

Telle est, en gros, l'idée que nous pouvons nous faire actuellement du « globe de feu » qui guide et réchauffe le cortège des planètes. Il ne restera peut-être pas, dans un siècle, grand'chose de nos théories, car l'attaque du problème solaire est menée vigoureusement. D'ailleurs, les découvertes faites sur le soleil se contrôlent et s'enrichissent par tout ce qu'on peut trouver de nouveau dans le ciel ; cet astre n'est, après tout, qu'une étoile comme les autres ; les nébuleuses et les autres étoiles, en nous racontant son histoire, nous aideront certainement à mieux comprendre sa nature.

L. HOULLEVIGUE

EUGÈNE FROMENTIN

ET

« DOMINIQUE »

— D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS —

A madame Arvède Barine.

Eugène Fromentin aura dans quelques semaines son monument à La Rochelle, où il est né. Qu'eût-il pensé de cet honneur? Il ne semble que juste à la mesure d'un artiste d'une espèce si rare qu'on le dirait volontiers unique. « Il a deux muses : il est peintre en deux langues », disait déjà de lui Sainte-Beuve. Comment se constitua en lui ce privilège? Comment s'élabora ce complexe talent et par quel singulier travail des circonstances ou de la nature devint-il maître, et maître admirable, sur le double instrument?

Dans un livre fameux entre les délicats, l'auteur a conté cette histoire; mais la vérité s'y dérobe autant qu'elle s'y révèle et ne se montre qu'à demi sous la pudeur des fictions. Le plus sûr est sans doute d'aller dans son pays pour prendre l'air de ces contrées, pour recueillir ses traces, évoquer sa mémoire sur sa terre natale, cet Aunis qu'il aima, où il vécut enfant, où il revint enfin s'endormir avant l'âge, et dont il dit qu'il lui ressemble. Là, dans les choses et dans les lieux, sur les plaines et le long des grèves, s'écrivit jour par jour le texte primitif d'un roman dont lui-même, depuis, nous a fait la confidence inoubliable: c'est dans ce texte épars, vivant, que l'on s'est proposé de relire *Dominique*.

Grâce à la bienveillance de personnes qui le connurent,

soit de ses amis, soit de ses proches, nous avons réussi au gré de nos désirs. Nous n'avons fait dans les pages suivantes que rapporter ce que nous avons vu, ce qu'elles seules, souvent, peuvent permettre de voir, et nous n'avons eu, d'un bout à l'autre, qu'à rédiger, en quelque sorte, la dictée de leurs souvenirs.

I

La Rochelle n'est plus à décrire. Le vieux port est classique : Corot l'a peint vingt fois. Ce qu'il y trouvait d'incomparable, ce n'est pas sa structure grandiose de havre féodal, — ses quatre tours, semblables aux montants de pierre d'un *travail*, étranglant l'Océan de leurs quatre donjons, et dont la plus lointaine, celle de la Lanterne, fut au XVe siècle si joliment coiffée d'une flèche à clochetons, servant de phare ; — ce n'est pas, par contraste à ce cadre héroïque, le tranquille mouvement d'un port de pêche ; — ce n'est pas ce qu'on voit partout, le goudron des coques, le bleu vif des palettes, le vermillon des gouvernails, l'ocre ou la sépia des voiles, les filets pour sécher drapés sur les mâtures et, pour tromper le poisson, teints de nuances tendres, lilas ou bleu de ciel ; — ce n'est rien de tout cet ensemble peut-être unique au monde, splendide de couleurs, de dessin saisissant : ce qui l'enchantait, le vieux maître, c'est la lumière.

Elle est exquise. Au gré des heures et des nuages, elle offre cette pureté saline, cette santé de l'air sensible au regard même, cette limpidité de source que, dans ses paysages, nous essayons misérablement de rendre par les mots d'argent ou de nacre, et qui n'a qu'un nom : couleur du temps. Quant à Fromentin, même au retour des grands flamboiements du désert, il n'en savait pas de plus belle. Avec moins d'éblouissement, elle lui donnait plus de satisfaction et, avec moins d'éclat, plus de clarté. Elle n'aveugle ni n'absorbe. Elle prend le soin de définir ce qu'elle éclaire ; elle se tempère de jours et d'ombres. On dirait une intelligence radieuse, une raison faite lumière. Ce grand connaisseur la disait sans pareille ; mais c'était celle où il avait ouvert les yeux.

La ville, contre toute attente, est très gaie. Et, chose ici bien surprenante, — comme à Padoue, comme à Bologne, comme à Annecy, — plus ou moins régulières, plus ou moins capricieuses, mais toujours naturelles et souvent avec grâce, la plupart des vieilles rues sont construites en arcades.

Elles abondent, d'ailleurs, les maisons charmantes. Quant à celle où naquit Fromentin, près de l'Hôtel de Ville, elle a disparu. Par bonheur, un dessin du Musée nous la décrit avec la minutie d'un amateur et d'un ami, telle qu'elle existait encore il y a quarante ans. Par un artifice assez naïf, montrant à la fois contenant et contenu, l'ingénieux auteur réunit toute la maisonnée sur le pas de la porte. La scène est d'une gaucherie plaisante. Le vieux docteur Fromentin, en chapeau, cravate et favoris Louis-Philippe, installé dans son tilbury et tirant sur les rênes, tout en insistant sur une note qu'il confie à son fils et confrère Charles; le vieux Pierre qui tient la tête du cheval et la flatte pour le calmer, en menaçant le chien qui jappe; l'antique bonne qui accourt, coiffe et jupons au vent, et apporte le fouet et les provisions oubliées; le chat noir qui la suit, s'arrête et considère, prêt à fuir; Eugène, correctement pincé dans sa jaquette, causant à l'écart avec sa mère en mantille « à l'impératrice », et fort gracieuse encore; à gauche enfin, au dernier plan, le voisin Masson qui, sous son vieil auvent, rempaille une chaise, — n'est-ce pas une gravure de genre toute faite : si vous voulez, les *Adieux du Médecin*?

La maison abattue vaut-elle qu'on la regrette? C'était une demeure quelconque, à trois étages, bizarrement percés d'une large fenêtre, flanquée de deux étroites : elle arborait pignon sur rue, et aux angles du toit grimaçaient deux gargouilles. Ce qu'elle avait de plus remarquable, c'est l'audacieuse saillie qu'elle faisait sur la rue : elle l'eût à moitié obstruée sans le large passage ouvert sous son arcade. A la mode d'autrefois, à chacun des piliers s'adossait une borne servant de montoir aux cavaliers, sous un anneau scellé pour attacher les bêtes. On entrait, sous l'arcade, dans une petite cour humide et surannée, suivie d'un jardin où l'on montait par trois marches : terrain étroit, croupissant d'ombre entre ses hautes clôtures, et dont les plantes captives ressemblaient à la végétation des citernes.

C'est à peu près la demeure d'Ormesson, où madame Ceyssac conduit son neveu Dominique. De la chambre du haut devaient se voir, en effet, « des toits, des dortoirs, des couvents ». L'enfant devait entendre, de tous les coins de la ville, venir le son des heures. Et les démolisseurs n'ont-ils pas hésité un moment, étonnés, devant les murs couverts de dates et d'hiéroglyphes, — mystérieux réseau composé des mille figures secrètes d'une astrologie du souvenir, dont le romancier prêta l'habitude à son héros et qu'il transporta lui-même, comme une araignée partout rattache ses toiles, dans tous les lieux qu'il habita?

***

Mais ce n'est pas à la ville qu'on aime à se figurer Dominique : nul ne chérit ce personnage sans une prédilection pour son château des Trembles. Il existe : on en montre aux environs l'original, ou plutôt les originaux.

Il y en a trois. En gros, et pour ce qui, en Dominique, est du maire de village et du gentilhomme vigneron, le château représente, à une lieue de la côte, dans un pli de terrain humide et vert, la ferme importante appelée le Vaugoin. Pour les tourelles « à pignons d'ardoises » qui signalent modestement la mince seigneurie de Bray, c'est un agrément de fantaisie, provenant d'un manoir éloigné. Mais pour l'ensemble du tableau, pour ses traits les plus intimes, l'écrivain s'est borné à peindre la maison de ses parents au village de Saint-Maurice.

C'est un bâtiment blanc et de peu d'apparence, moitié ferme, moitié villa, formant trois côtés d'un carré. Le corps de logis du fond, seul habitable, n'est qu'un rez-de-chaussée élevé de quelques marches; le reste peut servir de granges ou de communs. Dans un coin de la cour, un bûcher, une volière; quelques arbustes frileux, plantés le long des murs, à déplanter l'hiver : le tout irréprochable de soin et de tenue, ni fort ancien ni fort moderne, et — hormis, du côté du jardin, une jolie terrasse à colonnade blanche, rappelant Louis XVI et Pompéï — sans âge aussi bien que sans style.

Le jardin, où l'imagination de l'enfant se créait des tableaux

romanesques, des promenades de dames de jadis en robes d'apparat, est proprement un jardin de curé : des poiriers en espalier, des plants de framboises, des planches de légumes, une allée au soleil et, tout au bout, flanquée de deux lauriers géométriquement cubiques, une grille ouvrant sur les champs, puis sur la mer, souvent noire et rugueuse comme une autre terre labourée.

C'est là le jardin domestique. A gauche est le jardin sauvage : un petit bois inculte, abandonné, touffu, traversé de blancheurs de frênes et de trembles, et bien connu de tous les oiseaux du pays. Entre cet ordre et ce désordre — deux paradis pour un gamin — une allée de tilleuls forme frontière, docte et raisonneuse, « où l'on marche peu », et dont le jour glauque qui la baigne, le fût de colonne au milieu, qui supporte un iris dans un vase de fonte, la plate-bande d'herbe spongieuse qui, d'un bout à l'autre, soumet aux pieds un tapis étoilé de mousses blanches, tout invite à une rêverie infinie, lente, sourde, pleine de distractions, de songes et de trouvailles. C'est là que Fromentin médita *Dominique*.

Du pays d'alentour est-il la peine de parler? A quoi bon répéter, quand il est si facile de les relire, ces pages incomparables de l'enfance de Dominique, où il nous décrit la suite des travaux et les présents divers des saisons. — les *Géorgiques* de l'Aunis? — Que dire, qu'il n'ait pas dit, de cette campagne maigre et d'un humble dessin, touchante à force de simplicité, mystérieuse à force de dénument et de candeur; si pauvre en accidents que les ombres n'y sont que des ombres de nuages; presque dépouillée d'arbres, où chaque arbre, par suite, emprunte un caractère distinct et solennel; de cet horizon soucieux, désolé, plein de vague stupeur, et toujours agrandi par la présence, visible ou invisible, de la mer, — contrée d'un pittoresque nul et où toute variété, tout mouvement, toute vie, par un renversement étrange, est dans le ciel? — Ajoutez à ces traits le va-et-vient des voiles, la teinte ordinairement boueuse de l'Océan, le contraste des deux éléments, la terre et l'eau, et des deux sillons, celui des charrues et celui des barques, — les deux grandes formes de l'existence, la vie sédentaire et la vie voyageuse, l'une pleine de hasards, l'autre pleine d'ennuis; — la tristesse et la gravité générales

du lieu et, parmi tant de mélancolies, le prix inespéré du plus furtif rayon, de la plus brève joie, — et vous conviendrez que, pour une éducation de peintre, il n'y avait au monde qu'un pays comparable: la Hollande.

*
* *

L'honneur de la maison de Saint-Maurice, c'est la bibliothèque. Réduite au tiers par les partages, elle couvre encore, du haut en bas, trois murs sur quatre d'une vaste chambre. Rien de plus calme que cet asile. De tous ces livres, tous anciens, s'exhale une âme de vétusté, une odeur d'autrefois facile à prendre pour l'esprit du passé se révélant aux sens; et les dos des reliures frappés d'un or éteint palpitent sur leurs rayons d'une douce lueur, comme s'il en distillait du miel.

Érudit, médecin, le docteur Fromentin avait encore un autre talent : il était peintre. Sa maison est partout bourrée de ses ouvrages : il y en a sur tous les murs, au-dessus des portes, sur les consoles, sur les cheminées en guise de glaces, dans les couloirs les plus obscurs. Rien ne décourageait cette main infatigable.

Ce sont invariablement des paysages, invariablement de la campagne de Rome ou de la baie de Naples. Le docteur Fromentin avait-il visité l'Italie? On le dit ; mais peu nous importe et, malheureusement, peu lui importait à lui-même. Des rochers à cascades, à moins que ce ne soit un golfe et des récifs; des à peu près de Tivoli et des contrefaçons de Baïes; des aqueducs romains dans des vallées mythologiques, des ruines romaines pour théâtre d'une danse de *contadine*; l'Arcadie et les bucoliques, Tempé et les idylles, tous les lieux communs en usage de Vernet à Michallon, de Bidault à Bertin; des réminiscences de tous les sites classiques sans un seul site reconnaissable, un composé de plagiats qui dénaturent jusqu'au larcin; une stérilité cruelle d'invention dans un débordement de plates fantaisies, — une faune, une flore, un monde farcis de barbarismes, des palmiers annelés comme des télescopes, avec un panache impossible de grappes de mimosa; — des bains de nymphes dans des creux de roches,

une dryade mise en fuite par un ours, et quel ours! D'ailleurs une peinture à faire frémir, triomphe de laideur et de fadeur, l'impuissance miraculeuse de voir juste, et le génie d'imaginer à faux; par-dessus tout, une sérénité imperturbable, un sans-gêne intrépide, une verve incorrigible et presque épouvantable, quand on sait à quel prix s'achète la moindre vérité... Faut-il que le plus fin et le plus diligent de nos paysagistes eût quelque chose, dans le sang, de ce terrible barbouilleur?

II

L'enfant parut porté aux lettres. Il fit des humanités brillantes; et M. Delayant, son professeur de rhétorique, plus tard aimait à raconter qu'une fois, le sujet donné étant le Psaume VIII, émerveillé de la copie de l'élève Fromentin, il crut devoir, en récompense, la faire, à l'insu de l'auteur, imprimer dans une feuille du pays.

De ces années de collège conserva-t-il, comme le dit son roman, une impression pénible de sa réclusion et de sa dépendance? Souffrit-il, malgré ses succès, de cette précocité critique qui, moins la malfaisance, rappelle l'Adolphe de Benjamin Constant? Cette modestie, qui le rendait aimable à ses rivaux, était-elle un effet de son bon naturel, ou de sa mortelle défiance de lui-même? Avait-il dès lors, comme il l'écrit de son héros, cette clairvoyance empoisonnée, faite du sentiment désespéré du vrai mérite, et de la stoïque pudeur de sa propre médiocrité? C'est là sans doute un mal rongeur, dont on ne parle pas comme a fait Fromentin sans avoir été mordu. Mais *Dominique* est un roman; et l'art n'est fait que de ces omissions habiles et de ces accents mieux définis qui manquent à la nature. Ce qui était en lui, à l'âge d'écolier, un germe insignifiant, il en a fait son Dominique: son portrait? non, mais

un enfant vêtu de noir
Qui *lui* ressemblait comme un frère...

C'est au collège encore qu'il rencontra les modèles de deux

personnages dont les figures opposées éclairent, pour ainsi dire, chacune par un côté, la figure de Dominique. Olivier, qui est un Dominique, sans contrepoids intellectuel, s'appelait Mouilliade, voluptueux garçon qui finit en effet tristement par le suicide. Quant à Augustin, qui est un Dominique sans faiblesse, c'était un jeune philosophe, professeur au collège, et qui rendit sa classe fanatique de lui. Il se nommait Bardant et c'était un héros des Trois Glorieuses.

Mais l'amitié la plus décisive de son adolescence fut celle d'un jeune Rochelais, son aîné de deux ans, du nom d'Émile Beltrémieux. Ardent, malade, dévoré de fièvre et d'idées, il se consuma de bonne heure. Venu à Paris pour faire sa médecine, sa santé le contraignit bientôt de renoncer à l'exercice de cette profession. Il se fit polémiste et entra au *National*. Mais sa bonté trop bien connue lui ôtait le courage d'un refus quand on le sonnait la nuit pour des soins à donner à de moins malades que lui, et, quoique menacé chaque fois de la mort, il y allait. Il parut enfin se rétablir, se maria, et profita de ce répit de mauvais augure pour conduire, au printemps de 1847, sa femme à La Rochelle. Il ne devait pas résister à l'hiver et s'éteignit, au mois de janvier, à vingt-neuf ans.

C'est en Afrique, en plein désert, que la nouvelle vint atteindre Fromentin. Il était parti rassuré, et venait de mander à son ami une lettre affectueuse que le pauvre garçon ne lut pas. Cette perte le toucha vivement. De sa tente, il envoya aux parents du défunt une longue et admirable lettre, honorable pour tous les deux, et dont j'extrais ces lignes inédites, pleines de détails sur sa jeunesse.

Ceux qui ont reçu, comme moi, l'impulsion de ce vigoureux esprit, ceux qui ont vécu à sa lumière, savent ce qu'il renfermait de puissances naturelles ou acquises. Si quelqu'un de nous pouvait se permettre une ambition, c'était lui. Il comptait, il a toujours compté beaucoup sur moi, ce pauvre ami; mais je n'ai rien qu'il n'eût pas; j'ignore une partie des choses dont il s'était fait, par ses lectures, par les applications diverses de ses études, une véritable érudition. Il lui manquait peut-être l'ambition de paraître et de montrer ce qu'il pouvait.

Cette grande chambre si longtemps négligée, ces murs blanchis à peine, couverts de dessins ou de plâtres d'une valeur et d'un dessein

tout intimes; la grande bibliothèque, si bien montée, si bien choisie, la science, la philosophie, les lettres pures, la poésie surtout dans le rayon supérieur, la politique introduite depuis; le vieil herbier dont il avait fait des mémoires; Goethe sur la cheminée, le microscope sur la table, tant de manuscrits épars; cet ordre sous le désordre apparent, cette opulence d'idées, cette richesse morale au milieu de ce dénûment des meubles et de cette simplicité du lieu : n'est-ce pas notre Émile tout entier?

Oui, cette chambre est bien véritablement notre sanctuaire à tous...

Nous monterons ensemble dans cette vieille chambre des souvenirs. Vous savez bien que ma jeunesse aussi s'y est en partie passée? Les heures les plus actives peut-être de ma vie, les mieux remplies, pas toujours les plus heureuses, mais les plus regrettables, je les ai passées là dans ces longs tête-à-tête avec cette figure aimée. C'est près de la cheminée grise, assis près l'un de l'autre, que nous avons bâti l'édifice commun de notre avenir. Que n'ai-je pas rêvé, que n'ai-je pas conçu, que n'ai-je pas appris sous l'inspiration de cet esprit qui fut toujours le maître, le guide, et souvent le promoteur du mien? Vous n'ignorez pas les forces qu'on puise dans cette association complète de deux volontés... Les seuls travaux que nous ayons faits ensemble ont été faits là, sur la longue table couverte en serge verte, où je vois encore la place occupée dans ces soirées laborieuses, par les livres, par les manuscrits, par les journaux et par la petite lampe de cuivre que lui-même allumait au commencement de la veillée.



Le docteur Fromentin avait ordonné sagement de l'état de ses deux fils : de l'aîné il fit un médecin, qui hérita de sa clientèle; Eugène devait reprendre la tradition de son aïeul, avocat au Parlement, et fut destiné au barreau.

Il était donc à Paris, à dix-neuf ans, faisant son droit, et clerc d'avoué chez M[e] Denormandie. Avec un peu d'effort il pouvait faire un beau chemin : un de ses compagnons, Forcade de la Roquette, devint ministre, un autre fut M[e] Nicolet, le célèbre avocat. Il prit docilement ses inscriptions, suivit les cours, fut bachelier, licencié, mais le goût ne lui venait pas. Il s'occupait d'écrire. Et, Beltrémieux fondant à La Rochelle une revue littéraire, *Revue organique de l'Ouest*, il lui donna divers morceaux : un *Salon* en 1845, et quelques articles sur les nouveautés en poésie.

De la poésie, il en faisait surtout; il en faisait depuis long-

temps, lorsque, collégien encore, à La Rochelle, il s'en allait le soir rue de l'Escale, glisser anxieusement des vers dans la boîte de rédaction de M. Maréchal, lequel parfois les insérait, n'étant pas plus méchants que d'autres. Cela lui était venu tout à coup, un jeudi, à seize ans, sans le vouloir, sans y penser, comme une inexplicable ivresse, comme un délire tombé du ciel. A ce signe, il se reconnaissait poète.

Ce furent d'abord des vers à la façon de Walter Scott, tels qu'un *Songe d'Aufredi*, légende rochelaise de la chronique du moyen âge. Plus tard, à Paris, le romantisme du jeune homme incline vers Lamartine. Il abandonne un poème sur le chantier, deux ou trois plans de drames. Sa poétique est tout au long exposée dans une épître à Benjamin Fillon, publiée par M. Louis Gonse : il donnerait, dit-il, les plus beaux vers du monde

Pour entendre ce soir au loin un rouge-gorge
Se plaindre, — ou les grillons chanter dans les champs d'orge.

Ce qui ne l'empêche pas d'écrire, en cinq cents vers, une ode intitulée : *Amour*, qui est une *Harmonie* médiocre. Il aime encore à recueillir, dans ce précieux cadre du sonnet, remis en honneur par Sainte-Beuve, de petites émotions intimes, exprimées dans une langue aisée et non sans grâce, quoique un peu débile, qui fait songer à quelque fragment des *Consolations* ou des *Pensées d'Août*. Il adresse, de Paris, qu'évitent leurs vols sauvages, l'invocation suivante aux oiseaux de passage dont il avait tant de fois, à Saint-Maurice, observé les migrations :

Tribu nomade, oiseaux dont l'aile vagabonde
Déserte avec l'automne et revient au printemps,
Quand, libres d'égarer vos désirs inconstants,
Vous avez fait deux fois par an le tour du monde ;

Vous qui cherchez des lieux que le soleil féconde,
Où la fleur en plein air vive heureuse et longtemps,
Des golfes où jamais n'aient soufflé les autans,
Des bois qu'apparemment jamais l'été n'émonde ;

Vous qui montez des mers, vous qui volez des monts,
Si vous savez les champs dorés que nous aimons,
Les climats où mon âme elle aussi voudrait vivre,

Si vous savez un lieu dans tout notre univers
Où la nuit n'ait pas d'ombre et les cieux pas d'hivers,
Oiseaux, quand vous partez, oh! laissez-moi vous suivre.

Et voici les tercets, également inédits, d'un sonnet sur une poétique locution de l'Aunis, que plus tard il devait sertir dans la prose de son *Sahel*, — « *le temps s'écoute* » :

Mot profond, qui veut dire apparemment qu'après
Avoir pendant l'été, du rivage aux forêts
En mille et mille ardeurs éparpillé sa sève,
Prise enfin de regrets, de fatigue et d'ennui,
Comme un cœur amoureux que l'espérance a fui,
La nature un moment se tait, médite et rêve.

III

Il avait vingt-trois ans, ne publiait rien, se recueillait, et, bon gré mal gré, se résignait à préparer son doctorat, lorsque inopinément se déclara la crise d'où, se croyant poète, il sortit peintre.

Depuis deux ans déjà il crayonnait de-ci, de-là, par une inclination qui peut-être lui venait de son père, et qui reparaissait dans la compagnie d'un rapin de sa connaissance, Michel Carré, futur auteur de tant de livrets d'opéra. Le plus ancien de ces gribouillages qui nous soit parvenu est une scène de *Chatterton*, dessinée à la plume, un lendemain de théâtre, d'ailleurs insignifiante. Quelques croquis de paysages qu'il esquissait dans la banlieue, les jours qu'Émile herborisait; deux ou trois tentatives de portraits à l'eau-forte (un, entre autres, d'Edgar Quinet), et dont, de dépit, il brisa les planches; un intérêt plus vif pour la peinture, qui le rend assidu au Louvre; une sincère indifférence à l'égard de l'Italie, qu'à l'exception de Léonard et de Titien dans ses portraits, il n'aime que pour la musique; une préférence déterminée pour la Hollande, hormis Rembrandt, dont il n'admet que les eaux-fortes; une religion d'instinct pour Delacroix, beaucoup d'injustice pour Ingres, — voilà exactement où il en est, entre vingt-deux et vingt-trois ans.

Reçut-il de quelque chef-d'œuvre le coup de foudre de Corrège ? Cessa-t-il brusquement de se juger poète ? Le besoin de rimer lui passa-t-il comme il était venu, par un calme subit, ou par un insensible engourdissement de sa veine ? Eut-il la douleur persistante d'assister longuement à la débâcle de ses rêves ? Enfin il fallut faire un choix ; et l'on n'a pas l'idée d'une nécessité plus humiliante et plus funèbre. D'une abdication semblable, Sainte-Beuve n'a pas cessé de souffrir une seconde ; et son ressentiment de poète manqué se trahit dans toute son œuvre par une vilaine trace de fiel et de rancune.

Fromentin prit son parti avec courage. D'un côté, l'inconnu, un métier tout nouveau, et juste assez de connaissances pour en mesurer les difficultés presque insurmontables ; l'opposition probable de son père ; pour perspective, des études infinies, et avec quel succès ? sa récente épreuve poétique ne lui en laissait présager que de médiocres ; sachant, du reste, qu'il ignorait tout, qu'il avait tout à apprendre, que cette aventure incertaine exigeait toutes ses forces sans partage, et qu'en attendant il se vouait à la misère ; — de l'autre, une longue et forte chaîne d'illusions flatteuses, de travaux accomplis et d'efforts ; six années de sa jeunesse données en gage à la gloire ; l'amour-propre et toutes ses excuses ; la plus puissante de toutes, un amour sur le point de mourir, mais auquel il s'acharnait davantage à demeurer fidèle, et dont les mouvements avaient bercé ses premiers vers. Il délibéra froidement. D'espérances, il n'en avait plus ; des raisons de douter, il n'en avait que trop. Seul, un instinct violent le poussait. Il eut le courage de se considérer en face, estima la vie passée, toisa la vie à venir, condamna l'une et, hardiment, épousa l'autre.

***

Le difficile était de faire ratifier ce coup d'État. Un ami se chargea de négocier l'affaire. Le docteur élevait des doutes, prétendant que son fils ne cherchait qu'un prétexte pour rester à Paris et en faire à son aise. « Il dîne au restaurant ! » s'écriait l'honnête homme.

Le père, à la fin, se laissa convaincre, mais le peintre se réserva le choix du maître : ce fut Rémond, chef de la plus stricte orthodoxie du paysage. Au bout d'un an, l'élève plia bagage et s'en fut chez Cabat. Jamais son père ne lui pardonna cette désertion, qu'il prit pour une offense : il le retrancha de son sein, ne le regarda plus que comme un paysagiste ennemi, un hérétique.

Cependant le renégat embrasse son art avec furie, et de toutes ses forces répare les années perdues. Hélas! à vingt-quatre ans, en est-il temps encore? Il lui demeura toujours, d'une éducation si tardive, quelque chose d'irrémédiable; il en pâtit toute sa vie comme d'une infirmité secrète. Ce qu'il ne savait pas d'instinct ne fut jamais pour lui parfaitement bien su [1]. Il en résulte dans ses ouvrages, surtout dans les figures, dès qu'elles sont un peu grandes, je ne sais quoi de vague et de mal assuré, qui trahit moins ses ignorances positives que ses timidités. On sent qu'il biaise, qu'il louvoie, qu'il effleure ou esquive. Il s'en tire toujours à force d'esprit et d'adresse, mais sa gêne foncière lui interdit les grandes audaces et, plus ou moins, le paralyse. Qu'on se le figure donc alors, jeune, ambitieux, ardent d'une revanche à prendre sur la vie, et contraint d'aller à l'école à l'âge où se déclarent les maîtres.

1. Un jour, avec des camarades, il va dessiner au manège. C'est l'un d'eux qui rapporte le fait :

« Son esquisse fut prête avant toutes les nôtres. Sa bête, en un quart d'heure, se tenait sur ses quatre pieds. Et pour qui sait ce que c'est qu'un cheval, ces proportions impossibles à se mettre dans la tête, c'est un vrai tour de force. Un bonhomme n'est rien en comparaison.

» Donc son étude était très bonne, la main très courante. C'était bien un cheval, mais ce n'était pas le cheval que nous avions sous les yeux : les formes étaient plus rondes, le col et la tête plus courts, les jambes plus fines. Il avait trouvé son cheval, le cheval arabe, celui dont il avait besoin. » (Lettre citée par Philippe Burty. — *Les Dessins d'Eugène Fromentin.*)

Deux ans avant sa mort, en 1874, il écrit à Charles Busson :

« Pour moi, cher ami, j'ai beaucoup pioché. Je n'ai même fait que cela tous les jours et tout le jour... J'avais, vous le savez, *Euloge* et un cheval arabe. J'ai fait de l'un et de l'autre, malheureusement sans beaucoup de méthode... de sorte qu'après avoir beaucoup, mais beaucoup travaillé... je ne suis guère plus avancé qu'avant dans la connaissance exacte de mon animal... C'est donc à recommencer l'année prochaine, si je vis, et si je ne suis pas trop vieux... Drôles de vacances! J'en attendais mieux. Ce n'est pas faute d'assiduité, d'efforts et de continuel labeur, si je n'ai pas obtenu mieux. Mais vous savez que je suis un pauvre copiste. *Ce que je ne sais pas, je ne le vois pas.* Je rends beaucoup mieux *ce que je devine que les choses que je consulte.* » (Louis Gonse. — *Eugène Fromentin*, p. 77.)

L'*A b c* du métier, l'étude d'après la bosse, d'après l'antique, d'après le modèle, tout ce cours de froids exercices qu'il en coûte si peu de suivre à l'inerte docilité de l'élève ordinaire, sont de mortels supplices pour cette pensée déjà mûrie, cette sensibilité si vive et si indépendante, et qui venait de faire à d'exigeants besoins d'originalité le redoutable sacrifice d'une vocation de poète. Peintre, il l'était dans l'âme : les longues incertitudes de son adolescence, sa méprise lyrique, n'étaient que l'erreur d'un talent qui se trompait de corde. Mais il ressemblait à un homme élevé loin de sa patrie : revenu d'exil, il trouvait sa langue à rapprendre comme un idiome étranger. Quoi! cette grammaire rebutante, ce stérile mot à mot, est-ce là la douceur du parler maternel? Que d'impatiences, que de dégoûts! La joie des succès de détail a bientôt fait de se changer en abattements. Le moindre échec le jette dans des accès de noires humeurs. Il a des crises de rage où il se roule en sanglotant sur le plancher de l'atelier, des mois de prostration où il n'ose toucher une brosse, et fatigue sa mélancolie par des courses interminables.

Ce furent des années atroces. Au fond, parmi tous ces efforts, de quoi manquait-il? D'un objet. Il cherchait encore sa voie, sa vraie matière pittoresque. Il était si loin d'y voir clair, si égaré, si hébété, qu'en désespoir de cause et malgré ses froideurs il allait faire comme tout le monde et parlait d'Italie. Le voyage était résolu : un hasard le lui épargna. Un ami, revenant d'Afrique, lui fit voir son album couvert de croquis d'amateur : c'est ce qui le sauva. A travers ces méchants dessins eut-il la vision de son véritable avenir? N'attendait-il de ce voyage, dans son état d'épuisement, que le bienfait physique d'une diversion et d'un changement d'air? En espérait-il, au contraire, pour son art une leçon précise, un oracle, ou cédait-il, à son insu, à l'immense mouvement qui, depuis presque un demi-siècle, emportait à la fois nos artistes et nos armées sur les traces de Bonaparte, vers ce monde éclatant et vague, ce continent prodigieux qui faisait rêver de merveilles, tentait par ce qu'il a d'auguste, — la flamme et le désert, — comme par ce qu'il a d'étrange, — ses costumes, ses mosquées, ses bazars, ses sérails, — par ces mille mirages de voluptés et de splendeurs qui se résument d'un mot : l'Orient?

C'était là depuis cinquante ans que se faisait la gloire ; là-bas, qu'en politique, en poésie, en art, se décidaient les destinées. La campagne d'Égypte, l'insurrection des Grecs, les guerres d'Algérie sont les *Orientales* de l'épée. Celles de la peinture sont à peine moins mémorables : ses conquêtes les plus certaines, elle les fait à ce soleil. Jamais la sensuelle arabesque d'une ligne n'avait été plus éloquente que dans les *Odalisques* d'Ingres. Nulle part l'accord des couleurs n'avait produit de symphonie aussi suave que dans les *Femmes d'Alger*, d'Eugène Delacroix, ni leurs dissonnances plus héroïque orage que dans ses *Croisés à Constantinople*. Ces chefs-d'œuvre, aux yeux d'un peintre, contenaient le Credo moderne. Un moment, Fromentin parut avoir surpris leurs savantes modulations d'émeraudes et d'orangés, de lilas et de pourpres. S'il s'en écarte, c'est pour suivre la manière plus positive, la méthode claire et brève d'un autre orientaliste, Prosper Marilhat[1]. Mais combien d'autres exemples lui donnaient le même conseil, l'aimantaient vers le même but ! Decamps revenait de Smyrne, Horace Vernet allait assister à la prise de la Smala, Dauzats campait au Sinaï, Chassériau à Constantine, Dehodencq au Maroc. La littérature elle-même refait vingt fois, en songe ou en réalité, le même itinéraire, s'en va au pays du bleu recharger sa palette et renouveler ses couleurs. C'était comme un besoin des sens[2], une nostalgie de lumière. On n'avait rien vu de pareil à cette étonnante croisade depuis le temps de Sixte-Quint et de la bataille de Lépante, le temps

1. On a souvent remarqué l'influence sur Fromentin de ce maître aujourd'hui si oublié. Ses onze tableaux au Salon de 1844 firent un effet fulgurant. Th. Gautier le signale dès 1833 :

« On ne peut plus, dit-il, se faire une idée de la surprise qu'excita cette révélation d'un monde inconnu... *La place de l'Esbekieh au Caire !* Aucun tableau ne fit sur moi une impression plus profonde et plus longtemps vibrante. J'aurais peur d'être taxé d'exagération en disant que la vue de cette peinture me rendit malade et m'inspira la nostalgie de l'Orient, où je n'avais jamais mis le pied. Je crus que je venais de connaître ma véritable patrie, et, lorsque je détournais les yeux de l'ardente peinture, je me sentais exilé. » *Portraits contemporains*, p. 239.)

Marilhat est mort fou en 1847, à trente-six ans.

2. Gros, le père des orientalistes, et qui n'a jamais vu l'Orient, écrit d'Italie à sa mère, pendant l'expédition d'Égypte :

« Pourquoi suis-je réduit à compter les succès des autres ?... Les autres auraient peint l'ancien Alexandre, moi le nouveau, *les mameloucks*, *les costumes orientaux*, *les chevaux arabes*. Pourquoi Bonaparte n'est-il point parti de Milan comme il est parti de Paris ? » (E. Chesneau, *le Mouvement moderne en peinture*, II, p. 12.)

où Véronèse et Rubens peignaient leurs *Adorations des Mages*, et où les octaves du Tasse imposaient au monde chrétien l'inoubliable obsession des enchantements d'Armide. Dans quelle mesure, d'ailleurs, Fromentin eut-il conscience de ces choses? Assez confusément, sans doute; ses hésitations le font croire. Enfin une occasion s'offrit : la sœur d'un ami se mariait à Alger. Il partit.

Ce ne fut qu'une course, arrêtée à Blidah. Elle suffit : on sait la suite, quels tableaux il devait rapporter du désert. Ce qu'on ignore, c'est à quoi tint ce voyage décisif, à quels expédients il fut réduit pour l'accomplir. Je ne parle pas de l'argent : il va de soi qu'il l'emprunta. Mais, de crainte d'être découvert, il avait préparé pour la durée de son absence une série de lettres qu'un ami, à jours fixes, ferait tenir à sa mère. Par miracle, la commission fut exactement remplie. Mais la bonne dame s'étonnait : « Qu'a donc Eugène? disait-elle. Il m'écrit régulièrement, et jamais il ne me répond. » Enfin la ruse fut éventée par Charles Fromentin, qui, dans la brouille émue entre son frère et son père, avait donné raison au père. Mais Charles Fromentin n'avait deviné qu'à demi. « Savez-vous ce qu'il fait? disait-il de mauvaise humeur. Il se cache pour peindre à Fontainebleau! » Que fût devenue son aigreur, s'il avait soupçonné l'horrible vérité dans toute son étendue?

IV

Il faut bien enfin dire un mot de Madeleine : je m'y résous avec chagrin. C'est gâter une image adorable de femme, et montrer le sujet d'un beau livre tel qu'il est en réalité, une aventure fort ordinaire. Je me console en pensant que l'art de l'écrivain en paraîtra plus grand, et plus exquise aussi la délicatesse de son cœur.

Il ne se passa rien entre eux que d'honnête. Sur ce point, le roman est véridique, les faits plus clairs encore. Mais dans l'histoire tout le charme du roman s'évanouit : ce n'est plus cette jeune fille dont vous vous croyez l'ami, qui se croit la vôtre,

que vous aimez sans le savoir, qui peut-être vous le rend, qui serait votre femme si vous n'étiez un écolier, qui vous écouterait sans doute si vous n'aviez honte de parler, et qui n'est en tout cas séparée de vous et du bonheur que par ce frêle obstacle d'une année ; ce n'est plus la grâce du sacrifice, la candeur des devoirs franchement acceptés, la pitié peu à peu surprenant la raison, la dernière faiblesse réprimée par un adieu héroïque, qui est l'aveu lui-même ; cette fable délicieuse et triste, toute en demi-teintes, toute en réticences, où la passion longtemps s'ignore, ne se révèle que sous le coup qui la désole, et n'éclate enfin malgré elle que pour se condamner ; cette aventure sans issue, et que seules défendent des impossibilités imperceptibles aux yeux vulgaires, des pudeurs, des respects, des regards, des silences ; — de ce beau conte aux pâles nuances, si cher au petit nombre, qu'en reste-t-il après ces choses terribles : Madeleine de huit ans plus vieille que Dominique, mariée sans l'avoir connu, et mère de trois enfants ?

Elle s'appelait Léocadie, et c'était la femme d'un agent de change de la ville : deux noms, l'un de mauvais goût et facile à remplacer, l'autre bourgeois, que je tais, et que l'artiste changea en « madame de Nièvres », élevant ainsi son histoire d'un ton, jusqu'au monde où se passent les *Princesses de Clèves*. Elle était créole, — longue, souple, noire, le nez spirituel, la bouche ardente, les cheveux abondants et frisant le crépu, — une beauté splendide à voir, lorsqu'elle paraissait au bal en robe gris-de-fer, un nœud de diamants flamboyant au corsage, une rose pourpre au chignon et un collier de corail ensanglantant sa gorge. Il semble que Fromentin, en faisant d'elle Madeleine, et comme une sœur cadette de la Pauline de Corneille, n'ait pu expulser de ses souvenirs tous les traits de son superbe et indiscret modèle : quand la créole, dans la Française, ne se révélerait pas au timbre de la voix, — « si caressante dans les mots tendres », — à l'accent, — « ce léger accent du Midi qui fait tressaillir », — à son goût des étoffes molles, des mousselines flottantes et des toilettes claires, on la reconnaîtrait encore à son parfum, à « cette odeur subtile, plus émouvante à respirer que toutes les autres, qui habitait sa chambre comme un souvenir opiniâtre » de sa personne.

Maintenant, le roman est-il vrai ? Oui et non : vrai parfois dans les faits, mais dans les sentiments constamment altéré, et, par un rare scrupule, constamment au dommage de l'écrivain. En réduisant de sept ans la différence des âges, n'a-t-il pas changé tout le rapport des rôles, et donné à l'erreur de Madeleine toutes les excuses qui manquèrent à l'autre ? L'aimait-elle ? Il passe tant de folies par la tête d'une femme de trente ans ! Mais, par ennui, ou par caprice, on peut croire qu'elle se joua de la naïveté de son pauvre amoureux : la cruelle irrita sa passion novice, et se divertit à lui faire perdre la tête. S'aperçut-elle ensuite du mal qu'elle avait fait ? Entreprit-elle de bonne foi de guérir sa victime, et de doucement corriger en amitié de trop vifs désirs ? Ne fit-elle, au contraire, que jouer cette comédie maternelle, et ne fut-ce que la dernière et la plus perverse de ses coquetteries ? Finit-elle, d'ailleurs, par s'y prendre et, à force de badiner avec le feu, par se brûler un peu les doigts ? Comment se termina cet amour impossible ? L'auteur ne le dit pas, et chacun est libre de finir l'histoire à son gré.

Il est probable que le jeune homme se lassa le premier. Au bout de ces cinq ans d'amour désespéré, il comprit qu'il faisait fausse route, et la passion sans aliment retomba sur ses cendres. Il ne lui en restait plus que cette fidélité d'orgueil qu'on se doit encore à soi-même après qu'on a cessé d'aimer : stérile et spécieux mensonge, dur à prolonger ainsi, avec un peu de clairvoyance et de sincérité. Ce qui le retenait encore, c'étaient ses ambitions de poète déjà déchu, contemporaines de son amour, et auxquelles il n'est pas plus aisé de renoncer qu'à une femme. Il fallait se renier deux fois, deux fois s'avouer vaincu, abjurer une double erreur. Il s'examina d'un œil sévère, et la vérité l'emporta.

Leur dernière rencontre fut d'un mystérieux tragique. Il y avait trois ans qu'il avait le cœur net et que, le passé liquidé, sans considérer l'avenir, il ne s'occupait que de l'immédiat. Il jouait son destin, ne songeait qu'à son jeu et, sans regrets, sans relâche, énergiquement se faisait peintre. Il vint alors à savoir que celle qu'il avait aimée, par qui il avait tant souffert, malade d'un cancer, était venue à Paris subir l'affreuse opération, et se mourait près de lui. Il eut la

triste curiosité de la revoir, et de considérer dans ce superbe corps, que la mort travaillait, les restes de Léocadie. Vit-il l'image de Madeleine se dégager de ce demi-cadavre? Il ne l'approcha pas, il ne lui parla pas : il contempla la mourante, un moment, en silence, comme une figure apparue d'un autre monde, à travers une porte vitrée.

Elle ne mourut pas seule. Le peintre, en s'en allant, emportait dans son âme une existence ensevelie, un homme qui aurait pu être et n'avait pas été, celui qu'il appela Dominique : un poète mort.

*
* *

Alors il se soumet à une discipline inflexible :

> Je suis peintre, de fait[1], et voilà tout. J'aime passionnément la peinture, et je crois, le travail, la santé et le temps aidant, pouvoir faire dans une très petite mesure quelque chose qui pourra s'appeler peinture, et qui ne ressemblera pas à celle de tout le monde.

Il appartient à sa besogne comme un moine à sa règle. Nulle distraction, nulle incartade. Sur les choses du cœur, la plus extrême prudence. Même en fait de lectures, il fuit les grandes ardeurs, ne recherche que l'utile, l'exemplaire, la morale, la raison. Au sentiment, au caprice, il n'accorde plus rien : et, quoique son activité redouble, il se montre avare de ses forces, amasse au lieu de dépenser.

Il continua trois ans. Alors il se permit de vérifier les résultats de sa méthode, se recueillit et *s'écouta*. Au retour d'un nouveau voyage en Algérie, « installé dans ses habitudes anciennes, éprouvant un plaisir indicible à se retrouver sensible aux rêveries du coin du feu », comme on frappe sur un instrument pour en éprouver le timbre, il essaya sur lui l'effet d'un livre de passion. C'était la correspondance de Gœthe et de madame d'Arnim. Il dévora ces lettres brûlantes, mais en vainqueur : il eut la satisfaction de reconnaître sans trouble, dans les enfantillages dangereux de Bettina et du grand impassible, l'image de ses folies d'autrefois. Un doute pourtant lui restait : ce calme n'était-il que de

1. Lettre inédite.

l'indifférence? Son cœur, par cette longue abstinence, ne s'était-il pas desséché? Il le sentit battre avec une joie divine : il vivait, toutes les fibres sensibles en demeuraient intactes; elles rendaient seulement un son plus pur, qui était bien le son d'une âme, mais entendu à travers l'art.

Le livre fermé, il se remit frénétiquement à l'œuvre. Combien lui avait-il fallu d'années pour découvrir la classique vérité que Gœthe avait d'instinct reconnue tout d'abord, à savoir que la matière de l'art n'est que par exception une passion ou un fait, mais que les plus belles choses se font de souvenirs?

V

— Peut-être vous paraîtra-t-il assez puéril de me rappeler qu'il y a trente-cinq ans tout à l'heure, un soir que je relevais mes pièges dans un guéret labouré de la veille, il faisait tel temps, tel vent, que l'air était calme, le ciel gris, *que des tourterelles de septembre passaient dans la campagne avec un battement d'ailes très sonore* et que, tout autour de la plaine, les moulins à vent, dépouillés de leur toile, attendaient le vent, qui ne venait pas. Vous dire comment une particularité de si peu de valeur a pu se fixer dans ma mémoire, avec la date précise de l'année et peut-être bien du jour, au point de trouver place en ce moment dans la conversation d'un homme plus que mûr, je l'ignore; mais si je vous cite ce fait entre mille autres, c'est afin de vous indiquer que quelque chose se dégageait déjà de ma vie extérieure, et qu'il se formait en moi *je ne sais quelle mémoire spéciale, assez peu sensible aux faits mais d'une aptitude singulière à se pénétrer des impressions.*

Ainsi parle Dominique à son imaginaire ami, en commençant le récit de son enfance écoulée, à la campagne, au milieu de fils de fermiers.

On ne saurait mieux définir, en termes à la fois plus clairs et plus modestes, un don d'esprit plus rare et plus original. Là est tout le secret du génie de l'artiste : son œuvre, comme la Muse antique, est vraiment fille de la Mémoire. Sa vie entière s'inscrit d'elle-même dans cet infaillible registre; les moindres circonstances s'y conservent tracées en caractères

d'or : — la vision très nette de certains lieux, la note exacte de la saison, de l'heure, un bouquet de palmes froissées au-dessus d'un marabout, des chercheurs de crabes qu'on prendrait, du sommet d'un phare, pour des oiseaux pêcheurs se promenant au bord des sables, et jusqu'à la perception de certains bruits qui n'ont pas cessé depuis de se faire entendre. — Ce n'est pas que ces accidents infimes eussent pour lui rien de remarquable : ils lui servaient de signes ou de symboles pour fixer à jamais le souvenir d'émotions, sans eux inénarrables. Ces images de choses par elles-mêmes indifférentes empruntaient toute leur valeur à l'état d'âme passager qu'elles avaient accompagné : il avait l'esprit attentif et merveilleusement habile à se former ainsi, dans l'ordre des choses sensibles, un choix d'expressions, un langage de circonstance propre à la traduction de sa vie sentimentale, à la notation d'un chant intérieur. On peut dire que ses sensations n'en étaient que le texte chiffré. On a vu qu'à ce propos il poussait jusqu'à la manie le besoin de la précision : je veux parler de ce grimoire, de cette algèbre étrange, de ces hiéroglyphes dont il aimait à s'entourer, qui couvraient les murs de sa chambre, et qui donnaient à sa demeure un air cabalistique. C'étaient les formules magiques à l'aide desquelles il conjurait la fuite de son existence, rappelait son passé, « condensait, concentrait, contraignait à ne plus s'échapper ce monde ailé, subtil, de visions et d'odeurs, de bruits et d'images, dont il avait vécu, et qui ressemblaient si bien à des rêves ».

Cette disposition singulière le dispense, en peinture, du soin d'accumuler des notes. Aucun maître n'a laissé un bagage plus léger de documents et de croquis. Delacroix, en six mois de voyage au Maroc, en entasse plus que Fromentin pendant son triple séjour. Pour tout dire, ceux qu'il a faits offrent peu d'intérêt. Lui-même n'y attachait aucun prix. Il s'obligeait à ce travail par scrupule de conscience : les passages ne sont pas rares, soit dans ses livres, soit dans ses lettres, qui nous le montrent occupé, peignant, dessinant, étudiant. Mais il est visible qu'il y apporte peu d'entrain et de goût, et que c'est la part ennuyeuse de son métier d' « orientaliste ». Rien ne lui coûte davantage que cette obligation d'être « catégorique », d'entrer dans le détail pour satisfaire un public qui, en fait

d'exotisme, ne se contente pas qu'on lui décrive les choses, mais exige qu'on les lui explique. Ces accessoires, ces harnais, ces capucines de fusil, dont l'inventaire enchante la foule, et qui composent pour elle toute la « couleur locale », coûtent au véritable artiste des peines inouïes pour maintenir en dépit d'eux l'unité spirituelle du tableau : ils lui font l'effet d'un mot concret et malsonnant dans un récit tout idéal.

Comme il supprimerait, s'il ne courait la chance d'être inintelligible, ces vanités qui font la vogue de ses œuvres, le curieux, l'inédit, le lointain, le barbare, tous ces renseignements de géographie en images[1] ! Sa poétique répugne à cet emploi de journaliste. L'Afrique, dont il passait pour le *reporter* le plus fertile et le mieux informé, qu'était-elle pour lui ? Un prétexte à des rêves, « le pays céleste du bleu », une terre presque chimérique, où parfois il doutait d'avoir jamais été : les souvenirs qu'il en gardait étaient de la nature des songes. Il pouvait, par instants, s'en croire à la fois le jouet et l'auteur. A quoi bon feuilleter ses albums, ses études faites sur place, toute cette matière inerte ? Ce ne sont, a-t-on dit, que des cadres sommaires où il donnait rendez-vous à ses souvenirs. Ils ne sauraient rien nous apprendre. Ils sont faits, peut-être à dessein, de la façon la plus grossière. Ce qui est le charme ordinaire des premières impressions, et souvent la supériorité du croquis sur l'œuvre achevée, — le feu, la spontanéité, l'éclat, — manque presque toujours aux études de Fromentin. L'âme en est absente. L'expression des choses ne lui est possible qu'à distance ; l'éloignement est pour lui la condition indispensable de la beauté.

Le péril d'une pareille méthode, c'est de dénaturer les choses en voulant les transfigurer. Il s'agit avant tout d'opérer avec des perceptions exactes. Fromentin les avait d'une délicatesse peu commune :

1. Il avait commencé par donner lui-même dans ce travers. Au Salon de 1851, il ajoute à ses tableaux des légendes explicatives :

« N° 1180. *Femmes revenant de puiser de l'eau.* — Le Saharien ne fait absolument rien. Les travaux sont laissés aux femmes. Elles ont à faire le bois et l'eau.

» N° 1181. *Douar de Sahari ; effet de soir.* — L'Arabe nomade est campé dans une vaste plaine ; autour de lui rien ne trouble le silence. La maison est une pièce d'étoffe tendue avec des os piqués dans le sable. » (Louis Gonse, — *Eugène Fromentin*, p. 50).

Des yeux de paysan, c'est-à-dire des yeux parfaits, une oreille exercée de bonne heure aux moindres bruits, des jambes infatigables, avec cela l'amour des choses qui se passent en plein air, le souci de ce que l'on observe, de ce qu'on voit, de ce qu'on écoute, peu de goût pour les histoires qu'on lit, la plus grande curiosité pour celles qui se racontent...

Armé de ces sens impeccables, il appréhende, distingue, analyse le phénomène le plus furtif, le plus mobile, le plus bref. Une des meilleures qualités de sa peinture comme de sa prose, l'horreur de la couleur tranchée et du mot cru, résulte de cette finesse du regard, qui découvre partout une nuance, où des sens moins aigus ne verraient que l'effet brutal. On assure que les buveurs d'eau goûtent à ce breuvage presque autant de plaisirs divers que font au leur les buveurs de vins : Fromentin est, à sa manière, un buveur d'ombre et de lumière, de rumeurs et de silences. Il a, pour exprimer chaque espèce de sensation, une agilité, une ingéniosité de termes et de comparaisons, une façon qui n'est qu'à lui de faire jaillir le mot juste d'une série de mots approchés, de faire deviner la chose en montrant ce qu'elle n'est pas, à quoi elle ressemble, et dont pourtant elle diffère avant de dire ce qu'elle est. Ce que ni sa palette ni sa plume ne souffrent, c'est l'à peu près : ce qu'elles haïssent, c'est la violence, l'effort qui manque son but ou le dépasse. Il mesure ses effets, les calcule, les répète, et ne s'arrête enfin qu'à l'expression irréprochable. C'est ce qui donne à tous ses ouvrages ce je ne sais quoi de rare et de précieux, et toutefois de naturel, cette excellence naïve du style qui résulte de la probité absolue de l'observation, et de la propriété exquise de la langue.

A ce degré de pureté, l'impression n'a plus rien à craindre du temps. On a souvent dit que l'artiste se désespérait, à la longue, de ne peindre que de mémoire : c'est bien mal le comprendre ; c'est bien mal connaître le pouvoir de cette fée qu'il appelle quelque part « l'ingénieuse absence ». Sans doute l'image qu'il gardait des choses était loin, quoique très fidèle, d'avoir la certitude admissible pour tous d'un document photographique. C'est justement que cette certitude n'est pas ce qui le touche. Elle a de laids côtés, et de vulgaires, qu'il dérobe ; d'autres dont l'intérêt, quoique sensible

pour d'autres esprits, n'est pas son fait. Dans cette foule de traits touffus dont se compose un objet réel, le tact le plus exercé n'est pas sûr de faire le choix le plus intelligent : mieux vaut en confier le soin à la mémoire. Elle filtre et distille à la manière d'une source, et sépare l'essence des principes inutiles. Un art inconscient débarrasse la nature, au fond des souvenirs, de tout superflu de matière, pour n'en manifester que la beauté durable. Comment s'accomplit cette merveilleuse métamorphose ? A mesure que la forme exacte s'altère, il en vient une autre, mi-réelle, mi-imaginaire, à laquelle s'attache en secret la poésie des choses passées, la tristesse d'un regret, la mélancolie et la passion d'un adieu, et où frémit encore, comme un frisson subit, un trait inattendu, heureux, qui a la grâce d'une trouvaille, et qu'on n'aurait pas inventé, on ne sait quel détail étrange et naturel qui fixe tout, anime tout, — une image, — un bruit, — un parfum, — le passage sonore des « tourterelles de septembre ».

VI

Il avait trente-quatre ans, il était marié, ce qui annonce au moins la volonté de retrouver son équilibre et de s'y maintenir; il revenait d'Afrique, avec sa femme, après y avoir « essayé du *chez soi* », et passé une année à « y planter ses souvenirs, comme on plante un arbre »; tout montrait en lui le désir de s'enraciner coûte que coûte, et de produire; il en avait décidément fini des irrésolutions, des doutes, des expériences; il avait hâte de faire ses preuves, de traduire ce ce monde d'images qui lui brûlaient les yeux, d'exprimer ce soleil dont il s'était comme imbibé, ce feu, ce glorieux Baal qu'il avait vu dans son désert et dont il conservait le cauchemar incandescent; il était maître de sa méthode, de son temps, de ses forces; il voyait clairement le but, il se croyait sûr de sa route. Et pourtant il était inquiet.

Cet état se manifestait par la démangeaison bizarre du déménagement. Il ne pouvait tenir en place, partout se trouvait mal à l'aise, s'installait pour déloger, cherchait un endroit

plus commode pour s'en dégoûter aussitôt, bref ressemblait à un malade tisonné par la fièvre. Sans parler de ses continuels retours à La Rochelle, il erre comme une âme en peine d'un bout à l'autre de Paris : de la rue Jacob il s'en va rue de la Tournelle, de là rue Bréda, d'où rue de Laval, ricoche rue du Cherche-Midi, rebondit rue Boursault, qui est aux Batignolles, pour osciller enfin entre la rue de Douai et la place Pigalle, où il monte au numéro 8, avant de s'établir au numéro 1, — demeure qu'il ne quittera plus que pour aller mourir, bien longtemps avant l'âge, dans le pays de son enfance.

Bien que ces misères soient de celles dont il est d'usage de sourire, il est clair qu'elles ne vont guère sans des causes des plus graves. Un artiste chassé de maison en maison, malgré la soif qu'il a de paix et de travail, est sans doute moins à railler qu'à plaindre. Fromentin l'avoue, en effet : il vivait alors au milieu d'ombres fort sérieuses, « que le soleil oriental, constamment en vue, comme une sorte de mirage éblouissant, ne parvenait pas toujours à égayer ». C'est pourtant grâce à ces ennuis que fut révélée à l'artiste son originalité la plus rare. C'est à eux que nous sommes redevables de quelques-uns des livres les plus précieux de notre langue, et du plus parfait écrivain de ceux qui n'ont pas fait profession d'écrire. On n'ose ajouter que l'auteur dut à cette circonstance singulière la meilleure part de sa gloire : ses écrits, aux yeux de bien des juges, font tort à sa peinture. C'est la faute de notre esprit, qui ne souffre guère l'idée de deux grands talents dans un homme, et pour qui c'est trop de deux suprématies à la fois. Il ne lui en reste pas moins le mérite ou la bonne fortune d'avoir fait sur l'un des points obscurs de l'art une expérience définitive, sans exemple avant lui, après lui sans seconde. Que faut-il penser de l'adage : *Ut pictura poesis*? La poésie et l'art n'ont-ils en commun qu'un domaine, et ne se distinguent-ils que par l'expression? Ou bien les deux langages répondent-ils à deux ordres de faits, d'émotions, d'idées différentes? Peuvent-ils sans dommage empiéter l'un sur l'autre, et a-t-on le droit de parler, comme de genres légitimes, soit de peinture littéraire, soit de littérature pittoresque? Sur toutes ces difficiles questions Fromentin a jeté, d'abord sans prétendre,

puis d'une manière réfléchie, des clartés décisives. Et l'on dirait que la nature, en formant ce peintre-écrivain, ait institué à dessein ce que les médecins appellent un cas privilégié pour résoudre un subtil problème, et faire voir en jeu dans le même tempérament les mécanismes des deux arts.

Comment les choses se passèrent, comment éclata cette crise et comment le poète d'autrefois, après son suicide, eut la double résurrection de l'artiste et du prosateur, ce sont là des mystères qu'on n'a guère l'espoir de complètement élucider. Voici les faits. Gorgé de sensations par trois voyages d'étude et d'observation en Afrique, impatient de passer à l'exécution, résolu à le faire à tout prix, il ne pouvait y parvenir. Le trop-plein, la profusion, la confusion des idées le condamnaient à une espèce imprévue de stérilité, le frappaient d'une sorte de congestion au cerveau, causée par l'encombrement. L'abondance de souvenirs encore trop chargés de matière, leur affluence compacte, désordonnée, tumultueuse, ne s'accommodaient pas de ses pauvres moyens de rendre. Le cadre du tableau craquait de toutes parts. Par où commencer? que choisir? que faire? Allait-il aboutir à une seconde banqueroute et manquer son âge mûr comme il avait manqué sa jeunesse? Devait-il mourir impuissant, condamné à taire à jamais ce qu'il portait en lui? C'est dans ce doute grave, et l'on ne sait dans quel espoir, qu'il recourut à l'expédient d'écrire. Il ne dut pas s'y résoudre sans un serrement de cœur et sans un amer retour sur ses premières ambitions trahies. Ces illusions de jadis, destinées à un si navrant échec, était-ce donc ce qu'il y avait eu de meilleur dans sa vie? Il les avait brisées et voici qu'il y revenait, humilié, déçu une fois de plus, obligé par l'insuffisance de son nouveau métier à reprendre à peu près l'ancien, et que le désespoir de peindre avec la brosse le faisait à tout hasard, essayer de la plume.

Il avait envoyé d'Afrique un grand nombre de lettres, surtout à son beau-frère, M. Armand du Mesnil. C'est avec lui que, dix ans plus tôt, il y avait fait son premier voyage. Il n'alla pas chercher plus loin la forme de son livre, et se contenta de ces lettres corrigées et développées pour en faire une sorte de récit de voyage. Le succès de l'*Été dans le Sahara*, que publia d'abord la *Revue de Paris*, l'encouragea à composer l'*Été dans*

le Sahel. Les deux volumes, donnés à deux ans d'intervalle, furent écrits d'une seule haleine, sans efforts et comme de source, avec la volupté charmante que donne une convalescence. A mesure qu'il composait, l'artiste se sentait renaître. Loin de s'épuiser, ses richesses lui apparaissaient plus maniables et si l'on peut dire, plus liquides. Son horizon si sombre se débarrassait de nuages, et ce qui se dégageait de sa prose c'était, sous le soleil d'Orient, l'avenir et le vrai royaume de sa peinture.

Sur un pareil sujet, il est difficile de revenir après Sainte-Beuve[1]. Et l'auteur lui-même, peu de temps avant de mourir, s'est si bien expliqué là-dessus, qu'il ne laisse plus rien à dire[2]. Tout ce qui ne peut trouver place dans le tableau ni s'exprimer par la plastique, — les idées, le récit, les anecdotes, le roman ou l'histoire, les traits de mœurs ou de pure géographie; — tout ce qui, dans les choses sensibles, sort de l'empire de la vue, ce qui se sent, s'écoute, se chante ou se module, les bruits et les silences, le cri d'une chouette exhalant, à temps égaux, au milieu de la nuit, « cette petite note unique, plaintive, qui fait *clou !* et semble une respiration sonore »; l'appréciation des vents, des souffles, de l'humidité ou de la sécheresse, du degré de chaleur ou de fraîcheur de l'atmosphère; ces spectacles en mouvement qui échappent à la peinture, la description d'un bal arabe aux feux du bivouac, avec ses effets successifs, ses furieuses audaces, son étourdissante musique, et le sens de cette pantomime; les images plus subtiles encore qui n'ont d'équivalents que dans la langue sentimentale, les mornes « désolés », les ciels balayés, brouillés, « soucieux », ou ce « calmant éclat qui descend des étoiles », — qui rappelle le *per amica silentia lunæ* de Virgile; — enfin les tours ingénieux qui transposent, pour les faire comprendre, les sensations d'un registre dans l'autre, celles de l'ouïe par exemple dans celles de la vue, et comparent le silence à « une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires » et dispose l'esprit aux pensées légères; — tout cela s'écoulait sans peine sous la plume de l'écrivain,

1. Article des *Nouveaux Lundis*, t. VII (1er février 1864).

2. Préface de la troisième édition du *Sahel*, 1er juin 1874.

et venait se placer de soi-même sur le papier. Quoiqu'il n'ait fait aucun tableau pendant ces deux années, ce travail servit admirablement sa peinture. En commençant par traduire, en paroles écrites, les croquis entassés pêle-mêle dans ses cartons, il les délivrait peu à peu de leur gangue ; il dérivait dans son récit les sensations étrangères à la peinture, et, tout en ayant la joie de voir son art se définir, il constatait avec plaisir qu'il disposait au besoin d'un second instrument. Il avait le bonheur de s'exprimer deux fois et de ne pas se répéter : le livre suppléait ce que la toile ne pouvait dire.

En prose, comme dans les faits, des formes multiples, des détails moins coordonnés, des nuances infinies ; mille sensations diverses, la succession, le mouvement et la durée Dans le tableau, au contraire, le caractère est définitif, l'instant déterminé, la scène fixée pour toujours, avec son sens absolu. « C'est la formule des choses, ce qui doit être vu plutôt que ce qui est, la vraisemblance plutôt que le vrai ! » Une vérité de choix, en un mot, telle que la peut élire un excellent esprit, et qu'il y puisse glisser quelque chose que la réalité n'a pas. « C'est en quoi — conclut-il, avec une modestie assez fière — un homme est plus intelligent que le soleil. »

A peine déchargé de ses deux volumes, le peintre fit l'essai de l'esthétique qu'il venait d'en déduire : le résultat fut si heureux et le succès si grand (il obtint au Salon la première médaille et fut décoré) qu'on peut dire qu'ensuite il ne les retrouva plus. Sa manière, plus tard, devint plus harmonieuse, et se rapprocha des finesses argentées de Corot; il ne recouvra plus la fougue, l'ardeur, le rapide et l'étincelant qui fait la grâce de ses premiers chefs-d'œuvre. La belle *Chasse au faucon* du Louvre, bien qu'un peu plus tardive[1], est la perle de cette époque de sa vie. Tout le monde connaît cette toile ravissante : cette gorge grise et bleuâtre, pleine d'une ombre lumineuse; ce groupe tranquille de cavaliers assistant à la mort du lièvre, le nègre à genoux en caleçon rouge, qui sépare la proie expirante, aux yeux dilatés par l'angoisse, des oiseaux fauves qui l'éventent en tournoyant du battement de leurs ailes bleues; le vieillard à barbe de soie qui, monté sur son cheval

1. Salon de 1863.

mauve, regarde paisiblement la curée ; le jeune homme qui, sur son poing, élève, d'un geste magnifique, son faucon agrafé à son gant, en faisant piaffer son cheval, cette admirable bête à robe de satin blanc, aux ongles roses, aux pieds d'oiseau, aux yeux doux, aux cheveux de femme ; ces merveilleux costumes, où le vert et l'azur dominent, cette couleur frémissante, cet éclat qui vibre, cette calme scène sanglante, cette grandeur féodale, contemporaine de nos jours et qui déjà s'efface, le beau paysage qui l'encadre, le motif si bien défini et cependant intraduisible, tout ici est d'un maître : Wouwerman n'aurait pas fait mieux, et Cuyp n'eût pas désavoué.



A quarante ans enfin, après vingt ans d'efforts, l'artiste était sorti de peine et jouissait des résultats. Il était, à cet âge, dans toute la fraîcheur de la gloire. Il avait la rare fortune d'exister, d'être célèbre et admiré sous deux formes. Ses livres avaient reçu les témoignages les plus enviables d'estime. Théophile Gautier s'honorait en reconnaissant son jeune rival. Hugo lui avait tendu sa main souveraine. Il était accueilli des peintres : non seulement d'un peu plus jeunes, comme Gustave Moreau, se liaient d'affection avec lui, mais le grand aîné de l'École, Eugène Delacroix, peu prodigue de ses faveurs, se montrait pour ce cadet plein de bontés et de prévenances. Tout lui réussissait, tout riait à la fois. Il avait trouvé sa peinture, et sauvé encore de l'ancien naufrage une plume qui suffirait à la réputation d'un autre. Il semblait qu'il n'eût plus qu'à donner de l'avant ; et cependant il s'arrêta. On n'attendait de lui que de nouveaux tableaux. Et ce qui vint, c'est un roman.

Il se pourrait que l'idée de *Dominique* eût été inspirée au peintre par la connaissance qu'il fit de George Sand[1] : c'est à elle qu'il dédia son livre. Mais cet ouvrage répondait à un

1. M. Louis Gonse cite dans son livre toute une correspondance fort curieuse qu'ils échangèrent. Elle se déclare « enthousiaste » du *Sahel*. Mais elle fait ses réserves sur le dénoûment de *Dominique*.

tel besoin de son âme qu'il n'eût pas moins été écrit sans cette conjoncture. C'était précisément à l'heure où il venait de triompher sous une forme inespérée qu'il devait être tenté de jeter un regard en arrière et de se résumer. Le passé était si bien éteint qu'il en pouvait remuer les cendres sans péril. Le fantôme de sa jeunesse lui apparaissait maintenant comme une forme étrangère et presque indifférente. C'était une sorte de cadavre qu'il était libre ou de lancer par-dessus bord, comme les marins font du corps de leur camarade frappé en route, ou d'étudier à loisir, comme un chirurgien pratique une autopsie. Peut-être souhaitait-il les deux choses à la fois : se débarrasser d'un poids mort en le confiant à un livre dont on se détache aussitôt que la foule s'en empare. Mais ce qui l'attirait surtout, avec sa passion d'examen et sa sagacité critique, c'était ce problème troublant de l'identité de la personne humaine. Comment un même esprit, lequel était le sien, pouvait-il se prêter à tant de métamorphoses ? Par quelle secrète métempsycose le peintre, l'homme d'aujourd'hui, s'était-il dégagé de l'adolescent amoureux dont rien ne restait plus que le froid souvenir ? Qu'y avait-il de commun entre ces formes successives et si diverses de la même existence à des âges différents ? Ce petit garçon demi-sauvage qu'il voyait relever des pièges dans un guéret labouré de la veille, ou qui s'étonnait que les buis, ces arbustes si petits, fussent si vieux « que ni son père ne les avait vu planter, ni son grand-père, ni le père de celui-ci », cet enfant-là, était-ce lui-même ? L'âme est-elle faite de plusieurs âmes, dont quelques-unes jamais ne se révèlent, d'autres se développent et se flétrissent de bonne heure, et dont les mouvements confus et les aspirations contraires produisent les erreurs de la jeunesse, puis exigent de l'âge mûr l'effort qui doit les accorder, et sont encore pour le vieillard, dans l'œil de qui ces feux s'éteignent un à un, l'objet d'une longue stupeur ?

C'est dans cette villa où s'était passée son enfance, en reposant ses yeux sur des horizons familiers, en retrouvant à chaque pas les figures pâles des jours défunts, que, presque sans ratures, au courant d'une plume obéissant à une invisible dictée, Fromentin écrivit cet admirable livre. Le succès fut

moins que médiocre. Le public ne reconnut pas ou refusa de reconnaître, dans son paysage natal, son auteur favori de tableaux africains. On ne voulut pas admettre comme possible un égal succès dans des manières si opposées, ni admirer dans les tons gris et les ombres voilées le peintre habituel du soleil oriental. Ce roman sans intrigue, cette histoire qui ne finit pas, déconcerta les lecteurs. Sainte-Beuve loua, mais il fit ses réserves. George Sand elle-même demandait une conclusion[1].

Il était pourtant malaisé à l'auteur, qui était lui-même son héros, de faire une fin à son roman sans se faire mourir en personne. Il est des morts psychologiques, si l'on ose dire, qui équivalent à la vraie. Elles sont fréquentes, navrantes, et laissent après elles l'impression la plus lugubre, celle de l'inachevé. Le drame a l'avantage de faire intervenir le coup de feu ou de poignard, et de se terminer noblement dans le sang; la vie a moins de pompe et ne fait pas toujours usage de ces moyens de tragédie : elle se contente d'étouffer sourdement son homme, et de l'enterrer sous le passé, à petit bruit.

C'était le cas de Dominique, et Dominique est Fromentin. C'est mieux encore : le récit d'un échec poétique et d'un absurde amour serait d'un intérêt médiocre, s'il ne reflétait entre les lignes un moment de l'état général des esprits. Il s'agit de cette grande maladie de croissance, la seconde forme du « mal du siècle », qui attaqua la génération née avec le romantisme, lorsque, élevée dans les illusions des poètes, elle s'aperçut, à l'épreuve, que l'existence était impossible à fonder sur des principes si funestes. Elle eut alors à se délivrer des chimères, et, toute meurtrie de l'effort, à se rabattre sur un autre idéal, plus sévère et plus sûr : au prix de quelles peines, *Dominique* aussi bien que l'*Éducation sentimentale* en est le témoignage. Mais Flaubert, avec son incurable lyrisme, ne peut pas s'empêcher de pleurer sa jeunesse et ses chers mensonges. Il a beau se railler sans pitié : ce qui surnage, au bout de son livre féroce, c'est un regret,

1. Edmond Schérer est, je crois, le seul critique qui ne trouva rien à reprendre. — Voir *Études de littérature*, t. II.

et quel regret! Fromentin a eu le mérite de sortir de la même crise, le cœur et la raison intacts, et d'avoir, sur la ruine de ses idoles, su se reconstruire une doctrine et une foi, — la « foi d'un classique, raffiné peut-être, mais vif et sincère, un classique rajeuni »[1].

Il devait vivre encore une quinzaine d'années. Sa gloire, jusqu'alors assez vive, a eu depuis le sort de beaucoup d'autres : elle est un peu oubliée, ou absorbée dans de plus grandes. La vogue qui accueillit jadis ses *Chasses* et ses *Fantasias*, ses *Caravanes en marche* et ses *Passages à gué*, est tombée brusquement. D'ailleurs, presque tous ses tableaux, peu accessibles au fond des collections privées, perdus jusqu'en Amérique, sont encore plus ignorés que méconnus. Leur principal attrait, aux yeux de la foule, l'« inédit », a disparu depuis que l'Algérie est devenue une province à peine séparée de nos côtes par un grand lac. On lui a su peu de gré d'avoir cherché à se renouveler; et les trois ou quatre chefs-d'œuvre qu'il a rapportés de Venise et d'Égypte passent, parmi ses ouvrages, pour les plus négligeables. On lui a tenu moins de compte encore de ses intentions, si souvent affirmées, du peu d'importance qu'il attribuait aux sujets, du prix qu'il attachait, au contraire, à l'exécution et au don d'émouvoir. Le temps n'est peut-être pas loin que, les mœurs du désert s'abolissant de jour en jour, la curiosité de ce monde disparu rendra quelque lustre à son plus vrai poète. On s'apercevra sans doute alors que, dans cet orientaliste, — qui n'a fait qu'accepter un thème fourni par le hasard et partait pour l'Afrique en évoquant l'image d'une gravure de Rembrandt, — il y avait un Hollandais, digne de prendre place à côté de ces petits maîtres, — parfois si beaux, — qu'il devait faire si bien comprendre par un livre, — hélas! le dernier mot de sa vie : — son journal de pèlerinage aux « Maîtres d'autrefois ».

Mais, quelque grand que soit le mérite du peintre, quand il serait égal même au talent de l'écrivain, il ne suffirait pas à justifier sa renommée ; ou plutôt sa gloire est d'avoir uni l'un et l'autre. Comment s'est formé ce subtil et souple

1. Sainte-Beuve. Article cité.

génie; ce qu'il a dû peut-être de son âme à l'âme de son pays; les inévitables erreurs qui devaient résulter des hésitations entre ses deux chemins possibles; comment le poète qu'il crut être se dédoubla et comment l'arbre, sans périr, jeta deux branches inattendues et porta des fruits de deux sortes; à quel prix s'accomplit cette épreuve peut-être unique, et à coup sûr définitive, sur les limites de deux arts et les lois propres de chacun d'eux; quel récit il en fit lui-même, ce que l'on en doit croire et ce qu'il y faut corriger, — voilà ce qu'il était peut-être bon de dire, si l'on y avait su réussir, puisque l'occasion se présentait à nous de rendre quelque hommage à cet admirable esprit, un peu trop dédaigné, et de le faire voir dans son vrai jour, au rang des poètes pénétrants et des rares intelligences.

LOUIS GILLET

SOUS LOUIS LE BIEN-AIMÉ[1]

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 30 mai 1761.

Les Anglais sont maîtres de la ville de Belle-Isle; il ne reste plus que la citadelle, qui vraisemblablement ne tiendra pas encore longtemps. Cet événement fait mal augurer de la paix; il y a pourtant des paris pour le 5 de juillet; je serais de moitié avec les *contre*, et je ne voudrais pas risquer une obole en faveur des *pour*. On tire aussi de grandes conséquences de la gaieté du roi; on dit qu'il n'a jamais été de si bonne humeur que pendant ce voyage; il doit durer cinquante jours et, pendant ce temps, il y aura dix-sept promenades à Saint-Hubert; peut-on être triste quand on a devant soi une si grande provision de plaisirs?

Paris n'a jamais été plus triste et plus dénué de nouveauté qu'à présent. Les Jésuites ont payé les cinquante mille livres de dommages et intérêts et entrent en paiement pour le principal. Quelque mécontentement intérieur qu'ils ressentent, ils affectent beaucoup de résignation et disent que le parlement les a jugés suivant les lois et l'équité; pourquoi donc ont-ils entrepris ce procès? Ils donnent aussi beaucoup de louanges à l'avocat adverse et conviennent qu'il a parfaitement plaidé. Ils ont cependant fait une tentative auprès du roi, par le canal du chancelier; comme elle a été mal reçue, ils prennent le parti de céder à l'orage. On craint qu'ils ne

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

soient plus heureux dans l'affaire de leurs Constitutions, qui doit commencer la semaine prochaine; quelques plaintes du roi adressées au premier président font appréhender un arrêt d'évocation[1]; en ce cas, nouvelles remontrances qui feront cesser l'espèce d'intelligence qui règne entre la Cour et le parlement.

L'archevêque, ennuyé de la tranquillité du clergé, vient d'essayer de la troubler par une prétention dont aucun de ses prédécesseurs ne s'était avisé : il a voulu exiger que les clercs qui font le catéchisme dans les paroisses prissent de lui des pouvoirs comme les confesseurs et les prédicateurs; dix-huit curés de Paris ont signé une requête qui a été présentée au parlement contre cette innovation. On croit que le prélat, pour éviter un jugement qui ne lui serait pas favorable, abandonnera sa prétention.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 13 juin 1761.

L'armée, marchant sur quatre colonnes, vient camper à Holstein; elle part à cinq heures et demie, fait quatre lieues, et, à six heures du soir, elle marche par une grande chaleur et par des chemins assez faciles; les équipages n'arrivent que fort tard et plusieurs n'arrivent point.

Le 14. — L'armée marche sur trois colonnes, et le corps de M. de Voyer, qui était en avant, fait la quatrième en rentrant dans l'armée; elle part à cinq heures, a une forte pluie pendant toute la journée. Les chemins sont difficiles, les marches coûtent beaucoup de travaux à ouvrir; il faut construire une grande quantité de ponts et même faire à travers deux marais de longues chaussées. Tous ces travaux étaient bien faits pour une armée de vingt mille hommes et un beau temps; mais, comme l'armée est de cent mille hommes, le temps très mauvais et qu'on n'a pas eu la précaution nécessaire de laisser à chaque pont et passage difficile des tra-

1. Il arrivait souvent que le roi évoquait à son Conseil certaines affaires soumises au parlement.

vailleurs pour entretenir, tous les ponts se sont brisés, les passages sont devenus impraticables, les colonnes se sont trouvées arrêtées ; elles se sont rejetées les unes sur les autres ; chacun est arrivé comme il a pu dans le plus grand désordre ; pour les équipages, ils sont restés dans la boue. Le quartier général est cependant établi à Essen et le camp s'établit sous cette ville. Le projet est de faire marcher l'armée encore demain et après-demain ; mais je ne crois pas possible qu'elle marche demain, moitié de l'armée, toute l'artillerie et les équipages ne pouvant pas certainement être arrivés ici demain à midi. Ces deux marches causeront une très grande perte en hommes et en chevaux. Je ne sais ce que deviendra la Maison du Roi si cela continue.

Le 15. — L'armée reste dans son camp d'Essen parce que plusieurs queues de colonnes ne sont arrivées que ce matin, que les équipages sont encore embourbés, que l'artillerie ne pourra arriver que ce soir, que le pain et les vivres deviennent rares et très chers, les boulangers, les bouchers et vivandiers à la suite de l'armée n'ayant pu suivre.

Le 16. — L'armée marche d'Essen à Bochum ; ses gros équipages et son artillerie ne doivent partir qu'à trois heures après midi, parce que plusieurs de la marche du 14 ne sont arrivés que le 15 au soir et d'autres ce matin. Elle laisse aussi dans le camp d'Essen la Maison du Roi, parce qu'elle est fort fatiguée, qu'elle ralentit beaucoup la marche de l'armée et qu'elle y met du désordre ; il paraît résolu que, par la suite, elle restera toujours à un jour de marche derrière l'armée.

Le 17. — L'armée et le corps de M. de Chevert restent dans le camp de Bochum, et la Maison du Roi, qui était restée dans celui d'Essen, vient camper fort près de Bochum, ce qui me confirme encore à croire que l'ennemi est en force très près d'ici et que M. de Soubise veut réunir toutes ses forces pour marcher en avant.

Le 18. — L'armée marche et vient camper, la gauche à Dortmund et la droite à Stadberg. Cette marche, qui n'était que de deux petites lieues, a été on ne peut plus fâcheuse ; la pluie n'ayant pas discontinué, la cavalerie a perdu beaucoup de chevaux, l'infanterie a marché en plusieurs endroits dans

l'eau jusqu'à la ceinture, les équipages et l'artillerie ont souffert encore plus et la plupart n'arrivent point. Les vivres deviennent d'une rareté effrayante.

Le 19. — L'armée reste dans son camp de Merten, où elle souffre de la disette des vivres ; la Maison du Roi vient camper à une demi-lieue de ce camp.

Le 20. — L'armée reste dans le même camp ; un détachement de troupes légères va reconnaître le pays jusque près d'Unna et Kamen ; on tire quelques coups de fusil. On travaille à ouvrir des marches et à faire des ponts sur l'Emser ; ces travaux sont difficiles parce qu'on les fait vis-à-vis de Dortmund, presque aux sources de cette rivière, où le fond est fort marécageux. Il y a apparence que l'armée sera encore deux jours avant de pouvoir passer.

Le 21, six heures du matin. — L'armée est dans son même camp. Nous avons eu des fatigues excessives. Je vous aime bien, je suis sûr que je vous aimerai toujours et que vous serez au moins reconnaissante. Écrivez-moi plus souvent.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 19 juin 1761.

J'étais inquiète et en colère, cher bon ami, lorsque j'ai reçu de vos nouvelles ; elles diminuent ma mauvaise humeur, parce qu'elles m'apprennent que vous pensez toujours à moi et que vous vous portez bien. Mais mon inquiétude redouble : au lieu de cette suspension que j'attendais sans oser l'espérer, vous faites des mouvements qui annoncent que la paix est plus éloignée que jamais ; vous marchez aux ennemis ; vous laisseront-ils commencer un siège sans tenter quelque combat? Souvenez-vous qu'un homme ne tient que sa place dans une armée, et par conséquent ne peut décider les événements, surtout lorsqu'il ne fait qu'exécuter les projets enfantés par un autre : ainsi, faites ce que vous devez, mais ne vous piquez pas de mieux faire que les autres ; je crains encore plus votre zèle et votre extravagant amour pour votre métier que tout le reste ; il faut se conformer au goût du siècle dans lequel on

se trouve ; celui-ci n'est pas favorable aux vertus : les pratiquer serait faire leur procès à tous les hommes.

Rien de plus singulier que l'espèce d'incertitude sur le sort de Belle-Isle[1]. La moitié de Paris assure qu'il est pris et je crois qu'elle a raison, et l'autre proteste qu'il n'en est rien ; les uns disent qu'il s'est rendu le 7, que la garnison est à Vannes, que M. de Sainte-Croix est à Marly pour porter ses plaintes contre des officiers du régiment de Poitou qui n'ont point fait leur devoir ; d'autres assurent que des lettres de Vannes du 12 marquent que le feu est toujours très vif au siège. On est dans de vives inquiétudes pour Lorient, les îles de Ré et d'Oléron, que les Anglais ont envie de prendre avant d'entrer en négociation ; leur seconde flotte, qui doit être en mer, est destinée pour cette expédition ; ils réussiront, s'ils en ont bien envie ; ainsi, si vous ne prenez pas le Hanovre cette année, on ne fera pas sitôt la paix. Elle viendra quand elle pourra, cette paix, mais la Cour ne prétend pas diminuer les impôts, tout au contraire ; il est actuellement question de provoquer le troisième vingtième et le doublement de la capitation encore pour deux années.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 21 juin 1761. — L'armée reste dans le même camp de Merten, occupée à former des passages sur l'Emser. M. de Voyer est au delà de Dortmund, fort près d'Unna, avec les troupes légères, M. le prince de Condé en deçà de cette même ville, avec un autre corps. M. le maréchal [de Soubise] visite dans la journée les travaux pour la marche prochaine.

Le 22. — L'armée marche du camp de Merten, passe l'Emser, dépasse Dortmund de cinq quarts de lieue et campe à Bruken. A la pointe du jour, on attaque Kamen à coups de canon ; les ennemis qui occupaient cette ville se retirent, et on leur fait environ trente prisonniers. On attaque en même temps Luymen, ville fermée. Le projet était de l'attaquer en

1. Belle-Isle fut pris le 7 juin.

même temps dans plusieurs points et de la surprendre; il y avait dedans mille huit cents hommes. Les divisions trouvent des obstacles : celle commandée par M. de Piémont est la seule qui arrive à l'heure convenue; elle est découverte par les patrouilles et les postes avancés de la place; ce commandant, qui n'avait que cinq cents hommes, prend alors le parti d'attaquer de vive force sans attendre les autres divisions; il poursuit, baïonnette au bout du fusil, les troupes qui étaient hors de la ville; il n'est point arrêté par le cheval de frise que l'on abat sur les premières troupes; il enfonce aussi la porte de la ville qu'on ferme sur lui, il pénètre dans la place; celui qui y commandait est tué dans la rue, ne voulant point se rendre prisonnier; plusieurs officiers sont surpris étant encore dans leurs lits; tout prend la fuite et la plus forte partie, étant sauvée au delà de la Lippe, coupe le pont-levis, laisse deux cents prisonniers, environ soixante tués ou blessés et trois pièces de canon. Cette action a coûté à M. de Piémont environ quinze hommes tués ou blessés.

Le 23. — L'armée part du camp de Bruken sur six colonnes, établit son quartier général à Unna.

Le 27. — L'armée ne quitte point le camp d'Unna, elle s'y fortifie de plusieurs redoutes, fait des communications et toutes les autres dispositions, de même que si elle s'attendait à être attaquée. Un détachement de six mille hommes, où était le prince de Condé, après avoir tiré plus de cent coups de canon, pièces de huit, sur le château de Werle, et l'avoir sommé de se rendre, a été obligé de se retirer. Nous avons eu dans cette attaque trente hommes tués ou blessés.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 29 juin 1761.

Votre lettre est venue fort à propos, cher bon ami; on m'avait dit le matin que votre général avait été battu et on le disait tout bas au Palais-Royal à midi. Jugez de mes inquiétudes; en combinant tous les mouvements que l'armée a pu faire depuis votre lettre, je vois que la chose n'est pas pos-

sible, du moins que l'on puisse avoir la nouvelle. Si elle m'a rassurée pour le moment, elle ne me tranquillise pas pour l'avenir; je vois que vous marchez sans précautions; si une pareille aventure à celle du 14 arrivait, étant plus près de l'ennemi, il aurait beau jeu avec des troupes dans un tel désordre.

Les déclarations pour le troisième vingtième et le doublement de la capitation sont au parlement qui refuse de les enregistrer; on croit qu'il y aura des remontrances, mais ce ne sera que pour la forme, car tout est arrangé d'avance; il faut qu'ils y consentent pour éviter plus grand mal. Mesdames[1] partent demain pour aller à Plombières prendre les eaux; pour fournir aux frais de voyage, le roi vient de faire un emprunt de deux millions. Un simple particulier rougirait d'importuner ses amis en telle occasion; il craindrait d'annoncer une trop grande indigence.

Bonsoir, cher ami, je vais me coucher, non pour dormir, car j'ai une insomnie qui me tue, mais pour penser à vous sans distraction. Je vous aurai beaucoup d'obligation si vous continuez votre journal : il me donne un air d'importance qui flatte mon amour-propre.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Au camp d'Unna, le 2 juillet 1761.

La nuit du 29 au 30 se passe de notre part sous les armes et occupés à nous arranger, à perfectionner nos redoutes, à en faire de nouvelles et à placer notre canon; cependant, le 30 se passe sans autre chose que quelques coups de canon et de la mousqueterie entre les troupes légères.

Le 1er juillet. — Les deux armées restent campées sur leur terrain; sur les neuf heures du matin, il paraît une tête de colonne, débouchée de la gauche des ennemis, sur notre droite. M. le prince de Condé la fait vivement canonner et elle se retire; ce mouvement donne lieu à battre la générale;

1. Mesdames, filles de Louis XV.

toute notre armée prend les armes et rentre une heure après dans les tentes ; le reste de la journée se passe assez tranquillement, à quelques feux de hussards près.

Le 2. — La nuit du 1er au 2, on découvre que l'armée du prince Ferdinand est en mouvement, et, peu après, qu'elle commence à se retirer: à quatre heures du matin, on la voit en pleine marche sur trois colonnes vers Hamm: de forts détachements sont partis à six heures et demie pour harceler sa retraite et éclairer sa marche ; on reçoit aussi dans la nuit des nouvelles de l'armée de Broglie. C'est sans doute l'arrivée de M. de Broglie qui a déterminé le prince Ferdinand à se retirer, et notre camp très bon et bien fortifié qui l'a empêché de nous attaquer. Ma lettre ne partira pas, car on bat la générale dans le moment, cinq heures après-midi.

Le 4. — L'armée, qui devait marcher à la pointe du jour, ne marche cependant qu'à dix heures du matin ; à six heures, son arrière-garde est attaquée et poussée sur l'armée qui avait à moitié passé à hauteur de Werle ; on reconnaît, par les déserteurs, les espions, les prisonniers et entre autres par la prise d'un aide de camp du prince Ferdinand, qu'on a affaire à toute l'armée ennemie. Alors l'armée française s'arrête ; on se dispose avec une promptitude admirable, en très bon ordre, pour recevoir la bataille. Le feu de notre artillerie et de quelque infanterie arrête l'ennemi, qui recule et campe à notre vue; la nuit se passe en dispositions.

Le 5. — A la pointe du jour, on voit l'armée ennemie en bataille, et à cinq heures on reconnaît ses colonnes en mouvement pour venir nous attaquer. Nous canonnons vivement la plus avancée qui en paraît ébranlée. Ces colonnes continuent à s'avancer sans être inquiétées davantage de notre canon ; mais sur les onze heures, on s'aperçoit qu'elles marchent tantôt en avant, tantôt en arrière, et l'on commence à douter qu'elles viennent nous attaquer ; la journée se passe effectivement assez tranquillement ; nous faisons quelques dispositions pour partir à l'entrée de la nuit ; cependant l'armée ne bouge pas et campe.

Le 6. — A la pointe du jour, les deux armées se trouvent campées chacune sur leur même terrain, et la journée se passe sans mouvement ni de part ni d'autre pour s'attaquer.

Le 7. — A la pointe du jour, on découvre que l'armée ennemie a fait aussi un mouvement dans la nuit et qu'elle est en marche vers la gauche de Souest ; alors l'armée française se remet en marche pour gagner Souest avant celle des ennemis ; elle avait beaucoup d'avance, et Souest était déjà occupé par dix-huit mille hommes de l'armée de Broglie ; le prince Ferdinand, qui voit sans doute qu'il n'était plus à temps de nous prévenir à Souest, s'arrête, établit sur son chemin deux camps qui paraissent considérables, et marche vraisemblablement par Hamm avec le gros de son armée. L'armée française est établie dans le camp de Souest à huit heures du soir ; elle a grand besoin de repos, de vivres et d'équipages ; il y a apparence qu'elle va enfin en jouir. Je ne crois pas qu'on puisse mieux manœuvrer qu'a fait M. de Soubise. Pour des yeux militaires, ce commencement de campagne lui fait beaucoup d'honneur et plus que le gain d'une bataille ; nous avons perdu peu de monde et peu d'équipages ; nos convois, quoique attaqués, ont peu souffert et l'ennemi a fait de plus grandes pertes que nous.

Le 8, à quatre heures après midi. — Depuis huit jours, je ne me suis ni déshabillé ni couché ; nous avons souffert des chaleurs extrêmes, suivies des froids de janvier ; nous manquions de pain ; le pain de munition moisi était notre nourriture ; enfin, je viens de coucher dans un lit et nos peines vont cesser. Je me porte bien, je vous aime, je vous aimerai toute ma vie, soyez-en assurée.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 5 juillet 1761.

Je ne suis pas tout à fait oisive, je viens d'inspirer une belle passion ; comme elle n'existe que depuis trois semaines, elle est dans sa plus grande force ; je suis obsédée, persécutée, fatiguée par une tendresse qui n'a point de bornes ; à peine ai-je la nuit à moi ; enfin jamais femme n'a été aimée si fortement que je le suis. Votre cœur n'est-il point ému ? Ne

ressentez-vous pas un peu de jalousie? Vous êtes absent; l'objet est présent, jeune, joli, tendre et même touchant; le moment est critique; je pourrais bien me laisser aller à la tentation; je suis assez de l'avis de cette dame qui disait que le meilleur moyen de lui résister est de succomber; cela n'est pas encore fait, je ne suis pas même tentée, mais que sait-on?

J'aurais pu vous cacher cette passion, mais j'aime mieux en faire l'aveu de bonne foi, afin que vous me disiez quelques jolies choses et que vous fassiez un nouvel effort pour conserver mon cœur. Un peu de jalousie réveille l'amour; je ne vous en ai jamais donné, parce que je ne suis pas coquette et que je sais par expérience combien on est à plaindre, quand on doute de la fidélité de l'objet aimé; j'ai douté plus d'une fois; un petit désir de vengeance m'a portée à désirer que vous doutiez à votre tour. Ne voilà-t-il pas ma sotte bonhomie qui vient à la traverse, qui craint que vous ne passiez un mauvais quart d'heure, et qui veut absolument que je vous dise tout naturellement que vous feriez un bien meilleur usage de cette conquête que moi, puisque c'est une jeune Indienne arrivée depuis peu à Paris, plus grande que moi, parfaitement bien faite, les plus beaux cheveux du monde, de fort beaux yeux, et qui serait très jolie si les autres traits de son visage leur ressemblaient. Froide par tempérament, simple et tendre, et modeste par coquetterie, désirant subjuguer tous les cœurs, faisant même un peu plus qu'il ne faut pour y réussir, et incapable d'aimer d'autre objet qu'elle-même, fuyant toute occupation autre que celle de relever l'éclat de ses charmes, dont elle a une idée plus avantageuse qu'ils ne méritent.

Cette femme, telle que je vous la dépeins, a un mari encore plus déplaisant par le caractère que par la figure qui est horrible, qui la gêne horriblement et qu'elle hait souverainement; elle meurt d'envie de le faire c..., et vraisemblablement il remplira la destinée pour laquelle il semble né. Voilà l'objet qui attaque mon cœur parce qu'elle n'a rien de mieux à faire; elle abandonnerait bientôt sa poursuite si vous étiez à Paris; je crois cependant que je n'en serais pas jalouse: en attendant, je m'en amuse et cherche à la convaincre que le caractère

de coquette est un obstacle à un attachement sincère, et qu'il éloigne tout homme qui pense délicatement. Adieu, cher bon ami, aimez-moi autant que je vous aime...

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 8 juillet 1761.

L'armée reste campée dans son camp de Souest; on voit les deux camps ennemis dans la même position; mais nos détachements ne peuvent pénétrer pour découvrir où est le gros de l'armée.

Le 9. — L'armée reste dans le camp de Souest; les deux camps ennemis paraissent dans la même position et il semble qu'on est encore incertain des mouvements du gros de l'armée du prince Ferdinand.

Le 10. — On a fait divers détachements sur l'ennemi pour découvrir sa position; les maréchaux de Soubise et de Broglie y marchent chacun de leur côté : ce dernier, qui s'aventure trop en avant et peu accompagné, est vivement poursuivi pendant une demi-lieue et pense être atteint plusieurs fois dans sa fuite; on est enfin assuré que le gros de l'armée ennemie est près de Werle. Depuis le jour jusqu'à midi, il y a eu des canonnades de tous les côtés; nous avons perdu soixante à quatre-vingts hommes, pris, blessés ou tués.

Le 12. — On reconnaît le matin que le camp du prince Ferdinand est défendu et que son armée est en mouvement. Sur cela, on fait partir vers midi un détachement de tous les grenadiers et les chasseurs de l'armée, avec six pièces de canon aux ordres de M. le comte de Mailly, tandis que d'autres détachements marchent à sa droite, commandés par M. de Belzunce et à sa gauche par M. de Voyer. On croit que le prince Ferdinand passe la Lippe, quoique cette manœuvre soit hardie en plein jour; mais on reconnaît que, loin de la passer, son mouvement a été de se porter cinq quarts de lieue en avant, ce qui a arrêté les projets de nos détachements.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 12 juillet 1761.

Je suis d'une inquiétude horrible, cher bon ami ; il y a huit jours que je n'ai reçu de vos nouvelles et, lors de votre dernière, les armées étaient en présence ; on dit que les ennemis se sont retirés, qu'un détachement les a suivis, et je crains que vous n'ayez été de ce détachement ; on ajoutait hier que le prince Ferdinand vous a tournés et qu'il est entre le Rhin et l'armée de Soubise ; cette variété dans les nouvelles me met aux champs ; en vérité, l'amour est un tourment, et je ne conçois pas comme je m'y suis laissé prendre, connaissant l'excès de ma sensibilité ; je suis pourtant bien éloignée de me corriger, je vous aime plus que je ne puis le dire : il semble que toute la vivacité de ma jeunesse se soit tournée en tendresse.

A propos d'amour, il m'arriva hier une aventure assez plaisante. Un homme, qui a demeuré longtemps dans les Indes et qui prétend être très habile dans la nécromancie, s'est avisé, la première fois qu'il m'a vue et sur la seule inspection de ma figure, de me dire plusieurs choses qui me sont arrivées. Comme il ne pouvait avoir eu d'instruction, étant à peine connu des gens chez qui j'étais, je voulus m'en amuser et lui donnai ma main à consulter : après quelques vérités et plusieurs mensonges, il me dit que j'ai le cœur très tendre, que j'aime comme on n'a jamais aimé, que je suis payée de retour, même tendrement aimée, mais qu'il s'en faut pourtant de beaucoup que cet amour soit égal à celui que je ressens. Vous seriez adorable, cher ami, si vous apportiez autant de soin pour le faire mentir que j'en prendrai pour constater la réalité de sa science ; il a pris le jour de ma naissance pour tirer mon horoscope, qu'il est très essentiel que je sache.

Mesdames Sophie et Louise[1] vinrent à Notre-Dame lundi,

1. Mesdames, filles de Louis XV.

et le soir se promenèrent par les cours ; des pauvres s'assemblèrent en grand nombre autour de leur carrosse ; la frayeur saisit les princesses ; elles firent de grands cris, et les pauvres à qui on commençait à faire quelques largesses furent chassés avec assez de violence.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 17 juillet 1761. — L'armée française part à trois heures après-midi, fait une marche d'un quart de lieue, campe sous Souest et établit son quartier général dans cette ville ; le duc d'Havré et le marquis de Rougé meurent de leurs blessures. Nous estimons avoir perdu, dans les attaques des 15 et 16. quatre mille hommes ; les ennemis doivent aussi avoir beaucoup perdu ; le prince Ferdinand reste dans son même camp où il fait des réjouissances des avantages qu'il a remportés les jours précédents.

Le 18. — L'armée a grand besoin de repos et les maladies commencent d'une façon à inquiéter. Je pense que nous allons rester quelques jours dans ce camp, jusqu'à ce qu'on ait reçu des ordres de la Cour, à moins que le défaut de subsistance ne nous chasse, ce qui pourrait arriver, car toutes les moissons à deux lieues à la ronde de nous sont coupées et tout le pays dévasté, et tout ce qui est plus loin et que je ne vois pas est occupé par l'ennemi.

Le 19. — L'armée reste dans son même camp : si elle s'éloignait, elle abandonnerait ses blessés et ses malades qui sont en grand nombre dans Souest, et où marcherait-elle, étant du côté de la France près de l'ennemi, et derrière elle près de Lippstadt ?

Le 22. — Les armées restent dans la même position, les fourrages commencent à devenir fort rares et, par cette raison, je ne crois pas qu'il soit possible à notre armée de rester ici encore plus de six jours. Nous commençons à évacuer nos blessés de Souest.

Le 23. — Les armées restent dans la même position.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 23 juillet 1761.

J'ai reçu votre lettre du 16, cher bon ami; la déroute de M. de Broglie effraye tout le monde; on parle d'une perte d'au moins quatre mille hommes; les uns donnent le tort à M. de Soubise qu'ils accusent de n'avoir pas fait les attaques dont il était chargé; d'autres disent qu'il les a faites à temps et que, si M. de Broglie ne lui avait pas envoyé dire de retirer ses troupes, la bataille était gagnée et le prince Ferdinand battu.

Le roi a tenu hier son lit de justice, ce que bien des gens croyaient qui n'arriverait jamais. Je le vis arriver; son cortège était aussi brillant qu'il pouvait l'être dans l'absence de la plus grande partie de sa maison. Mais lui, M. le dauphin et les seigneurs qui l'accompagnaient, paraissaient ensevelis dans une profonde tristesse, dont ils ne furent point distraits par la clameur des applaudissements : une douzaine de jeunes gens de la plus épaisse lie du peuple suivaient le carrosse et criaient : *Vive le roi!* avec un ton si lamentable qu'il inspirait plus de tristesse que de joie; le reste des spectateurs, quoique en grand nombre, le vit passer dans un morne silence.

Arrivé au parlement, il parla peu; le chancelier s'étendit beaucoup sur la violence que ce prince fait à son cœur en continuant des impôts qu'il sait être onéreux au peuple dans le même temps qu'il s'emploie avec la plus grande ardeur à presser la conclusion de la paix pour le rendre heureux. On procéda ensuite à l'enregistrement des deux édits portant continuation pour deux années du troisième vingtième et du doublement de la capitation, et un troisième édit pour un emprunt de trente millions à trois pour cent d'intérêt. Le premier président fit un discours court, mais fort et nerveux, sur la nécessité de soulager le peuple; le roi parut l'écouter favorablement et sortit avec un air plus ouvert; il regarda beaucoup de tous côtés, sourit quelquefois, mais tout fut inu-

tile : le peuple n'en fut pas plus ému, le cortège de crieurs à gages fit seul entendre sa triste voix, mettant cependant un bien plus grand intervalle entre ses cris. La garde autour du carrosse du roi était peu nombreuse ; des particuliers ont eu la facilité d'en approcher de très près ; elle n'était pas non plus si nombreuse au Palais qu'à l'ordinaire ; par réflexion, le peuple a pris pour une marque de confiance ce qui n'était peut-être qu'une négligence ; l'absence des gardes suisses et françaises n'ayant pas permis de border les rues suivant l'usage, le Parisien s'est persuadé que le roi l'avait ordonné afin qu'on le pût voir plus aisément et lui en a tenu compte ; quelles ressources n'y a-t-il pas avec un tel peuple !

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 24 juillet 1761. — Les armées restent dans leur même position ; plusieurs brigades de l'armée de Soubise reçoivent ordre de marcher demain à l'armée de Broglie ; il y a de cette armée actuellement cinq mille malades dans les hôpitaux.

Le 26. — L'armée bat la générale à trois heures, fait une marche de quatre lieues et demie, presque toujours à travers les bois dans des terrains montagneux et difficiles, et vient camper à Erbering. Ce camp fort resserré, où l'on est l'un sur l'autre dans un fond environné de hautes montagnes est mauvais ; la prodigieuse difficulté de déboucher sur ce camp ne doit pas faire craindre d'y être attaqué, mais il ne serait pas difficile d'empêcher d'en sortir.

Le 28. — L'armée reste dans le même camp ; depuis le matin jusqu'à la retraite, on tire presque toujours des coups de canon et de temps en temps de la mousqueterie, une lieue en avant de la gauche de notre camp, l'endroit où les bois qui nous environnent sont moins épais et les montagnes moins élevées ; je sais que ce sont nos troupes légères, commandées par M. Turpin, qui sont dans cet endroit ; mais j'ignore encore de quoi il s'agit.

Le 1er août. — La Maison du Roi sort de ses cantonnements de Balm, et vient camper fort près de l'armée ; elle est en fort mauvais état ; en même temps, on évacue du même endroit nos gros équipages et l'établissement de nos fours qui prennent la route vers Cologne ou Dusseldorf. Ces mouvements se font sur ceux qu'a faits le prince Ferdinand ; il n'est pas difficile de prévoir par où nous ferons notre première marche, puisque nous n'avons plus qu'une porte convenable pour sortir d'ici, par Minden ; car je ne pense pas qu'on veuille aller sur Cassel, encore moins attaquer le prince héréditaire où il est, et encore moins déboucher par où nous sommes entrés ici, puisque quelques mille hommes nous en empêcheraient et nous détruiraient.

Le 2, le matin. — Écrivez-moi donc plus souvent, chère bonne amie ; je suis si triste quand la poste arrive et qu'elle ne m'apporte pas une de vos lettres au moins, et je suis si aise quand j'en reçois que vous devriez m'écrire tous les jours ; vous avez tout le temps d'aimer et de me le dire, pourquoi ne le faites-vous pas? Si vous vous ennuyez de me répéter ce que je ne sais pas encore assez, remplissez vos lettres des nouvelles, fussent-elles du coin de la rue ; la main qui me les écrira me les rendra agréables et d'ailleurs, en échange des nouvelles de l'armée que vous pouvez débiter, on doit vous informer de tout ce qui se passe dans tous les coins de la ville et de la Cour.

Vous serez bien contente si je vous aime autant à Paris que je le fais ici, car mon cœur est actuellement pour vous aussi animé que si je n'avais que vingt ans. J'ai tous les tourments et je fais bien les folies de cet âge ; si j'étais auprès de vous, je ne doute pas que je n'en eusse tous les plaisirs. Je m'aperçois que de plus j'en prends le ton. A propos de tout cela, je veux que vous sachiez que je suis logé dans un couvent de religieuses ; il n'y en a qu'une qui parle français : heureusement, elle se trouve être la plus jeune et la plus jolie ; malheureusement, elle nous hait et est enfermée derrière des grilles ; comme c'est pays de Cologne, nous voulons bien ne les pas forcer.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 30 juillet 1761.

La certitude de la prise de Pondichéry cause la plus grande désolation[1]; voilà la Compagnie des Indes culbutée; les actions, les contrats et autres effets sur cette Compagnie n'ont plus aucun prix, et la moitié de Paris se croit à la veille d'éprouver la misère; les domestiques, les équipages et les chevaux vont être à bon marché, et nous n'aurons plus de mousselines et autres marchandises des Indes qu'autant que les Anglais voudront bien nous en vendre. La chute de la Compagnie des Indes serait plus utile que préjudiciable à l'État, parce qu'elle gêne infiniment le commerce, si le défaut de paiement des fonds placés sur cette Compagnie ne s'en suivait pas; mais ce dernier article est des plus importants, car la moitié des citoyens s'y trouve intéressée.

Cette nouvelle, venue à la suite de l'affaire de M. de Broglie[2], fait croire que la France est aux abois; on n'entrevoit plus de ressources, on ne voit en perspective qu'un bouleversement général; on ne se console point, on ne se parle que pour dire : « Il faut tous périr. » On ne pense plus à la paix, elle paraît même impossible; enfin une révolution générale est le seul événement que l'on attend. J'ai vu quelques circonstances critiques, mais je n'ai jamais vu un tel accablement. Depuis hier, on dit que les Anglais sont devant Dunkerque; pour l'ordinaire, ces sortes de nouvelles causent une grande sensation; on y paraît insensible et on se contente de dire en soupirant : « Je le crois bien, vous les verrez bientôt ailleurs. » Quant à moi, je ne sais ce que feront nos ennemis; mais si, comme je n'en doute pas, ils sont instruits de ce qui se passe dans l'intérieur de notre royaume, ils doivent concevoir de grands desseins et en risquer l'exécution; un peu de temps nous apprendra si quelque bon génie s'intéresse encore à la France.

1. Pondichéry avait été pris par les Anglais le 15 janvier, et Mahé le 10 février.

2. La défaite de Wellinghausen.

Il y a eu aujourd'hui une grande assemblée à la Compagnie des Indes, dont on ignore le résultat ; c'était sans doute pour aviser aux moyens de cesser tout paiement, ou au moins de les retarder en faisant des compliments au public, ou en disant comme le roi en ouvrant son lit de justice : « Je viens pour soulager mon peuple et pourvoir aux abus qui se commettent dans l'administration de mes finances », et ce soulagement consiste à dépouiller le peuple en le chargeant d'impôts qu'il ne peut payer ! Par réflexion, on a reconnu l'absurdité de ce discours, et on ne donne point, comme il est d'usage, le détail de tout ce qui s'est passé au lit de justice. Je sais cette particularité de gens qui ont assisté à cette cérémonie ; jamais le roi n'a parlé avec un air plus embarrassé que dans cette circonstance ; sans doute qu'il sentait en lui-même un secret remords de dire une pareille gasconnade.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 2 août 1761. — L'armée reste dans le même camp d'Erbering, ouvrant depuis plusieurs jours des marches sur plusieurs points. On fait partir à midi ce qui restait d'équipages et de vivandiers, et cependant on envoie au fourrage pour deux jours,

Les 4 et 5. — L'armée bat la générale à trois heures ; toute la cavalerie se met en mouvement à la même heure, arrive à Iserlohn à midi, où elle trouve la maison du roi campée ; on part à deux heures et demie avec ordre de passer la Ruhr. Elle s'égare dans les bois et montagnes, arrive de nuit au pont de Limburg sur l'Emser, long d'une portée de fusil, élevé de trente à cinquante pieds, large à y passer un seul cavalier, étant fort tremblant et sans garde-fous ; la longueur d'un tel défilé et son chemin perdu la forcèrent de s'arrêter au delà de cette rivière, dans une petite plaine au pied des rochers, en attendant le jour et le déblai des équipages qu'elle rencontre, et aussi pour se reposer de onze à douze lieues qu'elle vient déjà de faire. A la pointe du jour elle se met en mouvement et se dirige sur la route qu'elle

devait tenir, mais à sept heures elle reçoit l'ordre de faire déblayer l'artillerie, d'attendre l'infanterie, pour que tout passe la Ruhr et aille s'établir dans le camp de Dortmund.

Le 6. — L'armée reste dans le même camp, où la Maison du Roi et les équipages arrivent.

Le 7. — L'armée reste dans le même camp dans une entière tranquillité ; le soir, elle rétablit tous les anciens postes sur l'Emser, ce qui me fait croire qu'il y a quelque projet de marche à l'ennemi.

Le 10. — L'armée bat la générale à trois heures du matin et vient camper derrière Bochum, son quartier général dans cette ville. La Maison du Roi est dans un état pitoyable ; il y a beaucoup de malades dans l'armée ; cette campagne est la plus rude de la guerre. Nous venons de faire une démarche assez audacieuse en passant la Lippe, nous ne sommes qu'à six lieues de Munster, dont il semble qu'on va faire le siège ; nous ne sommes pas en état de l'entreprendre. Il y a ici de loin en loin des chaleurs insupportables, mais communément nous souffrons plus du froid.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 6 août 1761.

On ne se console point de la prise de Pondichéry ; la Compagnie des Indes a fait depuis des paiements assez considérables ; on dit même qu'il y aura une vente à Lorient ; les paiements diminueront à mesure que les fonds diminueront ; on m'assura hier que d'ici à huit jours la caisse sera fermée ; cet événement est le coup de grâce ; la moitié des gens aisés va être réduite à peu de chose et un grand nombre dont les biens consistent en effets de la Compagnie des Indes n'aura que l'hôpital pour ressource ; or, je demande comment, dans de telles circonstances, on fera pour avoir encore pendant deux années le troisième vingtième et le doublement de la capitation.

On ne compte plus sur la paix, ou du moins on n'en attend qu'une honteuse ; encore ce ne sera, dit-on, qu'après

nous avoir bien étrillés à la fin de la campagne. S'il est vrai, comme tout le monde dit, que le roi ait traîné en longueur pour avoir un prétexte de continuer les impôts, que de sang crie et criera vengeance contre une finesse qui coûte la vie à tant de braves gens et qui achève d'accabler le peuple !

Paris, le 9 août 1761.

Les Jésuites formeront la matière de ce discours. Comme messieurs les militaires ne s'occupent que des moyens de se détruire les uns les autres, je crois nécessaire de vous rappeler les événements qui ont précédé le grand coup que le parlement vient de frapper. Pendant l'instruction du dernier procès, le parlement obligea les Jésuites de porter au greffe de la cour leurs Constitutions, édition de Prague. Ils obéirent ; le 30 mai, le roi évoqua cette affaire à son Conseil et nomma des commissaires pour en faire l'examen ; le parlement, voyant qu'on cherchait à lui ôter la connaissance de cette affaire, ne remit les Constitutions qu'après les avoir fait collationner et parapher par quatre conseillers nommés à cet effet sur un exemplaire qu'il garda, et déclara que la cour continuerait de procéder à l'examen. Sur le rapport qui lui en fut fait, les gens du roi donnèrent leurs conclusions ; comme ils avaient omis certains faits essentiels, l'abbé Chauvelin demanda la permission de parler à ce sujet. Il parla avec tant de force et d'éloquence que la cour donna ordre aux gens du roi de donner de nouvelles conclusions sur cette addition. Les Jésuites, serrés de trop près, se sont sauvés dans leur asile ordinaire et, le 2 de ce mois, le roi donna une déclaration par laquelle il accorde aux Jésuites un délai de six mois pour remettre au greffe du Conseil les titres et pièces de leur Établissement, pour en juger alors ainsi que de leurs Constitutions, et ordonne que pendant un an il ne pourra être rien statué ni définitivement ni provisoirement dans les cours de parlement, sur tout ce qui pourra concerner lesdits Instituts et Constitutions.

Le parlement ne s'est point amusé à des refus ni à des remontrances ; il a obéi ; mais son enregistrement est si bien modifié qu'il rend la déclaration de nulle valeur. Ils disent

qu'ils enregistrent cette déclaration sans approbation de toutes prétendues Constitutions et Institutions desdits Jésuites, n'entendant ladite cour s'interdire de statuer dessus quand et ainsi qu'il appartiendra, qu'il sera sursis pendant un an, conformément à la déclaration, à moins qu'il ne se trouve des occasions où le serment de la cour, sa fidélité, son amour pour la personne sacrée du roi ou son attention au repos public ne lui permettraient pas de différer. Ordonne que, dans le même délai, les supérieurs seront obligés de fournir un état de tous les membres de ladite Société, par noms, surnoms, âges, pays de leur naissance, fonctions et grades et aussi un état de tous leurs biens.

Le même jour de cet enregistrement, 6 août, le parlement rendit deux arrêts : le premier condamne trente-deux livres, composés par des Jésuites depuis leur établissement, et la plus grande partie du *Journal de Trévoux*[1], à être lacérés et brûlés par la main du bourreau ; défend auxdits Pères de recevoir des novices, et à tous sujets du roi d'entrer dans cet ordre ; leur interdit l'instruction de la jeunesse, à commencer du 1er octobre prochain pour Paris et les villes où il y a d'autres écoles, et du 1er avril pour celles où il n'y en a point d'autres, afin de donner le temps au parlement de pourvoir à ce que la jeunesse ne soit point privée des instructions nécessaires ; leur défend toute association, congrégation, confrérie, conférence et autres exercices particuliers ; défend à tous pères, mères, tuteurs, curateurs, d'y envoyer leurs enfants, et leur ordonne de les retirer dans le délai prescrit, à peine contre les contrevenants d'être déclarés fauteurs de la doctrine de ces Pères, qui est impie, sacrilège, homicide, attentatoire à l'autorité et sûreté de la personne des rois, et comme tels poursuivis suivant la rigueur des ordonnances ; et quant aux étudiants, déclare que tous ceux qui continueraient après l'expiration desdits délais de fréquenter les écoles, pensions, collèges, séminaires, noviciats et institutions de la Société en quelque lieu que ce puisse être, incapables de prendre ni de recevoir aucun degré dans les Universités, et de toutes

1. Il s'est fait à Trévoux par les Jésuites deux publications importantes : le *Journal de Trévoux* et une édition du *Dictionnaire* de Furetière, appelée *Dictionnaire de Trévoux*.

charges civiles et municipales, offices ou fonctions publiques, se réservant ladite cour de délibérer le 8 janvier prochain sur les précautions qu'elle jugera devoir prendre au sujet des contrevenants, si aucun y avait.

Le second arrêt porte un appel comme d'abus du procureur général des Constitutions des Jésuites, et de toutes les bulles des papes qui les ont approuvées, déclarant que ledit Institut de ladite Société est attentatoire à l'autorité de l'Église, à celle des conciles généraux et particuliers, à celle du Saint-Siège et de tous les supérieurs ecclésiastiques, et à celle des souverains, et tendant à compromettre, non seulement la vie des particuliers, mais même celle de la personne sacrée des rois.

Ces deux foudroyants arrêts ont été, à la grande stupéfaction du public, affichés à tous les coins de rue et publiés très hautement. Ils ont été vendus jusqu'à trois livres. On attendait son tour pour en avoir chez Simon, l'imprimeur du parlement; cette petite aventure augmentera sa fortune au moins de vingt mille écus; le roi y gagne aussi, car on compte qu'hier, premier jour de la publication, il en est parti par la poste plus de quatre mille exemplaires. Simon a été obligé de prendre tous les imprimeurs de Paris pour lui aider. On a déchiré cette nuit plusieurs de ceux affichés; cela n'a produit d'autre effet que d'augmenter le concours à ceux qui sont restés; un qui se trouve vis-à-vis mes croisées m'a mis en état de juger de la satisfaction publique, puisque, malgré une pluie assez considérable, il y a toujours eu dix ou douze personnes occupées à le lire.

Voilà le fait; reste à savoir quelles en seront les suites. A mesure que les événements se présenteront, je vous en ferai part; il y a apparence qu'ils se multiplieront à l'infini; les Jésuites, qui ne pourront jamais se relever de ce coup, vont jouir de leur reste; ils n'ont plus rien à risquer, et cette Société pourrait bien, comme Samson, faire écrouler le temple afin de ne pas périr seule.

Enfin j'ai reçu une de vos lettres dans le moment que la tête me tournait d'inquiétude; savez-vous, cher ami, que j'ai été près de quinze jours sans avoir de vos nouvelles, et que je n'entends dire que des choses effrayantes? La haine que

votre religieuse a pour les Français est juste et légitime ; je prie Dieu qu'il la lui conserve ; rien n'est plus utile pour le salut de son âme ; les grilles qui la renferment sont-elles un peu serrées ? Vif et ardent comme vous êtes, il faut de grands obstacles pour vous arrêter ; rappelez toute votre générosité et n'oubliez pas que l'Électeur de Cologne est un allié fidèle.

Adieu, cher bon ami, je ne fais pas les folies d'une femme de vingt ans, mais je vous jure que, si j'étais près de vous, vous ne pourriez pas douter de la vivacité de mon amour.

M DE MOPINOT A MADAME DE ***

Le 16 août. — L'armée marche du camp de Dumen à celui du Peloux, à trois lieues de Munster; nos troupes légères livrent plusieurs petits combats près de Munster. La Maison du Roi cavalerie et la gendarmerie laissent 500 chevaux à l'armée, le reste marche vers le Rhin pour aller cantonner sur la rive gauche de ce fleuve.

Le 18. — L'armée reste dans le même camp ; nos troupes légères répandues dans les environs de Munster livrent de petits combats où elles ont l'avantage ; elles font deux cents prisonniers.

Le 20. — L'armée fait une marche d'un quart de lieue sur Munster et établit son quartier général à Halbeistern, une demi-lieue en avant de ce camp qui est très mauvais.

Le 21. — L'armée reste dans son mauvais camp ; elle fait cependant encore des détachements pour renforcer les corps qui sont sur la gauche et la droite de Munster, ce qui me fait croire qu'on a le projet du siège de Munster ou de Hamm.

Nos fatigues sont toujours bien fortes, mais je me porte bien ; cette course à cette maudite armée détachée, qui est jour et nuit en mouvement, me prive de recevoir vos lettres ; je suis persuadé que la poste, qui ne peut nous joindre, en a trois ou quatre de vous pour moi, et je ne sais quand vous recevrez celle-ci.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 3 septembre 1761.

Je crois, cher bon ami, qu'il y a peu d'armées qui aient tant marché pour ne point avancer autant que les nôtres; il ne résulte des fréquents changements de camp qu'une fatigue qui m'effraie pour votre santé; la précaution que vous avez prise d'emporter beaucoup d'extraits pour y faire des réflexions devient inutile, car, le moyen de réfléchir lorsqu'on est toujours à cheval et prêt à partir? J'ignore quels exploits termineront la campagne, mais on dirait que jusqu'à présent on n'a eu d'autre dessein que de fatiguer les troupes.

Enfin le Conseil a trouvé un expédient pour favoriser les Jésuites et arrêter les poursuites du parlement; ce sont des lettres patentes pour surseoir tout pendant une année et, durant le cours de ce délai, ils continueront leurs exercices à l'ordinaire. Ces lettres patentes, envoyées hier au parlement, sont faites, dit-on, avec beaucoup d'art: le roi, loin de blâmer la conduite du parlement, lui sait gré de son attention à prévenir les désordres; mais, comme l'affaire est de la plus grande importance, le roi ne veut rien précipiter et le délai d'une année lui paraît nécessaire pour examiner à fond cette affaire. Le parlement n'a pas donné dans le piège; il y a eu cent voix pour ne point enregistrer et dix seulement pour obéir. On a décidé que le premier président portera aujourd'hui au roi de nouvelles pièces en forme d'additions qui ne sont point de nature à être données au public, mais qui prouveront à Sa Majesté que rien n'est plus important que de faire exécuter à la rigueur les arrêts du parlement.

Si le roi veut absolument favoriser les Jésuites, il faut encore un lit de justice; démarche critique, car je sais certainement que le parlement est décidé, en cas que le roi lui fasse dire qu'il viendra prendre séance en son parlement, de lui envoyer sur-le-champ une députation pour lui déclarer que le serment qu'il a prêté ne lui permettant pas d'enregistrer des lettres patentes dont l'exécution serait préjudiciable

à sa sûreté, aux bonnes mœurs et au maintien des lois, il ne peut se rendre à l'invitation. Ce parti est violent et peut avoir des suites considérables ; car, si le parlement agit avec cette rigueur, le roi sera forcé de céder ou bien tout sera en combustion ; c'est ce que les Jésuites désirent, ils ne cherchent qu'à brouiller sans retour la Cour avec le parlement et sauront bien profiter de cette division pour se remettre en faveur. Je vous manderai exactement ce qui se passera, j'espère que vous recevrez enfin mes lettres.

Paris, le 8 septembre 1761.

Le parlement avait député le premier président pour présenter au roi les conséquences du délai accordé aux Jésuites et lui exposer les raisons qui l'empêchaient de procéder à l'enregistrement : contre l'attente générale, ce magistrat fut parfaitement bien reçu. Le roi répéta plusieurs fois qu'il sait gré à son parlement du soin qu'il prend pour sa conservation, mais que, vu l'importance de l'affaire, il désire être obéi. Le parlement, sur cette réponse, renvoya le premier président supplier le roi de retirer ses lettres patentes ; réponse à peu près semblable, toujours accompagnée de grandes politesses et d'espèces de prières au lieu de commandement. Le parlement, beaucoup plus embarrassé de tant de douceur qu'il ne l'aurait été de quelque coup d'autorité, voulut user de finesse et fit proposer au roi que, vu l'importance de l'affaire, il ne lui fût permis de rendre sa dernière réponse que lors de la rentrée ; cette proposition fut faite dimanche, le roi la refusa avec bonté et toujours avec des marques d'amitié pour son parlement, ajoutant qu'on lui ferait plaisir de terminer dans la journée de lundi.

Le parlement, forcé dans tous ses retranchements, a enfin pris le parti de capituler ; il a fait un modèle d'enregistrement pour six mois au lieu d'une année, et avec tant de modifications que les lettres patentes n'auront pas plus de valeur réelle que la déclaration n'en a eu ; ce projet présenté au roi a été accepté, en ajoutant que le roi voulait bien se contenter de cet enregistrement, attendu les vacances, et qu'à la rentrée il fera savoir ses intentions au parlement. L'enregistrement

fut fait hier au soir; de suite, on entra en vacances et jusqu'à la Saint-Martin il ne sera plus question de cette affaire.

Pendant cette trêve de deux mois, chaque parti va dresser ses batteries pour recommencer le combat. Les Jésuites, à qui une longue expérience a prouvé toute la faveur du bénéfice du temps, prennent le parti d'une apparente soumission; ils condamnent hautement les livres des auteurs condamnés et demandent grâce pour un corps qui, quoique très saint en lui-même, a le malheur d'avoir des membres gâtés et corrompus. Le parlement, de son côté, va profiter des vacances pour accumuler de nouvelles preuves de la nécessité de détruire les Jésuites et, dans six mois ou dans un an, tout se terminera à obliger les Pères à se conformer en tout à l'usage des autres ordres religieux, à avoir un général français et à n'être plus maître de changer leurs Constitutions suivant les temps et les circonstances.

On ne parle plus de paix; on dit que votre armée a remporté un petit avantage, que celle de Broglie ne fait rien et qu'elle est en mauvaise position ; tous ces discours me désolent; je vous aime trop tendrement pour être un moment sans inquiétude; adieu, cher bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, le 18 octobre 1761.

Il me semble que depuis que les édits pour la continuation des impôts ont passé, le grand désir pour la paix s'est évanoui; on se familiarise avec l'idée de la continuation de la guerre et, ce qui ne vous surprendra pas, connaissant comme vous faites le génie de la nation, c'est que depuis que les gazettes annoncent que le peuple anglais est las de la guerre, qu'il demande la paix dans les termes les plus vifs et que l'on se propose d'établir à Londres une taxe sur les maisons, une sur les domestiques, et encore une autre sur quelque autre objet, le Français ne sent plus son mal : savoir que l'Anglais souffre est pour lui une consolation. On entend d'ailleurs des gens assez raisonnables dire avec beaucoup de sang-froid, lorsqu'on leur parle du misérable état de la France : « Nous

souffrons, c'est vrai, mais lisez les gazettes, et vous verrez en quel état sont les Anglais .»

Ma santé, quoique toujours équivoque, est passable ; si ce mieux voulait durer, vous me trouveriez encore peut-être belle à votre retour ; je ne le désire que parce que je me persuade que vous m'aimeriez autant présente qu'absente. Tandis que vous ne me voyez pas, votre imagination m'est favorable en ce qu'elle me prête tous les charmes capables de vous plaire ; malheureusement, les maladies et d'autres circonstances m'ont privée de la réalité ; soyez philosophe, cher bon ami ; n'aimez en moi que mon esprit, mon caractère et surtout cette tendresse qui fait que je ne respire que pour vous aimer.

Paris, le 12 octobre 1761.

Je vous aurais écrit plutôt, cher bon ami, mais on m'avait prêté un livre pour peu de temps, il fallait le lire et en tirer des extraits : je vous ai négligé pour lui, non, je me trompe, c'était toujours vous qui m'occupiez, puisque ce que j'ai écrit vous fera plaisir.

On parle toujours du traité avec l'Espagne[1], on ajoute que Madame Victoire va régner sur ce royaume et faire des sujets au prince des Asturies[2]. Madame Adélaïde préfère le duché de Bar à un mari, car on assure qu'après le décès du roi Stanislas, elle sera gouvernante de la Lorraine ; je suis assez de son avis ; elle sera maîtresse de ses actions et pourra prendre pour modèle la reine Élisabeth. On compte que l'alliance de l'Espagne nous mettra en état de réprimer l'arrogance des Anglais. En vérité, cher ami, cette épithète n'est pas trop forte : vous savez que je rends justice à cette nation ; je l'estime, je l'aime même assez pour désirer que la mienne l'imite dans ce qu'elle a de bon, mais ils ne soutiennent pas la prospérité en philosophes, ils en sont aveuglés et elle leur inspire des prétentions ridiculement injustes. La France

1. Le traité avec le roi d'Espagne, le roi des Deux-Siciles et le duc de Parme, dit le *Pacte de famille*, avait été signé le 15 août.

2. Ce mariage n'eut pas lieu. Madame Victoire, fille de Louis XV, quitta la France avec sa sœur, madame Adélaïde, en 1791, et mourut à Trieste en 1791.

est dans une mauvaise position, je le sais ; les peuples sont accablés, mais des propositions si déraisonnables sont plus capables de les porter à se dépouiller de ce qui leur reste pour soutenir la guerre que de les déterminer à la paix : le Français est ennemi de toute humiliation; la force seule pourra le réduire à la dépendance et je doute que celles d'Angleterre seront suffisantes pour en venir à bout. Vous savez sans doute les propositions qui excitent ma mauvaise humeur; à tout hasard les voici : les Anglais exigent pour préliminaires de la paix, que nous consentions qu'ils gardent Belle-Isle, que nous leur vendions le Havre et que nous démolissions Dunkerque; à l'égard de nos colonies, ces Messieurs verront quelle partie il leur sera plus avantageux de céder pour rentrer en possession de Port-Mahon et, selon le refrain ordinaire, ils fixeront le nombre de vaisseaux qu'il nous sera permis d'avoir.

(La fin au prochain numéro.)

EN SOUS-MARIN

Avril 1905.

Ne vous attendez pas à des révélations sensationnelles sur la navigation sous-marine. Outre que je ne me sens point le courage de trahir les secrets les plus intimes de notre défense nationale, j'avoue que je n'ai point la compétence nécessaire pour un tel sujet. Ce sont ici des sensations éprouvées au cours d'un voyage dans les profondeurs de l'océan, quelques impressions sous-marines que je rapporte avec fidélité.

Par faveur toute spéciale, j'avais obtenu la permission de suivre les évolutions d'un sous-marin portant un joli nom de pierre précieuse : topaze, améthyste, émeraude ou saphir, peu importe. Quand je dis « faveur spéciale », je ne saurais trop insister sur ce fait. Les sous-marins sont l'objet d'une garde sévère; il est interdit non seulement de les visiter, mais encore de les approcher : nuit et jour, un factionnaire, baïonnette au canon, défend au profane l'accès des quais où sont amarrés les navires ; au bassin de radoub, ils sont recouverts d'une toile dissimulant leurs formes aux regards indiscrets. La marine voile avec une pudeur jalouse la nudité de ces nouveau-nés. Il n'y a pas lieu de s'étonner de la sévérité d'une telle consigne. Notre avance en matière de constructions sous-marines réside surtout dans la navigabilité de nos sous-marins,

c'est-à-dire dans la bonne tenue de leurs formes extérieures : permettre qu'on en puisse relever le gabarit constituerait une liberté dangereuse qu'on n'a garde de tolérer...

***

Après avoir traversé dans son entier l'arsenal de Toulon, j'étais parvenu le long du môle où sont accostés les sous-marins de la première flottille de la Méditerranée. Le mystérieux navire sur lequel je devais m'embarquer dormait là, semblant une grosse baleine échouée sur le sable, avec son dos fusiforme, couleur vert d'eau, sur lequel clapeyaient les vagues ; tout accentuait la ressemblance du bâtiment avec un poisson : le renflement médian de sa carène, ses deux gouvernails de plongée qui terminent son avant en forme de nez de cachalot, ainsi que ses deux hélices latérales figurant les nageoires.

Le commandant et moi, nous montons et restons debout sur l'étroite passerelle qui surplombe « l'épine dorsale » du navire. De là, je peux voir, accrochées à chaque flanc, les torpilles automobiles qu'un simple déclenchement permet de lancer.

Un matelot « déborde à la gaffe » la coque sous-marine, d'une étrange légèreté en son immersion presque totale. L'impression d'être à cheval sur l'aileron d'un squale persiste à tel point que je me cramponne inconsciemment aux rambardes : il me semble que le pont va se dérober sous moi ; heureusement le sous-marin est d'une stabilité parfaite ; c'est à peine si nous percevons le tressaillement des membrures pendant que les hélices impriment au navire un mouvement de rotation sur lui-même. Le voilà qui sort de l'arsenal à belle allure. Nous sommes à fleur d'eau.

L'escadre de la Méditerranée est mouillée en ordre dans la rade de Toulon. Nous passons à ranger les remparts d'acier du *Saint-Louis*, du *Suffren* et du *Charlemagne*, qui nous écrasent de leurs tourelles majestueuses. Méprisables pygmées, nous pouvons cependant narguer au ras de l'eau ces cuirassements formidables et tout leur vain attirail d'artillerie. On

dirait que les officiers qui nous regardent passer du haut du balcon arrière de leurs bâtiments ont conscience de notre supériorité, car ils suivent avec une attention respectueuse nos évolutions savantes au milieu de leurs divisions.

La singularité de cette navigation à fleur d'eau, si nouvelle pour moi, m'empêche de contempler la splendeur du décor qui nous entoure. Elle est cependant bien belle, la rade en ce clair après-midi d'avril; les maisons pittoresques de l'ancien bagne et du port se mirent dans la « darse » au pied des montagnes crayeuses du Pharon. Nous passons devant Tamaris, la chaude station d'hiver à l'abri du mistral; ses palmiers touffus, immobiles dans l'air, sont comme les avant-gardes des côtes levantines... Mais nous partons pour un moins long voyage.



Notre commandant vient d'ordonner : « au poste de plongée » ; les matelots s'empressent de rentrer par l'étroite écoutille qui donne accès dans « le ventre » du bâtiment; nous rentrons à notre tour. L'instant est un peu émouvant. Je sais pertinemment par tout ce que j'ai entendu dire que l'on court moins de danger à bord des sous-marins que sur les torpilleurs. N'importe! Je ne puis me défendre d'une certaine émotion au moment de ma première descente au fond de l'eau.

Je suis assailli par les souvenirs de *Vingt mille lieues sous les mers*, l'illustre roman de Jules Verne que j'ai lu dans ma jeunesse. Je revois le profil de « Minerve barbu » du capitaine Nemo, se promenant les bras croisés dans son immense salle de lecture, mieux approvisionnée que la Bibliothèque nationale : je le vois manœuvrant avec aisance un vieux gouvernail à roue ; je me le représente surtout jouant de l'orgue dans une pièce plus haute qu'une nef de cathédrale. Cette dernière gravure m'avait frappé dans ma jeunesse parce que le capitaine légendaire y ressemblait étrangement au défunt président Carnot : elle s'impose surtout à mon esprit au moment où je m'engouffre à la suite des matelots dans le ventre du monstre.

— Remplissez le caisson numéro un, commande l'officier.

Le bruit caractéristique de l'eau que l'on entend sourdre dans les balasts m'annonce que le sous-marin commence de s'enfoncer. Cependant le commandant se tient à l'écoutille, toujours ouverte, et surveille le niveau de la mer. Celle-ci, peu à peu, monte autour de nous, couvre peu à peu ce qui surnageait encore de notre squale d'acier. Déjà les vagues se brisent au ras des sabords: quelques gouttelettes salées en giclant au dessus du rebord circulaire sautent dans le sous-marin et viennent m'arroser la face. Et l'écoutille est toujours ouverte. La moindre inadvertance du commandant pourrait être fatale ; mais lui, il tient à habituer ses hommes à n'avoir point peur de la mer : une demi-seconde encore, et il sera trop tard pour fermer... Je suis la manœuvre avec une certaine angoisse. Enfin les plaques se rabattent; un tour de vis et nous sommes bouclés.



J'inspecte alors curieusement le sous-marin. Un long couloir central fait communiquer entre eux une série de compartiments séparés par des portes étanches : tout donne l'illusion d'un gigantesque cigare cloisonné où sont des accumulateurs, des manivelles nombreuses et inconnues, et c'est tout. Pas la moindre bibliothèque; pas le plus modeste orgue de barbarie. L'espace a été calculé avec tant de parcimonie que le mécanicien, qui surveille la chambre du gouvernail et des hélices dans la « queue du poisson », est obligé de se tenir à plat ventre pendant toute la durée de sa faction. Capitaine Nemo, si vous étiez parmi nous, en quelle pitié ne nous tiendriez-vous pas, vous qui connûtes l'admirable *Nautilus* !

Dans chaque compartiment, un marin est chargé de veiller au bon fonctionnement et à la sécurité des appareils. J'aperçois tout l'équipage, dix hommes environ, rangés de chaque côté du couloir, en file indienne : la plupart d'entre eux sont assis sur des chaises pliantes de toile et surveillent les accumulateurs, en lisant leur « manuel » avec une tranquillité quelque peu déconcertante en un tel milieu. Seuls, les quelques hommes qui entourent le commandant dans le kiosque

de navigation paraissent occupés manuellement à ce qu'ils font. Il y a là beaucoup de clefs, de manettes, de roues de cuivre que des marins, également assis, actionnent avec calme. Un enseigne, penché devant un enregistreur, note la courbe de plongée, c'est-à-dire notre mouvement d'oscillation sous-marine. Personne ne doit bouger de son poste, le moindre déplacement pouvant contrarier l'assiette du sous-marin. Moi seul, qui ai ma liberté d'allure d'un bout à l'autre du navire, je puis m'assurer de l'utilité de cette consigne inflexible, car le simple poids de mon corps, selon qu'il s'exerce à l'avant ou à l'arrière du sous-marin, produit dans le plan horizontal des variations qu'il est possible d'apprécier même à l'œil nu.

Combien cette attitude recueillie de l'équipage, attentif aux moindres nuances, occupé à traduire à l'aide de menus instruments des détails insignifiants en apparence, — telle la densité de l'eau, — d'où dépend cependant la vie de tous, combien enfin ce silence impressionnant contraste avec la rudesse bruyante d'un appareillage sur le pont libre d'un croiseur!... Malgré la nouveauté de cette navigation scientifique, dans la longue carapace du sous-marin, entre ces tôles concaves rivetées d'acier, je me prends à regretter l'âpreté du mistral, la houle vivante, la splendeur du ciel pur et les côtes pittoresques de Provence fuyant derrière le nuage que crache la cheminée des vapeurs. Et tout en regardant les marins-électriciens qui m'entourent manier le densimètre ou lire le manuel, je pense à la beauté des gars de Bretagne hâlant à bord des dundees les lourdes aussières ou les voiles légères!...

***

Vous vous souvenez qu'à bord du *Nautilus* le capitaine Nemo suivait sa route grâce à un puissant projecteur qui éclairait à une distance raisonnable la mer complaisante. Malheureusement, il a été reconnu, depuis, que les flots se refusaient à propager la lumière; M. Carpentier, le praticien bien connu, en a donc été réduit à inventer ou plutôt à perfectionner l'ingénieux appareil que l'on nomme « périscope ».

Le périscope n'est que l'œil des sous-marins, mais un œil de homard, monté sur un long pédoncule. C'est une lunette à travers laquelle on regarde un peu comme dans un de ces « points de vue » de la foire au pain d'épices, où il est loisible de contempler l'horrifiant assassinat du grand-duc Serge ou la reproduction populaire de la rencontre du président Loubet et du roi d'Italie, avec cette différence toutefois que le périscope constitue une merveille d'optique et que c'est à son exécution que l'on doit d'avoir trouvé la solution du problème de la navigation sous-marine. Le principe en est cependant fort simple : une lentille placée au bout d'une longue hampe, émergeant ordinairement à la surface de l'eau, réfléchit les images extérieures et les transmet, par l'intermédiaire d'une ou de plusieurs autres lentilles, à l'observateur placé dans la chambre de navigation. On devine à quel travail minutieux on a dû se livrer pour obtenir des visions précises, claires, droites et non déformées.

La netteté du dessin me frappe tout de suite quand je regarde dans le périscope : tout apparaît, avec le fini d'une plaque photographique bien révélée, les contours du rivage, l'hôpital Saint-Mandrier ; une digue, que nous venons de dépasser, semble minuscule bien qu'elle nous effleure. La seule différence qui soit en effet notable entre la vision directe et les données du périscope, c'est le raccourci des objets, qui paraissent éloignés, si l'on s'en tient seulement à leurs dimensions apparentes, mais que l'on sent malgré tout très proches par suite de l'absence de perspective. Les commandants de sous-marins acquièrent vite l'art d'apprécier les distances réelles à l'aide des reproductions du périscope.

Soudain, pendant que je suis encore à l'appareil de vision, les balasts avant se remplissent, le gouvernail de plongée s'abaisse et le petit navire pique le nez dans l'eau ainsi qu'un poisson peureux. Je peux très bien suivre la progression de la descente ; je vois la surface de la mer obliquement : bientôt le périscope s'éteint... des bouillonnements se produisent... un glouglou de la vague... et plus rien que la couleur indécise des ondes sous-marines...

Quelle étrange sensation je viens de vivre ! Il m'a semblé m'engloutir sous l'eau et que le souffle était sur le point de

me manquer : j'ai éprouvé les angoisses de l'homme qui va se noyer, mais je les ai ressenties avec une sécurité analogue à celle du spectateur assistant à la mort d'un personnage de tragédie. Je me retrouve à plusieurs pieds dans les profondeurs de la Méditerranée, tout étonné de respirer avec la même facilité. Ne seraient-ce les dégagements acides des accumulateurs, je ne m'apercevrais pas que nous vivons en vase clos depuis près d'une heure. Décidément on se fait, sans trop de peine, à ce genre de locomotion.

***

Je me risque enfin à poser à mon hôte la question qui me vient à l'esprit depuis longtemps :

— Que pensez-vous des sous-marins et des submersibles, et de la préférence qu'il y a lieu d'accorder à l'un ou l'autre de ces bâtiments ?

— Je vais vous étonner, me répond-il, en vous disant que pour moi le problème ne se présente pas sous cette forme. A vrai dire, il n'y a pas des sous-marins et des submersibles ; il n'y a ou ne devrait y avoir qu'un seul type de navire que j'appelle le sous-marin. Celui-ci, dont la destination est de combattre sous l'eau, doit s'efforcer de réaliser deux conditions primordiales : la grande étendue du rayon d'action et la rapidité de l'immersion. On appelle « rayon d'action » le nombre de milles qu'un navire peut franchir, sans avoir besoin de renouveler les sources d'énergie qu'il a emmagasinées à son départ. Quand il s'agit d'électricité, — seul propulseur jusqu'ici de la navigation sous-marine, — nécessitant l'emploi d'accumulateurs dont le poids est très lourd, le rayon d'action est forcément restreint, surtout si l'on est obligé d'user de la seule électricité pour marcher en surface aussi bien qu'en plongée. Aussi a-t-on imaginé des navires doués de machines motrices à vapeur ou à pétrole, lesquelles ne servent pas durant la plongée, mais fournissent à la marche en surface et permettent en outre le rechargement des accumulateurs à la mer. Par ces générateurs supplémentaires d'énergie renouvelable, le sous-marin devient indépendant, « autonome » comme on dit, des usines électriques du rivage où il devrait aller, sans

ces machines complémentaires, renouveler sa provision d'énergie. Mais cette force de propulsion autonome a été acquise au détriment d'une vertu militaire non moins indispensable à un sous-marin : le coefficient d'immersion, c'est-à-dire la vitesse du navire à disparaître sous l'eau. On a appelé « submersibles » ces sortes de torpilleurs amphibies dont le rôle, comme la machinerie, était double.

» Qu'arrive-t-il maintenant? Les partisans du « sous-marin » cherchent à en accroître le rayon d'action, pendant que les promoteurs du « submersible » s'efforcent d'en développer le coefficient d'immersion. Les uns et les autres tendent vers un idéal de bâtiment : le sous-marin, qui, selon ses dimensions, deviendra navire offensif ou défensif. Mais j'avoue ne point saisir l'utilité de cette épithète « submersible », qui semblerait prouver qu'un tel navire a deux fins : le combat en surface et l'attaque sous-marine. C'est là une prétention absurde et injustifiable. Vous connaissez le proverbe : Qui trop embrasse mal étreint. »

Je monte dans la cage de l'écoutille où sont ménagés des hublots de cristal. Par ces étroites ouvertures, il est permis d'inspecter la mer : n'en déplaise à l'illustre Jules Verne, j'ai guetté longtemps le passage des raies, des turbots et des anguilles ; je n'ai pas vu un seul poisson. Et cela s'explique : l'arrivée de notre immense squale d'acier, pourvu d'hélices bruyantes, est faite pour effrayer la gent aquatique si facilement émue. Les bandes de poissons fuient avec terreur à grande distance devant nous : nous ne risquons pas d'en approcher. C'est à peine si deux ou trois méduses montrent entre deux eaux leurs masses visqueuses.

Par contre, le spectacle de la mer profonde est le plus beau qu'on puisse rêver, avec ses transparences de pierres précieuses, ses coloris d'une si rare sérénité. A travers le prisme du flot, j'aperçois les rayons du soleil qui nous éclairent par lumière diffuse ; je vois l'écume blanche des vagues se briser au-dessus de moi en tortils d'argent, et, surtout, ce qui est admirable et tout à fait nouveau, des myriades de bulles d'air qui se forment à la surface de la mer et semblent, par la réfraction, des semis de perles dont l'orient s'irradie en un champ de turquoises, et ne naissent que pour mourir aussitôt !...

Notre sous-marin s'enfonce encore ; je cesse de distinguer l'écran du ciel bleu derrière la couche de cristal de l'océan. La lumière se diffuse de plus en plus. Nous sommes dans un lit d'émeraude d'une couleur inimitable et inconnue. A mesure que nous descendons, nous passons par toutes les gammes du vert : en l'espace d'une demi-seconde, plusieurs nuances à faire rêver les aquarellistes se succèdent, se fondent, toutes aussi délicates, toutes également harmonieuses.

J'apprends que nous sommes à dix-huit mètres : d'ailleurs, notre courbe est lisible sur l'appareil enregistreur. Quelle incursion au sein des divinités sous-marines ! Nous venons de simuler un lancement de torpille sur un steamer qui rentrait au port et, notre attaque prononcée, nous avons passé sous la quille pour ne point heurter le bateau. Il s'agit de remonter à toute vitesse pour nous faire reconnaître. Nous chassons l'eau des balasts et nous mettons « pointe haut » : le sous-marin revient en surface avec une extrême rapidité et je me figure l'étonnement des passagers du vapeur torpillé, à l'apparition inattendue de notre naïade.



Le commandant ouvre les écoutilles et monte sur la passerelle. Oubliant l'exemple du légendaire officier de sous-marin qui, d'après les journaux, criait fièrement au *Kaiser Wilhelm der Grosse*, en rade de Cherbourg : « Vous êtes torpillé », il néglige d'apostropher le steamer qui fuit vers la rade. Un air frais et humide pénètre en lourde colonne dans l'atmosphère du sous-marin qu'a surchauffée la respiration de dix poitrines et qu'ont viciée les dégagements acides des batteries d'accumulateurs. C'est une délicieuse impression de liberté qui vous saisit, cependant que les gouttelettes d'eau salée cascadent de tous côtés autour de nous, nous rappelant notre course profonde, et que le ciel a des beautés éblouissantes à nos yeux désappris.

L'énergie électrique s'épuise : nous devons songer à rallier l'arsenal. Comme à notre départ, nous évoluons à travers les cuirassés d'escadre. Frappé par le contraste qu'ils présentent dans leur majestueuse puissance avec notre sous-marin, que

l'on distingue à peine sur l'eau, je médite certaines phrases de mon hôte :

— Appliquons toute notre intelligence à perfectionner les sous-marins, car cette arme destructive par excellence est, en raison même de ses dangers, une arme de paix que nous forgeons pour l'avenir. Actuellement imparfait, ce navire ne peut réaliser une fructueuse offensive, faute de vitesse suffisante à l'état d'immersion. Mais patience, le temps viendra où nous aurons résolu la formule du problème qui consiste à emmagasiner sous un petit volume et sous un faible poids une source électrique considérable, qui rendra l'allure des sous-marins égale à celle des croiseurs. Alors, il ne saura plus être question de guerre maritime. L'État le plus pauvre pourra, grâce à un budget modique, construire une flottille de sous-marins assez redoutable pour éloigner à tout jamais de ses côtes les plus lourds mastodontes hérissés d'artillerie et cuirassés à grands frais. Devant la torpille perfide qui sans prévenir menace de couler d'un seul coup trente-cinq millions et un millier d'hommes, les pensées belliqueuses céderont ; un temps viendra où l'on ne connaîtra plus la mise en chantier des cuirassés de seize mille tonnes. Il ne restera aux amateurs de guerres maritimes d'autre ressource que de faire combattre leurs sous-marins, ce qui est irréalisable : le sous-marin apporte dans sa coque le rameau d'olivier. Peut-être est-ce à lui que notre siècle naissant devra le désarmement naval... Mais nous n'en sommes point encore là...

» Quant à moi, je suis convaincu de la mission sociale que je remplis en étudiant les moyens de perfectionner l'outil plein de surprise, qu'on m'a fait l'honneur de me confier. Je travaille avec la conscience d'agir moins en soldat recherchant le procédé le plus sûr et le plus pratique pour détruire ses semblables qu'en philosophe désireux d'assurer à l'humanité quelques chances de paix ».



LE MONASTÈRE DU RILO[1]

A la Bulgarie indépendante et maîtresse de son avenir, les moines n'ont plus à apporter le concours d'un apostolat désormais inutile. Le grand couvent, dont on a désappris le chemin, s'est vidé peu à peu. Il est devenu trop vaste pour les quelques religieux qui l'habitent. Les Bulgares aussi bien n'ont jamais eu de goût pour la vie contemplative, seule possible aujourd'hui dans ces montagnes. Amoureux de l'action, hantés de la préoccupation opiniâtre de toute une patrie à refaire, ils laissent les ignorants et les faibles venir chercher dans les couvents une quiétude pour laquelle ils ne cachent pas leur dédain. En dehors de l'*Higoumène*[2], de l'*Épitrope*[3], d'un ou deux caloyers qu'une vocation mystique a conduits au Rilo, les trente ou quarante religieux — presque tous originaires de Macédoine — dont se compose la communauté, sont pour la plupart de très humbles paysans, illettrés, que séduisit un vague idéal d'indolence ou de relatif bien-être. Mais leur douceur, leur charité sont proverbiales. Les réfugiés macédoniens, que la guerre, le pillage ou la ruine chassent de leurs villages incendiés, sont

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

2. Prieur dans les couvents orthodoxes.

3. Économe.

assurés de trouver au monastère un asile et des soins fraternels. Les consolations d'une religion, que les moines connaissent imparfaitement sans doute, mais pratiquent avec une foi si loyale, leur sont prodiguées avec tendresse, et quelle que soit notre admiration pour les hommes qui s'emploient ailleurs à la reconstitution de la Bulgarie, nous ne pouvons oublier le regard si bon, le sourire candide de ces solitaires, la pression si franche de leurs mains calleuses et nous défendre de leur appliquer la parole du Livre : « Heureux les pauvres d'esprit, car ils verront Dieu ».

La constitution du mont Athos a servi de modèle à tous les monastères de la Péninsule balkanique. On y trouve des communautés à forme *monarchique*, gouvernées par un Higoumène nommé à vie, d'autres à régime plutôt *démocratique*, dont les dignitaires sont élus tous les ans et où les religieux vivent chacun chez soi, préparant eux-mêmes leur repas et se réunissant seulement aux heures des offices. C'est cette dernière organisation qui est demeurée en vigueur au Rilo. Saint Yvan avait pris soin de rédiger lui-même le règlement dont les prescriptions sont toujours observées. Le vin et la viande sont défendus aux moines qui se nourrissent de légumes, de fruits, de *cachcawal*, le gros fromage bulgare primitif, et des savoureuses petites truites que la Rila et les lacs fournissent à profusion.

Les cellules du monastère se divisent en deux pièces — chambre et cuisine — séparées par une cloison, éclairées par d'étroites fenêtres à gros barreaux, qui donnent d'un côté sur la cour intérieure, de l'autre sur l'un des prolongements de la vallée ou les flancs touffus de l'Elenin et du Tzarev-Verkh. Les chambres sont meublées de divans circulaires à la turque, recouverts de tapis multicolores sur lesquels dorment les moines, tantôt près de la fenêtre, tantôt près du poêle, suivant la saison. Ce poêle très haut, très large, en faïence verdâtre, complète l'aménagement. Des fresques naïves ornent parfois les murs crépis, incrustés d'armoires, et les plafonds sculptés de fleurs et de rosaces. Toutes les cellules ont leur entrée sur les larges galeries qui encadrent la cour. Sur ces galeries s'ouvrent aussi les vastes salles où s'entassait la foule des pèlerins, que les cellules inoccupées suffisent presque

toujours à loger aujourd'hui[1]. On y trouve les mêmes plafonds ouvragés, les mêmes divans recouverts de vieux tapis bulgares, les peintures représentant les scènes de la vie de saint Yvan, les grands poêles de faïence, etc.

Au rez-de-chaussée — sous l'immense promenoir, bordé de quatre-vingts colonnes de granit — s'ouvrent les cuisines monumentales où se prépare la nourriture des pèlerins. Les marmites énormes, les broches à rôtir un bœuf, des louches que trois hommes tourneraient avec peine, sont accrochées aux murs tout noircis de fumée. Des arbres entiers pourraient brûler à l'aise dans le foyer, large comme une place de village, qui s'étend sous une cheminée de trente mètres. Un coin de l'aile droite du monastère a été réservé pour la Cour de Bulgarie, qui du temps du prince Alexandre y venait déjà. De spacieux appartements y sont aménagés pour la suite princière. Les moines, d'après la règle de leur fondateur, sont tenus, nous l'avons dit, de préparer eux-mêmes leurs repas dans les cellules. Deux ou trois fois l'année pourtant, l'Higoumène les réunit à sa table dans le grand réfectoire du couvent — *Trapezaria* — où l'on retrouve les murs peinturlurés, les plafonds sculptés, ici toutefois avec plus d'adresse et d'élégance.

On nous a conduits encore à l'atelier de gravure, dans lequel un caloyer, aidé d'un frère novice, imprime des xylographies grossières représentant l'icone miraculeuse de saint Yvan du Rilo. C'est tout ce qui subsiste, cet atelier modeste, de l'ancienne activité commerciale du monastère, qui jadis avait une imprimerie florissante, de nombreux métiers de tissage, d'autres industries encore... La bibliothèque est plus intéressante. Dans la longue pièce basse et voûtée, un pan de mur suffit aux manuscrits échappés aux incendies, au vandalisme phanariote, aux invasions musulmanes, déshonorés, pour comble d'infortune, par les larcins éhontés des savants de passage. Il y a là cependant, deux ou trois cyrilliques du x[e] et du xi[e] siècle, à calligraphie magistrale, un évangile du xiii[e], qu'ornent de subtiles miniatures, deux gros panégyriques du xv[e], chefs-d'œuvre des premières presses slaves de Ve-

1. Elles ont cependant été habitées ce dernier hiver, lors du passage en Bulgarie des réfugiés macédoniens.

nise, et l'unique exemplaire de « l'Octoïque » imprimé en 1539 au monastère de Grachansky... Sur le mur opposé, se détachent les grands cadres d'or et de bois fin renfermant la fameuse Chrysobule du Tzar Schichman, la Charte, qui place sous la juridiction du Rilo les couvents bulgares de l'Athos, et les *firmans* turcs aux petites arabesques noires, entourées de fleurs dorées, qui reconnaissaient au monastère quelques-uns de ses privilèges.

Des armoires vitrées contiennent encore d'autres reliques. C'est d'abord un adorable voile d'un rose éteint, rehaussé de croix et de lettres d'or pâle, qui recouvrait le corps de saint Yvan à son retour au Rilo au xv[e] siècle. Puis, une vieille porte de mosquée, échouée là, Dieu sait comment, marquetée de nacre et d'une si invraisemblable délicatesse de sculpture qu'on la croirait prise à quelqu'un des kiosques funéraires de Brousse. Puis une collection de croix très anciennes, rehaussées de filigranes d'argent, des icones presque effacées par les siècles, parées de cabochons ébréchés et d'opales éteintes, des reliquaires où rubis et émeraudes s'incrustent dans l'ébène, des coupes ayant servi aux Tzars bulgares, près du luxe un peu lourd des calices ornés de miniatures modernes, qu'envoya l'Empereur de Russie.

Dans l'étage le plus élevé du monastère, deux chapelles, consacrées l'une aux saints Siméon et Sava, l'autre aux Bienheureux Archanges, sont nichées aux deux extrémités du couvent, obscures, mystérieuses et très étroites. On distingue mal les fresques qui s'écaillent sur les murailles humides, les icones noircies devant lesquelles une veilleuse tremblotte...

Nous descendons par un escalier dont les marches tortueuses aboutissent auprès de la porte de l'Ouest, dite de *Doubnitza*, l'une des deux uniques entrées du monastère. Pratiquée dans la façade principale, elle est ornée de peintures dont les sujets, empruntés à l'Ancien Testament et traités avec inexpérience, se détachent sur le fond gris noir de la muraille. Au-dessus, à mi-hauteur de la façade, deux mascarons grimaçants très en relief. Ils datent de la reconstruction de 1835 et rappellent la fameuse tradition bulgare dont, au Pont de Kadine-Most, nous avons vu l'origine. La porte de *Samacov*, en tout semblable à celle de Doubnitza, s'ouvre à l'autre

bout de la cour, dans la direction de l'est. L'aile du monastère dans laquelle elle a été percée est la moins élevée, mais elle enterre ses fondations profondes dans un fossé gazonné qui, à l'extérieur, la protège. Tout près, sur une large esplanade, des constructions en plâtre et en bois, écuries, ateliers, magasins, granges.

Avant de nous conduire à la basilique, notre guide — un caloyer souriant et crépu — nous raconte que l'Higoumène est parti dans la montagne. Un incendie y ravage, depuis la veille, les plus belles forêts du couvent. En son absence, c'est à l'Épitrope que nous devons demander les permissions nécessaires. Dans sa grande cellule blanche tapissée d'étoffes bariolées et d'images pieuses, le moine nous souhaite la bienvenue avec cette simplicité cordiale qui caractérise l'accueil bulgare. Un frère lai apporte le café turc, l'eau fraîche, le *sladko,* la confiture nationale, accessoires obligés de toute visite en ce pays encore empreint des coutumes de l'Orient. Et nous causons, assis sur les divans très bas, à travers la fumée des cigarettes. « D'où venez-vous, seigneurs, quelle est votre patrie? demande l'Épitrope, très beau dans sa longue robe noire et sa longue barbe blanche. — La France ! —Ah !... » Soudain, plus affable, il sourit, il trouve des paroles presque tendres pour désigner cette France qui apparaît toujours aux imaginations orientales comme quelque chose de très lointain, de très maternel et de très fort, dont on ne parle qu'avec reconnaissance et respect...

Et tous ceux qui, dans leurs exils ou leurs voyages les plus reculés, ont pu comme ici retrouver cette prédilection presque unanime et si touchante pour le nom français, comprendront le sentiment ému dont nous n'avons pu nous défendre à le voir saluer avec tant de ferveur par un pauvre moine perdu dans ces montagnes.

Après les remerciements, les serrements de main, les politesses échangées encore, nous voici traversant la cour, toujours précédés de notre caloyer qui nous montre à présent, au fronton de l'église, l'inscription où se perpétue le souvenir du premier fondateur, Krael le voïevode. En 1833, l'église fut rebâtie sur l'emplacement de celle du XIVe siècle, par un maître-maçon du village de Krimino qui mit plus de vingt-

cinq ans à l'achever. Il faut admirer avec stupeur son ordonnance heureuse, l'harmonie parfaite de ses proportions, si l'on songe que l'architecte et les décorateurs, paysans inconnus de Samacov et de Razlog, étaient de simples ouvriers. Sans instruction, pour ainsi dire, et sans notions précises de leur art, leur bonne volonté, leur pieux empressement seuls ont accompli ce miracle.

Une colonnade découpe la façade de la basilique, au quart de sa hauteur, et la moitié de chacun des bas-côtés. Les piliers qui soutiennent les arceaux de plein cintre, les murs, les voûtes sont partout striés de marbres blancs, rouges et noirs, rappelant un peu certaines constructions italiennes. Un baptistère d'amphibolite, rehaussé de figurines, se dresse à l'une des extrémités du péristyle dont les panneaux sont bariolés de fresques. Cinq coupoles plombées, posées sur des tambours ajourés d'étroites fenêtres, couronnent l'édifice. L'intérieur est vaste, pavé de larges dalles de marbre, partagé par deux rangs de hautes colonnes, en trois vaisseaux d'égale largeur. L'iconostase, éclatant de dorures, est décorée d'images de saints. Cyrille et Méthode s'y font pendant au-dessus des portes latérales du narthex, enrichies elles-mêmes d'arabesques d'or et d'armoiries. Le sarcophage de saint Yvan Rilsky repose là, sous une icone miraculeuse, cabossée de pierres qu'ont ternies les baisers des pèlerins. Devant l'iconostase, au pied des piliers de la voûte centrale, les sièges occupés par les dignitaires du couvent pendant les offices, celui de l'Higoumène en ivoire, les autres en simple bois sculpté.

Les fresques, qui partout couvrent les murs, les colonnes, les chapelles, le plafond, donnent à l'église un aspect saisissant. Les peintres anonymes dont elles sont l'œuvre patiente et consciencieuse sont allés lire au Mont-Athos le fameux codex où Denys d'Agrapha consigna jusqu'en leurs plus infimes détails les procédés minutieux de la décoration byzantine. Nous retrouvons ici, fidèlement reproduite, la raideur pétrifiée du *Pantocrator*, des Évangélistes, des Saints, dont la théorie se déroule, suivant les prescriptions liturgiques, dans un ordre immuable. Les Vierges aux larges yeux cernés et impassibles, aux joues éternellement plaquées de deux taches roses, se penchent en un geste semblable vers l'Enfant que

soutient leur long bras maigre. Puis les scènes de la Bible, du Nouveau Testament... Dans le péristyle, ainsi que l'exigent les rites, des allégories empruntées au Jugement dernier et toute une série de tableaux sur fond noir représentant les supplices de l'enfer : le *bacal*[1] qui a vendu à faux poids, le dénonciateur, l'usurier, l'adepte des sorcelleries y sont tourmentés par des diables horribles qui leur arrachent les yeux, leur tenaillent la poitrine, leur tirent du ventre les entrailles, en un réalisme effréné. Derrière les piliers et dans les chapelles, les portraits des tzars, des voïevodes, des pieux donateurs bulgares, revêtus de ces archaïques houppelandes fourrées, dont l'usage s'est conservé jusqu'à nos jours, et coiffés du fez ou du turban, qu'imposait la domination musulmane.

En dépit du formalisme qui les entrave, il y a dans ces œuvres anonymes une originalité intelligente et inattendue que révèle parfois la souplesse d'un mouvement, la vérité d'une attitude, l'expression mobile d'un visage. Un saint Yvan en prière porte dans le regard une intensité de souffrance pensive et de lumière intérieure qui fait songer à certaines figures de l'Angelico. Et Filippino Lippi n'eût pas dédaigné peut-être la hardiesse ingénue de ce saint Michel perdu dans une chapelle de la basilique du Rilo... La tour de Krael, isolée en arrière de l'église, lui sert de clocher, suivant la mode orthodoxe. Sur l'une des murailles, une sorte de contrevent, orné aussi de peintures, abrite les grandes cloches que donna jadis le roi Miloch de Serbie. Tout au-dessous, un petit étalage où papillote la bimbeloterie habituelle, médailles, icones, croix, xylographies naïves, porte-plumes ou crayons à vue microscopiques ajourées dans le manche, cartes postales. Et ces chapelets aussi, en tout semblables à ceux que vendent les *bazardji* de Constantinople, d'Ispahan ou de Samarcande, et que d'un bout de l'Orient à l'autre, de Corfou à Calcutta, on retrouve aux doigts fuselés de ces hommes, que hante la même songerie paresseuse.

La tour, dépouillée en 1875 de ses créneaux ruinés, qu'a remplacés un toit de tuiles rouges, domine de ses

1. Épicier.

trente-cinq mètres les constructions du monastère. Ses murs énormes, parcourus de voussures profondes et de barbacanes, portent toujours incrustés la date de 6443 et le nom du voïevode Krael, sous les auspices duquel ils s'élevèrent. A l'intérieur, on voit de grandes salles vides, hantées d'inquiétants oiseaux funéraires et une petite chapelle désaffectée. Les souterrains, forés de cachots obscurs, ne sont plus guère aujourd'hui que l'épouvantail enfantin des frères lais ou des moines désobéissants. Le dernier prisonnier qui y ait été enfermé fut le célèbre pope Stoïan de Malechevo qui commandait avec ses fils l'un des groupes des *Comitadjis* de 1875. Pris par les Turcs et conduit au monastère, on le descendit, malgré la résistance des moines, dans un des cachots de la tour pour y attendre un jugement suivi d'inévitables supplices. Il s'y trancha la gorge avec son *kandjar*. Et le caloyer, qui le lendemain s'en était allé prévenir les fils accourus aux environs du couvent pour délivrer Stoïan, fut accueilli par cette fière réponse : « Le père est mort. Tant mieux. Les tortures ne lui arracheront pas nos secrets. »



Tel est l'ensemble du monastère du Rilo. Les moines y vivent aujourd'hui, désœuvrés, dans la solitude et le silence. Deux fois par jour et la nuit, vers trois heures, ils se rendent aux offices, à l'appel rythmé de la mailloche antique sur le *synamdre*, gros bouclier de bois en usage aux premiers siècles de l'Église et qui s'est conservé dans les couvents orthodoxes. Le reste du temps, ils errent dans les galeries, vêtus de bure, les cheveux dénoués sous la *kalimiavka* brune. Quelques-uns s'emploient à la culture des terres, au défrichement des forêts. Ils partent le matin, leurs instruments de travail sur l'épaule, et rentrent au coucher du soleil. Pour peu qu'ils se soient attardés, on les soumet à l'entrée du couvent à des formalités surannées et bizarres... Le *pandour* de garde s'arme d'un marteau de bois et d'un marteau de fer, accrochés aux battants de la porte close. Il regarde au travers d'une grille, inutilement soupçonneux, et n'ouvre qu'après avoir reconnu les moines.

On n'en compte plus guère que quatre ou cinq de ces pandours autrefois très nombreux, et qu'on recrutait parmi d'anciens brigands de la montagne. Malgré leur attirail guerrier et leur figure patibulaire, ceux d'aujourd'hui n'ont rien de leurs prédécesseurs, dont un dépôt d'armes, décoré du nom pompeux d'*arsenal*, conserve encore la défroque héroïque : fusils à pierre, yatagans recourbés, poignards aux subtiles damasquinures, pistolets dont la crosse s'effile lamée de cuivre et d'argent... Ces pandours ne furent pas inactifs aux époques troublées des derniers siècles. Et l'on raconte encore au Rilo l'histoire de ce fameux Ilio Voïevoda, qui prenait les Turcs à la trappe, comme des bêtes féroces, et les jetait égorgés dans l'Ilina, ne voulant pas, disait-il, « user sa bonne poudre sur un gibier pareil ». En 1877, encore, pendant la guerre turco-russe les bandits albanais et turcs revinrent attaquer le monastère. Les pandours livraient d'incessantes batailles. Les sorties, parfois affreusement meurtrières, réduisaient aux trois quarts la garde des cent hommes. Alors les bandits accouraient... Une nuit, deux cents Arnautes frappent aux portes du couvent, réveillent le gardien, qui, prenant leur petite avant-garde pour un groupe de pèlerins attardés, ouvre sans défiance. Il est tué avant même d'avoir pu donner l'alarme. Les brigands se ruent sur la fenêtre entre-bâillée, massacrent les pandours endormis, arrivent chez l'Higoumène, demandant des vivres et de l'argent. Une ripaille effroyable ébranle les voûtes du réfectoire illuminé. On crie, on mange, on boit surtout, et la *slivovitza* des moines est si bonne, que les bandits ivres-morts se laissent reconduire à la porte, sans plus grave aventure...

Un vieux moine âgé, de plus de quatre-vingt-dix ans, assis dans l'un des coins ombreux de la cour, nous raconte ces choses en tricotant un bonnet de laine. Et dans ses yeux éteints, qu'un éclair soudain a ranimés, c'est tout le passé du monastère qui s'évoque, le passé glorieux, plein du grand bruit des révolutions et des armes et qui meurt lui aussi dans la déchéance, la tristesse et l'oubli.



L'église de Saint-Lucas et la caverne de saint Yvan Rilsky sont aux environs du couvent le complément obligé des pèlerinages : trois quarts d'heure de marche, par un chemin tapissé d'aiguilles de sapin, égayé de sources vives, et serpentant sous les hautes futaies. On aperçoit, adossée à de grands rochers sombres, la tour massive construite il y a plus de mille ans par les disciples du Solitaire. On l'a bien des fois réparée, cette tour, on l'a dépouillée comme sa sœur du Rilo, de l'antique couronne crénelée; mais elle reste imposante et féodale en ses épaisses murailles percées de meurtrières. La chapelle où Néophyte Rilsky fut pris de la vocation religieuse s'y trouve renfermée. Une maison de bois près d'elle complète l'humble ermitage.

Les deux moines qui s'y sont retirés nous en font les honneurs, empressés, souriants, ouvrant devant nous les portes de la petite chapelle, à peine éclairée du dehors par un rais de lumière auquel s'ajoute la lueur clignotante des veilleuses. Nous retrouvons là les peintures de la Basilique rehaussées pourtant d'un or terni qui resplendit dans l'ombre. Quelques-unes ont plusieurs centaines d'années et la patine des siècles les a glorifiées étrangement, noyant leurs imperfections, atténuant le contraste trop cru de leurs couleurs en un clair obscur harmonieux.

Saint Yvan a vécu dans cet ermitage, mais la grotte qu'il habita jusqu'en ses derniers jours est plus haut dans la forêt. Des croix marquent la route plus rocailleuse et plus abrupte à mesure qu'on s'éloigne de la vallée. Elle gravit soudain d'énormes rochers à pic et nous nous trouvons, au sommet, devant les cavernes. Depuis trente ans, un moine, le père Joseph, célèbre dans toute la contrée, en a fait sa demeure. Il nous a vus de loin, et vient à notre rencontre, très grand, très maigre dans sa robe flottante, nous accueillant d'un *dobor den* — bonjour — plein de cordialité gracieuse.

— Entrez, entrez, Dieu vous envoie, fait-il, en poussant devant nous la porte informe, enchâssée dans la roche.

Un corridor obscur, sur lequel s'ouvrent trois petites

cavernes basses, grossièrement aménagées, aboutit à une terrasse étroite où le moine nous invite à prendre place. Et nous pouvons alors contempler, éblouis, l'incomparable panorama qui s'élargit à nos pieds. Au fond d'un immense entonnoir de verdure, le carré blanc du monastère s'assombrit lentement. Le soleil s'enfonce au loin dans les Rhodopes, éclairant devant lui les pans superposés des montagnes qui s'atténuent dans la grisaille infinie de l'horizon. On dirait les *portants* d'une scène prodigieuse, diaprés en une gamme mourante par les feux diminués de la lumière. Le murmure de la Rila trouble seul l'hymne de silence qui monte de la vallée. Et cette heure est si divinement calme, on se sent envahi d'une douceur si sereine et d'un alanguissement si pur qu'on envie les fiançailles des solitaires avec la solitude. S'exiler de la vie illusoire, s'évader de la réalité, ensevelir dans l'atmosphère de ces sommets perdus, les espérances, les vouloirs, les passions désormais inutiles, le regret de souvenirs trop chers... Ce ne sont pourtant pas de telles raisons qui ont conduit ici le Père Joseph.

Il a déposé devant nous les petites tasses de café turc, les concombres frais, *la slivovitza*, les grands verres d'eau cristalline, et il nous conte à présent sa vie. S'il a quitté jadis, — il y a longtemps, si longtemps, — son village de Macédoine, c'est que Dieu en avait disposé de la sorte. *Kesmet*... Le Destin l'a voulu. Encore tout enfant, ses parents, venus en pèlerinage au Monastère l'amenèrent avec eux... et il y est resté. Puis un jour, désireux de connaître les cavernes de saint Yvan, pour qui sa dévotion était particulière, il demanda la garde de la petite chapelle. Et voici trente années qu'il est ici cloîtré dans le silence, ne quittant son ermitage qu'une fois par mois, l'hiver, pour descendre au couvent chercher sa provision de pain rassis. Un jardin qui s'est hasardé là, parmi les rochers sauvages, lui donne les oignons, les concombres, ou ces gros poivrons verts et charnus, pauvre régal des paysans bulgares, dont se compose toute sa nourriture. Isolée dans la méditation et la prière, sa vie n'a guère pour épisodes que les rares visites des pèlerins.

A respirer l'atmosphère séraphique de ces hauteurs, exempt de toute servitude humaine, en perpétuel face à face avec son

Dieu, le Père Joseph a pris cet air de gravité candide, ce regard profond où transparaît la pureté de son âme. Sans doute se verrait-il embarrassé d'expliquer les abstractions philosophiques de l'illusion des apparences et du néant des choses terrestres, mais il fait plus : il les prouve en vivant cette vie intérieure qui l'a conduit par la voie intuitive et inconsciente des humbles vers la connaissance de la vérité. Sa foi profonde a trouvé la réponse dernière aux grands problèmes que d'autres s'épuisent à chercher où leur secret n'est pas. Et l'on comprend que la princesse Marie-Louise de Bulgarie, qui passa sur ce pays faisant le bien et laissant après elle tant de regrets, ait eu pour le solitaire du Rilo les sentiments d'une amitié très vive. Faible et malade, elle visita pourtant à maintes reprises la retraite escarpée du Père Joseph :

— Combien elle était bonne et belle, la « Reine », nous dit-il, tout ému à l'évocation de ces souvenirs. Elle s'asseyait là simplement où vous êtes et trouvait plaisir aux propos du pauvre ermite. La voyant si pâle, épuisée par la dure ascension qui ne rebutait pas son courage, je lui demandais parfois si elle prenait au Monastère les « bonnes viandes réconfortantes ». — Je n'en veux pas les jours de pénitence, Père Joseph, me répondait-elle en souriant. — Et comme alors je me récriais : Ai-je mérite à m'en priver deux fois la semaine, dans ce lieu où saint Yvan, pendant tant d'années, a seulement vécu d'herbes...

» Un jour, je lui dis combien mon ermitage se désolait à ne pouvoir l'accueillir au son de la cloche, ainsi que nous accoutumons de le faire, nous autres moines. Et la bonne Reine alors m'envoya la cloche d'argent que vous voyez d'ici, tout contre la chapelle de notre très saint Père Yvan Rilsky. Je n'ai pu remercier ma souveraine, ajoute-t-il avec un gros soupir... Elle n'est plus jamais revenue, et c'est le bon Dieu, là-haut, qui a sonné pour elle la Grande Cloche d'or du Paradis !... Venez, je vais vous montrer la chapelle où tant de fois elle est venue prier. »

C'est une crypte froide où flotte une odeur d'encens aigri par l'humidité. Le Père Joseph a allumé un petit cierge jaune qu'il élève au-dessus de sa tête pour nous montrer les fresques qui partout encore recouvrent les parois de la grotte. Plus

anciennes même qu'à la chapelle de Saint-Lucas, quelques-unes sont très belles, vigoureusement traitées, originales comme si, dans ce coin sombre et reculé, le peintre eût osé s'affranchir enfin des lois byzantines et, laissant parler son âme, ait révélé l'artiste dans l'ouvrier : un saint Michel, dont le bouclier d'argent, rehaussé des fulgurantes chimères de la Renaissance, semble saillir de la muraille ; un saint Dimitri que vient de réveiller dans l'ombre la lueur fumeuse du cierge, nous fixe avec une expression aiguë d'impressionnante mysticité. Voici, reproduites encore, les scènes de la vie de saint Yvan : le solitaire allumant le feu sur le rocher et regardant monter du sommet lointain la réponse de l'Empereur... Et le Père Joseph nous montre, par la porte ouverte sur le crépuscule, le mont Tzarev où — par un curieux hasard — brûle en ce moment même l'incendie dont on nous a parlé hier au couvent.

Dans un des coins de la grotte, un sarcophage de pierre marque la place où saint Yvan mourut et fut enseveli. Tout auprès, sur un rocher très bas, un registre usé, noirci de la grosse écriture enfantine du Solitaire.

« Ici, explique le moine, j'inscris les noms donnés par les pèlerins pour m'en souvenir dans mes oraisons. Les vivants sont là, ici les trépassés. Il n'est pas un de ces pèlerins qui ne me donne un nom chéri, pour lequel je demande à Dieu la paix ou le bonheur. On a confiance en moi, ajoute-t-il en souriant. Peut-être plus rapprochées du ciel, sur ces rochers, mes prières lui parviennent-elles mieux que les vôtres. »

Il n'avait mis, le saint moine, aucune double pensée dans ces paroles profondes. Et soudain attendri, gagné par l'exquise foi de cet humble, je n'ai pas su non plus le retenir sur mes lèvres le nom que, penché sur la pierre, l'Ermite écrivit lentement... Avant de quitter cette adorable retraite, nous sommes allés voir encore le rocher, inaccessible en apparence, où saint Yvan venait prier. Terribles, les tentations l'assaillaient dans les nuits ténébreuses... Le Malin épuisait contre lui l'arsenal de ses maléfices. Un soir qu'il s'était endormi, le Diable le précipita de toute la hauteur du rocher, sur une étroite esplanade où le Père Joseph vient à présent de nous conduire. Une croix s'y dresse, à l'endroit même où, tout

meurtri, se réveilla le saint. Il n'eut pas un murmure, et, s'agenouillant, il dit à Dieu : « Seigneur, si c'est encore ici quelque malice de Satan, permettez que je retourne sur ma terrasse sans accomplir le long détour. » Alors, un grand fracas retentit dans la montagne, la foudre tomba sur le rocher qui s'ouvrit et saint Yvan, remontant aussitôt à travers la galerie miraculeuse, se remit en prières.

Cette entrée existe encore aujourd'hui. On l'appelle la *Porte du Ciel*, et les pèlerins la franchissent sans peine, dit-on, pourvu qu'ils soient exempts de péché. S'ils ont fait le mal, les pierres se resserrent d'elles-mêmes et, pour s'en délivrer, il faut un vœu à saint Yvan.

Le Père Joseph nous avait reconduits jusqu'aux limites de son petit ermitage. — *Sbogom, Sbogom, Gospodini.* — Dieu avec vous, seigneurs, — nous disait-il en une dernière pression de mains. La nuit était venue, les étoiles s'allumaient une à une dans le bleu cendré du ciel. Une radieuse douceur s'étendait sur toutes choses. Lentement, nous redescendions le sentier qui rejoint la vallée. Tout à coup, dans la magie apaisée de cette nuit revenue, la cloche, la petite cloche de la Princesse, là-haut se mit à sonner à toute volée.

C'était l'adieu du Père Joseph, qui nous suivit longtemps encore, symbolisant, en ses vibrations argentines, la candeur idéale des existences de charité et de sacrifice que vivent parmi ces montagnes les moines hospitaliers du Rilo. Et frêle, et pure — comme si elle eût gardé dans son tintement mélancolique un peu de l'âme charmante de sa marraine, — la cloche répandait sur les vallées l'écho plus affaibli de sa voix cristalline qui montait avec la prière de l'ermite.

JULES MANCINI

Septembre 1903.

CEUX DE VILLARÉ[1]

XV

La première façon donnée aux terres, pour les semailles, on s'occupa des bois : car les travaux varient avec les jours, suivant un ordre immuable, et alternent sans relâche.

Presque tous avaient, aux Carrieuses, leur lopin, grand ou petit, tenant du bas à la mare funeste. Elle était réputée : un réfractaire du grand Empereur, serré de près par les gendarmes, s'y était noyé, — exprès, car elle n'avait, en aucune saison, pas plus de deux pieds, là où elle était le plus creuse... Que de fois Pétrus avait rêvé à cette histoire ! — Le fugitif s'était maintenu la tête au fond, préférant la mort au métier de guerroyeur... Et, depuis, son âme apparaissait régulièrement : les témoins abondaient. Même, l'endroit, propice aux revenants avec son décor d'arbres sombres et son eau couleur de vieux plomb, avait fini par devenir un rendez-vous d'esprits.

On ne s'y attardait pas le soir, sauf Merluet, qui tenait à braver en personne les superstitions, et qui plus d'une fois n'en mena pas large pour un gland tombé bruyamment des chênes, un heurt de branches sous le vent, ou le galop, vers le nord, d'un sanglier émigrant de la forêt d'Orléans.

Ce fut là pourtant que le fils Maingard et Berthe se rencon-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet.

trèrent, en octobre, quand la nuit descend rapide et noie tout, — par hasard... Colignon était venu en journée pour Mazeilles, qui l'employait souvent. Berthe lui avait porté son « quatre heures », et Paul, dont le carré était voisin, l'ayant aperçue, il lui avait bien fallu — comment s'était-elle trouvée si soumise ? — obéir à son geste impérieux.

Sous les arbres, on pouvait causer, pendant que tous liaient des fagots.

— Reste, — lui avait-il soufflé, — j'ai quelque chose à te dire tout à l'heure.

Elle n'avait répondu ni oui ni non. C'était un ordre; mais, en elle-même, elle pensa que rien ne la forçait à s'y conformer. Elle partit donc, avec les autres; puis, insensiblement, elle ralentit, se laissa dépasser, et, faisant demi-tour aussitôt qu'elle fut seule, elle se prit à courir vers la mare comme une folle. Paul l'attendait, assis au bord de l'eau : il songeait à ce qu'il avait entendu chez Merluet, qu'elle voulait s'en aller pour devenir religieuse. Il avait l'âme pleine de tristesse et de colère, des yeux enflammés, — et ses mains faisaient inconsciemment des gestes.

Elle vint tout de suite se blottir près de lui contre les dangers épars dans tout ce noir. Il s'arracha violemment de son étreinte et lui saisit le bras.

— Paul, oh ! Paul !

— Tu veux t'faire religieuse, à ce qu'i' paraît... Tu veux te sauver... C'est vrai, tout ça ? Répète un peu, pour voir...

— Paul !

— Oui, « Paul » ! Tu sais bien qu'on m'a marié malgré moi... J'ai point de femme, je n'ai que toi. Tu sais que tu es mon bien, maintenant... Ah ! tu veux partir ! mais je suis là, moi : je ne te lâcherai pas, je te promets...

Elle pleurait. « Non... elle ne savait plus... Des idées qu'on lui avait données. »

Il ne l'écoutait pas. Durement il la jetait dans l'herbe, les dents serrées et la figure méchante, haineux, comme en un combat, et ce fut bien un combat, instinctif, silencieux et sans merci, la résistance désespérée des nerfs, impuissante contre l'assaut brutal des muscles...

Les instincts, les fureurs, la fièvre tombèrent ; le soir se fit

un peu plus frais, l'obscurité épaisse et palpable. L'émoi triste qui suit l'apaisement de la chair détendait leurs âmes et les rapprochait. Ils causèrent, plus doucement.

— Oh! non, Paul. Ne crois pas... C'est cette méchante femme... Paul, pardon!

Elle était étourdie, parlait sans savoir, d'une voix de rêve, et, dans sa tête anémiée, tout se bouleversait : son amour, les conseils pieux de « mâme Coquelourde », la honte du péché, et l'épouvante de la mare noire aux arbres inclinés sur eux comme des squelettes ricaneurs.

Il aurait fallu que ce fût la fin de leur vie et de leurs amours ; elle cria de tout son cœur :

— Oh! je voudrais mourir!

Puis la peur galopa en elle; il faisait trop noir là, un noir mortel. Elle se leva, s'accrocha au bras de Paul et l'entraîna :

— Rentrons, veux-tu?

Il lui serra sa mante sur la nuque et les épaules. Tout ce qu'il avait à lui dire encore s'était enfui. Plus rien ne restait que la pression contre le sien d'un corps svelte : tout était bien, ils suivaient l'ordre naturel des choses, mari et femme qui s'aimaient, et revenaient des champs, lui veillant sur elle...

Brusquement, après la côte et dès la marge du plateau, le groupe lointain des lumières leur apparut; et ils rentrèrent dans la réalité. Lui tendit le poing vers sa chaîne imminente; Berthe, avec un souffle chaud, parla amoureusement :

— Ne me quitte pas si vite, dis! Je t'aime, tu sais bien que je t'aime... Reste un peu à moi... L'autre t'a bien assez : je... je suis jalouse. Oh! sois bien mien, dis!...

Et tant d'autres phrases dont il ne se rappelait que la caresse, et le « dis! » dont elle les ponctuait!

Alors ils s'assirent sur un mètre de pierres, à cent pas des premières maisons. Elle avait posé le buste sur les genoux de Paul, dans son attitude habituelle de dévote inclinée sur un prie-Dieu, et ils se taisaient, laissant couler le temps.

Un bruit soudain les tira de ce songe heureux, une clameur multiple, et la clarté déployée par une gerbe de flammes, qui avait jailli si haut qu'elle semblait brûler les étoiles.

— Bon Dieu! — fit Paul.

Le tambour ensuite roula d'un bout à l'autre du bourg; et ils entendirent des gens courir.

Berthe dit à mi-voix :

— Où est-ce?... Je voudrais... Si c'était chez l'autre!...

Le souhait qui lui venait la fit frissonner.

— Où c'est?... Chez Baptiste Bayard, entre le clocher et e moulin à Coquelourde...

Ils s'embrassèrent.

— Oui, quand tu voudras. Je suis tienne, tienne, tienne!

Paul gardait une arrière-pensée :

— Alors, tout ça venait de la femme au meunier!... Je la rattraperai... Toi, je te défends d'y remettre les pieds, jamais!

— Non, Paul, c'est juré.

— Et tu vas rester ici? Tu ne voudras plus partir?

Elle lui sourit sans répondre, d'un air à la fois confus et ravi. Ils se séparèrent et rentrèrent inaperçus, dans le désordre.

Pétrus, le premier, s'était planté sur un toit bas d'étable à cochons, d'où il dirigeait le jet de la pompe. Stéphanie s'entêtant à vouloir sauver du désastre ses hardes et ses meubles, il l'inonda pour la chasser, car il n'y avait plus rien à faire. Tout était pris, de la cave aux combles, et crépitait. Le « pé » Bayard s'essoufflait à courir à l'eau; mais toute l'eau jetée n'arrêta pas l'incendie, qui tomba seulement aux deux tiers de la nuit, faute de matériaux, en laissant, au lieu de la maisonnette neuve, quatre pans de murs brûlés, emplis de cendres et de charbons.

Baptiste et sa femme se réfugièrent chez la « mé »; les autres, après s'être apitoyés sur leur mauvais sort, comme il était trop tard pour dormir, se mirent à deviser de l'événement :

— C'est ben quat' cents écus qu'i' perd, à c'te heure, le gars...

— Ou cinq cents... Eune maison toute neuve, et le foin, et la récolte, et le mobiyer... Cinq cents, f...! oui.

— Et d'où qu' c'est venu, à votre idée?

— Quéqu' chemineau qu'a trôlé par là, avec sa pipe...

— Ou ben qu'a fichu le feu exprès. C'te engeance,.. D'abord, ça a trop ben pris d'un coup, et juste dans la grange au foin où que Baptiste allait jamais le soir : ainsi!...

— Cré saleté de galvaudeux!...

D'autres, moins nombreux mais aussi fermes dans leurs dires, soutinrent qu'une imprudence avait tout causé. De la discussion sortit l'incertitude : au matin, personne ne sut plus bien, parmi toutes les versions, comment le feu avait pris, ni en quel endroit exact de la maison.

Le seul qui eut des données précises fut le jeune Merluet. Il rôdait par là, un peu avant l'incendie, guignant un pommier du clos des Mazeilles, quand, dans le noir, se retournant à un bruit de pas, il avait reçu un terrible coup d'un sabot lancé par « quéqu'un de rudement méchant », pensa-t-il depuis, et qui l'avait fait fuir éperdument. Seulement, pas bien sûr de n'avoir pas mis le feu lui-même (son père lui avait assez répété qu'il serait cause de « sinistres », avec les allumettes chipées à la cure, dont il avait toujours les goussets remplis, malgré la défense), et craignant des gifles, il garda pour lui son aventure. Il expliqua à sa mère, — avec un aplomb! — que le bleu remarqué par elle comme il se déshabillait venait de ce qu'il était tombé en époussetant le haut du « tabernaque »; même que « mossieu » le curé avait dit ceci... et constaté cela... L'excellente femme songeait : « C'est son père tout craché. N'y a que lui pour avoir cette platine... »

Le bleu passa, et d'autres soucis occupèrent la jeune âme de l'enfant de chœur. La compagnie d'assurances paya, le moins qu'elle put, et en rechignant; sur cet argent qu'elle encaissa pour son fils, la mé Bayard s'acheta une paire de sabots neufs, ayant, disait-elle, perdu l'un des siens dans le remue-ménage de l'incendie, — sans que des deux opinions : « exprès », « par imprudence », aucune eût prévalu.

XVI

— C'est un grand bien pour un grand mal, — dit l'abbé Nanot à Pétrus. — Les voies du Seigneur sont impénétrables.

— Comm' vous dites, mossieu le curé.

Le valet racontait au prêtre la paix inouïe qui régnait depuis quelques jours chez les Bayard. Toutes les commères en bayaient et Coquelourde avait prophétisé que ça ne durerait

guère. — Pétrus voyait les choses en gros, sans aller jusqu'au fond: ce n'est qu'avec l'âge qu'on sait bien juger. Il acceptait les horoscopes tirés par de plus expérimentés que lui, sans trop s'en tourmenter par avance.

— J'dis pas que ça dure : on sait jamais avec les fumelles... N'empêche que nous v'là rudement tranquilles.

Après l'incendie, les « enfants » ne pouvant point coucher à la belle étoile, on avait agrandi — tout au galop — une aile de la ferme, pour les loger « en attendant ». Et c'était devenu leur habitation définitive, grâce à la paresse de Baptiste qu'ennuyaient les déménagements. Stéphanie, de-ci, de-là, disait bien encore, par menace : « Heureusement qu'on n' va pas longtemps mouèsir chez vous, la vieille..., heureusement !... » Mais c'étaient paroles en l'air, « raisons » de femme en colère, rien de sérieux. Au fond, elle se résignait... Quant au pé Bayard, il n'avait pas émis d'opinion, n'ayant pas été consulté. Coquelourde, maussade, hochait la tête d'un air scandalisé : — est-ce qu'ils ne finiraient pas bientôt d'insulter au malheur des autres ? est-ce qu'ils n'allaient pas, au bout de toutes ces embrassades, se disputer un bon coup, comme c'est la règle partout où il y a des femmes ?...

Les champs aussi profitaient de l'union des maîtres : on y allait de concert. Et comme il n'y avait qu'une grange, un cellier et une cave, malgré le partage que demandait vainement Stéphanie, toutes les récoltes y venaient d'un tas : la mé avait les clefs, la mé gérait tout, et empochait les écus des marchés, sans fournir de comptes.

La bru en prenait ombrage ; mais sa grossesse l'alourdissait et la rendait molle. Elle avait à s'occuper des travaux du logis, « écalant » les fruits pour l'hiver, faisant des confitures avec Lise, coupant en quartiers les pommes de terre des semailles : ouvrages absorbants qui lui retenaient les doigts et la langue.

C'était la mé qui commandait, distribuait les besognes, et tranchait sur tout, le plus naturellement du monde. A la Saint-Calixte, le jour de la grande foire d'Ingrannes, il fallut sa permission pour que Baptiste pût les emmener tous voir la fête, — sauf le vieux qui avait une horreur de sauvage de quitter sa maison, et qu'on ne put pas décider.

En même temps qu'eux partirent quantité de gens du pays, comme chaque année. Il y en avait de pleines voitures qui luttaient de vitesse sur la route, et qu'on ne finissait pas de saluer au passage... On les retrouva, dans la matinée, au foirail et sous la halle. Baptiste, faraud, une cigarette aux doigts, racontait ses souvenirs de régiment, ses factions, devant la vieille porte grise, reste du moyen âge, qui servait d'entrée à la caserne. Elle était grise aussi, cette caserne, haute et lourde, avec des meneaux aux fenêtres, des murs nitreux et des angles rehaussés par des motifs en pierre noire, tout écornés :

— Paraît qu'c'était eune prison, dans l'vieux temps. On y fourrait ceux qui plaisaient pas au roi... A c'te heure, c'est quasiment d'même, vu qu'on n'y va pas d'son bon gré, non pus, là-édans !...

On croisait des escouades de soldats, revenant d'une corvée... Pétrus écoutait avec malaise, étouffant dans ces rues étroites où l'autre les guidait, en homme qui connaît tout. A midi, Baptiste conduisit ses gens dans une auberge sans apparence où l'on mangeait « point trop mal pour pas trop cher ». Il y était venu souvent :

— Moi, d'abord, j'ai jamais aimé la gamelle!

Lise regardait douloureusement son ami, qui pensait : « Faudra ben que j'l'aime, moi, pisque j'aurai point d'argent ! » et elle aurait bien voulu être riche.

Comme Stéphanie, alléguant une « envie », s'en fourrait « à tas » des sauces et des ratatouilles, la vieille intervint aigrement, pour lui reprocher sa « goulerie » : c'était elle qui payait, enfin !

— Avec notre argent, oui !

Même querelle, l'après-midi, devant les baraques. La jeune femme désirait tout ce qu'elle voyait aux étalages.

— Sortez vouèr c'te bourse, — dit Baptiste, — que j'y paye des douceurs.

Mais la mé la garda à la main, cordons serrés, tendant seulement à son fils juste la monnaie qu'il fallait chaque fois. Elle réprimanda Pétrus, parce qu'il avait acheté à Lise une bague mince ornée de pierres :

— Quand on n'a guère d'argent, faut tâcher de la point gaspiller, et laisser les dépenses à ceux qui peuv' en faire...

Un gros camelot, qu'elle fatigua ensuite de ses marchandages, fit plaisir à Stéphanie et vengea le valet en apostrophant « c'te mère Grippe-sou, constipée du porte-monnaie », d'un tel ton suraigu et avec une telle abondance d'injures qu'elle en perdit contenance. De colère, elle arrêta net les frais, déclarant :

— V'là assez d'affutiaux... C'est fini, pus un sou... Va falloir penser repartir...

Baptiste souffrait aisément cette tutelle, qui lui ôtait toute responsabilité ; mais la bru trouvait dure la prétention de les traiter en enfants, à leur âge... La mé ne désarmait pas : c'était l'ancienne tyrannie que, profitant des circonstances, elle refermait sur eux... Cette fois, il ne fallait pas songer à s'émanciper : les scènes fatiguaient sa grossesse, et elle n'était plus assez puissante sur les sens de Baptiste, déformée, toute lourde et le teint gâté.

Au retour, pendant que, devant et derrière eux, la route était pleine des voitures ramenant, parmi des cris et des chansons, les autres « fêteux » du pays, elle resta sombre, malheureuse, malgré la bonne Lise, qui l'avait prise à la taille et lui racontait des histoires à rire. Elles étaient dans le fond; en avant, Baptiste, dont le vent enflait comme une voile la blouse raide, jabotait avec la mé : il avait un air guilleret, le chapeau de travers, une fleur aux dents, et la joyeuse journée passée le rendait souriant. Sa femme aurait cogné dessus, avec délices.

Quand ils croisèrent la route de Butiaux, elle se sentit grande envie de pleurer. Ces ennuis, son état, et le poids sur son estomac des mangeailles de l'auberge lui faisaient regretter sa vie de jeune fille et trouver plus amère celle qu'elle menait à présent. Lise aussi fit des yeux doux du côté de « chez elle », — quand on croisa la route de Boësses.

Ils arrivèrent à nuit close. Pétrus, qui avait essayé de chanter, ne chantait plus. Faute de place, on l'avait collé « en lapin », à l'arrière : il regardait la route fuir, les heures fuir comme elle, et ne pouvait détacher sa pensée de la caserne entrevue le matin, si noire, si maussade — et si proche!

Le vieux leur ouvrit le grand portail. Il était avec Coquelourde, et Lise dit, entre haut et bas, en sautant à terre :

— Ben besoin de c't'oiseau-là!... Il annonce toujours du malheur.

Le meunier fit celui qui n'a pas entendu. Il parla à peine, et fut aimable ; il ne trouva rien à railler, et s'abstint d'histoires.

— Vôs auriez dû veni', vous! — dit Baptiste. — Pus qu'on est de fous...

— T'es bien bon... Mais j'suis pus d'âge à rire... J'ai passé le temps avec ton père, qui s'ennuyait de vous.

Il fit des façons pour accepter un coup de vin; et, l'ayant bu, il se confondit en remerciements.

Il resta, après, dans son coin, se retenant de bouger, — à cause de la phrase de Lise, — s'appliquant à payer par sa sagesse leur hospitalité. Il pensait :

« I' n'faut point que j'les fâche. Où qu'j'irais, autrement?... Le monde me méprise, maintenant que j'ai été vendu... »

Il les quitta le plus tard qu'il put, — plus voûté que de coutume.

XVII

Paul vint au moulin, une après-midi : il s'agissait de se venger de mâme Coquelourde comme il l'avait promis à Berthe. Il avait un plan, longtemps concerté et mûri, dont l'astuce l'étonnait lui-même.

— Quiens! tu ne lâches point les amis dans le malheur, touè! — fit le meunier, avec un petit rire aigre. — On m'abandonne ici à pourrir comme un chien galeux.

— Mieux qu'ça... Je viens vous proposer une chose... une chose!... Si all' vous va, vous serez tranquille pour le reste de vos jours.

Le meunier cligna des yeux :

— Si tu viens pour te moquer, écoute, ça n'est point bien... Vaudrait mieux me laisser tout seul à mon ennui. J'ai fini mon temps de rire, tu sais.

— Ça s'trouve mal alors! — riposta Paul de sa voix tran-

quille. — Moi qui voulais vous donner une bonne occasion de vous mettre en gaieté... Enfin, j'peux toujours vous expliquer... Y a quéqu'un, par-là, dont j'aime point les manigances... A nous deux, j'croyais qu'on s'entendrait pour l'embêter un brin !... Donc, ça ne se peut point?

— Si c'est pour l'*autre,* ça ne s'peut point : a' m'a f.. les fers en l'air... All' le sait ben, va : a' jubile derrière ses vitres... Carne, carne, carne !

Il l'injuriait ainsi sans colère, d'un ton indifférent, et comme si elle lui était devenue tout à fait étrangère. Toutefois, après réflexion et sans enthousiasme, il ajouta :

— Pour te faire plaisir, tout de même?...

— Faut dire oui ou non. Allons?...

Jean-Pierre tournait autour d'eux.

— Vieux, allez querir à boire! — lui cria Paul pour s'en défaire.

Le valet toussota, fit deux pas, revint et, à voix basse, dit honteusement :

— C'est qu'y a point d'argent.

Paul lui donna quarante sous :

— J'ai affaire avec votre maître. Ça sera pour arroser le marché.

— C'est pour de vrai, donc ? — fit Coquelourde.

L'autre, quand Jean-Pierre se fut éloigné, s'expliqua :

— Vot' femme a encore des papiers sur vous? Dites pas non. Je l'sais... Tout ça, c'est pour vous tenir à la bride, comme on dit. A' peut finir de vous faire vendre, à son désir, si vous avez le malheur de bouger... Eh ben ! j'veux pas de ça. Je veux qu'a' vous fiche la paix. J'ai consulté : y a moyen de l'empêcher, si vous voulez... Ainsi, tenez, une supposition que vous m'donneriez le moulin en viager...

Il avait baissé la voix : ces choses-là n'ont pas besoin d'être criées par-dessus les maisons. Coquelourde mit un peu de temps à comprendre ; mais, quand il eut compris, la joie et l'étonnement le suffoquèrent.

— Tu... Ah ! mille dieux !... Brave petit !... Si j'aurais seulement un fî comme toi... Je vas donc pouvoir vivre !

Il se leva, l'entoura de ses longs bras tremblants, l'embrassa,

riant, pleurant, si battu d'émotion qu'il lui fallut se rasseoir tout de suite.

— Je vous donnerai cent vingt écus par an, chaque Saint-Jean... Ça va-t-i'?

— Rien, si tu veux. J'm'en f..., du moment que j'aurai pus d'huissiers pendus après moi. La carne en claquera dans sa peau jaune. Ha! ha!...

— Ben, c'est dit! Samedi prochain, je vous emmène à Ingrannes, sans avoir l'air de rien : on signera l'acte... tous deux : ça r'garde pas mon père... J'suis bien content, vous savez, pé Coquelourde. V'là eune farce!...

— Bonne farce, sûr!... Ha! ha!

Ils buvaient des litres apportés de chez Merluet par Jean-Pierre. En riant, tout à coup, le meunier se renversa, verdit et demeura immobile, la bouche ouverte.

— Ben, quoi? bon Dieu!...

— C'est ren, — dit Jean-Pierre. — Ça y fait ça, des foués, dé-d'puis c'te vente... J'sais quement le faire reveni'.

Il lui frotta les tempes avec un mouchoir trempé de vinaigre... Le vieux, au bout d'un peu de temps, fit « ouf! » et revint à lui; il était plus pâle...

— Ah! oui... j'ai tombé... Surtout, raconte ça à personne. All' le saurait, ça y ferait trop plaisir... Tu vouès, c'est ren : des chaleurs qui me prennent, par moments.

— Oui, c'est rien... buvez donc!

Il le laissa bien dispos et très gai. En s'en allant, il pensait à Berthe :

« Comme ça, ça l'occupera, l'ancienne; a' fichera un peu la paix à la petite!... »

Il pensait aussi à cet évanouissement : le vieux Mayot en avait eu plusieurs, tout pareils, avant le dernier qui l'avait mis en terre...

« J'ai p't'être fait une bonne affaire, sans y tâcher... »

Ce serait une justification à fournir au père, lorsqu'il apprendrait le marché, pour éviter des reproches. Et il conclut :

« Enfin, i' mourrait, le vieux, qu'i' serait ben débarrassé... Et v'là tout!... »

XVIII

Le temps s'était gâté : Villaré — le dicton courait tout l'arrondissement — était le rendez-vous des quatre vents. Sur ce terrain plat, ils s'en donnaient à pleines ailes : poussés par eux, des nuages, gros et lourds, battaient des randonnées, et la pluie n'en finissait pas sur les toitures et pétrissait les glaises en mortiers.

Pour Pétrus, ce fut le comble : ses derniers jours de liberté assombris par les averses !

— C'est fait exprès pour mouè, quoi !

Néanmoins, il gardait sa bonne âme obéissante, et, maussade, il ne cessait pas d'être autant soumis : — pareil aux bœufs de chez lui qui arrivent d'eux-mêmes au joug, pour qu'on les attelle.

Il n'y eut, autant dire, pas de vendanges : tout le raisin avait « coulé » avec ces pluies. Le peu qu'on en grappilla fut mis à sécher, comme des oignons. C'était encore un plaisir manqué : de bonnes parties de rire et des causettes tendres avec Lise, dont il fallut se passer. On restait sous la grange à trier les grains pour les semailles, ouvrage pas éreintant, où se distinguait Baptiste.

Ils y étaient tous, au milieu des poussières qui s'envolaient des tamis, quand, bombant du torse sous la tunique, survint le cousin Désiré. En guise de bonjour, il les attrapa d'une grosse voix, comme il en faut pour crier sur les côtes :

— Hem !... Les v'là tous comme une poussinière, mes culs-terreux. Hé ! la mère !... Hé ! vieux... comment ça va ?...

Et un rire !... comme un tonnerre ; — d'une bouche de four où les dents étaient toutes noires.

— Quement don' que t'es venu, fieu ?

— Avec ça, donc ! — expliqua-t-il, montrant ses pieds.

Descendu du train à Ingrannes, il avait marché, sa valise au bras, son gros manteau abritant ses « effets », une bonne pipe dans le bec. Et comme l'étape sous la pluie l'avait fatigué, il demanda à boire.

— Toujours le même, ce Désiré !

— Vous avez-t'y au moins fait du vin, c'te année ?

— Ren de ren !... Tout se gâte : gn'y a pus de vignes, quiens ! Le peu qu'on 'navait a pris la maladie. Nous boirons de la piquette pus d'un coup, tu peux croire.

Ça ne faisait rien ! Du vin, il en restait toujours « quèques » bouteilles pour les parents, quand ils venaient ; et du bon, — « clap ! clap ! » approuvait le pé Bayard. — Baptiste courut en querir plein ses bras, laissant le cousin se présenter tout seul à sa Stéphanie.

On termina la soirée en buvaillant... Aux quatre côtés de la table, les quatre hommes, courbés devant leurs verres, échangeaient des propos sur les récoltes. Désiré hâblait : « Le safran ! la vigne ?... Où il était, on ne buvait que de la bière, les denrées sortaient toutes fabriquées d'usines grandes comme v'là vingt fois le moulin à Coquelourde ; et tous les champs étaient en betteraves, pour faire du sucre... »

— Ah ! — disait sans étonnement le pé. — Les coutumes, est-ce pas ? changent d'un endroit à l'autre...

Désiré demanda des nouvelles des connaissances. Il y en avait, qu'on lui nomma, qu'il avait oubliées ; d'autres lui revenaient mieux : — Maingard, « qui t'est quasi cousin », les Merluet, le meunier...

— Toujours séparé de sa femme ?

— Mieux que ça ! elle l'a fait vendre... Tu l'verras demain ; il est ben usé.

De même pour les autres : les événements s'étaient succédé, bons ou mauvais, suivant les chances et suivant les femmes; en germe seulement lorsqu'il était parti, les choses, sans lui, s'étaient développées, les destinées s'étaient courues, les vies continuées.

— C'est drôle ! — dit-il.

Ils se mirent à rêver, en fumant. Tout était calme, calme à entendre les vibrations de la grosse horloge, — familières comme des contes souvent entendus d'aïeule, — lorsque, de la cuisine, un bruit de vaisselle cassée leur arriva, immédiatement suivi de criailleries.

Bayard retint par la manche Désiré qui se levait :

— Non, ren, laisse don'... Les fumelles qui s'entreprennent...

C'était Stéphanie qui, reprochant à la vieille de lésiner avec eux, l'avait coiffée d'une assiette. L'autre ripostait du bec, lui faisant honte de son gros ventre... ramassé où? — Une «raison» en l'air, la première qui lui vint, si stupide que la bru en bâilla. Alors elle insista : «Oui, où qu'all' avait ramassé ça, traînée? Ça avait rôti le balai à Butiaux, un pays de gaupes, et ça venait salir les familles... »

Stéphanie en pleura. Elle s'enfuit de la cuisine, sans trouver un mot à répliquer, et vint empoigner au col son homme :

— Arrive, touè!

Il se levait, sans hâte, partagé entre le désir de rester et la crainte de la fâcher davantage. Elle se tourna vers Désiré :

— Mon cousin, vôs m'escuserez... Chez nous venez quand vôs voudrez, on vous recevra. Mais je ficherai jamais pus les pattes chez c'te affronteuse... Ni moi, ni mon homme!... Tu entends, la vieille, tu entends : *ni moi*, NI MON HOMME!

Elle le lui cria de toute sa force, puis elle tira dehors Baptiste récalcitrant.

— T'es folle, hé?

— Marche, touè, et écoute vouèr un peu ce que j'te vas dire. J'te défends d'y recauser... Si tu y r'vas, je te casse les reins.

Elle lui tenait la nuque sous sa poigne, en serrant un peu plus à mesure qu'elle parlait; ces bourrades, sa voix saccadée et ses yeux qui luisaient dans l'ombre comme des yeux de loup, lui ôtèrent l'envie de résister. Elle le lâcha; il marcha docilement devant elle, en se retournant quelquefois vers la fenêtre illuminée derrière laquelle les autres continuaient à boire, silencieux, sans se mêler à la scène.

Toujours pareil à un enfant que la mère oblige à rentrer et qui, soumis par peur des taloches, envie ceux qui restent à jouer.

— Couche-touè.

Il obéit. Elle alla à la porte, sortit, la ferma du dehors à clef, sans répondre à sa question désespérée :

— Bon Dieu! où qu'tu vas?

Et elle fila droit chez le notaire.

La bonne, en train de verrouiller l'entrée, l'avertit que « mossieu » était au lit, et qu'elle ne pourrait le voir que demain.

— C'est bon. Dites-y que je reviendrai, mouè, la femme au fî Bayard, et que ça presse... I' sera ben payé...

En elle un plan germait, pour séparer le fils de la mère, sans retour. Comme cela seulement elle aurait la paix.

— On verra voir ! — menaça-t-elle.

Quand elle rentra, Baptiste, las de ronchonner tout seul, dormait en exhalant une forte odeur de vin.

Le lendemain, le ciel paraissait éclairci. Elle mit aux mains de son homme bêche et pioche, et, sans lui donner le temps de la réflexion :

— Va fouir aux Carabines, leste !

C'était à l'autre bout du pays. Comme il lambinait, trouvant la course longue et faisant signe à Pétrus, qui s'en allait vers la Télégraphe, — à l'opposé, — il fut cinglé d'un :

— Tâche vouèr à grouiller ! J'irai te porter le manger à midi : j'verrai où qu't'en es.

Pétrus s'éloignait. Force fut à Baptiste de partir aussi : il n'osa s'arrêter chez Merluet où il vit pourtant nombreuse compagnie, riant autour du fils Maingard qui parlait avec animation.

La devanture dépassée, il fut tout de même pris d'un remords, incertain, mais tenté. Puis il se résigna.

Il aurait pourtant bien avalé un verre de schnick, pour guérir la lourdeur qui lui restait d'avoir trop bu la veille ! Ce regret influa sur son travail.

« Gare ! » pensa-t-il, lorsqu'il vit Stéphanie, bravette et en coiffe, débouler du chemin.

Elle lui parut affairée, distraite. Quand il eut bu sa dernière gorgée, elle détourna les yeux en rebouclant le panier, et dit :

— J'vas chez le notaire... pour qu'i' vienne te causer à c'soir, rapport aux terres... Faut pourtant régler avec ta mé, et qu'a' nous rende not' dû... Y aura des papiers qu'i' faudra qu'tu signes...

Sur quoi, elle partit, sans attendre de commentaires. Baptiste n'avait pas bougé, d'ahurissement ; derrière elle, il se gendarma, gesticula :

— A' va me brouiller avec la vieille, cent dieux !

Et il s'assit par terre, pour réfléchir à tout ça.

Stéphanie, à la porte de l'étude, croisa mâme Coquelourde, qui sortait et sifflait :

— Canaille!... canaille!...

Ce sont des mots qu'on entend quelquefois chez les notaires, et elle n'y aurait pas fait attention, sans l'air de la chère femme : sa cornette était tout de travers et sa face pâle envahie de sang...

— Moi, — dit-elle, introduite à son tour, — j'suis comme madame, qui s'en va : j'suis pas contente...

C'était une façon de se renseigner; mais l'homme de loi se borna à sourir vaguement. Alors elle conta son cas : sa belle-mère devait à elle et à son mari presque une année sur les récoltes communes. Fallait pas compter en être payé, autrement que par huissier. Est-ce qu'on pouvait la forcer?

— On peut toujours... Mais, entre parents, il y a beaucoup d'inconvénients. Pourquoi ne pas s'arranger à l'amiable?

— Non!

— Il y aura des frais, un procès peut-être...

— Tant mieux! — cria-t-elle de tout son cœur. — Et si un ne suffit pas, j'y en ferai encore un autre après, pour m'avoir dit des choses... des choses!... Y a des témoins, d'abord.

Il fit du bras un geste : « Si c'est ainsi!... »

— Je vais aller trouver Bollert, pour vous. Il sera chez vous ce soir, et vous fera signer les pièces nécessaires... Mais réfléchissez encore...

Baptiste n'eut pas le temps de se ressaisir. Aux phrases de l'huissier, il comprit seulement une chose : c'est qu'il allait « rentrer dans son dû »; Stéphanie, d'ailleurs, contribua par ses regards fixes à le décider... Il signa.

Par exemple, après que l'homme de loi, hâtif comme un gaillard qui redoute qu'on ne se ravise, eût ramassé ses paperasses et passé la porte, il se fâcha, tapa sur la table, enfla la voix, — Stéphanie restant muette, — et se coucha en affirmant qu' « on allait voir ce qu'il s'appelait, sacré bon Dieu!... »

On vit l'ordinaire événement que précèdent ces sortes de préambules : un hère en noir, sordide, entra, un beau matin, dans la cour commune, à l'étonnement de Pétrus, — hostile comme un chien de garde pour un étranger suspect, — déposa

avec précaution un papier chez la vieille, — et, lui parti, la vieille tendit le poing vers l'aile du jeune ménage, en criant qu'on plaiderait...

On plaida; et Baptiste, du coup, découvrit en sa mère une ennemie, renchérit sur la haine de sa femme. Il établit une clôture au milieu de la cour, avertissant « ceux d'en face » qu'il f...ait un coup de fusil au premier qui la voudrait dépasser; elle partait du puits (Merluet, de son jardin, regardait avec intérêt), dont elle coupait en deux la demi-margelle, et comme elle avait des jours très larges, des poules la franchirent qu'il assomma, rejetant leurs cadavres de l'autre côté. Lise en ramassait tous les matins.

Désiré, neutre, fréquentait les deux partis. Il était en proie à des crises de rire dont les éclats emplissaient tout :

— Ben!... V'là encore le vrai brigadier de douanes qu'est sur sa frontière, à c' matin! — disait-il de Stéphanie, avec l'accent des Flandres qu'il avait pris et qu'il exagérait un peu, par pose, et pour se différencier de ses compatriotes.

Entre temps, le procès avançait à petite allure, caressé par toute l'avocaillerie comme un bon cheval de courses dont on attend merveilles et qu'il ne faut point trop pousser avant son heure.

XIX

— Canaille!... canaille! — répétait encore mâme Coquelourde.

Elle n'aurait pu trouver d'autres mots pour exprimer sa rage impuissante. Tout était canaille : le sort méchant, les hommes complices, et *lui* qui restait debout et se riait d'elle. L'effort de sa vie entière aboutissait à rien, puisqu'elle ne pouvait plus goûter cette joie, la dernière, si longtemps reculée, de le chasser de chez lui.

Dans le jardinet derrière sa maison, parmi les herbes qu'elle froissait en marchant, elle expliquait, avec des gestes irrités, les événements à son fils. Il venait d'arriver, — en retard cette année, à cause d'examens. — Il avait des yeux fins sous ses lunettes d'or; et il la laissait causer, pensant à tout autre chose, un peu las d'ouïr toujours même chanson à

chaque voyage. Elle, au contraire, prenant son silence pour de l'intérêt, s'excitait, ouvrait son âme avec l'effusion des gens concentrés qui s'épanchent, heureuse d'avoir un confident sûr à qui conter toutes ses « affaires » :

— Il me dit que je ne peux plus prétendre à rien. Le moulin a été cédé en viager à quelqu'un qu'il n'a pas nommé... Je voudrais bien savoir qui, par exemple !... Canailles !... Nous voilà dépossédés... Tu y es né, pourtant, toi. Le... ton père mort, nous y serons des étrangers... Mon pauvre enfant !

Elle s'arrêta, attendant un signe d'approbation pour repartir... « Voyons ! que disait-elle ? » Il songeait vaguement à des laparotomies fructueuses et, grâce à elles, à quelque mariage, fructueux aussi... « Ah ! la bicoque du père... Non, ça ne valait pas qu'on se mît le sang en ébullition... Et enfin, si le père avait eu bien des torts envers maman, on ne pouvait pas, tout de même, le laisser sans gîte et le chasser comme un vagabond !... Le mieux serait de n'en plus parler, de vivre comme s'il n'existait pas... »

Il ne lui dit pas ces pensées, pour ne pas lui faire de peine ; mais elle les devina dans son sourire. — Elle l'avait élevé, pétri autant qu'elle avait pu pour cette tâche de la venger du père : elle l'aimait plus fort peut-être pour cela que parce qu'il était son fils. Dans son désarroi, elle espérait de lui un conseil et une aide : il serait le renfort décisif, venu sur le tard, quand tout paraît perdu, pour changer le destin de la bataille... Et il faisait une figure ennuyée, s'amusait des jeux de la lumière sur les fleurs !

— Me voilà seule, moquée par tous ces sauvages... Cette petite Berthe, qui me distrayait, ne vient plus... Celle-là aussi, je devine, court les amourettes. Elle connaîtra trop tôt la méchanceté des hommes... Et tu me laisses sans me dire un mot !... Ce que j'en ai fait enfin, c'est pour toi, pour toi... Ce sont tes intérêts, ton héritage que je voulais sauver... Tu le sais bien...

— Tu sais bien aussi que je t'aime beaucoup pour tout cela... Que veux-tu que je te dise ?... Qu'il reste dans sa boutique ! Le mal qu'il t'a fait, tu le lui as assez fait expier... Il ne nous aime pas, ne pensons plus qu'à nous. Oublie...

— Mais tu ne sais pas ! tu ne sais pas...

Il avait gâché son existence : quinze ans il l'avait abreuvée d'outrages, traitée en servante, livrée aux plaisanteries des gens. Est-ce qu'il ne fallait pas que ça se payât? La vengeance était sacrée...

C'étaient les mêmes phrases, et jusqu'aux mots, dont elle l'avait toujours bercé, et qui l'agaçaient; elle n'en finissait pas de les ressasser, s'irritant à mesure, crispant l'une dans l'autre ses deux mains et tremblant des mâchoires. A la voir ainsi tendue, il jugea qu'une crise de nerfs était inévitable. Le plus simple était de la brusquer et de la résoudre tout de suite : il avait assez traité de nerveuses pour ne pas hésiter... Il l'interrompit, assez brutalement :

— Allons, suffit. Je connais tout ça... Même, je connais trop... Ce sont de vilaines histoires dont tu ne devrais jamais parler. Il n'est pas si sûr que ça qu'il ait tous les torts...

L'effet fut immédiat : elle ferma les yeux comme s'il lui eût asséné un coup imprévu, bredouilla d'une voix lointaine :

— La canaille !... Oh ! la canaille !...

En même temps, elle lui glissa dans les bras.

L'abbé Nanot passait. Le docteur l'appela par la fenêtre ouverte :

— Monsieur le curé ! monsieur le curé !...

A eux deux, ils la portèrent sur son lit. Des drogues (ils n'eurent qu'à fouiller les placards) la calmèrent ; et quand elle fut assoupie, ils se mirent à causer :

— Ce sont des contrariétés... A cause du père...

— Oui, j'en ai entendu parler. C'est bien triste, toutes ces querelles. Et pas de leur âge : il faut vieillir, je le disais à votre père. Quand on est vieux, il faut pardonner, prendre les difficultés pour ce qu'elles sont réellement, peu de chose et bien facile à oublier... Il y a des torts des deux parts. Vous devriez, vous, vous interposer...

— Ce n'est guère dans mon rôle... ni dans mes goûts...

— Si, écoutez-moi. Vous êtes instruit; vous savez mieux le sens des choses. Pourquoi les laisser irrités ? Ils ne sont pas si loin de la tombe, à présent !... Autrefois on se passait réciproquement ses défauts, on savait qu'on n'était pas parfaits, on s'endurait l'un l'autre et on s'appliquait à se rendre la vie supportable, sinon toujours gaie. On était plus reli-

gieux, d'abord... ça vous fait rire?... Vous autres, vous ne savez pas aimer, vous n'aimez que vous-mêmes dans vos affections. Et il n'y a plus de familles... Croyez-moi, monsieur Gaston : allez trouver votre père, faites la paix, et, petit à petit, amenez-le ici. Il le fera pour vous : il vous aime, allez, sans qu'il y paraisse...

— Il n'y paraît guère, non ! — fit le docteur, qui secouait la tête à cette invite.

Il venait se reposer, à Villaré, et non chercher des histoires. Le passé était le passé; il n'était pas en son pouvoir de le changer. Il n'en avait pas la moindre envie, d'ailleurs : tout était très bien comme cela. Il le dit tout net :

— Non, non, non !...

« Non, non ! » faisait aussi de la tête, « maman » dans son lit.

Tous deux, la vieille et le jeune homme, tête blonde et tête grise, avaient les mêmes angles des mâchoires, le même air buté. Chez le fils, une profonde indifférence; chez la mère, un entêtement inflexible. L'abbé songea à ses primates, au crâne épais du Neanderthal : ces civilisés, sous leurs manières polies, n'étaient guère meilleurs et plus raisonnables que l'anthropoïde lointain, et la douceur, depuis, n'avait pas fait grand chemin dans les âmes. Il ne savait même pas si la brute ingénue et sans détours d'autrefois n'était pas, absolument, plus humaine que ces deux-là et que tous les autres du village... Et ces pensées le rendaient tout triste...

Il se consola en regardant le rosaire du mur, le crucifix, toute l'abondante imagerie religieuse qui tapissait la chambre.

— Voilà la paix et la mansuétude... On y arrive tôt ou tard ! dit-il...

Mais il savait bien qu'on y vient mal, avec des réticences, — et seulement lorsqu'on est trop éclopé pour garder son rang dans la bataille. La grâce extérieure ne se répand que sur les vaincus et les infirmes, à l'heure de la retraite. Les autres ont trop à faire d'écouter leurs passions pour se décider dans la plénitude de leur volonté à être bons. Et cela seul serait méritoire...

— Jamais ! jamais ! — répétait M. Gaston.

— Enragés ! — cria le curé.

Et il partit retrouver ses pierres... Les silex guerriers, là-haut, les hachettes d'obsidienne qui avaient eu à leur fil du

sang, il y avait des milliers d'années, fraternisaient dans l'oubli; le souvenir des haines qu'elles avaient servi n'existait plus, même... Vivre, voilà, c'est nuire; la mort seule est sans méchanceté et le néant inoffensif...

— Hé! — fit-il.

Il se reprit et tâcha de ne plus penser à ces théories dangereuses, — les mêmes qui, dès le séminaire, lui avaient valu de ses supérieurs des reproches d'hétérodoxie.

XX

Depuis qu'elle n'avait plus sous la main Stéphanie, la mé Bayard se soulageait en passant sur son homme des accès de colère de plus en plus fréquents et toujours sans motif. Elle s'aigrissait : ce procès, les conséquences qu'il allait avoir, gagné ou perdu, la jetaient hors d'elle.

— On dirait, vrai, d'une chienne qu'a égaré son chiot! remarquait Désiré, qui ne croyait pas parler si juste.

Seulement, avec ces criailleries, on n'avait plus de plaisir à rester ensemble, et le douanier préférait écourter son congé.

Une après-midi, derrière la « frontière », Stéphanie fut hélée par un « hep! » retentissant.

— Écoutez voir, la cousine. Je m'en vais demain, à lure-lure. Faudra venir trinquer un coup, vous et vot'homme.

— C'est l'aut'gouine qui vous a donné la commission, pas vrai? All'e a peur, à présent... Eh ben! non... V'nez cheux nous...

— C'est pas ça du tout... Comprenez don'! On a invité du monde. Y aura les Maingard et les Coquelourde... Faut qu'vous veniez.

— Pour m'faire insulter?... merci!... j'irai pas, non!...

Et elle criait encore non, le soir, quand Paul, Colignon, le meunier, sautant la haie, vinrent les investir, elle et Baptiste, et, de force plus que de gré, les entraîner chez la mé.

Du vin chaud fumait plein une soupière, et l'on en préparait d'autre pour quand celui-là serait bu. Des restes de bon repas encombraient la table; Berthe, qui était venue avec son père, avait gardé pour Stéphanie une tranche de tarte.

La vieille n'approcha que pour emplir les bols, et se retira

tout de suite vers son fourneau, évitant du regard et du corps le contact de sa bru. Tous étaient bien en train déjà.

— Un peu secoués ! — disait Berthe, rose elle-même, mais pas de boisson.

Et Stéphanie en surprit facilement la cause : la jeune fille avait autour de la taille le bras de Paul, et leurs jambes étaient enchevêtrées sous la table.

« Ben ! » pensa-t-elle. Et personne, ni le père, ni la femme, n'avaient l'air d'y faire attention !... Celle-ci était à l'autre bout de la table, décorsetée, son ventre énorme coulé sur ses genoux, riant avec le douanier qui lui contait de grosses gaudrioles.

La montrant, Berthe, à voix basse, avec des hésitations, dit :

— C'est près, hein?... Et vous?...

— Oh ! moi, pas sitôt.

— Mais vous savez de quand, donc?... Dites... quand ça commence, comment savez-vous au juste si c'est ça?... Je vous demande ça, je suis folle !...

Elle rougissait, avait des yeux inquiets et honteux. « Toi !... » pensa la femme de Baptiste...

Comme elles deux, les autres tenaient de petites conversations séparées, par deux ou trois... On formait des clans, isolés par les « choses qu'on avait eues ensemble » et réunis seulement par un sentiment d'hospitalité plus fort que tout. Trêve qui cesserait, l'hôte parti on quitte les beaux habits aussitôt qu'est fini le dimanche.

On avait compté sur Coquelourde pour mettre un peu d'entrain ; mais Coquelourde n'avait plus d'entrain, ne riait plus et n'incitait plus à rire, — aussi humble, aussi recroquevillé que le pé Colignon.

Pétrus, distrait, se versait mélancoliquement à boire, tantôt chaud, tantôt froid, suivant ce qu'il trouvait à sa portée, et, les coudes sur la table, il regardait Lise qui essuyait de-ci de-là une larme, en vaisselant, gourmandée par la vieille.

Il avait sa feuille de route dans sa poche, depuis le matin, ses gages dans un coin de son mouchoir, — et son baluchon, dans la grange, l'attendait.

Les autres, bonnes âmes, le taquinaient pour le consoler, et Baptiste lui prodiguait ses conseils d'ancien « fricoteur » .

— Va, faut pas pleurnicher : y a des bons jours...

Lui se faisait une figure brave, à force de violence sur ses nerfs, mais ses yeux malades le démentaient.

Un mot arrêta les papotages. Coquelourde, d'un ton innocent, avait dit :

— Bé, vout' procès ? à c'te heure ? Tas d'enragés !...

Stéphanie, provocante, assura que ça marchait bien, et qu' « y en aurait qui se mordraient les doigts, avant longtemps ».

— Mouè, p't'êt' ben ?... Cré bon sang ! v'la comme les enfants respectent les vieux, à c'te heure ! T'as pas honte, touè, grand, de laisser ta femme insulter ta mé ?... J'ai-t'i' point fait assez pour touè ?

Le « grand » s'abstint de répondre; et les autres voulurent vainement faire cesser la querelle. De tout ce vin bu, il restait une odeur forte qui grisait l'air. La discussion monta vite, coupée de répliques vives comme des gifles. Le vieux Bayard avait fui ; Coquelourde, adossé, regardait la tempête déchaînée ; Pétrus et Lise, sous le hangar, sanglotaient amoureusement l'un contre l'autre ; la jeune madame Maingard s'était endormie, lasse de rire, et ronflait.

— Où sont donc son mari et la Berthe ? — disait Désiré en entraînant les autres « se finir » chez Merluet, « pisque là-édans on pouvait pas boire tranquilles ». — Ça n'fait rien... Moi qui croyais que j'allais les raquemoder avant que d'parti' !...

Il était certain qu'il y avait mal réussi. Elles étaient debout, figure contre figure, et ne virent même pas leur monde s'en aller.

Elles restaient seules, tirant à hue et à dia Baptiste qui ricanait d'un rire d'ivresse, hébété.

Toute leur vie, cette querelle, jamais complètement vidée : elles le sentaient bien, sauvages et simples, n'ayant plus une injure à se jeter, puisque les injures ne donnaient pas la victoire, chacune s'irritant de l'effort qui s'opposait à son effort, et luttant silencieusement ..

Soudain le sabot de la vieille fendit l'air et étendit Stéphanie d'un coup dans la poitrine, qui lui arrêta la respiration. Elle fit un : « Heu ! heu ! » étranglé, et resta assommée, couchée sur le sol comme une morte.

La mé l'enjamba, saisit son fils aux épaules : il divaguait tour à tour vers les murs opposés.

Elle le tira dehors, enflammée au point qu'elle était en sueur. Dans la cour, elle lui cria :

— La quitteras-tu, ce coup-ci, ta gaupe? la quitteras-tu?

Il était trop ivre pour répondre ; un petit rire intarissable fusait d'entre ses lèvres.

— Mon fî, mon grand Baptiste, quitte-la, dis ! quitte ta gaupe... T'étais donc pas aise chez nous?... Galapiat, je te gâterai...

Toujours son rire. Lasse de prières, elle menaça :

— Je te tuerai, avant que tu retournes vers elle ! — croyant à ses menaces à mesure qu'elle les proférait.

Rien.

« I' n'veut pas », pensa-t-elle avec désespoir.

Une épouvantable énergie décupla son amour, sa colère et ses forces ; elle l'empoigna au corps, le souleva et le porta jusqu'au puits :

— Oh ! sainte Vierge ! Écoute-moi ben, je n'ris pus... La vas-tu quitter, hein?... Non, tu n'veux point?... Ben, tu la quitteras tout d'même...

Et, d'un geste à se rompre les veines, elle le brandit, secoua l'étreinte dont il s'accrochait à elle, et le précipita dans le trou de vingt-cinq pieds... Tout au fond, il y eut un glou... des coups mous... Et elle poussa un hurlement dont l'écho alla se perdre au loin dans la nuit.

A l'aube grise, Désiré vint pour sa toilette querir un seau d'eau. Il avait le poitrail découvert et s'escrima un moment sur la margelle :

— Mais, bon Dieu ! quoi qu'y a don' ? ça remonte pas...

Merluet, qui enchaussait des « tasses » d'asperges dans son jardin, accourut l'aider :— Oh ! hisse !...

La chaîne grinçait à la poulie... Deux pieds nus apparurent, blêmes et verts. Désiré fit le signe de la croix.

Deux pieds ; puis le corps, tortillé dans les maillons et qui battait aux parois ; puis la tête, meurtrie dans la chute, avec un trou rose par où le sang s'était vidé. L'eau déjà moisissait le cadavre, dont la barbe retenait des algues.

— Ben ! — dit l'épicier, — voilà un puits qu'on pourra plus s'en servir de longtemps... De la si bonne eau !

Il tremblait...

— On avait un peu trop bu, — dit le douanier ; — i' s'aura penché, ça l'a entraîné.

Leurs cris attirèrent Stéphanie :

— J' l'ons cherché toute la nuit ! — pleura-t-elle.

La vieille parut ensuite. Elle frémissait continuellement, sa bru la contemplait avec horreur. Après elles, les gendarmes, « à fin d'enquête ». — Brève enquête :

— Il avait trop bu, oui... il a basculé par-dessus...

L'uniforme de Désiré, — presque un collègue ! — donnait du poids à ses déclarations : le brigadier les enregistra, — en approuvant de la tête, aux mots qui feraient bien dans son rapport. Car le pire de l'affaire était pour lui d'avoir à en rédiger un rapport.

Les femmes avaient des figures fanées et des yeux sans éclat où ne subsistait plus de passion... Le soleil commençait à paraître, tout était rafraîchi : c'était un calme absolu et pensif, — comme après une bataille décisive, alors que tout s'apaise, que les bruits et les colères tombent, que les vaincus acceptent la défaite, que les vivants sont las et que les morts entrent dans l'oubli... Désiré avala un grand coup de vin et partit pour Ingrannes en compagnie des gendarmes ; il se chargeait de tout, il allait en passant voir le curé, régler les obsèques :

— Vous tourmentez de rien, cousines... et vous désolez point trop.

Pétrus, pâle, et loin derrière tous, avait regardé en silence, avec des yeux que le sommeil n'était pas seul à gonfler. Il soupçonnait quelque chose d'horrible, un mystère effroyable, dans tout cela ; et ces femmes, immobiles là devant, l'épouvantaient. Il ne dit pas un mot aux maîtresses ; il s'esquiva, comme on s'évade d'un mauvais lieu, avec la crainte d'être vu et la honte de ce qu'on a fréquenté. Il se hâta, pas assez vite pour fuir les pensées qui se mêlaient à son chagrin, — pensées de deuil, dégoût de vivre, — et cette odeur, autour de lui, de canaillerie et de crime. Au village, il ramassa des adieux envoyés par des voix qui ne vibraient pas dans le matin

mou. Il y avait de la brume : elle se refermait sur les gens, à mesure, et quand il était passé, il entendait, au travers, se continuer des conversations tranquilles. Il sentit comme les choses et les hommes sont indifférents à qui les quitte : Lise, seule, garderait sa mémoire, — et combien de temps, mon Dieu ! — Il envia un peu le fils Bayard, sa vie, — même sa mort.

XXI

Désiré parti, Coquelourde avait mis le cadavre sur un lit, fait allumer des bougies par Jean-Pierre, et il le gardait, en rêvant, les lèvres disjointes et molles.

— Le docteur va v'ni constater, — annonça Lise.

Mais, au lieu du pas connu de Molance, ce fut un pas souple et vif de jeune homme.

— Messieurs !...

— Oh ! — toussa Jean-Pierre.

Coquelourde se leva. Son orgueil le tint raide et muet, mais un émoi l'avait saisi qui lui faisait plier les jambes. — « Je suis le père, pensa-t-il, qu'il commence ! »

Ah ! s'il avait commencé !... Le valet, mains jointes, admirait le jeune maître : il avait des bouclettes fines sur un front pâle, des yeux futés, — et, malheureusement, les mauvaises lèvres de la mère... Les regards des deux vieux l'imploraient, attendaient un mot, un mot ! Ils avaient les bras prêts, le cœur gros d'amour, et souriaient d'avance.

Il ne les reconnut pas d'abord, dans la chambre sombre, à cause de sa myopie. Il passa entre eux, rougit en murmurant :

— Bonjour, père !

Et, sans plus, il leur tourna le dos, penché sur le corps.

Le meunier serra les dents, mais continua d'attendre.

— Quand il aura fini, ça sera mon tour peut-être !,..

Non, le docteur auscultait, prenait plaisir, on aurait dit, à manier les chairs mortes. Coquelourde se sentit les paupières chaudes. Est-ce que ça allait s'éterniser, cet examen? On ne fait pas languir un père. Il compta jusqu'à dix :

« Allons, faut plus y penser !... » se dit-il. En lui quelque chose, qui survivait à toutes les ruines, se rompit avec un

petit « clac! » douloureux. Il pivota brusquement sur les talons, haussa les épaules, et le fils, qui respirait, l'entendit dehors traînailler avec fatigue ses galoches.

Dans la cour, la mé, sur un banc, était agitée du frémissement qui ne la quittait plus, depuis le matin. Ils se regardèrent, et se sourirent tristement. Le même mal avoué les rapprochait : — « Que les soirées seront seules ! » — le même incurable ennui de ceux qui n'ont su pardonner ni transiger, et que la vie, dure pour eux autant qu'ils l'ont été, isole, emmure dans le silence et la froideur, mène à la tombe par des chemins déserts d'affections.

L'abbé Nanot, bonhomme, voulut bien accorder une cérémonie complète, au lieu de celle, abrégée, qu'on réserve à ceux qui meurent sans les sacrements.

— C'est une bien grande consolation, — ajouta-t-il.

Le corbillard et le son grave du serpent menèrent un cortège d'affligés et d'agités dont rien ne pouvait consoler ou calmer les inimitiés envenimées jour à jour, les haines ou les déceptions. Il y avait mâme Coquelourde, et, loin d'elle, son mari; la mé, en tête du deuil; Lise, qui pleurait pour un autre que le mort; Berthe, aux yeux tirés, proie de médisances prochaines ; tout le village...

— ... *hàc lacrymarum valle!* — chantait le prêtre, harnaché de noir.

Le moulin voyait ce défilé, après tant d'autres, et, pas plus que pour les autres, ne cessait de rire, de bruire, de railler, de secouer ses vieux organes avec une toux ironique, de forcer l'eau tranquille au travail et à l'agitation.

Merluet, profond, pensait des phrases retenues à des discours d'enterrements civils : « Le retour au Grand Tout... l'âme immortelle », et, de son rang dans le cortège, il surveillait le curé. Son fils était radieux sous le camail, comme à une fête, et ne demandait qu'à grandir, — pour faire comme les plus grands : aimer, être aimé, pâtir par les femmes et les faire pâtir.

JEAN ERIEZ

LE VOORUIT DE GAND

« N'ayant pas à apprécier les théories qui ont inspiré les organisateurs du *Vooruit*, et voulant reconnaître les immenses services, matériels et moraux, qu'il rend à la population ouvrière de Gand, le jury a décerné un grand prix au *Vooruit*. En outre, il a décerné un grand prix à M. Anseele qui, en qualité de gérant, est la cheville ouvrière du *Vooruit* depuis 1883... » Ainsi s'exprimait M. Arthur Fontaine, directeur du Travail au ministère du Commerce, dans son rapport sur la classe 103 à l'Exposition de 1900. C'est dans le même esprit d'impartialité que nous voudrions essayer aujourd'hui de raconter la vie du *Vooruit* et de dire la place qu'il prend dans l'histoire politique des Belges.

Le *Vooruit* est une coopérative, une association de consommateurs qui suppriment les intermédiaires — boutiquiers, courtiers, marchands en demi-gros et même marchands en gros, — pour se mettre en relations directes avec les producteurs. Ainsi entendu, un coopérateur est un homme qui se lie avec d'autres hommes pour faire ses achats, parce que les prix s'abaissent à mesure que les quantités demandées sont plus fortes et qu'en se mettant à plusieurs, les consommateurs peuvent acheter de grandes quantités d'objets fabriqués, voire même de matières premières, qu'ils font transformer dans *leurs* ateliers, par *leurs* ouvriers. Mais le *Vooruit* et la plupart des

coopératives belges sont à la fois des moyens de vivre à bon marché et des instruments de lutte politique, — la plupart et non toutes, car il existe aussi en Belgique une catégorie de coopératives non politiques : pharmacies populaires et associations de fonctionnaires publics, telles que le *Chempostel* de Gand[1]. Mais, en dehors de ces sociétés d'importance variable, il n'y a guère place que pour les coopératives catholiques et les coopératives socialistes. Le prototype de toutes les coopératives socialistes est le *Vooruit* de Gand.

***

Gand est devenu, au cours du dernier siècle, une ville de grande industrie cotonnière. En 1796, sur 54 537 Gantois, une centaine travaillaient le coton. Aujourd'hui, dans la ville et les faubourgs, où s'agglomèrent 200 000 habitants, 9 000 ouvriers filent, tissent ou blanchissent le coton, parmi 32 000 travailleurs manuels. En moyenne, un tisserand gagne 16 francs par semaine; vers la quarantaine, il atteint son salaire moyen maximum, 20 fr. 75 c. Or, si faibles soient-ils, les chiffres contemporains dépassent sensiblement les chiffres d'autrefois, car l'ascension des salaires depuis un siècle ne s'est arrêtée que pendant la crise cotonnière de la guerre de Sécession.

Au début du XIXe siècle, les salaires étaient très bas : en 1821, dans les 23 filatures, 1 626 ouvriers gagnaient en moyenne 60 *cents* hollandais ou 1 fr. 30 c. par jour, et 544 enfants, 28 *cents* ou 60 centimes; dans les 18 tissages, 1 456 ouvriers recevaient 47 *cents* ou 1 franc, et 1 129 enfants, de 18 à 6 *cents*, de 40 à 13 centimes par jour de travail. Seuls, les imprimeurs sur coton jouissaient d'un meilleur salaire : 1 florin 20 (2 fr. 55 c.). A..., né en 1818, est resté « rattacheur » jusqu'à l'âge de trente-deux ans : il gagnait de 4 à 8 francs par semaine. Devenu enfin « ouvrier », il obtient de 33 à 34 francs par semaine, moins 8 francs d'huile à sa charge. Dans une autre fabrique, il travaille de six heures du matin à neuf ou dix heures du soir, souvent toute la nuit du

1. *Chem-Pos-Tel* = Chemin de fer, postes, télégraphes.

samedi au dimanche; de plus, il nettoie les machines tout le matin du dimanche, de cinq heures à onze heures ou midi : donc quatre-vingt-sept heures au moins de travail hebdomadaire; grâce à ce surmenage, A... peut gagner jusqu'à 31 francs par semaine; d'autres, moins heureux, n'ont jamais pu se faire plus de 20 à 25 francs. Bien entendu, ces salaires ne représentent pas une moyenne pour l'année; si l'on déduit encore, comme il convient, les semaines de chômage, les mois et les saisons de crise, on retombe au maigre chiffre de 14 fr. 26 c. par semaine pour l'année 1856.

Ces misérables ouvriers habitent alors des taudis affreux, ignorés de la partie plus riche de la population. En 1843, la Société de médecine de Gand, faisant une enquête sanitaire, est conduite « dans ces cloaques immondes, d'invention moderne, qu'on désigne sous le nom d'enclos ou d'impasses », et découvre ainsi l'existence d'une seconde ville dans la ville; d'un côté de l'air, de l'espace et des provisions de santé; de l'autre, tout ce qui empoisonne et abrège la vie, l'entassement des maisons et des familles, l'obscurité, l'humidité, l'infection : « Le pied glisse sur une boue continuellement humide, formée des détritus de substances végétales et animales en putréfaction, et d'où se dégage une multitude de miasmes putrides ». Certains de ces enclos sont demeurés fâcheusement célèbres : tel *Batavia*, qui s'ouvre sur la voie publique par trois issues dont la largeur n'excède pas celle d'une porte ordinaire. *Batavia* mesure 100 mètres de long, et, en moyenne, 30 de large; 117 maisons y renferment 585 habitants. La seule aération du bloc est donnée par quatre ruelles intérieures de $2^{m},70$ de largeur : au milieu, coule un ruisseau. « On y compte six latrines et deux pompes, à l'usage de toute la population. » Les maisons se composent d'un rez-de-chaussée et d'un grenier dépourvu de fenêtres, qui sert au coucher des enfants. Quelques maisons, qui ont un étage, se louent beaucoup plus cher : 1 fr. 63 c. par semaine au lieu de 1 fr. 09 c. « Les rentrées se font tous les dimanches dans la matinée, et les propriétaires, soit par crainte de n'être pas payés, soit pour éviter les injures, chargent ordinairement un agent de police de la recette. » Leur revenu net arrive à un taux vraiment rare : 17 et même 18 p. 100.

Batavia n'est pas le seul quartier d'horreur et de misère. « Sur 1 000 ouvriers, continue l'enquête, 430 nous ont déclaré habiter dans des impasses, et 314 dans de petites rues qui, souvent, ne valent guère mieux. » Conclusion navrante : « Il serait impossible de réunir plus de monde dans un espace aussi étroit. » Aussi la statistique de la population, celle de la taille et du poids des conscrits sont-elles déplorables. Enfin, dans cette même année 1843, on trouve 85 p. 100 d'ouvriers ne sachant pas lire : malgré les efforts d'une municipalité aux intentions excellentes, sur 100 enfants il n'y en a guère plus de trois ou quatre qui aillent à l'école; les autres ou n'y vont plus ou n'y sont jamais allés : la fabrique les a pris.

Vingt-trois ans plus tard, les choses ne se sont pas améliorées. Le savant juriste François Laurent, ayant essayé de moraliser cette population en proie à la misère, reconnaît, en 1866, que ses tentatives ont complètement échoué :

Ceux qui survivent déchoient physiquement et forment cette population rachitique, qui ressemble à peine à des êtres humains. Que dire de leur vie intellectuelle et morale? Ce serait une dérision que parler d'intelligence et de conscience pour des êtres et des femmes qui ne reçoivent aucune instruction et qui, abandonnés à eux-mêmes dès leur plus tendre enfance, se livrent fatalement aux passions les plus brutales. Chose horrible à dire : ils sont au-dessous de la brute. La raison dont Dieu les a doués s'est éteinte dans l'ignorance et la débauche... Les malheureux ne veulent, ne connaissent, ne désirent qu'une distraction, la jouissance que leur donnent les boissons enivrantes...

François Laurent fonde une société de consommation : elle n'attire que les bourgeois; les ouvriers s'en désintéressent, comme d'ailleurs de toutes les institutions de prévoyance. Pourquoi économiser? Quand nous serons vieux nous « demanderons », nous nous adresserons à l'hospice, aux âmes charitables... « Nos ouvriers sont de vrais sauvages. La barbarie est entrée dans leur sang; *il faudra une action séculaire pour les transformer*[1]. »

L'excellent libéral qu'est François Laurent renonce donc, après « dix ans d'efforts » et bien des déceptions, à convertir

1. V. *Musée social*, 1899, Janvier.

les malheureux ouvriers de Gand à la santé et à la moralité. Il reconnaît son impuissance à faire quoi que ce soit pour ceux dont son intelligente charité tentait « l'amélioration matérielle et morale ». Il faut croire que sa qualité de bourgeois paralysait tous les moyens de cette générosité aussi active que sincère[1], car, dans le même temps, en 1860, des ouvriers gantois faisaient d'eux-mêmes ce que le dévouement de François Laurent n'avait pu réaliser. « La Société de lecture des Tisserands — *Leesgezelschap der Wevers* — fut fondée *pour* et *par* des tisserands, pour favoriser le développement intellectuel de ses membres. Cette Société possédait une bibliothèque bien fournie et donnait en hiver ordinairement une conférence par quinzaine à ses adhérents[2]. » Les conférenciers étaient, autant que possible, des hommes instruits, connus pour leurs opinions avancées, mais sans aucune velléité d'action politique : la Société de Lecture se défendit très longtemps contre l'infiltration des socialistes. Elle était moins ancienne que l'Association fraternelle des Tisserands — *Broederlijke Wevers Maatschapij* — fondée en 1857. L'Association fraternelle et sa « sœur jumelle », la Société des Fileurs, se réunirent en 1860 au syndicat des métallurgistes : ce fut la Fédération des ouvriers gantois ; mais la crise de 1860-1863 ne respecta que l'Association des Tisserands[3]. La Fédération, qui n'avait pas une conception révolutionnaire, offrait un spectacle nouveau à Gand et en Belgique : celui d'ouvriers se groupant, en dehors de leurs corporations, pour la défense de leurs intérêts communs.

L' « Internationale » eut du mal à s'implanter à Gand, mais elle y jeta des racines profondes. Le premier congrès de l'Internationale, tenu à Genève en 1866, avait considéré la coopération comme un moyen insuffisant pour « l'émancipation des travailleurs » ; le deuxième congrès de Lausanne (1867) adopta les sociétés de production, et César De Paepe, le théoricien belge du socialisme, fit voter une motion très

1. « La chose la plus difficile était de manier les ouvriers... Ils sont d'une susceptibilité excessive, ne supportant aucune observation, se blessant de tout. »

2. Paul De Witte, *De Geschiedenis van Vooruit en de gentsche socialistische Werkersbeweging sedert 1870.*

3. Destrée et Vandervelde, *Le Socialisme en Belgique.*

favorable à la coopération. Le fait est que plus d'une coopérative belge était représentée au congrès de 1868. L'année suivante, c'est la section liégeoise de l'Internationale qui crée une coopérative, « *La Mutualité*, société civile de consommation [1]. »

Gand possédait d'autres coopératives. Désiré Verbrugghe avait fondé, en avril 1867, une société ouvrière pour l'achat des denrées; au 31 décembre 1870, 340 membres la composaient; le dernier exercice s'était clos avec 8 901 fr. 32 c. de bénéfices bruts. Une banque populaire s'était ouverte le 1er janvier 1867; le 31 décembre 1870, les 199 sociétaires avaient versé un capital de 25 728 fr. 46 c.; les dépôts atteignaient 25 694 fr. 32 c., l'actif ne dépassait pas 53 547 fr. 82 c.; la classe ouvrière ne s'intéressait pas à cette institution d'aspect plutôt « petit-bourgeois » [2]. Vers la même époque, végétaient deux sociétés de consommation appelées l'une la Double Serrure, *Het dobbel Slot*, l'autre, le Diable d'Eau, *Der Waterduivel.* C'étaient deux boulangeries qui distribuaient les bénéfices en parties égales à tous les adhérents. La situation n'était pas plus brillante dans tout le royaume : M. d'Andrimont ne compte, au 31 décembre 1870, que 9 banques populaires, 11 sociétés de consommation, 4 d'alimentation, 1 de production, en tout 25 entreprises coopératives. Le gouvernement libéral, par l'organe de Bara, exprime tous les doutes que lui inspire l'association populaire, au moment même où il défend devant la Chambre un projet de loi pour favoriser la coopération : « Nous ne nous faisons pas illusion sur le projet de loi; nous n'osons pas espérer qu'il développera considérablement en Belgique les sociétés coopératives. » Mais, la loi votée, le développement de la coopération commença, s'accrut, atteignit d'étonnantes proportions. Au lieu des 25 associations de 1870, on en comptait 200 en 1889; il y en a plus de 2 000 aujourd'hui.

La loi porte la date du 18 mai 1873 [3]. Des cinq espèces de sociétés commerciales qu'elle reconnaît, la dernière est la

1. Bertrand, *Histoire de la coopération en Belgique.*

2. Andrimont, *La Coopération ouvrière en Belgique.* Édit. de 1871.

3. Modifiée le 22 mai 1886.

société coopérative, ainsi définie : « Celle qui se compose d'associés dont le nombre ou les apports sont variables et dont les apports sont incessibles à des tiers. » Cette forme d'association se prête facilement aux besoins de la coopération : les formalités d'entrée ou de sortie sont réduites au minimum ; le capital suit facilement la personne : il y a association d'hommes plutôt qu'amoncellement de souscriptions ; la coopérative est moins *réelle* que *personnelle*.

L'année précédente, une scission s'était faite dans l'Internationale, au Congrès de La Haye ; une majorité s'était déclarée contre Karl Marx et contre l' « action politique » ; c'est par l'organisation économique que désormais devaient s'exprimer les revendications populaires : en ce qui concerne les Belges, le régime censitaire excluait les ouvriers de toute lutte électorale. Un autre fait accéléra le mouvement coopératif. En 1873, à Gand, la farine fut très chère : la première qualité valait cinquante-quatre francs les cent kilogrammes. Des travailleurs gantois avaient coutume de se réunir chez un camarade, un tisserand, nommé Verbauwen, qui tenait un cabaret rue de Belgrade. Ce cabaretier-tisserand proposa de remédier à la cherté, en fabriquant du pain coopérativement ; sa boutique avait une cave pourvue d'un four de boulanger : c'était là que les associés feraient la cuisson. Ces propositions furent acceptées ; pendant plus de deux mois, semaine par semaine, pièce blanche par pièce blanche, trente « compagnons » réalisèrent un capital de cent cinquante francs : les *Vrije Bakkers*, les *Boulangers libres*, étaient fondés.

Un peu plus tard, le siège de la coopérative fut transféré rue Sainte-Catherine, au cabaret *In den Vossestaart*. Les débuts avaient été difficiles : bien que les socialistes se souciassent assez peu de la boulangerie, — ils se contentaient à la réunion trimestrielle d'adjurer les coopérateurs de s'affilier à l'Internationale et de verser le *strijdpenning*, le sou de la lutte, — la coopérative était connue comme socialiste et cette réputation éloignait les timides, les plus nombreux. Mais la bonne administration du « klerk » Delahaye et de l'ouvrier de fabrique Prosper Blanchaerd triompha bientôt. Il semblait que la boulangerie était appelée à une durable prospérité ; elle reposait sur une base économique des plus solides, le

refus absolu de tout crédit aux acheteurs : chaque adhérent était même tenu de payer d'avance son pain pour une semaine. Mais, à mesure que le nombre des adhérents augmentait, l'ardeur révolutionnaire s'éteignait. Les socialistes voulurent reprendre la direction et arborer le drapeau rouge. Alors la guerre éclata. Vaincus, les socialistes quittèrent en masse les *Vrije Bakkers* : les plus résolus, — cent cinquante et un, — fondèrent le *Vooruit*.

La vieille Association fraternelle des tisserands consentit un modeste prêt de deux mille francs qui servit à la première installation et à la mise en train. En retour, les tisserands se montrèrent très exigeants; craignant de voir la coopérative prendre une tournure « bourgeoise » ou « égoïste », ils demandèrent que nul ne fût admis s'il n'était membre du syndicat de sa profession et que le comité fût recruté parmi les tisserands. Non seulement cette restriction eût diminué la clientèle de la boulangerie, mais elle eût privé la jeune association de ses administrateurs les plus habiles : ni Anseele ni Van Beveren n'étaient des tisserands. La proposition fut rejetée; le *Vooruit* ne s'en présenta pas moins comme une institution socialiste : « Le *Vooruit* est une coopérative socialiste ; les coopérateurs, par leur inscription sur les registres de la coopérative, font adhésion au Parti Ouvrier, envers lequel ils sont tenus de se bien comporter. » Telle est la teneur de l'avertissement imprimé dans chaque livret individuel. Pour faire partie du Conseil d'administration, il faut « être membre de son syndicat, de sa caisse de résistance depuis au moins une année, ou, à défaut de syndicat, du club de propagande socialiste de Gand. »

Désormais il n'y avait plus à craindre que la direction tombât entre des mains « bourgeoises ». Tous d'ailleurs étaient d'accord pour éviter cette « chute » ; il fallait que non seulement la boulangerie vécût, mais qu'elle vécût d'une existence vraiment socialiste, qu'elle fût la démonstration vivante de la puissance et de la capacité administrative du parti socialiste. Voici comment, peu d'années plus tard, M. Édouard Anseele définissait la coopérative *Vooruit* : « Elle est, écrivait-il, l'œuvre de socialistes qui se servent d'elle pour propager leurs idées et pour montrer que, s'ils ont un idéal qu'ils poursuivent avec

ténacité et avec une grande confiance dans le succès final, ils savent aussi être pratiques et tirer le meilleur parti de la société actuelle. » Une machine de guerre, soit, mais aussi une gigantesque réclame en faveur du socialisme, voilà ce que prétendaient « monter » les fondateurs du *Vooruit*.

*
* *

Les débuts ne pouvaient être que très humbles. Le local de la rue Saint-Gilles ne contenait qu'une boulangerie avec deux fours ordinaires, une salle de cabaret et une arrière-boutique pour les réunions du Comité. Mais bientôt ces installations furent trouvées trop modestes, en raison du nombre des adhérents : les statuts rendaient facile l'accès de la société. Pas de droit à verser en entrant ; le nouveau membre paie son livret, soit 30 centimes ; lors du premier partage de bénéfices, on lui retiendra 1 franc sur ce qui lui revient, et ce franc représentera la quote-part de l'associé dans le capital social. Le *Vooruit* avait été fondé à la fin de 1880. Dès 1881, les 400 membres achètent pour 70 720 francs de pain, et la recette hebdomadaire monte de 630 à 1 360 francs. Quatre ans plus tard, le *Vooruit* comprenait 1 750 adhérents; les recettes de la boulangerie atteignaient 227 560 francs, auxquels s'ajoutaient 12 920 francs venant de l'épicerie et de la pharmacie. Aussi le local de la rue Saint-Gilles, berceau de l'association, était-il bien vite devenu insuffisant, et l'on parla d'un changement considérable.

Van Beveren, en séjournant à La Haye, avait visité la coopérative *Volharding* (Persévérance) et remarqué les fours Borbeck, ainsi que les pétrins mécaniques, supprimant le travail du « geindre ». Le four Borbeck, employé maintenant dans toute la Belgique et la France septentrionale, remplace le chauffage au bois par le chauffage à l'eau chaude. Point de cendres, pas d'impuretés qui viennent se mélanger à la pâte : lorsque le pain quitte le four, il est propre et prêt à être livré après un simple refroidissement. D'autre part, le four est toujours en état de servir, car il n'est pas besoin d'y alterner, ainsi qu'en un four ordinaire, le combustible et le pain à cuire. Comme ces installations ne peuvent pas

être enterrées dans l'étroitesse d'une cave, — d'autant moins que le pétrin mécanique est mû par une machine à vapeur, encombrante forcément, — il devint nécessaire d'avoir au rez-de-chaussée un local assez vaste, plus clair, mieux aéré, hygiénique. Économie pour les employeurs, santé pour les ouvriers.

Un emplacement fut trouvé, sur le Marché-au-Fil. La location devait s'élever à une somme assez forte, mais encore abordable : 1 700 francs par an. Mais que de premiers frais à couvrir! C'étaient deux fours : 6 000 francs ; c'étaient un pétrin : 800 francs ; un moteur : 2 000 francs ; divers accessoires : encore 2 000 francs ; en tout : 10 800 francs, qui, avec le prix de location pour la première année, faisaient 12 500 francs! Jamais on n'arriverait à écouler assez de pain pour compenser ces débours énormes! Du moins fallait-il, pour attirer les adhérents, renoncer au socialisme et rouler le drapeau rouge dans son étui. Ainsi parlèrent les timides, qui ne furent point écoutés. Ils donnèrent leur démission pour n'être pas les complices de la ruine qu'ils présageaient. Mais l'événement leur donnant tort, ils rentrèrent au bercail l'année suivante et furent accueillis sans reproches.

La fortune avait récompensé les audacieux. « Ils inaugurèrent en 1884 leurs nouvelles installations qui comprenaient une boulangerie modèle, un café, une grande salle de réunion, un théâtre, des salles de société, une bibliothèque, des bureaux, magasins, etc., etc. L'inauguration se fit en grande pompe, au milieu d'une foule immense. De nombreuses délégations socialistes du pays entier étaient venues à Gand pour la circonstance, saluer leurs frères flamands et prendre exemple sur eux[1]. » Depuis ce jour, le *Vooruit* fut effectivement considéré par les socialistes belges comme un modèle à imiter et c'est sur le type de la « Fédération gantoise », dont le *Vooruit* fut et continue à être l'âme, que se constituèrent les vingt-cinq autres Fédérations du Parti Ouvrier belge, fondé à Anvers au mois d'août 1885.

A partir de ce triomphe, la prospérité du *Vooruit*, parfois ralentie, ne s'interrompit jamais, malgré les violentes attaques

1. Anseele, *Les Coopérateurs belges*, du 1er février 1892.

dont il fut l'objet. Les socialistes du dehors l'avaient accusé d'abord de trahir la cause du parti; leurs critiques ne durèrent pas longtemps. Les anarchistes, dont un petit groupe essayait d'agiter Gand, ne furent pas plus dangereux. Le *Vooruit* continuait à gagner de nouveaux membres, à augmenter les recettes de sa boulangerie et celles des comptoirs annexes. Voici le tableau de ce progrès durant douze années :

Années	Nombre des adhérents	Recettes de la boulangerie	Recettes générales
—	—	— Francs.	— Francs.
1890	3 814	599 410	1 361 963
1892	4 810	826 745	1 532 927
1894	5 908	738 208 [1]	1 643 431
1896	5 720	819 537	2 027 022
1898	6 467	1 146 261 [2]	2 201 149
1900	6 921	1 091 612	2 472 536
1901	7 176	1 1c2 667	2 827 811

Cette prospérité est due tout ensemble à quelques hommes qui assumèrent la tâche d'administrer exactement le *Vooruit*, au régime même du *Vooruit* et aux relations qu'une politique enthousiaste et habile sut établir entre la vie de la coopérative et la vie du socialisme gantois.

***

Les hommes, ce sont surtout Van Beveren et Anseele. Le premier naquît à Gand en 1851. Son père, un ouvrier peintre, lui fit donner l'instruction primaire, ce qui était relativement beau pour l'époque. Après avoir été commis dans une filature de lin, le jeune Van Beveren devint apprenti chez un peintre en bâtiment. Il fréquenta les cours du soir, apprit l'allemand fort bien et médiocrement le français. Il put lire les théoriciens allemands, et ce ne fut pas une recrue ordinaire que l'Internationale fit en sa personne. Son influence fut mise à profit par le parti ; c'est lui qui réussit à unir les ouvriers de métiers, tels que les

1. Par suite de l'abaissement du prix du jeton de 35 à 30 centimes.

2. Augmentation due au prix plus élevé du pain.

peintres, les typographes, avec les malheureux tisserands qui étaient l'objet d'un étrange mépris de la part de leurs camarades. Il épousa une ancienne ouvrière de fabrique, sœur de Pol De Witte. Pour être plus libre dans son action politique, il s'établit à son compte et put se maintenir grâce à l'appui de quelques clients bourgeois, parmi lesquels il convient de signaler le sénateur radical A. De Vos. Sa femme avait un magasin de couleurs. Après l'établissement du suffrage plural, il fit partie du conseil communal de Gand et y fut un orateur écouté. Quand il fut emporté par la fièvre typhoïde, le 3 décembre 1897, les ouvriers gantois lui firent des funérailles imposantes. Énergique et enthousiaste, Van Beveren plaisait au peuple flamand parce qu'il avait au plus haut degré les deux qualités de la race flamande, la patience et la foi.

D'autres ouvriers ont contribué à l'œuvre. Mais celui qui a créé et qui conserve la coopérative, l'homme sans lequel le *Vooruit* n'est pas concevable, c'est M. Anseele. M. Édouard Anseele naquit à Gand le 26 juillet 1856. Son père, cordonnier de son état, avait pris part à la révolution parisienne de 1848 et avait quitté Paris avant les journées de Juin. Bon élève de l'école communale, Édouard, « Eedje », fut boursier à l'Athénée (nous dirions : au lycée), jusqu'à la classe de troisième, grâce à la protection du professeur François Laurent. D'ailleurs, la famille Anseele ne devait pas rester ouvrière : deux fils devinrent instituteurs; leur sœur aussi entra dans l'enseignement; un autre garçon est chef-garde aux chemins de fer de l'État. Édouard fut successivement commis dans un bureau de l'enregistrement, employé chez un épicier et, en 1874, à l'âge de dix-huit ans, deuxième clerc de Me Parmentier, notaire. Il gagnait alors cinquante francs par mois et pouvait prétendre, s'il devenait « premier », à treize ou quatorze cents francs par an ; mais il paraît qu'il avait une trop mauvaise écriture pour que cette ambition fût légitime.

S'il faut en croire un de ses adversaires, il eut le désir d'une situation plus active et plus lucrative à la fois; il souhaita, assure Pol De Witte, devenir capitaine de navire. Il quitta son notaire et s'en fut à Londres sans argent ; pen-

dant douze jours, il chercha en vain un emploi quelconque; puis il revint à Gand, mal en point, ne pouvant rentrer chez Me Parmentier, bref, sans occupation. Il trouva un salaire de quinze francs par mois; ses opinions l'ayant fait congédier, il doubla ce revenu en entrant chez M. Fiévé, marchand de bois et sénateur catholique.

Il y avait déjà quelque temps qu'il s'était donné au socialisme. Assistant à un meeting, il avait admiré Van Beveren, De Witte et Coenen; Verbauwen, le cabaretier des *Vrije Bakkers*, l'avait fait pleurer en parlant longuement des misères ouvrières. Il prit part à d'autres réunions, adhéra bientôt à l'Internationale, devint secrétaire de la section gantoise et collaborateur du *Werker*, journal socialiste imprimé à Anvers, qu'il se mit à vendre, le samedi soir et le dimanche matin, à la sortie des usines et dans les quartiers populaires. Aujourd'hui, M. Édouard Anseele, directeur du *Vooruit* et député de la Flandre-Orientale, aime à raconter que les ouvriers injuriaient leur futur représentant : « Fainéant!... Va donc travailler! » Son patron le renvoya. Mais cette fois M. Anseele trouva une situation conforme à ses goûts et à ses espérances : le parti socialiste gantois ayant créé une feuille locale, la *Volonté du Peuple*, M. Anseele y collabora en même temps comme apprenti typographe et comme rédacteur. Ce fut l'époque d'une propagande intense, faite à Gand, mais aussi à Anvers et même à Bruxelles et jusqu'à la frontière franco-belge, à Mouscron et à Montaleux. Pour compenser les frais de chemin de fer, l'orateur, au nom du « parti », réclamait des auditeurs le versement du « sou pour la lutte ». A Montaleux, on alla jusqu'à vendre des chemises, en attribuant les bénéfices à la propagande; c'était l'idée même de la société de consommation, subventionnant de son « boni » la caisse du parti révolutionnaire.

M. Anseele est enfin élu à la Chambre des représentants. Il fournit un travail écrasant. Chaque soir, après avoir vigoureusement discuté à la Chambre, il prend le train, rentre à Gand à cinq heures et demie, travaille au *Vooruit* pendant une couple d'heures, dîne en hâte, et se remet au travail : propagande, conférences, organisation coopérative et syndicale. Le matin, tôt levé, il reprend sa tâche. Le « fainéant »

travaille seize et quelquefois dix-huit heures par jour ; il a trouvé le temps d'apprendre l'anglais, qu'il lit couramment, et de se tenir au courant du socialisme international et des questions économiques. « Mais, dit-il, ce qui est fatigant, ce n'est pas la durée de ce travail quotidien, c'est la diversité des occupations. Je conclus un achat de farines après un discours à la Chambre ; au sortir d'une discussion avec une association ouvrière qui bâtit pour le *Vooruit*, je parle dans une réunion publique pour le suffrage universel, et ainsi de suite. » Il est clair que ce passage perpétuel de l'éloquence parlementaire ou populaire à la pratique serrée des affaires commerciales est fait pour surmener le plus robuste, et pourtant M. Anseele semble supporter aisément cette vie.

M. Anseele, s'il est autre chose encore qu'un orateur, est tout de même un orateur, et de premier ordre. Sans doute, il n'est pas comparable aux hommes éloquents, élevés dans les hautes écoles où fréquente surtout la bourgeoisie. Il n'est ni un Jaurès aux images merveilleuses, à l'action emportée, ni un élégant Vandervelde, à l'intelligence souple, à la verve souvent poétique. Mais son éloquence atteint son but, qui est d'éveiller l'esprit en émouvant le cœur. La veille d'une Noël récente, il était venu à Paris pour une conférence au Palais du Travail. L'auditoire était peu nombreux dans une salle cinq ou six fois trop grande ; il était peu attentif, venant d'écouter des chansonnettes, et ce député belge ne lui inspirait qu'une médiocre confiance. M. Anseele entame son sujet, difficilement, lourdement, gêné par le vide de la salle nue, claire, froide; son exorde est pénible, interminable (il parle en français moins aisément qu'en flamand). L'assemblée se lassait déjà, bavardait indignement : l'auditoire échappait à l'orateur. Tout à coup M. Anseele s'arrête. Le public, surpris, fait silence, écoute cette apostrophe : « Je voudrais savoir si en ce moment, à Notre-Dame, les croyants écoutent de la même manière le prêtre qui leur parle de leur Sauveur. Je pense que non. Tant que vous ne saurez pas, dans une maison qui est vôtre, écouter en silence un des vôtres, vous parlant des intérêts qui sont les vôtres, espérez-vous vaincre les croyants attentifs et recueillis dans leurs églises? » Applaudissements frénétiques: l'orateur repart de plus belle et

continue dans un silence coupé d'acclamations un discours qui s'échauffe et qui monte. Finalement, M. Anseele soulève son auditoire en lui montrant Paris à conquérir en cinq ou six ans par l'énergie des coopérateurs socialistes : « Dites : nous *voulons* avoir une grande coopérative, un grand journal à nous, nous *voulons* être un grand parti, et Paris, Paris tout entier est à vous ! »

Cette éloquence primesautière conduit parfois son homme plus loin qu'il n'eût souhaité. Certaines de ses formules sont réellement les anathèmes d'un apôtre, et c'est une véritable religion qui, par la bouche de M. Anseele, prophétise pour la ferveur de ses adeptes. Mais cet apôtre est en même temps le plus avisé des commerçants, le plus méticuleux des organisateurs. Si l'on ignorait ce côté essentiel de M. Anseele, on ne comprendrait pas l'influence qu'il a exercée et qu'il exerce encore sur ses concitoyens, gens enthousiastes certes, mais gens pratiques aussi ; ce don d'organisateur, de créateur, c'est dans une visite au *Vooruit* que nous l'apercevrons le mieux.



Le *Vooruit* fut d'abord une boulangerie, comme la *Maison du Peuple* fondée à Bruxelles vers la même époque. C'est la règle générale pour les coopératives en pays flamand : elles commencent par le pain ; dans la région wallonne, elles débutent fréquemment par la « répartition[1] » de l'épicerie, de la mercerie et des confections ; dans la Seine, elles doivent surtout au vin, cher à l'ouvrier parisien, une prospérité attestée par les 4 000 familles de la *Revendication* de Puteaux et, naguère, les 20 000 familles de la *Moissonneuse*. Aujourd'hui encore, le pain est le banquier du *Vooruit*. Il faut reconnaître que le pain a un puissant auxiliaire : le crédit que tout adhé-

1. Les coopératives ne « vendent » rien ; elles achètent des marchandises en gros et les « répartissent » entre leurs adhérents, de telle sorte qu'en dernière analyse chaque objet coûte au consommateur le prix de gros, augmenté de quelques centimes par franc pour couvrir les frais généraux. En général, le consommateur paie comptant au prix de détail et reçoit, à la fin du trimestre ou du semestre, une « ristourne » ou différence entre la somme versée et le prix de revient coopératif.

rent au *Vooruit* fait à « sa » coopérative. Le mécanisme de ce crédit est des plus simples, mais il fallait le trouver et le faire fonctionner. Chaque pain d'un kilogramme est « réparti » contre un versement immédiat de 30 centimes, c'est-à-dire *au-dessus* des prix du commerce local. Après trois mois au plus, la société restitue 9 centimes pour chaque kilogramme consommé, et le prêteur y gagne, puisque finalement le pain lui coûte 21 centimes, moins cher qu'en ville. Mais ce sacrifice momentané a surtout profité à la société, pour deux raisons. La première, c'est que ces 9 pauvres centimes constituent par leur répétition une somme considérable et contribuent à faire face aux échéances. Tandis que le petit boulanger fait crédit à ses clients ouvriers et, de ce fait, supporte une lourde charge, le *Vooruit* reçoit de ses membres un crédit qui augmente, d'année en année, avec le chiffre des kilogrammes répartis. Second avantage : les « ristournes » ou bénéfices ne sont pas payables en espèces, mais en nature, en objets fournis par la coopérative, et c'est ici que se marque le caractère « absorbant » de ce *Vooruit* qui aspire à englober toute la vie du coopérateur.

Pour visiter la boulangerie actuelle, il nous a fallu suivre M. Édouard Anseele à travers des quartiers ouvriers, pauvres, sales, tristes, misérables, jusqu'aux confins nord de la ville, au bord du canal de raccordement, qui conduit à la mer les produits des tissages et des filatures. C'est sur ce lointain quai de l'Industrie que la nouvelle boulangerie dresse ses bâtiments de briques rouges, ses hangars des voitures et des charrettes, ses écuries et ses chenils pour les bêtes de trait, la « salle de refroidissement », etc.

Nous entrons au cœur de la fabrique : les fours sont installés au rez-de-chaussée dans l'air lumineux d'une halle vitrée. Des tuyaux d'eau chaude les parcourent, qui reçoivent leur chaleur de foyers situés au dehors : ni la poussière de charbon, ni la fumée n'ont droit d'entrée dans la salle de cuisson. Chaque four reçoit plusieurs centaines de pains à la fois et peut fonctionner sans interruption pendant des semaines. Trois équipes de boulangers se relayent et travaillent chacune huit heures par jour, conformément aux revendications du parti ouvrier; pourtant leur salaire dépasse notable-

ment celui des boulangers employés en ville; l'outillage perfectionné assure un prix de revient plus bas.

Le *Vooruit* s'efforce sans cesse de perfectionner sa technique. M. Anseele, dans une salle fraîchement installée, nous montre un vaste cube de fer et de briques : « C'est un four plus parfait que ceux de la halle. Il y a quelque temps, nous nous sommes aperçus, d'après nos statistiques, que la vente du pain n'augmentait plus aussi vite; d'autre part, les associés se plaignaient de la qualité de notre pain qu'ils comparaient au pain des petits boulangers : le conseil d'administration résolut de remplacer la fabrication du pain de ménage par celle du pain de luxe. » Et comme nous hasardons une objection mal formulée et partant mal comprise, voici que, dans le directeur de la boulangerie-modèle, se réveille l'apôtre des revendications sociales : « Pourquoi, exclame-t-il, les ouvriers ne mangeraient-ils pas du pain de luxe? Qu'ils s'y habituent, et ce surcroît de bien-être leur donnera un désir plus vif d'affranchissement!... Tenez, vous avez vu tout à l'heure la sortie de l'usine X..., l'écluse lâchée laissant passer le flot de trois mille travailleurs; vous avez remarqué les cabans dont beaucoup d'ouvrières s'enveloppent? Ce vêtement qui leur est devenu indispensable a d'abord été pour elles un objet de luxe dont elles n'osaient pas se servir. C'est nous, les socialistes, qui leur disions : — Habillez-vous de votre mieux, confortablement; même, soyez coquettes... Toujours plus de bien-être engendrera plus de besoins, et de ces besoins accrus sortira plus de liberté. » Il est clair que des hommes qui prêchent aux hommes — et aux femmes — le bien-être comme un devoir ont des chances d'être suivis.

Il nous faut encore voir avec M. Anseele l'une des épiceries disséminées dans les quartiers ouvriers, puis une des pharmacies du *Vooruit*, où le bon marché des produits pharmaceutiques est vraiment fabuleux. Ces établissements attestent le succès de la propagande intensive qui se fait au *Vooruit*. C'est un caractère propre à la société gantoise que ce développement « à l'intérieur » : chez elle, le nombre des coopérateurs ne monte pas aussi vite que le chiffre global des affaires, car chaque associé demande des marchandises de plus en plus diverses. Dans une année, tandis que le pain représen-

tait plus de 72 p. 100 à la *Maison du Peuple* (Bruxelles), plus de 77 p. 100 au *Werker* (Anvers), et plus de 90 p. 100 au *Progrès* (Jolimont), il dépassait à peine 62 p. 100 au *Vooruit*; les 37 à 38 p. 100 du surplus étaient fournis par les pharmacies, les épiceries, l'estaminet, le magasin de charbons, la cordonnerie, le magasin d'étoffes et de vêtements confectionnés. L'adhérent au *Vooruit* réalise l'idéal du coopérateur socialiste en se faisant nourrir, chauffer, chausser et habiller par « sa » coopérative.

Une anecdote, que M. Anseele se plaît à conter aux visiteurs du *Vooruit*, dépeint l'état d'esprit de ses plus zélés co-associés. Un « compagnon » vient choisir des habits et dit au coupeur : « Le dernier vêtement que vous m'avez fait allait très mal. Tâchez que celui-ci aille mieux. S'il ne va pas, je reviendrai tout de même, parce que je suis socialiste. Seulement, je n'oserai pas porter mon vêtement. » Aujourd'hui, un tel dévouement n'a plus l'occasion de se montrer : le *Vooruit* peut se donner de bons coupeurs.

Grâce au dévouement de ses membres, la société peut créer à tout instant quelques organes nouveaux. En 1884, le *Vooruit* avait installé un modeste magasin d'étoffes; le 1er mai 1894, fut inauguré un bâtiment d'une hauteur de 25 mètres et d'une contenance de 750 mètres carrés. A cette vaste bâtisse, commode et claire, le visiteur reprocherait peut-être un luxe déplacé; mais l'objection a sans doute été faite depuis longtemps, car M. Anseele la prévient : « C'est beau, n'est-ce pas, trop beau pour de simples ouvriers ? Mais ils ont voulu montrer au monde entier ce que peuvent faire, par leurs efforts, par leur obstination, des gens *qui n'ont rien.* » A côté de ce magasin quasi somptueux, se dresse un nouveau bâtiment avec ses petites salles pour les réunions syndicales et l'enseignement populaire, sa grande salle pour les meetings, les congrès et les représentations dramatiques, son estaminet aménagé avec une simplicité presque élégante. C'est toute une « Maison du Peuple ».

Le *Vooruit* possédait déjà un établissement de ce genre rue des Baguettes, en plein quartier aristocratique. C'était autrefois un music-hall, avec une salle couverte et un jardin, que fréquentait la haute société. On ne voit alentour que

belles demeures bourgeoises; nous sommes à côté du *Kouter*, de la place d'Armes, près des grands hôtels et des grands restaurants. Lorsque la salle et l'immense jardin furent mis en vente, cinq « compagnons » reçurent du *Vooruit*, avec les sommes nécessaires, la mission d'en faire l'achat : quand le public apprit quel était le véritable acquéreur, ce fut une explosion de colère, parfaitement justifiée chez les propriétaires voisins, car les loyers baissèrent de près de 50 p. 100. On ne prévoyait que trop ce qui arriva : le déploiement des cortèges socialistes s'avançant tranquillement dans la rue élégante et rentrant « chez eux » au chant de *l'Internationale*, en portant leurs bannières et leurs tableaux.

Dans les manifestations ouvrières des Flandres, — lorsqu'elles ne sont pas l'explosion d'une crise, — subsiste toujours quelque chose de religieux : leur calme et leurs pompes rappellent les processions du catholicisme. Sans doute, les bannières n'ont plus, comme en 1860, la pieuse devise : *God en de Wet*, — Dieu et la loi, — et pourtant elles sont les « survivances » des bannières bénies des anciennes corporations. Et ces tableaux ! Ce sont, oserait-on dire, les ornements qui sortent de l'« Église[1] », une fois l'an. Plusieurs de ces images, que nous avons vues accrochées dans les salles de réunion, sont l'œuvre du peintre socialiste V... En voici deux qui veulent donner une leçon de choses. L'un montre le logis misérable d'un ouvrier malade : plus de meubles, les murs sont nus ; à travers la fenêtre, se dessine la cornette blanche d'une sœur qui apporte un secours précaire. Le second, c'est encore la maison d'un ouvrier malade, mais cette fois une maison propre, meublée, à laquelle rien ne fait défaut. Pourquoi cette différence ? Une double légende nous l'explique : « Voilà ce qui vous arrivera si vous n'êtes pas prévoyants. — Voilà ce qui vous arrivera si vous faites partie d'une mutualité. » Ces deux tableaux sont donc une réclame pour les Sociétés gantoises de secours mutuels, dont la Fédération embrasse 10 000 chefs de famille[2]. Voici, plus loin,

1. Les coopérateurs flamands disent volontiers *Ons Kerke*, — notre Église, — en parlant de leur grande salle de réunion.

2. Tout membre du *Vooruit*, à moins d'infirmités ou de vieillesse, est *obligé* de s'inscrire sur le registre d'une de ces Sociétés.

une large composition symétrique: à gauche, un ouvrier est entrepris par un prêtre qui le détourne des biens et des soucis terrestres en lui montrant le ciel à conquérir par la résignation : c'est le syndicat catholique; à droite, en grand uniforme, un bourgmestre essaye de retenir un ouvrier dans le syndicat libéral; mais la jambe du beau pantalon brodé est déchirée : quand le tableau défilera dans la rue, le spectateur sera tout heureux de comprendre ce rébus et poussera du coude son voisin, en disant : « Celui-là, il a déchiré son pantalon », ce qui, pour un Gantois, traduit notre expression : « Il a remporté une veste ». Enfin, au milieu du tableau, un robuste travailleur tend la main à ses deux camarades : c'est le syndiqué socialiste qui s'apprête à les enrôler dans l'unité du Parti ouvrier belge.

Le jour de notre visite, la salle est vide, tout est désert : « Il faudrait voir ce jardin, dit M. Anseele, par un beau dimanche ou un jour de fête socialiste, lorsqu'il regorge d'une foule énorme, ouvriers, ouvrières, enfants... Les chorales du *Vooruit* se font entendre; on reprend les refrains, on chante, on s'amuse ferme... Ici, pas plus que dans aucune des coopératives de notre parti, on ne vend d'alcool sous aucune forme[1] et pourtant on sait être gai. »

On voit que le *Vooruit* fournit à ses adhérents le milieu social dont tout Flamand a besoin : les réjouissances, les cortèges, les bannières, les tableaux et les chœurs; il y joint les sept à huit mille volumes de sa bibliothèque, le quotidien à deux centimes qui porte son nom : *Vooruit*. Vie physique, vie morale, vie intellectuelle, il tend à tout accaparer. Et cela ne lui suffit pas : il faut encore prévoir le temps où le travailleur vieilli n'a plus de travail, plus de salaire. Le *Vooruit* va-t-il l'abandonner, en ce moment tragique, à la charité de ses adversaires? Depuis 1897, il paye des pensions à tous ses vieux adhérents.

Article premier. — Une pension est accordée à tous les membres de la société coopérative *Vooruit*, gratuite et sans cotisation.

Art. 2. — Pour pouvoir en jouir, il faut réunir les conditions suivantes : *a)* Être membre de la société *Vooruit* pendant au moins

1. Il est même juste d'ajouter que le Parti ouvrier belge a fondé une ligue de propagande anti-alcoolique.

vingt ans; *b)* Être âgé d'au moins soixante ans; *c)* Être membre de la société au moment où l'on touche la pension; *d)* Avoir acheté, durant les vingt ans mentionnés dans le paragraphe *a*, dans les magasins de cordonnerie, souliers, aunages, habillements et épiceries du *Vooruit*, pour au moins 150 francs par an en moyenne, ou pour 3 000 francs pendant les vingt ans; *e)* Avoir acheté tout le pain consommé dans les magasins de la société, quoique les achats de pain et de charbon ne comptent pas pour la pension.

Art. 4. — La pension est de 120 francs par an...

Art. 5. — Elle sera majorée dans les conditions et de la manière suivantes : *a)* D'un franc par an, chaque fois que le membre aura dépassé de 100 francs la somme de 3 000 francs exigée en vingt ans... *b)* D'un franc par an pour chaque année qui suivra les vingt premières.

Art. 17. — La pension est payée tous les mois en bons d'achat du *Vooruit*...

Art. 18. — La pension ne peut s'élever à plus d'un franc par jour.

On ne saurait trop remarquer les précautions énoncées par ce règlement pour que la pension soit servie au coopérateur qui est resté client fidèle des services annexes, à celui qui ne se contente pas de prendre au *Vooruit* son pain quotidien, mais qui se fait habiller, chausser, fournir d'épicerie. Rien n'est plus favorable au développement intensif que recherchent M. Anseele et ses amis.

Le *Vooruit* subventionne en outre une librairie et une imprimerie, sises dans une des principales rues de Gand. Logée dans une halle claire et gaie, l'imprimerie est munie des rotatives et des plieuses les plus modernes : elle imprime le journal *Vooruit*, les discours prononcés à la Chambre par les députés socialistes, les brochures de propagande, répandues par cent mille exemplaires, et fait aussi de belles éditions d'ouvrages importants. La librairie est une boutique de moyennes dimensions, mais jolie dans la blancheur neuve de ses boiseries et qui ne se distingue de ses voisines que par son élégance sobre.

La librairie et l'imprimerie sont indépendantes du *Vooruit* qui les soutient de son argent : elles constituent une société coopérative de production. Les coopérateurs gantois, qui donnent l'autonomie aux travailleurs avec l'espoir que ceux-ci se feront leur éducation d'hommes libres, sont fiers de sub-

ventionner une imprimerie de premier ordre et une librairie bien montée. M. Anseele nous disait, au seuil de la jolie boutique blanche : « Quand on nous répétait que le socialisme c'est le ventre, nous ne pouvions répondre que par des théories. Aujourd'hui nous pouvons dire : « Regardez notre librairie, regardez notre imprimerie, et vous verrez que le socialisme ne nourrit pas seulement le corps, il veut nourrir aussi les intelligences. »

Non seulement le socialisme gantois se dit intellectuel; il veut encore être artiste. Le Parti ouvrier belge distribue une brochure d'un sou, *le Socialisme et l'Art*, où M. Jules Destrée, député wallon, s'efforce de montrer que le collectivisme est favorable aux besoins esthétiques de l'humanité moderne. M. Vandervelde, dans un ouvrage plus important[1], consacre un chapitre intéressant à soutenir la même thèse. Enfin, le conseil communal de Gand, composé pour un tiers de socialistes, vote toujours *à l'unanimité* les sommes nécessaires aux restaurations des vieux monuments civils et religieux qui sont la parure de la cité; seulement, les amis de M. Anseele demandent toujours que les crédits annuels soient alternativement consacrés à ces réparations délicates et à la construction de saines maisons ouvrières. Ainsi, la fraction socialiste du conseil prétend unir les revendications utilitaires à la tradition artistique et au respect du passé.

***

C'est l'assemblée générale des actionnaires qui dispose de tout le pouvoir; les six ou sept mille membres du *Vooruit* sont convoqués tous les trois mois et sont tenus de prendre part à l'assemblée, sous peine d'une amende de vingt-cinq centimes, dont le montant est retenu sur les bénéfices du défaillant. Les réunions ont lieu le second dimanche des mois de mars, juin, septembre et décembre; elles peuvent être plus fréquentes en cas de besoin. Pour faire partie de l'assemblée générale, il faut appartenir au *Vooruit* depuis six mois. L'assemblée choisit les administrateurs au nombre de cinq; chaque année l'un d'eux,

1. *Le collectivisme et l'évolution industrielle.*

après cinq ans d'exercice, est remplacé. Pour être administrateur, il faut être membre du *Vooruit* depuis deux ans au moins et remplir certaines conditions, attestant les convictions socialistes. La commission des administrateurs reçoit la délégation des pouvoirs permanents de l'Assemblée « pour ester en justice et traiter avec les tiers; elle possède pleins pouvoirs en matière commerciale, nomme et révoque les employés et fixe leur rémunération ». Une de ses fonctions les plus importantes consiste à nommer le gérant ou directeur-gérant.

Elle peut demander à l'assemblée de lui adjoindre des auxiliaires pour parer aux besoins généraux de l'administration. Elle propose elle-même la liste de ces adjoints; l'assemblée ne peut que la rejeter ou l'approuver : les nominations valent pour trois ans et le renouvellement se fait par tiers. Les administrateurs et leurs auxiliaires réunis constituent le « Comité directeur » qui comprend environ cinquante membres. Les séances de ce comité sont hebdomadaires. Tous les six mois, une séance publique a lieu, dans laquelle lecture est donnée des achats faits à la coopérative par les administrateurs et par le personnel. On blâme ceux qui, n'ayant pas acheté suffisamment au *Vooruit*, furent manifestement les clients des maisons de commerce concurrentes.

A côté du Comité directeur, les douze membres du « Comité de contrôle », nommés par l'assemblée générale, surveillent les affaires et recueillent les réclamations des coopérateurs. Enfin, un certain nombre d'adhérents appartiennent encore au gouvernement du *Vooruit*; ce sont les « porteurs de cartes », qui, tous les dimanches, vont remettre aux coopérateurs — à domicile — les jetons en échange desquels ils pourront se procurer du pain pendant toute la semaine. Ces fonctions, quoique très humbles, sont recherchées, parce qu'elles donnent droit à une minime indemnité; de plus, elles font participer leur titulaire au « gouvernement » et assurent une petite influence,

Telle est l'administration proprement dite. Sous ses ordres et auprès d'elle, travaillent onze employés, savoir :

Un directeur-gérant. . . .	payé	40	francs	par semaine;
Un caissier	—	30	—	—
Un comptable	—	32	—	—

Un premier aide-comptable.	payé	30	francs	par semaine;
Un deuxième	—	24	—	—
Un contrôleur	—	30	—	—
Un inspecteur	—	28	—	—
Quatre employés payés de	10 à	24	—	—

Si l'on ajoute à ces collaborateurs immédiats de la direction le personnel des magasins et des ateliers, on arrive au chiffre de 320 personnes, ou à peu près. La boulangerie emploie 36 ouvriers qui, divisés en trois équipes, travaillent huit heures par jour et sont payés 24 francs par semaine, salaire à peu près double de celui que reçoivent les ouvriers boulangers du dehors. Les contremaîtres et le préposé à la surveillance ont 30 francs par semaine. Les porteurs de pain, qui escortent les charrettes à chiens et les voitures à chevaux pour la livraison du pain à domicile, sont payés 25 francs par semaine, et reçoivent un centime par pain vendu à un non-coopérateur.

Les gérants des épiceries et les pharmaciens, logés, éclairés et chauffés, reçoivent les premiers 20 francs par semaine, les seconds 200 francs par mois et 5 p. 100 sur les bénéfices. Ceux-ci sont de beaucoup les mieux payés parmi les employés du *Vooruit*; le directeur-gérant lui-même n'a que 2 080 francs par an. Au grand magasin de nouveautés, les employés travaillent dix heures par jour du lundi au vendredi, onze heures le samedi et quatre heures et demie le dimanche, soit soixante-cinq heures et demie par semaine qui, défalcation faite d'une demi-journée de repos hebdomadaire, se réduisent à soixante heures et demie; la moyenne ressort à un peu plus de dix heures pour six jours ouvriers. Le principe des « Trois-Huit » n'est donc pas respecté par le parti qui veut l'imposer à l'industrie tout entière. Il est vrai que le *Vooruit* répond qu'il ne pourra réaliser tout à fait cette réforme que le jour où elle sera imposée à tous ses concurrents. N'importe, à tort ou à raison, le public exige que la pratique marche avec la théorie. Aussi des accusations furent lancées contre le *Vooruit*, « bagne » des travailleurs.

Ce fut la plus vive attaque qu'ait eu à subir le *Vooruit*. Ce jour-là, ses adversaires tentèrent de le frapper à la tête, en frappant M. Édouard Anseele. Il n'est pas d'accusation

qu'on n'ait alors inventée contre l'apôtre cher aux ouvriers gantois. Le peuple put apprendre que M. Anseele avait des revenus immenses et que, si sa vie modeste excluait l'idée de dépenses proportionnées à sa richesse, c'est qu'il plaçait tout cet argent en terres, fermes, châteaux en Hollande. Mais encore, ces revenus, d'où étaient-ils tirés? On découvrit que le *Vooruit* était un bagne, M. Anseele un garde-chiourme qui exploitait ouvriers et ouvrières en leur appliquant le « sweating-system[1] » dans toute son atrocité.

Dans ce peuple fervent, l'accusation fut sans écho. Gand tout entier savait que le directeur du *Vooruit* reçoit un salaire de 40 francs par semaine[2] pour diriger cette maison de commerce qui fait 2 millions, et plus, d'affaires annuelles. Réunis aux 4 000 francs de l'indemnité parlementaire, ces 2 080 francs constituent des ressources plus que suffisantes, il est vrai, mais sur lesquelles M. Anseele abandonne 1 800 francs à la caisse du Parti ouvrier : il vit donc avec un peu plus de 4 200 francs. Le peuple gantois trouve que ces revenus ne sont pas excessifs. Pour mesurer la popularité qui enveloppe M. Anseele, il suffit de se promener dans la ville avec lui, de l'entendre saluer familièrement par les humbles, non d'un « monsieur le directeur », ni d'un « monsieur le député », ni même d'un « citoyen » ou d'un « compagnon », mais d'un affectueux « bonjour, Anseele » qui exprime la confiance des fileurs et des tisserands, des métallurgistes et des charretiers, des typographes et des conducteurs de *tram*, des petits employés et des balayeurs.

Un tribunal, cependant, frappa M. Anseele et quatre administrateurs d'une amende relativement forte, en appliquant à la lettre une loi de protection ouvrière qui interdit toute retenue de salaire. Prélevées sur des primes qui venaient augmenter des salaires déjà supérieurs à ceux des autres exploitations, les retenues du *Vooruit* constituaient une « caisse de résistance » et une « caisse de voyages » administrées par les ouvriers eux-mêmes. Ne voulant voir que

1. Le « sweating-system », en payant à très bas prix chaque pièce de travail, oblige l'ouvrier à « suer » un labeur excessif pour gagner un salaire tout juste suffisant à le faire vivre.

2. Un porteur de pain, au *Vooruit*, reçoit 25 francs.

le fait illégal de la retenue (225 francs pour une année), les juges condamnèrent le *Vooruit* à payer une amende de 495 francs. Le résultat du procès fut d'ailleurs contraire au dessein de ses promoteurs, car les débats procurèrent au *Vooruit* une réclame inattendue : le public apprit que la coopérative payait ses travailleurs beaucoup plus cher que ne le font les industriels. Sans doute, au pied de la lettre juridique, le *Vooruit* était condamnable. Le *Vorwaerts*, organe officiel des socialistes allemands, le constata : « Nous devons déclarer, après mûr examen, et en notre foi et conscience : le sursalaire constitue une augmentation de salaire... Nous devons donc reconnaître que, juridiquement, le jugement prononcé contre le *Vooruit* est inattaquable. » M. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris, fut moins dogmatique : « Juridiquement, la question est délicate. Il s'agit d'une définition de texte, et les juristes savent si c'est là une mine riche en arguties et en *distinguo*. »

La forme est donc douteuse ; mais, au fond, ajoutait l'éminent professeur, « il n'y a pas de quoi fouetter un chat[1] ». Telle fut aussi l'opinion publique à Gand et en Belgique.



Plus tard, une lutte entreprise contre les coopératives par le parti des petits-bourgeois et des commerçants, fut conduite avec plus de méthode : les commerçants en gros essayèrent de boycotter les coopératives, en refusant de leur vendre des marchandises. Ainsi se comportèrent les libraires :

Le cercle belge de la librairie a décidé de n'accorder aucun escompte aux sociétés coopératives de consommation qui vendent en même temps des livres et de la papeterie. Les libraires se sont tous engagés à exiger d'elles le prix fort et le paiement comptant. Un détaillant gantois a suggéré une idée analogue : que les négociants en gros s'engagent à ne plus rien acheter aux fournisseurs des sociétés coopératives. A Gand, on a d'ailleurs poussé aux excès la lutte contre les coopératives et leurs clients. On a essayé de les boycotter.

1. *Revue d'Économie politique*, décembre 1896.

On a publiquement dénoncé les noms de quelques-uns, surtout de ceux de la bourgeoisie aisée et riche; on a suivi les porteurs de pain pour espionner la clientèle[1].

C'était, disait-on, pour remédier au désastre du petit commerce gantois. « En 1860, le nombre de boulangers, de cordonniers, de tailleurs était double de ce qu'il est aujourd'hui à Gand, malgré l'accroissement de la population. En 1888... il y avait à Gand 327 boulangers. En 1897, il n'y en avait plus que 267, quoique dans l'intervalle la population se fût augmentée de presque 10 p. 100. » Aussi le mouvement anticoopérateur s'est-il accentué d'année en année. Le 21 décembre 1896, une pétition, signée par 7 000 commerçants gantois, était soumise par un groupe de 400 manifestants au gouverneur de la Flandre-Orientale. Elle demandait que le gouvernement prît l'initiative d'une loi limitant l'action des coopératives. Les plaintes se succèdent, émanant d'un épicier, d'un bonnetier, d'un marchand d'aunages (d'étoffes), La situation devient intenable pour le petit commerce. S'il n'y avait que le *Vooruit!* Mais les catholiques ont fondé *Het Volk*, les socialistes de Gand-Ledeberg ont le *Werkman*, les employés des transports publics le *Chempostel*, des capitalistes fabriquent en gros le pain dans une usine, le *Volksbelang*, qui vend autant ou plus de pain que le terrible *Vooruit*. En 1898, une enquête officielle est provoquée, qui porte sur les « denrées coloniales »: 787 épiciers sont consultés; 718 répondent, 426 d'une manière identique, grâce à la circulaire qu'ils ont reçue du bureau syndical :

Quelle est votre profession? Épicier. — Quelle est la situation générale de cette profession dans les derniers temps? Mauvaise. — Quels sont les remèdes que vous proposez? 1° Stricte observation de la loi de 1873 sur les sociétés coopératives; 2° nouvelle loi sur les sociétés anonymes de production; impôt progressif sur chaque article distinct qu'elles produisent; 3° *suppression complète des sociétés anonymes de consommation*; 4° revision de la loi réglant l'inspection des denrées alimentaires[2].

1. Pyfferoen, *Les Coopérateurs en Belgique*.

2. Id., *Ibid*.

En 1899, les ennemis des coopératives demandent que « les fonds des coopératives ne puissent pas servir à couvrir les frais des candidatures socialistes, des journaux, des meetings d'un parti » ; ils veulent que les coopératives soient obligées de « donner à leurs fonds une destination exclusivement commerciale ou à les partager intégralement entre leurs membres. » Mais si ces mesures étaient adoptées, il serait facile de tourner la loi, par exemple en ce qui concerne les journaux ; car la coopérative pourrait les subventionner en leur faisant insérer des annonces payées très cher ; de même elle pourrait soutenir un candidat en lui louant ses salles de réunion à un prix dérisoire ; et ainsi du reste.



La lutte n'est d'ailleurs pas circonscrite entre le petit commerce et le *Vooruit* : l'un et l'autre ont à compter avec des rivaux puissants et bien organisés. Il y a d'abord la société anonyme qui fabrique le pain et le vend dans les mêmes conditions que le *Vooruit* : tel le *Volksbelang* — l'Intérêt du Peuple, — fondé à Gand en 1887, au capital de 150000 francs. C'est une entreprise sur le modèle de nos compagnies de chemins de fer. Le *Volksbelang* est un concurrent dangereux ; il pratique aussi le système des ristournes, il fabrique du pain en quantité plus forte que le *Vooruit*, et possède des épiceries dans tous les quartiers de la ville. En outre, les catholiques, pour battre les socialistes avec leurs propres armes, ont fondé la coopérative *Het Volk ;* mais elle compte beaucoup moins d'adhérents que le *Vooruit*, et elle apparaît comme un véritable péril aux catholiques classiques.

Gand a commencé par donner l'exemple aux socialistes des autres villes : des coopératives nombreuses, les unes humbles encore, les autres énormes déjà, se sont érigées à l'ombre de toutes les cheminées d'usines, sur le sol de toutes les exploitations minières. A Bruxelles, la *Maison du Peuple* prend des proportions gigantesques ; elle aussi a débuté petitement, elle aussi réunit aujourd'hui des milliers d'adhérents et répartit le pain par milliers de kilogrammes :

Années	Adhérents[1]	Pains fabriqués[1]
—	—	—
1882	100	28 000
1885	500	90 000
1890	3 500	1 561 000
1895	12 000	6 450 000
1900	17 000	10 143 000

Depuis lors, la moyenne de la vente hebdomadaire a dépassé 215 000 kilogrammes, ce qui, pour l'année entière, représente plus de 11 millions de kilos. Le nombre des adhérents est supérieur à 20 000. La Société possède des immeubles valant avec leurs installations 2 250 000 francs, moins une dette hypothécaire d'environ 650 000 francs qu'elle amortit peu à peu.

Après avoir envahi le Hainaut, la province de Liège et toute la Wallonie, la coopération pénétrait jusque dans les bois de l'Ardenne pour unir bûcherons et sabotiers. Mais, pour les coopérateurs gantois, ce n'était pas encore assez d'avoir semé à travers la Belgique les germes par centaines. Il fallait encore, de toutes les coopératives adhérentes au parti ouvrier, constituer une puissante fédération. Dès 1886, le *Vooruit* adressait un appel aux autres associations : « Les sociétés coopératives ont tout à gagner à l'organisation d'une fédération par laquelle notre force matérielle et morale augmenterait considérablement. » Un peu plus tard, M. Anseele présidait à Gand un premier congrès de vingt-trois coopératives : « Par la Fédération, déclara-t-il, nous deviendrons notre propre meunier... Par nos achats en commun, nous réaliserons de grands bénéfices. » Ce ne fut pourtant qu'en 1898 que la persévérance gantoise triompha de l'inertie ou de l'individualisme des sociétés sœurs : la Fédération est aujourd'hui une entreprise vivante et prospère.

Mais, au lieu d'acheter en gros, ne pourrait-on pas fabriquer les articles nécessaires aux sociétés affiliées? Il suffit que les demandes assurent l'écoulement des produits fabriqués coopérativement, pour que l'organisation de la minoterie ou de la cordonnerie communes se fasse sans le moindre risque.

1. En chiffres ronds.

C'est ainsi que, les étoffes de coton étant achetées en forte quantité par les coopératives unies, les socialistes gantois viennent de fonder un tissage coopératif, une société ouvrière de production parfaitement autonome, dont la Fédération est la principale, sinon l'unique cliente. Cette « usine ouvrière », installée avec les derniers perfectionnements de la mécanique et selon les principes les plus stricts de l'hygiène, représente dès aujourd'hui « l'usine de demain ».

Être aujourd'hui le lendemain, être dans la société présente la société future, voilà l'idée maîtresse des coopérateurs du Parti ouvrier belge. Lorsque M. Émile Vandervelde montre dans une coopérative « l'embryon de la société collectiviste », il résume exactement la pensée des chefs socialistes. M. Ch. Andler écrivait, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, un article que l'on peut résumer ainsi : que *tous* les travailleurs, que *tous* les producteurs, sans exception, entrent dans les coopératives de consommation ; comme ils restent cependant producteurs, on peut concevoir qu'ils fourniront de *tous* les produits nécessaires leurs propres coopératives, et qu'ainsi la question sociale sera résolue, et cela sans crise, sans secousse brutale, sans barricades, sans effusion de sang... La révolution sociale par le commerce, c'est le rêve qui, peu à peu, est devenu l'inspirateur des coopérateurs gantois, l'âme de ce vaste corps qui se nomme *Vooruit*, « En avant ! »

***

Le *Vooruit*, d'une population affamée, empoisonnée par l'alcool, imprévoyante, inculte, et comme engourdie par des siècles de misère, a fait des hommes qui mangent mieux, boivent moins, s'efforcent d'épargner et de s'instruire, s'assurent contre la maladie et contre la vieillesse. D'abord fabricant de pain, puis épicier, le *Vooruit* s'est fait charbonnier, confectionneur, tailleur, cordonnier. Ensuite il a voulu être caisse d'épargne, société de secours mutuel, et, par une conséquence directe, il a dû s'établir pharmacien. Déjà pourvu d'une bibliothèque, il a produit, comme ses prolongements naturels : un journal, une imprimerie, une librairie,

et une caisse de retraites. Enfin, la fondation du « tissage aux tisseurs » a étendu à la production le bénéfice de l'association autonome.

Le *Vooruit* mérite l'attention, le respect des hommes capables de s'intéresser aux faits et au travail accompli plus qu'aux formules abstraites de la politique. Les formules passent ou perdent leur sens, le travail subsiste, et longtemps encore le *Vooruit* étonnera quiconque jettera les yeux sur ces Flandres fécondes et agitées, dont l'activité peut être tournée, selon les hommes et selon les moments, vers la production pacifique des richesses ou vers la tourmente des révolutions. Il faut souhaiter que la fortune choisisse les voies de la paix pour conduire ces Flamands vers le bien-être.

MAURICE LAUZEL

RECTIFICATION

Dans le deuxième article de M. Ernest Dupuy sur *les Origines et la Jeunesse d'Alfred de Vigny* (Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet, p. 87), à propos de madame Léon de Vigny, mère du poète, on a pu lire la note suivante :

> Le portrait de madame de Vigny publié par M. Léon Séché dans son ouvrage est loin de présenter tous les caractères de l'authenticité.

M. Ernest Dupuy avait corrigé les épreuves de son article en voyage, loin de ses livres. A son retour, il a reconnu et nous prie de déclarer qu'il y avait là une erreur de fait : le portrait publié dans *Alfred de Vigny et son temps* (pp. 40-41), M. Léon Séché ne l'a pas donné pour celui de madame L. de Vigny, mère du poète, mais bien pour celui de « madame A. de Vigny », femme du poète.

La note en question doit donc être considérée comme non avenue.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE ROI TOBOL

Ceci se passait on ne sait pas quand,
on ne sait pas où.

I

Lorsque le roi Tobol apprit que la reine s'était sauvée, — le jour de ses relevailles, avec un capitaine de sa garde, — son premier mouvement fut de commander que l'on courût à la recherche de la fugitive. Mais, à peine son ordre eût-il été transmis à qui devait l'exécuter, il se ravisa, réfléchissant :

« Elle reviendrait de mauvaise grâce, et je n'en tirerais nul plaisir... Et puis, la rattraperait-on ?... »

Alors il entra dans une violente colère. Sa tête s'emplissait de sang très chaud, qui le brûlait et lui bouleversait les idées. Soucieux de ne montrer point la dignité royale en posture humiliée, il écarta ses ministres et ses domestiques. Seul donc, il se livra aux fantaisies de son courroux.

Les talons de ses bottes éperonnées sonnaient sur le plancher, tandis qu'il arpentait nerveusement sa chambre. Il se dit que d'en bas on l'entendait et que l'on se raillait de lui : car l'infortune des maris est ridicule. Il eut un immense désir d'être loin de tous et de toutes ; et il rêva d'un silencieux refuge où n'atteindraient pas les ironies. Mais, hélas ! un roi n'est pas son maître. Il se contenta de mettre ses pantoufles.

Et il allait, de long en large, tantôt lent si la mélancolie l'engourdissait, tantôt rapide si la haine le harcelait. Et parfois il déviait de son chemin régulier, si quelque velléité le

prenait d'agir, coûte que coûte. Mais il s'arrêtait vite, ne sachant que faire. Ah! que faire, pour occuper son grand besoin d'agir? Mentalement il envoyait à la potence les serviteurs infidèles, complices détestables de la mauvaise aventure. Il envoyait à la potence la reine; et, pour lui passer le cou dans la corde nouée, il se substituait au bourreau; mais, à toucher la blanche peau, ses doigts frissonnaient.

Il releva les deux pans de sa robe de chambre, qui était lamée d'or et doublée d'hermine, et s'écroula dans un fauteuil. Alors, sa pensée eut tout le loisir de s'attrister.

De brefs sursauts le secouaient chaque fois qu'il se figurait son déshonneur avec trop de précision. Sage, il se raisonnait :

« Aussi bien je n'aurais pas dû faire ce mariage. Elle était, il y a deux ans, quand je l'épousai, une petite jeune fille innocente à souhait. Du moins, je le crus, moi, barbon. Je le crus, et force m'est de ne plus rien affirmer. Un sexagénaire a tort de se vouloir rajeunir avec ces innocences-là. Ça n'a pas fait une moyenne!... »

Le roi Tobol se souvint de ses courtes félicités. Vieux veuf qui avait autrefois pris femme au gré des politiques, il s'était, à la mort de cette dame bien née mais atrabilaire, consacré tout au soin de son peuple. Il avait conduit à la guerre de rudes armées et n'avait pas triomphé sans labeur; il avait apaisé des révoltes, châtié des séditions, rédigé des codes, négocié avec la question sociale. Et puis, les années étant venues, il avait songé à son plaisir. S'étant amouraché d'un gentil visage, il décida de se l'offrir; et, la demoiselle exigeant le mariage: — « Je suis, disait-elle, comtesse, sire, et ne veux pas déchoir », — il l'épousa; elle fut reine.

Délices du nouvel hyménée!... Le roi Tobol, à se rappeler ses beaux jours, trouvait plus amère la déception.

La petite reine, un soir, déclarait qu'un héritier du trône lui était annoncé. Orgueil du roi Tobol, et vif émoi. Tendresses, précautions et glorieux projets. Le roi Tobol fit connaître que son fils, sitôt arrivé en ce monde, serait grand maréchal de la cavalerie et décoré de tous les ordres ancestraux; et qu'il aurait un berceau d'ivoire et d'or, — et des gardes du corps, au nombre de trois cents, choisis parmi les

plus hauts hommes du royaume, — et des berceuses et des cuisinières et des langeuses, au nombre de cinquante, sans compter une nourrice choisie parmi les plus vaillantes femmes de la ville, — et que la naissance de cet enfant serait célébrée par des coups de canon, des cavalcades, des messes, des liesses à exalter tout le royaume.

Ainsi fut fait, l'espoir de la reine s'étant réalisé en la personne d'un bébé de sexe mâle.

Que d'amitié témoignait à la jeune accouchée le roi Tobol, tandis que la pauvrette, de lassitude, gémissait !

— Je ne m'attendais pas, en t'épousant, petite reine, à cet orgueil que tu me donnes...

Et, confus, il remerciait comme s'il n'était pour rien dans l'affaire; il remerciait comme d'un don gratuit. Ainsi parfois s'éveille en nous un judicieux sentiment de la vérité. Mais notre bon cœur nous entraîne; et le roi Tobol, en cette conjoncture, remerciait sa jeune épouse plus que de raison...

— Ah ! ah !... Hélas ! hélas !... Oh ! là... oh ! là...

Le roi Tobol, à présent, se lamente. De grosses larmes coulent de ses paupières bouffies, le long de ses joues, et glissent dans sa barbe grise, la mouillent. De ses mains crispées, il tient les têtes de Méduse, en cuivre doré, qui terminent les bras du fauteuil; et l'une de ses jambes, croisée sur le genou de l'autre, se balance, agite la robe lourde et y fait cliqueter les ornements d'orfèvrerie.

Il se désole et il se plaint, comme un petit garçon qui a perdu sa tartine. Il a perdu sa bien-aimée.

Où est-elle, la bien-aimée? En chemin de fer, sans doute, en rapide !... Mais le roi Tobol imagine, de préférence, un enlèvement plus romanesque. Par monts et par vaux, un vigoureux cheval emporte les fugitifs ; et, à l'étape, quand il faut laisser souffler la bête, ils se cachent au pli d'un fossé, l'un contre l'autre, et, pour se faire tout petits afin que nul ne les aperçoive, ils se serrent l'un contre l'autre et s'embrassent étroitement. Le roi Tobol ne sait pas s'il déteste davantage le galop qui éloigne sa bien-aimée ou le repos qui la livre aux baisers de ce militaire...



Trois jours durant, le roi Tobol s'abandonna aux alternatives de son désespoir et de son ressentiment. Il n'acceptait de nourriture que l'indispensable et il refusait toute compagnie. A peine reçut-il, en audience brève, ses ministres; et il approuva sèchement les idées qu'ils lui soumettaient, quant à l'impôt, la voirie, l'avancement des officiers et la modification des programmes scolaires. Il signa ce qu'on voulut. Une ardente curiosité le tourmentait : il désirait connaître les circonstances de la fuite, la qualité du scandale, les potins. Mais il n'osait pas s'informer, à cause de son amour-propre qui était en jeu dans tout cela.

Il demanda les journaux. Le *Moniteur officiel* enregistrait ce fin communiqué, sous la rubrique « la Cour et la Ville » :

Sa Majesté la reine est absente ; elle est allée voir son auguste mère dont la santé donne des inquiétudes.

— Pauvre dame ! — dit le roi, avec un triste sourire.

Les autres feuilles reproduisaient fidèlement cette annonce. Le roi ne songea guère à leur en être bien reconnaissant. Il ouvrit avec hâte l'organe des républicains, lequel ne le ménageait pas et, sûrement, raconterait l'histoire en grand détail; et, ce faisant, il se félicitait d'avoir institué dans son royaume la liberté de la presse. A propos de quoi il avait accoutumé de dire :

— Ce n'est pas tant afin de renseigner mon peuple que pour être informé moi-même. Si je comptais sur mes ministres, je serais à leur merci, par ma barbe !...

L'organe des républicains annonçait, comme les autres, la maladie de l'auguste mère et la tendre fille à son chevet.

— Bien ! — s'écria le roi, — le ministre de l'intérieur m'a fait tirer une édition spéciale : cet homme a toutes les attentions.

Il sonna :

— Dites au chapelain de venir.

Il pensait à part lui :

« Celui-là, qui est d'Église, sera mieux renseigné que per-

sonne; et peut-être, en matière de femme, sera-t-il moins effronté que les autres... »

Le saint homme arriva. Il portait une robe de bure, trouée ainsi que le voulait sa règle religieuse, mais ourlée soigneusement au bord des trous, car tel était son costume de cour. Les effilochures que l'on voit au bas d'un vêtement de pauvre étaient figurées par l'ingénieux symbole d'une frange soyeuse. D'ailleurs, il avait sur la nuque une calotte d'or où brillaient saphirs, émeraudes et rubis.

— Chapelain, — fit le roi, — vous savez que la reine est partie...

Le petit œil noir du saint homme sourit une seconde et puis s'abaissa modestement. D'une barbe touffue et rousse, ces timides mots sortirent :

— Hélas ! sire; il paraît que la très auguste mère de Sa Majesté est malade ?...

— Non, chapelain ! — tonna le roi. — Non, chapelain !

— Ah ? — reprit l'autre, comme très étonné.

— Je vous ai fait venir, chapelain, pour apprendre de vous le détail de la chose.

— Mais, sire, ce n'est pas là le propre de mon ministère...

— Évidemment !... Allez.

— Eh bien ! voici, — commença le chapelain, — ce qu'on m'a raconté : car, sire, je n'y étais pas. Bref, ils ont filé; oui, la reine et le capitaine de hussards. Et, si je ne me trompe, c'est une grande consolation pour vous que l'adultère, désormais, ne soit plus consommé sous votre toit...

— Désormais ? — fit le roi.

— Dame ! — répondit le chapelain, — je me figure qu'avant de prendre à sa charge une maîtresse... considérable, le capitaine dut vérifier qu'elle lui convenait absolument; ou bien alors, quelle légèreté d'esprit !...

— Ça durait depuis longtemps ?

— Depuis longtemps, sire ?... Songez que la reine n'était la reine que depuis vingt mois. Évaluons à deux ou trois mois sa fidélité conjugale : c'est la moyenne, en ces cas-là; le capitaine eut ici dix-sept bons mois, ou dix-huit.

— Chapelain, vous devez le savoir : la reine était votre pénitente ?

— Oui... Seulement, gare au secret professionnel!... Je ne vous dis et je ne vous révèle, sire, que les résultats de mes remarques personnelles et des raisonnements que je fais à titre d'homme privé. Le reste, ma conscience m'interdit de le répandre. Et puis, ça n'a pas d'intérêt; c'est plein d'inexactitudes. Je n'avais pas la confiance de la reine: elle ne se confessait à moi que pour duper, au moyen de fallacieux repentirs, ma perspicacité.

— Si vous m'aviez averti...

— Votre Majesté, sire, eût été malheureuse plus tôt. Elle n'aurait rien empêché : les princesses qui ont le diable au corps sont incoercibles.

— Pourquoi?

— Parce qu'elles sont des femmes, sire, en analyse dernière!

Le roi Tobol conclut que les jeunes femmes, pour peu qu'elles aient le diable au corps, sont infidèles si leur mari n'est pas un fringant jeune homme. Il s'étonna de n'avoir pas trouvé tout seul cette loi, d'une grande simplicité. Puis il se désola derechef...

— Ah! — s'écria-t-il, — c'est trop, si même le passé m'échappe. Il m'aurait plu de conserver un clair souvenir de ces jours où la reine me prodigua tant de félicité. Ce souvenir m'eût été précieux; et, dans la vieillesse, bientôt, il m'eût peut-être suffi. Mais la futile, en se sauvant, a emporté le passé avec l'avenir et elle a jeté tout cela aux ronces du mauvais chemin. Elle était jolie et son corps, étendu le long du mien, me semblait chaud l'hiver et frais l'été...

En achevant de dire ces mots, le roi Tobol trembla comme un vieil arbre où passe une bise trop forte. Et puis, il fondit en larmes; et, tandis qu'il pleurait, il se tortillait étrangement, ému de douleur et tout ensemble, eût-on dit, de volupté. Même, il donnait des baisers dans l'air, à quelque vision que ses bras parurent saisir.

Cette mimique et ce bruit de lèvres amoureuses firent que le chapelain crut devoir se détourner. Il s'approcha de la fenêtre et affecta de regarder dehors; mais il suivait dans une glace pendue au mur cette scène peu chaste qu'il ne pouvait, à cause de son caractère sacré, voir directement.

Le roi l'interpella, disant :

— Chapelain, console-moi, puisque c'est l'office de ta religion. Jamais je n'eus un tel besoin de ton ministère !

Le chapelain bredouilla confusément :

— Sire, il vous reste votre fils...

Le roi l'interrompit avec sévérité :

— Je n'aime pas ces plaisanteries-là !

Le chapelain fut coi. Cependant le roi réfléchissait tout haut :

— Pour que ce petit garçon soit le fils du capitaine de hussards, il y a bien des chances, je me le dissimulerais en vain...

Le chapelain lança :

— *Is pater est quem nuptiæ*, sire, *demonstrant*...

Le roi n'écoutait pas et il continuait, au gré de ses méditations :

— Les femmes ont ce privilège : elles savent, à n'en pas douter, qu'un enfant est d'elles ou n'est pas d'elles. C'est une certitude qu'elles ne payent pas trop cher au prix des douleurs de l'enfantement !...

— Toutefois, — reprit le chapelain, — le Créateur fut bien avisé quand il attribua aux femmes ces douleurs : les hommes n'eussent, à ce compte, plus guère fait d'enfants ; et l'espèce humaine eût rapidement périclité. En outre, sire, notez que les femmes ont beau savoir ce que vous disiez, elles ne savent pas toujours de qui est l'enfant qu'elles produisent.

— Ah ! — fit le roi, — quelle misère ! Ces moralistes sont admirables, ma foi : ils nous ordonnent de reconnaître nos enfants, mais ils négligent de nous dire à quoi l'on peut les reconnaître !...

— Sire, laissez les moralistes : leurs doctrines sont pleines de contrariétés. Mais fiez-vous aux législateurs, qui sont catégoriques, n'essayant pas de constituer leurs règles sur la raison. *Is pater est*...

Le roi ne pouvait se défendre d'épiloguer :

— Du moment qu'ils n'ont pas emmené l'enfant, c'est qu'il n'est pas du capitaine ; et, s'il n'est pas du capitaine, je présume qu'il est de moi... Je présume !...

— Pardonnez-moi, sire ! — répondit le chapelain ; — certes,

il n'est pas de plus excusable présomption!... Mais quoi! s'ils n'ont pas emmené l'enfant, c'est peut-être qu'ils les eût embarrassés dans leur fuite... Aussi bien, négligez ce problème. Il n'appartient pas à notre intelligence d'élucider tous les mystères. Décidez que l'enfant est de vous, puisque la loi vous y engage, à défaut de la raison. Et, ce point admis, n'en démordez point : nous n'en finirions pas, s'il nous fallait sans cesse reviser chacun des jugements que notre hâte a formulés.

Le roi s'abstenait de répondre ; mais il songeait qu'il devait donner l'exemple de l'obéissance à la loi. Or, la loi voulait que l'enfant de la reine fût l'enfant du roi : il le serait donc.

Le roi Tobol, à vrai dire, ne raisonnait pas si logiquement. Il y avait dans son esprit une terrible confusion, et les idées s'y agitaient au hasard. Un sentiment dominait tout cela : le sentiment d'une tristesse infinie où entraient du dépit, du regret, de la rancune, de l'amour et la détresse d'une solitude insupportable. Il s'étira, comme si une courbature l'avait longtemps gêné ; puis il gémit :

— Chapelain, chapelain, console-moi!...

Il s'était installé dans son fauteuil. Le chapelain ayant toussé, commença :

— Sire, détachez vos regards de la présente vie et tournez-les vers les splendeurs de l'au-delà. A travers une vallée de larmes, nous cheminons vers une cime magnifique...

Le roi fit des signes d'impatience :

— Pas d'échappatoire ! Je te rétribue, chapelain, et tu prêches, au nom du Créateur, que les méchants sont punis et les bons récompensés...

— Mais oui, sire; dans l'au-delà!

— Or, j'ai, au cours de ma longue existence, travaillé sans relâche pour le bien de mon peuple. Je n'ai pas épargné ma peine et je me suis privé de tout plaisir. Enfin je réclame ma récompense : c'est bien le moins ! Il me semble que j'avais droit à quelque bonheur.

— Oui, sire, dans l'autre monde...

— Assez!... J'ai travaillé, peiné en ce monde : je veux en ce monde ma récompense !

— Sire, la vie n'est, ici-bas, que déception. Mais la vie future rétribuera tout votre zèle.

Le roi se mordit la moustache ; et, regardant le chapelain dans les yeux, il lui cria :

— Chapelain, chapelain, avec votre vie future, vous êtes les syndics de faillite de l'espérance humaine !

Le saint homme confus, taquinait, pour s'occuper, les extrêmes poils de sa barbe, qu'il avait longue et soignée. Il parut abasourdi. Le roi lui signifia qu'il pouvait se retirer, ce qu'il fit, après avoir compliqué de gestes religieux les saluts prescrits par l'étiquette de la cour.

***

Demeuré seul, le roi Tobol s'irrita contre la doctrine du chapelain. Il grommelait :

— En vérité, c'est trop commode ! Je réclame ma récompense ; et le maroufle m'offre une traite sur l'au-delà. J'ordonnerai qu'on lui paye ses appointements de cette monnaie !...

Le roi ne put s'empêcher de songer à la mort. Il se sentit vieux ; oui, plus vieux qu'il ne se le figurait avant cette déception. Ses poings s'appuyèrent aux bras du fauteuil et il fit un effort pour opérer ce que les gymnastes nomment un rétablissement. Ses biceps furent lents, qui autrefois eussent si vite et si bien opéré. Il ne s'éleva qu'avec difficulté ; encore tricha-t-il en s'aidant un peu de ses membres inférieurs, et la fatigue le rejeta, suant, au fond du fauteuil.

« Je m'alourdis, — pensa-t-il, — je m'alourdis !... »

L'insidieuse vieillesse était venue, à pas de loup, sans que le roi s'en aperçût.

« Hélas ! hélas !... »

Et le roi se dut retenir pour ne pleurer point, en calculant qu'il avait été la dupe de sa bonne foi. Tandis qu'il travaillait avec ardeur et générosité, il se disait, les soirs de lassitude, qu'il aurait sa revanche et, la tâche accomplie, jouirait du repos noblement mérité. Dans les camps, face à l'ennemi, ou bien dans son palais, face à la politique, en proie aux soucis et aux alarmes du conquérant et du monarque, il se forgeait un très doux rêve de plaisir et d'aimable mollesse. Et, si le rêve, quelquefois, éveillait en lui la velléité

vive de ne différer point la réalisation, il se gourmandait : « Ne soyons pas un jeune homme pressé; patience! patience!... » Comme il était pourvu de volonté ferme, il maîtrisa sa hâte d'être heureux, continua la guerre et le gouvernement et, en fin de compte, à force de n'être pas un jeune homme pressé, devint un vieillard. De telle sorte qu'il avait passé toute son existence à préparer cette déconvenue.

— Trop tard, trop tard! — s'écria-t-il. — C'était trop tard!...

Et tel fut son ressentiment contre lui-même qu'il se frappa la poitrine avec rudesse, battant le *meâ culpâ* de cette faute qu'il avait commise envers le cher bonheur.

— La sotte dupe que je fus! — dit-il encore.

Il ne regretta plus seulement la petite reine aux yeux en amande, au sourire en fleur, mais toutes les femmes et toutes les possibilités d'amusement. Les années qu'il lui restait à vivre lui parurent désertes, mornes, stériles, inutiles, fastidieuses. N'était-il pas un vieux bonhomme qui n'avait plus qu'à mourir, ayant achevé, ayant gâché sa destinée?...

Alors les encouragements du chapelain lui revinrent à l'esprit : il toucherait sa récompense dans l'au-delà!

Mais il ne put admettre le marché.

— Je refuse! — déclara-t-il tout haut.

Et il résolut d'aller voir son petit garçon.

***

Il y avait, dans les appartements du jeune prince, un peu de désordre. La grande chambrière avoua qu'elle éprouvait, à se faire obéir, des difficultés, — la troisième langeuse étant en galanterie avec un brigadier des gardes, la quatrième berceuse agréant les fadaises que lui prodiguait un maréchal des logis et les cuisinières dévergondant de simples soldats.

Soucieuse de dégager sa responsabilité, la grande chambrière ajouta :

— Quand le mauvais exemple vient d'en haut, sire, il se communique jusqu'en bas!

— Je sais! — répondit le roi. — Mais montrez-moi mon fils.

A ce mot, il y eut, dans le personnel, des rires étouffés, des chuchotements narquois. Le roi s'en aperçut et répéta :

— Mon fils !

Et il roula de terribles yeux, de telle sorte que le plus respectueux silence se rétablit.

Étendu en son berceau d'ivoire et d'or, parmi les batistes et les dentelles, le bébé remuait ses petits bras de marionnette ; et sa bouche bavait un peu. Le roi le prit entre ses mains, le souleva, l'examina quelque temps. Il dit en lui-même :

« Je chercherais en vain s'il me ressemble. Je ne suis que barbe, moustaches et sourcils ; je ne suis que poils blancs et broussailleux. Et toi, tu es, petit garçon, un fruit tout rose, une pêche-abricot, où l'on s'étonne de trouver ces yeux, à peine des yeux, qui ne regardent pas encore... »

Il ordonna que les femmes se retirassent, hormis la grande chambrière, dame de sens rassis, et de loyal dévouement. Alors, sans plus se gêner, il parla tout haut à ce bambin :

— Tu n'es pas encore une personne plutôt qu'une autre ; tu deviendras ce que la destinée voudra, par bienveillance ou méchanceté. Mais, moi, j'écarterai de toi tous les périls et j'aurai soin d'aménager pour le mieux tes hasards... Holà, holà ! tu fais la moue ? Tu fais la moue à ce bonhomme qui te berce et te cajole ? ou bien tu fais la moue à la vie qui est devant toi ?... Madame la grande chambrière, c'est une chose magnifique et redoutable, tout cet avenir qui attend et guette un bébé quelconque. Un minuscule bébé, et cet avenir formidable !... Ah ! c'est injuste, en vérité : ce bébé est trop petit pour pareille lutte !... Mais sois sans crainte, mon petit diable : je serai là.

Son mouchoir aux yeux, la grande chambrière s'abandonnait à son émotion. Le roi continuait :

— Il est bien beau ; et, à mesure que je le tiens plus longtemps entre mes mains, je l'aime davantage. Ah ! mon beau fils, mon diablotin !... Tes joues sont tièdes, quand je les touche de l'étroit espace de ma peau qui est entre mon nez, mon œil et cette barbe. Et, à travers tes langes, il me vient un peu de la chaleur de ton corps. Douce chaleur de ta vie toute neuve !... Or, dis-moi, puisque nous voici en

intimité, dis-moi, — non avec tes lèvres qui ne savent pas encore parler, mais avec ton cœur qui bat auprès du mien, — dis-moi, petit, si tu es mon fils tout de bon. Hé! ce serait une charmante aventure que tu fusses à moi, c'est-à-dire de moi!... Dis-le donc!... Si ce n'est pas vrai, dis-le tout de même. Je te croirai : j'en ai cru bien d'autres. Tu n'imagines pas ce que peut croire un cœur ému de tendresse. Et j'ai pour toi de la tendresse, tu le sens.

Le roi se tut quelques minutes, comme s'il attendait une réponse. Il avait couché le délicat fardeau sur son bras gauche; et, de l'index de sa main droite, il donnait à jouer aux petits doigts de l'enfant. Et il dit bientôt :

— *Is pater est*... Cela est incontestable. Petiot, tu es mon fils incontestablement. Je te déclare mon fils, et je t'aime infiniment depuis tout à l'heure, depuis que je t'ai cajolé et depuis que tu n'as pas eu peur de ce bonhomme à grande barbe qui t'a pris dans ton berceau et t'a fait de ses bras un autre berceau. Tu es mon beau doux fils. Et je ne sais plus comment l'on t'appelait, mais je t'appelle désormais mon beau doux fils Eudémôn, ce qui veut dire, dans le langage des Grecs, « heureux », afin que ce soit une indication pour les favorables destinées... Madame la grande chambrière, le jeune prince se nommera, de ce jour, le prince Eudémôn. Et veillez sur lui de telle façon qu'il mérite le nom que je lui donne!

Le roi Tobol, avec mille précautions, posa de nouveau le bébé sur ses batistes et ses dentelles ; et le bébé s'endormit aussitôt. Alors le roi Tobol s'en fut. Et, tandis qu'il s'en allait, il se répétait à lui-même :

« *Is pater est*... Il y a là une certitude. »

Et il se disait encore, mi-pleurant et mi-badinant :

« Je viens d'avoir un petit garçon!... »

***

Le roi Tobol ne put aisément chasser de sa mémoire la perfide et voluptueuse image de la reine. Elle lui apparaissait à chaque instant, et la faute ne l'avait pas rendue moins attrayante. Il voulut se la dénigrer, se faire croire qu'elle

n'était pas si jolie, somme toute, si exceptionnellement jolie : les traits irréguliers, un gentil minois qui perdrait bientôt son agrément... Ah ! oui, mais une peau si fraîche et duvetée !... Et des fossettes !... A seulement y penser, la tête du roi chavirait. Il se donnait à lui-même la comédie, quand il affectait l'indifférence ; et l'oubli, père du repos, ne lui viendrait pas vite.

Tel était son émoi.

Triste, il n'avait pas d'autre idée que celle du bonheur. Il narguait le sot chapelain et s'indignait, se révoltait contre une telle négation de la douceur de la vie. Le bonheur ici-bas devint sa hantise. Et il se disait :

« Je suis vieux ; il est trop tard pour commencer, pour recommencer d'être heureux, à mon âge. Le bonheur ne s'improvise pas, et je perdrais en vains préparatifs le peu de temps qu'il me reste à durer !... »

Et il songeait à son fils, tendrement ; et il se rappelait cet aimable nom d'Eudémôn qu'il lui avait attribué...

Ainsi sa trouble rêverie fut amenée à concevoir comme le but suprême et admirable de tout son effort ceci : réaliser le bonheur de ce petit garçon. La belle entreprise, le cher projet !... Certes il était inspiré là par un sentiment affectueux, car il aimait de jour en jour davantage ce bambin que son cœur avait adopté. Mais encore il était excité par sa rancune contre la destinée mauvaise qui l'avait, lui, frustré de sa récompense au moment même où il en goûtait les meilleures délices. Et puis, il désirait convaincre d'imposture le pessimiste chapelain.

« Ah ! — épiloguait-il, en caressant sa trouvaille, — chapelain, tu verras si cette vie est une vallée de larmes. On te démontrera que l'ici-bas n'est point à dédaigner et que, si de vieux bêtas comme toi... et moi... n'ont pas su y installer leur contentement, cela ne prouve rien, en vérité, rien du tout. Le petit prince Eudémôn ne différera pas jusqu'à l'outre-vie incertaine cette réussite du bonheur, qui est toute la raison de vivre... »

Et il s'attendrissait :

« Petit prince Eudémôn, la belle vie que je te vais organiser !... Tu n'en sais rien, et tu dors dans tes langes, la

bouche ouverte, respirant à coups réguliers. Je te vois comme si tu étais ici, devant moi. Ta sécurité est charmante. Si j'étais méchant et si je méditais de venger sur toi mes ennuis, tu ne serais pas moins calme et confiant. Mais, innocent, j'inventerai des stratagèmes à l'infini pour le service de ton bonheur quotidien. Et, quand je regarderai sourire tes lèvres, briller tes yeux, et s'épanouir en grâce fortunée ta jeunesse, et croître ta force afin de t'assurer de nouvelles joies, et rayonner ton âme en fête sur ton visage, je me dirai que je suis l'artisan minutieux de tout cela et que cet ouvrage est le mien!... J'en aurai beaucoup d'orgueil ; de mes victoires, celle-ci sera la meilleure et la mieux choyée. La fine et la délicate chose, ton bonheur, Eudémôn!... J'ai vaincu de fiers ennemis : ce sont besognes de brutal. J'ai démoli des citadelles et saccagé des villes plantureuses. Mais, à présent, Eudémôn, j'édifierai la tour jolie et gracieuse de ton bonheur! »

Comme il était cinq heures après midi, le roi Tobol ordonna qu'on lui servît le goûter. Cette coutume que la reine avait introduite à la cour, il l'avait, ces derniers temps, négligée. Il la reprenait, délibérément ; et, s'il lui vint un peu de mélancolie à songer qu'il ferait la dînette tout seul, il résolut de s'endurcir contre de telles faiblesses qui lui rendraient insupportable l'existence. Il serra vigoureusement sa mâchoire et croisa les bras : c'était chez lui la marque d'une énergique décision.

Des serviteurs approchèrent de son fauteuil une table où ils étendirent une nappe fort empesée. Ils y posèrent quelques fleurs fraîchement coupées, des roses et des violettes... « C'est une mode de Paris, avait dit la petite reine le jour qu'elle inaugurait dans le palais du roi Tobol cette élégance. — Exquis! » avait-il répondu. Mais il dit, ce jour-là :

— Pas besoin de fleurs!

Puis, se ravisant :

— Au surplus, si! Des fleurs, beaucoup de fleurs!...

On lui apporta du thé fumant, du vin d'Espagne, des confitures variées, du raisin, des grenades, des bonbons et des biscuits. Lorsque ces friandises furent disposées congrûment, comme naguère, il commanda qu'on le laissât tranquille et que personne n'entrât sans qu'il l'eût ordonné.,.

Alors il considéra le détail de ce goûter, qui l'étonna, l'ennuya. S'il n'avait craint de paraître capricieux, il eût envoyé au diable tout cela.

Cette mauvaise humeur passée, — et ce fut un instant, — le roi Tobol revint à son idée, qui était de se renseigner sur la gourmandise. Puisqu'il avait résolu de consacrer tout son zèle à rendre heureux le petit prince, ne devait-il pas perfectionner d'abord sa propre notion des agréments que la vie, sa notion même du plaisir ? Il se disait :

« Je n'y connais pas grand'chose ; l'existence que j'ai menée ne me préparait pas à pareille œuvre !... »

Il s'était, dans les camps, habitué aux nourritures militaires, qui alimentent mieux qu'elles ne divertissent les papilles du goût. Pendant la paix, il avait soin de ne pas s'amollir comme à Capoue les soldats de cet autre. Enfin, plus tard, quand la petite reine l'invitait à ses goûters subtils, il l'admirait, il s'amusait des mines drôles qu'elle faisait en l'honneur des bonbons. Lui n'aimait pas beaucoup les sucreries ; mais il la regardait, grignoteuse, licheuse, — ses lèvres qu'empourpraient encore les confitures, ses dents si prestes à fendre les dragées, ses doigts longs et habiles à dépouiller la chair vivante d'une pêche. — Il ne songeait qu'à la regarder...

A présent, il a tout le loisir d'étudier les fruits, tels que l'arbre les donne ou tels que les accommode un confiseur industrieux. Les premiers lui sont agréables, à condition qu'il y soit attentif ; et ce n'est pas une petite affaire, pour lui, que de fixer là-dessus son esprit. Les seconds lui déplaisent : il a beau se raisonner, se dire que l'odeur des roses est ici mêlée au parfum des groseilles et que ce jus, onctueux et limpide, semble des rubis en fusion ; décidément, le sucre l'écœure. Une grenade glacée, qu'il ouvre, est un coffret de fins joyaux où sont rangées des perles rouges et splendides ; et l'on dirait aussi d'une ruche où de mythologiques abeilles auraient fait leur miel avec le sang d'Adonis. Le roi, de l'ongle, détache quelques grains ; ils roulent et ils s'assemblent au creux d'une assiette en porcelaine chinoise. Un rayon de soleil joue dans leur transparence purpurine ; quand ils bougent, ce sont des gouttes de lumière qui remuent. Puis le roi les verse dans la paume de sa main. Il les happe. Mais leur froideur artifi-

cielle lui pique la langue : il les écrase entre ses dents et les trouve fades... De ses gros doigts il casse divers bonbons où l'on a caché, sous le sucre épais, des pétales de violettes, des fleurs d'oranger, des alizes ou des framboises. Il n'ose pas s'y risquer, et il écarte ces prétentieuses merveilles.

Le thé fumant ne le tente pas : il éteint le samovar. Le vin d'Espagne? Plutôt! En mémoire de fêtes juvéniles. Un jour, — il n'était alors que prince royal, son père occupant le trône, — il se trouvait en mer, par la tempête, sur la galiote amirale. Des pirates, à la faveur de la brume, survinrent et les abordèrent. Ils prétendaient envahir la galiote; mais lui, avec ses matelots, envahit ce vaisseau perfide, joua du sabre et du pistolet, tua l'équipage et, par vengeance ironique, ravit la cargaison, qui était du xérès et du porto. Transportées à son bord, les barriques furent éventrées et saoulèrent cette jeunesse!... Le vieux roi se rappelle cette liesse d'autrefois; et ce qu'il lampe aujourd'hui, ce qui l'exalte et bientôt l'enivrerait, ce n'est pas le vin doré qui du cristal précieux lui coule au gosier, mais le clair souvenir de son exploit!...

Cette ardeur se dissipe et ne laisse après elle que lassitude, mélancolie, regret vague. Et, lorsque le roi s'interroge sur le goût de ce vin qu'il buvait, il ne sait pas si ce vin lui a fait plaisir ou peine; — ou rien, tout simplement...

Aux restes de son goûter médiocre, qui traînent sur la nappe, il donne des chiquenaudes; il les disperse et les méprise, et il s'enfonce dans un songe de dépit.

« Je n'y connais rien! » — conclut-il.

Et il s'en désole. Mais il est un homme d'action :

« De la méthode! — reprend-il. — Premièrement, il importe que nous réorganisions le service du petit prince. Les confitures et ces gourmandises compliquées n'intéressent que l'avenir. Assurons-lui provisoirement un luxe judicieux de lait et de soins hygiéniques. »

Avec la grande chambrière, qui l'aidait de ses conseils, il révoqua la troisième langeuse, la quatrième berceuse, et encore diverses personnes. Il les remplaça par d'autres, édicta des peines sévères contre qui se conduirait mal et assimila au crime de lèse-majesté le seul fait d'écouter les instances amoureuses d'un militaire dans les appartements du prince royal.

— Je pense qu'ainsi — fit le roi — tous ces désordres cesseront ?

— Je l'espère, sire ! — répondit la vieille dame.

— Vous n'en êtes pas sûre ?... Alors ?...

— Alors, sire, je crois qu'il vaudrait mieux interdire aux gardes l'accès des appartements du prince... aux gardes ou bien aux dames. Mais tant que celles-ci et ceux-là ne seront pas séparés par des murailles ou des distances, je ne réponds de rien.

— Je supprime la garde du prince, — dit le roi. — Aussi bien mon fils n'est-il pas en danger dans mon palais. Adieu !... vous êtes une vieille pimbêche... Et veillez !

***

A quelque temps de là, le roi Tobol consulta le ministre des Sciences et Belles-Lettres.

— Donnez-moi la liste des meilleurs philosophes du royaume !

— Sire, grâce à votre protection très éclairée, la liste est longue...

— Donnez-la-moi !

Le ministre cita vingt noms peut-être.

— Mettez-moi ça par écrit... Et quel est le plus fort de tous ces gens-là ? Vous me le soulignerez.

— Le plus fort, sire ? Il me serait difficile de vous le dire. Chacun d'eux a ses qualités, ses aptitudes et sa doctrine...

— Comment ? — reprit le roi. — Chacun d'eux a sa doctrine ? Mais c'est du désordre ! Vous tolérez ça, vous ministre ?

— Sire, la liberté de la pensée n'est-elle pas la condition première de la science ?

— Je n'en sais rien ! — répondit brusquement le roi. — Mais lequel a raison ?

— Je n'en sais rien, sire !...

— Eh bien ! alors, qui le saura, si vous, leur chef hiérarchique, vous ne connaissez pas votre personnel ? Prenez-y garde, ministre, je veux bien encourager les Belles-Lettres et les Sciences ; mais ça me coûte assez cher pour que, si je

demande un philosophe plus fort que tous les autres, on n'hésite pas à me le désigner... A combien s'élève le chiffre des pensions que je sers à ces raisonneurs ?...

— Deux millions, sire !

— Eh ! bien, pour deux millions, on ne peut pas, dans un royaume comme le mien, posséder un seul philosophe qui ait certainement raison ?.,. J'aviserai... Mais, enfin, ce professeur Tugadal, que vous inscrivez en première ligne, quelle est sa doctrine, s'il vous plaît ?

— Sire, c'est un pessimiste.

— Je n'en ai que faire ! Et ce Bedoresk ?

— Sire, c'est encore un pessimiste.

— En voilà toujours deux qui sont d'accord ?...

— Non, sire : Tugadal préconise l'extinction de l'espèce par le moyen des explosifs, tandis que Bedoresk recommande le stratagème, plus lent mais non moins sûr, de la chasteté.

— Ah ! l'extinction de l'espèce ? Vous allez séance tenante me supprimer les pensions de ces deux gaillards-là !... Et ce... comment dites-vous... ce docteur... Tréma ?...

— Tréma, sire, c'est un disciple d'Épicure.

— Bon !... Et cet Hilar ?...

— C'est un disciple d'Aristippe. Tréma vante le bonheur ; et Hilar, le plaisir. Ils se complètent, mais ils se détestent.

— Bon !... Et ce Basar ?

— Ah ! celui-là, sire, c'est un éclectique. Il s'est fait un système où entrent les systèmes de tous ses collègues. Il prétend réconcilier tous les philosophes. Du reste, les autres nient qu'il y réussisse jamais.

— Convoquez-moi pour demain deux heures ces trois bonshommes-là. J'ai dit !

***

Le roi Tobol était de parfaite humeur lorsqu'on lui annonça les trois philosophes Tréma, Hilar et Basar. En effet, le petit prince Eudémôn l'avait accueilli d'un sourire, comme s'il le reconnaissait et lui marquait de l'amitié. Il n'en fallait pas davantage pour que le vieux roi se réjouît et redoublât de zèle à se documenter sur le bonheur.

— Bonjour, messieurs! — dit-il aux arrivants.

Ceux-ci, membres de l'Académie royale, avaient revêtu, conformément au protocole, l'uniforme de leur compagnie; — habit à la française, de drap noir, mais chamarré de broderies bleues, amples et abondantes, qui au porteur de ce costume eût donné l'air d'un paon si le reste de l'accoutrement n'eût frappé tout de suite par son caractère martial : sur la tête, un shako monumental qui allait s'évasant et s'aggravait d'un plumet excessif; au côté, suspendu par des courroies en cuir doré, un sabre pareil à celui de la cavalerie ottomane.

Les trois philosophes saluèrent. Le roi, cordialement, les fit asseoir; et il leur dit :

— Messieurs, je suis charmé de vous voir. Les soucis de mon gouvernement ne m'ont guère laissé, jusqu'à présent, de loisirs philosophiques, et je respecte infiniment vos études sans les connaître beaucoup. Mais aujourd'hui j'ai besoin de vos lumières; et je suis sûr qu'elles ne me feront pas défaut. Une seule chose m'inquiète : on me dit que vous n'êtes pas d'accord... C'est exact?

— Sire, — répondit Tréma, — des nuances, des nuances!...

— Nous tâcherons d'arranger ça! — reprit le roi. — Entre collègues, voyons, il faudrait vous entendre. Ça fait mauvais effet, dans la population naïve, si l'on apprend que les meilleurs philosophes du royaume sont en perpétuelle bisbille. On se dit... Mais, enfin, voici l'affaire pour laquelle je vous ai convoqués. Je désirerais apprendre de vous comment on doit organiser une existence humaine en vue du bonheur; du bonheur, en ce monde! Je n'ai que faire de l'au-delà... Vous m'avez bien compris : je veux réaliser une vie heureuse, parfaitement heureuse! Pas la mienne, ça va sans dire : j'ai passé l'âge. Il s'agit d'un petit garçon, oui, auquel je m'intéresse... passionnément... oui, c'est cela, passionnément!... Je le prends tout petit et je lui ménage un excellent avenir. Vous y êtes?... Eh bien! messieurs, vous êtes en mesure de me renseigner, n'est-ce pas?

Les trois philosophes demeuraient stupides. Ils regardaient le roi Tobol avec étonnement. Le roi Tobol les regardait aussi.

Ils se ressemblaient, de prime abord : ils étaient trois vieillards analogues, de poil gris, de manières timides, de physionomie taciturne. Comme ils se taisaient, le roi voulut les mettre à l'aise : il leur offrit de se désarmer. Ils déposèrent donc leurs shakos et leurs sabres, se rassirent, et attendirent que leur souverain les questionnât précisément.

— Eh bien, vous, monsieur Tréma, vous êtes un disciple d'Épicure ; c'est-à-dire, si je ne me trompe, que votre philosophie est l'optimisme. Je vous en complimente. Seulement... expliquez-moi, je vous prie... vous n'avez pas l'air gai !

— Sire, — répondit l'épicurien, — les optimistes ne sont jamais gais. Comment le seraient-ils ? Leur système les a conduits à concevoir logiquement que la vie ne doit être que bonheur. Logiquement ! Mais la réalité les taquine sans cesse ; et ils vont de déception en déception... Les pessimistes ont beaucoup plus de chance. Leur doctrine nie toute félicité. Ils ne comptent sur rien de bon. Alors la plus petite joie qui leur échoit les enchante, leur est une surprise délicieuse. Ils ne sont pas exigeants. Ils se contentent de peu ; la bassesse de leur philosophie leur ménage des satisfactions médiocres, qui nous sont refusées.

Il y avait de la rancune dans la voix de M. Tréma ; de la rancune et de l'orgueil ; en somme, de l'emphase. Il faisait traîner les mots. Il surveillait ses phrases et les accompagnait de gestes discrets, ronds, attentifs : il semblait caresser un chat, sur ses genoux, un chat qui eût été son idéal...

— C'est bien étrange ! — dit le roi. — Mais, enfin, veuillez m'exposer votre système...

— Sire, il y a...

— Non ! — s'écria M. Basar, résolument.

M. Tréma reprit :

— Il y a...

— Non ! — répéta M. Basar.

Le roi Tobol n'y comprenait rien.

— Qu'est-ce que vous avez, monsieur Basar ? — demanda-t-il. — Votre collègue n'a encore rien dit et vous le démentez ?...

— Il a tout dit, sire ! Ce n'est pas une petite chose que

d'affirmer, même étourdiment : « Il y a... » Moi, j'affirme qu'il n'y a rien.

— Laissez-le parler, s'il vous plaît !

Fort de la protection royale, M. Tréma recommença son discours :

— Le cosmos...

— Autant que possible, — fit le roi, — n'employez pas de mots techniques : je n'y entends goutte.

— Sire, je veux bien... Mais de quoi aurai-je l'air ?... La philosophie est une assez noble science pour mériter le privilège d'un vocabulaire spécial. Je décline donc toute responsabilité... Bref, je considère que le Tout — c'est-à-dire la collection complète de ce qui est — symbolise la perfection, donc le bonheur. Mais l'individu, fragment de ce Tout, est heureux en tant qu'il appartient à ce Tout ; et, en tant que fragment, il est malheureux...

— Je vous en prie, monsieur Tréma, venons au fait. Vous n'avez pas une recette du bonheur ?...

— Sire, mon principal ouvrage est intitulé *Arithmétique du Bonheur*. Le principe est le suivant. La vie humaine est composée d'événements agréables et désagréables. Les premiers constituent le crédit ; les seconds, le débit. Ou, en d'autres termes, les premiers sont l'actif, les seconds le passif de l'existence. J'appelle vie heureuse une vie dans laquelle l'actif l'emporte sur le passif. Le problème consiste donc à diminuer le passif au profit de l'actif. Et, pour cela, j'engage mon disciple à regarder la tristesse comme la condition *sine quâ non* de la joie. Il n'y a point de joie sans tristesse : celle-ci est le repoussoir. Martyrise-toi, et les plus humbles satisfactions te seront dès lors admirables.

— C'est là votre subterfuge, monsieur Tréma ? Vous arrivez au bonheur par le martyre ?

— Par le martyre, sire.

— Eh bien ! monsieur Tréma, faites donc !... Ça ne m'étonne plus que vous soyez si mélancolique !... A vous, monsieur Hilar.

M. Hilar était tout petit, souffreteux, et toussait. Il gardait jointes sur son bas-ventre ses mains fines, gantées de blanc. Il avait la peau du crâne mobile ; et, lorsque sa pensée devenait plus intense qu'il n'est habituel de l'être aux méditations

humaines, un grand frisson de son cuir chevelu lui faisait mal et l'obligeait à se relâcher de son rêve. D'une voix frêle et monotone, il dit :

— Aristippe de Cyrène faisait aux Épicuriens ce reproche : « Vous sacrifiez à une sorte de bonheur illusoire maints plaisirs réels, qu'il vaudrait mieux attraper au passage. » Bref, Aristippe de Cyrène préconisait le plaisir, comme Épicure le bonheur. Et voilà, sire, le sujet de ma querelle avec M. Tréma.

— Je crois que vous avez raison ! — s'écria le roi Tobol. — Continuez, s'il vous plaît, et parlez-moi du plaisir.

— Épicure et M. Tréma composent une philosophie du bonheur qui est la négation même du plaisir. Ils ont, en outre, établi une hiérarchie des plaisirs qui n'est pas destinée à autre chose qu'à dénigrer les plaisirs des sens. Plaisirs grossiers, disent-ils ; et, pour flétrir cette sensualité, ils n'ont pas de termes assez injurieux. Mais, tout en haut de cette hiérarchie, ils placent une sorte de félicité abstraite, des plus niaises et que j'appelle, moi, renoncement ou ascétisme. Telle est leur idée du bonheur. Tandis que, nous autres cyrénaïques, nous disons : « O homme, n'omets aucune occasion de plaisir. Il te faut ruer sur tous les plaisirs ; et sollicite-les. Ne lâche point la proie pour l'ombre : tu serais dupe. Si tu as à choisir, choisis les satisfactions les plus vives, les plus ardentes, les plus enivrantes. Ne t'embarrasse pas de préjugés, de raisonnements et de calculs. Jouis. Et jouis par ton corps, par tout ton corps, du haut en bas. Et ne méprise pas les muses ; mais ne néglige ni Bacchus, ni Vénus, principalement ! »

Il avait dit cela avec autant de douceur que de conviction, et la fougue de sa doctrine n'animait pas son discours. Quand il eut achevé sa tirade, il fut pris d'une quinte de toux qui secoua son petit corps et lui mit les larmes aux yeux.

— C'est à merveille ! — fit le roi. — Il me semble, monsieur Hilar, que l'on ne saurait mieux raisonner. Je prends votre parti contre Epicure. Toutefois, votre système me paraît avoir l'inconvénient d'exiger de qui l'adopte une constitution robuste, un tempérament exceptionnel, prodigieux !... Et, soit dit sans vous offenser, à vous voir, on ne se figure pas que vous soyez pourvu de tels avantages physiques... Au

surplus, c'est peut-être la pratique un peu prolongée de ces plaisirs qui vous a mis en cet état de lassitude!

— Sire, — reprit sèchement le cyrénaïque, — ne m'outragez pas; je n'ai pas jamais vécu dans l'inconduite!...

— C'est l'application de votre système que vous nommez inconduite, monsieur Hilar? Je ne comprends plus!...

— Sire, je ne pratique pas. Je suis un philosophe : je spécule sur des idées. Il n'appartient pas à un philosophe de se vautrer dans le réel...

M. Basar affecta de cacher derrière sa main sa bouche qui riait. Le roi Tobol l'admonesta :

— Monsieur Basar, je vous interrogerai bientôt. Provisoirement, veuillez-vous tenir sur la réserve... Monsieur Tréma, vos objections?

— Sire, vous les avez vous-même formulées mieux que je ne saurais le faire. Le système de mon collègue conviendrait peut-être à des Titans; mais...

— C'est vrai, — fit le roi; — on n'est pas des Titans!...

— On n'est pas des Titans, on a des sens qui se disloquent vite. Avec la vie que recommande mon collègue, avec cette vie-là, je ne donne pas au plus vigoureux gaillard de votre garde royale douze mois de bonne santé.

M. Hilar, un instant, parut accablé. Mais il s'écria, aussi fort qu'il le put, — et cette sentence agita tous ses muscles :

— Douze mois de plaisir valent mieux qu'une longue existence de privation!

M. Tréma perdit toute mesure et riposta :

— Jouisseur!...

L'épithète convenait si mal à M. Hilar que M. Basar et le roi lui-même sourirent. Mais les deux optimistes s'injuriaient, se chuchotaient du latin, du grec, — des citations, sans doute, et comminatoires. — Le roi Tobol essaya vainement de reprendre son enquête. De guerre lasse, il tira sa montre et déclara :

— Messieurs, je vous donne cinq minutes pour vous mettre d'accord. Après quoi, vous me ferez connaître le résultat de votre dispute.

Et il marcha de long en large, attendant. Hilar et Tréma continuèrent à se houspiller l'un l'autre; à leurs murmures aigrelets se mêlait le rire insolent de M. Basar.

Les cinq minutes écoulées, le roi ne put rien obtenir : l'épicurien et le cyrénaïque boudaient, celui-là orgueilleux, celui-ci vaniteux; et l'un soufflait, l'autre toussait.

— Adieu, messieurs! — leur dit le roi. — Vous pouvez vaquer à vos occupations; je ne vous retiens pas.

Seul demeura M. Basar. Le roi s'écria :

— Ils sont insupportables, ma parole!

— Sire, excusez-moi, je les trouve désopilants. Mais vous leur donniez cinq minutes pour se mettre d'accord, et il y a deux mille et quelques cents ans que dure leur querelle, sans aboutir!...

— Quels imbéciles! — conclut le roi. — Et vous, monsieur, vous faites un système avec toutes ces âneries-là?

— Sire, je collectionne leurs négations. Avez-vous remarqué que leurs négations sont excellentes et empreintes d'un louable bon sens, tandis que seules sont absurdes leurs affirmations? Chacun d'eux, pris à part, ne dit que sottises; mais ils se réfutent l'un l'autre parfaitement. Or cette remarque, dont la justesse est apparue si bien au cours de ce débat, vous la feriez de même en étudiant toute la somme des métaphysiques, des éthiques, des esthétiques, des logiques, et enfin tout l'immense fatras des systèmes qu'on a construits depuis que le monde est monde.

— Qu'est-ce que vous en concluez? — demanda le roi Tobol avec impatience.

— J'en conclus, sire, que les négations l'emportent de beaucoup sur les affirmations; ou, si Votre Majesté le préfère, qu'il n'y a, pour l'homme, — je laisse de côté l'intelligence divine, qui m'est difficile à concevoir, — qu'il n'y a de vérité que dans la négation.

— Alors, vous faites un système avec des négations?

— Un système, c'est beaucoup dire. Simplement, je nie. Je nie ceci; je nie cela. Et tout ce que je trouve, en fin de compte, d'un peu positif au bout de ma dialectique, c'est une opinion nette et précise sur la congénitale faiblesse de l'esprit humain.

M. Basar s'exprimait avec facilité; on sentait qu'il prenait, à parler, un divertissement très vif. Plus il narguait l'esprit humain, plus il s'amusait visiblement. Le roi était abasourdi...

— Sire, nous ne savons rien de rien. Notre intelligence ne nous sert qu'à reconnaître la vanité de vouloir comprendre. Ah ! sire, toutes les bêtises que l'on a dites et écrites ! Votre Majesté n'a pas lu les philosophes ? Je l'engage respectueusement à s'y mettre : c'est fort plaisant ! L'homme est un dieu tombé... en enfance !

— Ah ? — repartit le roi ; — et c'est ça qui vous prête à rire ?

— Sire, je me fais une raison.

— Vous pouvez vous retirer !

Le roi Tobol manda son ministre des Sciences et Belles-Lettres. Et, sans barguigner, il lui dit :

— Ministre, préparez-moi, séance tenante, premièrement un décret aux termes duquel l'Académie royale est supprimée ; secondement, une lettre aux termes de laquelle vous remettez entre mes mains votre démission de ministre. Voilà !

* * *

« La sottise des philosophes, — réfléchissait le roi Tobol, — est immense. Et cependant ils sont le cerveau de l'humanité. Cela donne une fière idée de notre espèce !... Au surplus, cette réputation profitable, ils se la sont faite à eux-mêmes : car, s'ils se méprisent les uns les autres et ne le cachent pas, ils vantent effrontément la corporation. Et moi, je les pensionnais comme si leurs billevesées contribuaient au lustre de mon royaume !... Qu'est-ce qu'ils savent du bonheur, et du plaisir, et de la vie ? Ils ne vivent qu'à ergoter. Je supprime leurs pensions et ils vont être sur le pavé. Infortunés bonshommes ! Mais je veux offrir à mon peuple ce spectacle édifiant : les philosophes incapables de gagner leur quotidienne pitance et qui meurent de faim faute d'être aussi malins que le premier venu des manœuvres ou colleurs d'affiches... Et c'est mon peuple que je vais à présent consulter, mon brave peuple qui connaît la vie et qui, je l'espère, profite agréablement de la prospérité qu'il doit à mes travaux !... »

Le roi Tobol organisa donc, par tout son royaume, une grande consultation nationale, une sorte de plébiscite ou de

referendum sur le bonheur. Il ne disait pas qu'il songeait au jeune prince Eudémôn ; il ne trahissait pas son cher projet de réaliser une existence merveilleuse en la personne de ce bambin privilégié. Mais il posait cette question : « Quelle idée vous faites-vous du bonheur ? Décrivez la forme de bonheur que vous considérez comme la plus parfaite... » Et à qui répondrait le mieux il promettait, en récompense, des trésors.

Il ordonna que ce message fût communiqué aux journaux ; qu'en outre on en fît des prospectus qui, tirés à plusieurs millions d'exemplaires, seraient distribués au peuple ; que des crieurs ou hérauts en donnassent lecture, par les rues, afin que les illettrés eux-mêmes pussent concourir ; qu'enfin des transparents lumineux offrissent, le soir, ce texte aux yeux de tous.

Ainsi fut fait, et avec promptitude. Le roi Tobol avait signé, sur les dix heures du matin, son ordonnance. Les presses royales fonctionnèrent : à la tombée du jour, toute la ville était informée. Un gouvernement fort a des moyens de publicité considérables.

Donc, à la tombée du jour, le roi Tobol rendait visite à son petit garçon qui justement venait de s'éveiller et vagissait de contentement. Il bredouillait de vagues onomatopées, sans doute, auxquelles le roi n'attribuait pas une signification très précise ; mais une joie confuse était dans ce vain babillage. Un désir s'y manifesta si évidemment que l'intelligente nourrice dégrafa son corsage, en tira une blanche mamelle et prit contre elle le poupon. Le poupon ne fit pas de cérémonie, tendit ses lèvres et eut vite attrapé le vivace tetin ; ses petites mains appuyèrent sur le bon réservoir de lait : et il manœuvra comme il faut pour se bien alimenter. Le roi l'admirait et disait :

— C'est ça, petit diable, c'est ça ! Hardi, hardi ! Prends ta nourriture ; et régale-toi. Mange ta nourrice, hardi ! Et deviens fort, et deviens grand, et deviens un gaillard.

Et à la nourrice il demanda :

— Nourrice, il tette bien, n'est-ce pas ?

— Sire, il m'aura bientôt vidée, s'il continue ! — répondit en riant la corpulente et saine femme.

Et le roi, riant aux éclats, reprit :

— C'est à merveille ! Quand il aura mangé toute sa nourrice, je lui donnerai une autre nourrice ; et puis une autre... Va, mon petit diable, fais bombance, hardi ! hardi !...

Et le poupon, comme s'il comprenait, tetait plus fort et avec tant de gloutonnerie qu'on entendait claquer sa langue sur ses gencives ; et il coulait du lait sur ses babines. Et le roi répétait :

— Hardi ! hardi ! tu seras gris et tu auras le cœur en fête !...

La grande chambrière se mit à rire et toutes les femmes de service rirent aussi ; de telle sorte qu'une magnifique allégresse s'épanouissait autour du jeune prince, qui en était le héros charmant.

Mais dehors retentit un appel de trompette, clair, fringant et martial. Le roi Tobol s'en fut à la fenêtre, qui donnait sur une grande place. Il neigeait depuis le matin, sans discontinuer. Au travers des flocons, on apercevait le ciel crépusculaire et ses nuages teintés de pourpre diffuse. L'électricité et le gaz, proches du sol, guettaient, pour rayonner mieux, la nuit close.

Les trompettes royaux, au nombre de six, vêtus d'or et d'azur, campés sur des chevaux blancs, accompagnés de porteurs de torches, sonnèrent longtemps ; leur refrain se propageait dans l'espace, rebondissait aux monuments et par l'écho se multipliait, se compliquait. Quand le silence allait se rétablir, la fanfare alerte repartait : et l'on eût dit des régiments en liesse qui, pour de romanesques batailles, se mettent en route gaiement. Le roi Tobol se souvint de ses victoires et du gonflement glorieux de son cœur, à la minute décisive...

Tandis que les trompettes faisaient ainsi leur beau tapage, hommes et femmes de la ville affluèrent. De toutes les rues dévalaient sur la place des gens divers : bonshommes clopinants, marmots qui s'amusent de courir et délaissent soudain le jeu des boules de neige qu'on lance à l'échine du prochain, belles dames en leurs fourrures et pauvresses qui cachent contre le froid leurs mains sous leurs tabliers, — toutes les classes de la société, des mendigots aux banquiers opulents, et ceux-ci, dans leurs coupés, menaçaient d'écraser ceux-là. —

Un public se fut entassé bientôt, en cercle, autour des six trompettes opiniâtres. On sortait en hâte des maisons, des cafés. Il y eut de la confusion, et même du désordre, à tel point que la police sévit.

Le roi Tobol, de sa fenêtre haute, regardait son peuple. La sonnerie des trompettes l'exaltait et les mouvements de la foule excitaient en lui de pareils mouvements : il se sentit l'âme de son peuple, et il s'enorgueillit et triompha.

Les trompettes se turent. Le silence qui se fit alors, vaste et puissant, agit sur la foule plus encore que la musique : une sorte de stupeur régna, quelques secondes. L'attente immobilisait cette foule ; et l'on eût dit que cédait enfin sa patience, lorsque la voix du héraut retentit. Elle déclamait, cette voix, et presque chantait :

— « Le roi Tobol à son peuple... Je m'adresse à chacun de vous en particulier, mes sujets loyaux, et vous invite à me faire connaître ce qu'est, à votre avis, le bonheur. Il ne s'agit pas d'autre chose que de me dire, par lettres missives, comment vous concevez que l'on puisse être heureux ici-bas, à quelles conditions et au moyen de quels stratagèmes. A qui me répondra le mieux, je promets ma faveur spéciale... »

Le roi, qui avait composé lui-même ce message et le savait par cœur, ne s'attendait pas à ce qu'il revêtit ce caractère de solennité poignante. Les phrases, par l'emphatique héraut proférées, semblaient des strophes et tout le message un poème, — un poème que l'idée du bonheur emplissait magnifiquement. — Et le vieux roi, le front à la vitre, l'oreille tendue, suivait avec ardeur la déclamation de son rêve, marquant la mesure, sans le vouloir, des hochements de sa tête et tressaillant aux à-coups du rythme. Quand vint la phrase dernière, où il promettait sa faveur spéciale, un grand élan de générosité orgueilleuse le souleva : que ne pouvait-il donner? Il était riche par la guerre et la victoire, et ses prodigalités manifesteraient sa puissance. Une seconde, sa royauté s'épanouit en rayonnante gloire dont il se crut auréolé.

Mais, la lecture achevée, les trompettes royaux et le héraut s'en allaient. La foule parut déconcertée, fut silencieuse et puis s'éparpilla. N'avait-elle pas compris? Le roi comptait voir naître en elle un sublime enthousiasme à ces paroles de

bonheur qu'une voix formidable avait répandues. Et cette foule, soudain, se disséminait, hésitante, troublée, comme si ces belles paroles ne lui étaient pas intelligibles, comme si ce rêve de félicité ne la touchait pas. Le roi frémit : son peuple l'avait déçu...

Les bambins retournèrent à leurs boules de neige et à leurs glissades où, l'un tombé, les autres à la file s'écroulaient ; cette gaieté reprit, oublieuse de tout. Les équipages démarrèrent et disparurent. Les buveurs se réinstallèrent aux cafés... Peu s'en fallut que le roi n'ouvrît la fenêtre et n'admonestât ces badauds. Il avait déjà le poing sur l'espagnolette lorsque la grande chambrière, effarée, glapit :

— Sire, par pitié, n'ouvrez pas : le prince s'enrhumerait !

Le roi fut immobile et soucieux. Il ne répondit pas et continua de regarder la grand'place où la neige tombait : il se figura que de pareils flocons, froids et légers, ensevelissaient en son cœur son espoir. Il souffrit intimement. Et puis, peu à peu, restes de cette foule disloquée, des groupes se formèrent où il fut évident qu'on épiloguait au sujet du message royal. Les bavardages s'animèrent. Le roi distingua des gestes, des sourires, des bras qui se levaient et faisaient le signe de l'étonnement, des index qui soulignaient des objections, et des bouches ahuries qui demeuraient béantes.

« Est-ce que, par hasard, ils n'y connaîtraient rien, eux comme moi ? » — se demanda le roi Tobol avec inquiétude.

Mais arrivèrent les distributeurs de prospectus. Ils couraient et l'on se précipitait à leur rencontre et l'on s'arrachait le document. Qui le tenait le lisait et le commentait. Enfin s'allumèrent, à la façade de plusieurs édifices, les transparents où, en lettres gigantesques, le roi s'adressait à son peuple. De sa fenêtre, il les vit qui attiraient le populaire comme un lumignon les insectes nocturnes. Il y en avait de tout proches et d'autres, par les rues, qu'on devinait à la lueur émanée d'eux. Alors la ville sembla illuminée pour une fête ; et l'on s'agita, et les chansons commencèrent et les hurrahs et les vivats et l'hymne national et toute cette gaieté qui naît spontanément au cœur des capitales.

« Ils comprennent, — se dit le roi Tobol ; — voici qu'ils comprennent enfin ! Il leur a fallu quelque temps. C'est bien

naturel. Cette question que tout à coup je leur jette les prend au dépourvu. Pauvres diables qui ne songeaient pas trop à réfléchir. Ils étaient heureux sans y penser aucunement. Et moi, je leur demande soudain : « Qu'est-ce que c'est que votre bonheur ? » Alors, ils se demandent à leur tour s'ils sont heureux et, avant qu'ils se soient répondu à eux-mêmes, ils sont penauds. Mais voici qu'ils se répondent : « Oui », je l'imagine ; et aussitôt ils entrent en allégresse. Bonnes gens, bonnes gens, je vous ai donc rendu service, une fois encore, en vous invitant à savoir que vous êtes heureux. Vous en aviez le sentiment obscur et vous en aurez la claire conscience, plus claire à mesure que vous y penserez davantage... »

Une farandole s'organisa sous les fenêtres du palais royal. Il y eut des chutes dans la neige ; de belles filles y laissèrent voir leurs chevilles et quelquefois leurs jambes... Le roi se disait encore :

« Ce brave peuple est beaucoup plus heureux qu'il ne s'en doutait. C'est peut-être qu'il n'est pas bien difficile à contenter. N'importe !... Et qui oserait déclarer médiocre un bonheur qui fait ainsi se trémousser par la neige et chanter cette centaine de mes sujets les plus pauvres ?... Seulement, seulement, — et le roi souriait avec bonhomie, — il ne faut pas perdre la tête, bonnes gens ! Il faut réfléchir, afin de répondre à ma question. Je vous interroge. Il faut me dire le motif de votre joie, et précisément. Attention, s'il vous plaît ; attention !

Le petit prince Eudémôn ne tetant plus et ne dormant pas encore, le roi Tobol le prit entre ses bras et l'approcha de la fenêtre et lui montra ce peuple gai :

— Regarde, petit prince Eudémôn, cette foule de tes sujets qui est gaie infiniment plus que le roi ton père ne le fut jamais. Chacun de ces braves gens a son petit bonheur dans l'âme, qui le fait danser et le fait chanter. C'est ton peuple. Et tout le bonheur qui est là, éparpillé, je vais le rassembler en toi, ingénieusement, de telle sorte que tu deviennes la somme de toutes les joies et l'exemple de la félicité parfaite. Et je ne veux pas qu'il existe nulle part aucune bribe de bonheur que tu ne possèdes. Ah ! tu vas être en vérité, petit prince Eudémôn, le roi de ce peuple heureux, le véritable roi que je ne fus point. Mais salue un peu ces braves

gens qui s'apprêtent, sans le savoir, à te composer ton bonheur, comme les abeilles font leur miel délicieux...

Le petit prince se mit à pleurer; les berceuses durent le consoler et l'endormir. Tout de suite le roi Tobol le leur avait cédé, tant le décevaient et l'effaraient ces larmes subites...

— Pourquoi pleure-t-il? — demanda le roi Tobol à la grande chambrière, avec une émotion qu'il ne put dissimuler.

— Sire, — répondit-elle, — le prince l'ignore lui-même : tous les bébés pleurent ainsi...

— Pourquoi? — répéta le roi, — pourquoi? Souffre-t-il? ou bien éprouve-t-il une contrariété quelconque?

La grande chambrière n'eut pas autre chose à répondre que :

— Tous les bébés pleurent ainsi...

Le roi Tobol s'en fut, disant :

— C'est une bien fâcheuse chose! fâcheuse chose!...

Un nuage de mélancolie était tombé sur son espoir... Il se coucha et ne put aisément trouver le sommeil. Une idée le hantait, celle de tout son peuple qui était aux prises avec la notion du bonheur. Et il se figurait chaumières et palais occupés à lui répondre, paysans et seigneurs songeant à leurs félicités les meilleures, analysant leur existence quotidienne, y séparant le bon du mauvais et, de leur médiocre histoire, tirant les agréables souvenirs, comme d'un sable un peu mêlé les chercheurs d'or savent extraire le précieux métal ou comme un habile joaillier délivre de sa gangue impure un diamant. Et il se figurait maris et femmes discourant et se consultant et, dans le passé, repêchant de bien savoureuses minutes... Poussière d'or et poussière de diamant et poussière de souvenirs, — tout cela remis au creuset ferait un prodigieux joyau : le roi vit en rêve cette couronne plus haute que les nuages, plus rayonnante que le soleil, plus étincelante que les nuits d'étoiles.

***

A son réveil, le lendemain matin, de très bonne heure, le roi Tobol apprit que le ministre de l'intérieur demandait à le voir d'urgence; il s'excusait de l'importunité, mais insistait respectueusement pour obtenir audience sans retard.

— Qu'il entre ! — dit avec ennui le roi.

Il fit redresser ses oreillers par son valet de chambre et se mit sur son séant.

— Qu'est-ce que c'est encore, ministre ?... Je ne puis donc avoir un peu de repos, sans que votre inquiétude perpétuelle me vienne relancer ? Qu'y a-t-il ?

— Sire, les républicains...

— Eh bien ! mon ami, n'arriverez-vous jamais à concevoir que les républicains n'aient pas sur le gouvernement nos opinions ?

— Sire, c'est grave : lisez...

Le ministre tendit au roi le journal des républicains; il portait en « manchette » ces mots :

UN OUTRAGE DU ROI TOBOL A SON PEUPLE

Et le roi lut :

Il ne suffit plus au roi Tobol de pressurer son peuple, de le laisser mourir de faim, de l'abandonner à sa misère : il l'outrage. Comment apprécier autrement le scandale d'hier ? Demander au peuple qui souffre ce qu'il pense du bonheur, n'est-ce pas se moquer de lui ? Il siérait de ne parler point du bonheur dans une ville où la misère habite. Au pauvre peuple de juger l'acte du roi. Cette subtile cruauté, cette offensante ironie a quelque chose de néronien : le roi Tobol ne mettra-t-il pas quelque jour le feu à la capitale pour s'offrir le spectacle d'un bel incendie ? Mais négligeons l'avenir : c'est assez du présent pour démontrer au peuple qu'on se moque de lui et qu'on le hait. Le peuple tolérera-t-il qu'on le traite ainsi ? Nous ne le croyons pas et nous comptons sur un vaillant réveil de la dignité populaire. Assez d'outrages ! La patience du peuple est à bout; l'heure est aux représailles nécessaires ! Citoyens, faites voir qui vous êtes !...

— Ils vont un peu loin, — conclut le roi.

— Sire, — reprit le ministre, — c'est le résultat de votre excessive bonté. La presse libre, c'est la révolte bientôt déchaînée. Mais donnez-moi l'ordre d'arrêter les meneurs...

— Un instant, ministre !... A bien réfléchir, ils n'ont peut-être pas tout à fait tort... Le peuple est-il vraiment si misérable ?

— Mais non, sire ! Ils exagèrent... En tout cas, il importe d'aviser au plus tôt. Si nous temporisons, nous ne serons plus maîtres des événements...

— Nous attendrons les événements, ministre.

— Mais, sire...

— Telle est ma volonté.

Demeuré seul, le roi Tobol s'enfonça de nouveau sous ses couvertures. Il appuya sa tempe gauche sur l'oreiller, ferma les yeux et s'attrista... Certes il avait agi précipitamment et de telle sorte qu'il méritait un peu les reproches des républicains. Il songea qu'il avait mis de l'amertume dans l'âme de son peuple et que son peuple désormais souffrirait davantage et qu'il en serait, lui, la cause. Et puis, il se souvint des farandoles de la veille et il se demanda si les républicains ne fomentaient pas ce mécontentement qu'ils exploitaient... « Néronien » ! — ce mot le fit sourire...

« Ils ont un langage ampoulé », — se dit-il.

D'un mouvement brusque, il saisit le journal. Il relut l'article. Il y trouva de l'emphase inutile et désira se persuader qu'il y avait en tout cela plus de rhétorique, en somme, que de vérité manifeste... Un peu de vérité, pas mal de vérité, pourtant!... Le roi Tobol était avec lui-même trop sincère pour se vouloir dissimuler cette tristesse qu'on avait résumée là grossièrement.

Il se leva, et toute la matinée, remua des idées sombres. Il se renseigna sur la nuit qu'avait passée le prince Eudémôn : — une bonne nuit... Mais il ne put se résoudre à l'aller voir, à lui montrer une figure morose. Nombre de lettres, en réponse à la question qu'il avait posée, étaient arrivées déjà. Les services compétents les avaient classées sous la rubrique : « *Referendum* sur le bonheur ». Il différa de les lire, tant le bonheur, ce matin, lui semblait un paradoxe effronté, et tant il avait mal à la tête !

Dans son fauteuil, les paupières mi-closes, le front pesant, il discutait avec les républicains. Il rétorquait leurs arguments, il leur reprochait leurs faciles diatribes et leur disait :

« Je voudrais bien vous y voir ! »

A bout de dialectique, il entamait une apologie de ce genre :

« Je ne suis pas un fainéant satrape; je n'ai jamais été heureux : si vous êtes jaloux de moi, c'est que vous ignorez mes misères et mes souçis et mes angoisses quotidiennes. Injustice, injustice !... »

Et, sans le vouloir, il s'exagérait à lui-même la douleur de sa vie, au point de se transformer, à ses propres yeux, en un véritable Christ royal qui assume toute la souffrance de son peuple. La migraine donnait à ce symbolisme une sorte de réalité poignante...

Il ne déjeuna que d'un œuf à la coque et d'une côtelette. Et il se félicitait de sa frugalité, lorsqu'il ouït le son d'une trompe qui, dehors, éclatait en jérémiade. Il s'approcha d'une fenêtre, comme la veille il l'avait fait pour entendre le héraut déclamer son épître au peuple ; et il vit, au fond de la place, une foule nombreuse qui tâchait d'affluer vers le palais et en était empêchée par la police.

— Que la police se retire et laisse le peuple venir à moi ! — cria-t-il. — Communiquez cet ordre tout de suite.

Les valets se hâtèrent. A travers le rideau de la fenêtre, le roi regardait le conflit de ses agents et de son peuple. La garde à cheval sortit, à la rescousse, et bientôt rentra, l'ordre royal l'ayant touchée. Peu après, la police, elle aussi, se repliait, s'ouvrait à droite et à gauche et laissait le chemin libre au peuple.

La foule ne se précipita point avec rage. A peine les premiers rangs eurent-ils, lorsque céda la résistance devant eux, un mouvement d'offensive. Le roi vit circuler autour de ces gens des personnages vifs et affairés, qui se multipliaient, donnaient des ordres : on eût dit, avant une revue, des sergents soucieux de vérifier que tout va bien. Et ils ressemblaient mieux encore à des régisseurs qui soignent l'entrée d'une figuration... Un défilé se préparait. Il se mit en branle; et alors les organisateurs disparurent, modestement.

La trompe au son plaintif retentit encore et traîna longuement sa mélancolie indiscrète. Le roi comprit qu'elle répondait en moquerie aux fanfares de la veille et qu'elle appelait le roi comme, la veille, les trompettes royales appelaient le peuple; mais à chacun sa musique, et celle du peuple affectait d'être lugubre, pareille aux cris d'une bête malade et pourchassée.

« Tout cela n'est pas d'un très bon goût! » — songea le roi.

Le cortège se répandait sur la grande place. Il commença d'en faire le tour. Il évolua comme un gros serpent lourd qui

se déploie et qui a des secousses nerveuses. Un premier peloton, la tête du reptile, était précédé d'un écriteau que deux hommes portaient et où se lisaient, en lettres rouges sur fond noir, ces mots :

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR?...
NOUS AVONS FAIM!

Assurément le roi put observer que cette foule n'était pas replète. Mais surtout les deux porteurs de l'écriteau sinistre se distinguaient par leur maigreur incomparable : on les avait choisis! Le roi ne fut pas sans apercevoir l'habileté...

« Au reste, — pensa-t-il, — je compose de gaillards superbes ma garde privée : c'est afin de communiquer au peuple une forte idée de ma puissance. Et le peuple, pour me marquer l'insuffisance de sa nourriture, m'exhibe ses plus démonstratifs échantillons. Quoi de plus naturel? Nous sommes à deux de jeu!... »

Ainsi, le roi Tobol, homme avisé, soupçonna vite l'artifice des républicains; et ce lui fut une raison suffisante de ne pas trop s'émouvoir. D'ailleurs, il constatait avec plaisir l'ordre parfait de la manifestation. Pas de tumulte, pas de cris : une sorte de procession quasi religieuse, où seules étaient subversives les bannières. Bref, une émeute telle qu'en peut résolument souhaiter le plus craintif des potentats.

Toutefois, à se prolonger, ce défilé manquait d'agrément. Le roi Tobol, en dépit de son scepticisme circonspect, s'attristait à la vue de ces pauvres hères, si hâves et si mal en point. Il apercevait de farouches visages dont les yeux brillaient singulièrement. Pour les examiner mieux, il était tenté d'ouvrir la fenêtre, de se pencher à son balcon vers la misère de son peuple. Mais il redouta d'exciter ces colères somnolentes, de provoquer leur éveil terrible; et il ne souleva même pas le rideau brodé qui le cachait assez bien.

Quatre par quatre passaient les mal nourris; et ils étaient au nombre d'un millier : vieillards cassés qui s'appuyaient sur des cannes ou des béquilles et se traînaient malaisément, une jambe ayant grand'peine à suivre l'autre, la tête tombant sur la poitrine, dont les poils se mêlaient à ceux de la barbe; femmes chétives, qui allaitant de plus chétifs marmots, qui

affectant une douleur où subsistait de la coquetterie, — comédiennes qui avaient bien tort de maquiller une souffrance trop réelle... Le roi Tobol eut pitié d'elles infiniment. Il se dit :

« La pauvreté n'avilit pas moins les âmes que les corps... »

Et il se dit aussi :

« Le mensonge est si naturel aux femmes qu'elles mentent même pour dire la vérité!... »

Des enfants pâles et souffreteux s'amusaient visiblement de ce cortège où ils avaient place; et quelques-uns faisaient les petits hommes, se dandinaient, avaient conscience de leur rôle; d'autres baguenaudaient et voulaient rire, mais leurs parents les rappelaient à l'ordre rudement.

Après le symbole des affamés, un deuxième groupe s'avançait, précédé de cet écriteau :

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR?...
NOUS AVONS FROID!

De fait, une bise soufflait qui soulevait la neige du sol en tourbillons. Au moment où l'écriteau passait devant les fenêtres royales, une bourrasque le secoua et faillit chavirer les porteurs.

« Si le ciel contribue à la mise en scène si opportunément, — songea le roi, — serait-ce que Dieu lui-même est devenu républicain?... »

Badinage! Il avait trop de sagesse pour diviniser les hasards et les coïncidences: en outre, il savait que les dieux n'ont rien à gagner au gouvernement populaire : la monarchie céleste a partie liée avec les monarchies d'ici-bas!...

Nous avons froid!... Les malheureux étaient, en effet, peu vêtus, — les hommes de blouses et de pantalons en loques, les femmes de robes si légères que leur forme frissonnante s'y dessinait. — Les joues étaient bleuies, les nez rougis et les lèvres exsangues. Les chaussures, en ruines, béaient, prenant la neige, la happant à chaque fois qu'elles tapaient sur le sol. Et d'aucuns allaient pieds nus. Le roi Tobol, certes, avait connu, à la guerre, la lancinante onglée. Il avait subi l'assaut des nuits glacées où le vent griffe et coupe les visages, tandis que le front chauffe sous un cercle rivé aux

tempes. Il s'était endurci peu à peu; sa peau moins douillette, sa chair moins tendre résistaient mieux. Mais, à la vue des pauvres pieds nus dans la neige, il éprouva au cœur un serrement pénible. Et telle fut sa compassion qu'il eût voulu ouvrir à deux battants les portes de son palais et appeler à ses cheminées bien flambantes ces marcheurs aux orteils saignants...

Le ministre de l'intérieur entra. Il s'excusait. Mais, disait-il, à moins de braver Dieu, l'on ne pouvait laisser croître ainsi le péril : c'était la révolution, la jacquerie, qui préludait; le roi s'acharnerait-il à ne pas réprimer un tel désordre?...

— Approchez, — dit le roi Tobol, — et regardez avec moi, ministre, ce cortège qui n'est pas à notre honneur. Regardez!

— Sire, c'est un coup monté par les républicains. Tout cela est artificiel...

— Regardez! — répéta le roi. — Et ne vous pressez pas de conclure : nous avons le temps, nous avons le temps!...

Le ministre se tut, par obéissance; mais il frémissait de colère et d'effroi.

Un troisième écriteau parut :

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR?...

NOUS AVONS PEUR!

— De quoi ont-ils peur? — fit le roi. — Ah! oui, de mes cruautés néroniennes, je me souviens!... Ils se demandent si je ne vais pas mettre le feu aux quatre coins de la capitale, afin de m'offrir le spectacle d'un bel incendie. Au reste, ils en profiteraient, j'aime à le croire, pour se réchauffer... Cette peur n'est pas bien raisonnable!

Ils tremblaient, à vrai dire. Mais la faim, sans doute, et le froid y étaient pour autant que la peur. On avait un peu puérilement réparti en trois groupes la misère du peuple; et la faim tenaillait les effarés, comme le froid glaçait les affamés. N'importe! la misère du peuple était tout entière là et, sous les yeux du roi, défilait.

— Combien sont-ils? — demanda le roi Tobol.

— Trois mille, — répondit le ministre.

Il ajouta :

— C'est peu de chose, dans une ville de quinze cent mille habitants. Et Votre Majesté peut être sûre qu'on les a payés.

— Tant mieux ! — dit le roi. — C'est autant de gagné pour ces pauvres diables. J'en suis content.

Le cortège s'achevait lentement; les dernières files passèrent, plus nonchalantes, moins démonstratives. Il y avait des badauds parmi elles, voire des plaisantins. Le lourd serpent, ayant fait le tour de la place, se retirait, suivi de sa queue frétillante.

Quand il eut à peu près disparu, le roi put voir, au fond de la place, un petit groupe d'une dizaine de messieurs, corpulents pour la plupart, habillés en bourgeois, coiffés de feutre, un peu négligés seulement dans leur tenue, les cheveux longs et l'air désinvolte : les organisateurs de la manifestation. De ce groupe bientôt se détachait un ventre, enveloppé d'un flottant macfarlane, surmonté d'une barbe noire et, à cause de la neige, d'un capuchon. Le personnage prit dans sa poche une lorgnette de spectacle et la braqua sur le palais royal, en fouilla les fenêtres, l'une après l'autre, afin de vérifier que le roi Tobol était là, qu'il avait vu la manifestation.

— C'est Fougasse ! — dit à son ministre le roi. — Ce bon Fougasse est en peine de savoir s'il m'a bien offensé...

— Je vais — s'écria le ministre — le faire arrêter sur-le-champ ! Tout cela est son œuvre...

— Je le croirais volontiers, — reprit le roi ; — ce cortège était composé comme un discours de lui : en trois points, oui, et redondant. Sa manière n'est pas bien subtile ni variée. Mais gardez-vous de l'arrêter : il m'est indispensable. Sa grosse ambition l'engage à discipliner les forces populaires dont il a besoin, comme moi je refrène l'ardeur de mes armées afin de les avoir bien en main. Notez qu'il est bon diable, au fond : personne ne ressemble à un révolutionnaire moins que lui. S'il devient dangereux, quelque jour, je le nommerai ministre de l'intérieur à votre place : et il sera la complaisance même. Je l'aurais pris déjà, croyez-le bien, s'il ne me rendait de plus grands services comme gardien de la populace. Brave Fougasse !... Mais je veux répondre à mon

peuple avec courtoisie. A ceux qui ont faim, je donnerai de la nourriture ; à ceux qui ont froid, des vêtements ; à ceux qui ont peur... qu'est-ce que je pourrais bien leur donner?

— Rien, sire ; je vous en supplie! Surtout, ne les tranquillisez point! La peur qu'ils éprouvent est notre meilleure sauvegarde.

— Je vous dis — repartit le roi — que notre sûreté repose sur Fougasse!... Mais habillez-moi, nourrissez-moi ces pauvres diables. Ceux qui ont peur n'ont pas si peur que ça, tout compte fait... Achetez-moi dans les magasins de la ville quantité de vêtements et d'aliments et annoncez que, demain matin, de gratuites distributions seront faites, sur le perron de mon palais, à tous nos chers indigents. Hâtez-vous et n'économisez ni votre peine ni ma fortune... Du reste, pas de folies : je désire taquiner un peu Fougasse ; mais je me ferais un scrupule de lui enlever sa clientèle... Oui, je comprends que vous ne m'approuvez pas, ministre ; il n'importe, je vous assure!... Vous n'entendez rien à mon bon plaisir.

Le roi Tobol, ayant ainsi congédié son ministre, s'écarta de la fenêtre. La place avait repris son aspect de chaque jour. La neige voltigeait ; le ciel était bas, pesant, l'atmosphère molle. Le peu de lumière qu'il y avait semblait émaner du sol neigeux, tandis que le ciel était noir et qu'on s'étonnait d'en voir tomber des flocons blancs. Les gens qui passaient n'allaient pas vite, mais glissaient, dérapaient et, à chaque pas, gaspillaient un peu d'énergie ; ils avaient l'air de n'avancer qu'en rechignant, comme s'ils ne savaient pas trop où aller plutôt qu'ailleurs, comme si leur désir s'était évanoui dans la torpeur environnante et n'aiguillonnait plus leur fatigue.

Le roi Tobol dut s'avouer qu'au total cette matinée l'avait péniblement ému. La migraine, en s'éloignant, lui laissait une lassitude désagréable. Il ne sut que faire ; et, comme il avait l'habitude de l'action, le désœuvrement lui fut odieux. S'occuper du bonheur?... Une seconde, il se demanda s'il ne se mettrait pas à lire les réponses qu'il avait reçues... Mais il était, pour le moment, dégoûté de l'opinion populaire. Il dédaigna cette besogne, alla et vint par son cabinet de travail, traîna, ouvrit des dossiers et les ferma, des livres et les rangea, compta les pas qu'il faisait d'un mur à l'autre, se

rabâcha des projets et des soucis, repoussa très hâtivement l'image de la petite reine, qui se présentait sans qu'on l'eût appelée, pesta contre des domestiques lents à obéir, se désola sans qu'un chagrin tout à fait précis en fût la cause, crut qu'il se désolait pour mille et mille chagrins, s'ennuya dans son jardin d'hiver, dans sa galerie de tableaux, dans sa bibliothèque, et, sur les cinq heures du soir, sans souper, se coucha.

***

En vieux militaire qui s'est accoutumé jadis à prendre du sommeil dès qu'il en avait l'occasion ou le loisir, et quelle que fût l'heure, il s'endormit tout de suite et, jusqu'au lendemain, ne fit qu'un somme. Mais il s'éveilla tôt, avec le jour, et, comme il était dispos, résolut d'employer cette matinée utilement.

Le détail de la précédente journée lui revint en un clin d'œil et avec une netteté dont il fut satisfait. Sa lucide pensée se promenait dans tout cela très allègrement et raisonnait. Il comprenait à merveille que cette manifestation si correcte n'était pas spontanée. Il fut de nouveau reconnaissant envers le gros Fougasse.

« Ces petites émeutes bien réglées amusent le peuple, — songea-t-il, — et le détournent des émeutes véritables où il se lancerait : et alors, sauvage, il casserait tout. Il faut des meneurs : c'est eux qui mettent de l'ordre dans l'indiscipline populaire... »

Les affamés, les frileux et les peureux qu'il revit en souvenir ne l'attristaient plus guère... Toutefois, il voulut en avoir le cœur net.

Il réfléchit qu'il ne connaissait pas beaucoup son peuple. Un roi ne se renseigne pas facilement. Ses ministres ne lui racontent que ce qu'ils jugent opportun de lui révéler, ne lui laissent voir que ce qui ne trahit ni leur infidélité ni leur sottise. Ils l'entretiennent en bon état d'ignorance, comme les fillettes à qui l'on peint la vie en rose, comme les enfants à qui l'on affirme qu'on les trouva dans un chou... La candeur des potentats est une sorte de virginité tardive et ridicule...

« Et leur excuse quelquefois ! » — songea le roi Tobol.

Et il reprit, tout haut, riant fort :

— Mais moi, je veux perdre cette innocence !...

Il sonna son valet de chambre, qui, somnolent encore, l'habilla. Le roi Tobol, en gourmandant ce paresseux qui lui présentait mal sa culotte, se rappelait qu'un jour il avait déjà eu l'intention d'« aller au peuple », comme il l'annonçait alors pompeusement... A cette époque, il soupçonnait son premier ministre de garder pour soi une partie des sommes qu'il destinait aux indigents : il sortit, déclarant qu'il procéderait lui-même à une enquête rigoureuse; mais le premier ministre eut soin de susciter un petit attentat pseudo-anarchiste, qui ne fit de mal à personne et cependant suffit à persuader le roi de rentrer chez lui... Cette fois, il n'aurait pas l'imprudence de confier à personne son projet. Il sortirait, dès le jour levé, seul, et visiterait à l'improviste les quartiers pauvres de sa capitale.

Sa toilette achevée, il congédia son valet de chambre, enfila une pelisse de luxe discret, en releva le col, y dissimula sa longue barbe, se coiffa d'un chapeau quelconque et descendit avec précaution l'escalier. Quand il fut à la porte du palais, il éprouva quelque peine à en obtenir l'ouverture; il admira cette juste observance de la consigne, mais en souffrit. Les hussards de service hésitaient à le reconnaître.

Dehors, il se réjouit. L'escapade l'enchantait.

Il faisait un petit froid sec. La neige dure grinçait sous les semelles avec le bruit d'une soyeuse étoffe qu'on froisse. L'air vif agaillardit le roi. Il se disait :

« Je vais rendre visite à mon peuple; je vais voir si mon peuple est heureux ou malheureux... »

Il regardait devant lui la belle nappe de la neige tombée la nuit et qu'à cette heure matinale on n'avait pas encore foulée. Le soleil naissant y jetait des reflets roses ou vermillonnés; dans leurs traînées mates brillaient de place en place les facettes de minuscules cristaux. D'un arbre churent d'épais flocons. Un corbeau s'y était posé lourdement. Il s'envola bientôt et descendit jusqu'au sol. Ses ailes, en arrivant, éventèrent la blanche poudre; et il fut là une tache noire et absurde. Il repartit, en croassant...

— Tu ne trouves pas à te loger, grande bête? — lui dit le roi.

Un homme passa. Il laissait derrière lui la marque de ses souliers. Comme la belle neige en était meurtrie, le roi se fâchait à part lui contre le maraud. Mais il se retourna bientôt et vit la file pareille de ses pas...

« J'en fais autant que lui, — pensa-t-il; — seulement, à condition de ne pas me retourner, je n'en sais rien. Il vaudrait mieux vivre en ne regardant pas derrière soi. »

Il épiloguait ainsi volontiers, combinant les détails de la route avec ses réflexions et philosophant allègrement, par ce clair matin d'air vif et de facile réveil.

Mais il s'aperçut qu'on le suivait : deux agents cyclistes étaient à ses trousses. Il en conçut une ardente colère : tout l'agrément de la promenade était perdu... Il ordonna aux fins limiers de rebrousser chemin, sous peine d'ennuis, et il songea :

« Fougasse est plus libre que moi... Je suis jaloux de Fougasse ! »

Peu à peu, la ville se réveilla. Des contrevents s'ouvrirent, claquèrent des murailles, en secouèrent les guipures de neige qui s'y étaient, la nuit, posées. Aux portes, parurent des servantes : elles déblayèrent les seuils, battirent des tapis et se soufflèrent dans les mains pour se réchauffer. Demeures bourgeoises. Le roi Tobol imagina les flâneries en la tiédeur des lits et les cafés au lait qu'on hume. Il longeait ces confortables maisons. Il en regarda les fenêtres, qu'il trouva bien calfeutrées, voilées pour la plupart d'épais rideaux. Il se figura de paisibles existences, un peu monotones mais douces dans leur monotonie. Et il conclut :

« Mes bourgeois sont bien logés. »

Il s'en félicita ; mais il voulut voir le peuple. Il prit donc de laides rues, qui étaient déjà, comme en plein jour, animées, grouillantes. De noires masures les bordaient et il en sortait, avec des cris, une odeur désagréable. C'est la première impression que l'on ait de la pauvreté, cette odeur fade, écœurante, qui résulte de la cuisson des viles nourritures. Le roi Tobol en fut péniblement affecté. Il se souvint des cantonnements militaires, où jadis il entrait à l'improviste, quand

l'armée était en campagne avec lui. On faisait cuire, dans des marmites de fer-blanc, du bœuf et des pommes de terre et de la graisse de mouton qui sentait fort. Les soldats aimaient cette cuisine et, leur petite pipe aux dents, guettaient l'heure de s'en repaître. Ils chantaient; ils n'étaient pas tristes ni moroses, en dépit de la rôdante mort et des fatigues inévitables. Eh bien! les gens de ce faubourg n'avaient-ils point, eux aussi, le bœuf et les pommes de terre? en outre, la sécurité de la paix! Le bœuf et les pommes de terre dans l'eau qui chauffe!... Par les portes qui fermaient mal et par les tuyaux des poêles, qui au travers des vitres sortaient des galetas, il s'exhalait une fumée de bon augure...

— Ils ont faim? — murmura le roi Tobol: — eh bien, ils mangent. Ils ne sont pas plus tôt hors du lit qu'ils allument leur fourneau; et, s'ils ont vraiment faim, ce rata médiocre les satisfait. Tant mieux, s'ils ont faim : j'en complimente leurs estomacs. Ils ont, plus exactement, de l'appétit.

Le roi Tobol fut goguenard et ne s'aperçut pas tout de suite qu'il l'était. Il en prit conscience un peu plus tard; et alors il en conçut de l'humeur. Aux logis ouvriers succédait un quartier sinistre : échoppes de planches, roulottes bohémiennes, repaires farouches. Et là, point de feu. Des enfants à peine vêtus regardaient ce passant. Ils mendièrent, balbutièrent une confuse plainte que la petite main tendue expliquait. Le roi n'avait pas d'argent sur lui: comme, d'habitude, il ne sortait pas seul, un aide de camp se chargeait de porter la bourse royale et d'en tirer les aumômes. Les quémandeurs devinrent plus nombreux et pressants : aux bambins se joignirent des filles mal nippées et des hommes; la requête des uns comme des autres, d'abord geignarde et obséquieuse, se fit exigeante et quasi menaçante. Le roi Tobol affirmait qu'il n'avait rien, qu'il était désolé. Il fut sur le point d'ajouter qu'on allât au Palais, où des vêtements et des vivres seraient tout à l'heure distribués; mais il se tut, craignant de se révéler comme le roi, de se trahir.

Un grand voyou dégingandé lui cria :

— Laisse-moi chercher dans tes poches; et je te parie que j'y trouverai des ors!...

Cette parole eut un vif succès. Un mouvement se fit, parmi

les dépenaillés, et le roi Tobol crut qu'on allait se jeter sur lui et le fouiller, l'assassiner, s'il résistait. Il eut peur : il se demanda s'il était lâche. Il s'arrêta et, fier, regarda cette foule.

— Et puis, ne fais pas le malin ! — reprit le voyou.

Le roi sentit peser sur lui une haine envieuse, acharnée, Il tourna les talons et s'enfuit; des huées l'accompagnèrent. Une crapuleuse fillette tira et secoua le bas de sa pelisse et, d'une baguette, le frappa...

— Tape ! — lui criait-on.

Elle tapait de son mieux ; mais, ayant butté contre un caillou, elle dégringola. On rit. Le roi parvint à s'éloigner. Un fiacre qui sortait de son dépôt lui fut une aubaine. Il y grimpa et donna l'adresse du Palais. Le cocher le reconnut et le salua, et puis fouetta sa vieille haridelle...

Une lourde tristesse accablait le roi Tobol, durant ce retour, une tristesse diverse où il y avait de la pitié, de la colère, de la rancune. Certes, il plaignait ces misérables. En outre, il les détesta. Qu'est-ce qu'ils avaient à réclamer de lui ? De quel droit s'adressaient-ils à lui ? Arrière, ces gens ! Est-ce qu'il ne s'était pas, trente années durant, tourmenté pour eux et privé pour eux de tout repos ?... Échec de son labeur !... Eh bien ! qu'y pouvait-il ?... Et alternaient dans son cœur le désir d'essayer encore et la certitude de ne réussir point. Il se disait qu'il assumerait cette tâche : l'extinction du paupérisme ; et qu'il y donnerait toute sa vie, toute la fin de sa vieille vie, — oui, ces années dernières qu'il s'était égoïstement réservées !... Il en fit à son peuple indigent l'abandon. Petit à petit, cette idée se développa dans son esprit, et s'épanouit en charité souveraine, et bientôt même se magnifia de telle sorte qu'il rêva de bonheur universel. Au jeune prince Eudémôn se substitua la foule souffrante et qu'il fallait tirer de la souffrance vers la joie. Le bonheur de la foule, — son règne aboutirait là !

Mais soudain, comme tombe du ciel où il s'exaltait un oiseau tué, — ses ailes défaillent, sa tête pend, et il vient heurter le sol lourdement, — le rêve du roi s'abattit.

« Ils sont trop ! — pensa le roi. — Ils sont trop !... »

Et il se rappela ses efforts anciens, l'œuvre de toute son

existence. S'il avait échoué, n'échouerait-il pas encore? Et, s'il avait échoué, n'était-ce pas que la tentative dépassait les forces humaines, les forces d'un roi, contrariait la force des choses? Les fatalités lui apparurent, plus évidentes que jamais. Il les haïssait et, malgré son ardeur, il n'osait les affronter.

Alors la pensée d'Eudémôn lui revint, et il se disait :

« Ils sont trop! J'y renonce. Mais aux fatalités mauvaises j'arracherai le seul petit prince Eudémôn. Cette tâche suffit à ma vieillesse; et il n'en est pas de plus délicieuse!... »

En imagination, il cajola cet enfant.

Lorsque arriva le fiacre au Palais, il eut grand'peine à se frayer un chemin. La distribution de vivres et de vêtements commençait, et les misérables se pressaient, se bousculaient. On reconnut le roi Tobol : il fut acclamé. Mais il ne prit à ces ovations aucun plaisir. Elles excitaient en lui le fâcheux souvenir des quolibets et des menaces populaires... On criait maintenant : « Vive le roi Tobol! » Cette fois comme l'autre, il s'enfuit. Il gravit en hâte son escalier, s'enferma dans son cabinet de travail, où la rumeur de la place montait. Il ne put supporter le vacarme de cette délirante joie. Il ordonna que fussent clos ses contrevents, ses rideaux, et allumées ses lampes. Ayant mis entre ses sujets et lui cet éloignement, il goûta la solitude et se prit à rêvasser.

***

Il rêvassait à peu près comme suit.

« Le bonheur des foules, — locution contradictoire! — A le vouloir réaliser, on se dépense en pure perte. Dieu lui-même y a renoncé. Or n'était-ce pas là un rêve digne de Dieu? Certes! Donc, si Dieu y a renoncé, c'est bien la preuve que l'abondance indéfinie des trésors n'y suffit pas. Car Dieu est toute richesse; si quelque chose lui manquait, un miracle — et il fait des miracles à sa guise — le lui procurerait. Un simple roi, même opulent, n'a pas de telles ressources à sa disposition. Mais Dieu a compris que le bonheur des foules est irréalisable parce qu'il n'y a de bonheur, de vrai bonheur, que particulier. Ah! que nous sommes donc individuels!...

» Cherchons plus avant. Dieu ne pouvait-il pas veiller au

bonheur individuel d'un chacun? Plaisante image, se le figurer multiple et attentif à chaque créature, visiteur de toute créature, qu'il soigne à domicile; et non seulement visiteur, mais gardien perpétuel et dont est sans défaut, sans relâche la vigilance.

» Car Dieu est tout-puissant. Plutôt que de ne pas le concevoir comme tout-puissant, il vaudrait mieux cesser de croire en lui, — grave impiété que l'on hésite à commettre! — Il n'est rien d'impossible à Dieu; rien, en vérité, que l'absurde. Mais, précisément, le bonheur de la foule est absurde. Tel réclame ceci, tel réclame cela. Ceci et cela ne vont point ensemble. Entendez-vous les uns avec les autres; et demandez-moi tous la même chose, si vous voulez que je réponde à vos désirs. Mais vous ne sauriez vous accorder sans abnégation. Bref, il est nécessaire que soient aux uns sacrifiés les autres.

» Oui, voilà. C'est ce que fait Dieu. Il sacrifie aux uns les autres. Et sa justice, qui est absolue, en souffrirait extrêmement, s'il n'était en mesure de répondre: « Que diable voulez-vous que j'y fasse? »

— Que diable voulez-vous que j'y fasse? — s'écria, pour son compte personnel, le roi Tobol.

Puis il continua de songer, théologiquement :

« La Bible est péremptoire là-dessus. Quand Dieu eut créé le premier homme, il décida de lui donner le bonheur. Cela, du reste, allait de soi. Dieu n'hésita point. Et il installa, pour le bonheur d'Adam, le paradis terrestre, lieu de délices fort bien conçu. Le premier homme fut heureux à souhait. Ensuite, ayant pris femme, Adam se mit en mesure de se multiplier. Dès lors, Dieu se sentit débordé. Oui, c'est à ce moment précis qu'il jeta le manche après la cognée et dit à l'homme: « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front »; ce qui signifiait: « Tire-toi d'affaire comme tu pourras; je ne m'en mêle plus!... » Il n'en voulait pas autrement à son protégé; mais il voyait bien qu'un paradis terrestre, même excellent, ne saurait être pour la foule humaine qu'un jardin médiocre, un square.

» Je ne suis pas Dieu; je ne suis qu'un roi. Ne serait-ce pas folie que prétendre réussir où échoua Dieu?

» Mon peuple qui brailles sous mes fenêtres, tire-toi d'affaire

comme tu pourras! Mange ton pain à la sueur de ton front... Pour avoir du pain, laboure; et pour suer, laboure. Je te laisse les champs où fructifient le blé, le seigle, le maïs, les prairies où paissent les bœufs, les vergers où mûrissent les pommes... Travaille en paix. Je ne mènerai plus par les champs, les prairies et les vergers les troupes de mes hommes d'armes qui naguère firent chez toi de grands ravages. Mon peuple, c'est tout ce que je puis pour toi, n'étant pas Dieu ni même un dieu... »

Le roi Tobol avait étudié, dans sa jeunesse, sous la direction de clercs rigoureux : il raisonnait de manière un peu scolastique. Mais s'il renonçait, comme à être lui-même heureux, à rendre fort heureux son peuple, il ne renonçait point à l'idée du bonheur, qui illuminait son vieil âge et entretenait en lui une ferveur passionnée. De plus en plus et de mieux en mieux, il s'attachait au bonheur d'Eudémôn...

« Ah! — pensa-t-il, — que je réussisse en ce projet, et je ne demande plus autre chose. Réaliser le bonheur d'un être, d'un seul être, Dieu n'a pas fait davantage; et moi, je veux en faire autant!... »

Premièrement, il décida qu'Eudémôn ne serait qu'Eudémôn, ne serait jamais roi. Pour être le moins du monde heureux, ne faut-il pas d'abord être débarrassé de tels soucis?...

Avant le remariage du roi Tobol, l'un de ses neveux portait le titre de prince héritier. Mais, à la naissance d'Eudémôn, ce titre lui avait été enlevé. Le roi Tobol le lui rendit. Et il lui donna l'ordre d'aller vivre provisoirement à l'étranger, sous prétexte d'études, et parce que — s'avouait le roi Tobol — « il n'est pas bon qu'un héritier présomptif demeure près du trône qu'il occupera plus tard et que peut-être il aimerait à occuper plus tôt ».

***

L'après-midi, le roi Tobol annonça qu'il dépouillerait son courrier.

Il avait été prescrit que, sur un coin de l'enveloppe, les réponses faites à la question royale porteraient ce mot : *Bonheur*. Des milliers de lettres emplissaient quatre cor-

beilles. Le roi Tobol avait défendu à ses secrétaires de les décacheter. Il se réservait le plaisir d'ouvrir lui-même ce trésor de félicité merveilleuse.

A vrai dire, depuis le jour qu'il consultait ainsi son peuple, sa confiance avait beaucoup diminué. Il ne comptait plus guère sur de précieuses révélations. Il avait vu son peuple et ne l'avait pas vu fort heureux, fort aimable non plus.

Il ne se mit donc pas à la besogne avec un vif entrain. Cet amas de lettres lui fit l'effet d'un fatras. Il se méfiait. Toutefois, ce mot de *Bonheur*, sur les enveloppes, le tenta. Quatre corbeilles de bonheur étaient là, qui s'offraient à lui.

Il décacheta l'un des plis et n'y trouva que cette ligne seule :

« Le bonheur, c'est de n'être pas un mari trompé. »

— Il se pourrait! — fit-il, souriant avec amertume. — Et encore, non : je n'ai pas été toujours un mari trompé. Avant qu'il ne m'advînt d'être cela, dirais-je que j'étais heureux? Je ne l'étais pas. J'avais un ennui de moins qu'à présent. Mais le bonheur n'est pas l'absence d'ennuis, je suppose!

Il examina ce billet, écrit d'une main féminine sur du papier rose. La signature manquait. Le roi Tobol résolut de ne pas faire état des lettres anonymes. Elles furent nombreuses. Certaines profitaient de l'anonymat pour être grossières tout leur saoul. Les allusions au départ de la reine y pullulaient.

« Que mon peuple a d'esprit! — songea le roi Tobol, — et d'urbanité!... C'est plaisir de régner sur des gens si fins! »

Le souvenir de la petite reine le troubla de telle sorte qu'il lut distraitement ensuite des lettres où il y avait : « Le bonheur, c'est de ne pas payer d'impôts »; ou bien encore : « Le bonheur, c'est d'avoir de quoi vivre »; ou bien encore : « Le bonheur, c'est de ne pas subir le joug des tyrans ».

Les niaiseries s'accumulaient. Le pathétique s'y ajouta :

« Sire, j'ai perdu mon fils unique... »

— Je n'y puis rien! — fit le roi Tobol.

Et il refusa de lire plus avant.

« Sire, j'avais une excellente santé; mais la maladie est arrivée, qui me tracasse jour et nuit... »

« Sire, ma fortune est à vau-l'eau; le krach des fécules m'a ruiné : ne faudra-t-il pas que je mendie?... »

« Sire, je suis veuve... »

Et cætera... Ces gens donnaient soigneusement leur adresse.

— Je n'y puis rien! — s'écriait le roi Tobol; — je n'y puis rien! Je ne vais pas épouser toutes les veuves de mon royaume!...

Il s'irritait; il froissait rageusement ces doléances inutiles. Et il se disait :

« Je ne leur ai pas demandé ce qui les chagrine. Si le fâcheux état où ils sont les empêche de se figurer le bonheur, ils n'avaient qu'à se taire. Ils m'embêtent... En vérité mon peuple m'embête!... »

Il y avait des moralistes qui répondaient : « Le bonheur consiste dans la possession d'une conscience pure... » ou bien : « Le bonheur est le sentiment du devoir accompli... » Il y avait des négociants qui écrivaient : « La condition première du bonheur, c'est la santé : or, pour se bien porter, il faut d'abord se nourrir conformément aux règles de l'hygiène, et l'on y réussira parfaitement si l'on s'adresse à la maison X..., bien connue pour ses comestibles qui défient toute concurrence... » Il y avait des utopistes qui reconstruisaient de fond en comble la société sur le modèle d'une Salente un peu moderne. Il y avait des fous qui se vantaient d'avoir imaginé un appareil avec quoi l'on fabriquerait le bonheur comme l'on fait du beurre dans la baratte. Il y avait des maniaques qui préconisaient l'usage de la luxure. Il y eut un moine pour recommander le cilice et les flagellations...

Tout cela pêle-mêle. Le roi Tobol essaya de classer en catégories ces documents. Il y renonça bientôt; et, à mesure qu'il les lisait, il déchirait ces papiers absurdes.

Mais il se plut à quelques lettres où ce simple vœu s'exprimait : « Avoir un bon petit mari ». D'autres, en substance, disaient : « Avoir une bonne petite femme ». Le roi Tobol se demanda s'il ne marierait pas ces gens-là.

« Pauvres petits! — songeait-il; — ils se cherchent les uns les autres; et ce serait un grand hasard qu'ils se rencontrassent. Et, s'ils se rencontraient, se reconnaîtraient-ils?... Je donnerais un bal où je ferais danser ensemble les jeunes hommes et les vierges nubiles de mon royaume. Baste! ils se fianceraient à tort et à travers. L'année suivante, un autre

bal qui les réunirait les uns et les autres derechef organiserait autant d'adultères — ou peu s'en faut — que de promesses d'amour conjugal se seraient, douze mois plus tôt, échangées !... Et les parents m'en voudraient. »

Le roi Tobol lut cette lettre :

« Sire, je serai heureux plus tard, quand Nini sera vieille et laide, parce qu'alors on me la laissera ; et je ne m'apercevrai pas trop qu'elle n'est plus belle, parce que j'aimerai toujours en elle cette Nini d'à présent, qui est si belle que tous les hommes sont amoureux d'elle. C'est ce qui fait qu'elle me trompe et me trompera jusqu'au déclin de sa beauté. Je ne l'aurai pour moi tout seul qu'ensuite. Le bonheur parfait, ce serait d'avoir Nini pour moi tout seul dès maintenant ; mais je serais fou d'y prétendre ; fou et injuste : je n'y prétends pas... »

Le roi Tobol se demandait si ce mari était touchant ou méprisable, lorsque entra le ministre de l'intérieur. Il semblait fort agité. Les journaux du soir, disait-il, venaient de paraître. Fougasse y protestait contre la distribution de vivres et d'aliments qu'on avait faite, le matin.

... Le peuple ne se laissera pas séduire par de telles manigances où l'artifice est cousu de fil blanc. Les aumônes du roi Tobol n'abolissent pas mieux la souffrance de son royaume qu'une alouette qui tomberait toute rôtie dans une ville assiégée n'apaiserait la faim des habitants...

— Quelle infamie ! — s'écria le ministre.

— Il a raison, somme toute, — répondit le roi, qui, d'ailleurs, continua sa lecture :

Les petits cadeaux que le roi Tobol donne en pâture à son peuple sont des excuses, mais d'insuffisantes excuses. La charité est le stratagème auquel recourent les repus des hautes classes pour amadouer leurs victimes. A la faveur d'une reconnaissance imméritée, ils exploitent cyniquement les classes laborieuses. Peuple, comprends la sottise des dupes qui, ce matin, se ruaient au perron royal pour acquérir un bout d'étoffe ou de pain que leur jetaient les serviteurs de la tyrannie. Peuple, refuse ces humiliantes et fallacieuses générosités. Aie conscience de ta force, qui est immense. Venge-toi. Et, ce qu'il te faut pour vivre, va le chercher aux demeures des riches, au palais du roi. Il n'est rien qui ne t'appartienne. Trop longtemps

on s'est joué de toi. Tu as des bras : sers-t'en! Et, quant à des armes, il y en a dans les arsenaux : arme-toi!...

— C'est une excitation directe à la révolte, — dit le ministre, — un appel aux pires passions. Fougasse ne rêve que de déchaîner dans le royaume une jacquerie..,

— Il va un peu loin, — répondit le roi; — mais je ne le crois pas bien dangereux.

— Il ne l'est plus, sire : je l'ai fait arrêter.

— Je vous l'avais défendu, ministre!

On criait, au dehors :

— Vive Fougasse!... Il nous faut Fougasse!... Fougasse ou la mort!

— Vous entendez, ministre? — dit le roi. — Je vous rends responsable de ces désordres qui sont le résultat de votre imprudence. Fougasse est populaire, on ne peut pas lui retirer ça!... Mais amenez-le-moi. Et pas de gendarmes! Il est libre. Vous viendrez tous les deux ensemble, comme deux conseillers que j'appelle. Incontinent, s'il vous plaît.

Les cris de « Vive Fougasse! » se multipliaient lorsque le tribun fit son entrée chez le roi.

Il parut gêné, soucieux à la fois de l'étiquette, qui lui était mal connue, et du soin de sa dignité républicaine. Il marchait pesamment, à cause de son ventre, qu'il avait énorme et bien nourri. Son large cou portait une tête brune, huileuse, où brillaient de petits yeux noirs. Il tenait de sa main droite un chapeau de feutre mou, à grands bords. Sa main gauche affecta, un instant, de rester dans la poche du pantalon, et puis n'osa plus avoir tant de désinvolture : elle saisit un bout du feutre, pour s'occuper. Et Fougasse salua, d'un brusque mouvement de tout son corps.

— Asseyez-vous, monsieur Fougasse, — dit le roi. — Ministre, vous pouvez vaquer à vos occupations.

Le tribun s'assit. D'un geste, il releva des mèches que le salut avait inopinément rabattues sur le front. Et il attendit.

— Eh bien! monsieur Fougasse, nous voici donc en présence pour la première fois. Je suis charmé de l'occasion qui m'est fournie de causer avec vous. Mais croyez bien qu'on ne vous a point arrêté par mon ordre. C'est une erreur de mon

ministre : je l'en ai blâmé. Vous êtes libre. Je profite seulement de la circonstance, — si vous y consentez.

— Vous êtes le maître de ma vie ! — prononça le tribun.

— Mon Dieu, oui !... Mais je n'en veux pas à votre vie ; et il me semble que vous le savez. Tout uniment, je désirerais apprendre de vous les griefs que vous avez contre moi.

— Sire, entre la tyrannie et moi, l'accord est impossible. Je suis l'apôtre de la République populaire, progressiste, socialiste et collectiviste. Je suis l'homme des temps nouveaux. Je libérerai le peuple et je lui montrerai ses destinées...

Le roi Tobol interrompit cet orateur :

— Si vous le voulez bien, monsieur Fougasse, nous laisserons de côté l'emphase. Vous n'avez ici pour auditoire qu'un seul homme. Inutile de dépenser votre éloquence à me convaincre : je suis plus sensible aux faits qu'aux phrases...

Mais Fougasse était lancé :

— Je n'ai pas, — reprit-il, — deux langages : un pour le peuple, un pour le roi. Si Votre Majesté souhaite qu'on lui parle en courtisan, je ne suis pas l'interlocuteur qu'il lui faut.

— Ce que j'en disais, monsieur Fougasse, n'était que pour vous épargner une fatigue. Mais, s'il vous est impossible de parler simplement, allez : je vous écoute et je tâcherai de comprendre. Allez, je suis une réunion publique ; allez !...

Fougasse fut coi. Le roi le voulut encourager :

— Ne changez rien à vos habitudes ; allez !... Exposez-moi votre programme. Je suis tout oreilles.

Fougasse se leva.

— Vous faut-il une table ? — demanda le roi, obligeamment.

Mais Fougasse s'était emparé d'une chaise dont il mania résolument le dossier. Son chapeau jeté à terre, il s'appuya sur ce dossier comme font, à l'église, les hommes quand sonne la clochette de l'élévation.

— Le peuple, — dit-il, — a des droits intangibles, nombreux, divers. Je les réunis tous en un seul : le droit au bonheur. Tous les hommes nés d'une femme...

— Tous les hommes, — fit le roi.

— Tous les hommes nés d'une femme naissent égaux,

pourvus des mêmes appétits. Ils ont droit à la juste satisfaction de leurs appétits. Le bonheur ne doit pas être le privilège d'une caste ni d'un individu, fût-il roi.

— Passons ! — fit le roi.

— Je le répète : fût-il roi ! Avec toute l'énergie dont je dispose et que me donnent la confiance du peuple et le témoignage de ma conscience, je proteste contre l'antithèse révoltante de la richesse et de la pauvreté, du luxe et de l'indigence, du palais et du taudis. Et j'annonce une ère nouvelle où l'égalité s'établira en souveraine légitime — oui, légitime, celle-là ! — parmi les hommes ; les barrières sociales s'effondreront...

— Est-ce que tout le monde sera riche ? — demanda le roi, — ou pauvre ?

— Tout le monde sera heureux ! — hurla Fougasse.

Et il demeura, quelques secondes, un bras levé, la tête haute, la bouche ouverte, les yeux vagues.

— Eh bien, mais, monsieur Fougasse, — reprit le roi, — j'approuve absolument vos idées. Une question seulement : les croyez-vous réalisables ?... Entre nous, dites-moi si vous les croyez réalisables...

— Vous le verrez, sire ; vous le verrez. Nous les réaliserons envers et contre tous ; nous les réaliserons contre vous !...

— Pas du tout ! — dit le roi ; — pas du tout !... Vous les réaliserez avec mon agrément. Et sans retard, s'il vous plaît, sans retard !... Peste ! il ne sera pas dit que j'ai dans mon royaume un homme capable de faire le bonheur de tous et que je l'empêche d'y réussir. Monsieur Fougasse, je vous nomme, dès aujourd'hui, en remplacement de ce niais qui voulut vous emprisonner, je vous nomme mon premier ministre.

— Sire, n'outragez pas un sincère républicain !

La voix de Fougasse, en prononçant ces mots, s'efforçait d'avoir un bel accent. Mais elle défaillait, à cause de l'émotion.

— Comment ! monsieur Fougasse, je vous offre les moyens d'appliquer vos principes, et vous vous dérobez ?

— Sire, — bredouilla Fougasse, — excusez-moi... Je ne prévoyais pas... Mais il faut que je consulte mon parti. Le

congrès de Rotterdam a interdit aux socialistes de collaborer avec les gouvernements bourgeois ; à plus forte raison...

— Laissez donc ces scrupules, monsieur Fougasse!... Vous réaliserez le bonheur universel, et c'est une tâche digne d'un socialiste.

Fougasse fut en proie à la perplexité.

— Si vous consultez vos camarades, — lui fit observer le roi, — vous risquez de vous attirer mille ennuis. Ils vous commanderont de refuser, sous les prétextes les plus divers, et surtout parce qu'ils seront jaloux de la fortune qui vous échoit. Vous savez ce que c'est!...

— Sire, — répondit Fougasse, — vous l'avez dit : la tâche est digne d'un socialiste. Je l'accepte!

— Monsieur Fougasse, le décret qui vous nomme mon premier ministre paraîtra demain au *Moniteur officiel*. Ayez-en l'assurance. Vous pouvez dès maintenant faire connaître la nouvelle à qui bon vous semblera...

Comme le roi Tobol achevait de dîner, deux ou trois heures plus tard, la place retentit d'acclamations :

— Vive Fougasse!... Vive l'ami du peuple!... Vive le roi Tobol et son ministre!... Vive Fougasse et le roi Tobol!

— Tout va bien! — fit le roi.

Et il se remit à compulser les innombrables lettres qu'il avait reçues de son peuple. Mais elles lui étaient, maintenant, à peu près indifférentes. Il savait bien qu'il n'y trouverait pas grand'chose d'intéressant, puisque ces gens ne connaissaient décidément rien au bonheur; et, quant à s'informer des désirs de son peuple, c'était désormais l'affaire de Fougasse. Le roi se sentit allégé d'un lourd fardeau. Toutefois il ne pouvait toucher ces papiers misérables sans tristesse, à cause de tant de douleur qui s'y exprimait maladroitement. Ce n'était pas le bonheur qu'avaient décrit ces pauvres diables, mais, au contraire, les inconvénients de leur état : et ils concevaient comme le bonheur la seule suppression de ces inconvénients. Rêves chétifs et lamentables, médiocre idée d'une vie heureuse, l'absence des douleurs les plus gênantes! Ah! comment exempter un chacun de ses ennuis et de ses peines? et, cela ôté, que reste-t-il?... Si le reste valait seulement d'être vécu!... Le reste? peu de chose, rien!...

Le roi Tobol en était là de ses pensées lorsque Fougasse se fit annoncer par le premier chambellan. Cette fois, il avait boutonné sa redingote, mis des gants et coiffé un chapeau de soie tout neuf qui reluisait congrûment. Sa redingote, qui n'avait pas l'habitude d'être boutonnée, faisait des plis circulaires semblables aux cerceaux d'une tonne. Il était penaud.

— Sire, — dit-il, — la nouvelle n'a pas été bien accueillie...

— Comment? — riposta le roi. — Mais on vous acclame! Écoutez!... On nous acclame tous les deux ensemble : c'est la première fois.

— Le peuple, oui. Mais les chefs du parti sont furieux. Ils m'accusent de trahison, ni plus ni moins. Ils ne sont pas assez intelligents pour comprendre que le seul intérêt de la cause me fait accepter le pouvoir. Bref, ils menacent ma sûreté.

— Demeurez au palais, monsieur Fougasse...

— Ce n'est pas tout, sire! Ils sont bien capables de soulever la plus vile populace et de fomenter une fausse émeute...

— Faites-les donc arrêter, monsieur Fougasse...

— Je serai peut-être obligé d'en venir là... Ah! sire, qu'il est difficile de gouverner par la douceur!...

— N'est-ce pas? n'est-ce pas? — fit le roi Tobol. — Et par la violence, donc!

Fougasse se retirait déjà. Le roi Tobol le retint :

— Monsieur Fougasse, voici plusieurs milliers de lettres que j'ai reçues et dans lesquelles vous trouverez des doléances à l'infini. Je vous livre ces documents, qui vous serviront à connaître les vœux des particuliers...

— Oh! inutile, sire! — répondit Fougasse. — Je ne m'occupe que du bonheur général. Les particuliers s'arrangeront. Nous autres socialistes, nous méprisons les particuliers.

— A votre guise, monsieur Fougasse. Et faites donc arrêter vos ennemis sans plus tarder...

— Mes ennemis, sire?... Croyez que je n'ai pas de rancune personnelle. Je ne songe qu'au bien de l'État.

— Évidemment, monsieur Fougasse. D'ailleurs, les intérêts d'un homme d'État se confondent avec ceux de l'État

suffisamment pour qu'il soit futile et vain de vouloir démêler les uns des autres. Au revoir !...

Le roi Tobol sourit avec bienveillance. Il s'approcha de la fenêtre et, à travers les carreaux, il vit la ville immense qui allait jusqu'aux collines, sous le ciel ténébreux. Des lampes étaient allumées et signalaient des âmes vigilantes dans les plus lointaines maisons des faubourgs... Il considéra toute cette vie éparpillée; il devina de poignantes détresses et des mélancolies et des chagrins secrets. Il lui sembla qu'une souffrance multiple et minutieuse tenait en éveil toutes ces maisons inégales. Il évoqua les autres villes et les villages qui, par delà ces collines, étaient son royaume et souffraient aussi. Il crut percevoir, dans le bruit vague de la nuit, un halètement continu, la respiration difficile et angoissée de son peuple. Il se dit en lui-même :

« Je ne sais pas trop comment fera Fougasse pour réaliser le bonheur général sans guérir premièrement les souffrances particulières. Et celles-là dépendent-elles de lui plutôt que de moi ?... »

Alors le roi Tobol eut, dans le cœur, un grand sursaut de décisive volonté :

« Qu'il essaye !... Et moi, cependant, j'organiserai le bonheur individuel d'Eudémôn... Petit garçon, petit homme, la vie est mauvaise : je t'en écarterai. Il n'est pas de bonheur possible dans la vie : je te vais créer un artificiel bonheur, dans un château fermé à toutes les tristesses. Tu ignoreras qu'on pleure, ici bas, innombrablement. J'arrangerai autour de toi une féerie dont tu seras la dupe enchantée, Eudémôn, prince privilégié de l'irréel bonheur !... »

Le roi Tobol imagina la Terre, boule énorme qui roule à travers l'immensité nocturne et qui est douleur tout entière, — tout entière, sauf un point, le château d'Eudémôn, seul point où le bonheur réside : petite lumière admirable dans l'universelle nuit des pitoyables étendues !...

ANDRÉ BEAUNIER

(A suivre.)

LES GRANDES MANŒUVRES

J'eus l'honneur, il y a un an, d'être invité aux grandes manœuvres de l'armée anglo-indienne qui eurent lieu au Panjab, vers la frontière de l'Afghanistan.

Tous les officiers et une partie des troupes revenaient du Transvaal; tous avaient fait, à travers l'Afrique et l'Asie, d'innombrables campagnes. Campagnes coloniales, il est vrai, très différentes de la grande guerre : aussi j'imagine qu'ils seraient les premiers à sourire si je voulais, dans le domaine de la tactique, invoquer leur autorité. Mais la guerre n'est pas seulement affaire de tactique : le moral, la discipline, l'organisation, l'esprit de décision y jouent un rôle peut-être prépondérant, aux colonies comme en Europe. Or il est difficile de contester à nos voisins un remarquable sens pratique ; leurs grandes manœuvres doivent nous révéler sur quelles parties de l'instruction et de la conduite des troupes leur expérience appelle leur attention. Ce que j'ai vu m'a vivement frappé et me paraît de nature à provoquer chez nous d'utiles réflexions.

***

Nul n'ignore ce que sont nos grandes manœuvres : une suite d'opérations distinctes, se faisant suite parfois, mais tou-

jours séparées par un long repos pendant lequel, toute idée de guerre écartée, les troupes se répandent paisiblement dans leurs cantonnements. A l'aube, la lutte recommence ; les thèmes précis donnés aux deux partis sont calculés de manière à les jeter l'un sur l'autre ; quand ils en viennent au corps à corps, la manœuvre est arrêtée. Ce sont en somme des problèmes tactiques à résoudre : le directeur des manœuvres en donne l'énoncé, les chefs des partis présentent leurs solutions qui sont ensuite analysées et discutées. La courte durée de la manœuvre limite le champ des hypothèses : le combat constitue à lui seul presque toute l'opération. L'habileté consiste dans le choix des positions et l'heureuse disposition des troupes.

Rien de pareil chez les Anglais. Les deux adversaires sont établis à plusieurs jours de marche l'un de l'autre ; à une heure fixée, comme sur une déclaration de guerre, les hostilités éclatent : elles ne cesseront que lorsqu'il plaira au directeur des manœuvres de les suspendre, au bout de quatre, cinq, six jours ou davantage. Pendant ce long laps de temps, dont nul ne connaît d'avance la durée, aucune entrave à l'initiative des deux commandants en chef : pour accomplir la mission qui leur est confiée, le temps et l'espace sont à eux.

Les professionnels apercevront tout de suite les conséquences de cette disposition fondamentale. Le chef n'est plus talonné par cette idée qu'il lui faut coûte que coûte gagner la bataille avant déjeuner ; son rôle ne se borne plus à courir sus à l'ennemi ou à s'emparer d'un point déterminé : il lui faut découvrir les forces de l'adversaire, deviner ses intentions, discerner la plus sûre méthode pour en venir à bout. Peut-être l'usera-t-il en détail, évitant toute rencontre ; peut-être attendra-t-il son choc sur une position soigneusement aménagée et fortifiée ; peut-être reculera-t-il pour l'y entraîner. Rien de plus erroné que cette idée qu'il faut en toute hâte chercher l'engagement et attaquer l'ennemi là où il est. Napoléon en usait autrement : il amenait d'abord son adversaire où il voulait qu'il fût ; pour lui, la bataille ne constituait pas la manœuvre, elle la couronnait. Capturer l'armée rivale « avec les jambes de ses soldats, non avec leurs baïonnettes », comme à Ulm ; la détruire en des rencontres partielles, comme

à Montenotte, à Lonato, à Tarvis, à Landshut, à Montmirail; l'attirer dans le piège en rompant comme à Austerlitz, à Friedland : voilà les procédés du plus offensif de tous les capitaines. Qu'on ne dise pas que c'est là de haute stratégie, et qu'en général les faibles effectifs engagés aux manœuvres ne comportent pas des opérations de telle envergure : dans sa première campagne d'Italie, dans sa campagne de France, Napoléon n'eut souvent sous la main que des forces inférieures à l'un de nos corps d'armée, à une simple division quelquefois; et il n'est question ici que de sa manière d'envisager et de préparer le combat, non de concevoir l'ensemble de la campagne. Dans la dernière guerre franco-allemande, n'a-t-on pas vu opérer fréquemment avec une entière indépendance tactique des corps peu considérables, l'armée du général Cambriels, la division Crémer, les francs-tireurs de Garibaldi, les arrière-gardes de Chanzy avant la bataille du Mans?

Ainsi donc, plus de victoire à heure fixe : voici le général libre de son plan, de son moment, de son terrain. Aussitôt, en dehors des considérations de tactique pure, surgissent pour lui des problèmes dont nos courtes manœuvres ne nous donnent aucune idée. La fatigue d'abord : plus de ces joyeuses fanfares de *l'assemblée*, qui au plus fort de l'assaut font fraterniser amis et ennemis autour du café tôt préparé, et annoncent que la seule manœuvre qui reste à exécuter, c'est de trouver un cantonnement aussi confortable que possible. Aucun repos désormais que celui qu'on saura dérober aux entreprises adverses. Il ne s'agit plus de mesurer la longueur d'une étape : il faut prévoir un engagement dont peut-être on ne sera pas maître de se retirer, un ennemi dispos vous attaquant au sortir d'une longue marche, ne lâchant pas prise même la nuit, et arrachant à votre épuisement le succès que vous attendiez de vos dispositions. A l'effort qu'on compte demander à ses propres troupes, il faut ajouter celui que l'ennemi peut imposer : c'est non seulement celui du combat, de la retraite en cas d'échec, mais aussi la fatigue de cantonnements resserrés, de bivouacs, d'avant-postes nombreux, de repas omis ou préparés à la diable, d'alertes continuelles, l'énervement des contre-ordres et du désordre. Il n'est

point d'officier qui n'ait en campagne senti quelque jour que sa troupe était à bout de forces, et ne se soit demandé avec anxiété ce qu'elle ferait si le salut de l'armée dépendait de sa vigueur et de son entrain.

Éviter pareille extrémité doit être pour le général l'angoissante préoccupation de tous les instants : il ne s'agit pas de prescrire le repos, il faut l'assurer. Affaire de tactique au plus haut degré : c'est peu de parer aux surprises, il faut prévoir les tentatives de l'ennemi les plus diverses, aussi bien pour fuir que pour attaquer, être prêt à la poursuite comme à la défense; un faux mouvement qui fatigue inutilement les hommes, et le succès de la plus belle manœuvre est compromis. Quelle tâche ardue pour le chef qui doit remplir ces conditions contradictoires d'harasser l'ennemi et de tenir sa troupe fraîche, de demander parfois des efforts excessifs et pourtant d'être toujours prêt à en réclamer et à en obtenir de plus grands encore!

***

Ce n'est point seulement la fatigue, c'est la nuit qui réclame sa place dans les combinaisons. Oh! elle joue un grand rôle dans les discussions des théoriciens, et les volumes qu'elle a inspirés — j'entends aux militaires et non point aux poètes — forment une imposante bibliothèque : elle a ses partisans et ses détracteurs passionnés. Mais qu'on l'aime ou qu'on la redoute, elle existe, et cela suffit pour que détracteurs et partisans soient également obligés d'en tenir compte. Nous faisons, dans le courant de l'année, un certain nombre de marches et d'exercices de nuit, et nous connaissons convenablement la technique de ce service considéré isolément. Mais ce que nous ne savons pas du tout, ce que nous ne faisons nulle part, ni en garnison ni en manœuvres, ce que cependant la guerre imposera quotidiennement, c'est le passage des opérations de jour à celles de nuit, ou plutôt leur mélange sans transition.

Imagine-t-on qu'une sonnerie annoncera que le service change? Les deux partis profiteront des derniers instants de clarté comme des dernières minutes d'ombre. La nuit sera

déjà obscure que des mouvements commencés le jour ne seront pas achevés; bien avant l'aurore, les formations de combat ou de marche seront reprises.

Or il n'y a point de moments plus critiques que ceux où l'ombre et la lumière se succèdent. En un instant, la face des choses se transforme. Au lever du jour, des colonnes qui cheminaient invisibles se trouvent subitement en prise aux feux de l'ennemi qui les foudroient; des positions occupées la nuit, qu'on croyait très fortes, se voient dominées de toutes parts; les difficultés du terrain, qui apparaissaient formidables et permettaient de ne garder que les routes, s'évanouissent, et l'ennemi arrive à travers champs, sans avoir rencontré de résistance. Au soir, au contraire, les objets tout à l'heure familiers prennent subitement des allures inquiétantes : un petit bois, la moindre haie fleurent l'embuscade ; un fossé, un ruisseau sont d'infranchissables obstacles; les chemins, pleins de détours et d'embranchements inattendus, paraissent avoir été tracés par quelque malicieux génie exprès pour vous perdre; les troupes amies qui vous entouraient ont disparu; plus de chefs, plus de direction : on se trouve seul, environné d'embûches. Il semble qu'un sortilège vienne de vous transporter dans un monde inconnu et hostile.

Rien n'est plus saisissant que ce changement soudain au cours d'un combat. J'en ai ressenti la forte impression durant ces manœuvres du Panjab. Le général Walter Kitchener, commandant l'un des partis — et frère du général en chef de l'armée des Indes — avait surpris son adversaire, à quatre heures du soir, dans des conditions qui paraissaient propices à l'écraser : allait-il lui laisser la nuit pour se dérober? Il attaqua; l'ennemi tint bon; les réserves s'engagèrent, car il fallait aller rondement. A ce moment, sur le flanc, le canon gronda, et des masses mouvantes apparurent au loin : c'était une colonne ennemie. La nuit tombait rapidement — nous étions au 20 décembre; — le général jugea qu'il avait le temps d'achever la victoire avant l'entrée en ligne des nouveaux arrivants : plaçant contre eux, en potence, sa dernière réserve, il lança toute la ligne à l'assaut. Le soleil disparut; subitement une obscurité accrue par d'épais nuages couvrit la nature; tout s'effaça dans les ténèbres. Le vaste champ de

bataille qu'un instant plus tôt deux armées animaient de leur fourmillement n'était plus qu'un abîme d'ombre, sillonné d'éclairs et tout retentissant de détonations, car le combat n'avait pas cessé : livrées à elles-mêmes, hors d'état de recevoir un ordre de qui que ce fût et d'opérer une manœuvre quelconque, les troupes des deux partis avaient senti que la seule chance de salut était de renverser ce qu'elles avaient devant elles, et victorieuses ici, enfoncées ailleurs, ne sachant rien du voisin, elles combattaient désespérément comme pour le salut de l'empire. Et devant cette réédition involontaire et saisissante de Waterloo, me revenait en mémoire le mélancolique récit des *Commentaires* : « Le soleil était couché. La victoire nous échappa. La cavalerie prussienne inonda le champ de bataille. Le désordre devint épouvantable. La nuit l'augmentait et s'opposait à tout. S'il eût fait jour et que les troupes eussent pu voir Napoléon, elles se fussent ralliées. »

Vers dix heures du soir la lassitude, encore mieux que les ordres expédiés partout mais qui ne parvinrent guère, fit tomber les armes des mains des combattants. Il s'agissait cependant de s'organiser pour passer la nuit. Les troupes les moins engagées se reportèrent en arrière, s'abritèrent derrière une crête ; les autres, complètement mélangées et arrêtées au milieu même des lignes ennemies, restèrent couchées dans des fossés, où on reforma tant bien que mal des unités provisoires. On mangea ce qu'on avait sur soi ; naturellement, quoiqu'il gelât, il fallut se passer de feu, ainsi que des couvertures, restées sur les trains régimentaires[1]. Au petit jour, la lutte reprenait, lorsque le directeur des manœuvres, jugeant qu'un des partis eût été anéanti, intervint et suspendit les hostilités.

Cette occasion favorable à une heure tardive, ne sera-ce pas un cas fréquent et singulièrement épineux ? On est maître d'engager le combat, on ne l'est pas de le rompre. « A la tombée de la nuit, dit le règlement japonais, il faut différer

1. Il gèle fréquemment pendant les nuits d'hiver dans le Panjab septentrional ; on ne cantonne cependant jamais, pour respecter les préjugés de caste ou de religion des habitants. Les couvertures remplacent la tente-abri ; on ne peut les faire porter au soldat anglais, car la chaleur est grande durant le jour.

l'action jusqu'au lendemain, même si l'ennemi est battu ; les opérations sont reprises à l'aube. » Fort bien, et voici peut-être qui nous explique pourquoi les Russes ont toujours échappé à leurs défaites ; mais si l'ennemi ne consent pas, lui aussi, à différer ? Faudra-t-il donc reculer et lui abandonner le champ de bataille avec la victoire ? Et, à quelle heure que ce soit, comment être certain d'avance que le combat finira avant la nuit ? Si on ne l'est point, faut-il délibérément renoncer à un succès qui paraît assuré ? « Il est trois heures, dit Desaix, nous avons encore le temps de gagner une bataille. » Mais, s'il en eût été cinq, aurait-il donc conseillé la retraite, et Marengo figurerait-il dans l'histoire comme une victoire autrichienne, alors que quelques minutes suffirent à retourner la fortune ?

Cette intervention de la nuit pèsera donc d'un poids fort lourd sur les opérations de jour. Si l'on s'engage, il faut prévoir la rupture du combat avant qu'il soit trop tard ; si elle est impossible, prendre ses dispositions pour qu'au moins le gros de l'armée puisse se dégager et aller à l'abri préparer sa nourriture et reposer, tandis que la première ligne sert d'avant-postes. Il y a là toute une organisation à étudier à l'avance et à faire reconnaître par des officiers qui, la nuit venue, conduiront les troupes sur leurs emplacements et leur donneront toutes les indications utiles. Rien ne sera plus délicat, et chacun aurait grand profit à de tels exercices, car Liaoyang, le Chakho, Moukden nous enseignent que les batailles de plusieurs jours seront la règle à l'avenir.

Mais, dira-t-on, de semblables opérations vont épuiser les soldats ; sans doute il faudra bien s'y résoudre en temps de guerre, mais ce n'est point une raison pour tuer nos hommes en pleine paix, sous couleur de les aguerrir. Argument assez pauvre, en vérité ! Qui croira que nos troupiers ne peuvent, dans leur propre pays, endurer des fatigues que les soldats anglais supportent sous le terrible climat, glacial la nuit et brûlant le jour, du Panjab ? Dix jours de telles manœuvres coupés d'une ou deux journées complètes de repos ne doivent être qu'un jeu pour des troupes entraînées ; il serait absurde de songer à emmener en campagne des hommes qui ne sauraient affronter une si modeste épreuve ; refuser de la tenter

serait avouer que les effectifs entretenus sont illusoires et qu'ils s'évanouiront au jour du besoin[1].

Le directeur des manœuvres sera d'ailleurs maître d'interrompre la lutte à son gré, soit que les opérations aient donné des résultats décisifs, soit qu'il juge que les forces des hommes ont été mises à une épreuve suffisante ; mais, dans ce dernier cas, il y aura lieu de considérer, dans l'appréciation de la manœuvre, si la fatigue est due à des considérations militaires absolument impérieuses, ou à une insuffisante prévoyance du commandement. Ces repos ne devraient jamais comprendre la nuit seule, puisque, nous l'avons vu, l'enchaînement continu de l'ombre et de la lumière donne naissance aux problèmes les plus intéressants et fait sentir son action même sur les opérations de plein jour ou de pleine nuit : ils devraient s'étendre sur vingt-quatre heures, afin que toutes choses se retrouvent, à la reprise des hostilités, exactement dans la même situation que la veille; des haltes de quelques heures, inopinées, pourraient également avoir lieu, mais au milieu du jour seulement, de manière à ne pas influer sur les périodes critiques des crépuscules et des ténèbres.

***

Les manœuvres anglaises présentent un second caractère par lequel elles se rapprochent, de la façon la plus vivante et la plus instructive, de la réalité. Les arbitres ne sont pas, comme chez nous, de simples observateurs chargés de signaler au directeur des manœuvres les événements intéressants qu'il n'a pu voir, et armés tout au plus du droit, dont ils n'usent guère, d'arrêter momentanément ou de faire reculer une troupe manifestement inférieure. Ils ont le pouvoir de supprimer

1. Un déchet d'un cinquième durant les quinze premiers jours de campagne est, il est vrai, prévu, et les compagnies d'infanterie sont constituées à deux cent cinquante hommes afin de pouvoir en aligner deux cents; c'est sur les cinquante hommes incapables de suivre que les effets de la fatigue seraient à redouter. Mais les hommes malingres de l'armée active sont parfaitement connus, et désignés d'avance pour rester; les réservistes convoqués pour les manœuvres sont en proportion assez faible, et on pourrait, avant de les emmener, les examiner dans un esprit moins rigoureux qu'à la mobilisation, où il faudra contraindre à marcher des sujets douteux, sous peine d'en voir de fort valides se prévaloir de tares imaginaires. Il ne s'agit donc que des hommes de l'active entraînés et des réservistes jugés aptes.

d'un mot toute fraction qu'ils jugent s'être exposée à la destruction si le combat eût été réel. Et ce n'est pas là un pouvoir théorique, ils l'exercent à tout instant, sans interrompre l'action : telle troupe, mal engagée, est décimée, telle autre, cernée, est déclarée prisonnière, et sous leurs arrêts meurtriers, comme sous une pluie de projectiles, les deux partis voient fondre leurs effectifs.

Peut-être va-t-on s'exclamer, protester : rarement l'avantage d'un parti est indiscutable et les arbitres ne sont pas infaillibles ; leurs téméraires décisions vont déjouer les combinaisons les plus habiles, renverser le plan le mieux conçu. Aucun officier n'acceptera sans récriminations, surtout si l'arbitre est d'un grade inférieur, un anéantissement qui équivaut à un blâme. Bref, trouble et discorde, voilà tout ce que peut engendrer une telle mesure.

Elle ne produit rien de tel, mais au contraire les résultats les plus heureux. Nous apportons aux manœuvres un état d'esprit véritablement singulier : nous faisons abstraction des pertes ! Sous les rafales d'artillerie, sous les grêles de mousqueterie, nous marchons impassibles, invulnérables comme des hommes de bronze, et quand, après une héroïque charge contre de formidables défenses, la sonnerie de *halte* nous arrête à cent pas d'un ennemi aussi brave que nous, pareils à des joueurs qui abattent leurs cartes, nous invitons à compter nos forces et à reconnaître notre supériorité. Que, suivant toute vraisemblance, nous soyons morts, et depuis longtemps, il n'en est point question : la position est à nous si notre nombre l'emporte. Foin de la poudre et de son vacarme ! valeureux fils des Gaulois, nous ne croyons qu'en notre épée.

Cet état d'esprit est si général, si universel, si bien devenu, par la force de l'habitude, une seconde nature, que je me vois contraint — j'en suis un peu confus — de développer une proposition qui semble pourtant évidente : *ce sont les pertes qui gouvernent l'action*. Je ne parle point de leur effet moral, du trouble et de la panique qu'elles engendrent, — ceci n'est plus du domaine des combats fictifs, — mais de leurs effets matériels : qu'une fraction soit détruite, qu'une autre trop éprouvée s'arrête ou recule, et voilà l'équilibre rompu, les dispositifs bouleversés.

Elles déterminent la décision du chef. Sans doute il n'engage point la bataille sans un plan préétabli, et mieux il l'a mûri, moins il a à redouter d'accidents imprévus. Cependant puisque chaque bataille se termine par la défaite de l'un des adversaires, c'est que sa sagesse s'est trouvée en défaut ; et le vainqueur même a eu bien des surprises et des alarmes. Les officiers envoyés en reconnaissance ont été enlevés ; la cavalerie, qui couvrait les ailes vient d'être sabrée ; une flanc-garde postée en un point dangereux est écrasée par une force supérieure ; les estafettes sont tuées, les ordres ne parviennent point. La destruction d'une partie de la première ligne impose l'engagement prématuré des réserves. Les événements se précipitent : avant qu'elle arrive, une nouvelle a cessé d'être exacte. Bientôt les deux armées, si belles au début dans leurs formations régulières et souplement articulées, ne sont plus que des multitudes confuses, dont l'une ne trouve de salut que dans la fuite.

Mais tout cela n'est pas l'œuvre d'un instant. Tous les coups ne sont pas mortels : il appartient au chef de les parer et de les rendre. A ses pertes il mesure la force de l'ennemi et l'effort à fournir, par elles il connaît les points faibles de son rival et les siens propres. Des décisions subites, adéquates : la situation ne peut-elle se rétablir ? faut-il battre en retraite ? ne semble-t-il pas que l'ennemi fléchit sur tel point ? un effort vigoureux, et c'est lui qui cède ! La victoire ou bien un désastre sans remède peuvent dépendre d'une intuition. C'est là, au milieu de la tourmente qui renversera les combinaisons les mieux échafaudées, que donnera sa mesure celui qui dans sa main tient le sort de la troupe entière. Savoir, esprit de ressources, coup d'œil, décision, à tous les échelons les mêmes qualités se trouveront mises à la même épreuve. Voilà ce qu'il faut reproduire aux manœuvres.

Les pertes n'influent pas seulement sur les déterminations des chefs, mais sur le jeu normal et régulier de toutes les pièces de l'échiquier. Elles règlent le choix des terrains, proscrivant ceux où la troupe serait découverte et battue, imposant ceux où elle sera invisible, abritée, et d'où elle pourra le mieux incommoder l'adversaire. Il faudra bien que les dispositifs se plient à ces exigences et que le mouvement

en avant y obéisse : bon gré mal gré, les fractions s'immobiliseront devant des espaces nus où elles seraient fauchées, tandis que d'autres, profitant de cheminements défilés, progresseront rapidement. Cent hommes bien abrités, avec un bon champ de tir, tiendront en échec un régiment. — Mais tout cela se fait aux manœuvres, dira-t-on. Cela se fait et se fera toujours très mal, faute de sanction. On veut aller vite, éviter les détours, agir en masses; et puis, à quoi bon, tant de précautions, puisqu'on n'a rien à craindre? « Ah! si seulement il y avait des balles dans les fusils! » Qui n'a prononcé ou entendu cent fois, à la vue de nos splendides déploiements en terrain découvert, cette réflexion moqueuse et mélancolique[1]?

Mais, bien plus, les pertes sont la *seule raison d'être* des formations et de la tactique du champ de bataille. Celle-ci consiste, on le sait, à faire avancer une ligne de tireurs, composée de groupes très minces et très espacés afin d'offrir moins de prise au feu adverse et de pouvoir utiliser les plus insignifiants couverts; derrière, s'abritant de leur mieux, des soutiens qui successivement viennent renforcer la chaîne de tirailleurs lorsque celle-ci ne peut plus avancer, et lui rendent la vigueur nécessaire à de nouveaux bonds[2]; des réserves enfin qui, protégées par le feu de la première ligne, parviennent jusqu'à proximité de la position ennemie et se précipitent à l'assaut.

Sans les pertes, une semblable tactique ne se comprendrait point. Qui donc empêche les tirailleurs de progresser sans interruption et exige, pour les porter plus loin, l'entrée en ligne de soutiens successifs? Le désir de s'assurer la supériorité du feu? Mais ils l'ont, s'ils n'éprouvent aucun dommage. La peur? Mais, au premier secours, ils vont repartir en avant. Non, ce qui immobilise ces hommes, c'est l'impuissance : ils sont décimés. On ne s'arrête que par impossibilité d'aller plus loin. Si les pertes se pouvaient éviter, les tirailleurs devraient s'avancer, sans autres arrêts que pour tirer et

1. « C'est très joli chez vous, disait la femme d'un attaché militaire, *on voit tout.* »

2. J'emploie toujours ce vieux mot de chaîne pour désigner l'ensemble des tirailleurs, car il n'a pas encore été remplacé dans la langue militaire.

sans avoir besoin de renforts, jusqu'à la position préparatoire à l'assaut. Les arrêts de la chaîne, l'obligation de la renforcer, prévus par le règlement, ne sont pas volontaires, mais imposés par les pertes.

Bien plus, sans les vides qu'elles créent, cette entrée en ligne des renforts serait impossible. On reconnaît indispensable que les groupes de tireurs soient très espacés, pour pouvoir trouver dans leur zone de marche les abris nécessaires : où donc iront les soutiens en se portant en ligne? Dans les espaces découverts intermédiaires? Mais on les reconnaît intenables. S'accumuleront-ils avec les tirailleurs déjà engagés, derrière les mêmes abris? Dans quel dessein? le front protégé n'étant pas assez large pour qu'ils puissent tous se déployer et tirer, ils ne feront que s'entasser inutilement sur plusieurs rangs, sans autre effet que de créer la confusion et de gêner la reprise de la marche. Ou bien enfin, n'évitant ces fautes que pour tomber dans une autre, iront-ils chercher en dehors de la zone assignée des couverts encore vacants? Il en résultera un allongement disproportionné des fronts, rendant le commandement impossible et les réserves insuffisantes.

Reconstitution de la ligne continue de tirailleurs, qu'on veut proscrire, entassement confus derrière d'étroits abris, extension démesurée des fronts, il n'est point de manœuvre qui ne donne lieu à l'une ou à l'autre de ces critiques, souvent à toutes à la fois, et cela avec la rigueur et la constance d'une loi mathématique. C'en est une, en effet, qui agit : des hommes en ligne couvrent un espace déterminé, et, si vous augmentez leur nombre, il faut bien qu'ils s'étendent ou se massent. Rien ne sert de blâmer, il en sera ainsi tant que les conditions ne seront point changées.

Quoi de plus simple pourtant! L'arbitre qui accompagne la ligne de tirailleurs juge, d'après le feu de l'ennemi et la façon dont ils s'exposent, qu'ils ont dû subir telles ou telles pertes — il y a des tables de probabilité qui donnent ces indications, et dont les Allemands font un usage régulier au *kriegsspiel*; — il signifie au commandant de la chaîne d'avoir à laisser à terre la proportion convenable de son effectif. Voilà la ligne affaiblie ; quand ses pertes atteignent un taux déterminé, la troupe est considérée comme hors d'état de pro-

gresser[1]. C'est le moment d'agir pour les soutiens : ils viennent combler les vides, et la chaîne se reporte en avant; le feu de l'ennemi continue ses ravages, et nécessite l'arrivée incessante de nouvelles fractions.

A présent tout devient logique : ce sont les arrêts de la chaîne qui appellent les renforts, ce sont ses vides qui leur indiquent leur place. Tous les incidents du combat que prévoit le règlement se succèdent. Les hommes valides ramassent les munitions de leurs camarades de combat blessés. Les gradés se partagent le commandement des unités confondues, qui donnent naissance à des fractions nouvelles. Le terrain manifeste la puissance de son rôle : les victimes fauchées par la décision de l'arbitre révèlent les zones de mort qu'il faut éviter. Quand, après l'assaut, un instant de répit permet de rétablir l'ordre, il ne s'agit plus d'une vaine formalité : avec la poignée d'hommes qu'il retrouve, le capitaine reforme des fractions ; il distribue les commandements, dresse la liste des manquants et se fait rendre compte des circonstances de leur disparition, car à la fin de la bataille il doit signaler les morts, les blessés, les prisonniers, les fuyards, et il ne pourra s'acquitter de ce devoir qu'en recueillant au premier instant de répit les dépositions des témoins avant que ceux-ci aient eux-mêmes disparu ; il répartit les munitions restantes et les complète de son mieux. Alors il est prêt à recommencer la lutte.

***

Car celle-ci est loin d'être terminée. Avec nos combats sans morts ni blessés, il faut bien arrêter la manœuvre au moment où les troupes s'abordent : les deux partis, d'égale force au début, ont conservé cette égalité jusqu'à la fin ; tous deux cherchent la victoire dans une offensive pareillement vigoureuse ; l'assaut final engage donc la totalité des forces en présence et ne se terminerait que par la destruction complète de l'un des adversaires, toute retraite étant impossible dans de telles conditions.

1. On admet généralement, d'après l'expérience du passé, qu'une troupe dont le quart est mis hors de combat en un temps assez court, a son élan brisé, et qu'au delà de ce chiffre, elle recule.

En est-il de même en réalité ? Jamais, peut-on répondre avec assurance. Aucune bataille dans l'histoire ne présente ce spectacle de deux armées s'avançant à la rencontre l'une de l'autre d'une marche ininterrompue, sans souci des pertes ni des obstacles, et courant chercher dans le corps à corps le triomphe ou l'anéantissement. Les deux adversaires ont plus de prudence : ils se tâtent et se sondent; celui qui constate, par les pertes qu'il subit, une supériorité manifeste chez l'adversaire, s'arrête, se replie, et, si des intérêts impérieux ne le lui défendent, se dérobe par la retraite avant qu'il soit trop tard. On ne voit donc guère, dans une bataille, deux troupes s'avancer l'une contre l'autre, ou plutôt cette marche dure peu : la troupe la plus éprouvée se retire, jusqu'à ce que des renforts lui rendent l'avantage et lui permettent de faire à son tour reculer sa rivale. Tout cela se passe à grande distance : les assauts sont très rares, et bien plus rares encore les abordages, car l'un des partis tourne habituellement les talons sans attendre le choc.

Ainsi donc le combat présente deux aspects complémentaires : un parti avance, l'autre recule, et, si théoriquement on peut concevoir un engagement qui reste résolument offensif des deux parts jusqu'à la catastrophe finale, dans la réalité cela ne s'est jamais vu et ne se verra sans doute jamais. La retraite est l'une des deux faces de la lutte, et non pas la retraite volontaire, combinaison plus ou moins habile, mais la retraite obligée, contraire aux intentions du chef.

Cette face du combat, nous refuserions-nous à l'envisager ? Puisqu'il y a toujours un parti qui cède, n'admettrons-nous pas que parfois ce puisse être nous ? Croyons-nous déshonorant, inadmissible, que des Français reculent ? Cependant l'histoire nous en cite des exemples innombrables, et sans qu'il soit besoin de recourir aux sombres souvenirs de nos défaites : pas une victoire de Napoléon où une partie de la ligne ne fléchisse un moment, où les mêmes villages ne soient dix fois pris et reperdus, où jusqu'à l'événement patiemment préparé par le Maître, l'ennemi ne paraisse vainqueur. Ces échecs partiels, ces retraites, ces fuites même ternissent-elles l'éclat du triomphe [1] ?

1. « L'ennemi avait enfin emporté Marengo, et la division Victor, après la plus

Mais j'entends monter des clameurs indignées : « Sans doute nous serons quelquefois, souvent peut-être, hélas ! contraints à reculer, mais ce n'est point là une manœuvre à enseigner : le soldat n'est déjà que trop enclin à la trouver de lui-même ; que sera-ce si on lui apprend à fuir ? *En retraite, jamais* ! tel doit être le mot d'ordre[1]. »

Quelle contradiction ! Admettre que la retraite sera souvent une obligation, et refuser de l'enseigner ! C'est vouloir transformer un mouvement, regrettable à la vérité, mais inévitable et fréquent, en déroute et en débâcle. Ce qui est à redouter, ce n'est pas que les soldats reculent, les grognards de l'Empereur l'ont bien fait, c'est qu'on ne puisse les ressaisir et les ramener. La retraite, même en désordre, n'a rien de fatal, si elle n'a pour but que d'échapper à une perte certaine et inutile, avec la volonté de reprendre la partie un instant plu stard dans des conditions meilleures ; ce qu'il faut craindre, c'est la fuite sans esprit de retour d'hommes qui ont perdu l'espoir du succès et la foi dans leurs chefs. Eh bien ! quel meilleur moyen de détruire la confiance, que de donner un enseignement dont la première expérience démontrera le mensonge, de flétrir comme infamant, d'écarter même de ses hypothèses, comme inadmissible, un événement qui se produira peut-être à la première rencontre ? L'homme taxera l'officier de lâcheté s'il commande la retraite, de faiblesse s'il ne peut l'empêcher, en tout cas d'imprévoyance et d'incapacité pour avoir professé en temps de paix le contraire de ce qui se passe à la guerre ; allant tout d'un coup aux extrêmes, il traitera d'erreurs et de duperies tout ce qu'il a appris et se croira impuissant à lutter contre un ennemi mieux préparé. Que si, au contraire, la retraite est prévue, enseignée, pratiquée au commandement — je parle toujours de la retraite sous la pression de l'ennemi, de la reculade plus ou moins

vive résistance, ayant été forcée, s'était mise dans une complète déroute. La plaine sur la gauche était couverte de nos fuyards, qui répandaient partout l'alarme, et même plusieurs faisaient entendre ce cri funeste : Tout est perdu ! » (Napoléon, *Commentaires*.) Cette même division, quelques heures plus tard, se couvrait de gloire. On n'en finirait pas de citer des épisodes semblables.

1. On n'a pas oublié ce trait typique du général Poillouë de Saint-Mars, si heureux d'avoir reçu d'un soldat cette réponse, qu'il la fit graver et la célébra dans un ordre du jour adressé à son corps d'armée.

en désordre, — cela n'est plus qu'une manœuvre comme une autre, que l'officier ordonne quand il le faut : si, au jour du combat, elle vient à se produire, le soldat n'en est point démoralisé, il sait que la situation sera bientôt rétablie, et que le succès final n'est nullement compromis. Dire que c'est là enseigner à fuir, c'est jouer misérablement sur les mots : la fuite est enseignée, sans qu'il soit besoin d'instructeur et malgré tous les instructeurs, par la faiblesse humaine en face du danger ; mais ce que la nature n'apprend pas, et ce qu'il est essentiel d'inculquer au soldat, c'est le moyen de combattre cette faiblesse, c'est la notion qu'il faut s'arrêter au premier abri, se grouper autour de son chef, retrouver le calme et la cohésion, et que tout cela est faisable et facile. Ce n'est point la fuite qu'on enseigne, c'est le rétablissement de l'ordre.

***

Une autre conséquence des pertes, et non la moins importante, est le bouleversement qu'elles produisent dans le commandement. Nul n'a perdu le souvenir des funestes effets qu'eut à Sedan la blessure du maréchal de Mac-Mahon, à Langson celle du général de Négrier, pour ne rappeler que des exemples récents : chaque fois, la prise du commandement par un homme qui ne s'attendait point à ce rôle et n'y était pas préparé, qui n'était au courant ni de la situation, ni des projets de son prédécesseur, ni des mesures prises pour leur exécution, ni des ressources disponibles, eut pour naturelle conséquence un désastre. A tous les échelons de la hiérarchie, et toutes proportions gardées, il en est de même, si le remplacement n'est pas prévu et organisé, autant que faire se peut. Or, si la mise hors de combat du commandant en chef, relativement peu exposé, est chose assez rare, celle d'un grand nombre d'officiers est une affaire sûre, immanquable ; les survivants remplaceront leurs supérieurs et seront à leur tour remplacés dans leurs fonctions : bref, en peu de temps, presque tous les postes auront changé de titulaire. Pour réduire au minimum ces inconvénients, il faut que chacun soit toujours mis autant qu'il est possible au courant de la situation générale et tout particulièrement de celle

de la troupe qu'il peut être appelé à commander ; il faut aussi qu'il soit exercé à faire rapidement et avec méthode toutes les opérations, remise de ses fonctions à son remplaçant, mise en relation avec ses chefs et ses inférieurs, étude de la situation, que comporte une prise de commandement.

Souvent il s'écoulera du temps avant que la nouvelle de la disparition d'un chef parvienne à celui qui doit le remplacer, et que celui-ci puisse exercer son action. Pendant ce délai, la troupe ne sera commandée par personne, et, si l'ennemi se montre pressant, la situation sera critique : il faudra que chacun trouve dans sa propre initiative les moyens de parer au danger. On voit quelles difficultés de tous ordres suscite cette disparition *soudaine* des chefs, et quelles qualités variées ont besoin d'être stimulées et exercées chez tous, du simple soldat qui souvent prendra le commandement de sa section jusqu'au général qui assumera la direction suprême.

Il serait vivement désirable que la représentation des pertes donnât aux ambulances et aux hôpitaux de campagne l'occasion de fonctionner, comme chez les Anglais. Sans doute il se fait de temps à autre des manœuvres spéciales du service de santé; mais, en admettant que le personnel médical soit parfaitement au courant de ses fonctions, il est probable que le commandement et les corps de troupe le sont infiniment moins en ce qui les concerne. Les généraux ont à indiquer les emplacements et les mouvements des ambulances et des hôpitaux, d'après la marche du combat ; les corps de troupe doivent fournir les brancardiers qui transportent sous le feu les blessés aux postes de secours. Ces brancardiers risquent fort de ne plus retrouver leur régiment, qui se déplacera sans cesse, et alors qui continuera à assurer la relève des blessés? Si une ambulance tombe au pouvoir de l'ennemi, il s'agira d'en reconstituer une autre. Il y a là à connaître et à régler une foule de détails dont nous n'avons ordinairement nul souci[1].

1. Si le manque d'équipages en temps de paix empêche de faire suivre les hôpitaux de campagne comme en temps de guerre où tous les chevaux et voitures seraient réquisitionnés, il semble qu'au moins les ambulances devraient fonctionner. Le ravitaillement en munitions aurait lui aussi besoin d'être pratiqué de façon constante. Ne pourrait-on y procéder sans augmenter la consommation des munitions ni par conséquent les frais ?

Que faire des morts et des blessés? Admirons le génie pratique des Anglais : ils en forment des unités provisoires que le directeur des manœuvres envoie comme renforts à l'un ou l'autre parti. Il y a là un élément de surprise du plus haut intérêt. Un des points défectueux de toutes nos manœuvres, c'est que chacun connaît exactement la force et la composition des armées en présence. A la guerre ce sera la grande inconnue : on juge des incertitudes d'un général en chef qui ne sait s'il a en face de lui des forces supérieures ou inférieures aux siennes ; presque toujours c'est l'entrée en ligne inattendue de renforts ennemis qui détermine la retraite de l'un des partis. L'intervention, au milieu des manœuvres, d'unités nouvelles, et même la seule possibilité de cette intervention, réalisent des conditions identiques, imposant aux deux commandants en chef le même souci de se renseigner, la même promptitude à modifier leur dispositions.

Ajoutons que la formation de ces unités provisoires avec des éléments provenant de tous les corps et ne se connaissant pas, met les cadres en présence de difficultés qui se présentent fréquemment à la guerre, lorsqu'il s'agit de reconstituer rapidement des fractions organisées avec les masses confuses qu'un assaut victorieux ou une retraite précipitée font bientôt des meilleures troupes, ou encore avec les réservistes à moitié instruits, point du tout disciplinés, qu'on tire des dépôts pour combler les vides.

***

Bref, la représentation des pertes permet seule le fonctionnement naturel et raisonné des formations ; tout en donnant le moyen de tenir chaque parti dans l'ignorance préalable des forces réelles de son adversaire, elle livre à l'intuition des chefs le même élément d'appréciation que le combat leur fournira, c'est-à-dire la résistance rencontrée ; par l'imprévu de ses effets, elle oblige à des décisions promptes et à une prévoyance qui ne néglige aucune hypothèse ; elle donne une sanction aux fautes manifestes, proscrit les formations vulnérables, les terrains découverts ; elle contraint les gradés, à tous les degrés, à remplir leur rôle essentiel, qui est de réta-

blir l'ordre sans cesse rompu, dans la victoire comme dans la défaite, et elle les prépare aux fonctions supérieures ; elle met en action le service de santé, si important ; elle enseigne enfin que la retraite est une manœuvre fréquente, inévitable, qui doit inspirer, non pas le découragement, mais la ferme volonté de ressaisir l'ascendant et de faire payer à l'ennemi son éphémère succès.

Ne sommes-nous pas loin de ces merveilleuses batailles où tous les combattants engagés au début sont encore debout à la fin, où des troupes que le feu aurait vingt fois anéanties donnent imperturbablement l'assaut dans un ordre admirable, et, par leur triomphe qui défie le bon sens, amènent le soldat à douter de l'efficacité de ses armes ou de la sagesse de ceux que le commandent ?

En m'étendant ainsi sur l'importance des pertes, j'ai l'air, je le confesse, d'enfoncer une porte ouverte. Des censeurs daigneront sourire : « Ah ! vraiment, à la guerre il y a des morts et des blessés ? Personne ne s'en doutait jusqu'ici. L'admirable découverte ! » Si vous vous en doutez, pourquoi sembler l'ignorer aux manœuvres ? Tenez-en compte, non point pour reproduire plus ou moins fidèlement l'aspect extérieur d'une bataille, préoccupation puérile et même dangereuse, mais parce qu'on ne peut, dans l'étude du combat, faire abstraction de l'élément qui y joue le rôle principal, agissant sur les forces et sur les cerveaux tout autant que sur les cœurs. D'autres trouveront chimérique l'idée d'une pareille manœuvre : « On ne réussira qu'à créer le gâchis, la débandade, l'indiscipline, rendre le ravitaillement et l'administration impossibles. » Difficultés, oui, et précisément il faut les chercher pour apprendre à les vaincre, mais impossibilités, non, et les Anglais nous en fournissent la preuve péremptoire. On critiquera enfin la compétence des arbitres et la valeur de leurs décisions : oublie-t-on le hasard qui souvent déjoue les plus sages calculs ? Tel arbitre tiendra la place de l'aveugle Destin, et son arrêt contestable produira l'effet d'un obus égaré et inattendu. La manœuvre devra se juger, non d'après le succès ou l'échec, assurément arbitraires pour une grande part, mais d'après le mérite des solutions adoptées à chaque circonstance.

Introduire dans nos manœuvres ces facteurs d'une importance capitale, la durée, la fatigue, l'obscurité, les pertes; donner aux chefs entière liberté, mais à leurs décisions les conséquences effectives qu'elles auront réellement; confessant virilement que la guerre c'est le désordre, désordre fatal, inévitable, sans cesse renaissant, s'exercer à le réduire et à le dominer, sont-ce là des vœux irréalisables? Surtout qu'on n'y voie point une critique de ce qui s'est fait jusqu'à ce jour; encore moins une apologie de l'improvisation et de l'inspiration suppléant au savoir! C'est au contraire parce que, grâce aux enseignements de notre École de guerre, aux exercices sur la carte, aux innombrables manœuvres de cadres et à double action, l'étude de la tactique pure a atteint un haut degré de perfection, qu'un nouveau progrès apparaît possible. Animons, sans crainte de les bouleverser, nos épures et nos schémas coutumiers; si nous ne pouvons mettre à l'épreuve les forces morales, préparons-nous du moins à en combattre ou en utiliser les effets matériels; et, nous familiarisant avec la surprise, avec la retraite, avec le désordre, acquérons l'art et l'habitude d'en sortir à notre avantage!

CAPITAINE D'OLLONE

UNE

VISITE AU FORT DE HAM[1]

— 1851 —

II

Une autre dame s'était jointe à madame de Lamoricière, c'était madame de Bunel, cousine par la parenté et sœur par les souvenirs d'enfance du général Bedeau. Madame de Bunel avait tout quitté, sa Bretagne, sa famille, ses enfants tendrement aimés, pour venir s'établir à Ham et y tenir compagnie au général. Plus âgée que madame de Lamoricière, bien que jeune encore, elle portait sur son visage une touchante expression de résolution et de bonté. On nous avait raconté ses efforts infatigables pour être admise auprès du général, alors qu'on cachait le lieu qui lui servait de prison et que d'un moment à l'autre on pouvait prendre des résolutions extrêmes contre lui et ses compagnons. Elle avait tout bravé, les refus, les mauvais procédés, les lenteurs calculées et avait fini par en triompher. Logée dans la ville avec madame de Lamoricière, elle était devenue une sœur pour celle-ci par la communauté de souffrance et de dévouement.

La conversation revint naturellement aux sujets qui nous intéressaient tous et nous demandâmes aux prisonniers le récit de leurs arrestations sur lesquelles les bruits les plus divers avaient couru. Le général Leflô se rendit le premier à cette invitation.

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

— On a employé, dit-il, pour m'arrêter, la ruse la plus détestable. Les agents qui s'étaient introduits chez moi ne savaient où était ma chambre. Mon appartement ayant plusieurs pièces, celle où je passais la nuit avait une porte par laquelle j'aurais pu m'échapper et répandre l'alarme dans le palais. Dans une autre chambre, se trouvaient ma sœur et son mari, logés temporairement avec nous. Il y avait donc quelque difficulté pour parvenir jusqu'à moi sans que je fusse éveillé d'avance. Les agents entrèrent dans une première pièce où dormait mon fils, âgé de sept ou huit ans. On le réveille et lui demande où je suis. Étonné, inquiet, il garde le silence :

» — Ne crains rien, mon enfant, lui dit le commissaire, ce que nous avons à dire à ton père lui fera bien plaisir.

» L'enfant trompé désigne ma chambre, et, quand il la voit envahie par des hommes armés, il devine ce qui s'est passé et dit au commissaire :

» — Monsieur, je vois bien ce que c'est, vous voulez faire du mal à mon papa, je ne le souffrirai pas.

» Il se jette sur mon lit et s'efforce de repousser le commissaire. Se sentant le plus faible, la peur succède à la colère; il se met à genoux :

» — Je vous en supplie, criait-il en pleurant, ne faites pas de mal à mon papa, il n'est pas méchant, mon papa.

» Pendant cette scène, qui dura moins de temps que je n'en mets à la raconter, j'avais sauté à bas de mon lit et saisissant l'enfant :

» — N'aie pas peur, lui dis-je, l'oncle a fait fusiller le duc d'Enghien, mais le neveu ne l'imitera pas sur ce point, il craindrait trop que le lendemain on ne lui en fît autant.

» Toute résistance était impossible. Je demandai le temps de m'habiller et revêtis mon uniforme. Au moment de partir, le commissaire me dit qu'il ne ferait pas de perquisition dans mes papiers si je prenais l'engagement de défendre qu'on y touchât.

» — Un engagement avec vous ! m'écriai-je. Je vous considère comme des malfaiteurs qui ont envahi mon domicile; on ne s'engage pas envers des malfaiteurs.

» Nous descendîmes, et j'aperçus dans la cour une compa-

gnie d'infanterie sous les armes qui semblait procéder à des exécutions. Je m'approchai de ces hommes :

» — Je suis votre général, leur criai-je, et vous êtes les complices de mon arrestation.

» Puis, saisissant un officier par le bouton de son uniforme :

» — Je prends et je n'oublierai de ma vie, lui dis-je, le numéro de votre régiment. Il est à jamais couvert de honte. Votre drapeau est déshonoré. Je m'y engage ici devant tous : quand le jour de la justice sera venu, c'est moi qui brûlerai ce drapeau comme indigne d'occuper désormais une place dans les rangs de l'armée française.

» Les soldats paraissaient ébranlés, mais le lieutenant-colonel qui les commandait — je sais son nom et j'ai encore son visage devant les yeux — leur fit faire un mouvement et l'on m'emmena. Ce que j'ai dit alors, je le répète ici, poursuivit le général ; venger de ces iniquités l'honneur militaire est un devoir que je me suis imposé, et si je ne puis le remplir moi-même, c'est un héritage que je laisserai à mon fils et qu'il ne répudiera pas.

Puis le général, qui avait prononcé ces mots sans éclat et avec la calme fermeté d'une résolution inébranlable, se leva et s'approcha du feu, aussi tranquille en apparence que s'il avait pris part, dans un salon, à une conversation ordinaire.

M. Baze, l'autre questeur, fut alors prié de compléter ces renseignements par le récit de sa propre arrestation :

— Mon appartement, dit-il, a été envahi en même temps que celui du général Leflô. Au premier bruit, je sautai à bas du lit; j'espérais trouver une issue pour appeler à moi la garde de l'Assemblée. Je n'y pus parvenir; on se saisit de moi, et l'on ne me donna même pas le temps de m'habiller. Je fus traîné au corps de garde de la Chambre, où l'on me laissa. En vain demandai-je qu'on me fît venir mes vêtements. Il me fallut rester deux heures en chemise, dans le froid le plus rigoureux. Madame Baze insistait pour m'envoyer des habits; on ne le lui permit pas. Je lui avais, en m'éloignant, fait un signe convenu entre nous pour qu'elle fît tirer le canon d'alarme, inutile tentative en ce moment, mais qui couvrait jusqu'au bout ma responsabilité. Naturellement, elle ne put y réussir et se vit en butte aux traitements

les plus grossiers. On fouilla dans mes papiers, et j'ai su qu'on avait fait grand bruit dans les journaux de ce qu'on y avait trouvé des projets de résolution tendant à l'arrestation de M. Bonaparte.

— C'est à moi de parler, dit le général Bedeau, interrompant M. Baze, ces actes avaient été préparés sur l'ordre que j'avais donné aux questeurs, comme vice-président de l'Assemblée, en vertu de la délégation de M. Dupin. Dès que j'ai appris qu'on faisait tant de tapage à ce sujet, j'ai écrit à Florival pour assumer sur moi toute la responsabilité de ces actes.

— J'admire en vérité, reprit M. Baze, qu'ils se montrent si chatouilleux, ces gens qui ont violé toutes les lois et qui ont si bien justifié des précautions trop insuffisantes. J'ai protesté au nom de la loi; on n'en a pas tenu compte. J'ai adressé, depuis que nous sommes ici, une plainte au procureur général. L'a-t-il reçue? Je n'en sais rien, mais il ne m'a envoyé aucune réponse. On m'a privé de ma liberté, de ma situation; mais qu'est-ce que cela auprès de ce mépris prodigué à tout ce que les hommes sont habitués à respecter, à ce qui est le fondement d'une société régulière, à ce qui ne peut périr sans que les hommes retournent en quelque sorte à l'état sauvage!

— Mais, demanda l'un de nous, la Chambre était gardée, de quelle façon a-t-elle pu être envahie?

— Nous l'avons su depuis, reprit le général Leflô, et ce n'est pas la particularité la moins curieuse de cette funeste histoire. Oui, la Chambre était gardée, gardée comme une place de guerre, avec un mot d'ordre; le commandement des troupes était en des mains honnêtes, les trois questeurs étaient fidèles, et, qu'on me permette de le dire, dévoués et courageux. Cependant l'Assemblée a été prise sans coup férir, et avec elle tous ceux qui étaient préposés à sa garde. Voici ce qui s'est passé : dans la nuit du 2 décembre, la garde de l'Assemblée se composait, selon l'usage, d'un bataillon de la ligne; le commandant, qui était un brave homme, reposait la nuit dans la chambre des officiers, avec l'adjudant. Vers le matin, il vit celui-ci qui se levait à petit bruit et sortait à pas de loup. Ce manège lui inspira quelque inquiétude et il

crut devoir en aller informer l'officier supérieur qui commandait toutes les forces de l'Assemblée. Il monte chez cet officier qui logeait au premier, voit un cordon de sonnette et le tire. Personne ne répond. Notre homme se demande alors s'il n'a pas attaché trop d'importance à un fait insignifiant. Le palais de l'Assemblée est une petite ville avec de nombreux habitants. L'adjudant est peut-être sorti pour se rendre à quelque rendez-vous? Faut-il faire un éclat et réveiller tout le monde pour une escapade de jeune homme, pour rien peut-être? Il renonce donc à sa première idée et regagne sa chambre. Ce retour a fait tout le mal. L'adjudant, qui avait été gagné, sortait pour donner au factionnaire de garde à la porte de l'Assemblée, l'ordre de laisser passer une compagnie qui se présenterait à six heures pour entrer. On était au mardi, jour où les portes s'ouvraient de grand matin aux soldats qui allaient au fourrage : le jour avait été choisi exprès. Le factionnaire laissa donc s'introduire les troupes qui venaient s'emparer du palais. Le lieutenant-colonel qui les commandait se rendit auprès du chef de bataillon de service et, malgré ses protestations, lui déclara qu'il n'avait plus d'ordres à donner. Il alla trouver ensuite le commandant de l'Assemblée qui éclata en reproches, s'abandonna au plus violent désespoir et brisa son épée sur son genou; on se transportait en même temps chez nous pour nous arrêter. C'est ainsi que la Chambre a été surprise. Le commandant supérieur, quand on avait sonné à sa porte, n'avait pas répondu, parce qu'on était convenu de se servir pour lui d'une autre sonnette, placée au fond du corridor où il logeait, circonstance ignorée du chef de bataillon de service. Voilà comme les plus graves événements dépendent souvent des plus petites causes. Si le coup de sonnette avait fait lever le commandant, la trahison de l'adjudant était découverte, les portes du palais ne s'ouvraient point; nous avions du canon, des munitions, des troupes commandées par des officiers dévoués, d'autres qui nous arrivaient au signal d'alarme; nous pouvions tenir pendant douze heures au moins contre une armée entière; les représentants se réunissaient; l'armée se partageait, et certainement le sort de la journée eût été tout autre.

Après les réflexions naturellement amenées par cet inci-

dent, on demanda au général Changarnier de raconter à son tour les circonstances de son arrestation :

— Elles sont bien simples, nous dit-il; le matin vers cinq heures, on frappe à ma porte cochère. Le portier tire le cordon, on entre.

» — Nous allons chez le général Changarnier.

» — Il n'y a personne chez lui.

» — C'est bon, c'est bon, il nous attend.

» Ils montent; à l'aide de fausses clefs ils entrent et, tout à coup, je vois paraître un commissaire de police en écharpe, suivi de quelques agents. Je saisis les pistolets qui étaient sur ma table de nuit et je les arme :

» — Général, me dit le commissaire de police, j'ai quatre enfants et il y a cinquante hommes dans la cour.

» J'aurais pu le tuer et c'était mon droit, mais je songeai qu'en effet je n'avais devant les yeux qu'un aveugle instrument et que l'on avait certainement pris des précautions suffisantes pour s'assurer de ma personne. Je renonçai à un meurtre inutile et je me rendis.

— Pour moi, dit le général de Lamoricière, les circonstances diffèrent un peu, mais le résultat est le même. Les sbires sont venus de grand matin et ont rempli la cour de mon hôtel. Ils étaient nombreux et armés. Mon domestique se lève. A la vue de cette troupe, la surprise, l'effroi, l'espoir d'être entendu de moi, lui arrachent le cri : « Au voleur! au voleur! » Il est jeté au bas de l'escalier et tombe dans la cour au milieu des sergents de ville qui se précipitent sur lui et le menacent de leurs sabres. Pendant ce temps, ils étaient maîtres de mon appartement et le bruit ne m'avait pas réveillé. J'ai le malheur de dormir comme une taupe. Enfin mes yeux s'ouvrent et j'aperçois des hommes armés :

» — Au nom de la loi, je vous arrête, me dit l'un d'eux.

» — Halte-là, m'écriai-je, au nom de la loi, non, dites au nom du coup d'État, mais je ne sais pas livrer un combat perdu d'avance et je vous suis.

— Est-il vrai, demanda quelqu'un, comme le bruit a couru, qu'on vous ait bâillonné ?

— Non ; seulement, comme la voiture qui m'emportait arrivait au coin du quai et de la rue Bellechasse, je regardai

à la portière pour voir où nous étions. C'était justement en face du corps de garde. « Général, me dit un de ceux qui m'accompagnaient, pas un mot, pas un cri », et il me fit voir un mouchoir dont il était muni et qui devait servir de bâillon. Je n'avais aucune idée de résistance ou d'évasion. Depuis plusieurs jours déjà, je voyais s'approcher la crise finale. Je sentais que le terrain se dérobait sous nos pas. Les divisions de l'Assemblée, les lâches terreurs de la majorité qui ne se prêtait à aucune concession, les folies de la Montagne qui affectait de craindre moins Bonaparte que la majorité, le rejet de la proposition des questeurs, tout avait préparé le coup d'État. J'avais observé les défaillances de l'Armée et les progrès de la trahison. Je connaissais les hommes parmi lesquels on avait recruté l'armée de Paris. Aussi n'avais-je plus d'illusions. Plusieurs de mes amis qui sont ici m'en ont fait des reproches et peuvent dire si je n'ai pas vu venir la catastrophe, avec la pénible conviction qu'elle ne pouvait être conjurée.

Après que le général Bedeau eut dit à son tour comment on l'avait espionné, suivi, traqué pendant plusieurs jours de suite et enfin surpris dans son lit et qu'on eut fait savoir comment le colonel Charras qui ne se trouvait pas à cette réunion, avait eu sa porte enfoncée à coups de hache sur son refus de l'ouvrir, quelqu'un raconta un épisode qui se rapportait à toutes les arrestations. Le Président avait donné le 2 décembre une grande soirée qui s'était prolongée tard et où il avait prodigué les compliments, les politesses et tout ce que comporte de gaieté sa nature froide et contenue. La foule retirée, il avait fait venir ses complices et donné ses derniers ordres. Il affectait un grand calme, cependant vers le matin, il parut en proie à une extrême agitation. Son visage était inquiet, ses oreilles dans une continuelle attente. Il se promena dans ses jardins avec un de ses familiers. L'impatience prenant le dessus, il se fit ouvrir les portes et se rendit dans les Champs-Élysées. « N'entendez-vous rien ? » répéta-t-il à plusieurs reprises. Soudain le son d'un cor retentit sur la place Louis XV. Il frémit et s'écria en bondissant : « Ah ! ils sont pris ! » Son génie italien avait imaginé de se faire annoncer les arrestations par une sorte de fanfare.

— Patience ! patience ! dit le général Leflô, qui avait attentivement écouté cette anecdote. Quand le jour sera venu, on lui fera entendre une fanfare, et je me charge de la sonner.

On rit, et les souvenirs revinrent sur les incidents d'autres arrestations faites ou tentées le 2 décembre et les jours suivants. C'était à l'aide de fausses clefs qu'on s'était introduit chez M. Carnot, rue Tronchet. Heureusement, il avait eu le soin de coucher hors de chez lui. Les agents, avec une lanterne sourde, avaient pénétré dans la chambre de sa femme, surprise au milieu de son sommeil. Pour arrêter M. Schœlcher, qu'on croyait réfugié chez M. Legouvé, son ami, on se présente au domicile de ce dernier. Sa fille, âgée de quinze ans, vient ouvrir la porte : « M. Schœlcher est ici, disent les envoyés de Maupas. — Non, messieurs. — N'ayez pas peur. Il sera bien content de nous voir. — Je vous répète qu'il n'est pas ici. » Cependant ils forcent l'entrée. Madame Legouvé s'indigne de leur audace. Sans tenir compte de ses protestations, ils ne se retirent qu'après avoir fouillé l'appartement jusque dans ses derniers recoins. L'arrestation de M. Thiers est très semblable à celle des généraux : maison envahie, agents et soldats se précipitant en foule, violences aux serviteurs fidèles; tous les procédés des voleurs nocturnes qui viennent faire un coup de main. M. Thiers a cédé comme les autres à la force et au nombre. Il a seulement demandé à voir l'ordre d'arrestation et à savoir le nom du commissaire chargé de l'exécution. On ne lui a accordé ni l'un ni l'autre. Il y avait chez ces hommes un mélange d'insolence et de bassesse, du sicaire et du laquais. En l'absence de son valet de chambre, temporairement retenu, ils aidaient M. Thiers à s'habiller et s'empressaient autour de lui. Dans le jardin se trouvait une bande d'individus armés et équipés de la manière la plus étrange: ainsi devait être la troupe de Mandrin. Il monte en voiture avec le commissaire et deux agents. Ceux-ci tenaient des haches à la main. « Tiens, leur dit M. Thiers en riant, qu'est-ce que ces instruments? » Ils paraissent embarrassés et répondent qu'en venant ils ont trouvé ces haches dans la rue. Un des agents avait une honnête figure et portait moustache : « Vous êtes un ancien militaire, lui

dit M. Thiers. — Non, monsieur, je suis un vieux serviteur du pauvre roi Louis-Philippe, et voilà où la misère m'a conduit. — Oh! je ne vous en fais pas de reproches, reprend M. Thiers, vous remplissez vos fonctions, et l'on n'a rien à vous dire; ce n'est pas comme monsieur (en désignant le commissaire), qui est un lâche et a peur de dire son nom. » On arrive à Mazas. Valentin et Nadaud, arrêtés également, étaient au greffe. Leur surprise est extrême : « Oh! mon Dieu, M. Thiers aussi, mais M. Thiers est un conservateur, un défenseur de l'ordre, un des premiers de ce pays! — Messieurs, je n'ai pas cette prétention. Je désire seulement que l'on reconnaisse en moi un bon citoyen qui, depuis vingt ans, a fait tout ce qui dépendait de lui pour mériter la récompense qu'il obtient aujourd'hui. »

Pendant ce colloque, le commissaire rédigeait un procès-verbal de l'arrestation. M. Thiers s'approcha de lui par derrière, et, saisissant le papier, il lui jeta à l'oreille : « Il ne sera pas dit que votre couardise réussira à me cacher votre nom. » Son nom était : Hubant aîné ou cadet, je ne sais pas lequel, car ils sont deux frères. L'autre a été chargé de l'arrestation du général Bedeau. Tous deux ont été décorés.

Le temps s'était rapidement écoulé en ces causeries. Il était neuf heures et demie, et nous vîmes apparaître à la porte la grosse face du commandant, qui venait nous avertir que l'heure était venue où nous devions nous retirer. Nous nous empressâmes d'obéir, et en quelques instants nous rentrions à l'hôtel, accompagnant mesdames de Lamoricière et de Bunel. M. Dufaure était rappelé à Paris par des engagements; il partit le lendemain matin, après avoir été passer une heure ou deux avec nos amis. J'avais remis mon départ à l'après-midi : je devais aller déjeuner avec eux et leur consacrer encore quelques instants. Il m'était doux de prolonger ce séjour. Après avoir mis M. Dufaure en voiture, je me rendis au château. On se mit à table; le déjeuner fut assez gai. La littérature fit cette fois les frais de la conversation, et ce fut le colonel Charras qui en fit presque tous les frais. Il est lettré, puriste sévère, écrivain correct. On compara Cormenin et Courier, et l'on s'accorda pour donner la supériorité au second, si versé dans les lettres grecques, si original dans son

imitation de l'antiquité, si spirituel sous sa forme naïve, et pour condamner le style tourmenté du premier, sa phrase affectée, ses néologismes souvent barbares. On n'en était pas encore à douter de son caractère et à le croire un des apostats de la liberté. Le colonel Charras nous fit beaucoup rire à propos de Dupin, dont un enfant naturel était venu lui demander des secours et avait reçu de lui quelques pièces de cent sous et de vieux habits.

— J'ai été bien des fois tenté, nous dit-il, de lui crier de ma place : « Laissez-nous donc, j'ai habillé vos bâtards. » Vous figurez-vous l'effet qu'aurait produit cette interpellation d'un nouveau genre et sans aucun précédent ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes ?

— Vous ne serez jamais sage, mon cher Charras, reprit le général Bedeau, vous m'avez rendu assez malheureux quand je présidais la Chambre.

— Je ne crois pas, dit le colonel, que vous m'ayez jamais rappelé à l'ordre. Je respectais votre caractère et vos grosses épaulettes, mais cet hypocrite de Dupin m'a toujours donné sur les nerfs.

Le colonel Charras nous raconta aussi qu'il avait tenu entre les mains une lettre du roi Louis Bonaparte, qui désavouait dans les termes les plus cyniques les enfants que sa femme lui avait donnés. On voulait vendre cette lettre dont on demandait quinze cents francs. Une souscription fut ouverte sur les bancs de la gauche, mais elle ne produisit rien. Plus tard, la lettre fut achetée par le président lui-même à un prix bien supérieur.

Après le déjeuner, j'allai me promener sur les glacis avec les généraux Changarnier, Bedeau, Leflô et M. Baze. On leur permettait, pendant une heure, de parcourir un espace fort limité, où ils étaient entourés de toutes parts de factionnaires en armes et de gardiens aux écoutes.

La matinée était froide, le givre couvrait la campagne d'alentour. Le soleil, qui ne pouvait percer les brouillards, éclairait la nature d'un jour triste et sombre. La rapidité de la marche écartait le froid, et ces hommes, habitués si longtemps à une vie active, éprouvaient le besoin de cet exercice violent. Le pauvre général de Lamoricière aurait été bien

heureux de pouvoir en prendre sa part. Le temps n'était pas moins mesuré que l'espace : la durée de la promenade était limitée à une heure seulement, et à midi, quelque désir que les prisonniers eussent de la continuer, quelque attrait que leur présentât parfois une atmosphère claire et sereine, on les contraignait à rentrer dans leurs chambres. Je me promenai successivement avec chacun d'eux. M. Baze, malgré de nombreux soucis domestiques, ne semblait occupé que par le sentiment de la justice, étude et religion de toute sa vie. Je lui montrai la campagne qui nous entourait :

— J'espère, lui dis-je, que vous pourrez bientôt la parcourir librement.

— Ce que je veux, me répondit-il, c'est le retour du règne de la loi : *o jusquando te aspiciam*, voilà mon vœu !

La pensée de l'arrangement politique que l'on a désigné sous le nom de *fusion* se présentait alors à beaucoup d'esprits, comme le moyen le plus sûr de mettre un terme à la tyrannie qui venait de s'emparer de la France. On se plaisait à croire que la liberté serait la compagne obligée du régime qui s'établirait sur les ruines du despotisme. Le parti légitimiste ne paraissait pas disposé à passer sous les fourches caudines du nouvel empire, et l'on ne soupçonnait pas que le succès du pouvoir absolu pût donner aux partisans d'Henri V la tentation de le continuer. Pour moi, je n'aurais pas cru trop payer le rétablissement de la tribune et l'affranchissement de la presse, même au prix d'une restauration. Je communiquai ces dispositions aux généraux, elles étaient aussi les leurs, et ils accueillirent mes ouvertures avec un vif empressement. Les généraux Leflô et Bedeau, bien qu'ils eussent servi avec une entière fidélité les derniers gouvernements, trouvaient dans la fusion un retour aux opinions de leur jeunesse et de leurs familles. Le général Changarnier y voyait la meilleure carte à jouer contre Bonaparte ; mais aucun ne séparait la cause de la liberté du nouvel établissement politique.

— Qu'on me donne, disait le général Changarnier, une proclamation signée de tous les princes de la maison de Bourbon, sans exception, où ils s'engageront à conserver le drapeau tricolore et à maintenir les principes de 1789, et je me fais casser les reins pour contribuer à la victoire.

L'heure de promenade était expirée et l'on vint nous en prévenir. Je me rendis chez le général de Lamoricière que je trouvai encore en compagnie de sa femme.

— Votre visite, celle de vos amis de Tocqueville et G. de Beaumont m'ont fait du bien. Dans notre position, on a besoin d'entendre des paroles amies, de sentir qu'au milieu de la dégradation universelle, il y a encore des cœurs sincères. Vous nous rendez la confiance qu'on est si disposé à perdre dans l'isolement et l'abandon.

Je m'attachai à entretenir ces sentiments ; puis, lui parlant de lui-même.

— J'aime à croire, lui dis-je, que vous recouvrerez bientôt la liberté : on en a déjà parlé, et cela ne peut tarder longtemps.

— Ma foi, je ne sais pas si je la souhaite beaucoup. Sans vouloir exagérer notre importance, je me figure que notre captivité est un embarras pour le Gouvernement. Si elle peut lui nuire, qu'elle se prolonge. Nous sommes les cailloux qui gênent la marche de la voiture. Le métier de caillou, en pareil cas, n'est pas très doux, mais comme nous ne voulons pas que la voiture aille bon train, il faut bien se prêter à ce qui lui occasionne des cahots... Pourtant, ajouta-t-il après un instant de silence, j'avoue que je ne serais pas fâché d'être hors de la portée de cet homme. Je ne m'y fie pas. Il se peut que, poussé par l'opinion, il nous ouvre les portes de cette prison, mais je n'accepterai aucune condition. Je ne lui reconnais pas le droit de m'en dicter et je rougirais de souscrire à aucune. Nous sommes unanimes à cet égard et chacun de nous, même étant au secret, a pris la même résolution. Le général Cavaignac, bien qu'on l'ait mis en liberté, sur les instances de la famille où il allait entrer, n'a point agi autrement. Il est même resté ici plusieurs jours après l'arrivée de l'ordre qui l'élargissait, parce qu'il craignait que M. Odier ne se fût trop avancé. Il a écrit à Saint-Arnaud une lettre qu'il nous a communiquée et dans laquelle il établissait très nettement la position qu'il entendait prendre. Ce n'est qu'après qu'il se fut écoulé assez de temps pour que l'ordre fût rétracté, si ses réserves n'étaient pas acceptées, et sur nos instances qu'il se décida à se séparer de nous. Ce qu'a pu obtenir un banquier puissant, utile à ménager, on ne nous

l'accordera pas. On a parlé de nous interner. Irai-je promener à Aurillac ou à Guéret mon oisiveté suspecte? Y a-t-il d'ailleurs un de ces généraux qui m'étourdissaient de leurs protestations qui puissent me voir en face? J'aurais beau me taire, malgré moi, mon regard leur crierait: « Vous êtes des traîtres. » Non, non, l'exil est encore la seule chance qui me reste, et je m'y résigne.

Il y avait dans ces paroles dont je voudrais pouvoir rendre la noble simplicité, un sentiment de patriotisme et de modestie qui était profondément touchant. Pas un mot de l'ingratitude du pays, qui adhérait, par son silence, aux indignités dont il souffrait; aucune allusion à ses services passés, à son sang versé pour la France. Il n'avait de douleur que pour la patrie et semblait prêt pour elle aux plurs durs sacrifices.

— Pour vous, madame, dis-je à madame de Lamoricière, vous devez aspirer au moment où vous quitterez ce vilain séjour.

— Mais, s'écria-t-elle, je n'ai jamais été si heureuse; jamais je ne me suis trouvée aussi longtemps et aussi paisiblement auprès du général. Dans les troubles de Paris, il allait courir les hasards de la guerre la plus meurtrière du monde. Au ministère, il n'avait pas une minute à me donner; il était nuit et jour au travail; à l'Assemblée, ce n'étaient que conférences, rapports à faire, discours à préparer, séances à suivre. Pendant les jours que je viens de passer ici, il m'a plus appartenu que pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis notre mariage.

Je parlai de la conversation que je venais d'avoir avec les autres généraux. Le général de Lamoricière témoigna quelque éloignement pour la fusion.

— Si c'est le vœu du pays, dit-il, je ne le contrarierai point, mais j'ai peur qu'on ne se méprenne à cet égard. J'applaudirai à tout ce qui pourra renverser un régime qui, mes griefs personnels mis à part, m'inspire de l'horreur et du mépris; j'y aiderai, s'il le faut, dans la mesure de mes forces; mais je ne m'associerai pas à tous les gouvernements qui pourront remplacer celui-ci. J'aurai plaisir à me retirer chez moi, à cultiver mes champs, à me posséder un peu moi-même. Je rétablirai ma santé que la prison n'a pas plus ménagée

que la guerre ; je reprendrai des études commencées sous la tente, dans les gorges de l'Atlas. C'est là le beau temps de ma vie. Nous avons passé bien des nuits blanches, bravé souvent la mort, couché sur la dure, mangé de la vache enragée, mais quel contentement de songer qu'on sert son pays! Quelle liberté d'esprit même dans les plus grands périls! Quelle existence pleine et animée.

Il se prit à rêver, comme si sa pensée se reportait sur le théâtre de sa vie militaire, puis il ajouta :

— J'ai servi consciencieusement la République et je lui suis attaché. J'aime mieux être citoyen d'un État libre que gentilhomme à la Cour ou grand chambellan. Je ne suis pourtant pas de ceux qui préfèrent la bouteille au vin. Je n'évalue une machine que par les résultats qu'elle procure, et un moulin que par la farine qu'il donne. Je sais donc apprécier la valeur des gouvernements, indépendamment de la forme des institutions; mais chacun de nous a sa dignité à garder et je suis de l'avis des Anglais qui mettent au premier rang des vertus des hommes d'État, la constance dans les opinions.

Nous parlâme de l'armée :

— Sa conduite a été bien condamnable, me dit-il, mais je ne fais de reproches qu'aux généraux. L'habitude de la discipline, si nécessaire dans les camps, a entraîné les régiments. La discipline est funeste quand elle sert ainsi à couronner le crime. mais il en est d'elle comme de toutes les choses de ce monde, il faut mettre en balance ses inconvénients et ses avantages, et pardonner aux premiers quand les autres l'emportent. Du reste, avec notre système militaire, je me plais à croire que cet égarement ne sera que passager. L'armée est une éponge qui s'imbibe de l'opinion publique. Au 2 décembre, il y avait tant de confusion dans les esprits, l'Assemblée était si impopulaire, aux yeux des modéres par les rodomontades des Montagnards, auprès des républicains sages par les divisions et les tergiversations des conservateurs, que l'armée n'avait, en dehors du Président, aucun phare pour l'éclairer, nul point solide pour s'y appuyer. Laissez l'opinion se ressaisir, laissez le gouvernement accumuler les fautes qui sont la suite ordinaire du despotisme et dont son chef ne sera

pas avare, et soyez assuré que l'armée ne lui restera pas longtemps attachée. Nos soldats, arrachés à la charrue pour prendre le mousquet, avides de rejoindre leurs foyers, toujours mêlés au peuple dont ils sortent et où ils doivent rentrer, ne sont pas des prétoriens aux ordres de Tibère ou de Caligula !

La situation générale le préoccupait toujours :

— Je sais de bonne source, disait-il, que l'on approvisionne toutes les places fortes comme pour une guerre. La guerre est une des éventualités les plus probables de ce régime. On y aura recours pour distraire du despotisme et qui sait si, à l'Élysée, on ne rêve pas de gloire militaire? Avec ces insensés, quoi que l'on suppose, on risque de rester toujours au-dessous de la vérité. Une guerre entreprise dans de telles conditions n'offrirait que des chances malheureuses. Quand j'étais aux affaires avec le général Cavaignac, nous n'avons pas voulu recourir à cette extrémité, quoiqu'elle flattât nos goûts et pût séduire nos ambitions. Cependant alors, nous pouvions rallier les peuples et engager leur cause avec la nôtre : nous trouvions le Piémont en guerre avec l'Autriche, la Lombardie affranchie du joug, Venise maîtresse de son port, tous les gouvernements du continent, la Russie exceptée, n'exerçant qu'une domination contestée et en proie aux plus sérieuses difficultés. Malgré tout, le succès était encore douteux, assez pour que notre patriotisme ait reculé. Aujourd'hui, rien de semblable, les gouvernements se sont rassis ; les peuples fatigués, désabusés, ne tarderont pas à se laisser reprendre une à une les libertés qu'ils avaient conquises. Une armée, jetée sur eux par un Bonaparte, serait l'instrument de la conquête et non la messagère de la liberté. Les passions de 1813 ne tarderaient pas à se rallumer en Allemagne ; la coalition, déjà reconstituée, nous enfermerait dans son cercle de fer. Mon cœur se serre et la sueur me monte au front, quand je pense aux malheurs, aux revers qui pourraient encore s'appesantir sur notre pauvre France.

Le général Changarnier s'était de nouveau réuni à nous. Il partageait toutes les émotions de son collègue.

— Attendons les événements, dis-je à mon tour, ils ne dépendent pas de nous. N'oublions pas un proverbe anglais dont le roi Louis-Philippe me disait un jour qu'il avait tou-

jours fait la règle de sa conduite : « Quand on a affaire à un fou, il faut lui laisser de la corde, on peut espérer qu'il s'en servira pour s'étrangler. » Or, le 2 décembre a fourni beaucoup de corde à son héros; laissons-le s'en servir. Réservons-nous pour l'avenir, chacun dans la sphère humble ou élevée où l'a placé la Providence. Attachons-nous seulement, de concert avec ceux qui partagent nos opinions, à rester, au sein de la prostration générale, comme les derniers dépositaires de l'amour de la liberté, du patriotisme et de l'honneur. On a bien souvent répété dans ces derniers jours le mot célèbre de Catherine de Médicis à Charles IX...

— Il fut ma première pensée, reprit le général Changarnier. A Mazas, je savais que Roger était dans une cellule voisine; je chargeai mon gardien d'aller lui dire : *Mon fils, c'est bien coupé.* Il ne comprit pas, et j'eus quelque peine à fixer ces mots dans sa mémoire. Au bout d'un certain temps, il revint : « Mon général, ce monsieur m'a chargé de vous dire seulement : *Maintenant il faut coudre.* Je me mis à rire, et mon homme crut peut-être qu'il m'avait porté un mot d'ordre. Sans doute, il ne l'aura pas gardé pour lui. Je souhaite qu'on l'ait transmis en haut lieu et je n'ai pas peur qu'on en abuse.

L'heure de mon départ approchait. Avant de m'éloigner, je voulus faire mes adieux aux prisonniers envers lesquels j'avais à remplir en quelque sorte des devoirs de politesse. Je me fis ouvrir successivement les chambres du général Leflô, du colonel Charras et de M. Baze. Le général Leflô était avec sa femme, à peine relevée d'une fausse couche, à laquelle tant de secousses n'avaient pas été étrangères. Elle avait cependant une apparence de vigueur et de santé qui contrastait avec les traits altérés du général. Son langage était ferme, sa contenance résolue; sa physionomie était calme et forte. On voyait qu'elle partageait tous les sentiments de son mari, et l'on n'aurait pas su dire quel était celui des deux qui inspirait l'autre. Le colonel Charras était seul dans une chambre triste et froide. Quelques livres en désordre sur sa table témoignaient de ses habitudes studieuses. Un mauvais poêle répandait une fumée épaisse. Ce séjour était sombre, et il ne fallut rien moins que la vigueur morale de celui qui l'habitait pour n'en être pas affecté.

Je trouvai M. Baze dans la chambre qu'avait occupée autrefois Louis Bonaparte et qu'on lui avait donnée depuis le départ du général Cavaignac qui y avait d'abord été placé. Il avait auprès de lui sa femme et leurs deux jeunes filles. Je ne saurais rendre l'impression que me fit le spectacle de cette famille réunie sous les verrous et qui, après avoir connu l'aisance et joui de tous les avantages attachés à la considération publique et à une haute position politique, ne devait tôt ou tard recouvrer la liberté que pour éprouver la rigueur d'une position précaire. M. Baze était toujours digne et fier; un sourire effleurait de temps en temps ses lèvres; mais il parvenait difficilement à cacher le souci du père, incertain de l'avenir des siens.

J'entrai aussi, un instant, dans la chambre du général Bedeau. Il me lut la lettre qu'il avait écrite au général Saint-Arnaud pour revendiquer la responsabilité des papiers trouvés chez M. Baze. Le ton en était hautain et presque provocant. Elle répondait parfaitement à une situation où la paix de la conscience, le sentiment du droit, la fermeté d'une âme satisfaite d'elle-même se trouvaient du côté des vaincus, le trouble, la défaillance, du côté des vainqueurs.

Il fallut enfin nous séparer. Tous les prisonniers s'étaient réunis, pour cet adieu, dans la chambre du général de Lamoricière. Pour avoir passé quelques heures avec eux, il semblait que je fusse devenu l'ami personnel de tous. De ces hommes, les uns siégeaient à la droite de l'Assemblée, d'autres au centre ou à la gauche; en ce moment, il n'y avait plus aucune différence d'opinion. Les mêmes sentiments, le même besoin de garanties politiques, la même horreur du parjure réunissaient toutes nos âmes, et l'on aurait dit que j'étais venu donner un nouvel élan à ces impressions qu'ils ressentaient tous.

Je traversai de nouveau les portes, les guichets, les sentinelles, et je rentrai dans la ville, le cœur péniblement serré, mais heureux des souvenirs que j'emportais et du plaisir que ma visite avait paru faire à nos amis. Dans la voiture qui me conduisait à Noyon, se trouvait un autre voyageur qui, pour s'en être informé, sans doute, savait que je venais de faire une visite aux prisonniers de Ham. Il me rapportait sur la

manière dont ils avaient été traités les bruits les plus faux. A Ham même, on ne savait rien et des mensonges grossiers obtenaient créance. J'en relevai quelques-uns, puis m'apercevant que j'avais affaire à un partisan du coup d'État, je me renfermai dans le silence le plus absolu. Il ne me paraissait pas que mon compagnon de route désirât beaucoup savoir la vérité, et sa curiosité m'était quelque peu suspecte. J'appris, pendant le voyage, son nom et sa profession, et j'ai vu dans les journaux qu'il avait été décoré peu après. Je ne sais si les rapports qu'il a pu faire sur notre voyage ont contribué à lui valoir cette récompense, accordée aujourd'hui à des services qu'on payait autrefois d'une autre monnaie.

Aucun incident ne marqua mon retour. Je fus frappé seulement du silence qu'observaient tous les voyageurs dans les wagons de chemin de fer. Il était évident que la terreur glaçait les langues et que chacun craignait de rencontrer dans son voisin un espion ou un délateur. A mon arrivée à Paris, je trouvai une invitation de M. Berger, préfet de la Seine, pour les fêtes qu'il allait donner à l'Hôtel de Ville. Je la lui renvoyai comme n'ayant pu m'être adressée que par une méprise. M. Dufaure, également invité, fit de même sans que nous nous fussions concertés, et il y ajouta quelques mots à l'adresse du préfet, élevé à un des premiers postes de l'État sur les instances de M. Thiers, et qui, après avoir été un des porte-drapeau de l'opposition sous la monarchie constitutionnelle, au lieu de se retirer après le 2 décembre, allait célébrer par des fêtes la violation des lois, la ruine de la liberté et la proscription de ses anciens amis.

A.-F. VIVIEN

LA MUSIQUE EN ITALIE

AU XVIII[e] SIÈCLE

L'Italie fut, pendant tout le XVIII[e] siècle, comme elle l'avait été pendant le XVII[e], la grande nation musicale. Ses musiciens exercèrent alors sur l'Europe entière une suprématie analogue à celle des « philosophes » et des écrivains français. Elle était le grand marché de chanteurs, d'instrumentistes, de virtuoses, de compositeurs et d'opéras. Elle les exportait par centaines en Angleterre, en Allemagne, en Espagne. Elle en faisait elle-même une consommation prodigieuse : car elle était insatiable de musique, et il lui fallait du nouveau, toujours du nouveau. Les maîtres les plus célèbres d'Allemagne : Hændel, Hasse, Gluck, Mozart, venaient se mettre à son école ; et certains d'entre eux en sortaient plus intransigeants dans leur italianisme que les Italiens mêmes. Les mélomanes anglais envahissaient l'Italie ; on les voyait cheminer de ville en ville, à la suite des chanteurs et des troupes d'opéra, passant le carnaval à Naples, la Semaine Sainte à Rome, l'Ascension à Venise, les mois d'été à Padoue et à Vicence, l'automne à Milan, l'hiver à Florence : pendant des années, sans se lasser, ils accomplissaient le même tour. Cependant ils n'avaient guère besoin de se déranger pour entendre les opéras italiens : car ils avaient l'Italie à

Londres. L'Angleterre était si bien conquise par le goût italien, depuis le commencement du siècle, que l'historien Burney faisait cette étrange réflexion, — qui, dans sa bouche, était un grand éloge pour son pays :

« Les jeunes compositeurs anglais, sans avoir été en Italie, tombent moins souvent dans le genre anglais, que les jeunes compositeurs français, qui ont passé des années en Italie, ne retombent, en dépit de tout, dans le genre français. »

En d'autres termes, il se félicite que les musiciens anglais réussissent mieux à se dénationaliser que les Français. Ils le devaient aux excellents théâtres italiens d'opéra et d'*opera buffa* qui existaient à Londres et qui avaient eu à leur tête des maîtres tels que Hændel, Buononcini, Porpora et Galuppi. Burney en concluait, dans son engouement pour l'Italie, que « l'Angleterre était par conséquent une école plus propre que la France à former un jeune compositeur ».

Cette observation est, à l'insu de Burney, assez flatteuse pour la France qui fut, en effet, de toutes les nations d'alors celle qui opposa la résistance la plus opiniâtre à l'influence italienne. Cette influence ne s'en exerça pas moins sur la société et les artistes de Paris; et l'italianisme, qui trouva un vigoureux appui dans les « philosophes » de l'Encyclopédie — Diderot, Grimm, surtout Rousseau, — souleva de véritables guerres musicales, et finit par avoir, en partie, gain de cause : car, dans la seconde moitié du siècle, on peut dire que la musique française est une proie que se partagent, comme une terre conquise, trois grands artistes étrangers : un Italien, Piccinni, — un Allemand italianisé, Gluck, — et un Belge italianisé, Grétry.

Les autres nations n'avaient pas attendu si longtemps pour succomber. L'Espagne était, pour la musique, une colonie italienne depuis que s'y était établie, en 1703, une compagnie italienne d'opéra, et surtout depuis l'arrivée, en 1737, du fameux virtuose Farinelli, tout-puissant auprès de Philippe V, dont il calmait, avec son chant, les accès de manie. Les meilleurs compositeurs espagnols, revêtus de noms italiens, deviennent, ou, comme Terradellas, maîtres de chapelle à Rome, ou, comme Avossa (Abós), professeurs dans les conservatoires de Naples, à moins que, comme Martini

(Martin y Soler), ils n'aillent porter l'italianisme dans les autres pays d'Europe.

Il n'était pas jusqu'aux contrées du Nord que n'atteignît l'invasion italienne; et l'on voyait s'établir en Russie Galuppi, Sarti, Paisiello, Cimarosa, qui y implantaient des écoles, des conservatoires, des théâtres d'opéra.

On comprend qu'un pays qui avait un tel rayonnement d'art dans toute l'Europe fût considéré par elle comme une sorte de Terre Sainte pour la musique. Aussi l'Italie fut-elle, au XVIII[e] siècle, un lieu de pèlerinage pour les musiciens de toutes nations. Beaucoup d'entre eux ont noté leurs impressions ; et certaines de ces relations de voyages, signées de noms tels que ceux de Montesquieu, le président de Brosses, Pierre-Jean Grosley de Troyes, le savant Lalande, Gœthe, le poète espagnol Don Leandro de Moratin, abondent en observations spirituelles et profondes. Le plus curieux de ces ouvrages est peut-être celui de l'Anglais Charles Burney, qui, avec une patience inlassable, traversa l'Europe à petites journées pour réunir les matériaux nécessaires à sa grande *Histoire de la Musique*. Très italianisant de goût, mais ouvert et impartial, il eut la bonne fortune de connaître personnellement les principaux musiciens de son temps : en Italie, Jomelli, Galuppi, Piccinni, le père Martini, Sammartini ; — en Allemagne, Gluck, Hasse, Kirnberger, Philippe-Emmanuel Bach ; — en France, Grétry, Rousseau et les philosophes. Et certains des portraits qu'il en a tracés sont les plus vivants qui nous restent de ces hommes.

Je vais tâcher de refaire, à la suite de Burney et de tant d'illustres voyageurs, ce pèlerinage d'Italie, vers le milieu du XVIII[e] siècle[1].

1. Montesquieu voyagea en Italie de 1728 à 1729 (*Voyages* ; Bordeaux, 1894); le président de Brosses, de 1739 à 1740 (*Lettres familières écrites d'Italie*) ; Grosley, en 1758 (*Observations sur l'Italie*); Lalande, en 1765-66 (*Voyage en Italie* ; 8 vol. in-12 ; Venise, 1769); Goethe, en 1786-87 (*Italienische Reise*) ; Moratin, de 1793 à 1796 (*Obras postumas* ; Madrid, 1867).

Le grand voyage de Burney se fit en 1770-72, et a été raconté par lui dans ses deux ouvrages : *The present state of music in France and Italy* (1771), et *The present state of music in Germany, the Netherlands, and United Provinces* (1773), traduits presque aussitôt en français.

Il y a lieu de consulter aussi les lettres de Mozart, qui fit trois voyages en Italie (1769-71, 1771, 1772-73), les *Mémoires* de Grétry, qui resta huit ans à Rome, de



A peine entrés en Italie, les étrangers étaient saisis par la passion musicale qui dévorait la nation tout entière. Cette passion n'était pas moindre dans le peuple que dans l'élite.

« Les violons, les instruments, le chant nous arrêtent dans les rues, — écrit l'abbé Coyer, en 1763. — On entend sur les places publiques un cordonnier, un forgeron, un menuisier chanter une *aria* à plusieurs parties avec une justesse, un goût, qu'ils doivent à la nature et à l'habitude d'entendre des harmonistes que l'art a formés. »

A Florence et à Gênes, les marchands et les artisans se réunissaient, les dimanches et fêtes, en différentes compagnies de *Laudisti* ou chanteurs de psaumes. Ils se promenaient ensemble dans la campagne et chantaient des musiques à trois parties.

A Venise, « si deux personnes se promènent ensemble, se tenant sous le bras, il semble, dit Burney, qu'elles ne causent qu'en chantant. Toutes les chansons y sont chantées en duo ». — Sur la place Saint-Marc, souvent, écrit Grosley, « un homme de la lie du peuple, un cordonnier, un forgeron, avec les habits de son métier, commence un air : d'autres gens de sa sorte, se joignant à lui, chantent cet air à plusieurs parties avec une justesse, une précision et un goût qu'à peine rencontre-t-on parmi le plus beau monde de nos pays septentrionaux ».

Depuis le xve siècle, des représentations populaires en musique avaient lieu, tous les ans, dans la campagne toscane; et le génie populaire de Naples et de la Calabre s'exprimait par des chants qui ne laissaient pas les musiciens indifférents : Piccinni et Paisiello en surent tirer parti.

Mais ce qui était surtout admirable, c'était l'ardente joie que ce peuple témoignait en écoutant de la musique.

1759 à 1767, l'autobiographie de Karl Ditters von Dittersdorf, qui fit le voyage d'Italie avec Gluck, — sans parler des nombreuses études sur les musiciens allemands qui voyagèrent en Italie, comme Rust, Jean-Chrétien Bach, etc.

Voir, dans la *Rivista musicale italiana*, un intéressant travail de M. Giuseppe Roberti : *La musica in Italia nel secolo* XVIII *secondo le impressioni di viaggiatori stranieri* (1901).

« Quand les Italiens admirent, ils semblent mourir d'un plaisir trop grand pour leurs sens », écrit Burney. — A un concert symphonique, donné en plein air, à Rome, en 1758, l'abbé Morellet dit que « le peuple se pâmait. On entendait gémir : *O benedetto, o che gusto, piacer di morire!* (O bénédiction ! quelle jouissance! plaisir à en mourir !) — Un peu plus tard, en 1781, l'Anglais Moore, assistant à un spectacle musical, à Rome, note que « le public se tenait, les mains jointes, les yeux demi-fermés, retenant son souffle. Une jeune fille se met à crier, du milieu du parterre : *O Dio! dove sono? Il piacere mi fa morire!* » (O Dieu ! où est-ce que je suis ? Je meurs de plaisir !) Certaines représentations étaient interrompues par les sanglots de l'auditoire.

La musique tenait tant de place en Italie que Burney lui-même, si mélomane qu'il fût, trouvait que la passion qu'elle excitait constituait un danger pour la nation. « A en juger par la quantité d'établissements de musique et de représentations publiques, on pourrait accuser l'Italie de cultiver la musique avec excès. »

***

La supériorité musicale de l'Italie ne tenait pas seulement à un goût naturel pour la musique, mais à l'excellence de l'instruction musicale dans toute la péninsule.

Le foyer le plus brillant de cette culture artistique était Naples. C'était l'opinion courante, au temps de Burney, que plus on descendait vers le sud, plus le goût musical s'affinait. « L'Italie, dit Grosley, peut être comparée à un diapason, dont Naples tient l'octave. » Le président de Brosses, l'abbé Coyer, surtout Lalande expriment le même avis. « La musique — écrit Lalande — est surtout le triomphe des Napolitains. Il semble que, dans ce pays-là, les cordes du tympan soient plus tendres, plus harmoniques, plus sonores que dans le reste de l'Europe; la nation même est toute chantante; le geste, l'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation, tout y marque et y respire la musique; aussi Naples est-elle la source principale de la musique. »

Burney réagit contre cette opinion, qui n'était plus tout à

fait vraie de son temps, et qui avait dû toujours être un peu exagérée. « On accorde aux Napolitains, dit-il, plus de confiance dans l'art qu'ils n'en méritent aujourd'hui, malgré les titres qu'ils ont dû avoir à cette célébrité dans les temps passés. » Et il revendique la première place pour Venise. Sans trancher cette question de prééminence entre les deux villes, on peut dire que Venise et Naples étaient, au XVIIIe siècle, les grands séminaires de musique vocale, non seulement d'Italie, mais d'Europe. Chacune d'elles était le siège d'une école illustre d'opéra : celle de Venise, la première en date, était issue de Monteverdi et comptait des noms tels que ceux de Cavalli et de Legrenzi, au XVIIe siècle, de Marcello et de Galuppi, au XVIIIe ; celle de Naples, un peu plus tard venue, à la fin du XVIIe siècle, avec Francesco Provenzale, avait établi, au XVIIIe, sa suprématie incontestée dans la musique dramatique, avec l'innombrable école d'Alessandro Scarlatti et celle de Pergolèse. Venise et Naples avaient aussi les conservatoires les plus réputés d'Italie.

A côté de ces deux métropoles de l'opéra, la Lombardie était un centre de musique instrumentale. Bologne était célèbre par ses théoriciens ; et Rome jouait dans l'ensemble de cette organisation artistique son rôle de capitale, moins par la supériorité de sa production personnelle que par le jugement souverain qu'elle s'attribuait sur les œuvres d'art. « Rome — dit Burney — est le poste d'honneur pour les compositeurs, les Romains étant regardés comme les juges les plus sévères de la musique en Italie. On estime qu'un artiste qui a du succès à Rome n'a rien à craindre de la sévérité des critiques dans les autres villes. »

***

La première impression produite par la musique napolitaine sur les voyageurs étrangers était plutôt une surprise qu'un plaisir. Ceux qui étaient plus sincères, ou plus fins connaisseurs, en éprouvaient même une déception, d'abord. Ils trouvaient, comme Burney, des exécutions peu soignées, où la mesure et la justesse péchaient également, des voix rauques, une brutalité naturelle, quelque chose de déréglé, « un goût — à ce que dit Grosley — pour le *capriccioso* et le *strava-*

gante ». Les relations du XVII[e] et du XVIII[e] siècle sont là-dessus d'accord. Voici ce que note, en 1632, un voyageur français, J.-J. Bouchard[1] :

« La musique napolitaine est surtout frappante par ses mouvements bizarres et allègres. Sa manière de chanter, tout à fait différente de celle de Rome, est éclatante et comme dure : non pas trop gaie à la vérité, mais fantasque et écervelée, plaisant seulement par son mouvement prompt, étourdi et bizarre ; c'est un mélange d'air français et d'air sicilien[2], au reste, extravagantissime pour ce qui est de la suite et uniformité qu'elle ne garde aucunement, courant, puis s'arrêtant tout court, sautant de bas en haut et de haut en bas, jetant avec effort toute la voix, puis tout à coup la resserrant ; et c'est proprement dans ces alternatives de haut et de bas, de *piano* et de *forte* que se reconnaît le chant napolitain. »

Et Burney, en 1770, écrit :

« Le chant napolitain dans les rues est beaucoup moins agréable, quoique plus original qu'ailleurs. C'est une singulière espèce de musique, aussi sauvage dans sa modulation, et aussi différente de celle de tout le reste de l'Europe que la musique écossaise... Le chant artistique a une force, un feu qu'on ne rencontre peut-être pas dans le monde entier, et qui compense le manque de goût et de délicatesse. Cette manière d'exécuter est si ardente qu'elle tient de la frénésie. C'est cette impétuosité de génie qui fait qu'il est ordinaire de voir un compositeur napolitain, en partant d'un mouvement doux et sobre, mettre l'orchestre en feu avant qu'il soit fini... Les Napolitains, comme les chevaux de race, sont impatients du frein. Dans leurs conservatoires, on arrive difficilement à obtenir le pathétique et le gracieux ; et, en général, les compositeurs de l'école de Naples recherchent moins que ceux des autres parties de l'Italie les grâces délicates et étudiées... »

Mais si les caractères du chant napolitain étaient demeurés à peu près les mêmes, du XVII[e] au XVIII[e] siècle, sa valeur avait bien changé. Au temps de Bouchard, la musique napolitaine

1. *Un Parisien à Rome et à Naples en 1632*, d'après un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard, — par Lucien Marcheix. — Paris, Leroux.

2. C'est-à-dire, suivant Bouchard, de style galant et de style dramatique.

était en retard sur le reste de l'Italie. Au temps de Burney, les compositeurs de Naples étaient renommés, non seulement pour leur génie naturel, mais pour leur science. Et c'est ici que l'on voit ce que peuvent des institutions artistiques, non pas sans doute pour transformer une race, mais pour lui faire produire ce qu'elle avait en réserve, et qui, sans elles, n'eût probablement jamais levé du sol.

Ces institutions étaient, pour Naples, ses fameux conservatoires, pour l'éducation musicale des enfants pauvres. Idée admirable, que nos démocraties modernes n'ont ni eue, ni reprise.

Ces conservatoires, ou *Collegii di musica*, étaient au nombre de quatre principaux[1] :

1° Le *Collège des pauvres de Jésus-Christ* (*Collegio de' poveri di Gesù Cristo*), fondé en 1589, par un Calabrais du tiers ordre de saint François, Marcello Fossataro di Nicotera, qui y recueillit les pauvres enfants qui mouraient de faim et de froid. On y admettait les enfants de toutes nations, de sept à onze ans. Ils étaient une centaine. Ils portaient la soutane rouge et la simarre bleu de ciel. De ce collège, — c'est tout dire, — est sorti Pergolèse.

2° Le *Collège de San Onofrio a Capuana*, fondé vers 1600, par les confrères de San Onofrio, pour les orphelins du pays de Capoue. Le nombre des écoliers variait de quatre-vingt-dix à cent cinquante. Ils portaient la soutane blanche et la simarre grise.

3° Le *Collège de Santa Maria di Loreto*, fondé en 1537. par un protonotaire apostolique de nation espagnole, Giovanni di Tappia, « pour y recueillir les fils des citoyens les plus pauvres, et les élever dans la religion et les beaux-arts ». Ce très grand collège compta d'abord jusqu'à huit cents enfants, garçons et filles. Puis, vers le milieu du XVII[e] siècle, on cessa d'y recevoir des filles, et on commença à y enseigner exclusivement la musique. Quand Burney le visita, il y avait là deux cents enfants. Ils portaient la soutane et la simarre blanches.

4° Le *Collège de la Pietà de' Turchini*, fondé à la fin du XVI[e] siècle par une confrérie, qui recueillait les pauvres enfants du quartier. Le nombre des élèves était, au milieu

1. Voir la préface du marquis de Villarosa à ses *Memorie dei compositori di musica del regno di Napoli* (Naples, 1840).

du XVIIIe siècle, d'une centaine. Ils portaient la soutane et la simarre bleues. Les plus illustres compositeurs napolitains professèrent dans ce collège. Francesco Provenzale en fut un des premiers maîtres.

Dans chacun de ces conservatoires, il y avait deux maîtres principaux : l'un pour corriger les compositions, l'autre pour professer le chant. Il y avait, de plus, des maîtres assistants *(maestri scolari)*, pour chaque instrument. Les enfants restaient là, en général, huit ans. Si, après quelques années d'école, ils ne montraient pas de dispositions suffisantes, ils étaient renvoyés. Un certain nombre étaient reçus comme pensionnaires payants. Les meilleurs élèves étaient retenus, après leur temps d'études, pour professer à leur tour.

Burney fait une description assez pittoresque d'une visite au Collège de San Onofrio :

Sur le palier du premier étage, une clarinette s'escrimait. Sur le palier du second, un cor beuglait. Dans une chambre commune, sept ou huit clavecins, un nombre encore plus grand de violons et des voix exécutaient, à la fois, chacun un morceau différent, tandis que d'autres élèves écrivaient. Les lits servaient de tables aux clavecins. Dans une seconde chambre, les violoncelles étaient réunis. Dans une troisième, les flûtes et les hautbois. Les clarinettes et les cors n'avaient de place que sur l'escalier. Dans le haut de la maison, et tout à fait à part des autres enfants, seize jeunes castrats avaient des appartements plus chauds, à cause de la délicatesse de leur voix. Tous ces petits musiciens travaillaient sans relâche, du lever (deux heures avant le jour, en hiver) jusqu'au coucher (vers huit heures du soir) ; ils n'avaient qu'une heure et demie de repos, pour le dîner, et quelques jours de vacances, à l'automne.

Ces conservatoires, qui furent pour toute l'Europe une mine de chanteurs et de compositeurs d'opéra, étaient déjà dans leur déclin au temps de Burney. Leur période la plus brillante semble avoir été dans le premier tiers du siècle, du vivant de Alessandro Scarlatti.

Il y avait à Naples, à poste fixe, des entrepreneurs de musique étrangers, dont le seul emploi était de recruter des musiciens et des sopranistes, pour leurs gouvernements.

Ainsi, un certain M. Gibert, que Lalande rencontre là, et qui opérait pour le compte de la France.

On y recrutait aussi des compositeurs. Les deux plus célèbres compositeurs napolitains au milieu du XVIIIe siècle, Jomelli et Piccinni, furent appelés, l'un, Jomelli, en Allemagne, où il resta quinze ans à Stuttgart; — l'autre, Piccinni, à Paris, où on l'opposa à Gluck, et où il mourut, après avoir été professeur à l'École royale de chant et déclamation, et inspecteur du Conservatoire de Paris. Ces deux hommes formaient un parfait contraste. Piccinni, petit, maigre, pâle, le visage fatigué, très poli, doux et vif à la fois, avec un extérieur plutôt grave, et un cœur affectueux, impressionnable à l'excès, était surtout inimitable dans la comédie musicale; et il est malheureux pour lui que ses petits opéras-comiques en dialecte napolitain n'aient pu être transplantés en dehors de son pays, où ils faisaient fureur; mais, comme le disait l'abbé Galiani, « il était bien impossible que ce genre passât en France, puisqu'il n'allait même pas jusqu'à Rome. Il fallait être Napolitain pour se rendre compte du chef-d'œuvre de perfection auquel Piccinni avait poussé l'opéra-comique à Naples. » — Jomelli, tout au contraire, était plus goûté à l'étranger qu'à Naples. Les Napolitains lui gardaient rancune de s'être trop germanisé à Stuttgart. Physiquement, il ressemblait à un musicien allemand plutôt qu'à un Italien. « C'était un homme extrêmement gros de corps; sa figure — dit Burney — m'a rappelé celle de Hændel. Mais il est beaucoup plus poli et plus doux dans ses manières. » Ce sérieux artiste, noble, ému, un peu lourd, avait rapporté d'Allemagne un goût pour une harmonie et une orchestration compactes; et il n'avait pas peu contribué à la révolution qui s'accomplissait de son temps dans l'opéra napolitain, où l'orchestre commençait à faire rage, au détriment des chanteurs qui étaient forcés de crier. « De la musique, — écrit Burney, — tout le clair-obscur est perdu; les demi-teintes et le fond disparaissent; on n'entend que les parties bruyantes. »



Venise se distinguait de Naples par la délicatesse de son

goût. Aux conservatoires de Naples elle opposait ses fameux conservatoires de femmes : *la Pietà*, les *Mendicanti*, les *Incurabili* et l'*Ospedaletto di S. Giovanni e Paolo*.

C'étaient des hôpitaux d'enfants trouvés, sous la protection des principales familles aristocratiques de la ville. On y gardait les jeunes filles jusqu'à leur mariage, en leur donnant une instruction musicale accomplie. « La musique — dit Grosley — y était la partie principale d'une éducation qui paraissait plus propre à former des Laïs et des Aspasies que des religieuses ou des mères de famille. » — Il ne faudrait pourtant pas croire que toutes fussent musiciennes. Il n'y en avait guère que soixante-dix sur mille, à *la Pietà* ; quarante à cinquante, dans chacun des autres hôpitaux. Mais on ne négligeait rien pour y attirer des musiciennes ; et, souvent, on y admettait des enfants, sans qu'ils fussent orphelins, quand ils avaient une belle voix. On en amenait de tout le Veneto, de Padoue, de Vérone, de Brescia, de Ferrare. Les maîtres étaient : à *la Pietà*, Furlanetto ; aux *Mendicanti*, Bertoni ; à l'*Ospedaletto*, Sacchini ; aux *Incurabili*, Galuppi, qui succédait à Hasse. La rivalité qui existait entre ces compositeurs illustres excitait l'émulation des élèves. Chaque conservatoire avait cinq ou six maîtres assistants pour le chant et les différents instruments ; les plus âgées parmi les jeunes filles enseignaient à leur tour les plus jeunes. Les élèves apprenaient non seulement à chanter, mais à jouer de tous les instruments : du violon, du clavecin, voire du cor ou de la contrebasse. Burney note qu'elles savaient jouer, d'ordinaire, de plusieurs instruments, et qu'elles passaient de l'un à l'autre avec une aisance singulière. Ces orchestres de femmes donnaient des concerts publics, tous les samedis et dimanches soir. C'était un des principaux attraits de Venise ; et on pense bien qu'aucun des voyageurs étrangers qui visitèrent la ville n'a manqué de nous décrire ces concerts, aussi plaisants à regarder qu'à entendre. « Rien de plus charmant à voir — dit le président de Brosses — qu'une jeune et jolie religieuse en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille, conduire l'orchestre et battre la mesure avec toute la grâce et toute la précision imaginable. » Et il ajoute que « pour la grande exécution et pour être chef de meute à la tête d'un

orchestre, la fille de Venise ne le cède à personne ». Certaines de ces musiciennes étaient célèbres dans toute l'Italie ; et Venise se partageait en des camps ennemis pour soutenir telle ou telle chanteuse.

Mais les récits un peu fantaisistes des galants voyageurs risqueraient de tromper sur le sérieux de l'éducation musicale qu'on donnait dans ces conservatoires. Burney, qui les visita avec soin, admire leur science. Le meilleur était celui des *Incurabili*, que dirigeait Galuppi. Galuppi avait alors soixante-dix ans ; mais il était encore vif, alerte, et semblait avoir plus de feu à mesure qu'il avançait en âge. Il était très mince, avait une petite figure pleine d'intelligence. Sa conversation pétillait d'esprit. Il avait des manières distinguées et du goût pour tous les arts : il possédait de beaux tableaux de Véronèse. Son caractère n'était pas moins estimé que ses talents ; il avait une nombreuse famille, et vivait de la façon la plus rangée. Comme compositeur, il était un des derniers représentants de l'ancienne tradition vénitienne, un de ces génies brillants et primesautiers, où s'alliaient avec un éclat séduisant la fantaisie, le naturel et la science. Vrai Italien, et d'esprit classique, il définissait lui-même la bonne musique, dans ses conversations avec Burney, par « la beauté, la clarté et la bonne modulation ». Il était extrêmement occupé à Venise, où il cumulait les fonctions de premier maître de chapelle de Saint-Marc et des *Incurabili*, d'organiste dans des maisons aristocratiques, et de compositeur d'opéra. Il ne négligeait aucun de ses devoirs, et son conservatoire était un modèle de bonne tenue. « L'orchestre — dit Burney — était soumis à la plus exacte discipline. Aucun des exécutants ne paraissait curieux de briller... ; tous étaient dans cette espèce de subordination qu'on exige dans un serviteur à l'égard de son maître. » Les artistes faisaient preuve d'une grande virtuosité ; mais leur goût était toujours pur, et l'on retrouvait l'art de Galuppi dans les moindres cadences de ses élèves. Au reste, il les exerçait dans tous les genres, sérieux ou profanes ; et certains des concerts qu'il dirigeait se prêtaient aux combinaisons instrumentales et vocales les plus riches et les plus variées. Il était fréquent, à Venise, d'employer dans une église deux orchestres, deux orgues, deux chœurs en écho ; et Burney entendit, à Saint-Marc, sous la

direction de Galuppi, une messe à six orchestres : deux grands orchestres dans les galeries des deux orgues principales, et quatre orchestres moindres, distribués, deux par deux, entre les bas-côtés, chaque groupe étant soutenu par deux petites orgues. C'était là un goût traditionnel à Venise : il datait des Gabrieli, au XVIe siècle.

En dehors des conservatoires et des églises, il y avait de nombreux concerts ou « académies » dans les maisons particulières. La noblesse y prenait part. De nobles dames jouaient du clavecin, exécutaient des concertos. On organisait parfois des festivals en l'honneur d'un musicien : Burney assista ainsi à un concert Marcello. Ces soirées musicales se prolongeaient fort avant dans la nuit. Dans un même soir, Burney note quatre concerts de conservatoires et plusieurs « académies » privées.

Les concerts ne faisaient point tort aux théâtres qui étaient, à Venise comme à Naples, le meilleur titre de gloire musicale. Longtemps ils avaient été les premiers d'Italie. Au carnaval de 1769, sept théâtres d'opéra étaient ouverts à la fois : trois d'*opera seria*, et quatre d'*opera buffa*, sans parler de quatre théâtres de comédie : tout était plein, chaque soir.

Un dernier trait montre la libéralité et l'esprit vraiment démocratique qui animait ces villes italiennes. Les gondoliers avaient leur entrée, gratis, au théâtre ; et, « lorsqu'une loge, appartenant à une famille noble, n'était point occupée, le directeur de l'opéra permettait aux gondoliers de s'y installer ». Burney voit là, assez justement, une des raisons de « la manière distinguée avec laquelle les gens du peuple chantent à Venise, par comparaison avec les gens de même classe ailleurs ». Nulle part, la musique n'était meilleure en Italie, et plus répandue parmi le peuple.

***

Autour de ces deux capitales de l'opéra, Venise, avec ses sept théâtres, Naples avec ses quatre ou cinq, — dont le San Carlo, un des plus grands de l'Europe, avait un orchestre de quatre-vingts musiciens [1], — l'opéra florissait dans toutes les

1. Marquis d'Orbessan, *Voyage d'Italie*, en 1749-50. (*Mélanges historiques et critiques*; Toulouse, 1768.)

villes d'Italie, — à Rome, avec ses théâtres fameux : l'Argentina, l'Aliberti, le Capranica; — à Milan et à Turin, dont les théâtres de musique jouaient tous les jours, pendant la saison, sauf le vendredi, et où l'on représentait d'immenses actions, des batailles de cavalerie [1] ; — à Parme, où s'élevait le théâtre Farnèse, le plus fastueux de l'Italie ; — à Plaisance, à Reggio, à Pise, à Lucques, qui, d'après Lalande, « possédait l'orchestre le plus parfait » ; — dans toute la Toscane, dans tout le Veneto, à Vicence, à Vérone, qui, écrit Edmund Rolfe, « était folle d'opéra » [2]. — C'était la grande passion italienne. L'abbé Coyer, en 1763, se trouve à Naples, au temps d'une famine : la fureur des spectacles n'en est pas diminuée.

Entrons à l'un de ces opéras. Le spectacle commence en général à huit heures, et se termine vers minuit et demie [3]. Le prix des places au parterre est d'un « paule » (six *pence* anglais, ou douze sols) [4], à moins que l'entrée ne soit gratuite, comme c'est souvent le cas, à Venise ou à Naples. Le public est bruyant et assez inattentif à la pièce : il semble que le plaisir véritable du théâtre, l'émotion dramatique, compte pour très peu de chose dans son amour de l'opéra. Il cause sans se gêner pendant une partie du spectacle. On se fait des visites d'une loge à l'autre. A Milan, « chaque loge mène à un appartement complet, ayant chambre à feu et toutes les convenances possibles, soit pour préparer des rafraîchissements, soit pour jouer aux cartes. Au quatrième étage, un jeu de pharaon reste ouvert, de chaque côté de la salle, pendant tout le temps que dure l'opéra [5] ». — « A Bologne, les dames se mettent fort à l'aise ; elles causent, ou, pour mieux dire, crient pendant la pièce, d'une loge à celle qui est vis-à-vis, se lèvent en pied, battent des mains, en criant : bravo ! Pour les

1. Edmund Rolfe — en 1761 : — *Continental Dairy*, publié par E. Neville Rolfe (Naples, 1897).

2. Sans parler des moindres villes, où il y avait toujours de bons orchestres et de bonnes troupes. (Voir les lettres de Mozart.)

3. Lalande. (Voyage de 1765, à Parme.)

4. Burney. — Les théâtres d'opéra italiens étaient, en général, donnés à entreprise à une société de grands seigneurs, qui souscrivaient chacun pour une loge, et louaient le reste à l'année, en réservant seulement le parterre et le paradis (comme à Milan et à Turin).

5. Burney.

hommes, ils sont plus modérés : quand un acte est fini, et qu'il leur a plu, ils se contentent de hurler jusqu'à ce qu'on le recommence [1]. » — A Milan, « ce n'est point assez que chacun y fasse la conversation, en criant du plus haut de sa tête, et qu'on applaudisse avec de grands hurlements, non les chants, mais les chanteurs dès qu'ils paraissent, et tout le temps qu'ils chantent. Messieurs du parterre ont en outre de longs bâtons, dont ils frappent tant qu'ils peuvent sur les bancs, par forme d'admiration. Ils ont des correspondants dans les cinquièmes loges qui, à ce signal, lancent à millions des feuilles contenant un *sonetto* imprimé à la louange de la *signora* ou du *virtuoso* qui vient de chanter. Chacun s'élance à mi-corps des loges pour en attraper. Le parterre bondit, et la scène finit par un : « Ah ! » général, comme au feu de la Saint-Jean [2]. »

Cette description, un peu chargée, n'est pourtant pas si loin encore de certaines représentations italiennes d'aujourd'hui. Il est presque inévitable qu'un spectateur français ou allemand, qui assiste à de telles scènes, doute de la sincérité de l'émotion que ce public italien prétend goûter à l'opéra : il sera porté à croire que le plaisir du théâtre n'est, pour ces gens, que le plaisir de se trouver ensemble. — Il n'en est rien. Tout ce bruit s'apaise subitement, à certaines pages de l'œuvre. « On n'écoute ou ne s'extasie qu'à l'ariette, — dit l'abbé Coyer. — Je me trompe : on prête aussi son attention aux récitatifs *obligés*, plus touchants que les ariettes. » Dans ces instants, « quelque légères que soient les nuances, aucune n'échappe aux oreilles italiennes ; elles les saisissent, elles les sentent, elles les savourent avec un plaisir qui est comme l'avant-goût des joies du paradis ».

Ne disons pas qu'il s'agit là de morceaux de concert, qui plaisent uniquement par leur beauté de forme. Ce sont, dans la plupart des cas, des pages expressives, parfois très dramatiques. Le président de Brosses reproche aux Français de se prononcer sur la musique italienne, avant de l'avoir entendue en Italie. « Il faut être parfaitement au fait de la langue, et entrer dans le sentiment des paroles. A Paris,

1. Lettres du président de Brosses (1739).
2. *Ibid*

nous entendons de jolis menuets italiens ou de grands airs chargés de roulades; et nous prétendons que la musique italienne, d'ailleurs mélodieuse, ne sait que badiner sur des syllabes, et qu'elle manque de l'expression qui caractérise le sentiment... » Rien de plus faux : elle excelle, au contraire, à traduire les sentiments, selon le génie de la langue ; et les passages les plus goûtés en Italie sont les plus simples et les plus émouvants, « les airs passionnés, tendres, touchants, propres à l'expression théâtrale et à faire valoir le jeu de l'acteur », tels qu'on en trouve chez Scarlatti, Vinci et Pergolèse. Ce sont naturellement aussi ceux qu'il est le plus difficile d'exporter au dehors, « puisque le mérite de ces lambeaux de tragédies consiste dans la justesse de l'expression », que l'on ne peut sentir sans connaître la langue.

Ainsi nous trouvons chez le public italien du XVIIIe siècle une grande indifférence à l'action dramatique, à la pièce elle-même : on en viendra, dans cette superbe insouciance du sujet, à jouer le deuxième acte, ou le troisième, d'un opéra, avant le premier, quand il plaît à quelque personnage qui ne peut passer toute sa soirée au théâtre; Don Leandro de Moratin, le poète espagnol, voit, dans un opéra, mourir Didon sur son bûcher, puis, à l'acte suivant, Didon ressuscitée, et accueillant Énée... Mais ce même public, qui dédaigne l'action dramatique, se passionne avec fureur pour telle page dramatique, séparée de l'action.

C'est, sans doute, qu'il est avant tout lyrique, mais d'un lyrisme qui n'a rien de vague, ni d'abstrait, — d'un lyrisme qui s'applique à des passions précises, à des cas particuliers. Au fond, l'Italien ramène tout à lui. Ce n'est pas l'action, ni les personnages qui l'intéressent. Ce sont les passions : il les épouse tout entières; il ne les objective pas en d'autres, il les prend toutes pour son propre compte. De là cette exaltation frénétique où le jette parfois le spectacle d'opéra. Chez aucun autre peuple, l'amour de l'opéra n'a ce caractère passionné, parce que chez nul autre, il n'a ce caractère personnel et égoïste. L'Italien ne vient pas à l'Opéra pour voir les héros d'opéra, mais pour se voir lui-même, pour s'entendre, pour caresser, pour attiser ses passions. Tout le reste lui est indifférent.

Il y a là une grande force pour l'art, qui se sent réchauffé par ces cœurs enflammés. Mais il y a aussi un grand danger. Tout ce qui n'est pas, en art, astreint à l'imitation ou au contrôle de la nature, tout ce qui ne dépend que de l'inspiration ou de l'exaltation intérieure, tout ce qui suppose, en somme, le génie ou la passion, est instable, par essence, le génie, la passion étant toujours exceptionnels, même chez l'homme de génie, même chez l'homme passionné. Une telle flamme est sujette à des éclipses momentanées, ou à des disparitions totales ; et si, dans ces sommeils de l'esprit, le talent laborieux et scrupuleux, l'observation et la raison ne prennent pas la place du génie, c'est le néant complet. On ne peut que trop vérifier cette remarque chez les Italiens de tous les temps : leurs artistes, même médiocres, ont souvent plus de génie que beaucoup d'artistes du Nord, célèbres et bien doués; mais ce génie se gaspille en des riens. s'endort, ou vagabonde; et quand il n'est plus dans la maison, il n'y a plus personne.,.

Le salut pour la musique italienne du XVIIIe siècle eût été dans un genre qu'elle venait de créer : l'*opera buffa*, l'*intermezzo*, qui, à son point de départ, chez Vinci et chez Pergolèse, repose sur l'observation humoristique de la nature italienne. Les Italiens, qui sont de grands railleurs, ont laissé là des chefs-d'œuvre inimitables. Le président de Brosses avait raison de se passionner pour ces petites comédies. « Moins le genre est grave, dit-il, et mieux la musique italienne y réussit; car elle respire la gaieté et elle est dans son élément. » Et il écrit, au sortir de la *Serva padrona* : « Il n'est pas vrai qu'on puisse mourir de rire; car à coup sûr j'en serais mort, malgré la douleur que je ressentais de ce que l'épanouissement de ma rate m'empêchait de sentir, autant que je l'aurais voulu, la musique céleste de cette farce. »

Mais, comme il arrive toujours, les gens de goût, les musiciens mêmes n'estimaient pas tout à fait ces œuvres à leur valeur ; ils les considéraient comme des divertissements sans importance, et ils eussent rougi de les mettre au même rang que les tragédies musicales. Constamment, dans l'histoire, cette inintelligente hiérarchie des genres a fait priser davan-

tage des œuvres médiocres, d'un genre noble, que d'excellentes œuvres d'un genre moins relevé. Au temps du président de Brosses, « les précieux et précieuses » italiens affectaient de dédaigner les opéras-bouffes, et raillaient « l'affolement de De Brosses pour ces farces ». Aussi ces excellentes petites pièces furent-elles bientôt fort négligées; et des abus aussi grands que dans l'opéra s'introduisirent dans l'*Intermezzo* : même invraisemblance, et même insouciance de l'action. Burney est forcé de dire que, « si l'on ôte la musique de l'opéra-comique français, c'est encore une jolie comédie, tandis que sans musique l'opéra-comique italien est insupportable ». A la fin du siècle, Moratin gémit sur l'absurdité du genre. C'était pourtant l'époque de Cimarosa, de Paisiello, de Guglielmi, d'Andreozzi, de Fioravanti, et de bien d'autres. Que n'eussent pas fait ces petits maîtres, avec plus de discipline, et des poètes plus scrupuleux !

*
* *

A Venise, on l'a vu, la passion pour l'opéra s'unissait à un goût très vif — que Naples n'avait pas à ce point — pour la musique instrumentale. Il en avait toujours été ainsi depuis la Renaissance; et c'était déjà, au commencement du XVIIe siècle, un des traits qui distinguaient de l'opéra napolitain, florentin ou romain l'opéra du vénitien Monteverdi.

D'une façon générale, on peut dire que le Nord de l'Italie — le Veneto, la Lombardie, le Piémont — était au XVIIIe siècle une terre d'élection pour la musique instrumentale.

C'était le pays des grands instrumentistes, surtout des grands violonistes. L'art du violon était proprement italien. Les Italiens, doués d'un sens naturel de l'harmonie des lignes, amoureux du beau dessin mélodique, créateurs de la monodie dramatique, devaient exceller dans la musique pour violon. « Personne, comme eux, — dit M. Pirro [1], — ne savait écrire en Europe avec la clarté et l'expression qu'il réclame » : Corelli et Vivaldi furent des modèles pour les maîtres alle-

1. Pirro, *L'Orgue de Bach* (Paris, Fischbacher; 1895).

mands. L'âge d'or de la musique italienne de violon est entre 1720 et 1750, avec Locatelli, Tartini, Vivaldi et Francesco-Maria Veracini. Grands compositeurs et grands virtuoses, ces maîtres se distinguaient par la sévérité de leur goût.

Le plus fameux était Tartini de Padoue : « Padoue, dit Burney, est non moins illustre parce que Tartini y vécut et mourut que par la naissance de Tite-Live. » On allait visiter sa maison, et, plus tard, son tombeau, « avec la ferveur des pèlerins de la Mecque ». Aussi célèbre comme compositeur et comme théoricien que comme virtuose, et un des créateurs de la science de l'harmonie moderne, Tartini était une des plus hautes autorités musicales de son siècle. Aucun des virtuoses italiens ne se croyait consacré avant d'avoir été jugé favorablement par lui. De tous les musiciens italiens, il avait le goût le plus grave, et l'intelligence la plus ouverte aux mérites des artistes de toutes les nations. « Il est poli, complaisant, sans orgueil et sans fantaisie, — dit le président de Brosses ; — il raisonne comme un ange et sans partialité sur les différents mérites des musiques française et italienne. Je fus au moins aussi satisfait de sa conversation que de son jeu. » — « Ce jeu n'avait que peu de brillant » : ce virtuose avait horreur de la virtuosité vide. Quand les violonistes italiens venaient lui faire entendre leurs tours d'adresse, « il écoutait froidement, puis disait : « Cela est brillant, cela est vif, cela est très fort, mais — ajoutait-il, en portant la main à son cœur[1] — cela ne m'a rien dit là. » Son style était « d'une extrême netteté de sons, dont on ne perdait jamais le plus petit », et d'un pathétique concentré. Jusqu'à sa mort, Tartini fit modestement partie de l'orchestre du *Santo* de Padoue.

Auprès de ce grand nom, d'autres ont gardé jusqu'à nous une légitime renommée. A Venise, était Vivaldi, que le président Brosses connut aussi, et qui devint promptement un de ses de plus intimes amis, — « pour me vendre, dit-il, ses concertos bien cher... C'est *un vecchio*, qui a une furie de composition prodigieuse. Je l'ai ouï se faire fort de composer un concerto, avec toutes ses parties, plus promptement qu'un copiste ne le pourrait copier. » Il n'était déjà plus très estimé dans son

1. Grosley.

pays, « où tout était de mode, où l'on entendait ses ouvrages depuis trop longtemps, et où la musique de l'année précédente n'était plus de recette ». Une compensation lui était réservée : celle d'être un modèle pour Jean-Sébastien Bach.

Les autres grands violonistes du même temps : Nardini, le meilleur élève de Tartini, Veracini, compositeur profond, en qui l'on a pu voir un précurseur de Beethoven, Nazzari, Pugnani, avaient les mêmes qualités sobres et expressives, fuyant l'effet, plutôt qu'ils ne le cherchaient. Burney écrit de Nardini « qu'il doit plaire, plus qu'il ne surprend »; et le président de Brosses dit de Veracini que « son jeu était juste, noble, savant et précis, mais assez dénué de grâce ».

L'art du clavecin avait compté des maîtres, tels que Domenico Zipoli, contemporain et émule de Hændel, et Domenico Scarlatti, génial précurseur, qui ouvrit à l'art des voies nouvelles où le suivit Philippe-Emmanuel Bach. Il était encore illustré par Galuppi. Mais la décadence s'y faisait déjà sentir au temps de Burney. « A dire vrai, — écrit-il, — je n'ai rencontré ni grand joueur de clavecin, ni compositeur original pour cet instrument dans toute l'Italie. La raison en est qu'on n'en fait usage ici que pour accompagner la voix. Et, à présent, il est si négligé, tant par les facteurs que par les joueurs, qu'il est difficile de dire lesquels sont les plus mauvais, ou des instruments, ou de ceux qui en jouent. » — L'art de l'orgue s'était mieux conservé, depuis le vieux Frescobaldi. Mais, malgré les appréciations élogieuses que Grosley et Burney ont faites des organistes italiens, on peut accepter comme vrai le jugement de Rust, disant que « les Italiens semblaient regarder comme impossible de produire un grand plaisir, en jouant sur des instruments à clavier ». On reconnaît là leur génie expressif qui trouvait dans la voix et dans le violon ses instruments de prédilection [1].

1. Les instruments à vent étaient assez négligés. — Alessandro Scarlatti, qui se prête malaisément à l'entrevue que Hasse sollicite, en 1725, pour le célèbre flûtiste Quantz, lui dit : « Mon fils, vous connaissez mon antipathie pour les instruments à vent : ils ne sont jamais d'accord. » (Quantz rapporte lui même ce propos à Burney.) — En 1771, Mozart constate que, pour la grande fête de San Petronio à Bologne, on a été obligé de faire venir des trompettes de Lucques, et qu'elles sont détestables. — On ne trouvait guère de bons instruments à vent qu'à Venise et dans le nord de l'Italie. A Turin étaient les deux frères Besozzi, hautboïste et bassoniste, connus dans toute l'Europe.

Mais ce qui avait plus d'importance encore que les grands virtuoses, si nombreux dans l'Italie du Nord, c'était le goût général qui régnait là pour la musique symphonique. Les orchestres lombards et piémontais étaient fameux. Le plus renommé était celui de Turin, où jouaient Pugnani, Veracini, Somis, les Besozzi. Il y avait « symphonie » à la chapelle royale, chaque matin, de onze heures à midi : l'orchestre du roi était divisé en trois groupes, qui se répartissaient entre trois galeries assez éloignées. Ils s'entendaient si bien qu'ils n'avaient pas besoin qu'on battît la mesure. C'était là un usage constant en Italie, et qui a naturellement frappé les voyageurs étrangers. « Le compositeur — dit Grosley — n'est occupé qu'à exciter du geste ou de la voix, comme un général d'armée l'est de ceux qui vont à la charge. Toute cette musique, malgré la variété et la complication de ses parties, s'exécute sans battement de mesure. » Et cela prouve, sans doute, que la variété et la complication de cette musique n'étaient pas encore bien grandes pour qu'elle pût s'accommoder d'une telle liberté ; mais cela prouve aussi l'expérience et l'esprit musical des orchestres italiens[1]. Il suffit de les rapprocher, par la pensée, de ceux de la France d'alors, qui ne jouaient pas de musique plus compliquée, et qui avaient pourtant besoin d'être conduits à grands coups de bâton — et de talon. — « Ces gens-ci — écrit le président de Brosses — ont tout autrement que nous de justesse et de précision. Leurs orchestres ont un grand sentiment des gradations et du clair-obscur. Cent instruments à cordes et à vent savent les accompagner sans couvrir les voix[2]. »

C'est surtout à Milan que la musique symphonique était en honneur. On pourrait presque dire que c'est là qu'elle a été fondée : car c'est là que vivait et travaillait un des deux ou trois hommes qui peuvent prétendre à la gloire d'avoir créé la symphonie, — au sens moderne du mot, — et, je crois, celui de ces trois hommes qui a les titres les plus sérieux à

1. Il semble que cette habitude se soit perdue à la fin du siècle. Gœthe se plaint, à Vicence, en 1786, « du maudit battement de mesure par le *maestro*, usage que je croyais réservé à la France ».

2. Il n'en était plus tout à fait ainsi au temps de Burney, où l'orchestre tendait à dominer les voix.

cette gloire[1] : G.-B. Sammartini, précurseur et modèle de Haydn. Il était maître de chapelle de presque la moitié des églises de Milan, et il composa pour elles d'innombrables morceaux symphoniques. Burney, qui le connut et qui entendit plusieurs concerts donnés sous sa direction, dit que « ses symphonies étaient pleines d'un esprit et d'un feu qui lui étaient propres. Les parties instrumentales étaient bien écrites; il ne laissait pas un seul instrument longtemps oisif, et les violons surtout n'avaient pas le temps de se reposer ». Burney lui faisait le reproche, plus tard adressé à Mozart, que sa musique avait « trop de notes et trop d'allégros. Il semblait absolument courir au galop. L'impétuosité de son génie le poussait en avant dans une suite de mouvements rapides, ce qui, à la longue, fatigue et l'orchestre et les auditeurs ». Burney admire pourtant aussi « la beauté vraiment divine » de certains de ses adagios.

Les Milanais montraient beaucoup de goût pour cette musique symphonique. Il y avait à Milan de nombreux concerts, non seulement publics, mais particuliers, où des amateurs formaient de petits orchestres : on y jouait des symphonies de Sammartini et de Jean-Chrétien Bach, le plus jeune fils de Jean-Sébastien. Il arrivait même que la représentation d'opéra fût remplacée par un concert. Et, jusque dans l'opéra, cette prédilection pour la musique instrumentale faisait — au grand scandale des vieux amateurs du chant italien — que l'orchestre était trop nourri, trop fort, et que les accompagnements compliqués avaient tendance à cacher la mélodie et à couvrir la voix.

***

Ainsi la musique instrumentale avait pour foyers principaux, en Italie, Turin et Milan; la musique vocale, Venise et Naples.

Bologne était la tête de l'art italien, le cerveau qui raisonnait et dirigeait, la ville des théoriciens et des académies. Là était la principale autorité musicale de l'Italie au XVIII[e] siè-

1. Les deux autres sont Gossec, pour la France, et Stamitz, pour l'Allemagne.

cle, — autorité reconnue non seulement par les Italiens, mais par les maîtres de toute l'Europe, — par Gluck, par Jean-Chrétien Bach, par Mozart : — le Père Martini. Ce religieux franciscain, maître de chapelle de l'église de cet ordre à Bologne, était tout à la fois un compositeur savant et aimable, d'une grâce un peu rococo, un historien érudit, un maître du contrepoint, et un collectionneur passionné, qui centralisait chez lui, dans sa bibliothèque de dix-sept mille volumes, toute la science musicale de l'époque. Il en faisait généreusement part à tous ceux qui s'adressaient à lui : car il était d'une grande bonté de cœur ; il avait une de ces âmes pures et sereines, comme on en trouve parfois chez les anciens artistes italiens. Aussi était-il très aimé, et l'on avait constamment recours à ses lumières, soit qu'on lui écrivît, soit qu'on vînt le voir à Bologne. Burney parle de lui avec affection :

« Il est avancé en âge, — dit-il, — et d'une mauvaise santé. Il a une toux inquiétante, les jambes enflées et l'air tout malade... On ne saurait, en lisant ses livres, se former une idée du caractère de ce bon et digne homme. Ce caractère est tel qu'il inspire non seulement le respect, mais la tendresse. Il allie à la pureté de sa vie et à la simplicité de ses mœurs de la gaieté, de la douceur et de la philanthropie. Je n'ai jamais aimé personne davantage, après une connaissance aussi légère. J'avais aussi peu de réserve avec lui au bout de quelques heures, que j'aurais fait avec un vieil ami ou un frère chéri. »

C'est aussi à Bologne que se trouvait la principale académie musicale d'Italie : la *Société philharmonique*, fondée en 1666, où les maîtres italiens et étrangers tenaient à honneur d'être reçus. Le petit Mozart y fut admis après un concours, où la légende ne dit pas qu'il fut secrètement aidé par le bon Père Martini. Il en fut de même pour Grétry, qui ne cache point le fait dans ses *Mémoires*. La *Société philharmonique* discutait les questions de théorie et de science musicale ; et elle donnait, tous les ans, un festival, où l'on exécutait les œuvres nouvelles des compositeurs bolonais. Cette fête, d'un caractère solennel, avait lieu à l'église de San Giovanni in Monte, où était alors exposée la *Sainte Cécile* de Raphaël. L'orchestre et les chœurs comptaient une centaine de musi-

ciens ; chaque compositeur venait à son tour diriger ses œuvres. Tous les critiques musicaux d'Italie assistaient à cette épreuve, où se décidaient les réputations, du moins pour la musique d'église et la musique instrumentale. Burney se rencontra à l'une de ces fêtes avec Léopold Mozart « et son fils, le petit Allemand, dont les talents prématurés et presque surnaturels nous étonnaient à Londres, — dit-il, — il y a quelques années, lorsqu'il était à peine sorti de l'enfance ». « Ce jeune homme, — ajoute-t-il plus loin, — qui a surpris toute l'Europe par son exécution et ses connaissances précoces, est encore un maître très habile sur son instrument[1]. »



Enfin Rome exerçait une dictature sur toute la musique italienne.

Rome avait la spécialité de sa musique religieuse, de sa chapelle Sixtine, d'ailleurs en décadence, par suite de la concurrence que lui faisaient les théâtres, qui, par leurs traitements considérables, attiraient les meilleurs artistes[2]. Rome avait ses grandes collections de musique ancienne. Rome avait ses sept ou huit théâtres illustres, entre autres l'Argentina et l'Aliberti pour l'*opera seria*, et le Capranica pour l'*opera buffa*.

Rome avait surtout, par l'attraction que sa gloire, ses souvenirs, son charme éternel, ont toujours rayonné sur les esprits d'élite, une société d'une rare compétence musicale, un

1. Burney est plus dédaigneux pour la sœur de Mozart, Marianne : « La jeune personne paraît être arrivée à son plus haut degré, qui n'est pas merveilleux ; et, si j'en peux juger par la musique d'orchestre de sa composition que j'ai entendue, c'est du fruit prématuré plus extraordinaire qu'il n'est excellent. »

2. « Comme les sujets d'un mérite distingué qui appartiennent à la chapelle Sixtine y trouvent peu d'encouragement, la musique commence à être moins bonne et à se perdre sensiblement .. Il en doit résulter peu à peu la perte de ces beaux établissements, celle de l'ancienne musique, aussi bien que de l'élégante simplicité qui fait la réputation de cette chapelle. » (Burney.) — Déjà un ami de Burney, qui avait passé vingt ans à Rome, l'avait prévenu que la chapelle du pape n'avait plus la même supériorité qu'autrefois sur le reste de l'Italie. Autrefois, les musiciens attachés au service du pape étaient les mieux payés. Maintenant « leur traitement est resté le même. Cependant la vie est devenue plus chère. Il en résulte que les musiciens ont été obligés, pour vivre, de réunir une autre profession à celle de chanter, qui se perd, tandis que l'exécution musicale des théâtres se perfectionne, chaque jour ».

public vraiment souverain, qui savait sa valeur, peut-être avec excès, et prononçait ses jugements sans appel.

« Il y a à Rome — écrit Grétry — nombre d'amateurs, de vieux abbés, qui, par leurs sages critiques, retiennent le jeune compositeur qui se laisse emporter hors des limites raisonnables de son art. Aussi, lorsqu'un compositeur a réussi à Naples, à Venise, même à Bologne, on se dit : « Il faut le voir à Rome ! »

Les représentations d'opéras nouveaux à Rome étaient pour les auteurs la plus redoutable des épreuves; on y prononçait des sentences qu'on prétendait définitives; et les juges y apportaient toute la passion du tempérament italien. Dès le commencement de la soirée, la bataille s'engageait. Si la musique était condamnée, on savait faire la distinction entre le compositeur et les chanteurs : on sifflait le *maestro*, et on acclamait les artistes. Ou bien, c'était les chanteurs qu'on sifflait, et on portait en triomphe, sur la scène, le compositeur.

« Les Romains — dit Grétry — ont l'habitude de crier, au théâtre, pendant un morceau de musique où l'orchestre domine : *Brava la viola, bravo il fagotto, brava l'oboè!* Si c'est un chant mélodieux et poétique qui les flatte, ils s'adressent à l'auteur, ou ils soupirent et pleurent; mais ils ont aussi la terrible manie de crier, tour à tour : *Bravo Sacchini, bravo Cimarosa, bravo Paisiello!* aux représentations de l'opéra d'un autre auteur : supplice bien propre à réprimer le crime de plagiat. »

Avec quelle brutalité s'exerçait parfois cette justice populaire, nous le savons par l'histoire du pauvre Pergolèse, qui reçut, dit-on, à la première de son *Olimpiade*, au milieu des huées, une orange en pleine figure. Et ce fait montre assez que le public romain n'était pas infaillible. Mais il croyait l'être; fidèle à ses traditions, il s'arrogeait sur la musique une sorte d'empire :

Tu regere imperio populos, Romane, memento...

Personne ne s'en étonnait: on lui reconnaissait ce droit : — « Rome, capitale du monde », écrivait dans une de ses lettres, en 1770, « *Amadeo* Mozart ».



Tel était, dans ses grandes lignes, l'édifice de la musique italienne au XVIIIe siècle. On voit quelle richesse et quelle vie régnaient dans l'art italien. Le plus grand danger pour lui — celui auquel il succomba — était son exubérance même. Il n'avait pas le temps de se recueillir, de méditer sur son passé. Il était dévoré par sa fureur de nouveauté[1].

« Vous me faites mention de Carissimi, — écrit le président de Brosses. — Pour Dieu! gardez-vous d'en parler ici, sous peine d'être regardé comme un chapeau pointu : il y a longtemps que ceux qui lui ont succédé sont passés de mode! »

Le même, entendant à Naples, avec ravissement, un célèbre chanteur, le *Senesino*, « s'aperçut avec étonnement — dit-il — que les gens du pays n'en étaient guère satisfaits. Ils se plaignaient qu'il chantait d'un *stile antico*. C'est

1. Je parle du goût public. Le culte du passé se maintenait chez une petite élite. En outre du Père Martini, et de sa bibliothèque de dix-sept mille volumes, l'Italie ne manquait pas de collectionneurs, comme le professeur Campioni, à Florence, qui rassemblait les madrigaux du XVIe et du XVIIe siècle; le chanteur Mazzanti, à Rome, qui réunissait tout ce qui avait trait à Palestrina; l'abbé Orsini et le chevalier Santarelli, à Rome, qui recueillaient tous les documents relatifs à l'opéra et à l'oratorio anciens. (Burney.) — Le style ancien s'était aussi maintenu, en partie, dans la musique d'église. Burney note souvent, à Milan, Brescia, Vicence, Florence, etc., qu'elle était « dans le vieux style, pleine de fugues ».

Sans doute, on exécutait dans les églises italiennes beaucoup de musique mondaine, comme celle que décrit le chevalier Goudar, dans un amusant récit (*l'Espion chinois*, 1765) :

« J'allai dernièrement, à Bologne, à ce qu'on appelle ici une grand'messe en musique. En entrant dans l'église, je crus d'abord être à l'Opéra. Entrées, symphonies, menuets, rigaudons, airs à voix seule, duos, chœurs, accompagnements de tambours, trompettes, timbales, cors de chasse, hautbois, violons, fifres, flageolets, en un mot, tout ce qui sert à former l'harmonie d'un spectacle se trouvait employé à celui-ci. C'était un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le compositeur aurait fait une messe pour la déesse de la volupté, il n'aurait pu employer des sons plus tendres, ni des modulations plus lascives. »

Mais Burney assure que « ce n'était que les jours de fête qu'on pouvait entendre cette espèce de musique moderne dans les églises. Les jours ordinaires, dans les églises cathédrales, elle était dans un style grave et ancien ; et dans les églises de paroisse, c'était purement du plain-chant, quelquefois avec l'orgue, mais plus souvent sans orgue. »

Malgré tout, dans un siècle et un pays aussi peu religieux que le XVIIIe siècle italien, la musique d'église ne pouvait être un contrepoids suffisant à la musique profane, qu'emportait la fièvre de la nouveauté.

qu'il faut vous dire que le goût de la musique change ici au moins tous les dix ans. »

Burney est plus affirmatif encore :

« En Italie, on traite un opéra déjà entendu comme l'almanach de l'année écoulée... C'est une rage de nouveauté; et elle a été cause quelquefois des révolutions qu'on remarque dans la musique d'Italie; elle donne naissance souvent à d'étranges *concetti.* » Elle conduit les compositeurs à chercher, à tout prix, du nouveau. La simplicité des maîtres anciens ne plaît plus au public. Elle ne flatte plus assez « les goûts usés de ces enfants gâtés, qui n'ont plus de jouissances que dans l'étonnement[1] ».

Cette inconstance du goût, cette trépidation perpétuelle, étaient cause que l'on n'imprimait pour ainsi dire plus de musique en Italie.

« Les compositions musicales durent si peu, et la faveur des nouveautés est si grande, que pour quelques copies qu'on voudrait avoir, ce n'est pas la peine de faire la dépense de la gravure ou de l'impression... Aussi l'art de graver la musique paraît entièrement perdu. On ne trouve rien dans toute l'Italie qui ressemble à un magasin de musique [2]. »

Burney en vient même à entrevoir, au milieu de cette splendeur artistique qui lui est chère, la disparition prochaine et totale de la musique italienne. Il croit, à la vérité, que l'énorme force qui s'y dépense se transformera, qu'elle créera d'autres arts :

« La langue et le génie des Italiens sont si riches et si fertiles, que lorsqu'ils seront ennuyés de la musique, — ce qui arrivera sans doute très prochainement, par l'excès même de la jouissance, — la même fureur qu'ils ont pour la nouveauté, qui les a fait passer avec tant de rapidité d'un style de composition à un autre, et qui les fait changer souvent d'un bon à un plus mauvais, les forcera à chercher l'amusement d'un théâtre sans musique [3]. »

La prédiction de Burney ne s'est qu'en partie réalisée.

1. Burney parle ici surtout des Napolitains.

2. Burney ; — Venise.

3. Burney ; — Bologne.

L'Italie a tenté, depuis, non sans éclat, de se constituer « un théâtre sans musique ». Elle a surtout dépensé le meilleur de ses forces, en dehors du théâtre et en dehors de la musique, dans ses luttes politiques, dans l'admirable épopée de son *Risorgimento*, où tout ce qu'il y eut de grand et de généreux dans la nation s'est dépensé et souvent sacrifié avec enivrement. Mais Burney n'en a pas moins bien vu la loi secrète de cette musique italienne, le principe de sa vie, de sa grandeur, et de sa mort : l'Italie du XVIIIe siècle est toute au moment présent, il n'y a plus pour elle ni passé, ni avenir. Nulle réserve. Elle se brûle.

Quelle différence entre cette Italie prodigue et la sage économie de la France et de l'Allemagne du même temps, — celle-ci amassant, amassant en silence des greniers pleins de science, de poésie, de génie artistique, celle-là mettant de côté lentement, patiemment, parcimonieusement, son avoir musical, comme le paysan français qui empile ses écus dans le fameux bas de laine! — Aussi se trouveront-elles jeunes, vigoureuses, et comme neuves, quand l'Italie sera épuisée par sa dépense extravagante de forces.

La blâme qui voudra! Si les vertus d'économie domestique sont dignes de toute estime, toutes mes sympathies, je l'avoue, vont à l'art qui se donne sans compter. C'est le charme de cette musique italienne du XVIIIe siècle, qu'elle se dépense à pleines mains, sans souci de l'avenir. Que la beauté ne soit pas durable, il n'importe. Ce qu'il faut, c'est qu'elle ait été la plus belle possible. Du rayonnement passager des beaux siècles disparus, il reste pour toujours dans le cœur une joie et une lumière.

ROMAIN ROLLAND

LE BEL AVENIR[1]

XLV

Un soir du mois d'août suivant, à leur fenêtre donnant sur la cour de la rue Férou, madame Dieulafait d'Oudart et M. Lhommeau tâchaient de prendre l'air après dîner.

C'était la fin d'une pesante journée; un vain orage avait éclaté, vers cinq heures, pour disperser les promeneurs du Luxembourg, non pas pour rafraîchir la température. D'une tour de Saint-Sulpice, l'*Angelus* lança tout à coup une large vibration religieuse et mélancolique qui feignit d'agiter l'atmosphère immobile : la verrerie trembla sur le buffet, et on leva les yeux vers le haut des toitures, comme si quelque chose passait dans le ciel. A l'appel de l'église, une centuple voix répondit du Séminaire voisin, scandant les paroles de la prière; puis une autre voix multiple, une autre et une autre encore, obéissant, à quelques secondes d'intervalle, à l'harmonieuse invitation tombée des tours, et dont les dernières résonnances furent longues à s'apaiser : on les croyait voir courir, en chevauchée légère, sur Paris, vers Grenelle et le Point-du-Jour... Après quoi, les bruits ménagers montèrent, — chocs répétés et monotones des assiettes empilées et des couverts de ruolz ou d'argent comptés et replacés en leurs paniers, verres à voix cassée, verres bavards et chantants, tiroirs, placards... Et

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

quand le désordre quotidien de la vie fut encore une fois réparé, on entendit la voix des bonnes et celle des humbles ménages échangeant la satisfaction de la besogne accomplie; les glouglous de la fontaine emplissant les brocs; les cris pointus de fillettes jouant au volant dans la rue; une femme fâchée, une porte claquant... Un silence se fit, que déchira le grincement d'un frein d'omnibus; puis un plus long silence... Et, tout à coup, des accords au piano et un chant...

Un hoquet aussi put être entendu, au fond de la gorge de madame Dieulafait d'Oudart, qui pleura et disparut, laissant seul M. Lhommeau à la fenêtre.

M. Lhommeau était-il philosophe? Il atteignait les limites de la vie, et il l'appréciait telle qu'elle est. On avait dit à M. Lhommeau : « Nous louons Nouaillé, c'est indispensable. » M. Lhommeau avait répondu : « Louez Nouaillé, si c'est indispensable! — Mais nous vous emmenons, papa, avec nous à Paris! — Emmenez-moi, avec vous, mes enfants, à Paris. — Nous serons fort tassés, pauvre papa; vous coucherez dans le salon. — Ne saurions-nous pas vivre, moins tassés, tous à Nouaillé? — Impossible! Et l'avenir d'Alex?... — Soyons tassés, couchons dans le salon! »

Et, avec le bon M. Lhommeau, l'on avait amené à Paris la mère Agathe que l'on n'avait pu se résoudre à abandonner : — tout ce qui était de Nouaillé était loué, y compris Jeannot, les chiens, et le cheval d'Alex, pour trois mille francs.

Avec la modeste retraite de M. Lhommeau, sa toute petite fortune personnelle et les trois mille francs de Nouaillé, on pouvait vivre désormais, « tassés » assurément, mais à Paris, seul lieu convenable à l'élaboration de l'avenir d'Alex, — mais à Paris où l'on échappait aux malveillants propos de la province, — mais à Paris où l'on ne renonçait pas, quoi qu'on en pût dire, à jouter dans l'arène avec madame Chef-Boutonne et son fils, avec madame Lepoiroux et Hilaire.

Cependant, quand le lourd été de juillet s'était assis sur Paris, madame Dieulafait d'Oudart, privée pour la première fois des ombrages de la châtaigneraie, des pièces fraîches, de l'air pur et de la promenade du soir dans le potager de Nouaillé, avait été saisie par une nostalgie qui n'était pas sans laisser quelque inquiétude à son entourage. A son

dépit de ne point partir, à temps nommé, comme tout le monde, pour la campagne ou pour la mer, elle remédiait par son orgueil même : car l'orgueil blessé secrète un autre orgueil qui sert de baume à la plaie ; elle était fière de se montrer de plus en plus réduite, quasiment pauvre et n'ambitionnant pour son fils qu'une « situation pratique ». Mais Nouaillé, sa terre, lui tenait comme un membre.

Elle pensait à Nouaillé à toute heure et partout : le matin, à l'église, en offrant de la cire à saint Alphonse de Liguori dans l'intention de recouvrer Nouaillé, comme elle lui en offrait pour la réussite des examens d'Alex ; le jour, dans ce superbe Jardin du Luxembourg désert, où elle pouvait impunément broder la soie, au pied de Berthe ou Bertrade, reine de France, sans risquer d'être dérangée ni par les enfants qui avaient du large pour fouetter le sabot, ni par madame Chef-Boutonne qui prenait, cette année, modestement, les bains de mer en Bretagne... Et elle pensait à Nouaillé, le soir, chacun de ses tristes soirs pareils, sur la cour de la rue Férou, au son des cloches, au bruit rythmé de la prière des séminaristes, et enfin, quand au milieu du calme définitivement établi de la nuit, une voix tout à coup chantait, accompagnée de quelques accords au piano...

XLVI

Un événement avait marqué la fin de l'année scolaire. Encore un ajournement d'Alex à son examen de licence ? Non pas ! cela était trop ordinaire : l'échec complet, le plat échec de Paul Chef-Boutonne, à un premier concours au Conseil d'État !

Beaubrun, son beau-frère, auditeur à la Cour des comptes, ayant avec le jury quelques intelligences, savait que, sur vingt-sept candidats, Chef-Boutonne (Paul) était classé vingt-septième. Comment ! un candidat qui, ponctuellement, satisfit à tous les examens, se démasquer vulgaire mazette, un jour d'épreuve définitive ? En effet, sur toutes matières, il était apte à fournir une réponse, les examens lui étaient favora-

bles, et il venait de passer convenablement sa licence; mais, s'agissait-il de se mesurer avec des jeunes gens capables, le moins entraîné d'entre eux savait répondre mieux que lui. Pis que cela ! s'il possédait des connaissances, en tirer parti avec ordre, à-propos et mesure, dépassait ses moyens; rédiger un rapport, composer, faire œuvre d'initiative loin de quelqu'un qui vous pique d'une interrogation précise, découvrait d'un coup une fondamentale médiocrité.

Et Beaubrun terrorisa madame Chef-Boutonne en lui déclarant, le monocle tombé, avec l'œil atone du voyant de l'avenir :

— Votre fils jamais ne triomphera dans un concours.

Comme l'être qui va sombrer, revoit, dit-on, en un instant, sa vie entière, madame Chef-Boutonne récapitula les courses en fiacre, innombrables, les attentes dans les salons froids, les introductions près de messieurs en redingote de drap uni, au visage bien rasé et digne, dont l'approche a goût de mauvais cigare; les invitations, les dîners, la dépense et l'ennui, et l'emploi des formules magiques, méditées, apprises et glissées en temps opportun au creux d'une oreille à poil gris !... Vanité, tout cela ? Mais vanité, alors, le zèle des mères ! vanité la courtoisie, les engagements, la parole même des arbitres de la destinée de nos fils ! vanité, en définitive, ce qu'on appelle les recommandations !

Elle était sur le point de crier à l'injustice; mais son esprit fit vire-volte et elle soupira :

— Et il y a des gens qui crient à l'injustice !...

Beaubrun réengaina son monocle et regarda sa belle-mère de biais, avec un œil fin :

— Tout, en effet, — dit-il, — se passe assez correctement.

On avait jeté bas les projets de voyage et l'on était allé brusquement se terrer en Bretagne, réfléchir, et faire, en tout cas, travailler Paul d'arrache-pied.

En partant, on avait confié à madame Dieulafait d'Oudart :

— La perte de mademoiselle de Saint-Évertèbre a été pour le pauvre enfant plus sensible qu'on ne l'eût pu soupçonner !...

— La perte de mademoiselle de Saint-Évertèbre ?... — avait fait madame d'Oudart, ignorante.

Et madame Chef-Boutonne, pour toute explication :

— Elle n'eût jamais été la femme qui conviendra à mon fils.

Le brillant avenir de Paul Chef-Boutonne : sa situation, son mariage? mais il faisait doublement faillite!... Telle fut la conclusion qui s'imposa aux Dieulafait d'Oudart.

XLVII

Quant à Alex, il fut refusé à la session supplémentaire de novembre, contrairement à la douce habitude qu'il avait prise de réparer à l'entrée de l'hiver son annuel insuccès d'été. Il y avait, en son cas, à vrai dire, de quoi troubler l'esprit d'un candidat.

Lors du triste retour du Poitou, après l'abandon de Nouaillé aux étrangers, Alex trouvait rue Férou une lettre de Raymonde. Toute lettre de Raymonde contenait premièrement l'annonce d'une calamité échue ou à prévoir; secondement, une lamentation rédigée dans le style des prophètes; finalement et en manière de conclusion, menace de sa mort prochaine, tantôt accidentelle et certifiée par des signes, tantôt, ce qui était plus grave, résultat de sa volonté, œuvre de sa propre main.

Non pas plus lugubre qu'une autre était la présente lettre, qui, pourtant, contenait la nouvelle d'une des plus grandes calamités qui puissent supplicier une pauvre fille. Raymonde, ennoblissant toujours par des termes choisis, l'humble réalité, écrivait :

... Le fruit de nos amours, Alex, a tressailli, etc...

Suivait un long récit : amour, amertume, amour, désespoir, et amour encore, expressions ridicules et sentiments sincères, émoi immense, malhabile et pitoyable. Un post-scriptum court et net faisait contraste :

P.-S. — Le réchaud, ou la Seine?

C'était dans le temps même qu'Alex, de plus en plus détaché de mademoiselle Proupa, se rapprochait de Louise.

Avec Louise, quelles amusantes promenades, les dimanches d'été! Quels gais dîners à la campagne! Quelles courses furtives et divertissantes dans Paris! Louise était la dernière grisette, une grisette diplômée, émargeant au budget de l'État, fleur renouvelée depuis le temps de Mimi Pinson, mais identique en son parfum, fleur traditionnelle du sol de Paris.

Mais il avait fallu revoir Raymonde.

Alex lui donnait rendez-vous, le soir, dans le Jardin du Luxembourg, sur un banc de la Pépinière, proche des ruches d'abeilles. Elle arrivait, la première toujours à toute convocation, avec une sorte de cabas en paille tressée portant, en lettres de laine rouge : *Souvenir d'Enghien*, et qu'elle tenait dorénavant sur son ventre parce qu'elle s'imaginait que tout le monde y voyait sa maternité. Ce sac servait aussi à garder la place d'Alex sur le banc garni, comme tout siège à cette heure, d'ombres nombreuses et méconnaissables. Dans la demi-nuit volant d'allées en pelouses et que tachait, seule, blanc fantôme, la jeune femme de marbre qui veille au pied du socle de Watteau, Raymonde, de loin, discernait Alex, Alex grand, élégant, léger, avec son chapeau de paille « canotier » et ses moustaches longues, aussi plus claires que la nuit. Alors son cœur battait, un trouble affreux l'envahissait; elle se croyait déjà au delà de la mort, parmi des ombres silencieuses et dans un jardin de rêve et de beauté; elle portait pour toujours sous son cabas une maternité secrète; et le confident chéri, l'auteur adoré de ce fruit d'amour, le voilà qui venait...

Il venait, en retard, mais régulier cependant, sans compensation aucune à son déplaisir, car il ne donnait point là son cœur; mais il venait comme on se soumet à un devoir inéluctable, inutile d'ailleurs, mais tel que la vie parfois nous en impose. Il s'asseyait au bout du banc, à la petite place réservée pour lui, et Raymonde, en se serrant très fort contre lui, nouait son bras au bras d'Alex; et ce geste-là, dans cet instant, était pour elle, désormais, la dernière forme de la volupté.

Il n'avait pas grand'chose à lui dire, car il ne savait parler que des sujets agréables; elle, elle n'avait jamais trouvé la langue à employer pour parler à cet amant trop charmant

et qui n'aimait ni la mélancolie ni les pleurs. Mais, comme elle était touchée de la sollicitude qu'il lui témoignait depuis « le malheur », elle osait lui dire, par exemple :

— Personne ne s'est encore aperçu de rien.

Il faisait :

— Ah?... tant mieux !

Et il se croyait sauf, tant que « l'on ne s'était aperçu de rien ».

— Le jour où l'on s'en apercevra..., — disait Raymonde.

Il détournait l'entretien pour chasser une vision désobligeante : celle de madame Proupa, la veuve de l'honnête Proupa, appariteur à la Faculté des lettres, venant sonner, rue Férou, et réclamer le mariage.

Ce n'était pas cela que prévoyait Raymonde, à la date fatale évoquée par elle : elle prévoyait « le réchaud ou la Seine ». Elle parlait de cette alternative à mots couverts et par paraboles. Qu'attendait-elle donc de son amant? Qu'il inventât un moyen de la tirer de là? Il ne lui en proposait aucun. Très sincèrement, il n'en considérait, lui, qu'un seul, c'était que madame Proupa montât l'escalier de la rue Férou pour réclamer le mariage; mais il n'en soufflait mot, bien entendu, parce que la perspective lui en était excessivement pénible, et aussi parce qu'en cette occasion, comme en toute autre, il comptait sur la chance. Lorsque Raymonde parlait trop des personnes de sa famille, de sa « pauvre mère », du cousin Milius, le comique, et de personnes qu'Alex avait vues aux « petites soirées dansantes » de la rue Clovis, — pour la faire taire, il disait :

— Mais tout s'arrangera... Tout s'arrange!...

Et ils se levaient, avec les ombres environnantes, lorsque le tambour, issu tout à coup d'un endroit incertain, troublait l'admirable repos du soir dans les jardins. Alors, dociles comme un troupeau de moutons, toutes ces ombres s'en allaient vers les portes, obéissant au rythme impératif du petit fantassin invisible.

Un soir, avant qu'Alex fût assis, n'eut-elle pas la fantaisie de courir sur les pelouses où la lune montante semblait semer des perles? Elle prétendait que « la dame de Watteau » lui faisait signe, et qu'on allait danser. Elle entraînait

son amant ; elle enjambait la palissade et s'élançait en chantant :

— Hé ! bonsoir, madame la Lune !

et elle disait, comme autrefois madame Proupa, sa mère :

— Et que la fête batte son plein !...

Alex, l'ayant rejointe, l'arrêta, la bâillonna avec sa main. Et il remarqua qu'elle sentait l'absinthe. Elle en était ivre.

Il ne put l'empêcher de gambader, comme une nymphe sylvestre, et de danser, sous la lune et la nuit, et sous les yeux du buste de Watteau, le peintre de la tragédie secrète qui est au cœur de la nature et de l'amour.

Alex eut peur. Il défendit à Raymonde de se faire mal désormais : il fut même doux avec elle et lui recommanda de se tenir tranquille. « Tout s'arrangera », lui répétait-il, ne pouvant avoir le courage d'être plus précis et de lui dire : « Allons, c'est moi qui monterai l'escalier de madame Proupa... »

Sérieusement, il en vint à penser qu'il ferait cette démarche, un jour. Eh ! mon Dieu ! puisqu'on en était à adopter la vie modeste, rue Férou, et à se faire gloire de l'adopter, n'y aurait-il pas, à un certain point de vue, quelque crânerie à épouser une demoiselle Proupa ?... Alex pensait, à part lui : « Seulement, c'est dommage que ce ne soit pas Louise !... »

Raymonde, un soir, ne vint pas au rendez-vous, — fait extraordinaire. — Deux autres fois, elle y manqua : Alex la crut morte. — « Le réchaud ou la Seine » !... — Elle écrivit enfin qu'elle allait bien, malgré une jambe luxée dans une chute d'escalier, et que « tout s'était passé pour le mieux », grâce au médecin, « un très brave homme... »

Raymonde, si prolixe et si nébuleuse quand il s'agissait de malheurs imaginaires ou médiocres, employait des tournures concises et suffisamment claires pour indiquer un drame réel, compliqué de crime et de mystère.

C'était donc là, sur le lit même de madame Proupa, près duquel Alex et Raymonde, un soir, aux excitations de la musique dansante et d'un concert de parents et d'amis, avaient échangé leur premier baiser, que devaient se dénouer, entre les mains d'un médecin discret et d'une mère imbécile, les relations de Raymonde et d'Alex.

XLVIII

Eh bien! ce ne fut pas le souci de cette sombre aventure qui causa le très grave échec d'Alex à la Faculté, mais la trop expansive satisfaction de s'en trouver, en somme, si heureusement affranchi. Le rayon de soleil après la pluie, le printemps après un dur hiver, au sortir de l'esclavage ou de la prison la lumineuse liberté, — est-ce pour répondre à des « bonzes » assemblés, sur des questions de droit civil ou d'économie politique?... L'expérience, toutefois, lui suggérait quelques principes de sagesse : ainsi ce n'est pas lui qu'on reprendrait jamais à s'engager dans des liaisons avec des demoiselles « dont on a eu l'honneur de connaître madame la mère »! Et, d'ailleurs, désormais, éviter les liaisons qui, premièrement, menaçaient la bourse de la pauvre maman, et, en second lieu, pouvaient faire tant de peine à la chère petite Louise... Tâcher de travailler, enfin, bon Dieu du ciel!...

Voilà les réflexions et les fermes propos que formulait, en sa chambre, un jeune homme instruit par l'expérience, lorsqu'une main frappa à la trop fameuse « entrée particulière » ménagée jadis par les soins de madame Chef-Boutonne.

— Ouvrez!

Et Alex vit madame Beaubrun.

Elle arrivait de Meudon, toute fraîche.

Elle entra, en faisant signe d'abattre le bruit; elle parlait à voix basse; elle comprimait de la main son cœur; elle tomba sur un fauteuil et elle répétait :

— Croyez-vous que j'en ai, un toupet! croyez-vous?...

Et la pièce s'emplissait de parfum.

Avec elle, Alex « blaguait » constamment; tous deux affectaient de ne point se prendre au sérieux. Comme elle avouait du « toupet », il en eut; et, tout tranquillement, il la débarrassa de son ombrelle, approcha la main de l'épingle du chapeau : en un mot, il jouait à l'amant. Elle dit :

— Oh! le monstre!...

Elle lui frappa le poignet avec son « face-à-main ». Il se

frottait le poignet, comme si elle lui eût fait très mal ; elle lui donna la main :

— Allons ! la paix ! — fit-elle.

Et elle expliqua sa visite.

Elle n'avait point voulu faire directement à madame d'Oudart la commission dont elle était chargée par sa mère, encore en Bretagne, et elle venait prendre de lui conseil... « Prendre conseil de lui » amusa beaucoup Alex ; mais madame Beaubrun ne riait pas.

— Le moyen de vous parler en particulier, — dit-elle, — dans un appartement où l'on ne reçoit plus que dans la chambre à coucher de madame votre mère ?... Y en avait-il d'autre que de frapper tout de go à votre porte de jeune homme ?

Ma foi, non, il n'y en avait point d'autre. Et la commission consistait à faire entendre, de la part de madame Chef-Boutonne, à madame Dieulafait d'Oudart que le jeune Lepoiroux, leur protégé commun, était, à Poitiers, sinon affilié à la loge « l'Amicale de l'Ouest », du moins compromis avec les principaux FF.·. du chef-lieu, au milieu et sous le patronage desquels il avait fait récemment une conférence où le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet était tourné en ridicule et réduit à néant. Ces Lepoiroux, en vérité, manquaient d'un tact élémentaire ! Une espèce de scandale en était résulté à Poitiers. Nul n'ignorait là-bas que « le fils Lepoiroux » avait été instruit et nourri par les Pères de la Compagnie de Jésus...

— A quoi pensez-vous ? — demanda madame Beaubrun, quand elle eut exposé son affaire.

— Mais — dit Alex — je pense que vous sentez bon...

— Quel enfant ! — dit-elle ; — il n'y a pas moyen de parler sérieusement avec vous !

— Le sérieux, alors, c'est les Lepoiroux ?

— Qu'est-ce que vous avez à lorgner ainsi mon chapeau ?

— C'est l'épingle, décidément, qui me gêne.

Elle réfléchit, un instant, et, d'un air espiègle :

— S'il faut cela pour que vous m'écoutiez et me répondiez, ôtez-la !

Il l'ôta, prestement. Il essayait déjà de soulever le chapeau, retenu par d'autres épingles dissimulées.

— Ho! ho! — fit-elle. — Qui est-ce qui est attrapé? C'est vous... Hélas! peu de cheveux : beaucoup d'épingles, mon ami!... Vous, je vois cela, vous avez l'habitude de décoiffer de plus beaux cheveux que les miens... Allons, arrière!... vous me fâchez.

Elle fit la moue. Elle ajouta :

— Ah! si vous les aviez connus avant mon bébé!...

— Vos cheveux?

— J'en avais trop... et d'un fin!...

Sur cette vanité de femme, il crut pouvoir lui baiser les mains. Elle-même jugea prudent de s'en aller, pour une première fois.

Au bouton de la porte, elle dit, à demi rougissante :

— Voyez ce que c'est : je n'ose plus entrer chez madame votre mère...

Il voulut la baiser à travers la voilette. Elle regimba comme un diable. Il lui dit :

— Oh! comme vous êtes jolie!

Elle n'était pourtant pas sotte; elle entendait la raillerie et savait la valeur des compliments d'un homme. Mais la louange de quelqu'un de ses charmes physiques la rendait aussitôt commune. Elle répondit :

— Jolie?... Oh! cela, non!...

Lui, qui la désirait, dans sa fraîche toilette d'été embaumée, disait n'importe quoi : — yeux, bouche, nez, teint admirables! — Et la femme :

— Non, non! Je sais bien que j'ai la bouche trop petite, les yeux passables, à la rigueur, mais le nez mal fait... Quant au teint!... Et, d'abord, vous ne m'avez jamais fait de compliments.

Il dit :

— Je vous aime depuis que je vous connais.

Depuis le temps qu'il la connaissait, ils s'étaient constamment, ensemble, moqué des gens et des choses; mais elle crut ce qu'il lui disait de flatteur. Tout à coup, il la baisa en plein visage, un peu au hasard, à cause de la voilette. Elle battit des paupières, sans commenter l'acte autrement; et elle se regarda dans la glace en faisant la lippe pour tendre la gaze fripée par le baiser. Les cassures étaient tenaces.

— Permettez!... — dit Alex, offrant perfidement ses soins.

Elle permit, étant devenue toute naïve. Il releva la voilette et toucha les lèvres...

XLIX

Il en résulta que la communication que l'on devait faire à madame d'Oudart fut remise. On la lui fit toutefois sans beaucoup tarder : on vint rue Férou un peu plus tôt que de coutume, ce qui embarrassa fort Noémie qui, depuis le « tassement », ne savait jamais dans quelle pièce introduire. Madame s'habillait dans sa chambre; dans la salle à manger, la mère Agathe, pour conserver ses habitudes de province, avait installé sa planche à repasser le linge; M. Lhommeau faisait sa sieste chez lui dans l'ancien salon.

Madame d'Oudart cria par une porte entre-bâillée :

— Faites entrer chez mon fils : il a prévenu qu'il sortait...

Il n'était point sorti, car il attendait précisément madame Beaubrun à l'issue de la visite qu'elle devait faire à sa mère, En voyant entrer la jeune femme, non à la dérobée, non par l'entrée particulière, mais précédée de Noémie, la bonne, et suivie à peu de distance par madame Dieulafait d'Oudart, Alex fut déconcerté.

— Vous alliez sortir? — lui dit madame Beaubrun.

Il répondit :

— Mais non!

Sa mère lui dit :

— Tu sors, mon enfant?

— Oui, oui...

Cependant il resta.

Madame d'Oudart se confondit en excuses, et, pour la vingtième fois, fit la description de son appartement bondé comme les soutes d'un vaisseau, depuis l'abandon de Nouaillé.

— C'est au point, madame, que mon fils doit partager son armoire avec son pauvre grand-père!... et on le dérange parfois, le matin, pour un faux col ou pour des chaussettes, parce que le vieux papa est demeuré fort matinal.

Elle aimait à narrer les mille incidents que provoque un logement exigu ; elle les énumérait à tout venant, les amplifiait, honnêtement, et, sans le vouloir, elle en tirait vanité. Elle disait :

— Ici? mais il y a de la place encore!... Et, tenez, je regrette que ce cher M. Thémistocle soit reparti pour son pays, non seulement à cause des services qu'il rendait par sa science à Alex, mais parce que, dans l'antichambre divisée en deux, — ne l'avez-vous pas remarqué? — il y aurait la place d'un lit de sangle avec sa table de nuit et même une chaise !...

Ou bien :

— C'est en étant privé de tout, ma chère petite, qu'on goûte le prix des choses : j'apprécie, à présent, la chaise que j'ai payée deux sous au Jardin du Luxembourg; on ne m'en délogerait pas avant le coucher du soleil!... Oh! certes, je ne souhaite pas que mon fils fasse jamais fortune; Dieu l'en préserve, plutôt!... Et, d'abord, il y a plus de vertu, quoi qu'on dise, chez les petites gens que chez les riches; il y a plus de mérite, en tout cas!... Alex sera avocat, simple avocat, tout petit avocat!... Et comme il ne sera ni en position ni en goût de faire un mariage riche, — j'en ai déjà refusé pour lui, — il y a cent à parier contre un que son ménage futur en sera meilleur... Savez-vous de quoi je serais aujourd'hui le plus fière?

— De quoi donc?

— De ce qu'Alex épousât une jeune fille sans dot!...

— Sans dot!...

— Je dis : sans un liard de dot. Ce sont les mariages les plus heureux, et, entre nous, les plus dignes.

— Oh! il ne faut pas exagérer! J'admets qu'une femme apporte...

— Son trousseau, je vous le concède; un point, c'est tout. Celle qui a veut avoir davantage; qui a davantage ambitionne tout... L'ambition? ah! j'en suis bien revenue... Je l'ai dit, je l'ai écrit dernièrement encore à une malheureuse à qui l'on fait tourner la tête...

— La veuve Lepoiroux? — interrompit madame Beaubrun.

— Vous l'avez nommée.

— A propos des Lepoiroux, — dit madame Beaubrun, — écoutez !...

Et elle glissa l'épisode scandaleux dont Hilaire avait effarouché le Poitou.

Madame d'Oudart tomba des nues, d'abord; puis elle affirma que rien, en somme, ne l'étonnait. Elle exhala, toutefois, son indignation. Ce qui lui paraissait odieux, c'était l'infidélité d'Hilaire Lepoiroux à ses anciens maîtres; à son point de vue de femme pieuse, aussi, s'allier aux francs-maçons était vilain.

— Et votre mère, — demanda-t-elle, — qu'est-ce qu'elle dit de cela ?

— Ma mère ? — fit madame Beaubrun avec sa malice coutumière, — mais je la crois furieuse de ce que son protégé soit aussi celui d'une autre puissance !

— Entre nous, — dit madame d'Oudart, — voulez-vous le fond de ma pensée ? Votre mère a perdu la confiance des Lepoiroux du jour où Paul a échoué au Conseil d'État. Une femme qui n'a pas réussi à faire nommer son fils est sans crédit pour protéger autrui. Et, des protections, c'est tout ce qu'attend ce monde-là !... Je vais vous rapporter ce que me disait, ces jours-ci, mon bonhomme de père : « Ma génération, celle de votre mari encore, ont été élevées dans l'idée que la Révolution française avait servi à adapter les rangs exactement au mérite; votre fils ni le jeune Chef-Boutonne ne croient plus guère à cela, — bien que le fait, du moins en général, soit moins faux qu'ils s'imaginent; — mais des Lepoiroux, encore tout près de l'état de servage, ne conçoivent pas d'autre gouvernement que celui du bon plaisir et ne croient absolument qu'aux passe-droits !... » Il a raison, mon vieux papa... Eh bien! voyez-vous, ma belle enfant, il ne nous reste aujourd'hui, à nous autres, un peu scrupuleux sur les moyens de parvenir, qu'une ressource pour nous distinguer des Lepoiroux qui nous font essuyer la semelle de leurs bottes en nous grimpant sur les épaules, c'est de tirer honneur de notre pauvreté !...

Madame Beaubrun faillit bâiller; Alex trépignait sans mot dire. Madame d'Oudart, si facile et si simple autrefois, ne devenait-elle pas un peu sermonneuse, depuis qu'elle s'exté-

nuait à exalter par des théories un état pour lequel elle n'était pas née? Ou bien, aussi, ne paraissait-elle pas sermonneuse parce qu'elle retardait et peut-être compromettait un rendez-vous?...

Voyant que son fils s'agitait, elle lui dit :

— Tu devrais sortir, mon enfant : va prendre l'air ; madame Beaubrun t'excusera... Vous l'excusez, n'est-ce pas, ma chère belle?

— Oh ! — fit madame Beaubrun ; — mais je serais désolée d'être cause que... Et, d'ailleurs, moi-même, chère madame, je dois être, à trois heures...

Et elle se leva. Alex dit :

— Vous permettez, madame, que je vous accompagne jusqu'au bout de la rue?...

— Oh ! oh ! — s'écria innocemment madame d'Oudart ; — c'est un complot ! Parions que vous allez courir tous les deux la pretantaine !

Et, tout en riant d'un prétendu rendez-vous galant, elle les chassait, le plus gentiment du monde, du lieu même de leur rendez-vous.

L

Madame Chef-Boutonne en eut de belles à narrer, au retour de Bretagne ! Il s'agissait bien d'Hilaire Lepoiroux !... Paul était débauché.

Paul était débauché par les soins d'une cabotinette de Paris qui vous l'avait pris au sortir du bain, positivement, pour ne plus le lâcher que dénaturé, transfiguré, retourné bout pour bout : un autre homme. — Un autre homme : il avait vendu ses titres de rente ; — un autre homme : il ne travaillait plus ; — un autre homme : il avait écrit à Beaubrun, son beau-frère, pour lui emprunter huit mille francs... huit !

Et l'on s'était donné tant de souci pour n'en pas arriver là quand il l'eût fallu ! Et l'on avait été s'ensevelir, deux mois durant, sur une petite plage tranquille et de famille, afin de calmer et le cœur molesté d'un jeune homme et la cervelle surmenée d'un candidat au Conseil d'État !

— Nous avons vu — disait madame Chef-Boutonne — la chose quasi se conclure sous nos yeux. Ah! quel rôle, parfois, que celui d'une mère!... Paul est pudique et discret, pourtant...

Il était surtout cachottier : il se garait de l'œil de ses parents avec une gaucherie qui avait aguiché la fille ; il se torturait à fournir à sa famille des alibi qu'elle n'exigeait point ; il découvrait sottement ses allées et venues, en les voulant à tout prix clandestines. Il passait ses soirs dans une certaine hutte enfumée et sans air, dénommée *Café de l'Océan*, où il payait tournée sur tournée aux amis et connaissances de la belle ; il passait ses jours à l'attendre, à la guetter, à la suivre à distance, au casino ou sur la plage, et à ne pas oser la joindre, sous l'œil attentif des jeunes filles ; il passait ses nuits, plus souvent qu'il ne l'eût voulu, à la villa, seulet et agité, de l'autre côté de la cloison même contre laquelle reposait sa mère.

En dernier lieu, il avait fui... Oui, fui, lui, Paul, Paul Chef-Boutonne, élève diplômé de l'école des Sciences politiques, licencié en droit, officier d'académie... Fui, ce qui s'appelle fui, sans bonjour ni bonsoir, par le train que la gamine prenait pour rentrer à Paris!... Madame Chef-Boutonne racontait ses transes, décrivait M. Chef-Boutonne s'enquérant dans les caboulots, dans les beuglants du port, dans les hôtels et sur le rivage même de la mer, — où, mon Dieu! n'avait-on pas pensé, un instant, que le corps du jeune homme pût être rapporté comme épave! — à la gare enfin, où un cocher d'omnibus, familier de la villa, déclarait que « monsieur Paul était parti en joyeuse compagnie ».

Et madame d'Oudart, touchée, compatissant de cœur à tout ce qui était alarmes maternelles :

— Ah! mon Dieu! mais vous l'avez retrouvé, j'espère, et où cela?

— Où cela? chez la coquine, installé comme un pacha!...

— Il s'était donc procuré de l'argent?

— On lui faisait crédit, sans doute!...

— Oh! pardon... c'est trop juste!... Et alors, dites-moi, ma chère amie, il vous est revenu, je suppose?

— J'exige qu'il prenne un repas à la maison. Il le prend. Mais...

— Mais ?...

Elle bégaya, à travers des sanglots inattendus :

— Ce n'est plus lui, non, il n'est plus le même... On m'a pris mon fils !

— Pauvre, pauvre amie !

Madame Chef-Boutonne gémissait, se lamentait, suffoquait : Paul ne travaillait plus ! Et, précisément, un concours allait s'ouvrir à la Cour des comptes ; il l'eût pu tenter, les matières étant voisines de celles du Conseil d'État : il ne le tenterait pas ! Beaubrun même s'opposait à ce qu'il s'y laissât inscrire. C'était l'avenir compromis ! l'avenir de Paul Chef-Boutonne ! et compromis pour qui ? L'eût-on jamais cru !... pour une femme !

Et, puisqu'on en était aux plus pénibles confidences, reconduisant son amie éprouvée, madame d'Oudart crut pouvoir demander :

— Et cette femme, entre nous ?...

Madame Chef-Boutonne s'écria :

— Comment ! vous ignorez qui elle est !... Mais c'est Odette Jasmin ! elle est assez célèbre ! « La môme Jasmin !... » Dieu de Dieu !... Mais, ma chère, tout Paris ne parle que d'elle !...

Un éclair d'orgueil, jailli des prunelles de la mère de Paul cingla les yeux de la naïve madame Dieulafait d'Oudart. Elle eut le tact de se reprendre vite :

— Oh !... tous mes compliments !

Le sourire de madame Chef-Boutonne acquiesçant à ces compliments, sur une marche de l'escalier, fut sublime.

LI

Odette Jasmin n'était pas une étoile de première grandeur ; mais, en effet, elle avait brillé, le dernier printemps, sur un bout de scène montmartroise ; elle descendait, cet hiver, au boulevard en essayant de faire quelque tapage, et déjà son nom, sa silhouette même, un peu cocasse, s'étalaient sur les

baraquements des immeubles en construction. On la vit au Bois, en *cab*, accompagnée tantôt de sa mère et tantôt d'hommes fort comme il faut et d'un certain âge. Paul patinait avec elle au « Pôle Nord » et il était à demeure, comme l'habilleuse, en sa loge. Non! ce ne fut pas cette saison-là qu'on le vit acheter des titres de rente !...

Qu'il eût donc eu tort de se priver de mettre le branle-bas dans la fortune Chef-Boutonne, puisque d'un tel désordre ses parents voulaient bien se montrer flattés ! Le temps était déjà loin où madame Chef-Boutonne témoignait tant d'effroi d'une première tentative d'emprunt de huit mille francs — « huit !... » — à Beaubrun. De ce que Paul lui coûtât cher, — mais bruyamment, — madame Chef-Boutonne tirait aujourd'hui vanité.

Qu'il était loin, le temps où l'orgueil s'alimentait d'examens heureux ou de concours futurs; où rayonnait devant l'œil des mères cette sorte d'inscription mystique : LE BEL AVENIR ! Un hiver avait passé, et c'était des relations de son fils avec la « môme » Jasmin, que madame Chef-Boutonne — puisqu'il fallait de l'orgueil à tout prix — s'enorgueillissait!... Oui! le concours pour la Cour des comptes avait eu lieu sans que Paul tournât seulement la tête de ce côté; oui, Paul, licencié en droit, négligeait même de se faire inscrire au barreau !... Oui, il était apparent que Paul s'abrutissait, et d'une manière irréparable, dans une inepte et ruineuse passion ; oui, oui, il était fort mal en point, le bel avenir; — mais la mère, force admirable jusqu'en son erreur même, tissait, des sottises de son fils, un manteau somptueux, tout de parade, avec quoi tâcher d'éblouir encore !

Assurément, ce n'était point à tout le monde que ces beaux plis pouvaient donner le change; et la saison, il le fallait reconnaître, avait été, rue de Varenne, assez morne. On rougissait, devant l'Université et la magistrature, de ce que Paul, comblé de nobles espérances, eût choisi une voie si profane; et les familles des jeunes filles à marier, que Paul trop sage faisait sourire, Paul libertin les effarouchait, les fâchait même ! Ce fut au printemps que l'on prit sa revanche, dans le Jardin du Luxembourg.

Madame d'Oudart écoutait désormais fort patiemment toute

jactance : elle faisait profession de modestie et de pauvreté. Lorsque, sous l'aubépine bourgeonnante, au pied du socle d'un grand vase encore vide, et tandis qu'au ciel se poursuivaient les grosses éponges d'encrier que porte le vent d'avril, madame Chef-Boutonne s'abaissait à parler des amours retentissantes que les cancans de Paris attribuaient à Odette Jasmin, madame d'Oudart ne cherchait pas même à relever l'incongruité ; et elle attendait, tout bonnement, selon un procédé d'usage courant, qu'une autre eût cessé de débiter sa rengaine, pour colloquer la sienne, à son tour. A madame Chef-Boutonne comme à madame Beaubrun, comme à tous, elle disait son appartement bondé à l'instar des soutes d'un navire, l'armoire partagée par le grand-père et le petit-fils, le faux col, les chaussettes du matin, et enfin — ceci était de la plus aigre ironie — le regret qu'elle avait de ce que ce pauvre M. Thémistocle fût parti pour son pays, car, dans l'antichambre, coupée en deux, — « ne l'avez-vous pas remarqué? » — il y avait place pour un lit, une table de nuit, un siège même... Elle disait : « C'est en étant privé de tout que l'on goûte le prix des choses... » et : « La chaise que j'ai payée deux sous, vous ne me la feriez pas quitter avant le coucher du soleil... », quoique, au su de tous, la moindre giboulée la chassât du jardin. Une certaine forme s'adaptant petit à petit à ses refrains douloureux, elle l'employait à satiété, et sans variantes. Sur l'ambition, le thème : « Ah! j'en suis bien revenue!... » Sur l'avenir d'Alex : « Avocat, simple avocat, tout petit avocat... ». Enfin sur le mariage riche, — qu'elle avait déjà refusé pour son fils : — « De toutes les ressources, la plus perfide!... »

Madame Dieulafait d'Oudart et madame Chef-Boutonne se supportaient mieux que jadis; elles guerroyaient beaucoup moins : c'est qu'elles étaient unies, sans en convenir, par un malheur commun, — une chute grave, le réveil décevant après leurs rêves de mères. — Et, déguisées, chacune sous des oripeaux différents, elles jouaient la même farce tragi-comique, qui aurait pu, à la rigueur, s'intituler *le Dépit ambitieux*.

M. Lhommeau, qui se joignait à elles au Luxembourg, par sa bonhomie même, décelait l'amertume qui soulevait le cœur des exilés de Nouaillé. Ce vieillard, qu'on disait si

aisément content de peu, et qui, en effet, savait se déclarer satisfait d'un sort inévitable, ne songeait qu'aux beaux fruits du potager de Nouaillé. Ses poires, ses pommes étaient son plus constant souci, et le rappel d'une si grande et légitime tendresse exprimée sans plainte, et sans autres termes jamais que ceux d'un jardinier diligent, était touchant et faisait mal.

On ne prononçait point les noms des locataires de Nouaillé, qui étaient l'ennemi secret. Nouaillé même était un terme redoutable et qu'on s'épargnait les uns aux autres, comme le nom d'un ami cher qui a trahi ou disparu. Jeannot, qui était demeuré « là-bas », loué comme le reste, mais personnage de si peu d'importance, Jeannot, de tout Nouaillé, était, en vertu d'une convention tacite, le seul objet nommable. M. Lhommeau, par une vieille habitude, disait même : « Cet imbécile de Jeannot !... » Et, moyennant ces subterfuges et subtilités, il était loisible, à toute heure, de se demander, par exemple, si « cet imbécile de Jeannot » avait pensé à attendre le dernier jour d'octobre pour cueillir l' « oignon de Saintonge » et la « petite mouille-bouche d'automne », ou si, au contraire, « cet imbécile de Jeannot » n'avait pas laissé pourrir à l'arbre ou se piquer, dès le mois d'août, la « cuisse-madame » ou la « fourmi musquée ». Ces noms anciens et savoureux, — qui font venir les larmes aux yeux de quiconque a possédé un jardin, quatre poiriers plantés derrière le vert ruban des buis, et une mansarde embaumée, l'hiver, par ces placards bien clos où l'on conserve la chair de l'été, — évoquaient le domaine perdu; et, avec les invectives contre l'infortuné Jeannot, un peu de bile s'écoulait. Le retour du soleil, la tendre poussée des marronniers, un certain remuement des pépiniéristes dans les parterres, et le goût dont l'air nouveau vous flattait les narines, l'été enfin, puis l'époque des vacances exaspéraient la résignation un peu ostentatoire des « entassés » de la rue Férou.

LII

Hilaire Lepoiroux, depuis ce qu'on nommait « l'affaire du *Discours sur l'Histoire universelle* » ou « le scandale de Poi-

tiers », était boudé par ses protectrices. Il avait eu le front de se présenter pourtant, il n'y avait pas longtemps de cela, chez madame Dieulafait d'Oudart, — qui vous l'avait secoué comme un morveux sans réussir à tirer de lui autre chose que ce rire niais dont il accueillait invariablement tout propos étranger à ses matières d'examen, — et il était allé de là chez madame Chef-Boutonne la prier, avec un cynisme candide, de le vouloir bien appuyer, lors du prochain concours d'agrégation, près de certains « Sorbonnards » influents et qui, à tort ou à raison, passaient pour réactionnaires.

Madame Chef-Boutonne qui, s'il se fût agi de son fils, n'eût pas été éloignée d'user du système Lepoiroux, mais, il est vrai, y eût mis des formes, s'écria :

— Comment, jeune homme, vous vous affichez là-bas, avec la démagogie départementale, et vous venez ici implorer l'appui de nos hommes les plus distingués ?...

Hilaire avait ri, comme aux semonces de madame Dieulafait d'Oudart. L'affaire pressante était pour lui d'arriver. Madame Chef-Boutonne réfléchit. Son zèle à faire reluire Hilaire était fort apaisé depuis que Paul ne brillait plus; mais elle aurait eu mauvaise grâce tant à laisser paraître cette faiblesse qu'à sembler dépourvue de crédit. Ne venait-elle pas justement d'échouer en des démarches tendant à faire dispenser son mari, nommé cette année membre du jury de la Seine pour les assises d'août ? Toute défaite exige une bataille nouvelle... Dans l'espoir d'une revanche, et l'amour-propre encore à vif, madame Chef-Boutonne promit donc : elle fit des visites par la chaleur caniculaire, et glissa encore des expressions amènes dans l'oreille de messieurs en redingote de drap uni.

Hilaire fut agrégé des lettres. Il allait être nommé professeur : c'était un garçon tiré d'embarras; il aurait certainement de quoi donner à manger à sa mère.

La nouvelle en parvint au Jardin du Luxembourg par le moyen d'un « petit bleu » qu'apportait M. Lhommeau : il sortait de la rue Férou un peu tard, à cause de sa sieste.

C'était un vendredi; la musique de la Garde républicaine jouait sous les quinconces, au milieu d'un peuple d'été, trop nombreux encore au gré de madame d'Oudart, à qui il interceptait les doux sons de la flûte... Car madame Chef-Boutonne,

obligée par la session des assises, de retarder tout départ, retenait son amie à l'extrémité de la terrasse, à l'ombre insuffisante des aubépines et des vases de géraniums grimpants.

— Lisez! — dit madame d'Oudart, en tendant le télégramme.

Madame Chef-Boutonne lut; on ne souffla mot. Les trompettes d'*Aïda* retentissaient sous les feuillages. Une nourrice, ayant troussé son marmot, le saisit à deux mains comme une urne emplie d'eau que l'on soutient par les anses, et le vida au pied de la balustrade: une longue rigole courut sur le bitume incliné et vint mouiller le pied d'une chaise. Il y eut alerte dans plusieurs groupes; chacun se recula d'un saut de puce, souriant d'ailleurs et bénévole, tout étant beau et bien qui vient d'un enfant.

M. Lhommeau dit enfin :

— Les Lepoiroux ne sont pas à plaindre : les voilà, pardieu! plus cossus que nous.

— Je suis très heureuse du succès d'Hilaire, — fit madame d'Oudart; — c'est le résultat et le couronnement des efforts que nous avons faits depuis vingt ans.

— Du jour où j'ai vu le jeune Lepoiroux, — riposta madame Chef-Boutonne, — je l'ai dit à qui voulut m'entendre : « Ce garçon-là, pour peu qu'on le guide à propos, fera son chemin... » Ses façons, il est vrai, sa tenue, son langage...

Madame d'Oudart ne permit pas la critique :

— Hilaire a eu des négligences et des oublis, — dit-elle, — c'est certain; mais il n'est pas un méchant garçon. Il faut tenir compte de son origine. Tout bien pesé, il fait honneur à qui l'a soutenu et dirigé.

— Oh! mon Dieu, — reprit madame Chef-Boutonne, — ce que j'ai fait pour lui est peu de chose... Qui ne se serait intéressé à un sujet dont l'avenir était écrit sur le visage?...

— Je vous prie de croire, ma chère amie, que son avenir n'était nullement écrit sur son visage quand j'ai décidé de lui faire entreprendre ses études secondaires... Ah! je puis me rendre cette justice qu'en m'engageant pour lui alors, je n'escomptais aucune récompense!...

— Eh! mais, ma belle, — fit madame Chef-Boutonne, — votre désintéressement demeure peut-être plus pur et plus éclatant que vous ne le pensez!... « Une récompense », dites-vous : ne vous enflammez pas! Le télégramme ici présent n'est pas riche en remerciements. Notre jeunesse, je la connais, et je gage que votre protégé, — puisque vous semblez le revendiquer jalousement! — s'attribue à lui seul tout le mérite de l'événement de ce jour. Parions, pour la beauté du fait, qu'il oubliera de m'en faire part!...

— Hilaire, ma chère amie, ne saurait oublier les obligations qu'il vous a... Il m'a adressé ce télégramme; un pareil vous attend chez vous, cela est probable... Je défends le jeune Lepoiroux comme un garçon qui m'appartient un peu. Sa nature n'est pas expansive; s'il ne me paye point de mots, je l'excuse, puisqu'il me satisfait en s'ouvrant vaillamment la porte d'une carrière honorable...

— Je me flatte — dit madame Chef-Boutonne — d'avoir poussé, moi, la porte dont vous parlez, à plusieurs reprises, et de façon à mériter de la famille Lepoiroux des égards particuliers... N'oublions pas, ma chère, l'incohérence des démarches contradictoires que j'ai dû accomplir en faveur de ce jeune homme, soit par la malchance de son éducation première, soit par suite des fâcheuses influences dont plus tard on n'a pas su le détourner : voici tantôt deux ans, je plaidais pour le racheter de ses origines jésuitiques, et hier encore afin de le laver du contact de politiciens du plus mauvais ton... Je vous trouve bonne, en vérité!... Que ce succès universitaire vous honore, j'y consens, mais confessez que c'est par l'effet d'un singulier ricochet...

Les sons cuivrés de la musique s'étaient dispersés rapidement dans le vide du grand ciel d'été : maintenant, afin de percevoir les doux sons de sa flûte favorite, madame d'Oudart penchait la tête en avant et prêtait l'oreille; et peu s'en fallut qu'elle ne comprît point la querelle que lui cherchait madame Chef-Boutonne.

— Personne — dit-elle — ne songe à vous retirer, ma chère amie, l'appoint que vous avez gracieusement apporté au succès de notre jeune agrégé! Si mon rôle personnel dans l'éducation d'Hilaire vous paraît critiquable, laissons-le : j'ai

renoncé, pour ma part, je vous l'ai dit, à toute gloriole. Mais je ne me gênerai pas, par exemple, pour revendiquer en faveur d'Hilaire lui-même un certain mérite, saprelotte !... Avouons qu'il n'a pas été desservi par son travail et son intelligence !...

Madame Chef-Boutonne branlait le chef; son œil était incrédule; elle avait le malin et agaçant sourire de son gendre Beaubrun.

Du travail, de l'intelligence, de l'efficacité des qualités personnelles, il était visible qu'elle s'efforçait de faire fi. Elle voulait que l'on ne pensât qu'aux visites qu'elle avait faites, par la chaleur caniculaire.

Cette attitude intolérable fit que madame d'Oudart s'oublia :

— Écoutez, ma chère, — lança-t-elle — je ne voudrais pas vous dire des choses désagréables, mais, si les démarches faisaient tant...

— Si les démarches faisaient tant ?... — répéta madame Chef-Boutonne.

— Je dis bien : si les démarches faisaient tant...

— Eh bien ?...

Madame d'Oudart hésita. C'était sa pensée, trop longtemps comprimée, qui allait éclater enfin.

— Eh bien ?... — répéta encore madame Chef-Boutonne, provocante.

— Eh bien, votre fils ne serait pas aujourd'hui sans situation !...

Madame Chef-Boutonne répéta :

— « Sans situation... »

Elle devint blême. L'autre, effrayée par sa propre audace, le mors aux dents, sans souci des obstacles, fonçait toutdroit, jusqu'au bout de sa pensée :

— Sans situation, — dit-elle, — et qui pis est...

— Et qui pis est ?...

— A la remorque d'une petite grue !...

Madame d'Oudart regretta aussitôt des paroles si contraires à sa réserve ordinaire.

— Pardon ! — corrigea-t-elle, naïvement, — je vais peut-être un peu loin !...

Madame Chef-Boutonne ramassait en hâte toutes ses jalou-

sies, ses rancunes, ses jugements avortés sur la famille Dieulafait d'Oudart; elle les renforçait de tout ce que la colère invente et affirme de la meilleure foi du monde, et elle se grossissait, se faisait horrible et redoutable, comme un dogue tout en dents et en échine de crin.

Avant de parler, elle temporisa, pour inspirer plus d'effroi par sa patience même, ou bien à cause du religieux silence de la foule, subjuguée par le solo de flûte. Et, pendant cet accès de rage muette, une petite fille vint fouetter un sabot tout près d'elle, lui projeter contre la cheville un caillou, lui maculer sa robe de poussière, et, de ce qu'elle avait fait, comme d'une gentillesse, sourire d'une façon tout à fait gracieuse. La maman de la petite sourit de même, et madame Chef-Boutonne dut sourire. Mais, à la faveur d'un éclat soudain des cuivres, elle bondit.

Ah! du pauvre Alex, à la suite de deux ou trois premiers chocs, que restait-il, bon Dieu!... Hélas! toutes les vérités furent dites, pêle-mêle, avec les absurdités les plus folles.

Le sage M. Lhommeau essaya de parer les horions, mais un complot des choses favorisait le combat : le public s'en allait, la musique terminée, et les lutteuses prenaient du champ ; des fillettes, recommençant de jouer dans l'espace libre, couvraient de leurs cris aigus la rumeur de l'assaut; les oiseaux qui s'allaient coucher faisaient aussi grand vacarme, et deux filles du quartier qui en étaient venues aux mains, sous les quinconces, attiraient par là le reste des promeneurs. Le gardien surgit, perça l'attroupement et en sortit, paisible, victorieux, herculéen, semblant porter à bout de bras chacune des filles. Pour les mener au poste, il passa là devant, suivi d'une ribambelle de gamins et non loin de ces dames. M. Lhommeau, désignant l'appareil de la police des jardins, dit :

— Gare à vous, mesdames! cela va être à votre tour!...

Elles furent confuses : il y avait de quoi. Et elles s'arrêtèrent : il était bien temps. N'en étaient-elles point, les malheureuses, à se jeter les maîtresses de leurs fils à la tête!...

Mais, tandis qu'on allait se séparer froidement, on vit madame Beaubrun qui venait et faisait signe de l'ombrelle : « Me voilà, me voilà, avec un peu de retard... » On reprit

donc ses positions, pour éviter un esclandre, et comme si rien n'avait troublé la limpidité de l'après-midi. Madame Beaubrun s'arrêta à l'établissement des gaufres, puis s'approcha en mordant la pâte légère qui lui poudrait d'un sucre farineux les joues et les narines. Elle n'était pas assise qu'Alex survint d'un autre côté. Il se dit affamé comme elle, courut aux gaufres, revint, mordit la pâte, s'enfarina les moustaches. Et, garantis, croyaient-ils, l'un et l'autre, par le comique de leur gourmandise, ils négligeaient de dissimuler le sens d'un regard heureux, complice et familier, qui n'échappa à personne.

Madame Dieulafait d'Oudart ignorait leur intimité, quoiqu'elle en eût quelque soupçon par un certain parfum dont s'imprégnait la chambre d'Alex. Elle la connut, là, et en même temps que l'autre mère. Et, sans rien dire, osant à peine lever les paupières sur celle qui se targuait tout à l'heure de ce que son fils fût l'amant d'une cabotine, elle savourait une de ces vengeances de mère, un peu honteuses, obscures, inavouables, certes ! mais de quel ragoût ! de quelles délices secrètes !...

Et l'on causa du beau temps.

LIII

Madame Lepoiroux vint à Paris jouir du triomphe. Elle fut d'abord convenable envers ses bienfaitrices, répartissant entre elles, avec égalité, les manifestations de sa gratitude. Sa gratitude, elle la vouait, en effet, non point à l'une plus qu'à l'autre de ces dames, mais bien à « ces messieurs » de Poitiers. A eux elle devait titres et parchemins, si beaux, si rapidement obtenus, à eux aussi « la place » qu'on allait arracher au « gouvernement » pour l'agrégé Hilaire Lepoiroux. « La place ! » elle n'avait à la bouche que « la place ». Elle connaissait tous les traitements des professeurs, tant d'Algérie que de la métropole, et s'était fait citer des cas de jeunes gens éminents qui, sans avoir passé par le crible fameux de l'École normale, furent d'emblée favorisés.

Lepoiroux (Hilaire) fut nommé, sans plus attendre, professeur de sixième au collège municipal d'Yvernaucourt, dans les Ardennes. La « place » était de trois mille francs.

Madame Lepoiroux crut qu'il y avait maldonne. Madame Chef-Boutonne voulut bien encore pour elle courir au ministère. La nomination, vérifiée, se trouva fort juste.

Madame Lepoiroux accueillit à son retour l'amie de l'Université comme on ne reçoit pas un malfaiteur. Elle s'oublia, pour la première fois de sa vie, complètement, elle-même et son fils, et leurs intérêts à venir : elle se déclara trompée, trahie, jouée d'une façon indigne... Qu'était-ce qu'on avait fait miroiter à ses yeux dans le salon de la rue de Varenne?... Qu'était-ce que cette Université toute-puissante et sur laquelle on pouvait tout?... On pouvait tout, et c'était trois mille francs qu'on lui jetait en pâture, et à Yvernaucourt, un trou, au bout du monde !... Et qu'est-ce que c'était que ces sornettes qu'on lui avait débitées en présence du jeune Paul décoré de ceci, docteur en cela et du Conseil d'État?... Quoi? quoi?... Qu'est-ce qu'il était, en somme, le jeune Paul? Rien du tout, moins que rien, un coureur!... Ce fut Paul qu'elle dauba, d'instinct, parce qu'elle était mère.

Une seconde fois, madame Chef-Boutonne entendit le procès de son Paul.

Elle écourta l'audience, car elle poussait madame Lepoiroux vers la porte en lui disant entre les dents :

— Votre condition, ma pauvre femme, m'oblige à bien de la patience... Je vous ferai remarquer que je me contiens...

Finalement, l'idée lui vint :

— Vous n'êtes pas satisfaite de moi... eh mais! et de vos « messieurs » de Poitiers?...

Madame Lepoiroux renia « ces messieurs » de Poitiers. Ils étaient, ni plus ni moins que les autres, des farceurs. Elle maudit l'heure où son fils avait été dirigé dans la voie des « études savantes » : elle l'eût, disait-elle, préféré épicier. Elle maudit le latin, les jésuites et madame Dieulafait d'Oudart. Elle réunit en un faisceau ses ressentiments obscurs et déclara :

— Tout le mal est venu de ce qu'on a connu des gens riches.

LIV

La veuve Lepoiroux était depuis beau temps apaisée que madame Dieulafait d'Oudart souffrait encore de son ingratitude. La mère d'Alex aurait eu moins de chagrin, croyait-elle, à envier une soudaine et magnifique élévation d'Hilaire qu'elle n'en eut à considérer la vanité de tout ce qu'elle avait fait pour ce garçon et pour sa mère.

Son vieux papa la chapitrait en lui démontrant que, dans la plupart des cas dont le désordre apparent nous émeut, c'est la raison tout simplement qui triomphe. Il disait que c'est la raison qui eût été blessée si madame Lepoiroux, qui se démenait depuis quinze ans, et de qui, de toutes parts, on avait fouetté l'avidité, se fût satisfaite d'une place ne lui assurant que de quoi vivre, à Yvernaucourt, dans les Ardennes; que, pareillement, c'est la raison qui eût souffert si Hilaire Lepoiroux avait obtenu une situation plus brillante, car il n'en était pas digne :

— Savant! savant!... — disait-il, — mais être savant, ce n'est pas savoir, c'est tirer parti de ce qu'on sait : causez trois minutes ou quinze jours avec Hilaire Lepoiroux, vous vous convaincrez qu'il est plus incapable et plus sot que le jeune Chef-Boutonne lui-même!...

M. Lhommeau disait qu'enfin il était juste et raisonnable que ce jeune Chef-Boutonne eût été nommé récemment à un petit emploi au ministère de l'Intérieur, ce qui convenait parfaitement à un fils de famille dénué de tout talent personnel, et constituait une équitable récompense des démarches et sollicitations extraordinaires de sa mère, — tout grand déploiement d'activité devant, selon les lois naturelles, être suivi d'un certain effet!...

— Oh! vous, papa, — disait madame d'Oudart, — vous trouvez tout très bien, et chacun à sa place... Et notre situation, à nous, voyons! est-ce qu'elle est juste?

— Qui donc s'en plaint? — dit M. Lhommeau; — je l'entends vanter ici tous les jours!...

— Je ne dis pas que je m'en plains, mais !...

Son père n'insista pas. Madame d'Oudart, à la vérité, vivait dans l'angoisse : elle avait peur de mourir avant qu'Alex fût tiré d'embarras. « Avocat, simple avocat, tout petit avocat », encore fallait-il l'être, et il ne l'était point. Et la ressource d'amour-propre qu'avait fournie, pendant un certain temps, la modestie ostentatoire, elle s'épuisait, se démonétisait, les rivales de madame d'Oudart étant elles-mêmes converties à une certaine modestie, — madame Lepoiroux à Yvernaucourt, dans les Ardennes, madame Chef-Boutonne abattue par la médiocre situation de son fils.

Madame d'Oudart s'informait :

— Mais, avocat, enfin, que gagnera Alex ?

Elle allait jusqu'à dire :

— Une fois inscrit au barreau, voyons, gagnera-t-il quelque chose ?

M. Lhommeau faisait :

— Heu ! heu !... perdu dans l'innombrable armée des stagiaires de Paris...

Au cœur du dernier hiver, pour une toiture effondrée à la métairie de Nouaillé, d'où naissait une contestation avec le locataire, Thurageau avait exigé qu'Alex lui-même se dérangeât et vînt s'initier sur place aux droits des propriétaires ainsi qu'aux vexations qu'ils sont appelés à subir... S'il fallait à tout prix réparer la construction, un voyage à Poitiers n'augmenterait-il pas le dégât en pure perte ? Possible ! mais le notaire n'avait pas lâché prise qu'il n'eût sous la main le jeune futur propriétaire, qu'il ne lui eût seriné les points litigieux du conflit, qu'il ne lui en eût soufflé la solution, qu'il ne l'eût conduit à Nouaillé dans sa voiture, et, sur le lieu du sinistre, qu'il ne l'eût entendu débattre ses intérêts avec courtoisie, compétence et grâce naturelle, contradictoirement avec le monsieur sexagénaire dont on évitait, rue Férou, de prononcer le nom ; qu'il ne l'eût vu enfin obtenir gain de cause, à l'amiable.

Depuis qu'Alex était censé avoir battu sur le seul terrain du droit, et avant même qu'il eût passé sa licence, le sexagénaire qui occupait Nouaillé, l'espoir était permis qu'Alex se pût débrouiller au barreau.

De cette victoire, en outre, était résultée, non une sympathie, mais presque une complaisance, une certaine sollicitude pour ceux qu'Alex avait tenus en échec, et leur nom ne faisait plus peur. On disait : « Monsieur Lanteaulme, le père... Monsieur Lanteaulme, le fils »; on savait que la femme de celui-ci était une demoiselle de Quatrespée, d'une très ancienne famille du Périgord, et arrière-petite-fille du général marquis de Quatrespée, tué à la bataille de l'Isly ; enfin que sa jeune sœur avait nom Hélène.

— Tous ces gens-là sont très gentils, — avait affirmé Alex, à son retour.

Il avait vu « cet imbécile de Jeannot ».

— Les poiriers?... — avait demandé M. Lhommeau.

— Ah bien! grand-père, si vous vous imaginez que je me suis tourmenté des poiriers!...

Trois mois après, sous le prétexte d'un procès criminel très retentissant, ce diable de Thurageau écrivait à madame Dieulafait d'Oudart en la suppliant de lui renvoyer Alex, qui « avait tout à gagner » à assister aux assises.

On soupçonna Thurageau de vouloir attirer Alex à Poitiers, non pour le temps des assises, en vérité, mais pour l'avenir.

— Où est le mal? — demanda M. Lhommeau.

Madame d'Oudart pensait, mais ne disait pas :

« Avocat, fût-ce à Poitiers, cela vaut bien le métier de gratte-papier au ministère!... »

Alex ne se fit point tirer l'oreille pour retourner à Poitiers, tandis qu'à le décider au premier voyage « la croix et la bannière » avaient dû être employées. On le laissa aller; il demeura là-bas une quinzaine.

Thurageau écrivait :

...Laissez-le, il écoute bien, il s'instruit, il prend le ton de la cour.

On reçut un télégramme: on crut qu'Alex annonçait son retour. Il disait :

Puis-je accepter dîner Nouaillé?

Cela fut un événement. Si familier que l'on fût devenu avec les noms de MM. Lanteaulme et des arrière-petites-filles du général marquis de Quatrespée, l'image d'Alex, — héritier,

futur propriétaire de Nouaillé, chassé de son domaine, — et rompant le pain des occupants, parut inadmissible au premier chef. Le refus, toutefois, parut ridicule. A mieux l'examiner, la chose était la plus naturelle du monde. M. Lhommeau, quant à lui, dit :

— Qu'a-t-il besoin de permission ?

Puis, la mère (qui devine le sens obscur des choses touchant le sort de son fils) tressaillit tout à coup, fut émue sans pouvoir dire pourquoi, voulut répondre non, voulut répondre oui, et finit par laisser le grand-père libre de répondre à sa guise. M. Lhommeau prit son chapeau, sa canne et alla au bureau télégraphique du Luxembourg, où il écrivit sur une formule :

Accepte et bon appétit.

Alex revint, cependant, de Poitiers, et ravi, non pas d'en revenir, mais d'y avoir été. Les assises, sans doute, il les avait suivies : Thurageau ne plaisantait pas... Thurageau, d'ailleurs, était joliment brave homme ; il s'entendait à organiser un programme de fêtes !... Les assises, sans doute !... elles y étaient inscrites !... Mais les parties de *tennis* !... mais des matinées, le dimanche, où l'on avait dansé !... mais des allées et venues dans le tilbury de Thurageau !...

— Des parties de *tennis*, avec qui ?... Dansé... chez qui ?... Où donc menait le tilbury de Thurageau ?

— Mais, à Nouaillé, chez les Lanteaulme !... Avec qui j'ai dansé ? mais avec la jeune femme, avec la jeune fille !... Le *tennis* ? avec les mêmes !

Madame d'Oudart frémissait ; elle disait :

— Oh ! mais... oh ! mais...

Enfin elle s'écria :

— Thurageau est fou, ma parole !

— C'est un type, — dit Alex.

Et il continua de parler de ce qui l'avait émerveillé là-bas : les chevaux, — cinq !... l'écurie était pleine ; — quatre voitures, dont un tonneau pour « mademoiselle Hélène », qui conduisait son ancien cheval, à lui... Et les chasses de l'hiver dernier, dont on parlait encore !... Et le jardin : trois hommes pour l'entretenir ! — dont ce pauvre Jeannot...

— Les poiriers?... — demanda M. Lhommeau.

— Les poiriers?... eh bien, écoutez, grand-père : cet imbécile de Jeannot n'a pas manqué d'informer les Lanteaulme de votre goût pour vos arbres à fruits... alors voilà... — ils sont très gentils, ces gens-là, vous savez... — enfin ces dames m'ont demandé s'il vous serait agréable de recevoir une corbeille, au mois d'août...

— Qu'as-tu répondu? — dit vivement madame d'Oudart.

— J'ai répondu que cela ferait le plus grand plaisir à grand-père.

— Bravo! — s'écria M. Lhommeau.

— C'est cela! — fit madame d'Oudart, ironique; — jetons-nous, les yeux bandés, dans les bras de ces gens-là!...

— Attendez! — dit Alex. — M. Lanteaulme, le père, a fait remarquer qu'il pouvait, justement, y avoir indiscrétion à vous offrir cette corbeille, et il a été convenu qu'on ne vous l'enverrait que sur un signe de votre part.

— Ça y est!... Que vous disais-je! — s'écria madame d'Oudart; — l'envoi de cette corbeille a un sens, un sens très net; je l'ai deviné tout de suite... Déjà l'invitation à dîner adressée à Alex avait un sens, lui-même l'a bien senti : c'est pourquoi il a cru devoir nous demander la permission... Ah! j'avais bien raison de me méfier!... Et je vous dis, moi : non! non et non! Il faut étouffer cette affaire-là dans l'œuf.

— Étouffer quelle affaire?...

— Je m'entends. Voyons, mon enfant, sérieusement : cette jeune fille, à ton avis, comment est-elle?

— Mais... bien.

— Tu la trouves bien?...

— Je la trouve bien.

— Tu la trouves bien... et... un point, c'est tout?

— Un point, c'est tout.

Madame d'Oudart s'agita. Un conflit de désirs et de volontés contraires s'éleva en elle : elle avait des visions, et elle les chassait, et, celles-ci évanouies, elle les évoquait, puis les chassait de nouveau. Enfin elle dit à son père :

— La chose est claire comme le jour, Alex a plu là-bas : on nous fait des avances.

A brûle-pourpoint, désormais, lorsque ce bon M. Lhom-

meau branlait la tête en commençant à sommeiller, elle lui décochait, en trois coups espacés et retentissants :

— Non !... non !... et non !...

Le vieillard, redressé soudain, ouvrait un œil égaré. Et sa fille disait :

— Parions que je recevrai, un de ces jours, une lettre de Thurageau ?

— Rien de plus naturel, ma fille.

— Je m'entends. Je parle d'une lettre de Thurageau où l'on nous mettra les points sur les i.

— Tant mieux ! — disait M. Lhommeau ; — j'aime que l'on écrive lisiblement.

— Bon ! bon ! riez !... Rira bien qui rira le dernier...

Les pressentiments de madame d'Oudart étaient-ils justes ? On reçut une lettre de Thurageau : écriture bien connue, de type ancien, timbre de l'étude appliqué au revers. Avant de la décacheter, madame d'Oudart la frappa d'une chiquenaude, en regardant son père :

— Hein ?... que vous disais-je ?...

Et, tremblante, le cœur battant la breloque et la vue troublée, madame d'Oudart déchiffra avec peine, sauta des lignes, devina plutôt qu'elle ne lut, reçut l'impression du sens général de la lettre par un certain nom propre souligné d'un double trait, plus encore que par les phrases de Thurageau, qui semblaient tournées en spirales et enjolivées d'arabesques peu ordinaires.

— Elle est forte ! — s'écria madame d'Oudart.

— Allons ! — lui dit son père, — remettez-vous... On vous demande la main de votre fils ?... C'est bien de cela qu'il s'agit ?...

— Oui, oui ! c'est bien de cela qu'il s'agit... Savez-vous qui demande la main de mon fils ?... le savez-vous ?...

— Mon Dieu... j'ai tout lieu de croire...

— Attendez ! attendez !... que je vous empêche de dire une chose regrettable !... C'est Babouin.

— Babouin ! — répéta M. Lhommeau.

— Avouez que ce tanneur, pour nous venir relancer une seconde fois, a un certain toupet ?

— Il est riche, et nous ne le sommes point.

— Eh bien ! — dit madame Dieulafait d'Oudart en se redressant, — c'est pour cela que je le dédaigne ; et, plus pauvre aujourd'hui qu'à l'époque où cet insolent nous fit sa première demande, je vais m'offrir un certain luxe qui ne sera jamais au-dessus des moyens de l'indigent pour peu qu'il ait le cœur bien placé : c'est le mépris, net et sec, de la fortune. Il ne faut pas deux mots pour l'exprimer.

Elle écrivit sous l'adresse télégraphique : « Thurageau-Poitiers », ce mot seul et fier : « Non », et signa.

Forte de cet acte accompli, la vue plus libre, elle relut la lettre, en détail. Babouin donnait une sérieuse dot à sa fille unique, et y joignait les fermes acquises par lui sur Nouaillé : c'était la reconstitution du domaine. Pourquoi Babouin faisait-il cela ? Pour les beaux yeux d'Alex. En effet, comment croire que, pour assurer à son héritière l'avantage d'échanger le nom de Babouin contre celui de Dieulafait d'Oudart, Babouin eût négligé de s'informer si Alex avait seulement une situation ? Mademoiselle Babouin aimait. On soumit le cas à Alex. Il ignorait cette jeune fille. A Poitiers, il ne l'avait pas vue.

— Ces dames, — dit-il, — ne la voient pas.

Le télégramme fut expédié. On garda de l'aventure une certaine dent à Thurageau.

Thurageau s'excusa d'ailleurs, peu après, affirmant « s'être acquitté, en notaire, d'une simple mission ». On en conclut que ce n'était pas pour faire parader Alex sous l'œil sensible de mademoiselle Babouin qu'il avait mandé le jeune homme à Poitiers.

Pourquoi donc l'avait-il mandé à Poitiers ?

On attendit.

On attendait. On ne voulait, à aucun prix, avoir l'air d'attendre. C'est ainsi que parfois, au théâtre, le rideau baissé sur un acte de formule nouvelle, certaines personnes s'abstiennent de parler plutôt que de laisser entendre qu'elles se sont trompées, soit en croyant que la pièce est finie, soit en jugeant qu'une suite y serait nécesaire...

Plusieurs mois s'écoulèrent.

Tout à coup, madame d'Oudart s'avisa que l'on avait été peut-être bien impoli en ne répondant pas, — fût-ce par une fin de non-recevoir, mais courtoise, — à la « gentille »

proposition qu'avaient faite les Lanteaulme d'adresser à M. Lhommeau une corbeille de fruits.

Alex sourit; M. Lhommeau, à l'idée seule des fruits, fut gagné par la convoitise. On fut d'avis, toutefois, qu'il était maintenant un peu tard pour agir. Écrire, à ce propos, et quand on voit précisément le mois d'août approcher, marquerait plus de goût pour les poires que de sensibilité à une gracieuse avance. Que faire? Déplorer ce qu'Alex et son grand-père voulurent bien nommer, par euphémisme, une négligence, afin de ne pas trop contrister la pauvre madame Dieulafait d'Oudart qui, l'on s'en souvenait bien, s'était opposée catégoriquement à toute réponse, par ses « non!... non!... et non!... »

Le temps coulait toujours. Il vint, le mois d'août, le mois où l'on cueille la « cuisse-madame », la « grosse musquée », la « pucelle de Saintonge ». — « Cet imbécile de Jeannot », à Nouaillé, avait-il pensé à les cueillir?...

On eut, il est vrai, une diversion : Alex passa enfin sa licence. On ne le cria point sur les toits, car c'était là un fruit blet, que l'on avait manqué de cueillir à temps... N'importe! l'an prochain, Alex serait avocat. Où?

— On ne m'ôtera pas de l'idée, — dit simplement madame d'Oudart, — que tes assises, en Poitou, aient été pour toi, enfant, d'un puissant secours...

Alex ne prétendait pas le contraire.

Et sa mère laissait échapper parfois, comme un cri plaintif:

— Thurageau nous néglige...

Elle lui écrivit soudain, à propos de ses affaires, puis se mit à correspondre avec lui si fréquemment, et si hors de propos, que le malin notaire soupçonna que le vent avait tourné, rue Férou. Il écrivit, lui, une lettre enjouée, une lettre d'ami, une lettre qui rappelait le Thurageau organisateur de divertissements, le Thurageau voiturant Alex en tilbury de Poitiers à Nouaillé. Il y rapportait, entre autres choses, et comme au hasard, une conversation qu'il avait eue récemment avec M. Lanteaulme, au cours de laquelle ce monsieur, s'informant d'Alex, — dont il n'oubliait point l'argumentation habile, lors du toit effondré, — lui avait dit qu'il était regrettable que la province fût privée de « ses meilleurs sujets ».

Il ne s'était pas compromis, M. Lanteaulme; il ne se compromettait guère, M[e] Thurageau. Madame d'Oudart se tint pour flattée des paroles de M. Lanteaulme.

Elle prit à part son fils et lui dit :

— Mon enfant, tu as en Thurageau un vieil ami et un guide. Au moment où ton avenir va franchement se décider, — il s'agit de savoir où tu seras inscrit au barreau, — je serais bien aise que tu fisses un petit tour à Poitiers : tu le verrais, lui parlerais; te voilà maintenant d'âge à juger par toi-même les arguments qu'il te présentera.

Alex, en un langage qui était encore de son âge, répondit :

— Ça colle...

Et, durant les soirs orageux du mois d'août, cette année-là comme les précédentes, madame Dieulafait d'Oudart et son vieux père espérèrent la fraîcheur, sur la petite cour de la rue Férou, quand l'*Angelus* répandait ses vibrations mélancoliques sur Paris, quand les séminaristes rythmaient si bien leur prière, quand mouraient un à un les bruits des petits ménages, et quand, dans le silence, enfin, résonnait l'accord du piano... Alex était en Poitou. Alex ne revenait pas du Poitou : les conseils de Thurageau, sans doute!... Il prenait son temps pour s'en imprégner. Mais la mère osait dire :

— Espérons aussi qu'il se distrait!...

Le notaire écrivait :

... Il ne s'ennuie pas, je vous le garantis...

Un jour, le notaire osa dire :

On ne s'ennuie pas avec lui...

Mais cela avait-il le sens qu'on y pouvait entendre? On épilogua fort, là-dessus, rue Férou, le soir, et au Jardin du Luxembourg, et l'on n'en put tirer aucune certitude. Madame d'Oudart écrivit au notaire :

Holà! Thurageau, s'il vous plaît, n'allez pas laisser mon grand gamin commettre quelque sottise! Vous connaissez, j'espère, ma situation de fortune : qu'il s'amuse, fort bien! qu'on ne s'ennuie pas avec lui, passe encore! mais, de grâce, n'allez pas laisser naître au cœur de deux enfants des espérances irréalisables!...

Thurageau répondit :

Les espérances ne sont pas irréalisables.

Et madame d'Oudart :

Thurageau, c'est fou, c'est fou ! Il y a une disproportion que je n'admets pas... Toute ma conduite, toutes mes idées s'y opposent...

Le diabolique notaire répliquait :

La fortune ?... mais n'avez-vous pas prouvé que vous en faisiez fi, madame et chère amie ?... Le mariage riche ? mais l'affaire Babouin témoigne que vous l'avez foulé aux pieds !...

— Il a raison ! — dit madame Dieulafait d'Oudart.

— Le fait est..., — dit M. Lhommeau.

On reçut la corbeille de fruits.

Elle contenait la « cuisse-madame », la « grosse musquée », et le « beurré d'août » même, — qui ne se cueille guère qu'en septembre, — plus quelques pommes de reinette.

— Ceci, — dit madame d'Oudart, — c'est tout à fait, tout à fait gracieux.

— Le fait est..., — dit M. Lhommeau.

Alex revint du Poitou plus ravi que la fois précédente... Les conseils de Thurageau, sans doute, on allait en parler !... On lui demanda :

— Eh bien, et la jeune fille ?

— La jeune fille ? Elle est très bien.

— Très bien... un point, c'est tout ?

— Un point, c'est tout.

On l'eût souhaité plus chaleureux ou plus expansif. Enfin ! il s'était énormément amusé et il était invité à la chasse, au mois d'octobre.

— Et ton inscription au barreau ?...

— A Poitiers, Thurageau est d'avis.

— Comment !... Mais tu nous lâches ?

Il était tout prêt à quitter Paris.

Alex rapportait avec lui comme une odeur de feuillages, de verveine et de fraises des quatre saisons mêlées à la framboise. Le soir de son retour, après le dîner, une grosse pluie tomba. Lorsqu'il pleuvait, l'été, d'ordinaire, on laissait les fenêtres ouvertes, et l'on s'approchait, autant que possible,

des gouttes lourdes, pareilles, en leur chute, à de longs fils d'argent tendus du ciel à la terre, et que colorait au passage la lumière des lampes. Elles atteignaient la cour dallée en claquant, comme des œufs d'oiseaux qu'on eût jetés du cinquième étage, et, quand une femme avait à traverser les douze mètres carrés, sous l'ondée, en s'abritant d'un parapluie ou de sa jupe, elle poussait un cri, et, à peine arrivée, racontait son expédition à haute voix... Et l'on remarquait que le piano se taisait, les soirs de pluie, ainsi que la voix qui avait coutume de chanter, comme si, par soi seul, le phénomène de la pluie d'été, qui répand une certaine torpeur, un peu de bien-être et de la mélancolie, comblait le modeste et intime goût de poésie que flatte, chez tout être humain, une note musicale, un chant...

Toute amoureuse est rêveuse, et, ce soir, le long de ces beaux fils d'argent, s'enroulèrent et cabriolèrent des rêves que madame Dieulafait d'Oudart tenait résolument prisonniers.

Elle les tenait prisonniers, car l'ivresse maternelle a des bornes ; ainsi, la mère d'Alex, qui, parfois, voyait, en imagination les lettres de faire part du mariage de son fils : — « Monsieur Lhommeau, ancien conseiller à la Cour d'appel de Poitiers, chevalier de la Légion d'honneur, madame veuve Dieulafait d'Oudart, etc... » — n'avait jamais, non jamais permis à ses yeux, même de lire en songe, sur ce vélin, le nom de mademoiselle de Quatrespée. Elle le lut. Elle le lut sur de blanches feuilles de vélin fabriqué à Angoulême, peut-être, et par Babouin, — ô ironie ! — sur de blanches feuilles de vélin qu'un ange charmant, descendu malgré la pluie, avec le son des cloches, lui présentait avec des façons d'une grâce accomplie en lui adressant un petit discours, mais d'une voix si douce qu'on l'entendait mal, et qui toutefois se terminait par ces mots : « parce que vous avez beaucoup aimé !... »

Ces mots, quand elle les entendit, lui parurent tellement vrais et si dignes de la justice divine qu'elle s'attendrit et pleura, en ayant l'air de regarder tomber la pluie. De ce moment, elle ne douta plus qu'elle n'eût mérité, en effet, par son immense amour, que son fils épousât une demoiselle de Quatrespée. Et elle pensa à l'allée du potager de Nouaillé, bordée par le double cordon de pommiers nains, et où, de

tout temps, elle ne savait pourquoi, elle avait désiré voir son fils se promener au bras d'une jeune fille très distinguée, riche si possible, et de famille excellente...

Il n'était pas encore permis de parler de cela, assurément ; mais son trouble joyeux éclata et fut apparent, en ce qu'elle s'apitoya sur le sort de cette pauvre Nathalie Lepoiroux, exilée à Yvernaucourt (Ardennes), voire sur le sort de madame Chef-Boutonne, qu'à tort ou à raison, en toute franchise, elle plaignait, à cause de sa fille qui ne se conduisait pas bien, et à cause de son fils, un crétin.

Compatir au sort de ses deux rivales fut désormais pour elle une manière discrète, inconsciente, sincère, de chanter, par anticipation, son personnel cantique d'allégresse.

LV

Il arriva, un soir, rue Férou, — non pas portée par un ange, — une de ces larges et blanches enveloppes qui contiennent l'annonce d'un mariage. Elle était adressée à Alex ; il l'ouvrit négligemment.

— Qui est-ce qui se marie ? — lui demanda sa mère.

— Personne, — dit-il ; — une jeune fille que j'ai connue au cours de danse... Tu veux savoir son nom ?... Allons, tiens : « Madame veuve Proupa a l'honneur, etc... de sa fille Raymonde... »

— Et qui épouse cette Raymonde ?

— Tu la connais ?... Tu t'intéresses à elle ?...

— Je ne la connais pas, mais je la plains.

— Cette idée !...

— D'abord, pourquoi t'envoie-t-elle une lettre de faire part ?...

— Je te dis, maman : j'ai dansé avec elle.

— Bon, bon ! C'est encore une malheureuse... Enfin, qui épouse-t-elle ?

— Un monsieur. Un monsieur Blaisois, Jules Blaisois... Connais pas.

— Je serais curieuse de savoir si on épouse un monsieur Jules Blaisois... — Jules !... et Blaisois !... — par amour !...

— Enfin, maman !...

Il y avait un peu plus d'un an qu'Alex avait rompu toutes relations avec Raymonde. Un an passe, et tant de choses sont changées ! Qui eût dit que Raymonde, la sinistre Raymonde aux noirs projets, Raymonde, l'amante éperdue d'Alex, — et qui aurait pu jadis épouser un monsieur de Bérébère, — au bout d'un an épouserait un monsieur Jules Blaisois ?... Mais qui sait quelles péripéties, parfois plus tristes que « le réchaud ou la Seine », conduisent une infortunée au mariage, — au mariage avec Jules Blaisois ?...

Un fat eût voulu savoir l'histoire réelle de Raymonde ; Alex préféra penser qu'elle l'avait promptement oublié.

Et, fort de l'exemple de Raymonde, ce fut d'un cœur léger qu'il aborda, un jour, avec Louise le grave sujet de la rupture.

Depuis longtemps, Louise écoutait sans mot dire les récits de ses voyages à Poitiers. Elle les accueillait, même, en souriant de sa grande bouche ; à peine Alex remarqua-t-il, une fois ou deux, qu'elle continuait de sourire alors qu'il n'y avait pas lieu de le faire, ou bien qu'elle souriait tout à coup et mal à propos. Elle s'excusait, en prétendant qu'elle était un peu « toc-toc... » Elle était plus jolie et plus amusante, en vérité, avec son air un peu « toc-toc... ».

Il lui narrait les parties de *tennis*, les dîners, les matinées dansantes ; il énumérait les chevaux dans l'écurie de Nouaillé ; il décrivait le jardin peigné par les trois jardiniers... Pourquoi raconta-t-il l'épisode de la corbeille de fruits envoyée à son grand-père Lhommeau ? parce qu'il éprouvait un impérieux besoin de parler de Poitiers, de Nouaillé et de ses habitants, comme on parle de ce qui vous tient le plus au cœur. Et il s'ouvrait à demi à sa maîtresse, faute de pouvoir se confier à ses amis, à présent dispersés, et aussi parce que Louise l'écoutait trop complaisamment, et l'encourageait même de son trop fréquent sourire.

Une bonne fois, de but en blanc, il lui dit qu'il allait s'installer à Poitiers. — C'était au Café Voltaire. Louise, la voilette relevée sur le nez, prenait sa grenadine. Elle posa son verre, mais d'une façon si maladroite que c'était à croire qu'elle ne voyait point ce qu'elle faisait, car sa main heurta

le petit ballon de vermouth dont le contenu se répandit. On s'écarta; le garçon accourut, épongea, essuya. Louise put rire de toute sa bouche; il y avait de quoi : elle n'avait, de sa mémoire, commis pareille maladresse. Et l'on parla de l'incident du vermouth, point du départ d'Alex.

Aucune liaison d'amants n'avait été plus agréable et plus tendre. Ils se voyaient, depuis cinq ans, presque tous les jours. Alex avait pu, une fois, éprouver quelque inquiétude par l'absence de Louise, mais par sa présence jamais le plus petit déplaisir. S'il regrettait quelque chose de Paris, c'était bien Louise. Il la regrettait plus qu'il ne le pensait même; en tout cas, beaucoup plus qu'il ne saurait le lui dire... Et Louise, est-ce qu'elle le regrettait? Elle ne disait rien; elle avait l'air de rire... Et Alex se sentait tout à coup peiné de ce que la séparation allât s'accomplir sans qu'on eût fait à l'événement l'honneur d'une petite scène. Il eut un bon mouvement: il décida, à cause de Louise, de reculer d'un ou deux jours son voyage.

Il lui dit, sur la place de l'Odéon, en la serrant contre lui, sous le prétexte de la garer d'une voiture :

— Écoute!... non... il faut nous revoir encore une fois.

Louise parla du fiacre qui avait failli l'écraser.

Il la conduisit un bout de chemin, et il commençait à s'inquiéter parce qu'il se pouvait, si Louise n'était pas insensible, qu'elle eût un de ces chagrins tout à fait sérieux, qui sont glacés. Mais, depuis qu'il la connaissait, à aucun moment, Louise n'avait laissé supposer qu'elle pût éprouver du chagrin. D'ailleurs, ils se quittèrent en se disant :

— A demain!...

Ils se quittèrent, rue de Médicis, proche de la grille du Luxembourg. Les oiseaux piaillaient dans les arbres jaunis. Alex, en s'éloignant, se retourna pour voir Louise encore une fois, quoiqu'il la dût revoir le lendemain. Mais Louise ne se retourna pas. Elle avait adopté déjà son pas d'automate, et ses beaux cheveux blonds, par le miracle ordinaire, semblaient diminuer de volume et d'attrait. Pourtant, vers la hauteur du boulevard Saint-Michel, un étudiant, lui emboîtant le pas, lui conta une galanterie; mais, tout à coup, sentant en ce petit être quelque chose de si étranger aux pré-

occupations qu'il lui témoignait, il la salua très poliment, et s'excusa :

— Oh ! pardon, madame !...

Ce fut ce jeune homme qui la releva, cent mètres plus loin, sous les sabots des chevaux du tramway de Montrouge, car il ne l'avait pas perdue de vue.

On put la transporter chez ses parents : en ouvrant son corsage, dans la pharmacie, on avait trouvé sur un papier plié son adresse, en belle et lisible écriture. L'acte suprême de Louise était prémédité depuis quelque temps, sans doute : Louise avait ses répugnances ; elle ne voulait surtout pas que son corps allât à la Morgue.

Ce fut un petit incident de quartier.

LVI

Il se trouva même très à propos que Louise ne pût venir le lendemain au rendez-vous, car Alex n'y fût point allé : ce jour-là tombèrent inopinément, rue Férou, MM. Lanteaulme, père et fils, et la jeune femme de celui-ci ; — point de jeune fille, il est vrai. — Ils venaient faire visite, simplement, et causèrent du lien qui unissait les deux familles : à savoir, le sang versé sur le sol africain et par le général marquis de Quatrespée et par l'héroïque commandant Dieulafait d'Oudart. C'était un beau sujet, qui éveilla nombre d'idées, et celles qu'on exprima semblaient n'avoir pour but que de laisser entendre celles qu'on taisait.

Mais on soupçonna l'intention qu'avaient ces messieurs de ne point renouveler le bail. Madame d'Oudart allait s'en effrayer : ces messieurs levèrent ensemble quatre doigts gantés.

— Tout s'arrangera au mieux des intérêts communs, — dirent-ils, avec une entière assurance.

Qu'entendaient-ils par là ?...

Loin de quitter le pays, ils y faisaient bâtir, aux environs de Nouaillé. Ils nommèrent la propriété récemment acquise. Ils se plaisaient extrêmement en Poitou.

Ils témoignaient la plus grande confiance dans les capacités d'Alex, car Thurageau certifiait à tout venant qu'Alex avait

le plus bel avenir. Comme homme du monde, le jeune « maître » était assuré de tous les succès. Le grand-papa et la maman, on l'espérait bien, voudraient être témoins, « au pays même », d'une carrière qui s'annonçait si bien...

Et la maman et le grand-papa ouvrirent les mains et les tinrent écartées du corps, inclinèrent la tête un peu sur une épaule, avec cet air d'être résignés à tout, jusqu'au martyre, comme les bons saints dans leur niche, à qui Dieu offre le Paradis, et qui semblent dire : « Seigneur, qu'il soit fait selon votre parole! » alors qu'ils sont, au fond, bien contents...

Et le Paradis, en effet, fut ouvert au grand-papa et à la maman. Il leur fut ouvert plus tard, — chaque chose vient en son temps. — Le Paradis leur fut ouvert sous les apparences d'un Nouaillé luisant, peigné, brossé, tiré à quatre épingles, d'un Nouaillé dépourvu d'un brin d'herbe et garni de fleurs alignées comme les pioupious à la revue; d'un Nouaillé sillonné de voitures, peuplé de domestiques, retentissant de cloches, de gongs, de sonneries électriques, d'aboiements de meutes, et tout grouillant d'un monde inconnu d'eux. Ils crurent rêver : était-ce songe ou cauchemar?... Revoyaient-ils bien là Nouaillé, leur Nouaillé agreste, familial et simple?

Madame d'Oudart se rappela les paroles prononcées autrefois par son notaire : « Fiez-vous donc au coup de baguette que votre fils a reçu en naissant... » Alex avait de la chance. Mais tant de chance est-il un bien? Le Paradis, c'est trop beau...

Il fallait avouer, en tout cas, que la jeune mademoiselle de Quatrespée était délicieuse et tout à fait éprise d'Alex. Madame d'Oudart eût souhaité la voir se promener au bras de son fils, le long du cordon de pommiers nains, au fond du potager, un beau soir. Mais elle n'en eut pas une fois le loisir. Nul ne descendait plus au potager : tous ces gens-là avaient bien trop à faire à se déplacer, à manger la poussière des routes, à se visiter, à s'inviter, à projeter des divertissements pour demain. Et, chaque jour, l'heure exquise passait, là-bas, au delà du parc, entre les artichauts, les couches à melons, le thym, le romarin, les fruits mûrs et les ondées de l'arrosage, sans qu'aucun des hôtes du moderne Nouaillé la vît, l'exquise, la solitaire, la divine heure du soir : chacun s'habillait pour dîner.

A la personne de M. Lhommeau fut attaché, par une attention spéciale, un jardinier-chef qui ne lui fit pas grâce d'une promenade au jardin sans lui parler si savamment que le vieillard eût préféré « cet imbécile de Jeannot... »

Et, lorsque le moment fut venu d'envoyer les lettres de faire part, madame Dieulafait d'Oudart, au milieu d'un bonheur si splendide qu'elle ne l'eût seulement pas osé souhaiter, se recueillit et se demanda quelle attitude il convenait qu'elle adoptât envers madame Chef-Boutonne, avec qui les relations étaient fort refroidies, et madame Lepoiroux, l'ingrate d'Yvernaucourt.

Elle s'avisa que leur adresser, comme à toutes ses connaissances, le vélin d'Angoulême : « Monsieur Lhommeau, ancien conseiller à la Cour, etc... madame veuve Dieulafait d'Oudart, ont l'honneur, etc... avec mademoiselle Hélène de Quatrespée », — c'était bien, mais un peu sec, et frisant l'impertinence; et qu'il serait plus digne qu'oubliant toute rancune, elle écrivît à ses deux anciennes amies, de sa main, et ajoutât au nom de la jeune fille ce qu'une lettre officielle n'eût pu contenir : quelque chose comme le chiffre de la dot, par exemple, ou, tout bonnement, mon Dieu! ceci : « arrière-petite-fille du général marquis de Quatrespée, tué à la bataille de l'Isly... »

A ce témoignage d'un souvenir toujours vif madame Lepoiroux, qui grondait sourdement à Yvernaucourt, ne répondit rien. Mais madame Chef-Boutonne eut un cri de mère. A la suite de félicitations exagérées, ne pouvant, quant à elle, rien annoncer, momentanément, de magnifique de son Paul, petit employé de ministère, elle croyait répondre du tac au tac en apprenant à la mère d'Alex, avec une joie sincère, et des soupirs, et des atermoiements, que l'on avait découvert à ce cher grand enfant un don naturel, et qui promettait d'agréables soirées à leurs amis : « une fort jolie voix de baryton ténorisant!... »

Madame Dieulafait d'Oudart tendit à son vieux père la riposte de la rue de Varenne à Nouaillé :

— Lisez donc, — dit-elle; — c'est comique!

RENÉ BOYLESVE

LES ÉCLIPSES

Août 1905 sera le mois des astronomes : on y observera, le 15, une éclipse de lune, et, le 30, une éclipse totale de soleil. Si la première n'est, jusqu'à nouvel ordre, qu'une simple curiosité, il n'en va pas de même de la seconde ; la nature va réaliser, le 30 août, une de ces expériences, trop rares et trop courtes à notre gré, qui nous permettent de faire avancer nos connaissances sur la physique du ciel. Aussi, depuis plusieurs mois, les astronomes et les physiciens ont dressé leur plan de bataille, et tout préparé d'avance pour tirer le meilleur parti des quelques minutes que va durer l'occultation. Ils n'hésiteront pas à quitter la paix de leurs laboratoires pour s'engager dans de longues et pénibles observations, et les grandes nations civilisées, tout obérées qu'elles soient, trouveront encore dans leurs coffres l'argent nécessaire à ces entreprises.

Si tant d'efforts doivent converger vers un même but, c'est à cause de la rareté et de la courte durée des éclipses. Si la lune tournait autour de la terre dans le plan que la terre parcourt dans sa rotation annuelle autour du soleil, c'est-à-dire dans le plan de l'écliptique, il y aurait éclipse de lune à chaque pleine lune, éclipse de soleil à chaque nouvelle lune.

Il s'en faut de bien peu qu'il n'en soit ainsi, puisque le plan de l'orbite lunaire n'est incliné que de cinq degrés sur celui de l'écliptique ; mais cette faible inclinaison suffit pour tout déranger, puisqu'elle fait dépendre la possibilité de l'éclipse d'une coïncidence assez rare : l'éclipse n'est possible que si, à l'instant de la pleine ou de la nouvelle lune, notre satellite traverse le plan de l'orbite terrestre, qui justifie par là son nom d'écliptique.

Et cette condition nécessaire, puisqu'elle place les trois astres en ligne droite, n'est même pas suffisante. En effet, si on calcule, d'après la distance de la terre au soleil et le diamètre de ces deux astres, la longueur du cône d'ombre projeté par la terre, on trouve que cette longueur vaut au minimum 210 rayons terrestres ; comme la lune n'est, en moyenne, qu'à 60 rayons terrestres de notre globe, elle devrait fatalement pénétrer dans ce cône d'ombre toutes les fois que les conditions indiquées plus haut seraient réalisées.

Pourtant, les choses ne se passent pas aussi simplement, par suite de la réfraction causée par notre atmosphère, qui agit sur les rayons solaires comme une véritable lentille convergente ; le sommet du cône d'ombre se trouve ainsi reporté à quarante-deux rayons au lieu de deux cent dix ; par suite, il ne peut jamais y avoir éclipse complète d'une partie quelconque de la lune, mais seulement diminution d'éclat, puisque le soleil n'est jamais caché en totalité pour un point quelconque de notre satellite : un observateur placé sur la lune et regardant le phénomène qui est pour nous une éclipse de lune, mais qui serait pour lui une éclipse de soleil, verrait encore, à l'instant le plus favorable, les trois quarts de l'astre qui nous éclaire. D'ailleurs, l'atmosphère terrestre absorbant principalement les rayons bleus et violets, cet observateur ne recevrait guère que de la lumière rouge comme celle que le soleil nous envoie à son couchant ; et c'est pourquoi la lune, qui ne brille que de la lumière reçue, nous paraît colorée en rouge lors de ses éclipses.

Les choses se passent tout autrement pour les éclipses de soleil : la distance de la terre à la lune varie entre 55 et 62 rayons terrestres; d'autre part, la longueur du cône d'ombre porté par la lune varie entre 57 et 60 rayons

terrestres, et n'est atténuée par aucune réfraction, puisqu'il n'existe pas d'atmosphère lunaire ; on voit donc que ce cône peut, ou non, atteindre la terre, et, par suite, il n'y aura pas nécessairement éclipse totale. Supposons, pourtant, que les conditions favorables soient réalisées : si quelque géant, errant à travers les mondes, pouvait contempler ce qui se passe alors, il verrait le cône d'ombre qui traîne derrière la lune aborder notre planète et marquer à sa surface une tache noire circulaire, de deux cents kilomètres environ de diamètre, qui se déplace avec une extrême vitesse dans la direction générale de l'ouest à l'est; cette tache, où ne pénètre aucune lumière du soleil, est elle-même entourée d'une zone plus étendue, où l'éclairement décroît progressivement de l'intérieur vers les bords; c'est la zone de *pénombre*, qu'éclaire une fraction variable du disque solaire. En fait, un observateur placé en ballon, ou sur une montagne élevée, voit très nettement se mouvoir le cône d'ombre lunaire, qui s'avance comme un orage sombre et menaçant et envahit la plaine avec une vitesse voisine d'un kilomètre par seconde.

Nous avons dit que la totalité de l'éclipse exige que le cône d'ombre lunaire ait une longueur supérieure à la distance qui nous sépare de la lune; si, comme il arrive fréquemment, cette condition n'est pas satisfaite, l'éclipse sera seulement annulaire pour les régions les plus favorisées; on verra alors, à l'instant le plus favorable, le disque solaire débordant de tous côtés celui de la lune, et l'obscurité ne sera jamais complète.

Tous ces phénomènes peuvent être prévus sans difficulté par les astronomes, puisque les mouvements des astres sont connus avec une extrême précision. Actuellement, les prédictions des éphémérides sont faites à un dixième de seconde près, mais ce n'est que peu à peu, et par une connaissance de plus en plus approchée des constantes du système solaire, qu'on a pu atteindre cette approximation. Au début du XIXe siècle, les éclipses n'étaient annoncées qu'à quelques secondes près; cent ans plus tôt, les tables de prévision de La Hire présentaient des erreurs de 4 à 5 minutes, et, avant l'apparition de ces tables, la précision était bien moindre encore : on cite le cas de l'éclipse de 1684, annoncée comme

devant être totale à Rome, et durant laquelle, en réalité, les trois quarts seulement du soleil furent occultés.

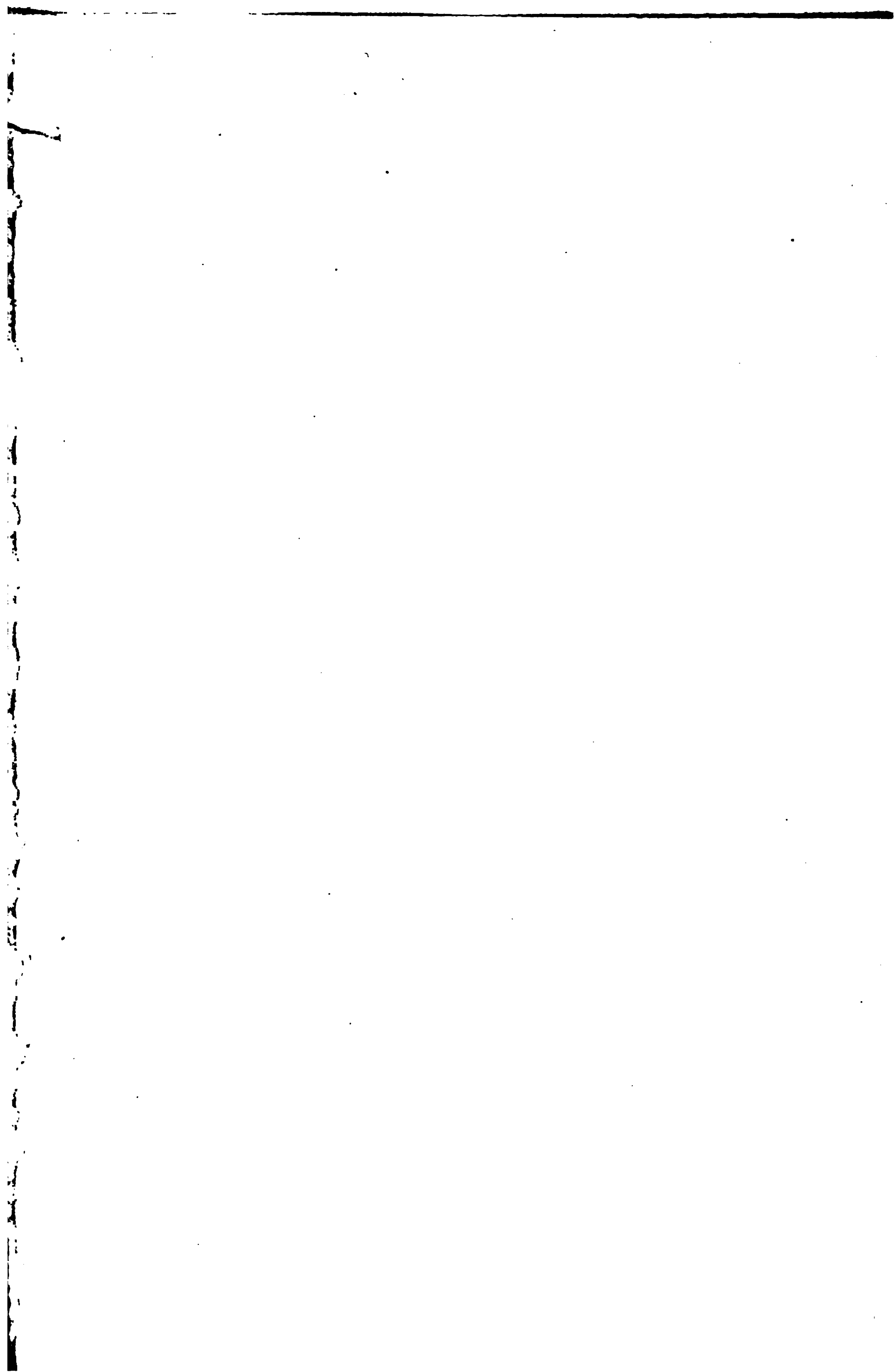
Mais, bien avant Képler et Newton, l'expérience avait déjà permis d'établir des règles approximatives; ainsi, on rapporte que Sulpicius Gallus, lieutenant de Paul-Émile, parvint à apaiser une sédition de son armée en prédisant une éclipse de lune. L'origine de ces connaissances astronomiques paraît remonter aux peuples de l'Orient; les Chaldéens avaient remarqué que les éclipses se reproduisaient à intervalles réguliers; cette *période chaldéenne*, appelée encore *Saros*, dont la durée est de 18 ans et 11 jours, ramène en effet le soleil, la terre et la lune dans les mêmes positions relatives; elle contient soixante-quinze éclipses, dont quarante-six de soleil[1] et vingt-neuf de lune.

Ce dernier résultat peut, au premier abord, paraître paradoxal, puisque notre expérience nous apprend que nous avons bien plus souvent l'occasion d'observer les éclipses de lune que celles du soleil : mais il ne faut pas oublier que, lorsque la lune est éclipsée, le phénomène est visible à la fois de tous les points d'un hémisphère terrestre, tandis que pour observer une éclipse totale de soleil, il faut se trouver dans la bande très étroite parcourue par la tache ambulante ; c'est ainsi que la dernière éclipse totale de soleil, visible à Paris, date de 1724, et que la prochaine ne se présentera pas avant 2026.

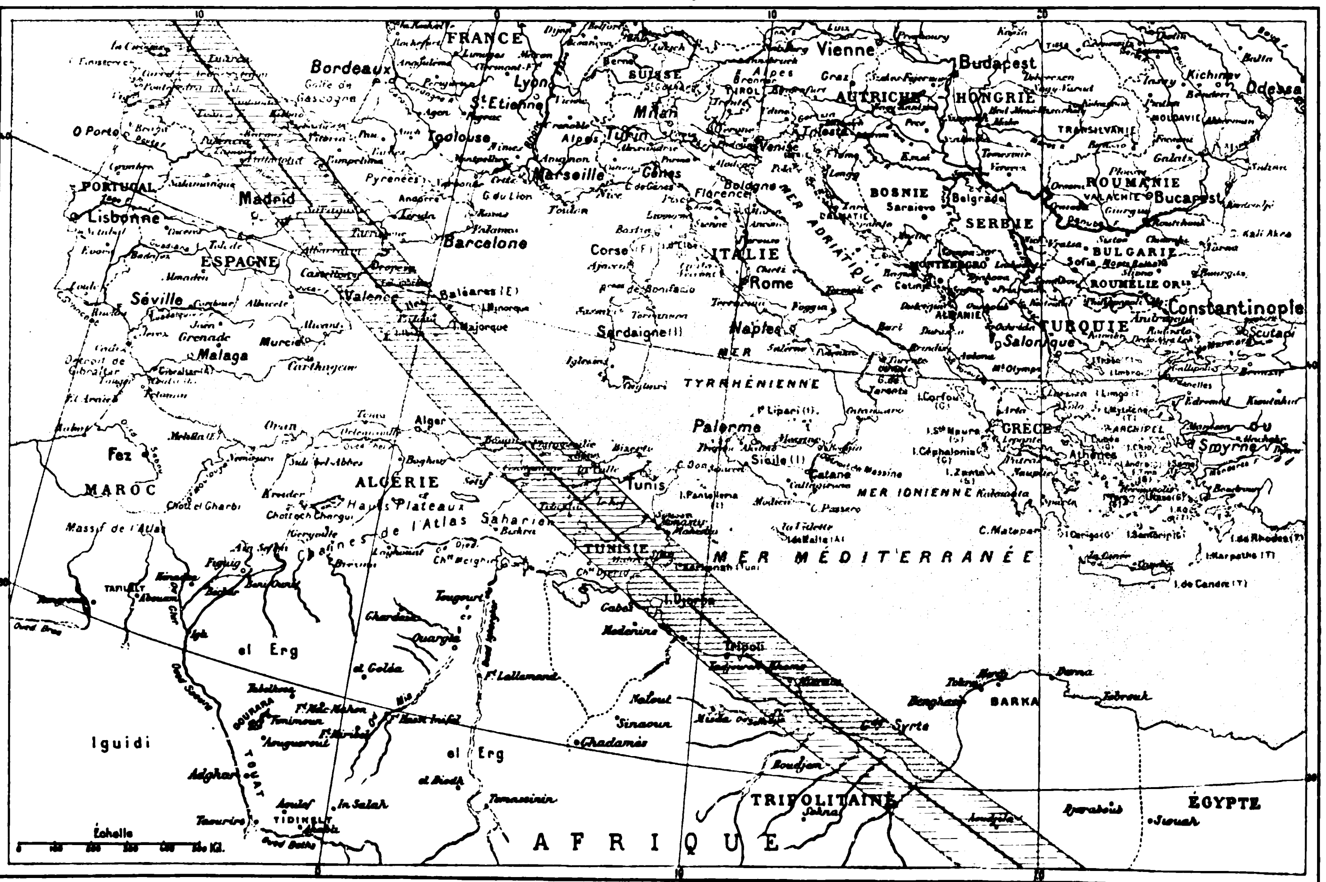
***

Il faudrait d'ailleurs se garder de croire que toutes les éclipses totales présentent le même intérêt scientifique; elles peuvent, en effet, se prêter plus ou moins aux observations. A ce point de vue, l'occultation du 30 août sera une des plus

1. Et non quarante et une, comme l'écrivent les auteurs les plus modernes, par une erreur dont la cause est assez originale pour mériter d'être signalée : Halley ayant dressé le tableau des éclipses de la période chaldéenne, les nota dans deux pages consécutives de son *Traité d'Astronomie;* seulement, il ne put mettre dans la première page que quarante et une éclipses de soleil, et dans la seconde les vingt-neuf éclipses de lune; les cinq autres éclipses de soleil furent rejetées dans une note qui a sans doute échappé au premier auteur qui y a emprunté ce résultat, et tous les traités ont ensuite reproduit cette erreur singulière.



ÉCLIPSE DU 30 AOÛT 1905. – ZONE DE TOTALITÉ.



favorables aux astronomes. D'abord par la position géographique des lieux traversés : partant du Nord-Amérique, et se déplaçant dans la direction générale du Nord-Ouest au Sud-Est, le cercle d'ombre totale viendra balayer en biais le Labrador, l'Atlantique, l'Espagne, les Baléares, l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte, où il passera dans le voisinage d'Assouan ; il traversera la mer Rouge et une partie de l'Arabie, après quoi l'ombre voyageuse cessera de rencontrer notre planète, qu'elle n'aura croisée dans sa route que pendant 2 heures 48 minutes. On voit donc que les observateurs pourront trouver, entre l'Espagne et l'Égypte, des postes d'observation commodes, ce qui n'est point une condition inutile, étant donné le poids, le nombre et la délicatesse des instruments qui doivent être convoyés au point choisi. D'autre part, l'époque et la position géographique des lieux traversés permettent d'espérer un ciel pur, sans lequel aucune observation n'est possible.

La carte jointe à cet article montre, couverte de hachures, la zone balayée par le cercle de totalité ; l'éclipse sera totale, à des moments différents, pour tous les points de cette zone ; mais c'est dans le voisinage de la ligne médiane, et non sur les bords de cette bande, que les observateurs devront se placer, puisque c'est là que l'éclipse atteindra sa durée maximum, comprise entre 2 minutes 28 secondes pour le Labrador et 3 minutes 45 secondes pour l'Espagne[1]. La dernière éclipse totale, celle du 28 mai 1900, n'avait duré que 1 minute 19 secondes ; celle de 1905 se présente dans des conditions bien plus favorables ; elle permettra, par exemple, ces photographies à très longue pose qui sont nécessaires pour révéler tous les détails de la couronne extérieure. De plus, comme les plus longues éclipses sont celles où le disque de la lune déborde le plus celui du soleil, il en résulte que la lumière diffusée de la photosphère se trouve alors mélangée en moindre proportion à la lumière propre de la couronne; les recherches au spectroscope sont, de ce fait, grandement facilitées.

Mais une autre raison encore donnera à l'éclipse prochaine

1. La durée de la totalité d'une éclipse ne peut en aucun cas dépasser 8 minutes à l'Équateur et 6 minutes à la latitude de Paris.

un intérêt tout spécial : les observations de taches solaires, poursuivies attentivement depuis cent cinquante ans, ont mis en évidence une loi de périodicité tout à fait inexpliquée, mais parfaitement nette. Tous les onze ans, à très peu près, l'activité solaire passe par un maximum ; or, l'éclipse de 1900 s'était produite dans une période de grande accalmie ; 1905, au contraire, est une année de forte agitation et, par suite, tous les phénomènes qui sont en rapport avec cette surexcitation solaire, comme les protubérances et le développement de la couronne gazeuse, pourront être examinés dans des conditions plus favorables.

***

On a maintes fois décrit l'aspect saisissant que présente la nature pendant une éclipse totale de soleil; mais nous ne retiendrons ici que les faits susceptibles d'une étude scientifique.

Quelques secondes avant la totalité, la partie visible du soleil forme un croissant qui diminue avec une rapidité surprenante; elle se réduit bientôt à un simple filet, que les proéminences du contour lunaire divisent en plusieurs parties, formant comme les grains successifs d'un chapelet; puis le soleil disparaît. « Aussitôt, dit le P. Secchi, la scène change d'une manière subite et complète; au milieu d'un ciel couleur de plomb se détache un disque parfaitement noir, entouré d'une gloire magnifique de rayons argentés, parmi lesquels scintillent des jets de flamme roses. » Les étoiles, la planète Vénus brillent dans le ciel; cependant, l'obscurité générale est loin d'être complète; un peu de lumière provient, tant de la couronne lumineuse qui entoure la lune, que des régions de l'atmosphère terrestre situées en dehors du cône d'ombre. On peut, à la rigueur, lire un livre imprimé en gros caractères, mais il est impossible de voir l'heure à une montre, et les observateurs doivent tenir auprès de leurs instruments des lampes allumées pour en lire les graduations.

L'irradiation qui entoure le disque obscur de la lune occupe dans le ciel une étendue très variable d'une éclipse à l'autre, mais qui est, en général, assez voisine de celle du soleil lui-

même. On y distingue d'abord des groupements rougeâtres, irrégulièrement distribués autour du disque solaire, et situés principalement dans la zone équatoriale de cet astre, c'est-à-dire dans la partie de sa surface la plus éloignée de l'axe autour duquel il tourne sur lui-même ; ce sont les *protubérances*, que l'observation des éclipses a révélées au monde savant avant que la méthode spectroscopique de Janssen et Lockyer ait permis d'en faire l'étude continue et systématique. Au delà s'étend la *couronne*. L'éclairement total de cette couronne est difficile à apprécier, par suite des grandes variations de lumière qui accompagnent le phénomène très court de l'éclipse; on a pu toutefois le comparer à celui de la pleine lune.

On peut distinguer dans la couronne deux régions différentes ; la *couronne intérieure*, d'un blanc d'argent, sur laquelle se détachent les saillies rougeâtres des protubérances ; puis, tout autour, une région de moindre éclat, qu'on appelle souvent l'*auréole*, parce que son aspect rappelle un peu les lueurs rayonnées que les peintres dessinent autour de la tête des saints. L'auréole paraît formée de longs panaches, tantôt rectilignes, tantôt recourbés. Il est à noter, d'ailleurs, que, tandis que les protubérances et la photosphère elle-même sont dans un état d'agitation incessante, la couronne au contraire paraît invariable pendant toute la durée de l'éclipse; elle laisse, a dit l'astronome Young, l'impression d'une immobilité calme et sereine.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'aspect qu'on peut contempler, soit à l'œil nu, soit à l'aide d'une lunette, pendant la totalité de l'éclipse. A la réapparition du soleil, les phénomènes se reproduisent en sens inverse, mais l'œil étant habitué à l'obscurité, ils sont plus faciles à saisir; on distingue mieux le bord dentelé et rose de la chromosphère et des protubérances, et on continue à voir la couronne près d'une minute après la fin de la totalité; puis la lumière réapparaît progressivement, et l'irradiation de la photosphère éteint la lueur des parties moins brillantes.

Mais ceux qui ont détaché leurs yeux de ce qui se passait dans le ciel, ont pu observer, sur la terre même, un phénomène curieux autant qu'inexpliqué, et dont Arago donne la

description suivante : « Au moment où l'éclipse allait devenir totale, je vis les derniers rayons du soleil onduler fortement et avec vitesse sur la muraille blanche d'un des établissements militaires du rempart Saint-Dominique. L'effet peut être comparé à celui qu'on observe lorsque la lumière solaire tombe sur un mur ou sur un plafond après avoir été réfléchie à la surface d'une nappe d'eau agitée. Le même phénomène se reproduisit au moment de l'émersion du soleil ; les ondulations, fortes d'abord, s'affaiblirent graduellement et disparurent au bout de cinq à six secondes. » Ces ondulations mobiles ont été vues depuis, à l'occasion de toutes les éclipses, par de nombreux observateurs, on en a même donné des dessins, mais leur origine reste toujours aussi mystérieuse.

***

Il est évident qu'un phénomène aussi merveilleux qu'une éclipse totale n'a jamais pu passer inaperçu : les Anciens avaient bien constaté l'existence de la couronne, et Plutarque nous dit que la lune, en temps d'éclipse, « laisse toujours déborder autour de sa circonférence quelque lueur qui ne permet pas que les ténèbres soient bien noires et profondes et parfaitement obscures ». On retrouve, au moyen âge, des observations analogues et même plus précises ; elles s'expliquaient alors tout naturellement en admettant que la lune ne couvre pas entièrement le disque solaire, et cette interprétation prévalut jusqu'au jour où l'emploi des lunettes permit des mesures d'angles précises ; il devint dès lors incontestable que, dans certaines éclipses, le diamètre apparent de la lune surpassait nettement celui de la photosphère.

Il fallait donc trouver autre chose ; Képler, par une géniale prescience, avait suggéré un instant l'existence au voisinage du soleil d'une atmosphère d'éther enflammé ; mais il se rabattit bientôt, d'accord avec tous les astronomes de son temps, sur l'hypothèse d'une atmosphère lunaire, que le soleil illuminerait par derrière pendant l'éclipse, de façon à constituer la couronne. Cette opinion était encore soutenue, au XVIIIe siècle, par un astronome de mérite, Louville, que l'Académie avait chargé d'aller observer à Londres l'éclipse

de 1715; Louville avait cru remarquer que les panaches de l'auréole semblaient dirigés suivant les rayons de la lune, et non pas du soleil; et, entraîné par son hypothèse à laquelle il avait tenté de rattacher tous les faits observés, il avait attribué à l'atmosphère lunaire une épaisseur de soixante-quatre lieues. Mais l'absence de toute couche gazeuse autour de la lune est actuellement, et depuis longtemps déjà, pleinement assurée; il suffit de suivre la marche des étoiles lorsqu'elles viennent passer au voisinage de notre satellite pour s'assurer, avec la précision très grande des mesures astronomiques, que la trajectoire de leurs rayons n'est aucunement déviée, comme elle le serait par une atmosphère, même très subtile et très mince; et la netteté de l'ombre dans les éclipses de soleil prouve elle-même, péremptoirement, l'absence de toute couche gazeuse autour de notre satellite.

Dans le même temps que Louville mettait en cause « l'air de la lune », d'autres astronomes croyaient pouvoir attribuer la couronne à un phénomène de diffraction : on sait que les rayons lumineux ne se propagent pas rigoureusement en ligne droite, mais que, lorsqu'ils rencontrent un obstacle, la démarcation de l'ombre et de la lumière est moins nette que ne le ferait prévoir l'optique géométrique; cette propriété de la lumière explique une expérience réalisée en 1715 par Delille : on perçait dans l'une des parois d'une chambre noire un trou très étroit du côté exposé au soleil, et on formait ainsi une image de l'astre sur la paroi opposée. En avant de cette image, on plaçait un disque de plomb de diamètre légèrement supérieur à celui du pinceau lumineux; dans ces conditions, on observait sur le mur l'ombre noire du disque, entourée d'un anneau de luminosité faible et dégradée. Il était naturel de voir dans cette expérience une image de ce qui se passe pendant les éclipses; pour expliquer les irrégularités de la couronne, les gloires qui rayonnent sur son pourtour, il suffisait d'imaginer que les irrégularités du disque lunaire laissaient passer plus ou moins la lumière diffractée suivant qu'elles étaient en retrait ou en saillie.

Pas plus que l'hypothèse de l'atmosphère lunaire, celle de la diffraction n'est acceptable; les phénomènes invoqués par Delille existent réellement, mais leurs lois, très bien connues

aujourd'hui, ne se prêtent aucunement à l'explication de la couronne ni des protubérances. Cependant le XVIIIe siècle s'est contenté des deux explications que nous venons d'indiquer. La science n'avait pas pris alors les habitudes de rigoureuse critique qui ont, depuis un siècle, assuré ses progrès; elle apparaissait comme un passe-temps à l'usage des oisifs. Il n'en est pas moins vrai que les deux éclipses totales de 1715 et de 1724, visibles toutes deux en France, avaient éveillé un vif mouvement de curiosité; toutes deux avaient été observées par le roi, entouré des astronomes de l'Académie; en 1724, Louis XV avait appelé auprès de lui, à Trianon, Maraldi et Cassini, et il avait fait apporter le thermomètre et le baromètre de son cabinet pour observer « les variations qui pourraient arriver pendant l'éclipse, tant dans les degrés de chaud et de froid que dans la pesanteur de l'air. » Il n'est pas difficile d'imaginer les résultats que pouvaient donner des observations conduites dans de pareilles conditions.

Les choses restèrent à peu près en l'état jusqu'en 1842. Les éclipses de 1748 et de 1806 avaient permis une description assez précise des phénomènes, mais il était impossible de les rattacher aux lois générales de la nature, parce que la physique n'était pas née. A l'occasion de l'éclipse de 1842, un homme dont l'influence scientifique était alors reconnue et universelle, François Arago, publia, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, un véritable appel au monde savant. Arago eut l'intuition que l'heure était venue d'étudier les mondes, non plus seulement avec des yeux d'astronomes, mais au point de vue physique. C'est qu'en effet la physique, par l'effort de Gay-Lussac, de Cavendish, de Faraday, de Fresnel et d'une pléiade de savants telle qu'aucune époque n'a connu la pareille, venait d'entrer en possession de ses lois fondamentales; on savait ce qu'était la lumière, et c'était le point essentiel, puisque c'est par la lumière que nous communiquons avec les régions ultra-terrestres; la photographie venait d'être découverte; la spectroscopie allait naître sous l'effort puissant de Kirchhoff et de Bunsen. Et surtout, l'habitude était prise de la méthode et des procédés scientifiques, qui ne se contentent pas d'à peu près et cherchent des vérifications précises.

Effectivement, c'est de l'éclipse du 8 juillet 1842 que

datent les grands progrès de l'astronomie solaire. Observée en France, en Italie, en Autriche, par Airy, Arago, Baily, Fusinieri, elle permit de faire place nette de toutes ces hypothèses, que le XVIIIe siècle ne pouvait pas juger; il ne sera plus question désormais des effets de diffraction, non plus que d'une atmosphère lunaire; il est certain que les apparences observées tiennent au soleil lui-même et que, suivant l'expression d'Arago, « on se trouve mis sur la trace d'une troisième enveloppe située au-dessus de la photosphère et formée de nuages obscurs ou faiblement lumineux ».

A dater de ce moment, chaque nouvelle éclipse, étudiée par des missions nombreuses et bien organisées, apporte à la science des résultats nouveaux. Dès 1860, l'emploi de la photographie, dû à Warren de la Rue et à Secchi, permet une étude comparative précise des protubérances et de la couronne, observées de stations différentes et par suite à des moments différents; l'éclipse du 8 août 1868 marque l'application générale de la spectroscopie à l'analyse chimique de la chromosphère et des protubérances, mais elle se signale aussi par une découverte capitale : M. Janssen était à Guntoor, dans l'Inde, pour observer les raies spectrales des protubérances; vivement frappé du brillant éclat de ces raies, il eut l'idée que, peut-être, elles seraient visibles en plein jour; en effet, dès le lendemain, en dirigeant la fente de son spectroscope le long du contour solaire, il eut le bonheur d'apercevoir les raies brillantes des protubérances. A dater de ce jour, l'étude des éruptions solaires n'était plus à la merci des éclipses; elle pouvait être conduite en tous lieux, partout où le soleil était visible. Toutefois, il ne faut pas oublier que, seules les radiations les plus intenses, comme celles de l'hydrogène et de l'hélium, se prêtent à cette observation quotidienne; la multitude des raies moins brillantes de la chromosphère et des protubérances, surtout celles situées dans le violet et l'ultra-violet, ne peut être observée qu'à la faveur des éclipses.

***

A partir de la découverte de M. Janssen, les observations faites pendant les éclipses se concentrèrent sur la couronne; celle-

ci, en effet, échappe par la médiocrité de son éclat à l'observation quotidienne, sa faible radiation étant noyée dans la lumière intense de la photosphère, diffusée par notre atmosphère terrestre.

Voyons ce que les éclipses successives nous en ont appris.

La couronne paraît constituée par deux milieux distincts, se pénétrant plus ou moins et évoluant indépendamment. L'un de ces milieux est purement gazeux; il paraît constituer autour du soleil une atmosphère de forme régulière, quoique aplatie vers les pôles, et dont l'émission lumineuse, vue au spectroscope, se caractérise par de nombreuses raies brillantes : une photographie obtenue en Espagne, lors de la dernière éclipse, en montre plus de cent vingt ; on y relève celles de l'hydrogène, de l'hélium, du titane, du fer, du magnésium. Mais le spectre de la couronne se distingue encore par une radiation qui lui est propre ; c'est une raie verte fort brillante, qui a intrigué tous les observateurs, impuissants à l'attribuer à aucun corps connu. On considère cette raie comme caractérisant un corps nouveau, le *coronium*, et comme la raie du coronium s'observe souvent dans les régions supérieures de l'atmosphère solaire, là où les raies de l'hydrogène lui-même ont cessé d'être observables, on est porté à conclure que ce corps hypothétique serait un gaz encore plus léger que l'hydrogène; la couronne gazeuse serait, en somme, constituée par un mélange de trois gaz principaux, hydrogène, hélium, coronium, injectés de vapeurs métalliques.

L'étude des raies brillantes de la couronne gazeuse nous fournit encore un renseignement précieux : elle nous a révélé la rotation de cette atmosphère. Nous avons vu, dans un article précédent, comment le déplacement des raies lorsqu'on vise alternativement le bord oriental et le bord occidental de l'astre, a permis de constater la rotation de la photosphère. Appliquée par M. Deslandres aux raies de la couronne, cette méthode a donné des résultats qui seront sans doute complétés dans la prochaine éclipse ; on sait, dès à présent, que la couronne gazeuse tourne dans le même sens que la photosphère, et avec une vitesse du même ordre de grandeur.

Enfin, l'observation directe, complétée par la photographie,

a révélé une loi de variation très importante : lors des maxima d'activité solaire, la couronne gazeuse a une extension beaucoup plus grande que lors des minima. Ainsi, en 1874, année voisine d'un maximum, la raie du coronium fut visible à une distance angulaire de plus de quarante-cinq minutes des bords de la photosphère, tandis qu'en 1878, lors d'un minimum, on ne la voyait pas au delà de quinze minutes, et qu'à l'éclipse de 1900, où l'activité solaire était également très faible, on la distinguait à peine à cinq minutes du bord ; il est très probable, au contraire, que, lors de la prochaine éclipse, l'activité très grande du soleil correspondra à une étendue supérieure de la couronne gazeuse.

Cette variation correspond-elle à un changement de la masse gazeuse elle-même, ou seulement à une modification de sa luminosité ?

La première hypothèse semble difficilement acceptable, si on considère la quantité colossale de gaz qui devrait être vomie par les régions centrales en temps d'activité solaire et résorbée en temps d'accalmie. Aussi les savants se sont-ils ralliés provisoirement à la seconde; mais, là encore, de nombreuses divergences théoriques se manifestent. Les uns voient dans la couronne gazeuse une masse portée à une température élevée, voisine sans doute de trois mille degrés, et lumineuse en raison de cette température; d'autres font intervenir des phénomènes électriques. Il est probable que l'agitation interne des masses gazeuses met en jeu, soit comme cause, soit comme effet, des actions électriques dont les orages de notre atmosphère ne nous donnent qu'une bien faible idée ; il est d'ailleurs logique que ces orages solaires soient plus puissants pendant les périodes d'activité maximum ; d'où une illumination plus forte et plus étendue de la couronne pendant ces périodes.

Quel serait, maintenant, le mécanisme de cette illumination ? Doit-on assimiler l'atmosphère de la couronne aux gaz raréfiés qui, dans les tubes de Geissler, deviennent lumineux par les décharges électriques qui les traversent ? Et ces décharges électriques ne seraient-elles pas des ondes herziennes, analogues à celles de la télégraphie sans fil, mais d'une puissance incomparablement plus grande ? Autant de problèmes

que l'avenir éclaircira peut-être, surtout si on parvient, par un moyen quelconque, à déceler l'arrivée sur notre globe et dans notre atmosphère de radiations d'origine électrique émanées du soleil. A ce point de vue particulier, le problème de la couronne solaire se relie à celui de l'aurore boréale et aux variations soudaines du magnétisme terrestre, et il n'est pas impossible qu'un jour à venir, une même explication convienne à ces trois ordres de phénomènes, manifestant ainsi l'étroite solidarité qui unit toutes les parties du système solaire.

***

Mais l'atmosphère gazeuse de la couronne n'est pas la partie la plus visible pendant les éclipses totales. Ce qui, alors, attire surtout l'attention, ce sont les panaches rayonnants de l'auréole; ces panaches, examinés au spectroscope, fournissent un spectre continu dont l'origine semble double. Dans les parties les plus éloignées du soleil, ce spectre paraît identique à celui de la photosphère; il présente, comme lui, des raies noires sur un fond de coloration continue et dégradée du rouge au violet; mais à mesure qu'on s'approche de la chromosphère, le spectre de l'auréole devient plus brillant, en même temps que les raies noires s'atténuent. Cet aspect amène à penser que l'auréole est constituée par une poussière solide qui nous envoie de la lumière de deux manières distinctes : premièrement, elle diffuse dans toutes les directions de l'espace les radiations reçues de la photosphère, ce qui donne le spectre à raies obscures; et en second lieu, elle émet directement de la lumière à la façon des corps solides incandescents, c'est-à-dire sous forme de spectre continu et sans raies. La prédominance, variable suivant les régions observées, de la lumière émise ou de la lumière diffusée, rend compte des effets qu'on observe en réalité.

Mais quelle est la cause qui maintient éloignées à une si grande distance du soleil ces poussières solides incandescentes? Telle est la question qui se pose à tous ceux que préoccupent les problèmes de physique solaire. Dès 1871, Young avait montré que le spectre et la forme des rayons coronaux sont tout à fait comparables à ceux que présente la queue des

comètes ; cette analogie a été confirmée depuis par de nombreuses observations. Or on sait, depuis longtemps, que la queue des comètes est invariablement dirigée à l'opposé du soleil, manifestant par là une répulsion de l'astre sur la matière cosmique qui la constitue. Il paraîtra légitime d'admettre que la même force répulsive s'exerce sur les poussières solides de la couronne dont elle équilibre la pesanteur de manière à leur permettre de s'éloigner à grande distance de leur centre attractif.

Reste à connaître, si l'hypothèse est fondée, l'origine de cette force répulsive. On a pensé, tout naturellement, à des actions électriques, mais on a aussi mis en cause une force d'origine toute différente : il y a une vingtaine d'années, Maxwell, puis Bartoli, ont montré que les radiations lumineuses ou calorifiques tombant sur un corps qui les absorbe, doivent nécessairement le repousser. Cette action, prévue d'abord par des considérations théoriques, est extrêmement faible dans les conditions ordinaires ; elle a été néanmoins observée et mesurée dans des expériences très délicates qui ont pleinement confirmé les vues de Maxwell. Il est donc naturel d'admettre que la radiation intense de la photosphère repousse la poussière cosmique qui constitue l'auréole solaire et la queue des comètes, et cette manière de voir présente l'avantage d'expliquer simplement quelques-unes des apparences observées : on a constaté, en premier lieu, que contrairement à ce qui se passe pour la couronne gazeuse, le développement de l'auréole était plus accusé pendant les périodes de calme solaire. Or, ces périodes d'accalmie, où les taches sont rares et de petites dimensions, sont aussi, semble-t-il, celles où le rayonnement de la photosphère atteint son maximum ; en même temps doit croître l'action répulsive de ce rayonnement sur la poussière coronale. D'autre part, les panaches de l'auréole ne sont pas dirigés suivant les rayons du soleil ; ils semblent s'éloigner de l'axe polaire autour duquel pivote toute la masse du soleil pour s'incurver vers la zone équatoriale, dans le voisinage de laquelle ils s'étendent en longues banderoles. Il semble que cette disposition doive son origine à la force centrifuge développée par la rotation générale du soleil. Cette force, dirigée

perpendiculairement à l'axe polaire, doit tendre, en effet, à incurver dans sa direction les rayons coronaux, et à accroître leur longueur dans les régions équatoriales où elle agit avec le plus d'intensité.

Voici donc qu'entre les faits observés se tisse peu à peu un réseau d'hypothèses : toile encore bien fragile et que la moindre constatation contraire suffira à détruire. Peu importe, ceux-là mêmes qui ont imaginé ces hypothèses sont les premiers à souhaiter le contrôle des faits. On comprend alors pourquoi la prochaine éclipse de soleil est attendue avec tant d'impatience, et son observation préparée avec tant de soin ; c'est qu'elle ne sera pas une réédition des constatations déjà faites. On va observer les faits à la lumière des hypothèses nouvelles, qui seront alors, ou condamnées sans appel, ou confirmées provisoirement en attendant que les éclipses ultérieures permettent de les soumettre à de nouvelles épreuves et de préciser leurs divers points.

Ainsi, peu à peu, l'apport des faits nouveaux recule la zone indécise qui sépare les choses connues et classées scientifiquement de l'étendue infinie des choses ignorées. Dans cette zone littorale, la science ne progresse que grâce à des constructions fragiles et passagères d'hypothèses ; mais le labeur des savants y est, plus qu'ailleurs, actif et profitable, car, suivant l'expression de Duclaux : « C'est parce qu'elle n'est sûre de rien que la science avance toujours. »

L. HOULLEVIGUE

SOUS LOUIS LE BIEN-AIMÉ[1]

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 23 juin 1762.

Nous attendons que vous nous fournissiez matière à conversation, car on ne sait que dire; on parle pourtant de paix; en attendant, les Anglais nous prennent force corsaires et achèvent de s'emparer du peu qui nous reste de possessions dans les îles; ils ont pris Cayenne et sont après la Louisiane; tant mieux, disent les grands politiques, leur trop grande puissance sera la source de leur ruine, et nous allons l'accélérer par une descente dans ce royaume.

Ma santé est à peu près de même, mon rhume continue, apparemment qu'il ne me quittera que lorsqu'il aura passé la quarantaine avec moi. Je suis plus inquiète de la vôtre; je ne vous aime point du tout dans ce vilain pays, quoique je sois convaincue que vous m'aimez très ardemment dès que vous êtes en Westphalie; je serais plus contente si vous étiez à Paris ou à Versailles. J'espère que vous aurez la même exactitude cette année que les précédentes et que j'aurai le journal de toutes les opérations de la campagne qui, je crois, ne sera ni brillante, ni avantageuse pour nous.

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet, 1er août.

Paris, le 8 juillet 1762.

Je commence à être inquiète de ne point avoir de vos nouvelles; l'affaire du 24 ne m'a [pourtant] causé aucune alarme, puisque heureusement vous n'êtes parti que le 22. Nous avons donc été bien battus; force braves gens sont tués ou prisonniers[1]. La *Gazette de France* dit élégamment que ce combat est le seul malheur que l'armée ait essuyé dans sa marche; elle aurait pu ajouter que ce ne sera pas le dernier de la campagne. D'abord on nous a donné cette affaire comme une victoire complète : j'avais assez d'humeur pour n'en rien croire. Ensuite on a dit que la perte était égale : je n'ai pas été plus crédule. Enfin des lettres particulières m'ont appris que nous avions perdu de cinq à six mille hommes et que, sans une manœuvre excellente de M. de Stainville, Cassel était pris et notre armée écrasée. Je voudrais à présent vous savoir en deçà du Rhin, mais je crains bien qu'on ne soit pas assez sage pour y venir volontairement.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Melsungen, le 16 juillet 1762.

Vous serez sans doute inquiète, ma bonne amie; je suis resté à Verdun chez l'évêque avec M. de ***, malade. Là je menais une vie de prélat : lit, table, jeu, promenade, rien ne sentait la guerre, tout était voluptueux, mais vous n'y étiez pas.

Arrivé à Hanau sans aventure. Mais depuis Hanau jusqu'ici il a fallu employer la ruse, la force et la témérité pour pénétrer. A six lieues de cette ville, nous avons trouvé les bois pleins de hussards ennemis et de troupes de bandits. Nous avons échappé à une troupe de soixante, qui nous atteignit dans le moment que nous nous jetions dans une petite ville heureusement fermée d'assez bonnes murailles; mais il n'y

1. Allusion à la défaite de Wilhemstadt, le 24 juin.

avait pour la garder que cinquante hommes d'infanterie et seize de cavalerie. Pour remédier à la faiblesse de cette garnison, et voyant que le seul endroit accessible était une grande maison de capucins qui donnait dans les fossés, j'ai harangué en latin nos capucins, je leur ai donné quelques leçons militaires, j'en ai fait des soldats qui ont monté la garde toute la nuit. Le lendemain à midi, il nous est venu du renfort, et avec de bonnes escortes nous avons pénétré jusqu'ici au corps du chevalier de Muy.

Au camp de Krumbach, le 4 août 1762.

Depuis trois jours, il règne ici une tranquillité singulière, les camps ennemis se voyant, nous sur la rive droite de la Fulda, les alliés sur la rive gauche, sans brûler une amorce ; les jours précédents, c'était un feu continuel, attaque sur attaque. Il est vrai qu'on ne peut rien voir de plus vigilant que nos maréchaux ; qu'une vivandière ait rêvé avoir vu les ennemis en mouvement, ils sont à minuit comme à midi à cheval et font prendre les armes à toute l'armée. Cependant, je leur passe cette inquiétude : quand on a été vingt fois surpris dans une campagne, c'est assez et ils sont bien forcés de faire et de voir tout par eux-mêmes, car personne ici ne sort. Il semble que chaque particulier de la nation se soit donné le mot pour coopérer à son anéantissement ; l'état-major est immense, mais je ne le vois jamais que dormir, jouer et manger ; s'ils montent à cheval, c'est pour éviter les coups et être plus prêts à faire retraite ; si quelqu'un d'entre eux veut servir, il est raillé, vilipendé, c'est un imbécile insupportable pour la bonne compagnie.

On parlait beaucoup de paix, il y a quatre jours ; qu'on la fasse à telle condition que ce soit ; nous ne sommes plus une nation propre à la guerre. Imaginez-vous que je connais plusieurs officiers de grands noms, qui ont déjà été pris trois fois par l'ennemi sans avoir la moindre blessure : il n'y a pas un de nos courtisans qui sache se défendre et ils s'en font gloire ; le moindre goujat de l'armée ennemie vous en prend deux et les fait marcher devant lui à coups de bâton. Croiriez-vous qu'à l'affaire du 24, dix-neuf compagnies de grenadiers

de France et six de grenadiers royaux, ayant à leur tête l'élite de la noblesse française, une fourmilière de colonels, ont mis bas les armes dans un bois, sans connaître ni le nombre ni la qualité des troupes qui les attaquaient, ou plutôt qui les allaient attaquer, et cela sans défense, car, de toute cette masse, si beaux et si braves autrefois, il n'y en a eu que neuf tués ou blessés ? En dernier lieu, on vient de nous renvoyer d'un autre combat 976 prisonniers, dont 45 officiers, et, après toute l'action, il ne manquait que 1 004 hommes, c'est-à-dire qu'il y eut 15 hommes blessés qui étaient à l'hôpital-ambulance, 13 tués et 976 prisonniers.

Je tremble et je suis furieux d'être avec tant de lâches qui sont mes supérieurs de grade et de nom. On a tort en vérité de crier contre nos maréchaux; que peuvent-ils faire avec des troupes qui sont conduites par d'aussi indignes officiers ? Je sais que les plus lâches dans les combats sont ordinairement les plus insolents loin des coups, et les plus vindicatifs si quelques mois de salle leur persuadent qu'ils peuvent assassiner leur homme; mais qu'importe ? ouvrira ma lettre qui voudra; je ne peux, vis-à-vis ma meilleure amie, ne pas dire la vérité et ne pas soulager ma douleur.

Oui, chère amie, j'ai la honte d'être humilié, attristé de voir l'État si mal servi et la nation si avilie et prête à l'être encore davantage. Je vous écrirais encore bien d'autres choses sur les entreprises que le prince Ferdinand peut faire pour nous détruire infailliblement; ce n'est point ni Paris, ni la Cour, ni ma fortune que je crains, mais j'ai peur que le courrier ne soit arrêté et que ma lettre entre les mains de l'ennemi ne le détermine contre notre armée ; je crie contre la nation, parce que je suis Français ; mais, malgré mon humeur, je suis plus que jamais prêt à donner mon sang pour le service de l'État, quoique bien assuré de son ingratitude.

Vous n'approuverez pas entièrement ces sentiments; mais vous ne les désapprouverez pas entièrement, et certainement vous me connaissez trop pour qu'ils puissent ajouter ou diminuer à l'estime que je me flatte que vous avez pour moi. Quoi que vous entendiez dire au public, criez hardiment contre les troupes, les officiers généraux et colonels compris, plutôt que contre les deux maréchaux qui sont assurément

les deux plus honnêtes hommes que la nation ait ici, et dont peut-être le plus grand défaut et le plus grand obstacle à leurs succès, est d'être trop honnêtes gens pour commander et conduire tant d'hommes qui le sont si peu.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 14 août 1762.

Les trois quarts de Paris ignorent parfaitement le sort de notre armée et ne paraissent pas même s'en inquiéter; la gloire de la nation n'affecte plus personne : la révolution de Russie, l'affaire des Jésuites et quelques bruits de paix occupent tellement les esprits qu'on ne pense point qu'un quart d'heure peut décider de l'honneur et du sort de la France; quant à la paix, je crains bien qu'elle ne soit plus éloignée que jamais; les bruits qui courent à notre armée sont une suite de celui que des agioteurs de Londres, d'Amsterdam et de Paris ont répandu pour faire reprendre vigueur à des papiers qui n'avaient plus de valeur. Quelle apparence que, dans un moment où le moindre événement peut nous mettre dans la nécessité d'accepter les propositions qu'on voudra bien faire, quelque honteuses qu'en soient les conditions, les ennemis ferment les yeux sur leurs avantages et consentent à un traité à peu près égal? Je sais que la prise de Terre-Neuve fait du tort aux Anglais, qu'il y a quelque apparence qu'ils échoueront à la Havane, mais tout cela n'est qu'une trêve dans leurs prises, et ne peut se comparer avec l'extrémité où nous sommes. Dans quelques jours je moraliserai avec vous sur cet événement : il faut aujourd'hui vous parler des Jésuites.

Leur procès a été enfin jugé vendredi dernier, et l'arrêt, qui est in-folio, n'a paru qu'hier. La Société est totalement dissoute; ils ont ordre de quitter leurs maisons huit jours après l'arrêt, défense à eux de porter l'habit ni le nom de jésuite, de vivre en société, d'entretenir une correspondance avec les anciens supérieurs ni les confrères étrangers; ne pourront avoir aucun emploi, charge ni office, sans avoir

prêté un serment abjuratoire, et, pour assurer l'observation de cet article, ils sont obligés de déclarer le lieu qu'ils choisiront pour leur retraite ; défense à quelque personne, de quelque rang et qualité qu'elles soient, de jamais proposer leur rétablissement, sous peine d'être traitées comme fauteurs de ladite Société. Leurs effets vendus dans quinze jours. On leur accorde une provision de six cents francs pour vivre et se vêtir jusqu'au 4 février prochain, terme accordé pour donner le temps à tous ceux qui ont passé trente-trois ans de présenter requête pour avoir pension alimentaire proportionnée à leur âge.

L'arrêt est un chef-d'œuvre de prudence et de rigueur ; je vous en donnerai l'analyse dans quelques jours, je ne l'ai encore lu que rapidement. Lorsque à minuit et demi les juges sortirent de la grand'chambre, les salles du Palais, dans lesquelles il y avait plus de mille âmes, retentirent de cris d'allégresse, de battements de main; on cria même : « Vive le roi ! ses ennemis sont détruits »; ce qui ne sera pourtant pas vrai tant que les arrêts du parlement n'auront pas le pouvoir d'anéantir les Anglais. Quoi qu'il en soit, la Société des Jésuites est bien dûment anéantie, et je crois que c'est sans ressource. La Cour avait si fort à cœur cette affaire que, le jour du jugement, le roi envoya ordre au parlement de la terminer dans le jour, et qu'à dix heures du soir il vint un exprès pour en savoir le prononcé ; il attendit jusqu'à la conclusion et fut sur-le-champ en rendre compte.

Paris, le 19 août 1762.

Les Jésuites abandonnent enfin la partie : dimanche, jour de l'Assomption, et lundi, fête de saint Roch, ils ont prêché leurs derniers sermons à des auditoires des plus nombreux, attirés par la curiosité ; ils ont prononcé des discours de la plus sublime éloquence et fort sages ; ils ont avoué que plusieurs d'entre eux ont été auteurs d'ouvrages dangereux et ont protesté qu'ils les blâment sincèrement ; enfin leurs plaintes ont été touchantes sans amertume. Le parlement, en les jugeant avec la plus grande rigueur quant à l'institut, affecte de donner des preuves d'humanité envers les parti-

culiers; il a ordonné qu'on laisse à chaque jésuite son lit, trois paires de draps, dix-huit chemises, et une douzaine de chaque espèce de ce qui est à l'usage des hommes, en toile. Ceux qui sont malades resteront dans les maisons jusqu'à parfaite guérison et seront soignés par les médecins et chirurgiens du parlement, sans qu'il leur en coûte un sol.

Paris, le 25 août 1762.

Vous vous plaignez que je ne vous écris pas assez souvent, ce reproche est bien doux à entendre, surtout quand on ne le mérite pas et qu'on n'a pas envie de le mériter; y aurait-il eu pendant le défaut de communication quelqu'une de mes lettres égarée? j'en serais fâchée; elles ne sont point écrites pour les ennemis, les dernières surtout sont intéressantes par ce qu'elles contiennent; j'en étais contente et je crois que vous le serez si vous les recevez.

Le *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau paraît avec son nom en tête. Quoiqu'il n'y en ait que douze exemplaires dans Paris, attendu que la semaine dernière on en a saisi deux mille, j'ai eu le bonheur de l'avoir trois heures à ma disposition, c'est selon moi le meilleur de ses ouvrages; il y est plus concis que dans sa *Nouvelle Héloïse* et son *Émile*; il va droit à son but; son système est si nouveau qu'il ne m'a pas été possible de le saisir dans une lecture si rapide assez parfaitement pour en faire une analyse exacte; tout ce que je puis vous en dire c'est que jusqu'à présent nos jugements ont porté à faux sur les droits respectifs des souverains et des sujets. Il n'est plus sceptique, ses sentiments se dévoilent, et enfin il est tel que je veux qu'on soit quand on se donne comme assez ami de la vérité pour la publier, quoiqu'elle choque les opinions reçues : il dit nettement ce qu'il pense. Son style est fort et nerveux, quelques mots nouveaux, mais point de sarcasmes, point de cette humeur atrabilaire qui annonce une haine décidée contre le genre humain, qui est si peu propre à corriger et qui déprimera ses ouvrages dans la postérité; enfin je suis contente, et vous savez que malgré la prévention et l'illusion de son style, je ne l'approuve pas en tout.

Paris, le 29 août 1762.

Un bruit général que la paix est conclue tranquilliserait toute autre que moi; mais je ne sais quel ennemi de mon repos m'inspire l'incrédulité que j'ai pour tout ce qui se débite à ce sujet. On dit que nous acceptons les dernières propositions de l'Angleterre, qu'elles sont sages et modérées; mais on ne les détaille pas. On ajoute qu'il est parti un courrier pour porter le traité au roi d'Espagne et qu'en attendant sa réponse, il y a une suspension d'armes entre les armées; que les Anglais sont tous les jours dans notre camp, où l'on boit fréquemment à la santé des deux rois, même de tous ceux qui sont répandus sur la surface de la terre. Vous rirez, j'en suis sûre, en lisant toutes les folies que débitent nos nouvellistes. Toutes les lettres de Londres annoncent la paix; les paquebots de Douvres à Calais doivent être rétablis au 1er septembre jusqu'au 20 du même mois. Le duc de Bedford vient en ambassade. M. de Nivernais va à Londres jouer le même rôle, tout est conclu et il n'est question que de remplir le cérémonial; les paris sont ouverts que la paix sera déclarée au 20 du mois prochain; depuis cinq jours, on ne parle que paix, on ne s'inquiète plus de la position de nos armées; j'écoute avec avidité, le cœur me bat, parce que je me dis tout bas : « Si les choses sont ainsi, le mois prochain ne se passera pas sans que j'aie le plaisir d'embrasser mon bon ami ». Je suis au comble de la joie : le moment qui suit renverse mon bonheur, en me faisant craindre que ces nouvelles soient fausses.

Tous les parlements n'agissent pas de concert dans l'affaire des Jésuites; ceux de Besançon, de Douai, de Grenoble, les trouvent irréprochables et les maintiennent dans leurs possessions, auquel cas l'ordre ne serait point dissous, puisqu'il existerait dans quelques parties de la France. Au parlement de Besançon, entre autres, la majorité des voix était pour eux; on allait prononcer en leur faveur, lorsqu'un conseiller du parti contraire se leva et dit qu'il interrompait la délibération et qu'il priait la Cour de donner toute son attention à un bulletin, qu'il remit en même temps sur le bureau, assu-

rant qu'il se débitait dans toute la ville. Comme ce bulletin était un libellé diffamatoire contre les deux commissaires, qui dans le rapport des Constitutions n'avaient pas été favorables aux Jésuites, la cour ordonna que perquisitions fussent faites sur-le-champ. Huit écoliers furent pris, les distribuant dans la ville, et déclarèrent que c'était par ordre de leurs régents; de suite, décrets de prise de corps contre les deux régents et d'ajournement personnel contre le recteur. Un des deux régents est sauvé, l'autre est prisonnier avec les huit écoliers. Cet incident très vrai retarda le jugement et pourrait bien changer les dispositions de l'arrêt.

A Bordeaux, dans la visite qui a été faite dans leurs maisons, on est entré dans le caveau où ils enterraient leurs morts; on y a trouvé un grand coffre de bois: ouverture faite, on a reconnu qu'il renfermait le cadavre d'une fille à qui on avait coupé les jambes pour la faire entrer. Cette découverte excita une grande rumeur et rappela que depuis dix à douze jours, on ignorait ce qu'était devenue la fille d'un particulier de cette ville; les parties intéressées vinrent examiner le cadavre et on prétend qu'on l'a reconnu pour être celui de la fille devenue invisible. Ce fait est constaté par plus de quinze lettres. On ajoute qu'on fait les perquisitions nécessaires pour trouver le nœud gordien de cette affaire. On dit qu'il est arrivé deux brefs de la Cour de Rome, l'un adressé au roi, dont on ne sait pas la teneur; par le second, adressé à l'archevêque de Paris, le pape exhorte ce prélat à donner sa démission et ne lui cache pas que le roi lui a envoyé quatorze griefs que le parlement a contre lui et dont la lecture a fait connaître à sa Sainteté que son obstination a été l'unique cause des troubles qui ont agité la France; que le bien de la paix doit l'engager à faire le sacrifice de sa place et à se remettre à la générosité du roi, qui certainement le dédommagera. Je doute fort de la vérité de ce fait et encore plus de la docilité de l'archevêque pour les conseils du pape, en cas que ce dernier soit assez homme de bien pour lui en donner de si sages.

1. Christophe de Beaumont du Repaire, archevêque de Paris du mois d'août 1746 au 11 décembre 1781.

Paris, le 10 septembre 1762.

Nous avons eu hier un *Te Deum*, feu d'artifice et illumination complète pour une affaire manquée. On a jeté de l'argent, des petits pains, des cervelas, on a fait couler du vin; le peuple a dansé et a été à peu près content, moins cependant de la victoire que des apparences de paix. Je commence à croire qu'on y pense; je n'attends plus que la suspension d'armes pour y ajouter une foi parfaite. J'augure bien de la précaution qu'on a prise de célébrer la fête avant l'arrivée de l'ambassadeur d'Angleterre; il n'eût pas été décent de se réjouir en sa présence de l'échec de sa nation, peut-être aussi a-t-on craint qu'il ne se moquât intérieurement de nous voir faire tant de bruit pour si peu de chose. Il arrive aujourd'hui, il a été précédé d'environ trois cents Anglais qui se montrent aux spectacles, aux promenades, dans les rues, et qui excitent l'étonnement de tous les badauds. En effet, n'est-ce pas un phénomène de voir des hommes portant des habits à taille courte, passant cependant les genoux de trois doigts, et des manches dont les revers montent jusqu'aux coudes? Nos élégants français douteraient que ce soient des hommes s'ils ne portaient pas un grand bâton à la main. J'espère que l'admiration suivra l'étonnement et que la mode des habits va changer; quoi qu'il en soit, ces étrangers procurent une sensation singulière; on se demande sérieusement : « Avez-vous vu des Anglais? Ne trouvez-vous pas que jamais on ne s'est habillé de si mauvais goût? » C'est la nouvelle du jour.

Le parlement a signalé sa dernière séance, avant d'entrer en vacances, par un nouvel arrêt contre les Jésuites. Cet arrêt porte une sévère défense à tous les marguilliers, directeurs et supérieurs de communautés d'hommes et de filles, de permettre aucune fonction publique aux ci-devant soi-disant Jésuites, à moins qu'ils ne leur montrent une expédition de l'abjuration qu'ils sont forcés de faire. Par ce moyen, on leur interdit la prédication; c'est quelque chose, mais ce n'est pas encore assez. Le point essentiel, et le seul qui peut ôter tout prétexte à la Cour de conserver de cette graine, serait de leur

interdire la confession; mais le parlement ne peut toucher à cet article, il dépend uniquement de l'archevêque, et assurément il ne s'y prêtera pas. On assure que ce dernier est sur le bord du précipice; le temps des vacances sera employé en sollicitations pour l'engager à donner sa démission de bonne grâce; s'il ne se rend pas, le parlement, lors de sa rentrée, le décrétera pour répondre aux griefs qu'on a contre lui. Comme il ne voudra pas reconnaître la juridiction séculière et que la formalité du décret le suspend de toutes fonctions jusqu'à ce qu'il soit purgé, pour empêcher que l'église et le diocèse souffrent de cette inaction, le roi nommera pour coadjuteur le cardinal de Choiseul; il remplira toutes les fonctions patriarcales, et on laissera M. l'archevêque chargé de son décret autant de temps qu'il plaira à Dieu de lui conserver la vie. Ce parti serait sans contredit le plus sage pour se délivrer des tracasseries d'un brouillon; mais je crains toujours que, la paix se faisant, on ne soit plus si empressé de satisfaire le parlement.

Paris, le 28 septembre 1762.

M. de Bedford a enfin loué un hôtel, c'est celui de Grimberghe, occupé ci-devant par l'ambassadeur de Russie; cet événement tranquillise nos politiques, qui tiraient mauvais augure de le voir loger en chambre garnie. Suivant les bruits publics, il est grand ami de M. de Choiseul; ils font même des petits soupers particuliers[1]; on croit que le milord y va de bonne foi, qu'il souhaite la paix et qu'il ne tiendra pas à lui qu'elle ne soit promptement conclue.

Un Jésuite a été pendu en effigie à Brest, le 18 de ce mois, pour avoir prêché un sermon dans lequel il dit « qu'on ne devait reconnaître de roi que le Christ, et les vicaires qu'il a établis pour commander à toute la terre »; il ajoute que, comme Daniel, « il voyait la main vengeresse s'appesantir sur tous les rois de la terre et les réduire en poudre ». Les Jésuites ont encore des amis : on assure que les États de

1. Le fait est confirmé par les rapports des inspecteurs de M. de Sartines, lieutenant de police (Lorédan Larchey, *Documents inédits sur le règne de Louis XV*, pp. 217, 222.

Bretagne, en présentant leur cahier au roi, ont demandé leur rétablissement; si cela est vrai, les parlements seront bien piqués; ce qu'il y a de certain, c'est que ces mêmes États ont accordé sans la moindre difficulté trois millions de don gratuit, sans doute dans l'espérance que le roi, touché de cette complaisance, écoute favorablement leur demande. Autre événement qui regarde encore ces honnêtes messieurs. Des lettres particulières de Rome disent que les esprits y fermentent considérablement au sujet de l'affaire des Jésuites. Le pape, zélé protecteur de cette Société, assemble de fréquents consistoires pour trouver les moyens d'anéantir les arrêts des parlements qui lui tiennent fort au cœur; d'un autre côté, les Romains demandent que l'Italie imite la France et que les Jésuites en soient chassés.

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Marbourg, le 30 septembre 1762.

Depuis ma dernière lettre, bonne amie, notre armée n'a pas changé de position, et comment l'oser après la quantité d'hommes qu'on fait tuer inutilement en y arrivant? Nous nous tirons cependant tous les jours des coups de canon, et toujours quelques victimes s'immolent pour l'ambition des uns, l'ignorance des autres, et très inutilement pour le bien commun. On ne coupera pas le bras à M. de Castries, sa blessure est en très bon état.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 4 octobre 1762.

La santé de M. le Dauphin inquiète fort; il maigrit si prodigieusement que ses habits sont trop larges de huit pouces; on dit que c'est un commencement de fistule d'autant plus dangereux qu'on craint que la masse du sang soit attaquée, auquel cas l'opération serait inutile. Le dépérissement est tel que de jour en jour l'accroissement est sensible; il va cependant à Fontainebleau, parce qu'on espère que le changement

d'air lui sera favorable[1]; je voudrais que vous fussiez de retour avant lui.

M. Nadot, gouverneur de la Guadeloupe, et un autre dont j'ai oublié le nom, ont été jugés à Rochefort et condamnés à être dégradés de noblesse et de service, eux et leur postérité, qui est déclarée incapable de jamais servir[2]. Ils sont, en outre, condamnés à une prison perpétuelle et, s'ils en sortent, à être pendus. Ce jugement a été exécuté sur la place publique; on leur a arraché la croix, déchiré le parement de l'uniforme, cassé l'épée et jeté le tout à leurs pieds. Actuellement, on instruit le procès de M. de la Touche et des deux autres. Voilà une grande sévérité, dont je ne m'imagine pas cependant que nous tirerons grand fruit. On prétend que le tour de MM. du Canada et de Pondichéry va venir; comme ils ont beaucoup de millions, on sera peut-être plus indulgent.

Paris, le 13 octobre 1762.

Le parlement de Douai et le conseil souverain de Colmar ont déclaré l'institut des Jésuites admirable et hors de toute atteinte, qu'il n'y a point de religieux plus utiles à la religion et à l'État que cette Société; en conséquence ils les ont maintenus dans toutes leurs possessions. Cette conduite, qui vraisemblablement sera suivie par le parlement de Besançon et quelques autres, alarme d'autant plus, qu'on dit que le roi l'a approuvée publiquement, et a chargé le premier président de Douai de témoigner à sa compagnie combien il en est content. Je sais quelques particularités qui me persuadent qu'ils ne sont pas si mal que l'on croit; leur victoire ne paraît plus impossible : que deviendront alors les vaincus?

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

Francfort, le 12 novembre 1762.

Il faut que vous sachiez pourquoi notre départ a été retardé. Le prince Ferdinand, n'ayant pas encore reçu de courrier de

1. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XV, mourut trois ans plus tard, le 22 décembre 1765.

2. La Guadeloupe s'était rendue aux Anglais en 1759 à la suite d'une défense que l'opinion avait jugée trop faible.

sa Cour, n'a pas voulu accepter la suspension ; il y a eu des pourparlers au pont qui est entre les deux armées, pour déterminer ce général, qui n'a jamais voulu y accorder et même qui, en sortant de cette conférence, a fait des dispositions qu'on pouvait prendre comme préparation à nous attaquer. Là-dessus la nation anglaise, qui lui avait représenté qu'il fallait passer à la suspension et croire les Français sur leur parole, s'est rassemblée en son camp, a fait battre la générale à six heures du soir, a pris les armes, a fait charger ses équipages et est partie malgré ce général. Cet événement, fort désagréable pour le prince Ferdinand, va enfin nous procurer l'agrément de partir incessamment. Nos passeports arriveront d'ici quatre à cinq jours ; la voiture est toute chargée ; dans le moment les chevaux de poste seront attelés et en cinq jours j'arrive à Paris, vous m'embrasserez de bon cœur et je suis heureux.

ÉPILOGUE

M. DE MOPINOT A MADAME DE ***

V..., le 5 novembre 1763.

J'ai reçu hier à onze heures du soir votre lettre du 27 et, en même temps, d'autres de Paris et Fontainebleau du 30 et du 2 de ce mois ; la vôtre, ma chère amie, qui est celle qui me fait le plus de plaisir, s'est fait plus longtemps attendre, elle a été ouverte la première.

Vous mériteriez bien que je vous gronde de m'écrire d'un style si indifférent et même d'un ton si mécontent ; pouvez-vous douter de mon amitié? Rappelez-vous plusieurs années depuis notre connaissance jusqu'à aujourd'hui ; ne me suis-je pas toujours efforcé de vous en donner des preuves? Si je ne vous ai pas constamment exprimé cette amitié par un extérieur, des assiduités et des empressements à me rendre agréable, c'est que l'amitié veut de l'amitié pour se soutenir, et les caresses, des caresses pour avoir toujours leur valeur. Je vous

aime toujours bien cordialement, mais votre indifférence, votre négligence, vos fautes sont les miennes; si je mérite un peu d'être grondé, j'ai bien le droit de vous gronder.

Ayez soin de votre santé, donnez-m'en des nouvelles aussitôt que vous aurez lu ma lettre; je ne vous donne pas deux heures de paresse et pas une minute d'indifférence, ou je vous jure de bien renfermer en moi toute l'amitié que je sens pour vous et de chercher à vous la rendre invisible.

MADAME DE *** A M. DE MOPINOT

Paris, le 9 novembre 1765.

L'amour-propre, celui de la domination et des préjugés ont fait de l'homme un être bien maussade; quand ils ont épuisé les petits moyens, suggérés par la vanité pour subjuguer les femmes, ils font usage du commandement et de la menace. Sexe faible et timide, qui n'avez pour vous que la raison et le sentiment, si vous voulez avoir le plaisir de voir ramper les hommes à vos genoux, obéissez à ces maîtres orgueilleux: ils vous accorderont ce bonheur en faveur de votre soumission; ils s'embarrassent peu de se rendre aimables pourvu qu'ils se fassent obéir. Je me conforme, la première, aux lois que je prescris à mon sexe en répondant sur-le-champ à votre lettre: je l'ai reçue à midi et demi; j'ai employé les deux heures, que vous ne voulez pas accorder à la paresse, à prendre des forces en dînant pour répondre exactement à vos reproches.

Je conviens que le style de ma lettre a dû vous paraître indifférent; j'ai fait tous mes efforts pour le rendre tel: aussi, autant qu'il m'en souvient, il était contraint et décousu; à l'égard du ton de mécontentement, je n'avais pas l'intention de l'avoir; il y a apparence que l'habitude de n'être pas satisfaite me l'aura donné sans que je m'en aperçoive.

Je ne conçois pas quelle raison a fait rester ma lettre si longtemps en route. Je suis très flattée de l'empressement qui lui a donné la préférence sur d'autres peut-être plus intéressantes; mais je l'aurais été encore davantage si vous aviez senti quelques sentiments assez tendres pour vous faire oublier

que les hommes ont une telle prééminence sur les femmes, qu'ils ne peuvent, sans compromettre leur dignité, les prévenir en aucune chose; je passe au grand article des reproches. Je vous ai dit, et je vous le répète avec plaisir : vous êtes un excellent ami, j'en ai des preuves essentielles qui me pénètrent de la plus vive reconnaissance. Si je n'en donne pas des témoignages éclatants, une trop grande délicatesse de sentiment, que j'avoue n'être propre qu'à faire le malheur de celui qui en est affecté, en est la cause; le cœur n'en est pas moins rempli; une plus parfaite connaissance de mon âme et de mes sentiments vous aurait interdit tout soupçon à cet égard.

Cette étude ne vous aurait pas coûté de grands travaux, la franchise de mon caractère et mon amour sincère pour la vérité découvrent jusqu'aux replis les plus cachés de mon âme et de mon cœur. Je confesse donc de bouche et de cœur que je suis votre redevable en ne vous considérant que comme ami; ainsi ne m'accusez plus de négligence, car ce reproche ne peut tomber que sur cet article. Passons au second.

Plus hardie que vous, j'oserai prononcer le mot amour, parce qu'il a réellement existé entre nous. Vous prétendez que vos fautes sont les miennes; je n'en conviens pas et je vais vous le prouver. Les hommes n'ont qu'une manière de prouver leur amour, les femmes en ont mille; pourvu qu'un homme donne à une femme le revenu de sa santé, pour m'exprimer comme la chanson, il croit être tranquille de tout. Cependant il affirme que chez lui les sens agissent indépendamment du cœur; c'est du moins l'excuse qu'ils donnent de leurs infidélités. Comment se tirer d'une si grande contradiction? Mais revenons à mes prétendues fautes.

Je ne disconviens pas d'avoir accepté la plus complète indifférence, j'ai même fait plus, j'ai fait des efforts pour le devenir réellement : *Si je ne vous ai pas continuellement exprimé cette amitié par mon extérieur, des assiduités et des empressements à me rendre aimable, c'est que l'amitié veut de l'amitié pour se soutenir, et les caresses, des caresses pour avoir toujours leur valeur.* Ce sont vos termes; je vous les présente pour ma justification avec autant de confiance que vous me les présentez pour la vôtre; j'ajouterai seulement que tant que vous avez été tel que j'avais droit de l'attendre des

sentiments qui nous unissaient, vous m'avez toujours trouvée plus occupée de ma tendresse que de tout autre objet. Rappelez-vous à votre tour les années qui se sont écoulées depuis notre union, et voyez si jamais je vous ai donné lieu de douter de mes sentiments. Il est vrai que, depuis que je me suis aperçue qu'un genre de vie plus éclatant apportait une grande différence dans les procédés, j'en ai été choquée. Et qui ne l'aurait pas été, en vous voyant manquer aux égards que l'on se doit réciproquement assez pour me faire douter, moi qui dois vous connaître mieux qu'un autre? quel motif vous a fait agir? Il est des objets sacrés pour vous; vous vous y concentrez de manière que tout ce qui n'est pas de la même sphère ne vous paraît pas mériter d'attention. Qu'avez-vous fait de cette ancienne façon de penser qui vous faisait estimer ce qui est vraiment estimable, quoique dépourvu des accessoires qui vous éblouissent ; comment se peut-il que je sois devenue, à vos yeux, un esprit insociable et un caractère contredisant par des sentiments et des qualités que vous avez admirés autrefois et qui ont allumé l'amour que je vous ai inspiré?

Ma figure éprouve les changements que le temps opère pour tout; la perte des attraits m'est fort indifférente; les infortunes et quelque chose de plus encore ont peut-être répandu un peu de causticité sur mon caractère; j'en suis fâchée, mais comme c'est une suite de ce que j'ai souffert et de ce que je souffre encore, je mérite plus d'être plainte que d'être blâmée. Du côté de l'esprit et du jugement, j'ai assurément plus gagné que je n'ai perdu par la figure. Pourquoi donc m'en trouvez-vous si peu aujourd'hui? La franchise et la gaieté forment mon caractère, il ne m'est plus permis de faire usage ni de l'un ni de l'autre. Si je suis d'un sentiment opposé au vôtre, vous prenez de l'humeur; si je hasarde une plaisanterie, vous y voyez de l'ironie et vous vous renfrognez. Vous étiez bien plus aimable autrefois. En voulez-vous savoir la raison? C'est que vous ne pensiez que d'après vous, vous ne portiez de jugement sur les événements que ceux que la raison vous dictait et point du tout sur les intérêts de ceux qui vous entourent. Croyez-moi, c'est le conseil d'une amie véritable, dont vous ne connaissez pas assez le prix : ne consultez que votre cœur, votre esprit, votre jugement, et nos

avis se rapprocheront davantage ; persuadez-vous bien que le tourbillon dans lequel vous vous enfoncez sans réserve n'est qu'un point dans l'immensité, qu'il ne se distingue que par le brillant de son extérieur et par le bruit qu'il fait en tournant continuellement sur lui-même et que le regret est infiniment plus estimable et plus digne des attentions d'un homme sensé.

Je me suis si fort étendue sur les griefs, quoique je n'en exprime qu'une partie, que peut-être n'aurez-vous pas la patience de me lire. N'importe, je me satisfais en vous disant ce que je pense, et vous êtes plus malade que je ne le veux croire, si le préjugé qui vous gouverne aujourd'hui vous empêche de m'en savoir gré. *Vous m'aimez*, dites-vous, *toujours bien cordialement*. Dites-moi aussi, je vous prie, quel est le sentiment qui vous a inspiré cette expression : ce n'est assurément pas celui de l'amour, jamais il ne l'a connu ; vous ne me permettez pas l'indifférence et vous me réduisez à la cordialité. O homme, serais-tu toujours le type des contradictions dans les sentiments et les désirs ?

Enfin voici les menaces : *Si je conserve mon indifférence, vous jurez de bien renfermer en vous-même l'amitié que vous avez pour moi, et de chercher à me la rendre invisible*. O mon cher ami, à quoi bon me menacer d'une chose à laquelle je suis tout accoutumée ? Ne vous souvient-il pas que je vous ai dit, il y a longtemps, que votre amour était semblable au mystère de la Trinité ? Malheureusement, je n'ai pas encore reçu la grâce qui donne une foi aveugle ; je suis très terrestre et je ne puis rien croire qu'après une pleine conviction ; c'est à vous-même à me la donner. Si vous m'aimez non pas cordialement, mais tendrement, vous réformerez ce qui me déplait dans votre conduite, et alors vous me trouverez telle que vous me désirez ; je suis, quant aux sentiments, la même que j'étais il y a huit ans.

LA FEMME AU JAPON

Naomi Tamura, après avoir passé quelques années en Amérique, revint au Japon et publia en 1893 le petit livre dont on lira plus loin la traduction. Cet ouvrage souleva les protestations de la presse et du public japonais et Tamura fut obligé de quitter sa place de pasteur.

Il est vrai que Tamura, l'esprit complètement américanisé, avait jugé les mœurs de son pays avec un certain parti pris. Pour lui, au Japon tous les mariages sont malheureux. Toutes les belles-mères sont odieuses, tous les maris sont des tyrans. J'ai passé quelques mois dans ce pays; j'ai vécu au milieu des Japonais; je n'ai pas observé cette infériorité complète de la femme. Le livre de Tamura est, quand on y réfléchit, tout à l'honneur de la Japonaise; on y voit que la femme au Japon sait aimer sans le laisser paraître, sait souffrir sans se plaindre, sait être douce quand elle pourrait être violente. Les Japonais paraissent ignorer ces vertus, mais ils savent parfois en comprendre la beauté comme le prouve cette poésie populaire. « Très tard l'homme revient chez lui, il voit son petit enfant endormi et sa femme qui l'attend; tout autour de lui, il sent s'élever un reproche, et au fond de lui-même, il demande pardon. »

C. LAURENT

Le Japon traverse une crise dangereuse. Le vieux Japon disparaît devant le jeune Japon qui se lève. On ne respecte plus l'opinion des vieillards, et les idées des jeunes gens n'ont

pas encore assez de poids. Le Bouddhisme, le Shintoïsme, le Confucianisme n'ont plus d'influence, et le Christianisme n'a pas encore pénétré dans les masses. Les mœurs anciennes et nouvelles se rencontrent sans se mêler. Les personnes d'un certain âge sont contentes de se marier selon les coutumes anciennes, les jeunes gens préfèrent se marier selon la coutume européenne, faisant eux-mêmes leur choix, librement, sans contrainte. La jeunesse, mécontente du mariage comme on le comprend au Japon, ne peut encore facilement se marier selon les idées nouvelles.

Voyez nos rues ! Voilà une maison moitié européenne, moitié japonaise. Regardez cet homme ! costume japonais, chapeau et souliers européens. Cette femme marche fièrement comme un homme, avec des souliers d'homme et un chapeau à l'envers. Tout nous montre la confusion résultant de l'ancien et du nouveau Japon et le danger que court notre vie morale pendant cette période de transition.

Peut-être en lisant ces pages, vous penserez que l'obéissance de la femme, pendant et après le mariage, le respect des jeunes gens pour leurs parents sont de nobles vertus ! Oui, mais la vertu japonaise est très pharisaïque, très extérieure. Au Japon, sur dix femmes, neuf obéissent à leurs maris non pas joyeusement, mais contre leur gré. Les étrangers pénètrent rarement dans l'intérieur japonais que je décris : c'est que mes compatriotes hésitent à leur montrer notre vie de famille. Je me suis efforcé de dire la vérité avec sincérité et courage.

***

Pourquoi nous marions-nous ? La réponse diffère selon les peuples, car elle dépend des opinions, des coutumes, des caractères, des religions, du degré de moralité et même du climat et du paysage. Les Américains répondront : « Nous nous marions par amour. L'amour mutuel est le principe fondamental de nos mariages, et les mariages d'argent ou d'intérêt sont chez nous des exceptions. » Pour eux, sans amour, le vrai mariage est impossible. Ils respectent l'union par amour et estiment que même l'avis d'un père ne peut l'emporter sur ce sentiment.

Le mariage d'amour, tel qu'il est compris en Amérique, n'existe pas au Japon. Il est des cas, pourtant, où le mari et la femme ont de l'affection l'un pour l'autre après le mariage; mais c'est une chance s'il en est ainsi. De jeunes mariés qui ne se disputent pas sont félicités pour ce bon accord. « Cela, dit-on, est très heureux, c'est une chance. »

Au Japon, on ne se marie point par amour; si nous apprenons qu'un homme n'a pas suivi cette règle, nous le regardons comme un être méprisable et manquant de moralité. Son père et sa mère auront honte de lui. L'opinion place très bas dans l'échelle morale l'amour pour la femme. Cette idée vient du Bouddhisme qui dit que la « femme est impure comme le bouc ». Cette fausse doctrine a eu sur nous une déplorable influence. Pour nous, l'amour et le fait brutal sont une seule et même chose. Pour les deux idées, le terme est le même. Le mot *horreru* (aimer) appliqué à une femme est toujours pris en mauvaise part. Il est déplorable que nous ne puissions faire de différence entre l'amour et la passion. Nous ne pouvons comprendre la douceur de l'amour conjugal; avec une telle lacune dans notre cœur et de telles idées, il est aisé de comprendre pourquoi l'amour est banni du mariage.

Nous regardons, d'autre part, le mariage comme une cérémonie importante, mais nullement sacrée. Quel est donc chez nous le principe sur lequel repose le mariage? Il faut, avant de l'expliquer, comprendre un élément de la pensée japonaise qui joue un grand rôle dans notre vie sociale : l'idée de la race. Pour nous, la vie d'un homme a moins d'importance que la vie d'une famille. Sous la féodalité, la plus terrible punition était l'extinction d'une famille existant depuis cent et même mille ans. Et de nos jours, tout Japonais instruit pense que l'arrêt de sa race est la plus terrible calamité qui puisse frapper un être humain.

Nous gardons notre sang aussi pur que possible. Chez vous, nous voyons des familles où sont mêlés trois ou quatre sangs différents. Ce fait, qui vous paraît naturel, est chez nous tout à fait anormal, car chez nous la famille n'est pas une affaire cosmopolite. Avant de contracter un mariage, nous examinons avec soin la généalogie de la future épouse; la jeune femme qui ne peut pas prouver son « sang bleu » a peu de chance

de devenir une femme « bien ». Les Israélites sont fiers de pouvoir remonter jusqu'à Abraham; de même nous sommes fiers d'avoir dans notre famille un ancêtre célèbre. Un homme peut être pauvre et pourtant orgueilleux de son sang. Appartenir à une bonne famille est un honneur plus grand que celui que peut nous procurer l'argent ou l'éducation, car la mort même ne peut détruire l'honneur donné par un sang noble. C'est pourquoi nous respectons en notre père le donateur qui nous a conservé et transmis l'honneur de toutes les générations passées. Le père a dans la famille le rôle d'un chef, il a tous les pouvoirs, il fait des lois, il est juge, il est roi.

Pour vous, un mari et une femme qui s'aiment vous font considérer la famille comme une institution sacrée. Pour nous, la famille est une institution indispensable, car un père doit transmettre et donner à un fils le nom qui ne doit pas périr. Cette situation du père est la plus belle qu'un homme puisse avoir au Japon ; c'est pourquoi nos jeunes gens ont tous l'ambition d'être pères. Il est facile, dès lors, de comprendre l'objet du mariage au Japon ; toutes les autres considérations sont subordonnées à celle-là.

Chez nous, le fils aîné doit se marier à dix-huit ans et suivre la carrière de son père ; si le père a été docteur, le fils sera docteur. On considère que le fils manque de respect à son père s'il ne suit pas la carrière paternelle. Il est clair que cette coutume fait du tort à notre pays, car on voit ainsi des milliers de personnes remplissant des emplois pour lesquels elles n'ont aucune disposition. Un homme choisit une carrière, non pas par vocation, mais parce que son père a suivi cette carrière avant lui.

Si le fils aîné est moralement ou physiquement incapable de se marier, le second succède au père. Le père qui n'a qu'une fille, lui trouvera un mari, et sa fille le prendra chez elle au lieu de suivre son mari chez lui. L'époux reçoit alors le nom de la famille de sa femme et tient la place d'un fils aîné. Nous appelons cette coutume *yoshi* (adoption). Les jeunes gens n'aiment guère être adoptés par une famille, même en épousant la plus jolie fille du monde, car ils ne peuvent pas exercer dans la maison l'autorité qu'ils auraient

chez eux. C'est le seul cas où une femme japonaise ait de l'autorité sur son mari.

Si une famille n'a pas d'enfant, elle doit adopter un fils et une fille, et le père les mariera afin de pouvoir leur transmettre ses biens.

Un père a le devoir de marier ses enfants. Pour lui, ses privilèges et ses droits lui sont venus de son père sans mérite de sa part, et il est de son devoir de les transmettre à son fils ou à un fils adopté. Aussi, il y a au Japon très peu de célibataires et de vieilles filles. Chez nous, si une jeune fille âgée de vingt ans n'est pas mariée, c'est une honte pour la famille ; car ou la fille est indigne de se marier, ou le père n'a pas fait son devoir. C'est pourquoi un père donnera toujours à sa fille un âge inférieur à vingt ans.

Les parents sont si désireux de marier leurs enfants qu'une grande partie de leur vie tend vers ce but. Les parents, il est vrai, marieront leur enfant sans souci de son bonheur et de sa prospérité future. J'ai connu des jeunes filles qui, mariées trois ou quatre fois, étaient retournées à la maison paternelle. Mais cela importe peu, car un père a rempli son devoir en les voyant mariées.

Les Japonais ne désespèrent jamais de se marier, quelque vieux ou pauvres qu'ils soient ; se marier au Japon est chose facile.

*
* *

En Amérique, pour se marier, il est indispensable de faire sa cour ; la cour est devenue une science. S'il ignore cette science, un jeune homme a peu de chance de se marier. Les jeunes Américains ont parmi les jeunes filles de nombreuses camarades. Ils se rencontrent librement, soit en visite, soit dans la rue. Les parents autorisent cette amitié, n'y voyant rien de mal. Nos jeunes gens n'ont point ces privilèges ni cette liberté. Une muraille semblable à la muraille de Chine sépare chez nous les jeunes gens des jeunes filles. Jusqu'à l'âge de six ans, ils jouent ensemble, mais même alors il y a une grande différence entre vos enfants et les nôtres. Chez nous, les garçons sont toujours les chefs. En Amérique, il m'est arrivé souvent de voir une petite fille, jouant avec des gar-

çons, donner des ordres comme une reine : « Jean, tirez mon traîneau ! Charles, apportez-moi mon fouet ! »

Chez nous, les mères s'attachent à apprendre à leurs filles qu'elles sont inférieures aux garçons. Le garçon appelle sa sœur par son nom, mais elle, ne pouvant employer cette appelation familière pour son frère, doit dire *ani san* (monsieur mon frère). S'ils mangent ensemble, le frère prend la place d'honneur. Mais ordinairement les fils mangent avec leur père, servis par la mère et les filles. Aussi la femme chez nous a, dès son enfance, le sentiment de son infériorité. A l'âge de dix ans, les filles ne peuvent plus jouer avec leurs frères ; ce n'est pas précisément une défense, car dès cet âge les enfants se séparent d'eux-mêmes ; dès ce moment, le mur de séparation existe.

Confucius est responsable de cette coutume. Il enseigne qu'un garçon de sept ans ne doit pas habiter la même chambre que les filles. Il est difficile de comprendre pourquoi un sage comme lui a établi cette règle. Peut-être la Chine de son temps était-elle corrompue par la réunion des garçons et des filles; la règle a subsisté depuis, alors même que le besoin ne s'en faisait plus sentir. Cette coutume, chez nous, fait du tort à la femme; la simple appellation de *femme* est considérée comme déshonorante; nous appliquons cette épithète de *femme* à un homme bête et stupide. La femme ne s'occupe pas des affaires politiques ; on ne la juge même pas digne d'avoir de l'influence dans sa propre maison. Avec de telles idées, on comprend pourquoi les enfants vivent séparés et pourquoi l'amitié entre jeunes gens et jeunes filles ne peut exister. Vos jeunes gens peuvent se voir, s'écrire ; aussi se connaissent-ils avant toute proposition ou promesse de mariage. Nos parents n'ont pas cette confiance en leurs enfants et ne sauraient leur accorder une telle liberté. A Tokio, si je rends visite à une jeune fille, ses parents nous surveillent avec une vigilance policière; je ne puis donc rien lui dire. Je voudrais lui écrire ! Mais où ? Son père lit ses lettres. Je dois abandonner la partie : la cour ne saurait avoir de place dans notre vie sociale.

Supposons que nous puissions rencontrer seule une jeune fille, cette rencontre n'aurait rien d'agréable ; le jeune

homme serait seul à parler, car on apprend aux femmes à être silencieuses devant les hommes. Les femmes ont la réputation d'aimer à parler. Les Chinois, pour exprimer le mot bruyant, répètent trois fois le signe « femme ». Trois femmes ensemble feront en effet du bruit. Mais en face de l'homme, la Japonaise devient timide et muette ; cette timidité est-elle bien sincère ?

Il ne faudrait pas croire pour cela que les femmes japonaises soient bêtes, mais elles sont peu habituées à la vie de société. Donnez-leur l'éducation de vos jeunes filles, et nos petites aux joues jaunes auront autant d'attraits et de charmes que leurs sœurs aux joues roses.

***

Pour notre mariage, il est un acteur indispensable : l'intermédiaire ; en fait, on ne pourrait se marier si son habileté n'était pas là pour arranger les affaires. Le mot « intermédiaire » ne rend pas exactement le sens de notre mot *nakodo*. Vous attachez un mauvais sens à ce mot *intermédiaire*, et dans vos affaires de mariage l'immixtion d'un faiseur de mariage est mal vue. Chez nous, *nakodo* est plutôt un titre honorable. Le rôle exige certaines qualités et entraîne avec lui de grandes responsabilités.

L'intermédiaire joue un rôle officiel : il tient lieu au fiancé d'ami, de père, de témoin, d'avocat. Quand un père japonais veut trouver un mari pour sa fille, il ne met pas une annonce dans les journaux, mais fait part de son désir à ses amis. Très vite, un ami trouvera quelqu'un dont le fils peut être un parti ; il fait une enquête sur l'âge, la position sociale du jeune homme. Si tout lui paraît bien, il demande la permission d'agir comme intermédiaire. Jusqu'ici il n'avait agi que comme ami ; à présent son rôle devient officiel et il doit tenir compte de sa propre situation avant d'accepter. Il ne peut assumer le rôle d'intermédiaire s'il n'est pas du même rang social que les deux parties. S'il n'est pas du même rang, il cherchera quelqu'un ayant la situation requise. Il faut que ce soit une personne mariée.

Une fois ce rôle d'intermédiaire accepté, il devient le

téléphone reliant les deux fiancés; sans cesse il est en route, portant des lettres et des réponses, réglant les mille petits détails qui précèdent le mariage. Il faut beaucoup de temps et d'intelligence pour remplir tous ces devoirs; le rôle est difficile.

Ordinairement les pères, avant de se décider définitivement, donnent aux jeunes gens l'occasion de se voir. Alors l'intermédiaire prépare un *miyai* (voir à chacun, rencontre). Mais il y a des centaines de cas où les parents s'arrangent sans consulter les jeunes gens. Dans ce cas, il faut plaindre le jeune homme, car il n'aura pas l'occasion de voir sa future femme. Est-elle jolie ou non? il n'en sait rien; seul l'intermédiaire lui donne quelques détails. Est-elle grasse ou maigre, distinguée ou commune, petite ou grande, spirituelle ou bête? Mystère. Il attend avec impatience le jour du mariage pour connaître la vérité ou la fausseté de ses rêves. Même quand les parents autorisent un *miyai*, il est impossible aux jeunes gens de se connaître. Il y a trois manières d'organiser un *miyai*.

L'intermédiaire conduit le jeune homme au domicile de la jeune fille pour rendre visite au père de celle-ci. Quand un Japonais rend une visite, la servante vient à sa rencontre jusqu'à la porte et conduit le visiteur au salon, qui est situé à une certaine distance de l'entrée. L'hôte s'assied sur les *tatamis* (nattes) en attendant l'arrivée du maître de la maison. La servante a soin de lui; si c'est en hiver, elle lui apportera un *hibachi* (sorte de réchaud); si c'est l'été, elle placera devant lui un nécessaire de fumeur. Elle lui apportera aussi du thé avec des gâteaux. Après tous ces préparatifs, apparaît le maître de la maison qui s'incline, salue poliment et fait connaissance avec ses hôtes. S'il désire une autre tasse de thé, l'hôte appelle la servante qui se trouve dans une salle voisine.

Quand l'intermédiaire a organisé un *miyai* et que le jeune homme rend visite avec lui au père de la jeune fille, la seconde tasse de thé est servie par la fille qui remplace la servante. C'est le seul moment où le jeune homme pourra voir sa future femme. C'est un moment critique et gênant, Le père et l'intermédiaire essayent de soutenir la conversation;

mais l'attention de leur auditeur est ailleurs, et il regarde la jeune fille, apparaissant, timide, par la cloison ouverte. Au courant de l'étiquette japonaise, elle avance doucement, tenant la tasse de thé, elle vient devant le jeune homme, lui présente la tasse, s'incline, le salue et se retire dans la pièce voisine. Elle n'a pas dit un mot, n'est pas restée plus de trois minutes, et après cette courte apparition le jeune homme doit décider si oui ou non il l'épousera.

La jeune fille aussi est à plaindre, car elle ne connaît rien de son futur mari. Mais on remédie à cet inconvénient en ne lui donnant pas voix au chapitre; son père décide; elle n'a qu'à obéir. Le futur époux a peu de temps pour examiner celle qui doit être sa femme. Au Japon, pour être jolie, une femme doit être fine, avoir une figure allongée, la peau blanche, le nez long, les sourcils épais, les yeux en amande, les dents blanches, les lèvres petites et rouges, les joues roses. Un coup d'œil nous suffit pour juger de la beauté d'une femme.

On appelle *rencontre du pont* la deuxième manière d'organiser un *miyai*. L'intermédiaire fait en sorte que les jeunes gens se rencontrent sur un certain pont. Il accompagne le jeune homme, la jeune fille est accompagnée par sa mère ou une servante. Dans ce cas, les deux jeunes gens se voient un peu plus longtemps, mais ils ne se parlent pas.

Le troisième genre de *miyai* est plus agréable; la rencontre se fait au théâtre. L'intermédiaire emmène le jeune homme avec lui et ils occupent la même loge que la jeune fille et sa famille. Au Japon, on passe la journée au théâtre, on y mange, on y boit; cela permet aux jeunes gens d'être longtemps ensemble. Mais ce n'est pas encore l'idéal, car les parents sont là.

Quand après un de ces *miyai* les jeunes gens se sont rencontrés et se sont plu, alors l'intermédiaire cherche à obtenir le consentement des parents.

Les deux partis étant d'accord, les parents consentants, il reste une difficulté : l'opinion des amis. Les Japonais attachent beaucoup d'importance à cette opinion. En province, les parents, pour que le mariage ait lieu, doivent signer un accord afin d'éviter les troubles futurs. Si les deux familles habitent

loin l'une de l'autre, on obtient le consentement par lettre. Toute cette besogne incombe à l'intermédiaire.

Au Japon, le prêtre ne joue aucun rôle dans la cérémonie du mariage, car notre religion ne reconnaît pas de caractère religieux à cette cérémonie; l'État s'abstient aussi d'intervenir. L'intermédiaire joue le rôle de maire et de prêtre; j'expliquerai son rôle quand je parlerai de la cérémonie elle-même.

Quand le mariage est célébré, le rôle de l'intermédiaire n'est pas terminé. On le regarde comme un second père, on lui demande conseil sur tout ce qui regarde les rapports conjugaux. S'il survient quelque différend entre le mari et la femme, c'est l'intermédiaire qui sera juge. Quelle que soit la légèreté du différend, les époux s'adresseront à lui; mais neuf fois sur dix, il donnera raison au mari. Si la jeune femme ne s'entend pas avec sa belle-mère, l'intermédiaire sera juge; mais il favorisera plutôt celle-ci. La jeune femme devra alors demander pardon à son mari ou à sa belle-mère.

Quelquefois la jeune épouse quitte la maison; le mari envoie alors chercher l'intermédiaire pour lui conter ses ennuis. Celui-ci va retrouver la petite rebelle dans la maison de son père, et lui demande les raisons de sa fuite. Quelquefois la jeune femme abandonne deux ou trois fois le domicile de son mari avant de se décider à y rester. Si rien ne peut la décider à revenir ou si l'époux ne veut point la reprendre, l'intermédiaire joue le rôle d'avoué et arrange les détails du divorce. Il doit veiller à ce que le mari rende au père tous les présents que sa femme avait apportés en dot.

Comme on le voit, l'intermédiaire a un rôle difficile et sa situation n'a rien d'enviable, mais dans l'état actuel de nos mœurs son rôle est nécessaire; sans lui, nous ne pourrions nous marier.

*
* *

Quand les parents sont d'accord, on échange l'*uino* (*ui*, lien, *no*, accepter). L'*uino* est un gage de consentement; c'est ordinairement du vin, du poisson séché et de la soie. On fixe alors le jour du mariage. Les Japonais superstitieux choisissent avec soin un jour favorable. Chez nous on ne se marie pas le 16 janvier, le 20 février, le 4 mars, le 18 avril, le

6 mai, le 7 juin, le 10 juillet, le 11 août, le 9 septembre, le 3 octobre, le 25 novembre, le 30 décembre; on ne se marie pas non plus le jour anniversaire de la mort d'un grand-père ou d'une grand'mère.

Quand le jour choisi est arrivé, la fiancée envoie d'abord chez son futur mari tous les objets qu'elle possède. Elle emportera de nombreuses robes, quelques meubles; quelquefois il faut plus de dix personnes pour porter tous ces objets. Elle emportera aussi une certaine somme d'argent, variant selon sa position. Le trousseau japonais revient très cher; un de nos proverbes dit : « Si un homme a trois filles, il a beau être riche : en les mariant il deviendra pauvre ». C'est une des raisons pour lesquelles on apprécie peu chez nous la naissance d'une fille. Dans certaines provinces, quand les filles deviennent trop nombreuses, le père à chaque nouvel enfant plantera un *kiri* (paulownia du Japon), chaque arbre étant destiné à subvenir aux frais de leur mariage quand elles auront dix-huit ans. Quelquefois le père, à la naissance de chaque fille, met de côté une certaine somme d'argent pour le jour de son mariage.

Quelquefois avant le mariage, on expose dans une chambre le trousseau de la jeune mariée: les parents et les amis peuvent venir admirer.

Une fois devenue femme, la Japonaise changera la forme de sa coiffure et de son costume. Le *maruwage* est la coiffure de la femme mariée; cette coiffure donne plus de dignité. Chez nous, la femme ne peut se coiffer elle-même, elle a besoin d'une coiffeuse qu'elle paye de trois à dix sens[1], mais elle conserve sa coiffure pendant trois ou quatre jours. C'est pourquoi la Japonaise ne dort pas sur un oreiller dont la mollesse dérangerait un peu l'ordre de ses cheveux.

Les femmes considèrent leur tête comme la partie de leur corps la plus digne de soins; aussi dépensent-elles beaucoup d'argent pour orner leur coiffure. Elles ne portent ni chapeaux, ni boucles d'oreilles : elles se placent des bijoux dans les cheveux; ce sont les *kanzachi* (sorte d'épingle à cheveux), les *kogai* (ornements en écaille que les femmes placent dans

1. Le sen correspond à peu près au sou français.

leurs cheveux, les *kushi* (peigne); ces peignes et ces épingles sont en or, en argent, en corail, en écaille. Tous ces ornements aident à faire de la tête d'une femme japonaise la plus jolie chose que l'on puisse voir.

La jeune fille quitte sa robe d'enfant pour un *kimono* plus digne et de couleurs plus discrètes. Chez vous, j'ai souvent vu des femmes de quarante et même de cinquante ans habillées de couleurs claires comme des petites filles de dix ans. Une Japonaise qui oserait porter de telles couleurs serait considérée comme folle.

Nos jolies robes sont en soie, les costumes de tous les jours en coton; la femme ne porte pas de laine. Le costume d'une femme japonaise est plus naturel et moins artificiel que les robes européennes. Nos femmes ne portent pas de corsets et ne transforment pas leurs formes naturelles par des coussins ouatés, placés çà et là.

Leur costume est fait d'une seule pièce; c'est une longue robe serrée par une large et lourde ceinture; il n'y a pas de séparation entre le corsage et la jupe. Ce n'est pas un costume commode pour la vie active, mais il est simple et gracieux. En Amérique, le costume d'une femme comprend trente pièces différentes; que d'épingles pour tant d'objets! Je me suis toujours demandé comment une Américaine peut être tranquille avec toutes ces épingles qui font d'elle une véritable pelote.

Après son mariage, la femme doit se raser les sourcils. Autrefois, elle allait même jusqu'à se laquer les dents en noir. On donne de cette coutume deux explications opposées; les uns prétendent qu'une femme aux dents noires est plus séduisante; pour d'autres, au contraire, en agissant ainsi la femme veut prouver à son mari qu'elle ne changera pas, elle détruit sa beauté afin qu'aucun autre homme ne puisse s'attacher à elle. Il est difficile d'expliquer une telle coutume pourtant; autrefois, les hommes eux-mêmes se noircissaient les dents, ce qui prouve que cela devait être considéré comme assez élégant. Au Japon, on voit tout de suite si une femme est mariée ou non. C'est une assez bonne chose : je ne recommande pas pourtant aux Européennes les sourcils rasés et les dents noircies.

Si l'existence de la jeune fille change, ses pensées aussi se

transforment. Sa mère lui fait les treize recommandations suivantes :

1° Quand vous serez mariée, légalement vous n'êtes plus ma fille; aussi vous devez obéir à votre beau-père et à votre belle-mère comme vous avez obéi à votre père et à votre mère.

2° Quand vous serez mariée, votre mari sera votre seul maître. Soyez humble et polie. L'obéissance stricte à son mari est pour la femme une noble vertu.

3° Soyez toujours aimable envers votre belle-mère et votre belle-sœur.

4° Ne soyez pas jalouse, car la jalousie n'est pas le moyen de gagner l'affection de votre mari.

5° Même si les torts sont du côté de votre mari, ne vous mettez pas en colère, soyez patiente, et quand il sera calme, alors parlez-lui.

6° Ne parlez pas trop; ne dites pas du mal de votre prochain; ne mentez jamais.

7° Levez-vous tôt, couchez-vous tard, et ne sommeillez pas dans l'après-midi. Buvez peu de vin et, avant cinquante ans, ne vous mêlez pas aux foules.

8° Ne demandez pas à un diseur de bonne aventure de vous prédire l'avenir.

9° Soyez bonne ménagère, soyez économe.

10° Bien que jeune mariée, ne vous mêlez pas aux jeunes gens.

11° Ne portez pas de toilettes claires, soyez toujours bien tenue.

12° Ne soyez pas orgueilleuse de la fortune et de la situation de votre père. Ne vous en vantez pas devant le père, la mère, les frères et sœurs de votre mari.

13° Ayez toujours soin de bien traiter les serviteurs.

Après avoir écouté tous ces conseils, la jeune fille promet à sa mère de faire tout son possible pour les mettre en pratique. Les préparatifs du mariage sont terminés; elle attend le jour de la cérémonie.

***

La cérémonie du mariage, selon les provinces, ne diffère que très peu. Elle n'a jamais lieu le matin; se marier au

moment du déjeuner nous paraît une coutume étrange; chez nous, la cérémonie a ordinairement lieu le soir. Ce sera pour le jeune couple un jour très occupé.

La jeune femme s'adoucira le visage en se le polissant avec du son de riz, puis elle s'enduira la figure d'*oshiroi* (poudre blanche), elle se rougira les lèvres avec du *beni*[1]; les femmes japonaises sont des peintres habiles. Enfin, on la coiffera avec soin. Le costume de la mariée, ordinairement blanc, se compose de trois ou quatre *kimonos* superposés, dont les manches sont plus longues que de coutume. Un voile épais, fait de bourre de soie, lui couvre la tête. Ce costume la rend jolie et séduisante. Le fiancé porte un *kamishimo*; c'est un costume particulier, fait de couleurs diverses et différant selon le rang du marié.

La cérémonie aura toujours lieu dans la maison du fiancé. On décore pour la circonstance la pièce principale, mais cette décoration est très simple : on change les *tatamis* et le papier des cloisons, on place dans le *tokonoma*[2] des branches de sapin, de bambou et de prunier en fleurs, car ces plantes portent bonheur. Dans le fond du *tokonoma*, on accroche des *kakémonos* de circonstance. Dans le milieu de la pièce, on dispose une petite table en bois blanc, sur laquelle se trouve un pin artificiel, et à chaque extrémité, on assied des poupées à l'aspect âgé et habillées selon l'ancienne mode.

Avant la cérémonie, le fiancé envoie quelques personnes au domicile de la fiancée pour lui souhaiter la bienvenue. Quand tout est prêt, on allume un petit feu à l'entrée de la maison de la jeune femme et on l'emmène vers sa nouvelle demeure, soit en *kago*[3], soit en *norimono*[4]. Comme pour un enterrement, le *kago* est porté par deux personnes; les parents et quelques amis l'accompagnent; des serviteurs emportent des présents destinés aux parents du fiancé, et tout ce monde porte des lanternes brillantes avec le *mon*[5] de la famille de la jeune femme.

1. Matière colorante rouge tirée du safran.
2. Sorte d'enfoncement pratiqué dans la muraille.
3. Sorte de chaise à porteurs.
4. Autre sorte de chaise à porteurs.
5. Armoiries dessinées sur les habits.

Pour ce jour heureux, la fiancée est habillée de blanc; ce voyage en *kago* ressemble un peu à un enterrement. Pour les uns, le feu et le *kimono* blanc symbolisent la pureté; pour les autres, ces coutumes, rappelant celles d'un enterrement, sont logiques, car la jeune fille, se dirigeant vers sa future demeure, est morte pour ses parents. Quand le mariage a lieu dans une ville, tous les habitants des maisons voisines accrochent des lanternes à leurs portes en signe de réjouissance.

Aussitôt arrivée, on conduit la fiancée dans une chambre spéciale, et là, aidée par les servantes, elle s'habille en attendant l'heure de la cérémonie. Quand l'heure est venue, elle pénètre dans la pièce où le mariage doit avoir lieu; son fiancé l'attend assis devant le *tokonoma*; elle s'approche, s'assied près de lui; l'intermédiaire prend place devant eux. Aux côtés de la fiancée, se tiennent deux femmes mariées ou deux petites filles.

Quand tout le monde est posément et dignement assis, dans la pièce voisine, une ou deux voix chantent des *uta* (chansons japonaises) sans accompagnement, et ces chants durent pendant toute la cérémonie. On apporte alors, sur une table en bois blanc, trois petites coupes rentrant l'une dans l'autre. On place la table devant la fiancée, et l'une des deux dames, ou l'une des petites filles, remplit les coupes de *saké*; on tend la plus petite à la fiancée, qui boit trois légères gorgées, et ensuite au fiancé, qui fait de même; on leur passe de la même manière la deuxième et la troisième coupe. La cérémonie est alors terminée; l'intermédiaire annonce aux parents et aux amis que le mariage est une chose faite.

Les deux époux se retirent, et la mariée va changer de costume; pendant ce temps, le repas des noces se prépare dans la salle où a eu lieu le mariage. Quand la mariée est prête, elle revient avec son mari dans la salle du festin; à ce moment, elle ne porte plus de voile sur la tête. Tous les assistants s'inclinent, félicitent les jeunes gens et échangent avec eux des coupes de *saké*. Pendant le festin, la mariée, si elle est riche, ira changer trois ou quatre fois de toilette.

La fête dure quelquefois jusqu'à deux heures du matin. Quand tout le monde est parti, la femme de l'intermédiaire

conduit les époux dans leur chambre; ils se couchent et, une fois couchés, échangent encore une coupe de *saké* en présence de la femme de l'intermédiaire. La cérémonie est alors terminée.

La femme, en se mariant, change de nom, et le gouvernement enregistre le nouveau nom.

*
* *

Pour un Américain, la lune de miel est le premier mois après le mariage, alors que tout est tendresse et plaisir. Au Japon, nous ignorons ce temps heureux : chez nous, ce premier mois n'est pas précisément gai pour la jeune épouse.

La jeune femme doit se lever tôt, de grand matin, alors même qu'elle s'est couchée tard; puis elle doit voir ses beaux-parents, pour leur demander comment ils ont passé la nuit. La jeune femme, pendant les premiers jours de son mariage, parle peu à son mari; elle répond seulement « oui » ou « non » aux questions que ce dernier lui pose. Vers le cinquième jour, elle fait un peu de couture pour montrer son habileté à sa belle-mère. Une semaine après son mariage, elle retourne chez ses parents passer trois ou quatre jours. Pendant ce séjour, son mari vient la voir et apporte des présents pour toute la maison, depuis les parents jusqu'aux domestiques; ce jour-là, le père donnera une fête en l'honneur de son gendre.

Il arrive quelquefois que la jeune femme ne veut plus retourner chez son mari; ce cas, je dois l'avouer, est assez rare. Voilà, chez nous, comment se passe la lune de miel.

*
* *

Les jeunes gens une fois mariés ne vont pas habiter chez eux; ils habitent dans la maison des parents du mari. Ordinairement, quand le père dépasse cinquante ans, il devient *inkio*, c'est-à-dire qu'il se retire de la vie active et transmet à son fils la propriété de ses biens. A partir de ce moment, le fils devient seul maître dans la maison, mais il donne à ses parents tout ce dont ils ont besoin pour leur entretien et leurs plaisirs.

Les Japonais sont donc obligés de subvenir aux besoins de leurs parents devenus vieux. C'est à contre-cœur souvent que les fils subviennent aux besoins de leurs pères; mais ils ne peuvent agir autrement, car c'est chez nous un devoir solennel. De nombreux étrangers, trompés par cet amour filial tout extérieur, le portent aux nues; je suis sûr qu'ils changeraient d'avis s'ils pénétraient plus avant dans notre vie domestique. Est-il juste de nourrir et d'entretenir son père, sans s'inquiéter s'il peut ou ne peut plus travailler, mais simplement parce qu'il a dépassé cinquante ans? Est-il raisonnable de se retirer de la vie active parce que l'on a dépassé la cinquantaine? Le devoir, c'est de travailler pour son père quand ce dernier devient vieux et impotent; nous accomplissons alors ce devoir joyeusement et de bon cœur.

Cette vie en commun avec les parents rend bien peu intimes les intérieurs japonais; car il est bien difficile d'éviter les froissements entre parents et enfants; la belle-mère est toute portée à être peu satisfaite de sa jeune et inexpérimentée belle-fille.

Au Japon, la belle-mère est ordinairement peu tendre pour sa bru. Elle surveille sa conduite journalière et lui apprend comme à un enfant la manière de manger, de tenir ses baguettes, de saluer. Il est plus difficile pour une femme japonaise de plaire à sa belle-mère qu'à son mari. Elle ne mène pas une vie oisive; levée la première, elle est couchée la dernière; elle travaille pendant toute la journée, surveille la cuisine, ouvre les volets le matin, les ferme le soir; elle plie les matelas, nettoie la chambre et fait de la couture pendant une grande partie de l'après-midi. Quand son mari sort ou rentre, elle prépare et range ses habits; à table, elle s'occupe de lui et s'efforce de lui rendre la maison agréable.

Quand il y a du monde en visite, elle prépare le thé que portera une servante. Les Japonais font rarement de courtes visites; elles durent trois ou quatre heures, et lorsque l'on a commencé à boire du *saké*, les heures ne comptent plus; on reste jusqu'à minuit. Le Japonais ne connaît ni la valeur du temps, ni la régularité dans les repas. Il mange sans grand appétit au moment du déjeuner, mais il mangera des gâteaux et boira du thé à n'importe quel moment de la journée.

Chaque maison japonaise possède un *butsudan*, autel où l'on place les idoles de la famille et des tablettes sur lesquelles sont écrits les noms des ancêtres. Un Japonais, même pauvre, dépense beaucoup pour acheter un *butsudan* dans une armoire dorée. Tous les matins et tous les soirs, on prie devant le *butsudan* ; tout autour, on place des fleurs, du riz, du thé et des bâtons d'encens. On entretient avec soin les tombes des ancêtres ; le jour anniversaire de la mort et le 16 juillet, on nettoie les tombes et l'on y porte des fleurs et de l'eau propre, car le Japonais est persuadé que le 16 juillet tous les ancêtres font une visite à leurs tombes. On observe rigoureusement le 1er, le 2e, le 5e, et le 10e anniversaire de la mort; on invite pour ce jour-là tous les amis, et des prêtres bouddhiques viennent officier ; quelques Japonais organisent tous les ans cette cérémonie religieuse. La femme doit assister à toutes ces cérémonies et doit montrer en toute occasion le plus grand respect pour la mémoire des ancêtres de son mari.

Nous ne célébrons pas les anniversaires de mariage, et les noces d'or et d'argent nous sont inconnues. Nombre de Japonais ne pourraient célébrer de telles noces, car changer de femme plusieurs fois n'est pas une chose rare au Japon ; plus d'un Japonais en est à sa quatrième femme, les trois autres étant vivantes encore. Chez nous, le mari peut faire librement tout ce qu'il désire ; il peut rester absent de chez lui pendant un mois ou deux ; il peut avoir une concubine. Une femme japonaise permet à son mari de faire tout ce qu'il veut et, alors même que son cœur sera rempli de tristesse, elle devra paraître aimable et gaie.

Les Européens admirent chez les femmes japonaises ce dévouement pour leurs maris. Dès l'enfance, la femme est élevée dans cette idée que, pour une femme, obéir aux ordres de son mari est une noble vertu ; une femme qui se vend pour son mari accomplit une bonne action, car si l'action ne l'est pas en elle-même, l'intention rend ce sacrifice moral. La moralité telle que la comprend l'Européen n'est pas courante au Japon ; le gouvernement permet le concubinage ; pourtant un père ne permettra pas à une *geisha* de pénétrer dans sa maison ; les *geishas*, comme on le voit, sont mal considérées, et pourtant plus d'un grand personnage a épousé une danseuse.

Tant que la classe des *geishas* existera au Japon, la situation de la femme mariée ne s'améliorera pas. Un homme se sent attiré par une *geisha* ; si la femme se plaint, le divorce en résultera. Il y a au Japon sept causes de divorce :

1. Désobéissance à son beau-père ou à sa belle-mère.
2. Absence d'enfants.
3. Adultère.
4. Jalousie.
5. Antipathie physique.
6. Trop bavarde.
7. Voleuse.

Mais un mari a-t-il assez de sa femme, cette cause suffit et aucun tribunal n'a à se prononcer sur cette question ; le divorce dépend uniquement de la volonté du mari. Quand un homme veut divorcer, il appelle l'intermédiaire et lui expose son cas ; il le prie de communiquer la chose aux parents de sa femme, puis il la renvoie chez ses parents. Un différend entre belle-mère et belle-fille est souvent une cause de divorce ; il arrive pourtant que la belle-mère prenne parti pour sa belle-fille contre son fils.

Quand une femme devient veuve, il est honorable pour elle de ne pas se remarier ; mais en général elle épouse un deuxième mari, car une femme japonaise peut difficilement vivre seule.

***

Dans la famille, la question importante, c'est l'enfant ; aussi la Japonaise désire-t-elle vivement devenir mère. Quand enfin elle a eu un enfant, elle offre à son dieu une certaine somme d'argent ou un autre présent. J'ai dit que le mariage a pour but de perpétuer la race ; aussi la naissance d'un garçon cause-t-elle une grande joie. Dès que la jeune femme est devenue mère, sa position change ; son mari et sa belle-mère la traiteront avec plus de bienveillance, et même si elle est détestée par tous les deux, ils ne désireront plus le divorce à cause de l'enfant.

Quand l'enfant est né, nous annonçons la nouvelle à nos parents, à nos amis ; quelquefois nous leur envoyons une carte pour leur faire part de l'heureux événement. Dès qu'ils

apprennent la nouvelle, ils accourent féliciter les parents en apportant un cadeau pour le bébé, ou bien ils envoient un présent avec une lettre de félicitation. Tous ceux qui viennent voient le nouveau-né et la mère ; c'est une coutume dangereuse, car la malade, qui devrait alors reposer, est dérangée sans cesse ; elle doit, de plus, parler, répondre aux salutations ; que de femmes sont mortes à la suite de ces fatigues ! A cette occasion, les présents sont ordinairement des œufs, du *katsuoboshi* (sorte de poisson séché) et des jouets. Au bout du septième jour, on donne un nom à l'enfant. Une ancienne coutume veut que l'on donne d'abord au bébé un nom enfantin, qu'il échangera pour un nom plus sérieux quand il sera plus âgé ; et il en changera encore une fois quand il sera devenu tout à fait un homme. Tout petit, je m'appelais Tozaburo ; à dix ans, j'ai pris le nom de Saburo, et à quinze ans celui de Naomi. Je connaissais un homme qui, pendant sa vie, changea sept fois de nom. Mais, de nos jours, le gouvernement a interdit de tels changements.

En dehors du nom de famille, nous n'avons qu'un petit nom, formé d'une manière curieuse. On appellera souvent un garçon Ichiro, Niro, Saburo, Shiro, Goro. A la naissance du premier garçon, on l'appelle Ichiro, ce qui veut dire le premier. Niro veut dire le deuxième, et ainsi de suite. Les noms de filles sont très jolis : Neige, Fleur, Chrysanthème, Prune, Bambou, Gloire, Vertu.

Quand l'enfant a huit jours, on lui rase les cheveux ; cette coutume aurait peu de raison d'être en Amérique, où les enfants naissent presque sans cheveux ; mais, au Japon, les bébés viennent au monde avec des cheveux noirs et épais ; on laisse leur chevelure aux petites filles ; on la noue avec un objet de soie rouge appelé *kansashi*. Lorsque nous parlons d'âge, nous sommes très généreux : en Amérique, il est grossier de demander l'âge d'une jeune femme ; elle ne répondrait pas à une telle question. Chez nous, cette demande n'est pas considérée comme impolie ; la réponse, cependant, n'est pas toujours vraie. L'enfant a un an à sa naissance, alors même qu'il serait né le 31 décembre ; en comptant de la sorte, il a trois ans au commencement de la troisième année ; nous vieillissons donc un peu plus vite que vous.

• Quand l'enfant a trente jours, nous le vouons aux dieux du temple shinto du district où il est né. Cette cérémonie ressemble un peu au baptême; nous l'appelons *miyaimairi*. Pour ce jour, on habille l'enfant avec de beaux habits de soie, et trois ou quatre dames joliment habillées l'accompagnent. L'une d'elles tient le bébé dans ses bras; les autres portent les jouets dont on a fait cadeau à l'enfant. Quand la cérémonie du *miyaimairi* est terminée, on fait porter du *kowameshi*[1] chez ceux qui ont envoyé des cadeaux.

L'enfant grandit, protégé et soigné par sa mère, car au Japon le père s'occupe très peu des enfants. On est étonné en lisant cette appréciation de sir Edwin Arnold : « Les enfants japonais ne crient pas, on ne les gronde jamais. » Je dois avouer que sir Edwin se trompe, car nos bébés crient autant que leurs frères européens. Il est vrai que les parents japonais obéissent à leurs bébés, car nous ne pouvons résister à leurs cris. Les personnes âgées sont persuadées que les cris rendent les enfants malades; ceux-ci savent tirer parti de cette idée.

Chez nous, les mères ont peu d'autorité; quand elles ne peuvent venir à bout de leurs enfants, elles commandent au nom du père. Ce qui nous étonne, c'est de voir une Américaine sortir sans ses enfants; une mère, chez nous, ne sort jamais sans eux : elle les emmène partout où elle va, même au théâtre, et l'enfant ne s'endort qu'avec sa mère. Ils aiment le plein air : aussi nous les voyons souvent dehors, attachés sur le dos de leur sœur ou de leur frère; c'est, pour un bébé, une place confortable et chaude. Quand l'enfant a six ou sept mois, il commence à manger des gâteaux et du riz. Quand il a un an et demi, il mange comme une grande personne.

La fête des garçons a lieu le 3 mai, et la fête des filles le 3 mars. Le mois de janvier est pour les petits un mois de fêtes; c'est en voyant chez nous les enfants si choyés que les étrangers ont appelé notre pays « le paradis des enfants ».

On donne aux filles le goût de la couture et de la musique; ne pas savoir coudre est une honte pour une Japo-

1. Riz cuit avec des haricots rouges.

naise. Pour la musique, elle apprendra le *koto*[1] ou le *shâmisen*[2], selon son rang; arranger des fleurs, préparer et servir le thé tiennent une grande place dans l'éducation des jeunes filles.

Ordinairement, la femme ne possède rien; quand le mari meurt, les biens ne vont pas à la femme, mais au fils aîné; quand ce dernier est trop jeune, des amis s'occupent de gérer sa fortune, et la mère n'a pas le droit d'en disposer.

Quand une femme ayant des enfants divorce, le père seul en a la garde, car chez nous les enfants appartiennent au père et non à la mère; bien souvent, chez nous, une femme, malgré les mauvais traitements de son mari, ne divorce pas, par amour pour ses enfants.

Nous ne comprenons pas clairement ce qu'est l'amour filial; nous ne disons pas *aimer* son père et sa mère, mais les *honorer* et les *respecter*; pour nous, l'obéissance est la principale vertu domestique; l'enfant doit obéir à son père; pour une femme, il y a trois sortes d'obéissance : jeune, elle doit obéir à son père; mariée, elle doit obéir à son mari; veuve, elle doit obéir à son fils aîné.

Une femme n'est vraiment libre que dans sa vieillesse. Nous l'appelons alors *go inkio sama*[3]; tout le monde la traite avec respect, son fils lui donne une chambre et quelquefois même une maison séparée; elle aura tout ce qu'elle voudra et pourra aller tous les jours au temple bouddhique ou au théâtre. Au temple, la plupart des fidèles que vous rencontrez sont âgés, car chez nous la religion est considérée comme une distraction à l'usage des vieillards. Une idée prédominante chez nous, c'est le respect de la vieillesse. Il nous paraît juste qu'une femme, après avoir traversé tous les ennuis du mariage, soit traitée sur ses vieux jours avec attention et respect par son fils. Aussi la femme japonaise ne désire-t-elle qu'une chose : vieillir pour devenir *go inkio sama !*

NAOMI TAMURA.

1. Espèce de harpe japonaise.
2. Guitare à trois cordes.
3. *Go* (particule honorifique), *inkio* (qui s'est retirée de la vie active), *sama* (dame).

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1905

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

LIVRAISON DU 1er AOUT

LIVRAISON DU 15 AOUT

12e Année. N° 16. 15 Août 1905.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT HONORE, 85bis

1905

LIVRES NOUVEAUX

LE MOULIN DU FRAU, par Eugène Le Roy.

Ce roman fut la première œuvre d'Eugène Le Roy, l'auteur de ce *Jacquou le Croquant*, qui restera comme un des romans les plus savoureux de ces dernières années. *Le Moulin du Frau* n'avait pas eu la bonne fortune de paraître dans une grande revue. C'est dans *l'Avenir de la Dordogne* que M. Alcide Dusolier, l'auteur de l'avant-propos, était allé le découvrir. Alphonse Daudet, quand le roman avait paru en volume, l'avait profondément admiré ; mais l'œuvre ne s'était pas imposée à l'attention du grand public. Elle trouvera des lecteurs maintenant que l'auteur est connu, presque célèbre. Tout le monde souscrira dès les premières pages au jugement de M. Alcide Duselier : « Quel enchantement qu'un ouvrage pareil ! Il est de ceux qu'on installe sur le bas rayon de la bibliothèque, dans la rangée des « amis », à portée de la main. »

QUESTIONS DIPLOMATIQUES, par André Tardieu.

L'auteur réunit en ce volume la série d'études et d'*interviews* qu'il a publiées sous un pseudonyme dans le journal *Le Temps* : « Il serait téméraire, à si peu de distance des événements, de prétendre en écrire l'histoire. Il peut être utile d'apporter à cette histoire la contribution de documents exacts et qui gardent, toute fraîche, l'empreinte de la vie. »

LA PHILOSOPHIE GALANTE DE M. DE VALCOURT, par Paul Dollfus.

L'auteur se défend d'avoir « composé » ce joli roman et veut l'avoir trouvé dans la liasse *Kz 823 IV mms* du *Dépôt des Manuscrits*. C'est pour nous avouer en toute sincérité quelles sont les qualités qu'il voudrait que le public rencontrât en ces pages savantes : « Roman ou autobiographie, ce récit a le charme, la légèreté, la grâce, propres aux petits conteurs de l'école voltairienne. Il évoque avec tout son laisser-aller sensuel cette époque spirituelle et pimpante où, selon le mot de Talleyrand, il faisait si bon vivre. » Le public jugera que M. Dollfus a bien rempli ce difficile programme.

L.-M. LA RÉVELLIÈRE LÉPEAUX, par Albert Meynier.

Député d'Angers à la Constituante et à la Convention, l'un des rédacteurs de la Constitution de l'an III, l'un des Directeurs, La Révellière n'avait trouvé jusqu'ici qu'une médiocre justice auprès des historiens. On verra dans ce livre qu'il mérite, « sinon l'admiration et le respect, au moins les égards des républicains d'aujourd'hui », à cause de sa « modération inflexible, de son courage civique, porté jusqu'à l'héroïsme, de sa vertu sans défaillance, malgré ses fautes ou ses erreurs politiques ».

RÉPERTOIRE DE PEINTURES, par Salomon Reinach.

« On trouvera dans ce livre les gravures au trait de 1045 tableaux, peints au Moyen Age et pendant la Renaissance, de 1280 à 1580 environ... L'étude de l'art moderne, si on la compare à celle de l'art antique, est fort arriérée. Quand j'ai passé de l'une à l'autre, il m'a semblé que je sortais d'un pays civilisé pour m'engager dans une région de fondrières. » Voici enfin un instrument scientifique, dont pourront user les curieux et les connaisseurs, quand ils voudront entreprendre quelque étude ou simplement quelque visite des musées et collections.

LE ROMAN D'UN VIEUX GARÇON, par Jean Thiéry.

Ce « roman d'un vieux garçon » est écrit pour les jeunes filles ; mais ce n'est point un de ces livres ennuyeux, comme le sont presque tous les romans spécialement écrits pour elles. L'auteur aime vraiment son sujet et ses personnages ; l'œuvre s'est trouvée tout naturellement écrite pour les jeunes filles, sans préméditation, sans effort ; mais c'est un de ces livres que les grands-pères, les fiancés, et même ceux qui ne *songent* pas au mariage liront jusqu'à la dernière page, s'ils ont seulement jeté les yeux sur les premières ; ils seront séduits par la lecture d'une œuvre délicate et pure qui les reposera des romans épicés et scabreux.

ESPAGNOLS ET PORTUGAIS CHEZ EUX, par M. Quillardet.

Un volume sur les Suédois et les Norvégiens a fait à l'auteur une légitime réputation, que ce nouveau livre grandira sans doute. Quelque difficile que soit l'entreprise de résumer en un court volume toute la vie intellectuelle, morale, sociale et politique de deux peuples illustres, on peut dire que l'auteur s'en est tiré avec habileté et grand succès.

LA PAROLE DES CHOSES, par Paul de Chèvremont.

Ce recueil de poèmes, le premier qu'ait publié jusqu'ici M. Paul de Chèvremont, mérite d'attirer l'attention. Ces vers sont d'un vrai poète, qui sait entendre toutes les voix, grandes ou petites, de la nature, et que les moindres souffles font vibrer harmonieusement. Certaines images sont encore un peu déconcertantes, et l'auteur, sans doute, s'assagira. Mais il gardera ce don si rare d'être ému sans cesse et de tout, de tout regarder avec des yeux qui toujours s'étonnent et s'émerveillent. Quelques-uns de ces poèmes, comme *Fenêtre*, sont d'une inspiration et d'un mouvement bien personnels ; les détails charmants et neufs y abondent. Et les négligences même du versificateur et de l'écrivain ont parfois des grâces délicieuses.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

STENDHAL

Racine et Shakspeare

Études sur le romantisme

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

IVAN STRANNIK

Les Nuages

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

AMÉDÉE DELORME

Roman d'une Vieille Fille

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

HÉLÈNE DE ZUYLEN DE NYEVELT

L'Impossible Sincérité

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

RICHARD O'MONROY

Gloriette

Roman

Un volume in-18. — Prix. . . . . 3 fr. 50

LIVRES NOUVEAUX

TABLEAUX CHAMPÊTRES, par **E. Guillaumin.**

Nous avons présenté aux lecteurs de cette *Revue* le savoureux roman de M. E. Guillaumin, *la Vie d'un Simple*. M. Guillaumin nous dit lui-même dans la préface de ces *Tableaux champêtres* : « Je les ai tracés, ces tableaux, au cours de mes rares loisirs de paysan : j'y ai consacré, pendant deux ans, mes heures libres du dimanche, mes veillées du soir, en hiver ; je me suis efforcé de montrer, en chacun d'eux, un épisode de vie rurale dans son vrai cadre, un coin de nature avec l'aspect de la saison .» Le lecteur trouvera que ces pages sont, comme l'auteur le souhaite, « empreintes de sincérité et de poésie ».

ESSAIS D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE AMÉRICAINE, par **A. Viallatte.**

Il était utile de présenter au grand public en un clair exposé les causes certaines et les résultats probables des deux grands événements qui, brusquement, ont peut-être changé le cours des destinées américaines : la guerre de Cuba et le rachat de Panama. Les lecteurs de cette *Revue* connaissent la compétence toute spéciale de l'auteur en ces choses des États-Unis ; les événements quotidiens donnent à ce livre une actualité qui n'est pas près de diminuer

ROMAN D'UNE VIEILLE FILLE, par **Amédée Delorme.**

Ce roman est un vrai roman, avec une intrigue bien conduite et compliquée à souhait. Ceux qui aiment les situations fortes, les péripéties imprévues, feront leurs délices de cette histoire attachante, dont l'intérêt se renouvelle et croît de chapitre en chapitre. Toutes les « scènes à faire » sont faites : ce livre une fois ouvert, on ne le referme qu'après la dernière page. L'auteur a pleinement réussi comme il le voulait à nous émouvoir et à nous intéresser.

COINS D'ÉGYPTE IGNORÉS, par **Albert Gayet.**

Les fouilles d'Antinoé ont rendu célèbre le nom de M. A. Gayet : *les Demeures des Anachorètes* et *l'Histoire des Croisades* forment les deux parties de ce volume curieux où, pêle-mêle, se coudoient personnages d'aujourd'hui et de jadis, sages de l'antiquité et saints du christianisme, moines coptes et touristes anglais, saint Macaire et saint Louis, tous ceux qui ont foulé le sol de l'indestructible Égypte.

HAMBOURG, par **J. Charles.**

L'essor du commerce allemand et le progrès formidable du grand emporium de l'Elbe ont suscité déjà nombre d'études historiques, géographiques, statistiques, etc. Ce dernier livre les réunit et surtout les complète en montrant mieux comment les gens d'Hambourg ont adapté leur outillage et leur trafic aux exigences de la navigation moderne.

JEAN CHRISTOPHE, par **Romain Rolland.**

Ce n'est pas aux lecteurs de cette *Revue* qu'il est nécessaire de recommander les ouvrages de M. Romain Rolland : ils savent assez quelle intelligence, quelle maîtrise il apporte à tout ce qu'il écrit. Du moins faut-il leur signaler ce nouveau roman, — histoire d'un musicien génial, dont la vie et l'œuvre ressemblent à celle de Beethoven. — On ne peut lire ces pages sans émotion : elles sont d'un artiste et d'un écrivain, l'un des mieux doués parmi ceux qui pensent et écrivent de nos jours.

L'EXPANSION DES BOERS, par **Henri Dehérain.**

Une thèse sur le *Soudan Égyptien* et un volume d'*Études sur l'Afrique* ont placé l'auteur parmi les connaisseurs les plus érudits du continent noir et parmi les historiens les plus habiles de la politique européenne en Afrique. Il ne faut pas croire que les récentes défaites aient anéanti la race boer ni seulement compromis à jamais sa destinée : nous verrons bientôt, plus tôt qu'on ne pense, recommencer l'expansion de ces métis franco-hollandais. Ce volume suggère maintes réflexions et fournit les renseignements les plus complets sur ce problème du passé et de l'avenir.

LE MARCHAND DE DÉESSES, par **René Maizeroy.**

Ce sont des nouvelles, de délicieuses nouvelles, parfois un peu retroussées, avec cet esprit, cette grâce, cette poésie que M. René Maizeroy prodigue sans effort et qui font le charme de tout ce qu'il écrit. On remarquera le dialogue charmant entre « Elle » et « Lui » que M. René Maizeroy fit représenter naguère avec succès sur le théâtre des Capucines, cette *Petite Aventure*, si alertement mise en répliques et qui restera comme une adorable saynète, délicate et un peu libertine à la fois... Et quelles jolies pages on goûtera dans la seconde partie du recueil, *Heures de Paris et d'ailleurs !*

LETTRES INÉDITES DE CHODERLOS DE LACLOS, publiées par **Louis de Chauvigny.**

« Ces pages écrites au jour le jour au courant d'une aventure tragique, après le procès de Picpus, sous le couperet indécis de la guillotine, et jusqu'au dernier lit si misérable de Tarente, sont celles où l'homme se livre tout entier, — un homme différent — oh ! combien — du Valmont perfide dans lequel on s'obstinait à le reconnaître, un époux fidèle, tendre, passionné, un père indulgent et ferme, un maître patient, attentif à cacher le mentor sous l'ami..., un patriote assoiffé de gloire pour son pays. » Cette correspondance tient toutes ces belles promesses : aucun livre ne nous avait encore donné de plus curieux renseignements sur l'intimité de ce Choderlos de Laclos, si longtemps mal connu et qui gagne tant à l'être.

Replaced with Commercial Microform

1993